



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

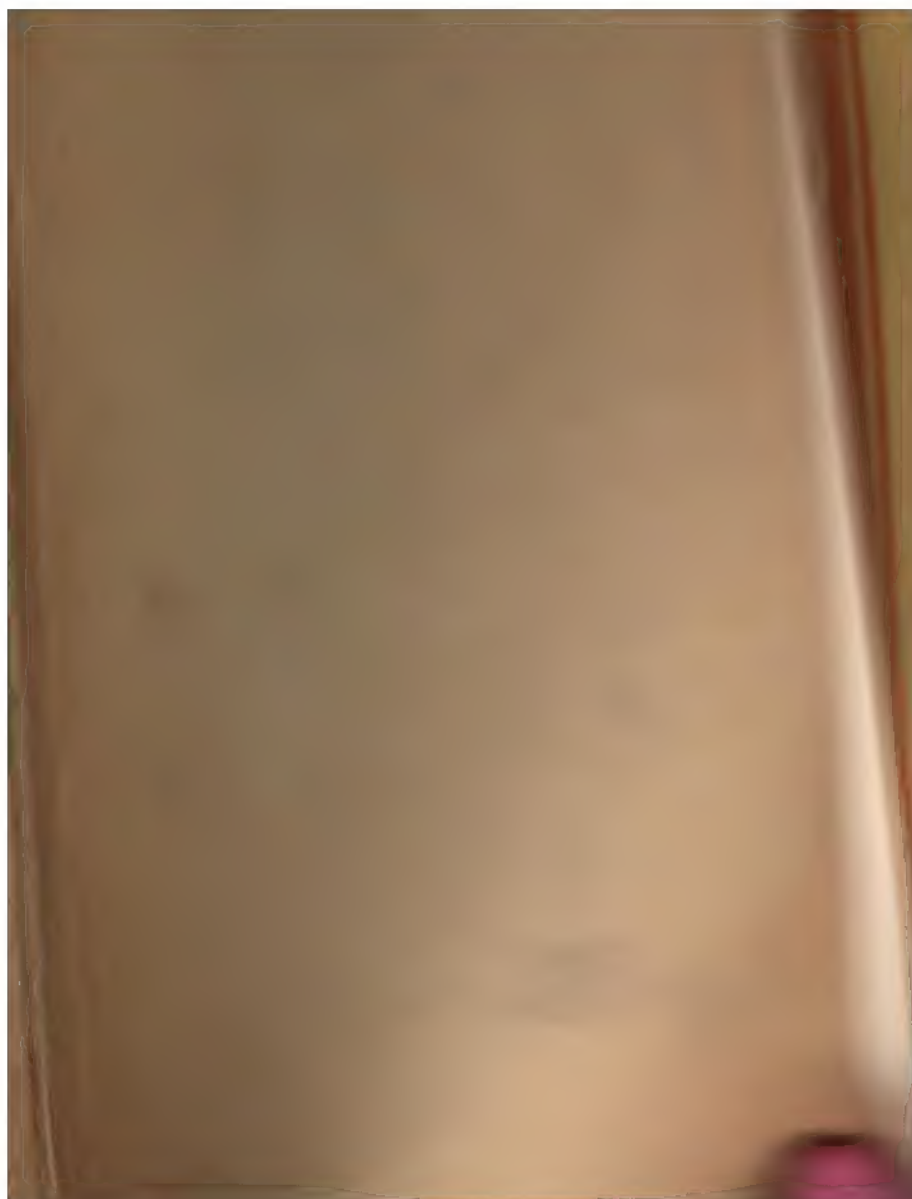
40588.01.3



Harvard College Library

FROM

Mrs. A. Lawrence Lowell











*bind  
2 in 1* X0588.0/1.34



**OEUVRES**

*Complètes*

**de M<sup>me</sup> Cottin.**

3 Volumes in-8°

PUBLIÉS

**PAR FIRMIN DIDOT FRÈRES.**

PARIS.

—  
1835.









OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
M<sup>ME</sup> COTTIN.

---

TOME I.

---

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

PARIS, RUE DE

---

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
M<sup>ME</sup> COTTIN.

---

TOME PREMIER.

CLAIRE D'ALBE — MALVINA



PARIS,  
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
RUE JACOB, N° 56.

—  
M DCCC XXXVII



SAVING THE HIGHER  
July 1, 1810  
Gift of  
Mrs. A. Lawrence Law.

# CLAIRE D'ALBE.

## PRÉFACE DE L'AUTEUR.

dégoût, le danger ou l'effroi du  
ayant fait naître en moi le besoin  
de retirer dans un monde idéal,  
embrassais un vaste plan qui de-  
v'y retenir long-temps, lorsqu'une  
stance imprévue, m'arrachant à  
litude et à mes nouveaux amis,  
insporta sur les bords de la Seine,  
environs de Rouen, dans une su-  
campagne, au milieu d'une so-  
mbreuse.  
n'est pas là où je pouvais travail-  
le le savais ; aussi avais-je laissé  
re moi tous mes essais. Cependant  
de l'habitation, le charme puis-  
les bois et des eaux, excellèrent  
imagination et remuèrent mon  
Il ne me fallait qu'un mot pour  
un nouveau plan ; ce mot me fut  
r une personne de la société, et  
joue elle-même un rôle assez im-  
portant dans cette histoire. Je lui de-

mandai la permission d'écrire son récit,  
elle me l'accorda ; j'obtins celle de l'im-  
primer, et je me hâte d'en profiter. Je  
me hâte est le mot ; car, ayant écrit  
tout d'un trait, et en moins de quinze  
jours, l'ouvrage qu'on va lire, je ne me  
suis donné ni le temps ni la peine d'y  
retoucher. Je sais bien que pour le pu-  
blic le temps ne fait rien à l'affaire ;  
aussi il fera bien de dire du mal de mon  
ouvrage s'il l'ennuie ; mais, s'il m'en-  
nuyait encore plus de le corriger, j'ai  
bien fait de le laisser tel qu'il est.

Quant à moi, je sens si bien tout ce  
qui lui manque, que je ne m'attends pas  
que mon âge ni mon sexe me mettent  
à l'abri des critiques ; et mon amour-  
propre serait assez mal à son aise s'il  
n'avait une sorte de pressentiment que  
l'histoire que je médite le dédommagera  
peut-être de l'anecdote qui vient de m'é-  
chapper.

## LETTRE PREMIÈRE.

CLAIRE D'ALBE A ÉLISE DE BERÉ.

, mon Élise, non, tu ne doutes  
pas la peine que j'ai éprouvée en te  
la montrant ; tu l'as vue, elle a été telle, que  
M. d'Albe proposait de me laisser avec toi,  
j'ai été prête à y consentir. Mais  
le charme de notre amitié n'eût-  
il été détruit ? Aurions-nous pu être  
si près d'être ensemble, en ne l'étant  
pas nous-mêmes ? Aurais-tu osé par-  
venir, sans craindre de me faire  
peine, et remplir des devoirs qui eus-

sent été un reproche tacite pour celle  
qui abandonnait son époux, et séparait  
un père de ses enfants ? Élise, j'ai dû  
te quitter, et je ne puis m'en repentir ;  
si c'est un sacrifice, la reconnaissance  
de M. d'Albe m'en a dédommée, et  
les sept années que j'ai passées dans le  
monde, depuis mon mariage, ne m'a-  
vaient pas obtenu autant de confiance  
de sa part, que la certitude que je ne  
te préfère pas à lui. Tu le sais, cousine,

depuis mon union avec M. d'Albe, il n'a été jaloux que de mon amitié pour toi; il était donc essentiel de le rassurer sur ce point, et c'est à quoi j'ai parfaitement réussi. Élise, gronde-moi si tu veux; mais, malgré ton absence, je suis heureuse, oui, je suis heureuse de la satisfaction de M. d'Albe. « Enfin, me disait-il ce matin, j'ai acquis la plus entière sécurité sur votre attachement: il a fallu long-temps, sans doute; mais pouvez-vous vous en étonner? et la disproportion de nos âges ne vous rendra-t-elle pas indulgente là-dessus? Vous êtes belle et aimable; je vous ai vue dans le tourbillon du monde et des plaisirs, recherchée, adulée; trop sage pour qu'on osât vous adresser des vœux, trop simple pour être flattée des hommages: votre esprit n'a point été éveille à la coquetterie, ni votre cœur à l'intérêt; et, dans tous les moments, j'ai reconnu en vous le desir sincère de glisser dans le monde sans y être aperçue. C'était là votre première épreuve; avec des principes comme les vôtres, ce n'était pas la plus difficile. Mais bientôt je vous reunis à votre amie, je vous donne l'espérance de vivre avec elle; déjà vos plans sont formés, vous confondez vos enfants, le soin de les élever double de charme en vous en occupant ensemble, et c'est du sein de cette jouissance que je vous arrache pour vous mener dans un pays nouveau, dans une terre éloignée: vous voilà seule à vingt-deux ans, sans autre compagnie que deux enfants en bas âge et un mari de soixante. Eh bien! je vous retrouve la même, toujours tendre, toujours empressée; vous étiez la première à remarquer les agréments de ce séjour; vous cherchiez à jouir de ce que je vous donne pour me faire oublier ce que je vous ôte; mais le mérite unique, inappréciable, de votre complaisance, c'est d'être si naturelle et si abandonnée, que j'ignore moi-même si le lieu que je préfère n'est pas celui qui vous plaît toujours davantage. C'était ma seconde épreuve; après celle-ci, il ne m'en reste

plus à faire; peut-être étais-je né soupçonneux, et vous aviez dans vos charmes tout ce qu'il fallait pour accroître cette disposition; mais, heureusement pour tous deux, vous aviez plus encore de vertus que de charmes, et ma confiance est désormais illimitée comme votre mérite. » « Mon ami, lui ai-je répondu, vos éloges me pénètrent et me ravissent; ils m'assurent que vous êtes heureux, car le bonheur voit tout en beau: vous me prenez comme parfaite, et mon cœur jouit de votre illusion, puisque vous m'aimez comme telle; mais, ai-je ajouté en souriant, ne faites pas à ce que vous nommez ma complaisance tout l'honneur de ma gaite; vous n'avez pas oublié qu'Élise nous a promis de venir se joindre à nous, puisque nous n'avions pu rester avec elle, et cette espérance n'est pas pour moi le moins beau point de vue de ce séjour-ci. » En effet, mon amie, tu ne l'oublieras pas cette promesse si nécessaire à toutes deux, tu profiteras de ton indépendance pour ne pas laisser diviser ce que le ciel crea pour être uni, tu viendras rendre à mon cœur la plus chère portion de lui-même; nous retrouverons ces instants si doux, et dont l'existence fugitive a laissé de si profondes traces dans ma mémoire; nous reprendrons ces éternelles conversations que l'amitié savait rendre si courtes; nous jouirons de ce sentiment unique et cher qui étouffe la rivalité et enflamme l'émulation; enfin l'instant heureux où Claire te reverra sera celui où il lui sera permis de dire *pour toujours*; et puisse le génie tutélaire qui présida à notre naissance, et nous fit naître au même moment, afin que nous nous aimassions davantage, mettre le sceau à ses bienfaits en n'envoyant qu'une seule mort pour toutes deux!

## LETTRE II.

CLAIRE À ÉLISE

J'ai tort, en effet, mon amie, de ne t'avoir rien dit de l'acte qui bientôt doit

être le tien, et qui d'ailleurs mérite qu'on le décrive; mais que veux-tu? quand je prends la plume, je ne puis m'occuper que de toi, et peut-être pardonneras-tu un oubli dont mon amitié est la cause.

L'habitation où nous sommes est située à quelques lieues de Tours, au milieu d'un mélange heureux de rochers et de plaines, dont les uns sont couverts de bois et de vignes, et les autres de moissons dorées et de riantes maisons; la rivière du Cher embrasse le pays de ses replis, et va se jeter dans la Loire: les bords du Cher, couverts de bocages et de prairies, sont rians et champêtres; ceux de la Loire, plus majestueux, s'ombragent de hauts peupliers, de bois épais et de riches guérets. Du haut d'un roc pittoresque, qui domine le château, on voit ces deux rivières mener leurs eaux étincelantes des feux du jour dans une longueur de sept à huit lieues, et se réunir au pied du château en murmurant; quelques îles verdoyantes s'élèvent de leurs lits, un grand nombre de ruissaux grossissent leur cours; de tous côtés on découvre une vaste étendue de terre riche de fruits, parée de fleurs, animée par les troupeaux qui paissent dans les pâturages. Le laboureur courbé sur la charrue, les berlines roulant sur le grand chemin, les bateaux glissant sur les fleuves, et les villes, bourgs et villages surmontés de leurs clochers, déploient la plus magnifique vue que l'on puisse imaginer.

Le château est vaste et commode; les bâtiments dépendant de la manufacture que M. d'Albe vient d'établir sont immenses; je m'en suis approprié une aile, afin d'y fonder un hospice de pitié, où les ouvriers malades et les pauvres paysans des environs puissent trouver un asile; j'y ai attaché un chirurgien et deux gardes malades; et, quant à la surveillance, je me la suis réservée; car il est peut-être plus nécessaire qu'on ne croit de s'imposer l'obligation d'être tous les jours utile à ses semblables : cela tient en haleine,

et même, pour faire le bien, nous avons besoin souvent d'une force qui nous pousse.

Tu sais que cette vaste propriété appartient depuis long-temps à la famille de M. d'Albe : c'est là que, dans sa jeunesse, il connut mon père et se lia avec lui; c'est là qu'enchantés d'une amitié qui les avait rendus si heureux, ils se jurèrent d'y venir finir leurs jours, et d'y déposer leurs cendres; c'est là enfin, ô mon Élise! qu'est le tombeau du meilleur des pères; sous l'ombrage des cyprès et des peupliers repose son urne sacrée : un large ruisseau l'entoure, et forme comme une île où les élus seuls ont le droit d'entrer. Combien je me plais à parler de lui avec M. d'Albe! combien nos cœurs s'entendent et se répondent sur un pareil sujet! « Le dernier bienfait de votre père fut de m'unir à vous, me disait mon mari; jugez combien je dois chérir sa mémoire. » Et moi, Élise, en considérant le monde, et les hommes que j'y ai connus, ne dois-je pas aussi bénir mon père de m'avoir choisi un si digne époux?

Adolphe se plaît beaucoup plus ici que chez toi : tout y est nouveau, et le mouvement continu des ouvriers lui paraît plus gai que le tête-à-tête des deux amis : il ne quitte point son père; celui-ci le gronde et lui obéit; mais qu'importe, quand l'excès de sa complaisance rendrait son fils mutin et volontaire dans son enfance? ne suis-je pas sûre que ses exemples le rendront bienfaisant et juste dans sa jeunesse?

Laure ne jouit point, comme son frère, de tout ce qui l'entoure : elle ne distingue que sa mère, et encore veut-on lui disputer cet éclair d'intelligence : M. d'Albe m'assure qu' aussitôt qu'elle a tête, elle ne me connaît pas plus que sa bonne; et je n'ai pas voulu encore en faire l'expérience, de peur de trouver qu'il n'ait raison.

M. d'Albe part demain; il va au-devant d'un jeune parent qui arrive du Dauphiné. On a sa mère par les liens



du sang, il lui jura, à son lit de mort, de servir de guide et de père à son fils, et tu sais si mon mari sait tenir ses serments. D'ailleurs il compte le mettre à la tête de sa manufacture, et se soulager ainsi d'une surveillance trop fatigante pour son âge : sans ce motif, je ne sais si je verrais avec plaisir l'arrivée de Frédéric : dans le monde, un convive de plus n'est pas même une différence ; dans la solitude c'est un événement.

Adieu, mon Élise : il règne ici un air de prospérité, de mouvement et de joie qui te fera plaisir : et, pour moi, je crois bien qu'il ne me manque que toi pour y être heureuse.

### LETTRE III.

CLAIRE À ÉLISE

Je suis seule, il est vrai, mon Élise, mais non pas ennuyée ; je trouve assez d'occupation auprès de mes enfants, et de plaisir dans mes promenades, pour remplir tout mon temps : d'ailleurs M. d'Albe, devant trouver son cousin à Lyon, sera de retour ici avant dix jours ; et puis comment me croire seule quand je vois la terre s'embellir chaque jour d'un nouveau charme ? Déjà le premier - ne de la nature s'avance, déjà j'éprouve ses douces influences, tout mon sang se porte vers mon cœur qui bat plus violemment à l'approche du printemps ; à cette sorte de création nouvelle, tout s'éveille et s'anime ; le désir naît, parcourt l'univers, et illumine tous les êtres de son vif éclat, tous sont attentifs et le suivent ; il leur ouvre la route du plaisir, tous enchantés s'y précipitent ; l'homme seul attend encore, et diffère sur ce point des êtres vivants, il ne sait marcher dans cette route que guidé par l'amour. Dans ce temple de l'union des êtres, où les nombreux enfants de la nature se réunissent, désirer et jouir étant tout ce qu'ils veulent, ils s'arrêtent et sacrifient sans choix sur l'autel du plaisir ; mais l'homme

dédaigne ces biens faciles entre le désir qui l'appelle et la jouissance qui l'excite ; il languit lièrement s'il ne pénètre au sanctuaire ; c'est la seulement qu'est le bonheur, et l'amour seul peut y conduire.... O mon Élise ! je ne te tromperai pas, et tu m'as devinée : oui, il est des moments où ces images me font foire des retours sur moi-même, et où je soupçonne que mon sort n'est pas rempli comme il aurait pu l'être : ce sentiment, qu'on dit être le plus délicieux de tous, et dont le germe était peut-être dans mon cœur, ne s'y développera jamais, et y mourra vierge. Sans doute, dans ma position, m'y livrer serait un crime, y penser est même un tort ; mais crois-moi, Élise, il est rare, très-rare que je m'appuie d'une manière déterminée sur ce sujet ; la plupart du temps je n'ai, à cet égard, que des idées vagues et générales, et auxquelles je ne m'abandonne jamais. Tu aurais tort de croire qu'elles reviennent plus fréquemment à la campagne ; au contraire, c'est là que les occupations aimables et les soins utiles donnent plus de moyens d'échapper à soi-même. Élise, le monde m'ennuie, je n'y trouve rien qui me plaise ; mes yeux sont fatigués de ces êtres nuls qui s'entre-choquent dans leur petite sphère pour se dépasser d'une ligne : qui a vu un homme n'a plus rien de nouveau à voir ; c'est toujours le même cercle d'idées, de sensations et de phrases, et le plus aimable de tous ne sera jamais qu'un homme aimable. Ah ! laisse-moi sous mes ombrages ; c'est là qu'en rêvant un mieux idéal, je trouve le bonheur que le ciel m'a refusé. Ne pense pas pourtant que je me plains de mon sort : Élise, je serais bien coupable ; mon mari n'est-il pas le meilleur des hommes ? Il me chérit, je le révère, je donnerais mes jours pour lui : d'ailleurs n'est-il pas le père d'Adolphe, de Laure ? (Que de droits à ma tendresse ! Si tu savais comme il se plaît ici, tu conviendrais que ce seul motif devrait m'y retenir ; chaque jour il se fêcte d'y être, et me remercie de m'y trouver

bien. Dans tous les lieux, dit-il, il serait heureux par sa Claire; mais ici il l'est par tout ce qui l'entoure : le soin de sa manufacture, la conduite de ses ouvriers, sont des occupations selon ses goûts : c'est un moyen d'ailleurs de faire prospérer son village; par-là il excite les paresseux et fait vivre les pauvres; les femmes, les enfants, tout travaille; les malheureux se rattachent à lui; il est comme le centre et la cause de tout le bien qui se fait à dix lieues à la ronde; et cette vue le rajeunit. Ah! mon amie, eussé-je autant d'attrait pour le monde qu'il m'inspire d'aversion, je resterais encore ici; car une femme qui aime son mari compte les jours où elle a du plaisir, comme des jours ordinaires, et ceux où elle lui en fait, comme des jours de fête.

## LETTRE IV.

CLAIRE À ÉLISE.

J'ai passé bien des jours sans t'écrire, mon amie, et au moment où j'allais prendre la plume, voilà M. d'Albe qui arrive avec son parent. Il l'a rencontré bien en-deçà de Lyon; c'est pourquoi leur retour a été plus prompt que je ne comptais. Je n'ai fait qu'embrasser mon mari, et entrevoir Frédéric. Il m'a paru bien, très-bien. Son maintien est noble, sa physionomie ouverte; il est timide, et non pas embarrassé. J'ai mis dans mon accueil toute l'affabilité possible, autant pour l'encourager que pour plaire à mon mari. Mais j'entends celui-ci qui m'appelle, et je me hâte de l'aller rejoindre, afin qu'il ne me reproche pas que, même au moment de son arrivée, ma première idée soit pour toi. Adieu, chère amie.

## LETTRE V.

CLAIRE À ÉLISE.

Combien j'aime mon mari, Élise! combien je suis touchée du plaisir qu'il trouve à faire le bien! Toute son ambition est d'entreprendre des actions

louables, comme son bonheur est d'y réussir. Il aime tendrement Frédéric, parce qu'il voit en lui un heureux à faire. Ce jeune homme, il est vrai, est bien intéressant. Il a toujours habité les Cévennes, et le séjour des montagnes a donné autant de souplesse et d'agilité à son corps, que d'originalité à son esprit et de candeur à son caractère. Il ignore jusqu'aux moindres usages : si nous sommes à une porte, et qu'il soit pressé, il passe le premier; à table, s'il a faim, il prend ce qu'il désire, sans attendre qu'on lui en offre. Il interroge librement sur tout ce qu'il veut savoir, et ses questions seraient même souvent indiscrettes, s'il n'était pas clair qu'il ne les fait que parce qu'il ignore qu'on ne doit pas tout dire. Pour moi, j'aime ce caractère neuf qui se montre sans voile et sans détour, cette franchise crue qui le fait manquer de politesse, et jamais de complaisance, parce que le plaisir d'autrui est un besoin pour lui. En voyant un désir si vrai d'obliger tout ce qui l'entoure, une reconnaissance si vive pour mon mari, je souris de ses naïvetés, et je m'attends sur son bon cœur. Je n'ai point encore vu une physionomie plus expressive; ses moindres sensations s'y peignent comme dans une glace. Je suis sûre qu'il en est encore à savoir qu'on peut mentir. Pauvre jeune homme! si on le jetait ainsi dans le monde, à dix-neuf ans, sans guide, sans ami, avec cette disposition à tout croire et ce besoin de tout dire, que deviendrait-il? Mon mari lui servira sans doute de soutien; mais, sais-tu que M. d'Albe exige presque que je lui en serve aussi? « Je suis un peu brusque, me disait-il ce matin, et la honte de mon cœur ne rassure pas toujours sur la rudesse de mes manières. Frédéric aura besoin de conseils. Une femme s'entend mieux à les donner, et puis votre âge vous y autorise. Trois ans de plus entre vous font beaucoup; d'ailleurs, vous êtes mère de famille, et ce titre inspire le respect. J'ai promis à mon mari de faire ce qu'il voudrait. Ainsi, Élise, me voilà érigée en grave

précepteur d'un jeune homme de dix-neuf ans. N'es-tu pas tout émerveillée de ma nouvelle dignité ? Mais, pour revenir aux choses plus à ma portée, je te dirai que ma fille a commencé hier à marcher ; elle s'est tenue seule pendant quelques minutes. J'étais liere de ses mouvements : il me semblait que c'était moi qui les avais créés. Pour Adolphe, il est toujours avec les ouvriers ; il examine les mécaniques, n'est content que lorsqu'il les comprend, les imite quelquefois, et les brise plus souvent, saute au cou de son père quand celui-ci le gronde, et se fait aimer de chacun en faisant enrager tout le monde. Il plaît beaucoup à Frédéric, mais ma fille n'a pas tant de bonheur. Je lui demandais s'il ne la trouvait pas charmante, s'il n'avait pas de plaisir à baiser sa peau douce et fraîche. « Non, m'a-t-il répondu naïvement, elle est laide, et elle sent le lait aigre. »

Adieu, mon Élise : je me fie à ton amitié pour rapprocher ces jours charmants que nous devons passer ici. Je sais que l'état d'une veuve qui a le bien de ses enfants à conserver demande beaucoup de sacrifices ; mais, si le plaisir d'être ensemble est un aiguillon pour ton indolence, il doit nécessairement accélérer tes affaires. Mon ange, M. d'Albe me disait ce matin, que, si l'établissement de sa manufacture et l'instruction de Frédéric ne nécessitaient pas impérieusement sa présence, il quitterait femme et enfants pendant trois mois, pour aller expédier les affaires et te ramener les trois mois plus tôt. Excellent homme ! il ne voit de bonheur que dans celui qu'il donne aux autres, et je sens que son exemple me rend meilleure. Adieu, cousine.

## LETTRE VI.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Ce matin, comme nous déjeunerions, Frédéric est accouru tout essoufflé. Il venait de jouer avec mon fils, mais, prenant tout à coup un air grave, il a

prie mon mari de vouloir bien, dès aujourd'hui, lui donner les premières instructions relatives à l'emploi qu'il lui destine dans sa manufacture. Ce passage subit de l'enfance à la raison m'a paru si plaisant, que je me suis mise à rire immodérément. Frédéric m'a regardée avec surprise. « Ma cousine, m'a-t-il dit, si j'ai tort, reprenez-moi ; mais il est mal de se moquer. » Frédéric a raison, a repris mon mari ; vous êtes trop bonne pour être moqueuse, Claire ; mais vos ris inattendus, qui contrastent avec votre caractère habituel, vous en donnent souvent l'air. C'est là votre seul défaut ; et ce défaut est grave, parce qu'il fait autant de mal aux autres que s'ils étaient réellement les objets de votre raillerie. » Ce reproche m'a touchée. J'ai tendrement embrassé mon mari, en l'assurant qu'il ne me reprocherait pas deux fois un tort qui l'afflige. Il m'a serrée dans ses bras. J'ai vu des larmes dans les yeux de Frédéric ; cela m'a ennuie. Je lui ai tendu la main en lui demandant pardon ; il l'a saisie avec vivacité, il l'a baisée ; j'ai senti ses pleurs.... En vérité, Élise, ce n'était pas là un mouvement de politesse. M. d'Albe a souri. « Pauvre enfant ! m'a-t-il dit, comment se défendre de l'aimer, si naïf et si caressant ? Allons, ma Claire, pour cimenter votre paix, menez-le promener vers ces forêts qui dominent la Loire : il retrouvera là un site de son pays ; d'ailleurs, il faut bien qu'il connaisse le séjour qu'il doit habiter. Pour aujourd'hui, j'ai des lettres à écrire : nous travaillerons demain, jeune homme. »

Je suis partie avec mes enfants. Frédéric portant ma fille, quoiqu'elle sentit le lait aigre. Arrivées dans la forêt, nous avons causé... cause n'est pas le mot, car il a parlé seul. Le lieu qu'il voyait, en lui rappelant sa patrie, lui a inspiré une sorte d'enthousiasme. J'ai été surprise que les grandes idées lui fussent aussi familières, et de l'éloquence avec laquelle il les exprimait. Il semblait s'élever avec elles. Je n'avais point vu encore autant de feu dans son

a repris l'autre en me regardant, je ne le pourrais pas. »

Tu vois, Élise, que je suis un objet très-secondaire dans les affections de Frédéric. Cela doit être : je ne lui pardonnerais pas d'aimer un autre à l'égal de son bienfaiteur. Je crains de l'ennuyer en te parlant sans cesse de ce jeune homme. Cependant il me semble que c'est un sujet aussi neuf qu'intéressant. Je l'étudie avec cette curiosité qu'on porte à tout ce qui sort des mains de la nature. Sa conversation n'est point brillante d'un esprit d'emprunt ; elle est riche de son propre fonds : elle a surtout le mérite, inconnu de nos jours, de sortir de ses leçons telle que la pensée la conçoit. La vérité n'est pas au fond du puits, mon Élise, elle est dans le cœur de Frédéric.

Cette après-midi nous étions seuls ; je tenais ma fille sur mes genoux, et je cherchais à lui faire répéter mon nom. Ce titre de mère m'a rappelé ce qui s'était dit la veille, et j'ai demandé à Frédéric pourquoi il donnait le nom de père à M. d'Albe. « Parce que j'ai perdu le mien, a-t-il répondu, et que sa bonté m'en tient lieu. — Mais votre mère est morte aussi, il faut que je devienne la vôtre. — Vous ? oh non ! — Pourquoi donc ? — Je me souviens de ma mère, et ce que je sentais pour elle ne ressemblait en rien à ce que vous m'inspirez. — Vous l'aimiez bien davantage ? — Je l'aimais tout autrement : j'étais parfaitement libre avec elle, au lieu que votre regard m'embarrasse quelquefois ; je l'embrassais sans cesse.... — Vous ne m'embrasseriez donc pas ? — Non ; vous êtes beaucoup trop jolie. — Est-ce une raison ? C'est au moins une différence. J'embrassais ma mère sans penser à sa figure, mais auprès de vous je ne verrais que cela. » Peut-être me blâmeras-tu, Élise, de badiner ainsi avec lui ; mais je ne puis m'en empêcher ; sa conversation me divertit, et m'inspire une gaieté qui ne m'est pas naturelle. D'ailleurs, mes plaisanteries amusent M. d'Albe, et souvent il les excite. Ce-

pendant ne crois pas pour cela que j'aie mis de côté mes fonctions de moraliste ; je donne souvent des avis à Frédéric, qu'il écoute avec docilité, et dont il profite ; et je sens qu'outre le plaisir qu'éprouve M. d'Albe à me voir occupée de son élève, j'en trouverai moi-même un bien réel à éclairer son esprit sans nuire à son naturel, et à le guider dans le monde en lui conservant sa franchise.

Non, mon Élise, je n'irai point passer l'hiver à Paris. Si tu y étais, peut-être aurais-je hésité, et j'aurais eu tort ; car mon mari, tout entier aux soins de son établissement, ferait un bien grand sacrifice en s'en éloignant. Frédéric nous sera d'une grande ressource pour les longues soirées : il a une très-jolie voix, il ne manque que de méthode. Je fais venir plusieurs partitions italiennes. Quel dommage que tu ne sois pas ici ! Avec trois voix, il n'y a guère de morceaux qu'on ne puisse exécuter, et nous aurions mis notre bon vieux ami dans l'Élysée.

## LETTRE VIII.

CLAIRE A ÉLISE.

Cela t'amuse donc beaucoup que je te parle de Frédéric ? et, par une espèce de contradiction, je n'ai presque rien à t'en dire aujourd'hui. Depuis plusieurs jours je ne le vois guère qu'aux heures des repas ; encore, pendant tout ce temps, s'occupe-t-il à causer avec mon mari de ce qu'ils ont fait ou de ce qu'ils vont faire. Je suis même plus habituellement seule qu'avant son arrivée, parce que M. d'Albe, se plaisant beaucoup avec lui, sent moins le besoin de ma société. Pendant les premiers jours, cela m'a attristée. Pour être avec eux, j'avais rompu le cours de mes occupations ordinaires, et je ne savais plus le reprendre : il me semblait toujours que j'attendais quelqu'un, et l'habitude de la société desenchantaient jusqu'à mes promenades solitaires. Nous sommes de vraies machines, mon amie ; il suffit de s'accoutumer à une chose pour qu'elle



tion, en se bornant strictement aux soins qui sont de leur ressort. Leur tâche est facile; car, quel que soit l'ordre des choses, pourvu qu'il soit basé sur la vertu et la justice, elles sont sûres de concourir à sa durée, en ne sortant jamais du cercle que la nature a tracé autour d'elles; car, pour qu'un tout marche bien, il faut que chaque partie reste à sa place.»

Elise, je recueille bien le fruit d'avoir rempli mon devoir en accompagnant M. d'Albe ici. Je m'y sens plus heureuse que je ne l'ai jamais été; je n'éprouve plus ces moments de tristesse et de dégoût dont tu t'inquiétais quelquefois. Sans doute c'était le monde qui m'inspirait cet ennui profond dont la vue de la nature m'a guérie. Mon amie, rien ne peut me contenir davantage que la vie de la campagne au milieu d'une nombreuse famille. Outre l'air de ressembler avec les mœurs antiques et paternelles, que je compte bien pour quelque chose, c'est la seulement qu'on peut retrouver cette bienveillance douce et universelle que tu m'accusais de ne point avoir, et dont les nombreuses réunions d'hommes ont dû nécessairement faire perdre l'usage. Quand on n'a avec ses semblables que des relations utiles, telles que le bien qu'on peut leur faire et les services qu'ils peuvent nous rendre, une figure étrangère annonce toujours un plaisir, et le cœur s'ouvre pour la recevoir; mais, lorsque, dans la société, on se voit entouré d'une foule d'oisifs, qui viennent nous accabler de leur inutilité, qui, loin d'apprendre à bien employer le temps, forcent à en faire un mauvais usage, il faut, si on ne leur ressemble pas, être avec eux ou froide ou fausse; et c'est ainsi que la bienveillance s'éteint dans le grand monde, comme l'hospitalité dans les grandes villes.

## LETTRE X.

CLAIRE À ELISE.

Ce matin on est venu m'éveiller avant

cinq heures, pour aller voir la bonne mère Françoise, qui avait une attaque d'apoplexie; j'ai fait appeler sur-le-champ le chirurgien de la maison, et nous avons été ensemble porter des secours à cette pauvre femme. Peu à peu les symptômes sont devenus moins alarmants; elle a repris connaissance, et son premier mouvement, en me voyant auprès de son lit, a été de remercier le ciel de lui avoir rendu une vie à laquelle sa bonne maîtresse s'intéressait. Nous avons vu qu'une des causes de son accident venait d'avoir négligé la plaie de sa jambe; et, comme le chirurgien la blessant en y touchant, j'ai voulu la nettoyer moi-même. Pendant que j'en étais occupée, j'ai entendu une exclamation, et, levant la tête, j'ai vu Frédéric.... Frédéric en extase: il revenait de la promenade, et, voyant du monde devant la chambre, il y était entré. Depuis un moment il était là; il contemplait, non plus sa cousine, m'a-t-il dit, non plus une femme belle autant qu'aimable, mais un ange! J'ai rougi et de ce qu'il m'a dit, et du ton qu'il y a mis, et peut-être aussi du désordre de ma toilette; car, dans mon empressement à me rendre chez Françoise, je n'avais eu que le temps de passer un jupon et de jeter un châle sur mes épaules; mes cheveux étaient épars, mon cou et mes bras nus. J'ai prié Frédéric de se retirer; il a obéi, et je ne l'ai pas revu de toute la matinée. Une heure avant le dîner, comme j'attendais du monde, je suis descendue très-paree, parce que je sais que cela plaît à M. d'Albe, aussi m'a-t-il trouvée très-à son gré, et s'adressant à Frédéric: «N'est-ce pas, mon ami, que cette robe sied bien à ma femme, et qu'elle est charmante avec? — Elle n'est que joûe, a répondu celui-ci, je l'ai vue celeste ce matin.» M. d'Albe a demandé l'explication de ces mots; Frédéric l'a donnée avec feu et enthousiasme. «Mon jeune ami, lui a dit mon mari, quand vous connaîtrez mieux ma Claire, vous parlerez plus simplement de ce qu'elle a fait aujourd'hui: s'étonne-t-on de ce

autres, même à vos propres dépens; car je suis sûr, d'après vos goûts et l'âge de vos enfants, que la société des jeunes personnes ne doit point avoir d'attraits pour vous; mais n'importe, ma bonne amie, je vous connais trop pour vous ôter le plaisir de faire du bien à mon élève; je crois d'ailleurs vos observations à son égard très- vraies, et vos projets très-bien conçus. Voyons, qui invitez-vous? — J'ai nommé Adèle de Ramey; elle a seize ans, elle est belle, remplie de talents; je la demanderai pour un mois.... Je pense, mon Elise, que ce plan, ainsi que ma confiance envers M. d'Albe, répondent aux craintes bizarres que tu laisses percer dans ta lettre. Ne me demande donc plus s'il est bien prudent, à mon âge, de m'ensevelir à la campagne avec cet aimable, cet intéressant jeune homme: ce serait outrager ton amie que d'en douter; ce serait l'avilir que d'exiger d'elle des précautions contre un semblable danger. Ou il y a un crime, Elise, il ne peut y avoir de danger pour moi, et il est des craintes que l'auteur doit rougir de concevoir. Elise, Frédéric est l'enfant adoptif de mon mari; je suis la femme de son bienfaiteur; ce sont de ces choses que la vertu grave en lettres de feu dans les âmes élevées, et qu'elles n'oublient jamais. Adieu.

## LETTRE XII.

CLAIRE À ELISE.

Il se peut, mon aimable amie, que j'aie appuyé trop vivement sur l'espoir de soupçonner que tu m'as laissé entrevoir; mais que veux-tu! m'avant révoltée, et je n'adopte pas davantage l'explication que tu lui donnes. Tu ne craignais que pour mon repos, et non pour ma conduite, d'ailleurs? Eh bien! Elise, tu as tort; il n'y a d'honnêteté que dans un cœur pur, et on doit tout attendre de celle qui est capable d'un sentiment criminel. Mais laissons cela; aussi bien j'ai honte de traiter si long-temps un pareil sujet; et pour te prouver que je

ne redoute point tes observations, je vais te parler de Frédéric, et te citer un trait qui, par rapport à lui, serait fort pour appuyer tes remarques, si tu l'estimais assez peu pour y persister.

En sortant de table, j'ai suivi mon mari dans l'atelier, parce qu'il voulait me montrer un modèle de mécanique qu'il a imaginé, et qu'il doit faire exécuter en grand. Je n'en avais pas encore vu tous les détails, lorsqu'il a été détourné par un ouvrier. Pendant qu'il lui parlait, un vieux bonhomme qui portait un outil à la main, passe près de moi, et casse par mégarde une partie du modèle. Frédéric, qui prévoit la colère de mon mari, s'élançant, prompt comme l'éclair, arrache l'outil des mains du vieillard, et par ce mouvement paraît être le coupable. M. d'Albe se retourne au bruit, et voyant son modèle brisé, il accourt avec emportement et fait tomber sur Frédéric tout le poids de sa colère. Celui-ci, trop vrai pour se justifier d'une faute qu'il n'a pas faite, trop bon pour en accuser un autre, gardant le silence, et ne souffrant que de la peine de son bienfaiteur. Attendrie jusqu'aux larmes, je me suis approchée de mon mari. — Mon ami, lui ai-je dit, combien vous affligez ce pauvre Frédéric! On peut acheter un autre modèle, mais non un moment de peine cause à ce qu'on aime. En disant ces mots, j'ai vu les yeux de Frédéric attaches sur moi avec une expression si tendre, que je n'ai pu continuer. Les larmes m'ont gagnée. A ce même moment, le vieillard est venu se jeter aux pieds de M. d'Albe. — Mon bon maître, lui a-t-il dit, grondez-moi; le cher M. Frédéric n'est pas coupable; c'est pour me sauver de votre colère qu'il s'est jeté devant moi, quand j'ai eu cassé votre machine. — Ces mots ont apaisé M. d'Albe; il a relevé le vieillard avec bonté, et, prenant mon bras et celui de Frédéric, il nous a conduits dans le jardin. Après un moment de silence, il a serré la main de Frédéric, en lui disant: — Mon jeune ami, ce serait vous affliger que de vous faire des excuses sur

## LETTRE XIII.

CLAIRE A ELISE.

Pourquoi donc, mon Elise, viens-tu, par des mots entrecoupés, par des phrases interrompues, jeter une sorte de poison sur l'attachement qui m'unit à Frédéric? Que n'es-tu témoin de la plupart de nos conversations! tu verrais que notre mutuelle tendresse pour M. d'Albe est le nœud qui nous lie le plus étroitement, et que le soin de son bonheur est le sujet inépuisable et cheri qui nous attire sans cesse l'un vers l'autre. J'ai passé la matinée entière avec Frédéric, et, durant ce long tête-à-tête, mon mari a été presque le seul objet de notre entretien. C'est dans trois jours la fête de M. d'Albe : j'ai fait préparer un petit théâtre dans le pavillon de la rivière, et je compte établir un concert d'instruments à vent dans le bois de peupliers où repose le tombeau de mon père. C'est là qu'ayant fait descendre ma harpe, ce matin, je repetais la romance que j'ai composée pour mon mari. Frédéric est venu me joindre; ayant desiné mon projet, il avait travaillé de son côté, et m'apportait un duo dont il a fait les paroles et la musique. Après avoir chanté ce morceau, que j'ai trouvé charmant, je lui ai communiqué mon ouvrage; il en a été content : si M. d'Albe l'est aussi, jamais auteur n'aura reçu un prix plus flatteur et plus doux. Il commençait à faire chaud : j'ai voulu rentrer, Frédéric m'a retenue. Assis près de moi, il me regardait fixement, trop fixement; c'est à son seul défaut, car son regard a une expression qu'il est difficile.... j'ai presque dit dangereux de soutenir. Après un moment de silence, il a commencé ainsi : « Vous ne croiriez pas que ce même sujet qui vient de m'attacher jusqu'aux larmes, enfin que votre union avec M. d'Albe m'avait inspiré, avant de vous connaître, une forte prévention contre vous. Accoutumé à regarder l'amour comme le plus bel attribut de la jeunesse, il me semblait

qu'il n'y avait qu'une âme froide ou intéressée qui eût pu se résoudre à former un lien dont la disproportion des âges devait exclure ce sentiment. Ce n'était point sans répugnance que je venais ici, parce que je me figurais trouver une femme ambitieuse et dissimulée; et, comme on m'avait beaucoup vanté votre beauté, je plaignais tendrement M. d'Albe, que je supposais être dupe de vos charmes. Pendant la route que je fis avec lui, il ne cessa de m'entretenir de son bonheur et de vos vertus. Je vis si clairement qu'il était heureux, qu'il fallut bien vous rendre justice; mais c'était comme malgré moi; mon cœur repoussait toujours une femme qui avait fait vœu de vivre sans aimer; et rien ne put m'ôter l'idée que vous étiez raisonnable par froideur, et généreuse par ostentation. J'arrive, je vous vois, et toutes mes préventions s'effacent. Jamais regard ne fut plus touchant, jamais voix humaine ne m'avait paru si douce. Vos yeux, votre accent, votre maintien, tout en vous respire la tendresse, et cependant vous êtes heureuse; M. d'Albe est l'objet constant de vos soins, votre âme semble avoir créé pour lui un sentiment nouveau : ce n'est point l'amour, il serait ridicule; ce n'est point l'amitié, elle n'a ni ce respect ni cette déférence; vous avez cherché dans tous les sentiments existants ce que chacun pouvait offrir de mieux pour le bonheur de votre époux, et vous en avez formé un tout qu'il n'appartenait qu'à vous de connaître et de pratiquer. O aimable Claire! j'ignore quel motif ou quelle circonstance vous a jeté dans la route où vous êtes; mais il n'y avait que vous ou monde qui pussiez l'embellir ainsi. » Il s'est tu, comme pour attendre ma réponse; je me suis retournée, et montrant l'urne de mon père : « Sous cette tombe sacrée, lui ai-je dit, repose le cendre du meilleur des pères. J'étais encore au berceau lorsqu'il perdit ma mère : alors, consacrant tous ses soins à mon éducation, il devint pour moi le précep-

tous les jours ; aussi répondait-elle fort peu ; mais son silence même enchantait Frédéric ; il lui a paru une preuve de modestie et de timidité, et c'est ce qui lui plaît par-dessus tout dans une jeune personne. Adele, de son côté, me paraît très-disposée en sa faveur. L'admiration qu'elle lui inspire la flatte, l'agrément de ses discours l'attire, et le jeu de son imagination l'amuse. D'ailleurs, la figure de Frédéric est charmante : s'il n'a pas ce qu'on appelle de la tournure, il a de la grace, de l'adresse et de l'agilité : tout cela peut bien faire impression sur un cœur de seize ans. Depuis un an que je n'avais vu Adele, elle est singulièrement embellie ; ses yeux sont noirs, vifs et brillants ; sa brune chevelure tombe en anneaux sur un cou éblouissant ; je n'ai point vu de plus belles dents ni des lèvres si vermeilles ; et, sans être amant ni poète, je dirai que la rose humide des larmes de l'aurore n'a ni la fraîcheur ni l'éclat de ses joues ; son teint est une fleur, son ensemble est une Grace. Il est impossible, en la voyant, de ne pas être frappé d'admiration ; aussi Frédéric la quitte-t-il le moins qu'il peut. Vient-il dans le salon, c'est toujours elle qu'il regarde, c'est toujours à elle qu'il s'adresse. Il a laissé bien loin toutes mes leçons de politesse, et le sentiment qui l'inspire lui en a plus appris en une heure que tous mes conseils depuis trois mois. A la promenade, il est toujours empressé d'offrir son bras à Adele, de la soutenir si elle saute un ruisseau, de ramasser un gant quand il tombe ; car c'est un moyen de toucher sa main, et cette main est si blanche et si douce ! Je ne sais si je me trompe, Elise, mais il me semble que ce gant tombe bien souvent.

Ce matin, Adele examinait un portrait de Zeuxis qui est dans le salon : « Cela est singulier, a-t-elle dit, de quelque côté que je me mette, je vois toujours les yeux de Zeuxis qui me regardent — Je le crois bien, a vivement répondu Frédéric, ne cherchent-ils pas la plus belle ? » Tu vois, mon amie,

comment le plus léger mouvement de préférence forme promptement un jeune homme ; et j'espère que désormais tu ne seras plus inquiète de son amitié pour moi. Ce mot amitié est même trop fort pour ce que je lui inspire ; car dans mes idées l'amour même ne devrait pas faire négliger l'amitié, et je ne puis me dissimuler que je suis tout-à-fait oubliée. Un seul mot d'Adele, oui, un seul mot, j'en suis sûre, serait bientôt enfreindre cette promesse jurée si solennellement de ne jamais nous quitter. En vérité, Elise, je me blâme de la disposition que j'avais à m'attacher à Frédéric. Quand une fois le sort est fixé, comme le mien, aucune circonstance ne pouvant changer les sentiments qu'on éprouve, ils restent toujours les mêmes. Mais lui, dans l'âge des passions, pouvant être entraîné, subjugué par elles, peut-on compter de sa part sur un sentiment durable ? Non, l'amitié serait bientôt sacrifiée, et j'en ferais seule tous les frais. Malheur à moi, alors ! car, nous le savons, mon Elise, ce sentiment exige tout ce qu'il donne. Puisse-je voir Frédéric heureux ! mais tranquillise-toi, cousine, il n'a pas besoin de moi pour l'être. Adieu.

## LETTRE XV

CLAIRE A ELISE

Si je ne t'ai pas écrit depuis près de quinze jours, ma tendre amie, c'est que j'ai été malade. En finissant ma dernière lettre, je me sentais oppressée, triste, sans savoir pourquoi, et faisant une très-mauvaise compagnie à la vive et brillante Adele. Je remettais chaque jour à t'écrire, à cause de l'abattement qui m'accablait ; enfin la fièvre m'a prise. J'ai craint que le dérangement de ma santé ne nuisît à ma fille, j'ai voulu la servir. Le médecin, tout en convenant que je faisais bien pour elle, m'a objecté que j'avais tort pour moi, parce que, dans un moment où les humeurs étaient en mouvement, le lait pouvait passer dans le sang, et causer une révolution



à son âge? Elise, je veux mettre tous mes soins à cacher des défauts que le temps peut corriger. Nous sommes invitées dans trois jours à un autre bal : si je n'y vais pas, Adele me quittera encore, et Frederic ne le lui pardonnera pas. Je suis donc décidée à l'accompagner : d'ailleurs, il est possible que la danse et le monde me distraient d'une mélancolie qui me poursuit et me domine de plus en plus. J'éprouve une langueur, une sorte de dégoût qui décolore toutes les actions de la vie. Il me semble qu'elle ne vaut pas la peine que l'on se donne pour la conserver. L'ennui d'agir est partout, le plaisir d'avoir agit nulle part. Je sais que le bien qu'on fait aux autres est une jouissance, mais je le dis plus que je ne le sens, et, si je n'étais souvent agitée d'émotions sublimes, je croirais mon âme prête à s'éteindre. Je n'ai plus assez de vie pour cette solitude absolue, où il faut se suffire à soi-même. Pour la première fois, je sens le besoin d'un peu de société, et je regrette de n'avoir point été au bal. Adieu, la plume me tombe des mains.

### LETTRE XVII.

CLAIRE À ELISE

Adele peint supérieurement pour son âge : elle a voulu faire mon portrait, et j'y ai consenti avec plaisir, afin de l'affirmer à mon mari. Ce matin, comme elle y travaillait, Frederic est venu nous joindre. Il a regardé son ouvrage, et a loué son talent, mais avec un demi-sourire qui n'a point échappé à Adele, et dont elle a demandé l'explication. Sans l'écouter ni lui répondre, il a continué à regarder le portrait, et puis moi, et puis le portrait, ainsi alternativement. Adele, impatiente, a voulu savoir ce qu'il pensait. Enfin, après un long silence : « Ce n'est pas la madame d'Albe, a-t-il dit : vous n'avez pas même réussi à rendre un de ses moments. — Comment donc? » a interrompu Adele en rougissant, qu'y trouvez-vous à redire? Ne reconnaissez-vous pas tous

ses traits? — J'en conviens, tous ses traits y sont ; si vous n'avez vu que cela en la regardant, vous devez être contente de votre ouvrage. — Que voulez-vous donc de plus? — Ce que je veux? qu'on reconnaisse qu'il est telle figure que l'art ne rendra jamais, et qu'on sente du moins son insuffisance. Ces beaux cheveux blonds, quoique touchés avec habileté, n'offrent ni le brillant, ni la finesse, ni les ondulations des siens. Je ne vois point, sur cette peau blanche et fine, relater le coloris du sang ni le duvet délicat qui la couvre. Ce teint uniforme ne rappellera jamais celui dont les couleurs varient comme la pensée. C'est bien le bleu céleste de ses yeux, mais je n'y vois que leur couleur : c'est leur regard qu'il fallait rendre. Cette bouche est fraîche et voluptueuse comme la sienne ; mais ce sourire est éternel, j'attends en vain l'expression qui le suit. Ces mouvements nobles, gracieux, enchanteurs, qui se peignent dans ses moindres gestes, sont enchaînés et immobiles.... Non, non, des traits sans vie ne rendront jamais Claire ; et là où je ne vois point d'âme, je ne puis la reconnaître. — Eh bien ! lui a dit Adele avec dépit, chargez-vous de la peindre ; pour moi, je ne m'en mêle plus. » Alors, jetant brusquement ses pinceaux, elle s'est levée et est sortie avec humeur. Frederic l'a suivie des yeux d'un air surpris, et puis, laissant échapper un soupir, il a dit : « Dans quelle erreur n'ai-je pas été en la voyant si belle ! J'avais cru que cette femme devait avoir quelque ressemblance avec vous ; mais, pour mon malheur, mon éternel malheur, je le vois trop, vous êtes unique.... » Je ne puis le dire, Elise, quel mal ces mots m'ont fait, cependant, me remettant de mon trouble, je me suis hâtée de répondre. « Frederic, a-t-il dit, gardez-vous de porter un jugement précipité et de vous laisser attendre par des préventions qui pourraient nuire au bonheur qui vous est peut-être destiné. Parce qu'Adele n'est pas en tout sem-

hasardé sa vie pour le sauver. D'une main vigoureuse il saisit l'animal par les cornes, ils se débattent : cette lutte donne le temps aux bergers d'arriver, ils accourent ; le taureau est terrassé, il tombe ! Alors seulement j'entends les cris d'Adele et ceux du malheureux vieillard : secours à celui-ci ; son sang coulait d'une épouvantable blessure ; je l'étanche avec mon mouchoir ; j'appelle Adele pour me donner le sien ; elle me l'envoie par Frederic, en ajoutant qu'elle n'approchera pas, que le sang lui fait horreur, et qu'elle veut retourner à la maison. « Quoi ! sans avoir secouru ce malheureux ! lui dit Frederic. — N'y a-t-il pas assez de monde ici ? » répond-elle. Pour moi, je n'ai pas la force de supporter la vue d'une plaie ; j'ai besoin de respirer des sels pour calmer la violence et la frayeur que j'ai éprouvée ; et, si je reste un moment de plus ici, je suis sûre de me trouver mal. » Pendant qu'elle parlait, le pauvre vieillard geignait sur le sort de sa femme et de ses enfants, que sa mort allait réduire à la mendicité. Entraîné par le désir de consoler cette malheureuse famille, j'ai prié mon mari de ramener Adele et Adolphe à la maison, et de m'envoyer tout de suite le chirurgien de l'hospice dans le village que le vieillard m'indiquait, et où Frederic et moi allions nous charger de le faire conduire. « Quoi ! vous restez ici, M. Frederic ? lui a dit Adele d'un air chagrin. — Si je reste ! » a-t-il répondu d'un ton terrible, et qui m'a remuée jusqu'au fond de l'âme. .... Allez, mademoiselle, a-t-il ajouté plus doucement, allez vous reposer, ce n'est point à votre place. Elle est partie avec M. d'Albe. Deux bergers nous ont aidés à faire un brancard ; ils y ont placé le pauvre vieillard, que nous avons conduit dans sa chambre, à une lieue de là. Ah ! mon Dieu, quel spectacle que celui de cette famille éplorée ! quels cris déchirants en voyant le pere, un mari, dans cet état ! J'ai pressé des infortunés sur mon sein ; j'ai mêlé mes larmes aux leurs ; je leur ai promis secours et protection, et mes

efforts ont réussi à calmer leur douleur. Le chirurgien est arrivé au bout d'une heure, il a mis un appareil sur la blessure, et a assuré qu'elle n'était pas mortelle. Je l'ai prié de passer la nuit auprès du malade, et j'ai promis de revenir les visiter le lendemain. Alors, comme il commençait à faire nuit, j'ai craint que mon mari ne fût inquiet, et nous avons quitté ces bonnes gens, Frederic et moi, comblés de leurs bénédictions.

Le cœur plein de toutes les émotions que j'avais éprouvées, je marchais en silence, et en me retraçant le dévouement héroïque avec lequel Frederic s'était presque exposé à une mort certaine pour sauver son pere : j'ai jeté les yeux sur lui ; la lune éclairait doucement son visage, je l'ai vu baigné de larmes. Attendrie, je me suis approchée, mon bras s'est appuyé sur le sien, il l'a pressé avec violence contre son cœur ; ce mouvement a fait palpiter le mien. « Claire, Claire, a-t-il dit d'une voix étouffée, que ne puis-je payer de toute ma vie la prolongation de cet instant ! je la sens là, contre mon cœur, celle qui le remplit en entier ; je la vois, je la presse. » En effet, j'étais presque dans ses bras. « Écoute, a-t-il ajouté dans une espèce de délire, si tu n'es pas un ange qu'il faille adorer, et que le ciel ait prêté pour quelques instants à la terre ; si tu es réellement une créature humaine, dis-moi pourquoi toi seule as reçu cette âme, ce regard qui la peint, ce torrent de charmes et de vertus qui te rendent l'objet de mon idolâtrie ? .... Claire, j'ignore si je t'offense ; mais, comme ma vie est passée dans ton sang, et que je n'existe plus que par ta volonté, si je suis coupable, dis-moi : *Frederic*, meurs, et tu me verras expirer à tes pieds. » Il y était tombé en effet ; son front était brûlant, son regard égaré. Non, je ne peindrai pas ce que j'éprouvais ; la pitié, l'émotion, l'image de l'amour enfin, tel que j'étais peut-être destinée à le sentir, tout cela est entré trop avant dans mon cœur : je ne me soutenais plus qu'à peine, et me laissant aller sur un vieux tronc d'arbre

» dépouille : « Frédéric, lui ai-je dit, cher Frédéric, revenez à vous, reprenez votre raison : voulez-vous affliger votre amie ? » Il a relevé sa tête, il l'a appuyée sur mes genoux. Élise, je crois que je l'ai pressée, car il s'est écrié aussitôt : « O Claire ! que je sente encore ce mouvement de ta main adorée qui me rapproche de ton sein ! il a porté l'ivresse dans le mien. » En disant cela il m'a enlacée entre ses bras, ma tête est tombée sur son épaule, un déluge de larmes a été ma réponse, l'état de ce malheureux m'inspirait une pitié si vive !... Ah ! quand on est la cause d'une pareille douleur, et que c'est un ami qui souffre, dis, Élise, n'a-t-on pas une excuse pour la faiblesse que j'ai montrée ?... J'étais si près de lui.... j'ai senti l'impression de ses lèvres qui recueillant mes larmes. A cette sensation si nouvelle, j'ai frémi, et repoussant Frédéric avec force : Malheureux ! me suis-je écriée, oublies-tu que ton bienfaiteur, que ton père est l'époux de celle que tu oses aimer ? Tu serais un perfide, toi ! à Frédéric ! reviens à toi, la trahison n'est pas faite pour ton noble cœur. Alors, se levant vivement et me fixant avec effroi : Qu'as-tu dit ? ah ! qu'as-tu dit, inconcevable Claire ? j'avais oublié l'univers près de toi ; mais tes mots, comme un coup de foudre, me montrent mon devoir et mon crime. Adieu, je vais te fuir, adieu ; ce moment est le dernier qui nous verra ensemble. Claire, Claire, adieu !... » Il m'a quittée. Effrayée de son dessein, je l'ai rappelé d'un ton douloureux : il m'a entendue, il est revenu. Ecoutez, lui ai-je dit, le digne homme dont vous avez trahi la confiance ignore vos torts : s'il les soupçonnait jamais, son repos serait détruit : Frédéric, vous n'avez qu'un moyen de les réparer, c'est d'ameublir le sentiment qui l'offense. Si vous fuyez, que croirait-il ? que vous êtes un perfide ou un ingrat ; vous, son enfant ! son ami ! Non, non, il faut se taire, il faut dissimuler enfin : c'est un supplice affreux, je le sais, mais c'est au coupable à le souffrir ; il doit expier sa faute en en portant seul

tout le poids.... » Frédéric ne répondait point, il semblait pétrifié. Tout-à-coup un bruit de chevaux s'est fait entendre ; j'ai reconnu la voiture que M. d'Albe envoyait au-devant de moi. « Frédéric, ai-je dit, voilà du monde : si la vertu vit encore dans votre âme, si le repos de votre père vous est cher, si vous attachez quelque prix à mon estime, ni vos discours, ni votre maintien, ni vos regards ne déceleront votre égarement.... » Il ne répondait point : toujours immobile, il semblait que la vie l'eût abandonné. La voiture avançait toujours, je n'avais plus qu'un moment, déjà j'entendais la voix de M. d'Albe ; alors me rapprochant de Frédéric : « Parle donc, malheureux, lui ai-je dit ; veux-tu me faire mourir ?... » Il a tressailli.... « Claire, a-t-il répondu, tu le veux, tu l'ordonnes, tu seras obéir ; du moins pourras-tu juger de ton pouvoir sur moi. » Comme il prononçait ces mots, mes gens m'avaient reconnue, et la voiture s'est arrêtée ; mon mari est descendu. « J'étais bien inquiet, m'a-t-il dit ; mes amis, vous avez l'air de bien longtemps ; si la bienfaisance n'était pas votre excuse, je ne vous pardonnerais pas d'avoir oublié que je vous attendais. » Sens-tu, Élise, tout ce que ce reproche avait de déchirant dans un pareil instant ? Il m'a atterrée ; mais Frédéric... d'amour ! quelle est donc ta puissance ! ce Frédéric si franc, si ouvert, à qui jusqu'à ce jour la feinte fut toujours étrangère, le voilà changé ; un mot, un ordre a produit ce miracle ! Il répond d'un air tranquille, mais pénétré : Vous avez raison, mon père, nous avons bien des torts, mais ce seront les derniers, je vous le jure : au reste, c'est moi seul qui ai été entraîné ; votre femme ne vous a point oublié. » Vous vous vantez, Frédéric, a répondu M. d'Albe ; je connais le cœur de Claire sur ce sujet, il était aussi entraîné que le vôtre ; et, si elle a pensé plus tôt à moi, c'est qu'elle me doit davantage ; n'est-ce pas, bonne Claire ?... » Élise, je ne pouvais répondre ; jamais, non jamais, je n'ai tant souffert : serais-je donc coupable ? Nous avons remonté en voiture ; en ar-



riant, j'ai demandé la permission de me retirer. Ah! je ne feignais pas en disant que j'avais besoin de repos! Dis, Elise, pourquoi dois-je porter la punition d'une faute dont je ne suis pas complice? Quand j'ai exigé de Frédéric qu'il fût la vérité, je ne savais pas tout ce qu'il en coûte pour la déguiser. Je crains les regards de mon mari, de cet ami que j'aime, et que mon cœur n'a pas trahi; car le ciel m'est témoin que l'amitié seule m'intéresse au sort de Frédéric. Je crains qu'il ne m'interroge, qu'il ne me pénétre; le moindre soupçon qu'il concevrait à cet égard me fait trembler; le bonheur de sa vie entière serait détruit; il faudrait éloigner ce Frédéric dont l'esprit et la société répandent tant de charmes sur ses jours; il faudrait cesser d'aimer le fils de son adoption; il faudrait jeter dans le vague du monde l'orphelin qu'il a prouvé de protéger: il lui semblerait entendre sa mère lui crier d'une voix plaintive: «Tu l'étais chargé du sort de mon fils, cette espérance m'avait fait descendre en paix dans la tombe, et tu le chasses de chez toi, sans ressources, sans appui, consumé d'un amour sans espoir! Regarde-le, il va mourir! Est-ce donc ainsi que tu remplis tes serments?» Elise, mon mari ne souffrira jamais une pareille image. Plutôt que d'être parjure à sa foi, il garderait Frédéric auprès de lui; mais alors plus de paix; la cruelle défiance empoisonnerait chaque geste, chaque regard; le moindre mot serait interprété, et l'union domestique à jamais troublée. Moi-même serais-je à l'abri de ses soupçons? Hélas! tu sais combien il a douté long-temps que je pusse l'aimer. Enfin, après sept années de soins, j'étais parvenue à lui inspirer une confiance entière à cet égard: qui sait si cet événement ne la détruirait pas entièrement? Tant de rapports entre Frédéric et moi, tant de conformité dans les goûts et les opinions, il ne croira jamais qu'une ame nouve à l'amour comme la mienne ait pu voir avec indifférence celui que j'inspire à un être si aimable.... Il doutera

du moins; je verrais cet homme respectable en proie aux soupçons! ce visage, image du calme et de la satisfaction, serait sillonné par l'inquiétude et les soucis! elle s'évanouirait cette félicité que je me promettais à le voir heureux par moi jusqu'à mon dernier jour! Non, Elise, n n, je sens qu'en achetant son repos au prix d'une dissimulation continuelle, c'est plus que le payer de sa vie; mais il n'est point de sacrifices auxquels je ne doive me résoudre pour lui. Que Frédéric cherche un prétexte de s'éloigner, me diras-tu; mais comment en trouver un? Tu sais qu'à l'exception de M. d'Albe, la mère de Frédéric était brouillée avec tous ses autres parents, et que son père était un étranger. Il n'a donc de famille que nous, de ressource que nous, d'amis que nous: quelle raison alléguer pour un pareil départ, surtout au moment où il vient d'être chargé presque seul de la direction de l'établissement de M. d'Albe? Que veux-tu que pense celui-ci? Il le croira fou ou ingrat; il m'en parlera sans cesse; que lui répondrai-je? Ou plutôt il soupçonnera la vérité; il connaît trop Frédéric, pour ignorer que la crainte de nuire à son bienfaiteur est le seul motif capable de l'éloigner de cet asile; mais, du moment que les soupçons seront élevés sur lui, ils le seront aussi sur moi: il se rappellera mon trouble, je ne pourrai plus être triste impunément, et dès lors toutes mes craintes seront réalisées. Non, non, que Frédéric reste, et qu'il se taise, j'éviterai soigneusement d'être seule avec lui; et, quand je m'y trouverai malgré moi, mon extrême froideur lui ôtera tout espoir d'en profiter. Mais crois-tu qu'il le desire? Ah! mon amie, si tu connaissais comme moi l'ame de Frédéric, tu saurais que, si la violence des passions l'a subjuguée un moment, elle est trop noble pour y persister.

Pourquoi le ciel injuste l'a-t-il poussé vers une femme qui ne s'appartient pas? Sans doute que celle qui eût été libre de faire son bonheur eût été trop heureuse.... Mais je ne sais pas ce que je

dis ; pardonne , Élise , ma tête n'est point à moi ; l'image de ce malheureux me poursuit ; j'entends encore ses accents , ils retentissent dans mon cœur. Hélas ! si sa peine venait d'une autre cause , l'humanité m'ordonnerait de l'adoucir par toute la tendresse que permet l'amitié ; et parce que c'est moi qu'il aime , parce que c'est moi qui le fais souffrir , il faut que je sois dure et barbare envers lui ! Combien une pareille conduite choque les lois éternelles de la justice et de la vérité !... Écris-moi , Élise , guide-moi ; je ne sais que vouloir , je ne sais que résoudre ; je me sens malade , je ne quitterai point ma chambre. Adieu.

## LETTRE XIX.

CLAIRE A ÉLISE.

Je n'ai point sorti encore de mon appartement ; l'idée de voir Frédéric me fait fremir. J'ai dit que j'étais malade , je le suis en effet ; ma main tremble en écrivant , et je ne puis calmer l'agitation de mes esprits. Qu'est-ce donc que ce terrible sentiment d'amour , si sa vue , si la pitié qu'il inspire jettent dans l'état où je suis ? Ah ! combien je bénis le ciel de m'avoir garantie de son pouvoir ! Va , mon amie , c'est bien à présent que je suis sûre d'être toujours indifférente : je l'étais moins quand je croyais que les passions pouvaient être une source de félicité ; mais à présent que j'ai vu avec quelle violence elles entraînent à la folie et au crime , j'en ai un effroi qui te répond de moi pour la vie.

Élise , ô mon Élise ! c'est lui , je l'ai vu , il vient d'entr'ouvrir la porte , il a jeté un billet et s'est retiré avec précipitation : son regard suppliant me disait : *Bien*. Mais le dois-je ? je n'ose ramasser ce papier.... Cependant si on venait , qu'on le vit... Je l'ai tu , ah ! mon amie ! voilà les premières larmes que j'ai versées depuis hier. J'en ai inondé ce billet , je vais tâcher de le transcrire.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Pourquoi vous cacher ? pourquoi fuir le jour ? c'est à moi d'en avoir horreur : vous ! vous êtes aussi pure que lui. »

Adieu , Élise , j'entends mon mari ; je vais m'entourer de mes enfants ; je ne sais si je répondrai , je ne sais ce que je répondrai. Non il vaut mieux se taire. Adieu.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Vous m'évitez , je le vois ; vous êtes malade , j'en suis cause ; je dissimule avec un père que j'aime ; j'offense dans mon cœur le bienfaiteur qui m'accable de ses bontés. Claire , le ciel ne m'a pas donné assez de courage pour de pareils maux. »

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

« Qu'osez-vous me faire entendre , malheureux ? Une faiblesse nous a mis sur le bord de l'abîme , une lâcheté peut nous y plonger : vous aurais-je trop estimé , en supposant que vous pouviez réparer vos torts ; et ne ferez-vous rien pour moi ? »

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Je ne suis pas maître de mon amour , je le suis de ma vie ; je ne puis cesser de vous offenser qu'en cessant d'exister ; chaque battement de mon cœur est un crime , laissez-moi mourir. »

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

« Non , on n'est pas maître de sa vie quand celle d'un autre y est attachée. Malheureux ! fremis du coup que tu veux porter , il ne t'atteindrait pas seul. »

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Je ne résiste point... Le ton de votre billet , ce que j'y ai cru voir... Ah ! Claire , s'il éloit possible... Puisque vous persistez à ne point me voir seul , permettez du moins que j'écrive pour m'expliquer ; peut-être vous paraîtrai-je alors moins coupable. Demain matin , quand

il me sera permis d'entrer chez vous pour savoir de vos nouvelles, daignez recevoir ma lettre. »

## LETTRE XX.

FÉDÉRIC A CLAIRE.

Dans l'abîme de misère où je suis descendu, s'il est un lien qui puisse me rattacher à la vie, je le trouve dans l'espoir de regagner votre estime; en vous montrant mon cœur tel qu'il fut, tel qu'il est, anime par vous, peut-être ne rougirez-vous pas de l'autel où vous serez adorée jusqu'à mon dernier jour.

Vous le savez, Claire, je fus élevé par une mère qui s'était mariée malgré le vœu de toute sa famille; l'amour seul avait rempli sa vie, elle me fit passer son âme avec son lait. Sans cesse elle me parlait de mon père, du bonheur d'un attachement mutuel; je fus témoin du charme de leur union, et de l'excessive douleur de ma mère, lors de la mort de son mari, douleur qui la consumant peu à peu, la fit périr elle-même quelques années après.

Toutes ces images me disposèrent de bonne heure à la tendresse; j'y fus encore excité par l'habitation des montagnes. C'est dans ces pays sauvages et sublimes que l'imagination s'exalte et allume dans le cœur un feu qui finit par le dévorer; c'est là que je me créai un fantôme auquel je me plaisais à rendre une sorte de culte. Souvent après avoir gravi une de ces hauteurs imposantes, où la voe plane sur l'immensité: Elle est là, m'écriais-je dans une douce extase, celle que le ciel destine à faire la félicité de ma vie. Peut-être mes yeux sont-ils tournés vers le lieu où elle embellit pour mon bonheur; peut-être que dans ce même instant où je l'appelle, elle songe à celui qu'elle doit aimer; alors je lui donnais des traits; je la douais de toutes les vertus; je réunissais sur un seul être toutes les qualités, tous les agréments dont la société et les livres m'avaient offert l'idée. Enfin, épuisant sur lui tout ce que la nature

a d'annable, et tout ce que mon cœur pouvait aimer, j'imaginai Claire!.. Mais non, ce regard, le plus puissant de tes charmes; ce regard, que rien ne peut ni peindre ni définir, il n'appartenait qu'à toi de le posséder; l'imagination même ne pouvait aller jusque-là.

Ma mère avait grave dans mon âme les plus saints préceptes de morale, et le plus profond respect pour les nœuds sacrés du mariage; aussi, en arrivant ici, combien j'étais loin de penser qu'une femme mariée, que la femme de mon bienfaiteur pût être un objet dangereux pour moi! J'étais d'autant moins sur mes gardes, que, quoique votre premier regard eût fait évanouir toutes mes préventions, et que je vous eusse trouvée charmante, un souris fin, j'ai presque dit malin, qui effleure souvent vos lèvres, me faisait douter de l'excellence de votre cœur. Aussi, n'avez-vous pas oublié peut-être que, dans ce temps-là, j'osai vous dire plus d'une fois que votre mari m'était plus cher que vous; ce n'est pas que je n'éprouvasse dès lors une sorte de contradiction entre ma raison et mon cœur, et dont je m'étonnais moi-même, parce qu'elle m'avait toujours été étrangère. Je ne m'expliquais point comment aimant votre mari davantage, je m'en sentais plus attiré vers vous; mais, à force de m'interroger à cet égard, je finis par me dire que, comme vous étiez plus aimable, il était tout simple que je préférasse votre conversation à la sienne, quoiqu'au fond je lui fusse plus réellement attaché. Peu à peu je découvris en vous, non pas plus de bonté que dans M. d'Albe, nul être ne peut aller plus loin que lui sur ce point, mais une âme plus élevée, plus tendre et plus délicate, je vous vis alternativement douce, sublime, touchante, irrésistible; tout ce qu'il y a de beau et de grand, vous est si naturel, qu'il faut vous voir de près pour vous apprécier; et la simplicité avec laquelle vous exercez les vertus les plus difficiles, les ferait paraître des qualités ordinaires aux yeux d'un observateur peu attentif. Dès lors je ne cessai plus de vous con-

que l'air que vous respiriez ; un voile d'amour repandu sur toute la nature m'enveloppait délicieusement, et me montrait votre image dans tous les objets que je fixais. Enfin, Claire, à cet instant où je vous vis prête à sacrifier vos jours pour votre fils, et où je craignais pour votre vie, alors seulement je sentis tout ce que vous étiez pour moi. Té nom de la sensibilité courageuse qui vous fit étancher une horrible blessure, de cette inépuisable bonté qui vous indiquait tous les moyens de consoler des malheureux, je me dis que le plus méprisable des êtres serait celui qui pourrait vous voir sans vous adorer, si ce n'était celui qui oserait vous le dire.

Ce fut dans ces dispositions, Claire, que je sortis de cette chambrée où vous aviez paru comme une déité bienfaisante. La faible lueur de la lune jetait sur l'univers quelque chose de mélancolique et de tendre ; l'air, doux et embaume, était impregné de volupté ; le calme qui regnait autour de nous n'était interrompu que par le chant plaintif du rossignol ; nous étions seuls au monde.... Je devinais le danger, et j'eus la force de m'éloigner de vous ; ce fut alors que vous vous approchâtes, je vous sentis et je fus perdu ; la vérité, renfermée avec effort, s'échappa brûlante de mon sein, et vous me vîtes aussi coupable, aussi malheureux qu'il est donné à un mortel de l'être. Dans ce moment où je venais de me livrer avec frénésie à tout l'excès de ma passion ; dans ce moment où vous me rappeliez combien elle outrageait mon bienfaiteur, ou l'image de mon ingratitude, tout horrible qu'elle était, ne combattait que faiblement la puissance qui m'attirait vers vous, j'évoquais mon père.... Hélas ! éperdu, je veux fuir ; vous m'ordonnez de rentrer et de fonder. Fonder, moi ! Je crains qu'il était plus facile de mourir que d'obéir ! je me trompais, l'impossible n'est pas quand c'est Claire qui le commande, son pouvoir sur moi est semblable à celui de Dieu même, il ne s'arrête que là où commence mon amour.

Claire, je ne veux pas vous tromper ; si dans vos projets sur moi vous faites entrer l'espoir de me guérir un jour, vous nourrissez une erreur ; je ne puis ni ne veux cesser de vous aimer ; non, je ne le veux point, il n'est aucune portion de moi-même qui combatte l'adoration que je te porte. Je veux t'aimer, parce que tu es ce qu'il y a de meilleur au monde, et que ma passion ne nuit à personne : je veux t'aimer enfin, parce que tu me l'ordonnes ; ne m'as-tu pas dit de vivre ?

Écoutez, Claire, j'ai examiné mon cœur, et je ne crois point offenser mon père en vous aimant. De quel droit voudrait-il qu'on vous connaît sans vous apprécier ? et qu'est-ce que mon amour lui ôte ? Ai-je jamais conçu l'espoir, ai-je même le désir que vous répondiez à ma tendresse ? Ah ! gardez-vous de le croire ! j'en suis si loin, que ce serait pour moi le plus grand des malheurs ; car ce serait le seul, l'unique moyen de m'arracher mon amour : Claire méprisable n'en serait plus digne ; Claire méprisable ne serait plus vous ; cessez d'être parfaite, cessez d'être vous-même, et de ce moment je ne vous crains plus.

D'après cette déclaration, étonnante peut-être, mais vraie, mais sincère, que risquez-vous en vous laissant aimer ? Permettez-moi de toujours adorer la vertu, et de lui prêter vos traits pour m'encourager à la suivre ; alors il n'y a rien dont elle ne me rende capable. Ma raison, mon ame, ma conscience, ne sent plus qu'une émanation de vous ; c'est à vous qu'appartient le soin de ma cécité future. Je vous remets mon existence entière, et vous rends responsable de la manière dont elle sera remplie ; si votre pitié me repousse, s'il m'est défendu de vous approcher, tous les ressorts de mon être se détendent ; je tombe dans le néant. Éloigne de vous, je me perds dans un vague nautique, où je ne distingue plus la vertu, l'humanité ni l'honneur. O céleste Claire ! laisse-moi te voir, t'entendre, t'adorer ; je serai grand, vertueux, magnanime ; ou

vie, que la sienne. L'infortuné ! dans quel état il est ! Il se tait, il se consume en silence ; et, pour prix d'un pareil effort, je lui dirais : « Sors d'ici ; va expirer de misère et de désespoir : tu ne voulais que me voir, ce seul bien te consolait de tout, eh bien ! je te le refuse..... » Elise, il me semble le voir les yeux attachés sur les miens : leur muette expression me dit tout ce qu'il éprouve, et tu m'ordonnerais d'y résister ? Quoi ! ne peut-on cherir l'honnêteté sans être barbare et dénaturé ? et la vertu demandait-elle jamais des victimes humaines ? Laisse, laisse-moi prendre des moyens plus doux : pourquoi déchirer les plaies, au lieu de les guérir ? Sans doute je veux qu'il s'éloigne, mais il faut que mon amitié l'y prépare ; il faut trouver un prétexte ; le goût des voyages en est un ; c'est une curiosité louable à son âge, et je ne doute pas que M. d'Albe ne consente à la satisfaire. Repose-toi sur moi, Elise, du soin de me séparer de Frédéric. Ah ! j'y suis trop intéressée pour n'y pas réussir !

Comment l'exprimer ce que je souffre ? Adèle est partie hier, et depuis ce moment mon mari, inquiet sur ma santé, me quitte le moins qu'il peut ; il faut que je devore mes larmes ; je tremble qu'il n'en voie la trace, et qu'il n'en devine la cause ; il s'étonne de ce que j'interdis ma chambre à tout le monde. « Ma bonne amie, me disait-il tout à l'heure, pourquoi n'admettre que moi et vos enfants auprès de vous ? est-ce que mon Frédéric vous déplaît ? » Cette question si simple m'a tant tressaillir ; j'ai cru qu'il m'avait devinée et qu'il voulait me sonder. O tourments d'une conscience agitée ! c'est ainsi que je soupçonne dans le plus vrai, le meilleur des hommes, une dissimulation dont je suis seule coupable ; et je vois trop que la première peine du méchant est de croire que les autres lui ressemblent.

## LETTRE XXIII.

CLAIRE À ELISE.

Ce matin, pour la première fois, je me suis présentée au déjeuner : j'étais pâle et abattue ; Frédéric était là ; il lisait auprès de la cheminée. En me voyant entrer il a changé de couleur, il a posé son livre, et s'est approché de moi ; je n'ai point osé le regarder ; mon mari a avancé un fauteuil ; en le retournant, mes yeux se sont fixés sur la glace ; j'ai rencontré ceux de Frédéric, et, n'en pouvant soutenir l'expression, je suis tombée sans force sur mon siège. Frédéric s'est avancé avec effroi, et M. d'Albe, aussi effrayé que lui, m'a remise entre ses bras pendant qu'il allait chercher des sels dans ma chambre. Le bras de Frédéric était passé autour de mon corps ; je sentais sa main sur mon cœur, tout mon sang s'y est porté, il le sentait battre avec violence. « Claire, m'a-t-il dit à demi-voix, et moi aussi, ce n'est plus que la qu'est le mouvement et la vie..... Dis-moi, a-t-il ajouté en penchant son visage vers le mien, dis-moi, je t'en conjure, que ce n'est pas la haine qui le fait palpiter ainsi. » Elise, je respirais son souffle, j'en étais embrasée, je sentais ma tête s'égarer..... Dans mon effroi, j'ai repoussé sa main, je me suis relevée. « Laissez-moi, lui ai-je dit, au nom du ciel, laissez-moi, vous ne savez pas le mal que vous me faites. » Mon mari est rentré, ses soins m'ont ranimé ; quand j'ai été un peu remise, il m'a exprimé toute l'inquiétude que mon état lui cause. « Je ne vous ai jamais vue si étrangement souffrante. Ma chère, m'a-t-il dit, je crains que la cause de ce changement ne soit une révolution de lait ; laissez-moi, je vous en conjure, faire appeler quelque médecin célèbre. » Elise, mon cœur s'est brisé ; il ne peut soutenir le pesant fardeau d'une dissimulation continuelle ; en voyant l'erreur où je plongeais mon mari, en sentant près de moi le complice trop aimé de ma faute, j'aurais voulu que la terre nous engloutît tous



Il vous était doux de me montrer à quel point je vous suis odieux : je n'ai point reconnu Claire à cette barbarie.

Vous le voyez, je suis de sang-froid ; votre lettre a glacé les terribles agitations de mon sang, et je suis en état de raisonner.

Pourquoi dois-je partir, Claire ? Si c'est pour votre époux, et que le sentiment que je porte en mon cœur soit un outrage pour lui, où trouverez-vous un point de l'univers où je puisse cesser de l'offenser ? Sous les pôles glacés, sous le brûlant tropique, tant que mon cœur battra dans mon sein, Claire y sera adorée ; si c'est une froide pitié qui vous intéresse à moi, je la rejette : ce n'est point elle qui trouvera les moyens d'adoucir mes maux, et vous me rendez trop malheureux pour que je vous laisse l'arbitre de mon sort.

Claire, l'intérêt de votre repos pouvait seul me chasser d'ici ; mais votre estime même est trop chère à ce prix, et, s'il faut m'éloigner de vous, je ne connais plus qu'un asile.

### LETTRE XXVI.

CLAIRE A ELISE.

Où suis-je, Elise, et qu'ai-je fait ? une effrayante fatalité me poursuit, je vois le précipice où je me plonge, et il me semble qu'une main invisible m'y pousse malgré moi, c'était peu qu'un criminel amour eût corrompu mon cœur, il me manquait d'en faire l'aveu. Entraînée par une puissance contre laquelle je n'ai point de force, Frédéric connaît enfin l'excès d'une passion qui fait de ton âme la plus méprisable des créatures.... Je ne sais pourquoi je t'écris encore : il est des situations qui ne comportent aucun soulagement, et ta pitié ne peut pas plus m'arracher mes remords que tes conseils réparer ma faute. L'éternel repentir s'est attaché à mon cœur ; il le déchire, il le dévore ; je n'ose mesurer l'abîme où je me perds, et je ne sais où poser les bornes de ma faiblesse.... J'adore Frédéric, je ne vois plus que lui

seul au monde ; il le sait, je me plais à le lui répéter ; s'il était là, je le lui dirais encore, car dans l'égarement où je suis en proie je ne me reconnais plus moi-même.... Je voulais t'écrire tout ce qui vient de se passer ; mais je ne le puis, ma main tremblante peut à peine tracer ces lignes mal assurées.... Dans un instant plus calme, peut-être.... Ah ! qu'ai-je dit ? le calme, la paix, il n'en est plus pour moi.

### LETTRE XXVII.

CLAIRE A ELISE.

Depuis trois jours, Elise, j'ai essayé en vain de t'écrire ; ma main se refusait à tracer les preuves de ma honte ; je le ferai pourtant, j'ai besoin de ton mépris, je le mérite et le demande ; ton indulgence me serait odieuse, ma faute ne doit pas rester impunie, et le pardon m'humilierait plus que les reproches. Songe, Elise, que tu ne peux plus m'aimer sans t'avilir, et laisse-moi la consolation de m'estimer encore dans mon âme.

La lettre de Frédéric, que tu trouveras ci-jointe, m'avait rendu une sorte de dignité ; je m'étonnais d'avoir pu craindre un homme qui osait me dire qu'il dédaignait mon estime : impatiente de lui prouver qu'il l'avait perdue, j'ai vaincu ma faiblesse pour paraître à dîner ; mon air était calme et imposant ; j'ai fixé Frédéric avec hauteur, et uniquement occupée de mon mari et de mes enfants, j'ai répondu à peine à deux ou trois questions qu'il m'a adressées, et je trouvais une jouissance cruelle à lui montrer le peu de cas que je faisais de lui. En sortant de table, Adolphe s'est assis sur mes genoux ; il m'a rendu compte des différentes études qu'il avait occupées pendant mon indisposition ; c'était toujours son cousin qui lui avait appris ceci, cela ; jamais une leçon ne l'ennuie quand c'est son cousin Frédéric qui la donne. « C'est si amusant de lire avec lui, me disait mon fils ; il m'ex-

3 LETTRE XXV.

tures! — Lève-toi, m'a-t-il dit en s'éloignant, femme angelique, objet de ma profonde vénération et de mon immortel amour! Ton amant ne résiste point à ta douleur; mais, au nom de ce ciel dont tu es l'image, n'oublie pas que le plus grand sacrifice dont la force humaine soit capable, tu viens de l'obtenir de moi. » Il est sorti avec précipitation, je suis rentrée chez moi, égarée; un long évanouissement a succédé à ces vives agitations. En recouvrant mes sens, j'ai vu mon époux près de mon lit, je l'ai repoussé avec effroi, j'ai cru voir le souverain arbitre des destinées qui allait prononcer mon arrêt. « Qu'avez-vous, Claire? m'a-t-il dit d'un ton douloureux; chère et tendre amie, c'est votre époux qui vous tend les bras. » J'ai gardé le silence, j'ai senti que si j'avais parlé, j'aurais tout dit : peut-être l'aurais-je dû, mon instinct m'y poussait, l'aveu a erré sur mes lèvres; mais la réflexion l'a retenu. Loin de moi cette franchise barbare, qui soulageait mon cœur aux dépens de mon digne époux! En me taisant, je reste chargée de mon malheur et du sien; la vérité lui rendrait la part des chagrins qui doivent être mon seul partage. Homme trop respectable! vous ne supporteriez pas l'idée de savoir votre femme, votre amie, en proie aux tourments d'une passion criminelle; et l'obligation de mépriser celle qui faisait votre gloire, et de chasser de votre maison celui que vous aviez placé dans votre cœur, empoisonnerait vos derniers jours; je verrais votre visage vénérable, ou ne se peignit jamais que la bienfaisance et l'humanité, altéré par le regret de n'avoir aimé que des ingrats, et couvert de la honte que j'aurais répandue sur lui; je vous entendrais appeler une mort que le chagrin accélérerait peut-être, et je joindrais ainsi au remords du parjure tout le poids d'un homicide. O misérable Claire! ton sang ne se glace-t-il pas à l'aspect d'une pareille image? est-ce bien toi qui es parvenue à ce comble d'horreur! et peux-tu te reconnaître dans la femme infidèle qui n'oserait avouer ce qui se passe

dans son cœur, sans porter la mort dans celui de son époux? Quoi! un pareil tableau ne te fera-t-il pas abjurer la détestable passion qui te consume? ne te fera-t-il pas abhorrer l'odieux complice de ta faute, Frédéric?... Frédéric! qu'ai-je dit? moi le haïr! moi renoncer à ce bonheur pour lequel il n'est point d'expression! à ce bonheur de l'entendre dire qu'il m'aime! le chasser de cet asile, ne plus l'espérer, ni le voir, ni l'entendre! Hé! quels sont les crimes qui ne seraient pas trop punis par de pareils sacrifices? et comment ai-je mérité de me les imposer? Retirée du monde, j'étais paisible dans ma retraite; heureuse du bonheur de mon mari, je ne formais aucun desir: il m'amène un jeune homme charmant, doué de tout ce que la vertu a de grand, l'esprit d'aimable, la candeur de séduisant; il me demande mon amitié pour lui, il nous laisse sans cesse ensemble; le matin, le soir, partout je le vois, partout je le trouve; toujours seuls, sous des ombrages, au milieu des charmes d'une nature qui s'anime, il aurait fallu que nous fussions nés pour nous haïr, si nous ne nous étions pas aimés. Imprudent époux! pourquoi réunir ainsi deux êtres qu'une sympathie mutuelle attirait l'un vers l'autre? deux êtres qui, vierges à l'amour, pouvaient en ressentir toutes les premières impressions sans s'en douter? Pourquoi surtout les envelopper de ce dangereux voile d'amitié, qui devait être un si long prétexte pour se cacher leurs vrais sentiments? C'était à vous, à votre expérience, à prévoir le danger et à nous en préserver: loin de là, quand votre main elle-même nous en approche, le couvre de fleurs, et nous y pousse, pourquoi, terrible et menaçant, venir nous reprocher une faute qui est la vôtre, et nous ordonner de l'expier par le plus douloureux supplice?... Qu'ai-je dit, Elise? c'est Frédéric que j'aime, et c'est mon époux que j'accuse! Ce Frédéric, qui m'a vue entre ses bras, faible et sans défense, c'est lui que je veux garder ici! O Elise! tu seras bien changée, si tu reconnais ton amie dans celle qu'une



stant de ma vie qui ne soit à toi; tous les autres êtres sont nuis et anéantis; ils passent devant moi comme des ombres; je n'ai plus de sens pour les voir, ni de cœur pour les aimer. Amitié, devoir, reconnaissance, je ne sens plus rien : l'amour, l'ardent amour a tout dévoré; il a réuni en un seul point toutes les parties sensibles de mon être, et il y a place l'image de Claire : c'est là le temple où je te recueille, où je t'adore en silence quand tu es loin de moi; mais, si j'entends le son de ta voix, si tu fais un mouvement, si mes regards rencontrent tes regards, si je te presse doucement sur mon sein...., alors ce n'est plus seulement mon cœur qui palpite, c'est tout mon être, c'est tout mon sang, qui frémissent de désir et de plaisir : un torrent de volupté sort de tes yeux et vient inonder mon âme. Perdu d'amour et de tendresse, je sens que tout moi s'élance vers toi : je voudrais te couvrir de baisers, recevoir ton haleine, te tenir dans mes bras, sentir ton cœur battre contre mon cœur, et m'abîmer avec toi dans un océan de bonheur et de vie.... Mais, ô ma Claire ! seule tu réunis ce mélange inconcevable de douceur et de volupté, qui éloigne et attire sans cesse, et qui éternise l'amour; seule tu réunis ce qui commande le respect et ce qui allume les desirs. Mais comment exprimer ce, c'est et ce qu'inspire une femme enchantresse, la plus parfaite de toutes les créatures, l'image vivante de la Divinité ? et quelle langue sera digne d'elle ? Je sens que mes idées se troublent devant toi comme devant un ange descendu du ciel rempli de ton image adorée, je n'ai plus d'autre sentiment que l'amour et l'adoration de tes perfections; toute autre pensée que la tienne s'évanouit; en vain je cherche à les fixer, à les rassembler, à les éclaircir; en vain je cherche à tracer quelques lignes qui te peignent ce que je sens; les termes me manquent, ma plume se traîne péniblement; et, si mon dernier besoin n'était pas de verser dans ton cœur tous les sentiments qui m'oppressent, effrayé de la grandeur de ma tâche, je me tu-

rais, accablé sous ta puissance, et sentant trop pour pouvoir penser.

### LETTRE XXX.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Non, je ne vous verrai point : trop de présomption m'a perdue, et je suis pauvre pour n'oser plus me fier à moi-même. Je vous écris, parce que j'ai beaucoup à vous dire, et qu'il faut un terme enfin à l'état affreux où nous sommes.

Je devrais commencer par vous ordonner de ne plus m'écrire, car ces lettres si tendres, malgré moi je les presse sur mes lèvres, je les pose contre mon cœur, c'est du poison qu'elles respirent... Frédéric, je vous aime, et n'ai jamais aimé que vous : l'image de votre bonheur, de ce bonheur que vous me demandez, et que je pourrais faire, égare mes sens et trouble ma raison ; pour le satisfaire, je compterais pour rien la vie, l'honneur et jusqu'à ma destinée future : vous rendre heureux et mourir après, ce serait tout pour Claire, elle aurait assez vécu ; mais acheter votre bonheur par une perdition ! Frédéric, vous ne le voudriez pas.... Insensé ! tu veux que Claire soit à toi, uniquement à toi ! est-elle donc libre de se donner ? s'appartient-elle encore ? Si tes yeux osent se fixer sur ce ciel que nous outrageons, tu y verras les serments qu'elle a faits ; c'est là qu'ils sont écrits ! Et qui veux-tu qu'elle trahisse ? son époux et ton bienfaiteur, celui qui t'a appelé dans son sein, qui te nourrit, qui t'élève et qui t'aime ; celui dont la confiance a remis dans nos mains le dépôt de son bonheur ? Un assassin ne lui ôterait que la vie, et toi, pour prix de ses bontés, tu veux souiller son âme, ravir sa compagne, remplacer par l'adultère et la trahison la candeur et la vertu qui régnaient ici, et que tu en as chassées. Ose te regarder, Frédéric, et dis, qu'est-ce qu'un monstre ferait de plus que toi ? Quoi ! ton cœur est-il sourd à cette voix qui te crie que tu violes l'hospitalité et la reconnaissance ? ton regard ose-t-il se porter sur

me respectable que tu dois frapper ton père ? ta main peut-  
 ser la sienne sans être déchirée ?  
 Enfin n'as-tu rien senti en  
 hier des larmes dans ses yeux ?  
 n'ai-je pu les payer de tout mon  
 étais agité, j'étais pâle et trem-  
 la tout vu, il sait tout, c'en est  
 innocent porte la peine due au  
 heureuse Claire ! était-ce donc  
 poisonner sa vie que tu juras  
 naâcrer la tienne ? Femme per-  
 ied-il d'accuser un autre quand  
 -même si coupable ? Frédéric,  
 sa faible et je suis criminelle ;  
 sable que toute la nature crie  
 ni et me réprove ; je n'ose re-  
 si le ciel, ni vous, ni mon époux,  
 sème. Si je veux embrasser mes  
 je rougis de les presser contre  
 dont l'innocence est bannie ;  
 qui me sont le plus chers sont  
 je repousse avec le plus d'ef-  
 foi-même, Frédéric, c'est parce  
 adore que tu m'es odieux ; c'est  
 ne je n'ai plus de forces pour te  
 que ta présence me fait mourir ;  
 amour ne me paraît un crime  
 que je brûle de m'y livrer. O  
 ! éloigne-toi ; si ce n'est pas par  
 de te soit par pitié ; la rue où  
 che dont je ne peux plus suppor-  
 tement. Si mal je et ta vertu te  
 es, suis sans tarder davantage.  
 que soient tes résolutions ; de  
 force que l'honneur les sou-  
 lles ne résisteraient point à l'oc-  
 ci à l'amour : songe, Frédéric,  
 tant peut faire de toi le dernier  
 mes. et me faire mourir desho-  
 que, si, après y avoir pensé, il  
 saire de te répéter encore de  
 rerais si vil à mes yeux, que je  
 ndrais plus.  
 m le répète, je suis sûre que  
 ri à tout devine ; ainsi je n'ai  
 usement plus à redouter les  
 que votre départ peut occa-  
 sionner, vous savez que les  
 Élise s'accroissent de plus en  
 lui donnent le besoin d'un

aide : soyez le sien, Frédéric ; devenez  
 utile à mon amie : allez mériter d'elle le  
 pardon des maux que vous m'avez faits :  
 vous trouverez dans cette femme chérie  
 une autre Claire, mais sans faiblesse  
 et sans erreurs. Montrez-vous tel à ses  
 yeux, qu'elle puisse dire qu'il n'y avait  
 qu'une Élise ou un ange capable de vous  
 résister ; que vos vertus m'obtiennent  
 ma grâce, et que votre travail me  
 rende mon amie ; que ce soit à vous  
 que je doive son retour ici, afin que  
 chaque heure, chaque minute où je  
 jouirai d'elle soit un bienfait que je  
 vous doive, et que je puisse remonter  
 à vous comme à la source de ma féli-  
 cité. Frédéric, il dépend de vous que je  
 m'enorgueillisse de la tendresse que j'é-  
 prouve et de celle que j'inspire : élevez-  
 vous par elle au-dessus de vous-même ;  
 qu'elle vous rattache à toutes les idées  
 de vertu et d'honneur, pour que je  
 puisse fixer mes yeux sur vous chaque  
 fois que l'idée du bien se présentera.  
 Enfin, en devenant le plus grand et le  
 meilleur des hommes, forcez ma con-  
 science à se taire, pour qu'elle laisse mon  
 cœur vous aimer sans remords. O Fré-  
 déric ! s'il est vrai que je te sois chère,  
 apprends de moi à chérir assez votre  
 amour pour ne le souiller jamais par  
 rien de bas ni de méprisable. Si tu es  
 tout pour moi, mon univers, mon bon-  
 heur, le dieu que j'adore ; si la nature en-  
 tière ne me présente plus que ton image ;  
 si c'est par toi seul que j'existe, et pour  
 toi seul que je respire ; si ce cri de mon  
 cœur, qu'il ne m'est plus possible de re-  
 tenir, l'apprend une faible partie du sen-  
 timent qui m'entraîne, je ne suis point  
 coupable. Ai-je pu l'empêcher de naître ?  
 suis-je maîtresse de l'aurantir ? dépend-  
 il de moi d'éteindre ce qu'une puissance  
 supérieure alluma dans mon sein ? Mais,  
 de ce que je ne puis donner de pareils  
 sentiments à mon époux, s'ensuit-il que  
 je ne doive point lui garder la foi jurée ?  
 Oserais-tu le dire, Frédéric ? oserais-tu le  
 vouloir ? L'idée de Claire livrée à l'op-  
 probre ne glace-t-elle pas tous tes desirs,  
 et ton amour n'a-t-il pas plus besoin en-

core d'estime que de jouissance? Non, non, je la connais bien cette âme qui s'est donnée à moi; c'est parce que je la connais que je t'ai adoré. Je sais qu'il n'est point de sacrifice au-dessus de ton courage; et, quand je t'aurai rappelé que l'honneur commande que tu partes, et que le repos de Claire l'exige, Frédéric n'hésitera pas.

### LETTRE XXXI.

FREDERIC A CLAIRE

J'ai lu votre lettre, et la vérité, la cruelle vérité, a détruit les prestiges enchanteurs dont je me berçais; les tortures de l'enfer sont dans mon cœur, l'abîme du désespoir s'est ouvert devant moi: Claire ordonne que je m'y précipite; je partirai.

Ce sacrifice, que la vertu ne m'eût jamais fait fuir, et que vous seule pouviez obtenir de moi; ce sacrifice, auquel nul autre ne peut être comparé, puisqu'il n'y a qu'une Claire au monde, et qu'un cœur comme le mien pour l'aimer; ce sacrifice, dont je ne peux moi-même mesurer l'étendue, quel que soit le mal qu'il me cause, je te jure, ô ma Claire! de ne jamais attenter à des joies qui te sont consacrées et qui t'appartiennent; mais, si la douleur, plus forte que mon courage, détache les sources de ma vie, me fait succomber sous le poids de ton absence, promets-moi, Claire, de me pardonner ma mort, et de ne point hâter ma mémoire. Sois sûre que l'infortuné qui t'adore eût préféré l'oeir, en se débarrassant de tourments éternels et mortels, que de descendre dans la paix du tombeau que tu lui refuses.

### LETTRE XXXII

CLAIRE A ELISE

Elise, il me quitte demain, et c'est chez toi que je l'envoie: en le remettant dans tes bras, je tiens encore à lui, et, pres de mon âme, il ne m'aura pas perdu tout-à-fait. Soulage sa douleur, conserve-lui la vie, et, s'il est possible, fais

plus encore, arrache-moi de son cœur. Elise, Elise, que l'objet de ma tendresse ne soit pas celui de ton inimitié! Pour quoi le mépriserais-tu, puisque tu n'attimes encore? pourquoi le haïr quand tu m'aimes toujours? pourquoi ton injustice l'accuse-t-elle plus que moi? S'il a trouble ma paix, n'ai-je pas empoisonné son cœur? ne sommes-nous pas également coupables? que dis-je? ne le suis-je pas bien plus? son amour l'emportait-il sur le mien? ne suis-je pas devorée en secret des mêmes desirs que lui? Il voulait que Claire lui appartint; eh! ne s'est-elle pas donnée mille fois à lui dans son cœur? Enfin que peux-tu lui reprocher dont je sois innocente? Nos torts sont égaux, Elise, et nos devoirs ne l'étaient pas: j'étais épouse et mère, il était sans liens; je connaissais le monde, il n'avait aucune expérience; mon sort était fixe et mon cœur rempli de lui, à l'aurore de sa vie, dans l'effervescence des passions, on le laisse à dix-huit ans dans une solitude délicate, pres d'une femme qui lui prodigue la plus tendre amitié, pres d'une femme jeune et sensible, et qui l'a peut-être devancé dans un coupable amour. J'étais épouse et mère, Elise, et ni ce que je devais à mon époux, à mes enfants, ni respect humain, ni devoirs sacrés, rien ne m'a retenue; j'ai vu Frédéric, et j'ai été séduite. Quand les titres les plus saints n'ont pu me préserver de l'erreur, tu lui feras un crime d'y être tombé! Quand tu me crois plus malheureuse que coupable, l'infortuné qui fut appelé ici comme une victime, et qui s'en arrache par un effort dont je n'aurais pas été capable peut-être, ne deviendrait pas l'objet de ta plus tendre indulgence et de ton ardente pitié! O mon Elise! recueille-le dans ton sein; que ta main essue ses larmes. Songe qu'à dix-neuf ans il n'a connu des passions que les douleurs qu'elles causent et le vide qu'elles laissent; qu'annoncé par ce coup, il aurait terminé ses jours, s'il n'avait craint pour les miens. Songe, Elise, que tu lui dois ma vie.... Tu lui dois plus peut-être: il m'a respec-

tement de M. d'Albe; j'ai cru même l'apercevoir à travers ses croisées; et, dans la crainte qu'il n'attribuât au départ de Frédéric la cause qui troublait mon repos, je me suis hâtée de rentrer; mais, hélas! mon Élise, je suis presque sûre, non seulement qu'il m'a vue, mais qu'il sait tout ce qui se passe dans mon cœur. J'avais espéré pourtant l'arracher au soupçon en parlant la première du départ de Frédéric, et, par un effort dont son intérêt seul pouvait me rendre capable, je le fis sans trouble et sans embarras. Dès le premier mot, je crus voir un léger signe de joie dans ses yeux; cependant il me demanda gravement quels motifs me faisaient approuver ce projet: je lui répondis que, tes affaires demandant un aide, et ce moment-ci étant un temps de vacance pour la manufacture, je pensais que c'était celui où Frédéric pouvait le plus s'absenter; que, pour moi, je souhaitais vivement qu'il allât t'aider à venir plus tôt ici. Frédéric était là quand j'avais commencé à parler, mais il n'avait pas dit un mot; il attendait, pâle et les yeux baissés, la réponse de M. d'Albe: celui-ci, nous regardant fixement tous deux, me répondit: « Pour quoi n'irais-je pas à la place de Frédéric? j'entends mieux que lui le genre d'affaires de votre amie, au lieu qu'il est en état de suivre les miennes ici; d'ailleurs, il dirige les études d'Adolphe avec un zèle dont je suis très-satisfait, et j'ai été touché plus d'une fois en le voyant auprès de cet enfant user d'une patience qui prouve toute sa tendresse pour le père..... » Ces mots ont atterré Frédéric; il est affreux sans doute de recevoir un éloge de la bouche de l'ami qu'on trahit, et une estime que le cœur dément avilit plus que l'avoué même d'avoir cessé de la mériter. Nous avons tous gardé le silence; mon mari attendait une réponse; ne la recevant pas, il a interrogé Frédéric. « Que décidez-vous, mon ami? a-t-il dit; est-ce à vous de rester? est-ce à moi de partir? » Frédéric s'est précipité à ses pieds, et les baignant de larmes: « Je partirai, s'est-il écrié avec un accent

énergique et déchirant, je partirai, mon père, et du moins une fois serai-je digne de vous! » M. d'Albe, sans avoir l'air de comprendre ces derniers mots, ni en demander l'explication, l'a relevé avec tendresse, et le pressant dans ses bras: « Pars, mon fils, lui a-t-il dit; souviens-toi de ton père, sers la vertu de tout ton courage, et ne reviens que quand le but de ton voyage sera rempli. Claire, a-t-il ajouté en se retournant vers moi, recevez ses adieux et la promesse que je fais en son nom de ne jamais oublier la femme de son ami, la respectable mère de famille; ce sont là les traits qui ont dû vous graver dans son âme: l'image de votre beauté pourra s'effacer de sa mémoire, mais celle de vos vertus y vivra toujours. Mon fils, a-t-il continué, je me charge du soin de vous parler de vos amis; il me sera si doux à remplir, que je le réserve pour moi seul..... » Ce mot, Élise, est une défense, je l'ai trop entendu; mais je n'en avais pas besoin: quand je me sépare de Frédéric, nul n'a le droit de douter de mon courage. Ah! sans doute, cet inconcevable effort me relève de ma faiblesse; et plus le penchant était irrésistible, plus le triomphe est glorieux! Non, non, si le cœur de Claire fut trop tendre pour être à l'abri d'un sentiment coupable, il est trop grand peut-être pour être soupçonné d'une lâcheté. Pourquoi M. d'Albe paraissait-il donc craindre de me laisser seule avec Frédéric dans ces derniers moments? Croyait-il que je ne saurais pas accomplir le sacrifice en entier? ne m'a-t-il pas vu regarder d'un œil sec tous les apprêts de ce départ? ma fermeté m'n-t-elle abandonnée depuis? Enfin, Élise, le croiras-tu? je n'ai point senti le besoin d'être seule, et de tout le jour je n'ai pas quitté M. d'Albe; j'ai soutenu la conversation avec une aisance, une vivacité, une volubilité qui ne m'est pas ordinaire; je parlais de Frédéric comme d'un autre; je crois même que j'ai plaisanté; j'ai joué avec mes enfants; et tout cela, Élise, se faisait sans effort; il y a seulement un peu de trouble dans

mes idées, et je sens qu'il m'arrive quelquefois de parler sans penser. Je crains que M. d'Albe n'ait imaginé qu'il y avait de la contrainte dans ma conduite, car il n'a cessé de me regarder avec tristesse et sollicitude. Le soir il a passé la main sur mon front, et l'ayant trouvé brûlant : « Vous n'êtes pas bien, Claire, m'a-t-il dit, je vous crois même un peu de fièvre ; allez vous reposer, mon enfant. — En effet, ai-je repris, je crois avoir besoin de sommeil. » Mais, ayant fixé la glace en prononçant ces mots, j'ai vu que le brillant extraordinaire de mes yeux démentait ce que je venais de dire, et, tremblant que M. d'Albe ne soupçonnât que je faisais un mensonge pour m'éloigner de lui, je me suis rassise. — Je préférerais passer la nuit ici, lui ai-je dit, je ne me sens bien qu'auprès de vous. — Claire, a-t-il repris, ce que vous dites là est peut-être plus vrai que vous ne le pensez vous-même : je vous connais bien, mon enfant, et je sais qu'il ne peut y avoir de fait, et par conséquent de honneur pour vous, hors du sentier de l'innocence. — Qu'vouléz-vous dire ? me suis-je écriée. — Claire, a-t-il répondu, vous me comprenez, et je vous ai devinée. Qu'il vous suffise de savoir que je suis content de vous ; ne me questionnez pas davantage : à présent, mon amie, retirez-vous, et calmez, s'il se peut, l'excessive agitation de vos esprits. Alors, sans ajouter un mot, ni me faire une caresse, il est sorti de la chambre : je suis restée seule. Quel vide ! quel silence ! partout je voyais de lugubres fantômes ; chaque objet me paraissait une ombre, chaque son un cri de mort : je ne pouvais ni dormir, ni penser, ni vivre. J'ai erré dans la maison pour me sauver de moi-même ; ne pouvant y réussir, j'ai pris la plume pour l'écrire. Cette lettre, du moins, ira où il est, ses yeux verront ce papier que mes mains ont touché : il pensera que Claire y aura tracé son nom, ce sera un bien, c'est le dernier fil qui nous retiendra au bonheur et à la vie..... Mais, hélas ! le ciel ne nous ordonne-t-il pas de

les briser tous ? et cette secrète douceur que je trouve à penser qu'au milieu du néant qui nous entoure nos ames conserveront une sorte de communication n'est-elle pas le dernier nœud qui m'attache à ma faiblesse ? Ah ! faut-il donc que mes barbares mains les anéantissent tous ? Faut-il enfin cesser de penser à lui, et vivre étrangère à tout ce qui fait vivre ? O mon Elise ! quand le devoir me lie sur la terre et me commande d'oublier Frédéric, que ne puis-je oublier aussi qu'on peut mourir !

## LETTRE XXXIV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Mon amie, en s'unissant à vous, m'ôta le droit de disposer d'elle : je puis vous donner des avis, mais je dois respecter vos volontés : vous m'ordonnez donc de lui taire l'état de Frédéric, j'obéirai. Cependant, mon cousin, s'il y a des inconvénients à la vérité, il y en a plus encore à la dissimulation ; l'exemple de Claire en est la preuve : il nous apprend que celui qui se sert du mal, même pour arriver au bien, en est tôt ou tard la victime. Si, dès le premier instant, elle vous eût fait l'aveu de l'amour de Frédéric, cet infortuné aurait pu être arraché à sa destinée ; ma vertueuse amie serait pure de toute faiblesse, et vous-même n'auriez pas été déchiré par l'angoisse d'un doute. Et pourtant on fut-il jamais des motifs plus plausibles, plus délicats, plus forts que les siens pour se taire ? Le bonheur de votre vie entière lui semblait compromis par cet aveu : quel autre intérêt au monde était capable de lui faire sacrifier la vérité ? Qui saura jamais apprécier ce qu'il lui en a coûté pour vous tromper ? Ah ! pour user de dissimulation, il lui a fallu toute l'impétuosité de la vertu.

Moi-même, lorsqu'elle me confia ses raisons, je les approuvai : je crus qu'elle avait le temps et la force d'éloigner Frédéric avant que vous eussiez soupçonné les feux dont il brûlait. J'espérais encore que le vœu unique et permanent



de Claire, ce vœu de n'avoir été pour vous pendant sa vie qu'une source de bonheur, pouvait être rempli.... Un instant à tout détruit : ces mots échappés à mon amie, dans le délire de la fièvre, éveillèrent vos soupçons, l'état de Frédéric les confirma. Vous fûtes même plus malheureux que vous ne deviez l'être, puisque vous crûtes voir dans l'excessive douleur de Claire la preuve de son ignominie. Ses caresses vous rassurèrent bientôt; vous connaissiez trop votre femme pour douter qu'elle n'eût repoussé les bras de son époux si elle n'avait pas été digne de s'y jeter. J'ai approuvé la délicatesse qui vous a dicté de ne point l'aider dans le sacrifice qu'elle voulait faire, afin qu'en ayant seule le mérite, il pût la raccommoder avec elle-même; mais je suis loin de redouter comme vous le désespoir de Claire; cet état demande des forces, et, tant qu'elle en aura, elles tourneront toutes au profit de la vertu. En lui peignant Frédéric tel qu'il est, je donnerais sans doute plus d'énergie à sa douleur; mais, dans les ames comme la sienne, il faut de grands mouvements pour soutenir de grandes résolutions; au lieu que, si, fidèle à votre plan, je lui laisse entrevoir qu'elle a mal connu Frédéric; que non seulement il peut l'oublier, mais qu'une autre est prête à la remplacer; si je lui montre léger et sans foi ce qu'elle a vu noble et grand; enfin si j'éveille sa défiance sur un point où elle a mis tout son cœur, la vérité, l'honneur même ne seront plus pour elle qu'un problème. Si vous lui faites douter de Frédéric, craignez qu'elle ne doute de tout, et qu'en lui persuadant que son amour ne fut qu'une erreur, elle ne se demande si la vertu aussi n'en est pas une. Mon ami, il est des ames privilégiées qui recurent de la nature une idée plus exacte et plus délicate du beau moral; elles n'ont besoin ni de raison ni de principes pour faire le bien, elles sont nées pour l'aimer, comme l'eau pour suivre son cours, et nulle cause ne peut arrêter leur marche, à moins qu'on ne

desseche leur source; mais, si, remontant pour ainsi dire vers le point visuel de leur existence, vous parvenez, en l'effaçant entièrement, à ébranler l'autel qu'elles se sont erigé, vous les précipitez dans un vague où elles se perdent pour jamais; car, après l'appui qu'elles ont perdu, elles ne peuvent plus en trouver d'autre: elles aimeront toujours le bien; mais, ne croyant plus à sa réalité, elles n'auront plus de forces pour le faire; et cependant, comme cet aliment seul était digne de les nourrir, et qu'après lui l'univers ne peut rien offrir qui leur convienne, elles languissent dans un goûit universel, jusqu'à l'instant où le Créateur les réunit à leur essence.

Mon cousin, je ne risque rien à vous montrer Claire telle qu'elle est; dans aucun moment elle ne perdra à se laisser voir en entier, et il n'est point de faiblesse que ses angeliques vertus ne rachètent. J'oserai donc tout vous dire: le mépris qu'elle concevra pour Frédéric pourra lui arracher la vie, mais le devoir seul peut lui ôter son amour. Serez-vous à elle pour y travailler, personne ne le veut davantage; si elle n'y réussit pas, nulle n'aurait réussi; et du moins, si tous les moyens échouent, réservez-vous la consolation de n'en avoir employé que de dignes d'elle.

Je ne lui écris point aujourd'hui; j'attends votre réponse pour lui parler de Frédéric.

Je le connais donc enfin cet étonnant jeune homme : jamais Claire ne me l'a peint comme il m'a paru : c'est la tête d'Antinous sur le corps de l'Apollon, et le charme de sa figure n'est pas même effacé par le sombre désespoir empreint dans tous ses traits. Il ne parle point, il répond à peine, enfin, jusqu'au nom de Claire, rien ne l'arrache à son morne silence. Les grandes blessures de l'âme et du corps ne saignent point au moment qu'elles sont faites, elles n'impriment pas si tôt leurs plus vives douleurs, et, dans les violentes commotions, c'est le contre-coup qui tue.

La seule excuse de ce jeune homme,

tion, qui, à l'aide de sophismes adroits et touchants, nous fait pardonner des choses qui feraient horreur si on les dépouillait de leur voile. Ainsi ne croyez pas que, si je voyais Claire chercher des illusions pour celer ses torts, ma lâche complaisance autorisât son erreur; mais l'infortunée a senti toute l'étendue de sa faute, et son cœur gémit érasé sous ce poids. Ah! que pouvons-nous lui dire dont elle ne soit pénétrée? Qui peut la voir plus coupable qu'elle ne se voit elle-même? Accablée de vos hontes et de votre indulgence, tourmentée du remords affreux d'avoir empoisonné vos jours, elle voit avec horreur ce qui se passe dans son âme, et tremble que vous n'y pénétriez; et ne croyez pas que cet effroi soit causé par la crainte de votre indignation; non, elle ne redoute que votre douleur. Si elle ne pensait qu'à elle, elle parlerait; il lui serait doux d'être punie comme elle croit le mériter, et les reproches d'un époux outragé l'aviliraient moins, à son gré, qu'une indulgence dont elle ne se sent pas digne; mais elle croit ne pouvoir effacer sa faiblesse qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en portant seule tout le poids des maux qu'elle vous a faits.

Sa dernière lettre me dit qu'elle commence à soupçonner fortement que vous êtes instruit de tout ce qui se passe dans son cœur; mais elle ne rompra le silence que quand elle en sera sûre. Croyez-moi, allez au-devant de sa confiance, relevez son courage abattu, jouez à la délicatesse qui vous a fait attendre, pour le départ de Frédéric, qu'elle l'eût décidé elle-même, la générosité qui ne craint point de le montrer aussi intéressant qu'il l'est; qu'elle vous voie enfin si grand, si magnanime, que ce soit sur vous qu'elle soit forcée d'attacher les yeux pour revenir à la vertu. Enfin, si les conseils de mon ardente amitié peuvent ébranler votre résolution, le seul artifice que vous vous permettez avec Claire sera de lui dire que je vous avais suggéré l'idée de la tromper, mais que l'opinion que vous avez d'elle vous a fait rejeter

tout moyen petit et bas, que vous la jugez digne de tout entendre, comme vous l'êtes de tout savoir. En l'élevant ainsi, vous la forcez à ne pas dechoir sans se dégrader; en lui confiant toutes vos pensées, vous lui faites sentir qu'elle vous doit toutes les nouvelles; et, pour vous les communiquer sans rougir, elle parviendra à les épurer. O mon cousin! quand nos intérêts sont semblables, pourquoi nos opinions le sont-elles si peu, et comment ne marche-t-on pas ensemble quand on tend au même but?

Vous trouverez ci-jointe la lettre que j'écris à Claire, et où je lui parle de Frédéric sous des couleurs si étrangères à la vérité. Depuis son accident il n'a pas quitté le lit; au moindre mouvement le vaisseau se couvre: une simple sensation produit cet effet. Hier, j'étais près de son lit, on m'apporte mes lettres, il distingue l'écriture de Claire. A cette vue, il jette un cri perçant, s'élance et saisit le papier; il le porte sur son cœur: en un instant il est couvert de sang et de larmes. Une faiblesse longue et effrayante succède à cette violente agitation. Je veux profiter de cet instant pour lui ôter le fatal papier; mais par une sorte de convulsion nerveuse, il le tient fortement collé sur son sein: alors j'ai vu qu'il fallait attendre, pour le ravoir, que la connaissance lui fût revenue. En effet, en reprenant ses sens, sa première pensée a été de me le rendre en silence, sans rien demander, mais en retenant ma main comme ne pouvant s'en détacher, et avec un regard..... Mon cousin, qui n'a pas vu Frédéric, ne peut avoir l'idée de ce qu'est l'expression, tous ses traits parlent; ses yeux sont vivants d'éloquence; et, si la vertu elle-même descendait du ciel, elle ne le verrait point sans émotion. Et c'est auprès d'une femme belle et sensible que vous l'avez placée, au milieu d'une nature dont l'attrait parle au cœur, à l'imagination et aux sens! c'est là que vous les laissez tête à tête, sans moyens d'échapper à eux-mêmes! Quand tout tendait à les rapprocher, pouvaient-ils y rester impu-



créatures, je pouvais estimer encore une amie qui n'avait failli que pour lui ; mais, quand je considère pour qui je fus coupable, pour qui j'offensai mon époux, je me sens à un tel degré de bassesse, que j'ai cessé d'espérer de pouvoir remonter à la vertu.

Élise, je renonce à Frédéric, à toi, au monde entier ; ne m'écris plus, je ne me sens plus digne de communiquer avec toi ; je ne veux plus faire rougir ton front de ce nom d'amie que je te donne ici pour la dernière fois : laisse-moi seule ; l'univers et tout ce qui l'habite n'est plus rien pour moi : pleure ta Claire, elle a cessé d'exister.

### LETTRE XXXVII.

CLAIRE À ÉLISE

Hélas ! mon Élise, tu as été bien prompte à m'obéir, et il t'en a peu coûté de renoncer à ton amie ! ton silence ne me dit que trop combien ce nom n'est plus fait pour moi ; et cependant, tout en étant indigne de le porter, mon amie déchirée le chérit encore, et ne peut se résoudre à y renoncer. Il est donc vrai, Élise, toi aussi tu as cessé de m'aimer ? La misérable Claire se verra donc mourir dans le cœur de tout ce qui lui fut cher, et exhalera sa vie sans obtenir un regret ni une larme ! Elle, qui se voyant naguère heureuse mère, sage épouse, aimée, honorée de tout ce qui l'entourait, n'ayant point une pensée dont elle pût rougir, satisfait de son passé, tranquille sur l'avenir, la voilà maintenant méprisée par son amie, baissant un front humilié devant son époux, n'osant soutenir les regards de personne : la honte la suit, l'environne, il semble que, comme un cercle redoutable, elle la sépare du reste du monde, et se place entre tous les êtres et elle. O tourments que je ne puis dépeindre ! quand je veux fuir, quand je veux détourner mes regards de moi-même, le remords, comme la griffe du tigre, s'enfonce dans mon cœur et déchire ses blessures. Oui, il faut succomber sous de si amères douleurs ; celui qui

aurait la force de les soutenir ne les sentirait pas. Mon sang se glace, mes yeux se ferment, et, dans l'aveuglement où je suis, j'ignore ce qui me reste à faire pour mourir.... Mais, Élise, si mon trépas expie ma faute, et que ta sagesse daigne s'attendrir sur ma mémoire, souviens-toi de ma fille ; c'est pour elle que je t'implore : que l'image de celle qui lui donna la vie ne la prive pas de ton affection ; recueille-la dans ton sein, et ne lui parle de sa mère que pour lui dire que mon dernier soupir fut un regret de n'avoir pu vivre pour elle.

### LETTRE XXXVIII

CLAIRE À ÉLISE

Pardonne, ô mon unique consolation ! mon amie, mon refuge, pardonne, si j'ai pu douter de ta tendresse ! Je t'ai jugé, non sur ce que tu es, mais sur ce que je méritais ; je te trouvais juste dans ta sévérité, comme tu me parais à présent aveugle dans ton indulgence. Non, mon amie, non, celle qui a porté le trouble dans sa maison et la défiance dans l'âme de son époux ne mérite plus le nom de vertueuse, et tu ne me nommes ainsi que parce que tu me vois dans ton cœur.

Malgré tes conseils, je n'ai point parlé avec confiance à mon mari : je l'aurais désiré, et plus d'une fois je lui ai donné occasion d'entamer ce sujet ; mais il a toujours paru l'éloigner : sans doute il rougirait de m'entendre ; je dois lui épargner la honte d'un pareil aveu, et je sens que son silence me prescrit de guerir sans me plaindre. Élise, tu peux me croire, le règne de l'amour est passé ; mais le coup qu'il m'a porté a frappé trop violemment sur mon cœur, je n'en guerirai pas : il est des douleurs que le temps peut user ; on se résigne à celles émanées du ciel ; on courbe sa tête sous les décrets éternels, et le reproche s'éteint quand il faut l'adresser à Dieu. Mais ici tout conspire à rendre ma peine plus cuisante, je ne peux en accuser personne ; tous les maux qu'elle cause re-

## LETTRE XL.

CLAIRE A ÉLISE.

Je n'en puis plus, la langueur m'accable, l'ennui me dévore, le dégoût m'empoisonne; je souffre sans pouvoir dire le remède; le passé et l'avenir, la vérité et les chimères ne me présentent plus rien d'agréable; je suis importune à moi-même. Je voudrais me fuir, et je ne puis me quitter; rien ne me distrait, les plaisirs ont perdu leur piquant, et les devoirs leur importance. Je suis mal partout: si je marche, la fatigue me force à m'asseoir; quand je me repose, l'agitation m'oblige à marcher. Mon cœur n'a pas assez de place, il étouffe, il palpite violemment: je veux respirer, et de longs et profonds soupirs s'échappent de ma poitrine. Où est donc la verdure des arbres? Les oiseaux ne chantent plus. L'eau murmure-t-elle encore? Où est la fraîcheur? où est l'air? Un feu brûlant court dans mes veines et me consume; des larmes rudes et amères mouillent mes yeux et ne me soulagent pas. Que faire? où porter mes pas? pourquoi rester ici? pourquoi aller ailleurs? J'irai lentement errer dans la campagne; là, choisissant des lieux écartés, j'y cueillerai quelques fleurs sauvages et desséchées comme moi, quelques soucis, emblemes de ma tristesse: je n'y mêlerai aucun feuillage, la verdure est morte dans la nature, comme l'espérance dans mon cœur. Dieu! que l'existence me pèse! l'amitié l'embellissait jadis, tous mes jours étaient sereins; une voluptueuse mélancolie m'attirait sous l'ombre des bois; j'y jouissais du repos et du charme de la nature. Mes enfants! je pensais à vous alors; je n'y pense plus maintenant que pour être importunée de vos jeux, et tyrannisée par l'obligation de vous rendre des soins. Je voudrais vous ôter d'auprès de moi, je voudrais en ôter tout le monde, je voudrais m'en ôter moi-même.... Lorsque le jour paraît, je sens mon mal redoubler. Que d'instantis comptes par la douleur! Le soleil se

lève, brille sur toute la nature, et la ramène de ses feux: moi seule suis importunée de son éclat; il m'est odieux et me flétrit: semblable au fruit qu'un insecte dévore au cœur, je porte un mal invisible....; et pourtant de vives et rapides émotions viennent souvent frapper mes sens; je me sens frissonner dans tout mon corps: mes yeux se portent de même côté, s'attachent sur le même objet; ce n'est qu'avec effort que je les en détourne: mon âme, étonnée, cherche et ne trouve point ce qu'elle attend; alors, plus agitée, mais affaiblie par les impressions que j'ai reçues, je succombe tout-à-fait, ma tête penche, je fléchis, et, dans mon morne abattement, je ne me débats plus contre le mal qui me tue.

## LETTRE XLI.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Votre lettre m'a rassurée, mon cousin, j'en avais besoin; et je me féliciterais bien plus des changements que vous avez observés chez Claire, si je ne craignais qu'abusé par votre tendresse, vous ne prissiez l'affaiblissement total des organes pour la tranquillité, et la mort de l'âme pour la résignation.

Je ne m'étonne point de ce que vous inspire la conduite de Claire; je reconnais là cette femme dont chaque pensée était une vertu, et chaque mouvement un exemple. Son cœur a besoin de vous dédommager de ce qu'il a donné involontairement à un autre, et elle ne peut être en paix avec elle-même qu'en vous consacrant tout ce qui lui reste de force et de vie. Vous êtes touché de sa constante attention envers vous, de l'expression tendre dont elle l'anime; vous êtes surpris des soins continuels de son active bienfaisance envers tout ce qui l'entoure. Eh! mon cousin, ignorez-vous que le cœur de Claire fut créé dans un jour de fête, qu'il s'échappa parfont des mains de la nature, et que, son essence étant la bonte, elle ne peut cesser de faire le bien qu'en cessant de vivre?

dérie, qu'avez-vous fait? me suis-je écriée. — Rien qu'elle ne m'eût permis, m'a-t-il répondu. — Vous n'avez donc pas lu cette lettre? ai-je repris. — Non, elle m'aurait méprise, m'a-t-il dit en me la remettant. J'ai voulu louer sa discrétion, sa délicatesse; il m'a interrompue. « Non, Elise, vous vous méprenez, je n'ai plus ni délicatesse, ni vertu; je n'agis, ne sens et n'existe plus que par elle; et peut-être russe-je lu ce papier, si la crainte de lui déplaire ne m'eût arrêté. » En finissant cette phrase, il est retombé dans son immobilité accoutumée. Que ne donnerais-je pas pour qu'il exhalât ses transports, pour l'entendre pousser des cris aigus, pour le voir se livrer à un désespoir forcené! combien cet état serait moins effrayant que celui où il est! Concentrant dans son sein toutes les furies de l'enfer, elles le déclarent par cent forces diverses, et ces blessures qu'il renferme s'aggravent, s'enveniment sur son cœur, et portent dans tout son être des germes de destruction. L'infortune mérite votre pitié; et, quelle que fût son ingratitude envers vous, son supplice l'expie et l'emporte sur elle.

### LETTRE XIII.

CLAIRE A ELISE

Elise, je crois que le ciel a béni mes efforts, et qu'il n'a pas voulu me retirer du monde avant de m'avoir rendue à moi-même : depuis quelques jours un calme salutaire s'insinue dans mes veines; je souris avec satisfaction à mes devoirs; la vue de mon mari ne me trouble plus, et je partage le contentement qu'il éprouve à se trouver près de moi; je vois qu'il me sait gré de toute la tendresse que je lui montre, et qu'il en distingue bien toute la sincérité. Son indulgence m'encourage, ses éloges me relient, et je ne me crois plus méprisable quand je vois qu'il m'estime encore; mais, à mesure que mon âme se fortifie, mon corps s'affaiblit. Je voudrais vivre pour mon digne époux, c'est

là le vœu que j'adresse au ciel tous les jours, c'est là le seul prix dont je pourrais racheter ma faute; mais il faut renoncer à cet espoir. La mort est dans mon sein, Elise, je la sens qui me mine, et ses progrès lents et continus m'approchent insensiblement de ma tombe. O mon excellente amie! ne pleure pas sur mon trépas, mais sur la cause qui me le donne; s'il m'eût été permis de sacrifier ma vie pour toi, mes enfants ou mon époux, ma mort aurait fait mon bonheur et ma gloire; mais pour victime de la perfidie d'un homme, mais mourir de la main de Frédéric!... O Frédéric! ô souvenir mille fois trop cher! Hélas! ce nom fut jadis pour moi l'image de la plus noble candeur; à ce nom se rattachaient toutes les idées du beau et du grand; lui seul me paraissait exempt de cette contagion funeste que la fausseté a soufflée sur l'univers; lui seul me présentait ce modèle de perfection dont j'avais souvent nourri mes rêveries; et c'est de cette hauteur où l'amour l'avait élevé qu'il tombe... Frédéric, il est impossible d'oublier si vite l'amour dont tu prétendais être atteint; tu as donc feint de le sentir? L'artifice d'un homme ordinaire ne paraît qu'une faute commune, mais Frédéric artificieux est un monstre : la distance de ce que tu es à ce que tu feignais d'être, est immense, et il n'y a point de crime pareil au tien. Mon plus grand tourment est bien moins de renoncer à toi que d'être forcée de te mépriser, et ta bassesse était le seul coup que je ne pourrais supporter.

Mon amie, cette lettre-ci est la dernière où je te parlerai de lui; désormais mes pensées vont se porter sur de plus dignes objets; le seul moyen d'obtenir la miséricorde céleste, est sans doute d'employer le reste de ma vie au bonheur de ce qui m'entoure : je visite mon hospice tous les jours; je vois avec plaisir que ma longue absence n'a point interrompu l'ordre que j'y avais établi. Je léguerai à mon Elise le soin de l'entretenir; c'est d'elle que ma Laure ap-

ra à y veiller à son tour : puisse fille chérie se former auprès de toutes les vertus qui manqueraient à son père ! Parle-lui de mes torts, sur-le-mot mon repentir ; dis-lui que, si je n'étais pas, j'aurais vécu paisible et bon, et que je t'aurais valu peut-être ses tendres soins dédommages. Que son vieux père de tout le mal que j'ai causé ; et, pour payer tout ce que tu tiendras de moi, puisse-t-elle t'aimer comme Claire !... Adieu, mon cœur chère à l'aspect de tout ce que tu es ; c'est au moment de quitter des amis si chers que je sens combien ils me manquent à la vie. Elles, tu consommes mon digne époux, tu ne le laisses pas isolé sur la terre, tu deviendras amie, de même que la mère de mes enfants ; ils n'auront pas perdu au

## LETTRE XLIII.

CLAIRE À ÉLISE.

L'afflige point, mon amie, la douce ne Dieu répand sur mes derniers n'est un garant de sa clémence ; un instant encore, et mon âme sera vers l'éternité. Dans ce sanctuaire, si j'ai à rougir d'un instant qui fut involontaire, peut-être je trop expié sur la terre pour en aller dans le ciel. Chaque jour, prosterné devant la majesté suprême, j'admire ta puissance et j'implore ta bonté ; enveloppe de ta bienfaisance tout ce qui est, tout ce qui sent, tout ce qui vit ; c'est là le sanctuaire dont les malheureux doivent réchauffer leurs cœurs... quand la nuit a laissé tomber son voile, je crois voir l'ombre du bras étendu vers moi ; dans ces moments d'un calme parfait, l'âme s'élance vers le ciel et correspond avec Dieu, et la mort, reprenant ses droits, pèse le présent et l'avenir. C'est alors que, en coup d'œil sur ces jours engloutis, on se demande, non sans comment ils ont été employés, et, sur la revue de sa vie, on compte

par ses actions les témoins qui déposeront bientôt pour ou contre soi. Quel calcul ! qui osera le faire sans une profonde humilité, sans un repentir poignant de toutes les fautes auxquelles on fut entraîné ? O Frédéric ! comment supporteras-tu ces redoutables moments ? Quand il se pourrait qu'innocent d'artifice, tu aies cru sentir tout ce que tu m'exprimes, songe, malheureux, que, pour t'absoudre de ton ingratitude envers ton père, il aurait fallu que le ciel lui-même eût allumé les feux dont tu prétendais brûler, et ceux-là ne s'éteignent point. Et toi, mon Élise, pardonne si le souvenir de Frédéric vient encore se mêler à mes dernières pensées ; le silence absolu que tu gardes à ce sujet me dit assez que je devrais t'imiter ; mais, avant de quitter cette terre que Frédéric habite encore, permets-moi du moins de lui adresser un dernier adieu, et de lui dire que je lui pardonne ; s'il reste à cet infortuné quelques traits de ressemblance avec celui que j'aimai, l'idée d'avoir causé ma mort accélérera la sienne, et peut-être n'est-il pas éloigné l'instant qui doit nous réunir sous la voûte céleste. Ah ! quand c'est là seulement que je dois le revoir, serais-je donc coupable de souhaiter cet instant ?

## LETTRE XLIV.

ÉLISE À M. D'ALBE.

Il est donc vrai, mon amie s'affaiblit et chancelle, et vous êtes inquiet sur son état ! Ces évanouissements longs et fréquents sont un symptôme effrayant ; et un obstacle au désir que vous auriez de lui faire changer d'air. Ah ! sans doute je volerai auprès d'elle, je confierai mes deux fils à Frédéric, c'est une chaîne dont je l'attacherai ici. Je dissimule ma douleur devant lui ; car, s'il pouvait soupçonner le motif de mon voyage ; s'il se doutait que tout ce que vous lui dites de Claire n'est qu'une erreur ; s'il voyait ces terribles paroles que vous n'avez point tracées sans frémir, et que je n'ai pu lire sans désespoir, déjà les ombres de

*la mort couvrent son visage, aucune force humaine ne le retiendrait ici.*

Non, mon ami, non, je ne vous fais point de reproches, je n'en fais pas même à l'auteur de tous nos désastres. Dès qu'un être est atteint par le malheur, il devient sacré pour moi, et Frédéric est dans un état trop affreux pour que l'insensibilité de ma douleur tourne contre lui; mais mon ame est brisée de tristesse, et je n'ai point d'expressions pour ce que j'éprouve. Claire était le flambeau, la gloire, le délice de ma vie; si je la perds, tous les liens qui me restent me deviendront odieux; mes enfants, oui, mes enfants eux-mêmes ne seront plus pour moi qu'une charge pesante: chaque jour, en les embrassant, je penserai que c'est eux qui m'empêchent de la rejoindre; dans ma profonde douleur, je rejette et leurs caresses, et les jouissances qu'ils me promettaient, et tous les nœuds qui m'attachent au monde; et mon ame désespérée déteste les plaisirs que Claire ne peut plus partager.

Ah! croyez-moi, laissez-lui remplir tous ses exercices de piété; ce n'est point eux qui l'affaiblissent: au contraire, les âmes passionnées comme la sienne ont besoin d'aliment, et cherchent toujours leurs ressources ou très-loin ou très-près d'elles, dans les idées religieuses ou dans les idées sensibles, et le vide terrible que l'amour y laisse, ne peut être rempli que par Dieu même.

Annoncez-moi à Claire, je compte partir dans deux ou trois jours. Fiez-vous à ma foi, je saurai respecter votre volonté, ma parole et l'état de mon amie, et elle ignorera toujours que son époux, cessant un moment de l'apprécier, la traite comme une femme ordinaire.

#### LETTRE XLV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

O mon cousin! Frédéric est parti, et je suis sûre qu'il est allé chez vous, et je tremble que cette lettre, que je vous envoie par un exprès, n'arrive trop tard, et ne puisse empêcher les maux terribles

qu'une explication entraînerait après elle.... Comment vous peindre la scène qui vient de se passer? Aujourd'hui, pour la première fois, Frédéric m'a accompagnée dans une maison étrangère; muet, taciturne, son regard ne fixait aucun objet, il semblait ne prendre part à rien de ce qui se faisait autour de lui, et répondait à peine quelques mots au hasard aux différentes questions qu'on lui adressait. Tout-à-coup un homme inconnu prononce le nom de madame d'Albe; il dit qu'il vient de chez elle, qu'elle est mal, mais très-mal... Frédéric jette sur moi un oeil hagard et interrogatif, et, voyant des larmes dans mes yeux, il ne doute plus de son malheur. Alors il s'approche de cet homme et le questionne. En vain je l'appelle, en vain je lui promets de lui tout dire, il me repousse avec violence en s'écriant: « Non, vous m'avez trompé, je ne vous crois plus. » L'homme qui venait de parler, et qui n'avait été chez vous que pour des affaires relatives à votre commerce, étourdi de l'effet inattendu de ce qu'il a dit, hésite à répondre aux questions pressantes de Frédéric. Cependant, effrayé de l'accent terrible de ce jeune homme, il n'ose résister ni à son ton ni à son air. « Ma foi, dit-il, madame d'Albe se meurt, et l'on assure que c'est à cause d'une infidélité d'un jeune homme qu'elle aimait, et que son mari a chassé de chez elle. » A ces mots, Frédéric jette un cri perçant, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et s'élance hors de la chambre; je me précipite après lui, je l'appelle, c'est au nom de Claire que je le supplie de m'entendre, il n'écoute rien: nulle force ne peut le retenir, il écrase tout ce qui s'oppose à sa fuite; je le perds de vue. Je ne l'ai pas revu, et j'ignore ce qu'il est devenu, mais je ne doute point qu'il n'ait porté ses pas vers l'asile de Claire; je tremble qu'elle ne le voie, la surprise, l'émotion, épuiseraient ses forces. O mon ami! puisse ma lettre arriver à temps pour prévenir un pareil malheur! L'insensé! dans son féroce délire, il ne songe pas que son apparition subite peut tuer



rait-elle donc trompée?—Oui, interrompit-il avec véhémence, une affreuse trahison me faisait paraître infidèle à tes yeux, et te prénant à moi gai et paisible; on nous faisait mourir victimes l'un de l'autre, on voulait que nous enfonçassions mutuellement le poignard dans nos cœurs. Crois-moi, Claire, amitié, foi, honneur, tout est faux dans le monde; il n'y a de vrai que l'amour, il n'y a de réel que ce sentiment puissant et indestructible qui m'attache à ton être, et qui, dans ce moment même, te domine ainsi que moi: ne le combats plus, ô mon âme! livre-toi à ton amant; partage ses transports, et, sur les bornes de la vie où nous touchons l'un et l'autre, goûtions, avant de la quitter, cette félicité suprême qui nous attend dans l'éternité. Frédéric dit; et, saisissant Claire, il la serre dans ses bras, il la couvre de baisers, il lui prodigue ses brûlantes caresses; l'infortunée, abattue par tant de sensations, palpitante, oppressée, à demi vaincue par son cœur et par sa faiblesse, résiste encore, le repousse et s'écrie: «Malheureux! quand l'éternité va commencer pour moi, veux-tu que je paraisse deshonorée devant le tribunal de Dieu? Frédéric, c'est pour toi que je t'implore, la responsabilité de mon crime retombera sur ta tête.—Eh bien! je l'accepte, interrompit-il d'une voix terrible; il n'est aucun prix dont je ne veuille acheter la possession de Claire; qu'elle m'appartienne un instant sur la terre, et que le ciel m'écrase pendant l'éternité!» L'amour a double les forces de Frédéric, l'amour et la maladie ont repris celles de Claire.... Elle n'est plus à elle, elle n'est plus à la vertu; Frédéric est tout, Frédéric l'emporte.... Elle l'a goûté dans toute sa plénitude et le plaisir de délice qu'il n'appartient qu'à l'amour de sentir; elle l'a connu cette jouissance délicieuse et unique, rare et divine comme le sentiment qui l'a créée: son âme, confondue dans celle de son amant, nage dans un torrent de volupté; il fallait mourir alors; mais Claire était coupable, et la punition l'attendait au

réveil. Qu'il fut terrible! quel gouffre il présenta à celle qui vient de rêver le ciel! Elle a violé la foi conjugale! elle a souillé le lit de son époux! La noble Claire n'est plus qu'une infâme adultère! Des années d'une vertu sans tache, des mois de combats et de victoires sont effacés par ce seul instant! Elle le voit, et n'a plus de larmes pour son malheur; le sentiment de son crime l'a dénaturée, ce n'est plus cette femme douce et tendre, dont l'accent pénétrant maîtrisait l'âme des êtres sensibles, et en creait une aux indifférents; c'est une femme égarée, furieuse, qui ne peut se cacher sa perfidie, et qui ne peut la supporter. Elle s'éloigne de Frédéric avec horreur, et, levant ses mains tremblantes vers le ciel: «Eternelle justice!» s'écrie-t-elle, s'il te reste quelque pitié pour la vile créature qui ose t'implorer encore, punis le lâche artisan de mon malheur; qu'étrant, isolé dans le monde, il y soit toujours poursuivi par l'ignominie de Claire et les cris de son bienfaiteur. Et toi, homme perfide et cruel, contemple la victime, mais écoute les derniers cris de son cœur: il te hait, ce cœur, plus encore qu'il ne t'a aimé; ton approche le fait trembler, et ta vue est son plus grand supplice. Éloigne-toi, va, ne me souille plus de tes indignes regards. Frédéric, embrasé d'amour et de vœux de remords, veut fléchir son amante; prosterne à ses pieds, il l'implore, la conjure, elle n'écoute rien; le crime a anéanti l'amour, et la voix de Frédéric ne va plus à son cœur. Il fait un mouvement pour se rapprocher d'elle; effrayée, elle s'élance auprès de l'autel divin, et, l'entourant de ses bras, elle dit: «Ta main sacrilège osera-t-elle m'attendre jusqu'ici? Si ton âme basse et rampante n'a pas craint de profaner tout ce qu'il y a de saint sur la terre, respecte au moins le ciel, et que ton impiété ne vienne pas m'outrager jusque dans ce dernier asile. C'est ici, ajouta-t-elle dans un transport prophétique, que je jure que cet instant où je te vois est le dernier où mes yeux s'ouvriront sur toi: si tu demeures encore, je saurai trouver

il vous reste encore assez de vertus pour faire mon bonheur, et le seul tort que je ne vous pardonne pas est de souhaiter une mort qui me laisserait seul au monde. » A ces mots, sa femme lève sur lui un œil attendri et reconnaissant : « Cher et respectable ami, lui dit-elle, croyez que c'est pour vous seul que je voudrais vivre, et que mourir indigne de vous est ce qui rend ma dernière heure si amère. Mais je sens que mes forces diminuent, éloignez-vous l'un et l'autre, j'ai besoin de me recueillir quelques moments, afin de vous parler encore. »

Élise ferme doucement le rideau et ne profère pas une parole; elle n'a rien à dire, rien à demander, rien à attendre : l'aveu de son amie lui a appris que tout était fini, que l'arrêt du sort était irrévocable, et que Claire était perdue pour elle.

M. d'Albe, qui la connaît moins, s'agite et se tourmente; plus heureux qu'Élise, il craint, car il espère; il s'étonne de la tranquillité de celle-ci, sa muette consternation lui paraît de la froideur; il le dit, et s'en irrite. Élise, sans s'émouvoir de sa colère, se lève doucement, et, l'entraînant hors de la chambre : « Au nom de Dieu ! lui dit-elle, ne troublez pas la solennité de ces moments par de vains secours qui ne la sauveront point, et calmez un emportement qui peut rompre le dernier fil qui la retient à la vie. Craignez qu'elle ne s'éteigne avant de nous avoir parlé de ses enfants; sans doute son dernier vœu sera pour eux; tel qu'il soit, fût-il de lui survivre, je jure de le remplir. Quant à son existence terrestre, elle est finie : du moment que Claire fut coupable, elle a dû renoncer au jour; je l'aime trop pour vouloir qu'elle vive, et je la connais trop pour l'espérer. » L'air imposant et assuré dont Élise accompagna ces mots fut un coup de foudre pour M. d'Albe, il lui apprit que sa femme était morte.

Élise se rapprocha du lit de son amie : assise à son chevet, toujours immobile

et silencieuse, il semblait qu'elle attendît le dernier souffle de Claire pour exhiler le sien.

Au bout de quelques heures, Claire étendit la main, et prenant celle d'Élise : « Je sens que je m'éteins, dit-elle, il faut me hâter de parler : fais sortir tout le monde, et que M. d'Albe reste seul avec toi. » Élise fait un signe, chacun se retire; le malheureux époux s'avance sans avoir le courage de jeter les yeux sur celle qu'il va perdre; il se reproche intérieurement d'avoir peut-être causé sa mort en la trompant. Claire devine son repentir, et croit que son amie le partage; elle se hâte de les rassurer. « Ne vous reprochez point, leur dit-elle, de m'avoir déguisé la vérité, votre motif fut bon, et ce moyen pouvait seul réussir; sans doute il m'eût guérie, si l'effrayante fatalité qui me poursuit n'eût renversé tous vos projets. » Élise ne répond rien, elle sait que Claire ne dit cela que pour calmer leur conscience agitée, et elle ne se justifie pas d'un tort qui retomberait en entier sur M. d'Albe; mais celui-ci s'accuse, il rend à Élise la justice qui lui est due en apprenant à Claire qu'elle n'a erdô qu'à sa volonté. Elle est dédommée de sa droiture, un léger serrement de main, que M. d'Albe n'aperçoit pas, la récompense sans le punir. Claire reprend la parole. « O mon ami ! dit-elle en regardant tendrement son mari, nul n'est ici coupable que moi; vous, qui n'êtes jamais de pensées que pour mon bonheur, et que j'offensai avec tant d'ingratitude, est-ce à vous à vous repentir ? » M. d'Albe prend la main de sa femme et la couvre de larmes; elle continue : « Ne pleurez point, mon ami, ce n'est pas à présent que vous me perdez : mais, quand, par une honteuse faiblesse, j'autorisai l'amour de Frédéric; quand, par un raisonnement spécleux, je manquai de confiance en vous pour la première fois de ma vie; ce fut alors que, cessant d'être moi-même, je cessai d'exister pour vous. Des l'instant où je m'écartai de mes principes, les





aussi rigoureux, vous n'auriez pas résisté aux visites que vous faites la nuit et le jour à ce tombeau. » Malvina se leva sans lui répondre, à peine l'avait-elle entendu; car il est des douleurs qui isolent du reste du monde; l'état de celui qui en est atteint ressemble si peu à ce que les autres lui en disent, qu'il ne comprend même plus la langue qu'on lui parle.

Malvina de Sorcy était Française : veuve à vingt-un ans d'un homme qu'elle n'avait point aimé, le premier usage qu'elle fit de son indépendance fut de quitter sa patrie, et d'aller se réunir à une amie qu'elle aimait avec excès, et qui était mariée en Angleterre : durant trois ans elles vécurent ensemble, et durant trois ans le charme qu'elles trouvaient dans leur amitié fut tel, que plus d'une fois il fit oublier à milady Sheridan les chagrins que la conduite dépravée de son mari lui donnait, et à Malvina l'impossibilité de rentrer dans sa patrie après un si long séjour en Angleterre. Quelques amis lui rappellèrent pourtant qu'il fallait choisir entre son amie ou la fortune qu'elle avait en France : elle n'hésita point; et ce sacrifice fut si loin d'être un effort, que, si milady Sheridan n'avait pas cru devoir lui en montrer toute l'étendue, jamais Malvina n'aurait cru en avoir fait un. Mais, des lors, n'ayant pour toute fortune que les fonds qu'elle avait apportés, et qui, placés chez un banquier, lui formaient un assez médiocre revenu, elle renoua aux parures comme aux amusements de son âge, et ne vécut plus que pour le plaisir de voir et d'aimer son amie.

En la perdant, elle ne songea point qu'elle allait se trouver sur une terre étrangère, isolée, sans amis et sans parents : il lui était indifférent d'être là ou ailleurs; et son malheur lui semblait si grand, qu'il n'était au pouvoir d'aucune circonstance étrangère de l'adoucir, ni même de l'aggraver.

En mourant, milady Sheridan avait obtenu de son époux que leur fille, âgée

de cinq ans, serait remise entre les mains de Malvina, et qu'elle seule dirigerait son éducation. Il y avait consenti, non par égards pour sa femme, mais pour se soustraire à un devoir qui aurait pu gêner, par moments, son goût effréné pour le jeu et le plaisir. Il était bien aise de pouvoir assembler chez lui ses bruyants compagnons de débauche : la présence de sa fille eût été par la suite un obstacle à ces réunions; et celle de Malvina, qu'il regardait comme un censeur, lui devint même assez à charge pour qu'il lui fit entendre qu'elle ferait bien de chercher un autre domicile. Malvina, satisfaite de pouvoir emmener avec elle la fille de son amie, le fut aussi de quitter une maison où elle était revêtue de voir les ris indecents d'une bande joyeuse remplacer le deuil, insulter à sa douleur, et outrager les mânes de son amie.

Cependant elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre; lors même qu'elle n'eût pas été trop jeune pour vivre seule, sa fortune ne lui aurait pas permis de prendre une maison. Elle était bien sûre, d'après le caractère de milord Sheridan, qu'il ne fallait pas compter beaucoup sur les secours qu'il donnerait à sa fille; et puis elle se faisait un secret plaisir de fournir elle seule à l'entretien de l'enfant de Clara. Dans cette incertitude, elle écrivit à une parente de sa mère, établie dans les provinces septentrionales de l'Écosse, pour lui faire part de sa situation, de son goût pour la retraite, ainsi que du désir qu'elle aurait d'aller vivre chez elle, moyennant une pension. Miss Birton lui répondit qu'elle acceptait sa proposition avec d'autant plus d'empressement, qu'ayant été longtemps négligée par sa famille, elle était fière de pouvoir se venger de cet oubli par un service, et que, quoiqu'elle eût été souvent dupe de son obligeance, elle ne pouvait s'empêcher de mettre encore au rang de ses premiers plaisirs le devoir d'être utile à ses semblables, et de protéger ses parents. Dans un autre mo-

raient : le vent sifflait-il dans la bruyère, c'était son ombre qui s'avancait; écoutait-elle le bruit lointain d'un torrent, elle croyait distinguer les remissements de sa bien-aimée; son imagination malade était remplie des mêmes fantômes dont ce pays était peuplé jadis; son nom même, ce nom porté jadis par la fille d'Ossian, lui semblait un nouveau droit aux prodiges qu'elle espérait. Ce n'est pas cependant qu'on pût reprocher à Malvina d'avoir une de ces têtes ardentes et exaltées, amies du merveilleux, qui le cherchent sans cesse et se perdent souvent à sa poursuite; mélancolique et tendre, dans ce moment sa douleur seule l'égarait : sans doute, aux jours de son bonheur, son imagination était vive et brillante; mais alors même on n'en disait rien; ce n'était que de son cœur qu'on parlait.

Il était près de neuf heures du soir lorsqu'elle arriva chez mistress Birton : tout reposait dans un profond silence. Le postillon, en s'avancant au bord des larges fosses qui entouraient cet asile, aperçut tous les ponts-levis déjà remontés. Pierre, inquiet de voir sa maîtresse si tard dans ces chemins, se hâta de descendre pour chercher un passage; il marche à tâtons, et se trouve bientôt auprès d'un mur qui le conduit à une large porte garnie de fer : il frappe inutilement; ce bruit que les échos repèrent de montagne en montagne, interrompt un moment la solitude de ce lieu, et bientôt tout rentre dans le silence. Il essaie, autant que ses forces le lui permettent, de grimper sur les barreaux de la porte, et, en s'aidant de quelques rameaux de lierre desséchés, il trouve une corde, il la tire; le son lugubre d'une cloche retentit dans le château, et mit tous ses habitants en mouvement. On entendit des voix s'appeler et se répondre; des lumières vont et viennent et percent l'obscurité; les portes s'ouvrent, et bientôt la voiture de Malvina roule dans les cours. Mistress Birton l'attendait dans le vestibule; en la voyant, elle fit un geste de surprise;

mais, se remettant bientôt, elle lui dit avec beaucoup d'affabilité, « qu'un si long voyage, entrepris dans une pareille saison, demandait beaucoup de repos, et qu'elle allait se hâter de la conduire dans son appartement avant de lui présenter aucune des personnes qui habitaient le château. » Malvina ne demandait pas mieux; elle suivit aussitôt sa cousine dans la chambre qui lui était destinée.

Mistriss Birton ne voulut entrer dans aucune conversation avec elle; après lui avoir fait prendre quelques aliments, elle la força de se coucher, en lui disant « que, tout empressée qu'elle était de la connaître et de jouir de sa société, elle exigeait que sa belle cousine consacraît au repos les premiers jours de son arrivée. » Elle appuya sur ce mot de *belle*, en fixant Malvina avec un regard inquiet; celle-ci, absorbée par sa douleur, ne s'en aperçut point, et ne pensa qu'à remercier mistress Birton de la liberté qu'elle lui laissait, sentant bien que, dans ces premiers moments, le fardeau d'une conversation lui aurait paru pénible à soutenir. Aussitôt qu'elle eut couché la petite Fanny dans son berceau, et l'eut placée près d'elle, elle souhaita le bonsoir à mistress Birton, qui la quitta : alors elle se mit dans son lit, ou, soit à cause de la fatigue du voyage ou des insomnies qui l'agitaient depuis deux mois, elle ne tarda pas à s'endormir.

## CHAPITRE II.

### PORTRAIT <sup>1</sup>.

INROUVERTS Malvina ! enfin tu as cessé de souffrir; enfin le repos apporte son baume sur ta profonde blessure; et quelques instants, du moins, tu vas oublier que tu es restée seule au monde : mais, durant ce moment de calme, je veux

<sup>1</sup> Quelques personnes ont prétendu que faire un portrait est la longueur de ce portrait. Je pense l'ouvrage abrégé beaucoup, s'il n'est que l'ouvrage de moi; mais, comme je ne suis que moi-même, je n'ai pu me résoudre à en sacrifier aucun.

beauté faisait naître les désirs, sa pudeur les enchaînait. Timide, modeste, rougissant d'être remarquée, ses yeux, toujours baissés, lui laissaient ignorer qu'elle était l'objet de tous les regards; et comme il n'y avait point de femme qu'elle n'effaçât par ses charmes, il n'en était point qu'elle ne surpassât davantage par ses vertus : tous le voyaient avec admiration, elle seule n'en savait rien.

Sans doute ceux qui l'avaient aimée en silence durant son mariage, osèrent le lui dire lorsqu'elle fut libre; mais son âme, fatiguée par une longue tyrannie, avait plus besoin de repos que d'agitation : elle ne voulait, ne désirait que l'amitié. Melody Sheridan était l'idole qu'elle deïlait; elle vola dans ses bras, et ne voulut plus d'autre plaisir : son amie était malheureuse, sa tendresse redoubla. Ah! sans doute, qui n'a pas vu souffrir ce qu'il aime, ne sait point encore jusqu'où il peut aimer!

Ainsi Malvina, arrivée à vingt-quatre ans sans avoir connu l'amour, ne se croyait pas susceptible d'en éprouver; mais, pour y avoir été étrangère, on n'y est pas inaccessible. Hélas! pourquoi l'ignorait-elle?

Non seulement elle croyait avoir la certitude que ce sentiment ne pouvait rien sur elle, mais elle y joignait la ferme résolution de le repousser. N'avait-elle pas promis de servir de mère à Fanny? ne devait-elle pas consacrer sa vie entière à remplir ce devoir? et n'aurait-elle pas regardé comme un crime tout ce qui aurait pu l'en distraire? Dans ces dispositions, rien ne pouvait lui convenir davantage que la retraite où elle se trouvait : aussi, l'idée d'y vivre loin du monde, et de pouvoir s'y livrer entièrement à ses regrets et à son enfant, avait-elle répandu une sorte de douceur sur l'amertume de sa peine.

### CHAPITRE III.

UNE PLUS AMPLE CONNAISSANCE.

Il était fort tard le lendemain lorsque

Malvina se leva. À peine avait-elle passé sa robe, qu'en s'approchant d'une des croisées de son appartement elle fut frappée du superbe spectacle qui s'offrait à ses regards : les eaux bleuâtres et transparentes du lac s'étendaient au loin, et les vapeurs qui s'élevaient de son sein ne permettaient pas d'apercevoir ses bornes. Sur un de ses côtes, les montagnes, couvertes d'une forêt de noirs sapins, dont les têtes robustes défilant la fureur des tempêtes, entrecoupées de profonds ravins, du sein desquels de vastes et impétueux torrents se versaient à grand bruit, faisaient un contraste frappant avec le silence qui régnait sur les montagnes de l'autre rive; celles-ci, encombrées d'énormes blocs de granit entassés les uns sur les autres, et sans aucun vestige de végétation, offraient à l'œil attristé l'image du chaos et de la destruction.

Tandis que Malvina considérait attentivement ce tableau, elle fut interrompue par une voix caressante qui s'informait d'elle avec intérêt, elle se retourna et aperçut mistress Birton dans le déshabillé le plus élégant, et qui, lui souriant, lui dit : « Ah! ma belle cousine, ce ne sont point ici les aspects toujours doux et fertiles de notre France; c'est là seulement que se déploient tous les bienfaits de la nature : nous n'avons ici que ses rigueurs; mais, en attendant que la belle saison vienne un peu égayer nos montagnes, j'ai eu soin de faire placer ici différents tableaux des meilleurs maîtres des écoles italienne et flamande. Croyez-moi, il vaut mieux regarder le beau ciel de France et d'Italie en peinture que celui d'Ecosse en réalité. » Malvina leva les yeux, et aperçut en effet plusieurs jolis paysages disposés avec goût sur le papier vert qui ornait son cabinet. Touchée de cette attention, et l'attribuant au bon cœur de mistress Birton, elle lui prit la main et lui dit : « Je suis bien reconnaissante, ma cousine, de tout ce que vous faites pour moi : ces soins attentifs, dont je suis l'objet, me disent tout ce que vous êtes :

tant que vous le pourrez ces sortes de conversations, si vous voulez vivre tranquille : ma cousine me paraît une excellente femme, et.... — Quant à cela, madame, interrompit miss Tomkins, ce n'est pas ce que tout le monde dit ici, et on m'a déjà raconté des choses !.... mais Dieu me préserve de dire du mal de mon prochain ; on le connaît toujours assez tôt. Je voudrais seulement que madame consente à se distraire ; quand je la vois toujours pleurer, il me semble que je suis plus vieille de dix ans. — Ma bonne Tomkins, reprit doucement Malvina, laissez-moi le choix de mes distractions, je vous prie, et croyez que j'en trouve davantage dans ma solitude que dans le monde. — Miss Tomkins secoua la tête, comme n'étant pas convaincue de ce que sa maîtresse lui disait ; mais, n'osant pas la presser davantage, elle sortit sans ajouter un mot.

Le surlendemain, mistress Birton fit dire à sa cousine qu'elle l'attendait à déjeuner dans son appartement. Quoique cette invitation contrariât un peu Malvina, elle ne crut pas devoir s'y refuser, et descendit. Elle trouva mistress Birton seule dans un salon où le déjeuner était préparé. « Enfin, ma chère Malvina, lui dit-elle en la voyant entrer, toute ma société est partie, et je peux jouir du plaisir de me trouver avec vous. — Je crains bien, ma cousine, reprit Malvina, d'être peu propre à vous en procurer, et je vous plaindrais si vous n'aviez d'autre société que moi. — Pourquoi donc, ma cousine ? vous me paraissez très-aimable. Au reste, je ne suis pas absolument seule dans mon château, et vous ferez connaissance, à dîner, avec ceux qui y résident avec moi, mais, pour cette matinée, je vous l'ai réservée tout entière. » Malvina se sentit plus gênée que reconnaissante de cette attention : elle aurait voulu y répondre ; mais, n'ayant presque rien à dire à sa cousine, elle ne fut frappée que de l'idée d'avoir une conversation de plusieurs heures à soutenir, et l'effroi qu'elle en conçut aug-

menta encore la difficulté qu'elle y trouvait.

Dans cette disposition, elle s'assit assez tristement auprès du feu, devant une table servie avec profusion ; mistress Birton ne la pressa point de manger avec affectation, mais lui fit remarquer avec soin ce qu'il y avait de plus délicat, et tâcha d'exciter son appétit ainsi que sa gaîté. Malvina la remerciait toujours, et cependant, fatiguée de tant d'attentions, elle aurait préféré le plus négligent oubli à ces prévenances officieuses qui ne laissent pas respirer un moment ; car mistress Birton avait beau vouloir se faire bonne, comme la nature ne l'y portait pas, ses soins manquaient toujours de cette cordialité qui met à son aise, et ses discours, de cet abandon qui s'insinue dans le cœur.

Le déjeuner étant fini, et la conversation épuisée, mistress Birton proposa à sa cousine de parcourir l'intérieur du château, et la conduisit d'abord dans un joli salon de musique ; elle lui montra des orgues, des pianos, des harpes, enfin toutes les sortes d'instruments possibles. De là elles passèrent dans une spacieuse bibliothèque qui les conduisit à une vaste galerie de tableaux : des poëles souterrains échauffaient ces pièces, et leurs différents tuyaux se réunissant auprès de l'appartement de mistress Birton, elle avait fait construire au-dessus une petite serre chaude où elle cultivait, en toutes saisons, les arbrisseaux odorants que des climats plus doux ne voient naître que l'été. Par une ouverture ménagée avec art, la rose, l'oranger et l'héliotrope exhalaient leurs parfums aromatiques dans son boudoir. Cette petite pièce, peinte à fresque sur le mur, représentait un bocage de verdure entre-mêlé de touffes de fleurs, si bien imitées, que chacun, trompé par leurs couleurs et séduit par l'odorat, se croyait au milieu des champs ; quelques glaces, dont les bordures étaient cachées par des feuillages décomposés, égayaient encore ce séjour, et dans le fond une ottomane placée dans une alcôve, et cachée



d'exhaler la vôtre dans mon sein; j'ai trop souffert moi-même, je connais trop les maux dont la sensibilité est la source, pour ne pas compatir aux vôtres. » Malvina le crut, et plaignit sa cousine des chagrins dont elle disait avoir été la victime; mais elle sentit en même temps que ce n'était pas à mistress Birton qu'elle aimerait à parler des siens.

#### CHAPITRE IV.

##### DES NOUVELLES CONNAISSANCES.

DEPUIS que Malvina avait perdu son amie, c'était la première fois qu'elle avait soutenu une si longue conversation; fatiguée de l'effort qu'elle venait de faire, elle se rendait avec précipitation dans sa chambre, lorsqu'en entrant un corridor elle fut saluée par un homme d'environ trente ans, d'une figure noble, et dont les manières paraissaient respectueuses et polies : elle se contenta de lui faire une légère inclination, et passa son chemin sans s'arrêter. Il n'en fut pas de même de M. Prior; quoiqu'il eût été le seul dans la maison qui n'eût éprouvé au une curiosité de connaître madame de Sorey, il ne put le voir sans être frappé : en effet, comment eût-il été possible de l'envisager avec indifférence? quel être sur la terre aurait pu rencontrer sans émotion ces vœux si vifs et si touchants, et les perdre de vue sans regret? Quand Malvina fut passée, M. Prior se retourna pour la regarder encore : quand elle eut tourné dans la galerie qui conduisait à son appartement, il se macha quelques pas, allongea le cou pour la voir plus long-temps, resta un moment immobile à sa place lorsqu'elle eut disparu, et puis continua sa route plus lentement, et en rêvant à la charmante personne auprès de laquelle il allait vivre. M. Prior était d'une noble famille écossaise; ses parents, chargés de beaucoup d'enfants, et sans fortune, lui avaient fait prendre l'état ecclésiastique, et il s'était conformé

d'autant plus volontiers à leur volonté, qu'aimant passionnément l'étude et la littérature, il espérait pouvoir se livrer aisément à ses goûts dans son état : mais ce n'était pas le moyen d'y réussir. Dans celui-là, comme dans tout autre, les talents sont moins que l'intrigue; et M. Prior, avec le cœur le plus droit, l'esprit le plus cultivé et les mœurs les plus pures, n'avait pu trouver une place qui lui donnât de quoi vivre; il était dans cette situation, lorsque le hasard lui procura la connaissance de mistress Birton, dans un voyage qu'elle fit à Edimbourg : elle avait assez d'esprit pour apprécier celui de M. Prior; et, flattée de retourner chez elle un homme d'une famille noble, elle lui offrit une place de chapelain dans son château, avec cent guinées d'appointements. Séduit par l'air gracieux de mistress Birton, et par l'espérance de consacrer tous ses moments à l'étude, dans les montagnes escarpées et sauvages de Bread-Alben, il accepta avec enthousiasme l'offre qui lui était faite. Chargé de la position solitaire de son nouvel asile, son étonnement, en voyant l'intérieur, surpassa beaucoup celui de Malvina, et l'élégante simplicité de ce lieu lui fit naître des soupçons que l'expérience rectifia peut-être dans la suite, mais, quel que fût le jugement qu'il porta sur mistress Birton, jamais il ne s'ouvrit sur ce sujet à personne, ce secret était concentré dans son cœur : peut-être appartenait-il à la seule Malvina d'en recevoir la prompte confiance.

Lorsque Malvina descendit pour le dîner, elle trouva dans le salon, outre M. Prior, deux dames qu'elle ne connaissait pas, et qui, aussitôt qu'elle parut, la regardèrent avec une avide curiosité. Mistress Birton se leva pour aller au-devant d'elle, et lui dit : « Permettez, ma belle cousine, que je vous présente les amis de ma solitude, qui seront sans doute charmés de la nouvelle compagne qu'ils vont avoir. Voici d'abord M. Prior, chapelain de ma mai-

phes de l'amour-propre ont de plus doux ; mais, revenue de ces chimères, dont j'ai bientôt connu le vide, j'ai quitté le monde avant qu'il m'eût quittée. En vain il a cherché à me rappeler dans son sein, j'ai résisté à toutes ses avances pour me consacrer aux seules jouissances réelles, la bienfaisance et l'amitié ; et, à présent que je ne suis plus ni jeune ni jolie, je me trouve bien de n'avoir pas donné toutes mes années au plaisir. » *Mistress Melmor* se répandit en éloges sur la haute sagesse de son amie ; *Malvina* les trouva si outrés, qu'ils lui ôterent l'envie d'en donner aucun : d'un autre côté, apercevant sur les lèvres de *M. Prior* un léger mouvement qui retenait un sourire, elle s'en étonna, car le discours de sa cousine lui avait paru fort sensé. Mais toutes ces idées furent bientôt écartées par les souvenirs douloureux qui la poursuivaient sans cesse, et avant la fin du repas elle demanda et obtint la permission de se retirer.

## CHAPITRE V.

### LA BIBLIOTHÈQUE.

*MALVINA* n'ayant point apporté de livres avec elle, descendit un matin chez sa cousine pour lui demander la permission d'en prendre quelques-uns dans sa bibliothèque. « Ma chère, lui répondit *Mistress Burton*, comme je me plains à n'avoir que les plus belles éditions, mon usage n'est pas de prêter mes livres aux femmes, qui ordinairement n'en ont aucun soin ; mais cependant je consens à faire une exception en votre faveur, et vous êtes libre de choisir ceux qui vous conviendront. » *Malvina* la remercia sans plaisir, car cette complaisance qui cherche si bien à faire valoir ce qu'elle accorde est souvent pire qu'un refus : elle se promit d'en faire peu d'usage ; et, entrant dans la bibliothèque avant de remonter dans sa chambre, elle s'arrêta devant un rayon qui contenait tous les auteurs français :

c'étaient les bons amis de sa jeunesse ; c'était entre eux et *milady Sheridan* qu'elle avait passé les plus beaux moments de sa vie. Elle pleura en voyant *Montaigne* ; son imagination la transporta à l'instant dans la fertile France, sous le toit paternel, où, pour la première fois, elle avait lu son chapitre de l'Amitié. Elle n'était pas mariée alors, non plus que sa Clara, qui était de moitié dans cette lecture. A chaque phrase leurs yeux se rencontraient et semblaient se dire : C'est là ce que nous éprouvons ; mais leurs bouches timides n'osaient encore en faire l'aveu : une pudeur secrète, fidèle compagne des premières émotions de l'âme, le retenait au fond de leurs cœurs. Étonnées et ravies, la nature leur paraissait plus belle depuis qu'elles l'admiraient ensemble, les fleurs plus fraîches depuis qu'elles les cueillaient l'une pour l'autre. Heureuses de s'aimer, elles se livraient avec délices au sentiment qui les entraînait, sans se rendre compte de la source de leur bonheur ; et, dans ces âmes simples et ingénues, l'amitié pure et innocente avait tout l'embarras, tous les charmes de l'amour naissant. Ces souvenirs se succédèrent avec rapidité dans l'esprit de *Malvina*, et chacun, en passant, frappait douloureusement son cœur. « O premiers moments de la vie, s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes, moments charmants, trop tôt passés, et éternellement regrettés, que votre existence fugitive a laissés de profondes traces dans ma mémoire ! » Comme elle parlait encore, la porte s'ouvrit, et *M. Prior* parut chargé de quelques livres qu'il venait rapporter. En voyant *Malvina*, il s'inclina respectueusement, et fit quelques pas pour se retirer ; mais elle, en se levant aussitôt, lui fit un signe de la main, et, le cœur encore gros de soupirs, lui dit à voix basse : « Ne vous dérangez pas, je me retire. » *M. Prior*, en la voyant passer la tête baissée sur son sein, joignit les mains et s'écria : « O Providence ! voilà donc les créatures que tu châties, tandis

ndresse à toutes les mêmes choses qu'il me dit; mais, quand il en serait autrement (ce qui pourtant est très-possible), ne suis-je pas sûre que mistress Birton ne permettra jamais à son neveu de faire un autre choix que celui qu'elle aura prescrit? et vous verrez, maman, que la dot qu'elle m'a promise ne me sera donnée que si je prends un mari à son goût, et non au mien.... Sans doute elle ne se serait pas arrêtée si tôt, si sa mère n'edt profité du premier moment où elle reprenait haleine pour l'interrompre. — Laissez-vous, Kitty, lui dit-elle avec un ton qu'elle voulait rendre solennel et qui n'étoit qu'emphatique, taisez-vous, et apprenez à respecter l'anne geneuse qui nous a donné un asile. — Eh mon Dieu, maman! quel scrupule vous prend? reprit étourdiment sa fille; ne vous ai-je pas entendue dire mille fois plus de mal encore? Cela se peut, interrompit mistress Melmor, rouge de colère; mais du moins je sais à qui je m'adresse. — J'espère, madame, lui dit gravement Malvina, que vous ne soupçonnez pas que je puisse faire un mauvais usage de ce que j'entends; je dois m'en étonner, sans doute, mais c'est tout. — Je le crois, je le crois assurément de votre part, reprit mistress Melmor en s'adoucissant: qui possède autant de vertus doit être discret, mais je reprends ma fille de parler aussi librement devant des personnes qu'elle ne connaît pas; car vous devez sentir avec quelle prudence on doit se plaindre de ceux de qui on attend tout. — Non, madame, je ne le sens pas, répondit Malvina un peu sechement; car je croyais qu'on ne devait rien recevoir de ceux qu'on ne pouvait pas aimer.

Mistress Melmor ouvrit la bouche pour répondre lorsque mistress Birton entra. — Bonjour, mes bonnes amies, leur dit-elle; je suis charmée de vous voir réunies, et je regrette les moments que j'ai perdus loin de vous; mais du moins étai-je présente à votre esprit? pensez-vous à moi? — En pouvez-vous douter? lui répondit mistress Melmor

d'un ton doux et tendre: n'êtes-vous pas ici l'âme de tout? — Ces paroles flatteuses venaient d'obtenir un sourire gracieux de mistress Birton et un regard méprisant de Malvina, lorsque M. Prior entra, un recueil de papiers sous le bras. — Que nous apportez-vous là? lui demanda mistress Birton. — Toutes les poésies galloises que j'ai pu recueillir, madame. — Ah! fit interrompre miss Melmor: comment avez-vous eu le courage d'écrire toutes ces tristes psalmodies? Et comment se peut-il que vous donniez un pareil nom aux sublimes ouvrages qui ont immortalisé le nom d'Ossian? s'écria M. Prior. Est-ce sur la terre qui le porta, au milieu de ces montagnes qui vivront encore par son génie quand la main du temps les aura détruites, est-ce sur le sol de l'ancienne Calédonie, enfin, qu'on ose porter atteinte à la gloire du fils de Fingal? Ne craignez-vous pas...? — Que l'esprit des colines, monte sur un coursier de vapeurs, ne me transperce de sa lance de brouillard? interrompit miss Melmor en ricanant. Non, en vérité; et, quand le soir viendra, que le vent sifflera dans la forêt, que les météores s'élèveront du sein du lac, et que les dogues hurleront dans la basse-cour, ce ne sera pas de la colère d'Ossian dont je serai effrayée.

— Miss Melmor, lui dit mistress Birton avec un peu de hauteur, pour se mêler de juger un pareil ouvrage, il faut être en état d'en sentir les beautés, et en avoir lu plus de quelques pages avant de se hasarder d'en parler. — En ce cas, dit miss Melmor tout bas en se penchant vers l'oreille de Malvina, elle fera bien de n'en rien dire. — Sans l'avoir entendue, mistress Birton fut choquée de son action; et mistress Melmor, qui s'aperçut du mécontentement de son amie, tâcha de la calmer en accusant sa fille la première. — Je vous l'ai dit souvent, ma chère mistress Birton, que votre excessive indulgence pour Kitty produirait un mauvais effet; mais vous n'avez jamais voulu me croire; et, entre nous deux, si votre fraîcheur et votre beauté

pu le laisser supposer, en vous en pour en être, tant les affections de votre cœur sont vives et généreuses : c'est là votre seul défaut, ma mistress Birton ; permettez-moi de le dire avec cette franchise qui m'est naturelle, c'est là votre seul défaut. — On n'est pas maître de son cœur, ma chère, répondit son amie ; ce n'est que l'expérience ne cesse, et qui seront éternellement la leur sensibilité. — Madame du moment-elle l'ouvrage dont il s'agit demanda M. Prior en lui prêtant le recueil qu'il tenait. — Je n'en ai la traduction française. — Vous n'avez donc pas Orlan. Vous ne m'avez pas encore après avoir lu M. Mamperson, ni la science, ni la difficulté de vous rendre, permettez-moi de vous donner la leçon de langue grec, afin que vous sachiez, quand les beaux jours viendront, aller entendre les descendants des chasseurs les exploits de leurs ancêtres dans la pureté de leur langue. — Malvina accepta cette proposition avec grand plaisir ; et mistress Birton ajouta qu'étant bien aise aussi de quelques leçons, elle donnait avec le lendemain matin à sa cousine M. Prior dans sa bibliothèque. — En fin de la soirée, un domestique apporta une lettre à mistress Birton, qui parut l'occuper beaucoup ; les pleurs seuls, regards mis sur son inquiétude, et Malvina, qui s'en était aperçue, se dit tout : Qui peut l'écrire lui ? pourquoi s'agit-il déjà ? Enfin, après une très-petite pause, elle ouvrit la lettre et dit : mal m'en sort qu'il sera ici dans quelques jours. — En vérité ? interrompit mistress Birton en faisant un cri de surprise et regarda sévèrement : « Je pense qu'il revient à consulter sur divers articles de son mariage avec lady Bumer ; enfin j'espère que, soumis à moi, il sentira tout l'avantage d'un établissement ; et je ne pense pas

que personne ait ici l'imprudence ni la présomption de chercher à l'en dissuader. » Miss Melmor rougit, sa mère la regarda avec inquiétude ; M. Prior rêva ; mistress Birton parut agitée ; Malvina seule resta à peu près indifférente à ce qui se disait autour d'elle. Exacte au rendez-vous donné par mistress Birton, elle se rendit le lendemain à la bibliothèque ; M. Prior y était déjà : ils causèrent en attendant mistress Birton, et avec assez d'intérêt pour oublier qu'elle ne venait pas : cependant elle leur fit dire, à la fin, qu'elle les priait de remettre la leçon à quelques jours, parce qu'elle n'avait pas le temps aujourd'hui, et que le lendemain était fixé pour aller visiter les établissements publics du château. Malvina lui fit répondre qu'elle l'attendrait, et se préparait à sortir, lorsque M. Prior la retint : « Allez-vous vous retirer si tôt ? lui demanda-t-il. — Mais il me semble, répliqua-t-elle, que je suis restée assez long-temps. — Peut-être avez-vous raison ; cependant il ne me le semble pas : les moments qu'on passe auprès de vous sont doux comme la vapeur du matin, et s'évanouissent comme la rosée de l'aube du jour. — Je vous assure, M. Prior, que je trouve beaucoup d'intérêt dans votre société, et, s'il est vrai que la confiance puisse apporter quelques soulagements à la douleur, je crois que c'est à vous seul que je le devrai pendant mon séjour ici. — Avec les personnes qui nous entourent, je ne puis m'enorgueillir de cette préférence ; mais, si elle tient un peu à l'accord de nos idées, et non pas uniquement à la comparaison que vous faites de moi aux autres, je la regarderai comme le don le plus précieux que le ciel puisse m'accorder. »

Malvina fut surprise de ce qu'elle entendait : l'air modeste de M. Prior ne s'allait pas avec l'opinion qu'il semblait avoir de sa supériorité ; et, tandis qu'elle cherchait, avant de répondre, à démêler la cause d'un pareil contraste, sa physionomie parla pour elle, et M. Prior ayant deviné ce qui l'occupait, se hâta

de répondre à sa pensée. « Vous vous étonnez, je le vois, de l'idée que je pourrais avoir de moi-même, et vous êtes tentée de m'accuser de vanité; mais, avant peu, vous reconnaîtrez votre erreur, et vous sentirez que j'ai dû croire que, l'esprit seul ne pouvant vous entendre, votre âme ne doit s'ouvrir que là où vous en trouviez une. »

Malvina, de plus en plus surprise d'un discours qui semblait accuser mistress Birton d'insensibilité, surtout de la part d'un homme qui devait la regarder comme sa bienfaitrice, ne savait plus qu'augurer du caractère de M. Prior, et était prête à lui retirer son estime, lorsque, lisant encore dans ses yeux les divers mouvements qui l'agitaient, il lui dit avec vivacité : « Au nom du ciel, madame, suspendez votre opinion, et n'abusez pas de l'étrange ascendant que vous avez pris sur moi pour me juger à la rigueur; j'ignore comment il se fait qu'un secret que les questions répétées de mes plus intimes amis n'ont jamais pu m'arracher s'échappe devant vous sans que vous l'ayez demandé; mais cette faute, si c'en est une, n'est pas la mienne, c'est celle de la confiance que vous m'inspirez : il n'appartenait qu'à vous de me rendre coupable d'indiscretion, mais croyez que nul autre au monde ne me reprochera un pareil tort; car qui n'a pu être entraîné que par vous ne court pas risque de l'être deux fois. — Toute mauvaise que soit votre excuse, monsieur, répondit-elle, peut-être suis-je la seule qui n'ait pas le droit de la trouver telle, et ce sentiment de confiance, quoique prématuré, quoique indiscret peut-être, ne laisse pas le courage de le blâmer à celle qui en est l'objet; mais, si je ne vous fais point de reproches, votre conscience ne vous en fait-elle aucun? Est-ce la généreuse mistress Birton, la bienfaitrice de tout ce qui l'entoure, que vous accusez de n'avoir point d'âme? Celle qui a dédaigné les vains plaisirs du monde pour venir répandre son opulence sur les malheureux habitants de

ces contrées sauvages n'est-elle pas animée du noble amour du bien? et, si ma confiance ne répond pas à ses caresses, croyez que je l'attribue bien plus à la distance qui nous sépare (distance tout à son avantage; qu'à la cause que vous semblez lui donner. — Aimable femme, reprit M. Prior, les yeux baignés de larmes, j'aurais été bien trompé si vous n'aviez pas pensé ainsi, de même que je serais dans une grande erreur si mistress Birton ne voyait, dans l'expression de votre douleur, le seul desir de paraître intéressante; car alors il faudrait douter de ce grand principe, que chacun juge d'après son propre cœur. — C'en est assez, répondit Malvina en se levant, j'ignore quel peut être le motif de vos injustes préventions; mais je croirais y participer si je vous écoutais plus long-temps. Permettez-moi de vous dire seulement que, lorsque je vois le bien que mistress Birton répand autour d'elle et sur celui-là même qui l'accuse, il faudrait que je fusse étrangement aveuglée pour mettre les torts de son côté. — Je ne suis point ingrat, madame, répliqua gravement M. Prior, je ne suis pas même sévère: quand vous aurez mieux observé, peut-être me relèverai-je dans votre esprit, et aurez-vous quelque regret du reproche amer que vous m'avez adressé aujourd'hui. » Il sortit en disant ces mots: Malvina resta interdite: quelque évidents que fussent les torts de M. Prior, il lui semblait que sa peine les effaçait tous: d'ailleurs, il était nouveau pour elle d'avoir affligé quelqu'un, et ce poids pesait tellement sur son cœur, qu'elle chercha, dans le courant de la soirée, par quelques mots pleins d'aménité, à faire oublier à M. Prior ce qu'elle lui avait dit de dur le matin; mais il lui répondit à peine, parut rêveur, préoccupé, et se retira de bonne heure dans sa chambre.



sentit atteinte de cette gêne qu'elle avait cru remarquer sur le visage de chacun, et, en entrant à l'école, elle laissa mistress Birton s'entretenir avec le maître, et passa dans le jardin, où elle vit plusieurs petites filles assises en rond. La plus grande, debout au milieu de ses compagnes, leur chantait une chanson; Malvina s'approcha de ce petit groupe, et leur fit signe de continuer. Si son abord les avait intimidées, son air les rassura bientôt, et la petite chanteuse se hasarda même jusqu'à lui prendre la main et à la faire asseoir: Malvina y consentit, et, attirant l'enfant sur ses genoux, elle lui demanda comment il se faisait qu'elle parlât si bien l'anglais, tandis que ses compagnes ne l'entendaient seulement pas. « C'est mon parrain qui me l'apprend, madame, quand il est ici; et puis, quand il s'en va, il paie le maître pour qu'on me le fasse parler quelquefois. — Et qui est votre parrain, mon enfant? — C'est sir Edmont Seymour, madame; c'est lui qui m'a donné mon bel habit des dimanches: il ne vient jamais ici sans m'apporter quelque chose. — Mais, s'il ne donne qu'à vous, vos compagnes doivent être jalouses? — Oh! pardonnez-moi, il n'embliie personne: voyez-vous ce fichu à Peggy, ce jupon à Moll, ces ciseaux à Suky? c'est lui qui a acheté tout cela pour elles. — Si votre parrain est si bon, vous devez l'aimer beaucoup? — Ah! oui, madame, je l'aime; je ne suis contente que quand je le vois: il me prend aussi sur ses genoux comme vous: tout le monde est heureux quand il est ici. — Elle a raison, ajouta M. Prior, qui était debout derrière Malvina: sir Edmont a de grands vices, mais il est réellement bienfaisant, et, sans les dons qu'il repand ici, ces pauvres établissements manqueraient de tout. — Je vous attends depuis une heure, » s'écria mistress Birton, en rejoignant sa cousine, et à sa vue, tous les enfants s'envolèrent comme une nuée d'oiseaux; la seule petite fille que Malvina avait près d'elle resta à sa place, comme si cet asile l'eût

rassurée contre la crainte qu'inspirait mistress Birton: celle-ci, surpris sa confiance, s'approcha, et, la prenant brusquement par le bras, lui dit qu'elle l'attendait. La petite fille se tristement, et, saisissant la main de Malvina, qu'elle baigna de tout son cœur, elle rejoignit ses compagnes. Fanny, qui l'avait prise en amitié, courut à elle pour l'empêcher de s'en aller, la petite fille hésitant à revenir, les deux femmes, ne pouvant vaincre l'impatience qu'elle éprouvait, Malvina: « Ma cousine, rappelez-vous, Sheridan, je vous prie, et si vous croyez, ne lui donnez plus l'exemple de détourner les enfants de leurs devoirs. »

Lorsqu'il s'agissait de l'intérêt véritable, Malvina savait réprimer l'impulsion par une répartie prompte, et elle venait piquante; mais quand il n'était question que d'elle, l'extrême bonté de son cœur interdisait à son esprit la réponse de ce genre; aussi se contentait-elle de dire à mistress Birton: craignez point, ma cousine, qu'elle donne un tel exemple à Fanny; je pe au contraire, que c'est en me montrant avec elle aux innocentes récréations ces enfants, que je pourrai lui apprendre un jour à les encourager par exemple, et à quitter le jeu pour l'étude. »

Elles sortirent de l'école pour se rendre à la forge, et mistress Birton manqua pas d'y trouver encore l'occasion de blâmer Malvina. Celle-ci examinait chaque chose avec attention, par l'organe de M. Prior, questionnant chaque ouvrier avec intérêt. Son extérieur noble, et la noblesse de son maintien, prétaient un charme de plus à la douce bonté de ses questions. Elle mandait le nom de chacun, s'informait du nombre de ses enfants et de ses moyens d'existence. Au milieu de cette fournaise ardente, de ces murs couverts de haillons, brûlés et noyés par le feu, elle semblait un ange descendu du ciel, du moins ils paraissaient le croire; tous l'entouraient, enchaînés

le qu'elle dégoûtait entrer dans de détails ; car, pour être un amateur des montagnes, on n'est moins sensible au plaisir d'être pour quelque chose ; et Malvina, communiquant à eux, et en ayant la croire de leur espèce, les éleves propres yeux, et faisait plus de bonheur que tout l'or de

Birton. C'est ainsi, disait à part lui, que l'amour-propre en richesses, mais que la vertu et les donner ; c'est ainsi que propre ne fait le bien qu'à l'aide utane, et que la vertu trouve ses ressources en elle-même ; l'un ne qu'avec des dons, l'autre bien plus avec sa pitié : ainsi, ne les bienfaits du premier font une science la plus lourde des ceux de la vertu en font le x des liens.

Médisant ainsi M. Prior re-Malvina avec une émotion réelle, et, tandis qu'elle était tourmentée au robe contre ses lèvres rouillant de larmes. Rien n'é- l'inquiète jalousie, et mistress qui souffrait depuis long-temps à que Malvina produisait sur cours, quoique éloignée d'elle ment, aperçut pourtant l'action rior, et ce dernier coup la lui diuise. « Allons, allons, ma mine, lui dit-elle avec ironie, il s de nous retirer, les moments curriers sont comptés, c'est en en faire perdre ; en s'amuser sur leurs travaux, on p à les suspendre, et d'oiseuses en questions sur leur vie ne la t pas gagner. » Là-dessus elle ne attendre de réponse : Mal-nivité ; mais comme sa cousine t fort vite, elle fut long-temps indre ; pendant cet intervalle, s'approcha d'elle, et lui dit à es : « Madame de Sorcy une elle toujours aussi coupable ? nance-t-elle pas à soupçonner merria avoir bien jugé ? » Mal-

vina le regarda en silence ; M. Prior n'en demanda pas davantage, et sut respecter l'indulgence qui doutait encore, et la délicatesse qui eût craint d'accuser.

Pendant le dîner, mistress Birton ne cessa de jeter des sarcasmes sur ceux qui se parent du voile de la douleur pour se rendre intéressants, et qui, par une affectation de bonté déplacée, réussissent à capter l'admiration. Malvina était trop loin de mériter un semblable reproche pour songer à faire aucune application ; mais M. Prior, qui sentit le coup qu'on voulait lui porter, ne put s'empêcher de répondre avec vivacité : « Il est des douleurs si vraies, madame, et une bonté si touchante, que nul ne peut s'y méprendre ; et, si vous examinez le monde avec attention, vous verrez que ces mouvements, si naturels au cœur de l'homme, ne sont jamais supposés faux que par ceux capables de les feindre. » Mistress Birton fut confondue de cette réponse ; c'était la première fois que M. Prior lui en faisait une pareille : l'effet qu'elle en éprouva ne peut se rendre : la suite, en développant son caractère, pourra le faire concevoir. Malvina, surprise du propos de M. Prior, et n'en comprenant point le secret motif, lui dit avec un accent très-sérieux : « Il me semble, M. Prior, que jamais moment ne fut moins propre à établir cette opinion ; et quand bien même mille exemples l'eussent confirmée, un seul devrait la détruire. » En finissant ces mots, elle regarda sa cousine pour désigner de qui elle parlait, et avec une expression de tendresse qui semblait vouloir réparer l'injustice de M. Prior. Celui-ci, quoique affligé de l'opinion qu'elle prenait de lui, ne l'en aima que davantage ; mais mistress Birton sentit qu'il lui était plus impossible encore de pardonner la réponse de Malvina que celle de M. Prior : l'une l'avait offensée, il est vrai, mais l'autre l'humiliait. En lui disant une vérité dure, M. Prior avait rempli son âme de desirs de vengeance ; en prenant son parti, Malvina la forçait à en rougir. Quand la bonte

ne touche pas, elle irrite; la haine s'accroît par le bien qu'on lui veut faire; et, de toutes les souffrances de l'amour-propre, la pire de toutes, et celle qu'il ne pardonne jamais, est d'être forcée à la reconnaissance par la personne qui le contraint avec lui-même à l'avou secret de son infériorité.

Un long silence succéda à la réponse de Malvina; en se prolongeant il devint embarrassant, chacun paraissait craindre de le rompre. Miss Melmor avait peu compris ce qu'on avait dit, et ne s'en souciait guère: sa mère tâchoit en vain de deviner dans les yeux de mistress Birton ce qu'il falloit faire pour l'adoucir. Quoiqu'elle fût bien sûre de n'être pas l'objet de son mécontentement, néanmoins elle en étoit intimidée, et tremblait, en élevant la voix, de le faire tourner contre elle.... A cet instant la cloche d'entrée sonna; mistress Birton prêta l'oreille avec inquiétude; bientôt on entendit dans la cour un bruit de chevaux et de voitures. « C'est sans doute sir Edmond Seymour, s'écria miss Melmor, en rougissant et se levant pour aller à la fenêtre. — Et quand cela seroit, Kitty, lui dit mistress Birton avec sévérité, convient-il que vous courriez ainsi au-devant de lui? — Restez à votre place, ma fille. » ajouta mistress Melmor, comme écharmée d'avoir trouvé une phrase qui convint à mistress Birton. Un domestique entra pour annoncer que sir Edmond Seymour venoit d'arriver. Le dîner étoit presque achevé, Malvina se leva et demanda la permission de se retirer; ce que mistress Birton lui accorda avec un air plus gracieux que la conversation précédente n'auroit dû le faire presumer.

## CHAPITRE VII.

### UNE EXPLICATION.

VERS le soir, Malvina se préparoit à descendre, lorsque mistress Birton entra dans sa chambre. « Ma belle cousine, lui dit-elle avec assez d'amitié, l'em-

pressement que vous avez mis à quitter lorsque Edmond est arrivé montre assez la répugnance que le monde vous inspire. Ne croyez pas que je la blâme; au contraire, elle me paroît si naturelle dans votre situation, que je me prêterai à tout ce qui pourra vous satisfaire: en conséquence, vous êtes libre de rester chez vous tout le temps qu'Edmond passera ici, et j'ai déjà des ordres pour qu'on vous serve dans votre appartement. Vous êtes une bonne madame, reprit Malvina avec surprise; mais j'aime mieux me laisser à vous que de causer un pareil embarras dans votre maison. — Non, belle cousine; vous savez qu'il est de mon caractère de condescendre à la volonté des autres; mais j'aime mieux ne pas me priver du plaisir de votre société pendant le peu de temps qu'Edmond sera ici que gêner votre liberté. Voilà une affaire arrangée.... Pour un compliment, ajouta-t-elle en interrompant Malvina: je suis trop sûre qu'il vous convient, et rien au monde ne pourroit empêcher mistress Birton de sacrifier pour ses amis. » Et en parlant ainsi, elle s'échappa sans attendre la réponse de Malvina. Celle-ci fut quelque temps à réfléchir sur quelque chose de singulier dans la conduite de sa cousine; mais comme elle ne trouvoit rien de plus convenable que de souscrire sans peine, et sans chercher à en approfondir la cause. En conséquence, elle s'arrangea pour ne pas sortir de sa retraite; et partageant son temps entre son enfant et l'étude, elle trouva auprès de l'un de quoi remplir son cœur, dans l'autre une occupation pour son esprit; et dans sa solitude, les moments les plus doux qu'elle eût connus depuis qu'elle étoit chez mistress Birton.

Deux jours s'écoulèrent ainsi avec une rapidité; le troisième, vers le soir, elle entendit frapper à sa porte. Tomkins fut ouvrir, et M. Prior y entra. Il s'approcha de Malvina avec un air d'embarras. « Madame de Sorey m'a donné l'ordre de venir ainsi trou-

auprès d'elle. La somptueuse élégance de ce séjour lui fit tort dans mon opinion, mais ne détruisit pas entièrement l'enthousiasme qu'elle m'avait inspiré. A cette époque, un de mes frères, ayant mal fait ses affaires, fut arrêté pour dettes : mon père et ma mère voulurent vendre leur petit mobilier pour le délivrer ; mais, cette ressource étant insuffisante, je m'adressai à mistress Birton, qui consentit à m'avancer trois années de mes appointements. Charmé de sa générosité, je signalai avec joie l'obligation de rester trois années auprès d'elle, et je ne crus pas avoir jamais sujet de m'en repentir : je fus bientôt trompé. A peine me vit-elle enchaîné, que ses manières changèrent ; ce n'était plus cette gracieuse affabilité qui me subjuguait, mais une sorte de despotisme capricieux auquel il fallait m'asservir. Je ne sais point courber la tête sous aucun joug ; aussi, à peine eus-je senti le sien, que je voulus m'éloigner, moyennant une promesse de la payer de ses avances avec le fruit de mes épargnes et de mes veilles : mais elle s'y opposa impérieusement ; et, montrant l'écrit qu'elle avait dicté, et que, dans l'effusion de ma reconnaissance, j'avais signé aveuglément, je vis qu'elle avait le droit de me retenir, et qu'à moins de manquer à ma parole, je ne pouvais sortir de chez elle sans son aveu. Je me résignai à mon sort ; mais de ce moment mes yeux furent dessillés, et je vis ce qu'était mistress Birton : néanmoins, comme je lui devais la liberté de mon frère, je vous jure, au nom de cette amitié qui vous unissait à lady Sheridan, que nul autre que vous n'a seulement soupçonné le jugement que j'avais porté sur elle ; et c'est sans doute en faveur de ma discrétion et des longues peines que j'ai endurées que le ciel a permis que je trouvasse enfin un cœur dans lequel je pusse épancher le mien. — Votre sort me touche, monsieur, répondit Malvina ; et je conviens que ma cousine vous a donné lieu de vous plaindre d'elle ; mais comment expliquer son peu de générosité à votre égard, avec cette

bienfaisante munificence qu'elle prodigue autour d'elle ? — Ne vous y trompez point, madame, le bien qu'elle fait est infiniment moins grand qu'il ne le paraît : les établissements que vous avez été voir manquent de tout ; elle le sait et n'y remédie point ; pourvu qu'on dise qu'elle soulage les malheureux, elle ne se soucie guère qu'ils le soient en effet.

— Mais, interrompit Malvina, si la charité ne la guide point, quel motif a pu flatter sa retraite dans ces sauvages montagnes ? — L'amour-propre a été, je le crains bien, le seul et unique mobile de cette action : elle a espéré qu'en créant des asiles de bienfaisance auprès d'un palais de fer, dans les stériles montagnes de Bread-Alben, son nom deviendrait célèbre : ce fut le calcul d'un amour-propre éclairé qui éleva des hospices, et cependant tout y manque : ce fut le perchance qui orna les appartements, et tout y fut prodigué : c'est ainsi que les ouvrages de l'amour-propre gardent tous jours leur empreinte, et que plus ils font d'efforts pour ressembler à la vertu, plus ils nous apprennent qu'elle ne peut être imitée. Mon Dieu, monsieur, que vos observations sont sévères ! — Ajoutez qu'elles sont justes, madame, et convenez qu'à votre insu c'est peut-être là le motif du peu de penchant que vous inspire mistress Birton. — Je ne nie point que mon goût pour elle n'ait été mouillé que l'estime dont elle me paraissait digne ; mais convenez du moins que, malgré la vanité dont vous la taxe, il est impossible d'avoir moins de prétentions sur son extérieur : à l'entendre, ne la croirait-on pas moins jeune et moins belle qu'elle ne l'est en effet ? — Lorsqu'on ne peut plus espérer d'éloges sur une beauté et une jeunesse qui finissent, madame, on cherche à en obtenir en feignant de se mettre au-dessous de ce qu'on vante encore : soyez bien sûre que cette grande humilité ne s'étale que pour être contredite. On n'est point digne de celle qui se déprécie trop ; sa franchise est la dernière chose à laquelle on doit croire ; et, pour moi, je ne mets pas en

« , quand l'habitude de l'adieu-  
né le besoin d'occuper de soi,  
surtout en dire du mal que d'être  
fuyez comme elle a transporté  
vices de la société dans sa re-  
l comme on peut dire que, lors  
elle est seule, elle habite au  
monde : l'ambition ne vient-  
la dévorer jusqu'ici ? n'est-elle  
de crainte que l'union de sir  
avec lady Summerhill ne se fasse  
e haine contre miss Melnor à  
goût qu'elle a inspiré à ce jeune  
enfin ne peut-on pas lui appli-  
pavage de l'écriture : *Les ri-  
ont été son partage, mais elle  
le main de qui elle les tenait,  
cristé qu'au monde ; c'est pour  
même en riant, son cœur est  
que sa joie finit par l'ennui ?*—  
répliqua Malvina en souriant,  
riture dont vous parlez n'a-  
dit aussi quelque part : *Cher-  
acquiescer cette charité qui ne  
dal le mal, qui dispose à l'in-  
sans dégénérer en crédulité,  
r une erreur sans la changer*  
» M. Prior rougit, et Malvina  
iment convenir qu'un des pre-  
ceptes de son état étant d'épar-  
prochain, il était plus coupable  
tre de le juger sans rémission ;  
pli était pris, et les injustices  
rait été la victime avaient aigri  
cœur et donné à son humeur  
brité rigide dont il ne pouvait  
corriger. Tandis qu'ils discu-  
sèrent, la cloche du souper sonna,  
aperçurent avec surprise du  
si s'était écoulé depuis qu'ils  
ensemble. M. Prior, qui n'avait  
mon de si doux instants, de-  
sa permission de venir le len-  
dmain continuer leur conver-  
du moins commencer les pre-  
sèques ; et Malvina, qui avait  
suprès de lui un léger mouve-  
la confiance que la seule milady  
lui avait inspirée, y consentit

avec plaisir. Les jours suivants, M. Prior  
fut donc admis chez elle ; il y passait  
plusieurs heures de suite ; elles fuyaient  
pour lui avec la rapidité de l'éclair : con-  
templer Malvina, espérer son amitié,  
parler sans cesse de la sienne, lui pa-  
raissait au-dessus de toutes les joies cé-  
lestes dont il entretenait les fidèles dans  
les jours de solennité.

Pour Malvina, il ne faut point s'éton-  
ner si elle ignorait les conséquences  
d'une pareille intimité : c'est moins l'âge  
que le caractère qui donne l'expérience ;  
et telle arrive à vingt-quatre ans, qui en  
sait moins que telle autre à dix-huit. Une  
femme douée d'un cœur tendre et d'une  
imagination très-vive verra long-temps  
le monde avant d'apprendre à le con-  
naître ; car il y a si loin d'elle à lui, qu'en  
suivant l'instinct qui porte chacun à se  
regarder soi-même pour juger les autres,  
elle doit marcher d'erreur en erreur,  
de chute en chute, et vivre la moitié de  
sa vie avec ses chimères avant de les  
reconnaître pour telles. Il est si difficile  
d'être éclairée ! il est si pénible de l'être !  
Mais que sera-ce donc si cette femme,  
ainsi que Malvina, a passé sa jeunesse  
livrée à un sentiment que partageait un  
être fait comme elle, si cette union de  
leurs cœurs a confirmé le jugement de  
leur esprit, et si, absorbées par leur  
tendresse, elles ont marché dans le  
monde sans regarder autour d'elles ni  
s'apercevoir de ce qui s'y fait ? Qui pourra  
s'étonner alors de leur inexpérience, et  
ne pas les plaindre en les voyant dupes  
de leur propre cœur ? Malvina, dans  
l'innocence de ses pensées, était bien  
loin de supposer qu'on pût trouver à  
redire aux visites de M. Prior. Les élans  
d'amour lui étaient trop étrangères  
pour qu'elle pût craindre de lui en in-  
spirer ; d'ailleurs, il était prêtre, catho-  
lique romain \* comme elle, et cela seul

\* Presque tout le nord de l'Écosse a conservé cette croyance ; ce n'est que dans la partie meridionale, du côté de l'Angleterre, que la religion protestante devient dominante, de sorte que la plus grande partie des seigneurs de maisons baronnières étaient attachés au culte catholique, qu'ils professaient elle-même, étant d'origine française.



éût suffi pour faire évanouir ses doutes, s'il eût été dans son caractère d'en concevoir.

## CHAPITRE VIII.

### UNE ENTREVUE.

Cependant plus de huit jours s'étaient écoulés depuis que Malvina, renfermée chez elle, n'avait point vu mistress Burton. Elle craignit de la fâcher en prolongeant plus long-temps sa retraite, et se décida à descendre un matin pour lui faire une visite avant le déjeuner. Elle se presenta à la porte de son appartement; mais ses femmes lui dirent que leur maîtresse s'habillait, et ne pourrait la recevoir que dans une demi-heure. Malvina se retira en les priant de l'avertir lorsque mistress Burton serait prête. En s'en retournant elle traversa le salon de musique, et, voyant auprès d'une harpe un cahier de romans français, elle s'arrêta pour les regarder. Cette langue natale, cette langue chérie qui avait exprimé ses premiers sentimens, avait un attrait si puissant pour elle, qu'il lui fut impossible de ne pas lire toutes ces romances; et, afin de les mieux entendre, elle s'assit devant la harpe et les chanta en s'accompagnant: tout-à-coup les doux sons d'une flûte vinrent se mêler à sa voix; étonnée, elle s'interrompt, se retourne, et aperçoit derrière sa chaise un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle rougit et voulut se retirer; il la conjura de ne pas le priver si tôt du plaisir qu'il goûtait à l'entendre. Elle leva les yeux sur celui qui lui faisait cette prière, et les baissa aussitôt en rougissant encore davantage. C'était une de ces physionomies où tout le feu de l'esprit s'unit au charme de la sensibilité, et qu'il ne faut pas regarder deux fois quand on veut conserver sa tranquillité. L'innocente Malvina ignorait ce danger, et ce qui aurait dû l'engager à fuir fut précisément ce qui la fit rester. Mais si l'aspect de sir Edmond Seymour l'avait surprise agréablement,

comment peindre ce qu'il éprouva voyant? Il entend de loin Malvina s'approcher, écoute, et cette voix tentit jusqu'à son cœur et lui ap qu'il en a un; il entre, elle se rete et le charme s'achève. Ses beaux ch blonds, dont les boucles ondoj tombent sans art sur ses épaule teint semblable à ces roses blanch nuancées d'un léger incarnat, la l'œil incertain sur leur véritable co ce cou d'albâtre, que relève eno robe lugubre dont elle est habillée yeux noirs bordés de longues pa de soie, et dont le regard tendre e longé va toujours frapper au c cette contenance modeste et timide l'étonne, l'enchanté; l'univers q connu disparaît, un nouveau v vient de s'ouvrir pour lui; il s'y pite sans examen, il y vivra avec d si Malvina veut l'habiter avec lui.

Ces mouvemens, quoique vifs pides, étaient trop confus pour qu' rendit compte; d'ailleurs une impr de ce genre a quelque chose de si sivement doux, que, par un in secret, on a soin d'écarter d'elle t qui pourrait la détruire ou l'altère vent ignorer qu'elle existe, afin laisser exister, et, dès sa naissance autres puissances de l'âme se re en arriere, comme par respect et ne pas troubler la souveraine qui régner sur elles.

Malvina s'était rapprochée l choise, mais ne paraissait pas e décidée à s'asseoir, lorsque mi Burton entra. Elle fit un mouveme surprise en voyant sir Edmond Seyn et s'adressant à Malvina avec un d'ironie: « J'accourais, ma belle cou pour vous sauver l'ennui d'une longue attente; mais je vois avec p que vous avez trouvé le moyen d' médier. — En sortant de chez madame, reprit Malvina, j'ai trou romances; elles sont nees dans ma j'ai cru m'y transporter en les chan pendant que j'en états occupée, sieur est entré..... — Oh! il est

reux. — Oui, mais doute, sir Edmond, je ne l'ai tant qu'aujourd'hui. — peut-être pas le seul, »

Birton avec bonheur.

« ce qu'elle voulait dire,

pareil soupçon, fit une

se retirer. Sa cousine

lorsque sir Edmond,

intention, s'approcha

avec vivacité : « Quoi !

bons vous perdre ! N'ai-

instant que pour nous

ne qu'on souffre en votre

moi cette cruelle retraite ?

avec invisible à tous les

en-vous, en vous laissant

adorée ? » Mistriss Bir-

dit : Malvina rougit

pas de dépit : un senti-

in inconnu, écarta un

bres nuages dont elle

et peut-être aurait-elle

x instances de sir Ed-

sentit qu'elle ne le de-

puisque mistriss Birton

it lui dire assez qu'elle

sa présence : aussi per-

son intention, et elle

e aussitôt.

sta chez elle de bonne

rés-midi. « Savez-vous,

ariant, que votre ren-

in a fait un grand effet,

and n'a pas pu parler

veulent le dire ? — En

le en rougissant. — Cela

sin, au reste, cela ne peut

as ; car quiconque vous

doit sentir que la ou

peut s'occuper d'autre

M. Prior, interrompit,

qu'est-ce donc qu'on a

le, et comment ai-je été

versation ? — Je suis

ce petit mouvement de

charmante amie ; il me

cette mortelle douleur

oile d'indifférence sur

commence un peu a

et mots firent rougir Mal-

vina : si on lui en avait demandé la cause,

sans doute elle n'aurait pas su la dire.

car elle ignorait que la curiosité seule

n'avait pas dicté sa question : mais appa-

remment que quelque chose en eût se

avait, et c'était ce quelque chose qui la

faisait rougir. « Sachez donc, continua

M. Prior, que sir Edmond a fait mille

questions sur vous : il a voulu savoir

quel motif vous avait conduite ici, et

pourquoi, renfermée dans votre appar-

tement, vous sentiez fuir tout le

monde. » De longs malheurs ayant altéré

la santé de madame de Serres et tout-

ement sa timidité naturelle, à regard

mistriss Birton, elle se sent dégoûtée

dans le monde, et c'est pour cela qu'elle

le craint et se fuit. — Je m'étonne, reprit

sir Edmond, qu'on puisse craindre ce

qu'on embête : il n'est point de cert

dont madame de Serres ne fût fortement

et, quant à moi, depuis que j'existe, je

n'ai rien vu qu'on put lui comparer. »

Malvina fit un mouvement : M. Prior,

l'attribuant à la surprise, ajouta : « Vous

êtes étonnée, je le vois, de la franchise

de sir Edmond envers une femme aussi

vaine d'elle-même que mistriss Birton ;

mais, je dois l'avouer à son avantage,

au milieu de la légèreté de ses goûts, de

son amour pour les plaisirs, et de tous

les défauts qu'on peut lui reprocher, il

a conservé une sincérité rare : et même

auprès de mistriss Birton, dont il con-

naît le caractère, et dont son sort de-

pend en partie, il n'a jamais su déguiser

la vérité. — C'est un éloge pour tous les

deux, reprit Malvina : car il est peut-être

aussi rare de savoir l'entendre que d'oser

la dire. — Mais comme il est le seul

jusqu'ici qui ait eu ce privilège. .... —

C'est peut-être la faute des autres, in-

terrompt encore Malvina : souvent on

est injuste en croyant n'être que vrai :

et, quand on accuse à tort, il ne faut pas

s'étonner d'être repoussé avec aigreur.

— Non, repliqua M. Prior, soyez sûre

que mistriss Birton ne supporterait de

personne ce qu'elle souffre de sir Ed-

mond : mais elle le ménage, parce que

l'objet de toute son ambition dépend en-

tièrement de lui. Vous savez peut-être qu'elle a promis de lui assurer sa fortune, à la condition qu'il épouserait lady Sumerhill : et ne pensez pas que ce soit dans la vue de faire son bonheur ; non, ce n'est pas elle qui s'occupe d'une pareille misère ; mais la famille des Sumerhill est une des plus anciennes de l'Ecosse et une des plus en faveur à la cour de Londres ; mais lord Stafford, oncle de la jeune personne, a promis, si ce mariage avait lieu, de faire sieger sir Edmond au parlement, et de joindre à cette terre-ci un hief qui donnerait à mistress Birton le droit de prendre le titre de lady ; et voilà les motifs qui la déterminent. Mais sir Edmond résiste : quoique joissant d'une fortune assez médiocre, il préfère son indépendance aux richesses et aux dignités. Sans rejeter précisément cette alliance, il la remet de jour en jour ; et la crainte qu'il n'y renonce, et de perdre par là un titre qui fait depuis long-temps l'objet de ses plus violents desirs, rend mistress Birton douce et flexible avec lui. Cette circonstance lui donne donc une sorte d'empire sur elle ; et je dois convenir que, lorsqu'il est ici, il n'en use que pour faire du bien, et qu'il force sa tante à répandre sur les pauvres de ce canton les dons qu'elle voudrait lui prodiguer pour se l'attacher. — Savez-vous, M. Prior, qu'un caractère qui use ainsi de son pouvoir doit être noble et généreux, et que je n'arrange point tant d'estimables qualités avec les vices qu'on lui attribue ? — Sur Edmond n'en le malheur, madame, d'être maître de lui de trop bonne heure, et, jete dans le monde sans guide, faute d'avoir eu réprimer ses premiers mouvements, ils sont devenus une source de corruption. Assurément son âme est grande et belle ; je l'ai vu même, dans plus d'une occasion, porter l'enthousiasme du bien jusqu'au délire ; sa parole est inviolable et sacrée, et nulle puissance ne l'y ferait manquer. Courageux jusqu'à la témérité, l'honneur lui est plus cher que la vie ; et son desintéressement est tel, que son peu de fortune

vient du sacrifice qu'il a fait de la sienne à sa sœur, afin de faciliter divers arrangements qui s'opposaient à un mariage qu'elle désirait. — Eh bien ! M. Prior, lui dit Malvina émue et en se penchant vers lui comme pour écouter plus attentivement. — Eh bien ! madame, c'est du sein de tant de vertus que s'élève une passion si desordonnée pour les femmes, jointe à une telle dépravation de principes, que, tandis qu'il est honnête et vrai pour le reste du monde, il les séduit et les trompe sans remords. Ce n'est pas seulement un penchant irresistible qui l'entraîne, c'est un calcul raisonne qui le conduit ; et, comme le désir ne naît chez lui que de l'attrait du sexe, et non du choix du cœur, il n'a connu que ces intrigues que l'occasion commence, que le plaisir achève, et que le dégoût détruit. L'amour, le véritable amour lui fut et lui sera toujours inconnu : ce n'est pas dans un cœur profane par la débauche qu'il allumera jamais ses feux.

Pendant la fin de ce discours, Malvina était tombée dans une profonde rêverie, et ne sembloit plus écouter M. Prior : celui-ci paroissant aussi plongé dans la méditation, lorsque miss Tomkins, ouvrant brusquement la porte demanda si miss Fanny était là. « Je la croyais avec vous, lui répondit Malvina avec une vivacité mêlée d'inquiétude. — Non, madame, je ne l'ai point vue depuis le dîner, et je l'ai cherchée en vain chez mistress Birton. — Ah ! mon Dieu ! » s'écria Malvina ; et, s'élançant aussitôt hors de l'appartement, elle parcourut toute la maison, mais inutilement. M. Prior, témoin de son inquiétude, sortit dans les cours pour chercher l'enfant, et Malvina, remontant en désordre en appelant à haute voix *Fanny ! Fanny !* entendit une voix qui lui répondait : elle crut reconnaître la voix de sa fille ; elle marche de ce côté, ouvre plusieurs portes, et, entrant dans un appartement qui lui était inconnu, aperçoit sir Edmond Seymour, seul avec la petite Fanny sur ses genoux. Le plaisir de la retrouver, l'inquiétude qu'elle

requé, et ne s'était occupée que des moyens d'empêcher sir Edmond de la voir; car, outre le penchant qu'elle lui connaissait pour les femmes en général, elle sentait qu'il y avait dans Malvina de quoi inspirer plus qu'un goût, et par conséquent de quoi la faire trembler pour l'union projetée avec lady Sumershall. Mais, d'un autre côté, il était essentiel de ne pas heurter l'humeur indépendante de ce fier jeune homme, en lui laissant voir que c'était à dessein qu'elle éloignait Malvina. Elle savait trop que c'eût été pour lui une raison de plus de vouloir la connaître, et que, ne s'étant jamais soumis à la volonté d'autrui, s'exposer à un de ses desirs, était risquer de l'exciter: aussi mettant-elle tout son art à lui persuader qu'elle s'efforçait d'attirer madame de Sorey au milieu d'eux, mais que ses efforts étaient vains, parce que le caractère de sa cousine, sauvage et misanthrope, ne cédait jamais à la complaisance. En les trouvant ensemble le matin, la crainte de voir tous ses projets détruits l'avait empêchée de contenir le premier mouvement d'humeur; mais, en réfléchissant, elle avait compris que pour pouvoir tromper Edmond, il fallait feindre un air satisfait lorsqu'un hasard, qu'elle n'aurait pu éviter, le ramenait à Malvina. Ainsi, domptant l'anxiété qu'elle éprouvait, elle fit beaucoup de caresses à sa cousine, et de frais pour être aimable: elle l'était beaucoup quand elle le voulait; chacun s'en aperçut, et elle plus qu'un autre: alors son amour-propre satisfait lui fit un peu oublier ses craintes, et la mit dans une situation intérieure assez douce pour donner de la grâce à tout ce qu'elle disait. La conversation, vive et brillante avec sir Edmond, devenant instructive et sentencieuse dans la bouche de M. Prior; ce qui l'aurait même rendue un peu grave, si Malvina n'eût tempéré cet effet en y repandant la teinte touchante et voluptueuse d'une tristesse qui n'était presque plus que de la mélancolie. Quant à mistress Melmor, si, à chaque phrase

de mistress Birton, elle n'eût murmuré tout bas: *Charmant! charmant!* en regardant les autres, comme pour leur dire: *Qu'il répondez-vous à cela!* sa présence eût produit à peu près l'effet d'un meuble de plus dans l'appartement. Pour sa fille, qui ne savait causer qu'à l'aide de la plaisanterie et de ces petites phrases entrecoupées à l'usage des esprits frivoles et superficiels, elle était peu propre à prendre un rôle dans une conversation sérieuse et suivie: aussi ne manquant-elle jamais l'occasion de se moquer de ceux qui y trouvaient du plaisir; et, sur ce point, depuis longtemps madame de Sorey et M. Prior étaient l'objet de sa raillerie. Elle avait espéré mettre sir Edmond dans son parti, parce qu'étant connu par son talent pour le persiflage, rarement ce genre s'unit à un fond solide. Mais il possédait tous les genres d'esprit, et savait être profond dans la solitude, comme brillant dans le grand monde. Elle s'en aperçut avec dépit; et, irritée du plaisir qu'il semblait prendre à discuter avec Malvina, et du silence qu'elle était obligée de garder, elle se mit à boudier dans un coin. A plusieurs reprises, Malvina lui adressa la parole et lui fit plusieurs prévenances; mais toutes furent repoussées avec aigreur, et le ton sec de ses réponses déterminait Malvina à ne plus lui parler. A la fin miss Melmor s'ennuya d'un rôle qui convenait si peu à son goût, et, se levant avec humeur, elle fut s'asseoir devant un piano qui était au bout de la chambre, et préluda quelques airs. Malvina fut la première à se rapprocher d'elle pour l'écouter; elle loua beaucoup son talent et sa brillante exécution. Miss Melmor, la regardant, comme si elle eût fait peu de cas de ses éloges, appela sir Edmond, et lui proposa de chanter un duo italien. « Non, non, dit mistress Birton, puisque nous voilà réunis, exécutons plutôt quelques morceaux de ces partitions d'opéra français. Quoi! vous avez ici *Armide*, *Alexandre*, *Oedipe*, tous ces immortels chefs-d'œuvre de no-

que, sans le démêler elle-même, l'instinct lui faisait craindre que les autres ne le divinassent.

La voilà donc encore solitaire; les jours se passent : mistress Birton vient la voir souvent, dans le but secret de lui ôter tout prétexte de descendre; elle évite de lui parler d'une réunion que Malvina n'ose pas proposer, et feint, auprès de son neveu, de ne jamais monter chez sa cousine sans employer les sollicitations les plus puissantes pour l'engager à l'accompagner, mais infructueusement.

Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche matin la petite Fanny entra, en sautant, dans la chambre de sa mère, et lui dit, tout essouffée : « Azoleta est en bas, maman; comme l'école est fermée aujourd'hui, elle vient jouer avec moi : veux-tu que nous allions faire ensemble des boules de neige dans la cour ? — Et qu'est-ce qu'Azoleta, mon enfant ? — C'est la petite fille si jolie qui chante si bien, et qui parle comme nous — La filleule de sir Edmond ? » repart Malvina en rougissant un peu. — Oh, maman; mais est-ce que cela empêche qu'elle ne puisse être bonne ? — Non, mon enfant; au contraire, sir Edmond est fort bon lui-même, je crois. — Eh bien ! maman, imagine-toi que ma bonne dit tous les jours que non, que c'est un menteur, et qu'il fait semblant d'être amable pour attraper les autres, et puis encore tout plein de choses que j'ai oubliées. — Tu fais bien, ma Fanny, d'oublier le mal qu'on te dit des autres; mais va joindre ta petite compagne, j'en ai vous trouver dans un instant. » La pet le sortit, et Malvina, se tournant aussitôt vers miss Tomkins, lui dit : « Pourquoi repetez-vous à cet enfant des propos, des contes que vous ne devriez pas écouter vous-même ? Je peux bien assurer madame, que ce ne sont pas des contes, et que très-certainement je ne dis pas la moitié de ce que je dis. — Mais j'espère, en effet, que ce n'est pas Fanny que vous prendriez pour confidente de tous les rapports qu'on s'amuse à vous faire. — Assurément, madame; car, lorsque mistress Tass vient

dans ma chambre, nous avons toujours soin de nous entretenir à voix basse.....

Ah ! si madame savait la manière dont sir Edmond se conduit ici !..... — Dispensez-vous de me le dire, Tomkins, répondit-elle, je ne suis point curieuse de le savoir. »

Malvina sortit alors de sa chambre, non sans éprouver un léger mouvement de curiosité sur la manière dont sir Edmond se conduisait; mais, eût-il été plus fort encore, elle aurait rougi de le satisfaire par le rapport d'un domestique, ou le bavardage d'une femme de chambre. Sans savoir précisément quels étaient les torts dont on accusait sir Edmond, elle devint assez de quelle espèce ils pouvaient être, et, malgré son indulgence ordinaire, elle ne se sentait pas disposée à leur en accorder. Tout en rêvant ainsi, elle se trouva dans la cour. Azoleta vint se jeter à son cou avec une tendre ingénuité, et Fanny ne tarissait pas sur les bonnes qualités de sa nouvelle petite compagne. Tandis que, pour s'échauffer, Malvina s'amusait à courir avec les enfants, sir Edmond parut à quelque distance; il marchait fort vite; en la voyant, il la salua, mais passa son chemin sans s'arrêter. Malvina ne s'attendait pas à le voir, et, dans la disposition où elle était à son égard, peut-être n'en avait-elle pas envie, mais elle s'attendait encore moins au peu d'attention qu'il lui marquait. Surprise de ce procédé, elle le suivait des yeux en silence, lorsque Azoleta vint lui dire tout bas à l'oreille : « Je parie que je devine où va mon parrain. — Peut-être ne veut-il pas qu'on le sache, Azoleta — Assurément, car il ne veut jamais qu'on dise quand il fait plaisir à quelqu'un; mais venez avec moi, et vous verrez si je me trompe. »

La petite fille se mit à courir; Fanny la suivit et Malvina aussi, non pour aller surprendre sir Edmond, mais pour retenir les enfants et les empêcher de commettre une indiscretion : elle les appelait, ils n'en tenaient compte et couraient toujours. Arrivés à la porte d'une petite maison basse qui se trouvait dans une des basses-cours les plus reculées, Azo-



retraitée à lui avant de vous avoir vue. — Ne parlez pas tant, ma mère, interrompit sir Edmond, qui paraissait uniquement occupé de l'état de la malade, n'épuisez pas vos forces; prenez quelques gouttes de ces cordiaux; et voyez si vous souhaitez la présence de M. Prior.

— Azoleta a été le chercher, dit Fanny, qui se cachait sous la robe de sa mère, n'osant pas regarder la vieille Norton, de peur de la voir mourir. — Mais je m'étonne que lorsque quelqu'un est malade, M. Prior n'en soit pas le premier instruit, demanda Malvina à une femme qui paraissait être une parente de la vieille Norton. — Oh! madame, répondit-elle, il est si occupé, qu'on craint de le déranger: on le trouve toujours à écrire dans son cabinet.... de beaux discours, assurément, mais qui ne lui laissent pas le temps de venir nous voir.... Ce n'est pas qu'il ait jamais refusé personne, lorsqu'on a été le chercher.... Non, je ne puis pas dire cela, et alors il sait dire de bien belles choses.... » L'entrée de M. Prior interrompit le discours de cette femme. Le premier objet qui le fixa fut moins la malade que Malvina; et, s'approchant de celle-ci, il lui dit: « Vous êtes donc venue être témoin de ce moment terrible, de ce moment critique où l'âme inquiète et tremblante arrive sur les frontières d'un monde inconnu? — M. Prior, lui dit sir Edmond tout bas et en montrant la nourrice, tâchez de trouver quelques paroles de paix à la portée de son intelligence, et qui rassuraient son cœur. »

Malvina se leva, et, cédant à M. Prior la place qu'elle occupait auprès de la malade, elle s'appuya sur le dos du fauteuil auprès de sir Edmond. — Eh bien! ma pauvre Norton, lui dit M. Prior, votre cœur et votre chair défaillent; mais que Dieu soit votre force, et il sera votre portion à jamais; dussiez-vous marcher dans la vallée de la mort, ne craignez aucun mal tant qu'il sera avec vous; que son bâton et sa houlette vous rassurent<sup>1</sup>. — Ah! monsieur, que

sa volonté soit faite, et non la mienne; je m'y soumetts sans murmurer; et puisse notre divin Sauveur intercéder pour moi! — Confiez-vous dans la clémence du Très-Haut, bonne Norton, car c'est un bon père qui sait de quoi nous sommes faits, qui se rappelle que nous ne sommes que poudre, et avec lequel il y a pardon, afin qu'il puisse être aimé autant qu'il est craint. — Et pourquoi douterais-je de sa miséricorde? Il est témoin que je n'ai jamais fait de mal à personne; mais, si je regrette la vie, c'est à cause de ma pauvre famille, qui reste dans la misère: tant que j'ai vécu, j'ai partagé avec elle les bienfaits de mon fils Seymour; mais, en me perdant, que lui restera-t-il? — Moi, ma bonne mère, moi, reprit vivement sir Edmond: soyez sûre qu'elle ne manquera jamais de rien tant que je posséderai quelque chose. — Je sais que mon Edmond a un excellent cœur, reprit la vieille nourrice en versant ses dernières larmes, et je compte sur ses promesses, mais il n'est presque jamais ici, et alors.... — Moi, j'y serai toujours, interrompit Malvina, et je tâcherai de suppléer à ce que l'éloignement de votre fils ne lui permettra pas de faire. — Oui, ma mère, ajouta sir Edmond, ému et satisfait de pouvoir prendre un engagement de concert avec Malvina; nous vous jurons tous deux de nous entendre et de nous réunir pour veiller à la prospérité de vos enfants. » Malvina avança la main pour prouver qu'elle était de moitié dans le serment, et sir Edmond, la saisissant avec vivacité, la posa entre les siennes sur les genoux de la malade; celle-ci, touchée de leur action, et tranquille sur le sort de sa famille, articula faiblement ces paroles: « Laissez-moi désormais, Seigneur, aller en paix », et expira au bout de quelques minutes.

En s'en retournant au château, la physionomie de M. Prior était plus grave, celle de Malvina plus recueillie, sir Edmond lui-même était plus sérieux.

<sup>1</sup> Ps. cxxiii, v. 4.

<sup>2</sup> Cantique du Récueil.

ma solitude; et, si je croyais que mon éloignement affligé mistress Birton, je pourrais bien.... — Ma tante! ma tante! s'écria sir Edmond en prenant la main de Malvina et l'entraînant dans l'appartement de mistress Birton, voilà madame de Sorey qui prétend que je plaisante lorsque je l'assure que vous vous désolerez d'être privée de sa société: joignez vos prières aux miennes, ma chère tante, et peut-être l'emporterons-nous. » Mistress Birton rougit, mais prenant son parti sur-le-champ: « Ma cousine sait, dit-elle, combien sa présence m'est chère: si je n'ai point voulu gêner son goût extrême pour la retraite, elle aura apprécié, j'espère, le désintéressement qui me faisant préférer son repos à mon plaisir, mais, puisqu'elle commence à se lasser de cette vie retirée, je suis prête à accueillir son changement avec une grande joie. » La réponse équivoque de mistress Birton laissait Malvina incertaine, lorsque sir Edmond, impatient d'en avoir une positive, s'écria: « Je vois assez clairement, ma tante, qu'il faut me décider à vous quitter; tant que je serai près de vous, madame de Sorey n'y viendra qu'à contre-cœur.... J'adopte votre projet, Edmond, interrompit vivement mistress Birton, vous perdez votre temps ici: des devoirs, des engagements vous appellent à Edinbourg; retournez-y; alors, du moins, ma belle cousine sera libre.... — Ce ne sera point monsieur qui pourra gêner ma liberté, interrompit Malvina à son tour avec un peu de gravité; qu'il reste ou qu'il parte, mon goût ne m'en portera pas moins à rester seule, de même que sa présence ne m'empêchera pas de céder à votre désir, s'il est vrai, ma cousine, que vous attachiez quelque prix à ma société. » Mistress Birton n'avait aucun motif de se refuser à cette ouverture; d'ailleurs, elle songea que, puisqu'elle ne pouvait éviter que sir Edmond ne vît Malvina, il valait encore mieux que ce fût en sa présence; et, de ce moment, il fut convenu que Malvina se

réunirait à la société, comme elle avait fait avant l'arrivée de sir Edmond.

## CHAPITRE X.

### DES CONVERSATIONS.

DURANT le dîner seulement, mistress Birton apprit que la mort de la bonne Norton avait causé l'entrevue de sir Edmond et de Malvina; elle ne savait seulement pas que cette femme fût malade. Comme elle ne s'intéressait à personne, personne ne lui venait raconter ses maux; et les vassaux, qu'elle se vantait de protéger, souffraient et mouraient le plus souvent sans qu'elle en fût informée. Devorée par l'ambition, elle entretenait une correspondance active avec milord Stafford, afin qu'il restât fidèle à leurs engagements, et pressait vivement son neveu d'aller les remplir; mais, chaque jour, sir Edmond trouvait de nouveaux prétextes pour éluder son départ. Jamais il n'avait fait un si long séjour à Birton-Hall; mais Melmor s'en faisait tous les honneurs; mais mistress Birton, qui entrevoyait la vérité, était dans des tranges continuelles, et ne rêvait qu'aux moyens d'éloigner son neveu, ou de se brouiller avec Malvina; mais avec un caractère indépendant comme celui du premier, il fallait user de persuasion et non d'autorité, et le caractère despotique de mistress Birton se prêtait peu à ce moyen. D'un autre côté, avec le caractère doux de Malvina, comment parvenir à se brouiller avec elle sans lui donner de justes sujets de plainte qui la rendraient plus intéressante aux yeux d'Edmond? et d'ailleurs, en l'éloignant, qu'y gagnait-elle? Malvina n'était-elle pas libre de se fixer où elle voulait? Pourrait-elle empêcher que son neveu ne la vît avec plus de liberté peut-être qu'à Birton-Hall, et qu'il ne vint à découvrir alors les ruses qu'elle avait employées pour l'éloigner de Malvina? Dans cette perplexité, elle se détermina

à se tenir sur ses préjugés qu'elle métrérait avec tant elle lui poignit sir Edmond à jeune homme très-élevé, ses, amoureux d'intrigues, et fait l'honorable mariage qui proposa que parce qu'il le romme un frein à ses débordements quelle lui des joies, ma sœur, lui disait-elle avec une saine : malgré les efforts sans le mon neveu, je l'ai vu tel-let, peut lui procurer un état qui l'éleve aux dignités et à ses sublimes intrigues, je les tous les biens, je m'en dé-berai si j'en puis. Plein de reconnaissance, il avait subi sa volonté, et, sûr de son être engagé ses parole et té-à l'honneur ; et, l'état après en être tel point, lorsque lady Stanholpe se résolut, à cause de lui, grande partie d'Edimbourg, d'aller peut-être l'inspiration de l'inspiration à l'ins-derait j'ai l'honneur la validité ! s'en-voit j'ai, bonne cousine, sentir ses torts, ainsi que la où il est de se rendre à Edim-Elle dit : madame, répondit quelle influence puis-je avoir sur les et les opinions de sir — Fort peu, je le crois ; car que qu'il avait moins d'attrait pour vous que pour toutes m'qu'il a données, parce qu'ap-à vous n'étiez pas une de ces l'ins vives et brillantes qui l'a-à quel lui l'embellissent ; mais l'a pas de goût, du moins d'op d'estime pour vous ; je pas étonnée qu'il ne fit quel-les pour acquiescer la vôtre ; plus, si vos réflexions sont le, du moins ne peuvent-elles . — Je vous assure, madame, Malvina, que je me trouve fort de pour vous obliger : il sem-égarer à sir Edmond que je l'ins affaire à laquelle je suis

absolument étrangère, et que je lui donne des conseils quand il ne m'en demande point. — Aussi, ma chère, n'est-ce que d'idées générales qu'il faut s'entretenir devant lui : répéter qu'un homme qui a donné des espérances de mariage à une femme est inexorable de les tromper ; qu'une union ne peut être heureuse que par l'opulence et les dignités.... Mais le voici : n'ayons pas l'air de nous entendre, et ayez soin d'appuyer ce que je dirai, à moins, ajouta-t-elle en voyant l'incertitude de Malvina et la fixant d'un air significatif, que quelques causes particulières ne vous en éloignent. »

Le soupçon que cette dernière phrase renfermait n'échappa point à Malvina : l'appâtait-elle en se taisant, ou parlait-elle d'un lien qui lui semblait bien plus propre à contenter l'ambition de mistress Birton qu'à faire le bonheur de sir Edmond ? Dans cette incertitude, elle se tut, et attendit ce que la suite de la conversation pourrait lui fournir de convenable à dire.

Mistress Birton n'avait encore fait que quelques questions insignifiantes, lorsque miss Melmor entra, une gazette à la main. — Ah ! bon Dieu ! s'écria-t-elle, quelle superbe fête on va donner à Edimbourg, chez milord Stanholpe ! — Chez milord Stanholpe, frère de lady Sumnerhill ? demanda mistress Birton à son neveu. — Oui, répondit-il assez négligemment. — Ah ! quelle serait ma joie si je pouvais y assister ! s'écria miss Melmor. — Sans doute, vous ne vous dispenserez pas de vous y rendre, Edmond ? demanda assez sévèrement mistress Birton. — Eh quoi ! madame, vous croyez que je pourrais quitter la société où je me trouve, et braver le temps qu'il fait, pour courir à une de ces fêtes que l'oisiveté rend négligentes peut-être, mais que l'habitude rend insipides ? — Si ce n'est pour la fête, Edmond, ce sera pour y faire partie de cette société brillante et choisie qui s'y réunira. — Ah ! madame, si vous connaissiez la fastidieuse monotonie qui ré-

gne a présent dans le grand monde !....

— Mais les femmes, Edmond ; se peut-il que vous oubliiez cette charmante mortie du monde ? — Les femmes, madame, ne se donnent plus la peine de l'embellir ; elles sont devenues si nonchalamment frivoles, que tout ce qui ne les berce pas les fatigue. — Vous êtes devenu bien difficile, reprit mistress Birtou en contenant son humeur ; et je serais curieuse de connaître la cause d'un changement aussi inattendu. » A ces mots, miss Melmor se rengorgea avec orgueil, comme pour dire que c'était elle ; Malvina, qui se croyait bien loin d'être intéressée dans tout cela, continua son ouvrage sans changer d'attitude ; sir Edmond ne répondit point à sa tante, et celle-ci ajouta, après un moment de réflexion : « Au reste, s'il est vrai que les plaisirs vous fatiguent, et que les femmes vous ennuiant, j'en tire un heureux augure pour votre réforme ; des l'instant que le monde déplaît, et que la solitude a des charmes, on cherche à l'embellir en y appelant une compagne, et je dois croire qu'enfin vous n'êtes pas si éloigné d'un bien sérieux, et que vous allez penser à tenir la parole que vous avez donnée.... — Dites donc que vous me conseillez de donner, madame. — Vous faites là une subtile chicane, Edmond ; car, sans vous être positivement engagé, vous savez bien que la famille de lady Sumerhill regarde votre mariage comme une affaire arrangée ; et, je vous le demande, n'êtes-vous pas sûr que cette jeune personne vous attend à la fête de son frère ; et, si vous lui avez donné lieu d'y compter, n'êtes-vous pas coupable de tromper ses espérances ? — Ma foi, madame, répondit-il vivement, je ne lui ai jamais adressé que de ces galanteries qu'on distribue au hasard à toutes les femmes, sur lesquelles on surfait par habitude comme on rabat par expérience : c'est une monnaie dont tout le monde connaît la valeur ; et, lorsqu'on s'y trompe, c'est bien plus la faute de celle qui la reçoit que de celui qui la donne. »

Malvina leva la tête, le regarda fixement : il parut embarrassé, s'agita sur sa chaise, et mistress Birtou reprit : « Peut-être n'accuseriez-vous pas lady Sumerhill d'avoir cru trop facilement à vos protestations, si vous vouliez vous rappeler l'air dont vous les avez dites, et, puisque vous êtes si profond dans l'art de tromper les femmes, il n'est pas généreux de les blâmer lorsqu'elles sont victimes de vos dangereux artifices.

En vérité, madame, interrompit-il, trouble de s'entendre faire de pareils reproches devant Malvina, je ne suis jamais ni faux ni perfide : sans doute j'ai souvent de la finesse auprès des femmes ; mais, tel usage que j'en aie pu faire, j'ai toujours été en reste avec elles ; et dans ce monde, où leur coquetterie nous tient sans cesse en état de guerre, il faut bien, pour s'en défendre, se servir de leurs propres armes : d'ailleurs, lorsqu'elles se font une gloire de la finesse, pourquoi m'en feraient-elles un crime, et appelleraient-elles chez moi un tort du cœur ce qu'elles nomment chez elles un avantage de l'esprit ?

— Je crois, répondit assez sérieusement Malvina, que, si la finesse est regardée avec indulgence chez les femmes, c'est qu'il semble que la nature leur permette ce moyen de dérober quelques instants à la dépendance où elle les condamne : mais les hommes ne s'abaissent-ils pas en usant de cette arme des faibles ? Eux, libres et indépendants, pourquoi ne sont-ils pas si délicats ? Quand le besoin ne commande pas l'adresse, on ne l'emploie que pour tromper : ainsi je crois que, lorsqu'ils dissimulent, ce n'est pas pour sauver du mal, mais pour en faire aux autres. — Madame de Sorry a raison, ajouta mistress Birtou, et ce n'est que pour déchirer le cœur de lady Sumerhill que vous avez cherché à vous en faire aimer. — Ah ! mon Dieu, ma tante, s'écria de pitié, reprit sir Edmond : les femmes, à présent, n'ont plus le cœur si faible, comment le déchirerait-on ? on ne le touche même pas ; la vanité le tient sous

en garde, c'est un rempart impénétrable qui empêche tout autre sentiment d'y pénétrer. — Est-ce vous, Edmond, qui osez faire un semblable reproche? vous qui n'avez séduit lady Sumerhill que par vanité, qui ne restez ici que pour affliger cette intéressante personne, et augmenter son penchant ou excitant son inquiétude; et cela, je vous le dirai, est une bien pitoyable vanité. Qu'en pensez-vous, ma cousine? ne trouvez-vous trop sévère? — Pas dans votre jugement, madame, répondit Malvina, mais dans votre supposition; car vous ne devez pas mettre en doute que sir Edmond, l'excellent fils de la digne mistress Norton, ne se hâte d'aller mettre fin aux tourments de l'intéressante femme dont il est aimé. » A ces mots, miss Melmor jeta sur Malvina un regard de colère et de reproche; et se levant, elle marcha dans la chambre, comme ne pouvant plus commander à son impatience. « La distinction de madame est très-présente, répondit sir Edmond d'un ton piqué, et sans doute je m'y serais rendu, si je ne voyais, par l'annonce de cette fête, qu'elle doit avoir lieu dans trois jours, et par conséquent il n'est plus temps de partir. — En vérité? ajouta mistress Birton en parcourant la feuille d'un air inquiet; mais du moins, Edmond, si ce n'est plus pour le fête que vous retournerez à Edimbourg, que ce soit par considération pour la jeune personne; elle doit être si surprise de ne vous avoir pas vu chez son frère, qu'il y aurait de la barbarie à la faire souffrir plus long-temps..... Ne le pensez-vous pas ainsi, cousine? — Je ne sais, madame, jusqu'à quel point les affections de cette jeune personne sont engagées; mais, pour peu qu'elles le soient, et que sir Edmond s'avoue à lui-même y avoir volontairement contribué, je l'estime trop pour croire qu'il se fasse un jeu des peines qu'on souffre pour lui, et..... — Ma chère, interrompit vivement miss Melmor, n'entendez-vous pas votre petite Fanny qui crie? sans doute elle s'est

fait grand mal. — Je n'entends rien, dit Malvina en se levant et prêtant l'oreille. — Oh! je suis bien sûre de ne me pas tromper, et je vais y aller voir. » Malvina, inquiète, sortit avec miss Melmor; mais à peine furent-elles hors du salon, que la dernière s'arrêta, et dit : « Je n'ai feint d'entendre crier Fanny que pour rompre une conversation qui m'était insupportable, et pour vous demander, ma chère, quel intérêt vous excite à éloigner sir Edmond. Si c'est pour faire votre cour à mistress Birton, je vous dirai que cela ne répond pas à ce caractère de grandeur et de générosité qu'on vous attribue, et dont M. Prior nous rebat sans cesse les oreilles. — Pour votre propre intérêt, ma chère, reprit Malvina avec un souris presque dédaigneux, je vous engage à ne pas former des soupçons qui tournent plutôt au détriment de celui qui les conçoit que de celui qui en est l'objet; et quant à ce qui regarde sir Edmond, il me semble que ce que j'ai dit est si naturel et si simple, que je m'étonnerais, au contraire, que vous n'ayez pas appuyé mon avis. — En vérité, je dois en être fort tentée, reprit miss Melmor, lorsque sir Edmond ne reste ici qu'à cause de moi; quand il m'aime passionnément, que son intention est de m'épouser, et qu'il m'a promis d'abandonner lady Sumerhill en ma faveur! Mais ceci est un secret, et je ne vous le confie que pour vous faire sentir combien vos sermons doivent nous être insupportables à tous deux. — Mais, si les choses en sont à ce point, reprit très-froidement Malvina, qu'avez-vous à craindre? Supposez-vous que l'opinion d'une femme qui est aussi étrangère que moi à sir Edmond puisse l'emporter sur la passion qu'il a pour vous? — Non, pas précisément, madame, reprit miss Melmor; mais il pourrait peut-être se laisser troubler par de grandes phrases, des airs sentencieux; et, à moins que vous ne vouliez lui faire impression pour votre propre compte, je vous serai obligée de ne plus vous char-



ger du soin de le prêcher. — En achevant ces mots, elle rentra précipitamment dans le salon, sans attendre sa réponse.

Malvina, depositaire des confidences de mistress Birton et de celles de miss Melmor, déjà en butte aux malignes interprétations de toutes deux, se serait trouvée dans une véritable perplexité, si la droiture de ses intentions et la pureté de sa conscience ne l'eussent mise au-dessus des difficultés de sa situation. Ne connaissant point assez la vérité des choses dont on lui parlait, pour savoir de quel côté était la justice, elle se résolut à rester absolument neutre sur tous les intérêts qui s'agitaient autour d'elle; mais ce parti, le seul qui convint à son caractère, desobligeait également mistress Birton et miss Melmor; et, s'il ne lui en fit pas des lors deux ennemies, du moins il les disposa à le devenir.

Depuis la confidence de miss Melmor, Malvina était peut-être plus froide et plus réservée avec sir Edmond. Elle ne descendait jamais que lorsque toute la société était réunie, et même alors feignait de ne pas entendre les choses flatteuses qu'il ne perdait jamais l'occasion de lui adresser : elle ne se sentait à son aise qu'avec M. Prior; et, quand il venait chaque matin chez elle la faire travailler à la langue arabe, l'amitié et la confiance prolongeaient bien souvent l'heure de la leçon jusqu'à celle du dîner.

L'usage de la maison était qu'après le déjeuner, qui se faisait en commun, chacun se retirât toute la matinée dans sa chambre, et Malvina était plus exacte que personne à le suivre; un matin cependant, ne voyant point Fanny auprès d'elle à l'heure où elle avait coutume de lui donner quelques leçons, elle descendit pour la chercher, et la trouva dans le salon, qui jouait avec sir Edmond Seymour. En le voyant, elle fit quelques pas en arrière, et, appelant l'enfant, elle se disposait à se retirer, lorsque sir Edmond s'avança vers elle, et lui dit : — Puisque le hasard me fournit l'heureuse occasion d'être un moment seul avec vous, madame, permettez-moi

de tâcher de ne pas la manquer et d'obtenir de vous une audience de quelques minutes. — Malvina rougit, fit une légère inclination; sir Edmond ne demanda pas un consentement plus formel, et, fermant la porte, il la conjura de s'asseoir, se plaça auprès d'elle, et lui parla ainsi : — L'espoir de vous voir prendre quelque intérêt à ma situation, madame, n'est point ce qui m'engage à vous parler; je sais trop que vous ne m'avez pas jugé digne de vous en inspirer; mais, comme vous parutes appuyer l'autre jour le desir que mistress Birton manifestait de me voir retourner à Edimbourg, je voudrais savoir, s'il n'y a pas d'indiscrétion du moins, jusqu'à quel point ma tante vous a instruite des affaires qui peuvent m'y appeler. — Je n'ai su d'elle, reprit Malvina, que ce qui a été dit devant vous : que vous avez promis votre main à une jeune personne charmante qui vous aime; que vous l'abandonnez précisément parce qu'elle vous aime, et pour mille autres qui ne la valent pas; voilà tout, monsieur. — Voilà tout, répliqua sir Edmond en la regardant avec un mélange d'inquiétude et de tendresse; et c'est bien assez, je suppose, pour avoir fixé définitivement votre opinion sur mon compte. — Puisque vous m'interrogez, répondit-elle, je conviendrais que j'ai été surprise qu'on pût reprocher au bienfaiteur de tant de malheureux, au parrain d'Azoleta, au fils de la dignité Norton, de mettre sa gloire à manquer auprès des femmes de cette noble franchise, de cette délicate probité qui, à mon gré, constituent le véritable honneur d'honneur. — Je ne prétends point me disculper de tous les torts qu'on m'attribue, madame, répondit-il : sans doute j'en ai eu beaucoup, et j'avoue même qu'en arrivant ici j'étais loin de les considérer du même œil dont je les vois à présent; mais, sans entrer dans les motifs d'un changement que celle qui en est cause refuserait peut-être d'écouter, je ne contenterai de rectifier plusieurs erreurs que le récit de mistress

« a dû faire maître dans votre as-  
 je n'ai jamais pris aucun engage-  
 ment avec lady Sumerhill, madame, et  
 l'ai jamais aimée; quelque par-  
 fait belle, elle n'a point ce qui tou-  
 che qui plaît. *Jamais, a dit un de  
 vôtres, vous n'assignerez de cause  
 amour, elle n'est point dans les  
 du visage, mais dans le cœur de  
 lui* : le mien a toujours été moi-  
 elle; et, comme son caractère non-  
 est et frivole n'est susceptible d'un  
 sentiment vif, j'ai lieu de croire  
 la sorte de préférences qu'elle a dal-  
 m'accorder ne peut nuire à son re-  
 — Alors, monsieur, répliqua Mal-  
 vina, peut-être mistress Birton vous  
 a-t-elle de ne l'avoir pas avertie  
 lût de vos dispositions, et de lui  
 laissé faire des avances que vous  
 n'êtes sûr de confirmer. — Si je n'ai  
 déclaré dès le premier moment  
 refusais de m'unir à lady Sumer-  
 répondit sir Edmond, c'est que,  
 n'ai alors aucune idée sur le bonheur  
 gai, je croyais que, comme tant  
 res, je pourrais me résoudre à  
 bre une compagne comme on fait  
 arché, et, sous ce point de vue,  
 Sumerhill me convenait assez; mais,  
 je qu'un événement inattendu a  
 pé toutes mes idées et mes prin-  
 , et qu'un choix, que je regardais  
 différemment, me paraît aujour-  
 si précieux, que toute ma destinée  
 pend, j'ai dû renoncer à lady Su-  
 hill; je l'ai fait de fond de mon cœur,  
 et d'autant moins de scrupule, que,  
 se je vous l'ai déjà dit, jamais je  
 donné de parole à cet égard ni à  
 à sa famille : si ma tante a donné  
 me, c'est sa faute, je ne l'en avais  
 bargée, et je ne crois pas devoir  
 son inconséquence du bonheur de  
 ma vie. Ne le pensez-vous pas,  
 me? — Oui, monsieur, répondit  
 me, convaincue que tout ce qu'il  
 entendre se rapportait à miss  
 or; et je pense aussi que votre nou-  
 choix n'éprouvera aucun obstacle

de la part de mistress Birton, si elle  
 peut croire qu'il vous rende heureux;  
 sans doute il ne vous manque que de le  
 lui annoncer pour le voir confirmer; et,  
 quant à moi, monsieur, touchée de la  
 confiance que vous m'avez de me témoi-  
 gner, soyez assuré de la sincérité de mes  
 vœux pour l'accomplissement des vôtres. » Ce compliment fit assez connaî-  
 tre à sir Edmond combien elle était loin  
 de le comprendre; mais l'air excessive-  
 ment froid dont elle le prononça lui  
 donna quelques espérances; ce ton était  
 si peu naturel à Malvina, que, pour le  
 prendre, il fallait qu'elle fût affectée  
 d'un sentiment très-particulier; il ne  
 voulut pas s'expliquer davantage avant  
 d'en être sûr; et ils se séparèrent sans  
 que la conversation eût été poussée plus  
 loin.

## CHAPITRE XL

### QUELQUES LÉGIS INCIDENTS.

SIR Edmond ne négligeait jamais l'oc-  
 casion de dire une chose tendre ou agréa-  
 ble à Malvina, mais toujours un peu  
 voilée; de sorte qu'elle ne voyait dans  
 cette obscurité qu'un moyen indirect  
 qu'il prenait pour s'adresser à miss Mel-  
 mor; et, sous l'ombre de cette certitude,  
 elle se permettait de l'écouter, de le  
 trouver aimable, de se plaire avec lui,  
 de prendre le plus vif intérêt à tous les  
 éloges et aux récits d'Azoleta : cepen-  
 dant le trait s'enfonçait; aura-t-elle la  
 force de l'arracher, lorsque la chimère  
 de miss Melmor s'évanouira, et qu'elle  
 verra distinctement que c'est elle, elle  
 Malvina, qui est l'objet aimé?

Un soir, après le thé, la conversation  
 roulait sur les mœurs du temps et la  
 corruption générale, lorsqu'elle fut in-  
 terrompue par des lettres qui obligèrent  
 mistress Birton de passer dans son ca-  
 binet; M. Prior, dont l'esprit était assez  
 porté vers les comparaisons et les maxi-  
 mes, continua le sujet dont on s'était  
 entretenu, en disant : « C'est ainsi que

les voluptés des sens ressemblent à un torrent écumeux. — Ah ! bon Dieu ! M. Prior, s'écria vivement miss Melmor, allez-vous prêcher ? épargnez-nous, de grâce, et laissez-nous profiter de l'absence de mistress Birton pour causer de choses moins mortellement ennuyeuses. » Et aussitôt elle se mit à faire plusieurs frivoles questions à sir Edmond, qui lui répondit sur le même ton. M. Prior haussa les épaules et sortit ; Malvina se mit à lire dans un coin de la cheminée, et mistress Melmor resta sans rien dire : c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

« Apprenez-moi, sir Edmond, combien de temps vous a fixé la femme que vous avez le plus aimée ? lui demanda miss Melmor dans le courant de la conversation. — Je serais fort embarrassé de vous le dire, répondit-il en feuilletant un livre qu'il tenait entre ses mains ; car il me semble à présent que je n'en ai jamais aimé aucune. » A ces mots, Malvina continua d'avoir toujours les yeux sur son livre, mais elle ne lisait plus. « Quoi ! de toutes celles à qui vous l'avez dit, nulle ne vous a fait brûler d'une ardeur véritable ? — Peut-être leur vanité se l'est-elle imaginée, et me le suis-je figure moi-même ; mais comment oser donner le nom d'amour à ces ardeurs éternelles qui durent à peine quelques mois ? — Puis-je croire qu'au milieu de toutes les beautés qui embellissent les fêtes de Londres et d'Edimbourg, aucune ne vous ait paru digne d'attachement ? — Aucune, du moins, ne m'en a inspiré. — Comment faut-il donc être pour vous plaire ? » reprit-elle en contenant sa joie, et sûre qu'il allait lui dire à l'oreille comme vous. Au lieu de cela, il ouvrit le livre qu'il tenait et lut avec chaleur le morceau suivant : « Nombre de femmes ont attiré mes vœux et intéressé mon âme ; plus d'une fois la mélodie de leur voix captiva mon oreille trop attentive à les écouter, plusieurs belles me plurent, l'une pour une vertu, l'autre pour une autre, mais une beauté parfaite, je ne la trouvai jamais »

toujours quelque défaut jaloux à côté de la plus belle de ses grâces en détruisait les charmes. Mais elle ! elle incomparable, accomplie en tout, le ciel la forma du trait le plus parfait de chacune de ses créatures ! » Il appuya sur cette dernière phrase, en jetant sur Malvina un regard si tendre et si expressif, qu'elle en fut troublée jusqu'au fond de l'âme, et de ce moment elle entrevit que, s'il eût réellement aimé miss Melmor, c'eût été elle qu'il eût regardée ainsi.

Sans doute cette jeune personne fit la même réflexion, car elle bouda tout le monde le reste de la soirée, et particulièrement Malvina. « A propos, Edmond, lui dit mistress Birton au moment où chacun se préparait à se retirer, votre nouvel appartement ne tardera pas à être prêt, et à votre retour vous pourrez l'occuper. — Non, non, répondit-il vivement, réservez-le pour un autre, je ne veux point quitter le mien, il est désormais consacré, » ajouta-t-il d'une voix basse et en regardant fixement Malvina, auprès de qui il était assis, afin de lui rappeler l'instant où elle s'était venue. Mistress Birton n'entendit pas ces derniers mots, et sortit en lui disant qu'il était libre ; mais Malvina n'avait que trop compris sir Edmond, et aussitôt une secrète émotion s'était emparée de son cœur : distraite, troublée, elle ne songeait plus à se retirer, lorsque miss Melmor, tourmentée de le voir ainsi auprès de sir Edmond, s'écria étourdiement : « Si c'est le voisinage de sir Edmond qui retient madame de Sore, je crois qu'il doit en être fier ; car, de puis qu'elle est avec nous, voilà la première fois qu'elle s'est oubliée. » Cette réflexion, qui n'était que trop vraie, fit son effet sur tous ceux qui l'entendirent ; la seule mistress Melmor resta la même qu'auparavant.

Malvina se leva un peu confuse, et, s'avancant pour prendre son sac à ouvrage qui était sur une table, elle posa sa main, par inadvertance, sur celle de sir Edmond ; et, la retirant bien vite,

<sup>1</sup> Shakspeare, dans le *Tempête*.

elle s'éloignait précipitamment. Lorsqu'en se retournant elle aperçut dans la glace sir Edmond qui portait à ses lèvres la place qu'elle avait touchée : un léger mouvement, qui ne fut aperçu que d'elle, agita son cœur d'émotion ; son cœur palpita, ses joues s'animaient, et, surprise de ce qu'elle éprouvait, elle se hâta de se retirer : chacun la suivit ; mais à peine sir Edmond se fut-il éloigné, que miss Melnor s'écria : « Je ne sais quel caprice peut attacher autant sir Edmond à son appartement : ne serait-ce pas qu'il le trouve assez commode pour recevoir des visites ? Qu'en pensez-vous, ma chère ? » ajouta-t-elle en regardant Malvina ironiquement. M. Prior, indigné qu'on osât rappeler ce souvenir dans l'intention d'attaquer la candeur de son amie, répondit, avec plus de franchise qu'il ne l'aurait dû peut-être : « Oui, miss Kitty, il doit le trouver tel, et je ne pensais pas vous en voir faire la remarque. » Ces mots déconcertèrent tellement miss Melnor, que M. Prior fut au moment de se repentir de les avoir dits : elle rougit, balbutia, et, prenant le bras de sa mère, qui écoutait bien et ne comprenait guère, elle monta brusquement dans sa chambre.

Malvina, surprise et pensive, suivit lentement son chemin, sans entendre M. Prior, qui lui souhaitait le bonsoir. Elle se coucha et ne dormit point ; mille pensées roulaient dans sa tête. Mistress Birton avait parlé du retour de sir Edmond : il allait donc partir ? Que signifiait cette réponse singulière de M. Prior à miss Melnor ? ne semblait-elle pas dire que cette jeune personne allait quelquefois chez sir Edmond ? En effet, c'était elle qui avait ouvert la porte le soir que Malvina y était allée chercher Fanny. Mais, puisqu'un hasard l'y avait attirée, un autre hasard ne pouvait-il pas y avoir conduit miss Melnor ? Cependant pourquoi s'était-elle échappée si vite, comme si elle eût craint d'être reconnue ? D'ailleurs, la réponse de M. Prior signifiait beaucoup : quoique sévère dans ses jugements, on ne pouvait pas lui repro-

cher d'être indiscrètement curieux. Mais, en quoi pensait Malvina ? se disait-il que, jusque sous les yeux d'une mère, sir Edmond fût capable de séduire une fille simple et innocente ; que, sans égard pour celle qui le reçoit, sans respect pour le lieu qu'il habite, il eût violé les lois sacrées de l'hospitalité, les lois plus saintes de l'honneur ?... Mais n'est-ce pas ainsi qu'on le punit, comme un homme qu'aucune considération ne peut empêcher de se livrer à ses penchans ? Eh quoi ! ce retard tendre et sincère est donc un artifice ? cette voix, qui semble partir du cœur, et qui y arrive, est donc étouffée ? Ah ! si c'est ainsi qu'est fait le mensonge, quelle vérité peut le vaincre ?

Tandis que Malvina, en proie à l'incertitude, se livrait à ces réflexions, sir Edmond, au milieu du silence de la nuit, écrivait la lettre suivante à son ami :

SIR EDMOND CENWOOD A SIR CHARLES WETWELL.

« Si tu veux mettre fin à l'extrême surprise que te cause la prolongation de mon séjour ici, viens. Lâche-toi, et, quand tu l'auras vue, si tu t'étonnes encore, ce ne sera que de l'idée que j'aurais pu la quitter. Malvina ! nom charmant dont le son enchanteur m'attendrit, m'enflamme et fait palpiter mon cœur du premier sentiment de la vie ! Malvina ! femme angelique en qui l'univers ne voit rien à désirer, et s'étonne de trouver toutes les beautés et les vertus réunies ! O Malvina ! aime, c'est le seul trait qui manque à tes perfections, car il appartient à l'amour seul d'embellir ce qui semble ne pouvoir pas être embelli.

« Je revins ici, tu le sais, Charles, poussé par la curiosité de connaître cette mystérieuse beauté que nous n'avions pu entrevoir à notre dernier voyage : tout ce qu'on m'avait dit d'elle exalta mon imagination, et je résolus de ne point quitter Birton-Hall avant de m'être assuré si sa conquête valait

« la peine de la tenter; mais, comme le moment pouvait être lent à venir, je pensai que miss Melmor m'aiderait à prendre patience; et, comme elle s'attribua la promptitude de mon retour, je ne jugeai pas à propos de la détourner : Kitty est jolie, tu le sais, j'ai lieu de le savoir mieux que toi encore; et je te dirai même que l'obligation ou je me suis trouvée de ne m'occuper que d'elle seule pendant près d'un grand mois m'a fait découvrir que, si elle s'efforçait d'être moins laide, elle pourrait devenir une assez piquante créature, et je crois que j'aurais la charité de l'en avertir, pour la récompenser de son amour, lorsque je n'y attacherai plus de prix.

« Mais ces plaisirs que je trouve auprès d'elle, joints à tous ceux que d'autres femmes peuvent donner, que sont-ils auprès d'un seul regard de Malvina? Malvina m'a change, ami; elle a éveillé en moi des sensations qui m'étaient inconnues, elle a fait sonner dans mon cœur des cordes muettes jusqu'à présent : je ne m'approche du lieu où elle est qu'avec le frémissement religieux qu'on éprouve en entrant dans un temple; je dépense à son aspect tout sentiment, toute pensée qui ne seraient pas dignes d'elle; son souffle divin épure tout ce qui l'approche, et, tant que je suis sous l'ombre de ses regards, je me sens à l'abri du démon. O Charles! cette beauté touchante parle bien plus à mon cœur qu'à mes sens, et j'aspire moins à en jouir qu'à en être aimé. Ses traits sont enchanteurs sans doute; mais je crois qu'elle serait plus belle encore si on pouvait mettre son ame sur son visage; et en la regardant j'ai souvent dit avec Dryden : *Contemplez ce temple majestueux, il fut élevé par des mains célestes; son ame est la divinité qui l'habite, et l'édifice n'est pas indigne du dieu.*

« Je ne sais point encore si j'ai touché le cœur de Malvina; mais, si j'y parviens un jour, je le saurai long-temps

avant elle, et elle le saura long-temps avant de me l'avouer : voilà précisément ce qui me plaît et me la fait aimer au-dessus de toutes les femmes : m'aurait-elle changé si elle leur ressemblait?

« Je soupçonne mistress Birton d'avoir eu le dessein secret de m'empêcher de voir sa cousine, dans la crainte, sans doute, que cet assemblage de perfections et de charmes ne me dégoûtât de sa favorite, lady Summerhill : mais, en vérité, je n'avais pas besoin de comploter cette triste beauté à Malvina pour apprécier son peu de valeur, et avoir effroi d'un joug qu'il m'aurait fallu porter avec elle; d'ailleurs, la reconnaissance dont ma tante prétend m'enchaîner en m'assurant tous ses biens, le droit qu'en conséquence elle croit devoir prendre sur mes actions, et l'obligation qu'elle me fait de ce lien, suffiraient seuls pour me le faire rompre : j'ai un cœur fier, ami, et tous les trésors de Bakemon pourvu ne valent pas les sept cents femmes qui fussent pas comprises) ne m'engageraient pas à aliéner la plus légère portion de mon indépendance.

« Kitty m'embarrasse cependant; la petite folle regarde une simple promesse de mariage comme une obligation indispensable, et elle exige impitoyablement que je la remplisse : ce n'est pas qu'accoutumée à ces sortes de sommations, je me tourmentasse beaucoup des siennes, si je ne craignais que l'étourdie ne se plaignît tout haut, et ne me perdît à jamais dans l'esprit de madame de Dorey; car, si cette aimable femme était informée de mes relations avec miss Melmor, sa conscience est si délicate, qu'elle serait capable (m'aimât-elle) de prendre le parti de sa rivale, et de renoncer à moi pour toujours. Il est donc important qu'elle ignore tout ce qui se passe, et mon premier soin pour cela va être d'éloigner Kitty au plus vite. J'avais bien pensé, en cas de besoin, à la faire enlever par un de vous; mais j'ai



dre de ses pensées, ne fit aucune difficulté de lui faire part de ses soupçons. En l'écoulant, une vive rougeur couvrit son visage, et elle s'écria : « Comment se peut-il que le sévère M. Prior tolère de pareilles faiblesses ? comment n'a-t-il pas déjà éclairé cette jeune personne, sa mère et mistress Birton, sur le danger qu'elle court ? comment, du moins, n'a-t-il pas accablé de son indignation l'homme vil qui, sous le toit de la vertu, ne rougit pas de corrompre l'innocence ? — Il ne faut avertir et repréhender, répondit-elle, que lorsqu'il peut en résulter du bien ; mais, quand mes paroles doivent être sans fruit, il faut alors laisser agir la justice divine, qui permet que les méchants aient leur malice pour les punir, et leur débauche pour les châtier. J'étais sûr, en m'adressant à sir Edmond, qu'il rirait de mes remontrances, et n'en mettrait que plus d'activité dans ses poursuites. Mistress Melmor est une imbécille qui ne voit que par les yeux de sa fille, et qui, si elle eût tant fait que d'oser la gronder, aurait fini par lui en demander pardon. Mistress Birton, par l'excessive froideur de son âme et de son tempérament, ayant toujours été à l'abri de toute faiblesse, s'est fait, d'une vertu qui lui est si facile, la vertu par excellence ; et toute femme soupçonnée de manquer à la chasteté est regardée par elle comme l'opprobre du genre humain : si elle était instruite de la conduite de miss Melmor, non seulement elle ne se contenterait pas de la chasser avec mépris, mais elle dévoilerait sa honte publiquement. Quant à miss Melmor, ce n'est qu'une jolie poupée, sans principes, sans délicatesse, qui ne manque ni d'esprit ni d'adresse, mais qui, joignant un cœur froid à une mauvaise tête, serait capable de s'évader avec sir Edmond, si elle se croyait soupçonnée. Que deviendrait-elle alors ? délaissee avant peu par son séducteur, un autre l'aurait bientôt remplacé, et, comme on ne peut pas dire ou s'arrêtera celle qui ose faire le premier pas dans cette carrière, après avoir commencé par se donner, peut-

être finirait-elle par se vendre, et augmenter ainsi le nombre de ces femmes avilies qui rougissent d'abord au nom de vertu, et bientôt après ne rougissent plus de rien. — Mais, reprit timidement Malvina, pourquoi sir Edmond n'épouserait-il pas miss Melmor ? — Parce qu'elle ne lui convient sous aucun rapport. Malgré les innombrables écarts de sir Edmond, son caractère a des aspects brillants, et son âme est pleine de noblesse et d'énergie ; mais celle de miss Melmor est dépourvue de toute espèce d'élévation ; je lui vois déjà tous les vices que la faiblesse entraîne après elle, et aucune qualité qui les rachète ; la beauté et l'esprit sont ses seuls avantages, et je me trompe fort s'ils ne servent à la rendre un jour la plus fausse et la plus dangereuse coquette du monde. — Cependant ne croyez-vous pas que sir Edmond l'aime ? — Il en a l'air, du moins ; mais, quoique tout me le prouve, je ne puis encore le concevoir : le cœur humain est un abîme, et, depuis quinze ans que j'y regarde, la tête m'en tourne. — Pour moi, je crois qu'il a pour elle une passion véritable. — Desabusez-vous, mon amie, sir Edmond n'est susceptible que d'une fantaisie ; l'habitude de la débauche a éteint son cœur ; mais, lors même qu'il pourrait éprouver un attachement profond, il faudrait une autre femme que miss Melmor pour produire un pareil effet. Je n'en connais qu'une, ajouta-t-il en la regardant fixement, qui réunisse tout ce qu'il faudrait pour cela ; mais, comme la distance qui les sépare est incommensurable, jamais il n'osera lever les yeux jusqu'à elle, parce qu'il sentira fort bien qu'elle ne daignerait pas abaisser les siens jusqu'à lui. »

Malvina rougit : la dernière phrase de M. Prior l'avait mise mal à son aise ; et, pour cacher son trouble et éviter de répondre, elle se leva, fut à sa croisée, revint à la bibliothèque, ouvrit quelques livres, les referma aussitôt, et retournant à la fenêtre : « M. Prior, dit-elle, je crois que, malgré l'excessive rigueur du froid, le soleil est si brillant, qu'il

un bord de las; je n'y ai score, et j'ai envie d'y faire une petite promenade. — Vous seule, répondit-il; vous me de vous y accompagner. — , et je vais même proposer iton d'y venir. — Et, passant son cabinet, elle se couvrit d'une robe de chambre, et, prenant son enfant, elle descendit.

Dans le salon, elle aperçut se debout devant une harpe; sans auprès d'elle, lui par un air animé; et mistress se devant la cheminée, tendait la main, et tout en faisant, regardait dans la glace sans cesse derrière elle, et décidait sur la destinée future de son

le Malvina changea la discussion les esprits. Sir Edmond, un son air d'intimité avec se n'eût donné des soupçons éprouva un moment de trouble, s'approche d'elle en laissant quelques expressions d'étonnement sur sa visite inattendue, cruellement contradictoire qui rompt une conversation précieuse pour elle, salua; un souris amer, sans prescience; et mistress Birton, à qui il n'échappa point, se sentit la peine qu'elle éprouvait, dit Malvina avec plus de son ordinaire.

made fut proposée : mistress se mit avec une complaisance à Edmond avec ce vif empressement fait maître la vue d'un chemin et inattendu; et miss se et mécontentement vague prévoir une situation pénible et les moyens de l'éviter.

et les rochers, hérissés de frappés par les rayons du soleil des plus vives couleurs; la neige qui couvrait les montagnes scintillait de feux

et éclatants, que les yeux étaient réellement éblouis de l'aspect de la campagne. — En admirant les superbes effets de l'astre qui nous éclaire, s'écria M. Prior, en les admirant surtout dans ces montagnes, qui ne répéteront pas avec moi cette sublime invocation dont Ossian les fit retentir jadis : — O toi ! qui roules « au-dessus de nos têtes, rond comme « le bouclier de nos pères, d'où partent « tes rayons ? O soleil, d'où vient ta « lumière éternelle ? Tu t'avances dans « ta beauté majestueuse : les étoiles se « cachent dans le firmament ; la lune, « pâle et froide, se plonge dans l'océan « dent. Tu te meus seul, ô ciel ! Qui « pourrait être le compagnon de ta « course ? Les chênes des montagnes « tombent ; les montagnes elles-mêmes « sont détruites par les années ; l'Océan « s'élève et s'abaisse tour à tour ; la lune « se perd dans les cieux : toi seul es « toujours le même. Tu te réjouis sans « cesse dans ta carrière éclatante : lorsque « que le monde est obscurci par les « orages, lorsque le tonnerre roule et « que l'éclair vole, tu sors de la nue « dans toute ta beauté, et tu te ris de « la tempête ». — Tandis que M. Prior récitait cette tirade avec enthousiasme, Malvina, plongée dans la rêverie, pensait à l'embarras qu'avait éprouvé sir Edmond en la voyant entrer dans le salon. Assurément elle était très-loin d'être fâchée de son goût pour miss Melmor ; mais pourquoi craindre de le laisser paraître devant elle ? Voudrait-il donc la tromper aussi ? Son ame fière se révoltait à l'idée d'être l'objet d'une pareille entreprise, et elle se promettait bien, par son extrême froideur pour sir Edmond, de lui ôter, dès les premiers instants, tout espoir de réussir. Ce n'est pas tout, elle cherchait dans son esprit des raisons pour le déprécier, et établissait un parallèle entre lui et M. Prior, tout à l'avantage de celui-ci. Assurément, si les deux personnes qui étaient l'objet de ses réflexions avaient pu deviner ce qui se passait dans son

<sup>1</sup> Ossian, poète de Caithness.

esprit, M. Prior aurait été satisfait de son partage ; mais, s'ils avaient pénétré jusqu'au fond de l'âme, peut-être sir Edmond n'aurait-il pas été mécontent de sien. Cependant elle les écoutait discuter, et leurs opinions la confirmaient dans son jugement. « Pourquoi, disait sir Edmond, exigez-vous qu'on montre aux hommes puissants le mépris qu'ils nous inspirent lorsque par leur crédit on peut être utile et obliger ses semblables ? Cette âpre franchise que vous vantez ne servirait qu'à les livrer aux flatteurs qui les entourent, et à ôter aux gens honnêtes tout moyen de faire le bien. — Eh quoi ! avait interrompu vivement M. Prior, quand le fourbe puissant, le fripon enrichi se verront accueillis par l'honnête homme, ne seront-ils pas fondés à croire qu'ils ont bien fait de tout sacrifier à la fortune ? En leur dissimulant le mépris qu'ils inspirent, ne les enfonce-t-on pas dans le vice, et n'encourage-t-on pas ceux qui balançaient à les imiter ? Non, non, celui qui sent toute la dignité du nom d'homme n'en profanera jamais le caractère, et quiconque ose composer avec la vertu donne le droit de dire qu'il ne la connaît jamais. — Quelle terrible condamnation ! reprit sir Edmond en soupirant. Savez-vous, M. Prior, que, si on voulait juger les hommes d'après la rigidité de vos maximes, il se trouverait si peu d'élus, qu'on courrait risque de s'ennuyer furieusement en paradis ? — Je conviens, dit alors Malvina, que les principes de M. Prior sont un peu sévères, mais je les compare à ce que Sterne dit de ses sermons : ce sont des houzards qui frappent lestement un coup à gauche et à droite, et qu'on voit toujours servir d'auxiliaires à la vertu. »

A cet instant la conversation fut interrompue par l'aspect d'un homme qui parut sur une des hauteurs de la montagne. Il paraissait âgé, et sa marche incertaine pouvait faire presumer qu'il était aveugle. « Ce maintien vénérable, » cria M. Prior, cette barbe argentée, cette marche incertaine, et jusqu'à ce

bâton qui l'aide au défaut de ses yeux, tout, dans ce vieillard, me rappelle l'image d'Ossian : tel il errait jadis dans ces mêmes lieux. Oh ! que n'ai-je ici des couleurs pour fixer sur la toile cette superbe tête ! — Ce malheureux est entouré de précipices, reprit sir Edmond ; les roches sont glissantes, il n'y voit pas : je crois qu'il vaut mieux le secourir que le peindre. » Et, en disant ces mots, il s'élança sur la montagne, la gravit légèrement, mais non sans danger, à cause du verglas, et au bout d'une demi-heure, il parut auprès du vieillard : on le vit lui prendre le bras, le guider avec précaution, serpenter, en le soutenant, tous les détours de la montagne, et prendre avec lui une route opposée, ou bientôt la distance les fit perdre de vue. Mistress Birton, après avoir attendu quelque temps, voyant qu'il ne revenait pas, reprit le chemin du château. Cette scène n'avait point été perdue pour Malvina : l'élan généreux de sir Edmond l'avait vivement émue, et, en s'en retournant, elle pensait que la théorie et la pratique de la vertu n'étaient peut-être pas toujours réunies, et que ceux qui en parlaient le plus pouvaient bien ne pas être ceux qui l'exerçaient le mieux.

## CHAPITRE XXI.

*inquietudes, astuce.*

On attendit en vain sir Edmond à l'heure du dîner ; il ne parut point. Chacun s'étonnait de sa longue absence, et, pour la première fois, Malvina ne remonta point dans sa chambre en sortant de table. Elle était inquiète ; bientôt elle le devint davantage en voyant le jour décliner. Enfin, quand les heures, se succédant l'une à l'autre, eurent enlevé toute espérance de revoir sir Edmond avant la nuit, Malvina ne sut plus contenir ses craintes. « Le temps était si froid, les chemins si dangereux ! Peut-être sir Edmond s'était-il égaré ; peut-être était-il sous asile ;

! n'ouvrait-il pas des domestiques des fiançailles l'appeler, le secourir? — Il tombe une frêle, lui dit M. Prior : connaître le courage de maître des débats à cette heure-ci? — Et t'avoir celui de laisser sir Edmond à toutes les rigueurs d'une nuit? s'écria Malvina. Il aura conduit ce vieillard bien loin; evenu tard; l'obscurité l'aura en route; la froid va le saisir; dans ce moment n'a-t-il pas pour mettre sa tête à couvert; est-il sans abri contre les vents; peut-être la neige va-t-elle lui : faut-il qu'un homme si généreux la victime de sa bien-

« tant ainsi Malvina était dans, quelques larmes même commencent à ses yeux. M. Prior, touché qu'elle, s'approche d'elle, et : « Je suis prêt à vous obéir; déma que je réunisse tous les de la maison, et qu'à leur tête la recherche de sir Edmond? me donner vos ordres. — Ah! répondit-elle vivement, je me art, ou sir Edmond n'eût pas se mien pour vous secourir. », cruellement blessé de cette ré- s sortait pas moins pour rem- stitions de Malvina, lorsque Birton l'arrêta. « Sans l'ex- tra émotion de ma cousine, je pourrais peut-être m'étonner voir l'un et l'autre disposer de mes men avec; mais, tout en- tant, permettez-moi de r à une salle qui pourrait faire souffrir mes domestiques, d'aucune utilité à sir Edmond : dire qu'il n'aura pas eu l'un- de s'exposer à revenir si tard, sera décidé à passer la nuit dans le montagnard. — Il age, madame, reprit Malvina rime, que vous n'avez pas i ce matin, et persuadé à sir m'il fallait croire que le vieil-

lard trouverait son chemin tout seul; peut-être se serait-il englouti dans quel- que précipice; mais qu'importe? grâce à une réflexion si prudente, votre ne- vez n'aurait été exposé à aucun danger. — Ma chère, répéta mistress Birton avec ironie, après l'avoir considérée un moment en silence, à quoi bon cet em- portement de sensibilité? n'avez-vous pas assez montré que vous êtes sensible, excessivement sensible? nous n'avons pas besoin de nouvelles preuves! — Eh quoi! interrompit Malvina avec chaleur, c'est vous, vous, dans un pareil moment, quand la vie d'un homme, de votre ne- vez, est peut-être en danger, qui sup- posez qu'on peut s'occuper de soi. — Mon Dieu, ma chère, reprit mistress Birton, ne savons-nous pas qu'il est des gens qui ne se perdent jamais de vue? — Oui, sans doute, il en est, ajouta vivement M. Prior, et je ne conçois pas comment madame de Sorcy peut en douter encore. » Ce discours, dont mistress Birton pénétra facilement l'in- tention, l'offensa cruellement; elle al- lait y répondre avec colère, quand, par une présence d'esprit rapide, elle sentit que se fâcher d'un pareil propos, était presque avouer qu'il la regardait; et, ne voulant pas avoir l'air d'admettre la pos- sibilité d'une pareille application, elle se calma avec effort, et répondit avec douceur : « Il se peut, ma chère Mal- vina, que j'aie été injuste; mais, lorsque j'ai plus sujet que personne d'être in- quiète, puisque personne n'aime ici mon neveu autant que moi, il me paraît déplacé que vous vouliez avoir l'air de m'indiquer ce que j'ai à faire, et que vous taxiez de froide prudence un refus que la seule humanité me prescrit. — L'humanité! s'écria Malvina étonnée. — Assurément, continua mistress Bir- ton; car de quel droit irais-je sacrifier plusieurs personnes à la sûreté d'un seul? C'est donc par devoir que je sacri- fie le désir, l'impérieux désir d'envoyer mes gens au secours de sir Edmond; et croyez, ma chère Malvina, que per- sonne ne m'aurait prevenue dans ce

l'entende de votre bouche que sent à votre pensée et l'objet pitié! » En prononçant ces : la plus grande vivacité, il la saisit de Malvina, et fixait sur les siens avec une tendre, et une ardeur qui la fit rouler, émue, incertaine, elle hésitant : « Assurément quitta..... qui ne l'eût pas peut-être si effrayée..... — Et, sir Edmond, s'écria miss accourant tout essouffée, vous êtes pas fait dire deux rassurer madame de Sarcy : elle été bien pathétique dans son inquiétude? Mais, en vérité-elle en voyant que le lit de était point défait, je crois'est point couchée; vraiment porter plus loin l'intérêt. ma chère, comme vous êtes comme vos yeux sont battus! une joie le moins du monde. — Ah! s'écria sir Edmond, et en la regardant avec un ment qu'il ne pouvait contenance ne m'a paru si belle! » confuse, balbutiait quelques : Son inquiétude avait été le des autres..... on l'exagère. » Mais miss Melmor, préférant que sir Edmond à Malvina, cherchait à en accablant celle-ci de pibertes; elle contrefaisait assément son accent, et cherchait à jeter sur ses discours le ridicule qui la rendit moins : yeux de son amant; et peut-être atteint ce but, si l'espoir de Malvina n'avait entièrement toutes les pensées de sir l'embarras qu'elle éprouvait, et, en rougeur, étaient un riant pour lui; il en jouissait; mais, comme avec amour la délicatesse s'était son cœur, il ne voulait déjà laisser achetés aux dépens de sauit; et, renfermant sa joie

dans son sein, il se hâta de la quitter sans paraître remarquer son désordre, et en la priant d'excuser la liberté qu'il avait prise d'entrer si brusquement chez elle.

Durant quelques jours, miss Melmor se fit un malicieux plaisir d'embarrasser Malvina, en revenant toujours sur ce sujet; mais sir Edmond le détournait avec tant de modestie et d'adresse, que Malvina ne pouvait s'empêcher de le remarquer et de lui en savoir gré au fond de l'âme. Un jour où il venait d'en être question encore, le hasard ayant éloigné tout le monde du salon, elle saisit l'instant où elle se voyait à l'abri des railleries pour lui demander quelques détails sur cet événement, et s'il était vrai qu'il eût marché une partie de la nuit. « Oui, lui répondit-il; la neige et la tempête ne pouvaient m'arrêter, quand c'était ici que je revenais : j'ai dû sacrifier le plaisir d'être auprès de vous au besoin qu'un malheureux avait de moi; mais, pour vous revoir un instant plus tôt, on peut risquer sa vie. » Ces mots n'eurent pas l'air d'un compliment, et n'en étaient pas un; sir Edmond était pénétré de ce qu'il disait. Cependant le souvenir de miss Melmor empêcha Malvina de le croire, et elle soupire de ce qu'il paraît la confondre avec toutes les femmes en lui adressant ces compliments exagérés qu'il s'accuse lui-même de leur prodiguer. Ce soupir ne fut pas perdu pour lui; il regarde Malvina avec une tendre inquiétude; il cherche à deviner son silence. « Quelle pensée occupe votre esprit? lui demanda-t-il. Ah! que ne m'est-il donné de lire dans votre cœur! — Et qu'y verriez-vous, reprit-elle, que deuil et que tristesse? Hélas! plus je connais le monde, plus je ressens toute l'étendue de la perte que j'ai faite. Il fut un cœur tendre et vrai, sir Edmond, un seul, sans doute, que le mensonge ne souilla jamais; le ciel l'offrit de bonne heure à mes regards, j'appris à l'aimer en commençant à vivre. Dans l'âme de Clara regnait la franchise, la pureté; on eût dit que toutes les vertus s'y étaient ré-



fugitives; et en la perdant, comme l'Ève de Milton chassée de l'Éden, je suis descendue sur une terre malheureuse et désenchantée par de pénibles comparaisons. — Ah! reprit sir Edmond avec émotion, ignorez-vous donc qu'il est un autre Eden que celui de l'amitié, mille fois plus doux, plus enchanteur, autant au-dessus du sien que le bonheur l'est du repos? — Quand je le croirais, répliqua-t-elle en s'efforçant de sourire, je n'en serais pas plus heureuse, puisque j'ai juré de n'y jamais entrer. — Et pensez-vous, reprit-il, que vous soyez enchaînée par un serment que la nature reprouve? Vous fûtes coupable de le prêter, vous le seriez bien plus de le tenir. — Brisons là-dessus, interrompit-elle; c'est un sujet sur lequel je ne sais point badiner, et qui est trop grave pour vous. — Et supposez-vous, madame, que je ne puisse pas être sérieux quelquefois? J'oserais affirmer qu'en dépit de la légèreté qu'on m'attribue, il est des choses qui peuvent m'affecter plus profondément qu'un autre peut-être. — Malvina répondit en souriant qu'il fallait alors en féliciter miss Melmor. — Miss Melmor! interrompit-il étonné: pourquoi miss Melmor? quel rapport peut-il y avoir entre nous deux? — Mais je pense que ce n'est pas à moi à vous l'apprendre. — Je vois, madame, reprit-il gravement, qu'on m'a calomnié près de vous. — Calomnie, sir Edmond! lorsqu'on vous suppose attiré, séduit par les grâces d'une jeune personne toute charmante, cette calomnie n'a-t-elle pas tout l'air d'une vérité? — Sans vouloir rien ôter aux charmes de miss Melmor, madame, je vous dirai que si, durant mon séjour ici, c'eût été elle qui m'eût fixé, je serais presque méprisable à mes propres yeux. Moi, aimer miss Melmor! ah! Dieu! tout mon cœur se révolte contre une pareille accusation. — Cependant, ajouta Malvina en souriant encore, je crains que vous êtes le seul ici qui en doutiez. — Je serais bien fâché que miss Melmor le crût, madame, mais moins que si vous le pensiez vous-même. Ose-

rai-je vous demander, madame, si c'est vous qui avez remarqué l'inclination que vous me supposez pour elle? — Non, monsieur; et sans doute je n'y aurais pas songé, si chacun n'en parlait pas. — Et ce chacun est, madame...? — Mais à peu près tous ceux qui vous voient. — Au reste, ajouta-t-elle, je ne sais pourquoi vous vous défendez, comme d'un tort, d'un sentiment aussi naturel. Miss Melmor est jolie, aimable; son caractère est gai, vif comme le vôtre. — Oui, madame, interrompit encore sir Edmond, je sais qu'on m'a reproché souvent d'être gai jusqu'à la folie; mais croyez pourtant que j'ai dans l'âme tout ce qu'il faut pour ne l'être pas toujours. »

Et voilà précisément la cause secrète qui, à l'insu de Malvina, l'avait invisiblement subjuguée: tandis qu'elle croyait n'avoir rien à redouter de sir Edmond, à cause de l'opposition de leurs humeurs, elle n'avait pas prévu tout l'attrait qu'a pour une femme sensible un esprit habituellement gai, et qu'elle sait rendre sérieux; un caractère léger, et qu'elle parvient à fixer.

Ce tour qu'avait pris la conversation commençait à embarrasser Malvina. Le reste de la soirée elle fut rêveuse, elle le fut encore le lendemain. Déjà le souvenir de son amie se perd dans le lointain, sa douleur est suspendue, son sang, plus agité, se porte vers son cœur; elle n'a plus de pensées que pour un objet, elle est toute à lui, et ne s'en doute point encore; elle ne s'en apercevra que lorsque les premières atteintes de la douleur lui feront connaître un mal mille fois plus cruel que tous ceux qu'elle a éprouvés. L'infortunée alors voudra s'y soustraire, il ne sera plus temps; car l'amour, cette puissance enchantresse et dominatrice, subjuguée avec un attrait invincible et si doux, qu'on est soumis avant d'avoir pensé à se défendre, entraîne avec tant de rapidité, que souvent on est au bout de la carrière quand on se croit libre de n'y pas entrer, et choisit toujours, pour déployer l'étendue de ses

, l'instant où on s'en a plus besoin.

pourrait éclairer Malvina sur le mot qu'elle éprouvait? L'espérait-elle à un point. L'amitié? Sharidon s'est plus, et M. Prior se le rappeler. Outre que, dans pareille situation, l'amitié n'est à toujours l'air intéressé, à pas cette délicatesse de tact qui se qu'on voudrait dire, qui dit qu'on n'est avouer, et éclairer mais faire rougir. D'ailleurs, lui ne suppose pas possible que se puisse maître entre Malvina et moi; leurs carnets ont si peu part, que, plus il approfondit ce soupçon, plus il voit en qui les : l'une est si constante et l'autre si peu! l'un traite avec tant de : ce que l'autre regarde comme un mot! sir Edmond ne veut que sir, Malvina ne demande que de s'en : un moment, en passant, à ce qu'il sent au premier; la vie de l'autre suffirait à peine au de son cœur. Là où il n'y a accord, peut-on se sentir attiré? n'est-ce ce qu'on n'entend pas? n'est-ce pas M. Prior; mais il le sent, si l'amour naît de la sympathie, il naît aussi des contrastes, et plus souvent à réunir, par les plus étroites, ceux que la nature le destine à ne se rapprocher.

## CHAPITRE XIV.

CHAPITRE DÉLIVRÉ.

est extrêmement rare que sir Edmond se trouve seul avec Malvina : quelques beaucoup moins solennellement néanmoins une partie journalière à l'éducation de Fanny; mais elle descendait dans le salon, et Birton et miss Melmor ne manquaient jamais de s'y trouver. Si un téméraire gêne la tendresse, n'est-elle pas plus gênée encore

devant un téméraire intéressé? L'inquiète ambition de mistress Birton et la jalouse curiosité de miss Melmor surveillaient tous les mouvements de sir Edmond, et interprétaient malignement ceux de Malvina. Se trouvait-elle placée par hasard auprès de sir Edmond? un regard de mistress Birton l'en faisait rougir. Sir Edmond saisissait-il l'occasion de lui dire un mot? miss Melmor glissait sa tête entre eux pour entendre la réponse. Malvina, ne pensant point avoir rien de secret à dire, se croyait indifférente à cette sorte d'espionnage; et cependant, sans se rendre compte du motif, chaque jour elle descendait plus tôt, se retirait plus tard, et ne fuyait plus les occasions d'être seule avec sir Edmond. Assurément, elle ne disait alors que les mêmes choses qu'elle eût dites devant les autres; mais on peut présumer que ce n'était pas du même ton. Seule avec ce qu'on aime, sans s'en douter on prend un autre accent; sans s'en douter, on trouve, avec un seul regard, le moyen de laisser deviner sa pensée sans avouer son secret : mais cette même physionomie, dont il est alors si doux et si commode d'oublier l'expression, devant un tiers on la redoute comme un délateur, et on joint à la peine de la réprimer la crainte de la laisser voir.

Cependant sir Edmond souffrait impatiemment la tyrannie que mistress Birton et miss Melmor exerçaient sur lui. Peu accoutumé à se vaincre, moins accoutumé encore à se contraindre auprès d'une femme qui lui plaisait, l'obligation de dissimuler son goût pour Malvina lui devenait de plus en plus insupportable; et il résolut de se défaire au plus tôt, sinon du témoin le plus incommode, au moins du plus dangereux. D'ailleurs, son but était de se faire aimer de Malvina : pour y réussir, l'essentiel était d'éloigner miss Melmor, avec qui il avait des torts, se souciant ensuite fort peu de la colère de mistress Birton, qui n'en avait aucun à lui reprocher.

En conséquence, comme l'ardeur qu'il avait feinte pour miss Melmor dans l'absence de Malvina n'avait point eu auprès de mistress Birton tout le succès qu'il s'en promettait, parce qu'elle avait assez de tact pour sentir que ce n'était pas de ce côté qu'elle devait avoir le plus de craintes, il insinua à miss Melmor un esprit de hauteur et d'indépendance tel, que le despotisme de mistress Birton ne pouvait pas le supporter longtemps. Cette jeune personne, enorgueillie des soins de sir Edmond, ne doutant point qu'il ne finit par l'épouser, et excitée par ses conseils, ne ménageait plus la vanité de mistress Birton, et bravait son autorité avec toute la fierté de quelqu'un qui se croit sûr de ses succès.

Mistress Birton aurait cessé d'être elle-même si l'humiliation de miss Melmor n'était devenue nécessaire à son repos. Elle ne craignait pas précisément que sir Edmond voulût l'épouser, mais cette jeune personne semblait s'y attendre; et l'insupportable orgueil qu'une pareille idée lui inspirait ne pouvait être tolérée par mistress Birton : aussi résolut-elle d'y mettre fin. À l'aide d'une dot médiocre, elle lui eut bientôt trouvé un mari; et, prenant mistress Melmor en particulier, elle lui déclara, en présence de sir Edmond, qu'il fallait obtenir l'aveu de sa fille pour ce mariage, ou se résoudre, l'une et l'autre, à sortir de chez elle. Sir Edmond espérant bien ce fruit de ses soins, mais ne s'attendait pas pourtant à le recueillir si tôt : aussi fut-il agréablement surpris de la déclaration de mistress Birton; et, feignant de lui cacher son trouble, il pencha son visage dans ses mains pour lui dérober sa joie.

Mistress Melmor, à qui sa fille avait persuadé qu'elle allait devenir lady Srymour, resta tout interdite de la proposition de mistress Birton : elle regardait sir Edmond, et s'étonnait de son silence; le peu de facultés qu'elle avait s'amoindrissant devant le mécontentement empreint dans les yeux de mistress Bir-

ton, et sa langue, enchaînée par la crainte, ne pouvait articuler aucune réponse. Son anie, peu accoutumée à la voir hésiter lorsqu'elle avait parlé, lui renvoya ses ordres avec plus de sévérité, et mistress Melmor, faisant un effort, lui dit en begayant : « Je croyais, ma chère..... je supposais..... en vérité, je m'étais figure que vous destiniez ma fille à sir Edmond. — Que miss Melmor ait eu l'absurde vanité d'y prétendre, répondit dédaigneusement mistress Birton, c'est ce qui est difficile à concevoir, mais il est inouï qu'elle ait réussi à vous faire partager sa folie : au reste, sir Edmond est ici, qu'il s'explique, c'est pour lui en donner les moyens que j'ai voulu vous parler devant lui, mais je le prévins que s'il était capable de renoncer, pour un caprice d'un jour, au mariage avantageux qui l'attend, ni lui, ni votre fille n'auraient jamais rien à espérer de moi. »

Dans toute autre situation, sir Edmond se serait révolté de cette menace, et il n'y eût eu qu'un motif de s'attacher davantage à celle qu'on aurait cru lui ôter par de semblables moyens; mais les ordres de mistress Birton repoussaient trop à ses vœux pour qu'il refusât d'y souscrire, et il déclara formellement qu'il renonçait à ses prétentions sur le cœur de miss Melmor. « Pourquoi avez-vous donc dit à ma fille que vous l'épouseriez ? » s'écria mistress Melmor en colère : pourquoi l'avoir engagée à aller dans votre appartement ? étant-ce donc pour l'abandonner après l'avoir séduite ? » Sir Edmond resta confondu en voyant mistress Melmor instruite de cette intrigue, et dévoilant ainsi la honte de sa fille aux yeux de tout le monde; mais mistress Birton releva vivement cet aveu, et demanda, avec indignation, ce que signifiait cette accusation, et s'il était possible qu'on l'eût outragé au point de profaner sa maison en la rendant l'asile d'une honteuse intrigue. « Non, non, répondit mistress Melmor, ma fille n'a rien à se reprocher; cela est sûr, car elle me l'a dit; mais je

Edmond de l'avoir attirée  
appartenant pour causeur en-  
se préparatifs de leur mariage,  
avoir obtenu votre permission  
suer. Ne trouvez-vous pas que  
1, ma chère? — Vous convenez  
sille a eu l'imprudence d'aller  
Edmond chez lui, interrom-  
me Birton en élevant la voix à  
s'elle parlait, et vous doutez  
a votre sille ne soit perdue,  
le, et indignes de respirer un  
plus auprès de moi? — Ah !  
a ! ma chère amie, répliqua  
Melmor en tremblant, je vous  
se vous m'effrayez beaucoup ;  
t permettez-moi de vous dire  
a était perdue pour s'enfermer  
comme, je ne sais ce qu'il fin-  
ser de madame de Sorcy. » A  
sir Edmond sentit tout son  
fier avec violence, et une  
fièvre involontaire l'empêchait  
, quand mistress Birton s'é-  
la nom de Dieu ! expliqua-  
e se passait-il ? Se pourrait-il  
suscite.... mon propre sang....  
yeux.... avec cet air d'igno-  
Non, non, je ne puis le croire.  
vous pas dire précisément que  
le Sorcy soit coupable, reprit  
Melmor ; mais je sais bien que,  
utin, M. Prior se rend chez  
y passe au moins deux heures,  
aut l'air d'être fort bien en-  
l ne faut pas toujours se fier à  
mouvements de madame de Sorcy ;  
mais pas étonnée qu'avec ses  
races, ce fût elle qui eût en-  
sur de sir Edmond à ma pau-  
mais le ciel est juste, et j'es-  
ameux long-temps pour la voir  
de à son tour. »  
a Birton garda un moment le si-  
le poussant un profond soupir :  
vac vrai, dit-elle, que l'exem-  
verte est sans effet ! J'avais  
un approche devait faire rou-  
et l'indécence, inspirer l'a-  
sageuse et des bonnes mœurs ;  
le vois, il n'y a plus d'abri

désormais contre la corruption générale ;  
et ce n'est qu'en me repliant en moi-  
même, que je puis croire encore à la  
vertu. » Sir Edmond, qui se souciait  
fort peu de celle de mistress Birton,  
attendait avec impatience que sa phrase  
fût finie, pour demander à mistress  
Melmor sous quel prétexte M. Prior se  
rendait tous les jours chez madame de  
Sorcy. « Il prétend, dit-elle, que c'est  
pour lui donner des leçons (Dieu sait  
de quoi !) pour moi, je ne décide rien  
sur ce qui se passe entre eux ; je suis  
bonne, et Dieu défend de médire de son  
prochain. — Je crois bien, en effet,  
reprit sir Edmond avec émotion, que  
ce n'est pas sur de si misérables motifs  
qu'on se permettrait d'attaquer la répu-  
tation de madame de Sorcy. » Et en  
parlant ainsi, son cœur était déchiré de  
jalousie ; car malheureusement les pen-  
chants qu'il avait eus et les choix qu'il  
avait faits jusqu'à ce jour, ne l'ayant  
approché que de femmes légères et fai-  
bles, il doutait qu'il y en eût de ver-  
tueuses, et ce doute atteignait Malvina  
elle-même ; mais s'il ne pouvait s'empê-  
cher d'être inquiet de son intimité avec  
M. Prior, il n'aurait pas supporté qu'un  
autre que lui osât montrer les mêmes  
craintes : mistress Birton, étonnée de  
la véhémence avec laquelle il s'exprimait  
là-dessus, lui dit : « Je ne sais, Ed-  
mond, pourquoi vous prétendez élever  
si haut la sagesse de madame de Sorcy :  
je conviens que son âge et le caractère  
de M. Prior la rendent plus excusable  
que miss Melmor ; néanmoins elle est  
coupable d'avoir mis les apparences con-  
tre elle, et j'aurai soin de lui en dire  
mon avis. Quant à votre sille, ma chère,  
continue-t-elle en se retournant du côté  
de mistress Melmor, je consens, à cause  
de vous, en faveur de notre longue  
amitié, à ne point approfondir ce bon-  
teux mystère ; mais qu'elle n'hésite pas  
à obéir, car elle se repentirait toute sa  
vie d'avoir été rebelle à mes ordres. »

Mistress Melmor l'assura, de l'air le  
plus soumis, de la parfaite obéissance  
de sa sille ; et sir Edmond, craignant

l'éclat des reproches de miss Melmor, si elle pouvait les lui adresser, résolut de s'éloigner promptement, et dit, en conséquence, à mistress Birton, que, pour éviter les regrets de part et d'autre, il s'absenterait jusqu'à ce que cette triste cérémonie fût achevée. Mistress Birton ne fut point dupe de l'air chagrin qu'il affecta en prononçant ces mots; elle le regarda d'un air de doute; mais, charmée de le voir partir, quel qu'en fût le motif, il fut convenu entre eux qu'on ne parlerait de rien à miss Melmor qu'après le départ de sir Edmond, et il fut fixé au lendemain.

Il se retira dans sa chambre, en proie à la plus pénible agitation. L'intimité de Malvina et de M. Prior lui était insupportable; il aurait voulu en connaître la cause, surtout l'effet, afin de pouvoir juger du plaisir qu'y trouvait Malvina. Ce n'est pas précisément qu'il conçût une pensée injurieuse contre elle, mais le plus léger mouvement de sa tendresse pour un autre lui semblait un vol impardonnable; il voulait être le seul qui occupât son imagination, qui fît palpiter son cœur: il eût été jaloux de malady Sheridan, si elle avait existé; il l'était presque de son souvenir. Il aurait donné sa vie pour s'éclaircir sur les sentiments secrets de Malvina, cependant, par un orgueil qu'avaient nourri des succès brillants et nombreux, du moment qu'il avait des doutes sur la tendresse d'une femme, il aurait dédaigné d'avouer un amour qu'il n'eût pas été sûr de voir partager: aussi la jalousie pouvait bien le déchirer, mais non le forcer à se plaindre; et, s'il avait quelquefois laissé percer la sienne, c'était comme malgré lui, et dans des moments où le cri de la nature était plus fort que celui de la vanité.

Assurément, le sentiment que lui inspirait Malvina ne ressemblait en rien à tous ceux qu'il avait éprouvés jusqu'alors; mais, tout puissant qu'il était, il aurait su en contenir l'aveu, si la douce émotion qu'il lisait dans les regards de celle qu'il aimait ne lui eût fait espérer

qu'elle l'écouterait sans peine: il attendait avec impatience le moment de s'expliquer plus clairement, lorsque mistress Melmor vint arrêter l'élan de sa tendresse, et le décida à ne pas ouvrir son cœur avant d'avoir vu, par lui-même, si cette accusation était fondée; et, s'il la trouvait telle, si un autre avait pu au seul instant le balancer dans le cœur de Malvina, il se promit, non pas de l'oublier, mais de n'en jamais faire sa femme.

## CHAPITRE XV.

### LA VEILLE D'UN DÉPART.

Le soir, chacun se réunit auprès de la table à thé. Mistress Birton, occupée du plaisir d'humilier miss Melmor par son mariage, et de la crainte que la causant Malvina, rêvait comment elle pourrait réussir à se débarrasser encore de celle-ci. Mistress Melmor, pressée entre la colère de mistress Birton et la peur que lui faisait celle de sa fille, cherchait à penser quelque chose pour se tirer d'embarras, et croyait réfléchir parce qu'elle ne disait rien. Sir Edmond, triste et rêveur, le coude appuyé sur la cheminée, tenait une gazette qu'il feignait de lire, et, absorbé par sa tendresse pour Malvina, était également bouleversé par le regret de la quitter et la crainte de n'en être pas aimé. De l'autre côté de la table, Malvina, assise auprès de son enfant, lui montrait des estampes dont elle lui expliquait les sujets à demi-voix, miss Melmor regardait nonchalamment par-dessus son épaule, et M. Prior, se promenant à grands pas dans la chambre, réfléchissait.

Le silence fut interrompu par miss Melmor, qui, comme la plus jeune, s'approcha de la table pour faire le thé. Elle avait servi tout le monde, et Malvina tenait sa tasse entre ses mains, lorsque mistress Birton, s'adressant à sir Edmond, lui dit: « Vous ne comptez partir que demain après le déjeuner, n'est-ce pas? » Il fit une inclination. « Et où



elles-vous écou? lui demanda aussitôt miss Melmor. — Des affaires pressées m'appellent à Billingsbury. — Ah! ma-mien, tu m'es brisée, s'écria Fanny en pleurant et secouant ses petits doigts sur lesquels Malvina, troublée par ce qu'elle entendait, avait répandu son thé. — Et comptez-vous y faire un long sé-jour? reprit miss Melmor avec dépit. — Mais, répondit-elle en regardant Malvina, j'ignore si je ne serai pas obligé d'aller jusqu'à Londres. — A ces mots, Malvina pâlit, elle sentit son cœur se serrer et des larmes rouler dans ses yeux. Sir Edmond ne perdait aucun de ses mouve-ments; il s'approcha d'elle comme pour la débarrasser de sa tasse, et, sous sa prétexte, il prit sa main, qu'il trouva froide et humide. Une émotion si vive, si prompte, lève à l'instant tous ses doutes; il voit clairement qu'il est aimé; et, touché de reconnaissance, il s'assied auprès d'elle, enivré du bonheur de pos-séder les affections d'une si charmante créature. Malvina, abasourdie par la plus douloureuse sensation, ne dit rien, ne pense point qu'il l'observe : l'image de ce départ, qui ne s'était pas encore pré-sentée à elle, en lui portant un coup ven-tilé, vient d'éveiller mille pensées; tou-tes se succèdent sans qu'elle ose les ap-profondir; elle voudrait douter encore, mais elle ne peut plus se dérober à elle-même; plus son cœur est déchiré, plus son esprit s'éclaire, et c'est de sein même de la douleur que jaillit la vérité. O fu-neste lumière! ô bonheur impardon-nable! ô mon enfant! telles furent les idées qui, par un mouvement spontané, se présentant d'abord à Malvina. L'ef-fet de la dernière fut de lui faire surer Fanny contre son sein, comme pour em-pêcher qu'aucun sentiment vint se pla-cer entre elles deux : sir Edmond péné-trer facilement la cause de son élan; il ne l'en aime que davantage, et ne sentit que mieux combien il serait doux et glo-rieux pour lui de l'emporter, dans un amour tel que celui de Malvina, sur le souvenir d'une amie, la foi d'un ser-ment et le sentiment du devoir.

Cette scène muette n'avait duré qu'une minute, mais c'était une de ces minutes uniques dans l'existence, où la vie se verse par torrents, et qui renferment dans leur sein le germe d'une destinée entière; c'était un de ces points du temps, si différents dans la manière dont ils sont sentis, si inégaux par celle dont ils sont calculés, et qui décident du sort de quelques êtres, tandis qu'ils glissent, inaperçus pour les autres, dans la nuit du passé.

Tandis que la pensée de Malvina venait de parcourir un espace si vaste, miss Melmor était restée immobile d'é-tonnement de la réponse de sir Edmond. « Jusqu'à Londres! s'écria-t-elle après un moment de silence; et quel est l'é-vénement qui vous porte à un parti si étrange et si inattendu? — Edmond vous doit-il compte de ses actions, Kitty? lui demanda impérieusement mistress Bir-ton, et faut-il toujours vous faire apercevoir de l'indiscrétion de vos ques-tions? — Quels que soient les motifs qui me déterminent à ce voyage, reprit sir Edmond, il faut qu'ils soient bien pul-sants, puisqu'ils me forcent à m'éloigner d'ici : j'y laisse les objets les plus aimables, les plus propres à m'y retenir et à m'y rappeler..... — Edmond, interrom-pit vivement mistress Birton (qui crai-gnait presque également que Malvina et miss Melmor ne s'appliquassent ce com-pliment, et qui prévoyait qu'elle empê-cherait difficilement la conversation de continuer sur ce sujet si elle n'y faisait diversion), loin de nous appuyer sur les regrets que votre départ nous cause mu-tuellement, ne serait-il pas plus à pro-pos de s'en distraire par un peu de mu-sique? — Très-volontiers, répliqua-t-il avec empressement, dans l'espérance qu'en allant d'un salon à l'autre, il trou-verait le moment de dire un mot en par-ticulier à Malvina. — Ne comptez pas sur moi pour chanter, reprit agréement miss Melmor, je n'y suis pas disposée. — On pourra s'en passer, « lui répondit mistress Birton sur le même ton. Mis-triss Melmor, voyant son amie fâchée,

fit à sa fille un signe d'intelligence, comme pour lui dire que tout ceci cachait bien un mystère, mais qu'elle ne s'en inquiétait pas, qu'il serait bientôt éclairci. « Chère tante, dit sir Edmond, soyez assez bonne pour nous aller chercher ce nouveau recueil de romances françaises que vous avez reçu hier matin. » Et, voyant qu'elle hésitait, il ajouta à voix basse : « Parce que, si elles sont jolies, je vous prierai de me les laisser emporter, afin de les présenter à lady Sumerhall. » Mistriss Birton ne balança plus, et y fut. « Toujours ce maudit français ! » s'écria miss Melmor en se levant avec humeur. Sir Edmond s'approcha d'elle, et, la regardant avec tendresse, en l'éloignant adroitement du reste de la compagnie, lui dit, de manière à n'être entendu que d'elle, et fort vite : « Qu'est-ce que cela vous fait ? ne pouvez-vous pas rester seule ici ? ne puis-je pas y revenir ? » Miss Melmor le comprit, ou du moins crut le comprendre ; et, se rassurant aussitôt, elle déclara qu'elle n'irait pas avec les autres. Mistriss Melmor, espérant satisfaire sa fille en suivant son exemple, dit qu'elle ne se souciait pas de musique ; et sir Edmond, charmé d'être débarrassé de ces deux témoins, et prenant le silence de Malvina pour un consentement, lui présenta la main pour passer dans le salon de musique ; mais elle était si loin de se sentir en état de chanter, que, miss Tomkins étant venue à cet instant chercher Fanny pour la coucher, elle se leva pour suivre son enfant. Sir Edmond, s'apercevant de son intention, fit un mouvement pour la retenir, et, comme elle avait de recevoir une forte commotion, à peine fut-elle debout, que, sentant ses genoux trembler, dans la crainte de tomber elle s'appuya sur le bras de sir Edmond. Il pénétra sur-le-champ tout ce qu'avait d'heureux pour lui et la cause et l'effet de ce mouvement ; et, ne donnant pas le temps à Malvina de délibérer davantage, il profita de sa faiblesse pour la conduire, comme malgré elle, dans le salon de musique.

Cependant Fanny, qui avait vu l'intention de sa mère, pleurait pour qu'elle vint la coucher ; et Malvina allait sans doute céder à ses larmes, lorsque sir Edmond, retournant vers M. Prior, qui les suivait, lui dit en lui présentant un cornet de bonbons : « Cher M. Prior, veuillez, avec ceci, apaiser le chagrin de cette enfant ; d'ailleurs, il suffirait de vos caresses pour y réussir, car Fanny vous aime tendrement, et vous êtes le seul ici qui puissiez la consoler de l'absence de sa mère. »

M. Prior, flatté d'un compliment qui, dans son opinion, devait le rendre cher à Malvina, revint aussitôt sur ses pas, et, prenant Fanny dans ses bras, il la porta dans sa chambre, et sir Edmond, parvenu enfin à se trouver seul avec Malvina, passa avec elle dans le salon de musique : il l'engagea à s'asseoir devant le piano ; elle le fit machinalement ; mais, dans la confusion de ses pensées, elle ne pouvait distinguer une seule note. Sir Edmond ouvrit la partition d'*Armide*, au duo de la fin, et, regardant Malvina, il chanta, avec cet accent tendre qui n'était donné qu'à lui, *Armide, je vais vous quitter* : en changeant ainsi ces mots, l'application devenait si claire, que l'émotion de Malvina augmenta au point de ne pouvoir plus la dominer, malgré ses efforts, ses larmes la trahirent ; sir Edmond le vit, et, pressant aussitôt sa main contre ses lèvres avec ardeur, s'écria : « Oh ! s'il est vrai, si c'est possible que mon départ ne soit pas indifférent à la plus charmante, la plus adorée des femmes, qu'elle juge ce qu'il doit avoir de cruel pour moi, qui m'éloigne sans que ma bouche ait osé lui exprimer tout ce qu'elle m'inspire, ni lui demander ce qu'elle éprouve pour moi, qui la laisse en proie aux préventions qu'on lui inspirera contre un caractère ardent, impétueux sans doute, mais dont les écarts ne furent dus qu'à l'inquietude d'un cœur passionné, qui en cherchait un qui sût aimer pour moi enfin, qui la laisse auprès d'un homme aimable, vertueux, digne de l'apprécier,

avançant sa tête comme pour regarder les complets qui étaient sur le pupitre, il semblait de les lire à demi-voix; mais, au lieu de paroles, il disait ces mots, qui n'étaient entendus que d'elle: « Que vos accents sont délicieux! ils promettent la félicité suprême au mortel préféré par vous. Ne laisserez-vous partir sans espoir, tandis qu'un mot, un regard peuvent me mettre dans les cœurs? » Malvina baissa les yeux, car elle sentait qu'un regard serait une réponse; mais elle ignorait que le silence en était une aussi: sir Edmond ne s'y méprit pas.

Enfin, lorsque chacun se leva pour rentrer dans le salon, Malvina, brisée par les impressions qu'elle avait reçues, demanda à sa cousine la permission de se retirer; ce qui lui fut bientôt accordé. « Quoi! vous nous quittez déjà? lui demanda vivement sir Edmond: du moins ne vous verrai-je pas demain avant mon départ? et, si vous ne descendez pas déjeuner, me serait-il permis d'aller prendre congé de vous dans votre appartement? » Malvina, troublée, lui répondit de ne point se donner cette peine, que sans doute elle descendrait, et se sauva aussitôt. La voici dans son appartement, elle s'y promène à grands pas, elle tremble de descendre dans son cœur; et, dans l'excès de son agitation, elle laissa échapper ces mots: « Le bonheur est loin de moi, et la paix encore davantage. Pourquoi suis-je si agitée? Je tremble, et ne puis suivre une idée.... Qu'ai-je vu? Un être a-t-il tant de pouvoir sur un autre? Pourquoi celui-là vient-il esveiller dans mon cœur des émotions si puissantes?.... Aimerais-je? Non, non, je n'aime pas; je le crois, j'en suis sûre: je n'ai point de plaisir à le voir; au contraire, je le fuirais plutôt.... Oh! pars, pars, Edmond! délivre-moi de ta cruelle vue; j'ai bien assez de ton image. » Après un moment de silence, elle continua: « N'est-ce point un rêve? étais-tu là tout à l'heure? Là, devant moi, tes regards ont rencontré les miens; mon cœur bat violemment à

ce souvenir.... Peut-être demain te reverrai-je encore.... A chaque pas qui te rapproche de moi, je sens que mon âme me quitte; je perds la vie quand tu es là; une oppression insupportable agit sur tous les points de mon existence. Ote-toi, va; ta présence me ferait mourir. »

Un cri de Fanny la rappelle à elle-même; elle se précipite vers son berceau. « Ah! s'écrie-t-elle, n'ai-je pas juré de consacrer mes jours à cette enfant? Clara, sur son lit de mort, n'a-t-elle pas reçu mes serments? Tu hais des cœurs, elle me les rappelle encore; mais, dans l'état où je suis, peut-elle me reconnaître? suis-je digne encore d'être mère et amie? O ange tutélaire! esprit saint! vois mes pleurs, et nies-en plus, prête-moi des forces contre ma faiblesse; sans doute c'est pour me sauver que tu éloignes d'ici cet homme dangereux: j'entends ta voix, elle a percé la voûte immense des cieux pour arriver jusqu'à moi; tu m'ordonnes de ne plus le voir, j'obéirai. »

L'infortunée alors se jette sur son lit, et enveloppe dans le silence ses douloureux combats.

## CHAPITRE XVI.

### AGITATIONS, CONFIDENCES, APLICATIONS.

Le lendemain elle persista dans sa résolution, ne descendit point; et, pour avoir un prétexte d'éviter la visite de sir Edmond, elle fit dire qu'elle était un peu indisposée. En vain retarda-t-il son départ de quelques heures, dans l'espérance de la voir, elle ne parut point, et il fallut qu'il se décidât à quitter cette maison sans avoir revu celle qui était devenue la souveraine de sa destinée.

Ce ne fut point sans peine qu'il s'y déterminait; mais, blessé du manque de parole de Malvina, et plus encore de lui voir la volonté de résister et la force de le pouvoir, il partit sans s'être présentée chez elle, et sans lui avoir fait dire un mot de simple politesse. Elle

aussi triste et abattue, il n'y aura plus de joie pour moi dans le monde.... » M. Prior ne lui répondit pas, et entra chez Malvina. Elle était assise, la tête penchée, dans une triste mélancolie, le coude appuyé sur un genou, et le front couvert de sa main; elle se leva aussitôt en le voyant, et vint au-devant de lui : ses yeux rouges et cernés attestaient la triste insomnie de la nuit. « Vous êtes malade, mon amie; vous êtes affligée, lui dit-il : votre cœur ne confiera-t-il pas au mien tout ce qui l'opprime? — Il est vrai, répondit-elle, je suis un peu indisposée; c'est ce qui m'a décidée hier à ne pas quitter ma chambre, et à ne recevoir personne, quoique je craignisse qu'on ne trouvât ma conduite extraordinaire, ou du moins impolie. — Qui donc l'aurait trouvée? » répliqua M. Prior; sir Edmond tout au plus. « Et ce tout au plus était pour Malvina; mais, de peur de le laisser voir, elle n'osa ni ajouter un mot ni faire une question. » J'ai bien souffert hier, lui dit M. Prior après un moment de silence; la crainte de vous déranger m'a empêché de monter chez vous, j'ai passé tout le jour sans vous voir : qu'il m'a semble long! Mais du moins, chère Malvina, avez-vous plaint votre ami privé de votre présence? — Il faut que je vous ouvre mon cœur, M. Prior, répondit-elle : assurément votre amitié m'est chère, et vous avez dû voir le plaisir que je prenais dans vos entretiens; mais ne craignez-vous point qu'ils ne soient mal interprétés, et qu'on ne s'étonne de nous voir si souvent ensemble? — Bon Dieu! d'où peuvent vous être nées de pareilles idées? » s'écria M. Prior en la regardant avec surprise. — Mais de la nature même des choses, répliquait-elle en rougissant; des visites si assidues dans mon appartement peuvent paraître singulières. — Mais qui y songe? — On l'a remarqué. — Qui donc vous l'a dit? » Cette question directe déconcerta Malvina; mais, comme il fallait faire un mensonge, ou nommer sir Edmond, elle n'hésita pas. A ce nom,

M. Prior, frappé d'un coup inattendu, s'écria vivement : « Eh! de quel droit sir Edmond fait-il des remarques sur votre conduite? comment ose-t-il vous les communiquer? et par quel inconcevable motif mon amitié sera-t-elle sacrifiée au conseil d'un homme comme lui? » L'air de mépris qu'il mit dans cette dernière phrase donna à Malvina le courage de la relever, et elle répondit vivement : « Quelle que soit l'opinion que vous ayez de sir Edmond, le croyez-vous donc incapable de faire une remarque juste? et est-on coupable pour l'écouter et y avoir égard? Mais, reprit-il avec agitation, un semblable conseil suppose de l'intimité, et vous ne m'avez pas dit qu'il en existât entre vous et lui. — Je ne crois pas qu'il en existe non plus, reprit-elle avec embarras. — Vous ne le croyez pas! O Malvina! vous n'en êtes donc pas sûre? Que dois-je penser? que dois-je croire?.... Se pourrait-il que votre tristesse.... le trouble ou je vous vois....? Malvina! vous ne repandez point : quel affreux trait de lumière! O Malvina! chère et malheureuse amie, prenez garde à vous, défiez-vous de cet homme perfide : actif et ingénieux pour tout ce qu'il desire, il sait déconcerter les mesures les plus sages, ruiner la vertu la mieux établie, car sa langue distille le miel, et il charme l'oreille. A présent je vois, je pénètre la cause de sa bizarre et mystérieuse conduite; il voulait vous plaire, vous séduire, sans consentir pourtant à perdre miss Melmor. Se peut-il que, quand on a vu Malvina, on puisse s'occuper d'une autre? se peut-il que, quand vous êtes là, le reste du monde soit encore quelque chose? Et cependant jamais il n'a été aussi empressé auprès de miss Melmor que depuis qu'il vous voyait plus souvent. Je sais bien que, quand vous étiez présente, ses manières changeaient tout-à-coup; mais, loin de vous, il était tout à elle, il lui prodiguait des soins si passionnés, de l'adoration!.... » A ces mots, Malvina devint si pâle, que M. Prior en fut effrayé.

! lui dit-elle en la faisant  
 « n'ayez point que la crainte  
 « amitié me fasse calom-  
 « nié ; s'il n'était pas léger ,  
 « l'un ou l'autre comme le vôtre ,  
 « votre honneur , ou seu-  
 « récier , je voudrais moi-  
 « à vos pieds , dussiez-  
 « après..... » A cet in-  
 : fut interrompu par le  
 ronne qui ouvrait la  
 Birton parut devant  
 re qu'elle , en voyant le  
 Prior et l'agitation de  
 l pu concevoir des soup-  
 stimité ; qu'on juge donc  
 les siens durent se con-  
 rretra un moment en si-  
 n'ayant pas de termes  
 , et , après les avoir con-  
 pps , elle s'écria : « On  
 : je refusais de le croire ;  
 on ne m'a point trompé  
 ou s-t-on dit , madame ?  
 rissent M. Prior ; sur  
 bon pas trompée ? quels  
 vous former ? — Des  
 t dédaigneusement mis-  
 est-il permis d'en avoir  
 où je vous trouve l'un  
 me laisser aucun doute  
 vous occupait ? — Prenez  
 répondit M. Prior avec  
 u appuyé , prenez garde  
 parer par de lâches pas-  
 le jugement se pervers-  
 on s'aveugle , et la lu-  
 me le cœur se change en  
 où vous vient tant de  
 l. Prior ? répliqua mis-  
 : regardant avec mépris  
 pieds , et depuis quand  
 t permis de me répri-  
 ra , c'est assez de vous  
 fine que vous ne vous  
 soin de répondre pour  
 on égard , reprit-il aus-  
 te peu d'être jugé par  
 que jugement humain ,  
 artient ce droit ; mon  
 si , et mon appui est le

Tout-Puissant : mais , quant à cette an-  
 gélifique créature , qui , par son sexe , est  
 asservie au jugement des hommes , si je  
 n'ai pas le pouvoir de la défendre contre  
 ceux qui ont aiguisé leur langue comme  
 le dard du serpent , et qui portent le  
 poison des vipères sous leurs lèvres , ô  
 mon Dieu ! tu seras son recours , et tu  
 la délivreras du méchant qui médite le  
 mal dans son cœur..... — Sortez d'ici ,  
 monsieur , interrompit mistriss Birton ,  
 pâle et tremblante de colère ; sortez à  
 l'instant de cet appartement , si vous ne  
 voulez me faire croire que vous avez  
 plus de droits que moi pour y rester. »  
 A cet ordre , M. Prior hésitait encore ,  
 lorsque Malvina , s'avançant avec ce  
 calme qui vient de la conscience , et cette  
 dignité qui naît de la vertu , lui dit :  
 « Retirez-vous , M. Prior , vous voyez  
 que ma cousine veut être seule avec moi ;  
 retirez-vous sans inquiétude ; il est des  
 reproches qui n'embarrassent point. »

Il est aussi un ton qui persuade plus  
 que les discours ; celui de Malvina ve-  
 nait de produire cet effet sur mistriss  
 Birton : elle pouvait bien feindre de  
 douter encore , mais dans le fond de son  
 ame elle ne doutait plus. Ce change-  
 ment n'échappa point à M. Prior ; et ,  
 satisfait du triomphe de Malvina , il sor-  
 tit de la chambre sans ajouter un mot.

A peine Malvina se vit-elle seule avec  
 sa cousine , qu'elle la pria de s'expliquer  
 sur les étranges idées qu'elle paraissait  
 avoir conçues sur son compte. Mistriss  
 Birton , un peu déconcertée , lui dit :  
 « Croyez , ma chère , que je n'ai point  
 adopté tous les soupçons qu'on a jetés  
 dans mon esprit contre vous , et que je  
 n'ai jamais voulu croire qu'une femme  
 de ma famille , de mon sang , vécût dans  
 le désordre..... » A ce mot de désordre ,  
 le visage de Malvina se couvrit du  
 rouge de l'indignation ; et interrompant  
 mistriss Birton d'une voix enue : « Mal-  
 gre tout l'honneur qu'il peut y avoir à  
 vous appartenir , madame , je serais  
 bien tombée à mes propres yeux si je  
 ne tenais que de lui l'estime que vous  
 me devez : expliquez-vous donc , ma-



dame, et sur les doutes que vous avez formés, et sur les personnes qui les ont fait naître, afin que je puisse détruire les uns et confondre les autres. »

L'accent de Malvina, quoique grave et modeste, avait quelque chose de pressant auquel mistress Barton ne put résister, et, quoique venue avec l'intention de rejeter toute espèce d'interrogation, elle se vit comme forcée de faire l'aveu de l'accusation de mistress Melmor; et de plus, subjuguée par l'ascendant que l'innocence donnait à Malvina, elle se crut obligée d'avoir ajouté foi à cette calomnie, et assura qu'elle ne lui en parlait que pour lui donner les moyens de ne pas s'exposer aux malignes interprétations du monde. « Je ne croyais pas être ici dans le monde, reprit Malvina, et sans doute j'aurais donné plus d'attention aux apparences si j'avais pu prévoir que dans votre maison je ne devais être jugée que par elles. — On n'est guère part à l'abri de la médisance, ma chère, reprit mistress Barton, le me trompe-t-elle si ses observations de mistress Melmor n'ont pas inspiré à Edmond une telle prévention contre vous; et qui peut répondre qu'il ne s'amusera pas à se dépenser dans le monde? — L'en savez-vous capable, madame? » répondit enfin en rougissant. Pour moi, dit-elle que sont votre opinion sur son compte, je lui crois trop d'esprit pour avoir adopté les idées de votre amie, et trop de loyauté pour les répandre. — Pour moi, ma chère, interrompit mistress Barton, je vous crois beaucoup plus d'indulgence pour lui qu'il n'en a pour vous, et vous me permettrez de vous dire qu'il faut avoir les yeux extrêmement fascinés pour tenter de l'excuser dans cette occasion-ci; car, lorsqu'on ose faire de ma maison un lieu de débauche, et avoir sous mes propres yeux une intrigue avec une jeune fille que je protège... — Peut-être, interrompit vivement Malvina, la condamnation de miss Melmor n'est-elle que proportionnée aussi sur les apparences, et pour avoir été imprudente, on la regarde

comme criminelle. Qui donc l'accuse?

— Sa mère. Dupe des artifices de sa fille, elle la croit encore innocente; mais, quand elle convient de ses fréquents rendez-vous chez Edmond, qui pourra penser comme elle? — S'il la savait accusée, il la défendrait sans doute, reprit timidement Malvina. — C'est devant lui que j'ai accusé miss Melmor d'être perdue, et il ne l'a pas nie. — Il ne l'a pas nie? s'écria Malvina indignée; mais du moins n'a-t-il pas promis de réparer ses torts en épousant celle qu'il a séduite? — Il est coupable sans doute, mais bien moins que miss Melmor: je croirais encourager le vice en récompensant cette imprévisible fille par un mariage au-dessus de ses espérances: et, si je tais sa honteuse faiblesse, c'est bien plus par respect pour moi que par aucun sentiment de pitié pour elle. — Ainsi, repartit vivement Malvina, votre profond mépris sera son partage, tandis que vous conserverez votre bienveillance à l'homme pervers qui l'a perdue? Jeune, sans expérience, elle n'a pas prévu une défaite dont elle gemira toute sa vie, et le monde la rejettera de son sein, tandis qu'il accueillera le séducteur qui a médité sa chute, et qui se rejouit de son deshonneur.

— Vous prenez vivement le parti des femmes coupables, interrompit mistress Barton. — Dites des infortunées, s'écria Malvina. — Enfin, ma cousine, quel que soit le motif d'une si généreuse défense, reprit l'autre avec ironie, apprenez que votre protégée, sans obtenir la récompense que vous lui desirerez, ne sera pas dévouée à la honte qu'elle mérite: dans peu de jours elle sera mariée.... — Mariée à un autre, et sur Edmond le souffrira-t-il? — Il se résoudra d'autant plus facilement à voir passer en d'autres mains une si imprévisible conquête, que lui-même n'est retourné à Edinbourg que pour presser son mariage avec lady Sumnerhill; et je compte d'y aller joindre avant peu, afin d'assister à une union qui doit approcher mon neveu d'une des premières de

royaux, et lui mériter enfin ce je veux répandre sur lui. » Les coups venaient de frapper droit sur le cœur de Malvina, vait plus de force pour répondre au restait que pour souffrir. Birton s'aperçut de son état et lui dit : « Je vois que l'émotion vous fatigue; mais, à terminer, je vous prie de me dire votre intention est de ne pas si long-temps M. Prior dans la maison : quoique persuadée qu'il est suspect dans vos liaisons, la morgue insolente que lui votre amitié l'a rendu intolérable ne pense pas que vous vous en sépariez. — Moi, madame, vous êtes-elles pas surprises ? Personne n'a-t-il le pouvoir à vos volontés ? Mais, si j'osais, ce n'est pas dans l'indignité que j'en userais, » continuant, en se souvenant que, dans le moment de sa liaison avec lui lui avait dit que c'était mal lui restait chez mistress Birton. Elle fut satisfaite de la réponse de ; et, l'embrassant avec toutes les d'une réconciliation si simple la quitta.

## CHAPITRE XVII.

DE LA VÉRITÉ DE CHACUN.

La surprise que venait de lui causer Malvina en recevant la confirmation de l'intimité de sir Edmond Melmor paraît peut-être, d'après ce que lui en avait dit M. Prior : ce n'est pas qu'elle eût oublié les accusations, mais c'est qu'elle ne les avait plus ; elle n'y pensait jamais à l'excuse d'injustice et d'erreur, et ne parlait pas, afin d'éviter de tout changement d'opinion qui ne que sur l'air tendre et passif Edmond envers elle. Si on n'eût d'avoir été trop promptement entraîné par un penchant que

la raison condamnait, je répondrai que, sans en excepter *Charisse*, on a toujours remarqué dans les femmes de la vertu la plus sévère une sorte de prédilection envers les hommes de caractère ardent, passionné, quoique de mœurs un peu relâchées, soit qu'elles espèrent, en les arrachant à leurs erreurs, faire tourner au profit de la vertu toute l'activité de leurs passions, soit que l'équité de la nature veuille rapprocher les extrêmes pour qu'il n'y ait nulle part ni mal sans ressource ni bien sans mélange : telle est la marche du cœur humain ; celui de Malvina suivit la règle générale. Sans doute la terre offrait peu de femmes qu'on pût lui comparer, mais enfin elle était sur la terre. Qui pourrait peindre les douloureuses réflexions de Malvina ! En vain cherchait-elle à s'attribuer sa tristesse qu'au repentir d'avoir été sur le point d'oublier ses serments en se livrant à un sentiment qu'ils condamnaient : ce souvenir ne lui arrivait que par effort ; mais celui toujours présent à sa pensée était d'avoir été peut-être mal jugée par sir Edmond, et plus encore d'avoir été confondue par lui avec la foule des autres femmes, puisqu'il s'était amusé à feindre auprès d'elle un accent si tendre, une émotion si vive, au même moment où il allait en épouser une autre, et où il s'occupait à séduire miss Melmor. Peut-être pourrait-on pardonner l'artifice des discours ; mais celui de la physionomie est inexcusable ; car, lorsque les yeux, ces derniers asiles de la vérité, parviennent à être faux, le cœur entier est corrompu, et la perversité incurable.

Mais, malgré les apparences, sir Edmond n'était point un homme perfide, et Malvina n'avait point été trompée ; elle ne devait pas le croire, j'en conviens, et c'est pourquoi sa raison le condamnait ; mais, sans doute une secrète voix le justifiait dans son cœur, et c'est pourquoi elle l'aimait encore. En proie à tant d'agitations diverses, elle

s'appesantissait de nouveau sur la perte de son amie; car il semble qu'un chagrin rappelle tous les autres, et qu'on se plaise à les réunir tous, afin de souffrir davantage : d'ailleurs, il fallait bien que ce souvenir vint justifier aux yeux de Malvina la douleur où elle était plongée; il fallait bien se rejeter dans le passé, puisque sir Edmond la laissait sans avenir, et, en s'élançant vers son amie, chercher des ressources dans le ciel, puisqu'il ne lui en restait plus sur la terre.

Miss Melmor écouta la proposition de sa mère avec plus de tranquillité qu'on ne l'aurait présumé. Le départ subit de sir Edmond lui avait aisément qu'elle n'avait rien à espérer de ce côté-là; la perte d'un pareil époux lui parut un malheur sans doute, mais en trouver un autre lui sembla une consolation : c'en était une surtout, que d'entrer dans le monde, et de s'y montrer avec éclat, et l'image des parures, des plaisirs et des conquêtes, vint bientôt remplir son imagination, au point de n'y pas laisser une place au souvenir de sir Edmond; mais, réfléchissant sur elle-même avec plus de suite que sa légèreté habituelle ne devait le faire supposer, elle sentait que, pour avoir plus de moyens de satisfaire sa vanité, il était essentiel de regagner la faveur de mistress Burton, et qu'elle ne pouvait y réussir qu'en paraissant se plier à toutes ses volontés. La chute de ses espérances, en éclairant son esprit, venant de lui montrer la cause de ses torts; elle chercha les moyens de les réparer : tout étourdie qu'elle était, l'intérêt personnel sut lui donner, avec le talent de former un plan, la constance de le suivre, et c'est ainsi que, quand la sottise est guidée par un mauvais cœur, elle a assez de tact pour saisir ce qui lui est bon, écarter ce qui lui nuit, et faire son chemin dans le monde.

L'espoir d'une brillante conquête avait rendu miss Melmor insolente; l'adversité en fit une hypocrite : elle entra chez mistress Burton les yeux baissés,

et lui dit, avec une contenance modeste et timide : « Ma mère m'a fait part de vos intentions, madame; vous me voyez prête à y souscrire et à exécuter, par une prompte obéissance, l'imprudence de ma conduite, mais croyez que la légèreté a été ma seule faute, et que je ne me suis jamais oubliée au point de m'être rendue indigne de vos bonnes grâces et du vertueux exemple que vous nous donnez. » Mistress Burton, adoucie par la soumission, fut désarmée par la flatterie; elle aimait trop les louanges pour douter de la sincérité de miss Melmor : plus elles devinrent ouïes, plus elle le crut; car, dans les caractères comme le sien, l'amour-propre est comme un animal vorace qui devore, sans choix, tout ce qu'on lui jette.

Dans l'espace d'un mois, miss Melmor fut mariée à M. Fenwich, mistress Burton décida à partir pour Edimbourg, et M. Prior renvoya de la maison.

Six mois plus tôt il eût quitté cet asile avec joie, mais tout était changé pour lui quand il y laissait Malvina; néanmoins, trop fier pour s'abaisser à aucune sollicitation, au premier mot de mistress Burton, son parti fut pris, et il ne resta dans la maison que le temps nécessaire pour emporter ses effets, et faire demander à Malvina la permission de lui dire un dernier adieu.

Quand il partait, elle n'hésita point à le recevoir et à adoucir, par les assurances de la plus tendre amitié, la peine qu'il éprouvait à la quitter. « Tu m'éloignant de vous, s'écria-t-il, je me sens comme plonge dans un séjour de ténèbres, et mon âme est abattue et sans courage. O Malvina! ne vous détournez pas de moi dans ce jour d'affliction : hélas ! en vous quittant il ne me reste d'autres biens que votre souvenir et vos lettres : le premier est attaché à mon cœur, nul ne peut me l'arracher : l'autre dépend de vous, me sera-t-il refusé ? »

Ah ! si par égard pour l'opinion d'une

tres ? à son insu, sans doute, car elle ne doutait pas que la raison seule n'eût dicté ce parti : elle ne s'y étant arrêtée que par la conviction qu'une image trop chère est plus dangereuse dans l'éloignement, ou on l'embellit comme on veut, qu'en sa présence, ou on la voit telle qu'elle est ; il lui semblait qu'en étant témoin des empressemens de sir Edmond auprès de toutes les femmes, ainsi que de son union avec lady Summerhill, elle n'aurait plus rien à craindre de lui. C'est ainsi que Malvina raisonnait : lorsque la passion cherche un prétexte pour ses faiblesses, l'imagination en a toujours un tout prêt à lui offrir ; de tous ses abus, c'est le plus terrible sans doute, car, lorsque l'imagination nous égare et nous perd, c'est moins quand elle s'abandonne à ses écarts que quand elle prétend les justifier, et l'excès de son délire même est moins à craindre que les sophismes de sa logique.

Le troisième jour de leur voyage, mistress Birton prévint ses compagnes qu'elle s'arrêterait avec elles, le soir, chez mistress Clare, dont le château se trouvait sur leur chemin. « J'ai connu jadis cette dame à Edimbourg, dit-elle, au moment où un mariage très-avantageux venait de la jeter dans le plus grand monde ; depuis j'en ai appris qu'étant devenue veuve, elle s'est retirée à la campagne, où elle vit avec son père. Le monde l'accuse d'avoir une humeur un peu sauvage, et prétend même qu'elle met une sorte d'ostentation dans son goût pour la retraite ; et il faut bien que le monde ait raison, car moi, qui aime la solitude plus que personne, comme je suis naturelle et vraie, jamais il n'a songé à me faire le même reproche. Malvina ne répondit rien ; elle ne pouvait défendre une femme qu'elle ne connaissait pas de l'accusation qu'on portait contre elle ; mais elle pouvait moins encore accorder à mistress Birton les louanges qu'elle semblait demander.

Le soir on arriva chez mistress Clare : Malvina vit une femme jeune encore ;

ses manières étaient simples, et sa conversation animée et naturelle. S'il y avait beaucoup de modestie dans son maintien, il y avait une grande fierté sur son front, et tant de franchise dans toute sa personne, qu'il lui fut également impossible de dissimuler son éloignement pour mistress Birton, son indifférence pour mistress Fenwick, et son penchant pour Malvina. Celle-ci, soit par sympathie ou par reconnaissance, éprouva de son côté une sorte d'intérêt très-vif pour mistress Clare. Le lendemain matin, se trouvant réunies de très-bonne heure dans le salon, elles parurent également charmées de ce tête-à-tête ; et, pour le prolonger plus longtemps, elles furent dans le jardin ; et, en se promenant dans des bosquets qu'une naissante verdure commençait à ombrager, elles causèrent avec une intimité qui semblait dater de plus d'un jour.

## CHAPITRE XIX.

### CURIOSITÉ NON JUSTIFIÉE.

DANS une si douce conversation, mistress Clare ne songeait plus aux hôtes qui l'attendaient, et même, y eût-elle pensé, il était dans son caractère de les négiger en faveur de Malvina ; mais celle-ci, qui n'oubliait jamais les autres, et qui sentait que la honte, plus encore que la politesse, oblige une maîtresse de maison à s'occuper des étrangers qu'elle reçoit, fit souvenir mistress Clare qu'il était tard, et que sans doute mistress Birton s'étonnerait de sa longue absence : elle en convint, et toutes deux reprirent le chemin de la maison.

En effet, elles trouvèrent toute la société réunie dans le salon, et les attendant depuis long-temps. Mistress Clare fit quelques excuses assez froides ; mistress Birton les reçut du même ton, et ajouta que madame de Sorcy avait sans doute trouvé agréable de l'enlever aux autres, afin de la fixer tout entière. « Il est vrai, répliqua mistress Clare,

s'occupaient à le ranger, et mistress Clare n'y était point encore. Elle sortit dans le jardin avec un peu d'impatience, et s'y promenait depuis environ une demi-heure, lorsque mistress Clare vint la joindre. « J'ai su, lui dit celle-ci, que vous aviez été bien matinale aujourd'hui, et, quand je joins cette idée à l'aimable empressement avec lequel vous venez de m'accueillir, à certains regards que je vous ai surpris hier, au secret desir que vous paraissiez avoir de me parler, j'ai dû supposer que vous aviez quelque chose à me dire; me trompe-je? » Cette ouverture retint sur les lèvres de Malvina les questions qu'elle était prête à faire. Les remarques de mistress Clare lui firent sentir que l'interroger sur sir Edmond était presque un aveu de l'intérêt qu'elle prenait à lui, et elle aima mieux ne rien savoir que de s'exposer à de pareils soupçons. En conséquence, renfermant sa curiosité dans son cœur, elle répondit quelques phrases insignifiantes, et entama une de ces conversations pénibles, où l'on parle de tout, hors de ce qu'on voudrait dire, où l'on écarte sans cesse un sujet que chaque mot semble ramener, et où l'on trouve pourtant un plaisir secret et indéfinissable par l'idée de prolonger l'occasion favorable et unique de savoir ce qui intéresse le plus, quoique bien résolu à ne pas en profiter.

Elles furent bientôt rejointes par mistress Fenwick. L'idée de quitter la campagne et d'arriver peut-être le jour même à Edimbourg l'avait éveillée de bonne heure, pour la première fois de sa vie. Elle accourait avec empressement pour hâter le moment d'une réunion qui devoit rapprocher celui du départ. Mistress Clare s'aperçut aisément de ce qui se passait dans l'âme de cette jeune personne, et trouva tout simple qu'à son âge elle se sentît appelée vers les plaisirs. « Sans doute, lui dit-elle, le mariage de sir Edmond Seymour va faire naître les bals, les spectacles, les fêtes de toute espèce, et vous avez une figure à en faire le plus brillant ornement. —

Ah! c'est tout ce que j'espère, reprit étourdiment mistress Fenwick; je ne serai contente qu'en éclipsant toutes les femmes d'Edimbourg, et surtout cette odieuse lady Summerhill. — Et pourquoi lui en voulez-vous? interrompit mistress Clare; lui enviez-vous la gloire d'avoir fixé sir Edmond? — Je ne crois pas qu'elle doive s'enorgueillir de ce triomphe, répondit mistress Fenwick; et la manière dont il m'a parlé d'elle dernièrement m'assure assez que sa fortune est le seul charme qu'il lui trouve. — Je crois votre supposition bien injuste, madame, reprit Malvina un peu vivement. Au milieu de tous les défauts qu'on reproche à sir Edmond, jamais du moins ne fut-il accusé d'avoir l'âme intéressée, et il me semble, au contraire, que la noblesse et la générosité font l'essence de son caractère. — Est-ce que vous le connaissez? lui demanda mistress Clare un peu émue. — Pouvez-vous en douter? répliqua ironiquement mistress Fenwick. A la manière dont elle le peint, ne connaissez-vous pas une main amie? Oui, madame de Sorey le connaît beaucoup; ils ont passé trois mois ensemble, cet hiver, chez mistress Birton. Au reste, ce qui m'étonne, c'est que, malgré les charmes de madame, les égards distingués qu'elle avait pour lui, et le goût qu'il a pour toutes les femmes, elle ne l'ait pas fixé un seul instant, sérieusement, s'entend. N'est-ce pas, ma chère, ce n'est jamais qu'en badinant qu'il vous a parlé d'amour? du moins me l'a-t-il dit. » Mistress Clare feignit de ne pas remarquer le trouble de Malvina, et s'adressant à mistress Fenwick: « Je suis sûre, lui dit-elle, qu'il n'a pas même osé lui en parler en riant. Sir Edmond se rend trop juste pour pouvoir être à son aise auprès de madame de Sorey, et il doit sentir que l'amant de toutes les femmes ne saurait être le sien. »

Depuis cet instant mistress Clare devint pensive; elle regardait Malvina avec tendresse et sollicitude, et paraissait écouter à peine ce que chacun lui disait.



holpe, frere de lady Sumerhill, qui est devant vous, et que j'ai l'honneur de vous presenter? » Malvina fit une inclination, et continua à garder le silence.

« Comme j'espere que madame de Sorey viendra orner la fête que mon oncle prepare, lui dit milord Stanholpe, et qu'assurément l'honneur de danser avec elle sera vivement dispute, elle permettra que je sois un des premiers à lui demander sa main pour ce jour-là, afin de n'avoir que des envieux et point de rivaux.

— Excusez-moi, milord, lui dit-elle; mais, comme je compte n'assister à aucune fête pendant le tres-court sejour que j'ai le projet de faire à Edinbourg, je ne puis accepter votre obligeante invitation. » Et, en disant ces mots, elle fit une profonde reverence et se retira.

« Quelle bizarre creature ! » s'écria aussitôt mistress Birton. — « Laissez, peut-être, reprit lord Stanholpe, mais divinement jolie. Cherchez mistress Birton, il faut que vous obteniez d'elle de venir chez mon oncle; il le faut absolument : je veux connaître cette femme. Que le ciel me confonde, si j'en ai jamais vu une qui m'ait fait la même impression ! — Vous faites beaucoup d'honneur à ma cousine, milord, reprit mistress Birton, et je vous promets de faire tous mes efforts pour l'engager à répondre à votre flatteuse invitation; mais, quoique assez douce, elle est quelquefois si opiniâtre sur certains points, et d'ailleurs d'une humeur si sauvage..... — Eh tant mieux, interrompit lord Stanholpe en riant, je ne connais rien de plus séduisant que ces beautés farouches quand on est parvenu à les apprivoiser. — Prenez garde, milord, repliqua mistress Birton, celle-ci n'est pas de celles qu'on apprivoise; c'est une femme de mon sang, et ce titre doit la mettre à l'abri de toute tentative peu honorable. — Allez, allez, mistress Birton, repartit lord Stanholpe avec un de ces airs de protection qui ne sont jamais si choquants que quand ils veulent paraître affables, donnez-moi seulement l'occasion de la voir souvent, qu'elle me paraisse aussi amable qu'elle

est belle, et alors..... Je suis libre, vous le savez : qui peut répondre de l'avenir? peut-être suis-je destiné à me lier doublement à votre famille. Mais, je vous en conjure, allez la décider, afin que je sache sa réponse avant de sortir de chez vous. » Mistress Birton, docile aux desirs de lord Stanholpe, et fier d'un espoir qui pouvait contribuer à illustrer encore sa famille, monta aussitôt chez Malvina.

« Vous ne pouvez, ma chère, lui dit-elle, vous dispenser de paraître à la fête de milord Stafford, ni d'être présentée à la charmante personne qui entrera bientôt dans ma famille : je l'ai prevenue en votre faveur : elle brûle de vous connaître. » Malvina voulut s'en défendre, sous prétexte qu'une fête ne convenant ni à sa situation ni à son goût. « Je vous en conjure, ne me refusez pas, repliqua mistress Birton, j'ai promis que vous y viendriez; lady Sumerhill y compte....

— Si c'était vous qui le desiriez, ma cousine, interrompit Malvina, peut-être aurais-je pu céder, mais pour satisfaire une fantaisie de lady Sumerhill..... — Vous avez résolu de me desobliger apparemment, reprit vivement mistress Birton, et je vois que, sous un voile de douceur, vous cachez une volonté opiniâtre : on est bien malheureux, continua-t-elle en joignant les mains, de ne pouvoir rien obtenir de certaines gens.

— C'est que certaines gens, repliqua Malvina, résistent aussi fermement au caprice et à la volonté qu'ils céderaient avec promptitude à un désir obligeant ou à un mot de bienveillance. » Mistress Birton fit surprise de ce ton, car elle ignorait que le cœur de Malvina, froissé par la conduite de sir Edmond, et par l'idée de servir de spectacle à lady Sumerhill, devant repandre sur ses discours l'aigreur dont il était plein. Loïn de s'en offenser, elle se radoucit, car les caracteres les plus violents deviennent souvent les plus faibles quand on leur résiste, et se soumettent à une dureté, tandis qu'ils auraient brisé la douceur. Mistress Birton eut donc recours à la prière, et Malvina, qui se repentait de

uniquement d'honneur, ne le réparer qu'en accordant : que celle-ci lui demandait, comme la fête ne devait dans huit jours, Malvina n'osait de passer tout cet à paraître à aucune an- motif, en se conduisant in seulement de satisfaire la portait à la retraite, son fixait près de son enfant, enter aussi sa bonté, qui : de prouver à sir Edmond lein de chercher les occa- voir. Pendant plusieurs en Birton et mistress Fen- presque continuellement ne voyaient Malvina qu'aux pas, et encore ce temps ré au récit de ce qu'elle mistris Fenwich, surtout, ne sur les plaisirs qu'elle fin, qui avait espéré, en lat de monde, retrouver à a paix de Birton-Hall, s'a- bout de quelques jours, solitude de la ville res- : celle des champs. Dans gement du monde paraît tout-à-fait, ou, si l'on se son existence, ce n'est que r sa valeur, et se féliciter ré; au lieu que le solitaire ét toujours sa tranquillité l'approche des flux plai- : qu'ils font l'étourdit; les : leur donne l'inquiétude; fit et chaste autour de lui, mrait en vide, le silence de a désert effrayant; il n'est une au sein de la nature,

avaient cessé de couler sur Malvina, ses occupa- sses avaient perdu leurs elle en était distraite sans bruit qui se faisait autour 'entrât personne dans la le n'écoutât attentivement être. Crovait-elle recon- merche de sir Edmond, son

trouble l'empêchait de pouvoir se fixer à aucune autre idée, et elle n'enten- dait point marcher sur son escalier sans tressaillir; enfin la crainte de le rencontrer, l'incertitude du motif qui le retenait, la curiosité de savoir s'il avait demandé de ses nouvelles, était l'objet continuel sur lequel son imagi- nation s'exerçait. Dans ces instants, elle regretta plus d'une fois M. Prior : c'était par lui qu'elle avait su autrefois mille détails relatifs à sir Edmond, tandis qu'il lui semblait que mistress Birton et mistress Fenwich mettaient une sorte d'affectation à n'en jamais parler.

Le jour du bal approchait; Malvina venait d'entendre entrer sir Edmond chez sa cousine. Elle ne l'avait pas revu encore, et se promettait bien de ne pas se trouver avec lui, si elle pouvait s'en dispenser, lorsqu'on vint la prier de descendre de la part de mistress Birton et de mistress Fenwich, pour les aider à choisir des bonnets que la marchande de modes venait d'apporter; n'ayant aucun motif plausible pour refuser, elle répondit qu'elle allait y aller : mais à peine l'eut-elle promis, que l'idée de rencontrer sir Edmond lui causa une émotion si vive, que tous ses traits en furent altérés. Honteuse de son trouble, elle voulut se donner le temps de le calmer, mais ce fut en vain; et, voyant que plus elle pensait à l'entrevue qui l'attendait, plus son agitation augmen- tait, elle se décida à descendre sur-le- champ.

En entrant chez mistress Birton, elle trouva dans l'antichambre une femme du commun, mais de bonne mine, et qui pleurait amèrement. Elle s'approcha d'elle aussitôt, et lui demanda ce qu'elle avait, avec un air plein de compassion et de bonté. « Ah ! madame, lui répondit- elle, j'étais venue dans l'espoir que mis- triss Birton ferait quelque chose pour moi : on la disait si bienfaisante ! Mais elle a bien assez de ses pauvres, dit-elle; et pourtant Dieu sait que je ne venais pas demander l'aumône, mais seulement

la prier de parler pour moi à milord Stanholpe. — Et quelle affaire pouvez-vous avoir avec milord Stanholpe ? lui demanda Malvina. — Que vous êtes bonne de daigner vous en informer, madame ! Ah ! sans doute, si toutes les personnes qui sont là-dedans avaient votre cœur, je n'aurais pas été renvoyée si durement. — Toutes vous ont-elles également maltraitée ? lui demanda Malvina avec inquiétude, en songeant que sir Edmond était du nombre. — Hélas ! madame, mistress Birton, au lieu de me répondre, a sonné seulement pour gronder de ce qu'on m'avait laissée entrer ; une jeune dame s'amusa à choisir des bonnets sans daigner me regarder ; milord Stanholpe, à qui j'ai voulu m'adresser, m'a repoussée avec hauteur, en me disant que cette affaire regardait son intendant ; enfin un petit homme, d'un air assez grossier, me prenait par le bras pour me faire sortir de la chambre, lorsqu'un jeune lord que Dieu le bénisse ! s'est approché de moi, et, me glissant ceci dans la main (montrant un billet de dix livres sterling), m'a demandé mon adresse, et m'a promis de prendre soin de moi. — Eh bien ! ma bonne, lui dit Malvina, le cœur soulagé par cette dernière phrase, la générosité de ce bon jeune homme n'a-t-elle pas adouci votre peine ? — Assurément, madame ; mais je ne sais quand je le verrai, et c'est après-demain qu'on nous renvoie ! — Comment ? qu'on vous renvoie ! — Oui, madame : je tiens des chambres garnies dans une maison appartenante à milord Stanholpe, et, comme elle est dans un quartier commerçant, j'y trouve de quoi gagner ma vie, et élever ma nombreuse famille ; c'est pour cela que M. Bingham, intendant de milord Stanholpe, refusé de me renouveler le bail de cette maison, et me le retire pour le donner à un de ses neveux ; et, comme, dans l'espoir de la garder, j'y avais fait faire beaucoup de réparations, qu'on refuse de me payer, je me trouve ruinée, ainsi que mes pauvres enfants. — Consolez-vous, ma bonne, lui dit affectueu-

sément Malvina ; puisque milord Stanholpe est chez ma cousine, je vous promets, quoique je le connaisse à peine, de lui parler en votre faveur. — Mistress Moody, touchée de cette promesse, prit la main de Malvina, et la pressa contre ses lèvres. A cet instant, sir Edmond sortit de chez mistress Birton : en voyant Malvina, il tressaillit ; mais, se remettant aussitôt, il se contenta de lui faire une froide inclination, et passa son chemin sans lui adresser la parole. Malvina demeura immobile ; tant d'émotions, de pensées l'assaillirent à la fois, qu'elle ne put plus songer à autre chose : ce n'était pas seulement de l'indifférence qu'elle remarquait dans les procédés de sir Edmond, mais une affectation d'incivilité dont elle ne pouvait deviner la cause. Quoi ! il n'avait pas un mot à lui dire, et c'était l'instant où elle allait descendre chez mistress Birton qu'il choisissait pour en sortir ! N'y avait-il pas une sorte de présomption à lui à se conduire ainsi ? ne semblait-il pas faire entendre par là qu'il se croyait le droit d'agir impoliment avec elle ? et qui le lui avait donné quand donc s'était-elle montrée assez faible pour le lui laisser prendre ? En revenant ainsi sur le passé, elle se rappelait avec confusion les instants de bienveillance c'est ainsi qu'elle les nommait, où elle lui avait montré quelque intérêt : la honte de l'avoir distingué, celle d'avoir été dupe de la préférence qu'il avait feint de lui donner, repassaient tour à tour dans son cœur, et l'accablèrent d'amertume. Sans doute sa crédulité n'avait point échappé aux yeux orgueilleux de sir Edmond : qui sait s'il n'en riât pas maintenant ? et c'était assurément pour la déromper, qu'il se conduisait vis-à-vis d'elle avec une froideur si marquée. Oh ! que cette pensée était pénible pour une âme fière et délicate comme celle de Malvina ! Elle était encore plongée dans ces rêveries, lorsque M. Fenwick parut. — Eh ! que faites-vous donc là ? lui dit-il ; j'allais vous chercher : depuis une heure on

« Ces mots rappellèrent même, et, faisant un salut à à mistress Moody, elle continua. « Vous ne deviendrez pas, s'écria M. Fenwick, qui madame de Sorey tendre si long-temps ? pas je l'ai trouvée en tête-à-tête avec cette ne qui est venue nous à tout-à-l'heure ? — Cela me, reprit ironiquement ; depuis long-temps je connais un goût tout par la société de ces gens-là. » madame, répliqua Malvina, si j'y trouve, je crois n'avoir dérobé une ici. — Sans doute, les Birton en rougissant, mais qu'il n'y a que vous sur l'oreille aux plaintes ..... — Mais est-ce que Sorey s'intéresse particulièrement à la vieille rompit lord Stanholpe : elle n'a pu choisir un ; et, de ce moment, sans le veut, je donnerai des à tout ce qu'elle demande. — Je croyais, milord, qu'elle vous avait expliqué ce qu'elle désirait. — Ma foi, cela se peut, Stanholpe ; mais que je entendu un mot de ce ; les vieilles figures font l'air en pleurant, que je toujours d'un autre côté vois. — Mon Dieu ! ma mistress Fenwick, aurez-vous cet ennuyeux colloque ? le toutes ces charmantes montrant divers chiffons : et pour le jour du bal : beaux ? Vous êtes venue et vous restera que celui-là présente un bonnet à godt. Malvina le prit, et occupée d'autres ob- : quelques épingles et du

godt exquis qu'elle avait apporté de France, elle donna un tour si gracieux à ce chiffon, que mistress Fenwick en fut jalouse. « Sans doute, lui dit-elle, en retouchant aussi un de ces chapeaux, vous aurez l'art d'avoir le plus élégant de tous ceux qui paraîtront à la partie de demain. — Quelle partie ? demandait-elle. — Nous avons le projet d'aller promener sur le golfe d'Édimbourg, lui dit milord Stanholpe, afin de faire voir la mer à mistress Fenwick ; et j'espère avoir l'honneur de vous conduire dans mon phaéton. — J'y serai avec vous, ma cousine, lui dit mistress Birton en voyant qu'elle hésitait. » Malvina alors répondit qu'elle irait avec plaisir, et s'approcha du carton pour choisir un des chapeaux. Mistress Fenwick se penchant vers elle, elle lui dit à demi-voix : « Vous allez avec milord Stanholpe, parce que sir Edmond a exigé que j'occupasse la seconde place dans le phaéton où il doit conduire lady Sumerhill ; il paraissait craindre qu'on ne voulût vous la donner ; assurément, il ne paraît pas empressé de se trouver avec vous : cela ne vous semble-t-il pas bizarre ? — Non, en vérité, répondit-elle avec une tranquillité affectée ; il y a tant de raisons pour que votre société lui soit plus agréable que la mienne ! — Et quelles sont ces raisons ? lui demanda mistress Fenwick d'un air moqueur : ce n'est pas assurément le prix que j'y attache, ni les frais que je fais pour lui plaire ; et je crois que celle qui a si bien su arranger ce chapeau, ajouta-t-elle en le tournant sur sa main d'un air d'envie, est plus occupée que moi du soin de s'embellir. — Si vous préférez celui-ci aux autres, lui dit Malvina, qui pénétrait sa pensée, vous n'avez qu'à le prendre, ou, si vous voulez une confection de votre, je tâcherai de l'arranger plus à votre gré..... — Ah ! vous m'obligerez beaucoup, interrompit mistress Fenwick avec empressement ; réellement, ma chère, vous êtes extrêmement bonne. » Malvina sourit ; et, tandis qu'elle s'occupait à satisfaire mistress

Fenwich, milord Stanholpe s'approcha d'elle, et baisant sa main avec respect, — Il n'y a que les Français, lui dit-il, pour mettre autant de grâces à tout ce qu'elles font. — Et il n'y a que les Anglais pour tenir strictement leur parole, n'est-ce pas, milord? lui répondit-elle en souriant. — Je vous entends, madame, reprit-il, et vous allez voir que je n'oublie pas votre protégée. Aussitôt, prenant une feuille de papier dans sa poche, il y traça les mots suivants avec un crayon :

*J'ordonne à Bingham de souscrire à tous les arrangements qui conviendront à mistress Moody, relativement à la maison que je lui loue.*

HENRY, duc de Stanholpe.

« Cela vous convient-il, madame? dit-il en présentant le papier à Malvina. — A moi, milord? répondit-elle en rougissant; mais, assurément, c'est pour obliger une pauvre mère de famille, et non pour me faire plaisir, que vous avez tracé cet écrit. — Sur mon Dieu! vous vous trompez; je n'ai pensé qu'à vous. — Quoi! milord, en faisant le bien vous vous refusez sa plus heureuse récompense, celle de penser à la joie de toute une pauvre famille qui se croyait ruinée, et qu'un mot de votre bouche va rendre au bonheur et à la vie? — Que je meure si je me suis jamais occupé de pareilles choses! Cependant vous en parlez avec tant d'agrément, que vous me donneriez presque l'envie d'y penser; et si j'avais le temps.... Mais pas un moment à disposer! et j'oublie même auprès de vous qu'on m'attend pour une course de cheval.... Quoi! déjà deux heures? s'écria-t-il en tirant sa montre: ah! mon Dieu, quelle querelle on va me faire! Je me salue avec regret, avec un vif regret, ajouta-t-il d'un air léger et en baissant la main de Malvina. A demain, mesdames, à demain. »

Malvina sortit quelques instants après lui, pour voir si mistress Moody était encore dans la maison. Ne la trouvant plus,

elle envoya chez elle miss Tomkins, avec le billet de milord Stanholpe. lorsque celle-ci revint, elle lui fit une peinture animée de la joie de mistress Moody, de tous ses enfants, et lui porta leur humble requête pour que leur généreuse bienfaitrice vint les voir dans la maison qu'ils devaient à ses soins. Malvina hésita pas à leur faire un plaisir où elle trouvait tant de douceur; et dès le soir même, aussitôt que sa cousine fut partie pour le spectacle, elle se rendit chez mistress Moody. Cette bonne femme, après s'être livrée à toute l'effusion de sa reconnaissance, lui dit : « L'n bien n'arrive jamais seul, madame; car, un instant avant que vous entriez, je venais d'avoir la visite de ce bon jeune homme.... — Sir Edmond? interrompit vivement Malvina. — Je ne sais point comment il s'appelle, madame. Il venait s'informer de ce qu'il pouvait faire pour moi: il a été bien surpris, je vous assure, quand je lui ai montré le billet de milord Stanholpe; il m'a demandé comment je l'avais obtenu. Je lui ai dit que je le devais aux prières d'une des dames de chez mistress Burton. Laquelle? laquelle? m'a-t-il dit bien vite. Hélas! je ne savais pas votre nom; mais je lui ai répondu qu'assurément c'était la meilleure, et que je croyais aussi que c'était la plus jolie. Cela ne peut être que madame de Sorey, a-t-il répliqué (apparemment, madame, que vous vous nommez ainsi. Ce jeune homme paraît vous connaître beaucoup, madame, et vous être bien attaché, car il m'a dit encore : « Écoutez, ma chère : chaque fois que vous aurez une peine, consultez-la madame de Sorey, et vous serez soulagée; si quelque malheureux est dans la détresse, adressez-vous à elle, et il sera consolé; enfin, quand vous voudrez exprimer d'un seul mot tout ce qu'il y a de bon, de généreux, d'aimable, de céleste au monde, nommez Malvina de Sorey. » En vérité, madame, je crois qu'il avait les larmes aux yeux en parlant ainsi, et il paraissait si ému.... tenez, tout comme vous voilà à présent. Alors je lui ai dit que je



tendais, que vous m'aviez fait lire de venir; mais à peine ai-je cette parole, qu'il s'est enfui si vite que je n'ai pas eu le temps de le serrer de toutes ses bontés, car il m'en a apporté de l'argent. » Que penser Malvina de ce récit? que dit-elle conclure des éloges que sir Edmond lui donnait et du soin qu'il lui avait pris de l'éviter? Mais, loin de chercher à se défendre par une conduite si bizarre, et ne pour d'ailleurs s'occuper de lui, elle paraissait décidée à la fuir, elle ne posait aucune question à mistress Birton sur ce que celle-ci venait de lui dire, et la quitta sans avoir prononcé le nom de sir Edmond.

Le lendemain matin, elle était encore dans sa chambre, lorsqu'un bruit de pas l'ayant fait approcher de sa porte, elle vit les deux phaétons de lord Stanholpe et de sir Edmond qui s'arrêtaient dans la cour de mistress Birton. Tant après, on vint l'avertir qu'on l'attendait. Elle descendit promptement, et au bas de l'escalier, elle rencontra sir Edmond qui donnait la main à mistress Birton; et celle-ci, tout en courant, dit : « Nous partons devant pour aller voir lady Sumnerhill; mais hâtez-vous, paraitre, car votre très-humble serviteur, milord Stanholpe, vous attend. » Sir Edmond, après lui avoir fait un profond salut, se contenta d'acquiescer avec un air qu'il croyait être celui d'un homme qui n'était que piqué : « Eh! n'aurait pas celui de madame? En attendant ses vœux, milord Stanholpe lui dit : « Adieu. » Malvina n'attendit pas la fin de sa phrase, et, saluant mistress Birton sans lui répondre, elle monta dans le phaéton.

Pendant toute la promenade, elle n'eut l'occasion de voir sir Edmond, et, ne pouvant être présentée à lady Sumnerhill, car aucune des dames ne voulut monter dans les voitures pour se promener à cheval, Malvina, déterminée à écarter tout l'image de sir Edmond, tâcha d'occuper son esprit par des objets qu'elle voyait, et, pour ne pas se livrer à la rê-

verie, s'efforça de prendre part à la conversation; de sorte qu'elle charma milord Stanholpe, au point qu'il ne put s'empêcher de dire à demi-voix à mistress Birton : « En vérité, je suis plus qu'à moitié son; et, si cela continue, il faudra me résoudre à perdre ma liberté. »

Mais en faisant des frais pour paraître aimable, est-il bien sûr que Malvina n'avait d'autre motif que de se distraire du souvenir de sir Edmond? L'espoir d'exciter sa jalousie, en plaisant à milord Stanholpe, n'y entraînait-il pour rien? Je ne le crois pas : Malvina avait l'âme si pure! mais elle était femme, et ce mot me rend tous mes doutes.

## CHAPITRE XXI.

UN BAL.

ENFIN, le fameux jour du bal arriva. Peut-être au fond Malvina n'en fut-elle pas fâchée, et peut-être aussi, sans se l'avouer, mit-elle à sa toilette plus de soin et de temps qu'elle n'avait coutume de le faire. Comme elle descendait chez sa cousine, elle apprit, par mistress Tap, qu'il y avait beaucoup de monde dans le salon; mais, sachant que sir Edmond n'y était pas, elle entra sans embarras. Plusieurs hommes entraient le fauteuil de mistress Birton, d'autres venaient auprès de mistress Fenwick; mais, en apercevant Malvina, tous, frappés d'admiration, n'eurent d'yeux que pour elle.

Assurément son habillement n'était ni riche ni recherché. Une simple robe de crêpe faisait toute sa parure; mais il régnait dans sa manière de se mettre un certain goût indéfinissable, qui ne se donne point, qui s'imité mal, et qui est comme la physionomie de la toilette.

Lorsque mistress Birton se leva pour partir, lord Stanholpe offrit la main à Malvina, afin de la conduire à la voiture, et profita de cet instant pour lui rappeler l'engagement qu'elle avait pris de ne danser qu'avec lui; mais elle s'en excusa,

sous prétexte qu'elle ne connaissait point les danses écossaises. En entrant dans l'assemblée, mistress Birton fut se placer auprès de lady Sumerhill, et lui présenta Malvina. Lady Sumerhill était une jeune personne de vingt ans à peu près, blonde, blanche et belle, mais de cette beauté régulière qu'aucune expression n'anime, et qui fait l'admiration de ceux qui la contemplent, bien plus que le bonheur de ceux qui la possèdent. Elle examina Malvina avec une attention assez soutenue pour être presque méridienne; puis, lui prenant la main avec vivacité, elle lui dit : « qu'elle était ravie de la voir, de faire connaissance avec une aussi charmante personne, » et ensuite ne lui parla plus de toute la soirée.

Malvina, au milieu d'un cercle qu'elle voyait pour la première fois, et ne s'intéressant à aucun de ceux qui le composaient, s'ennuyait beaucoup, quoique milord Stanholpe fût toujours auprès d'elle, occupe à lui prodiguer ses hommages. Voyant pourtant qu'elle répondait à peine à toutes ses galanteries, il chercha à captiver son attention en lui racontant quelques historiettes amusantes sur chaque personne qui passait : et, comme c'était le genre qu'il traitait le mieux, il obtint, par moments, un léger sourire de Malvina; mais elle n'était ni plus satisfaite d'être au bal, ni moins empressée de le quitter, lorsque tout changea autour d'elle : sir Edmond parut.

Il s'approcha de lady Sumerhill d'un air galant et aisé, et lui adressa quelques mots à demi-voix, qu'elle parut entendre avec plaisir : alors, se retournant pour saluer mistress Birton, il aperçut Malvina; mais ce n'était plus cette Malvina triste, pâle, dont un profond négligé ensevelissait les charmes : à présent, mise avec autant de noblesse que d'élégance, les yeux et le teint animés par les lumières, la chaleur et l'émotion, elle lui parut si séduisante et si belle, qu'il ne fut pas maître de son premier mouvement; et, au lieu d'engager lady Sumerhill à danser, comme c'était son projet, ce fut Malvina qu'il pria de l'honorer de

sa main pendant tout le bal. Malvina, surprise de son invitation, troublée de retrouver dans ses regards la même expression qu'elle y avait vue autrefois, mais offensée en même temps des manières d'un homme qui semblait se faire un jeu de la jeter dans l'incertitude, elle lui répondit très-froidement : « quo, si elle se décidait à danser, elle était engagée avec milord Stanholpe. — Mais, du moins, lui dit-il en la regardant avec tendresse et inquiétude, si milord Stanholpe est l'heureux mortel que vous favorisez maintenant, après le souper on commencera les danses françaises, et celles-ci, inconstantes comme tout ce qui vient de ce pays, permettent de changer de danseur. » Malvina se contenta de lui jeter un regard dédaigneux, et ne répondit point. Il ajouta : « Vous ne dites rien, madame; que dois-je augurer de votre silence? faut-il l'interpréter comme un refus, et la seule distinction qu'il me soit permis d'attendre de vous sera-t-elle de n'oser aspirer à l'honneur de votre main pendant une seule danse? — Sir Edmond est apparemment si accoutumé aux distinctions, répondit-elle en s'efforçant de sourire, qu'il en aperçoit encore la ou l'on songe le moins à en mettre; mais, afin de ne lui en donner d'aucune espèce, je lui promets de danser avec lui, comme avec un autre. — Et comme un autre, madame, répliqua-t-il d'un air piqué, je puis donc compter sur vous pour la première contre-danse française? » Malvina fit une inclination et sir Edmond s'éloigna.

On se souvient qu'il avait quitté Birton-Hall, irrité contre Malvina, sur le point de douter de sa tendresse, mais confiant en ses vertus, et n'aspirant qu'au moment de la revoir. Depuis son retour à Edinbourg, les autres femmes n'étaient plus les mêmes à ses yeux; et, si un reste d'habitude le poussait encore vers elles, son cœur, tout plein d'un autre objet, laissant à peine à son esprit quelque chose à leur dire. Ses amis s'étonnaient de le voir souvent réveur, quelquefois mélancolique; ils accusaient

son voyage dans les sombres montagnes de Bread-Alben de lui avoir enlevé sa gaieté, et ses amis avaient raison; mais ils avaient tort de le plaindre, car il ne s'était jamais trouvé si heureux que depuis qu'il avait l'air de ne plus l'être. Il aimait..... de quel charme l'univers ne s'était-il pas embelli pour lui? Il aimait! et des lors que lui importaient les succès de l'amour-propre, les jouissances fugitives, les voluptés les plus exquises? Ou trouver un plaisir digne d'occuper le cœur que l'image de Malvina remplissait entièrement? Portant en tous lieux ce souvenir avec lui, les femmes les plus jolies ne lui semblaient telles que parce qu'il croyait leur trouver quelques traits de ressemblance avec Malvina; les plus aimables ne s'attiraient son attention que parce que Malvina se serait peut-être exprimée comme elles: tout ce que le monde contient de charmes, d'harmonie, de fraîcheur, n'était, selon lui, qu'une portion de Malvina; et c'est ainsi que, même loin d'elle, il la retrouvait partout. Mais à peine eut-il appris l'arrivée de mistress Melmor à Edimbourg, qu'il se hâta de l'aller voir pour s'informer de ce qui se passait à Birton-Hall. La vieille dame, après lui avoir fait part du mariage de sa fille, y joignit quelques reproches sur la manière dont il s'était conduit avec elle, ainsi que plusieurs détails sur la colère de mistress Birton. « Mais, ajouta-t-elle, cette colère a bientôt chance d'objet, et la légèreté de ma fille ne lui a plus sembler qu'une bagatelle, en comparaison de l'inconduite de madame de Sorey. — L'inconduite de madame de Sorey? avait interrompu sir Edmond enflammé de courroux: qu'osez-vous dire? quelle horrible calomnie! — Eh! mon Dieu, avait repris mistress Melmor, ce n'est pas un secret, tout le monde vous le dira comme moi: cela a fait un esclandre!..... Il a fallu chasser M. Prior, et, sans la considération que mistress Birton a pour sa famille, je ne suis si sa cousine elle-même..... À ces mots, sir Edmond l'avait quittée brusquement, en l'assurant qu'il ne croyait

pas un mot de ce qu'elle lui disait; mais, en s'en allant, il avait trouvé mistress Tap sur son chemin, et celle-ci, fidèle aux ordres qu'elle avait reçus, lui confirma tout ce que mistress Melmor venait de lui raconter. Il avait appris d'elle comment mistress Birton, ayant surpris M. Prior et madame de Sorey dans un tendre tête-à-tête, avait chassé l'un de chez elle, et vertement réprimandé l'autre; comment celle-ci, après s'être excusée de sa faute, avait promis, pour la réparer, de ne plus voir M. Prior, mais que, du moins, elle s'en dedominageait en lui écrivant. « Cela est si vrai, avait ajouté mistress Tap en sortant une lettre de sa poche, que voici un billet qui vient d'arriver pour elle, et qui est de lui, ou je suis bien trompée. »

Sir Edmond, anéanti par tout ce qu'il venait d'entendre, confondu de reconnaître l'écriture de M. Prior sur une lettre adressée à Malvina, ouvrit son âme à tous les soupçons, et commença à croire tout ce qu'on lui disait. Ce premier moment de doute fut affreux. Furieux d'avoir été dupe d'une femme, blessé dans son orgueil, déchiré dans sa tendresse, il jura de ne s'occuper de Malvina que pour lui faire sentir, par le plus froid dedain, qu'elle n'avait jamais eu de pouvoir sur son cœur, et que, s'il lui avait dit le contraire, c'était par habitude, et qu'il ne s'en souvenait déjà plus. Tant qu'il ne la vit pas, il sut garder sa colère; mais elle ne tint point contre le premier regard de Malvina: cependant il avait eu la force d'éviter les occasions de lui parler; et, quoique l'histoire de mistress Moody eût attendri son cœur, il persistait encore dans ses résolutions, lorsqu'en entrant dans le hall, il a'eut pas jeté les yeux sur Malvina, qu'il se sentit entièrement subjugué.

« Peut-être trouverait-on sir Edmond trop crédule, si on ne se souvenait que les hommes les plus immoraux sont ceux qui doutent le plus facilement de la vertu des femmes; de prétendre qu'en ayant connu beaucoup, ils sont plus prompts que personne à les juger. Mais moi, je prétends que l'instinct sympathique que les hommes ont pour celles qui leur ressemblent, et l'orgueil blessé que tout déraisonnement lui donne des femmes honnêtes, sont deux puissances si fortes d'appeler du jugement de pareils hommes. »

gué, et que le charme irrésistible de cette femme enchanteresse agit sur lui avec tant de promptitude, que, hors elle, tout fut oublié dans le monde. Mais la froideur de ses réponses le rappela à lui-même, et à peine se fut-il éloigné d'elle, que tous les discours de mistress Melmor lui revinrent dans l'esprit, et le firent repentir d'avoir si facilement renoncé à sa vengeance. Honteux, d'ailleurs, d'une faiblesse qui prouvait à Malvina tout le pouvoir qu'elle conservait sur lui, il résolut de lui ôter cette idée en feignant d'oublier l'engagement qu'il venait de prendre avec elle; et, au moment où les contre-danses s'ouvrirent, il vint, jusque sous ses yeux, prendre la main de lady Sumerhill : celle-ci accepta avec empressement, et, comme elle se levait pour aller prendre sa place, sir Edmond regarda Malvina, dans l'espoir de la braver; mais, loin de réussir, elle lui jeta un coup d'œil froid et tranquille qui le terrassa, et accepta la main d'un jeune Français qui causait avec elle depuis un moment.

La figure et surtout les grâces de Malvina attirèrent bientôt tous les spectateurs autour d'elle; il n'était question, dans la salle, que de la charmante Française; on montait sur les chaises pour la mieux voir; et, si son air noble et décent n'eût imposé à toute l'assemblée, on lui eût prodigué mille applaudissements. La contre-danse de lady Sumerhill était deserte, et, quoique son amour-propre en fût cruellement blessé, celui de sir Edmond en souffrait plus encore. L'ascendant de Malvina l'emportait donc sur lui; il avait voulu l'humilier, et elle triomphait; et, au milieu de ce concert d'éloges, quel regret pouvait elle éprouver de l'indifférence qu'il lui avait montrée? Rempli de ces idées, sir Edmond n'écoutait rien de ce que lui disait lady Sumerhill, lui répondait tout de travers, brouillant toute la contre-danse, et attendait avec impatience qu'elle fût finie, lorsque le marquis de Weymouth, jeune homme aussi distingué par son rang et son esprit que par sa figure, s'appro-

chant de lady Sumerhill, lui dit avec un peu d'émotion : « Au nom du ciel ! madame, apprenez-moi qui est cette délicieuse femme : elle est tombée du ciel pour nous enchaîner tous. Ah ! si c'est là le sort qu'elle nous destine, je sens que j'ai déjà subi le mien, et, loin d'y résister, je ne desire qu'une occasion de le lui apprendre. » Ces mots courroucèrent vivement sir Edmond : il ne pouvait supporter que personne au monde osât espérer d'obtenir le cœur de Malvina; et il répondit très-sèchement à milord Weymouth « que madame de Sorey vivait très-retirée, qu'elle paraissant au bal pour la première fois, et que, sans doute, elle serait fort embarrassée de l'éclat qu'une conquête comme celle de milord Weymouth répandrait sur elle. — La connaissez-vous donc particulièrement, Seymour ? lui demanda le marquis. — Oui, milord, lui répondit-il : j'ai passé deux mois avec elle à la campagne cet hiver. — Voilà, répliqua l'autre, la plus mauvaise nouvelle que j'aie entendue de ma vie; mais n'importe, il faut tout tenter. »

En parlant ainsi, il s'éloigna : sir Edmond le suivit des yeux; il l'aperçut qui s'arrêtait auprès de Malvina et lui adressait quelques mots auxquels elle répondait par une inclination. Il trembla qu'elle ne se fût engagée à danser avec lui, car il sentait bien que les soins de milord Weymouth étaient autrement dangereux que ceux de milord Stanholpe; et, en effet, il eut le mortel chagrin de les voir prendre place ensemble lorsque les autres contre-danses recommencèrent.

Alors une si vive agitation s'empara de lui, qu'il lui fut impossible de danser davantage, et de s'éloigner d'un pas de cette même femme à laquelle il voulait renoncer l'instant d'après. Il écarta toutes ses paroles, il interprétait tous ses mouvements; vaincu lui-même par son invincible beauté, il lui faisait un crime des hommages qu'on lui rendait, et ne lui pardonnait pas de paraître aimable à tous les yeux. Mille fois il fut

de s'approcher d'elle pour pardon et la faveur d'un il pourrait expliquer les conduites ; mais la crainte le retenuit , car l'orgueil ure , et la possibilité même s'en ne pouvait le résoudre elle eut fini de dans jusqu'à sa place ; et , sans et , il se tenait debout de- enne pour empêcher que l'approchât.

Malvina eût été habituée aux enfance , soit qu'occupée jet , elle n'eût point écouté à lui avait dit de s'attacher ,

ignorer l'effet qu'elle produisit la première fois que sir ait une femme insensible à gloire ; mais , tout en s'é- cette indifférence , il ne se sincérité ; car il y avait morte de Malvina quelque naturel et de si ingénu , en la voyant , que ce qu'il des impossible au monde de sa franchise.

déjà vivement offensée du r'Edmond , et s'était bien ressentir en le traitant rec le plus froid dédain ; et , s'en sa fermeté pour cacher le éprouvait , elle y réussit sur en imposer à tout le tandis que toutes les fem- tournaient , témoin de ses ment son sort , elle réfléchissant que la solitude lui supportable à Edimbourg , s'en insupportable encore , son de s'efforcer à faire que rivation de mistress Clarr , ne auprès d'elle le plus tôt un venait d'être à peu près us sa tête , lorsque mistress : signe qu'elle allait se re- leva promptement pour la comme milord Weymouth de l'intention de lui offrir Edmond , qui le vit , ne fut à lui , et , par un mouve-

ment aussi prompt qu'involontaire , il s'empara du bras de Malvina , et le met- tant sous le sien , « Du moins , s'écria-t-il , personne ne l'aura. » A peine ces mots lui furent-ils échappés , qu'il s'étonna et de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait fait. Malvina , pour le moins aussi surprise que lui , marchait incertaine si elle devait le suivre ou le quitter. Tous deux gardaient le silence , et se trouvaient dans une position aussi pénible qu'embarrassante. Parvenus au bas de l'escalier , la foule les obligeant de se tenir un peu à l'écart en attendant les voitures , ce tête-à-tête redoubla encore leur gêne mutuelle. S'était-on jamais retrouvé ainsi quand on s'était quitté comme eux ? En vain voulaient-ils tâcher d'oublier le passé , cette importune image revenait sans cesse ; et , pour comble de tourments , ils lisaient dans leurs regards qu'ils en étaient mutuellement occupés. A la fin , sir Edmond , ne pouvant plus comman- der à l'émotion qu'il éprouvait , serra vivement la main qu'il tenait , en disant à voix basse : « Ah ! pourquoi , pour- quoi m'en suis-je jamais séparé ? » Mal- vina , qui ne lisait pas dans son âme , et qui ne voyait dans ses procédés qu'une suite de caprices offensants , retira sa main avec hauteur , et détourna sa tête sans lui répondre. Sir Edmond , blessé à son tour par ce geste méprisant , ne fit aucune tentative pour reprendre sa main , et lui dit simplement : « Votre triomphe a été complet ce soir , madame , et , chaque fois que vous vous montrerez , vous en obtiendrez sans doute de nou- veaux. — Je compte rester trop peu à Edimbourg , reprit-elle , pour assister à aucune fête. — Comment ! interrom- pit-il vivement , mistress Birton ne compte-t-elle pas passer toute la saison ici ? — C'est , je crois , son projet ; mais le mien est de quitter la ville le plus tôt possible. — Et vous retournerez seule dans les tristes montagnes de Bréad-Aiben ? — Non , je ne vais pas si loin. — Il se- rait sans doute indiscret de vous en de- mander davantage ? — Et sir Edmond doit éviter de l'être , » répondit-elle.



Alors, pour éviter de nouvelles questions, elle perça la foule, et fut rejoindre mistress Birton.

## CHAPITRE XXII.

EXPLICATION INTERRUPTUS.

Le lendemain matin, Malvina se trouvant seule à déjeuner avec sa cousine, lui fit part du projet qu'elle avait de quitter Edimbourg pour aller passer quelque temps chez mistress Clare. « Eh! quel est donc l'engouement qui vous a pris pour cette femme? lui demanda mistress Birton, et par quelle malheureuse fantaisie ne vous trouvez-vous jamais bien que là où vous n'êtes pas? » Malvina ouvrait la bouche pour répondre, lorsque sir Edmond entra dans l'appartement. « Je suis venu avec lord Stafford pour vous demander à déjeuner, ma tante, dit-il à mistress Birton; mais auparavant il voudrait vous dire deux mots, et il vous attend dans votre cabinet. » Aussitôt Malvina se leva pour se retirer; mais mistress Birton ne lui en donna pas le temps, et la retint pour lui dire: « Au reste, vous n'êtes pas libre de partir encore: milord Stanholpe prépare une fête brillante, et vous ne pouvez, sous aucun prétexte, vous dispenser d'y paraître. — Je vous assure, madame, repliqua Malvina, qu'il m'est impossible d'y consentir; et, si vous saviez le peu de goût que j'ai pour tous ces plaisirs, vous ne me presseriez pas davantage. — Mais conceit-on un pareil caprice? s'écria mistress Birton en s'adressant à sir Edmond. Enfin vous avez pu remarquer, comme moi, les politesses très-distinguées dont milord Stanholpe a comblé ma cousine; et, d'après quelques demi-ouvertures qu'il m'a faites, je suis sûre qu'il ne tiendrait qu'à elle que cette préférence devînt plus sérieuse, et vous sentez tout ce que cela aurait d'honorable pour notre famille; mais, au lieu d'en être flattée et de chercher à fixer une pareille conquête en la montrant à une fête qui ne se prépare

que pour elle, elle s'opiniâtre à partir, résiste à mes prières; et pour qui, encore? pour une femme ridicule, impolie, que je ne peux souffrir, pour mistress Clare! — Mistress Clare! s'écria sir Edmond avec un chagrin qu'il ne put déguiser: c'est chez mistress Clare que vous allez? vous êtes liée avec elle? »

Non, reprit Malvina, je la connais fort peu, mais son caractère me convient; et d'ailleurs, il n'est pas nécessaire que sa société me plaise beaucoup pour me sembler préférable à toutes les dissolutions qu'on trouve ici. — Ainsi, ajouta mistress Birton avec humeur, toutes les raisons que je viens d'alléguer sont sans effet sur vous? — S'il était possible qu'elles eussent une apparence de fondement, répartit Malvina, j'y trouverais une raison de plus pour m'éloigner. — Quoi! s'écria mistress Birton, l'idée de fixer milord Stanholpe, de l'enchaîner à vos pieds et de porter son nom, n'élève pas votre ame à la hauteur d'une pareille espérance? — Je n'ai point d'ambition, et si j'étais libre de me donner ce ne serait pas l'éclat d'un titre qui m'obtiendrait; mais, ayant consacré mes jours à l'enfant de mon amie, le seul désir que je forme est de pouvoir remplir ce devoir sacré loin du monde et des hommes. — Je n'y tiens plus, reprit impatientement mistress Birton, et cette affectation de singularité me paraît ce qu'il y a de plus pitoyable. Je vais rejoindre milord Stafford; je vous laisse avec sir Edmond: puisse-t-il vous persuader combien sont absurdes des délicatesses aussi romanesques qu'exagérées! Je le charge de ce soin, et lui saurai beaucoup de gré de s'en acquitter. — En achevant ces mots, elle sortit.

« Je ne pense pas, dit Malvina aussitôt qu'elle se trouva seule avec sir Edmond, que vous vous croyiez le droit de me parler sur un pareil sujet; d'ailleurs, je ne connaîtrais rien de plus inutile des caractères aussi opposés que les nôtres ne peuvent se concilier sur aucune opinion, ni s'entendre sur aucun point. — Sur aucun, reprit-il, eh la re-

ent. Hélas ! il fut un instant où je crus que vous m'aimiez autrement. » A ces mots, elle se rongit si prodigieusement bien qu'elle l'avait com-  
prochant d'elle, il ajouta :  
de déterminé à rejeter la  
Summerville, malgré toutes  
es de ma famille, quand  
le cœur n'a pas formé  
plus effrayante de toutes  
ce n'est pas moi qui trou-  
ons en faveur des mariages  
s, et sur ce sujet je crois  
s pourrions être d'accord ;  
d'autres bien plus chers.

— Quoi ! sir Edmond,  
est Malvina, est-il possible  
dans la main de lady Su-  
bon Dieu ! que va dire  
me, qui n'était venue à  
pour conclure votre ma-  
vous cru sérieusement à  
? lui demanda-t-il avec in-  
th ! pourquoi en aurais-je  
dit-elle en rougissant ;  
hélites paraissent la con-  
s, peut-être, répliqua-t-il,  
jet il fallait mille raisons  
s, et une seule pour les  
divins, embarrassée de la  
prenait la conversation,  
s retirer, lorsque sir Ed-  
mont les mains avec viva-  
« Ah ! je vous en conjure,  
lignes pas, écoutez-moi  
et ; en recevant l'aveu de  
mordez votre pitié aux  
s fendre, et ne refusez  
s pliquer sur l'indigne ac-  
on ces vœux noircir. —

— s'écria-t-elle un peu  
croyais pas que la peine  
s atteindre, ni que per-  
: à vous parler de moi. —  
« m parlez, s'écria-t-il avec  
monde comme dans la so-  
prend une voix pour me  
s, tout s'anime de votre  
et mes yeux troublés cher-  
valire la forme de ce que

j'aimais, et il me semble que l'univers  
entier ne vit plus que de la vie qui rem-  
plit mon cœur. Oh ! pardonnez, conti-  
nua-t-il en la voyant se détourner pour  
cacher sa tête dans ses mains, cet aveu  
ne peut vous offenser ; jamais il n'en  
fut un plus vrai ni plus involontaire ;  
je ne sais point résister à l'ascendant  
terrible que vous exercez sur moi ; il  
rompt tous mes projets, il dissipe tous  
mes soupçons, il force la vérité à sortir  
de mon cœur : oui, Malvina, oui, femme  
aussi chère que révérencée, la calomnie a  
osé vous atteindre, et l'homme que vous  
voyez devant vos yeux a conçu un doute  
injurieux contre vous ; mais le ciel m'est  
témoin qu'à l'instant où je vous ai vue  
il a été effacé, et maintenant je rougi-  
rais de vous l'expliquer. Qu'une bouche  
aussi pure ne s'ouvre donc pas pour le  
demander ; Malvina n'a pas besoin d'être  
justifiée ; elle peut être insensible, et  
non coupable ; et la candeur de sa phy-  
sionomie répond de celle de son cœur. »

A cet instant mistress Fenwick entra  
d'un air léger, et remit à Malvina une  
lettre qui venait d'arriver pour elle.  
L'effet de la foudre n'est pas plus prompt  
que ne le fut la vue de cette écriture sur  
sir Edmond : c'était celle de M. Prior,  
de cet homme que Malvina honorait de  
son amitié, malgré les ordres de sa cou-  
sine et les propos du monde. Outre de  
cette obstination, il lui attribua les  
plus odieux motifs ; le désir de la ven-  
geance se ralluma avec furie dans son  
sein, et, pour le satisfaire à l'instant, il  
se rapprocha de mistress Fenwick, et  
lui débita à demi-voix, mais de manière  
pourtant à être entendu, les choses les  
plus tendres et les plus flatteuses. Mal-  
vina, la tête penchée sur ses mains,  
lisait ou feignait de lire. Encore eue  
des expressions passionnées de sir Ed-  
mond, elle écoutait avec un inconcevable  
étonnement sa conversation avec mis-  
triss Fenwick, et l'excès de la surprise  
la dérobaient seul à celui de la douleur :  
une pareille légèreté lui paraissait au-  
dessus de toute conception ; elle la voyait  
sans la comprendre, et en était mou-

blée sans pouvoir se résoudre à y croire.

Sir Edmond, témoin des profondes méditations où elle paraissait plonger, et les attribuant à la lettre qu'elle tenait entre ses mains, sentait sa colère s'accroître avec la réverie de Malvina, et s'efforçait pour fixer son attention, au risque de l'offenser, à accabler mistress Fenwick de marques de préférence. Mais plus il s'animait, plus Malvina devenait immobile; et tandis qu'il la croyait toute à un autre, elle manquait de facultés pour la peine qu'il lui causait.

Mistress Melmor, mistress Fenwick et plusieurs autres personnes entrèrent et sortirent alternativement de la chambre, mais aucun bruit, aucun mouvement ne purent éveiller Malvina de sa préoccupation; enfin son silence, en se prolongeant, prit un caractère si singulier, que sir Edmond ne put contenir plus long-temps le désir de l'en arracher, et, profitant d'un instant où personne ne le remarquait, il se pencha derrière la chaise de Malvina, et lui dit : « Cette lettre paraît vous occuper beaucoup ? — Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle comme sortant d'un profond sommeil, vous m'y faites songer ; je l'avais oubliée. » En effet sir Edmond vit alors que la lettre n'était pas ouverte, et il continua en disant : « Eh ! quel est l'heureux, le fortuné objet qui captivait ainsi toute votre attention ? » — Frappée, répondit-elle en le regardant, d'avoir vu, par je ne sais quel prodige, la fausseté la plus exercée unie à tout l'abandon de la franchise, et la véhémence du sentiment à la plus méprisable légèreté, je méditais sur ce mélange inoui de tous les contrastes dont l'incompréhensible assemblage confond mon intelligence. — Ah ! madame, s'écria tristement sir Edmond, combien votre écriture me fait cruellement expier les torts dont je me suis rendu coupable envers vous ! — Je ne prétends ni vous accuser ni vous punir, répondit-elle dédaigneusement. — Vous ne me trouvez pas même digne de votre colère : cependant, s'il m'était permis de m'expliquer et de faire con-

naître les motifs..... — Je vous en dispense, interrompit-elle en se levant, je ne suis pas curieuse de les savoir ; et que j'ai vu de vous me suffit, et de ce moment je renonce pour jamais à vous comprendre. » En parlant ainsi, elle sortit de l'appartement et remonta dans sa chambre. A peine fut-elle seule, qu'elle fondit en larmes. Plus sir Edmond avait mis d'énergie dans son langage, moins elle lui pardonnait d'avoir su le feindre, et, en supposant même qu'il ne l'eût pas trompée, et que sa conduite n'eût été l'effet que d'une inconcevable légèreté, elle sentait qu'il lui devenait désormais impossible de donner la moindre portion de confiance à un homme dont les sentiments n'avaient pas la durée de la minute ; et peut-être le reproche le plus amer qu'elle lui adressait au fond de son cœur était de lui avoir ôté tout moyen de croire à ses protestations. Cependant, honteuse d'une impression dont elle ne pouvait pas se dissimuler la profondeur, elle s'avoua que tous les torts de sir Edmond la diminuaient bien moins que sa vue ne l'augmentait, et qu'ainsi, pour la détruire sans retour, il était nécessaire de s'éloigner de lui : alors, se raffermissant dans sa résolution, elle se donna à partir dans deux jours pour Clare-Sent, quelles que fussent les instances de mistress Birton pour la retenir. Le soir, lorsqu'elle monta dans sa chambre, elle trouva sur sa cheminée une lettre dont l'écriture lui était inconnue : elle appela miss Tomkins pour savoir d'où elle venait ; miss Tomkins lui répondit qu'un homme étranger l'avait apportée, en la chargeant de la remettre elle-même à sa maîtresse. Malvina, intriguée de ce message, cherchant à en deviner l'auteur et à en découvrir le nom par-dessus le cachet : le papier, qui tenait à peine, s'ouvrit, et elle aperçut le nom d'Edmond Seymour au bas de la quatrième page. Oh ! comme ses jours devinrent brûlantes ! comme son cœur fut agité ! Incertaine si elle devait lire, elle en avait déjà parcouru la première page, et était parvenue à la fin de

et de s'être permis de la

## APRÈS XXIII.

MON AMBASSADEUR.

ENVOYÉ À MALVINA DE NOBLET.

vous laissé occablé de votre  
et déchiré par mon repent-  
mal ce que j'ai souffert  
moment. L'existence que  
cette m'est trop nouvelle  
puisse la décrire. Jusqu'à  
vous ignoré qu'il était des  
un bonheur au-dessus des  
doux : il n'appartenait qu'à  
doute, de me faire sentir  
concevoir l'espoir de l'au-  
s espoir, que mes torts et  
si semblent éloigner cha-  
! espoir qui devient le plus  
supplices pour celui qui a  
et à qui il échappe, quand  
que c'est la violence même  
en qui m'a rendu coupable,  
cet espoir ne me sera-t-il

pas que qu'en désirant votre  
et me croie digne d'un pa-  
sis, s'il fallait vous valoir  
tenir, quel mortel oserait  
me ? Malvina, je reconnais  
vous êtes et je vois ce que  
instance est immense, mais  
! et ce mot me rapproche  
dites-moi dans la route que  
vous ; faites de moi un nou-  
réussisse tout ce qu'il faut  
devoir, comme il a déjà tout  
pour vous chérir : il n'est  
pas que je ne tente, point  
pas je ne veux subir pour  
r : mes erreurs furent in-  
; je le sais ; mille fois des  
lui ont profané mon cœur ;  
je de Malvina l'épurerai ;  
ne seulement l'accepter re-  
alla, et des lors, pour être  
appartenir, il tentera de  
ler. Un mot de Malvina

« peut faire de moi un nouvel être : elle  
« peut transformer en vertus jusqu'à  
« mes défauts mêmes : qu'elle ordonne,  
« je puis tout pour lui obéir, oui tout,  
« excepté de cesser de l'aimer. O Mal-  
« vina ! femme adorée, ne rejetez pas  
« mes vœux : je suis indigne de vous, je  
« le sais ; mais croyez pourtant qu'avec  
« une passion comme la mienne, et une  
« idole comme vous, on est plus près de  
« l'héroïsme que tous ces hommes froi-  
« dement vertueux qui se traînent vers  
« la sagesse. Malvina, pardonnez à un  
« téméraire qui, avant d'avoir acquis le  
« moindre droit sur votre cœur, a osé  
« être jaloux ; mais l'image de M. Prior,  
« de cet homme à qui vous conservez une  
« si tendre et si inaltérable amitié, me  
« poursuit et me déchire : c'est déjà trop  
« de vous être indifférent ; voir un autre  
« préféré par vous, est un tourment que  
« je ne supporterais pas. A cette seule  
« idée je deviens insensé, furieux, et je  
« ne sais où je poserais les bornes de  
« mon emportement et de ma vengeance.  
« Vous, Malvina, sensible ! et sensible  
« pour un autre ! Oh ! que l'intolérable  
« angoisse dont une telle crainte a tor-  
« turé mon cœur m'obtienne mon par-  
« don de la généreuse Malvina ! Ah ! sans  
« doute la pitié l'enverrait sur la co-  
« lère, s'il m'était donné de vous peindre  
« tout ce que j'ai souffert en apprenant  
« de mistress Melmor elle-même que  
« M. Prior n'avait été renvoyé de Bir-  
« ton-Hall que parce qu'il était aimé de  
« vous..... Aimé de vous ! lui, M. Prior.....  
« ô Malvina ! sans doute je n'aurais pas  
« dû le croire. La veille de mon départ,  
« lorsque j'osai vous montrer la peine  
« que j'éprouvais de votre liaison avec  
« lui, ne me répondîtes-vous pas, avec  
« cet accent pénétrant qui n'appartient  
« qu'à vous, ces mots qui s'étaient écrits  
« dans mon cœur : *Ah ! je ne pourrai ja-*  
« *mais vous affliger ?* Ne devaient-ils pas  
« me suffire pour repousser toutes les  
« calomnieuses insinuations dont on ten-  
« tait de vous noircir ? Mais, Malvina,  
« est-on toujours juste et de sang-froid,  
« quand on est atteint dans la partie la

• plus sensible de son cœur ? et ne fut-il  
 • pas expié par une triste habitude de  
 • méfiance, le crime d'avoir trompé sou-  
 • vent ? O Malvina ! le repentant Ed-  
 • mond n'est digne de vous que par des  
 • remords : si vous saviez que de ser-  
 • ments il a trahis ! Mais le passé ne fait  
 • plus partie de mon existence ; je n'ai  
 • commencer à vivre qu'en vous aimant ;  
 • vous m'avez celare d'un nouveau jour ;  
 • vous avez tout change autour de moi ;  
 • ce que je nommais plaisir, amour, ne  
 • me paraît plus qu'ennui et que men-  
 • songe, et je crois sentir mon âme s'éle-  
 • ver et s'agrandir depuis qu'un ange  
 • est le but où j'aspire ; et c'est de cet  
 • ange que j'ai osé douter ! O Malvina !  
 • quels que soient mes torts et votre  
 • vengeance, vous saurez tout, vous  
 • saurez qu'en ajoutant foi aux discours  
 • de mistress Melmor, jeurai de renon-  
 • cer à vous, que je tâchai même de vous  
 • haïr, que j'aurais trouvé une secrète  
 • jouissance à vous le faire savoir, si  
 • j'avais cru vous affliger ; mais vous  
 • parûtes, et toutes mes résolutions s'é-  
 • vanouirent : je voulus combattre en-  
 • core et vous braver ; je ne fis qu'ag-  
 • graver mes torts ; mon amour sem-  
 • blait s'accroître par les sacrifices que  
 • je lui imposais, et, pour vous croire  
 • innocente, je n'eus besoin que de vous  
 • voir. Mais, ce matin, lorsque cette  
 • terrible lettre est venue épouvanter  
 • mes yeux et glacer l'ardeur dont mon  
 • âme était embrasée, je n'ai pas été  
 • maître de ma jalousie ; une aveugle et  
 • stupide vengeance m'a fait recourir,  
 • pour me soulager, au moyen qui de-  
 • vait combler mon désespoir. Ne distin-  
 • guant plus dans ce moment Malvina  
 • de tout son sexe, j'ai cru l'offenser  
 • en affectant un ton enjoué et frivole  
 • auprès d'une autre femme : hélas !  
 • qu'ai-je gagné à ce pémble artifice ?  
 • une réponse qui, toute dure qu'elle  
 • était, peignait moins encore votre mé-  
 • pris que le regard dont elle était ac-  
 • compagnée. Malvina me méprise et me  
 • hait ! Malvina croit peut-être que je  
 • l'ai trompée ! ah ! qu'elle m'accable de

• sa colère, qu'elle me repousse, me suie  
 • et me déteste, je ne me plaindrai pas,  
 • je l'ai trop mérité ; mais, du moins,  
 • qu'elle ne doute pas de mon amour ;  
 • mon amour est toute ma consolation  
 • et mon unique vertu, et c'est lui seul  
 • qui, m'attachant toujours à l'espoir  
 • d'attendrir celle que j'aime, me retient  
 • encore à la vie.

• Edmond SBYMOUR. •

En finissant cette lettre, Malvina s'a-  
 bandonna quelques instants aux plus se-  
 duisantes idées : il lui semblait en effet  
 que sir Edmond, dépouillé de ses an-  
 ciens goûts, renonçant pour jamais aux  
 pernicieuses erreurs qui l'avaient égare,  
 recommençant pour elle une existence  
 dont il lui devrait tout le bonheur. Com-  
 bien elle lui pardonnait les empor-  
 tements de sa jalousie ! Quelle femme ne  
 voudrait pas trouver de pareils torts à  
 l'objet qu'elle aime ? « Oh ! quel charme,  
 s'écria-t-elle, de pouvoir arracher à  
 vice une âme comme la sienne ! de faire  
 tourner au profit du bien tout le feu dont  
 elle paraît consumée ! de lui apprendre  
 à connaître cette volupté exquise qui nait  
 d'un sentiment tendre et délicat, et de  
 la pratique constante de la vertu ! Quel  
 c'est moi qui me trouverais appelée à  
 remporter un pareil triomphe ! un triom-  
 phe dont la récompense serait d'être  
 aimée d'Edmond, et d'oser me livrer  
 sans rougir à ce sentiment qui me con-  
 traine, me domine malgré moi, et dont,  
 jusqu'à présent, je n'ai recueilli que de la  
 honte ! O Dieu ! que ne suis-je libre ! mais, hélas ! mon âme se glisse  
 au souvenir de mes devoirs et de mes  
 serments. Clara, ce ne fut point à une  
 femme soumise à une passion tyrannique  
 que tu confias ta fille ; il m'en souvient  
 de cet instant affreux où, la remettant  
 dans mes bras, tu me dis : Deviens sa  
 mère, Malvina ; qu'elle vive toujours  
 près de toi : étrangère à tout autre pou-  
 voir, je t'impose des devoirs rigoureux,  
 je le sais, mais ce n'est pas à toi que  
 je demanderais un sacrifice ordinaire.  
 Clara, je la tiendrai cette terrible pro-



sterné tous les liens qui attachent ta fille en me ravissant; et, pour ne pas oser, je le fermai aux huis. .... O Edmond ! est-ce vous vous montrant le bon estime qu'il faut à moi adieu ? Mais, si je suis je vous croyais léger sur vous faire bien d'avance de être tendre et sincère : si pas alors, que devenez-vous ? Ah ! déguisez-vous l'homme, et surtout taisez-vous qui ne servait qu'à l'écouter et me flatter. »

Malvina, dédaignée à partir le soir avec sa fille revu le vint victime d'une ruse, et que son amie eût l'air d'être ; mais elle s'en vint l'ordonnant ainsi ; j'étais pas ; et tous ceux pour blâmer son erreur, même qu'il n'est pas donné à d'en avoir de pareilles, si que par trop de vertu.

#### CHAP. XXIV.

Malvina.

Le matin, sachant que sir John la maison, elle ne se gênait, comme elle se présente aussitôt qu'elle l'eut ; mistress Birton entra dans la chambre enflammée, le visage enflammé, les vêtements altérés par la chaleur, lui dit-elle, à quoi s'étrange conduite d'Edmond ! Il est vrai, comme me le Fenwick, que sa désobéissance de vos artifices, si long-temps d'avoir ouï à une parente ingrate, depuis qu'elle y est, de m'affliger de la manière, et qui vient aujourd'hui le dernier coup, en engageant à refuser l'honorable

établissement que je lui avais préparé : il est dur, bien dur pour moi de m'être flattée d'une aussi noble alliance, d'avoir mis tous mes soins à en assurer le succès, et de voir mes projets déjoués par les insinuations d'une femme qui, sous le voile de la candeur, use de tout l'artifice de la coquetterie. .... — Eh ! bon Dieu, madame ! interrompit Malvina, de quoi suis-je accusée ? et comment vous laissez-vous entraîner à m'accabler de ce torrent de reproches, avant d'être sûre que je les mérite ? — N'espérez pas que je sois aussi votre dupe, reprit vivement mistress Birton ; je vous connais maintenant, et votre manège est découvert. Ce n'était point assez d'avoir entraîné M. Prior dans vos pièges, il fallait qu'Edmond y tombât aussi : on vous a vue, au bal, chercher adroitement à l'emporter sur lady Sumerhill ; on vous a vue, hier matin, par une fautive rêverie, quelques mots entrecoupés et des regards furtifs, jeter dans l'âme d'Edmond cet esprit de rébellion que je viens d'y découvrir tout-à-l'heure. Tous les préliminaires étaient d'accord ; lord Stafford allait obtenir, pour ma terre, le titre que j'ambitionne ; lady Sumerhill n'attendait qu'un mot pour donner son consentement : en conséquence, je fais venir ce matin Edmond dans mon cabinet, je lui dicte ce qu'il faut qu'il fasse ; et, au lieu de l'empressement que j'attendais, il rejette toutes mes propositions, il refuse absolument la main de lady Sumerhill. Il ne peut l'aimer, dit-il, il ne peut former une union où son cœur n'entre pas. .... Lui, Edmond, parler d'amour ! lui, qui se joue toujours d'un pareil sentiment, y sacrifier maintenant tout ce que la fortune a de brillant et l'ambition de glorieux ! Comment ne pas reconnaître là l'influence de la femme romanesque qui, hier encore, dédaignait avec une superbe indifférence les regards marqués d'un homme comme le duc de Stanholpe ? Au reste, continuait-elle en interrompant Malvina, qui faisait un mouvement pour répondre, si j'échoue dans mes projets, je réussirai

dans ma vengeance, et Edmond recevra le prix de son refus. De ce moment, je fais passer sur une autre tête la fortune que je lui réservais, et vous, madame, vous quitterez une maison où, pour récompense des bontés dont je vous ai comblée, vous avez répandu le désordre, la douleur et la revolte. — Je comptais partir demain, madame, lui répondit froidement Malvina; mon projet est toujours le même, et, quelles que soient les bontés dont vous parlez, l'instant de mon départ sera sans doute le plus doux de tous ceux que j'aurai passés chez vous. Au reste, si je dédaigne, pour mon propre compte, de me justifier des calomnies répandues contre moi, l'intérêt de sir Edmond m'engage à déclarer que mon intention, en m'éloignant d'ici, est de ne plus le revoir. Ainsi, madame, si le sentiment que vous lui supposez le rendait coupable à vos yeux, du moment qu'il en perd l'objet, vous devez renoncer à le punir. — Oui, Madame, repliqua mistress Birton en lui lançant un regard irrité et en sortant de la chambre, je vous ai merveille, par votre empressement à le défendre, et votre négligence à vous justifier, combien il vous est cher, et à quel point vous vous croyez sûre de votre pouvoir sur lui; mais ne triomphez pas encore, la vérité peut arriver jusqu'à lui, et, en l'éclairant sur ce que vous êtes, vous faire estimer ce que vous valez. »

« Hélas ! s'écria Malvina aussitôt qu'elle fut seule, que me veut cette femme ? Quoi ! n'est-ce point assez de renoncer à sir Edmond ? faudra-t-il qu'on me ravisse son estime ? Ah ! qu'il sera facile d'y réussir ! Dans mon absence, mes ennemis vont l'entourer, le séduire et conjurer ma perte : qui me défendra alors ? Son cœur ne lui répondra pas du bien ; il ne croit point encore à la vertu.... O cruelle, cruelle mistress Birton ! pourquoi vous ai-je connue ? et que vous ai-je donc fait pour exciter dans votre âme une si terrible haine ? »

Ce qu'elle lui avait fait ? Elle réunissait tous les genres de supériorité ; elle

frappait également par les charmes de sa figure et ceux de son esprit ; elle emportait tous les suffrages, et ne laissant à aucune autre femme le moyen de briller près d'elle ; et c'était avec une simplicité si vraie, une modestie si touchante qu'elle repoussait les éloges, et se refusait aux triomphes, que mistress Birton elle-même ne pouvait se dérober au sentiment d'une si visible supériorité ; et forcée à lui rendre hommage, elle sentait sa haine pour Malvina s'accroître avec l'impossibilité de lui trouver un tort. Sans analyser autant ce qu'elle éprouvait, mistress Fenwick avait aussi un instinct qui lui faisait haïr Malvina, elle cherchait toutes les occasions de lui nuire, et se trouvait aidée dans son penchant par les conseils de son mari, celui-ci combinait depuis long-temps les moyens de perdre Malvina, et surtout sir Edmond, dans l'esprit de mistress Birton, afin de s'emparer seul de sa fortune et de sa confiance. Par ses artifices, il était parvenu à prendre une sorte d'ascendant dans la maison, et guidée par lui, mistress Fenwick avait déterminé mistress Birton à éloigner Malvina, et esperant, avant peu, influer assez sur le sort de sir Edmond, pour le faire vivement repentir de l'avoir abandonnée. Tandis que tous ces plans se combinaient autour d'elle, Malvina faisait les préparatifs de son départ. Incertaine encore du lieu où elle se fixerait, elle persista dans le projet d'aller d'abord chez mistress Clare, afin de se donner le temps de réfléchir sur ce qu'il lui conviendrait de faire dans la suite.

Elle ne parut point au dîner ; à peine eut-elle entendu toute la société partir pour le spectacle, qu'elle descendit dans le jardin. Il était vaste et solitaire ; elle s'enfonça dans les bosquets, pour y réfléchir sur sa position ; mais, en dépit d'elle, l'image d'Edmond se mêlant à toutes ses pensées, elle pleurait sur leur séparation, et soupirait de regret en se figurant tous les reproches qu'il lui adresserait lorsqu'il la saurait partie ; et relisant la lettre qu'il lui avait écrite,

« s'écria-t-elle en la  
larmes, la réponse  
et quel que soit le ju-  
qu'il portera de moi  
montrant insensible  
je pas mérité? O sir  
sa-t-elle, en mettant  
ses yeux, et posant  
marbre, que ne pouvez-  
me aime! ou plutôt, que  
à moi-même les dou-  
qu'il me faut rendre  
vous! ». Comme elle  
la, un léger bruit la fit  
se retourner, et aperçut  
derrière sir Edmond à  
des yeux vers le ciel. En  
s'échapper un cri, et  
eût été entendue, elle  
prier mouvement qu'elle  
sir Edmond tombe;  
la ramasser, mais le  
der jusqu'à lui, il s'en-  
prendre, et la trouvant  
de des pleurs dont elle  
« O Dieu! s'écria-t-il,  
illusion? est-ce Malvina  
elle que j'ai entendue?  
ble! Malvina aime! et  
refuse est devant ses  
un bonheur aussi inespé-  
il la contemple, et ne  
mot pour exprimer ce  
une idée pour rendre  
sente sous laquelle il est  
« Ah! je suis per-  
si vivement Malvina:  
par ma honte et ma fai-  
leur dit, Malvina? repli-  
ment sir Edmond: toi  
« fuir! le crois-tu pos-  
je t'adore, quand tu  
puissance pourrait  
« Avant même de te  
je t'aurais disputée à  
et quand ton tendre  
je, que j'en ai entendu  
peche, que, malgré toi-  
motion qui t'agite me la  
« me m'appartiendrais  
vina, non: désormais

tu es à moi; je m'attache à ton sort, à  
tes pas; je ne te quitte plus: fuis, si tu  
veux, au bout du monde, tu m'y re-  
trouveras; partout je te suivrai, par-  
tout je te réclamerai, partout tu me  
verras à tes pieds comme j'y suis main-  
tenant, t'idolâtrant avec la même ar-  
deur, te dire, te répéter encore: Mal-  
vina m'aime! Malvina est à moi! ». Et  
en parlant ainsi, il se trouvait à genoux  
auprès d'elle, il l'entourait de ses bras;  
mais respectueux jusque dans son délire,  
il n'osait porter ses lèvres que sur sa robe,  
et par une timidité qu'il n'avait point  
connue encore, il prouvait mieux que  
par ses discours, qu'il aimait pour la  
première fois de sa vie. Malvina pleurait  
en silence. Qu'aurait-elle dit? qu'aurait-  
elle ajouté? Elle n'avait plus rien à ca-  
cher ni à apprendre: sir Edmond ne  
venait-il pas de surprendre l'aveu de sa  
tendresse? Sans doute il l'avait surpris  
malgré elle; mais quand elle lui devait  
et la certitude d'être adorée, et des mo-  
ments dont il faut avoir connu les dé-  
lices pour les comprendre, et enfin  
cette promesse passionnée de ne jamais  
la quitter, tout en rougissant d'avoir  
dit son secret, aurait-elle voulu le re-  
prendre?

Sir Edmond, enivré d'un sentiment  
qui lui avait toujours été étranger, te-  
nant entre ses bras la femme charmante  
qui en était l'objet, et sûr d'être aimé  
d'elle, venait de recueillir en peu d'in-  
stants le plus doux plaisir qu'une seule  
vie offre à peine dans son cours. Étonné  
de sentir ses yeux mouillés de pleurs  
quand il était si heureux, il connut,  
pour la première fois, combien sont  
doux ceux de la tendresse; et pressant  
la main de Malvina contre son cœur:  
« Ah! lui dit-il, je sens bien que si  
dans la vie il est mille plaisirs, il n'y a  
qu'un bonheur, et celui que je goûte en  
ce moment est si vif, si délicieux, que  
peut-être n'appartient-il pas même à  
vous de pouvoir l'augmenter. O ma  
bien-aimée Malvina! daignez le fixer à  
jamais entre nous, et, en consentant à  
unir nos destinées, confirmez un aveu

que mon amour n'ose redemander à votre modestie. » Malvina, interdite par une si prompte proposition, que son cœur accueillant peut-être, mais qui lui semblait inconciliable avec son devoir, hésitait à répondre, quand quelqu'un toussa auprès d'eux : elle crut reconnaître M. Fenwick ; et, ce bruit la rappelant au monde qu'elle oubliait, elle se vit avec effroi au milieu de l'obscurité, dans un bosquet solitaire, presque entre les bras de sir Edmond ; et s'arrachant d'auprès de lui : « Laissez-moi, lui dit-elle, ne me retenez plus, je n'ai que trop resté ; ma coupable imprudence, en autorisant tous les soupçons, vient de couronner l'œuvre de la méchanceté, et d'empoisonner peut-être le repos de ma vie entière. — Eh ! pourquoi, interrompit vivement sir Edmond, vous affecter de l'opinion d'un monde ridicule qui n'est pas fait pour vous juger ? Quand je vous aime, que je ne veux vivre que pour vous, que vous importent les vains propos de la calomnie ? Malvina, à la sauterelle du ciel qui nous voit et nous juge, jurez que cette main chérie sera éternellement à moi ; et laissez gronder l'orage ; il ne vous attendra pas. — Ah ! lui répondit-elle en marchant précipitamment vers la maison, dans le trouble où je suis, n'exigez de moi aucune promesse : sais-je seulement si je m'appartiens ? l'enfant de Clara ne me réclame-t-il pas tout entière ? et, sur le lit de mort de ma déplorable amie, n'ai-je pas fait le vœu sacré de ne jamais m'engager ? Sir Edmond, laissez-moi fuir, laissez-moi vous oublier ; ne me forcez pas à servir la mémoire de mon amie d'être la barrière qui me sépare de vous. — Chère, chère Malvina, reprit-il en l'arrêtant malgré elle, de pareilles considérations ne l'emporteront pas toujours, l'amour qui m'enlance saura les renverser et vous attendre. Mais il faut que je vous voie, que je vous parle, et cependant vous me quittez ! vous partez demain, et c'est chez mistress Clare que vous allez ! chez mistress Clare, dont la maison m'est à jamais fermée ! Au nom du

ciel, changez des projets qui me mettent au désespoir. — Mais qu'exigez-vous ? répliqua-t-elle très-agitée et en s'efforçant de continuer son chemin, je ne puis rester davantage ici, je ne puis passer un jour de plus chez mistress Birton, et je n'ai, dans ce moment, aucun autre asile que la maison de mistress Clare, c'est la seule femme que je connaisse. — Eh bien ! Malvina, répondit-il en la suivant toujours, je ne m'oppose plus à votre dessein, et quelque affreuse que me soit votre absence, si vous vivez en paix, je ne murmurerai pas ; mais, du moins, que je vous voie encore une fois, que je puisse déposer dans votre cœur tous les desirs, toutes les craintes qui agitent le mien : consentez à vous arrêter demain quelques heures à Falkirk, j'irai vous y joindre là je pourrai m'expliquer davantage dissiper vos doutes, détruire vos scrupules, et, en me séparant de vous, contenir, peut-être, l'espérance que ce sera pas pour toujours.... Ne me refusez pas, ajouta-t-il imperieusement et la retenant une seconde fois, dans la crainte d'être interrompu par quelques personnes dont les voix confuses se faisaient entendre au loin : si vous rejetez une demande si modeste, je n'ai de ne plus rien ménager, et d'employer la force, la violence même, pour parvenir à vous voir.... Mais que dis-je ? Malvina, pardonnez, je m'égare ; j'ai eu un téméraire emportement ; vous êtes libre, je me soumetts ; mais, si mes jours vous sont chers, ne prononcez pas un refus auquel je ne survivrais pas. » Malvina, tremblante, effrayée, vaincue par des sollicitations que son cœur secondait si fortement, promit à sir Edmond de l'attendre le lendemain à Falkirk ; et, s'enfuyant aussitôt après avec la rapidité de l'éclair, elle passa sur l'escalier auprès de mistress Birton et de mistress Fenwick, qui rentraient, accompagnées de milord Weymouth, sans les saluer ni les voir.

## CHAPITRE XXV.

## UN COMBAT.

in, étonnées de sa brusque  
cherchaient à en deviner la  
l'un bout d'un quart d'heure  
strer M. Fenwich, pâle et  
ait de rencontrer sir Ed-  
s jardin, et celui-ci, crai-  
se répandit sur Malvina les  
de la malignité, l'avait  
bras en lui jurant sur son  
à s'élevait un soupçon, s'il  
a mot contre madame de  
rait retomber sur lui seul  
s de son ressentiment; et  
effrayé de cette menace,  
de promettre de se taire,  
signer au plus vite d'un  
le seul regard le faisait

istriss Birton et sa femme  
nt sur la cause de l'état où  
ient : encore saisi d'effroi,  
en plus par sa frayeur que  
resse, on ne lui aurait pas  
not tant qu'il soupçonnait  
lans la maison, et il atten-  
expliquer, de le savoir de-  
à tout-à-coup la voix de ce  
entendre au bas de l'esca-  
s d'entrée ne trouvant fer-  
cherché inutilement à l'ou-  
nait dans ce moment con-  
stiques de mistriss Birton,  
sient à monter pour voir  
me qui venait de rentrer.  
ten, aussi prompte à con-  
supposons que facile à s'en ir-  
sur-le-champ de l'apparte-  
ppuyant sur la rampe de  
Par quel hasard, Edmond,  
élevant la voix, êtes-vous  
non à cette heure-ci ? quelle  
y amène en mon absence ?  
vous en éloigne sans me  
ardez-vous de m'accuser  
iscretion, sir Edmond, s'é-  
wich en accourant précipi-  
es dames sont témoins que

Je n'ai pas ouvert la bouche sur ce qui  
s'est passé entre nous. — Et, pour votre  
propre sûreté, vous auriez bien fait de  
la fermer encore, lui répondit sir Ed-  
mond en montant l'escalier et en lui  
lançant un regard furieux. — Que veut  
dire ce mystère ? demanda mistriss  
Birton : que s'est-il donc passé ? et de  
quel droit sir Edmond vient-il menacer  
quelqu'un dans ma maison, et y imposer  
des lois ? — Écoutez donc, s'écria mis-  
triss Fenwich en arrivant de son cité,  
suivie de milord Weymouth, écoutez  
donc, chère mistriss Birton, ce que je  
viens d'apprendre par Jenny ; cela vous  
éclaircira le trouble de madame de Sorey  
et la colère de sir Edmond : elle les a vus  
se réunir tous deux dans le jardin ; mon  
mari y est venu se promener aussi, il  
les aura rencontrés par hasard, aura  
interrompu un doux tête-à-tête. . . . —  
Ah ! quel trait de lumière ! interrompit  
vivement mistriss Birton : il n'en faut  
pas douter, mon indigne parente a des-  
honori ma maison, et je vais à l'instant  
même. . . . — Arrêtez, s'écria sir Ed-  
mond en la retenant avec force ; que nul  
ici ne soit assez téméraire pour oser  
troubler la retraite de madame de Sorey,  
ni la noircir d'un soupçon. — Quelle in-  
solence ! repartit mistriss Birton en se  
delaissant : est-ce bien vous qui, dans  
ma propre maison, osez me retenir et  
me braver ? Laissez-moi passer, mon-  
sieur, laissez-moi éloigner d'ici celle  
dont la honteuse licence vous encourage  
à un tel excès d'audace. — Ni vous ni  
persnne au monde, n'êtes dignes du  
moindre de ses regards, reprit aussitôt  
sir Edmond. Sachez que, tant qu'un  
souffle de vie m'animerait, je saurai la  
défendre de vos outrages et rendre la  
rage de la calomnie impuissante. — Souf-  
frirez-vous, milord Weymouth, qu'on  
traite ainsi une femme à vos yeux ? dit  
alors mistriss Birton en s'adressant à  
lui ; et ne viendrez-vous pas m'arracher  
des mains d'un furieux ? — N'avancez  
pas, milord, lui cria sir Edmond ; sur  
votre tête, n'avancez pas, ou je vous ferai  
vivement repentir d'un mouvement in-



discret. — Je n'ai jamais supporté une mort, reprit fièrement lord Weymouth, et je ne suis pas d'humeur à endurer la vôtre. — Me voici prêt à la soutenir, » répliqua sir Edmond en tirant son épée d'une main, retenant mistress Birton de l'autre, et ravi de pouvoir combattre un homme qu'il regardait presque comme un rival. Milord Weymouth para le coup de son adversaire, lui en porta un à son tour, et chacun, en silence, regardait avec effroi cette terrible scène, lorsque la porte de Malvina s'ouvrit tout-à-coup, et qu'en un instant on la vit, en désordre, pâle, échevelée, voler sur l'escalier et se précipiter entre les deux adversaires : « Arrêtez ! leur dit-elle (perdue, qu'il ne soit pas dit que le sang d'un homme ait été répandu pour moi : sauvez-moi de l'horreur d'un pareil remords ; et, si mes cris, si mes larmes ne peuvent vous attendre, que je tombe la première sous vos coups. » En disant ces mots, elle retint le bras de sir Edmond, et, s'avançant devant lui pour le défendre, se présentait seule aux coups de milord Weymouth. Celui-ci, frappé de son courage, surpris de son action, subjugue par une beauté dont l'agitation et le désordre augmentaient encore la toute-puissance, laissa tomber son fer à ses pieds en s'écriant : « Eh ! qui pourrait vous résister, madame ? qui pourrait vous voir et ne pas vous adorer ? C'est à vous qu'appartient de calmer la colère, d'enchaîner les passions, et de remplir tout ce que l'univers peut offrir d'amour, d'admiration et d'hommages. — Malvina, dit sir Edmond partagé entre la jalousie et l'attendrissement, est-ce ici votre place ? devez-vous venir profaner votre angélique pureté par l'approche de ces êtres dont l'impureté veut souiller votre gloire ? — La mort n'est pas à votre portée, reprit elle fièrement, et quand mon cœur ne me fait aucun reproche, je ne crains ceux de personne. — N'effrayez pas ici un si superbe orgueil, interrompit mistress Birton, qui commençait à se remettre de sa frayeur .... — Et vous, madame, interrompit à son tour Mal-

vina avec force et dignité, n'outragez pas plus long-temps celle que l'hospitalité seule vous ordonnait de respecter : votre conduite envers moi est odieuse, vous m'avez déchirée quand vous devez me protéger ; et, si je dédaigne de vous accuser, c'est pour vous livrer tout entière aux tourments de votre conscience. Je vous ai entendue, madame, et ne croyez pas que je veuille rester un moment de plus avec vous : je vous quitte à l'heure même, et, seule, sans asile, errante au milieu de la nuit, je me croirai plus en sûreté que dans votre maison. Pierre, ajouta-t-elle en élevant la voix, sur-le-champ faites-moi avancer une voiture, et avertissez miss Tomkins de m'amener Fanny. — Mais quel est votre dessin, Malvina ? lui demanda sir Edmond effrayé : à cette heure-ci où pouvez-vous aller ? qu'allez-vous devenir ? — Je l'ignore, dit-elle, mais ma volonté bien déterminée est de partir sans délai ; le ciel ordonnera du reste. — Chère Malvina ! je ne saurais souffrir que vous vous exposiez ainsi : permettez-moi du moins de vous accompagner. — Non, monsieur, ni vous, ni personne, ne me suivrez ; je n'ai pas besoin de votre secours, je veux fuir ces lieux détestés, et nul ici n'a le droit de s'opposer à ma résolution. — Refusez-vous, madame, lui dit milord Weymouth, de vous faire conduire chez ma mère ? vous y serez reçue comme vous devez l'être ; et, si vous l'exigez, je jure de ne pas mettre le pied dans la maison tant que vous y serez. — Mille grâces, milord, répondit-elle ; mais, je vous l'avoue, si je devais choisir ici un protecteur, ce n'est pas sur vous que mon choix tomberait. — Il faut pourtant avoir pitié d'elle, dit M. Frowich à mistress Birton ; sa situation est embarrassante, et vous êtes si bonne ! ... — Eh bien, répliqua celle-ci, en faveur de votre intervention et du sang qui coule dans ses veines, je consens à lui laisser passer la nuit ici. — Jugez-vous mon ame sur la vôtre ? lui dit dédaigneusement Malvina, et me croyez-vous capable d'accu-

## CHAPITRE XXVI.

UN JOUR DE VECUE.

« ce que je rejetterais  
 prière? Allez, madame,  
 faveurs sur ceux qui ne  
 de prier devant vous;  
 qu'il est des caractères  
 et abaisser. Et vous, sir  
 as, milord, ajouta-t-elle  
 en leur prenant la main  
 ma situation vous tou-  
 voi l'unique peine que je  
 pas, et jurez de ne pas  
 combat dont la seule idée  
 ans mon sein. » Malvina  
 bosa de si touchant dans  
 expressif dans le regard,  
 ossible de résister à ses  
 elique colère que sir Ed-  
 rd Weymouth fussent  
 és, ils cédèrent au pro-  
 leur adressa, et tous  
 ent d'exécuter punctuel-  
 é. Alors, libre de toute  
 rd, et voyant que miss  
 éja descendu Fanny dans  
 fut la joindre, laissant  
 confondue, et chacun  
 dre que la timide inno-  
 re quelquefois sur l'ac-  
 tion. Sir Edmond obtint  
 divina de lui donner la  
 voiture, et profita de  
 savoir où elle allait, s'il  
 ujours le lendemain a-  
 ils en étaient convenus,  
 de m'y rendre à pre-  
 , et je vous promets de

« pitèrent. Sir Edmond,  
 ne et pour éviter tous les  
 rrit de chez mistress Bir-  
 heures après son départ.  
 toutes les injures dont  
 liée accabla cette douce  
 milord Weymouth n'a-  
 pouvant faire tomber  
 t que sur des femmes,  
 ne qu'il méprisait plus  
 tenir son indignation,  
 nce jusqu'à l'instant ou  
 dicatesse lui permettait  
 e odieuse maison.

A l'aide de quelques guinées, Malvina obtint aisément du cocher qui la conduisait, de la mener sur-le-champ à Falkirk. Elle y arriva au milieu de la nuit, descendit à la meilleure auberge, et aussitôt qu'elle eut couché son enfant, sentant bien que les souvenirs de la veille et l'attente du lendemain éloigneraient tout-à-fait le sommeil de ses yeux, elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur la campagne; et là, s'abandonnant à toutes ses réflexions, elle vit naître le jour qui allait décider sans doute du sort de toute sa vie.

Il était plus de onze heures, la petite Fanny dormait encore. Malvina, ennuie, agitée, prêtait l'oreille au moindre bruit, craignant plus encore de ne pas l'entendre, contemplait en soupirant le paisible sommeil de son enfant, et envoyait un repos qu'elle était si loin de partager, lorsque sir Edmond se presenta tout-à-coup devant elle. « J'arrive bien tard, lui dit-il; mais la crainte de vous compromettre m'ayant engagé à venir seul ici, j'ai fait une partie de la route à pied; et, quoique j'aie marché très-vite, je vois avec douleur que j'ai perdu plusieurs heures de l'incalculable jour que vous avez consenti à me donner. — Il est loin d'être fini, repiqua-t-elle, attendrie de voir sir Edmond couvert de sueur et de poussière, et plus encore du motif qui en était cause; nous avons le temps d'être ensemble: cette course a dû vous fatiguer beaucoup; vous devriez aller prendre quelques instants de repos, je vous reverrai après. — Malvina, lui dit-il en s'asseyant près d'elle et pressant sa main entre les siennes, quand je vous vois, quand je suis avec vous, non par l'effet du hasard, mais par votre consentement; quand je ne crains point que des méchants ni des importuns viennent troubler de si doux instants, croyez-vous qu'il soit possible que j'en veuille perdre un seul? Ah! laissez-moi

jeûr sans interruption, de l'inexprimable plaisir de remplir la maîtresse de mon sort, la confidente de mes pensées, l'arbitre de mon destin, celle dont la douce pitié s'est emue en ma faveur, et dont la généreuse bonté me formera aux vertus qui peuvent lui plaire. — Arrêtez, sir Edmond, interrompit Malvina en détournant la tête pour cacher son émotion, ces titres ne peuvent m'appartenir : le respect dû aux miémes de mon amie, les dernières promesses qu'elle reçut de moi, me font un devoir de renoncer à vous ; n'espérez pas me la faire oublier : d'ailleurs, est-ce là le seul obstacle qui nous sépare ? Ne sais-je pas qu'avant disposé généreusement de votre fortune en faveur de votre sœur, celle de mistress Birtou vous est réservée ? et voudrais-je consentir à être la cause qui vous en prive ? — Écoutez, Malvina, reprit-il avec une vivacité qu'il tâchait de modérer, lorsqu'il s'agit du bonheur de toute notre vie, écarterons les superstitions, les exaltations et les fausses délicatesses : tâchons de n'écouter que la vérité, et de ne pas aller au-delà des devoirs. Il est vrai, j'ai cédé une partie de ma fortune à ma sœur, et ce sacrifice, dont je me suis toujours félicité, puisqu'il avait fait son bonheur, je m'en glorifie, je m'en enorgueillis maintenant, si je lui dois une partie de votre estime. Cependant ne l'apprez pas plus qu'il ne faut ; il m'a été moins pénible qu'à tout autre, par le peu de prix que j'ai toujours attaché à la fortune. Quant à celle de mistress Birtou, je n'ai jamais dû y compter ; car, lorsqu'il fallait, pour l'obtenir, flatter ses goûts et s'asservir à ses lois, j'espérais que Malvina m'estime assez pour croire que je n'avais pas besoin de l'amour qu'elle m'inspire pour avoir renoncé, depuis longtemps, à des avantages qui ne pouvaient s'acquérir qu'aux dépens de la vérité et de l'honneur. — Ah ! sir Edmond, répondit Malvina, pénétrée de ce qu'elle entendait, je voulais aussi vous parler des erreurs d'une jeunesse trop ardente, de ces volages

amours dont le souvenir doit effrayer toute femme qui oserait vous aimer, mais quelles fautes ne sont pas effacées par les nobles sentiments que vous avez su conserver dans le monde ! Cependant, sans leur porter atteinte, vous pourriez, sans moi, conserver la faveur de mistress Birtou ; elle vous aime, vous l'entend de vous la vérité sans s'en défendre, et ne demande, pour prix de ses bontés, que de vous unir à une femme belle, opulente, et dont les puissantes protections vous élèveraient aux premières dignités du royaume. — Ce n'est pas vous qui parlez, Malvina, reprit gravement sir Edmond ; ce n'est pas vous qui me conseillez de sacrifier la femme que j'aime à celle que je déteste pas, pour un peu d'or et que quelques vains honneurs. Osez le dire : à ma place, de pareils motifs vous détermineraient-ils ? et, si votre cœur les repoussait avec dédain, pourquoi ai-je merite que vous croyiez le mien capable d'y céder ? — J'ai tort, sir Edmond, j'ai tort d'avoir voulu vous convaincre par les arguments qui conviennent aux hommes ordinaires, répondit Malvina. Hélas ! pourquoi ai-je songé à eux ? il en est d'autres si puissants !... Il n'en est point, interrompit-il avec ardeur, qui puissent me séparer de ma bien-aimée Malvina ; il n'en est aucun qui puisse s'engager à éloigner d'elle un homme dont elle est adorée. Écoutez mes projets, Malvina, et souvenez-vous l'image de bonheur qu'ils me présentent. Je possède, à quelques lieues de Glasgow, sur le bord de la Clyde, dans la situation la plus riante et la plus fertile, un château que je tiens de mes pères ; il est vaste, commode, et d'un revenu suffisant à tous les besoins de la vie : venez l'habiter avec moi, Malvina, venez y unir votre sort au mien ; devenez ma femme, mon amie, la souveraine de mon existence : c'est là qu'oublié du monde, et ne regrettant point de vains plaisirs dont j'ai trop connu le vide, je n'aurai plus de desir que pour vous plaire, d'ambition que pour vous mériter, de sentiment que

héris : c'est là que, guidé  
 vertu me deviendra facile ;  
 t ensemble la chaudière du  
 as ne nous disputerons que  
 s leur faire plus de bien,  
 illerons que de vertus, afin  
 r davantage ; c'est là qu'ab-  
 en amour, enivré par mon  
 : connaissant, ne voyant,  
 se vous seule au monde,  
 vous la source de mes af-  
 mobile de mes pensées et  
 utes mes actions, vous de-  
 ur moi la cause d'où tout  
 se le centre où tout aboutit.  
 ne rejetez pas mes vœux,  
 e mes larmes : il n'est plus  
 pour moi que dans celui que  
 s vous, plus de vie que dans  
 s partager. » En parlant  
 six était émue, des pleurs  
 ndaient son visage, et le  
 mion prêtait à ses discours  
 rds une éloquence qui allait  
 alvina, lorsque, s'arrachant  
 lui, elle s'élança vers le  
 Fanny, et la prenant dans  
 l'ens, mon enfant, lui dit-  
 ne défendre contre la plus  
 : séductions ; viens, que ta  
 me mon courage, rappelle-  
 s promis à ta mère, ferme  
 mes propres désirs, et en-  
 il est possible, contre les  
 n objet trop aimé. — Non,  
 , s'écria sir Edmond ; viens  
 tier ton innocente voix, et  
 ucher cette femme insensi-  
 que sa conscience l'égare et  
 lis-lui qu'elle ne promit à ta  
 re libre, qu'afin de te ren-  
 s, et que, si tu dois l'être  
 tre nous deux, son devoir  
 rescrit de me donner sa  
 i que tu deviendras l'objet  
 s soins, l'enfant de mon  
 mon adoption, et que tous  
 seront consacrés comme  
 as, milady Sherridan, ajo-  
 ntebant un genou en terre  
 s mains vers le ciel, si du

haut des régions éthérées vous pouvez  
 lire dans les cœurs, soyez témoin de  
 la sincérité de mes serments ; déposez  
 en leur faveur auprès de votre amie, et,  
 si jamais elle vous fut chère, inspirez-  
 lui de se rendre à des vœux dont le  
 bonheur de votre enfant sera le gage ;  
 et puisse votre ombre sacrée, en les  
 marquant du sceau de votre céleste  
 puissance, poursuivre et tourmenter à  
 jamais celui de nous qui serait assez  
 lâche pour les trahir !.... — O ma bonne  
 maman, s'écria la petite Fanny, qu'a-t-il  
 donc à pleurer ainsi ? est-ce que tu l'as  
 grondé ? Mais, vois comme il a l'air  
 fâché ! vois donc comme il te prie ! Je  
 t'en prie, oh ! je t'en prie aussi, toi  
 qui es si bonne, donne-lui bien vite ce  
 qu'il demande ! — Ah ! qu'ai-je entendu ?  
 s'écria Malvina hors d'elle-même : Clara,  
 ma tendre Clara ! ta fille est-elle ton  
 organe ? et suis-je libre en effet de me  
 donner ? Et vous, ajouta-t-elle en aban-  
 donnant sa main à sir Edmond, vous,  
 dont le pouvoir sur moi est sans bornes,  
 je ne sais si l'illusion m'entoure, si une  
 aveugle superstition m'égare, ou si mon  
 cœur m'abuse, mais je ne résiste plus ;  
 et dussé-je être coupable en vous cé-  
 dant, je consens à l'être pour vous.  
 — Elle est donc à moi, s'écria-t-il avec  
 transport, cette femme idolâtrée, dont  
 le premier regard me subjuguait, et la  
 rendit l'arbitre de mon sort ! elle est  
 donc à moi cette divinité révérée, doux  
 objet de mon culte, et qui seule m'ap-  
 prit à connaître l'amour ! Je la vois,  
 je la presse sur mon cœur ; elle m'aime,  
 elle m'appartient, et je n'expire pas sous  
 le poids d'un tel bonheur ! » Et, tout en  
 parlant ainsi, la tête de Malvina reposait  
 sur son épaule ; il voyait son sein agité  
 de la même passion qui embrasait son  
 âme, et tous deux, unissant leurs lar-  
 mes, ne trouvaient plus d'expressions  
 pour ce qu'ils éprouvaient.

Il est une volupté que tous les êtres  
 de la nature sont appelés à connaître ;  
 mais celle-là, toujours mêlée de honte  
 et souvent de regrets, n'est point le  
 terme du plus haut période de bonheur

où l'homme puisse atteindre : il ne doit ce bonheur suprême que godaënt alors sir Edmond et Malvina qu'à cette volupté de l'âme, chef-d'œuvre d'amour et d'intelligence, fruit de l'union intime de deux cœurs qui s'aiment, s'entendent et se répondent ; à cette volupté divine, que nulle langue ne peut décrire, nulle pensée concevoir, que ceux là même qui l'ont sentie s'étonnent d'avoir connue ; à cette volupté enfin que l'homme semble avoir dérober aux anges, ou que la Divinité jeta plutôt sur la terre pour donner une idée de la félicité qu'elle réserve à la vertu dans le ciel.

Sir Edmond ne voulait plus quitter Malvina, il la suppliait de nommer le jour, l'instant où elle se donnerait à lui ; mais elle résista d'un ton qui marquait qu'elle voulait être obéie. « J'exige, lui dit-elle, que pendant un mois encore, vous vous livriez à tous les plaisirs, à toutes les jouissances que le monde peut offrir, s'ils ne vous laissent pas un regret, si vous n'êtes pas effrayé de l'idée de les fuir pour toujours, vous me le direz, Edmond, et Malvina vous croira ; elle sait que vous n'abuserez pas de sa confiance, et que la facilité que vous auriez à la trahir sera un motif de plus pour vous en détourner ; mais ce n'est qu'après cette épreuve qu'elle osera se donner à vous — autant pour l'intérêt de votre bonheur que pour le sien, elle ne veut pas devoir le sacrifice que vous voulez lui faire à l'émotion du moment, mais à votre détermination mûrie par le temps, et éprouvée par l'absence. — Je me rends, Malvina, répondit Edmond, non que je doute de penser dans tous les moments comme dans celui-ci, mais pour acheter par un sacrifice l'exprimable prix auquel j'aspire : sans doute je n'en suis pas digne encore, et j'en aurai moins quand je l'aurai plus mérité, mais pendant ce mois éternel, déjà si pénible par votre absence, vous allez être auprès de mistress Clare, qui me hait, qui vous inspirera contre moi les plus odieuses préventions..... — Et pourquoi vous hait-elle ? demanda Malvina,

comment avez-vous mérité un pareil sentiment de cette femme intéressante ?

— Hélas ! ma Malvina, reprit sir Edmond, il ne m'est pas permis de vous le dire : mes torts avec elle furent grands, non pas inexcusables ; mais ils le deviendraient sans doute si je dévoilais un secret que j'ai juré de garder, et dont mistress Clare seule a droit de disposer. Cependant, Malvina, comme elle ignore tous les motifs qui atténuent ma faute, en vous révélant ce mystère elle me perdrait dans votre esprit, au lieu qu'en vous l'apprenant moi-même, je pourrais compter sur votre indulgence..... Mais n'importe, je me tairai ; et l'amant de Malvina saura préférer la crainte d'être jugé coupable à la honte de l'être en effet.

— Ne craignez rien, Edmond, reprit Malvina, je ne donne point ma confiance à demi, et je m'engage à écarter tous les éclaircissements que mistress Clare voudrait me donner sur vos rapports avec elle, afin de ne les jamais connaître que par vous. — Bonne, excellente Malvina reprit-il avec attendrissement, quel être assez méprisable pourrait abuser d'une confiance dont l'abandon ne tient point à la faiblesse, mais à la pureté de ton cœur ? C'est là que tu poses la certitude que je n'oserais user d'aucun artifice envers toi, même pour l'obtenir ; mais sois tranquille, elle ne sera pas trompée : en m'élevant jusqu'à toi, Malvina, tu m'as placé à une hauteur dont je ne saurais plus descendre sans m'avilir, et sur cet autel que je t'élève dans mon cœur, je jure de te communiquer toutes mes pensées, afin de n'en former jamais aucune dont je puisse avoir à rougir. — Mais, Malvina, ajouta-t-il avec un peu d'impatience, puisque je vous ouvre ainsi toute mon âme, vous cacherez-elle encore une chose que je crains de vous demander, quoique je brûle de l'obtenir ? Vous cacherez-elle que votre correspondance avec M. Prior m'inquiète, me tourmente, et que je n'aurai pas un moment de pure joie jusqu'à ce que vous l'avez rompue entièrement ? — Cet aveu parut surprendre Malvina ; mais, tirant une



le sa poche, et regardant fixement le monde : « Voyons, lui dit-elle, si j'ai bien connu. » Et, ouvrant le livre, elle lut l'article qui suit :

« La situation devient de plus en plus triste ; la détresse qui pèse sur nous se déchire mon cœur : en vain j'ai essayé tous les moyens pour les soulager de ce que j'entreprends ne me ; il n'y a que les impies qui profitent, ils augmentent en richesses ; et tant j'ai gardé mon cœur pur en vain j'ai lavé mes mains parmi les viciés, je me sens agité de troubles d'angoisses, mes jours glissent comme la navette d'un tisserand, et passent sans espérances, car mes yeux ne voient plus de bonheur. Hélas ! je suis comme le passereau solitaire, que le désespoir et la misère semblent disputer notre asile ; et je succomberai bientôt sous leurs efforts réunis. Les lettres de Malvina ne venaient souvent me rattacher à la vie..... »

Mai, interrompit sir Edmond en levant à mesure qu'il parlait, cet air ne tient que de vous le bonheur ! jouit, seule vous faites sa destinée ; reçoit vos lettres avec émotion, et appelle sa chère Malvina : peut-être par qu'il se croit, son cœur est-il des désirs, conçoit-il des espérances que les marques de votre amitié peuvent qu'entretenir, et cependant les donnez toujours !..... —

Mai, sir Edmond, reprit vivement, et revenez à vous : voyez cet état ; dans sa misère, il n'a que le secours de ses amis pour s'en relever, et on l'en fait !..... O vous qui êtes désormais loi, ma volonté et mon ame, rendez pas ingrate et dure l'exercice de votre pouvoir ; dites : vous satisfais en adressant des vœux amicaux aux malheureux ; vous consolez ; et n'outragez ni moi, ni même, en supposant qu'elles ont et avoir quelque rapport avec ce que vous inspirez. — Malvina, répondit-elle, sir Edmond, ce n'est pas de

me, v. 2.

vous que je doute, un tel soupçon ne peut arriver jusqu'à moi ; mais savoir qu'un homme au monde ose vous aimer, que son imagination le transporte peut-être auprès de vous, qu'elle dévore vos charmes, s'enflamme à leur aspect, et que, néanmoins, vous ne l'écartez pas loin de vous..... Malvina, pardonnez, mais je vous tromperais en vous taisant que cette affreuse idée me poursuit, m'empoisonne et me tue. — Peut-être, répondit Malvina, ai-je été imprudente en acceptant l'amitié de M. Prior ; peut-être aurais-je dû penser que, malgré sa religion, son état et ses vertus, il suffisait de son sexe seul pour m'interdire toute liaison avec lui ; mais à présent est-ce le moment de la rompre, Edmond ? dans le déplorable état où il est, peut-être ne faut-il qu'une peine de plus pour le porter aux dernières extrémités : en cessant de lui écrire tout-à-coup, je persuade à ce malheureux qu'il est tout-à-fait effacé de mon souvenir ; et peut-être deviendrons-nous responsables tous deux de la plus funeste catastrophe.....

— Vous me faites frémir, Malvina, s'écria sir Edmond, et je ne voudrais pas, assurément, réduire cet honnête homme au désespoir..... mais des demain, à Edimbourg, je vais m'occuper de lui trouver une place, un emploi qui le mette, ainsi que sa famille, à l'abri du besoin, et quand il y sera, Malvina.....

— Je vous entends, interrompit-elle, et je vous promets que, dès cet instant, je romprai toutes mes relations avec lui ; mais, en attendant, voyez, lisez toutes mes lettres et les siennes. — Non, répondit-il, si j'avais des soupçons, je le ferais ; mais la seule peine étant causée par les expressions tendres qu'il ose vous adresser, en les remettant sans cesse sous mes yeux, je ne ferais qu'irriter mon inquiétude. Malvina, je ne vous demande plus rien ; je me repose sur votre seule tendresse du soin de m'épargner, aussitôt que vous le croirez possible, une image que ni la raison ni la pitié ne peuvent me faire supporter.

Croyez, Edmond, reprit-elle, que

cette généreuse confiance me rendra bien possible chaque ligne, chaque mot que l'humanité me forcera encore à écrire à M. Prior, et me fera hâter, de tous mes vœux, l'instant où je me croirai libre de garder le silence avec lui.

Ce fut dans ces dispositions qu'ils se séparèrent; mais Malvina ne prit le chemin de chez mistress Clare, et sir Edmond ce ni d'Edinburgh, qu'après s'être promis mutuellement de s'écrire et même de se voir, si quelque circonstance imprévue rendait un entretien nécessaire au repos de tous deux.

## CHAPITRE XXVII.

COMME IL FAUT COMPTER AVEC LE BONHEUR.

MISTRESS Clare fut aussi surprise qu'enchantée de revoir Malvina, et après l'avoir comblée des marques du plus touchant intérêt : « Me flatterais-je trop, lui demanda-t-elle, en espérant que l'ennui seul du monde ne vous a pas ramenée auprès de moi, et que le penchant y est entre pour quelque chose ? » Je voudrais pouvoir répondre à vos bontés, lui dit Malvina, en vous assurant que mon prompt retour n'a été déterminé que par le goût qui me porte vers vous; mais ce ne serait pas la vérité, car je n'aurais pas le choix des asiles, et, dans la position où je me trouvais, celui que vous m'avez si obligeamment offert était le seul qui me restât. — Que voulez-vous dire? la maison de mistress Birton, et celles de ses nombreuses connaissances ne vous sont-elles pas ouvertes ? — J'ai quitté mistress Birton pour toujours, et je desirais ne me trouver jamais la où je pourrais la rencontrer. — Vous avez quitté mistress Birton ? reprit mistress Clare étonnée; et quel motif a pu vous porter à une si étrange démarche ? — Chère mistress Clare, répondit affectueusement Malvina, ne me le demandez pas; il m'est bien pénible de répondre par le silence à l'intérêt que vous me témoignez; mais j'ai promis de le garder, et quoiqu'il en coûte à mon cœur,

et qu'il me fût bien doux de vous l'ouvrir..... — C'en est assez, interrompit mistress Clare, mon expérience m'a souvent appris combien les situations les plus simples dans le fond s'entourent quelquefois forcément d'apparences bizarres et mystérieuses; et du moment que j'ai vu dans votre ame un désir en ma faveur et un regret sur votre silence, je ne vous demande plus rien, et je suis satisfaite. Les jours qui suivirent passèrent assez rapidement. Le père de mistress Clare ayant été appelé à Londres pour ses affaires, sa fille en étant restée d'autant plus libre chez elle; et Malvina y disposait de tout son temps sans rencontrer jamais ces regards observateurs qui vous en demandent compte, ni des attentions gênantes qui vous font sentir la nécessité d'y répondre. Mistress Clare passait une partie de la journée dans son appartement, tandis que Malvina l'employait à s'occuper de son enfant, à lire, et plus souvent encore à s'abandonner à de douces rêveries dans les délicieux jardins de Clare-Seal. Il ne lui pas croire que Malvina eût tout-à-fait oublié les égarements de sir Edmond; elle se rappelait souvent ce qui s'était passé à Birton-Hall; et, quoiqu'il ne lui eût pas précisément avoué son intrigue avec miss Melmor, il en avait assez fait entendre pour qu'elle ne doutât pas que la discrétion et la probité seules l'avaient empêché de s'expliquer davantage; mais le sentiment qui la dominait plaçait son prisme devant ses yeux, et elle ne voyait plus les torts de sir Edmond que comme de légères faiblesses, dont, par moments, elle croyait presque devoir se féliciter, car, pensait-elle, ceux qui ont connu le vide des erreurs auxquelles ils se livrèrent en sont plus à l'abri que ceux qui n'y tomberont jamais. Mais, au milieu de ces réflexions, elle eût appris que la jeunesse de sir Edmond avait été sage et réservée, sans doute elle eût dit que le droit de ne point faillir n'appartient qu'à l'honnête homme, parce que seul il reçoit du ciel cette évacuation d'ame qui repousse tout ce qui

dégrade, et qui ne sait goûter le plaisir que la ou se trouve la vertu.

Depuis plus de quinze jours, Malvina n'ayant enfin se livrer à la tendresse, sans la contraindre et sans en rougir, éprouve une marine qu'elle avait ignoré jusqu'alors. Sans être tout-à-fait heureuse, elle aperçoit l'instant où elle va l'être, et son présent s'embellit de tous les biens que l'avenir lui présente : ce n'est pas encore la sérénité du bonheur qui jouit, mais la douce agitation du cœur qui l'attend, tantôt sa pensée s'attache à la certitude d'être aimée de sir Edmond, tantôt lui laisse entrevoir le moment de leur réunion, et la fait passer ainsi d'un calme enchanteur à un trouble délicieux. Chaque soir et le h nit le ciel d'avoir mis le soir de moins entre elle et son amant, et le remercie chaque matin de lui en donner un de plus pour l'aimer. Souvent, laissant errer son imagination, elle se reporte vers ces instants où les vœux passionnés de sir Edmond l'avaient embrasée d'un feu si doux : alors elle se dit qu'elle est aimée, et, à ce mot, une harmonie délicieuse retentit dans son cœur. Durant le calme de la nuit, elle se le repète encore ; elle y pense au milieu du jour, et aussitôt elle éprouve quelque chose dont elle ignore le nom, mais qui cause un plaisir si doux, si excessivement doux, qu'elle ne sait plus comment on peut appeler vivre tout ce qui n'est pas cela : souvent aussi, se repaissant sur elle-même, elle oublie qu'elle est aimée, pour ne songer qu'à aimer, et alors elle se sent heureuse de sa seule tendresse, car ce sentiment généreux et dévoué n'a pas toujours besoin, pour se répandre, de calculer ce qu'il reçoit. C'est après ces heures de solitude, où de si inexprimables ravissements avaient rempli son âme. Malvina, quoiqu'en apparence loin encore du bonheur, pouvait mourir pourtant : elle n'aurait point cessé de vivre sans l'avoir connu.

Déjà le mois d'épreuve approchait de sa fin, et Malvina voyait avec satisfaction qu'il n'avait servi qu'à raffermir son amour dans la résolution de tout

quitter pour elle. Déjà elle calculait l'instant où il allait réclamer sa promesse, et plus d'une fois cette tendre pensée colora son visage d'un vermillon plus vif, lorsqu'un matin, étant à déjeuner avec mistress Clare, on lui remit deux lettres ; l'une, que son cœur ému reconnut bientôt pour être de sir Edmond ; l'autre, de milord Sheridan. Comme celui-ci ne lui écrivait jamais que quelques lignes de pure bienveillance, et plutôt pour répondre à ce qu'on lui disait de sa fille que pour s'en informer, elle mit sa lettre de côté pour ouvrir celle de sir Edmond.

« Quoique depuis mon retour, lui écrivait-il, je n'ai point laissé ignorer à mistress Birton que vous étiez l'unique objet de mes plus chères affections, cependant c'est hier seulement qu'ayant fait un dernier effort pour me ramener à lady Sumerhill, en m'annonçant que sa fortune était à ce prix, j'ai pu de la rer à cette femme hautaine que je renonçais à ses bienfaits, que la main de Malvina me suffisait, et que tous deux nous rougirions de rien recevoir d'elle. Ces mots l'ont irritée à l'excès. — Et tous deux, a-t-elle interrompu, je vous verrais mendier à ma porte, que je n'avancerais pas la main pour vous secourir. Allez, insensé, allez retrouver l'artificieuse créature à laquelle vous sacrifiez mon amitié et mes bienfaits ; allez entendre de sa bouche des assurances de tendresse que M. Prior reçoit avant vous ; mais, même au pied des autels, ne la croyez pas si entièrement à vous, que je ne puisse encore vous arracher l'un à l'autre : je saurai vous punir de vos insolents mépris, et, tout en vous séparant d'elle, vous retenir à jamais loin de moi. Ah ! je n'en serai jamais assez fenn, ai-je dit en voyant cette odieuse furie, qui, non contente de vouloir m'arracher celle que j'aime, cherche encore à empoisonner mon bonheur en me rappelant sans cesse votre attachement pour M. Prior, et restant en elle vos saints tous de vaines, troubles, et vos adieux si déchir-

rants, et vos regrets amers, et votre active correspondance...

« Cruelle, affreuse femme ! c'était du fiel qu'elle versait dans mon âme, et sa perfide malice jouissant de pouvoir m'en abreuver. O ma douce, ma chère Malvina ! venez donc, par votre présence, écarter ces funestes images ; et, quand j'ai rempli tous vos ordres, que je sens que vous êtes tout pour moi, que l'instant marqué par vous-même est arrivé, et que mistress Burton va employer toutes les ruses de la méchanceté pour nous désunir, s'il est vrai que vous m'aimez, et si mon repos vous est cher, ne tardez plus, Malvina, et que le don de votre main soit la seule réponse à ma lettre.

« Je suis à présent à Kinross, à douze milles de chez mistress Clare : c'est là où je vous attends, c'est là où l'express que je vous envoie me remettra sans doute, dans quelques heures, une ligne que Malvina n'aura point tracée sans émotion, car j'y trouverai l'assurance qu'elle consent à fixer demain le jour fortuné qui doit nous réunir..... Si Malvina pouvait hésiter ! mais non, elle me connaît ; et, puisque je lui suis cher, elle n'hésitera pas. C'est demain que je la verrai ; c'est demain que, m'engageant sa foi, elle recevra de moi le serment solennel de ne jamais aimer qu'elle, afin d'être heureux toujours. O Malvina ! au nom de mon amour, hâtez-vous. J'arrive à l'instant d'Edimbourg ; j'écris au milieu de la nuit, pour que mon express puisse partir aux premiers rayons du jour, et j'attendrai son retour, en proie à ces agitations tumultueuses qui épuisent la vie par la force des sensations, et auxquelles on ne résisterait pas si l'espérance qui les fait naître devait être trompée. »

Malvina relisait cette lettre pour la troisième fois, sans pouvoir se décider à tracer la réponse positive que sir Edmond semblait exiger, lorsqu'elle fut interrompue par l'homme même qui l'attendait. Il vint lui dire qu'il fallait qu'elle se hâtât de répondre, afin qu'il pût repartir sur-le-champ, parce que le

lord qui l'avait envoyé était si pressé, qu'il lui avait fait les plus terribles menaces dans le cas où il ne serait pas revenu à l'heure prescrite, comme il lui avait promis les plus grandes récompenses s'il y était exact.

Les mots surprirent mistress Clare, elle fixa ses yeux sur Malvina, qui blassa aussitôt les aïeux en rougissant, et, troublée par les sollicitudes de sir Edmond, l'impatience de son express et les regards observateurs de mistress Clare, elle prit le premier papier qui lui tomba sous la main, y traça un consentement qu'elle aurait trouvé injuste de refuser, et cependant, confuse de l'avoir donné, elle remit son billet à l'homme qui l'attendait, sans que sa voix tremblante pût articuler un mot.

A peine fut-il parti, que son embarras redoubla en se trouvant seule avec mistress Clare : assurément cette seule demandait une explication, mais comment la donner sans manquer à la promesse qu'elle avait faite à sir Edmond de ne point parler de leur situation mutuelle ? Cependant elle voyait mistress Clare la considérer attentivement, et se taire, comme dans l'attente d'une ouverture craignant de la desobliger en entamant tout autre sujet, et n'osant pourtant lui annoncer son départ, de peur de provoquer des questions, elle continuait à garder le silence ; plus il se prolongeait, plus le tête-à-tête devenait gênant. Malvina, oppressée par cette situation, restait immobile, respirant à peine, les yeux attachés à la terre, lorsqu'enfin mistress Clare, touchée de la gêne où elle la voyait, crut devoir lui mettre à son aise en la prevenant par quelques caresses ; et sa main s'avançant pour prendre celle de Malvina, lorsque celle-ci, qui prévint ce mouvement, ainsi que l'attendrissement qui pouvait le suivre, chercha promptement un moyen de l'éviter ; et, apercevant la lettre de lord Sheridan, qu'elle avait oubliée sur la table, elle se hâta de l'ouvrir, heureuse de cacher, sous cette feinte occupation, le désordre de son âme ; mais à peine en

eut-elle lu quelques lignes, que toute autre pensée fut bientôt écartée : une pitié soudaine couvrit son visage, une sueur froide se glissa dans tout son corps ; elle sentit que ses forces l'abandonnaient ; cependant, faisant un effort sur elle-même, elle parcourut jusqu'au bout le cruel arrêt qu'elle tenait entre ses mains ; mais, en le finissant, son courage s'abattit, et, fléchissant sous le poids de la douleur, elle tomba sans connaissance entre les bras de mistress Clare, en s'écriant : « Ah ! c'en est fait, Edmond, vous sommes perdus pour jamais. »

## CHAPITRE XXVIII.

EXPLICATION DE CHAPITRE PRÉCÉDENT.

MISTRESS CLARE, vivement affectée de l'état de sa charmante compagne, lui donna les plus prompts secours : elle la fit transporter dans son appartement, mettre sur son lit, et aussitôt qu'elle eut réussi à lui faire reprendre ses sens, elle la serra dans ses bras en pleurant :

« Calmez-vous, ma chère Malvina, lui dit-elle, tachez de prendre un peu de repos : je me retire, pour vous laisser à vous-même quelques instants ; mais rappelez-vous bientôt, j'ai besoin de vous pour mon cœur ; et vous, n'aurez-vous rien à me dire ? Ah ! Malvina, si je vous ai devinée, combien vous êtes jalouse, et comme je sens mon amitié s'agrandir par votre malheur ! » Mistress Clare était très-ému en parlant ; et, comme elle vit que Malvina l'était aussi, elle craignit de lui faire mal en continuant, et se retira.

Dès que Malvina fut seule, elle regarda tristement autour d'elle, et, apercevant la lettre de milord Sheridan, elle fremit, la repoussa, et, la reprenant aussitôt, elle la relut encore, dans l'idée sans elle d'y trouver quelques lueurs d'espérance qui avaient pu lui échapper à une première lecture.

MILORD SHERIDAN À MADAME DE SOFY.

« J'apprends, madame, que vous êtes au moment de vous marier ; et, sans

« vouloir pénétrer les motifs qui ont pu  
« vous porter à cette résolution, ni  
« vous demander compte du silence que  
« vous avez gardé avec moi à cet égard,  
« ni vous reprocher l'imprudent éclat  
« avec lequel vous vous êtes séparée de  
« la respectable parente qui vous avait  
« reçue chez elle, et qui gémit de vos  
« écarts, je me contenterai de vous ob-  
« server que, puisque vous vous croyez  
« le droit de manquer à la promesse que  
« vous fîtes à votre amie, j'ai sans doute  
« celui de retracter la mienne : ainsi je  
« vous déclare que je n'entends point  
« que ma fille soit élevée chez votre  
« mari, ni qu'elle reste sous la direction  
« d'un homme que je ne connais pas ;  
« c'est à vous seule que milady Sheridan  
« avait confié son enfant : du moment  
« que vous aliénez votre liberté, il ne  
« vous appartient plus, et je reprends  
« tous mes droits sur lui.

« Veuillez donc, madame, aussitôt  
« que vous aurez contracté votre union,  
« remettre ma fille entre les mains de  
« votre respectable parente mistress  
« Burton, qui consent à s'en charger,  
« jusqu'à ce que mes affaires me per-  
« mettent de la venir chercher : sans  
« vous faire aucun reproche, vous ne  
« permettrez de vous dire pourtant  
« madame, qu'il ne faut pas toujours  
« s'en fier aux apparences, et que votre  
« amie sur son lit de mort, haïssant de vos  
« larmes, confiante en votre seule ami-  
« tie, et se plaignant de ma tendresse,  
« ne s'attendait sûrement pas que je  
« fusse plus exact que vous à remplir  
« les vœux qu'elle formait.

Je suis avec respect, madame,

ALG. SHERIDAN.

Londres, Bay-ou, sept. 1791.

P. S. Il est inutile que vous vous donniez la peine de me répondre, parce que je suis au moment d'aller faire un tour en Irlande, qui me retiendra au moins tout l'été.

Combien Malvina était loin de penser qu'un homme comme milord Sheridan,



qui répondait à peine quelques lignes de loin en loin aux détails qu'elle croyait devoir lui donner sur Fanny, et qui poussait même la négligence à cet égard jusqu'à la plus extrême froideur, s'alarmait tout-à-coup d'un mariage qu'elle croyait lui devoir être assez indifférent pour n'avoir pas même jugé nécessaire de l'en informer! L'article de la lettre où il était question de mistress Burton lui apprit clairement d'où partait le coup, et elle ne se trompait pas; car à peine avait-elle quitté la maison de mistress Burton, que celle-ci s'était hâtée d'écrire à milord Sheridan pour le mettre dans ses intérêts, elle chercha à le prévenir contre Malvina en la lui peignant, sous le voile de l'amitié, comme une femme imprudente, obstinée et facile à séduire : « Vous seul, lui disait-elle dans un article de sa lettre, pouvez empêcher un grand malheur : ma cousine tient beaucoup, je crois, à l'enfant qui lui fut conté par milady Sheridan; en lui annonçant que vous le lui retirerez si elle persiste dans l'indigne union qu'elle projette, vous sauvez l'âme de votre femme de sa ruine, et la première famille d'Écosse du désespoir. D'ailleurs, il est une autre considération qui doit vous engager à cette démarche, et, comme père, l'intérêt de votre enfant vous la commande. Si ma cousine, honteuse de ses écarts, effrayée par une conduite régulière, le scandale qu'elle a causé en provoquant un duel et en me quittant avec éclat, je lui laisserai une partie de ma fortune, qui, réunie au peu qu'elle possède, deviendra, si elle ne se marie point, le patrimoine de votre enfant, etc., etc.... »

Milord Sheridan, quoique possesseur naguère d'une immense fortune, l'avait tellement dissipée par l'excès de ses débauches, qu'il ne lui restait plus de son ancienne opulence que des dettes et des regrets : souvent l'idée d'avoir ruiné sa fille venait alourdir sa conscience jusqu'au sein de ses honteux plaisirs; de sorte que, dans cette situation, il adopta vivement un espoir qui faisait taire ses

remords; et, pour conserver à sa fille l'héritage de Malvina, et peut-être celui de mistress Burton, il n'hésita pas à suivre le conseil de celle-ci, et à écrire, dans les termes mêmes qu'elle lui avait dictés, la cruelle lettre qui était venue déchirer le cœur de Malvina.

« Ah! s'écriait cette femme infortunée en versant un torrent de larmes, ne crains pas, ma Clara, que ton enfant soit jamais remise aux indignes mains de mistress Burton : si son inflexible père persiste à l'arracher à l'épouse d'Edmond, jamais la triste Malvina ne prendra ce titre, et elle aura le cruel courage de renoncer à ce qu'elle aime plutôt que de manquer à ce qu'elle te doit. O Edmond! cher et bien-aimé Edmond! une éternelle séparation va donc remplacer le bien qui devait nous unir, et, au lieu du bonheur dont mon amour voulait t'accabler, c'est la mort qu'il faut porter dans ton sein. Pauvre Malvina! malheureux Edmond! comme ils passent vite les jours d'espérance et de joie! Adieu, chumeres flatteuses dont je berçais mon avenir, adieu, félicite que je croyais toucher déjà, tu m'abandonnes donc pour toujours : je savais pourtant t'apprendre!.... »

« Comment se trouve ma chère Malvina? demanda mistress Clare en entr'ouvrant la porte : m'est-il permis d'entrer? ma présence ne la gênerait-elle pas? Malvina fit un signe, et mistress Clare s'approchant aussitôt, lui prit la main et dit : « Ne craignez point que je vous interroge sur la cause de l'état où je vous ai vue ce matin, je sais qu'il est des cordes sensibles qu'on ne doit toucher qu'en tremblant, et je respecte trop votre douleur pour chercher à l'approfondir; mais laissez-moi espérer, mon aimable amie, que j'obtiendrai du temps cette confiance que je ne veux point surprendre à votre faiblesse aujourd'hui. — Ah! que dites-vous? interrompit Malvina; que parlez-vous de temps? c'est demain que je vous quitte, c'est demain qu'il m'attend. — Vous me quittez? ou vous attend? s'écria mistress Clare, et

sa-vous ? et quand vous reverrai-je ? las ! je l'ignore moi-même , reprit-elle en pleurant. Long-temps je me qu'en m'éloignant d'ici une re-enchantre me ferait oublier celle chère mistress Clare ; mais je n'ai l'espoir, plus de bonheur, plus de vie, un instant m'a tout enlevé ; sort est affreux : errante, sans sans protecteur, je ne sais où je porter mes pas ; je ne sais si je vivrai loin de vous, ou si je rai mourir sur votre sein. — Mais in, ou allez-vous ? lui demanda mistress Clare avec une extrême vivacité ; pourquoi ne vous accompagnerais-je pas ? — reprit Malvina, voulez-vous qu'il que j'ai voulu insulter à sa douleur en rendant témoin ? — Qui ? lui dit mistress Clare ; au nom du ciel, me parlez-vous ? — De celui qui possède ma tendresse, s'écria Malvina, de celui qui règne seul sur mon cœur, à qui il me serait doux de sacrifier mon sang et ma vie, qui renonce moi aux dignités, aux richesses, au monde, et qui, pour prix de ce sacrifice, quand il m'attend pour recevoir son âme, va entendre de ma bouche cet adieu du désespoir, cet éternel adieu qui est le terme que la vie. — Vous me fremir, Malvina, repartit mistress Clare de plus en plus agitée : hâtez-vous rassurer ; dites-moi, ah ! je vous assure, dites-moi que l'heureux possesseur de toutes vos affections n'est pas Edmond Seymour..... — Et quel autre si en serait digne ? interrompit Malvina avec une sorte d'enthousiasme : moi cacherais-je un sentiment dont je glorifie ? Oui, j'aime Edmond Seymour ; oui, c'est lui seul que j'aime, c'est lui seul que je veux appartenir ; consacrer à lui, mon existence devient un devoir ; mais, s'il faut la passer toute à sa tombe me sauver de la mort, de ne plus le voir !..... — Ah ! tu dit, malheureuse ! s'écria mistress Clare en fondant en larmes : c'est à cet homme affreux que s'est attachée la douce, la tendre Malvina !

c'est donc à cette âme perfide qu'elle a uni son âme toute céleste ! et c'est auprès d'Edmond Seymour qu'elle veut aller demain ! Non, Malvina, vous n'irez point : le devoir vous commanderait en vain de vous éloigner de lui ; vous ne savez pas que cette horrible créature sait employer la séduction pour subjuguier la vertu ; une fois auprès de lui, je ne vous verrais plus, vous seriez perdue, Malvina. O mon innocente amie ! laissez-moi vous éclairer, s'il en est temps encore : vous seule pénétrerez un terrible secret ; vous verrez les ombres de la mort entourer l'asile des vivants ; vous verrez ce cercueil où vit encore la douce compagne de mes premiers ans, et où l'odieuse main d'Edmond Seymour la précipita à l'aurore de sa vie..... — Je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre, interrompit Malvina en s'éloignant précipitamment de mistress Clare ; je lui ai promis de n'écouter que lui, de ne croire que lui ; je ne parjurerais pas ma foi : je repousse avec horreur toutes vos accusations. Non, Edmond n'est pas coupable, jamais son noble cœur ne s'est souillé d'un crime ; en vain tout l'univers s'élèverait contre lui, un mot, un regard d'Edmond l'emporteraient sur l'univers. Ne pensez pas m'empêcher de le joindre demain ; j'irai, par l'exercice de ma tendresse, adoucir, s'il se peut, le parti que l'inflexible devoir me commande de prendre ; mais ne m'attendez plus ; en me séparant d'Edmond, je ne reviendrai point près de celle qui le hait et le calomnie..... — O cruel Edmond ! interrompit mistress Clare tout en pleurs, es-tu donc ne pour mon supplice ? Par quel art funeste ta main sait-elle toujours frapper l'endroit le plus sensible de mon cœur ? N'eût-ce point assez de la perte de ma sœur, sans y joindre encore la haine de Malvina ? Ces mots furent dits avec un accent si plaintif, qu'ils allèrent à l'âme de Malvina. Elle se sentit attendrie, et courut se précipiter dans les bras de mistress Clare : elle et la pressa vivement contre son cœur, et toutes deux coufondirent leurs

larmes en silence, comme craignant de dire un mot qui pût les desunir encore.

Cependant mistress Clare, effrayée de l'espec de fanatisme que la passion inspirait à Malvina, sentit bien que des raisonnements ne le détruiraient pas; et la connaissance qu'elle avait de sir Edmond lui faisant regarder Malvina comme une victime, elle se crut tout permis pour la sauver, et résolut, pour y réussir, d'employer ces moyens violents qui ne guerissent qu'en frappant l'imagination par la terreur, et en déchirant l'ame par la pitié. En conséquence, elle ne tenta plus de dissuader Malvina, mais lui demanda seulement la permission de l'accompagner le lendemain une partie du chemin. « Un devoir sacré, lui dit-elle, m'appelle dans une maison qui est sur cette route; j'y descendrai pendant que ma voiture vous conduira à Kinross, et, puisque vous êtes déterminée à vous séparer de sir Edmond, vous pouvez me confier votre enfant; nous attendrons toutes deux votre retour au même lieu ou vous nous aurez laissées. » Malvina, ne voyant aucun inconvénient à cet arrangement, y consentit, et il fut convenu qu'elles partiraient ensemble le lendemain à huit heures.

## CHAPITRE XXIX.

### ARRIVÉE A KINROSS.

MISTRESS Clare, quoique satisfaite du projet qu'elle avait conçu, ne laissait pas d'être alarmée de l'effet qu'il pouvait produire. Cette inquiétude la tint éveillée une partie de la nuit, et, se levant avec l'aurore, elle descendit dans le jardin pour consulter encore sa conscience si le louable motif de sa résolution pouvait justifier la responsabilité dont elle se chargeait. Toutes ses réflexions n'ayant servi qu'à l'affermir dans son projet, elle ne s'occupa plus que de hâter le moment du départ. Il approchant : déjà l'horloge allait sonner huit heures, et cependant Malvina n'avait pas paru. Mistress Clare inquiète monta

dans sa chambre, et la trouva assise près de son lit, dans la même toilette que la veille, immobile et les yeux éteints. Ce n'était plus cette douce mélancolie qui ajoutait au charme de sa figure, mais un morne abattement qui la rendait presque méconnaissable, car les declamations des passions changent autrement que les regrets de l'amitié; et celui qui en est atteint en porte toute sa vie l'indéfectible empreinte. Semblables à ces feux souterrains qui ébranlent le monde, ils creusent dans l'ame un volcan qui consume tant qu'il brûle, et qui s'éteint avec un vide effrayant, le froid de la mort quand il s'éteint.

Malvina avait passé la nuit à prévoir tous les douloureux combats qu'elle aurait à soutenir dans le jour. Ainsi son imagination lui avait déjà fait souffrir comme réels tous les maux qu'elle pressageait, tandis que le destin lui en préparait d'autres plus vifs et plus périlleux encore. Oh ! que n'était-elle une de ces êtres dont l'inactive prévoyance ne plonge jamais dans l'avenir, et qui, dans la journée qui commence, n'aperçoivent pas le soir qui va la terminer !

Mistress Clare prit le bras de Malvina, la conduisit à la voiture, et plaça l'enfant sur ses genoux. L'enfant dormait. Mistress Clare, tantôt se reprochant de tromper Malvina, tantôt s'applaudissant de la sauver, restait plongée dans la rêverie, tandis que sa triste compagne, poursuivie par l'image d'Edmond, voyait déjà son désespoir, croyant entendre ses cris, perdue dans sa douleur, ne songeait ni aux personnes qui étaient près d'elle, ni à la route qu'elle parcourait. Cependant, au bout de quelques heures, elle crut s'apercevoir qu'elle n'était plus dans le même chemin qu'elle avait conduite chez mistress Clare. De hautes montagnes s'élevaient de tous côtés, et la voiture s'enfonçait dans une gorge sombre et solitaire. — Ou allons-nous donc ? demanda-t-elle aussitôt à mistress Clare. Dans la maison dont je vous ai parlé, répondit celle-ci un peu émue; comme elle n'est pas sur la

route, il a fallu prendre un chemin de traverse pour y arriver. — J'ai vu cela, ne me retarde beaucoup, Malvina avec inquiétude : Edmond ne sans doute..... — Ah ! reprit la Claire amèrement, ne le plains ; quand il souffrirait aujourd'hui de ces tourments qu'il a éprouvés innocentes victimes, le juste ciel se vengerait que ce qu'il lui doit. — Ne vas pas aller plus loin, s'écria Malvina ; je veux descendre de voiture, madame : dois-je aller à la messe sans guide, sans soutien, nulle main ne m'empêchera de rejoindre tante qui m'attend. — Tranquillise-toi, ma chère Malvina, répliqua la Claire en contenant son agitée : cette route écarte moins que vous le croirez, et, de la maison ou je vais te chercher, il ne vous faudra pas plus d'une heure pour vous rendre à Kinross. Malvina le crut, et attendit. Au bout d'un quart d'heure, la voiture s'arrêtant devant une ferme isolée. « Pendant que les chevaux vont se reposer quelques instants, dit mistress Clare, venez, ma chère Malvina, reconnaître la maison où nous trouverons à votre retour. » Malvina, n'ayant son bras sans attendre sa tante, elle s'avança vers une roche au-dessous de laquelle se trouvaient des touffes de ronces et de buissons qui cachaient en partie l'entrée d'une porte fabriquée avec art dans un rocher même ; elle enfouit sa main dans la pierre qui s'avancait en saillie, prit un cordon qui tira une sonnette, et aussitôt un enfant vint ouvrir. « Ah ! dit-elle, ma pauvre maman est si malade ! on croit qu'elle va mourir. — Venez vite la secourir, s'écria la Claire en entrant si précipitamment qu'elle ne songea point à refermer la porte. » Elle fut bientôt jointe par une femme d'un moyen âge, qui lui dit en lui montrant les mains vers le ciel : « Ne sois pas effrayée, madame ! ma maîtresse a été bien mal cette

semaine ; elle a eu une faiblesse si longue, que nous avons cru qu'elle allait mourir, et elle a exigé qu'on fût lui chercher un prêtre catholique pour l'assister dans ses derniers moments : nous en avons trouvé un à Kinross ; il est à présent auprès d'elle ; mais elle est beaucoup mieux, et je vais la préparer à la joie que lui causera votre arrivée. — C'est bien, Mary, répondit mistress Clare émue au point de ne pouvoir parler, je vais attendre dans la salle ; vous viendrez m'avertir quand je pourrai entrer. » Mary sortit aussitôt, et mistress Clare prenant brusquement le bras de Malvina et la conduisant à la croisée : « Vois-tu, lui dit-elle, cet horrible séjour, cette solitude sombre et lugubre, mais moins que l'âme de celle qui l'habite ? Sens-tu que tout ici est humide de larmes, et que l'air même est imprégné de douleur ? Entends-tu les gémissements de l'infortunée qui expire peut-être à présent ? Sais-tu qui elle est cette mourante victime ? c'est ma sœur, mon amie, celle que je portais dans mon cœur. Sais-tu qui est son assassin et le père de cet enfant ? c'est Edmond Seymour !..... Oh ! que n'ai-je expiré avant de le savoir ! » interrompit Malvina avec un cri aigu et en tombant presque sans mouvement sur sa chaise. A ce bruit, une porte s'ouvrit tout-à-coup, et un homme se précipita dans la salle en s'écriant : « Est-ce bien elle que j'ai entendue ? puis-je le croire ? est-ce elle ? est-ce Malvina que je vois ? Par quel inconcevable événement la retrouve-je dans cette maison de deuil ?..... — Edmond ! Edmond ! qu'avez-vous fait ? interrompit Malvina en sanglotant, et comme ne s'apercevant pas de l'entrée de M. Prior : hélas ! vous m'avez donc trompée ? — Quel nom prononcez-vous ? répliqua M. Prior : un homme si perfide pourrait-il vous dire autre chose ? Ah ! il n'en faut pas douter, c'est l'invisible main du Très-Haut qui vous a conduite près de celle dont la terrible agonie va vous éclater sur le caractère d'un homme..... — Ah ! M. Prior, il n'est plus temps, s'écria Malvina ; tel

que soit Edmond, mon sort est de l'aimer toujours; ses crimes même ne pourraient l'arracher de mon cœur, car plus je le vois coupable, plus il me devient cher : l'infortuné ! que de maux il amasse sur sa tête ! ou trouverai-je de tendresse pour les lui adoucir ? — Monsieur, dit alors mistress Clare à M. Prior, qui paraissait consterné de ce qui venait d'échapper à Malvina, puisqu'un hasard inattendu me fait rencontrer ici l'homme estimable qui possède une partie de la confiance et de l'amitié de cette intéressante créature, restez auprès d'elle; soyez l'ange de paix qui ramène le calme dans son âme, fermez, s'il se peut, l'abbaye où elle se perd; rendez-lui le courage de haïr le vice, en reveillant en elle cet amour noble et pur de la vertu, qu'une fatale passion est prête à anéantir. Je vais passer dans la chambre voisine; je vais essuyer d'autres larmes. Puisse, du moins, ma chère Malvina n'en verser jamais de pareilles, et ignorer toujours combien sont amères celles du repentir !

M. Prior laissa sortir mistress Clare sans lui répondre, et, regardant fixement Malvina, qui paraissait absorbée dans sa douleur, il s'écria après un long silence : « Étais-ce dans cet état, ô ciel ! que je devais la revoir ? livrée à un amour désordonné, ne rougissant plus de son choix, osant l'avouer hautement, n'ayant pas un regard, pas un mot à donner à son ami exilé loin d'elle depuis trois mois ! Eh quoi ! Malvina, vous vous taisez ? la pitié même vous est-elle devenue étrangère ? Hélas ! je ne soutenais ma pénible existence que dans l'espoir de vous revoir, et je ne vous revois que pour être plus malheureux encore ! — Que voulez-vous de moi ? lui dit-elle avec une sombre tranquillité ; je n'ai rien à vous donner, je n'ai plus d'amitié, je ne crois plus à l'amitié, je ne crois plus à rien ; ne voyez-vous pas que tout est détruit ? Edmond m'a trompée ! — Quoi ! reprit-il vivement, parce qu'il y a des sentiments faux, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas de vrais, et qu'on ne puisse plus

connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs ? — Ah ! quand je perds le seul bien que j'aimais au monde, M. Prior, que me fait la réalité de tous les autres ? — Qu'avez-vous dit, Malvina ? Ainsi mon amitié vous est désormais indifférente ; vous n'y attachez plus aucun prix, vous avez cessé de m'aimer ; et maintenant quelle sera mon espérance ? continua-t-il en levant ses mains vers le ciel ; je la trouverai donc en toi seul, ô mon Dieu ! tourne tes regards vers moi, et aie-en pitié, car je suis dans le dénuement et l'affliction. — Ah ! M. Prior, pardonnez si je vous afflige ; mais, ajouta-t-elle en pressant ses deux mains contre son cœur, il n'y a plus là de confiance pour rien croire, ni de place pour rien aimer. — O chère Malvina ! interrompit-il en s'emparant d'une de ses mains et la couvrant de larmes, jusques à quand tourmenterez-vous le mien et le déchirerez-vous par vos paroles ?.... Mais, non, non, je refuse de vous croire ; votre malheureux ami ne vous est pas devenu tout-à-fait étranger ; le juste ciel proportionne à nos forces les peines qu'il nous envoie, et nous ne devons craindre que celles que nous pouvons supporter. — Eh ! comment ne craindrait-on pas celles qui sont insupportables ? reprit-elle douloureusement ; il en est pourtant. .... Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'une marche précipitée se fit entendre, que la porte s'ouvrit avec violence, et que sir Edmond parut à ses yeux.

## CHAPITRE XXX.

### ORAGE DES PASSIONS.

En voyant Malvina avec M. Prior, sir Edmond recula avec effroi ; et après s'être arrêté quelques moments, immobile : « O ciel ! s'écria-t-il, si je ne suis pas sous la puissance d'un songe affreux, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il est possible que Malvina me trahisse..... » Edmond ! vous ! vous ! voulait-elle dire ; mais il ne lui donna

« temps d'achever, et l'interrompant avec violence : « Gardez-vous, Malvina, de prononcer un mot, de faire un mouvement qui me rappelle à moi-même l'apprenne que je veille; ma vengeance serait aussi affreuse que les tortures qui me déchirent. — Et sur qui la rage la ferait-elle tomber? lui dit le M. Prior en s'avançant fièrement lui. — Sur toi, répondit-il en frémissant, sur toi qui m'arraches l'amour de Malvina, et ta vie expiera son parjure. — Suis-moi, ajouta-t-il en mettant d'instinct entre ses mains; c'est du sang qu'il faut à mon désespoir..... — Que veux-tu faire, cruel Edmond? dit Malvina en s'élançant auprès de lui et l'entourant de ses deux bras : ne vous soupçonner? qu'avez-vous fait? Moi parjure? homme violent et cruel, regarde où tu es, rougis sur ta face, et cesse de jurer le cœur de ton d'après le tien. — Le bruit de sa robe attira bientôt mistress Clare; surut, et apercevant sir Edmond : Providence ! s'écria-t-elle, est-ce pour le punir de son forfait que vous êtes ici le meurtrier de Louise, et que vous êtes les derniers soupçons de crime? — C'est ici qu'est Louise! le sir Edmond d'un air égaré; je sous le toit de Louise! et c'est ici Malvina est venue, sans respect la promesse qu'elle me fit de ne la connaître ce secret que par moi! — Et je l'attends, le jour même qui nous unit, elle oublie ses vœux! méprise ses engagements! elle trahit ! Quand je l'attends, et que, voyant sa pensée, je parcoure en vain le chemin qui doit me la rendre, que j'interroge tous les passants, que, guidé par eux, je parviens à la rejoindre, c'est pas je la trouve, sous le toit de moi, tête à tête avec un odieux rival..... O supplices de l'enfer ! je vous ai tous dans mon cœur ! — Edmond ! et malheureux Edmond ! s'écria Malvina, le plus horrible de tous est doute d'être accusée par toi : arrêtez ces déchirants reproches : va, je

n'ai point cessé de t'aimer ; mais ne me regarde pas ainsi ; mon sang se glace, mon cœur s'opprime, et ma vie elle-même ne résisterait pas à ta colère. Ah ! demande-leur, ajouta-t-elle en fondant en larmes et montrant mistress Clare et M. Prior, homme injuste et mille fois trop cher, demande-leur si je t'ai trahi ! — Malvina, irrésistible Malvina ! reprit-il aussitôt, vous l'emportez. Eh bien ! quelles que soient les apparences, je ne demande point d'explication, et je ne veux croire que vous ; je penserai que vous fûtes amenée ici sans votre aveu, et que le hasard seul y fit rencontrer M. Prior ; mais, pour prix d'une confiance sans exemple, et que vous seule pourriez obtenir de moi, jurez à l'instant de m'appartenir, et, de ce pas, suivez-moi à l'autel. — O Dieu ! Dieu ! que me demande-t-il ! s'écria Malvina en s'éloignant et jetant des cris douloureux. — Vous me fuyez, Malvina ! vous hésitez ! reprit-il avec une sombre fureur. — Au nom du ciel ! Edmond, écoutez-moi, lui dit-elle, laissez-moi vous parler ; vous saurez quels puissants motifs me retiennent ; vous verrez si les menaces de milord Sheridan ne me forcent pas à rétracter ma promesse..... — Je ne veux rien entendre, interrompit-il ; je ne croirai à votre amour qu'en recevant votre main ; si vous m'aimez, nulle considération ne doit vous retenir, nulle puissance ne doit l'emporter sur moi..... Ah ! ne résiste plus, femme adorée, poursuivit-il en se jetant à ses pieds ; prends pitié de l'état où je suis ; je sens que l'idée de te perdre aliène ma raison, et que je ne suis plus maître de mes transports. Je ne sais jusqu'où ils peuvent me conduire, ni de quels excès je ne serais pas capable pour te ravir au reste du monde et te posséder seul..... Pardonne, Malvina ; sans doute la violence de mon emportement te fait horreur, mais songe que c'est l'amour seul qui m'égare ; que ce soit lui qui m'obtienne mon pardon, ô la bien-aimée de mon cœur ! que ce soit à lui que je te doive. Viens donc, ma Malvina ! ne tarde



plus, donne-moi ta fol, et consens à recevoir la mienne. » En parlant ainsi il la tenait dans ses bras; il l'entraînait sans qu'elle eût la force d'y consentir ni de se défendre; mais M. Prior, qui crut voir de la violence dans ce mouvement, trop heureux de trouver un prétexte de s'y opposer, vint se placer devant sir Edmond, et lui fermant le passage : « De quel droit, lui dit-il, enlevez-vous cette femme? — Et de quel droit vous-même vous y opposez-vous? » repartit sir Edmond en frémissant de colère. — De celui que Dieu donne aux hommes pour se secourir l'un l'autre et protéger la faiblesse, répondit M. Prior : cette femme n'est pas à vous, elle refuse de vous suivre; ne vient-elle pas de le dire?..... — Est-il vrai, interrompit Edmond, est-il vrai, Malvina, que vous refusez de me suivre? Ne m'appartenez-vous pas? ne sommes-nous pas enchaînés l'un à l'autre? n'avouez-vous pas, à la face du ciel et des hommes, que vous êtes mon épouse, ma femme, l'éternelle compagne de ma vie? — Non, non, je ne le puis, reprit faiblement Malvina..... — Tu ne le peux, Malvina! et il la pressa fortement contre sa poitrine : tu ne le peux! et hier encore tu y consentais! Ah! par pitié pour toi-même, ne me pousse pas au désespoir; j'envisage un avenir affreux!..... — Tenez, interrompit-elle en sortant de son sein la lettre de milord Sheridan, lisez ce funeste papier, et voyez s'il me permet d'être encore à vous..... — Je ne veux rien voir, s'écria-t-il en déclarant la lettre en mille morceaux et repoussant Malvina si brusquement, que mistress Clare eut à peine le temps de la recevoir dans ses bras; je ne veux rien voir, rien entendre, rien croire : tout en vous n'est que trahison et perfidie : je vous envoyai hier cette lettre en même temps que la mienne, et elle ne vous arrêta pas, car je reçus votre promesse; mais vous voyez cet homme aujourd'hui, et vous refusez de la remplir : c'en est assez; que me faut-il de plus? Cependant subjugué par votre ascendant, je consens

à tout oublier; mais vous avez ri de me suivre. Eh bien! Malvina, veux, je cours à la vengeance; elle horrible comme mes tourments : tu repentiras un jour; mais il sera tard, le sang sera versé. Et toi, pour vit-il en entraînant violemment Malvina par le bras, viens recevoir le prix de tes artifices, ou m'arracher une vie que parjure de cette femme m'a rendue odieuse. » En les voyant sortir Malvina s'élança après eux en jetant des regards effrayés; mais, quoique le désespoir rendit toutes ses forces, elle n'eut point assez pour arrêter deux hommes que la colère et la jalousie entraînaient. Pâle, chevelée, elle les suivait de près et les aurait atteints peut-être n'eussent refermé sur eux la porte du rocher. Elle se précipite pour l'un de ses efforts sont inutiles; un ressort secret l'en empêche : elle appelle à voix tous les gens de la maison; mistress Clare arrive la première; et Edmond, pendant cette scène, jouait tranquillement dans un coin du jardin le petit Édouard, accourt aux cris de sa mère, et, la voyant prête à se s'attache à sa robe, et dit qu'elle s'en aller avec elle. » Au nom du ciel éloignez cette enfant, s'écria Malvina la remettant entre les bras de mistress Clare; empêchez-la de me retenuir : me coûte déjà assez cher..... » Malvina finissait à peine sa phrase, que deux coups de pistolet se firent entendre à une certaine distance; elle s'arrêta frémissant d'horreur, et tomba sans connaissance en s'écriant : « est donc fait! »

## CHAPITRE XXXI.

### ATTENDRISSÉMENT.

MISTRESS Clare, agitée d'effroi, la Malvina aux soins de Mary, et ce à la ferme pour pouvoir envoyer secours vers le lieu où le bruit des coups de feu s'était fait entendre. En avançant elle aperçut de loin des hommes qui

entre leurs bras ; et, lorsque M. Prior vint mit et lui cria : « Il est si ! Homme de Dieu ! es donc trompé dans — Il n'est que légèreques-t-il ; mais, n'importe une vie le poids je je crois voir un prélat ; la terreur m'en a m'est ôtée, la due à mes côtés, et il me la terre s'éleva contre r mon iniquité. — Oh timent sir Edmond ? tant mistrias Clare. — est à un quart de lieue qu'on l'y transportât l'y a-t-il pas lieu de avement lui faire mal ? 'a fait qu'effleurer l'é ; a été arrêté sur-le- auprès de lui main- mentique, qui l'atten- et qui, étant un peu laré que sa blessure vint de deux jours. — ut pas qu'il porte ; je de rester à la ferme mure à son rétablis- : en vain ; toutes nos rd, n'ont servi qu'à dont il a déclaré qu'il pas permis à ses gens Mais où va-t-il ? — A loin ? — Jamais il ne Malvina, dit-il, et en- mistrias Birton qu'il té, afin d'accroître la ; Malvina, en s'entou- s ennemis. — O quel : ciel fit aux hommes : si violentes passions ! bre. Mais laissons ce destinée, et tâchons : ses deux innocentes , M. Prior, ne vous x de Malvina ; après elle ne vous verrait — Ah ! je le sais, s'é- nté ; Malvina me hait,

J'ai trop vécu. O Dieu ! qui as fait mes jours misérables, et devant qui ma substance n'est rien, ne plongeras-tu pas dans la tombe le malheureux qui se voit l'objet de la haine de Malvina ! — M. Prior, reprit gravement mistrias Clare, peut-être avez-vous mérité de la perdre cette amitié qui vous est si chère : osez sonder votre cœur ; il vous dira qu'il ne coule point d'eaux amères d'une source pure, et que celui qui n'eût été que l'ami de Malvina aurait su éviter cet affreux combat. — Arrêtez, mistrias Clare, interrompit-il : ne savez-vous pas que le temps de l'affliction est celui des miséricordes ? Ne me faites donc pas repenser mes iniquités dans le cœur, et laissez-moi en paix, afin que je puisse reprendre un peu de courage avant d'aller dans ce séjour dont on ne revient pas, dans les ténèbres de la terre et les ombres de la mort. — Non, M. Prior, répondit mistrias Clare, il n'est pas permis de mourir tant qu'on peut être utile à quelques malheureux : passez chez Louise maintenant ; les deux femmes qui sont auprès d'elle ont dû la tromper sur la cause du bruit qu'elle entendait : confirmez-la dans son erreur ; qu'elle ignore toujours qu'Edmond ait été si près d'elle ; ne la quittez point ; que vos pieuses exhortations la rappellent à la vie et à la résignation ; moi, je cours auprès de Malvina. »

Elle la retrouva ainsi qu'elle l'avait laissée, pâle et inanimée ; la petite Fanny était à genoux près d'elle, et pleurait en disant : « Ma bonne maman ! te voilà froide comme mon autre maman : vas-tu donc t'en aller aussi ? Ah ! je te prie, ne va pas la retrouver sans moi ; amène-lui sa petite Fanny ; elle sera bien aise de la revoir, et moi, maman, je ne te quitterai pas. » Mistrias Clare ne put retenir ses larmes à la vue de cette innocente petite créature, dont l'existence avait causé en partie les malheurs de Malvina ; mais, voulant éviter à sa jeune aine le triste spectacle de l'état de sa mère, elle dit à Mary de l'emmener jouer avec le petit Édouard : lorsque Fanny,

fondant en larmes, s'entoura dans les rideaux du lit en s'écriant : « Non, non, je ne veux pas qu'on m'emmené, je veux rester; si je m'en vais, elle s'en ira tout-à-fait : je me souviens aussi quand on m'emporta d'auprès de mon autre maman.... je ne l'ai jamais revue depuis. Ah ! laissez-moi ici, je vous prie; je me mettrai dans un coin, je ne ferai pas de bruit, je ne pleurerai plus. » En effet la pauvre enfant secha bien vite ses larmes, osant à peine respirer, de peur qu'on la renvoyât, de sorte que mistress Clare ne pensa plus à elle et ne s'occupa que de Malvina, qu'elle parvint enfin à ranimer à force de soins et de temps; mais à peine eut-elle repris ses sens, que se levant brusquement sur son séant, elle regarda autour d'elle d'un air égaré, en s'écriant : « Ou est-il ? ou est-il donc ? — Je vous jure, ma chère, lui répondit mistress Clare, qu'il ne court aucun danger, vous pouvez m'en croire; au prix de votre propre vie, je ne voudrais pas vous tromper. — Pourquoi ne vient-il pas ? » répliqua-t-elle avec un accent vif et précipité. — Il n'est plus ici : il a desiré retourner à Edimbourg. — Ah ! sans doute c'est pour me fuir. — Ma chère Malvina, il vous fuit parce qu'il vous suppose coupable; mais il vous sera bien facile de lui ôter son erreur; laissez à sa colère le temps de se calmer; donnez-vous celui de prendre un peu de repos.... — Moi, que j'attende ! moi, que je prenne du repos, quand il me croit coupable ! non, madame, je veux partir, je veux le suivre. — Mais, ma chère, voici plus de deux heures qu'il est en route, vous ne pourriez le rejoindre qu'à Edimbourg; et savez-vous où vous le trouverez ? chez mistress Birton. — Pourquoi chez mistress Birton ? ce n'est point là qu'il habite. — C'est là qu'il a ordonné qu'on le transportât. — Qu'on le transportât ? il est donc blessé ? — Très-légerement.... — Il est blessé ! interrompit-elle avec terreur : Edmond est blessé ! et c'est chez mistress Birton qu'il veut aller mourir ! — Il ne mourra point, ma chère Malvina; à peine les chairs sont-elles

endommagées. — N'importe, je veux partir : dans quelque état qu'il soit, dans quelque lieu qu'il habite, rien ne peut m'empêcher de le voir. — Eh bien ! ma chère, vous irez, lui répondit mistress Clare, qui sentit combien il était inutile de combattre sa résolution; mais vous voyez qu'il fait déjà nuit, les chemins de ces montagnes sont presque impraticables dans l'obscurité, et un accident qui briserait la voiture retarderait beaucoup votre marche. Attendez donc à demain; dès la petite pointe du jour, mes chevaux seront prêts à vous mener à Kinross, où vous en prendrez d'autres pour vous conduire à Edimbourg. Je vous accompagnerais moi-même, si l'infortunée qui est ici ne réclamait mon secours; mais je garderai du moins votre enfant, qui ne pourrait vous être que très à charge pendant un pareil voyage. » A ces mots, Fanny sortit tout-à-coup de derrière le rideau où elle se tenait cachée, et baissant la main de Malvina : « Maman, lui dit-elle, ne t'en va pas sans moi; on voudrait aussi que je te quitte tout-à-l'heure, quand tu me remuais plus comme mon autre maman. Eh bien ! tu vois que cela t'a empêché de mourir, que je sois restée : oh je t'en prie, maman, garde-moi toujours auprès de toi. » Attendrie par cette voix, Malvina regarda l'enfant, et, apercevant dans ses yeux cette même expression qui animait jadis ceux de sa mère, elle retrouva des larmes au souvenir de l'amitié. « Clara ! s'écria-t-elle, chère Clara ! oh ! quel instant sera jamais plus funeste que celui qui nous sépara ! Hélas ! en te perdant, je croyais n'avoir à pleurer que ta mort, et j'ignorais que dans ce seul malheur je trouverais un jour la source de toutes les calamités. Ah ! Clara, le ciel, qui nous avait formées pour vivre ensemble, m'a vengée de sa colère quand j'ai osé tenter d'être heureuse sans toi; mais, puisqu'il m'interdit un bonheur que tu ne peux plus partager, implore-le avec moi pour qu'il m'appelle à lui, et qu'il nous réunisse là où on a cessé de compter les heures, de mesurer les

où l'éternelle paix a remplacé  
sente de la vie. — Mistriss Clare  
: soulagée par les larmes qu'elle  
épandre à Malvina, elle aurait  
en interrompre le cours en dé-  
: en pensant de souvenir de son  
le avait vu trop de douleurs  
sur que toutes ont leur instant  
et que c'est toujours les larmes  
ment. En effet, celles que Mal-  
nait abondamment la soule-  
: la rappellèrent à elle-même ;  
: redevenant la douce, la tendre  
, et jetant ses bras autour de  
Clare : « Que je vous ai fait de  
i dit-elle. — Je vous en ai fait  
un beaucoup, répondit son amie,  
ap appris aujourd'hui qu'il est  
amis contre lesquelles on ne doit  
r, et des sentiments qu'on ne  
combattre. O chère Malvina !  
n-moi de vous avoir amenée ici ;  
vous guérir..... — Et vous avez  
rompit-elle, que la nuit était  
et dans mon cœur, et qu'on ne  
l'en arracher qu'avec la vie. »  
de la nuit se passa sans tran-  
et : Malvina n'ayant demandé  
application sur les aventures de  
mistriss Clare jugea d'autant  
propres d'entamer ce sujet, que,  
à d'être dans ayant ses bornes,  
avait été trop épuisée par les  
u du jour pour qu'il lui restât  
muer à de nouveaux malheurs.

## CHAPITRE XXXII.

NOUS S'ENVAIENT.

NOUS commençait à peine à pa-  
lorique Malvina demanda la  
de son amie pour se rendre à  
: et mistriss Clare lui promit  
au la cas où elle prolongerait  
ur à Edimbourg, elle irait l'y  
avec Fanny, aussitôt que les  
u son amie lui permettraient de  
r. A ce nom, Malvina la rem-  
ment, et lui serrant la main :  
vous pas, lui dit-elle, que j'ou-

blie jamais que vous avez une sœur, et  
moins encore les droits qu'elle a sur  
l'homme que je vais rejoindre. Je vais  
à lui pour justifier ma conduite ; mais à  
peine en aura-t-il reconnu l'innocence,  
que je m'en sépare pour jamais. — Vous  
le croyez à présent, répliqua mistriss  
Clare, vous le voulez peut-être ; mais  
quand il sera là, devant vos yeux, que  
vous le verrez suppliant à vos pieds,  
toutes vos résolutions seront changées.  
Au reste, ma chère Malvina, si je dé-  
sire que vous ayez le courage de renon-  
cer à lui, c'est pour l'intérêt seul de  
votre propre bonheur, et non pour  
celui de Louise : ma triste sœur est  
morte pour le monde ; le secret de son  
existence n'est connu que de vous,  
d'Edmond et de moi ; ceux même qui la  
servent ignorent qui elle est. — Et pour-  
quoi s'ensuivrait-elle ainsi ? Edmond re-  
fusait-il de lui donner sa main ? —  
Edmond ne le peut pas ; ma sœur était  
mariée ; son époux existe encore ; s'il la  
savait vivante, il reprendrait tous ses  
droits sur elle, et ce serait pour la jeter  
dans une ignominieuse et sombre pri-  
son ; sa seule consolation, son enfant,  
son Édouard lui serait ôté. — Eh quoi !  
votre père ne défendrait pas sa fille in-  
fortunée ? — Mon père est bon, mais sé-  
vère et inflexible ; il sait que Louise est  
coupable, il a béni l'heure de sa mort ;  
s'il savait qu'on l'eût trompé, il ne la  
sauverait pas de la vengeance de son  
époux. Au reste, la justice me force à  
dire qu'Edmond n'est plus le même que  
je l'ai vu jadis ; son orgueil est terrassé ;  
il ne rougit plus d'être soumis à une  
femme, il aime enfin : tout en détes-  
tant la fureur de sa passion, je crois  
à sa sincérité ; on ne joue pas ce qu'il  
exprime. Malvina, si vous ne craignez  
pas d'être malheureuse avec lui..... —  
Eh ! que me fait d'être malheureuse,  
interrompit-elle, pourvu qu'il m'aime ?  
— Pauvre créature ! reprit mistriss  
Clare en la regardant avec tendresse et  
solicitude ; quelle terrible passion que  
celle qui t'a dicté ce que tu viens de  
dire ! — Mais cet enfant, mistriss Clare,

cet enfant d'Edmond, son existence est-elle ignorée aussi? — Il subit le même sort que sa mère : lorsque ma coupable sœur le mit au jour, son époux n'ignorait pas qu'il n'en était pas le père, et tous deux seraient devenus les victimes de sa rage, si, par un artifice qui serait trop long à vous raconter, je n'avais réussi à les y soustraire. Mais je veux laisser à Edmond le moyen d'expier sa faute en s'en confessant lui-même à vos pieds. Puisse ce tragique récit, en réveillant tous ses remords, le faire rougir de sa conduite, lui donner l'horreur du vice, et le rendre digne de votre amour ! Je le desire, Malvina, car sa tendresse pour vous a presque effacé la haine que je lui portais. — Malvina pénétrée se précipita une seconde fois dans les bras de mistress Clare ; mais s'en arrachant au même instant, elle lui donna un baiser d'adieu, et se jeta dans la voiture, qui partit aussitôt pour Kinross.

En y arrivant elle prit une chaise et des chevaux, et, le lendemain au soir, elle arriva à Falkirk, dans la même auberge où, un mois auparavant, elle s'était réunie à Edmond. Craignant et désirant d'y retourner, elle n'avait donné aucun ordre au postillon qui la conduisait ; mais le Laon-Rouge étant le meilleur gîte de Falkirk, c'était toujours là qu'on menait les voyageurs, à moins qu'ils n'en designassent un autre. En y entrant, elle était si tremblante, qu'elle aurait eu peine à monter l'escalier, si la fille d'auberge, la voyant pâle et faible, ne lui eût donné le bras pour la soutenir. — Milady a l'air bien souffrante, lui dit-elle : quelle pitié, que les gens les plus beaux et les plus riches soient toujours ou tristes ou malades ! — En voyez-vous donc beaucoup ici ? lui demanda négligemment Malvina. — Pardonnez-moi, milady, je ne peux pas l'assurer ; car, depuis quatre jours que je suis à Falkirk, je n'ai pas eu le temps d'en voir beaucoup ; mais je pensais à présent à un jeune lord qui est passé hier.... charmant comme vous, milady, mais si triste, si triste, et faisant des

soupirs qui me fendaient le cœur! — Était-il blessé ? interrompit vivement Malvina. — Eh ! mon Dieu, oui, mais comment milady peut-elle le savoir ? — N'importe ; dites-moi seulement comment il était. — Mais, milady, le chirurgien qui est venu le voir, a dit qu'il croyait qu'il n'en mourrait pas. — Comment ? qu'il n'en mourrait pas ? répéta-t-elle avec effroi. — Oui, milady, il le croit, à moins que la fièvre n'aggrave beaucoup, car alors.... — Eh bien, alors ? interrompit Malvina en frémissant. — Oh ! milady, c'est un homme bien habile que le docteur Son-wich ! et pourtant il dit que, malgré tout son talent, il ne saurait comment sauver ce jeune homme si le délire continuait. — Comment ? était-il donc dans le délire ? — Oui, milady ; il disait comme ça des choses qu'on ne comprenait pas ; il se parlait à lui-même tout haut, et était dans une grande colère contre une femme qu'il accusait d'avoir voulu le tuer ; il l'appelait ingrate, perfide, et puis de bien d'autres vilains noms encore ; ensuite il disait qu'il l'aimait, il la conjurait de veur, assurant qu'il mourrait content s'il la voyait encore une fois.... — Je veux partir sur-le-champ, s'écria Malvina. — Ah ! mon Dieu, à cette heure-ci ? reprit Peggy étonnée : je croyais que milady devait coucher ici. — Non, je veux aller tout de suite à Edimbourg. — Mais, milady, vous arriverez au milieu de la nuit ; toutes les auberges seront fermées. — N'importe, je serai plus près de lui. — Milady connaît donc ce jeune homme ? — Que vous importe ? occupez-vous seulement de me faire préparer une chaise tout de suite. — Mais, milady ne veut-elle pas du moins se reposer un instant ? voici la chambre qu'on lui a préparée, c'est la même où ce jeune lord a couché. Voyons, » reprit-elle en y entrant précipitamment, dans l'espoir d'y trouver quelques traces d'Edmond ; et aussitôt elle revit cette même chambre où, un mois avant, ils avaient passé les plus heureux moments de leur vie.

à que de survenir lui comme elle se sentit défaillir, et sur le lit, elle fit signe de Paddy, de lui apporter ; elle le prit après y avoir jetées d'éther, et se trouva persuada à se rendre la nuit, et retourna à Paddy pour préparer une chaise.

ty l'ent-elle l'arrose seule, uniquement dans tout était pas échappé lorsque le vestige d'Edmond ; elle briserie, sur les vitres, la trace quelques mots qui diminue ou son remission eût trouvé, ils lui en-chaîna ; n'en trouvant pas, le qu'Edmond était trop essouffé d'écriture, et son parent de minute en l'alta, la chambre obéit de fantômes ; et, si soudain encore contre la imagination, son cor-ge ce trouble même était et de malheur. La nuit ou nuit, est séparée les malheurs qu'elle en-pensait lui paraissent certains. La tumeur de dit'secrétaire avec la noire enveloppait la nature ; elle se portait le cri de la silencieux toutains du pire d'un cloison, le sourd d'une cloche, jusqu'aux mains d'une voix qui n'est plus pour elle des spectres lui parlant du tombeau. Malin plus long-temps attention, elle sortit près à sa chambre, baignée leur, et descendit pour même si sa voiture serait mais tous ses efforts fa- maître de l'auberge bou-geaient, les domestiques disputant, d'un côté et le qu'au milieu de ce tu- , pouvant à peine faire

entendre en faible voix, fut obligée d'at-tendre au jour pour partir, et ne put arriver à Edimbourg que le lendemain vers onze heures du matin.

## CHAPITRE XXXIII.

MALVINA.

MALVINA descendit chez mistress Moody, dont la maison n'était pas très-élo-gnée de celle de mistress Birton. Cette bonne femme, qui n'avait point oublié le service essentiel que lui avait rendu Malvina, fit une exclamation de surprise et de joie en apercevant sa bienfaitrice ; mais celle-ci, réprimant aussitôt l'ex-pansion de son plaisir, mit le doigt sur la bouche pour lui recommander le si-lence, et montant avec elle dans un ap-partement vide, elle exigea expressément le plus profond secret sur son arrivée à Edimbourg. « Ah ! mon Dieu, madame, lui dit mistress Moody, mon devoir est assurément de vous obéir, et je vous promets de n'ouvrir la bouche à personne sur votre retour ; mais ne pourrai-je en-voir, du moins..... — La cause qui m'a-mène chez vous, n'est-ce pas, mistress Moody ? Eh bien ! vous la saurez ; j'ai un même besoin de vos services ; je puis y compter, j'espère ? — Ah ! madame, re-priit l'honnête hôteuse, que je m'estime-raie heureuse de pouvoir vous être utile ! — Assez-vous près de moi, ma chère Moody, lui dit affectueusement Malvina : sans doute vous avez eu connaissance de ma rupture avec ma cousine ? — Oui, madame, j'ai tout appris par les domes-tiques, par Anna surtout, qui était pa-rente de mon pauvre mari ; et comme votre facile bonté vous concilie autant l'affection des subalternes que l'orgueil de mistress Birton la repousse, tous les rapports ont été faits à votre avantage ; et Anna, en me faisant le récit de ce qui s'est passé, pleurnit de regret de votre absence. — Je suis sensible à ces témoi-gnages d'intérêt, ma chère Moody ; mais puisque vous avez été si bien informée, on ne vous aura pas laissé ignorer que



— « Le Seigneur Seymour m'est cher. » Mistriss Moody fit un signe approbatif, et Malvina s'écria : « Je ne chercherai point à le secourir. » Moody, il n'est que trop vrai, que sir Edmond m'est extrêmement cher. — Libres tous deux de nos vœux, nous étions au moment de nous marier, lorsqu'un événement affreux nous a séparés sans doute pour jamais ; depuis il a été blessé..... peut-être est-il mort..... — Eh bien ! madame, demanda mistriss Moody, voyant que les sanglots empêchaient Malvina de pouvoir continuer, que faut-il faire ? Disposez de moi, je suis prête à tout. — Il faudrait, ma chère amie, que vous vous informassiez s'il n'est pas chez mistriss Birton. — Il y est arrivé hier matin, madame. Je sais que mistriss Birton a été si surprise de le voir revenir en cet état, qu'après vous avoir accablée d'injures, elle s'est trouvée mal très-long-temps, et a occupé d'elle, toute la matinée, le médecin qu'on avait appelé pour son neveu. — Mais avez-vous su ce qu'il a dit de l'état de sir Edmond ? sa blessure est-elle dangereuse ? — Non, madame, elle ne le serait point, s'il ne s'y était joint une fièvre ardente qu'on attribue à l'excès de l'agitation de son esprit. — Ah ! Dieu ! Dieu ! s'écria Malvina : c'est donc moi qui le conduis au tombeau ! Ma chère Moody, au nom du ciel ! allez chercher de ses nouvelles ; avez-en tous les jours, avez-en à toutes les minutes ; que je sache ce qu'il éprouve, ce qu'il veut, ce qu'il desire ; surtout informez-vous s'il me demande ; pour le satisfaire, je suis prête à braver..... que dirai-je ? à supplier mistriss Birton ; j'oserai rentrer chez elle, je l'implorerai. Oh ! laissez, laissez-moi le voir une dernière fois ! lui dirai-je..... — Ma chère dame, ne vous affligez pas ainsi, repiqua mistriss Moody, je vais aller tout de suite chez votre cousine ; j'interrogerai Anna, et dans moins d'une heure vous saurez tout ce qui s'est fait et dit dans la maison depuis hier. — Ah ! reprit vivement Malvina, ne vous informez que de lui ; que me fait le reste du monde ! » Mis-

triss Moody lui répondit, d'un air de confiance, qu'elle pouvait se reposer sur son zèle et sa pénétration, du soin de bien conduire cette affaire, et surtout pour s'en occuper, aussi fière de son emploi qu'un ambassadeur chargé de la plus importante négociation.

On se figure assez l'état de Malvina en l'attendant. D'abord, elle pensait qu'un prompt retour serait un mauvais présage ; mais quand mistriss Moody eut tardé un peu long-temps, elle trouva que ce retard était la chose du monde la plus alarmante. Elle allait, venait, regardait par la croisée, respirait à peine, et comptait tant de sensations dans une minute, qu'il lui semblait que le temps faisait une pause, et qu'immobile, il avait replié ses ailes.

Enfin, mistriss Moody rentra. Elle monta lentement l'escalier, au haut duquel Malvina l'attendait dans une anxiété inexprimable. « Eh bien ! mistriss Moody comment est-il ? lui demanda-t-elle précipitamment. — Je vais vous le dire, madame, lui répondit celle-ci ; mais n'allez pas nous pas entrer chez vous ? Ici on pourrait nous entendre. — Oh ! mistriss Moody, un mot, un mot tout de suite comment est-il ? — Bon Dieu ! madame, vous êtes toute tremblante : faut-il donc vous rendre malade aussi ? — Eh ! Moody, reprit-elle impatiemment, il ne s'agit pas de moi, mais de lui, de lui seul au monde : dites, répondez, je vous en conjure, comment est-il ? — Madame, Anna dit comme ça que le médecin, ce matin, après lui avoir tâté le pouls pendant long-temps, examiné ses yeux, visité sa blessure, a secoué la tête, et n'a rien dit du tout. — Il n'a rien dit ! il a secoué la tête, Moody ! Mais quoi ! ne lui a-t-on fait aucune question ? — Quant à cela, madame, je ne le sais pas ; Anna n'a pas suivi le docteur dans le salon. — Mais que savez-vous donc ? — Je vais vous le dire, madame : d'abord Anna ne quitte presque point la chambre de sir Edmond Seymour, car, quoiqu'il ait une garde, c'est Anna qui va et vient auprès de lui, et lui apporte tout ce dont il a besoin »

don triste, je vous salue, du la malade : c'est toi si bon jeune ! me dis-tu-elle ; n'y a que moi : Sorey qui suit encore meilleure ! Ainsi comme cette pauvre est contente d'imaginer que vous me mariez tous deux ! elle veut vous trouver pour vous conjurer à prendre à votre service ; et si jamais consenti, elle n'aurait agé son sort contre celui de la pauvre abbesse..... — Mon Dieu !

Moody, interrompit Malvina, si sensible à ma peine, laisse tes projets, et ne me parle que d'amour. — Pardon, madame, je lui, repartit l'abbesse. Eh bien ! si tu as eu un accès de fièvre si terriblement, du moins Anna ; car elle ne croit pas possible d'avez jamais prié M. Prior de Edmond, comme celui-ci vous a, d'autant plus que, dans d'annements, il appelle Malvina, au salut ! si la conjure de ne pas se prêter ; il dit que l'astuce est puis tout-à-coup il déchire l'ap- se au bonheur, en s'écriant que seule peut vous satisfaire. Ce, hier au soir, si ce un moment si, dont mistress Birton a profité sur la voir, et Anna a écouté la conversation, cachée derrière un, d'où on ne pouvait pas l'a-ir. Mistress Birton s'est assise du lit de son neveu, et après légèrement informée de son état : si, lui a-t-elle dit, qu'à présent sans d'accord, et que, convaincu l'esprit d'intrigue et de coquet- madame de Sorey, vous l'ou- entièrement, pour ne songer engagements que j'ai pris pour le lord Stafford : c'est à cette addition que je puis vous pardon- ne me pardonnez donc point, a le Edmond d'une voix altérée, du je ne donnerai ma main à au- tre femme. — Quoi ! a répliqué Birton avec plus d'impatience l'un voulait montrer, vous re-

venez à toutes les femmes, parce que vous en avez rencontré une dont les in- diges artillerie..... — Madame. a-t-il in- terrumpu, madame de Sorey m'a trompé, je le sais : sans doute je dois la détester ; et c'est pour me venger d'elle que, dans le premier mouvement de ma colère, j'ai demandé à être transporté chez vous : j'espérais que cette nouvelle l'affligerait, je n'ai pensé qu'à cela : que n'aurais-je pas fait alors pour la déconsoler ! si mon sang eût pu lui coûter une larme. J'au- rais versé tout mon sang. Mais, ajou- tait-il après s'être reposé un instant, quels que soient ma haine et ses torts, je ne permettrai jamais qu'aucune bouche s'ouvre pour la blâmer. Seul j'en ai le droit ; elle n'a été coupable qu'envers moi, tout le reste du monde doit la ré- véler, et tant qu'un souffle de vie m'an- imera, nul ne portera atteinte aux res- pects qu'elle mérite..... — O cher Ed- mond ! interrompit Malvina en fondant en larmes, c'est quand tu me crois cou- pable de la plus noire trahison que tu me défends avec tant de chaleur : et tu es prêt à exposer ta vie pour moi, quand tu penses que j'ai voulu ta mort ! Com- ment pourrai-je jamais payer la généro- sité de ton noble cœur, et faire rougir les impies qui osent douter de tes ver- tus ? Mais continuez. Moody : qu'a ré- pondu mistress Birton ? — Mistress Bir- ton paraissait très en colère, madame ; mais elle a cherché à se calmer, et s'est contentée de dire à son neveu qu'elle es- pérerait que la raison lui reviendrait avec la santé, et qu'elle attendrait ce moment- là pour prendre un parti décisif. Ensuite elle a pris congé de lui, en l'engageant assez froidement à écarter toutes les idées qui pourraient, en l'affectant trop vivement, retarder sa guérison. Anna, l'ayant vue faire un geste menaçant en sortant, l'a suivie sur la pointe du pied, et a aperçu mistress Fenwick qui accou- rait joindre mistress Birton sur l'esca- lier. Eh bien ! lui a-t-elle demandé, que dit-il ? — Plus fou que jamais, Kitty. — Quoi ! il faudra donc renoncer à le dé- tacher d'elle ? — Peut-être bien ; mais je

suis sûre de les séparer, et alors que m'importe qu'ils s'aiment encore? — Mais comment le ramèneriez-vous à lady Sumerhill, si madame de Sorey lui est toujours chère? Ne vous inquiétez pas, Kitty, j'ai des moyens.... — Alors, comme elles s'éloignaient toujours en parlant, Anna n'a pu entendre la suite de la conversation. Moi je lui ai demandé pourquoi mistress Fenwich paraissait si animée contre vous. — Ma chère Moody, m'a-t-elle répondu, ils cherchent tous ici à se tromper les uns les autres, et celle qui se croit le plus d'esprit est celle à qui on en fait le plus accroire. Mistress Fenwich avait espéré autrefois que sir Edmond l'épouserait, et peut-être l'aurait-il fait s'il n'eût pas trouvé madame de Sorey à son goût, et assurément tout le monde aurait pensé comme lui; mais elle est toujours si fâchée de la perte de son amant, que c'est pour cela qu'elle anime la colère de mistress Burton, et lui vante sans cesse lady Sumerhill, qu'elle déteste dans le fond.... — C'est assez, Moody, je n'en veux pas savoir davantage, et quant à ce que vous dites de mistress Fenwich, je ne puis croire qu'elle mette un intérêt de vengeance dans tout ceci, du moment qu'elle est mariée.... — Eh! madame, qu'est-ce que cela fait donc? Je vous certifie qu'Anna est bien sûre de ce qu'elle dit, car elle le tient de Jenny, à qui mistress Fenwich ne cache rien de ce qu'elle pense. — Au reste, que m'importe, reprit Malvina; je n'ai nulle curiosité sur ce point, et à l'exception de la santé de sir Edmond, je ne demande aucun autre détail sur ce qui se passe dans cette maison. Laissez-moi à présent, Moody; j'ai besoin d'être seule, je ne sortirai pas d'ici, ne parlez de moi à personne, mais n'oubliez pas, au moindre mot que vous entendrez dire sur l'état de sir Edmond, de venir m'en instruire sur-le-champ.

Le reste de la journée se passa non dans la paix, mais dans l'ignorance de toute nouvelle. La nuit fut agitée par des rêves affreux; car, s'il n'est pas de plaisir que le sommeil ne suspende, il

est des peines qu'il n'apaise point; elles sont une partie de nous-mêmes, et déchirent, et devorent jusqu'à notre dernier souffle: si on dort, la pensée ne sait plus dire d'où vient le mal; mais le cœur, tant qu'il bat, le sent toujours, il ne peut cesser de souffrir, il peut seulement cesser de vivre.

## CHAPITRE XXXIV.

NOUVEAUX ALARMES.

MALVINA, fatiguée d'un si pénible repos, venant à peine de se lever, lorsque mistress Moody entra chez elle pour lui apporter son thé. — Eh bien! madame, lui dit-elle d'un air satisfait, j'étais bien sûre hier de ne pas vous en imposer.... — Comment? serait-il mieux, Moody? serait-il hors de danger? Edmond, mon Edmond serait-il sauvé? s'écria vivement Malvina. — Pour ce qui est de cela, madame, je n'ai rien d'heureux à vous dire; au contraire, il paraît que la fièvre prend un caractère plus alarmant, le docteur pense qu'elle pourrait devenir maligne, ce qui fâche beaucoup mistress Burton, attendu qu'elle craint que cela ne repande un mauvais air dans sa maison. — Une fièvre maligne! répéta Malvina avec terreur; et qui est auprès de lui? qui le soigne? qui donc recueille toutes ses souffrances? — Oh! madame, il a une très-bonne garde; je la connais beaucoup. — Vous la connaissez, Moody? reprit Malvina en rêvant; ne pourrais-je pas la voir, lui parler? — Quant à cela, madame, je ne le crois pas; sir Edmond est trop mal pour qu'on puisse le quitter un moment, et je pense même qu'on va prendre une autre garde pour soulager celle qu'il a. — Moody, interrompit précipitamment Malvina, assurez-vous qu'on la demande, je me chargerai de la procurer. — Vous, madame! repliqua l'autre surprise. — Oui, informez-vous seulement si mistress Burton vient souvent auprès de son neveu. — Elle, madame! oh! mon Dieu, non; depuis qu'on a parlé de malignité,

lui qu'elle se garderait. — Tout mieux. Et vous est la seule personne de notre douz qui appartienne à madame, et c'est tout lui permettra à présent, est si alarmée de la. C'est bon. Eh bien, ma-y sur-le-champ; dites vous connaissez une personne, qui se chargera de les nuits, et se fera un plaisir de que le service de, et la communication nous. — Oui, madame, Moody en hésitant; mais pas cette personne. — Ne pas, elle sera prête à nous attendre; ainsi, Moody, écrit comme pour nous pas d'écouter pomodres. — Mistress Moody à Malvina se leva et fit dans sa chambre: elle, sa respiration était générale bruyante et désolée Moody, qui croyait étaient le dernier terme à qui ne la reconnaissait reconnaissait au désespoir, l'état de Malvina qu'une à dont il fallait essayer Pour y réussir, elle se la idée qu'elle avait eue pendant à Malvina: « Une me me croire, j'espère; que manifesté quelques à sur ce qu'elle m'avait dit Mrs Fenwick, pour me à m'a emmenée dans la moy, qui touche à celle, et à travers la cloison, à ce qui s'y disait. M'était encore au lit; elle a ny des nouvelles de sir ne fort mal, a répondu sur un désespère. » A ce conseil, et, s'approchant à mistress Moody, elle avec l'air d'écouter at- trices Moody, flattée de

l'attention que Malvina semblait lui prêter, continua en ces termes: « Eh bien! Jenny, a dit mistress Fenwick, vous ne croiriez pas que, malgré les torts d'Edmond envers moi, ce que vous m'annoncez là me fait beaucoup de peine: il a été ma première inclination, et je suis sûre de n'aimer jamais personne autant que lui — Cependant, madame, a repris sa suivante, vous paraissiez si contente l'autre jour quand M. Fenwick vous assurait qu'il était presque sûr de le faire déshériter par mistress Birton? — Assurément, Jenny, je désire fort posséder moi-même toute la fortune qui lui était destinée; mais cela ne m'empêche pas de regretter sa conquête, ni d'employer tous les moyens de le ramener à moi. — Pourquoi madame est-elle donc toujours la première à vanter à mistress Birton les avantages d'une alliance avec lady Sumerhill? — Soit que tu es! ne vois-tu pas que c'est pour la tromper que j'agis ainsi! En paraissant admirer son idole, j'écarte les soupçons qui pourraient lui rester sur le goût que j'ai eu pour Edmond; j'augmente son aversion pour madame de Sorry, et je ne crains point de me donner une rivale; car, avec son air prude, ses minauderies affectées et sa monotone beauté, lady Sumerhill ne l'emportera jamais sur moi. — Il est certain que madame embellit tous les jours, a repris Jenny d'un ton doux et tendre, et si sir Edmond était en état de vous considérer, il penserait assurément que, si les charmes de miss Melmor ont pu le séduire, ceux de mistress Fenwick doivent le fixer. — Écoute donc, Jenny, je n'en désespère pas encore, et s'il peut revenir de cette maladie..... Oh! quel plaisir de pouvoir l'enlever à cette odieuse madame de Sorry! — Vous la détestez donc bien? lui a demandé Jenny; eh bien! je n'étonne que quelqu'un puisse lui en vouloir. — Comment, Jenny, si je lui en veux! Edmond ne l'aimait-il pas? N'est-elle pas cause qu'il m'a délaissée? Oui, oui, je la hais, car tous les hommes l'admirent, et tout le monde en dit du bien. — Mais,

modame, a répliqué Jenny, c'est qu'elle est si bonne ! si charitable ! on croirait qu'elle n'est jamais occupée que des autres, tant elle est prompte à saisir ce qui peut plaire à chacun. Je ne sais comment il se fait que, sans sortir de sa chambre, elle connaissait tous les malheureux ; enfin, en arrivant à Edinbourg, elle a d'abord trouvé le moyen de secourir cette pauvre mistress Moody.... Jenny, a interrompu sèchement mistress Fenwich, finissez votre panegyrique, et que ce soit le dernier, si vous voulez rester auprès de moi. — Jenny, confuse de son étourderie, l'a réparée en complant sa maîtresse d'éloges : celle-ci s'est adoucie....

— Crovez-vous qu'on soit décidé à la prendre ? interrompit Malvina, qui, tombée depuis long-temps dans une profonde rêverie, n'écoutait plus mistress Moody.

— Qui donc, madame ? demanda celle-ci. — La garde dont vous me parlez tout-à-l'heure. — Mon Dieu ! madame, excusez-moi, je n'y pensais plus. — Et à quoi donc pensiez-vous ? — Mais il me semblait que madame écoutait avec intérêt la conversation de mistress Fenwich. — J'ai assez de mistress Fenwich, dit Malvina en s'asseyant et appuyant sa tête sur ses mains, comme ne pouvant plus soutenir le poids de sa douleur ; je n'entends plus ce que vous me dites ; je ne sais plus où je suis ; tout s'efface à mes yeux. O Dieu ! Dieu ! me fudra-t-il manquer de forces au moment où elles me sont le plus nécessaires ?

— Mais madame devrait prendre quelque chose qui la soutiut et la fortifiât, lui dit mistress Moody avec inquiétude. — Oui, répliqua Malvina sans changer de position ; hâtez-vous de m'apporter quelque chose qui me soutienne et me fortifie. — Mistress Moody courut aussitôt lui chercher un consommé : Malvina essaya d'en avaler quelques gouttes ; mais, le repoussant bientôt, elle se leva, fut à la croisée, l'ouvrit, et regardant du côté de mistress Hinton : « C'est donc là qu'il est ! s'écria-t-elle ; c'est là qu'il souffre ! c'est là où j'avais juré de ne jamais rentrer, et où j'espère pourtant être demain ! — Vous, madame ! s'écria mistress

Moody ; quel est donc votre projet ? — Pourquoi m'écoutez-vous quand je ne vous parle pas ? reprit Malvina : je ne veux point que vous sachiez encore ce qui m'occupe ; ne dites à personne que vous m'avez entendue. Allez, laissez-moi seule, j'ai besoin de repos.... Apportez-moi de quoi écrire. Mais madame est si faible ! cela ne la fatiguera-t-il pas ?

— Moody, poursuivit Malvina sans l'écouter, apportez-moi aussi une de vos coiffures et une de vos robes, ce que vous aurez de plus commun. — A vous, madame ! répliqua l'autre, saisi d'étonnement. — Oui, je voudrais les essayer tout de suite. — Mais madame plaisante sans doute, » reprit mistress Moody tout interdite. A ces mots, Malvina la regarda fixement avec un sourire amer, lui prit la main, la serra avec violence, et lui dit : « Moody, il est des situations où il est plus aisé de mourir que de plaisanter.... Allez, ne tardez plus à m'apporter ce que je vous demande. » Mistress Moody, effrayée du ton de Malvina, obéit en silence, et, lorsqu'elle rentra avec les habits, les plumes et le papier, Malvina lui fit un signe de tête de poser ce qu'elle apportait et de se retirer.

Elle tenta vainement d'écrire dans le courant de la journée, il lui fut impossible de tracer une ligne. Vers le soir, elle se vêtit de la robe de mistress Moody, s'enveloppa dans son épaisse coiffure, et se regardant devant une glace « Assurément, se dit-elle, sous ce déguisement Edmond ne reconnaîtra pas sa Malvina : je pourrai le voir, le servir ; j'éviterai ses regards, je comprendrai ma douleur ; il ignorera quelle main le soigne ; car l'émotion pourrait épuiser ses forces, et il doit avoir plus besoin de repos que de plaisir.... Mais que dis-je ! malheureuse ! dans l'état où il est, puis-je craindre d'en être reconnue ? Ses yeux se fixeront sur Malvina et ne la distingueront pas. » Comme elle parlait, mistress Moody frappa à sa porte. « Que voulez-vous ? lui demanda Malvina ; entrez. » En la voyant

venue, la bonne s'écrie : « Je venais..... je venais..... à elle en le considérant..... Mais, hélas ! j'ai peine à reconnaître ma-  
 lade. — Que voulez-vous ? lui demanda-  
 lui. — Je venais dire à madame tout-à-l'heure, étant devant son  
 » j'ai vu de loin Anna qui marchait  
 elle : je l'ai appelée pour lui deman-  
 à elle allait..... Mais, mon Dieu,  
 madame est singulièrement dégui-  
 — Vous lui avez demandé où elle  
 ? poursuivait impatiemment Mal-  
 — Oui, madame, et elle m'a dit  
 » l'envoyait chercher une garde  
 » cette nuit, parce que le docteur  
 il de déclarer le fièvre de l'espèce  
 les maligne; c'est aujourd'hui le  
 jour, par conséquent un des  
 dangereux, et il est essentiel qu'on  
 » passer la nuit entière auprès du  
 le, pour lui donner à toute minute  
 potion ; et comme l'autre garde est  
 fatiguée..... — Eh bien ! Moody,  
 vaillants prêts à la remplacer, s'écria-  
 lui en rappelant toutes ses forces  
 contenir l'excès de son désespoir.  
 » ! madame, jamais je ne souffrirai  
 » vous exposiez ainsi, lui dit mis-  
 Moody : je ne peux pas vous cacher  
 la maladie de sir Edmond est mor-  
 » elle est même contagieuse ; tout  
 » mais le fait ; il n'y a pas jusqu'à sa  
 » qui craint le danger en restant  
 long-temps auprès de lui, et on  
 » s'effrite d'en trouver une autre. — Ne  
 » ignez pas un mot, et ne perdez  
 » instant, repartit impérieusement  
 lui ; amenez Anna que, d'ici à une  
 » vous vous chargez d'amener  
 garde, et préparez-vous à me pré-  
 » ce soir même, comme une femme  
 vous répondez. » Mistress Moody  
 » hâter encore quelques ex-  
 » ; mais Malvina ne lui en donna  
 » temps, et, n'étant plus maîtresse  
 docteur qui l'agitait, elle la poussa  
 de la chambre en s'écriant : « Cours  
 » cours, malheureuse ! songe que  
 lui d'un instant peut te rendre  
 capable de sa mort et de la mienne.

Que parles-tu de danger ? que fait la  
 contagion à celle qui est au désespoir ?  
 Va, cours, ouvre-moi le chemin ; que  
 je recueille du moins son dernier sou-  
 pir. » Mistress Moody, éperdue du ton  
 dont elle lui parlait, ne résista point à  
 de pareils ordres, et ils furent si ponc-  
 tuellement exécutés, que le soir l'hor-  
 loge n'avait pas encore sonné neuf  
 heures, qu'elles étaient déjà toutes deux  
 à la porte de mistress Birton.

## CHAPITRE XXXV.

TOUT-À-FAIT NOCTURNE.

Le domestique qui vint leur ouvrir  
 les conduisit aussitôt dans l'appartement  
 d'Edmond. En montant l'escalier Mal-  
 vina s'appuya sur le bras de mistress  
 Moody, afin de pouvoir se soutenir ;  
 mais, en entrant dans la chambre du  
 malade, qu'une faible lampe éclairait à  
 peine, en apercevant ce lit de douleur  
 où languissait celui qu'elle aimait uni-  
 quement, elle devint si tremblante, que,  
 sans le secours de mistress Moody, elle  
 fût tombée sur le parquet. La garde, qui  
 s'aperçut de son trouble, s'approcha, et  
 s'adressant à mistress Moody : « Cette  
 femme me paraît bien faible, lui dit-elle,  
 je doute qu'elle puisse supporter la fa-  
 tigue de la nuit : le jeune homme est  
 très-mal ; peut-être n'ira-t-il pas jusqu'à  
 demain..... Au reste, continua-t-elle en  
 regardant Malvina, vous n'aurez autre  
 chose à fuir qu'à lui donner à boire  
 exactement tous les quarts d'heure ; et,  
 comme il est presque sans connaissance,  
 et qu'il ne peut pas avaler seul, il faut  
 lui donner la potion que voici dans une  
 cuiller : tenez, venez avec moi, je vais  
 vous montrer comment il faut s'y pren-  
 dre. » Malvina s'approcha avec une morne  
 tranquillité ; son sang s'était glacé, et il  
 lui semblait déjà que son ame s'éteignait  
 avec celle d'Edmond. « Et, si les symp-  
 tômes devenaient plus alarmants, conti-  
 nue la garde en mettant ses lunettes  
 sur son nez pour lire l'étiquette des  
 fioles qui étaient sur la cheminée, et,  
 que vous vous trouviez embarrassée,



vous n'aurez qu'à m'appeler un peu fort, car j'ai le sommeil dur, et voici trois nuits que je ne dors pas; je serai dans ce cabinet à côté. » Malvina, hors d'état de prononcer un mot, fit un signe de tête, et voulut prendre la cuiller pour la porter à Edmond; mais la garde, la retirant, lui dit : « Est-ce que vous êtes muette donc? Eh! Seigneur, comme vous tremblez! on dirait que vous n'avez jamais vu mourir personne. » Ce mot, cette chambre, ce lugubre appareil, rappelerent à Malvina les derniers moments de son amie, et, en s'appuyant sur le dossier du lit d'Edmond : « Personne, dit-elle avec un sourd gémissement, n'a vu mourir autant que moi. — Ma foi, on ne le dirait guère à vous voir, reprit la garde : alors pourquoi donc êtes-vous si grave? Il faut se faire à ça dans notre état : si on s'affligeait de toutes les morts qu'on voit, on ne vivrait pas soi-même. Mais, tenez, continua-t-elle en s'approchant du lit, ouvrez le rideau, soulevez la tête du malade, tandis que je vais le faire boire. » Malvina obéit, et alors seulement elle aperçut Edmond, les yeux fermés, sans mouvement, pâle et défiguré; une respiration courte et oppressée était tout ce qui lui restait de vie. Elle le vit, et sentit son courage s'accroître avec le danger de son amant. Passant un bras sous la tête d'Edmond, elle la posa sur son sein, et, prenant de l'autre main la cuiller que tenait la garde, elle fit avaler au malade tout ce qu'elle contenait. « C'est bien, très-bien, lui dit mistress Goodwin; vous n'êtes pas si novice que je l'ai eu d'abord, en vérité, je ne le fais pas mieux. Adieu donc, je vous laisse; voici assez long-temps que je suis sur pied, et je sens le sommeil qui me gagne. Vous trouverez du vinaigre dans cette bouteille; il faudra en brûler de temps en temps.... Eh quoi! mistress Moody, vous êtes encore là? et vite, vite, sortez d'ici : ne savez-vous pas que cet air est empesté? » Alors les deux femmes sortirent, et Malvina resta seule dans la chambre d'Edmond.

Quel instant que celui-là! quelle situation que la sienne? Elle le revoyait enfin cet objet tant aimé; mais comment le retrouve-t-elle? dans une chambre éclairée d'une lueur sépulchrée! Inanimé, ne distinguant personne, ne reconnaissant plus Malvina, expirant enfin.... Elle s'approche de son lit, entr'ouvre le rideau, prend sa main et la trouve glacée; elle pose la sienne sur le front de son amant; il est baigné d'une froide sueur; ses lèvres décolorées sont sèches et entr'ouvertes, et son haleine exhale à peine un reste de chaleur. Elle croit l'entendre articuler quelques mots, elle ne respire plus, elle écoute. Elle ne s'est pas trompée. « Malvina! dit-il d'une voix mourante, Malvina! » A ce nom, l'infortunée ne peut contenir ses sanglots; pour qu'ils ne soient pas entendus, elle enveloppe sa tête sous les rideaux; elle tremble que le cri de sa douleur n'aille apprendre à Edmond qu'elle est là; et, pour pouvoir le mieux servir, elle se condamne à ne plus se plaindre. Ses yeux n'ont plus de larmes, son cœur a cessé de battre; le regard fixe sur une montre, elle compte les minutes, et, à mesure que chacune passe, elle frémit sur celle qui va suivre. Bientôt elle n'a plus besoin d'aiguille pour calculer le temps, elle le marque par les battements de son cœur : à genoux devant le lit d'Edmond, la tête penchée sur cette main froide et pâle, elle la rechauffe entre les siennes, et, au milieu du silence du monde, implore le Dieu des miséricordes en faveur de celui qu'elle adore. Oh que sa foi était sincère! que ses prières étaient ardentes! Elle sentait, elle était sûre que quelque un là-haut l'écoutait : car la confiance que Dieu inspire s'augmente avec le besoin qu'on a de lui. Eh! qui n'a pas connu ces terribles moments où l'excès du malheur donne une voix si puissante à la religion, et où, la terre n'offrant plus de ressource contre le désespoir, on a besoin de tout attendre du ciel pour pouvoir supporter la vie?

Il était à peine jour, et sir Edmond

ment dans le même état où  
ait trouvé la veille, lors-  
dit quelqu'un frapper dou-  
série; elle fut ouvrir: c'était  
mit s'avertir que le docteur  
là; il entra aussitôt en ra-  
traque, et dit: « Hé bien !  
moment va votre malade? —  
dwin dort encore, mon-  
dit Malvina; je l'ai rem-  
nît. » Le docteur, la regar-  
ant attentivement, débouta  
alors son épaisse coiffure,  
elle ne ressemblait pas du  
les Goodwin, et lui prenant  
solement: « Voilà bien, dit-  
la plus blanche, la plus dé-  
plus propre à soigner les  
les blessés. — Ne vous ap-  
pas de sir Edmond? répon-  
s reculant. — Si, si, nous  
r; mais auparavant, ma-  
dites-moi donc depuis  
meriez votre état? Dieu  
sur Potwei est assez connu  
arg, aussi il n'est point de  
qui ne lui demande an-  
être placée; et jamais vous  
adressée à moi. — Hé,  
prit-elle, presque déses-  
Edmond entre des mains  
les, quand sir Edmond se  
vous le temps de penser à  
Au nom de Dieu, ne vous  
de lui. » Alors elle lui ra-  
plus exacte précision tout  
mond avait éprouvé depuis  
mit dans son récit tant de  
détails et d'intelligence, que  
Potwei la regarda avec sur-  
tant: « Ma foi, si tous les  
tant des femmes comme  
survivre, je pense qu'il n'en  
un, et je ne désespère plus  
ni depuis que vous êtes  
; voyons donc comment il  
lui prit le bras, et, ap-  
rés sur le pouls, il parut  
attention. Malvina ne le  
vue; elle cherchait à de-  
le dans ses yeux, et rete-

naît son haleine, de peur que le moindre  
bruit ne le troublât dans ses réflexions;  
enfin, après un long silence, il posa le  
bras d'Edmond, en disant: « Il y a du  
mieux dans ce pouls-là. — En vérité,  
monsieur? reprit Malvina en contrai-  
gnant son émotion; et pensez-vous?...  
croyez-vous que le danger?... continua-  
t-elle en hésitant, comme n'osant expri-  
mer son espoir, de peur de le voir dé-  
truit. » Le docteur Potwei, qui était  
loin d'imaginer qu'il fût nécessaire de  
mettre des ménagements dans ce qu'il  
avait à apprendre, dit assez indifférem-  
ment: « Ah! je n'en réponds point, je  
n'en réponds point encore: il faut voir;  
je ne puis rien décider avant le neu-  
vième jour, c'est le plus dangereux;  
mais, s'il se passe sans accident, je crois  
bien qu'alors..... Mais, ma belle enfant,  
vous paraissez bien jeune et bien déli-  
cate pour passer ainsi les nuits, surtout  
dans une maladie presque mortelle  
comme celle-ci: c'est conscience que de  
vous exposer, et je me charge de vous  
procurer une autre place. — A moi,  
monsieur, interrompit Malvina: non,  
non, je suis ici à la mienne, et je n'en  
changerai point; mais n'ordonnez-vous  
rien? ne prescrivez-vous aucun remède?  
— L'accès est sur son déclin, répliqua  
le docteur en examinant encore le pouls  
de sir Edmond, la connaissance va re-  
venir; je vais écrire la note de ce qu'il  
faut faire, afin qu'elle soit plus exacte-  
ment suivie. » Pendant qu'il écrivait,  
Malvina, palpitante, incertaine, hésitait  
sur le parti qu'elle devait prendre:  
sir Edmond allait reprendre ses sens,  
n'était-il pas à craindre qu'il ne la re-  
connût, et que cette émotion ne lui fût  
grand mal? « Tenez, ma belle enfant,  
lui dit le docteur en se levant, lisez ce  
papier avec attention, et exécutez ponc-  
tuellement ce qu'il prescrit; je reviendrai  
ce soir; mais, si vous n'en croyez,  
n'exposez pas auprès des mourants une  
jolie petite mine dont les vivants sau-  
raient faire un si bon usage. » Et, fort  
content de son compliment, le docteur  
sortit de la chambre en se frottant les

main. Dès que Malvina fut seule, elle s'assit auprès du lit pour épier le premier mouvement d'Edmond; elle ferma soigneusement tous les rideaux pour augmenter l'obscurité de la chambre, et attendit en silence l'instant où la voix chérie de son amant frapperait encore son oreille. Au bout d'une heure, il ouvrit les yeux, et portant la main à son front : « Ah ! mon Dieu, dit-il d'une voix oppressée, combien j'ai souffert ! ma poitrine est en feu ; Goodwin, donnez-moi de quoi apaiser l'ardeur devorante qui me consume. » Malvina lui présenta sur-le-champ une potion rafraîchissante ; mais il était si faible, que, pour la lui faire prendre, elle fut obligée de le soulever dans ses bras, et de s'asseoir sur le bord du lit, afin d'appuyer cette tête adouée contre son cœur. « Restez ainsi, lui dit-il, je suis mieux ; ce changement de position me soulage. » Malvina, heureuse de lui obéir, ne remua plus, ne proféra pas un mot, et renfonça des larmes qui auraient pu la trahir. Et cependant elle tenant embrassé celui qu'elle aimait : il la croyait coupable, et elle n'osait se faire connaître ; peut-être allait-il expirer dans ses bras sans qu'elle eût pu lui dire : « Juge-moi, Edmond, je suis ici. » Hélas ! pensait-elle en le pressant doucement, que tu es loin d'imaginer que cette Malvina dont tu crois n'être pas aimé, cachée sous tes rideaux, te portant sur son sein, partageant ton agonie, jure à cet instant de ne pas te survivre, et ne demande au ciel de lui conserver des forces que jusqu'à l'instant affreux où tu n'en auras plus besoin ! Ces funestes pensées brisaient son âme, et ce n'était qu'avec effort qu'elle étouffait ses sanglots ; mais, jusque dans sa contrainte, il y avait quelque chose de Malvina, et Edmond, jusque dans sa faiblesse, se sentait ému par une sensation extraordinaire qu'il ne savait pas expliquer.

Il était grand jour lorsque mistress Goodwin entra ; aussitôt qu'elle parut, Malvina lui remit son cher fardeau ; car, s'étant aperçue que le son de sa

voix, quoique bas et étouffé, avait fait impression sur Edmond, elle craignait qu'il ne lui suffît d'un regard pour la reconnaître, malgré l'habit qui la déguisait ; et, redoutant pour lui une émotion aussi vive, et pour elle le danger de voir son secret répandu dans la maison, elle se retira au pied du lit, de manière à tout entendre sans être vue. « N'allez-vous pas dormir ? lui dit mistress Goodwin. — Non, j'ai perdu le sommeil depuis long-temps, répondit-elle fort bas ; d'ailleurs, je me reposerai aussi bien sur ce fauteuil. »

Après un assez long intervalle, mistress Goodwin, fatiguée de soutenir la tête d'Edmond, la posa sur l'oreiller, ce mouvement le ramenant un peu, il demanda d'une voix faible : « Êtes-vous là, Goodwin ? — Oui, monsieur, répondit-elle en se rapprochant : desirez-vous quelque chose ? — Est-ce vous qui êtes toujours etc près de moi ? — Non, monsieur. — Qui donc m'a donné à boire ? — La femme qui vous a veillé cette nuit. — Aussi n'ai-je pas reconnu votre voix ; elle a une voix, cette femme ? — J'étais qu'il n'y en avait qu'une comme cela. — Ou est-elle à présent, Goodwin ? — Je crois qu'elle dort, monsieur, répondit celle-ci en s'apercevant que Malvina avait fermé les yeux comme enveloppée dans un profond sommeil. — C'est bon, répondit Edmond, laissez-la, il ne faut pas l'interrompre. » Et il ne dit plus rien.

## CHAPITRE XXXVI.

### LE NEUVIÈME JOUR.

Plusieurs jours se passèrent ainsi : Malvina, veillant toutes les nuits, et se cachant aussitôt que la lumière paraissait, ne fut reconnue de personne, et sir Edmond eut bientôt oublié l'impression que sa voix lui avait causée.

Enfin le neuvième jour, ce terrible neuvième jour, si annoncé et si redouté parut. Il était midi ; Malvina, la tête cachée dans ses mains, paraissait dor-

pendant, attentive à tous les  
mots d'Edmond, elle s'aperce-  
vait, que sa respiration de-  
plus en plus fréquente et gênée.  
pas de l'inquiétude, des crain-  
tes, qu'elle éprouvait, mais  
glair poignante qui glace le  
le cœur, et est moins ef-  
encore dans sa frénésie que  
l'immobilité, parce qu'alors  
tient le terme où tout anéantit

lent la lièvre venait de repren-  
dre violemment, et donnait à  
une force passagère, lorsque  
s'entra. Le malade le reconnut,  
bientôt signe d'approcher, il lui  
Douteur, je me sens bien mal ;  
voyez que ma mort approche  
en compare, ne me le cachez  
l'honneur, allons, il ne faut pas  
s'écarter ainsi, répondit le doc-  
teur à une jeune, d'une forte con-  
, nous vous sauverons. — Je  
prie, docteur, ne me trompez  
est important, plus que vous ne  
: peut-être, que je suis instruit  
fait. — Mais, reparti le doc-  
teur avec quelques dispositions  
à me voir pas qu'il y ait aucun  
dent, queique pourrait cela  
remettre. — Je vous entends,  
et je vous remercie : croyez  
il pas une chose si faible, que je  
pas me remettre à mon sort :  
de la grandes fautes pèsent sur  
celles ; mais Malvina pria  
à, j'en suis sûr, et, à cause d'elle,  
pardonnerez. — Alors il s'arrêta  
à ses faibles mains vers le ciel,  
un moment de silence, il dit :  
vive ! malgré'il me faut mourir  
lui, et que ta présence ne peut  
être une pénible agonie, du moins  
silves penées te seront con-  
sa ; et ma main est trop faible pour  
r l'éternel adieu, une main se-  
me prêter sa force. Goodwin,  
un écrire pour moi, préparez  
qu'il faut. — Je ne sais point  
quand celle-ci en se retour-  
L.

nent avec embarras, et feignant d'aller chercher ce qu'il demandait. — N'importe, lui dit très-bas Malvina, faites semblant, j'écrirai pour vous. Mais, continua-t-elle en s'adressant du même ton au docteur, ne craignez-vous point que cela ne le fatigue? — Ma foi, répondit-il, dans l'état où il est, on peut tout lui permettre; d'ailleurs, cette Malvina paraît l'occuper tellement, que je ne serais pas étonné qu'il éprouvât un grand soulagement en déchargeant son cœur..... Au fond, il est trop bon de penser encore à elle, car il faut que ce soit une bien méchante femme pour s'être fait un jeu de réduire ce pauvre jeune homme dans l'état où il est. — Ah ! docteur, repartit-elle avec un cri qu'elle n'eût pas la force de retenir, si on pouvait lire dans son cœur !..... — Qui donc a crié ainsi ? demanda Edmond avec un peu d'émotion. — Ce n'est rien, répondit le docteur ; c'est que je disais à votre garde que vous feriez mieux d'oublier une créature qui vous a fait autant de mal que cette Malvina. — O docteur ! gardez-vous d'outrager cette femme angélique, gardez-vous de croire à rien de ce qu'on vous dira contre elle ; c'est moi seul qui ai été injuste et barbare, c'est moi seul..... Mais n'épuisons pas mes forces à la défendre ; il m'en reste à peine pour lui écrire. Êtes-vous prête, Goodwin ? — Me voici, monsieur, » répondit-elle. Et Malvina se glissant doucement au chevet du lit, à moitié cachée par le rideau, écrivit ce qui suit sous la dictée de son amant :

EDMOND SETHOUR A MALVINA DE BORGES.

« Je vais mourir, Malvina; mais,  
« quoique mon amour pour vous en soit  
« cause, gardez-vous de vous accuser de  
« ma mort : c'est moi qui, par la vio-  
« lence de mon emportement, ai allumé  
« dans mon sein le mal qui me conduit  
« au tombeau. J'entends encore les cris  
« de votre douleur lorsque je vous quit-  
« tai; ils vous justifient, Malvina; ils  
« m'assurent que vous n'avez point  
« cessé de m'aimer, et que vos larmes

« couleront sur mon cercueil. Malvina,  
 « je le confesse, je regrette la vie, puis-  
 « que j'aurais pu vivre pour vous; je re-  
 « grette un monde où je vous laisse;  
 « mais surtout j'emporte le profond  
 « repentir d'avoir douté de vous un  
 « moment, et d'être venu, dans ma cri-  
 « minelle colère, mourir au milieu de  
 « vos indignes ennemis. O Malvina! par-  
 « donnez cette coupable erreur : hélas!  
 « combien j'en suis puni ! sans elle j'au-  
 « rais pu vous appeler auprès de moi,  
 « serrer votre main encore une fois,  
 « attacher sur vous mon dernier regard,  
 « et vous dire que je vous aime, que ja-  
 « mais je n'aimerai que vous, que je  
 « meurs en vous adorant. Dis-le, dis,  
 « Malvina, tu serais venue, n'est-ce  
 « pas ? tu n'aurais pas résisté à la mou-  
 « rante prière de ton amant; tu serais  
 « à présent auprès de moi, je te verrais,  
 « je t'entendrais, je serais consolé..... »  
 « Qui donc pleure ainsi ? dit-il en s'in-  
 « terrompant : partout je suis frappé de  
 « son accent; partout je crois reconnaître  
 « sa démarche; cette main qui me touche,  
 « il me semble toujours que c'est la sienne;  
 « cette voix que j'entends murmurer est  
 « encore la sienne, ces gémissements  
 « étouffés semblent partir de son cœur.  
 « O Malvina ! si c'est ton ame qui respire  
 « autour de moi et qui vient s'unir à la  
 « mienne pour s'envoler avec elle, presse-  
 « toi sur mon sein, et exhalons ensemble  
 « notre dernier souffle. » A cette tendre  
 « appellation Malvina éperdue se préci-  
 « pitait dans les bras d'Edmond, lorsque  
 « le délire le saisissant tout-à-coup, il s'é-  
 « cria avec fureur : « Non, non, éloigne-toi,  
 « femme perfide ! veux-tu verser mon sang  
 « une seconde fois ? Pourquoi armer la  
 « main de mon rival de ce poignard san-  
 « glant ? pourquoi lui ordonner de le plon-  
 « ger dans mon sein ? pourquoi te servir  
 « de son odieux secours ? Que ne me dis-  
 « tu de mourir ? je t'aurais obéi..... — O  
 « mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écria Malvina  
 « en frappant sa tête contre le mur dans  
 « une inexprimable angoisse, quand donc  
 « mettrez-vous un terme à mes tour-  
 « menta ? ils ne peuvent plus augme-ter.

« Il y a là-dessous quelque chose de  
 « fort extraordinaire, dit le docteur.

Bali ! lui répondit mistress Goodwin à  
 « demi-voix, je parierais que cette femme  
 « n'est autre chose qu'une de ces folles  
 « que sir Edmond a trompées. — Et donc !  
 « mistress Goodwin, reprit le docteur;  
 « elle a l'air, au contraire, d'une très-  
 « belle et très-sage personne, mais il est  
 « des femmes dont les nerfs sont irrita-  
 « bles, et qui pleurent seulement de voir  
 « pleurer les autres. — Au reste, répliqua  
 « mistress Goodwin, peu m'importe qui  
 « elle est, il me suffit que, depuis qu'elle  
 « est ici, j'ai dormi toutes les nuits, et  
 « que le jour encore elle m'épargne la  
 « moitié de mon ouvrage. »

Le délire de sir Edmond dura jusqu'au  
 « soir. Ce que souffrit Malvina dans cette  
 « journée est au-dessus de ce qu'on pour-  
 « rait exprimer; et, pour avoir trouvé  
 « assez de force pour y résister, il fallut  
 « que l'idée de la terrible nuit qui s'avan-  
 « çait lui en eût donné de surnaturelles.

A minuit Edmond cessa de parler, et  
 « le docteur Potwel, ayant tâté son bras,  
 « dit à Malvina : « Voici la crise qui ap-  
 « proche; s'il n'est pas mort dans six  
 « heures, je repends de lui : veillez avec  
 « soin; je ne quitterai pas la maison; et, si  
 « la connaissance revient, accompagnée  
 « d'une légère sueur, si l'oppression dis-  
 « minue, faites-moi appeler, il est sauvé. »

« Voici donc l'heure qui va décider son  
 « sort ! » s'écria Malvina aussitôt qu'elle  
 « fut seule; et elle se promena autour de  
 « la chambre, les yeux fixés sur la terre,  
 « dans un morne silence; puis, s'arrêtant  
 « avec terreur, elle dit : « Encore quel-  
 « ques instants peut-être, et tout sera  
 « fini ! Encore quelques instants .... Elle  
 « ne put achever, l'affreuse idée de son  
 « amant couché dans la tombe l'arrêta;  
 « il lui semble qu'elle le voit dans la fosse  
 « profonde, et le drap mortuaire étendu  
 « sur lui. Elle s'agit pour sur ces horri-  
 « bles images; c'est en vain : la mort  
 « d'Edmond la poursuit, l'entoure, l'ac-  
 « cable, arrache toute espérance de son  
 « cœur. Alors, ne pouvant plus espérer,  
 « elle veut mourir aussi.... — Mon Dieu !

s'écrie-t-elle, en s'est plus en vie que j'ose vous demander, c'est la mienne que je vous rends. Ah! pardonnez-moi de n'avoir point la force de vivre sans lui. Elle se rapproche du lit, ouvre les rideaux : un effroi mortel la saisit; Edmond est expirant, il ne respire plus, ses mains froides sont immobiles; Malvina jette des cris de douleur. « Edmond, dit-elle, Edmond, attends-moi, je vais te ouvrir; attends ta pauvre Malvina : c'est elle qui te parle, qui t'implore; ne veux-tu pas l'entendre encore une fois, mon Dieu ! une seule fois encore ?..... » Mais Dieu ne l'exauce point; Edmond va mourir sans la reconnaître. L'infortunée n'a point de force contre cette dernière douleur, elle pâlit et tombe inanimée sur le lit de son amant.

Cependant Edmond vivait encore; une nature forte et vigoureuse, après avoir lutté quelques instants contre la mort, venait de l'emporter sur elle : déjà le feu de la vie se rallume dans son sein, et le sang recommence à circuler dans ses veines; épuisé de souffrance, il entre-ouvre les yeux, soulève sa tête, et, à la lueur de la lampe qui frappait sur son lit, il aperçoit une femme étendue près de lui, etonné, il regarde : la coiffure de Malvina s'était détachée, et ses cheveux épars flottaient sur son cou; il ne peut s'y méprendre, ce sont là les traits de Malvina : « Où suis-je ? s'écrie-t-il, est-ce elle que je vois ? » A cet accent, elle se ranime, et, regardant son amant dans une anxiété extrême, elle étend les bras vers le ciel sans avoir la force de proférer un seul mot. « Malvina près de moi !... est-ce un songe trompeur ? puis-je le croire ? est-ce bien toi, Malvina ? — O mon Edmond, s'écrie-t-elle, m'es-tu rendu ? — Malvina, répond-elle d'une voix languissante, j'ai cessé de souffrir, puisque je te vois : mais, dis, par quel prodige m'apparais-tu ? est-ce donc que nous aurons quitté la terre, et sommes-nous déjà réunis pour l'éternité ? » En finissant ces mots, ses lèvres fugitives s'évanouirent, et ses yeux se refermèrent ; mais le libre mouvement

de sa poitrine et l'humide chaleur de ses mains rassurent Malvina; elle voit ses lèvres froides reprendre une ombre de couleur, les nuages de la mort s'écartent, un doux sommeil succède à l'épuisement de la souffrance, et, avec de reconnaissances, elle tombe à genoux, et offre au Dieu qui le sèvre le tribut de ses larmes et de sa joie.

Cependant elle demande à tout ce qui l'entoure de respecter le sommeil d'Edmond : ce vaste et solennel silence, dont la sombre horreur l'épouvantait quelques heures auparavant, ne lui paraît plus assez profond; un bruit lointain l'inquiète, l'agitation de l'air lui fait peur, elle-même craint de respirer; elle voudrait que la vie du monde fût suspendue, et que la nature ne se réveillât qu'avec son amant.

## CHAPITRE XXXVII.

DE LA JOIE APRÈS LA DOULEUR.

MAIS déjà l'aurore commence à blanchir l'horizon, et Edmond n'a point cessé de dormir; Malvina, les yeux attachés sur lui, à genoux devant son lit, est toujours dans la même position, lorsqu'elle entend de loin la pesante démarche du docteur Potwel : aussitôt elle se lève, et, effleurant à peine le plancher, ouvre la porte d'une main légère, et court au-devant de lui. « Docteur, s'écrie-t-elle, il dort du sommeil le plus calme. — Il dort, répliqua-t-il; en êtes-vous sûre ? — Ah! docteur, croyez-vous que je puisse m'y tromper ? — Ma foi, ce ne serait pas la première fois qu'on s'y serait mépris : entrons cependant; s'il dort, je réponds de lui. » Malvina, légère comme un oiseau, le guide silencieusement auprès du lit; le docteur examine le malade avec son recueillement ordinaire, et puis regardant Malvina d'un air surpris : « Cet homme-là est hors de danger, » lui dit-il. A ces mots, moins maîtresse de sa joie qu'elle ne l'avait été de sa douleur, elle ne peut la contenir, et se précipite hors de la



chambre, pour laisser éclater la violence de son agitation et les cris de son bonheur. Le docteur, étonné de cette suite soudaine, appelle mistress Goodwin pour qu'elle vienne auprès du malade, et se hâte de joindre Malvina, qu'il trouve dans la première antichambre, inondée de larmes et comme égarée par tout ce que la joie a de plus tumultueux : en le voyant, elle s'approche de lui, et pressant ses mains entre les siennes : « C'est donc vous qui l'avez sauvé, lui dit-elle, ange du ciel, homme bienfaisant, qui, après Dieu, avez toute ma reconnaissance ! il est hors de danger, dites-vous ? Oh ! répétez-les ces mots qui, de l'abîme du désespoir, viennent de m'élever dans les cieux. — Assurement, vous êtes une femme très-extraordinaire, répliqua le docteur en essuyant une larme qui venait de mouiller sa paupière. — Sans doute, docteur, je dois vous paraître telle ; mais taisez-le à tout le monde, je vous en conjure, ne me decelez pas. Dites-moi cependant, poursuivit-elle avec une agitation qui lui permettait à peine de respirer, croyez-vous qu'en s'éveillant il reconnaisse tous ceux qui l'entourent ? — N'en doutez pas : la fièvre a cédé, il n'aura plus de délire ; l'instant de la convalescence approche, et je ne vois plus en lui d'autre mal que la faiblesse. — Mais avec cette faiblesse, docteur, une forte émotion ne serait-elle pas du plus grand danger ? — Très-certainement ; ses organes sont trop épuisés pour la soutenir, et je ne répondrais pas qu'il y résistât : mais pourquoi toutes ces questions ? quel intérêt vous excite à les faire ? — Quel intérêt, docteur ! interrompit-elle avec véhémence ; est-il des expressions pour le peindre ! Mais, encore une fois, je vous en conjure, ne me decelez pas ; je suis une bien faible créature de n'avoir pas su me contraindre ; mais j'ai tant souffert ! Prenez pitié de moi, docteur ; ce passage inattendu de la mort à la vie anéantit toutes mes facultés. — Je devine, répondit-il avec finesse, que vous n'êtes pas ce que vous paraissez être, et qu'un motif très-par-

ticulier vous a conduite ici ; sir Edmond ne vous est rien moins qu'indifférent, et il y a quelque chose que vous ne dites pas. — Peut-être ne vous trompez-vous pas, docteur, lui dit-elle en souriant du contentement où il paraissait être de sa pénétration. Mais rentrons auprès de lui : cachée dans un coin de la chambre, j'attendrai son réveil, j'écouterai ses premiers accents ; gardez-vous de lui dire que je suis là ; surtout ne prononcez pas mon nom. — Ma foi, je serais bien en peine ; est-ce que vous me l'avez dit ? — Mon Dieu ! il me semble que j'entends du bruit, s'écria Malvina en prêtant l'oreille : n'est-ce pas Edmond qui s'éveille ? Je ne me trompe pas, c'est lui ; entrez seul, docteur, je craindrais qu'il ne me vît ; j'écouterai à travers la porte. » Et, le cou tendu, la jambe en avant, retenant son haleine, elle ne perdit pas une des paroles d'Edmond. « Ah ! mon Dieu, dit-il en voyant entrer le docteur, que m'est-il donc arrivé ? un calme rafraîchissant a remplacé cette ardeur qui me devorait ; dans quel doux sommeil j'ai été plongé ! quelles délicieuses illusions l'ont embelli ! j'ai vu, j'ai touché Malvina, j'entends encore sa voix. — Chut, chut, interrompit le docteur, je vous défends de vous occuper d'elle : cette tourmentante idée pourrait vous rendre au danger dont je vous ai sauvé. — Non, docteur, vous vous trompez, c'est elle seule qui m'a sauvé : cette nuit j'allais mourir souffrant dans tout mon être, la douleur devorait tous les liens de ma vie, et ils allaient être brisés, lorsqu'une voix bien chère a retenti, il semblait qu'elle vint me disputer à la mort et m'arracher au tombeau : Edmond ! Edmond ! disait-elle : à cet accent j'ai reconnu Malvina, j'ai ouvert les yeux ; elle était là, elle me pressant sur son sein, et j'ai senti dans tout mon être ce doux frémissement que son approche m'a toujours causé ; mais, à peine ai-je voulu faire un mouvement pour l'embrasser, qu'elle a disparu comme une ombre ; tout a fui..... — Eh ! monsieur, interrompit mistress Goodwin, de pareils

si vous ne sentez plus qu'à vous donner la fièvre. — Elle a raison, ajouta le docteur, ce sont là les symptômes d'une inflammation délicate; voilà votre pouls qui s'agite, et, si vous parlez encore, la fièvre reviendra. »

Sir Edmond n'avait pas besoin des ordres du docteur pour se taire, car il était si faible, que, quoique l'image de Malvina fût bien empreinte dans son cœur, elle échappait à sa pensée, et peu à peu le souvenir de la nuit s'effaçait de sa mémoire, comme l'ombre fugitive disparaît aux premiers rayons du jour.

Malvina profita d'un moment où sir Edmond était assoupi pour rentrer furtivement dans sa chambre, et, cachée derrière les rideaux, elle employa toute son adresse à échapper à ses regards. Cependant Anna avait répondu dans la maison le bruit de la guérison de sir Edmond. Mistress Forwick, dont le cœur n'avait jamais été dur que par lui, en éprouva une véritable joie, et mistress Birton, dont le cœur n'avait jamais été dur pour personne, se répandit en vives démonstrations de sensibilité.

Vers le soir l'obscurité commençait à couvrir tous les objets; sir Edmond dormait, et Malvina, couchée près de la fenêtre, s'occupait à préparer quelques potions, lorsque quelqu'un frappa à la porte. « Voyez ce que c'est, » lui dit mistress Goodwin, qui était à moitié assoupie sur son fauteuil. Malvina se lève : « Qui est là ? demande-t-elle à voix basse. — Puis-je voir Edmond ? » reprit quelqu'un, qu'elle reconnut aussitôt pour mistress Birton. — Non, non, répliqua Malvina, si déconcertée qu'à peine pouvait-elle rassembler une idée, il dort. — Sortez donc pour parler à madame ! lui dit mistress Goodwin. — Tout-à-l'heure, mistress Goodwin, reprit-elle toute tremblante. — Comment, tout-à-l'heure ! quand madame a la bonté de venir elle-même, vous vous avisez de la faire attendre ! Mais allez donc ! — En vérité, je ne saurais, reprit Malvina éperdue. — Oh ! la sottise créature ! repartit mistress Good-

win en grondant, elle ne saurait !... et qui donc vous en empêche ? vous verriez qu'il fandra que je me dérange. » Et, comme elle vit que Malvina, bien loin d'ouvrir, se reculait dans le lieu le plus obscur de la chambre, elle se leva, secoua la tête, raccommoda son bonnet, et passa dans l'antichambre pour rendre compte à mistress Birton de l'état de son neveu. Malvina la suivit doucement, et, excitée par une curiosité bien pardonnable, prêta l'oreille à leur conversation. « Je reviendrai demain, disait mistress Birton : ayez soin de purifier l'air avec du vinaigre ; et, je vous prie, une autre fois, ne me faites pas attendre si long-temps. — Madame m'excusera, répondit mistress Goodwin, mais c'est la faute de cette autre garde, qui est si craintive qu'elle n'a jamais osé venir parler à madame. — Mais ne pouvait-elle pas ouvrir, du moins ? — Sauf le respect que je dois à madame, je lui dirai que cette femme a comme des vertiges par moments, et alors.... — Et pourquoi a-t-on mis une pareille folle auprès de mon neveu ? — C'est mistress Moody qui l'avait recommandée, madame ; et, dans le vrai, je dois convenir qu'elle entend fort bien son état ; je n'y mets pas moi-même plus de zèle et d'activité ; mais elle est si sérieuse, si larmoyante, qu'il n'y a jamais le mot pour rire avec elle. — Cela est bizarre, reprit mistress Birton : Anna l'avait déjà dit à mistress Tap, et le docteur lui-même paraît tout surpris de son excessive sensibilité ; ce n'est pas le défaut des femmes de votre état : je suis curieuse de la voir ; n'est-elle pas là-dedans ? — Oui, madame ; mais sir Edmond dort, et nous n'avons pas de lumière. — Eh bien ! je reviendrai demain, » répondit-elle en s'en allant. Ces mots alarmèrent vivement Malvina ; un coup d'œil suffisait à mistress Birton pour la reconnaître : ne fallait-il pas éviter cet éclat ? Edmond était hors de danger, ses soins lui devenaient inutiles ; son parti fut pris sur-le-champ.

Elle passa encore la nuit entière ag-

près de lui : le sommeil fut calme ; au point du jour, surtout, il dormait si paisiblement, qu'elle se hasarda d'entr'ouvrir les rideaux, et, posant légèrement ses lèvres sur la main qui pendait hors du lit : « Adieu, lui dit-elle bien bas, voici le jour, il faut te quitter. Un Dieu bienfaisant t'a sauvé, tu n'as plus besoin de mes soins. Elle s'éloigne, ta Malvina, sans te laisser d'autre trace des instants qu'elle a passés près de toi, qu'une image confuse qui se perdra dans le vague des songes, et bientôt s'effacera tout-à-fait : adieu, mon Edmond ! J'ignore si nous nous reverrons sur cette terre misérable : avec ta santé je retrouve le souvenir des devoirs qui me sont imposés ; mais, quand l'âge des passions sera passé, que le temps aura blanchi nos têtes, ne me sera-t-il pas permis de presser ta main de ma main sœur, et de te dire : Edmond, te souvient-il de cette nuit d'agonie, de cet instant terrible où ton tombeau entr'ouvert menaçait de nous dévorer tous deux ? ton oreille a-t-elle oublié cet accent qui repoussait le trépas, et te ramena dans ta mortelle léthargie ? A la lueur d'une lampe funèbre, tu pensas avoir vu Malvina, mais, tes yeux fatigués se refermant aussitôt, tu crus qu'une ombre fantastique, enfant du délire et de la nuit, avait pris sa forme et sa voix.... Oh ! non, mon Edmond, ce n'était pas une ombre ; quelle autre que Malvina eût voulu mourir avec toi ? et ces cris du désespoir pouvaient-ils ne pas partir de son cœur ?... Mais déjà le jour s'avance, il faut te fuir sans avoir vu un seul de tes regards tomber sur moi ; bientôt ils vont se porter sur tous les objets de cette chambre, Malvina alors n'y sera plus : adieu, Edmond, mon bien-aimé Edmond ; mon cœur se déchire en te quittant, mais n'importe, ton repos me commande de m'arracher d'ici. » Alors, appuyant plus fortement sa bouche sur la main de son amant, elle se leva pour aller avertir mistress Goodwin de venir prendre sa place ; mais son mouvement avait

réveillé Edmond. « Qui est là ? » demanda-t-il faiblement. Interdite, elle s'arrêta ; elle ne sait si elle doit parler ou se taire ; elle attend. « Hélas ! continua-t-il, serai-je donc toujours poursuivi par ce fantôme enchanteur ? Ombre de Malvina, je ne puis t'échapper ; je croyais entendre ta douce voix murmurer des paroles plaintives, je croyais toucher au bonheur ; mais tout a fin avec le sommeil. O songe bienheureux, je t'implore ! viens fermer mes paupières et me rendre Malvina ! » En finissant ces mots, sa voix s'éteignit et il se rendormit. Malvina demeura quelques minutes immobile, en proie au plus violent combat : combien son cœur repoussait aux desirs de son amant ! qu'il lui eût été doux de pouvoir se précipiter dans ses bras ! ce n'était point la crainte de mistress Burton qui l'arrêtait ; mais Edmond était si faible encore, son état exigeait du calme, et non du plaisir ; elle sentit qu'elle lui devait encore ce sacrifice ; étendant les deux bras vers lui, elle articula un dernier adieu, et, s'attachant de la chambre, elle fut éveiller mistress Goodwin, descendit doucement l'escalier, trouva la porte d'entrée ouverte, sortit sans que personne la vit, et se rendit à l'instant chez mistress Moody.

## CHAPITRE XXXVIII.

ACCUSATION DE MAGIE.

« D'EST-CE LOUÉ ! » s'écria cette bonne femme aussitôt qu'elle l'aperçut, vous voilà de retour. Ah ! madame, je n'ai pas eu un moment de tranquillité tout le temps que vous avez été dans la maison de mistress Burton.... Mais, Seigneur, comme vous êtes changée !... — Je me porte à merveille, ma chère Moody, Edmond est sauvé. — Ah ! ma chère dame, reprit l'hôtesse en secouant la tête, que je crains de vous voir avant peu atteinte du même mal que lui ; et qui sait si vous vous en retirerez aussi bien ? — Ne craignez rien, Moody ; Edmond est sauvé, comment pourrais-

« Mais, tandis que je vais me  
 aller chez mistress Birton,  
 par quelque moyen pour excuser  
 mon absence. Dites que j'ai été atteinte  
 tout à coup, que ma tête est déran-  
 gée, un mot, dites ce que vous vou-  
 lez, ne vous demande que de faire  
 passer mon nom; c'est un secret,  
 dit Moody, qui doit toujours res-  
 ter nous deux. — Je crois que vous  
 pouvez vous confier à ma discrétion,  
 dit-elle; et la manière dont j'ai su  
 lever les soupçons .... — Est-ce  
 bien à ce que quelques-uns, Moody?  
 dit-elle à voix basse, madame, je ne puis  
 pas cacher que votre air, votre  
 air, et surtout le chagrin où vous  
 êtes plongée, n'ont pas permis de  
 que vous fussiez une garde ordi-  
 naire, et Anna m'a raconté..... — Ah!  
 Dieu ! n'aurait-elle reconnu? —  
 madame, mais elle m'a raconté  
 que ne mangiez ni ne dormiez, que  
 pleuriez toujours, et que, par con-  
 séquent, elle était bien sûre que vous  
 étiez malade, et qu'elle ne concevait pas  
 comment une personne aussi raison-  
 nable moi..... — En voilà assez,  
 dit-elle, interrompant Malvina, je vous  
 en ai dans un autre moment; à pré-  
 sent besoin de repos. » Et, en par-  
 lant ainsi, elle s'éloignait, car, n'étant  
 retenue par la nécessité de servir  
 dans la maison, elle sentait l'excès de sa  
 fatigue et l'épuisement où l'avaient ré-  
 duite les nuits d'angoisses et de veilles.

« Mais qu'elle raconte, mistress Good-  
 son, dit-elle; la nuit dernière dans  
 le jardin; personne ne peut la lui  
 dire; où elle est où elle est; Anna  
 Moody, la nuit dernière, compose, assure-  
 moi, dit-elle, au travers  
 de la porte, dit-elle, des gestes de déses-  
 poir, dit-elle les bras, tracer des  
 croix, dit-elle elle invoquait le  
 ciel. Bientôt tous les autres domes-  
 tiques s'étaient effrayés, les ima-

ginations se montaient, et il demeurait  
 certain, parmi eux, que Malvina est une  
 sorcière, et que ce sont ses sortilèges  
 qui ont guéri si promptement sur Ed-  
 mond d'une maladie que le docteur  
 Potwel avait déclarée incurable. Mistress  
 Moody arrive sur ces entrefaites, on lui  
 raconte tout ce qu'on croit avant de la  
 questionner sur ce qu'elle sait, et elle se  
 hâte d'adopter une erreur qui éloigne si  
 bien la vérité; sa feinte crédulité con-  
 firme chacun dans son opinion, et Jenny  
 se hâte d'aller instruire sa maîtresse de  
 cette nouvelle. Mistress Fenwich s'é-  
 tonne, interroge; pour mieux la persua-  
 der, Jenny joint de nouveaux détails à  
 ceux qu'elle savait déjà; ce n'est plus  
 un doute, mais une certitude; ce n'est  
 pas seulement Anna, mais toute la mai-  
 son, qui a été témoin de ce qu'elle raconte.  
 Mistress Melmor, aussi superstitieuse que  
 le moindre domestique, vient augmenter  
 l'effroi de sa fille, en se plaignant d'avoir  
 habité si long-temps avec une sorcière.  
 Enfin ce mouvement tumultueux se porte  
 jusqu'aux oreilles de mistress Birton, qui  
 l'arrête aussitôt; elle n'est pas dupe d'un  
 conte absurde, mais elle conçoit des  
 soupçons; elle repousse avec ironie toute  
 supposition de magie, mais elle recom-  
 mande très-sévèrement que, si cette  
 femme reparait jamais dans la maison,  
 on la lui mène sur-le-champ. « Quelle  
 force d'âme! quelle pénétration d'esprit!  
 s'écrie M. Fenwich en l'écoutant, et  
 comme pénétré d'admiration: quelle  
 autre qu'une femme supérieure à son  
 sexe aurait su démêler si vite la vérité  
 de l'erreur, et unir ainsi une prudence  
 si consommée aux lumières de la philo-  
 sophie? Mais aussi il n'y a qu'une mis-  
 triss Birton au monde. »

Malvina apprend tous ces détails par  
 mistress Moody; elle les écoute avec  
 indifférence; il lui suffisait de savoir  
 qu'elle n'avait point été reconnue, et  
 qu'Edmond se rétablissait de jour en  
 jour. Bientôt une douce espérance ré-  
 nait dans son âme; sans trop savoir encore  
 ce qu'elle espère, elle jette des regards  
 furtifs vers l'avenir, incertain encore

de ce qu'il lui prépare. *Alas! le limpide ruisseau que la pluie, l'orage et les rapides torrents avaient forcé de déborder, reprend bientôt son premier cours, redevient calme par degrés, réfléchit encore chaque fleur qui naît sur ses bords, et montre un nouveau ciel dans le miroir flottant de ses eaux.* Cependant, lorsque sir Edmond fut mieux, et que ses forces lui permirent de s'occuper avec suite d'une pensée, son premier soin fut de demander à toutes les personnes de la maison si madame de Sorey avait envoyé s'informer de son état tandis qu'il était malade, ou si, du moins, on était venu de la part de mistress Clare. On n'avait vu personne, on n'avait entendu parler ni de madame de Sorey ni de mistress Clare. Cette froideur, cet oubli apparents froissèrent amèrement l'âme d'Edmond, et ranimèrent toute sa colère contre Malvina. « Quoi ! se disait-il, je la quitte, blessé de la main de M. Prior, et elle ne daigne point s'embarasser de ce que je deviens ! je meurs, et elle l'ignore ! Elle, si bonne, si humaine pour tout ce qui souffre, reste indifférente à mes douleurs ! Comment ne pas reconnaître dans cette conduite l'influence d'un sentiment étranger ?.... Il se pourrait donc que M. Prior.... Mais, non ; n'avait-elle pas consenti à s'unir à moi ? n'a-t-elle pas avoué qu'elle m'aimait ? puis-je douter de la sincérité de Malvina ?.... Cependant je mourais, et pas un mot d'elle n'est venu me parler de ses regrets !.... M'a-t-elle seulement répondu ? car, si je ne me trompe, au moment où mes yeux se fermaient au jour, ils se sont tournés vers Malvina pour lui adresser un éternel adieu.... Mais cette lettre lui serait-elle parvenue ? qui s'est chargée de l'envoyer ? » Dans ce doute, il sonna avec violence. « Allez me chercher mistress Goodwin, dit-il à son domestique ; j'ai besoin de lui parler sur-le-champ. — Monsieur sait qu'elle n'est plus ici. — N'importe, elle est quelque part, sans doute : trouvez-la, et amenez-la moi sans délai. »

• Addition.

Il fut assez difficile de découvrir mistress Goodwin, parce qu'en sortant d'après d'Edmond elle avait été appelée à la campagne pour soigner un malade, et il se passa plusieurs jours avant qu'elle pût se rendre aux ordres de sir Edmond. Enfin elle vint pourtant. « Goodwin, lui dit-il très-vivement, ne vous ai-je pas dicté une lettre tandis que j'étais malade ? qu'en avez-vous fait ? — Excusez, monsieur, répondit-elle en se troublant, mais j'ignore, en vérité.... Dans le vrai, ce n'est pas ma faute ; je ne sais point écrire, et j'ai bien de la peine à signer mon nom. — Qui donc a écrit ? » interrompit brusquement Edmond. « Monsieur, c'est cette malheureuse femme, le bon Dieu ait pitié de son âme ! — Quelle femme ? reprit-il impatientement ; de qui me parlez-vous ? — Mistress Burton a défendu qu'on vous en entretenne, monsieur ; elle craint apparemment que vous imaginiez n'être pas bien guéri si vous veniez à savoir que c'est par l'effet d'un sortilège.... — Qu'est-ce donc que cet absurde bavardage ? — Ah ! monsieur, repartit la garde, qui brûlait de raconter ce qu'elle savait, si j'étais bien sûre que madame ignorât toujours que je vous ai parlé, je vous apprendrais des choses si extraordinaires.... — Je ne suis pas disposé à les entendre, Goodwin ; dites-moi seulement si ma lettre a été envoyée. — Monsieur, cette femme s'en est chargée, mais je n'oserais répondre de ce qu'elle en a fait. — Où est cette femme ? ou peut-on la trouver ? — Sainte Vierge ! reprit-elle en faisant un signe de croix, au sabbat, sans doute, et ce n'est pas moi qui irai l'y chercher. — Dites-moi, du moins, qui pourrait me l'indiquer. — Ma foi, monsieur, le diable seul peut le savoir. — Mais qui l'a envoyée ici ? ajouta-t-il avec emportement. — Mistress Moody. — Eh bien ! Goodwin, allez de ce pas prier mistress Moody de veur me parler. »

Mistress Moody vint : glorieuse d'être dans la confidence de Malvina, cela lui donnait tant d'importance à ses propres yeux, qu'elle ne crut pas nécessaire

que sir Edmond la de-  
la consulter sur ce qu'il  
saire. Elle se contenta de  
une explication satisfai-  
sant simplement Edmond  
le point où demeurait la  
lui parlait, et qu'elle n'a-  
ven pour la trouver. Le  
tombe dans l'incertitude  
sa lettre; mais, comme  
pote ne pouvait suffire  
t, et que le doute était  
est violent, il se décida,  
encore, à aller s'infor-  
mer de ce qu'était deve-  
et des motifs du silence

lance, sans faire part de  
ses craintes, il descendit un  
latrie Birton, et, après  
les quelques poches et froi-  
ses et l'inquiétude que en  
lent connus, il le prévint  
sur quelques jours chez  
à quelques lieues d'É-  
tant que l'air de la cam-  
du bien. Mistress Birton,  
agente, crut voir quelque  
à projet de voyage, et fit  
sèves pour s'y opposer.  
Rage beaucoup, pour un  
l'autre que celui de sir  
être réduit à instruire au  
séjour, et il n'était pas  
l'oublier. Il partit donc le  
lance s'arrêta qu'à Aber-  
le lieu le plus proche de  
était là où s'adressaient  
et les personnes qui habi-  
naient, et, afin de s'assurer  
sûr, Edmond demanda au  
le s'il avait reçu depuis  
lettres pour madame de  
les chez mistress Clare.  
de Sorey? répondit le  
lance en mettant ses lu-  
sant un registre ouvert  
en voici une encore que  
pée hier à Clare-Seat. —  
? s'écria sir Edmond en  
sans répondre au vieux

maître de poste, que ce brusque départ  
lance muet d'étonnement; elle y est  
donc calme et paisible, sans doute,  
tandis que moi.....! Mais ne la jugeons  
pas encore, craignons de la condamner  
sans l'avoir entendue : pour oser dou-  
ter de Malvina, ce n'est pas trop de l'é-  
vidence. » Tout en parlant ainsi, il ar-  
rivait au coin du parc de mistress Clare :  
alors il descend de cheval, l'attache à  
un arbre, et côtoie à pied le mur qui  
conduit au château. Sur son chemin il  
trouve une grille à travers laquelle il dé-  
couvre tous les jardins; il s'arrête, il  
croit voir..... Non, son œil ne l'a point  
trompé; cette enfant est Fanny, il a re-  
connu ses accents; sans doute Malvina  
n'est pas loin. Le cœur palpitant, il  
s'assied sur une large borne, regarde  
furtivement, et attend, dans une inex-  
primable anxiété, le sort que le destin  
lui réserve. En folâtrant sur le gazon,  
Fanny s'avance du côté où il est, elle  
s'amuse à cueillir des fleurs sur le bord  
d'une rivière qui coulait près de la grille :  
tout-à-coup une voix la rappelle..... le  
sang d'Edmond est bouleversé..... Cette  
voix est celle de M. Prior; bientôt il  
n'en doute plus; il le voit, il l'entend  
dire très-distinctement à Fanny : « Pour-  
quoi vous écarter de ce côté, mon en-  
fant? avez-vous oublié combien vous  
fâchez votre mère en restant seule au  
bord de la rivière? — Oh! ma bonne  
maman, où est-elle donc? s'écria la pe-  
tite. — Venez avec moi, mon enfant,  
vous ne tarderez pas à la voir..... Je l'ai  
trouvée, continua-t-il en élevant la  
voix, et s'adressant à une femme dont le  
vêtement blanc se distinguait à travers  
le feuillage, et qui paraissait venir au  
devant d'eux. »

Fanny l'ayant aperçue, se mit à cou-  
rir; cette femme qui, par sa taille et sa  
tournure, ressemblait à Malvina, prit  
l'enfant dans ses bras, rebroussa che-  
min, et, s'appuyant sur M. Prior, reprit  
avec lui le chemin du château.

À cette vue, il n'échappa à Edmond  
ni un mot, ni un cri, ni un geste. Un  
froid mortel court dans ses veines et



glace jusqu'à sa colère; il fuit, il fuit égaré vers la ville qu'il vient de quitter; il ne réfléchit point, il n'ose penser; peu à peu son cœur s'opprime, ses idées se confondent, un voile épais se répand sur la nature, tous les objets se dérobent à ses yeux, et la faiblesse de son corps ne pouvant supporter plus long-temps la violence de sa douleur, ses genoux fléchissent, il perd connaissance, et tombe sans mouvement sur le pavé à l'entrée de la ville.

Plusieurs personnes s'assemblent autour de lui; on le transporte dans la première auberge, on lui donne des secours, il revient à lui; mais, quoique accablé de ce qu'il éprouve, à peine peut-il se rappeler ce qu'il a vu, il en a le sentiment et non le souvenir; silencieux, farouche, il fait signe qu'il veut rester seul: on le laisse: immobile contre sa fenêtre, il ne se débat plus contre le mal qui le tue; absorbé sous le poids qu'il porte dans son cœur, le reste du monde lui devient étranger, et il ne s'aperçoit pas qu'un sombre orage commence à obscurcir le ciel; les heures se passent, la nuit vient, il ne la voit pas; la foudre éclate, il ne l'entend pas; le bouleversement des éléments ne peut l'arracher à sa douleur, il reste toujours à la même place: sans changer d'attitude, et tandis qu'on eût dit que la vie l'avait abandonné, il appuyait sa tête avec tant de violence contre les barreaux de fer de sa fenêtre, que son front était tout en sang, et sa main, fortement attachée contre son sein, le déchirant sans qu'il ressentit aucune douleur.

Cependant un accent détesté vient frapper son oreille, il s'élance vers la porte; en vain le tonnerre retentissait-il depuis long-temps, il ne l'entendait pas; mais il a reconnu à l'instant la voix de M. Prior; il l'entend demander un asile pour la nuit, parce qu'étant venu chercher les lettres de mistress Clara et de madame de Sorry, l'orage l'a surpris en chemin, et qu'il ne peut retourner le soir auprès d'elle; on le fait monter dans une chambre haute. Edmond, indécis sur ce qu'il veut faire, en proie à la plus ja-

louse rage, marche à grands pas dans la chambre.... M. Prior est venu chercher les lettres de Malvina, se disait-il, peut-être va-t-il lui porter celle que je lui écrivais en mourant, elle la recevra des mains de M. Prior.... Dangera-t-elle seulement la lire? pensera-t-elle même si j'existe?... Peut-être que dans cet instant elle n'est occupée que du retard de M. Prior, elle n'est inquiète que pour lui.... » Comme il finissait ces mots, ses yeux se fixent sur ses pistolets; il les saisit avec une joie féroce, il les charge avec avidité, sans savoir précisément encore si c'est contre lui ou contre son rival qu'il les dirigera; n'importe, l'image du sang qu'il va répandre lui rit, et calme un peu sa douleur; cependant tout entier à ses noirs projets, il n'a point entendu que le tonnerre vient de tomber en éclats sur la maison; que déjà il embrase le toit, et menace de dévorer toute l'habitation. On accourt à sa porte, on lui dit de se sauver; mais insensible à tout ce qui ne tient pas à son amour, il ne voit point le danger, il ne songe qu'à la vengeance, il ne sort de chez lui que pour chercher M. Prior.... A cet instant des cris étouffés se font entendre.... un malheureux va périr, il demande d'où viennent ces cris. Sans doute, lui dit-on, c'est l'homme de haut; le feu est tombé dans le grenier à foin auprès duquel il courait, la fumée l'étouffe; mais l'escalier est en feu, qu'il osera y monter? — De quel côté est-il? demande vivement Edmond en jetant ses armes loin de lui. — Le voici, lui dit l'hôte: ah! s'il en est temps encore, sauvez ce bon M. Prior. — Hé bien oui, M. Prior, lui répond Edmond en le regardant avec colère, croit-on que ce nom m'arrêtera?... Et sans balancer plus long-temps, il s'élance vers l'escalier. Dans ce moment ce n'est point la générosité qui l'excite, il ne sent plus sa haine, Malvina même est oubliée, tout autre sentiment que celui de l'humanité est suspendu dans son cœur; à peine est-il au haut de l'escalier, qu'il le voit s'écraser derrière lui, mais rien ne peut

intéressé. Il voit le  
 son sang-froid; il  
 et à travers des tor-  
 fumée, il aperçoit  
 mouvement sur le plan-  
 sur ses épaules, et  
 ce fardeau, il cher-  
 se sauver; mais il  
 toutes sont intercep-  
 tes : cependant il court  
 qui donne sur la rue;  
 les l'aperçoivent, et se  
 des matelas pour les  
 l'état ouest M. Prior,  
 jeter avec lui sans ris-  
 et pourtant tout s'é-  
 lui, les poutres tom-  
 un moment encore, il  
 peut-être. N'importe,  
 pas : il s'avance hors  
 mesurant adroitement  
 tomber M. Prior, il l'y  
 ment possible, et at-  
 tent de pouvoir se pré-  
 . Cependant on n'avait  
 encore de faire place à  
 que l'incendie, redou-  
 l'enveloppe entière-  
 ntilibre sur une poutre  
 ses pieds, une seconde  
 prend son parti et s'é-  
 heureusement un long  
 malicie attrape le bas de  
 brist sa chute; il se re-  
 part vers M. Prior, que  
 mence à rendre à la vie.  
 par sauvé, Edmond ne  
 pas, il le voit peut-être  
 ont bien qu'en lui  
 il s'est été le droit de  
 et l'impossibilité de  
 end plus odieux encore;  
 out-il laisser à jamais  
 quelle malin l'a sauvé,  
 re à sa reconnaissance,  
 un bienfait qui le lie-  
 l'honne qu'il deteste.  
 t-il donné un billet de  
 au malheureux proprié-  
 re, qu'il s'éloigne sans  
 mer, et se retrouve le

Malvina en voit tout maîtrisé Miron,  
 sans avoir pu à y retourner, ni à  
 prendre un moment de repos, ni vu un  
 seul des endroits où il avait passé.

Il entra tout en désordre dans le sa-  
 lon; il y avait une société nombreuse, les  
 plus célèbres beautés d'Edimbourg s'y  
 trouvaient réunies; lady Sumnerhill les  
 surpassait toutes par la régularité de ses  
 traits et la majesté de son port; loin de  
 Malvina, elle ne pouvait trouver de ri-  
 vale qu'auprès de la jolie et séduisante  
 mistress Fenwich, et mistress Fenwich  
 n'était plus en Écosse : elle n'avait pas  
 même vu Edmond depuis son rétablisse-  
 ment, ayant été obligée de partir préci-  
 pitamment pour l'Irlande, où des affaires  
 de commerce appelaient M. Fenwich. En  
 se présentant chez sa tante, Edmond y  
 fut reçu avec des exclamations de joie;  
 oh bruit, ces objets, le rappelaient un  
 peu à lui-même, et dans l'alarme de  
 sa peine, il jeta un regard presque satis-  
 fait sur toutes les femmes qui l'entou-  
 raient, jurant et espérant, dans son âme,  
 d'en faire autant de victimes de la haine  
 que la perfidie de Malvina venait de lui  
 donner pour tout ce sexe. Rempli de  
 cette idée, il s'abandonna à l'emporte-  
 ment de son imagination; une galeté  
 forcée échauffa ses discours et ses ma-  
 nières, et le rendit aussi aimable que  
 brillant; il répondit avec vivacité aux  
 agaceries d'une jeune comtesse française;  
 il parut vouloir animer lady Sumnerhill;  
 chaque femme eut un hommage, toutes  
 crurent avoir eu une préférence : sans  
 regarder celles à qui il parlait, il leur  
 disait qu'elles étaient adorables, et, ra-  
 vies de l'entendre, elles se croyaient  
 adorées : de son côté lady Sumnerhill  
 s'applaudissait de l'avoir enfin ramené à  
 ses pieds, mais croyait devoir le punir  
 de ses fréquentes infidélités en lui mon-  
 trant une feinte rigueur qui lui coûtait  
 beaucoup, qu'elle croyait devoir faire  
 un grand effet, et dont il ne s'aperce-  
 vait seulement pas. C'est ainsi que cha-  
 cune s'imaginait toucher au terme de  
 ses espérances, tandis qu'il n'avait ja-  
 mais été ni reculé. Les jours suivants,

loin de détruire leur illusion, la consolerent; car, comme je l'ai déjà dit, sir Edmond, en proie à une rage secrète, ne se nourrissait que de fiel et de projets de perfidie et de séduction contre les femmes; il aurait voulu pouvoir réunir tous les cœurs en un seul, afin de se donner le barbare plaisir de le déchirer à son aise, et de se venger ainsi, d'un seul coup, de tous les tourments dont il était dévoré lui-même.

### CHAPITRE XXXIX.

#### RÉSOLUTIONS MUTUELLES.

TANDIS qu'Edmond s'abandonnait à tant de violence, combien l'âme de Malvina était autrement agitée! Elle restait à Edimbourg, non-seulement pour avoir chaque jour des nouvelles d'Edmond, mais encore pour attendre l'instant favorable de le voir ou de lui écrire, sans risquer de compromettre sa sante par une émotion prématurée, et alors son projet était de lui donner une explication sur leur dernière rencontre, de lui rendre compte de la lettre de milord Sheridan, de lui parler avec force du respect inviolable qu'elle devait aux dernières volontés d'une amie, et d'en appeler à sa justice et à son honneur sur l'indispensable nécessité où elle se trouvait de se séparer de lui pour jamais.

Mais tout-à-coup elle apprend que sir Edmond est parti: étonnée de cette absence subite, elle l'est plus encore de son prompt retour. Bientôt elle sait que, plus frivole que jamais, il se livre avec excès à toutes ses anciennes dissipations: on assure même que mistress Birton, homme déjà le jour où il va s'unir à lady Summerville. Alors cette infortunée abandonne tous ses projets; elle renferme sa douleur, ne se plaint point, et n'accuse personne. Sir Edmond l'a juger coupable, il s'est détaché d'elle; en se justifiant elle le ramènerait peut-être; mais, puisqu'il a surmonté sa tendresse, et qu'elle est irrévocablement décidée à garder les serments qui la séparent de lui,

pourquoi risquer de rapimer un sentiment qui ne peut que le rendre malheureux? D'ailleurs, elle le sent, il reviendrait en vain: Edmond, susceptible d'une passion violente, et non d'un attachement durable, ne mérite plus sa confiance; elle pourrait croire encore à la vivacité de son amour, mais non plus à sa constance; et des lors, Mit-elle libre envers son amie, elle ne recevrait plus qu'en frémissant les sacrifices de son amour. Son parti est pris, elle se tait; elle fera plus, elle va s'éloigner, et consacrant ses jours à son enfant dans une profonde retraite, dire à ce monde trompeur, dont elle n'a connu que les peines, un lugubre, un éternel adieu; mais avant de le quitter, elle jette un dernier regard sur l'homme qui lui fut si cher. « O toi! dit-elle, que j'ai aimé comme tu ne le seras jamais, même par moi car ce premier abandon d'un sentiment qui s'attend à recevoir tout ce qu'il donne ne se retrouve pas deux fois, sois heureux, puisque tu peux l'être sans Malvina! Hélas! en m'éloignant de toi, je renonce pour toujours au bonheur; mais quand, à mon âge, le cœur a été déchiré par autant de douleurs, on n'a pas trop du reste de sa vie pour se reposer de ce qu'on a souffert. » Mais en renonçant à Edmond, elle est déterminée à ne pas voir M. Prior. Ce n'est pas que, dans tout autre moment, elle n'eût voulu de sacrifier ainsi l'amitié à un soupçon outrageant; mais, dans la position où elle se trouve, elle n'est sensible qu'à la secrète douceur de prouver à Edmond que, ne tenant au monde que par lui, elle s'en est détachée aussitôt que s'était rompu le dernier fil qui les unissait. Dans cette disposition, elle écrit à mistress Clare: « Je pars demain, je vais vous rejoindre, reprendre mon enfant, que je suis peut-être coupable d'avoir abandonné si longtemps; vous lirez dans mon cœur, vous connaîtrez ma peine et le plan auquel je me suis invariablement fixé, vous m'aideriez à l'exécuter; mais, au nom de ce touchant intérêt que vous m'avez témoigné, je vous conjure d'être seule,

est malade, quand l'avenir est cher

à lui, à ce même instant où Malvina dans son appartement, en se dépeçant avec qui empoisonne devant l'indétructible horreur de la séparation du monde, la joie et les plaisirs régnaient chez elle. Un dîner splendide, où tout le monde continuait de plus en plus brillant avait été invité ; terminée par une superbe fête ; les dîneurs, dispersés par groupes parcouraient ou rêvaient les bouquets. M<sup>r</sup> Edmond, content d'avoir été un instant à toutes les femmes et auprès de chacune, enivré de la débauche de sa propre gaieté, quit à dessein enfin la froide soirée, et en entrant avec elle bouquet couronné, il allait se faire de son costume qu'il n'éprouvait, lorsqu'il le reconnut à l'instant même où il avait surpris le premier de Malvina. Ce souvenir, en et une image si chère, le fit tressaillir et comprit l'abandon, qu'il tristement contre un arbre, humilié, quelques jours auparavant, ne sentit même tout-à-coup ; le changement subit, dont elle n'avait deviné la cause, elle alla au docteur Poter, qui se promenait à quelque distance, et lui dit à l'écart : « Hé vite, vite, découvrez auprès de votre malade ! jetez encore beaucoup à faire, et venez manger sérieusement à la fin des amis de bienvenue aux-uns même sujet. — Qu'est-ce qui s'est dit ? s'écria le docteur en : M<sup>r</sup> Edmond ; n'avez-vous rien dit ? Ma foi, entre nous, rien bien drôle. Lorsque toutes les seules se dispersent votre cœur et tout que pour vous, ce n'est pas et d'être malade : il est vrai que vous vous avez encore les attitudes d'être surpris de vous les sentez les dangers de la conta-

gion ; et, en vérité, je vous dirai que, de toutes ces belles dames ornées de leurs brillants stoups, aucune ne vaut la jolie garde qui s'intéressait si vivement à votre sort. — Mais, docteur, interrompit sir Edmond un peu ému, donnez-moi, je vous prie, des détails sur cette femme. — Non, non, je ne le ferai point, mistress Birton a expressément défendu qu'on vous en entretint. — Mistress Birton ! reprit-il avec surprise ; et de quel droit prétend-elle enchaîner ma curiosité ? Mistress Birton, docteur, est étrangère à ce qui me regarde, et ne doit point vous empêcher de me répondre ; ainsi, hâtez-vous de m'expliquer qui était cette femme sur laquelle on m'a fait de si étranges histoires. — Quoi ! vous ne l'avez pas vue ? — Non. — Et vous ne vous doutez pas qui elle peut être ? — Non. — Allons donc, sir Edmond, vous voulez rire ; cette femme vous aime trop pour que vous ne la connaissiez point, et elle n'a point une de ces figures qu'on oublie. — Réellement, docteur, vous excitez vivement ma curiosité : mais, dites-moi, du moins a-t-on vu son nom ? — Oui, celui qu'elle a dit, mais non le véritable. — Est-ce qu'elle le cachait ? — Moi seul j'ai été dans sa confidence. — Cher docteur, me disait-elle avec sa voix douce et sa mine séduisante, ne me décelez pas, ne me nommez pas..... » Quant à cela, elle doit être contente, j'ai bien gardé son secret. — Ainsi, vous savez donc qui elle est ? — Non, elle m'a prié de ne pas le lui demander ; et qui aurait pu vouloir la chagriner, surtout lorsqu'elle était déjà si affligée. — Mais de quoi donc s'affligeait-elle ? — Comment ! vous l'ignorez aussi ! Mais elle pleurait sur vos souffrances, sur la crainte de vous voir mourir. Que de larmes la pauvre enfant a versées ! Quoique jeune et délicate, savez-vous qu'elle n'a jamais voulu souffrir qu'une autre veillât les nuits auprès de vous ? — Cela est inconcevable, repartit Edmond très-agit ; et je n'ai aucun moyen de la découvrir ? Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue, doc-

teur? — Ah! mon Dieu, non; aussitôt que vous avez été hors de danger, elle est disparue un beau matin, sans le dire à personne, sans demander de paiement, et depuis, on n'en a plus entendu parler. — Mais sans doute elle s'est laissée voir dans la maison : personne ne l'a-t-il reconnue? — Non, car elle ne quittait point votre appartement, et personne n'y entraît que moi et mistress Goodwin; cependant Anna prétend l'avoir aperçue, à travers la serrure, faire des gestes de désespérée; aussi n-t-elle assurée depuis que c'était une sorcière; mais moi, je ne le crois pas; jamais on ne fut au sabbat avec ce joli visage, ces yeux si doux et si tendres..... — Il faut absolument que j'éclaircisse ce mystère, interrompit Edmond en se parlant à lui-même; une femme qui se cache..... qui se désole..... se pourrait-il?..... Mais quelle image revient m'obséder? quelle espérance se rallume? N'ai-je pas appris à Abernethy qu'elle n'avait pas quitté le château de mistress Clare? Ne l'ai-je pas vue moi-même se promenant seule sous des berceaux avec cet odieux?..... — Mais, quand vous dictâtes votre lettre à cette dame Malvina, dont vous parlez toujours, continua le docteur, c'est alors que ses sanglots redoublèrent; je parierais qu'il y avait de la jalousie dans son fait, car jamais elle ne pleurait davantage que quand vous adressiez des expressions amoureuses à cette Malvina. — Ce nom me poursuivra toujours, repliqua Edmond en se levant et reprenant le chemin de la maison; partout je l'entends, partout il retentit; toujours ce souvenir de Malvina revient se placer entre moi et tous les plaisirs. Ah! malheureux insensé! comment le ferais-tu? ne sens-tu pas que, malgré tous tes efforts, tu le portes toujours dans ton cœur? Mais il faut que sur-le-champ j'approfondisse un mystère qui cache assurément quelque chose de très-extraordinaire..... Cependant quel intérêt puis-je y mettre? ce n'est pas elle qu'il cache..... N'importe, j'en serai sûr, du moins. — En finissant ces mots, il entra dans la

salle du bal, et la traversait en silence pour sortir, lorsqu'une jeune et jolie personne l'arrêta vivement. — Ou allez-vous donc? lui demanda-t-elle avec un souris passionné; reviendrez-vous bientôt? Assurément, repliqua-t-il précipité et sans penser à ce qu'il disait, ne devons-nous pas danser ensemble? Je ne demande pas mieux, lui répondit-elle. Mistress Burton s'approcha à son tour pour lui rappeler un peu severement que lady Sumerhall comptait sur lui pour toute la soirée. — Présentez-lui mes hommages, reprit-il toujours en distraction, je serai à elle dans un moment. — Et sortant aussitôt, il descendit précipitamment, et en moins de cinq minutes il fut chez mistress Moody.

## CHAPITRE XI.

### LE PLUS OUVRY ET LE PLUS MURCHU.

— J'irais parler tout de suite à votre maîtresse, dit sir Edmond à la servante qui vint lui ouvrir la porte. Je vais l'avertir, milord, répondit celle-ci respectueusement; voulez-vous entrer dans la salle? — Y trouverai-je mistress Moody? — Non, milord, c'est en haut, repliqua-t-elle en le regardant attentivement, et comme elle paraissait occupée de le regarder que de ce qu'il demandait; mais je vais aller chercher, elle sera bientôt descendue. — Je l'aurai plus tôt trouvée que vous, interrompit-il, impatient de sa lenteur, et montant rapidement l'escalier, il ouvre la première porte qui se présente la plus profonde obscurité regnant dans cet appartement; mais cependant à la lueur de la lampe qui éclairait l'escalier, il distingue une femme qui, assise près de la fenêtre, le dos tourné et le coude appuyé sur une table, paraissait dans la plus profonde rêverie. — Mistress Moody est-elle là? demanda-t-il doucement. A sa voix, cette femme jette un cri perçant, se lève, renverse la table, et, tombant aussitôt à genoux, s'écrie, en

vers le ciel : « Ah !  
 j'ai cru que c'était lui. »  
 cher, Edmond éperdu a  
 na; il se précipite à son  
 avec transport contre  
 tant mille fois : « C'est  
 ! ma tendre, ma  
 ! Elle ne s'arrache  
 presses, un même senti-  
 ment; soupçons, reproches,  
 est éclairci, tout est ou-  
 vert parlé, ils se sont en-  
 - ils besoin de s'expli-  
 ment, ils en sont sûrs, et  
 leurs larmes se confon-  
 des enveloppe, le bonheur  
 l'univers s'écroule.

Je n'ai pas de peindre ces  
 même qui en jouissent  
 ils ? N'est-ce pas là une  
 si vives, qu'elle se re-  
 p, et que c'est pour l'âme  
 par sorte de tourment de  
 ces d'expressions pour la  
 qu'les grandes passions,  
 qui ont enfané l'enregin  
 ; mais poussées à un cer-  
 les la dépassent, et se tai-  
 touchent aux cieux.

facilement qu'après de  
 mal oublia bientôt qu'il  
 chez mistress Birtan; il  
 haïr de contempler cette  
 dont la généreuse ten-  
 pas craint de rentrer  
 son dont on l'avait chas-  
 sayer pour lui, mistress  
 mort. Quand le premier  
 jour fut un peu calmé, ils  
 mutuellement leur cœur  
 se prirent à rappeler les  
 Edmond avait été sur le  
 entre son attentive garde;  
 les motifs de son silence;  
 approuvait tous; elle-  
 ment aux différents mou-  
 vait éprouvés. Dans cet  
 paraient au rien blâmer :  
 jamais bien; ils se trou-  
 eux, qu'il leur semblait  
 un enchevêtrement de cir-

constances n'aurait pu leur donner un  
 si grand bonheur.

Ils se quittèrent cependant, mais c'é-  
 tait pour se revoir; sans se l'être dit,  
 ils sentaient qu'ils ne pouvaient plus  
 vivre séparés. Mille obstacles s'oppo-  
 saient sans doute encore à leur union;  
 mais ils étaient sûrs de les renverser,  
 car il n'y avait plus pour eux d'impos-  
 sible que de vivre l'un sans l'autre. En  
 rentrant, sir Edmond eut à essuyer les  
 reproches hautains de mistress Birtan,  
 les tendres plaintes de plusieurs femmes,  
 et le silence dédaigneux de lady Sumer-  
 hill; mais il ne fit attention à rien; il  
 ne répondit à personne; tout lui sem-  
 blait indifférent : il avait fini de vivre  
 pour ce jour-là; il ne devait voir Mal-  
 vina que le lendemain.

Chaque jour il revient auprès d'elle, et  
 le charme d'être ensemble s'est telle-  
 ment augmenté par les peines qu'ils ont  
 endurées, qu'ils ne pensent plus à rien  
 qu'à en jouir. Heureux de se voir, de  
 s'aimer, de se le dire, dans cette douce  
 occupation le temps passe pour eux sans  
 qu'ils y songent; et, ravis de la félicité  
 dont ils jouissent, ils ne pensent même  
 pas aux moyens de la rendre durable.

Cependant, tout absorbée qu'était Mal-  
 vina par son amour, l'image de Louise la  
 poursuivait souvent, elle ne pouvait ou-  
 blier l'étonnante situation de cette femme  
 infortunée, et plus d'une fois ce pénible  
 souvenir vint altérer le plaisir qu'elle  
 prenait aux discours passionnés d'Ed-  
 mond : enfin, ne pouvant pas lui cacher  
 plus long-temps combien cette idée l'oc-  
 cupait, elle se résolut un jour à lui en  
 parler. En l'écoulant, il rougit, il hé-  
 sita; puis, tenant les deux mains de son  
 amie contre son cœur : « Vous saurez  
 tout, lui dit-il; ce n'est pas à vous que  
 je veux rien cacher désormais; mais,  
 Malvina, en me voyant tel que je fus  
 jadis, n'oubliez pas ce que vous m'avez  
 fait maintenant; n'oubliez pas qu'Ed-  
 mond, épris de Malvina, n'est plus ce  
 volage, ce parjure, cet insensible Ed-  
 mond que vous allez retrouver dans le  
 passé. O ma Malvina ! grâce, grâce, d'a-



vance pour des torts dont vous m'avez si bien guéri!— Que me demandez-vous, et que pouvez-vous craindre, Edmond? répondit-elle en soupirant : ne savez-vous pas jusqu'où va la faiblesse de ce cœur tout à vous? Hélas! quels que soient les torts que vous allez m'avouer, ils pourront m'affliger beaucoup, sans doute, mais non pas m'empêcher de vous aimer. — Songez encore, Malvina, continua-t-il, que c'est aux yeux de celle dont l'estime m'est la plus précieuse que je vais avoir le courage de me montrer coupable; que, pour satisfaire la vérité, je me résous à encourir votre mépris, et qu'enfin c'est pour vous mériter davantage que je m'expose peut-être à vous perdre pour toujours. — Edmond, interrompit-elle en souriant, qu'avez-vous besoin de chercher à séduire votre juge? Ah! fiez-vous à ma tendresse du soin de vous défendre; c'est elle qui saura atténuer toutes vos fautes, excuser toutes vos erreurs; qui sera plus ingénieux que moi à vous justifier et à découvrir les moyens de vous croire innocent? qui desire davantage de vous trouver tel? Personne, pas même vous-même.

Alors Edmond, sûr de son pouvoir, s'assit aux pieds de Malvina, et, les yeux fixés sur les siens, afin de pénétrer jusqu'aux moindres sensations qu'allait faire naître son récit, il commença en ces termes :

## CHAPITRE XII.

### HISTOIRE DE L'AMOUR.

« Il y a sept ans à peu près que mistress Burton partit pour faire un voyage à Londres. Comme je n'avais qu'elle pour veiller sur ma conduite, et que déjà les agacements auxquels je me livrais quoique j'eusse à peine dix-neuf ans la faisaient trembler pour la suite, elle voulut m'emmener avec elle. J'y aurais consenti avec plaisir, si M. Clare, un de mes amis, ne m'avait conjuré de rester à Edimbourg pour être témoin de son mariage.

Je laissai donc partir mistress E et, au bout de quelques jours, on me présenta à sa jeune épouse. M. Clare était alors du même âge qu'elle et dans tout l'éclat de la fraîcheur de la beauté; elle me plut, et je l'aussitôt le projet de m'en faire aimer. Ne vous récriez pas, Malvina : je ne croyais pas à la vertu des femmes; je pensais que la plus honnête d'elles était celle qui avait le moins d'amour, et avec l'idée qu'aucune ne pouvait passer, il me semblait fort indifférent pour mon ami, que ce fût moi ou un autre qui fût celui de sa femme. Mais mistress Clare résista à mes premières attaques; je lui trouvai l'âme une sorte de fanatisme pour la pureté, que je taxai de préjugé, et quel je pensai qu'il me serait facile de la faire renoncer; mais, d'un autre côté, je m'aperçus qu'elle aimait tendrement son mari, et qu'ainsi, loin de céder dans son cœur, elle me tenait d'un en jour dans un plus grand équilibre. Comme je n'étais pas aimé d'elle, cette découverte m'affligea d'abord; mais, d'ailleurs, j'étais intimement persuadé alors qu'il n'y avait point de femme qui n'eût ses moments de faiblesse, ni de vertu qui ne cédât à la sévérité et à l'occasion, et je me disais pas, si je voulais m'en donner la peine, de finir par triompher de mistress Clare. Aucun succès n'avait encore couronné mes efforts, lorsqu'un nouvel objet vint allumer de nouveaux desirs dans mon sein. Mistress Clare eut une sœur auprès d'elle; je vis qu'elle n'avait que seize ans, elle était fraîche, innocente et tendre; ses yeux bleus peignaient la volupté qu'elle ne pensait ignorer encore. Je n'eus pas de peine à mot à dire pour obtenir son amour; elle ne me laissa pas même la peine de lui en demander l'aveu; elle m'aima tant de promptitude et d'abandon que cette facilité aurait peut-être satisfait mes desirs, si mistress Clare, au lieu de mon assidue auprès de sa sœur, croyant avoir de justes sujets de

mon, etc. Tout à l'heure  
plus parler. Cet absten-  
sient toute ma tendresse;  
moi, je me plaignais, et  
dit à moi : en possession  
de peu de temps, cette  
ma, cette inquiétude d'i-  
avais prise pour de l'a-  
le clairement que je n'a-  
à Louise. Je la vis moins  
un alarme, et me fit part  
: mes reproches ma fi-  
la vis plus du tout. Alors,  
suspense, elle déposa dans  
sur et le repentir de sa  
meilleur qu'elle soupçon-  
nait. A la première men-  
tion, mistress Clare  
toute l'indignation de  
qu'elle, pour me faire rougir  
et me prescrire le seul  
sûr de les réparer. Lors  
à chacun de mistress Clare  
effusées, j'étais bien ré-  
et me sentir encore, et  
un fille qui s'était donnée  
un de résistances. Capon-  
la en faveur du déshon-  
travail d'autre moyen  
ler à un autre. La lettre  
me m'arriva chez un de  
b j'avais été passer quel-  
lord Derby était un obli-  
vieux une à peu près, très-  
lutinait toute sa fortune,  
à jamais marié, parce que  
: changeant et capricieux  
il pouvais de trouver une  
il avait deux jours de  
me vint de lui faire épou-  
commençai par lui par-  
diage; j'appuyai sur les  
à avais être le plus dans  
lord Derby, et je finis par  
trouvent le bonheur qu'un  
voudrait sur sa vie, que,  
autre contrariant et fan-  
touché du tableau que je  
, et surtout d'une propo-  
sition, selon lui, la plus grande  
si possible, puisqu'en lui

donnant une femme je me dépouillais  
moi-même de l'immense héritage dont  
il m'avait fait don. Ce qu'il appelait ma  
générosité fut précisément ce qui le dé-  
termina : il pensa qu'il fallait que je  
fusse si sûr de son bonheur, puisque j'y  
sacrifiais toute sa fortune, qu'il devint  
plus empressé que moi-même de voir et  
de connaître miss Louise Transwley. Il  
voulut partir sur-le-champ pour Edim-  
bourg, et, à peine arrivé, que j'allasse  
aussitôt chez mistress Clare pour savoir  
quand il pourrait y être présenté. Je la  
trouvai seule; Louise était partie le jour  
même pour la terre de son père, où mis-  
triss Clare devait aller la rejoindre avant  
peu : je profitai du tête-à-tête où je me  
trouvai avec celle-ci pour lui dire le plus  
poliment possible que je ne prendrais  
jamais Louise pour ma femme, et pour  
lui faire part des propositions de milord  
Derby. Elle les rejeta avec indignation;  
elle me dit que moi seul j'avais perdu  
Louise, et que moi seul je pouvais cou-  
vrir sa faute; que les raisons que je  
donnais pour m'en excuser, ainsi que la  
réparation que j'osais lui offrir, n'é-  
taient que des bassesses indignes d'un  
homme d'honneur, et que, pour elle,  
jamais on ne la ferait consentir à voir sa  
sœur passer dans les bras d'un homme,  
tandis qu'elle portait dans son sein un  
gage de la perfidie d'un autre. Irrité de  
son refus, ainsi que de la véhémence  
qu'elle y mettait, je lui répondis que je  
n'aimais plus Louise, que je l'estimais  
peu, et que je ne l'épouserais jamais, et  
qu'ainsi, pour l'honneur de sa sœur,  
elle devait la presser elle-même d'accep-  
ter la seule ressource qui lui restait; que  
d'ailleurs j'en parlerais moi-même à  
Louise, et que j'étais sûr de l'y faire  
consentir. A ces mots, mistress Clare  
me regarda d'un air de mépris, et me  
dit : « Si je n'ai pu prévenir la honte de  
ma sœur, si tous mes efforts n'ont pu  
la sauver de votre fatale séduction, et  
ne peuvent vous engager à lui rendre la  
justice qui lui est due, croyez, du moins,  
que je la préserverai de l'ignominie que  
vous lui destinez, et que je saurai l'em-

pécher de couvrir sa faiblesse par un vil parjure. Je vais partir, je vais l'entourer de tout mon courage; nous verrons si vous saurez me l'enlever une seconde fois. » Voyant mistress Clare si déterminée, je ne songeai plus à la persuader; et, comme, dans les principes que j'avais alors, les siens ne me paraissaient qu'une exaltation romanesque, je ne me fis aucun scrupule de la tromper, et, pour prévenir l'influence de ses conseils sur sa sœur, j'engageai milord Derby à partir, le soir même, pour la terre de M. Transwley : nous courûmes toute la nuit, afin d'arriver de bonne heure le lendemain. Heureusement Louise était encore dans son appartement lorsqu'on nous introduisit auprès de son père, et elle eut le temps de se remettre de sa première surprise avant de paraître devant nous : cependant, quoiqu'elle ne descendît que quelques heures après notre arrivée, elle était si émue, si étonnée de me voir, qu'elle n'osait ni lever les yeux ni ouvrir la bouche. Sa timide, que milord Derby prit pour une sage réserve, sa coupable rougeur, qui lui parut le modeste incarnat de l'innocence, enfin l'embarras de sa contenance et la froideur qu'elle me témoignait, l'enflammerent au point qu'il put à peine retarder jusqu'au lendemain à demander cette charmante fille à son père; mais le point important était de la déterminer, et, pour y réussir, il fallait que je fusse seul avec elle : un billet adroitement glissé entre ses mains lui apprit qu'il était essentiel au bonheur de tous deux que je l'entretenisse une partie de la nuit, et un signe approbatif fut sa réponse. A minuit je me rendis chez elle : après les plus tendres caresses, je lui expliquai et les motifs qui m'empêchaient de l'épouser, et mes vœux en amenant milord Derby chez elle. A cette ouverture, elle se recréa et versa un torrent de larmes; mais bientôt je parvins à calmer sa douleur, et elle finit par se rendre à mes raisons, surtout à l'assurance que je lui donnai de la voir plus

souvent lorsqu'elle serait mariée; de sorte que, le lendemain, quand M. Transwley, ébloui de la fortune et du rang de milord Derby, appela sa fille pour lui commander de donner sa main à ce nouvel hôte, il la trouva toute prête à obéir : cependant il voulut attendre mistress Clare, et ne pouvait se résoudre à terminer cette affaire sans lui en avoir parlé; mais, comme je craignais beaucoup que la fermeté de cette jeune et vertueuse femme ne vint détruire mon ouvrage, je pressai vivement milord Derby, qui était très-disposé à hâter la conclusion de son mariage; et, d'un autre côté, prenant M. Transwley en particulier, je lui dis que, d'après le caractère connu de milord Derby, il serait très-imprudent de lui laisser le temps de réfléchir, parce que, peut-être, ne voudrait-il plus demain ce qu'il désirait fort aujourd'hui; qu'il devait bien voir que, dans toute cette affaire, je n'étais conduit que par l'amitié sincère et désintéressée qui m'attachait à sa famille, puisque le mariage de milord Derby me frustrait de tout son héritage; que je le connaissais assez pour être sûr que, s'il n'épousait pas miss Transwley, il ne se marierait jamais, et pour craindre que, malgré le goût qu'elle lui avait inspiré, par un de ces caprices auxquels il était si sujet, il ne renouât aussi vite à elle qu'il avait été prompt à la demander, si on ne le fixait pas sur-le-champ. Ces considérations déterminèrent absolument M. Transwley, et, cedant à mes conseils et aux désirs de milord Derby, il envoya chercher son notaire; le contrat fut passé le soir même, et le lendemain matin, à huit heures, milord Derby reçut la main de Louise dans la chapelle du château.

## CHAPITRE XII.

### CONTINUATION

• LA cérémonie était à peine achevée lorsque mistress Clare arriva. Je ne peindrai ni son étonnement ni sa dou-

cette recommandation, car je delle aucune des femmes qui m'ont aimé d'avoir jamais eu à se plaindre de ma probité et de mon honneur.... — Et c'est ici qu'il ose le dire ! interrompit mistress Clare en joignant ses mains avec indignation. — O ma sœur ! s'écria la tendre Louise en sanglotant, ne meprisez pas ainsi mon Edmond, et souvenez-vous que, s'il ne m'a pas jugée digne du sacrifice de sa liberté, du moins a-t-il fait celui d'une immense fortune. — Je le sais, reprit mistress Clare ; je sais que l'âme d'Edmond est, sous quelques points, grande et généreuse. Eh ! comment vous aurait-il séduit s'il n'avait eu aucunes vertus ? Mais elles sont chez lui plus pernicieuses que le vice même, et le dangereux emploi qu'il en fait porterait presque à l'exès. Au reste, toute dispute à cet égard est désormais inutile : nous n'avons plus rien à nous dire, Edmond, hâtez-vous donc de vous éloigner. Courez, volez vers ce monde brillant dont les plaisirs trompeurs auront bientôt effacé de votre souvenir l'image de nos douleurs, mais qui n'auront pas toujours, j'espère, le pouvoir d'étouffer vos remords. Adieu, et que cet instant soit le dernier qui nous voie réunis. »

Je les quittai aussitôt, et le lendemain, après avoir pris congé de M. Franksley et de milord Derby, je partis pour Londres, où je fus joindre mistress Hinton. J'y passai plusieurs mois au sein des sociétés les plus brillantes, et accueilli par les femmes les plus aimables, de sorte que j'eus bientôt oublié jusqu'à l'existence de Louise.

Vers la fin de l'automne, ma tante me proposa de l'accompagner aux eaux de Bath : c'était la saison ou tout ce que l'Angleterre a de plus brillant et de plus magnifique s'y rend en foule ; aussi acceptai-je cette offre avec empressement ; car, dans ce temps de reprobation, ma chère Malvina, tout ce qui m'offrait de nouvelles distractions me semblait le seul bien véritable. Je ne savais pas alors que, si la dissipation est partout, la félicité n'a qu'une place :

mon cœur était encore étranger à l'amour ; il devait l'être, je n'avais pas vu Malvina. — O Edmond ! s'écria-t-elle, que vous lisez bien dans ce faible cœur ! que vous y voyez aisément combien cet amour que Malvina seule a su vous inspirer vous absorbe, malgré elle, de tous vos torts !.... Mais continuez votre récit ; apprenez-moi par quelle étrange aventure cette intéressante Louise s'est vue obligée de se cacher à tous les yeux.

En arrivant à Bath, continua Edmond, j'appris que milord Derby y était depuis peu avec sa jeune épouse. Cette nouvelle m'affligea ; je ne crus pas néanmoins que leur présence m'obligera à quitter les eaux ; mais, pour ne pas enfreindre tout-à-fait ma promesse, je résolus de voir Louise le plus rarement possible, et même pas du tout, si la politesse le permettait. Je ne fus pas maître d'exécuter mon projet : mistress Hinton, qui ignorait mes liaisons avec lady Derby, me demanda mon bras pour l'accompagner chez cette dame ; et, n'ayant aucun prétexte plausible pour la refuser, j'y fus.

Comme Louise n'ignorait pas mon arrivée à Bath, elle s'attendait bien à me voir : cependant l'émotion qu'elle éprouva lorsque j'entraînai sous son toit des plus vives couleurs, et donna à toutes ses manières une vivacité que je ne lui avais jamais vue, et qui me parut d'autant plus piquante, qu'elle evita constamment de me parler, et affecta de me traiter avec une froideur marquée. Cependant je n'eus pas de peine à voir qu'elle n'agissait qu'avec effort, et que je n'avais rien perdu dans son cœur. Je la considérai plus attentivement ; jamais elle ne m'avait semblé si charmante : elle était grande, son maintien avait pris plus d'assurance, sa physionomie plus de finesse, son teint plus d'éclat et de fraîcheur ; d'ailleurs, sa grosseur, qui était déjà assez avancée, jetait sur elle un voile d'intérêt dont je ne pouvais me défendre. Je la retrouvai toujours dans les bals et les assemblées, où elle remportait tous les

suffrages; je la vis souvent chez elle, plusieurs fois je la trouvais seule..... Malvina, je n'entrerais point dans l'inutile détail de tout ce qui contribua à nous rapprocher l'un de l'autre; qu'il vous suffise de savoir que Louise, plus tendre, plus faible que jamais, oublia tous ses devoirs pour moi, et me rendit tous les droits que son hymen m'avait fait perdre. Vous me condamnez, Malvina; je lis aisément dans vos yeux l'indignation que ma conduite vous inspire; mais combien me blâmez-vous plus encore quand vous saurez que ce ne fut ni l'amour qu'éprouvait Louise, ni l'intérêt qu'elle m'inspirait, mais la vanité seule qui me poussa à enfreindre mes serments! J'aurais pu, sans doute, résister aux desirs que les charmes de Louise avaient fait naître, mais toutes les femmes de Bath lui cédaient la palme de la beauté: tous les hommes vantaient sa sagesse et se plaignaient de sa froideur: c'en fut assez pour moi, et l'orgueil de triompher d'elle aux yeux de tous effaça toute autre considération.

Votre liaison dura long-temps; et, comme la sécurité de milord Derby ne mettait aucun obstacle à nos rendez-vous, je commençais à m'en dégouter sérieusement, lorsqu'un amant rebuté de milady Derby épia sa conduite, devina notre intrigue, et se hâta d'en aller instruire milord Derby. Celui-ci feignit de n'en rien croire; cependant il voulut s'en assurer; et, comme son extrême confiance nous faisait négliger toute précaution, il lui fut aisé de nous surprendre. Je ne perdrai pas l'excès de sa furie: plus il était loin de soupçonner son malheur, plus il lui sembla impossible de le supporter sans en tirer une vengeance éclatante: mais, par une suite de cette bizarrerie capricieuse qui faisait l'essence de son caractère, sa colère se tourna beaucoup plus contre sa femme que contre moi; et, renfermant sa rage au fond de son cœur, il vint me trouver chez moi, et me dit que, si je consentais à l'aider à obtenir le divorce avec lady Derby, en soutenant devant

les tribunaux que j'étais le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein, il me rendrait son ancienne amitié, ainsi que tous mes droits à son héritage. — Je rejetai sa proposition avec mépris, et je cherchai à détourner toute sa colère sur moi, en l'assurant que milady Derby avait long-temps résisté à mes poursuites; que j'avais employé auprès d'elle tout ce que l'art de la séduction a de plus insinuant; qu'elle serait encore innocente si je n'avais, pour ainsi dire, usé de violence pour triompher d'elle; que je pouvais d'autant moins affirmer ce qu'il exigeait de moi, que le moment de faiblesse qu'il avait surpris étant le seul qu'elle avait à se reprocher, l'enfant qu'elle allait mettre au jour était bien à lui, et, par conséquent, devait être son unique héritier. Il ne me donna pas le temps d'achever; et, m'interrompant avec une fureur concentrée, il me dit: — Puisque vous vouliez me tromper encore, il fallait mieux instruire votre infâme complice; et, puisqu'elle ne pouvait me nier son honteux adultère, lui ordonner, du moins, de me taire qu'elle était déshonorée lorsque vous êtes la perfidie de m'engager à lui donner ma main. J'ai effrayé Louise par mes menaces, et la faible et lâche créature m'a tout avoué. Je sais à quelle époque remonte votre criminel commerce avec elle, et vous croyez bien que je ne regarderai jamais comme mon enfant le vil fruit de vos amours: mais, je vous le propose encore une fois, aidez-moi à me venger, et tout vous est pardonné: je n'ai point de témoin du crime de Louise; servez-m'en, accusez-la, et.... — Si tout autre que vous, interrompis-je brusquement, osait me faire une semblable proposition, c'est l'épée à la main que je lui aurais répondu; mais, en faveur des torts que j'ai eus avec vous, surtout à cause de votre âge, je consens à ne point punir, comme je le devrais, l'insolence d'une demande qui semble me croire capable de me déshonorer pour de méprisables richesses. — Ne craignez pas que je la



réitéra une troisième fois, répliqua lord Derby avec une sombre tranquillité, j'ai fini avec vous; mais, puisque vos refus m'obligent à renoncer à une vengeance publique, promettez-moi, du moins, d'enlever dans l'oubli cette odieuse affaire. » Je lui'y engageai par serment; mais, quand je voulus lui demander à mon tour de traiter sa femme avec douceur, et d'avoir pour elle de généreux procédés, il me serra la main avec une sorte d'agitation convulsive, et me dit d'un ton effrayant, mais moins encore que le sourire qui l'accompagnait, que je ne m'inquiétasse pas du sort de Louise; qu'il voyait assez, par l'immense sacrifice que je consentais à lui faire, à quel point elle m'était chère, et qu'avant peu je n'aurais plus rien à redouter pour elle. Je lui demandai ce qu'il voulait dire; il me répondit qu'il n'avait aucune explication à me donner; et, comme je m'aperçus que mes tendres sollicitudes pour Louise ne servaient qu'à l'irriter davantage, je me tus: alors il me quitta, et le lendemain j'appris qu'il était parti, dans la nuit, avec sa femme, pour une terre éloignée qu'il possédait dans le Northumberland.

« Cette aventure m'attrista pendant plusieurs jours, au point de me faire renoncer à tous les plaisirs. Mistress Burton, qui avait entendu parler vaguement de mon intrigue avec lady Derby, crut que ma peine ne venait que de son départ; et, pour y faire diversion, elle me proposa de retourner à Londres. J'y consentis, et j'avoue, à ma honte, qu'il ne me fallut pas un long séjour dans cette capitale pour effacer presque entièrement le souvenir de Louise. Je renouai d'anciennes liaisons, j'en formai de nouvelles: aussi refusai-je d'accompagner mistress Burton lorsqu'elle voulut retourner à Edimbourg; j'eus même une secrète joie à la voir partir; car, quoique je serouasse assez son joug, elle était le seul frein qui m'arrêtait; et, à peine fus-je délivré de sa surveillance, que je me livrai avec excès à tous ces plaisirs désordonnés qu'une

jeunesse égarée croit être le bonheur, mais qu'un cœur vraiment touché regrette d'avoir connus, et ne regarde plus qu'avec mépris.

« O Malvina! daignez jeter un voile sur ce temps honteux de ma vie! que vos chastes regards s'en écarterent, et que votre innocente pensée ne s'y arrête jamais! Sur tout soyez bien sûre que les insenses qui consomment leur vie dans les plaisirs d'une grossière volupté méritent plus encore la pitié que la colère: en donnant tout à leurs sens et rien à leur cœur, ils éprouvent un vide que la multiplicité de leurs jouissances ne peut jamais remplir; la débauche, en les dégradant, leur ôte le pouvoir d'aimer, sans leur en ôter le besoin. Intérieurement tourmentés par le sentiment de leur bassesse et celui de leur noble origine, ils voudraient cesser d'être hommes pour se délivrer de leur conscience et se plonger sans remords dans leurs vils excès; mais c'est en vain: ils ne peuvent étouffer cette ame qu'ils portent dans leur sein, et, jusqu'au dernier de leurs jours, ils la sentent au-dedans d'eux qui les poursuit, les condamne, les déchire, et leur reproche éternellement l'avalissement où ils l'ont réduite. O Malvina! ma bienfaitrice et mon amie! sans vous, tel eût été mon sort; sans vous, mon cœur, étranger à l'amour, n'aurait jamais connu cette félicité suprême, partage de la vertu et d'un sentiment mutuel, cette union intime et délicieuse de deux âmes qui s'entendent et se répondent; c'est vous qui m'avez sauvé de ma perte; et, si je ne vous adorais pas comme l'objet du plus ardent amour, comme la plus parfaite des créatures, je vous adorerais encore comme celle à qui je dois plus qu'à la divinité même, puisqu'elle ne m'avait donné que la vie, et que vous m'avez donné le bonheur. »

En parlant ainsi Edmond, la tête penchée sur les mains de Malvina, les arrosait de ses larmes brillantes; elle le regarda en silence: quel regard, quel discours en aurait dit autant?



Après un de ces silences où l'âme recueille en un instant des siècles de jouissances, Edmond continua en ces termes :

« J'avais été invité à une fête superbe chez la duchesse de Péterborough. Cette femme, si célèbre et si belle, avait ainsi-ment enflammé les desirs d'un homme qui en éprouvait autant qu'il voyait de beautés nouvelles. Le soir, en souper, placé près d'elle, je l'entretenais à voix basse; je la voyais feindre de s'attendrir à la peinture d'un amour que je ne sentais pas, et déjà je pouvais prévoir l'instant où sa coquetterie couronnerait mes desirs fugitifs, lorsque j'entendis quelqu'un auprès de moi donner lady Derby. A ce nom, je me tournai involontairement, et je tressaillis d'effroi en entendant dire qu'elle était morte. Les détails qu'on donna sur cette funeste nouvelle me me la confirmèrent que trop; et dès lors je devins insensible aux plaisirs qui m'entouraient et aux prévenances marquées de la reine et tendre duchesse de Péterborough. Ce n'est pas que j'aimasse Louise; mais l'idée d'avoir séduit cette jeune fleur à son aurore, et d'avoir contribué à sa mort prématurée, me causa un si violent remords, que Londres n'eut plus de plaisirs pour m'en distraire, et que je ne songeai plus qu'à le quitter.

« Comme il fallait traverser le Northumberland pour retourner en Écosse, le desir de savoir quelques détails sur le sort de l'infortunée Louise me déterminait à passer près de la terre qu'elle avait habitée dans cette province, et où l'on m'avait assuré qu'elle était morte. Je me décidai même à m'y arrêter tout un jour, dans le cas où milord Derby n'y serait pas; et, en conséquence, après avoir laissé ma chaise à Durham, qui était la ville la plus voisine de Derby-Hall, et où le sort de Louise était l'objet d'un deuil universel, je partis seul et à pied pour cette fatale terre. Le chemin qui y conduisait n'était pas facile; il me fallait traverser de hautes et sombres montagnes, serpenter dans de

stériles bruyères, lorsqu'un brouillard épais vint encore augmenter les difficultés de la route, au point que, ne pouvant plus la reconnaître, je m'égarai. Je marchai long-temps sans trouver vestige d'habitation humaine; tout ce canton était inculte et sauvage : cependant, vers la chute du jour, le brouillard s'étant un peu dissipé, j'entrevis de loin un village, et je m'y acheminais, quand, à travers quelques genêts sauvages parsemés sur la montagne, j'aperçus une femme assez bien vêtue qui paraissait monter péniblement vers une chaumière isolée qui se distinguait dans le lointain. La tournure de cette femme m'agita singulièrement, parce qu'il me sembla reconnaître celle de mistress Clare. Ne pouvant supporter cette incertitude, je m'élançai légèrement après elle; je l'eus bientôt atteinte, et, le bruit de ma marche lui ayant fait tourner la tête, je n'eus plus aucun doute; elle me reconnut aussi; tout son corps trembla, et elle s'écria avec effroi : « O Dieu ! quelle est donc la fatale puissance qui attache cet homme infernal à tous mes pas ? — Mistress Clare, lui dis-je avec une agitation qui me permettait à peine de lui parler, j'étais venu à Derby-Hall, en proie au plus poignant remords, pour répandre sur la tombe de Louise les larmes que je devais à sa perte : je me suis égaré dans une route, et je ne saurais trop m'en féliciter, puisque je vous ai rencontrée; je vous vois, un trait de lumière a pénétré mon âme; sans doute, puisque vous êtes ici, Louise existe encore..... — Non, non, non, interrompit mistress Clare précipitamment et regardant autour d'elle d'un air effrayé. — Ne me cachez rien, lui répliquai-je impétueusement; ce secret m'appartient comme à vous, et je saurai le découvrir en dépit de tous vos efforts : je vois là-bas une cabane solitaire; un pressentiment me crie que j'y trouverai les éclaircissements que vous me refusez, et j'y cours. — Arrêtez, arrêtez, s'écria-t-elle en s'efforçant de me retenir, ou plutôt allez, courez, homme.

barbare, détruisez tout mon ouvrage; mais n'espérez pas remettre votre victime sous la puissance du tyran auquel vous l'avez unie; votre seule vue va la plonger dans ce tombeau dont je ne l'ai arracher que par miracle, et où on voulait l'enfermer toute vivante. — Non, repliquai-je, non, je ne veux point la voir; il me suffit de savoir qu'elle existe. O chère mistress Clare! c'est donc vous qui l'avez sauvée! c'est donc vous qui m'arrachez à l'affreux repentir qui me déchirait! que je bénisse mille fois cette main protectrice!... — Laissez-moi, laissez-moi, interrompit-elle en se reculant, vos bénédictions me font horreur; je gemirai toute ma vie d'avoir été forcée de vous mettre dans une confiance qui soulage votre barbare cœur du remords dont il m'eût été doux de le voir dévoré. — Chère mistress Clare! lui dis-je, pourquoi tant de violence dans votre colère? les faiblesses de l'amour sont-elles donc des crimes aux yeux de votre sévère vertu? — Non, repliqua-t-elle; aussi ma sœur infortunée est-elle l'objet de ma plus tendre indulgence; mais vous, qui, toujours insensible, l'avez conduite de sang-froid à l'oubli de ses devoirs, vous, qui, par un sordide et infâme intérêt dont on vous avait jugé incapable jusqu'à présent, avez dévoilé vous-même ses faiblesses à son mari... — Quelle execrable calomnie! interrompis-je vivement; qui a osé me taxer d'une si horrible lâcheté? — Milord Derby lui-même, répondit mistress Clare; et, quelque éloigné qu'un pareil trait me parût être de votre caractère, je ne sais s'il est une méchanceté qu'on ne doive pas attendre de vous. — Je lui expliquai, en peu de mots, tout ce qui s'était passé entre milord Derby et moi. — Je conviens, dit-elle, que votre récit me paraît plus vraisemblable que celui qu'on m'avait fait; mais, que vous soyez coupable ou non de la bassesse qu'on vous impute, mon mépris peut s'en augmenter, mais non pas ma haine. Oh, je vous hais, Edmond; vous êtes le destructeur de Louise, vous avez em-

poisonné le bonheur de toute ma vie. — Je conviens, interrompis-je, que j'ai tellement mérité ces sentiments de votre part, que je ne tenterai même pas de les atténuer; je ne vous demande plus que quelques détails sur l'étrange résurrection de Louise, et à l'instant je m'en irai pour jamais de vos yeux et des siens.

## CHAPITRE XLIII.

### CONTINUATION.

« Aussitôt que milord Derby eut amené ici sa déplorable épouse, me dit mistress Clare, en parlant très-vite et comme empressée d'abréger un récit qui me retenait près d'elle, il la renferma dans une tour isolée du château, et là il lui déclara qu'elle n'en sortirait de sa vie; qu'elle ne verrait jamais l'enfant dont elle allait devenir mère, et qu'elle serait éternellement privée des nouvelles de ses plus chers amis. Ces terribles menaces jetèrent Louise au désespoir, et elle tomba dans un sombre accablement qui la mit hors d'état de trouver les moyens de se soustraire à son sort et de me faire parvenir de ses nouvelles. Cependant je ne savais ce qu'elle était devenue: en vain j'écrivais à Bath, en vain je m'informais à Edimbourg à tous les gens de milord Derby; ils étaient dans la même ignorance que moi, et tout était muet quand je parlais de Louise. Pourtant, à la fin, à force de recherches et de soins, je parvins à découvrir sa retraite dans le Northumberland. J'y accourus aussitôt; milord Derby, surpris de me voir, me reçut fort mal; mais, peu sensible à ses injures, ne songeant qu'à Louise, ne voulant voir que Louise, je ne me laissai point effrayer par de vaines menaces et, mon ardente amitié l'emportant à la fin, je fus introduite auprès de ma sœur. En entrant dans l'horrible appartement qu'elle habitait je tressaillis; lord Derby s'aperçut de mon effroi, et me fixant d'un air sombre: — Regardez bien cet asile, dit-il, c'est celui où doit vivre et

même créature qui m'a trahi, senti à vous y laisser pénétrer, que vos soins la sauveront d'une mort qu'elle ne mérite pas : je jurer sa vie, pour qu'elle expie son crime. Restez auprès d'elle après ses couches ; je m'en irai jusqu'à cette époque : alors fin, alors il faudra vous retenir la plus revoir ; et le fruit de son deshonneur lui sera enlevé par lui ; il vivra pour porter la honte de sa mère, mais ni l'un ni l'autre n'aura jamais connaissance de son sort. - En finissant ces paroles, et je l'entendis qui retint nous les portes épaisses de son lit. Je me jetai dans les bras de lui ; nous confondîmes nos larmes ; ses larmes ne pouvaient apporter un soulagement à sa situation ; aux moyens que je pourrais employer pour la sauver ; il était résolu à mourir. - En finissant ces principes si sévères et si inflexibles, que, s'il avait connu la prudence de ma sœur, il eût dû se proposer à apaiser la colère de son père, qu'il l'adoucît : d'un autre côté, prisonnière, et n'ayant aucune communication avec les gens du dehors, le hasard vint à mon secours. Derby étant parti au bout de quelques jours, la joie qu'en éprouva sa sœur, ainsi que celle qu'elle éprouva en me voyant, avança sa grossesse, elle fut saisie de convulsions et prématurées ; et, malgré les terribles recommandations de Derby pour nous tenir sequestrés du monde, on ne put pas lui faire venir un médecin. - Il me parut honnête et digne d'être ouvert mon cœur, je lui exposai la situation de Louise, et le moyen de l'aider à la sauver. Touché de la bonté de son malheur, il me dit tout ce que je voulais. En finissant, il commença par déclarer que, dans le plus imminent danger, la nouvelle, en effrayant nos

gardiens, les fit relâcher un peu de la surveillance qu'ils exerçaient sur nous. Je fus libre d'aller et de venir dans le château, et cette liberté me permit de prendre tous les arrangements nécessaires au plan que j'avais concerté. Je me procurai, comme garde, une bonne femme que je gagnai en secret, et qui est la propriétaire de la chaumière que vous voyez là-bas. Lorsque Louise fut assez bien remise de ses couches pour être en état de marcher, mon honnête docteur dit dans toute la maison qu'elle était sans ressources ; et, passant la nuit auprès d'elle avec moi et la garde, comme pour ne pas la quitter, disait-il, durant son agonie, nous profitâmes de ce temps pour la faire évader avec son enfant. Une chaise, que le docteur avait eu soin de faire venir à une porte du parc, la conduisit dans l'asile où elle est maintenant, et une figure que nous habillâmes remplaça Louise dans son lit. Le lendemain matin, la nouvelle de la mort de ma sœur fut répandue dans toute la maison : je dis que je voulais me charger seule du soin de la placer dans son cercueil ; j'enveloppai soigneusement la figure d'un linceul funèbre ; je la fis enterrer avec appareil, sans que personne soupçonnât le moindre soupçon de mon artifice ; et, aussitôt que j'eus rendu les derniers devoirs aux restes supposés de ma sœur, je quittai promptement le château et me hâtai de venir rejoindre ma chère Louise, dont la faiblesse ne lui avait pas permis de venir plus loin que cette chaumière, distante tout au plus de six milles de Derby-Hall. Depuis trois semaines, elle y est malade et hors d'état d'être transportée ailleurs ; j'espère cependant la rendre à la vie, et alors lui trouver un asile ignoré où elle puisse traîner ses déplorables jours, et jouir en paix des seules consolations qui lui restent, la vue de son fils et les visites de sa sœur. - En finissant ce récit, malheureuse Clare fondit en larmes ; je sentis les miennes couler à l'idée du sort de Louise et de l'existence de son fils, qui était aussi le mien. Je déclarai à mis-

triss Clare que j'entendais me charger seul de l'entretien de la mère et de l'enfant, et que ce serait à elle que je ferais passer, chaque année, la somme qu'elle jugerait à propos de prescrire pour cet objet, afin d'éviter à Louise un souvenir et une obligation qui lui paraîtraient peut-être pénibles. Mais mistress Clare, loin d'accueillir ma proposition, s'écria « qu'elle seule avait sauvé sa sœur, et qu'elle seule jouirait du doux plaisir de la faire vivre. Et, si je pouvais jamais le partager, continua-t-elle, croyez-vous que ce fût avec le barbare auteur de sa destruction ? » Je l'interrompis, et lui fis approuver du moins la résolution où j'étais de mettre en dépôt, chaque année, la somme que je destinais à Louise, afin d'en faire, par la suite, une ressource assurée pour son fils. Cet article réglé, nous jurâmes tous deux qu'aucune circonstance ne nous ferait révéler le terrible secret qu'elle venait de me confier, et nous nous séparâmes.

« Je revins à Edimbourg : quelques mois après mon retour, j'appris la mort de M. Clare; et je sus que sa veuve, ruinée par les mauvaises affaires de son mari, avait racheté de ses créanciers, avec le secours de M. Transwicy, son père, la terre de Clare-Seat, qu'elle affectionnait beaucoup, et où elle s'était définitivement fixée. La crainte que sa situation dépendante ne lui permit plus de subvenir à l'entretien de Louise me décida à lui écrire pour la conjurer de me donner les moyens d'être utile à sa sœur. Au bout de quelques jours, ma lettre me fut renvoyée avec mépris; je trouvai seulement, sous l'adresse, deux lignes de la main de mistress Clare, qui me disaient « que tous mes efforts n'avaient pas avili sa sœur au point de la faire consentir à recevoir des secours de la main de son suborneur; que j'étais le dernier des hommes duquel elle voudût en accepter; qu'elle me priait de ne plus la faire souvenir de mon existence, et de réserver la bonne volonté que je montrais pour le temps où mon fils pourrait avoir besoin de moi. »

« Depuis cette époque ton nicaion a été interrompue triss Clare et moi; elle a ton sans réponse les lettres qu'vais pour m'informer de ignora ou et comment existi heureuse victime; je n'ai lord Derby, qui, fixa dans terres, n'a plus reparu à Ed cinq années d'intervalle co à effacer cette triste histo souvenir, quand votre sa avec mistress Clare vint é mes craintes et rouvrir toute Qu'ajouterai-je encore, Ma savez ce qui s'est passé depe vez si la funeste entrevue qu vous chez Louise a assez torts; vous n'avez pas oublié que le violent désespoir é saisi brisa mon âme et m aux portes du tombeau; vo mourant, Malvina, et vo sauve; mais combien je gem bienfait si le récit que je v faire vous semble si coupab ne me jugiez plus digne de v vina l'idole de mon cœur, si, pour perdre la tendresse, laissais-tu mourir' — Edm t-elle baignée de larmes, étrangement coupable, et s le suis beaucoup en contri aimer; mais tel que vous sort désormais est de vo puis cesser de vous voir, r vie, renoncer au bonheur, q à mon amour. Il est là, co en pressant la main d'Edm son cœur; c'est là qu'il vit dont la mort seule pourr quels que soient vos torts, et ma volonté. » A cette r sionnée, Edmond transporta vina contre son sein, et, d d'un amant adoré, l'imag comme la crainte de l'aveni rent devant la jouissance présent, et son cœur, inon réunissant tout ce qu'il av tions et de vie en faveur d'un

n'est pas un souvenir à donner au reste du monde.

## CHAPITRE XLIV.

MÉLANIE MONTAGNE.

Cependant mistress Clare s'inquiète et s'étonne de ne point voir revenir son amie. Elle veut pour s'informer des motifs de son retard. Cette lettre réveille Malvina du doux songe où elle s'enfonce, et lui rappelle que sur la terre n'existe pas seul au monde. L'instant d'après, elle apprend par mistress Birtou, qui le tient d'Anna, que mistress Birtou, Edmond, qu'elle ne pouvait pas, se livre à l'amour de la dissipation, et qu'on ne le rencontrant plus dans aucune partie de plaisir, l'avait fait suivre par M. Fenwick, et n'était assurée qu'il passait toutes ses journées chez mistress Mundy, qu'en conséquence, elle avait chargé mistress Tap d'y aller, pour s'informer avec adresse de toutes les personnes qui habitaient dans cette maison. Malvina, alarmée de l'inquiète perquisition de mistress Birtou, et rappelée à elle-même par la lettre de mistress Clare, sentit que les jours de bonheur étaient passés, et qu'il était temps de partir. Elle attendit Edmond avec impatience, et aussitôt qu'il fut venu, elle lui fit part de ce qu'elle avait appris et du projet qu'elle avait formé. — Malvina, ma tendre amie, lui dit-elle, ne peut-il que vous ayez conçu la pensée de me quitter ? Ne sommes-nous pas libres l'un et l'autre ? Qui donc nous empêche de fixer pour jamais le bonheur auprès de nous ? L'astre d'amour et du plaisir de vous voir chaque jour, j'oubliais qu'il est une félicité au-dessus de celle de vous aimer ; mais le moment est venu de la connaître, et il faut que Malvina m'apparaisse non plus seulement par le don de la main, mais par celui de sa main et de son cœur. Ne craignez pas, ma chère amie, votre défiance peut-être doit-

elle s'effrayer du bonheur de votre amour ? — Edmond ! cher Edmond ! lui dit-elle, je le sens, il m'est désormais impossible de vous résister ; et, si vous l'exigiez, je vous suivrais demain à l'autel. Mais, quand mon courage m'abandonne, c'est à votre générosité que j'ai recours ; c'est à elle que je demande de ne point abuser de votre empire, de soutenir ma faiblesse et de me rappeler des serments que vous pouvez me faire oublier. — Chère Malvina ! répondit-il, qui pourrait abuser de votre angelique douceur ? De quoi ne triompherait-elle pas ? Non, non, dussé-je être la victime de ma franchise, je ne trahirai pas votre confiance, et rien ne vous sera caché : vous saurez donc que mistress Birtou a entre ses mains un ordre de milord Sheridan, qui lui permet de vous enlever votre enfant aussitôt qu'elle vous saura mariée. — Ah ! Dieu ! s'écria Malvina en pâissant, Edmond, qu'avez-vous dit ! C'en est donc fait ! il faut renoncer à vous : — Y renoncer, Malvina ! reprit-il en la fixant avec des yeux pleins d'amour et pressant ses deux mains contre sa poitrine, y renoncer ! Qu'as-tu osé dire ? Quel blasphème viens-tu de proférer ? et comment ton cœur a-t-il permis à ta pensée de le concevoir ? Nous séparés, Malvina ! eh quoi ! ne sens-tu pas que désormais nous ne pouvons plus que mourir ou vivre ensemble ? — Edmond, reprit-elle en pleurant, j'ignore si je pourrai survivre au malheur de ne plus vous voir ; mais, n'importe, ma vie doit-elle être le prix de notre séparation, je ne hasarderai pas de voir passer Fanny, ce précieux dépôt que me confia l'amitié, entre les mains de l'odieuse mistress Birtou. Ah ! Dieu ! à cette seule idée, je sens tout mon sang fremir ; il me semble voir le ciel, la terre et Clara elle-même se révolter contre moi et me reprocher éternellement mon parjure ; et vous-même, Edmond, vous, quelle loi pourriez-vous ajouter à mes serments, quand vous m'en auriez vu violer de si saints, de si irrevocables ? Quelle confiance pourrait vous inspirer

une femme en qui la passion l'aurait emporté sur le devoir? Quel bonheur pourrait vous donner une infortunée que sa conscience déchirerait jusque dans vos bras?... — Malvina, interrompit-il, ah! vous m'êtes trop chère pour que mon bonheur me rende heureux s'il ne faisait pas le vôtre! Non, non, ne croyez pas que, pour vous posséder, je veuille troubler la paix de votre âme céleste, et irriter les cendres de votre amie, en vous ôtant son enfant; mais, femme idolâtre, tu pourrais, en m'appartenant, garder près de toi la fille de ta Clara; je jouirai des soins touchants que tu lui rendras, et te demanderai seulement de les partager quelquefois. — Ah! mon Edmond, quelle image ravissante! montrez-moi qu'elle est possible, et c'est avec délices, c'est avec transport que Malvina se donnera à vous. — Ecoutez, Malvina, reprit-il très-vivement, après-demain matin, à la petite pointe du jour, vous vous rendrez à un mille d'Edimbourg, sur le bord de la mer; là est une église abandonnée, qui fut bâtie jadis par les rois d'Ecosse, et qui sert maintenant à ceux qui professent votre religion; un prêtre catholique s'y trouvera, je vous y attendrai, et, au pied des saints autels, le ciel recevra nos vœux; mais le secret de notre union restera entre nous et lui: en sortant de l'église, je vous conduis dans une petite campagne solitaire, à quelques milles d'Edimbourg, qu'un de mes amis consent à me vendre en secret; je vous y laisse, et aussitôt je pars pour Londres; je vole chez milord Sheridan, je m'en fais connaître, estimer; il est touché de notre amour, il se rend à nos vœux; il nous laisse sa fille, j'en reçois la promesse de sa bouche, un écrit le confirme; je le pose sur mon sein, c'est le sceau de votre bonheur; je vole vers vous, Fanny vous reste, vous m'appartenez, la mort même ne nous sépare pas, et nous sommes heureux pendant l'éternité. — Malvina était si émue en l'écoutant, qu'elle fut quelques moments hors d'état de parler; la

tête penchée sur ses deux mains semblait méditer la réponse qu'il lui fallait faire. Edmond, craignant que ses réflexions ne lui fussent pas favorables, la conjurait de s'expliquer, dans des termes les plus pressants et les plus passionnés; et, tout en redoutant l'effet de sa prière, il ne pouvait en supposer la suite. L'impétueuse impatience qu'il avait à peine était prête à éclater, le rendit, après un assez long silence, Malvina vint vers lui avec une grâce à laquelle les yeux baissés et les joues rouges du plus vif incarnat. — C'est à vous, dit-elle en lui prenant la main, mais ce n'est qu'à votre retour que je puis consentir à vous donner. Partez donc, Edmond, persuader milord Sheridan; cela vous sera facile; de faux rapports ont abâtardi l'esprit, il suffira de l'éclaircir pour le rendre favorable; montrez vos généreuses dispositions en faveur de sa fille, et soyez sûr qu'il cédera. — Edmond, revenez vers Malvina, et vous verrez, quand elle sera libre de pouvoir se donner à son cœur, son cœur saura répondre au vôtre. — La voyant résister à ses prières, Edmond irrité d'être déçu dans ses espérances, et s'abandonnant à tout l'impétuosité de tout son caractère et de sa passion, s'écria avec véhémence: « Non, non, n'espère pas que je te quitte, n'espère pas que je m'éloigne avant d'avoir acquis sur toi des droits sacrés qu'invincibles; que je sois sûr que je le fais! Malvina, il faut que tu m'appartiennes, dusses-tu en être la seule et moi aussi: oui, je le jure, ta main, en dépit du monde entier, serments et de toi-même — Edmond reprit-elle avec une surprise mêlée de dignité, quel fruit espérez-vous emporter ainsi? Croyez-vous faire par la crainte celle qui a su résister à l'amour? — Ne parle point d'interrompit-il d'un ton farouche, vous trop maintenant, tu ne m'appartiens jamais — Il osa dire que je ne l'aimais s'écria-t-elle en joignant ses mains



— Non, tu ne saurais pas; si tu le, mon dévouement t'aurait toutes les instances. L'aurait obtenu l'image de ton amie aurait mis mon amour, en vain serait-ce du fond de son tombeau te l'offrir, elle ne l'aurait pas engagé, toute morte qu'elle est, l'éternité conserve sur toi une ne qu'aucune autre ne peut briser ton paisible cœur ne comment que l'amitié. — Il ose dire que je ne pas! répéta Malvina avec l'air plus douloureux. — Non, tu ne te pas comme je l'aime; l'amour ne point en tyran dans ton ame, de le commettre à la raison, aux sens; il ne te fait rien oublier. — mais! avec la dire, s'il l'emporte le devoir, m'estimeriez-vous? — Que pourrais-tu de mon estime? Ne qui doit l'occuper? Ah! tu n'as pas tant et tu penses plus souvent. — Et la conscience, Edmond, comment pourrais-tu que ses reproches commencent pas? — Malvina, s'écrier n'est pas une flamme tendre, mais un feu qui brûle, étouffe, qui dévore, il étouffe tout, jusqu'à la conscience. — O s'écria-t-elle en gémissant, si j'étais le mal que vous me faites souffrir de ma tendresse! Adieu, Malvina, dis, si tu m'aimais, pourquoi me laisserais-tu en proie à de tels tourmens? Pourquoi ne m'as-tu pas mes vœux? O ame de dévouement-tu en la pressant dans toi, si le saint engagement que je me me l'offrais que par la crainte l'aurait pas assez secret, fais plus de bien à ton amant, et l'âme même témoin que le ciel de toi et de notre bonheur. — Edmond! répondit-elle éperdue s'éloignant avec effroi, peut-être moins coupable, je ne sacrifie moi. — Eh! pourquoi serais-tu si répréhensible avec une ardeur qu'il n'est plus modérer, n'es-tu pas ne t'appartiens-tu pas? A qui

dois-tu compte de tes actions? Crains-tu l'opinion publique? Mais qu'est-elle devant le bonheur de ton amant? — O l'insensé! s'écria-t-elle en s'éloignant encore; l'insensé, qui, dans son étrange égarement, veut se dérober à lui-même le bien le plus précieux, celui qui peut seul répandre la paix sur sa vie, la vertu de sa femme! Dis-le, dis, homme aveuglé, comment ne rougiras-tu pas de recevoir ma main, si, en te la donnant, je n'avais plus qu'elle à t'offrir? — O ma Malvina, interrompit-il impétueusement, que fait à ton amour l'instant où les hommes y mettront leur acceuil? en as-tu besoin pour te donner à moi, et accorderas-tu à une de leurs institutions ce que l'excès de mon amour n'aura pu obtenir? Non, Malvina, non, le bonheur de te posséder ne doit émaner que de ta seule volonté; c'est un bien qu'il n'appartient pas aux hommes de donner, et que l'amour seul doit recevoir de l'amour. O ma bien-aimée! rien que lui entre toi et moi, que lui seul nous unisse; n'est-ce pas, ma Malvina? tu le veux! Mais, non, non, ajouta-t-il vivement et en l'entourant de ses bras; ton doux silence a été entendu de ton amant, il ne veut pas d'autre réponse. — Arrêtez, Edmond, s'écria-t-elle en s'efforçant de s'arracher d'auprès de lui. Ses efforts sont vains; en proie à son délire, il la retient contre son sein. « Arrêtez, dit-elle d'une voix faible. » Il n'écoute rien, ses lèvres ont touché celles de son amante, quelle force humaine pourrait enchaîner ses transports? l'univers entier s'écroulerait, qu'il ne l'entendrait pas. Dans cet instant, la voix seule de la vertu indignée pouvait arriver jusqu'à lui. « Laissez-moi, s'écrie Malvina avec cet accent qui commande et auquel la fureur même ne résista jamais. » Edmond éperdu obéit; elle fuit sans qu'il songe à la retenir; elle cache sa rougeur brûlante derrière un rideau qu'elle inonde de ses larmes; en vain Edmond à ses pieds veut-il obtenir son pardon; elle résiste à ses prières; elle refuse même de jeter un regard sur lui. « Par-

tez, lui dit-elle, portez; je ne vous reverrai qu'à votre retour. »

Dans le caractère indompté d'Edmond, l'orgueil l'emportait souvent sur la tendresse : il s'indigne à la fin de supplier si long-temps; et, d'une voix ou la colère se mêlant au désespoir, il l'assure que, s'il sort sans avoir obtenu sa grâce, elle ne le reverra jamais. Cette menace revolta la fière de Malvina, et, sans daigner lui parler, elle lui fait signe de la main de s'éloigner. Surpris d'un orgueil qui prétend s'élever au sien, il ne conjure plus, il ne gémît plus, il sort désespéré; mais, en arrivant chez lui, il succombe accablé sous la violence des passions qui bouillonnent dans son sein, et une fièvre ardente le saisit. Malvina l'apprend, à l'instant elle est vaincue; toute autre considération disparaît; elle croit le voir mourant une seconde fois; une seconde fois elle s'accuse d'être la cause de sa mort; et des lors il n'est plus de sacrifice qu'elle ne veuille faire, plus de devoirs qu'elle n'oublie, plus de preuve d'amour qu'elle ne soit prête à donner. « O mon Edmond ! vis pour ta Malvina, lui écrit-elle; Malvina ne veut plus vivre que pour toi : marque le lieu, le temps, l'heure ou tu veux recevoir sa foi, et elle vole aussitôt s'engager pour jamais. »

Sans doute, malgré les miracles d'amour, ce billet n'eût pas suffi pour guérir Edmond, si son indisposition avait été autre chose qu'un accès de fièvre violent, mais passager, et occasionné seulement par les agitations bouillantes et tumultueuses qu'il avait éprouvées. Des le lendemain, Malvina le vit arriver chez elle, le cœur plein de joie et de reconnaissance, et quoique repentant de son emportement de la veille, et soumis en apparence, toujours constant néanmoins dans sa volonté, et ayant déjà pris toutes les mesures nécessaires pour obliger Malvina à se trouver le lendemain matin, de bonne heure, à l'église où ils devaient recevoir la bénédiction nuptiale. Elle se sentit interdite en voyant que le moment irrévocable était enfin arrivé :

un désordre confus s'éleva dans son âme, et le souvenir de ses devoirs luttant contre le sentiment de l'amour, lui livra un cruel assaut, mais ce fut le dernier. Elle surmonta le trouble qui l'obsédait; et, quoi qu'il en pût arriver, elle devint qu'elle ne rétracterait pas sa promesse, et qu'elle se rendrait le lendemain matin à l'église indiquée.

Le combat que tenait à éprouver Malvina n'avait pas échappé aux vœux d'Edmond, et il avait senti combien il eût été plus délicat à lui de ne point lui en dire rien; mais d'un ascendant qui enchaînait Malvina malgré elle, dans une démarche qu'elle se reprochait; mais l'amour d'Edmond, il faut en convenir, était plus ardent que généreux, et malgré ses scrupules, en proie à sa bouillante impatience, il ne sut pas faire au repos de son amie le sacrifice de ses propres desirs.

Il aurait bien voulu qu'il eût été possible que Malvina l'accompagnât à Londres, sans doute elle le désirait aussi, mais elle lui fit sentir combien il eût été important de ne pas divulguer leur mariage par une démarche imprudente, avant que milord Sheridan eût donné son consentement. « Songez, Edmond, lui disait-elle, qu'il est possible qu'il se refuse à vos sollicitations, et que, dans cette terrible alternative, il est essentiel que notre union reste couverte des ombres du mystère, afin que mistress Burton n'use pas de ses droits pour venir enlever ma Fanny à sa seconde mère. » Edmond, voyant qu'à cette pensée Malvina pouvait à peine retenir ses larmes, se hâta de changer de sujet, et lui dit que, comme il savait que mistress Burton faisait épier toutes ses démarches, il avait chargé son ami, sir Charles Weynard, de découvrir un prêtre catholique qui consentît à sanctifier leur union; que ce même ami leur servirait de témoin avec mistress Moody, et qu'il n'y aurait que ces deux seules personnes dans leur confidence, puisque c'était précisément sir Charles qui consentait à lui vendre sa campagne, sous le nom de Malvina. Il fut résolu entre eux qu'aux

du monde elle passerait pour la propriétaire de ce lieu, et qu'elle crût l'avoir acheté pour y vivre une profonde retraite, avec son époux du monde et des hommes, qui s'accordait fort bien avec son caractère connu. Si Edmond parvenait à épouser milord Sheridan, il publierait son mariage, et amènerait Malvina triomphante à sa terre près de Glamorgan; si le père de Fanny restait infirme, alors Malvina ne quitterait sa retraite, et son époux ne venait y visiter que par une porte dérobée l'enclos, afin de ne mettre aucun obstacle dans leur confidence.

Mais il fallut se séparer; Edmond avait s'y résoudre; quoique certain d'attendre Malvina dans quelques heures l'encloûver à jamais, il craignait en la quittant, qu'elle ne s'abandonnât à de tristes réflexions. L'idée qu'il ne partagerait pas tout son bonheur était insupportable, et il ne put s'empêcher d'être jaloux du bonheur qu'il lui supposait. Assurément Malvina n'était pas exempte de craintes et de remords; mais enfin elle avait plus le choix de son sort, il ne se donna pas à Edmond; elle le considéra avec regret, et elle rappela tout ce qu'elle avait fait pour qu'il ne vît en elle autre chose qu'une simple amie.

## CHAPITRE XLV.

Malvina.

Un jour parut enfin; Malvina avait obtenu la nuit un repos, et, trop fatiguée de tant de tristesse, elle se leva pour aller se coucher; elle se leva avec une robe de chambre blanche, et se fit accompagner de son valet. Elle monta en sa chambre, et se fit accompagner de son valet. Elle monta en sa chambre, et se fit accompagner de son valet.

« Ma bien-aimée, toi dit-il avec une tendre inquiétude, rassurez-vous; voici l'instant du bonheur, l'instant qui va me faire oublier toutes mes peines; c'est à votre élan, à l'homme que vous avez choisi, préféré entre tous les autres, que vous allez donner cette main adorée. Calmez donc votre effroi; venez, l'autel est prêt. » En parlant ainsi, il la conduisit dans l'église; mais en mettant le pied sur le seuil de ce vaste temple, Malvina se sentit plus agitée encore. Cet autel qui allait recevoir ses serments; ces flambeaux dont la clarté pâle et vacillante n'interrompait que faiblement les épaisses ténèbres des parties reculées de l'église; ces tombes qu'elle foulait aux pieds, et qui toutes lui parlaient de Clara; ce profond silence qui régnait autour d'elle; ce sourd retentissement de ses pas, qui, résonnant dans le vide, et montant par degrés, s'élevait jusqu'à la voûte et allait y mourir : tout portait dans son âme une sorte de terreur auguste dont elle avait peine à se défendre. Cependant elle avançait lentement, appuyée sur le bras d'Edmond, quand sir Charles Weymard vint les joindre; et, après avoir salué Malvina avec un profond respect, il dit à Edmond que le prêtre venait d'arriver, et qu'il était prêt à commencer la cérémonie. Malvina ne répondit rien; Edmond, alarmé de son silence, lui en demanda la cause. « Pourquoi ma tendre amie s'effraie-t-elle? lui dit-il; craint-elle de me voir trop heureux? n'est-ce pas le moment d'écarter tous les souvenirs, toutes les incertitudes? Chère Malvina! c'est pour moi que je vous implore, surmontez votre faiblesse..... — Je n'en ai point, interrompit-elle avec un doux sourire : sans doute la majesté de ce lieu, la solennité de nos engagements remplissent mon cœur d'une sainte émotion; mais il n'hésite pas. » Comme ils approchaient de l'autel, une petite porte s'ouvrit dans le chœur, et le prêtre parut, revêtu de ses habits et un livre de liturgie à la main. La lueur des flambeaux frappait sur son visage; Malvina, les yeux baissés, ne le

regardait point; mais sir Edmond l'a reconnu, et s'écrie en fremissant : « Monsieur Prior ! » A cette voix qui frappe son oreille, M. Prior soupçonne quelle femme est devant lui, et devine son malheur. Un froid mortel se glisse dans son cœur, le livre lui échappe des mains; il n'ose s'éclaircir, il n'ose approcher : mais Malvina, quoique frappée d'une violente surprise, a senti que ce moment est unique, peut-être, pour obtenir à jamais la confiance de son amant; et, surmontant son agitation, elle s'avance vers M. Prior et lui dit, avec une dignité affectueuse : « Sans doute, ce n'est point un hasard aveugle qui vous amène ici : je reconnais, dans cet événement inattendu, la bonté d'une Providence qui veut augmenter mon bonheur en me le faisant tenir de vous, et sa justice qui se sert, pour bénir l'union de sir Edmond, de la même main qui a versé son sang, comme pour vous offrir un moyen d'expier votre faute... — Que dites-vous, Malvina? quoi! vous croyez que ma voix consacrerait un lien!... — Pourquoi en douterais-je? interrompit-elle vivement; je n'ai pas cessé de vous estimer. — M. Prior, s'écria sir Edmond en retenant à peine la colère qui commençait à bouillonner dans son sang, sur votre vie, vous ne sortirez pas d'ici sans y avoir achevé la cérémonie pour laquelle vous y fûtes appelé. — Arrêtez, sir Edmond, lui dit aussitôt Malvina avec une sorte d'élévation; songez que cette voûte céleste, où réside la majesté d'un Dieu, ne doit retentir que de paroles de paix, et déposez à ses pieds ce superbe orgueil qui ne supporte pas la moindre résistance : et vous, M. Prior, descendez dans votre conscience, osez en sonder tous les replis, assurez-vous du motif qui vous fait hésiter, et, s'il est condamnable, rougissez, et trouvez des forces pour épurer votre cœur, afin d'être digne de l'élever vers cet Être suprême que votre voix va implorer pour nous. — O mon Dieu! qu'a-t-elle dit? s'écria M. Prior éprouvé; serait-il vrai que j'eusse souillé mon cœur d'un désir coupable? et ne

puis-je l'expier qu'en sanctifiant même l'abandon de Malvina à un Dieu tout-puissant! Père céleste, tourne ce malheur; et, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi pendant, non point ce que je veux, ce que tu veux; que ta volonté soit et non la mienne. — Et moi, qu'il soit votre détermination, continue Malvina, j'atteste ici ce Dieu puissant saint autel, ces lampes sacrées, et beaux, vous tous présents devant eux; que, sir Edmond Seymour, celui que mon cœur a choisi, et demande au ciel pour époux, je tienne pour jamais à la vue et à l'air l'homme qui refuserait de benir nous. »

A cet accent, à cette empreinte de ce vif enthousiasme qui animait les traits de Malvina, M. Prior ne put plus. « J'obéis, dit-il; que ce soit, votre voix, à celle du ciel ou de ma conscience, il m'importe, j'obéis; mais soyez vous, Malvina, que, quels que soient les torts que le passé me reproche, l'avenir me prépare, cet instant, face tous, et qu'il est telle action renfermée en un seul jour la perte d'une longue vie, Malvina de Seymour Seymour, unissez vos mains et approchez-vous. » Tous deux s'élancèrent et se mirent à genoux devant l'autel. Après un moment de recueillement, M. Prior commença l'augmentation; son accent devint impétueux et tonnant en demandant à sir Edmond : *Surez-vous de protéger et d'aimer toute cette femme? Mais en admettant Malvina cette question : Surez-vous de protéger toujours cet homme? l'instinct de sa voix s'adoucit; les paroles sortirent avec lenteur de sa bouche; il se refusait à articuler une phrase; sa réponse allait déchirer son cœur. Pendant les vœux sont prononcés, M. Prior et Edmond sont époux, M. Prior appelle sur eux les bénédictions du ciel. « Soyez heureux, dit-il, et ses vœux coulaient, malgré lui, le long de ses joues; soyez heureux ensemble;*

du bonheur et de mériticorde veuille être bonheur, et vous rende chacun plus cher l'un à l'autre; vous mais, mais jusqu'à l'éternité; allez etc. Et il descendit de l'autel. ne et excellent homme, s'écria Ed- l en serrant sa main avec amitié, mais à mon emportement, à mes etc; devenez mon ami, comme avec toujours celui de cette femme, femme, de ma Malvina. Voyez-le etc., je ne m'y oppose plus: son é sera le prix du bien que je tiens etc. aujourd'hui. — M. Prior, lui son tour Malvina avec cette grace etc qui embellissait tous ses mou- etc, rappelez-vous combien de fois etc s'élevaient vers le ciel pour me etc; ah bien! je le suis main- etc, et c'est à vous, mon cher, mon etc ami, que je le dois. — Ah! etc M. Prior en leur serrant etc et lui baissant de larmes, etc un jour serai-je appelé à jouir etc de votre bonheur et de votre etc amour; mais je ne le puis etc etc sont épuisées: l'instant etc d'enchaîner Malvina est celui etc révèle tout ce qu'elle était pour etc en horreur de moi-même, et la profonde humilité d'un cœur re- etc, j'ai été, comme Miché, don- etc de mon amour pour le péché etc etc: peut-être n'y survivrai-je etc qu'est-ce que ce peu de jours etc etc à l'homme, pour qu'il etc pas etc plus tous les biens de etc en faveur d'une couronne in- etc? — Non, interrompit Malvina etc, vivez long-temps pour être la etc des malheureux, l'exemple etc et le bonheur de vos etc. — O Malvina! lui dit-il, vous avez etc mon front en me faisant sen- etc coupable égarement: laissez-moi etc mon sort; et, si le ciel juge etc de me retirer à lui, bénissez etc en mériticorde. En effet, pour- etc une longue vie? qu'y re- etc-on, si ce n'est d'épuiser jusqu'à la coupe de l'existence, et de me-

surer, dans toute son étendue, la misère qui est le partage de l'humanité? Mais vous, sir Edmond, vous, qui venez d'ob- tenir la seule félicité que le monde puisse offrir et dont il est si avare, une femme vertueuse et sensible, montrez-vous di- gne de ce bienfait en abjurant à jamais vos erreurs, pour ne vous occuper que du bonheur de cette angélique créature; que la sérénité réside toujours sur son front, comme la vertu dans son cœur; aimez-la comme elle mérite de l'être, et que jamais, jamais l'accent de sa dou- leur ne vienne retentir dans la profonde retraite où je cours m'ensevelir, et m'ap- prendre que les angoisses que j'éprouvai en vous unissant étaient un pressenti- ment funeste du malheur qui devait tom- ber sur elle. »

Alors, sans attendre de réponse, il les quitta brusquement, et disparut. Les derniers mots qu'il avait dits frappèrent tristement sur le cœur de Malvina: Ed- mond, transporté de joie, les avait à peine entendus: il ne sentait que son bonheur; il ne voyait que sa femme; il ne pouvait se rassasier de la ravissante harmonie dont ce nom faisait frémir tous ses sens. « Ma Malvina, ma femme! répétait-il hors de lui-même. » Et il la pressait dans ses bras, il la remerciait de sa complaisance, il bénissait son amour, et ne pouvait suffire aux vio- lentes émotions dont il était agité. Mal- vina, moins ardente et plus tendre, n'ai- mant pas plus, mais aimant mieux, versait de douces larmes, contemplait son Edmond, et demandait tout bas au ciel de la retirer du monde à l'instant où un époux si cher aurait cessé de trou- ver tout son bonheur auprès d'elle.

Cependant le jour commençait à pa- raître. Malvina, après avoir fait, avec un présent considérable, les plus ten- dres remerciements à mistress Moody sur ses bons offices, et mille recommanda- tions de discrétion, monta en voiture avec son époux et sir Charles Weynard, pour se rendre à la campagne que celui-ci leur avait vendue.

## CHAPITRE XLVI

DOMEUR CONJUGAL.

La maison était petite, mais élégante et commode; elle était située au milieu d'une vaste forêt qui rendait son abord difficile, et entourée d'un enclos considérable, borde de haies vives et de larges fosses. Sir Charles, après avoir installé les deux époux dans leur nouveau domicile, et partagé avec eux un frugal repas, promit de protéger lady Malvina Seymour pendant l'absence de sir Edmond, leur souhaita une prompte réunion, et les quitta.

Sir Edmond ne devait rester que deux jours auprès de Malvina, et déjà plus de huit s'étaient écoulés sans qu'il songeât à quitter sa charmante épouse, lorsqu'il reçut une lettre de sir Charles, qui lui apprenait que mistress Birton, inquiète de son absence, le faisait chercher partout, et que, la veille, mistress Moody lui avait montré une lettre qu'elle avait reçue de mistress Clare, laquelle lui annonçait qu'alarmée du silence de son amie, elle allait venir elle-même à Edimbourg s'informer de son sort, si on ne lui en donnait promptement des nouvelles.

Alors les deux époux sentirent que le moment de la séparation était arrivé : sans se parler, ils s'entendirent, et, d'un mutuel accord, leurs lèvres s'ouvrirent pour articuler ce mot fatal : *demain*.

« *Demain!* répéta douloureusement Malvina. — Oui, demain, reprit Edmond avec vivacité; mais encore quelques jours, ma Malvina, et je serai de retour ici, pres de toi, heureux comme a présent, ne voyant, ne demandant au ciel d'autre bien que de ne jamais quitter la femme idolâtrée qui remplit mon cœur. » Émue de ces tendres expressions, Malvina se jeta dans les bras de son époux; il la pressa étroitement sur son sein; et, tandis que l'amour les unissait si délicieusement, on eût dit que la nature entière cherchait à s'embellir pour eux. Caché dans les buissons, le rossignol

modulait ces cadences touchantes qui semblent partir du cœur, et qui voient mourir; une source d'eau pure jaillissait en bouillonnant sur la rive opposée, le soleil se couchait dans une mer de feu, et peu à peu les premières ombres descendant lentement sur la terre, luttaient long-temps contre ses derniers rayons, l'air il semblait que, d'accord avec ces époux, le jour quittait à regret la nature.

En retournant à la maison, Malvina tristement appuyée sur le bras d'Edmond, la tête penchée sur son épaule, fut saisie d'un léger frémissement en voyant quelques rameaux détachés se lancer dans l'air, et tomber pour jamais sur la terre : un frisson courait sous elle et les objets qui l'entouraient la fit trembler pour son bonheur, et le souvenir de cette loi terrible et inviolable qui régit toute la nature, et plus toujours le moment de la douleur à côté de celui de la plus grande espérance, remplit son cœur d'un insupportable effroi, en lui annonçant qu'elle avait fini d'être heureuse.

Ce fut en vain que, durant toute la soirée, elle chercha à se dérober à l'impression de tristesse qu'elle avait reçue, ni ses efforts, ni les caresses d'Edmond ne purent y réussir. Quoique son époux fût devant ses yeux, de sa main pour elle; et, tandis qu'il ne lui paraissait que de son retour, elle ne voyait que son départ.

Cependant le jour a reparu, la voiture est prête, l'instant fatal est arrivé. Edmond s'arrache des bras de son épouse, elle pleure et se tait; il la regarde et retombe à ses pieds : leurs larmes se confondent, mais Edmond, sentant ses forces défaillir, s'empresse d'user de celles qui lui restent, et, s'armant d'un cruel courage, il s'éloigne précipitamment. Malvina, éperdue, s'élançant après lui. « Edmond, s'écrit-elle, encore un mot, encore un adieu, ce sera le dernier. » Mais c'est en vain qu'elle appelle, déjà la voiture emportant son époux, il ne l'entendait plus : elle aperçoit la trace



ne fraîchement surpris sur le  
se entend rouler sur le pavé, en-  
la voiture qui fuit à travers les  
, et le main d'Edmond qui lui fait  
se d'adieu : frappée de l'affreux  
siment qu'elle ne doit plus le re-  
lle lui crie un dernier adieu, et  
sa connaissance sur le gazon.  
, en revenant à elle, elle se sou-  
de l'inquiétude de mistress Clare,  
des de deux mois se sont écoulés  
qu'elle est séparée de son enfant :  
note de son oubli, et tantôt bien  
vous sentis de Fanny pourra adou-  
lanceur et lui faire supporter l'ab-  
de son époux, elle se hâte d'or-  
r les apprêts de son départ, et le

lendemain ; mais, quoique son  
mit de revenir tout de suite dans  
site, elle ne peut s'en éloigner  
sûr encore tous les lieux qu'elle  
est avec son époux : tantôt elle  
pour les mieux voir ; partout  
avec un souvenir, des regrets et  
ses ; elle leur adresse ses vœux,  
se demande encore d'heureux  
l'heureux jours ! elle en avait eu,  
se demandait encore !

se fut point sans une profonde  
n que Malvina se retrouva dans  
de mistress Clare, et serra Fanny  
se serra ; mais ce plaisir ne put  
l'impression douloureuse qu'elle  
eue en se séparant d'Edmond.  
comment son ame, livrée à toutes  
lutions de l'amour, aurait-elle pu  
l'étré par les soins de l'amitié  
mresses de l'innocence ? Ce n'est  
sans un jour d'orage qu'on aper-  
zar des cieux.

, tandis que le monde n'a rien  
lue adoucir sa peine, Edmond  
guement occupé d'elle ? n'a-t-il  
pensé ? — Malvina. — Qu'un  
est ? — Aimer Malvina ? — Qu'un  
— Revoir Malvina. — Ah ! pour  
de cet accord, est-il nécessaire  
appeler que, dans son caractère  
lent que tendre, la passion était  
sente que profonde ? Ne suffit-il  
se ressouvenir qu'il est homme ?

Et cette différence qui existe entre la  
manière d'aimer des deux sexes n'est  
point rappelée ici comme un reproche,  
mais comme une simple observation des  
lois générales de la nature ; car cette  
moitié du monde à qui elle dit : *sois*  
*homme*, reçut avec la sensibilité un mé-  
lange d'ambition et de gloire ; mais celle  
à qui elle dit : *sois mère*, dut être for-  
mée toute d'amour.

Cependant mistress Birton s'étonne  
de la disparition de son neveu ; par son  
ordre, mistress Tap interroge les ser-  
vantes de la maison et celles du voisi-  
nage ; elle est bientôt informée des fré-  
quentes visites que sir Edmond rendait  
chez mistress Moody à une jeune et jolie  
dame qui ne recevait que lui, ne sortait  
jamais, et qu'on n'avait aperçue à tra-  
vers les croisées que lorsque le hasard  
lui avait fait négliger de tirer les rideaux  
qu'elle tenait constamment fermés. Mis-  
triss Birton, en apprenant tous ces dé-  
tails, entrevoit une partie de la vérité,  
et se promet bien de découvrir l'autre.  
En conséquence, elle envoie chercher  
mistress Moody, la fait entrer dans son  
cabinet, la reçoit avec grace et affabilité,  
la questionne avec adresse, lui parle  
avec intérêt de son neveu et de Malvina,  
se plaint de ce qu'ils la négligent ; assure  
que, s'ils lui confiaient leur tendresse,  
elle ne s'opposerait point à leur union,  
et affirme qu'elle ne voudrait savoir  
toute la vérité à cet égard que pour  
leur accorder leur pardon avant même  
qu'ils le demandent. Ensuite, s'adres-  
sant plus particulièrement à mistress  
Moody, elle lui fit sentir de quelle im-  
portance deviendrait pour eux tous la  
personne qui contribuerait à un rap-  
prochement si heureux, exalta la recon-  
naissance qu'on lui devrait ; et ainsi,  
attaquant tour à tour la vanité et le  
cœur de cette bonne femme, parvint à  
lui arracher un secret que ni les mena-  
ces, ni les récompenses, n'auraient pu  
lui faire avouer, mais qu'elle ne put pas  
refuser à l'espoir de jouer un rôle im-  
portant dans cette circonstance. Mistress  
Birton fut donc instruite du jour et du

lieu où Malvina avait été mariée, et, malgré la colère dont elle fut saisie à cette nouvelle, son visage ne changea point de couleur, et sa physionomie ne parut pas altérée; elle congédia mistress Moody avec une feinte douceur, se contentant de la prier de garder le silence sur ce qui venait de se passer entre elles, afin de ne pas la priver du doux plaisir de surprendre son neveu et sa nouvelle nièce.

Mais à peine fut-elle seule que, n'écoulant plus que son ressentiment, elle combina tous les moyens dont elle pourrait user pour faire casser ce mariage; et, ne doutant point que lord Stafford, oncle et tuteur de lady Sumerhill, sensiblement affecté d'un pareil événement, ne fût disposé à s'en venger, elle se préparait à sortir pour aller reunir sa colère à la sienne, quand sir Edmond se presenta tout-à-coup devant elle en habit de voyage, et lui demanda ses ordres pour Londres.

## CHAPITRE XLVII

DANGER DU MONDE.

Sir Edmond avait calculé avec Malvina que la prudence exigeait qu'il passât chez mistress Burton avant son départ, afin de lui faire part d'un voyage qu'elle ne pouvait pas ignorer, et qui pouvait servir à détourner ses soupçons; et peut-être eût-il produit cet effet si la confiance de mistress Moody n'en eût pas précédé la nouvelle. En l'écoulant, mistress Burton sut dissimuler sa colère, lui fit quelques questions sur sa dernière absence, feignit de croire tout ce qu'il lui disait, et, sans démêler le véritable motif de son départ, elle l'apprit avec plaisir; car, tout en se doutant que Malvina y entrait pour beaucoup, elle connaissait assez Edmond pour voir tout ce que cette separation avait d'heureux pour les projets qu'elle méditait. Aussi, loin de faire la moindre objection, elle approuva son voyage, et lui dit : « Je vous sais gré de n'être

point parti sans me voir; c'est un souvenir auquel je suis très-sensible; mais ne puis-je espérer que vous joindrez à cette attention la complaisance de vous arrêter quelques instants chez mistress Dorset, dont le château se trouve sur votre route, pour remettre, de ma part, à mistress Fenwick, qui y est depuis quinze jours, une lettre importante et pressée? » Edmond lui dit qu'il s'en chargerait, et elle passa dans son cabinet pour l'écrire.

« Ma jeune amie, lui disait-elle, j'ap-  
« prends à l'instant qu'ils sont mariés.  
« La lettre que je vous ai écrite der-  
« nièrement doit vous faire juger que  
« je ne supporterai pas patiemment de  
« ne voir jouer de la sorte; mais, si ma  
« vengeance ne me trompe pas, dans peu  
« j'aurai rompu un lien qui m'outrage  
« sous tous les rapports. Vous pouvez  
« m'aider beaucoup en cela : il faut ab-  
« solument que vous ayez l'art de retenir  
« Edmond pendant quelques jours chez  
« mistress Dorset; je ne dois pas suppo-  
« ser que cela puisse vous être difficile,  
« d'autant plus que je ne vous interdis  
« aucuns moyens; tous seront bons,  
« pourvu que vous réussissiez. Pendant  
« qu'il s'oubliera près de vous, je pro-  
« fiterai de ce temps pour présenter, de  
« concert avec lord Stafford, une pe-  
« titon au gouvernement, tendante à  
« lui présenter Edmond comme un ar-  
« dent zéléteur des principes français,  
« comme un sujet qui peut deshonorar  
« sa famille, et qu'elle desire, en con-  
« sequence, faire embarquer pour les  
« Grandes-Indes. Quelque difficile que  
« paraisse le succès de ce projet, à l'aide  
« de nos nombreuses protections, je suis  
« presque sûre d'en venir à bout; lors-  
« que je le saurai à bord du navire prêt  
« à faire voile pour sa destination, je  
« capitulerai, pour ainsi dire, avec lui,  
« en m'engageant à lui faire rendre sa  
« liberté s'il consent à signer l'acte de  
« cassation de son mariage. D'un autre  
« côté, je ferai signifier à madame de  
« Sorey l'ordre de remettre sur-le-champ  
« miss Fanny Sheridan entre mes mains,

« à moins qu'elle n'accepte aussi de reconnaître la nullité de son union : s'ils se soumettent à mes desirs, j'aurai bientôt obtenu la dissolution d'un lien qui a détruit toutes mes espérances ; s'ils me refusent, s'ils osent me braver hautement, du moins leur désespoir me vengera, et, en arrachant à Edmond une femme chérie, et à l'odieuse Malvina son enfant et son époux, je les rendrai si malheureux, que je croirai presque avoir réussi. Adieu, ma jeune amie, je me recommande à votre adresse ; déployez tous vos charmes pour retenir Edmond, afin que ma pétition arrive avant lui à Londres, et que les amis qu'il a sans doute dans le gouvernement ne puissent pas avoir le temps de le prévenir.

• ANNA BIRTON. •

Elle resta, et remit sa lettre à Edmond avec un air de bonté et de franchise qui aurait trompé la défiance même ; mais cet artifice était plus qu'inutile, car elle savait bien qu'il ne pouvait avoir aucune inquiétude sur ce que sa lettre contenait, et que, lors même qu'il en aurait conçu, il avait sur ce point sans doute trop sévère pour avoir à craindre de lui l'ombre d'une indiscretion.

Il partit, et, selon sa promesse, il s'arrêta le lendemain au soir chez milady Dorset. Il donna la lettre de mistress Birton à Williams, son domestique, pour qu'il la remit sur-le-champ à mistress Fenwick ; car son intention était de ne pas perdre un instant, et de continuer sa route sans même descendre de voiture. Mais mistress Fenwick n'avait pas besoin des ordres de mistress Birton pour mettre toute son adresse en usage afin de retenir Edmond près d'elle ; elle l'avait réellement aimé : l'éclat des conquêtes, le tumulte du monde, la distraction d'un long voyage n'avaient pu le lui faire oublier. Occupée du désir de le revoir, elle avait laissé M. Fenwick à Dublin, et revenait auprès de mistress Birton, s'attendant bien à y trouver sir

Edmond, et se flattant de l'enchaîner de nouveau. Beaucoup de motifs pouvaient autoriser cette espérance ; ses voyages avaient développé son esprit et même sa beauté : partout où elle s'était montrée elle avait été l'objet des hommages universels ; et, quoiqu'ils l'enivrasent d'orgueil, elle sentait au fond de l'âme qu'elle les aurait tous sacrifiés à l'espoir d'obtenir ceux d'Edmond. Elle habitait depuis peu de jours le château de milady Dorset, et déjà elle avait attaché à son char tous les hommes de cette cour ; mais rien ne pouvait la retenir, et l'image de sir Edmond allait l'emporter et la ramener à Edimbourg, lorsqu'elle reçut la lettre de mistress Birton. La nouvelle du mariage d'Edmond l'étonna, son cœur en fut troublé ; mais il était séparé de Malvina, il était chez milady Dorset ; elle allait le revoir : ces pensées adoucissent à l'instant sa douleur ; elle connaissait Edmond, et elle commençait à connaître assez le monde pour juger la différence des dispositions de l'amant qui espère et de l'époux qui possède, et apprécier par là les obstacles que l'hymen met en général à l'infidélité.

Cependant, tandis qu'Edmond s'impatientait dans sa voiture, que Williams attend à la porte de mistress Fenwick si elle n'a pas une réponse ou une commission pour son maître, cette jeune femme réfléchit comment elle doit s'y prendre pour arrêter sir Edmond et perdre Malvina : elle fait entrer Williams, elle l'examine, le questionne, croit s'apercevoir qu'il est d'un caractère à l'aider dans ses projets, et lui parle de la sorte :

« Williams, votre maître a encouru la disgrâce de mistress Birton ; la plus imprudente démarche le prive à jamais de ses bontés : cependant, si vous aimez votre maître, vous pouvez m'aider à réparer son étourderie, et, en suivant exactement mes ordres, nous parviendrons peut-être à lui rendre l'héritage de sa tante ; il y aura, de plus, cinquante guinées à gagner pour vous. »

Cette dernière considération était plus que suffisante pour déterminer Williams,

et il fut convenu entre lui et mistress Fenwich qu'il l'instruirait exactement de toutes les démarches de son maître, et ferait passer par ses mains toutes les lettres qu'il pourrait écrire ou recevoir.

Ceci conclu, mistress Fenwich fait dire à Edmond que la lettre de mistress Birton eût qu'elle en écrive une à Londres, très-importante, très-pressée, dont elle espère qu'il voudra bien se charger; et, en attendant qu'elle soit écrite, elle l'engage à descendre un moment dans le château. Milady Dorset ayant appris par elle que sir Edmond Seymour est à sa porte, va le joindre à sa voiture, lui fait de vifs reproches sur son inobéissance, et le force à monter dans le salon jusqu'à ce que la lettre de mistress Fenwich soit prête. Il cède avec humeur, et va se réunir, malgré lui, à une nombreuse société, composée de quelques-unes des plus gais et des femmes les plus jolies. Peu de temps après, mistress Fenwich entre, un paquet à la main, et le lui remet, sans faire aucune instance pour le retenir : il la regarde à peine, et s'apprête à partir sur-le-champ. Mais l'officieux Williams a cru que son maître passerait la nuit au château; il veut de renvoyer les chevaux, il est trop tard pour en aller chercher d'autres. Mistress Fenwich, inconsolable d'être cause de ce contre-temps, offre les siens pour conduire Edmond jusqu'à la poste prochaine; mais il y en a un de défectueux, il ne pourra être prêt que le lendemain. Milady Dorset et toute sa société se réjouissent de cet accident; mistress Fenwich seule en paraît fâchée; elle s'exécuse d'un ton si vrai, que sir Edmond ne doute point de sa bonne foi. L'obligation de rester près d'elle lui donne le temps de l'examiner davantage, et il est frappé du changement qui s'est fait en elle : chacun lui répète qu'elle est présentement la femme la plus à la mode, que le monde la compte parmi les beautés célèbres, et il trouve que le monde n'a pas tort. Ce n'est plus cette miss Melmor dont l'expérience ne savait tirer qu'un médiocre parti des avantages

dont la nature l'avait pourvue; la coquetterie en a fait une autre femme, et chaque jour ajoute un charme à sa figure et un agrément à son esprit; peut-être n'est-elle rien de ce qui attire, mais elle a tout ce qui séduit, peut-être s'en lasserait-on dans la solitude, mais dans le monde il fait tout quitter pour ses nouvelles sont si plaisantes, ses caillies si heureuses, son persiflage si piquant, d'ailleurs, comment échapper à ses vœux tendres et vifs qui seules ne regardent que vous, qui vous poursuivent, vous enlacent, et se lissent avec modestie aussitôt qu'ils sont parvenus à vous enrouler. Et si je parle de ce souris touchant et fin qui s'élève de dire tant de choses, de ce regard languissant et sculpté qui promet tant de plaisirs, de ces phrases entrecoupées qui allument l'imagination en excitant la curiosité, de ces redoublées d'ostes qui laissent tout espérer sans rien promettre, de ces efforts affectés qui ne retiennent ce qu'on veut d'être que pour dissiper le prix de ce qui s'empare, enfin, si j'ajoute à ces charmes des rires, des distractions pures, de l'ordre enchanteur de la toilette par laquelle apercevoir, comme par hasard, ce qui rougit de montrer, peut-être aurais-je peint une coquette, mais je n'aurais pas rendu encore mistress Fenwich.

Avec tous ces avantages, mistress Fenwich tournait toutes les têtes, mais elle parlait pas un cœur; car, si la finesse, les coquetteries, le caractère sont tout les passions. Cependant, tout avoué qu'elle est, l'aveu, l'aveu même de la tendre Malvina est tout en elle; la grandeur peut-être de la tendresse ne serait-ce pas se priver de la douceur de son amour? et la seule pensée qu'il peut être aimé par une autre femme serait-elle pas un outrage pour sa Malvina, et un crime horrible à ses yeux? Sans doute, cette certitude est une preuve de sa profonde tendresse; mais cependant comment avait-il la présomption de se croire à l'abri d'un moment d'indifférence? de perdre les autres

elles pas été hypochoës aux plus  
es amants ? et pouvait-il oublier  
nature ayant permis aux hommes  
: infidèles sans cesser d'être con-  
s, l'amour ne fut jamais chez eux  
emport contre la séduction des

## CHAPITRE XLVIII.

UNES SUR LA COQUETTERIE.

LES, et l'usage du monde a développé  
reces de mistris Fenwich, il lui a  
et une finesse d'observation, un tact  
frant, qui lui indiquent toujours la  
ce juste dont il faut colorer ses  
rs pour qu'ils puissent réunir : elle  
dre que sir Edmond a juré à sa  
se d'être toujours fidèle, et qu'il  
lent son serment ; par conséquent  
rances trop marquées seraient mal-  
les, ou ce qu'elles le feraient pen-  
se tenir sur ses gardes ; d'un au-  
tre, il serait dangereux de paraître  
lar entièrement, parce que, de là  
nt où elle veut le mener, il y a  
unin immense, et qu'elle sait bien  
ne fera point le premier pas. Pour  
lr, il faut donc le séduire sans qu'il  
oute, être assez aimable pour qu'il  
nte et non pas pour qu'il le remar-  
et l'occuper si continuellement,  
straté à son insu, hors de lui, res-  
t à peine, il se trouve entièrement  
igné, sans avoir eu le temps de don-  
se souvenir à ce qu'il oublie, ni une  
sion à ce qu'il éprouve. D'après ce  
, elle ne néglige aucune occasion  
trouver près de lui, et ne paraît  
le lui chercher ; elle se garde de lui  
r la première ; mais elle a l'art de  
par à lui adresser la parole, et l'art  
dangereux encore de répondre avec  
plaisante réserve qui provoque les  
surs et prolonge avec intérêt la  
uation la plus indifférente. Sir  
and est d'autant plus aisément dupe  
s artifices, qu'il ne s'en mêle pas,

et qu'il se repose sur la profonde con-  
naissance qu'il pense avoir des femmes  
pour croire qu'aucune ne pourra jamais  
le tromper : il ignorait apparemment  
qu'un homme, tel clairvoyant qu'il soit,  
ne peut point acquérir dans une seule  
vie assez d'expérience et de sagacité  
pour pénétrer toute la variété et la pro-  
fondeur de l'art de la coquetterie. Il  
croit voir dans l'apparente négligence de  
mistris Fenwich la certitude qu'elle a  
perdu l'orgueilleux espoir de l'emporter  
sur Malvina, et il lui en sait gré ; il jette  
un coup d'œil de dédain sur toutes les  
beautés qui semblent vouloir se disputer  
ses regards, et se rapproche de la seule  
qui ne paraît pas les chercher. Cette dis-  
tinction n'échappe point à mistris Fen-  
wich ; elle y aperçoit le commencement  
de son triomphe, et y puise une con-  
fiance qu'elle cache adroitement, mais  
dont l'effet est de la rendre plus aimable  
encore. Cependant ce n'est point avec sir  
Edmond qu'elle fait briller son esprit ;  
non, elle réserve pour lui ces demi-mots  
touchants qui ont l'air d'échapper à la  
négligence : mais s'adresse-t-elle à d'au-  
tres ? alors sa conversation pétille de  
traits charmants, ses lèvres fraîches et  
vermeilles s'embellissent du feu et de la  
grace de ses discours ; et pourtant cette  
femme séduisante n'est autre chose que  
la jolie miss Melmor ! et il se peut que  
miss Melmor ne fasse aucuns frais pour  
plaire à sir Edmond ! Il le voit et s'en  
étonne. Cependant la joie règne autour  
d'eux, et mistris Fenwich est la pre-  
mière à se prêter à la gaieté générale :  
on parle de danser ; c'est le triomphe  
de mistris Fenwich ; c'est là que ses  
graces se déploient ; si sa danse n'est  
pas noble et décente comme celle de  
Malvina, elle est légère et voluptueuse ;  
ses mouvements, ses regards ne vont  
point à l'âme, mais troublent les sens ;  
elle ne cause, il est vrai, qu'une impres-  
sion momentanée, mais aussi est-il im-  
possible d'y résister ? Peu à peu la tête  
de sir Edmond se monte ; mistris Fen-  
wich, attentive à toutes ses impressions,  
s'en aperçoit et profite de ce moment

est-Perous, dans la Nouvelle Héloïse ; milord  
r, dans les Lettres de Juliette Catrby.

pour demander une walse ; elle sent que le succès de ses premières tentatives lui permet d'en hasarder une autre ; elle laisse voir à Edmond le désir de ne wals-  
ser qu'avec lui, en lui disant à voix basse : « La walse va commencer, je l'aime avec passion ; mais, parmi tous les hommes qui sont ici, le seul qui ne soit pas étranger pour Kitty est le seul avec qui elle voudrait la danser. » Ce nom de Kitty reveillant bien des souvenirs ; il regarda mistress Fenwich pour s'assurer si elle le rappelait avec intention ; jamais Kitty n'avait été si jolie ; et le regard le plus tendre lui apprit qu'elle était toujours sa Kitty. Il voit tous les hommes qui l'entourent remarquer avec envie et surprise la préférence dont il est l'objet ; il ne résiste pas au désir de jouir de son triomphe à leurs yeux ; et, bien décidé à quitter mistress Fenwich après la walse, il s'avance, et commence avec elle cette danse dangereuse, que la volupté imagina pour éveiller le désir, amollir le courage et enflammer l'innocence. Bientôt toute cette brillante assemblée entoure une table couverte des mets les plus somptueux et des vins les plus exquis ; on croirait voir un souper de Paris sur les collines de l'Ecosse : les femmes sont animées de cette gaieté piquante qui n'appartient qu'aux Françaises ; la main de mistress Fenwich verse à tous les convives un vin pétillant et léger : c'est toujours par sir Edmond qu'elle commence ; c'est toujours par lui qu'elle finit ; on dirait que, ne se reposant pas sur elle seule du soin de l'enlèvement, elle veuille employer d'autres armes que celles de la beauté pour y réussir, et que tous les moyens lui sont bons, pourvu qu'elle le réussisse. Mais déjà la tête d'Edmond, que la walse avait commencée à enflammer, s'exalte et se perd ; les ris bruyants, les fumées du vin, les regards d'une femme charmante, tout conspire contre sa sagesse et contre le bonheur de Malvina. L'insensé ! il ne songe pas qu'il ne faut souvent qu'un seul instant pour détruire cette paix de l'âme que la plus longue

vie ne nous rend pas ! Mais il ne sait plus ce qu'il fait ; et mistress Fenwich, ne doutant plus de sa victoire, et s'abandonnant trop tôt à la confiance qu'elle lui inspire, croit pouvoir tout oser, et saisit ce moment pour enger d'Edmond qu'il prolonge son séjour chez lady Dorset ; mais cette indiscrete prière lui rappelle, avec son voyage, la cause qui en est l'objet, et il jure de ne pas le retarder d'un jour. Sans se rendre compte de l'état où il est, il se sent en danger ; et, craignant de n'être pas toujours aussi sûr de lui, au lieu de répondre à mistress Fenwich, il se retourne, appelle son domestique, et lui dit : « Williams, ayez soin de tenir ma chaise prête demain matin à six heures, sans faute. » Cet ordre perce le cœur de mistress Fenwich ; elle sent qu'elle s'est trop avancée ; et, pour réparer son étourderie, elle feint de n'avoir pas entendu Edmond, ne parle plus de départ, conserve un visage riant, et ne s'occupe que de lui faire oublier ce qu'elle a eu la maladresse de lui rappeler. Sûre qu'après de lui elle ne peut compter sur le lendemain, et qu'il faut profiter du moment présent, ou risquer de le perdre pour jamais, son plan est formé, son parti est pris ; elle saura bien l'empêcher de partir : alors elle se lève de table, après avoir versé encore quelques verres de punch, et donne le signal de ces jeux innocents que la liberté de la campagne autorise, mais que l'exaltation des têtes rend quelquefois si dangereux. Tantôt, un bandeau sur les yeux, elle court les bras étendus, et relevant avec adresse un coin du mouchoir, aperçoit sir Edmond, se dirige de son côté, et se précipitant avec un rire folâtre entre ses bras, feint de le méconnaître et nomme le vieux lord Chatam : un instant après, une pénitence qu'elle a su se ménager l'oblige de recevoir un baiser de sir Edmond ; elle déclare qu'elle n'osera pas ; il veut, du moins, prendre ce qu'elle lui refuse ; elle s'en défend avec cette mollesse qui ne résiste que pour accroître le prix de ce qu'on lui ravit ;



et, dans ce combat où l'on ne repousse que pour attirer, et où chaque mouvement est une faveur, sous l'ombre de la réserve, elle sait accorder bien plus qu'on ne lui demande; et, feignant de détourner la tête au moment où il allait effleurer sa joue, ce sont ses lèvres qu'il rencontre : alors elle feint d'être fâchée, et, pour le punir de sa témérité, d'une main légère, en riant, elle lui donne un soufflet et s'enfuit; il court après elle pour se venger; toute la société se mêle à leurs débats, et parcourt le château en le faisant retentir de chants de gaieté et de cris de joie. Au milieu de ce tumulte, mistress Fenwich ne perd pas de vue sir Edmond; elle l'entraîne, il la suit : bientôt chacun se retire; le bruit cesse, le silence succède, la nuit s'écoule; et le lendemain à six heures, lorsque Williams entra chez son maître pour l'avertir que sa chaise était prête, il ne le trouva pas dans son appartement.

## CHAPITRE XLIX.

EFFETS D'UNE FAUTE.

Le soleil brillait depuis quelques heures sur l'horizon, lorsque sir Edmond en désordre, marchant précipitamment, appelle Williams à plusieurs reprises, et lui demande d'un ton brusque et chagrin pourquoi la chaise n'est pas prête. Williams répond, en souriant, que depuis plus de trois heures les chevaux étaient à la voiture, mais qu'il vient de les faire dételés, parce que, ne le trouvant pas chez lui, il avait supposé qu'il avait changé d'avis. Le sourire de Williams, ce jour déjà si avancé, le souvenir de Malvina, sont autant d'accusations qui s'élèvent dans le cœur d'Edmond pour lui reprocher sa faute. « Faites préparer ma chaise sur-le-champ, dit-il avec colère à Williams; avertissez-moi aussitôt qu'elle sera prête, et dorénavant ne vous avisez plus d'agir sans avoir reçu mes ordres. » Et, en attendant le moment du départ,

il court s'enfermer dans sa chambre, et croit soulager ses tourments en essayant d'écrire à Malvina.

C'est alors qu'il éprouve combien il est affreux de s'être ôté le pouvoir d'être vrai avec ce qu'on aime; il n'ose risquer un aveu qui empoisonnerait la paix de Malvina, et le tourment d'avoir quelque chose à lui cacher, a pour jamais détruit la sienne. Sa plume se traîne avec effort; ces lettres, qui devaient être le bonheur de son absence, en sont devenues le supplice, et c'est ainsi que l'amour outragé se venge en mettant la plus horrible contrainte à la place du plus doux abandon. Edmond s'aperçoit de la gêne qui respire dans ses expressions; il en trouve l'empreinte dans chaque ligne; elle perce jusque dans les assurances de son amour, et pourtant jamais assurances ne furent plus vraies; mais le sentiment de sa coupable faiblesse leur a ôté cette abondance passionnée, cette énergie d'expression, cet enivrement unique d'un cœur qui ne voit qu'un seul objet dans la nature. S'il le sent, combien Malvina ne le sentira-t-elle pas plus encore? S'il n'écrit que quelques lignes, il se trahira moins, mais cette brièveté même ne le décèlera-t-elle pas? Elle n'est point naturelle; il ne l'aurait pas eue la veille. Un seul instant a-t-il donc détruit la confiance, et une seule faute, le bonheur? Oh! combien le tourment qu'il éprouve lui fait haïr mistress Fenwich! combien il se promet que, dorénavant, son extrême froideur envers elle réparera l'offense qu'il a faite à Malvina! Ce serment, qui était le cri de son cœur, calme sa conscience, et lui permet de donner à son style plus d'ouverture et de facilité : alors il recommence une autre lettre, où il apprend à Malvina comment il a été obligé de s'arrêter quelques heures chez milady Dorset, et combien cette nécessité lui a été insupportable : il dit un mot de mistress Fenwich; ce nom est accompagné d'un sentiment de dédain, et jamais il ne fut plus pénétré de ce qu'il disait.

« O ma Malvina, écrivait-il, je n'ai  
« plus d'autre pensée que celle de te re-  
« joindre, c'est pour moi, bien plus  
« que pour toi encore, que je cours re-  
« parer, par la plus prompte célérité,  
« les heures que j'ai perdus ici, afin de  
« retrouver plus tôt ce bonheur dont le  
« passé m'offre la brillante image, et  
« que mes vœux ardents redemandent à  
« l'avenir. »

Mais, tandis qu'il écrivait, Williams instruit mistress Fenwich que son ami-  
te s'apprête à partir, et cette dan-  
gerouse sirène va tenter de l'enlever.  
Elle court dans la chambre  
d'Edmond, se jette dans ses bras en pleu-  
rant, l'émotion, les larmes l'embellissent,  
elle le presse, le supplie de ne pas la  
quitter si tôt, elle est presque à ses  
pieds; ses vœux sont remplis de lan-  
guissantes, ses larmes exhalent la volupté;  
on dirait que le plaisir a répandu toutes  
ses roses sur son front. Edmond la res-  
passe. Laissez-moi, lui dit-il, je n'ai  
désormais rien de resté. — Edmond s'écou-  
rte, Kitty n'a-t-elle aucun droit à  
votre complaisance? Elle ne vous de-  
mande qu'un jour, et elle ne pourra pas  
l'obtenir! Ne savez-vous donc être ja-  
mais d'ingrât envers elle? — Kitty,  
repente-t-il en dégageant sa main d'en-  
tre les siennes, un devoir indispensable  
m'appelle à Londres, et ce sera le  
moment de toute ma vie de l'avoir ou-  
blier à jamais. — Oh! bon! repen-  
dite vite tout, si telle est votre situa-  
tion, et ne vous ne puissiez accorder  
un seul jour à celle qui vous a tout  
donné, à celle qui vous a tout  
donné? Je veux aller à Londres, Edmond,  
les amis de mistress Bertin l'excitent;  
elle me saura gré de me voir, et du  
moins je ne quitterai pas le seul  
lieu où je me suis aimé au monde.  
Vous pouvez aller à Londres, Kitty,  
repente-t-il Edmond, mais je vous déclare  
que ce ne sera point avec moi. — Ce  
n'est point avec vous, s'écria-t-elle  
vivement, et comment oseriez-vous  
que je vous suive, que je m'attache à  
tous vos pas? Crovez-vous que je sois

effrayée de l'opinion qu'on prendra de  
moi dans le château? Detrompez-vous;  
je vais de ce pas prévenir milady Darnley  
que des affaires importantes et pressantes  
m'appellent à Londres, et que, sans  
égard pour mon âge et les preuves d'a-  
mour que je vous ai données, vous avez  
l'ingratitude de me repousser, et la bar-  
bare de me laisser seule m'exposer au  
danger d'une si longue route. — Edmond,  
effrayé de l'intention de mistress Fen-  
wich, et craignant surtout que l'ami-  
té qu'elle veut faire ne retienne son  
oncle de Malvina, la retient, s'ap-  
paise, et cherche à la dissuader en-  
core; mistress Fenwich est déter-  
minée à partir avec lui ou à se plaindre  
haute et fort. Dans cette situation com-  
pliquée, il lui promet de l'attendre, mais,  
tandis qu'elle s'apprête, pour faire ses  
préparatifs de son départ, il descend  
doucement dans l'écure, fait seller un  
cheval, de peur que le bruit de la voi-  
ture ne le decèle, ordonne à Williams  
de venir le rejoindre à Londres avec sa  
chaise, lui remet sa lettre pour Mal-  
vina, afin qu'il trouve un exprès qui la  
lui porte sur-le-champ, trace avec son  
craie un billet à la hâte pour mistress  
Fenwich, et part à toute élan.

Mistress Fenwich est contrainte en ap-  
prenant le départ d'Edmond; mais le  
billet que lui remet Williams lui donne  
l'espoir de se venger. Voici ce qu'il con-  
tenait :

#### EDMOND BRYMOUR A MISTRESS FENWICH.

« Je pars sans vous revoir, Kitty;  
« laissez-moi m'occuper sans vous, je  
« dois vous craindre; vous m'avez en-  
« trein, vous m'avez fait tout oublier,  
« tout... un ange! Je vous hais, Kitty,  
« mais moins encore que je ne me hais  
« moi-même; et jusqu'à la fin de ma  
« vie, je me reprocherai les complais-  
« sances que je viens de passer près de  
« vous. »

Mistress Fenwich lit plusieurs fois ce  
billet, et n'en est que plus excitée à se  
venger; elle fit aussi la lettre qu'il  
écrit à Malvina, et que, selon leurs

me, Williams a reculé contre  
; elle restait long-temps sei-  
et, quand elle a pris son  
de appelle Williams, et lui  
mi :

« J'irai demain pour Londres,  
voiture que votre maître a  
si : vous, allez dès aujourd'hui  
rrier sa lettre à madame de  
les-lui qu'il attend la réponse  
my Dorset ; que son projet  
de se rendre tout de suite  
es, mais que mistress Fen-  
want prié de l'attendre, il a  
tout de suite à son désir :  
t cela ne soit pas dit comme  
qu'on fait, mais comme une  
ion qui échappe. En la quit-  
se soin de laisser tomber ce  
: votre maître vient de m'é-  
lais avant, elle en déchire la  
laisse subsister que les pre-  
gues, le chiffonne, afin que  
puisse croire que sir Edmond  
le ce billet à Williams pour  
à mistress Fenwich lorsqu'il  
dé à partir ; mais que depuis,  
né à ses tendres instances,  
: était devenu inutile, et qu'il  
né de le redemander à Wil-  
Quand vous reviendrez à Lon-  
me-t-elle, c'est à moi que  
ortures la réponse de madame  
f, et je vous dirai s'il est  
votre maître la voie. Allez,  
zu dix guinées pour boire à  
é pendant la route ; et soyez  
vous exécutez fidèlement mes  
d'être généreusement récom-  
votre retour. »

me, mani de ces instructions,  
t, dès le lendemain, mistress  
ne mit en route pour Lon-  
le avait plus d'un motif pour  
me elle comptait bien se faire  
le auprès de mistress Birton,  
rage que son penchant seul  
lécidée à faire.

trois remplir vos intentions,  
vait-elle, en me décidant à  
votre neveu à Londres, car

« J'ai lieu de penser que, lorsque vos  
« sollicitations auprès des ministres  
« seront appuyées par une femme à qui  
« la nature a donné quelques moyens  
« de plaire, elles seront plus favora-  
« blement écoutées ; et l'espérance de  
« vous être utile, dans une occasion  
« si importante, me fait passer aisé-  
« ment par-dessus la fatigue d'un  
« long voyage et les interprétations  
« malignes qu'on pourra y donner. »

Mistress Fenwich était très-détermi-  
née, dans le cas où elle ne parvien-  
drait pas à séduire entièrement sir  
Edmond, à mettre en usage tout le  
crédit que ses charmes pourraient lui  
donner, pour assurer le succès des  
projets de mistress Birton ; car l'amour  
et l'orgueil blessés lui donnaient une  
énergie de méchanceté qui n'était pas  
dans son caractère ; et elle sentait que,  
pour se venger de Malvina, il n'était  
aucune démarche qu'elle ne voulût  
faire, ni aucune vengeance qu'elle n'ad-  
optât.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle  
arriva à Londres, trois jours après  
sir Edmond. Elle descendit au même  
hôtel qu'il habitait, et demanda s'il  
était chez lui : on lui répondit qu'il  
venait de sortir, et que vraisemblable-  
ment il ne rentrerait que le soir. Elle  
se félicita presque d'une absence qui  
lui permettait de prendre certains ar-  
rangements analogues à ses vues ; et,  
après s'être établie dans un apparte-  
ment voisin de celui d'Edmond, elle  
recommanda qu'aussitôt qu'il rentre-  
rait on le fit monter chez elle, sans  
lui dire quelle était la personne qui  
le demandait.

Le premier soin de sir Edmond, en  
arrivant à Londres, avait été de courir  
chez milord Sheridan ; mais celui-ci s'é-  
tant parti la veille, et ne devait revenir que  
le lendemain. En vain s'informa-t-il du  
lieu où il était allé, afin de courir sur ses  
traces ; personne ne put l'en instruire :  
cependant il passait chaque jour chez le  
père de Fanny, dans l'espérance que son  
retour serait plus prompt qu'on ne lui

avait annoncé, et chaque jour, déçu dans son attente, il retournait à son hôtel, triste, découragé, sans avoir la force de faire part à Malvina de l'événement qui prolongeait son séjour à Londres, parce qu'il sentait bien qu'elle calculerait que les heures qu'il avait passées chez milady Dorset étaient la seule cause qui lui avait fait manquer milord Sheridan.

Mais pourtant, réfléchissant-il en rentrant chez lui, ne vaut-il pas mieux ouvrir mon cœur à Malvina, encourir ses reproches et obtenir ma grâce, que de dissimuler toujours avec elle, et la laisser en proie à l'inquiétude? Ah! ne tardons pas plus long-temps à lui avouer mes torts, dût-elle ne les jamais pardonner. Et, plein de cette idée, il se préparait à monter dans sa chambre, lorsqu'on l'avertit qu'une dame, arrivée le jour même, demandait à lui parler sur-le-champ. Préoccupé par l'image de Malvina, il se figure que c'est elle qui est venue le joindre, et il court à l'appartement indiqué. Il entre précipitamment, la chambre était à peine éclairée: il aperçoit dans l'obscurité une femme à demi couchée sur un canapé; il s'élance auprès d'elle, il la serre dans ses bras; mais il a reconnu mistress Fenwick, et la repousse en s'écriant: « Ah! Dieu! ce n'est pas elle! » L'adroite Kitty ne se plaint point, mais elle geint, et, forçant Edmond à s'asseoir auprès d'elle, elle prend ses deux mains entre les siennes, le regarde un moment en silence, et lui dit enfin: « Je le vois, Edmond, ce n'est pas moi que vous attendez; mais, dis-le, homme ingrat! cette rivale que ton cœur préfère à-t-elle autant de droits que moi à ton amour? A-t-elle brave, pour te revoir, le danger d'un long voyage, la colère de mistress Birtou, les reproches d'un époux offensé, et l'opinion publique? Est-elle ici enfin? — Presomptueuse Kitty, lui répondit Edmond, gardez-vous d'oser vous comparer à celle qui est au-dessus de toute comparaison, et ne pensez pas que j'attribue à l'amour une démarche qui n'est

l'effet que de votre étourderie offensée d'une pareille idée vainement à la détruire; ne réussit, elle pensa qu'il sera plus facile de l'en distraire, usage tout ce qu'elle avait d'usage de séduction pour parvenir à son

Mais maintenant c'est en s'efforçant d'y réussir, l'image ne quitte plus le cœur d'Edi jours elle est présente à ses jours il lui parle, s'accuse, se égarement, ne voit plus qu'à timent de repugnance et version celle qui fut la cause plice de sa faute.

## CHAPITRE L

NOUVELLE PÉRIODE.

La nuit enveloppait le monde quelques heures, et le silence la paix, regnoit dans l'asile lorsque mistress Clare, qui sa terre pour suivre son am posa une lecture, dans l'espoir distraire des inquiétudes daient. Malvina y consentit, à l'intention de mistress Clare forcé de l'écouter, quand V rui tout-à-coup devant elle. Elle jette un cri, se lève, s'av demande précipitamment al le suit. « Lui, madame, ré souriant, non, vraiment; j' avec milady Dorset. — Comme qu'il n'est pas à Londres? — cela, madame, il est vrai qu jet était d'y aller; mais.... — obstacle imprévu s'y est doi — Aucun autre que sa voi dame; et, ma foi, ce n'est pe cle qu'une bonne société e femmes aient retenu mon c ces mots Malvina pâlit; m quant d'interroger un valet dute de son époux, elle se e lui demander si sir Edmond e charge d'une lettre pour elle. nez moi, madame; en voici u

lui remettait. « Elle le prit et se disposait à passer dans la chambre pour la lire plus tranquillement, lorsque Williams l'arrêta en disant que, si elle avait une réponse, elle voudrait bien la donner, parce que son maître l'attendait. — Votre maître ? interrompit-elle en reprenant ses larmes ; — car elle venait d'être de l'idée confuse que, puisqu'il avait le temps d'attendre si longtemps, il aurait eu celui de venir lui-même, et qu'il n'en avait pas fait un mot, madame, répliqua-t-il ; et ne recommandé de me hâter, pas retarder son départ : comptez bien que mistress Fenwick encore de lui de prolonger chez lady Dorset ; c'est à laquelle il ne peut rien rester vrai que, puisqu'elle part pour Londres..... — Mon Dieu ! s'écria mistress Clare, en montrant une telle altération qui se peignait sur le visage de Malvina, vous savez bien, vous avez besoin de se reposer, n'en puis-je trouver que là, dans la lettre d'Edmond ; laissez-la, je puis encore ne croire que la lecture, sans la satisfaire, la tranquilliser beaucoup. — Mais qu'il était resté malade, sans raisons qu'il donnait à cet état sans bonnes à Malvina. — Comme l'amour a un instinct si prompt, c'était en vain qu'elle cherchait à faire adopter à son dévouement d'Edmond ; quelque chose lui criait qu'il avait tort ; mais ce quelque chose le disait si faiblement à laisser paraître, aux yeux, une affliction dont il ne savait pas la cause, puisque elle ne la trouvait pas. Cependant, comme elle se levait pour aller à travers la porte, qui était entrouverte, elle entendait Williams, qui disait à mistress Clare, madame, mon maître

voulait bien partir ; il m'avait même chargé d'un billet pour elle ; mais, avant même que je l'eusse remis, elle est venue le prier de rester, et il est resté ; il est vrai qu'elle est si jolie..... — Et ils vont partir ensemble pour Londres ? interrompit mistress Clare ! vous en êtes sûr ? — Mon maître est ensorcelé, madame, il ne peut plus quitter mistress Fenwick. — Mistress Clare, s'écria Malvina dans l'autre chambre, mistress Clare ! — Que voulez-vous, ma chère ? répondit celle-ci en accourant à elle, et la voyant pâle, défaits, et se soutenant à peine. Vous avez tout entendu ? lui demanda-t-elle avec effroi. — Par pitié, reprit Malvina, éloignez cet homme affreux ; sa présence me fait mourir. — Sortez, Williams, lui dit vivement mistress Clare. — Et, prenant le bras de sa triste amie sous le sien, elles rentrèrent ensemble dans le salon. Malvina s'assit ; elle ne pleurait pas. Après un moment de silence, elle regarda fixement mistress Clare, et lui dit : « Éclaircissez-moi, car, dans le désordre de mes idées, mon cœur ne se fait plus entendre : qui dois-je croire, Williams ou mon époux ? Lisez la lettre d'Edmond ; apprenez-moi ce qu'il faut que je pense. » Mistress Clare la lut ; elle en fut plus contente que Malvina : l'instinct de l'amour ne lui parlait pas, mais, comme, d'un autre côté, elle nourrissait depuis long-temps une profonde défiance contre Edmond, elle était incertaine et n'osait porter un jugement, quand Malvina, après s'être recueillie quelques instants, dit, avec un accent plus tranquille : « Je n'hésite plus, mistress Clare, et cette lettre me suffit : je n'outragerai pas davantage mon époux ni moi-même en supposant non seulement qu'il m'ait oubliée, mais qu'il ait voulu me tromper ; il saura quels odieux soupçons on veut élever dans mon esprit ; mais en même temps il saura que, se fiant uniquement à sa foi, Malvina rejeta tout rapport étranger, comme injurieux à son honneur, et ne voulut croire que lui. »

Elle allait continuer, lorsqu'en bais-





« ma mort ne vous trouve pas indiffé-  
 « rent ! que la pensée de votre Kitty ne  
 « vous suive pas sur mon tombeau ! En  
 « voyant la pierre qui couvrira ce cœur  
 « dont vous fîtes l'idole, peut-être sen-  
 « tirez-vous quelques regrets ; peut-être  
 « direz-vous, en versant quelques larmes :  
 « *Dors, pauvre créature ! à présent,*  
 « *du moins, tu es tranquille.....* Adieu,  
 « Edmond, adieu ! je crois que je ne  
 « vous aime plus : vous avez froissé  
 « mon cœur par votre trahison, et, dès  
 « cet instant, tout est rompu entre  
 « nous..... Éloigne-toi, homme dur et  
 « barbare, qui t'es joué de mon amour !  
 « tu me rencontreras faible, abattue,  
 « épuisée par la douleur. Que ne res-  
 « pectas-tu ma misère ? quel horrible  
 « plaisir trouves-tu à l'accroître et à  
 « tromper une femme malheureuse qui  
 « se confie à toi ?..... Sais-tu que tu  
 « m'as ravi la paix, l'innocence, le con-  
 « tentement de moi-même ? Sais-tu qu'en  
 « me forçant à t'aimer tu m'as écartée  
 « de tous les devoirs que j'avais juré de  
 « remplir, et que tu seras responsable  
 « devant le ciel de mes fautes et de mon  
 « malheur ? Sais-tu que toutes les lar-  
 « mes que tu vas me coûter seront au-  
 « tant de témoins qui déposeront un jour  
 « contre toi ? Edmond, que t'avais-je  
 « donc fait pour me conduire dans cet  
 « affreux abîme ? Jusqu'à l'heure fatale  
 « où je t'aimai, mes pensées, pures  
 « comme le ciel, osaient s'épancher de-  
 « vant l'ombre de Clara ; mais ta féinte  
 « passion et l'amour que tu m'inspirais  
 « bouleversèrent mon âme ; je n'eus plus  
 « qu'un faible souvenir de mes serments,  
 « je ne vis que pour toi, je ne connus  
 « plus de sentiment que celui dont tu  
 « étais l'objet, et de devoir que celui  
 « de te rendre heureux..... et cependant  
 « tu m'as trompée ! Edmond a oublié  
 « Malvina ! Soyez tranquille : le ser-  
 « ment qui nous unissait sera rompu..... De-  
 « meurez auprès de celle qui vous a fait  
 « tout oublier ; Malvina n'ira point vous  
 « disputer son amour : Malvina est à  
 « jamais perdue pour vous. A l'instant  
 « où vous la quittâtes, vous la vîtes pour

« la dernière fois, et, après cette lettre-ci,  
 « nulle autre ligne d'elle ne vous fera sou-  
 « venir qu'elle existe encore. Adieu ! »

En finissant ces mots, la plume  
 échappa des mains de Malvina ; elle  
 tourna ses regards vers mistriss Clare :  
 « Mes forces sont épuisées, dit-elle ; je  
 sens que j'ai mis toute ma vie dans cet  
 écrit : pliez cette lettre, et envoyez-la ;  
 je crois que je vais mourir. » En parlant  
 ainsi, ses yeux se fermèrent ; une pâleur  
 mortelle couvrit son visage, et elle  
 tomba inanimée dans les bras de mis-  
 triss Clare : celle-ci, effrayée, appelle du  
 secours, lui prodigue tous les soins, et  
 sa triste amitié la rappelle à la lumière.  
 Hélas ! que ne la laissait-elle mourir ?  
 Quel plus doux bienfait pourrait-on de-  
 mander au ciel, que celui de perdre la  
 vie au moment où le bonheur nous  
 échappe ?

## CHAPITRE II.

### TROMPERIE DÉCOUVERTE ET PUNIE.

CEPENDANT, aussitôt que William  
 a reçu la lettre de Malvina, il se hâte de  
 reprendre le chemin de Londres. En re-  
 passant devant le château de milady  
 Dorset, il apprend que mistriss Fenwich  
 est partie depuis deux jours, et il conti-  
 nue sa route. Arrivé au logement que  
 sir Edmond lui a indiqué, il s'informe,  
 avant d'entrer, si mistriss Fenwich y  
 demeure aussi, afin de pouvoir, selon  
 leurs conventions, obtenir la récom-  
 pense promise en lui remettant la lettre  
 de Malvina avant d'en parler à son ma-  
 tre. Mais l'active mistriss Fenwich ne le  
 laisse pas long-temps incertain ; elle le  
 guettait chaque jour, et, aussitôt qu'elle  
 a reconnu sa voix, elle se hâte de venir  
 lui parler à la porte. « Je vous atten-  
 dais impatiemment, lui dit-elle ; donnez-  
 moi la lettre de madame de Sorey, éloi-  
 gnez-vous de suite, et feignez de n'arriver  
 que demain de très-bonne heure : sans  
 doute vous trouverez votre maître chez  
 lui ; s'il vous demande pourquoi vous  
 avez porté la lettre vous-même à ma-

dame de Sorey, vous lui direz que, n'ayant trouvé aucun exprès assez sûr, et mistress Fenwich s'étant chargée de lui amener sa chaise, vous avez rempli sa commission par excès de zèle. S'il s'étonne que madame de Sorey ne lui ait pas écrit, vous lui direz, qu'ayant du monde chez elle (nommez même M. Prior), elle n'a pas eu le temps de lui répondre.... Ne craignez point la colère de votre maître lorsqu'il viendra à découvrir que vous l'avez trompé, mistress Birton et moi vous en garantirons, et vous serez de plus généreusement récompensé; en attendant, voici vingt-cinq guinées. Allez, sortez vite d'ici, je tremble que sir Edmond ne rentre; si il vous voyait avec moi, tous nos plans seraient détruits, et vous-même seriez perdu. » Alors elle le congédia, et remonta dans son appartement pour lire la lettre de Malvina.

Comme son cœur n'était pas encore absolument gâté, peut-être en aurait-elle été attendrie, si sa vanité ne s'était révoltée, en quelque sorte, contre l'impression d'une sensibilité dont elle était si loin. Ne voulant pas s'avouer inférieure à cet égard, elle taxa d'exagération la peinture d'un sentiment qu'elle ne pouvait pas comprendre, et se dispensa de la plaindre en s'efforçant à la tourner en ridicule. Ce n'est pas tout; ayant eu l'art, depuis qu'elle habitait le même hôtel qu'Edmond, d'intercepter toutes les lettres qu'il écrivait à Malvina, elle se donna à frapper un dernier coup, et écrivit de sa propre main à cette femme infortunée qu'Edmond, ennuyé, fatigué de ses plaintes pathétiques, venait de lui remettre à l'instant même, et sans prendre la peine de la lire, l'épître où elle exprimait un si beau désespoir, qu'elle l'avertissait, en amie, que ce n'était point avec des larmes qu'on pouvait fixer le cœur d'Edmond; et, au reste, lui promettait que, lorsqu'elle, mistress Fenwich, ne se soucierait plus de son amour, elle aurait la charité de lui enseigner comment il fallait s'y prendre pour l'obtenir.

En agissant ainsi, mistress Fenwich n'avait point songé aux terribles conséquences que pouvait avoir cette démarche; elle s'était laissée emporter par le plaisir de se venger, sans considérer qu'elle donnait des armes qui pourraient la perdre un jour; car son esprit léger et frivole ne pensait guère dans l'avenir; d'ailleurs, tout sentiment profond étant trop peu à sa portée pour qu'elle pût avoir l'idée du mal qu'elle faisait à Malvina: la vanité blessée étant pour elle le dernier période de la douleur, elle n'imaginait pas que celle de sa rivale fut autre chose et pût aller au-delà.

Cependant Edmond ne comprend rien au silence de Malvina, et moins encore au prétexte que lui donne Williams. Dans sa position, quel peut être le monde qu'elle recoit, et surtout quel monde peut l'empêcher d'écrire à son époux? Williams nomme M. Prior, et à l'instant Edmond conçoit mille doutes, non sur la fidélité de Malvina, mais sur ceux qui tentent de la noircir. Ce n'est pas lui qui peut se défier de sa femme, il la connaît trop bien, et mistress Fenwich, en la faisant calomnier, aurait dû penser que cette accusation même allait être la lumière qui éclairerait Edmond sur les complots qu'on ourdissait autour de lui, parce que l'époux de Malvina devait croire à la vertu. « Vous n'avez l'air d'un scélérat, dit Edmond d'une voix étouffée par la colère; et, si mes soupçons ne me trompent pas, il n'est aucune puissance qui puisse vous soustraire à ma vengeance. » Williams, effrayé de ces menaces, et sentant bien que, dans ce mouvement d'emportement, un aveu ne le sauverait pas, persista dans son assertion, en pleurant tous les serments, jette un moment de doute dans l'esprit de son maître, et en profite pour s'évader. Le lendemain, Edmond le cherche pour le faire expliquer encore, il ne le trouve point, et cette prompté disparition confirme tous ses soupçons; il conçoit alors mille alarmes sur le silence de Malvina, et de sinistres pressentiments s'élèvent dans son sein,

il lui écrit une lettre où il exprime sa surprise et son inquiétude, et la porte lui-même à la poste, par la crainte vague d'être entouré de mains infidèles. L'image des tourments auxquels sa femme est sans doute en proie, lui rend plus poignants encore les torts qu'il a eus envers elle. Il erre sans cesse autour de l'hôtel de milord Sheridan, espérant avoir des nouvelles de son retour, mais chaque jour ce retour se remet, et pourtant Edmond ne reçoit aucune nouvelle de Malvina : il veut partir sur-le-champ pour s'assurer de son existence, pour ramener la paix dans son cœur en s'expliquant avec elle, mais comment se décider à quitter Londres sans lui apporter la permission de garder toujours Fanny auprès de lui ? Tandis qu'il demeure incertain sur le parti qu'il doit prendre, mistress Fenwick a suivi avec son zèle infatigable le plan que lui a dicté mistress Birton. Se méfiant un peu de la justice de sa cause, elle ne veut point la soutenir dans des audiences publiques, mais elle en sollicite de particulières, et là elle déploie une éloquence à laquelle peu d'hommes savent résister. Ses craintes, le nom de milord Stafford, les amis dont ce nom-ci appuie, tout concourt à la réussite des odieux projets de mistress Birton : l'ordre est surpris plutôt qu'accorde, mais, n'importe, dans deux jours peut-être, sir Edmond roquera l'un de sa femme, les vastes terres rouleront entre elle et lui ; il croira la voir sur le visage, pâle, échevelée, mourante, élevant vers lui des bras suppliants, murmurant un long, un éternel adieu, et il ne pourra pas aller secourir son dernier soupir. Edmond ignorant les injustices qu'on tramait autour de lui et dont il allait être la victime, tout retour vers Malvina allait devenir impossible, lorsqu'il apprend enfin que milord Sheridan vient d'arriver à Londres, il ne perd pas un instant, il court chez lui, se fait annoncer, il entre. Au nom d'Edmond Seymour, un homme de bonne mine et d'un maintien noble, qui se trouvait avec milord Sher-

idan, le regarde avec curiosité, et lui demande très-ensivement s'il n'est pas le neveu de mistress Birton d'Edimbourg, et s'il connaît milord Stafford. Edmond s'incline, et répond affirmativement. Alors cet homme le regarde avec une douce compassion, et sort en faisant un geste de pitié ; mais Edmond, tout entier à l'objet qui l'amène, n'a rien vu de ce qui vient de se passer ; il n'est occupé que de la manière dont il entamera le sujet si délicat d'où dépend le bonheur de sa vie. L'espoir de revoir, la crainte d'échouer, le font hésiter long-temps ; milord Sheridan aperçoit son embarras, et, sans en connaître la cause, cherche à le mettre à son aise en ouvrant ainsi la conversation : « Sans doute, monsieur, c'est mistress Birton qui me procure l'honneur de vous voir, et je m'étonne qu'elle ne m'en ait pas dit un seul mot dans la lettre que j'ai trouvée ici en arrivant, et où elle m'annonce que, selon nos conventions, elle a retiré ma fille d'entre les mains de madame de Sorey depuis le mariage de celle-ci. — Que dites-vous là, milord ? interrompit Edmond éperdu : mistress Birton est instruite de mon mariage ? et sa cruauté a enlevé votre fille des bras de Malvina ? — Votre mariage ? reprit milord Sheridan étonné ; mais, assurément, ce n'est pas vous qui êtes l'époux de madame de Sorey ? Celui qu'elle a choisi est, à ce qu'assure mistress Birton, un homme obscur, misérable, qui deshonorera sa famille. — Quel odieux mensonge ! répliqua impétueusement sir Edmond ; et comment mistress Birton a-t-elle pu espérer que vous ne seriez pas éclairé ? So flattaient-elle donc, dans l'intervalle, d'avoir le temps de consommer ses affreux projets contre une femme innocente et chérie ? Milord, c'est moi, moi, Edmond Seymour, neveu de mistress Birton, qui suis l'époux de Malvina ; c'est pour vous supplier de laisser votre fille entre les mains de la plus digne des femmes que j'ai fait le voyage de Londres ; c'est pour vous jurer d'unir tous mes soins aux vôtres, afin de rendre votre fille di-

gne du sang dont elle sort, que vous me voyez devant vous. O milord ! quand vous avez la certitude qu'on a voulu vous tromper, qu'on a calomnié Malvina, et que peut-être elle expire à cet instant de la douleur d'avoir été séparée de son enfant, rejetterez-vous ma prière ? Hâtez-vous, milord, hâtez-vous de réparer le mal que vous avez fait involontairement à cette angelique créature : un mot, un mot, et je vole au secours de ma femme, de ma femme adorée..... — Assurément, sir Edmond, ce que vous me dites est très-surprenant, répliqua milord Sheridan, et je vois bien que madame de Borcy n'a pas cessé de mériter ma confiance, puisque c'est vous qui êtes l'époux qu'elle a choisi : mais enfin, quoique sa douleur me touche, je suis père, et le sort de mon enfant doit m'intéresser davantage. Mistriss Birton paraît aimer vivement ma fille ; et, comme je ne vous cacherai pas, continua-t-il en hésitant, que divers malheurs, trop longs à raconter, ont jeté ma fortune dans le plus grand désordre, si l'affection de mistriss Birton pouvait dédommager Fanny..... Je suis père, sir Edmond, et vous devez comprendre tout ce que cette considération a de force pour moi. — Oui, milord, je vous comprends, reprit Edmond en rougissant pour milord Sheridan du motif qu'il n'avait pas craint d'alléguer ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez sur les promesses de mistriss Birton : lorsque son intérêt l'exige, il ne lui en coûte pas plus d'en faire que d'y manquer. D'après les lois existantes, je suis son unique héritier ; mais, dit sa colère trouver les moyens de me frustrer de sa fortune, il m'en restera toujours assez pour faire plus qu'elle n'aurait fait, et ma parole est inviolable. Je m'engage donc à l'instant même, milord, à adopter en mon nom, et en celui de ma femme, Fanny Sheridan comme notre fille : si nous avons des enfants, elle partagera notre héritage avec eux ; si nous n'en avons point, elle le possèdera en entier. — Assuré-

vers vous m'a vivement intéressé à votre sort avant de vous avoir vu. Vous avez des ennemis puissants, monsieur, et vous ignorez sans doute qu'ils ont obtenu du gouvernement l'ordre de vous faire enlaidir pour les Indes, sous prétexte que vous formez un parti égaré en faveur des principes français, il doit être expédié demain : quoique je ne vous connaisse point, j'ai retenu de le signer, parce que, dans les déclarations portées contre vous, je n'ai point trouvé de preuves assez graves pour excuser un acte aussi arbitraire. Mais, demain, quand le hasard nous a réunis ici, j'ai été à votre aspect, que je n'ai pu me résoudre à quitter la maison de milord Sheridan sans avoir obtenu de lui quelques éclaircissements sur votre situation et votre caractère : il me les a données pendant votre absence ; pardonnez-lui une indiscretion qui me paraît desormais de vous être utile, et de nous arrêter contre la calomnie. Verrez, sur-le-champ : je ne doute pas que vous ne vous justifiez aisément, et que nous ne passions revocquer un ordre injuste que la faveur aura ordonné à l'arrestation. — Ah, Dieu ! milord, rendez à Edmond, que la surprise avait égaré, l'information que mes ennemis m'ont rendue, et la profonde reconnaissance que je vous dois, oppressent si pesamment mon âme, que je demeure sans voix et sans expressions. Par quelle fortune n'est-on condamné sans avoir entendu ? par quelle inconcevabilité de votre main ne retient-elle pas le bord de l'honneur ? Les infâmes ! ils osent donc m'arracher à Malvina ! nommez, milord, nommez mes odieux accusateurs, que je les dévoile ! que je les démasque ! — La petition était adressée de mistress Birton, de milord Stafford, de quelques autres personnes d'éclat, jouissant du premier rang et la plus haute considération, et approuvée par des hommes dont le crédit tout-puissant.... — Et tout cela, attribué Edmond avec un souris ardent, pour déclarer le cœur d'une

femme et me mettre au désespoir ! O Dieu ! tant de malice entre-t-elle dans le cœur humain ? Venez, milord, venez ; vous ne vous repentirez pas de m'avoir accordé votre généreuse protection : un simple rent vous fera juger si je suis innocent, et vous apprendra jusqu'où l'ambition et la vengeance peuvent porter la perversité. »

Ils sortirent ensemble : milord due de... présenta sir Edmond au roi et aux ministres, et dès le jour même l'affaire fut éclaircie et l'ordre révoqué. Edmond, en considérant à quel danger il venait d'échapper, ne pouvait se lasser de rendre grâce à son protecteur ; et, avant de le quitter, il lui prit la main, et lui dit d'un ton attendri : « Ce n'est pas moi seulement que vous avez sauvé, milord ; ce n'est pas moi seulement qui vous bénirai ; il est un cœur mille fois plus tendre, mille fois meilleur que le mien, qui portera ses vœux vers le ciel pour vous, et ils arriveront, milord, car c'est la voix de la vertu même qui les y fera entendre.... Adieu, bonhomme bienfaisant : votre image sera toujours là, dans mon âme, éternellement gravée ; et moi aussi, je vivrai dans votre mémoire, car, sans doute, la plus douce récompense de la bonté est de garder le souvenir des heureux qu'elle fait. — Alors ils se quittèrent ; sir Edmond retourna chez milord Sheridan pour signer avec lui les deux actes que l'avocat avait rédigés le matin ; et, décidé à partir sans retard pour l'Ecosse, il se rendit chez lui pour faire, à cet égard, tous les apprêts nécessaires. Il était plus de minuit lorsqu'il rentra : on lui remit, à son arrivée, une lettre de mistress Clare ; elle ne contenait que ce peu de lignes :

« J'ignore par quel motif vous feignez d'être surpris de n'avoir point de lettres de Malvina, car je ne suppose pas que vous ayez oublié celle que votre perfidie a remise entre les mains de mistress Penwich, et dans laquelle mon infortunée amie jurait de ne plus vous croire. Au reste, comme l'horreur de votre conduite est mille fois



« au-dessus de tout ce que j'ai pu connaître et supposer de vous, je résiste  
 « à l'évidence, et ne puis croire encore  
 « que vous avez participé à l'enlèvement  
 « de Fanny ni à l'odieuse lettre de miss  
 « Triss Fenwich. Si je vous juge bien,  
 « et qu'il vous reste dans l'âme un sentiment humain, fremissez de vous  
 « voir entouré des meurtriers de votre  
 « femme; et, si vous voulez la voir  
 « encore une fois, ne perdez pas un  
 « moment. »

En lisant cette lettre, Edmond devint pâle; tout son corps trembla, une sueur froide s'insinua dans ses veines, et, dans son cœur, se disputèrent toutes les tortures de l'enfer. Il ne profère pas un mot, il monte en silence à l'appartement de miss Triss Fenwich; Jenny veut l'arrêter; il la repousse; il entre. Miss Triss Fenwich est endormie plus belle que jamais; mais elle ne l'est pas pour lui, et la vue de cette femme perfide, dont la main sacrilège a osé attaquer la paix de Malvina, ne fait battre son cœur que d'indignation. N'écoutant que son ressentiment, il allait l'éveiller pour lui demander compte de toutes ses trahisons, lorsqu'en passant devant un secrétaire ouvert il aperçoit une lettre à demi pliée, et reconnaît l'écriture de Malvina; il s'en saisit en frémissant, il la lit. Oh! qui pourra dire ce qu'il éprouva en parcourant ces tristes pages, en voyant les déchirantes expressions de celle qu'il aime! Il cache contre ce papier son front pâle et humide, il l'inonde de ses larmes, il suffoque de sanglots; son cœur repentant est prêt à se briser. A ce bruit, miss Triss Fenwich s'éveille; effrayée de voir un homme dans sa chambre, elle s'élance hors du lit, et reconnaît Edmond. « Quoi! c'est vous, lui dit-elle; mais, s'apercevant aussitôt du papier qu'il tient entre ses mains, elle se fâche et s'écrie: Oh! ciel! Edmond, qu'avez-vous fait? — Je sais tout et je vous connais, repliqua-t-il d'un ton indigne et en la fixant avec le plus profond dédain. » Miss Triss Fenwich, dont l'âme ne peut sentir ni ses torts, ni la

situation d'Edmond, conserve l'espoir de l'apaiser et de se justifier; elle s'avoue coupable avec une teinte humiliée, rejette sa faute sur l'exès de son amour; mais il la repousse avec horreur, et lui dit: « Vous êtes une vile, une méchante creature; je vous hais, mais moins encore que je ne vous méprise, et je n'aurai jamais assez de remords pour expier la honte de m'être oublié pour vous. Allez, méchante femme, baissez votre front coupable, et puisse le juste ciel faire éclater à tous les yeux l'ignominie de votre conduite et la perversité de votre cœur! » En disant ces mots, il s'éloigne, et la laisse en proie à une confusion et une douleur qui commencent le châtiment qu'elle a si bien mérité.

### CHAPITRE III.

OBJETS DOLÉBRABLES.

Tandis que miss Triss Fenwich se déssole, Edmond fait préparer sa chambre: il part, il ne s'arrête ni jour ni nuit; le sommeil ne ferme point ses yeux; l'outrage de Malvina, outragé et mourant, est toujours là pour le tenir éveillé et faire peser sur sa poitrine le poids insupportable du repentir. Il ne peut rester tranquille dans sa voiture; car, lorsque l'âme est bouleversée par de douloureuses inquiétudes, le repos du corps devient le plus insupportable des tourments; aussi, souvent se précipite-t-il dans les chemins; il court, il se débat, mais il ne peut se fuir: à le voir, on le prendrait pour un insensé; le désespoir est empreint dans tous ses traits; qu'a-t-il donc? La santé, la naissance, la fortune, tout lui rit: oui, mais que sont tous ces biens pour celui dont le remords ronge le cœur? Cependant il arrive, il aperçoit le mur du jardin, il s'arrête devant la petite porte dérobée dont il n'a pas perdu la clef; et, pendant que sa voiture fait le tour pour entrer dans les cours de la maison, il entre dans l'enclos. La lune jette une vive clarté sur



tous les objets qui l'entourent : combien ils sont changés ! Depuis son départ, les arbres ont perdu leur verdure, les fleurs ont disparu, les oiseaux ne chantent plus, un froid piquant a succédé à l'air doux et embaumé qu'on y respirait. Dans son chemin, il aperçoit quelques cyprès religieux, quelques sombres sapins dont les tiges pyramidales conservent un reste de verdure, du haut de leurs sommets le cri du hibou s'est fait entendre, ce son a retenti dans le vaste silence de la nuit, l'écho l'a répété. Edmond frissonne, ses jambes tremblantes se débloquent sous lui ; il approche, il est sous les arbres, il heurte une pierre ; un rayon de la lune perce le feuillage, et permet à son œil égaré de voir que cette pierre couvre un tombeau ; il jette un cri terrible, il tombe, il presse contre son corps cette terre froide et silencieuse, il ne sait point encore qui dort sous cette tombe, et, déjà la plus mortelle des douleurs a brisé son cœur. Dans son désespoir, il frappe sa tête contre la pierre en s'écriant : « Malvina ! Malvina !... » Aussitôt une voix douce et faible, qui semble sortir du bosquet, répond et demande : « Qui m'appelle ? » A cet accent, Edmond égaré se lève, et cherche de l'œil d'ou vient la voix qui l'a frappé et qu'il n'ose reconnaître ; cependant il entend le bruit d'un vêtement à travers le feuillage, et aperçoit une femme dont un voile d'écrege noir couvre la tête et une partie des épaules. « Qui êtes-vous ? Qui cherchez-vous ? demande-t-elle pourquoi venir troubler la cendre des morts, et empêcher que la paix du tombeau existe pour rien ? » Qu'ai-je entendu ! s'écrie-t-il, quelles funestes paroles ! Malvina, est-ce toi que je vois ? est-ce toi que j'entends ? Non, reprend-elle, je ne suis plus Malvina, je la fis jadis, quand il m'aimait, mais il s'est éloigné, et je suis tombée dans la douleur ; il m'a retiré mon amour, et la douleur m'a rendue à la pauvreté. A ces mots un froid mortel se glisse dans l'âme d'Edmond, il pressent un malheur plus grand peut-être

que la mort même ; il lève le voile de Malvina, il la presse dans ses bras : « Ma femme, mon amie, ma Malvina reconnaît-elle Edmond ? » s'écrie-t-il avec un accent passionné. Malvina le repousse et dit : « Paix, paix donc ! On ne prononce plus ni ce nom-là. Ne savez-vous pas qu'en vain je l'ai répété dans la nuit du désespoir ? Il ne m'a pas soulagée. — O Malvina ! reconnais-moi par pitié ! je suis Edmond, ton Edmond, ton époux, qui reviens pour ne plus te quitter ! » Malvina s'assit sur une pierre, et le regardant avec un sourire amer : « Pourquoi criez-vous ainsi je suis Edmond ? je suis Edmond ? Crovez-vous que j'ignore tout ce qui se passe ? En vain on a voulu me le cacher, je sais qu'Edmond ne reviendra plus ici ; depuis que l'étrangère est entrée dans son cœur, ce n'est plus qu'àuprès d'elle qu'il revient ; il rejette, il hait Malvina. — Lui te rejeter ! interrompit vivement Edmond en pressant contre ses lèvres le visage pâle de sa femme ; lui te hait ! Ah ! le ciel en est témoin, jamais, jamais il ne t'a tant aimée. — Il ne faut pas que vous disiez cela, interrompit-elle en s'éloignant vivement, il ne faut jamais me dire qu'il m'aime, vous voyez bien que cela m'empêcherait de mourir.... » Et c'est ainsi que je devais la retrouver ! s'écria-t-il en tordant ses bras, dans l'angoisse du désespoir. je parle à Malvina, et Malvina ne m'entend plus ! je suis devant ses yeux, et ses yeux ne me voient plus ! La douleur a détruit son intelligence, et c'est moi, moi, le plus barbare des hommes, qui l'ai plongée dans cet état ! O ma Malvina la plus chère, la plus offensée de toutes les femmes, daigne sourire à ton époux ! Que ma voix arrive encore à ton cœur ! Que tes regards se tournent vers moi !... Mais, non, non, interrompit-il, effrayé de l'air égaré empreint dans tous les traits de Malvina, cache-moi ces affreux regards ; ah ! que je ne les vois jamais de pareils ! je ne puis les supporter, ils m'accablent, me terrassent. — Et l'infortunée tombe aux pieds de Malvina :

dans sa douleur forcée, il mord la terre, il pousse des cris, il déchire sa poitrine..... Malvina, muette, insensible, ne voit rien, n'entend rien; elle jette autour d'elle des regards vagues qui ne fixent aucun objet, puis, se levant doucement, elle s'approche du tombeau, et s'agenouillant dessus : « Voilà l'heure, dit-elle; elle a sonné, et j'existe! Il ne faut donc encore attendre tout un jour? Encore le monde aujourd'hui, mais demain l'éternité! » Alors elle se lève et suspend son voile noir à une branche de cyprès; ses beaux cheveux blonds retombent épars sur son cou; elle les écarte, et fait quelques pas hors du bosquet; la lune frappe d'aplomb sur son visage, et c'est à sa pâle clarté qu'Edmond fixe sa femme chérie, et aperçoit tous ses traits altérés par la main du malheur qui détruit en silence. Elle passe auprès de lui, range sa robe pour ne pas le toucher, et continue son chemin : il marche lentement sur ses pas, sans avoir la force de lui parler davantage, entre avec elle dans la maison, et la suit jusqu' dans l'appartement où mistress Clare l'attendait. « Me voilà encore! lui dit-elle; c'est long! bien long! Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir! » Mistress Clare soupire, se lève, prend en silence le bras de son amie pour la conduire dans sa chambre, lorsqu'en approchant de la porte elle aperçoit sir Edmond. A cet aspect subit elle s'écrie : « Vous, vous ici! par quel prodige? Mais, dites, vous a-t-elle vu? lui avez-vous parlé? — Elle m'a vu, je lui ai parlé..... — Et elle est restée insensible? » De violents sanglots sont la seule réponse d'Edmond. Mistress Clare ne l'a que trop comprise, et s'écrie en retombant sur sa chaise : « Ah! c'en est fait! il ne reste donc plus d'espoir! » Cependant les gémissements d'Edmond ont retenti aux oreilles de Malvina; elle s'approche de lui, et le regardant avec compassion : « Comme il pleure! dit-elle; il n'a pas versé toutes ses larmes, lui? Comme il souffre! Sans doute il a été trompé. Mais calme-toi, malheureux,

bientôt les douleurs cesseront : moi aussi, j'ai beaucoup souffert, et pourtant, tu le vois, je suis tranquille à présent; car il vient le jour des miséricordes! elle vient la nuit du repos! C'est eux qui guérissent les cœurs brisés et ferment toutes les blessures. » Mistress Clare se lève, prend la main d'Edmond, la pose sur le cœur de Malvina, et, interrogant son amie : « Ne sens-tu rien? dit-elle; regarde cet objet, Malvina; ne le reconnais-tu point? dis, ne sais-tu plus que c'est Edmond? — Est-ce que vous connaissez Edmond? » reprit Malvina avec un accent précipité; et le regardant tous les deux d'un air égaré : « Ah! si vous savez où il existe, courez à lui, courez, dites-lui qu'il me rende mon enfant, dites-lui, surtout, qu'il ne le donne pas à Kitty, à sa Kitty! il est à moi, l'enfant de Clara; ne faut-il pas que j'en rende compte à sa mère? Comment oser la rejoindre là-haut quand j'ai perdu son enfant? comment soutenir sa voix mensongère quand elle me demandera : Qu'as-tu fait de mon enfant? Faudra-t-il lui répondre qu'il appartient à Kitty? Croyez-vous, ajouta-t-elle en serrant la main d'Edmond avec une agitation convulsive, croyez-vous qu'Edmond consente à me rendre mon enfant? — Demain il vous l'amènera lui-même, répondit-il, demain votre époux, votre enfant seront ici. — Vous l'entendez! juste ciel! interrompit vivement Malvina; vous l'entendez! il promet, il assure qu'Edmond, que Fanny seront demain ici!..... Mais ne me trompera-t-il pas aussi? n'est-ce pas là cette même voix qui jadis.....? N'entends-je pas Edmond?..... Edmond.....? ce nom est partout, continua-t-elle en portant la main à son front; il me brûle, il me dévore, ma tête est en feu! — Et, s'échappant aussitôt des mains de mistress Clare et d'Edmond, elle courut en désordre dans la chambre en s'écriant : « Pourquoi, pourquoi m'empêches-tu d'aller à lui? sans doute il aurait pitié de ma misère; je lui dirais : Mon Edmond, vois ta Malvina qui vient vers

te déplaît, elle s'en ira; mais une seule fois encore; qu'elle me jette un dernier regard, un regard plein de son pout! Dis-lui au revoir, tu ne la bais pas; et alors, ne point troubler les nouveaux mariés. Elle dévorera ses larmes, elle ne pleurera pas; et, couchée sur son lit, elle mourra, puisque tu ne la vois. » En parlant ainsi, et la violence de ses agitations, et sur le glissement; ses yeux ne se levaient plus, et elle semblait prête à se lever, mais son état, quelque affreux qu'il fût, était moins que celui d'Edmond. Mistriss Clare s'en aperçut, et, et le main avec un air de con-

« Ne désespérons pas encore, peut-être la vue de Fanny, en te réveillant, te réveillera sa raison. Elle va être tranquille quelques heures; il faut la transporter sur son lit, puis-elle y trouver tout des barbares l'ont pri-

Ah! mistriss Clare, interromp, le crime fut horrible, mais la punition. — Non, non, mais je ne vous accuse pas, reprit-elle pas vous qui fûtes coupable, dit me le dit assez. — Ah! dit plus que moi, s'écria-t-il; et de Malvina! O Malvina! l'âme! si, par une faiblesse jurai mes serments, en te le dis, ne l'ai-je pas assez

supplie; si épie, si attend; si espère un changement; c'est en vain. Cette physionomie si tendre, si mobile, ne varie plus, l'expression et le mouvement y sont suspendus; une morne stupeur les remplace et enchaîne ces traits que l'amour savait animer de tant de vie. Edmond ne peut plus soutenir ce spectacle; et, s'éloignant du lit avec une sorte de fureur, il s'avance vers mistriss Clare et lui dit : « Où sont ces barbares, ces monstres qui l'ont réduite dans cet état? Nommez-les, que j'assouvise sur eux ma vengeance!..... Depuis quand sa raison est-elle égarée? Pourquoi me l'avoir caché? — Edmond, répliqua mistriss Clare, je satisferai à toutes vos questions; mais, auparavant, répondez aux miennes, et tremblez de souiller d'un mensonge l'air que respire encore cette déplorable victime. Voyez cette lettre que mistriss Fenwick écrivit à Malvina : avait-elle obtenu votre approbation? et lui avez-vous en effet sacrifié celle de votre femme? — O infernale méchanceté! s'écria Edmond en lisant ce qu'avait écrit mistriss Fenwick; monstre d'imposture! c'est donc toi dont l'odieuse main a porté la mort dans le sein de Malvina! Mistriss Clare, il est vrai, cette femme m'a séduit un instant, un seul instant, encore fus-je bien plus entraîné par l'occasion que par elle; mais j'atteste que, depuis, le mépris qu'elle m'inspirait était tel, qu'il ne m'a pas fallu d'effort pour résister à tous ses artifices; et c'est à elle que j'aurais sacrifié Malvina! Qui? moi, j'aurais souffert qu'elle outragât ainsi la femme de mon cœur? Ah! loin d'être coupable d'un pareil crime, jamais je n'ai permis à sa bouche impure d'oser seulement prononcer devant moi le nom révérend de Malvina. Mais par quel inconcevable artifice, par quel mystère d'iniquité a-t-elle pu soustraire mes lettres?..... — C'en est assez, interrompit mistriss Clare; je ne vous demande même pas s'il est vrai que vous avez donné les mains à l'enlèvement de Fanny; je rougirais de soupçonner d'une pareille barbarie l'é-

## CHAPITRE LIII.

EDMOND MISTRISS CLARE.

Malvina, étrangère à tout ce qui se passait, a été portée dans sa chambre sans s'en apercevoir. Dans sa faiblesse, elle ne paraît plus aucun objet : Edmond, près d'elle, accablé, anéanti, ne peut lever les yeux de dessus elle; il conviendrait que son visage charmant qui fut jadis si pur, et qui fait maintenant son

pour faible, mais repentant de Malvina. — Je n'ai pu voir milord Sheridan que la veille de mon départ de Londres, répondit-il fort vite; c'est lui qui m'a appris que mistress Burton avait arraché Fanny de cet asile; c'est de lui que j'ai obtenu, à l'instant même, l'ordre de l'y ramener : le voici, et des demain Fanny sera rendue à sa mère. — O Edmond! malheureux Edmond! s'écria mistress Clare en pressant ses deux mains entrecroisées, de quoi ne seront pas responsables ceux qui vous ont si perfidement calomnié? Et cette mistress Burton, la terre porta-t-elle jamais une créature plus insensible et plus fautive? Elle vint ici, Edmond, peu de jours après celui où Williams avait apporté votre lettre; elle était accompagnée du juge de paix du canton. En descendant de voiture, elle fit sonner lady Malvina Seymour de paraître. Je me présentai avec votre femme, en lui disant qu'il n'y avait personne de ce nom. — Il n'est plus temps de feindre, repartit-elle : voici la copie du registre de l'église ou la célébration a eu lieu, qui constate le récit des faits; je suis instruite de tout; mais ce que madame ne sait peut-être pas, continuait-elle en s'adressant à Malvina, c'est que sir Edmond Seymour, ou épris d'une autre beauté, ou reconnaissant l'étendue de son imprudence, desira de casser une union qu'il ne voit plus que comme un malheur, et à laquelle il déclare n'avoir été entraîné que par une artificieuse séduction. Voici, madame, l'acte que je suis chargée de vous présenter de sa part : si vous consentez à le signer, vos nœuds seront détruits, et miss Fanny Sheridan restera près de vous; mais, si vous résistez, la volonté de son père est qu'elle soit remise entre mes mains : en voici l'ordre formel, et les constables qui m'entourent vont le faire exécuter sur-le-champ. — Madame, reprit votre femme avec plus d'assurance que je n'en espérais d'elle, je ne vois point sur cet acte le nom d'Edmond Seymour; je l'attendrai pour y mettre le mien, je céderai à son désir, sans doute, mais je ne

céderai qu'à lui. — Ainsi, répondit mistress Burton avec une ironie amère, pour faire durer quelques jours de plus un nœud que votre époux déteste, vous consentez à manquer aux serments faits à une amie que vous prétendiez vous être si chère! vous consentez à vous séparer de son enfant? — Non, madame, je n'y consens point, reprit Malvina avec force; c'est malgré moi qu'elle me sera ravie; je saurai réclamer contre cet attentat, et, si la violence me l'arrache, la justice me la rendra. Ne croyez pas l'emporter toujours : le jour de la vérité n'est pas loin; le monde connaîtra votre cœur, et il en aura horreur. — Mistress Burton, troublée intérieurement du ton solennel dont lui parlait Malvina, n'essaya point de lui répondre; mais, se tournant vers le juge de paix : « Vous voyez, lui dit-elle, que madame se refuse à tout accommodement : la loi vous autorise à mettre à exécution les ordres dont je suis chargée : faites paraître ici mistress Fanny Sheridan. — Monsieur, lui dis-je alors, prenez garde : vous vous chargez là d'une odieuse affaire : moi, qui suis étrangère comme vous dans tout ceci, je vous préviens que vous pourriez avoir à vous repentir un jour d'avoir employé la force pour arracher miss Sheridan d'ici. — Mistress Clare, interrompit alors mistress Burton, monsieur n'a pas tant de temps à perdre, et je le somme de remplir son devoir. — En effet, reprit le juge de paix, je ne sais pas ce que j'aurais à craindre : l'ordre dont l'honorable mistress Burton est chargée est positif et revêtu de toutes les formes qui peuvent le rendre légal aux yeux de la justice; je ne fais donc qu'exécuter la loi. » Alors il sortit pour ordonner que miss Fanny Sheridan comparût devant lui. Aucun domestique n'osa résister : vous savez à quel point on respecte ici les ordres des magistrats du peuple. Malvina, voyant avec effroi qu'elle n'avait pas un moment à perdre, tenta un nouvel effort; et, s'adressant à mistress Burton : « Ne puis-je pas, lui dit-elle, offrir une caution, afin de gar-

der Fanny jusqu'à l'instant où sir Edmond Seymour aura signé l'acte qui vient de m'être présenté? alors je m'engageai, par le serment le plus solennel, à hater de tout mon pouvoir la dissolution de mon mariage, ou à vous livrer mon enfant. — Non, répondit mistress Burton, je n'accepte d'autre accommodement que celui que j'ai proposé en arrivant, et voyez à vous décider sans tarder davantage; il me faut votre signature ou votre enfant. — Clara! s'écria alors Malvina en élevant ses mains vers le ciel, tu vas à quelle affreuse extrémité me restit la méchanceté de cette femme! dis-moi mes devoirs, ombre sacrée, dis, à quels serments dois-je obéir? — Madame peut partir quand elle voudra, interrompit mistress Tap en entrant dans le salon, la petite est dans la voiture. — Ils m'ont enlevé mon enfant! s'écria Malvina perdue et se précipitant hors de la chambre. — Malvina! malvina! appelant l'enfant en se débattant entre les bras de ceux qui l'entraînaient, est-ce que tu ne viens pas avec moi? — Non, je ne te quitterai pas, lui cria Malvina en se jetant sous les roues de la voiture; et ils s'écrasèrent, les barbares! avant de l'enlever à la mère. — Faites retirer madame, dit froidement mistress Burton aux gens qui l'entraînaient, vous voyez bien qu'elle perd l'esprit. — Eh quoi! madame, lui dit-je alors, êtes-vous inaccessible à toute pitié? qu'attendez-vous d'une conduite aussi inhumaine? Si votre intention n'est pas d'assassiner l'innocente créature que vous enlevez imprudemment à sa mère, n'êtes-vous pas sûre qu'elle lui sera rendue? et alors que vous resterez-il? le repentir d'une cruauté inutile. — Faites retirer madame, répéta mistress Burton avec une voix tremblante de colère et sans daigner me répondre. Malvina, s'apercevant qu'on se préparait à l'enlever de force, se leva, tomba aux pieds de mistress Burton, et s'écria: — Au nom du ciel! au nom de l'humanité! au nom de votre propre repos! ne m'ôtez pas mon en-

sant! je ne survivrai pas à sa perte. Voulez-vous avoir ma mort à vous reprocher? voulez-vous que mon sang crie éternellement contre vous? — Vous êtes encore maîtresse de la garder, lui répondit mistress Burton sans s'émouvoir; mais vous savez à quelle condition. Je suis inflexible là-dessus. — Va, pars, je ne te retiens plus, s'écria votre femme en s'éloignant avec horreur, je n'en doute plus maintenant, cet acte est une horrible trahison par laquelle tu espérerais sans doute me tromper, tromper Edmond, et nous desunir à jamais; mais tes odieux projets seront déçus; Edmond va bientôt paraître, demain peut-être il sera ici, il y sera peut-être aujourd'hui, il me rendra mon enfant, tu seras dévolée, tu seras punie.... Tu l'es déjà: ne sens-tu pas ta conscience qui te déchire, l'ombre de Clara qui te menace, et la justice céleste qui l'attend? — En finissant ces mots, votre femme, accablée par la douleur, perdit presque entièrement connaissance; et mistress Burton, sur le visage de laquelle se peignait ce que la colère et l'effroi ont de plus hideux, se hâta de s'éloigner. Que vous dirai-je encore, infortuné Edmond? Le même soir de ce jour terrible, arriva la lettre que vous tenez entre les mains; Malvina eut y voir la confirmation de tout ce que lui avait dit mistress Burton; elle eut que son époux étant d'accord avec ses ennemis, qu'elle avait peut-être sacrifié l'enfant de Clara à un homme sans foi et sans honneur.... Depuis ce moment. .... Depuis ce moment? — demanda Edmond en tremblant. Mistress Clare lui montra de la main Malvina, sans avoir la force d'articuler un mot. — J'entends, reprit-il avec un désespoir concentré; si je la perds avant qu'elle ait recouvré la raison, elle emportera dans la tombe l'idée que c'est ma main qui l'y précipite. — Cette crainte, qui restait que trop fondée, avait quelque chose de si affreux, que mistress Clare eut devoir tout tenter pour l'en distraire; et, en substituant à cette image mille détails douloureux sur l'état de Malvina,



elle fit verser un torrent de larmes à Edmond, et pensa l'avoir beaucoup soulagé. « Votre femme a exigé, continuait-elle, qu'on plaçât un cerceuil dans le bosquet où vous l'avez trouvée ce soir : je m'y suis opposée quelque temps ; mais, voyant que cette contrariété irritait son mal, je ne me suis plus occupée que de satisfaire tous ses desirs. Son esprit est singulièrement frappé de l'idée qu'elle doit mourir chaque soir à dix heures, heure fatale à laquelle la lettre de mistress Fenwick fut remise en ses mains. A cet instant, elle sort toujours de l'état d'insensibilité où vous la voyez maintenant ; sans avoir l'air de me reconnaître, elle me nomme : quelque temps qu'il fasse, elle descend dans le jardin, exige qu'on l'y laisse seule jusqu'à minuit, et alors revient tristement, me dit qu'elle ne mourra que le lendemain, et retombe dans sa froide stupidité. J'ai appelé plusieurs médecins, mais ne m'a d'aucun espoir ; ils doivent revenir aujourd'hui encore... » Edmond ne lui laisse pas le temps d'achever ; il se lève, va au lit de Malvina, se met à genoux devant elle, presse contre ses lèvres sa main décolorée, et s'écrie : « Sainte et douce victime ! tu seras vengée ; les monstres qui ont enlaidi ta maison et déshonoré ta félicité précéderont le prix de leurs forfaits, aujourd'hui même leur supplice commencera : je pars, je vais arracher ton enfant aux mains détestées qui la retiennent ; je pars, Malvina, mais pour te retrouver ce soir... Je te retrouverai, ajouta-t-il avec un accent vil et pressant qui sollicitait une réponse, je te retrouverai, dis, réponds, Malvina, ma compagne, ma femme ? que j'obtienne un mot, un regard, un soupir... » Alors Malvina, qui qu'est dans l'empire de Malvina ? Autrefois je ne l'implore pas en vain, tendre cœur ! mais maintenant tout est changé, elle n'a plus rien à me dire. Tu as donc cessé de m'aimer, Malvina ? ah ! dis-le moi, dis-moi du moins que tu ne m'aimes plus, accable de ta haine l'indigne ! je n'ai plus et que ses re-

mords déchirent ! du moins il entendra ta voix. Combien il préférerait tes reproches, tes imprecations, à cette horrible immobilité dont rien ne peut l'arracher ? » Alors il quitta la main de Malvina, et sa main retomba sans force, il s'éloigna de ses yeux, et ses yeux ne le suivirent pas. Constatant de ce qu'il voit, accablé de ce qu'il craint et de ce qu'il se reproche, il se retire dans un coin de la chambre, et pousse dououreusement des sanglots étouffés, que le repentir et le désespoir lui arrachent également. Cependant ces plaintes accablées, Malvina semble s'enivrer de sa morne stupeur, elle jette des regards vagues autour d'elle ; elle prête l'oreille, et une fugitive rougeur a coloré ses joues : Edmond voit ce mouvement, il s'approche ; elle lui prend la main, et, se penchant vers lui : « Avez-vous entendu ? lui demanda-t-elle bien bas, c'est lui ! il est revenu ! il pleure, parce qu'il ne m'a plus retrouvée ! — Vous l'avez donc enfin reconnu, Malvina ? Assurément, sa voix a percé les ombres de la mort ; il n'y a plus que celle-là que je pouvois entendre ; mais ne dites pas qu'il est ici, il ne faut pas qu'on le sache, l'étrangère viendrait le repêcher, et, dans son superbe orgueil, foulerait aux pieds la pauvre Malvina !... » O femme trop outragée ! s'écria Edmond en pleurant, que vous devez haïr celui qui vous fait souffrir tant de maux ! — Moi, le haïr ? interrompit-elle vivement ; je vous bien que vous ne le connaissez pas, vous sauriez que cela n'est pas possible... Écoutez, ajouta-t-elle plus bas, si vous le rencontrez jamais, cachez-lui bien que c'est lui qui m'a fait mourir, cela l'affligerait peut-être, et je veux qu'il vive heureux, mon Edmond, du moins pour cela oublier tout-à-fait sa pauvre Malvina ; et cependant je vais aller vers mon père qui est là-haut, je l'implorerai pour mon Edmond. « O mon père ! lui dirai-je, ne le punis pas ; mais, si tu es irrité contre lui, me voici à sa place : envoie-lui, mon père, tout le bonheur que tu voulais me donner. » O femme angéli-



que ! sainte innocence ! s'écria Edmond ; et c'est toi qui as pu trouver un monstre aussi ingrat pour te trahir ! — Mais croyez-vous, continua-t-elle, que Clara perinette à mon père d'exposer mes vœux ? Elle est avec les anges, ma Clara, elle est digne d'y être : mais à peine me verra-t-elle, que, me traînant devant le tribunal suprême, elle me demandera ce que j'ai fait de son enfant ; si je m'apprête, elle me repoussera avec horreur en me demandant où est son enfant ; si je l'emplore, sa voix tonnante m'interrompt : Qu'as-tu fait de mon enfant ? qu'as-tu fait de mon enfant ? me dira-t-elle. — À cette terrible image, les forces de Malvina défaillirent, ses yeux se tournèrent, ses bras se raidirent ; elle tomba sans connaissance, et goûta du moins quelques moments la douce paix du sommeil.

## CHAPITRE LIV.

LEURE D'ESPÈRE.

— Il n'y a pas un moment à perdre, Edmond, dit alors mistress Clare ; il faut aller chercher Fanny. — Je pars, répondit-il, j'ose attendre beaucoup de la persévérance de cette enfant : il me semble que l'acte de l'avoir perdue est ce qui trouble le plus Malvina. Hélas ! indigne et tremblante comme elle était, sans doute elle aurait pardonné la faute d'un autre, mais elle n'a pu supporter ce qu'elle se reprochait ; du moment qu'elle s'est crue coupable, elle a dû succomber, et son âme était trop pure pour vivre avec un remords. —

Cependant le jour commençait à paraître ; Edmond monta dans sa chaise, et avant midi il fut rendu chez mistress Birton. L'aspect de cette odieuse maison le fit frémir ; il monte, il entre sans se faire annoncer ; il trouve sa tante déjeunant, entourée d'un cercle brillant. En voyant paraître Edmond, pâle, échevé, en habit de voyage, elle rougit et jeta un cri de surprise : la petite Fanny, qui était tristement assise auprès d'elle,

se lève avec une vive joie ; et, se précipitant au cou d'Edmond : « Mon bon ami, lui dit-elle, que tu as été longtemps absent ! tu me ramèneras auprès de ma bonne maman, n'est-ce pas ? — Oui, oui, s'écria Edmond en la pressant fortement contre sa poitrine ; malheureuse enfant ! ce soir même tu seras rendue à ta mère. — Et de quel droit, Edmond, s'écria mistress Birton, pâle de colère, venez-vous enlever le dépôt qui m'a été confié ? — Du droit de la justice et de l'humanité, répondit-il en la regardant avec mépris : est-ce lui que vous invoquâtes lorsque votre perfide méchanceté ravit cette enfant à ma femme ! — A ce nom qu'il donnait à Malvina, à cette accusation qu'il portait contre mistress Birton, tous les convives embarrassés s'entre-regardèrent, et semblaient se demander ce qu'allait devenir une scène aussi vive qu'inattendue. Mistress Birton, effrayée d'avoir autant de témoins des reproches dont elle sentait qu'Edmond pouvait l'accabler, lui dit d'un ton plus doux : « Si vous avez à me parler d'affaires, passez avec moi dans mon cabinet, nous nous expliquerons mieux. — Non, non, répondit-il avec un dédain mêlé de fureur, je n'ai rien de particulier à vous dire, et mistress Birton ne saurait être trop connue : si j'ai un regret en ce moment, c'est que le monde entier ne soit pas là, afin de me rassasier du doux plaisir de dévoiler à tous les yeux la femme barbare qui put résister aux pathétiques prières de la plus douce creature, et parvint, à force d'insultes, de fausseté et de malice, à détruire l'intelligence du plus parfait ouvrage de la nature. Arrêtez, continua-t-il en voyant que mistress Birton faisait un mouvement pour l'interrompre, je n'ai pas parlé encore de la plume calomniatrice qui, pour satisfaire un horrible désir d'ambition et de vengeance, n'a pas craint de m'accuser, moi son parent, moi Edmond Seymour, comme suspect auprès du gouvernement anglais : les mesures de cette femme étaient si bien prises, que, sans un ha-

« au-dessus de tout ce que j'ai pu con-  
 « naître et supposer de vous, je résiste  
 « à l'évidence, et ne puis croire encore  
 « que vous ayez participé à l'enlèvement  
 « de Fanny ni à l'odieuse lettre de mis-  
 « triss Fenwich. Si je vous juge bien,  
 « et qu'il vous reste dans l'âme un sen-  
 « timent humain, frémissez de vous  
 « voir entouré des meurtriers de votre  
 « femme; et, si vous voulez la voir  
 « encore une fois, ne perdez pas un  
 « moment. »

En lisant cette lettre, Edmond devint pâle; tout son corps trembla, une sueur froide s'insinua dans ses veines, et, dans son cœur, se disputèrent toutes les tortures de l'enfer. Il ne proféra pas un mot, il monta en silence à l'appartement de mistriss Fenwich; Jenny veut l'arrêter; il la repousse; il entre. Mistriss Fenwich est endormie plus belle que jamais; mais elle ne l'est pas pour lui, et la vue de cette femme perdue, dont la main sacrilège a osé attouquer la paup de Malvina, ne fait battre son cœur quod d'indignation. N'écoulant que son res- sentiment, il allait l'éveiller pour lui demander compte de toutes ses trahi- sons, lorsqu'en passant devant un so- cretaire ouvert il aperçoit une lettre à deux plies, et reconnaît l'écriture de Malvina; il s'en saisit en frémissant, il la lit. Oh! qu'on pourra dire ce qu'il éprouva en parcourant ces tristes pages, en voyant les déchirantes expressions de celle qu'il aime! Il cache contre re pa- pier son front pâle et humilié, il l'inonde de ses larmes, il s'ullogue de sanglots; son cœur repentant est prêt à se briser. A ce bruit, mistriss Fenwich s'éveille; effrayée de voir un homme dans sa chambre, elle s'élance hors du lit, et reconnaît Edmond. « Quoi! c'est vous, lui dit-elle; mais, s'apercevant aussitôt du papier qu'il tient entre ses mains, elle se tiche et s'écrie: Oh! ciel! Ed- mond, qu'avez-vous fait? — Je sais tout et je vous connais, repliqua-t-il d'un ton indigné et en la fixant avec le plus profond dédain. » Mistriss Fenwich, dont l'âme ne peut sentir ni ses torts, ni la

situation d'Edmond, contrefre l'espoir de l'apaiser et de se justifier; elle s'avoue coupable avec une feinte humi- lite, rejette sa faute sur l'excès de son amour; mais il la repousse avec hor- reur, et lui dit: « Vous êtes une vile, une méchante créature; je vous hais, mais moins encore que je ne vous me- prise, et je n'aurai jamais assez de re- mords pour expier la honte de m'être oublié pour vous. Allez, méchante femme, baissez votre front coupable, et puisse le juste ciel faire éclater à tous les yeux l'ignominie de votre conduite et la perversité de votre cœur! » En disant ces mots, il s'éloigne, et la laisse en proie à une confusion et une douleur qui commencent le châtiement qu'elle a si bien mérité.

## CHAPITRE III.

### OBJETS DOLÉBREUX.

TANDIS que mistriss Fenwich se dé- sole, Edmond fait préparer sa chambre: il part, il ne s'arrête ni jour ni nuit; le sommeil ne ferme point ses yeux; l'i- mage de Malvina, outragée et mourante, est toujours la pour le tenir éveillé et faire peser sur sa poitrine le poids insup- portable du repentir. Il ne peut rester tranquille dans sa voiture; car, lorsque l'âme est bouleversée par de devorantes inquiétudes, le repos du corps devient le plus insupportable des tourments: aussi, souvent se précipite-t-il dans les che- mins; il court, il se débat, mais il ne peut se fuir: à le voir, on le prendrait pour un insensé; le désespoir est em- preint dans tous ses traits: qu'a-t-il donc? La santé, la naissance, la for- tune, tout lui rit: oui, mais que sont tous ces biens pour celui dont le remords ronge le cœur? Cependant il arrive, il aperçoit le mur du jardin, il s'arrête devant la petite porte derrière dont il n'a pas perdu la clef, et, pendant que sa voiture fait le tour pour entrer dans les cours de la maison, il entre dans l'en- clos. La lune jette une vive clarté sur

tous les objets qui l'entourent : combien ils sont changés ! Depuis son départ, les arbres ont perdu leur verdure, les fleurs ont disparu, les oiseaux ne chantent plus, un froid pequant a succédé à l'air doux et enluminé qu'on y respirait. Dans son chemin, il aperçoit quelques cyprès religieux, quelques sombres sapins dont les tiges pyramidales conservent un reste de verdure; du haut de leurs sommets le cri du labou s'est fait entendre, ce son a retenti dans le vaste silence de la nuit, l'écho l'a répété. Edmond frissonne, ses jambes tremblantes se débloquent sous lui, il approche, il est sous les arbres, il heurte une pierre; un rayon de la lune perce le feuillage, et permet à son œil égaré de voir que cette pierre couvre un tombeau, il jette un cri terrible, il tombe, il presse contre son corps cette terre froide et silencieuse, il ne sait point encore qui dort sous cette tombe, et, déjà la plus mortelle des douleurs a brisé son cœur. Dans son désespoir, il frappe sa tête contre la pierre en s'écriant : « Malvina ! Malvina !... » Aussitôt une voix douce et faible, qui semble sortir du bosquet, répond et demande : « Qui m'appelle ? » A cet accent, Edmond égaré se lève, et cherche de l'œil d'où vient la voix qui l'a frappé et qu'il n'ose reconnaître ; cependant il entend le bruit d'un vêtement à travers le feuillage, et aperçoit une femme dont un voile de crêpe noir couvre la tête et une partie des épaules. « Qui êtes-vous ? Qui cherchez-vous ? demandez-les pour quoi venir troubler la cendre des morts, et empêcher que la paix du tombeau existe pour moi ? » Qu'ai-je entendu ! s'écrie-t-il, quelles funestes paroles ! Malvina, est-ce toi que je vois ? est-ce toi que j'entends ? — Non, reprend-elle, je ne suis plus Malvina, je la suis jadis, quand il est vivant, mais il s'est éloigné, et je suis tombée dans la détresse, il m'a retiré son amour, et la douleur m'a rendue à la puissance. — A ces mots un froid mortel se glisse dans l'âme d'Edmond; il pressent un malheur plus grand peut-être

que la mort même; il lève le voile de Malvina, il la presse dans ses bras : « Ma femme, mon amie, ma Malvina me reconnaît-elle Edmond ? » s'écrie-t-il avec un accent passionné. Malvina le repousse et dit : « Paix, paix donc ! On ne prononce plus ici ce nom-là. Ne savez-vous pas qu'en vain je l'ai répété dans la nuit du désespoir ? Il ne m'a pas soulagée. — O Malvina ! reconnais-moi par pitié ! je suis Edmond, ton Edmond, ton époux, qui reviens pour ne plus te quitter ! » Malvina s'assit sur une pierre, et le regardant avec un sourire amer : « Pourquoi criez-vous ainsi je suis Edmond ? je suis Edmond ? Crovez-vous que j'ignore tout ce qui se passe ? En vain on a voulu me le cacher, je sais qu'Edmond ne reviendra plus ici; depuis que l'étrangère est entrée dans son cœur, ce n'est plus qu'auprès d'elle qu'il revient; il rejette, il hait Malvina. — Lui te rejeter ! interrompit vivement Edmond en pressant contre ses lèvres le visage pâle de sa femme; lui te haïr ! Ah ! le ciel en est témoin, jamais, jamais il ne l'a tant aimée. — Il ne faut pas que vous disiez cela, interrompit-elle en s'éloignant vivement, il ne faut jamais me dire qu'il m'aime, vous voyez bien que cela m'empêcherait de mourir... » Et c'est ainsi que je devais la retrouver ! s'écria-t-il en tordant ses bras, dans l'angoisse du désespoir : je parle à Malvina, et Malvina ne m'entend plus ! je suis devant ses yeux, et ses yeux ne me voient plus ! La douleur a détruit son intelligence, et c'est moi, moi, le plus barbare des hommes, qui l'ai plongée dans cet état ! O ma Malvina ! la plus chère, la plus offensée de toutes les femmes, digne sourire à ton époux ! Que ma voix arrive encore à ton cœur ! Que les regards se tournent vers moi !... Mais, non, non, interrompit-il, effrayé de l'air égaré empreint dans tous les traits de Malvina, cache-moi ces affreux regards; ah ! que je ne t'en voie jamais de pareils ! je ne puis les supporter, ils m'accablent, me terrassent. — Et l'infortune tombe aux pieds de Malvina :

dans sa douleur forcée, il mord la terre, il pousse des cris, il déchire sa poitrine..... Malvina, muette, insensible, ne voit rien, n'entend rien; elle jette autour d'elle des regards vagues qui ne fixent aucun objet, puis, se levant doucement, elle s'approche du tombeau, et s'agenouillant dessus : « Voilà l'heure, dit-elle; elle a sonné, et j'existe! Il me faut donc encore attendre tout un jour? Encore le monde aujourd'hui, mais demain l'éternité! » Alors elle se lève et suspend son voile noir à une branche de cyprès; ses beaux cheveux blonds retombent épars sur son cou; elle les écarte, et fait quelques pas hors du bosquet : la lune frappe à plomb sur son visage, et c'est à sa pâle clarté qu'Edmond fixe sa femme chérie, et aperçoit tous ses traits altérés par la main du malheur qui détruit en silence. Elle passe auprès de lui, range sa robe pour ne pas le toucher, et continue son chemin : il marche lentement sur ses pas, sans avoir la force de lui parler davantage, entre avec elle dans la maison, et la suit jusque dans l'appartement où mistress Clare l'attendait. « Me voilà encore! lui dit-elle; c'est long! bien long! Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir! » Mistress Clare soupire, se lève, prend en silence le bras de son amie pour la conduire dans sa chambre, lorsqu'en approchant de la porte elle aperçoit sir Edmond. A cet aspect subit elle s'écrie : « Vous, vous ici! par quel prodige? Mais, dites, vous a-t-elle vu? lui avez-vous parlé? — Elle m'a vu, je lui ai parlé... — Et elle est restée insensible? » De violents sanglots sont la seule réponse d'Edmond. Mistress Clare ne l'a que trop comprise, et s'écrie en retombant sur sa chaise : « Ah! c'en est fait! il ne reste donc plus d'espoir! » Cependant les gémissements d'Edmond ont retenti aux oreilles de Malvina; elle s'approche de lui, et le regardant avec compassion : « Comme il pleure! dit-elle; il n'a pas versé toutes ses larmes, lui! Comme il souffre! Sans doute il a été trompé. Mais calme-toi, malheureux,

bientôt tes douleurs cesseront : moi aussi, j'ai beaucoup souffert, et pourtant, tu le vois, je suis tranquille à présent; car il vient le jour des miséricordes! elle vient la nuit du repos! C'est eux qui guérissent les cœurs brisés et ferment toutes les blessures. » Mistress Clare se lève, prend la main d'Edmond, la pose sur le cœur de Malvina, et, interrogeant son amie : « Ne sens-tu rien? dit-elle; regarde cet objet, Malvina; ne le reconnais-tu point? dis, ne sais-tu plus que c'est Edmond? — Est-ce que vous connaissez Edmond? reprit Malvina avec un accent précipité; et les regardant tous les deux d'un air égaré : « Ah! si vous savez où il existe, retournez à lui, courez, dites-lui qu'il me rende mon enfant, dites-lui, surtout, qu'il ne le donne pas à Kitty, à sa Kitty! c'est à moi, l'enfant de Clara; ne faut-il pas que j'en rende compte à sa mère? Comment oser la rejoindre là-haut quand j'ai perdu son enfant? comment soutenir sa voix menaçante quand elle me demandera : Qu'as-tu fait de mon enfant? Faudra-t-il lui répondre qu'il appartient à Kitty? Croyez-vous, ajouta-t-elle en serrant la main d'Edmond avec une agitation convulsive, croyez-vous qu'Edmond consente à me rendre mon enfant? — Demain il vous l'amènera lui-même, répondit-il, demain votre époux, votre enfant seront ici. — Vous l'entendez! juste ciel! interrompit vivement Malvina; vous l'entendez! il promet, il assure qu'Edmond, que Fanny seront demain ici!... Mais ne me tromperait-il pas aussi? n'est-ce pas là cette même voix qui jadis.....? N'entends-je pas Edmond?.... Edmond!... ce nom est partout, continua-t-elle en portant la main à son front, il me brûle, il me dévore, ma tête est en feu! » Et, s'échappant aussitôt des mains de mistress Clare et d'Edmond, elle courut en désordre dans la chambre en s'écriant : « Pourquoi, pourquoi m'empêches-tu d'aller à lui? sans doute il aurait pitié de ma misère; je lui dirais : Mon Edmond, voici ta Malvina qui vient vers

départ, elle s'en ira ; mais seule sous encore, qu'elle jette un regard de son époux ! Un instant de la faire paître, et alors, et troubler les nouveaux serments, elle plantera, et, couchée sur elle y mourra, puisque tu le vois. — En parlant ainsi, violence de ses agitations, et le plancher ; ses yeux se remuent plus, et presse semblait prêt à se son état, quel que affreux est moins que celui d'Ed- mis Clare s'en aperçut, et, main avec un air de com- desespérons pas encore, être la vue de Fanny, en assurance, recueillera sa rai- et elle va être tranquille mes heures ; il faut la trans- lit, puisse-t-elle y trouver des barbares l'ont pri- mistress Clare, interrom- crime tel horrible, mais passe. — Non, non, mal- vous accuse pas, repit- pas vous qui êtes coupa- me le dit assez. — Ah ! plus que moi, s'écria-t-il ; je Malvina ! O Malvina ! p ! ar, par une faiblesse mal mes serments, en le mal, ne l'ai-je pas assez

## CHAPITRE LIII

EDMOND MISTRICK BERTON

Malvina, étrangère à tout fait, a été perdue dans sa à en apercevoir. Dans sa doute, elle ne paraît plus un objet. — Edmond, pres- table, anéanti, ne peut des- sus de dessus elle, il con- age charmant qui fit jadis et qui fait maintenant son

supplice ; il épie, il attend, il espère un changement ; c'est en vain. Cette phy- sionomie si tendre, si mobile, ne varie plus, l'expression et le mouvement y sont suspendus ; une morne stupeur les remplace et enchaîne ces traits que l'a- mour savait animer de tant de vie. Ed- mond ne peut plus soutenir ce spectacle ; et, s'éloignant du lit avec une sorte de fureur, il s'avance vers mistress Clare et lui dit : — Où sont ces barbares, ces monstres qui l'ont réduite dans cet état ? Nommez-les, que j'assouvise sur eux ma vengeance !..... Depuis quand sa rai- son est-elle égarée ? Pourquoi me l'avoir caché ? — Edmond, repiqua mistress Clare, je satisferai à toutes vos ques- tions, mais, auparavant, répondez aux miennes, et tremblez de souiller d'un mensonge l'air que respire encore cette déplorable victime. Voyez cette lettre que mistress Fenwick écrivit à Malvina : avait-elle obtenu votre approbation ? et lui avez-vous en effet sacrifié celle de votre femme ? — O infernale méchan- ceté ! s'écria Edmond en lisant ce qu'a- vait écrit mistress Fenwick ; monstre d'imposture ! c'est donc toi dont l'a- dieuse main a porté la mort dans le sein de Malvina ! Mistress Clare, il est vrai, cette femme m'a séduit un instant, un seul instant, encore fus-je bien plus en- traîné par l'occasion que par elle ; mais j'atteste que, depuis, le mépris qu'elle m'inspirait était tel, qu'il ne m'a pas fallu d'effort pour résister à tous ses artifices, et c'est à elle que j'aurais sa- crifié Malvina ! Quoi ! moi, j'aurais souf- fert qu'elle outrageât ainsi la femme de mon cœur ? Ah ! loin d'être coupable d'un pareil crime, jamais je n'ai permis à sa bouche impure d'oser seulement prononcer devant moi le nom révérend de Malvina. Mais par quel inconcevable ar- tifice, par quel mystère d'iniquité a-t-elle su soustraire mes lettres ?... C'en est assez, interrompit mistress Clare ; je ne vous demande même pas si c'est vrai que vous avez donné les mains à l'enlèvement de Fanny ; je pourrais de soupçonner d'une pareille barbarie l'a-



poux faible, mais repentant de Malvina. — Je n'ai pu voir milord Sheridan que la veille de mon départ de Londres, répondit-il fort vite; c'est lui qui m'a appris que mistress Birton avait arraché Fanny de cet asile; c'est de lui que j'ai obtenu, à l'instant même, l'ordre de l'y ramener : le voici, et des demain Fanny sera rendue à sa mère. — O Edmond! malheureux Edmond! s'écria mistress Clare en pressant ses deux mains entre les siennes, de quoi ne seront pas responsables ceux qui vous ont si perfidement calomnié? Et cette mistress Birton, la terre porta-t-elle jamais une créature plus insensible et plus fausse? Elle vint ici, Edmond, peu de jours après celui où Williams avait apporté votre lettre; elle était accompagnée du juge de paix du canton. En descendant de voiture, elle fit sommer lady Malvina Seymour de paraître. Je me présentai avec votre femme, en lui disant qu'il n'y avait personne de ce nom. — Il n'est plus temps de feindre, repartit-elle : voici la copie du registre de l'église où la célébration a eu lieu, qui constate le recet des faits; je suis instruite de tout; mais ce que madame ne sait peut-être pas, continuait-elle en s'adressant à Malvina, c'est que sir Edmond Seymour, ou épris d'une autre beauté, ou reconnaissant l'étendue de son imprudence, desira de casser une union qu'il ne voit plus que comme un malheur, et à laquelle il déclare n'avoir été entraîné que par une artificieuse séduction. Voici, madame, l'acte que je suis chargée de vous présenter de sa part : si vous consentez à le signer, vos nœuds seront détruits, et miss Fanny Sheridan restera près de vous, mais, si vous résistez, la volonté de son père est qu'elle soit remise entre mes mains : en voici l'ordre formel, et les constables qui m'entourent vont le faire exécuter sur-le-champ. — Madame, reprit votre femme avec plus d'assurance que je n'en espérais d'elle, je ne vois point sur cet acte le nom d'Edmond Seymour; je l'attendrai pour y mettre le mien; je céderai à son désir, sans doute, mais je ne

céderai qu'à lui. — Ainsi, répondit mistress Birton avec une ironie amère, pour faire durer quelques jours de plus un nœud que votre époux deteste, vous consentez à manquer aux serments faits à une amie que vous prétendiez vous être si chère! vous consentez à vous séparer de son enfant? — Non, madame, je n'y consens point, reprit Malvina avec force; c'est malgré moi qu'elle me sera ravie, je saurai réclamer contre cet attentat, et, si la violence me l'arrache, la justice me la rendra. Ne croyez pas l'emporter toujours : le jour de la vérité n'est pas loin; le monde connaîtra votre cœur, et il en aura horreur. — Mistress Birton, troublée intérieurement du ton solennel dont lui parlait Malvina, n'osoya point de lui répondre; mais, se tournant vers le juge de paix : Vous voyez, lui dit-elle, que madame se refuse à tout accommodement : la loi vous autorise à mettre à exécution les ordres dont je suis chargée : faites paraître ici mistress Fanny Sheridan. — Monsieur, lui dis-je alors, prenez garde; vous vous chargez là d'une odieuse affaire : moi, qui suis étrangère comme vous dans tout ceci, je vous prévins que vous pourriez avoir à vous repentir un jour d'avoir employé la force pour arracher miss Sheridan d'ici. — Mistress Clare, interrompit alors mistress Birton, monsieur n'a pas tant de temps à perdre, et je le somme de remplir son devoir. — En effet, reprit le juge de paix, je ne sais pas ce que j'aurais à craindre : l'ordre dont l'honorable mistress Birton est chargée est positif et revêtu de toutes les formes qui peuvent le rendre légal aux yeux de la justice; je ne fais donc qu'exécuter la loi. — Alors il sortit pour ordonner que miss Fanny Sheridan comparût devant lui. Aucun domestique n'osa résister : vous savez à quel point on respecte ici les ordres des magistrats du peuple. Malvina, voyant avec effroi qu'elle n'avait pas un moment à perdre, tenta un nouvel effort; et, s'adressant à mistress Birton : — Ne puis-je pas, lui dit-elle, offrir une caution, afin de gar-



des Fanny jusqu'à l'instant où sir Edmond Seymour aura signé l'acte qui vient de m'être présenté alors je m'en irai, par le serment le plus solennel, à l'autel de tout mon pouvoir la dissolution de mon mariage, ou à vous livrer mon enfant. — Non, répondit mistress Burton, je n'accepte d'autre accommodement que celui que j'ai proposé en arrivant, et voyez à vous décider sans tarder davantage : il me faut votre signature ou votre enfant. — Clara s'écria vers Malvina en élevant ses mains vers le ciel, tu vois à quelle affreuse extrémité me réduit la méchanceté de cette femme ! d'ici-mes devoirs, ombre d'un dieu, à quels serments dois-je me porter ? — Madame peut partir quand elle voudra, interrompit mistress Tap en entrant dans le salon ; la petite est dans la voiture. — Ils m'ont enlevé mon enfant ! s'écria Malvina éperdue et se précipitant hors de la chambre. — Malvina marmotait l'appelant l'enfant en se précipitant entre les bras de ceux qui l'entouraient, espérer que tu ne viens pas me voir ? Non, je ne te quitterai pas, murmura Malvina en se jetant sous la roue de la voiture, et ils m'écrasèrent les barbares avant de l'enlever du cercle. — Faites retirer madame, dit froidement mistress Burton aux gens qui l'entouraient, vous voyez bien qu'elle perd l'esprit. — Eh quoi ! madame, lui dit-elle, êtes-vous inaccessible à toute pitié ? attendez-vous d'une condition aussi humaine ? Si votre intention n'est pas d'assassiner l'innocente créature que vous enlevez impitoyablement à sa mère, n'êtes-vous pas sûre qu'elle lui sera rendue ? et alors que vous regretterez-il le repentir d'une cruauté inutile. — Faites retirer madame, répéta mistress Burton avec une voix tremblante de colère et sans daigner en répondre. Malvina, s'apercevant qu'on se préparait à l'éloigner de force, se leva, tomba aux pieds de mistress Burton et s'écria : Au nom du ciel ! au nom de l'humanité ! au nom de votre propre repos ! ne m'ôtez pas mon en-

fant ! je ne survivrai pas à sa perte. Voulez-vous avoir ma mort à vous reprocher ? voulez-vous que mon sang crie éternellement contre vous ? — Vous êtes encore maîtresse de la garder, lui répondit mistress Burton sans s'enquérir ; mais vous savez à quelle condition. Je suis inflexible là-dessus. — Va, pars, je ne te retiens plus, s'écria votre femme en s'éloignant avec horreur, je n'en doute plus maintenant, cet acte est une horrible trahison par laquelle tu espérerais sans doute me tromper, tromper Edmond, et nous desunir à jamais ; mais tes odieux projets seront déçus ; Edmond va bientôt paraître, demain peut-être il sera ici, il y sera peut-être aujourd'hui, il me rendra mon enfant, tu seras dévoilée, tu seras punie.... Tu l'es déjà : ne sens-tu pas ta conscience qui te déchire, l'ombre de Clara qui te menace, et la justice céleste qui t'attend ? — En finissant ces mots, votre femme, accablée par la douleur, perdit presque entièrement connaissance ; et mistress Burton, sur le visage de laquelle se peignait ce que la colère et l'effroi ont de plus hideux, se hâta de s'éloigner. Que vous dirai-je encore, infortuné Edmond ! Le même soir de ce jour terrible, arriva la lettre que vous tenez entre les mains ; Malvina crut y voir la confirmation de tout ce que lui avait dit mistress Burton ; elle crut que son époux était d'accord avec ses ennemis, qu'elle avait peut-être sacrifié l'enfant de Clara à un homme sans foi et sans honneur.... Depuis ce moment... — Depuis ce moment ? — Demanda Edmond en tremblant. Mistress Clare lui montra de la main Malvina, sans avoir la force d'articuler un mot. — L'entends, reprit-il avec un désespoir concentré ; si je la perds avant qu'elle ait recouvré la raison, elle emportera dans la tombe l'idée que c'est ma main qui l'y précipite. Cette crainte, qui n'était que trop fondée, avait quelque chose de si affreux, que mistress Clare crut devoir tout tenter pour l'en distraire ; et, en substituant à cette image mille détails douloureux sur l'état de Malvina,

elle fit verser un torrent de larmes à Edmond, et pensa l'avoir beaucoup soulage. « Votre femme a raigé, continuait-elle, qu'on plaçât un cercueil dans le bosquet où vous l'avez trouvée ce soir : je m'y suis opposé quelque temps ; mais, voyant que cette contrainte irritait son mal, je ne me suis plus occupé que de satisfaire tous ses desirs. Son esprit est singulièrement frappé de l'idée qu'elle doit mourir chaque soir à dix heures, heure fatale à laquelle la lettre de mistress Fenwick fut remise en ses mains. A cet instant, elle sort toujours de l'état d'insensibilité où vous la voyez maintenant ; sans avoir l'air de me reconnaître, elle me nomme : quelque temps qu'il fasse, elle descend dans le jardin, exige qu'on l'y laisse seule jusqu'à minuit, et alors revient tristement, me dit qu'elle ne mourra que le lendemain, et retombe dans sa froide stupidité. J'en appelle plusieurs médecins, nul ne m'a donné d'espoir ; ils doivent revenir aujourd'hui encore..... » Edmond ne lui laisse pas le temps d'achever ; il se lève, va au lit de Malvina, se met à genoux devant elle, presse contre ses lèvres sa main décolorée, et s'écrie : « Sainte et douce victime ! tu seras vengée ; les monstres qui ont enlevé ta raison et détruit ma félicité recouvreront le prix de leurs forfaits, aujourd'hui même leur supplice commencera ! Je pars, j'y vais avec toi, et je t'entraîne aux malins détestés qui la retiennent ; je pars, Malvina, mais pour te rejoindre ce soir. . . Je te retrouverai, ajouta-t-il avec un accent vil et pressé qui soulignait une repense, je te retrouverai, dis, reprends, Malvina, ma compagne, ton bras ? que f'as-tu ? un mot, un regard, un soupir ! Affrains-t'en ? ch ! qu'est donc l'écume ? Malvina ! Autrefois ne t'importais-tu pas en vain, son tendre cœur n'était pas mort aux prières de ses époux, mais maintenant tout est éteint, elle n'a plus rien à me dire. Tu es donc cessé de m'aimer, Malvina ? ah ! dis-moi, dis-moi du moins que tu ne m'aimes plus, assés de ta haine l'indulgence que t'offre et que ses re-

que ! sainte innocence ! s'écria Edmond ; et c'est toi qui as pu trouver un monstre avec insatiable pour le trahir ! — Mais croyez-vous, continua-t-elle, que Clara permette à son père d'exaucer mes vœux ? Elle est avec les anges, ma Clara, elle est digne d'être ; mais à peine me verra-t-elle, que, me traînant devant le tribunal suprême, elle me demandera ce que j'ai fait de son enfant ; si je m'ap-proche, elle me repoussera avec horreur en me demandant où est son enfant ; si j'implure, sa voix tonnante m'in-fernaux. Qu'as-tu fait de mon enfant ? qu'as-tu fait de mon enfant ? me dira-t-elle. — A cette terrible image, les for-ces de Malvina défaillirent, ses yeux se fermèrent, ses bras se raidirent ; elle tomba sans connaissance, et goûta du moins quelques moments la douce paix du néant.

## CHAPITRE LIV.

## L'ÉCLAIR D'ESPOIR.

« Tu n'y a pas un moment à perdre, Edmond, dit alors mistress Clare ; il faut aller chercher Fanny. — Je pars, répondit-il, j'ose attendre beaucoup de la présence de cette enfant : il me sem-ble que l'effroi de l'avoir perdue est ce qui trouble le plus Malvina. Hélas ! in-terdit et tendre comme elle était, sans doute elle aurait pardonné la faute d'un autre, mais elle n'a pu supporter ce qu'elle se reprochait ; du moment qu'elle s'est crue coupable, elle a dû succomber, et son âme étant trop pure pour vivre avec un remords. »

Cependant le jour commençait à pa-raller, Edmond monta dans sa chaise, et avant midi il fut rendu chez mistress Birton. L'aspect de cette odieuse maison le fit trembliller ; il monte, il entre sans se faire annoncer ; il trouve sa tante de-jamais, entourée d'un cercle brillant. En voyant paraître Edmond, pâle, éche-velé, en habit de voyage, elle rougit et jette un cri de surprise : la petite Fanny, qui était tristement assise auprès d'elle,

se lève avec une vive joie ; et, se préci-pitant au cou d'Edmond : « Mon bon ami, lui dit-elle, que tu as été long-temps absent ! tu me ramèneras auprès de ma bonne maman, n'est-ce pas ? — Oui, oui, s'écria Edmond en la pres-sant fortement contre sa poitrine ; mal-heureuse enfant ! ce soir même tu seras rendue à ta mère. — Et de quel droit, Edmond, s'écria mistress Birton, pâle de colère, venez-vous enlever le dépôt qui m'a été confié ? — Du droit de la justice et de l'humanité, répondit-il en la regardant avec mépris : est-ce lui que vous invoquâtes lorsque votre perfide mé-chanceté ravit cette enfant à ma femme ? A ce nom qu'il donnait à Malvina, à cette accusation qu'il portait contre mistress Birton, tous les convives em-barrassés s'entre-regardèrent, et sem-blaient se demander ce qu'allait devenir une scène aussi vive qu'inattendue. Mis-triss Birton, effrayée d'avoir autant de témoins des reproches dont elle sentait qu'Edmond pouvait l'accabler, lui dit d'un ton plus doux : « Si vous avez à me parler d'affaires, passez avec moi dans mon cabinet, nous nous explique-rons mieux. — Non, non, répondit-il avec un délai mêlé de fureur, je n'ai rien de particulier à vous dire, et mis-triss Birton ne saurait être trop connue : si j'ai un regret en ce moment, c'est que le monde entier ne soit pas là, afin de me rassasier du doux plaisir de dé-voiler à tous les yeux la femme barbare qui put résister aux pathétiques prières de la plus douce créature, et parvint, à force d'insultes, de fausseté et de ma-lice, à détruire l'intelligence du plus parfait ouvrage de la nature. Arrêtez, continua-t-il en voyant que mistress Bir-ton faisait un mouvement pour l'inter-rompre, je n'ai pas parlé encore de la plume calomniatrice qui, pour satisfaire un horrible désir d'ambition et de ven-gance, n'a pas craint de m'accuser, moi son parent, moi Edmond Seymour, comme suspect auprès du gouvernement anglais : les mesures de cette femme étaient si bien prises, que, sans un ha-

gard inattendu, j'étais embarqué pour les Indes, comme perturbateur du repos public.... Je vois, à votre surprise, poursuivait-il, que vous esperiez qu'on vous garderait le secret, et sans doute votre vil complice que je vois près de vous, milord Stafford, l'esperait aussi; mais il est encore des ames franches et loyales; et, heureusement pour l'humanité, les plus rares sont celles qui ressemblent aux vôtres. —

Sir Edmond avait commence à parler avec tant d'emportement et de vehemen-  
ce, qu'il n'avait pas été possible de l'arrêter; à present il n'était plus temps, tout était connu. Mistress Hinton, accablée d'humiliation, voit chacun fremir au recit d'Edmond, et s'éloigner d'elle avec horreur. Cette reputation de grandeur d'ame, élevée avec tant de soins, vient d'être détruite en un instant; elle le voit, et son supplice commence: Edmond le voit aussi, et sa vengeance est consommée; alors il ne songe plus qu'à s'éloigner; et, emportant Fanny dans ses bras, il se rend chez le docteur Potwel, le determine à partir avec lui, et emploie tout le temps de la route à lui parler de Malvina. Cependant les chevaux volent, et l'horloge venant de sonner dix heures, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison. Mistress Clare parut aussitôt; elle attendait Edmond avec impatience. « Comment est-elle? ou est-elle? demanda-t-il vivement. — Voici l'heure où elle descend dans le jardin, elle y est maintenant; son état....

Son état? » interrompit-il, alarmé. Mistress Clare secoua tristement la tête, et ajouta en soupirant: « Toujours le même! — Je vais aller la joindre, rentre-t-il, il ne peut rien y avoir à craindre, n'est-ce pas? — Hélas! » répondit mistress Clare, que voulez-vous qu'il y ait à craindre? L'infortune n'entendit que trop ce qu'elle voulait dire.

Il s'avance dans le jardin; il reprend le même chemin qu'il a fait la veille sur les traces de Malvina; il y retrouve les mêmes anxiétés, les mêmes ang-

suprès du bosquet de cyprès: elle revenant; sa longue robe blanche, ses cheveux épars, sa démarche lente, ses yeux attachés vers la terre, tout en elle respire une funebre melancolie et ajoute à la douloureuse pitié que son état inspire. Le bruit de la marche d'Edmond paraît l'effrayer; elle fait un mouvement pour fuir. — N'ayez pas peur, lui dit-il, ce n'est que moi. — C'est vous, repiqua-t-elle aussitôt, et en se rapprochant pour le considerer davantage.... Oh, c'est vous, je me souviens que vous m'aviez promis de revenir: vous ne trompez donc pas, vous? — Jamais, jamais je ne tromperai ma chere Malvina. — Ecoutez, repiqua-t-elle après un moment de silence où elle avait semblé reflechir profondément, je crois vous avoir déjà vu il y a long-temps! bien long-temps! Ici tout était beau, ajouta-t-elle en étendant la main vers tout le jardin; là je cueillais des roses, elles étaient pour lui; ici j'entendais les oiseaux, ils chantaient pour lui, partout je respirais un air si doux! c'était encore pour lui; tout, tout pour lui.... — Mais il reviendra, lui répondit Edmond en la pressant doucement contre sa poitrine, et alors vous pourrez encore cueillir des roses, les oiseaux recommenceront à chanter, et l'air redeviendra doux. — Non, non, interrompit-elle avec un tremblement convulsif; non, non, jamais, jamais.... Il faut subir son sort, le mien est de lui obéir: il avait assez de Malvina, il l'a poussée vers le tombeau, elle y tondra.... Ne dois-je pas mourir demain? — Oh, demain, quand la lettre de l'étranger arrivera.... Mais je vois bien que vous ne savez pas ce que c'est que cette lettre.... c'est quelque chose qui détruit, qui tue, continua-t-elle en fixant Edmond d'un air farouche: c'est quelque chose qui brule, qui devore les, la montrant successivement son cœur, sa tête et sa poitrine; c'est un feu qui consume toujours, un mal qui ne s'apaise jamais; il corrompt le sang, il ronge le cœur, il empêche de vivre, il

ne permet pas de mourir : voyez-vous ?  
 ceux qui le souffrent n'existent plus, ils  
 sont tous comme moi.... Elle s'in-  
 terroupit, l'introuvable tableau de ses  
 souffrances venant d'émouvoir toutes ses  
 facultés, elle tomba sans force dans les  
 bras de son époux : et lui, serrant con-  
 tre son sein ce corps inanime, appelle  
 Malvina, sa chère Malvina : Malvina ne  
 répond plus, il est seul, seul dans la  
 nature avec sa femme expirante et le  
 remords de l'avoir assassinée. Au mi-  
 lieu de tant de tourments, sa tête se  
 perd, il ne songe plus à rentrer, il ne  
 voit plus que Malvina qui se meurt, et  
 quel jour de suite au tombeau. Cepen-  
 dant mistress Care, impatiente de le voir  
 tarder si long-temps, s'avance au-devant  
 de lui avec le docteur Potwel : ils le  
 traînent à genoux, appuyé contre un  
 arbre, tenant Malvina embrassée, et  
 comptant avec effroi les faibles batte-  
 ments de son cœur. Mais, en voyant  
 arriver le docteur Potwel, il s'écrie,  
 sans changer de situation : - Docteur,  
 c'est ma femme ! c'est ma Malvina ! il  
 faut la sauver, il le faut : vous m'en  
 repandez... Ne m'en dites point qu'elle  
 n'existe plus, je ne le supporterai pas ;  
 je ne veux pas perdre ma Malvina, en-  
 tendez-vous, docteur ? entendez-vous,  
 mistress Care ? je ne veux pas perdre  
 ma Malvina ! - Et, en parlant ainsi, il  
 versait de ces larmes amères et brûlan-  
 tes qui n'échappent jamais abondam-  
 ment au désespoir, car alors il ne serait  
 plus de désespoir. Cependant le docteur  
 s'approche, et après avoir touché le bras  
 de Malvina - Hâtez-vous, dit-il, de  
 mettre cette femme à l'abri du froid ri-  
 goureux qu'il fait ici ; vous lui avez fait  
 beaucoup de mal en l'y laissant exposée  
 si long-temps : ce n'est point avec cette  
 négligence que je l'ai vue vous supplier  
 ainsi ! - Edmond ne répond rien : docile  
 aux ordres du docteur, il soulève Mal-  
 vina, la prend dans ses bras et la trans-  
 porte sur son lit. Alors le docteur l'exa-  
 mine attentivement : - Le plus grand  
 mal est dans la tête, dit-il. - Ah ! doc-  
 teur, s'écria Edmond, elle pourra donc

être sauvée ! - Sauvée ? reprit-il en le  
 regardant d'un air significatif, si ce  
 n'est que de sa vie que vous parlez,  
 elle ne me paraît pas en danger mainte-  
 nant, et, si nul accident ne vient aug-  
 menter sa faiblesse, je crois pouvoir en  
 répondre. - O docteur ! ne répondez-  
 vous que de sa vie ? - Il faut attendre,  
 il faut voir, ne précipitons rien : qu'on  
 prépare à l'instant un bain froid, nous  
 en verrons l'effet ; demain nous es-  
 sayerons de la musique : des moyens  
 doux, du temps, de la patience ; j'en ai  
 vu revenir de là. Vous en avez vu re-  
 venir ? interrompit Edmond hors de lui :  
 ô docteur ! cher docteur ! vous me ren-  
 drez donc ma Malvina ? - Et, dans l'ex-  
 cès de sa joie, il frappait des mains, il  
 allait, il courait, il donnait mille ordres  
 à la fois, et, comme s'il eût craint qu'on  
 ne les exécutât pas assez vite, il aidait  
 lui-même à préparer ce qu'il fallait ; il  
 encourage chacun à se hâter, il embrasse  
 tous ceux qu'il voit, sans distinguer  
 personne. - On peut la sauver ! repe-  
 tit-il à ceux qui l'entourent ; on peut la  
 sauver ! le docteur l'espère, l'assure, O  
 mes amis ! aidez-lui à sauver Malvina ;  
 c'est mon bien, ma vie, ma joie. Je ne  
 saurais exister sans elle ; mais qui ici  
 pourrait survivre à sa perte ? N'est-ce  
 pas d'elle que vous tenez tous vos pla-  
 niers ? Cette âme généreuse et compatis-  
 sante ne fut-elle pas toujours l'âme de  
 chacun de vous ? Jamais se lassait-elle  
 de faire le bien ? Jamais ses propres  
 peines lui firent-elles oublier celles des  
 autres ? Et, quand son cœur gémissait,  
 accessible par la détresse, ne trouvait-elle  
 pas encore une consolation partout où  
 elle trouvait un heureux à faire ?... Et  
 moi, moi, barbare ! qui l'ai réduite en  
 cet état, qu'en avais-je reçu ? que des  
 jours de bonheur ; qu'en attendais-je ?  
 que des jours de bonheur ; et, quand,  
 pour prix d'un si tendre amour, ma  
 débile ingratitude a détruit sa paix et  
 égare sa raison ; quand chacun me voit,  
 que je me vois moi-même comme le plus  
 coupable des hommes, tout indigne de  
 pardon que je suis, que cette angélique

créature renfermée à elle, et je serai pardonné : loin de douter de sa miséricorde, ni de désespérer de sa clémence, vous la verrez plus prompte à m'accorder ma grâce que moi à la demander. O Malvina ! quand il te reste tant de bien à faire sur la terre, ton cœur, ton amour voudrait-il m'abandonner avant de m'avoir arraché au remords qui pèse sur ma tête criminelle ? Et chacun pleurerait en l'écoutant, et la bonne maîtresse Tomkins, qui avait nourri Malvina de son lait, et le vieux Pierre, qui a abandonné son pays pour la suivre, et mistress Clare, qui, s'étonnant de trouver en une seule femme toutes les vertus réunies, l'aime plus encore qu'elle ne l'admire, et le docteur Potwell, qui se souvient de l'état touchant où il l'a vue, mais moins encore que celui où il la retrouve, enfin tous ceux qui ont approché d'elle, ne l'ont-ils qu'un seul jour, ne s'écarter qu'un instant, jettent leurs larmes à ces d'Émilie ! elles attestent ce qu'était Malvina ; et jamais le jaugery ne le pas équivalent, ni l'oraison la plus pathétique, entourées de l'appareil du trône et des regards de l'univers, n'ont vu les puissances de la terre à la hauteur où, dans un obscur asile, cet assemblage unanime de benédiction et de larmes vient d'élever la simple Malvina. O vertu ! telle est donc ta puissance ! Que l'orgueil, hôte de ses cent bras construits, ridés, se redresse et porte sa tête jusqu'aux nues, tu seras toujours plus haut que lui, devant ton ineffable lumière s'éteindra son impuissant éclat, et, tandis qu'après avoir brillé un instant, il s'écroulera, lui et ses superbes attributs, au sein de la poussière, éternelle et pure comme l'être qui t'a créée, tu vivras toujours au haut des cieux.

## CHAPITRE IV

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Le lendemain au soir, à l'instant où



qui frappait ses oreilles. Cesse de l'entendre, elle murmure, et se dit ensuite de surprise : « Ce n'est pas moi !... » Et son front sur sa main, cherchant cela tout ses idées ; Forts qu'elle faisait pour souvenirs vagues et fugitifs en silence, l'idée convenue sur elle, survint tout à coup, et en attendant un qui espérait dans son sein. Malvina, toujours remuée fait quelques pas la tête redressée, et s'interrompt disant : « Ce n'est pas moi !... » Elle se frappe d'une nouvelle la voix et recommence la que instruis (une vient de dire) la même ? Ah ! sa son expression à quel-que plaintif, qu'elle fait de sa peine ; mais en son accent est si doux et si pénètre toute l'âme et douleur. Chacun accourt, surpris et enchanté, l'écoute plus qu'à l'écouter ; que toutes les personnes sont réunies autour d'elle, et profite de ce moment de la chambre ou on la s'avance à petits pas vers l'entend du bruit, et, re-voix de Malvina, elle se-voix fortes et va touner un vœux : « Maman ! toi de me retrouver ! » A la na froissure, jette un l'enfant dans ses bras, et se temps avec un mélange de joie. Les barbares ne taise ? lui dit-elle ; oui, je te reconnais ; elle vit l'enfant de Clara ? Ah ! en pressant sa main sur comme je respire à mon mourir en paix mainte-remourir Clara, et elle

ne me demandera plus avec sa voix menaçante : Qu'as-tu fait de mon enfant ? Qu'as-tu fait de mon enfant ?.... Et cette idée parut l'étonner encore. Cependant Fanny baisait ses mains, sa robe, et élevait ses petits bras pour tâcher d'attendre à son cou. « Maman, lui disait-elle, pourquoi es-tu si pâle ? Pourquoi me regardes-tu comme cela ? Est-ce que je t'ai tachée ? Est-ce que tu m'aimes plus la petite Fanny ? O maman ! maman ! pourquoi ne me caresses-tu pas comme autrefois ?... » Autrefois ! interrompit Malvina ; tout le monde se souvient d'autrefois, moi seule je ne peux plus y penser : il y a là en montrant sa tête, quelque chose d'obscur qui me le cache ! — Maman ! pourquoi parles-tu donc toute seule ? que tu es changée ! Sais-tu que les méchants qui m'ont enlevé me disaient que c'était toi qui le voulais, que tu ne le voulais plus de moi ! Je ne l'ai pas cru, maman, je leur disais : Vous êtes des méchants, des menteurs qui voulez me faire mourir et moi aussi.... Mais pour quoi ne me dis-tu rien, maman ? O mon Dieu ! si c'était vrai que tu ne m'aimasses plus ! » En disant cela, la petite Lucie se mit à pleurer amèrement. Quelque le docteur Potwell eût été très-fâché que Fanny fut entrée sans son ordre, parce qu'il voyait bien que Malvina était trop faible pour soutenir de longues et vives émotions, néanmoins il crut devoir profiter de l'événement pour faire quelques tentatives, et, s'approchant de Malvina, il lui dit : « Autrefois vous étiez bonne, vous n'offriez personne, et à présent vous faites pleurer votre enfant, l'enfant de Clara ! » Je ne veux l'aire de peine à personne, répéta Malvina en le regardant avec surprise, je ne veux pas faire pleurer l'enfant de Clara, mais que puis-je pour lui, à présent ? Vous voyez, je ne sais plus penser. Je ne sais plus rien, ils m'ont détruite ! — Et des puis quand êtes-vous ainsi ? demande le docteur ; savez-vous qui vous a fait tant de mal ? — Il y a long-temps ! bien long-temps ! répqua-t-elle en faisant un

geste en arriere avec la main, je par-  
 courais en paix la vie; mais un homme  
 s'est rencontre, mes forces ont ete rom-  
 pues, et j'ai penche vers le tombeau. »  
 A ces mots, Edmond fit un mouvement  
 pour s'avancer; un coup d'œil du doc-  
 teur le retint a sa place. Celui-ci conti-  
 nue, eniorte par l'espoir de rappeler la  
 raison de Malvina, et oubliant trop tôt  
 que sa sante n'etait pas en etat d'en  
 supporter l'usage : « Ou allez-vous ? lui  
 demanda-t-il en voyant qu'elle s'avancat  
 vers le jardin. — Mourir : vous savez  
 bien que c'est l'heure. — Vous vous  
 trompez ; c'est au contraire aujourd'hui  
 qu'il revient, vous le trouverez la-bas.  
 — Il revient ! je le trouverai ! reprit-elle  
 en tremblant de tout son corps. — Oui,  
 il n'y a plus de tombeau, il n'y a plus  
 de cercueil, vous ne devez plus mou-  
 rir, vous l'allez revoir : des mechants  
 avaient emmene votre enfant et votre  
 epoux, tous deux vous sont rendus ;  
 voici Fanny pres de vous, et Edmond  
 est dans le jardin a la place du tombeau,  
 il vous attend..... — Edmond m'attend ?  
 s'ecria-t-elle en frappant des mains : ne  
 me trompez pas, cela fait tant de mal !  
 — Je ne vous trompe pas, allez vous en  
 assurer : je vais vous accompagner, si  
 vous voulez. — Oui, oui, dit-elle vive-  
 ment, venez avec moi ; car, lorsque j'y  
 vais seule, je ne le trouve jamais. » Ed-  
 mond, ayant compris l'intention du  
 docteur, sortit doucement de la chambre  
 sans etre vu de Malvina. Mistress Clare  
 le suivit avec Fanny, et la douce malade,  
 s'appuyant sur le bras du docteur, se  
 draina lentement vers le jardin, en di-  
 sant : « Vous etes un bon homme, vous,  
 je n'en souviens bien ; vous ne voulez  
 pas qu'Edmond me quitte ; et, quand il  
 le veut, lui, vous venez pour l'en em-  
 pecher et me le rendre. — Je vois, ré-  
 pondit-il, que votre cœur conserve de  
 la memoire quand votre esprit n'en a  
 plus : vous ne reconnaissez pas les traits  
 de mon visage, et le nom du docteur  
 Potwei ne vous parait qu'un vain son ?  
 mais vous avez quelque chose en vous  
 qui se souvient que, jadis, votre amant

« C'était un ange que Clara  
 pour m'emmener vers  
 m'attendit sur mon tom-  
 bur : je veux bien aller à toi ;  
 mais, ah ! laisse-moi le revoir  
 tout... » La flûte alors re-  
 prit accens. Le docteur, qui  
 lentement Malvina, voyant  
 s'ouvrir, ses yeux s'animer,  
 comme renaitre, et cependant  
 ment triste et confus l'em-  
 ba livrer à l'espérance. A ce  
 point, au haut d'un ciel pur,  
 les objets de ses rayons  
 pâles. Edmond se tait. Mal-  
 vina pas vers le banquet, il en  
 voit, le reconnaît, et s'écrie  
 dans ses bras : « Oh !  
 est-ce bien lui ? mes vœux ne me  
 ment, et mon Edmond est  
 Tu as donc voulu revoir ta  
 femme ? Ah ! ne la quitte plus,  
 le mieux presser-les sur son  
 dernier battement sera pour  
 nous, sa voix s'affaiblissant  
 up, elle tomba sans mouve-  
 les lents de son époux.

## CHAPITRE LVI

ROSE TROUVE BRISIN LA PAIX.

« Tu s'écrit Edmond effrayé,  
 « Tu quoi ? ne t'as-tu retrouvé  
 par le perdre si tôt ? » C'est le  
 docteur avec une inquié-  
 tude à dissimuler, après  
 de ses veilles, la nature a  
 le mieux ; ce n'est peut-être  
 point. En effet, à peine Mal-  
 vina est transportée dans son  
 d'incertitude qu'elle reposait. Ed-  
 mond de l'air inquiet du doc-  
 teur a bien dans ses yeux si  
 souvent devant elle regarde  
 une favorable, mais celui-  
 de s'expliquer, recommandant  
 tout silence, et, assis auprès  
 Malvina, toutait fréquem-  
 bras, et attendait l'instinct du  
 Rot de la malade resta le même

toute la nuit et une partie du jour sui-  
 vant. Vers le soir, Edmond s'étant éloi-  
 gné un instant, le docteur se tourna  
 vers mistress Clare, et lui dit : « La  
 crise approche, voici l'heure où elle va  
 s'éveiller ; je ne vous cacherais pas que  
 sa faiblesse est excessive, que son pouls  
 s'éteint, que sa poitrine s'opresse, et  
 que nous avons tout à craindre.... »  
 Edmond rentra alors dans la chambre,  
 ce qui ne permit pas au docteur d'ache-  
 ver. Mistress Clare, consternée de ce  
 qu'elle venait d'entendre, resta immo-  
 bile, comme si la foudre l'eût frappée.  
 Cependant Edmond s'approcha d'elle et  
 lui dit tout bas : « Le docteur vous par-  
 la-t-il quand je suis entré ; que vous disait-  
 il ? Espère-t-il beaucoup ? Au nom du  
 ciel ! ne me cachez rien. » Mistress Clare,  
 hors d'état de répondre, lui prit la main,  
 la serra fortement, et se tut. « Expli-  
 quiez-vous, mistress Clare ? reprit-il en  
 passant ; ce silence est plus affreux que  
 tout ce que je puis entendre ; il ne met  
 point de bornes à mes craintes.... —  
 Ne parlez donc pas si vivement ? inter-  
 rompit le docteur, afin de sauver à  
 mistress Clare le tourment de répondre ;  
 le moindre bruit peut arracher votre  
 femme à un repos qui lui est si néces-  
 saire ; passez même derrière les rideaux ;  
 car, si elle s'éveillait tout-à-coup, il se-  
 rait très-dangereux qu'elle vous vît. »  
 Edmond obéit, et chacun, dans un pro-  
 fond et morne silence, prêtait l'oreille à  
 la respiration de Malvina, qui devenait  
 de plus en plus frémissante. Au bout de  
 quelques instants, une ombre de cha-  
 leur colora son visage, elle s'agitait dans  
 son lit et articula quelques mots à voix  
 basse. Le docteur, croyant qu'Edmond,  
 cache derrière le rideau, ne le voyait  
 pas, se pencha vers mistress Clare, et  
 lui dit : « Tout est perdu, la fièvre en  
 déclare. — Tout est perdu ! » reprit vi-  
 vement Edmond qui, trop attentif, sur-  
 veillait chaque mouvement du docteur.  
 Mais, à ce cri que la douleur lui avait  
 arraché, Malvina s'éveilla en sursaut.  
 « Qu'avez-vous entendu ? dit-elle, quelle voix  
 m'a trappée ?.... Il m'a semblé qu'Ed-

mond..... mais, non; si c'était Edmond, il me répondrait..... » A ce tendre reproche, ni les signes du docteur, ni le danger d'une trop vive émotion, ne purent retenir Edmond; il tomba à genoux près du lit, et, saisissant la main pâle de sa femme, qui pendait languissamment, il la couvrit d'un torrent de larmes, sans avoir la force de prononcer un seul mot. A cette vue, Malvina, recueillant toutes ses forces, se souleva sur son seant; elle entoura la tête d'Edmond entre ses deux bras, et la pressant doucement : « C'est lui, dit-elle, c'est bien lui! Je le revois! Il m'aime encore! Le ciel n'a pas voulu me faire mourir d'espérance! — Si je t'aime encore! » reprit-il impétueusement; ah! ne pense jamais que j'aie cessé de t'aimer; je n'en puis soutenir l'horrible accusation. O toi qui fus toujours l'objet de mon idolâtrie, ton image n'a point cessé de régner uniquement dans mon cœur! Et qui donc aurait pu te disputer mon amour?..... — Votre malheureux époux a été bien indignement calomnié, dit alors mistress Clare à Malvina, et quand vos forces vous permettront d'entendre le récit..... — Je n'en ai pas besoin, mistress Clare : voyez donc ses larmes! elles m'ont tout dit..... O Edmond! a-t-elle en retombant sur son oreiller, pose ta main sur mon cœur, rappelles-y la vie, pour que je puisse t'aimer encore; je la sens qui m'abandonne! — Retirez-vous, sur Edmond, dit le docteur vivement alarmé, retirez-vous, un plus long entretien pourrait l'épuiser tout-à-fait. — O docteur! interrompit-elle d'une voix étouffée et en étendant faiblement sa main vers son époux, ne l'éloignez pas; il me reste si peu d'instant!..... s'il sort, je ne le reverrai plus. » Le docteur n'insista pas : que devait-il faire maintenant? qu'adoucir les derniers instants d'une vie qu'il ne pouvait plus prolonger. Edmond, le cœur brisé par les paroles de Malvina, ne pleurant plus, n'osait former une pensée, et restait toujours à genoux, les lèvres collées sur le bras inanimé de sa femme, tandis que mistress Clare, de

l'autre côté, appuyée sur le dossier du lit, laissait échapper un déluge de pleurs. Après une courte pause, Malvina regardant son amie avec tendresse, lui dit : « Chère mistress Clare, n'est-il pas vrai qu'il m'a ramené Fanny? Si un doux songe ne m'égare pas, il me semble l'avoir vue; qu'elle vienne, que je l'embrasse encore une fois avant d'aller rejoindre sa mère! » Mistress Clare fut la chercher; elle la trouva couchée, reposant dans son berceau. « Malheureux enfant! la mère meurt, et tu dors! » pensa mistress Clare, frappée du contraste de sa douce tranquillité avec la scène déchirante qui se passait à quelques pas. Cependant elle la prit dans ses bras, et la porta tout endormie sur le lit de sa mère. Malvina la considéra long-temps avec attendrissement, et eleva les mains vers elle : « Pauvre enfant! innocente creature! Quel paisible sommeil! Ainsi tu dormais quand ta mère me fut enlevée : ah! puissent tous les jours les maux passer de même près de toi sans que tu les sentes!.... Tu dors, Fanny! bientôt je dormirai aussi.... Mais reçois avant mes regrets de n'avoir pu vivre pour toi, mon repentir de l'avoir oubliée, mes plus tendres bénédictions et mon dernier adieu!.... Mon Edmond! je te la lègue, tu veilleras sur son bonheur : nous serons deux là-haut qui déposerons, auprès de Dieu, de tout le bien qu'elle recevra de toi.... Malvina Clare, que son éducation vous soit confiée; ce devait être l'emploi de ma vie, il m'était bien doux; je n'ai rien de plus précieux à vous laisser pour tout le bien que vous m'avez fait..... Que M. Prior partage ce soin avec vous; je le connais bien mal, si l'espoir de me remplacer après ma mort ne lui adoucit pas ma perte : dites-lui que je meurs en l'aimant..... Et vous, mistress Clare, apprenez surtout à Fanny à ne jamais sacrifier le devoir à l'amour. O vous! qui en remplissez un si sacré auprès d'une infortunée, qu'il vous sera facile de la guider dans la route de la vertu — Ah! Malvina, qu'as-tu dit? s'écria

Edmond : que, dans ce moment, un pareil souvenir est un affreux reproche ! — En est-ce un, mon Edmond ? pardonne à ta Malvina, elle ne veut point t'affliger : oh ! que te reprocherais-je, à toi, mon bien suprême ? à toi à qui j'ai dû la plus douce félicité que le monde peut offrir ? à toi qui, dans ce moment, m'entoures de ton amour, et dont les regrets me entraînent dans la tombe ?.... — O Malvina ! ne parle pas ainsi ! tes doux accents me déchirent le cœur ; et, quand je te perds par ma faute, l'excès de ta baine même me serait un moindre supplice que l'expression de ton amour. Je t'ai mérité, continua-t-il dans un affreux desordre : n'est-ce pas ma lâche ingratitude qui a empoisonné tes jours ? n'est-ce pas moi qui te plonge au tombeau ? — Arrête, mon Edmond, arrête ! ta douleur m'ôte l'image de ton désespoir ! Non, tu ne suis point coupable, puisque tu m'aimes toujours, et je ne suis point malheureuse, puisque je vecus aimée de toi et que je meurs sans remords. O Edmond ! si tu savais combien mon âme est tranquille ! calme comme la nature, au moment où le jour s'éteint.... Dieu tout puissant ! continua-t-elle en posant ses deux mains sur la tête de son époux, priez-le ; que sa vie soit exempte des douleurs qui ont tourmenté la mienne, et que son dernier jour ressemble au mien ! — Elle ne put en dire davantage, et la douleur qu'elle venait de mettre à sa touchante prière lui occasionna une lassitude qui dura quelques heures. Le triste Edmond la regarde en silence, son impuissance est éteinte, il ne questionne plus, il n'a rien à dire. Ah ! que ne peut-on donner des paroles à la douleur ! Le chagrin qui se fait refoule vers le cœur et le force à se rompre. Oh ! que dans ce moment une larme, une seule larme soulagerait sa misère ! Cependant on s'empressait autour de Malvina ; mais des soins qu'on lui rend ont quelque chose de sombre et de lugubre ; l'air du séjour ne permet de former aucun espoir : bientôt elle ne sera plus : la main étendue de la mort.

jeunesse ; ses livres seront tous à-fait fermés ; jamais, jamais le doux souffle de la vie ne les ranimera ; son âme luit encore ; un moment de plus, et elle va fuir, hélas ! pour toujours.

Malvina rouvre une paupière languissante, et son premier regard se porte sur son époux. « Cher Edmond ! dit-elle, sans ta peine, que ce moment aurait de douceur ! Il m'a semblé tout-à-l'heure voir Clara m'apparaître dans toute sa gloire ; un doux contentement rayonnait dans sa contenance ; elle m'appelait : Viens à moi, viens te réjouir parmi les anges : un jour ton époux viendra ; mais il doit être enchaîné sur la terre pour protéger ma fille que tu abandonnes.... Tel est l'ordre du Très-Haut.... Edmond, tu l'entends, ce n'est point une vision ! subis ta destinée, répare mes torts, ne me suis point, c'est la dernière prière de Malvina.... — Je te le jure, s'écria-t-elle, tu seras obéi ; je vivrai pour souffrir, je veux, je dois souffrir : il faut une longue douleur pour expier ta mort.... — Edmond, dit-elle, pleure Malvina, tu le dois : qui l'aimera jamais comme elle ! Mais qu'aucun repentir n'entre dans ton cœur ; car c'est au nom de ce ciel ouvert devant moi, auprès duquel il y a miséricorde, et qui a pardonné toutes mes erreurs, que Malvina t'absout des tiennes.... — O ange céleste ! ne t'envole pas encore, s'écria Edmond avec transport ; encore un moment à ton époux, et puis une séparation éternelle.... — Non, Edmond, pas éternelle, reprit-elle avec un accent plus vif, et en agitant ses bras pour lui montrer le ciel, car je vais vers mon père, qui est ton père, vers mon Dieu, qui est ton Dieu : il y a plusieurs demeures dans sa vaste maison ; je vais t'y préparer une place pour qu'il t'y reçoive avec moi, afin que là où je serai tu y sois aussi.... » Un doux sourire éclaircit alors son visage ; elle tenta de serrer encore une fois la main de son époux ; mais, n'en ayant pas la force, elle lui fit un léger signe, et, fermant les yeux, respira un profond soupir.

Edmond s'avança pour recevoir son soufïre, il n'était plus temps; elle venait d'exhaler le dernier : Malvina avait vécu.

## CHAPITRE LVII.

DEUX MALHEUREUX FLEURANT ENSEMBLE.

IL tire le rideau sur les tristes scènes qui suivirent : il faut avoir perdu ce qu'on aime pour savoir ce qu'est cette douleur; mais ce n'est pas assez pour la peindre, les moyens humains ne peuvent atteindre jusque là. Qu'est-ce donc quand il s'y joint celle, plus vive, s'il est possible, de trouver en soi la cause de ce qu'on souffre, et d'être poursuivi nuit et jour par cette voix intérieure qui crie que nous avons nous-mêmes attiré notre malheur? Cependant Edmond ne se regardait pas comme le seul auteur de cette funeste mort; dans sa douleur forennee, il en accusait la nature entière, il accablait d'imprecations les deux femmes dont l'odieux accord avait trompé Malvina; et, la première fois qu'on lui présenta Fanny, dans l'espérance que cette vue calmerait sa furensie, il détourna ses yeux avec horreur, ses bras se rendirent pour la repousser, et il s'écria en frissonnant qu'on était de devant lui celle dont la funeste influence avait entraîné sa femme au tombeau.

Cet infortuné était devenu l'objet de tous les soins, de toute la pitié de mistress Clare; elle lui prodiguait ce que l'amitié a de plus tendre, ce que la commisération a de plus touchant; elle ne le quittait pas; elle saisissait chaque occasion de rappeler ce qui pouvait adoucir sa peine, d'écarter ce qui pouvait l'aggraver, et de verser un baume consolateur sur sa blessure : elle ne voyait plus dans Edmond le séducteur de Louise, l'époux volage de Malvina, mais une créature désolée, en proie au repentir, et trop malheureuse pour ne pas faire oublier qu'elle eût été coupable.

Cependant, comme un des principaux soins de mistress Clare était de le rattacher

à la vie et de le ramener à la raison par le souvenir des devoirs que Malvina lui avait laissés à remplir, ils ne furent point sans effet. Edmond, sentant bien que de long-temps, peut-être, il ne lui serait possible de vivre auprès de Fanny, fut le premier à engager mistress Clare à partir avec elle. Allez, lui dit-il, éloignez-vous; ne prodiguez plus vos bontés à un malheureux qui n'en est pas digne, et n'est plus en état de les sentir... ne vous occupez que de Fanny... Malvina l'ordonna.... Pour moi, je ne puis pas voir cette enfant, non, je ne le puis pas, Malvina ne le voulait point; si elle l'eût exécuté, je n'aurais pu lui obéir.... Cependant, afin de veiller sur ce dépôt que sa main me confia, je vous accompagnerai jusque chez vous... et puis je reviendrai ici seul.... et, à ce mot, ses traits s'allèrent et son regard s'éteignit.... seul, dans cet asile qui lui avait servi par l'amour, que Malvina devait habiter avec moi, où elle m'a rendu heureux, et où je l'ai perdue, seul avec son tombeau, ma mémoire et mon amour.

Mistress Clare acquiesça promptement à la proposition d'Edmond, dans l'espoir, sans doute, de le retenir quelque temps éloigné du lieu funèbre dont il consentait à s'éloigner en faveur de Fanny : peut-être avait-elle compte parvenir à le distraire par le souvenir du caractère vif, mais léger, qu'elle lui avait connu jadis; mais sa supposition fut entièrement déçue : Edmond n'était plus le même; sa vivacité s'était éteinte dans les larmes, le profond repentir avait détruit sa légèreté, et désormais l'univers se bornait, pour lui, à l'étroite pierre qui couvrait les cendres de Malvina.

A peine eut-il conduit Fanny en sûreté chez mistress Clare, que, sans prendre congé de personne, il revint sur ses pas, marcha toute la nuit, et arriva chez lui au petit jour. Son premier mouvement le guida sur la tombe de sa femme, il l'avait fait entourer d'une balustrade élevée, dont lui seul et mistress Clare



étaient une chef, afin qu'aucun pied profane ne vint souiller cette terre sacrée. Cependant, en approchant, il entend du bruit dans cette enceinte..... Il s'immobilité..... Il frémit; ses artères battent avec une telle violence, qu'il ne peut plus avancer..... Assurément il ne croit pas aux miracles, il n'en espère aucun..... Il a vu Malvina sans vie entre ses bras, il l'a placée dans ce cercueil qui repose à quelques pas de lui....., il se la dit, et pourtant son imagination égare le transporte à cet instant où, dans ce même lieu, il entendit sa voix lorsqu'il la croyait morte..... Il approche, il entend distinctement des sanglots..... Cependant il est impossible d'ouvrir la balustrade, la porte est soigneusement fermée, et mistress Clare est absente..... Son agitation n'a plus de bornes, sa tête troublée conçoit tout possible; il entre précipitamment; et, à la faible lueur d'un jour naissant, il aperçoit un homme prostré sur la terre, les habits en désordre, et les cheveux trempés de la froide rosée de la nuit..... A l'instant toutes ces fantastiques illusions se dissipent, il est frappé comme s'il venait de perdre Malvina une seconde fois, sa voix gémissante ne peut laisser échapper que ces mots : « M. Prior ? » A ce nom celui-ci se releve avec effroi..... « Lui, lui ici ! s'écrie-t-il ; le destructeur de Malvina près de moi ! O mistress Clare, vous m'avez trompé ! vous m'aviez dit qu'il ne viendrait pas. — Tu as raison, reprit Edmond avec un froid désespoir, tu as raison de me nommer le destructeur de Malvina, j'ai juré mes serments, et j'ai porté la mort au sein de cette femme offensée que ta main m'avait donnée..... Cependant elle m'a béni, elle m'a pardonné ; mais puis-je me pardonner moi-même ?..... Non, non, continua-t-il en se précipitant sur la tombe et cachant son visage contre la terre, je ne suis pas digne de voir le jour : toi, qui fus son ami, accable-moi de tes reproches, de tes malédictions, tu m'en diras toujours moins que mon propre cœur. » A la

vue d'une si profonde douleur, M. Prior se sent ému de pitié ; il se repent de l'horreur qu'il vient de manifester, et élevant ses mains vers le ciel : « O Malvina ! pardonne, s'écrie-t-il, si j'ai maudit dans mon cœur l'homme que tu bénissais dans le tien ! c'est sur ta tombe que je rétracte la réprobation que j'avais appelée sur sa tête. Et toi, homme malheureux, puisque Malvina t'est encore si chère, puisque tu la pleures si amèrement, calme ton désespoir, vos vœux ne sont pas rompus ; un jour tu la retrouveras dans ces régions éthérées où elle t'attend, et vous goûterez, pendant l'éternité, les pures délices de cette union dont ma main vous avait enchaînés sur la terre. — Non, non, s'écria Edmond, tout espoir à venir est éteint dans mon cœur : le barbare qui a brisé cette fleur au matin de sa vie, qui a détruit les jours de bonheur que le ciel lui destinait sans doute, doit être à jamais rejeté loin d'elle, et ce n'est point à l'assassin que Dieu réunira la victime. — Dieu n'a point mis de bornes à sa miséricorde, répliqua M. Prior, il a voulu que l'homme n'en désespérât jamais ; perdez-vous dans la pensée de cette bonte infinie, c'est le seul moyen, de la comprendre. Je ne cherche point à vous consoler, mais à vous apprendre à courber la tête sous les décrets d'une Providence dont nous ne pouvons sonder la profondeur. A Dieu ne plaise que je veuille détruire votre douleur ! c'est ce qui vous reste de plus estimable ; gardez-la toujours, mais ne vous en laissez point accabler, afin d'avoir la force de remplacer vos erreurs par des actions vertueuses qui vous rendent digne de l'ange qui vous aime. Bientôt l'éternité viendra, et ne laissera d'autre vestige de l'existence actuelle, sinon qu'elle est bonne à jamais pour le juste, et fâcheuse pour le méchant : mettez-vous en état de l'attendre sans crainte. — Ah ! quand je perds Malvina, que me fait mon sort, la vertu et l'univers entier ! Mon cœur est mort à toute consolation, je n'en puis, je n'en veux rece-

voir aucune; mes pleurs, quand je peux en verser, sont le seul soulagement qui me reste; mais, quelles que soient mes angoisses, je ne veux point mourir.... non, pas encore; les mânes irrités de Malvina demandent une plus longue expiation. - Je ne vous quitterai point, sir Edmond, reprit M. Prior attendant, je veux consacrer tous mes soins, tout mon temps à ramener la paix dans votre âme abattue; Malvina me saura gré de ce pieux office, et aimera à voir son ami servir de consolateur à son époux. - Non, M. Prior, non; elle m'a laissé seul, et je veux rester seul: éloignez-vous, votre générosité me pose; toute créature vivante m'est odieuse; je ne veux voir que les ténèbres, je ne veux vivre qu'avec les tombeaux et les ombres.... Allez, c'est auprès de Fanny que Malvina vous appelle; prodiguez-lui vos soins, consacrez-vous à elle, formez-la à l'image de celle dont elle a causé la mort.... Je ne veux point la voir; non, non, qu'elle s'éloigne de moi, que jamais elle ne paraisse à mes yeux, je ne peux point la voir.... Dites-lui pourtant qu'elle m'est bien chère, que je sacrifierais mille fois ma vie pour elle.... Allez, éloignez-vous promptement, continuez-t-il en désordre, pourquoi êtes-vous ici? Nul que moi n'a le droit de contempler cette tombe.... Je l'ai payée assez cher! Cette insensible et froide poussière n'appartient qu'à moi: je n'ai plus d'autre bien sur la terre, je veux en jouir seul.... N'espérez pas qu'il vous soit permis de venir encore pleurer ici: mistress Clare elle-même n'y viendra plus; j'ai laissé votre dette payer un dernier tribut, c'est assez: désormais cet asile sacré ne s'ouvrira plus que pour moi; et l'époux de Malvina, jaloux de tout ce qui lui reste d'elle, ne veut partager avec personne l'horrible plaisir de contempler son tombeau.

M. Prior s'éloigna en silence, le cœur surcharge de douleur et de pitié. Il se rendit chez mistress Clare, et entendit de sa bouche les derniers vœux que Malvina avait faits pour qu'il partageât avec

elle les soins qu'exigeait l'éducation de Fanny. Heureux de pouvoir lui obéir après sa mort, il jura de veiller incessamment sur cette enfant, et, fidèle à ce devoir, il ne la quitta point jusqu'à son dernier jour.

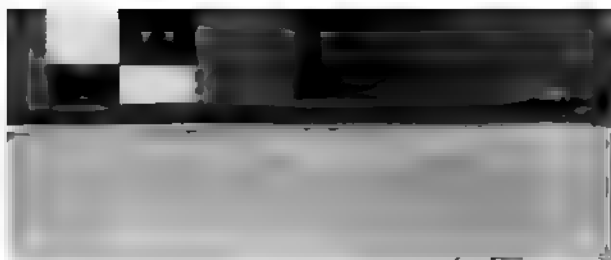
Les tristes détails de la mort de Malvina et le profond desespoir d'Edmond firent du bruit à Edimbourg. Toutes les larmes qu'on versait sur eux étaient autant de reproches poignants et directs qu'on adressait à mistress Barton: elle crut les éviter en retournant dans ses montagnes; mais, en arrivant, le premier cri des pauvres et des malheureux fut de lui demander Edmond et Malvina. Les bénédictions dont on conservait leurs noms blessaient sa vanité, troublaient son âme: en vain fuyait-elle, sa conscience la suivait; elle n'avait plus ni repos ni tranquillité; elle était dans l'effroi, et la nuit et le jour; elle croyait lire sur le visage de chacun le mépris et la haine, entendre toutes les bouches la rejeter que le triomphe du méchant est de courte durée, et que la joie de l'hy-po-crite n'a qu'un moment; et son âme la tourmentait en dedans de toutes les choses que ses yeux apercevaient autour d'elle. Enfin la certitude d'avoir perdu cette haute réputation qu'elle s'était acquise, le dégoût de ne plus se voir entourée que de bas flatteurs qui calculaient en la méprisant, la plongèrent dans une sombre mélancolie qui la consuma peu à peu et la conduisit au tombeau. Alors, sentant sa fin approcher, elle regarda autour d'elle, et ne vit, dans le passé, que des regrets accablants, dans l'avenir, que des craintes effrayantes, et ne trouva aucune consolation dans les réflexions qu'elle fait, ni dans le sort qui l'attend: entre un monde qui s'évanouit et une éternité qui recommence, elle fremit, pressée par tous deux, et voudrait fuir dans le néant et le monde qui la méprise et celui qui va la juger. Tyranniser par le linceul d'oldenir la miséricorde d'Edmond, elle s'indigne pourtant encore à la seule pensée de s'écrouler devant lui, et la

triste, dont elle fit son idole, la rend  
comme à sa dernière minute, et la  
laissa mourir sans lui permettre de  
demander un pardon qui pouvait seul ra-  
viver quelque tranquillité dans son âme.

Malvina l'aurait continué de briller  
sur tant d'éclat dans le monde, et de  
l'emporter si impunément de tous ses  
péchés, qu'on eût dit que la vengeance  
était éternellement oubliée; mais, pour l'éviter  
un temps, on n'y échappe pas toujours,  
et ce que la justice du ciel croit devoir  
suspendre, lorsque le moment est ar-  
rivé, s'exécute pas moins sûrement.  
La peur des douleurs elle sera punie, et  
si le monde n'est pas témoin de son  
châtiment, c'est que son châtiment sera  
éternel.

En vain les séductions du monde et  
les sollicitations de l'amitié tenterent-  
elles d'arracher Edmond de sa retraite,

rien ne put le déterminer à perdre de  
vue le tombeau de sa femme. Sans  
doute, dans la suite, ses regrets de-  
vinrent moins amers, une longue dou-  
leur supportée avec constance, une  
longue vie consacrée au devoir, lui ac-  
quirent le droit de croire à un heureux  
avenir : les consolantes espérances des-  
cendent presque toujours dans le cœur  
quand le cœur est pur et droit; et à la  
pratique des vertus est attaché le senti-  
ment de leur récompense. Pendant les  
premières années de ses regrets, Edmond  
rappelait sans cesse Malvina auprès de  
lui; bientôt ce fut Malvina qui l'appela  
auprès d'elle; il la suivait dans le ciel,  
il l'y voyait heureuse, ne se plaignait  
plus; et, sûr de la rejoindre un jour, il  
attendit avec soumission l'instant où  
Dieu lui permit d'aller se réunir à la  
seule femme qu'il eût aimée sur la terre.





1. The first part of the document is a list of names and dates.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.



*Imprimerie*

*de*

**Firmin Didot Frères,**

**RUE JACOB, N° 24.**



ŒUVRES

*complètes*

de M<sup>me</sup> Cottin.

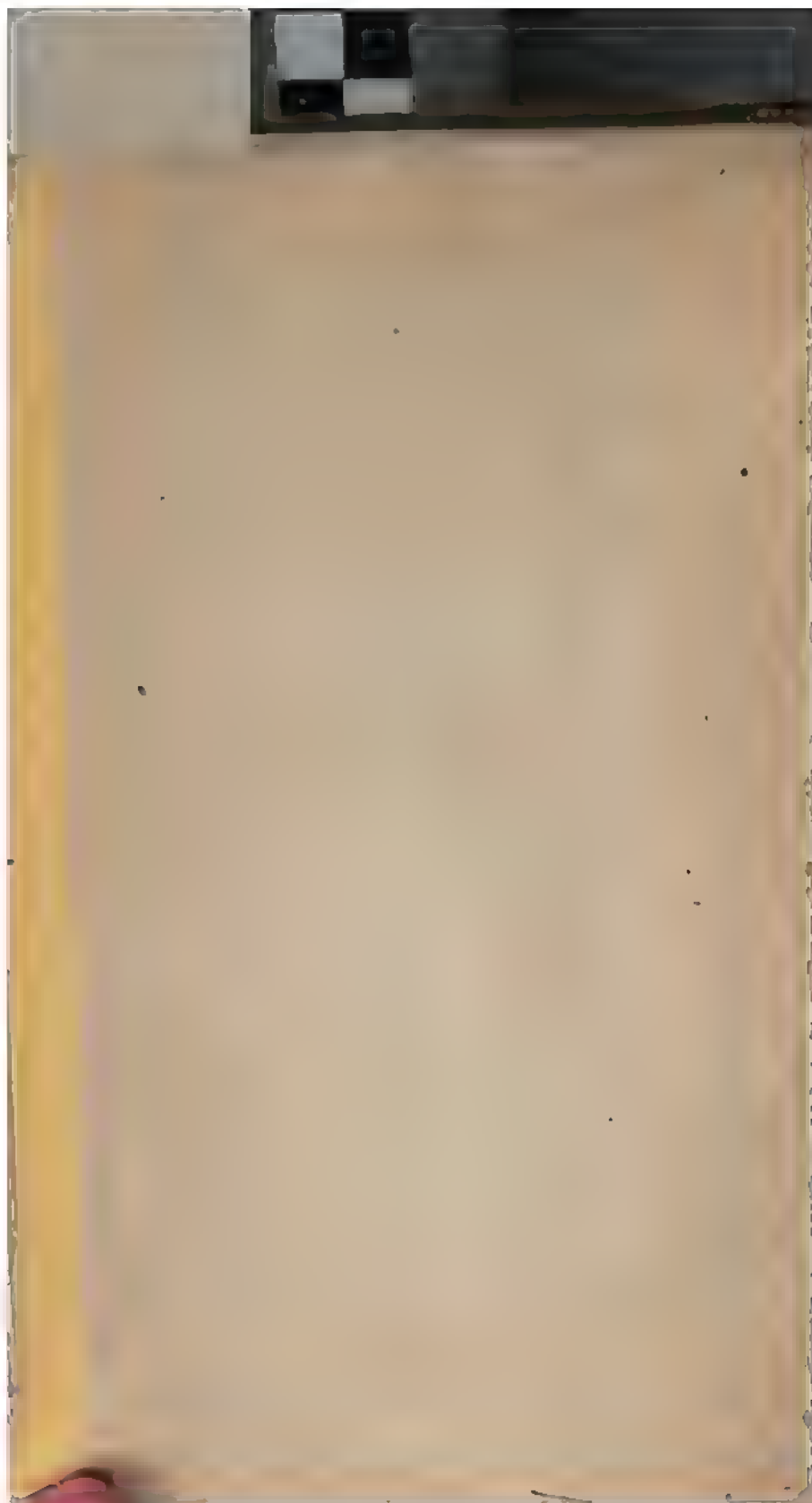
3 Volumes in-8°

PORTAUX

PAR FIRMIN DIDOT FRÈRES.

PARIS

1835



OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
M<sup>ME</sup> COTTIN.

---

TOME II.

---

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

---

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
M<sup>ME</sup> COTTIN.

---

TOME DEUXIÈME.

LES EXILÉS DE SIBÉRIE. — LA PRISE DE JÉRICHO. —  
AMÉLIE DE MANSFIELD.



PARIS,  
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
RUE JACOB, n° 24.

—  
M DCCC XXXVI.

Vol. 13

THE NEW YORK  
LIBRARY  
Mrs. A. Lawrence (1844)

1844



# ÉLISABETH,

OU

## LES EXILÉS DE SIB

### PRÉFACE.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes ni des sentiments si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal ; mais je ne sais quelle plume assez éloquent pourrait ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible, si on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Elisabeth*.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite ; mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance, et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que, pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin.

\* C'est dans la tendresse de sa mère, et dans la bonté de son propre cœur, que madame Cottin a puisé ces traits sublimes et touchants, qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

## LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

à, capitale de la  
r les rives de l'Ir-  
est entourée d'im-

menses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale \*. Dans cet espace de onze

\* La mer Glaciale ou Septentrionale, appelée par les

cents verstes<sup>1</sup>, on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégele pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de meloses rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques: c'est là que les aurores boréales<sup>2</sup> sont fréquentes et majestueuses, et qu'en embrassant l'horizon en forme

d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière immobile, elles donnent à ces régions hyperborées<sup>3</sup> des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim<sup>4</sup>; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis<sup>5</sup>, peuple nomade et idolâtre. À gauche il est borné par l'Irtich, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol<sup>6</sup>. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïnka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son sol, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibirie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques<sup>7</sup>, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol charrie des glaces. Une seule

Russes *Ischur* ou *Moto*, forme la frontière de tout le nord de la Russie. Depuis la lagune jusqu'au cap Tchukontchou ou Tchukotch, à l'extrémité septentrionale et orientale de l'Asie, c'est-à-dire depuis le 50° degré jusqu'au 70° de longitude, elle baigne les gouvernements d'Archangel, de Tobolsk et d'Irkoutsk. Tout son étendue est de 3000 verstes, et elle a trois ports connus, Kola, Archangel et Vénou. Du côté du pôle arctique, l'Ischur, ainsi que d'autres navigateurs célèbres, ont eu une peine de passer de la mer Glaciale dans les mers du Sud, qui séparent l'Asie de l'Amérique, mais l'on a observé en 1793, que le cap Tchukontchou ou Tchukotch n'est éloigné que de trente-neuf milles du cap opposé de l'Amérique, auquel il s'appelle le nom de cap du Prince-de-Galles.

<sup>1</sup> La verste est une mesure qui sert à mesurer les distances en Russie, c'est-à-dire le mille en Angleterre, ou la lieue en France, elle est de trois mille cinq cents toises. Une verste et demie vaut à peu près un mille d'Angleterre, la verste étant un mille russe, qui a six à six sept. La toise, en Russie, est de cent quatre verstes et demie.

<sup>2</sup> L'aurore boréale est un phénomène brillant de la nature, qui apparaît ordinairement aux régions septentrionales du globe terrestre, quoique le pôle du sud, suivant quelques voyageurs, ait aussi des aurores australes. C'est une espèce de nuage coloré, étendu sur l'horizon, dont il sort des jets, des gerbes, des volutes de feu de diverses couleurs, jaunes, rouges, sauplantes, pourpres, bleus, violets, etc.

La mesure de l'aurore boréale parait avoir son siège dans l'atmosphère, à des hauteurs considérables. La même aurore a été vue sur le Petersbourg, à Naples, à Rome, à Ischione, et même à Cadix. M. de Murina, dans son *Essai de l'aurore boréale*, est un des auteurs de plusieurs autres observations faites entre tous et sous divers degrés d'élevation. Les poésies de Vénus, dans le monde qui vient de s'écrouler, se perdent une route certaine aux régions physiques de l'aurore boréale, dont les furies, les

jets, les nappes de lumière, semblent sortant de tempêtes éternelles qui se succèdent dans l'espace infini des régions d'air de l'atmosphère.

<sup>3</sup> Hyperborée, ou hyperboreen, se dit des peuples et des pays très-septentrionaux.

<sup>4</sup> Le cercle d'Ischim ou Ischur, qui prend son nom de la rivière de ce nom, est une immense plaine de la Sibirie, au sud de Tobolsk, entre l'Ischur et la rivière Ischim. On l'appelle aussi le steppe d'Ischur, ou le désert d'Ischim.

<sup>5</sup> Les Kirguis sont une peuplade tartare, ou au sud de la Tartarie indépendante, qui se trouve sur les rives du pôle arctique et la partie la plus septentrionale de la Sibirie, ou les peuples nomades Kirguis.

<sup>6</sup> Le Tobol prend sa source dans le pays des Kirguis, au milieu des montagnes qui séparent le gouvernement d'Ischur. Il se jette dans l'Irtich, près de Tobolsk, après avoir fourni un cours d'environ cinq cents verstes. Ses bords sont si peu élevés, qu'il se dépense ordinairement au printemps, et vaude une vague immense de pays.

<sup>7</sup> Arctique (pour septentrional) s'est gâté l'usage que dans ces phrases: Pôle arctique, cercle arctique, terre arctique.

quelques feuilles sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fumer, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure : deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation ; les chûtons<sup>a</sup> des brouillards exhalent une odeur de rose ; le cyprès même s'empare de tous les endroits humides ; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs ; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle met soigneusement avec de petits joncs ; et, dans les bois, l'écurieil<sup>b</sup> volant, soutant d'un arbre à l'autre, et flûtant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours ; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Iechim ; d'autres sont relégués dans des cabanes, au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns ; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver : presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saimka, au milieu d'une forêt marécageuse et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de saules noirs et blancs, habitait

une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle et dans toute la fleur de la jeunesse.

Confinée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne ; le père allait tout seul à la chasse ; jamais il ne venait à Saimka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille : hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment ; le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saimka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements ; mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer, qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout-à-fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane : Ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur : Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie ! Pierre Springer avait bâti

<sup>a</sup> Le chiton, terme de botanique. *Anemion*. *Julia* *Andrea*, en anglais, *andrea*. C'est une sorte de renoncule commune, qui porte plusieurs petites fleurs, et que l'on distingue localement des autres par sa forme particulière, qui offre quelque ressemblance avec la queue d'un chat. Ces petites fleurs sont souvent dépourvues de calice ; mais le chaton qui les soutient est garni d'écaillés qui y suppléent ; les andrea, les pampilles, les pins, etc., en fournissent des exemples.

lui-même sa demeure ; elle était en bois de sapin et couverte de paille ; des masses de rochers la garantissaient des rafales du vent du nord et des inondations du lac. Ces rochers, d'un granit tendre, réfléchissaient en s'exfoliant les rayons du soleil ; dans les premiers jours du printemps , on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons , les uns d'un rose pâle , les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré , pareils à ceux du lac Baikal ; et , dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre , des jets de pins et de sorbiers s'empresaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac , la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé , qui laissait apercevoir des landes immenses , couvertes d'un grand nombre de tombeaux : plusieurs avaient été pillés , et des ossements de cadavres étaient épars tout autour ; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli , si des bijoux d'or , renfermés avec elle au sein de la terre , n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine , une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens ; on remarquait que , de ce côté , les tombeaux avaient été respectés , et que , devant cette croix qui rappelle toutes les vertus , l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes , nom qu'elles portent en Sibirie , que , durant le long et rude hiver de ce climat , Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse : il tuait des élans qui se nourris-

sent des jeunes feuilles de trembles et de peupliers. Il attrapait quelquefois des martres zibelines , assez rares dans ce canton , et plus souvent des hermines , qui y sont en grand nombre ; du prix de leur fourrure , il faisait venir de Tobolsk , des meubles commodes et agréables pour sa femme , et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth. Souvent assise entre ses parents , elle leur lisait tout haut des passages d'histoire ; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme ; et sa mère , Phedora , sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme , l'autre tout le charme des sentiments pieux et de la bonte modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime ; sa mère , ce qu'elle a de consolant et d'aimable : le premier lui apprenait comment il la faut craindre , celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins , il résulta un caractère courageux , sensible , qui réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angelique douceur de Phedora , fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur , et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais , quand les neiges commençaient à fondre , et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre , alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates-bandes ; Phedora préparait les semences , et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes , de cornouillers blancs , et de bourdaine , espèce d'arbrisseau fort estimée en Sibirie , parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi , Springer avait pratiqué une espèce de serre , où il cultivait , avec un soin particulier , certaines fleurs inconnues à ce climat ; et , quand venait le moment de leur floraison , il les pressait contre ses lèvres , il les montrait à sa femme , et en ornait le front de sa fille , en lui disant :

<sup>1</sup> Rafale est proprement un terme de marine , qui se dit de certain coup de vent de terre à l'approube des navigateurs.

<sup>2</sup> Les steppes ne sont pas des déserts marécageux , mais de grandes plaines sèches et pour la plupart dépourvues d'habitants. Dans celles qui sont couvertes de broussailles et semées de ruisseaux , les peuples nomades voyagent avec leur troupeaux ; on y rencontre même des villages. Elles sont généralement d'une étendue immense. La steppe entre Samara et Ouralisk , appelée dit Yark , a plus de sept cents verstes de longueur. Il y en a d'autre qui est extrêmement fertile et propre également à l'agriculture et au pâturage. Telle est la steppe de la Herde moyenne des Kirghis , mais celles des bords de l'Irtish sont sablonneuses et désertes.

« Elisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent ; comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah ! puissestu n'y pas mourir comme elles ! »

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer des heures entières envehi dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout-à-coup, la rendant à sa mère, il s'écriait :

« L'emmène, emmène cette enfant, Phédora, sa détresse, la tienne, me feront mourir. Ah ! pourquoi as-tu voulu me nuire ? si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. » A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes ; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune, peut-être que de grandes disputes, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle ; dans l'exil, ils ne se quittaient plus. Ah ! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore ; également dévouée à son époux, à sa fille, et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux ; attentive à ses moindres desirs, elle cherchait dans ses vœux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût de-

mandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même, régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pierre servait de chambre aux deux époux, un grand poêle l'échauffait ; les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille ; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane : Elisabeth couchait dans l'un ; l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare, et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures ; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse ; et, si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Élevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celles-ci de ces beautés que la nature offre encore, même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière ; d'autres fois elle pêchait des corrasins<sup>1</sup> qui vont par ban-

<sup>1</sup> Corraun, ou, pour mieux dire, coréou, est le



des, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur : semblable à la fleur du désert, qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Élisabeth, qui ne connaissait que ses parents, et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion ; ils étaient tout pour elle : les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris : ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout ; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle n'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie ; mais pour le nom de cette patrie

et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais, depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait ; sa basse-cour fut négligée ; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon, ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir : ils pleuraient un pays, Élisabeth ne savait point quel était ce pays ; mais, puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la merse tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient ; ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendant légèrement du sommet des rochers, et venant recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage ; mais, auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours : elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents, pour aller seule à pied jusqu'à Petersbourg demander la grâce de son père : tel était le

nom spécifique d'un poisson du genre cyprin, espèce rare en France. On l'appelle aussi lamproie. Son corps est allongé, très-pesé, et couvert d'écailles de moyenne grandeur. Il est brun sur le dos, verdâtre sur les côtés, et jaunâtre aux quelques écailles rouges sous le ventre. Il aime les lacs dont le fond est marécageux.



hardi d'essayer qu'elle avait conçu, telle était la témérité entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles, la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant, quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécution, son ignorance l'effraya un peu : elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin ; elle n'était jamais sortie de la forêt : comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg ? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue ? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle apporta à son aïeul l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère ; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils suffiraient son départ ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde ? et, dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appel ? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un : le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que, dans une chasse d'hiver, sur le haut des éperons rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été dévot d'un péril imminent par l'impétuosité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk ; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts

Ourala : dans les environs de Saima. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer, et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment, le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Élizabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction : chaque jour elles priaient le ciel pour lui ; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane ; mais il n'y venait point : l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait pas encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Élizabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui, mieux que lui, pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Sainka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur ? et, si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui, mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émonvoir sa pitié, et l'empêcher de punir ses parents, en les rendant responsables de ma faute ? C'est ainsi qu'elle cal-

1 Les monts Ourala (*the Uralian chain*, *the Elbians mountains*) servent de limite entre l'Europe et l'Asie septentrionale. Oural, ou ural, est un mot turc qui signifie rempart. Les Russes donnent également le nom de *Kamennoye ou Simey payes* à cette chaîne de montagnes, comme si elle formait le rempart du globe terrestre.

Du sud au nord, les monts Ourala ont presque en droite ligne une étendue de plus de quatre cents milles d'anglaises. On peut les diviser en trois branches principales, l'Oural des Kurgas, l'Oural fertile en métaux, et l'Oural désert ; ou dernier touche à la mer Glaciale.

Le sommet le plus élevé des monts Ourala est le Bakhirey, dans le gouvernement d'Orelbourg. Ils sont pour la plupart riches en métaux et couverts d'épaisses forêts, ils donnent naissance à des rivières considérables, telles que le Tobol, l'Ural, le Tymba, etc.

culait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et, jusqu'à son retour, elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très-épaisse, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvrait la terre; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'enlèvement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les frayeurs de Phédora furent sans bornes: tout en cherchant à les calmer, Elisabeth les partageait; elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille, et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très-froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une brume sombre couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et

la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Elisabeth, élevée dans ces climats et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et, en peu d'années, soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protège de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Elisabeth lui dit: « Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus long-temps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande. » Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instant, celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules. Debout sur l'un d'eux, Elisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers, elle voit un homme courbe à demi, et qui paraissait chercher quelque chose par terre; elle lui crie: « Mon père, mon père, est-ce toi? » Cet homme se retourne, ce n'était point Springer: son visage était jeune, beau, et, à l'aspect d'Elisabeth, il exprima une grande surprise.

« Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur, mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver? — Je ne connais point votre père, répondit-il, mais je sais qu'à cette

heure-ci vous ne devez pas rester seule dans cette lande; vous y courez plusieurs dangers, et vous devez craindre.... — Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde, que de ne pas trouver mon père. En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur peignaient si bien son âme et semblaient presager sa destinée. Le jeune homme en fut ému; il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Elisabeth. Il lui demanda le nom de son père. « Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi? » reprit-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac? Tranquillisez-vous, je connais votre père, il n'y a pas une heure que je l'ai quitté : il a fait un détour pour se rendre dans sa demeure, mais il doit y être arrivé maintenant. » Elisabeth n'en eut pas davantage, elle court vers le lieu où elle avait laissé sa mère; elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler, elle ne la trouve plus : éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et, sur le sent de la cabane, elle voit son père et sa mère; ils lui tendent les bras, elle s'y jette : en s'embrassant, ils s'exquient, chacun d'eux étant revenu dans la chaumière par un chemin différent, mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie. Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret : « Il est bien tard, M. de Smoloff, et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit. — M. de Smoloff! s'écrient Elisabeth et sa mère, notre libérateur! c'est lui qui est ici? » Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds. Phedora les baigne de larmes; Elisabeth lui dit : « M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous be-

nir. — Ah! il vous a entendues, puisqu'il m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec une profonde émotion; car le peu que j'ai fait ne méritait pas assurément un pareil prix. »

Cependant il était fort tard, une profonde obscurité enveloppait toute la forêt; le retour à Samka, au milieu de la nuit, n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avait promis sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Samka. « J'allumerai un flambeau, lui dit-il; je connais les détours de la forêt, les marais, les stagnes d'eau\* qu'il faut éviter; je marcherai le premier. » Phedora effrayée se jette au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole : « Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de rester dans votre cabane jusqu'au jour : je sais quels sont les ordres de mon père, et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur; mais je suis sûr qu'il me permettrait en cette occasion de vous délier de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier de sa part de l'asile que vous m'avez accordé. » Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent auprès du poêle, tandis que Phedora et sa fille préparaient le souper.

Elisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons, un corset étroit et boutonné sur le côté laissant voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude montraient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait relever encore la dignité de son maintien, et tous

\* Les stagnes d'eau, ou lacs de deux ou trois étendues.

ses mouvements étaient accompagnés d'une grace que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards, ni son cœur. Elisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais dans ce plaisir tout était pur; il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Samka; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phedora se pressa contre son époux en pleurant : « Vous n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dangereuse; vous n'exposerez pas votre vie, votre vie, le plus précieux de mes biens! — Hélas! Phedora, que dites-vous? reprit Springer avec un sentiment d'amertume. Qu'est-ce que ma vie? sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendrait la liberté, à vous et à notre enfant? le savez-vous? » Sa femme l'interrompit par un cri douloureux : Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main, et lui dit : « Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connais point d'autre patrie; ici, à tes côtés ma mère et moi nous vivons heureuses; mais j'atteste son cœur comme le mien, que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie. — Entendez-vous, M. de Smoloff? repliqua Springer; vous croyez que de telles paroles devraient me consoler, et elles enfoncent, au contraire, le poignard plus avant dans mon sein : des vertus qui devraient faire ma joie font mon désespoir, quand je pense qu'à cause de moi elles demeureront ensevelies dans ce désert; qu'à cause de moi Elisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée. » La jeune fille l'interrompit vi-

vement par ces mots : « O mon père! ma voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée! » Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi : « Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois, jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles : tu vivras seule ici, sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert. Innocente victime, tu ne connais point les biens que tu perds; mais moi, qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu. » Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit : « Monsieur, dans la triste place qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur; souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement : que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendu gemir! J'ai vu, j'ai vu dans les déserts de l'affreux Beresof des infortunés qui vivaient sans amis, sans famille, jamais ils ne recevaient une tendre caresse, jamais une douce parole ne réjouissait leur cœur : isolés dans le monde, séparés de tout, ils étaient pas seulement exilés, ils étaient malheureux. — Et, quand le ciel t'a laissé ta fille, interrompit Phedora d'un ton de reproche et d'amour, tu dis que tu as tout perdu; si le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc? » Springer tressaillit; il prit la main de sa fille, et, la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux : « Ah! je le sens, je n'ai pas tout perdu! »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés; Elisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de

\* Beresof, Beresow ou Beresow, est une ville de la Sibirie, située dans la province du même nom, au nord-ouest et à trois cent quarante-deux milles de Tobolsk, au 4<sup>e</sup> degré de latitude, et cent milles, et au 65<sup>e</sup> degré 14 minutes de longitude occidentale. La province de Beresof a environ cent dix lieues de diamètre, et Beresof a deux cent cinquante lieues, depuis la ville de Tobolsk, son chef-lieu, à la frontière de Russie ou de Pologne, ou de près de 800,000 roubles par an.

« en position ; elle s'assit  
moment pour lui parler en  
se parents ne l'avaient pas  
elle ne voulait pas s'expli-  
quer ; elle espère qu'en la  
surt elle trouverait l'occa-  
sion. Ainsi lui dit-elle  
: « Ne reviendrez-vous  
? Ah ! promettez-moi que  
vous pas le dernier où j'as-  
surer de mon père. » Sprin-  
ger de ces paroles, surtout  
elles étaient prononcées ;  
l'agitation le saisit ; il se  
mêles du gouvernateur, et  
s'y désolait pas deux  
répondit qu'il était certain  
son père une exception  
pas dès ce jour même il al-  
à Tobolsk pour la sollici-  
tation, continua-t-il,  
ses bontés pour moi, ne  
les pour vous ? ne serai-je  
eux pour vous servir ?  
rien à lui demander ? —  
m. » répliqua Springer d'un  
jeune homme baissa tris-  
te vers la terre, et puis  
Phédora, il lui fit la même  
amateur, répondit-elle, je  
me donnai la permission  
me dimanche entendre la  
me avec ma fille. » Smoloff  
lui faire obtenir, et s'é-  
crivant toutes les bénédic-  
tions et les vœux secrets  
sur son prompt retour.  
prunt, il n'était occupé  
avait plus d'autre pensée.  
lui qui lui était apparue la  
pluvert, sous une forme si  
moment par frapper son  
bientôt, en la voyant au-  
vents, son cœur avait été  
touché ; il se retraçait  
paroles, son air, ses re-  
s le dernier mot qu'elle  
sans ce mot, peut-être une  
et l'édit-il empêché de l'ai-  
de vivacité avec laquelle  
et emprunté le drapeau de le

revoir ; cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltait par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hasard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Elisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans ce cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah ! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour !

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille : mais sa triste position lui interdisait toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait ; car Elisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ses rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poêle, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille ; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin, dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait, peut-être, où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise : un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait ; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce ? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour



demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre ; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier ; mais, voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi : « Mon père, permets-moi de t'adresser une question. » Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien : Rien, lui répondis-tu : est-il vrai, ne désires-tu rien ? — Rien qu'il puisse me donner. — Et qui pourrait te donner ce que tu désires ? — L'équité, la justice ! — Mon père, où peut-on les trouver ? — Dans le ciel, sans doute, mais sur la terre, jamais, jamais. » Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause, Élisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit : « Mon père, ma mère, écoutez-moi, c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année ; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer ; ce cœur, avec lequel je vous aime et vous révere comme les images vivantes du Dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits ; je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse ; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne se montre point ? qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver ? O mes parents ! pardonnez à l'audace de votre fille ; mais, une fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez eu de faire pour elle depuis sa naissance. Ah ! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs ! — Ma fille, que me demandes-tu ? interrompit très-vivement son père. — Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon

amour ; et Dieu sait quel motif m'anime lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu ! » En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme était quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa : il ne pouvait ni parler ni pleurer ; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange : l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Élisabeth, et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Élisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui confier nos secrets ? est-ce que sa jeunesse t'effraie ? crains-tu que l'âme d'Élisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse de la grandeur de nos revers ? — Non, reprit le père en regardant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains. » A ce mot, Élisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise ; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. « Mon Dieu ! s'écria Springer, pardonnez mes murmures ; je connaissais tous les biens que vous m'aviez ravis, et non ceux que vous me destinez : Élisabeth, tu as effacé en ce jour douze années



*Quel intérêt.* — *Mais plus, répliqua-t-elle, jusqu'à ce moment de soudaines paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur; mais parle, répliqua-t-elle, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs?* — *Mes malheurs, je n'en ai plus; ma patrie, où je vis près de toi; mon nom, l'honneur père d'Élisabeth.* — *O mon enfant!* interrompit Flédora, *je pouvais donc t'aimer davantage? tu viens de consoler ton père!* — *A ces mots, la fermeté de Springer fut tout-à-fait vaincue; il serrait dans ses bras sa femme et sa fille; et, les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée: « Mon Dieu, pardonnez, j'étais un ingrat, pardonnez, ne punissez pas. » Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille: « Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous devez savoir; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrais vous parler de mes malheurs aujourd'hui, vous venez de me les faire oublier. »*

L'obscure Élisabeth n'eut point le premier avantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer; mais elle fut trompée vainement: Springer semblait le craindre et le fuir; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pourrait expliquer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père; il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille, momentanément qu'elle allait lui demander; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Élisabeth au rang qui lui était dû; mais, quand il considérerait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille, et retrouver son pays, il eût donné sa vie; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Élisabeth la conduite qu'elle devait tenir: elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle

voulait faire: mais, s'il eût approuvé son projet, aurait-il écrit avec tant de soin de lui en parler? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pitié et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusque là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ serait l'impossibilité de lui laisser faire, à son âge, huit cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde, et pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Iachim: aucun temps ne la retenait; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout-à-coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord<sup>1</sup>, et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne: s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage:

<sup>1</sup> La mer du Nord, dont il est parlé ici, n'est point cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark et la Norvège, mais cette mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique (the North Polar Ocean). Elle est appelée ainsi par opposition à celle qui va baigner les côtes occidentales, et qui s'appelle mer du Sud (the South Ocean or Great South Sea).

tout est rompu, tout est renversé; les neiges roulent du haut des montagnes; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers, qui se brisent à leur tour; et les vents, s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Élisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes; elle était alors dans la grande plaine des tombeaux, près de la petite chapelle de bois. À peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et, l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Élisabeth, courber devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage, qu'elle entendait gronder autour d'elle, atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment, qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la pitié seule sait entendre; ce sentiment, dis-je, inspirant à Élisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments, et sous l'attente même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et, se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement, comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phedora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être

plus tôt une visite que, sous mille prétextes, ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les cimes tremblèrent pour leur fille. « Elisabeth ! que va devenir mon Elisabeth ? » s'écriait la mère desolée. Springer prit son bâton en silence, et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille ; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence ; les arbres se rompaient de tous côtés ; il y allait de la vie à traverser la forêt ; Springer voulut le représenter à l'off et l'empêcher de le suivre ; il

réussit : le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie : il était heureux de le braver pour Elisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt : « De quel côté leons-nous ? demande Smoloff. — Vers la grande lande, reprend Springer : c'est là qu'elle va tous les jours ; j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle. » Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre ; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des états de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt ; mais sur cette plaine rase, ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie ; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Elisabeth se serait réfugiée ; mais, en apercevant de loin ce pource et faillie abri dont les planches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quel-  
 un an : il entre le premier, il voit....

il voit Elisabeth, non le et tremblante, mais rnis au pied de l'autel.

Frappé d'une inen s'arrête, la monta lenca, et tous deux timent de respect, auprès de l'ange qui, sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant ; le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Elisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie : « Ah ! je le savais bien que tu veillais sur moi. » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheureux enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous a jetés, ta pauvre mère et moi ! — Mon père, pardonne-moi ses larmes, répond Elisabeth, et allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah ! dit-elle avec une douce surprise, tous mes protecteurs veillaient donc sur moi : Dieu, mon père et vous. » Le jeune homme ému retient son cœur prêt à s'échapper. « Imprudente, reprend Springer, tu parles d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement si le retour est possible, et si ta faiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle ? — Essayons, répond-elle : j'ai plus de force que tu ne crois ; je suis bien aise que tu t'en assures, et que tu voies toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère. » En parlant ainsi, ses yeux brillaient d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet. Elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff : tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah ! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Elisabeth, et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie, qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils moments ; il ne craint point pour celle d'Elisabeth, il

est sûr de la sauver : dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité; le vent tombe et s'apaise; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gemit. Elisabeth degage son bras; elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs : elle est fière de ses forces; elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phedora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Élisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Élisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presque aussi grand, celui d'être le fils de Phedora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Élisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla : « Quoi ! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus ? » Ah ! répondit-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre, et aussi long-temps que vous habitez ces déserts, je ne quitte plus Saimka : je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve; je vous verrai partout. » Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de

ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Élisabeth : dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Élisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saimka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière; mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les benit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saimka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale pitié, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet; et si ceux d'Élisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, toute à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde, et qui tenait de l'extase; elle n'avait jamais entendu rien de pareil, il lui semblait voir les cieux ouverts, et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique : alors seulement Élisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier et les yeux fixés sur elle avec la plus

re expression. Elle crut voir l'ange Dieu venant de lui promettre, l'ange venant l'aider à délivrer son père ; regarda avec beaucoup de reconnaissance Smoloff fut ému ; ce regard semblait d'accord avec ce qu'il trouva dans son propre cœur.

Sortant de l'église il proposa à Phedora de la reconduire dans son train jusqu'à l'entrée de la forêt ; elle y consent avec joie : c'était un moyen de trouver plus tôt son époux ; mais Elisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à côté d'elle se flattait de trouver le moyen de parler en secret à Smoloff : dans un traineau, cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son amour, le repousserait avec effroi, et traiterait au jeune homme d'y donner l'indigne encouragement ? Cependant elle ne pouvait encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique de révéler son projet à Smoloff ? Troublée, l'incertitude, agitaient son cœur ; déjà le traineau touchait aux premiers arbres de la forêt, Smoloff même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant, ne pouvant résister à quitter si tôt Elisabeth, il passa jusqu'aux bords du lac ; mais il fallut s'arrêter. Phedora descendit la première ; en lui donnant la main elle dit : « Ne venez-vous pas vous arrêter ici quelquefois ? » Elisabeth, descendit après sa mère, répondit d'une voix basse et précipitée : « Non pas ici ; demain, demain, dans la petite chapelle de la plaine. » Elle venait de donner rendez-vous ; mais elle ne le savait pas ; elle croyait n'avoir parlé que pour se décharger ; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, elle se sentit un frisson dans les siens.

Quelques jours après elle marcha avec sa mère et elle marchèrent dans leur cabane, Smoloff s'en retourna par la forêt, plongé dans les mêmes rêveries. Après ce qu'il avait dit, comment ne serait-il aimé d'Elisabeth ? et, avec

ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur ?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide : elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige ; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs ; mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Elisabeth. Elle entre dans la chapelle ; Smoloff n'y est point encore : ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah ! ce n'est ni la vanité, ni l'amour qui l'y place. En ce moment ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Elisabeth ; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-temps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt ; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne ; mais Elisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant vers lui avec une grâce vive et touchante : « Ah ! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais ! » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé : il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps : « Monsieur Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi ; j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme : troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Elisabeth. Il tombe à genoux ;

elle croit que c'est devant Dieu, non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : « Depuis que j'ai commencé à me connaître, mes parents ont été ma seule pensée, leur amour mon unique bien, leur bonheur le hüt de ma vie entière. Ils sont malheureux; Dieu m'appelle à les secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour m'aider à remplir ma destinée. M. de Smoloff, je veux aller à Petersbourg demander la grâce de mon père. — Il fit un geste de surprise, comme pour combattre ce projet; elle se hâta d'ajouter : « Je ne pourrais vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est la première dont je me souviens, elle ne m'a jamais quittée. Je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle, c'est elle qui m'a toujours occupé auprès de vous; c'est elle qui m'amène ici; c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me ferait desobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. Vous voyez, M. de Smoloff, qu'il serait inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées. » Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies; mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration; et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. — Ah ! lui dit-il, heureux, mille fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider ! mais vous ne connaissez point tous les obstacles. .... — Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, et il n'y a peut-être que vous au monde qui puissiez les lever. — Parlez, parlez, lui dit-il, impatient d'obéir : que pouvez-vous demander qui ne soit au-dessous de ce que je voudrais faire ? — Ces obstacles, les voici, répondit Élisabeth : J'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma suite ne

nuise pas à mon voyage. — Vous m'indiquez que je trouverai dans ces maisons hospitalières ma misère, le nu passer ma requête avant tout, il faut d'abord que vous m'en de mon abandon. — Mais, savez-vous à quel point j'irrite contre votre regard communi ? — J'ignore encore ni son vrai nom, ni son vrai nom. — Quoi ! repartit-elle, vous ne savez point quel est le nom de votre père, ni le nom de votre mère ? — Non, je ne le sais pas. — O fille et tu n'as pas un mouvement dans ton dévouement, ce que tu vas recevoir qu'à tes parents ; grandeur de ta nature de ton âme ? qu'il sentiments que levez, interrompit-elle, celui de mon l'apprendre que de repartit Smoloff d'enthousiasme; rien elle quand elle peut. La jeune fille reprit demander quand les lumières dont elle route. — Je vois y t mais, Élisabeth, comment pourriez-vous traverser ces vertes qui se chim de la province pied, sans secourir elle en se prosternant celui qui m'envoie parents ne m'abandonnant, les yeux pleins répondit après un moment de. — Il est impossible que vous sachez une telle entreprise avant les



jours; maintenant elle serait impraticable. Voici la saison où les traînages vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibirie; je vous reverrai dans quelques jours, Elisabeth; alors seulement je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que j'aie pu le jurer. Je retournerai à To-

je veux parler à mon père.....  
 « c'est est le meilleur des hommes; mais bien plus d'infortunés ici s'il m'ordonnait pas. Les grandes peuplades aiment à son cœur: il n'est pas le leur aider, son devoir le lui fait, mais, je vous le jure, il ne punira ni de l'aveu d'avoir donné le jour à une si vertueuse. Ah! qu'il s'enorgueillisse, au contraire, de vous nommer sa fille Elisabeth, pardonnez, c'est à moi que mon cœur se déclare: « bien qu'il ne peut y avoir de l'union dans le vôtre pour un autre sentiment pour celui qui l'occupe, je n'ai donc rien, mais, s'il vient un jour vos parents, rendus à leur païs natal heureux, et vous tranquille, rendez-vous alors que dans ces deserts où vous vit, vous aimez, et qu'il préfère à votre obscur et pauvre Elisabeth, fille d'un exilé, à tous amours que le monde pourrait lui offrir. Il ne peut achever, des larmes tombent de ses yeux: lui-même s'étonne de cette extraordinaire émotion; car alors il n'avait jamais été faible, jusqu'alors il n'avait point aimé. Pendant Elisabeth est demeurée immobile, l'idée d'un autre amour que son père lui paraît si nouvelle, qu'à elle la conçoit: peut-être lui eût-elle paru moins étrange si son cœur en de la place pour la recevoir; mais que, si elle avait vu ses parents, et si Smoloff aurait été aimé; s'ils d'un jour, peut-être l'aimeraient-ils tant qu'ils seront dans l'union, elle demeurera fidèle à sa pieuse mère pour en contenir deux, le cœur n'est point vaste qu'il est, ne l'est encore assez.

Elisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances; cependant une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire. Elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff, qui voit son dessein, lui dit: « Elisabeth, vous aurais-je offensée? Ah! j'atteste ce Dieu ici présent que, s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de respect. Il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir: comment donc, Elisabeth, pourrais-je vous avoir offensée? » Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle avec douceur; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parents: maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien! noble fille, retourne à ton devoir; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi, et, loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper qu'à l'aider à le remplir. »

Alors il lui prouva de lui remettre, le dimanche suivant, à l'église de Samka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Samka; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point: Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une véritable douleur: l'objet de ses plus chers desirs semblait toujours fuir de devant elle au moment où elle se croyait prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublerent: puisque Smoloff avait

quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk ? et alors quel serait son recours ? Cette pensée la poursuivait tout le jour ; et, le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : « Ecoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué le changement de notre Élisabeth ? Pres de nous elle est pensive : le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète : ce matin à l'église elle était préoccupée, ses regards erraient de tous côtés ; je l'ai entendue demander si Smoloff n'était point à Saïmka, et elle est devenue pâle comme la mort quand on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. O Stanislas ! je m'en souviens, dans ces jours qui précéderent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougissais quand on me parlait de toi ; c'est ainsi que mes yeux te cherchaient partout, et qu'ils se remplissaient de larmes quand ils ne te rencontraient pas..... Hélas ! ces symptômes d'un amour qui ne devait point finir, comment ne les verrais-je point avec terreur dans l'âme de ma fille ? elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère. — Heureuse ! reprit Springer avec amertume ; heureuse dans le désert, dans l'exil ! — Oui, dans le désert, dans l'exil, interrompit vivement Phédora, heureuse partout où l'on aime. » Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit : « Je crains que mon Élisabeth n'aime le jeune Smoloff ; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé ; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère avec son amour.... »

En parlant ainsi, elle pleurait, et la vue de son époux, qui la consolait de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il lui répondit : « Phédora, ma bien-aimée, calme tes craintes : j'ai étudié aussi notre Élisabeth ; peut-être a-t-je vu plus avant que toi dans son âme ; une autre pensée que celle de Smoloff l'occupe tout entier, j'en suis sûr ; je suis sûr aussi que si nous la voulions donner à Smoloff, il ne la dédaignerait point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais..... Non, Élisabeth ne restera pas toujours dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse, cela est impossible : tant de vertus sur la terre annoncent une justice dans le ciel ; tôt ou tard elle se montrera. »

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages ; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormait paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Élisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain ; il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent, elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée ; et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche.

Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges ; les fies sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure ; l'aubépine épanouissait ses grosses houpes blanches, semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le velar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver ;

déjà sur les bords du fleuve voltigeait qu'à et là le beau comard de Forca, couleur de rose, avec son bec noir et sa huppe sur la tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a mangé; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie, et Élisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre si elle manquait une année si favorable pour son voyage, avait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle-même et sur Dieu.

Un matin, Springer s'occupait à labourer son jardin; assise près de lui, Élisabeth le regardait en silence : il ne avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchait cette confidence. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté, lui faisait désirer de ne connaître malheurs de ses parents que quand aurait un moment de partir, et de dissimuler la réalité de tout ce qu'ils ont perdu que quand elle pourrait répondre : Je vais tout vous rendre. Un jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-bas qu'elle avait fondé des espérances vanables; mais, après les espérances reconnues, il en est d'autres en- et en furent celles-là qui la déterminant à partir. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, toutes les objections qu'on va lui opposer : sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la ten- sion de ses parents les exagérera en- Quand répondra-t-elle à leurs frayeurs, leurs ordres, à leurs prières? que ré- spon- t-elle quand ils lui diront que plus de la patrie ne sont rien pour au prix de l'absence de leur enfant? maintenant elle oublie que son père est de sa vie, et, toute en larmes, elle

tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit : « Élisabeth, qu'as-tu? que veux-tu? Ah! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père. — Mon père, répond-elle, ne me retiens plus ici; tu sais que je veux partir : permets-moi de partir; je le sens, c'est Dieu lui-même qui m'appelle.... » Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt : « M. de Smoloff! leur dit-elle, voici M. de Smoloff. » Élisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant : « Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle; il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père! ton heureuse fille brisera ta chaîne. » Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant : « Viens, ma mère, il est revenu; M. de Smoloff est ici. » Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici M. de Smoloff, » leur dit la jeune Tartare. A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Élisabeth, l'abandonnent une seconde fois : elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble; heureuse si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit : « Monsieur, depuis que la providence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me per-

met de montrer à un illustre proscrit toute la part que je prends à son infortune ; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger. — Je n'attends rien des hommes, monsieur, interrompit froidement Springer ; je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de leur justice : heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts sans me plaindre. — Ah ! monsieur, reprit le gouverneur avec émotion, pour un homme comme vous, vivre loin de sa patrie est un affreux destin ! — Il en est un plus affreux encore, monsieur le gouverneur, repartit Springer, c'est de mourir loin d'elle. — Il n'acheva point ; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortune ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère, regardant timidement par-dessus son épaule si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la crantive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde longtemps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut ; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait ne pouvait ressembler qu'à Elisabeth. — Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous a connue ; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables. — Vous a-t-il dit, monsieur, qu'elle lui devait la vie de son père ? interrompit vivement Phédora. — Non, madame, répondit le gouverneur ; mais il m'a dit qu'elle donnerait la sienne pour son père et pour vous. — Elle la donnerait, reprit Springer, et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourront jamais nous ravir.

Le gouverneur détourna la tête avec émotion : après un court silence, il reprit la parole, en s'adressant à Elisabeth. — Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils, étant à Simbka, reçut

l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée qui se rassemblait en Livonie ; il fallut obéir sans délai. Avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre : cela était impossible. Je ne pouvais, sans me compromettre, en charger personne ; je ne pouvais que vous la donner moi-même : la voici. — Elisabeth la prit en rougissant ; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria : — Heureux le père, heureuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets ! — Alors il rappela sa suite, et, devant elle, il dit à Springer : — Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici ; cependant je suis informé que de pauvres missionnaires, revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes ; s'ils viennent frapper à votre cabane, et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. — Ma fille, lui dit Springer, si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te le donnons. — Alors, d'une main tremblante, Elisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. — Le moment est venu, leur dit-elle ; tout favorise mes projets : la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et benit mes intentions. O mes parents ! ne les approuvez-vous pas, ne les bénissez-vous pas comme lui ?

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre ; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria : — Elisabeth, quel est donc ce mystère ? et que contient ce papier ? Et elle fit un mouvement pour le prendre ; sa fille osa le retenir : — O ma

maître ! pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler devant toi ; tu n'as rien deviné, tu doutes m'épouvante : c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule..... Ah ! permets que je ne m'explique que devant mon père ; tu n'es pas préparée comme lui..... — Non, ma fille, interrompit Springer (je fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire) ne nous sépare pas. Viens, ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et, si tu as besoin de force pour les paroles que tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne. — Phédora, éperdue, et se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quel côté elle allait partir, répondit effrayée : « Stanislas, que veut dire n'ai-je point soutenu tous nos re- avec courage ? je n'en manquerai », ajouta-t-elle en serrant fortement contre son cœur son époux et sa je n'en manquerai point contre ceux qui m'atteindront entre vous ». — Elisabeth voulut répondre ; sa mère ne le permit pas. — Ma fille, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, de- moi ma vie, mais ne me demande de t'éloigner d'ici. — Ces mots di- qu'elle avait tant deviné ; il ne s'en était plus de lui rien apprendre, de la déterminer : baignée de larmes, et tremblante devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix suppliante, laisse seulement échapper ces mots : « Ma mère, pour le bonheur de mon père, si je te demandais quelques jours ? — Non, pas un seul jour, interrompit sa mère éperdue : quel horrible prix pourrait s'acheter au prix de mon repos ? non, pas un seul jour. O Dieu ! ne permets pas qu'elle me le demande. — Ces paroles anéantirent les paroles d'Elisabeth : hors d'état de parler, elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer lut en silence contre sa poitrine, en lui disant : « Repose-toi ici tranquillement, car ce soutien-là ne te

manquera jamais. » Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date :

« Un de mes plus vifs regrets, en quittant Saimka, mademoiselle, a été de ne pouvoir vous instruire de l'obligation rigoureuse qui me forçait à m'éloigner de vous : je ne pouvais vous aller voir, vous écrire, ni vous envoyer les explications que vous m'aviez demandées, sans contrevenir aux ordres de mon père, et sans compromettre sa sûreté : peut-être l'eussé-je fait sans l'exemple que vous veniez de me donner : mais, quand je venais d'apprendre auprès de vous tout ce qu'on doit à son père, je ne pouvais pas risquer la vie du mien. Cependant, je l'avoue, je n'aime pas mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je suis revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon père m'apprend qu'un ordre de l'empereur m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant : je vais partir, Elisabeth, vous ne savez point ce que je souffre. Ah ! je ne demande point au ciel que vous le sachiez jamais ; il ne peut être juste qu'autant que vous serez heureuse.

« J'ai ouvert mon cœur à mon père : je vous ai fait connaître à lui ; j'ai vu couler ses larmes quand je lui ai dit vos projets ; je crois qu'il veut vous voir, et qu'il ira exprès cette année visiter le cercle d'Ischim. En attendant, s'il le peut, il vous fera parvenir cette lettre. Elisabeth, je pars plus tranquille, puisque je vous laisse sous la protection de mon père. Cependant, je vous en conjure, n'en usez point pour partir avant mon retour : j'espère revenir à Tobolsk avant un an : c'est moi qui vous conduirai à Petersbourg, c'est moi qui vous présenterai à l'empereur, c'est moi qui veillerai sur vous pendant ce long voyage : ne craignez point mon amour, je n'en parlerai plus, je ne serai que votre ami, que votre frère ; et, si je vous sers avec toute la vivacité de la passion, je jure de ne vous parler jamais qu'un



langage pur comme l'innocence, comme les anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur :

« Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que vous devez partir : je ne doute point de son honneur ; mais le vôtre doit être à l'abri de tout soupçon. En allant montrer à la cour de Russie des vertus trop touchantes pour n'être pas couronnées, il ne faut pas risquer de faire dire que vous avez été conduite par votre amant, et flétrir ainsi le plus beau trait de pieté filiale dont le monde puisse s'honorer. Dans votre situation, il n'y a de protecteurs dignes de votre innocence que Dieu et votre père : votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous abandonnera pas. La religion vous prêtera son flambeau et son appui ; abandonnez-vous à elle ; vous savez à qui j'ai permis l'entrée de votre cabane. En vous remettant ce papier, je vous rends dépositaire de mon sort : car, si une pareille lettre était connue, si on pouvait se douter que j'aie favorisé votre départ, je serais à jamais perdu ; mais je ne suis pas même inquiet : je sais à qui je me confie, et tout ce qu'on doit attendre de la force et de la vertu d'une fille qui s'apprête à dévouer sa vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait ; mais la tendre mère ne voyait que son départ : pâle, abattu, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux et leur dit : « O mes parents ! laissez-moi vous parler ainsi ; ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les felicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre bonheur, votre patrie ; des plus d'une année, vous quel est l'objet de mes plus chères espérances ! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'attendre ! Ah ! s'il est un bien au-

dessus de celui que je vous demande, refusez-moi, j'y consens ; mais s'il n'en est pas !... » Émue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria : « Seule, à pied, sans secours ! non, je ne le puis, je ne le puis. — Ma mère, reprit vivement Elisabeth, je l'en conjure, ne repousse pas mes vœux. Si tu savais depuis combien de temps je nourris mon projet et toutes les consolations que je lui dois ! Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes, je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour que celui où je me promis de servir mon père ! heureux espoir qui me soutenait quand je le voyais pleurer !... Ah ! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avais pas pu me dire : Moi, moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent !... Mes parents, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arrachez la vie. Privée de cette pensée, ou toutes mes autres pensées venaient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur.... Oh ! pardonnez si je vous afflige : non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus ; mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible ; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond ; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour vous la faire obtenir : il ne craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois ; il ne craint que votre refus.... — Laisse, laisse, Elisabeth, interrompit Springer, je ne me connais plus, tu bouleverses mon ame ; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une belle action, et des vertus superieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle.... Je ne croyais pas être faible, ô



ma fille ! tu viens de m'apprendre que je le suis : non, je ne puis consentir à ce que tu veux. » Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit : « Écoute-moi, Elisabeth ; si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi ; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Étrange situation, où une mère demande à sa fille d'être moins vertueuse ! mais ta mère te le demande, elle ne te l'ordonne point ; car, en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordres que de toi-même. — Ma mère, reprit Elisabeth, les tiens me seront toujours sacrés : si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir ; mais, puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation : il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil ? Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense ? et, quand il s'en trouverait un qui l'eût, oserait-il parler comme moi ? serait-il inspiré par un semblable amour ?..... Oh ! laissez-moi toujours croire que Dieu m'a donné qu'à votre unique enfant le devoir de vous rendre un bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise ? Est-ce mon absence ? mais ne vous ai-je pas entendus gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux ? Un époux, ô mes parents, ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi ? Des dangers ? il n'y en a point : les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse ? elle sera mon appui : on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin redoutez-vous mon

inexpérience ? Je ne serai pas seule : rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu, il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction..... — Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume ; les aïeux de ta mère, qui régneront jadis dans ces contrées, les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir en demandant l'aumône cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire. — Si tel est le sang d'où je sors, reprit Elisabeth avec une modeste surprise, si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé ; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Séids et de Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables ? tant de grands hommes, précipités du faite des honneurs, l'ont implorée pour eux-mêmes ! plus heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père. »

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents, donnaient à tout ce qu'elle disait une force, une autorité qui triomphèrent de Springer : il ne se sentit pas le droit d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour ; il ne se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. « O ma Phédora ! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisserons-nous mourir ici ? la prions-nous du bonheur de donner le jour à des enfants qui lui ressemblent ? Prends courage, ma bien-aimée ; et, puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir. » Dans ce moment, la mère l'emporta sur l'épouse,

et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité : « Non, non, je ne la laisserai pas partir ; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Qu'il j'exposerait la vie de mon enfant ! je laisserais partir mon Elisabeth, pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours ! voilà ce qu'on ose exiger d'une mère ! O Stanislas ! devrais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire, et une douleur dont tu ne me consolerais pas ! » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : « Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas. — Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit Elisabeth en l'accablant des plus touchantes caresses ; je t'obéirai toujours. Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père ; viens le prier avec moi, ma mère : demandons-lui ensemble ce que nous devons faire : c'est la lumière qui guide et la force qui soutient : toute vérité vient de là, et toute résignation aussi ! »

En priant Phédora pleura. Cette pitié qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire ; cette pitié divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense ; cette voix de Dieu, si puissante sur les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui se composent du bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections ; mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes ; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. « Mon seul crime, ma fille, lui

dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et de n'avoir pu supporter son asservissement. Des plus grands monarques étaient du même songe que moi ; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire : je l'ai servi comme je le devais ; seul, à la tête d'une poignée de nobles polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'assaillir ; et, lorsque, accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes, au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon âme résistais encore. Humilié d'être tout ou dans ma patrie, et de n'en plus avoir partout je cherchais des armes, partout je cherchais des allies qui m'aussent rendu à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives vaines : chaque jour vivait davantage des chaînes que mes faibles mains ne pouvaient ébranler. Les terres de mes aïeux étaient dans la partie tombée sous la domination de la Russie, j'y vivais avec Phédora, heureux, mille fois heureux, si j'ouvrais l'étranger n'avait pas pesé sur mon front ! Mes plantes peu mesurées et surtout les nombreux mécontents qui se rassemblaient chez moi, inquiétaient un monarque absolu et soupçonnaient le matin, je fus arraché de ma maison des bras de ma femme, destitué, malade, tu n'avais alors que quatre ans, et tes larmes ne coulaient sur ton malheur que parce que tu voyais pleurer ta mère. J'ai traîné dans les prisons de Pétersbourg ; Phédora m'y suivit : la permission de s'y enfermer avec moi fut seule grâce qu'elle put obtenir. Noyé dans des larmes, privé d'air, presque sans jour, mais non pas d'espérance. Je pouvais croire qu'un monarque just n'excusât pas un citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie, et qu'il ne se fût pas à la promesse que je lui donnais de demeurer soumis : j'avais trop bien pu

aimé des hommes, je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma fidèle compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici elle avait l'air d'écouter plus encore son cœur que son devoir. Si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Beresoff, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamchatka, je n'y aurais pas été seul encore; il n'est point de désert, il n'est point d'an sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi. Oui, je le veux croire, c'est à ses vertus c'est à son dévouement si généreux j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je le dois, et s'il y a eu du malheur dans la mienne, je n'en dois accuser que moi. — Du malheur, mon père! lui dit Élisabeth; eh! tu l'as toujours aimée! » A ces mots, Springer reconnut le cœur de Phédora, et il bien qu'ainsi que sa mère, Élisabeth auprès d'un époux pourrait ne pas être malheureuse dans l'exil. « Ma fille, répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne desirais plus que pour t'en accabler, au sein de la prospérité cette lettre te rappellera nos bienfaits; ton cœur, Élisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria : « Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là. »

Durant quelques jours on ne parla plus du voyage d'Élisabeth; sa mère n'y avait pas consenti encore; mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait sentement était au fond et que l'espérance n'y

ne peut-être n'eût-elle jamais osé dire à sa fille : Tu peux tout ce que tu veux. — La lettre lui fut envoyée.

Un soir, la famille était en

prière, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre; à l'instant Phédora s'écrie : « Ah! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous a annoncé, celui qui vient enlever mon enfant! » Et elle tombe toute en pleurs le visage contre la table, sans que sa pitié puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable; il est courbé par la fatigue plus encore que par les années : les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme : aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie : la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et que l'or : je viens vous demander une nuit de repos. » Élisabeth s'empressa de lui approcher un siège. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et des premiers pas vous vous avez laissés loin derrière vous. » Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora : « Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? le fruit de vos entrailles n'est-il pas bon? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes? Si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité? — O mon père! si je ne devais plus la revoir! s'écria la mère desolée. — Vous la reverrez, reprit-il vivement, dans le ciel, qui est déjà son partage; mais vous la reverrez aussi sur la terre : les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutendra; il mesure le vent à la laine de l'agneau. » Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore,

il ne pouvait parler, son cœur se déchirait : et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer; mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : Demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies; alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent; elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que des les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presque une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y prévalait; mais la gaieté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie : aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer; mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et, par le sentiment de la pitié, adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses, et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attachait l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparai-

son de tant d'infortunés leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion de barbares, qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait vécu parmi les sauvages, dont il avait adouci les mœurs; il avait réuni des hordes errantes qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi des landes et gèes en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux, d'enfants n'étaient plus étrangers; des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour bénir de tant de bienfaits, étaient fruit des soins d'un seul homme. Ces gens-là ne disaient point du des missions; ils ne disaient point la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne savaient point surtout que les hommes la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible? veulent-ils pas plaire à Dieu et gloire le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée haut; elle s'est contentée du sceptre des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés, rappelle par ses supérieurs, il tournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et France, mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouve un antre, pour tout oreiller une pierre pour toute nourriture un peu de foin de riz délayée dans de l'eau, doit

crues au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le P. Paul, c'était être déjà dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essayées, lorsque, après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Scythie, qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibirie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens : mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque là; aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice!

On arrangea pour le P. Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait le jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Elisabeth se leva, et s'approcha doucement de la porte du P. Paul; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parents, elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie; touchante histoire qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce nom n'était là que pour relever son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté : ainsi le P. Paul fut-il profondément

touché de tout ce qu'il entendit; il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient, mais un cœur comme celui d'Élisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point quel l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Élisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse des soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire a quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit : « Elisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. » Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : « Ma fille, avez-vous entendu l'ordre de votre mère? demain vous vendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : « Demain vous consolerez ma mère. » Springer pâlit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre; car le moment où on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que, tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces : il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille, et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour

sa fille, et il a l'air de le recevoir; il la remercie de son dévouement; et, cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Élisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes, entre les parents et leur fille! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages en rappelant toutes les histoires des saintes écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la pure filiale et de la résignation paternelle; il laissait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seroient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devoit assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Élisabeth se mit à genoux, et, d'une voix enue, demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues : sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu, son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent; il posa les mains sur la tête d'Élisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors, regardant sa mère, lui dit : « Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant? — Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain. — Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère? — Ah! oui, repartit Phedora en s'élançant impétueusement vers elle, tous les jours, tous les jours! » Élisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas, le missionnaire priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah! si de pareils vœux n'étaient pas écoutes du ciel, quels seroient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui?



sa fille, elle voit son père debout derrière elle. « O mon père ! vous ? Pourquoi, mon père, pourquoi venir ici ? — Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois ; pour te dire : Mon Élisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que, s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix. — Ah ! ne dis point, ne dis point ceci, interrompit Élisabeth. — Et ta pauvre mère, continuait-il, quand elle s'éveillera, que lui dirai-je ? que lui répondrai-je, quand elle me demandera son enfant ? Elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac ; je la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant partout avec elle notre enfant, qui ne nous répondra plus. » A ces mots Élisabeth s'appuya à demi évanouie contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma fille, lui dit-il avec une voix plus calme, prends courage : je prendrai courage aussi. Je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ ; je te promets de te la rendre quand tu reviendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parents ne mourront pas sans t'avoir revue. » Alors il dit au missionnaire, qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal ; c'est plus que mon sang, que ma vie : je vous le remets reprenant avec confiance, partez ensemble : des milliers d'anges veilleront autour d'elle et de vous ; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront ; cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera, et Dieu, puisqu'il est tout-puissant, et qu'il est père aussi de mon Élisabeth,

Dieu ne permettra pas que notre Élisabeth périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faite des noirs sapins, mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres ; celles mêmes du bouleau étaient tranquilles ; les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait, jusqu'au moindre insecte : on eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, criait encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère, je ne l'essayerai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie ? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer ; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance, et n'arrivait plus à son cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah ! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir ; et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir simer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 10 de mai qu'Élisabeth et son guide se mirent en route : ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tar-

tares leur permettaient, pour une faible retribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avait de la pauvreté pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumées, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrement, dormaient pêle-mêle, le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen\*, on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Elisabeth les remarqua; elle quittait la terre de l'exil; il lui sembla qu'elle quittait sa patrie, et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. « Ah! dit-elle, que me voilà loin d'eux à présent! » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah! si elle avait espéré le rencontrer à Petersbourg! Mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour joindre l'armée en Livonie; elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule

personne qu'elle y connaît. Alors tout son recours était dans le P. Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de neuf cents verstes : les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés; on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Elisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et, jusqu'à Cassan, le pays, entrecoupe de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Elisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées; ou, renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route; ou enfin, s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques où la pôte païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers, et ceux plus imminents peut-être du pas-

\* Tioumen, ou Toumen, est la première ville de la Sibirie en marchant dans le sens ouest-est de Tobolsk, du côté de la Sibirie européenne. On l'appelait anciennement Oougda.

raze des fleuves débordés. Elisabeth ne se plaignait point, et trouvant même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très-déclatant, et qu'elle n'allait pas toujours à pied, on rencontrait le long de la route des charrettes et des kilacks, vides qui revenaient de mener des banniens en Sibirie, pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenaient facilement des conducteurs la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père, car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la kama, vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan, c'était avoir fait presque la moitié du voyage. Ah! si le ciel eût permis qu'Elisabeth l'eût fini avant qu'elle l'eût commencée, elle aurait pu avoir facilement payé le bonheur d'être utile à ses parents; mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchant le moment qui devait exister son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours, le missionnaire s'affaiblissait sensiblement, il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoiqu'appuyé sur son bâton et sur le bras d'Elisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse, s'il montait dans un kilack, la route, formée de gros rondins placés sur des matresses, lui causait des secousses horribles, qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'oupraviet, qui régit les

biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner était une espèce de galestas élevée, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un box de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait gelé sur le seuil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De vaines pensées commençaient à effrayer Elisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point. Sarapoul, et, comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur, ensuite elle alla cueillir dans les champs de la région a gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis, les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles de corydolon épineux, elle en fit une boisson salubre qu'elle offrit au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Elisabeth ne pouvant plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'élevait pour étouffer ses sanglots, au fond de son grabat le bon père les entendait, et il portait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se releverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu, qu'on peut craindre la mort, mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y a tant de choses à faire? « Mon Dieu, disait-il avec basse, je ne martine point contre votre volonté. Mais, si vous m'avez permis de conclure cette pauvre affaire jusqu'à terme de son voyage, il me semble que je serais mort plus tranquille. » Elisabeth avait allumé un flam-

« Le kilack est une espèce de voyage indigène, fort usité en Russie. Le kilack n'est cependant pas nécessairement à cheval, on peut aussi aller à pied. Il est très-commode pour que le voyageur puisse y monter à son aise.

beau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. L'o peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire : le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et, l'élevant vers le ciel, il dit : « Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait pas un bienfait perdu. » Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible : elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait tout perdre ; son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'un sueur froide, et la poitrine suffoquée de sanglots. Mon Dieu, prenez pitié d'elle ; prenez pitié d'elle, mon Dieu ! » répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit : « Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et contez-moi. » Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et, les yeux fixes sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire : il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et, recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : « Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule à votre âge, au milieu de la mauvaise saison ; cependant c'est la votre moindre péril : la cour vous en offrira de plus terribles ; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune, et ne résiste pas à la seduction ; mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchants et vous en trouverez beaucoup) voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront pas. La crainte de Dieu et l'amour de vos parents, voilà

ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnerez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie. — Ah ! mon père ! interrompit-elle, ne craignez pas.... Je ne crains rien, dit-il : votre piété, votre dévouement, ont mérité une confiance sans bornes ; et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie.... Cet argent vous conduira à Pétersbourg. Allez chez le patriarche, parlez lui du P. Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié : il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à l'empereur.... Il est impossible qu'on la rejette.... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande ; le monde en voit peu de semblables, il en sera touché, elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel.... » Il s'arrêta ; sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Elisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause, le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ebene, et, le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie : « Prends ceci, ma fille ; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre : avec lui je n'ai manqué de rien. » Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. « Votre brebis abandonnée, ajouta-t-il avec une grande compassion, ne crains plus rien, car voilà le bon pasteur du troupeau qui veille sur toi ; s'il te prend

mé, si te rendra plus qu'il ne te le-  
 ve-toi à sa honte. Celui qui  
 la nourriture aux petits passe-  
 et qui sait le compte des sables  
 ter, n'oubliera pas Elisabeth. —  
 re, à mon père ! s'écria-t-elle en  
 la main qu'il étendait vers elle,  
 mis me soumettre à vous per-  
 — Mon enfant, reprit-il, Dieu  
 ne : résigne-toi, calme ta dou-  
 peu d'instants je serai là-haut,  
 ni pour toi, pour tes parents.....  
 Il achever, ses lèvres remuaient  
 mais on ne distinguait aucun  
 retomba sur la paille, les yeux  
 vers le ciel ; ses dernières forces  
 employées à lui recommander l'or-  
 gémillante, et il semblait encore  
 or elle quand déjà la mort l'avait  
 tant était grande en son ame  
 de de la charité, tant, durant le  
 e sa longue vie, il avait négligé ses  
 intérêts pour ne songer qu'à ceux  
 l ; au moment terrible de compa-  
 rant le trône du souverain juge,  
 ombre pour toujours dans les  
 de l'éternité, ce n'était pas en-  
 lui-même qu'il perdait.

cria d'Elisabeth attirèrent plu-  
 personnes : on lui demanda ce  
 avait ; elle montra son protec-  
 du sans vie. Aussitôt, au bruit  
 énement, la chambre se rem-  
 monde : les uns venaient voir en  
 passait avec une curiosité stu-  
 eux-ci jetaient un coup d'œil de  
 sur cette jeune fille qui pleu-  
 res de ce moine mort ; d'autres  
 étaient avec pitié ; mais les mal-  
 l'anberge, occupés seulement de  
 payer les misérables aliments  
 vaient fournis, trouvèrent avec  
 us la robe du missionnaire la-  
 que, dans sa douleur, Elisabeth  
 pas songé à prendre : ils s'en  
 font, et dirent à la jeune fille  
 si rendraient le reste quand ils  
 ont remboursés de leurs frais et  
 de l'enterrement. Bientôt les  
 arrivèrent avec leurs flambeaux  
 et un nom grec qui signifie père. Un le

et leur suite ; ils jetèrent un grand drap  
 sur le corps du mort : la pauvre Éli-  
 beth fit alors un cri douloureux. Obligée  
 de quitter la main roidie de son guide,  
 qu'elle tenait toujours, elle dit un der-  
 nier adieu à cette figure vénérable, qui  
 respirait déjà une sérénité divine, et se  
 précipita à genoux dans le coin le plus  
 obscur de la chambre. Là, baignée de  
 larmes, la tête couverte d'un mouchoir,  
 comme pour se cacher ce monde désert  
 où elle allait marcher seule, elle s'é-  
 criait d'une voix étouffée : « O esprit  
 bienheureux ! n'abandonne pas la pau-  
 vre délaissée ! O mon père ! ma tendre  
 mère, que faites-vous maintenant que  
 tout secours vient d'être ôté à l'enfant  
 de votre amour ? »

Cependant, on commença quelques  
 chants funèbres, on mit le corps dans  
 la bière, et, quand vint le moment de  
 l'emporter, Elisabeth, quoique faible,  
 tremblante et désespérée, voulut accom-  
 pagner jusqu'à son dernier asile celui  
 qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée,  
 et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied  
 d'une éminence où s'élèvent les ruines  
 d'une forteresse construite pendant les  
 anciens troubles des Raschkirs\*, est le  
 lieu consacré à la sépulture des habi-  
 tants de Sarapoul. Cette place est en  
 pleine campagne ; elle est entourée d'une  
 haie de mélèzes nains ; au milieu, on  
 voit une petite maison de bois qui sert  
 d'oratoire, et, tout autour, des amon-  
 cellements de terre, surmontés d'une  
 croix, qui désignent autant de tombeaux ;  
 çà et là quelques sapins épars projettent

des ombres à toutes les heures de l'après-midi. Ils  
 sont habités par des moines, et, quoique gens d'un  
 peu de culture, ils ont extrêmement reconnaissables  
 par leur esprit de tolérance pour toute autre per-  
 sonne de foi.

\* Les Raschkirs, ou Bashkirs, sont une peuplade de  
 la Sibirie asiatique. Ils se nomment eux-mêmes  
 Bashkirs, et ont leur origine en partie des Tas-  
 tars Ngouars, et en partie des Bulgars. Ils habitent  
 principalement en Sibirie, entre les monts du Koutaï et  
 du Oural. Le pays qu'ils occupent s'appelle mille  
 familles nomades dans le langage russe, et c'est à  
 de Digne-Basile, ils demeurent avec leurs troupeaux  
 de bœufs, de chevaux, et au commencement de l'été ils  
 battent leur camp. Leur religion est celle du Mahomet, mais ils  
 sont très-superstitieux, et croient aux sorcelleries et  
 aux enchantements.

des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets, avec de larges feuilles pendantes et decoupees, et une autre plante dont la tige nue et penchee se divise en plusieurs rameaux effiles, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortège qui suivait le cercueil du missionnaire était assez nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmenes, des Arabes échappés de l'esclavage des Kirghis, et recrus dans des collèges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient pêle-mêle, un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des popes, tandis qu'Elisabeth, silencieuse, marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et, après avoir jete un peu de terre par dessus, il s'éloigna; et la demeura enseveli dans un éternel oubli, un mortel charitable, qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un : semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde; tant la renommée s'attache peu à la honte modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console! O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu!

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses

larmes et ses prières la soulagerent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élevaient des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur la où on en voit la fin, et, là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleurait et ne murmurait point; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se retraquait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentiments : « Mon père! ma mère! s'écriait-elle, ne craignez rien, votre enfant ne se laissera point abattre. » Ainsi elle cherchait à se rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur : « Mon père, ma mère? » répétait-elle encore; et ces noms calmaient sa frayeur. « Homme juste, et maintenant bienheureux, disait-elle en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère, vous aient remercié de vos soins pour leur pauvre orphelin? O bonheur d'être aimé par eux, faut-il que vous en avez été privé! »

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Elisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et, prenant un caillon tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui se levait au-dessus du cercueil : *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde.*

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre deserte de l'auberge



ont. Le lendemain, quand elle remit en route, l'hôte lui ôta roubles, en l'assurant que tout ce qui restait dans la bourse donnait. Elisabeth les prit avec ment de reconnaissance et d'attentement, comme si ces richesses, devant à son protecteur, lui arrivaient de ce ciel où il habitait lui. — Ah! s'écria-t-elle, mon bon appui, ainsi votre charité vit, et, quand vous n'êtes plus et moi, c'est elle qui me soutient.

tant, dans sa route solitaire, fut cessé de verser des larmes; pour elle un objet de regret, fait sentir l'importance du bien perdu. Si un paysan, un voyageur la regarda et l'interroge, plus son véritable protecteur mériter le respect; si la fatigue s'assour, et qu'un kibick vint à passer, elle n'ose point, dans la crainte d'un refus ou suite d'ailleurs, ne possédant roubles, elle aime mieux qu'ils ne la retarder lentement d'avoir eux mêmes qu'à lui procurer un commode aussi se refusant les légers douceurs que dissuade lui procurer sou-vent choisit toujours pour s'abriter les pauvres asiles, et se coucha sur le plus mauvais lit et de la nourriture.

cheminant très-lentement, et arriva à Casan que dans ers jours d'octobre. Un grand nord-ouest soufflait depuis plusieurs, et avait amassé beaucoup de sur les rives du Volga; ce rendu son passage presque blo. On ne pouvait le traverser par en nautique, et partie à tantant de glacon en glacon. les, accoutumés aux dangers navigation, n'osant aller d'un leuve à l'autre que pour l'appât de récompense, et nul ne se serait exposé à faire le tra-

jet avec eux. Elisabeth, sans examiner le peril, voulut entrer dans un de leurs bateaux, ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. « Au moins deux semaines, » répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. « Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve : je viens de par-delà Tobolsk; je vais à Petersbourg, demander à l'empereur la grace de mon père exilé en Sibirie; et j'ai si peu d'argent, que, si je demeurais quinze jours à Casan, il ne me resterait plus rien pour continuer ma route. » Ces paroles touchèrent un des bateliers; il prit Elisabeth par la main : « Venez, lui dit-il, je vais essayer de vous conduire; vous êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant votre père : le ciel vous protégera. » Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve : alors, ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et marchant sur les glaces, en se soutenant sur son aviron, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Elisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus tendre, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles : « Pauvre fille, lui dit le batelier, en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Petersbourg, et tu crois que Nicolas Kizloff t'en ôterait une obole? Non, je veux plutôt y ajouter : cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfants. »

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna en lui criant : « Dieu veuille sur toi, ma fille! »

Elisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie; et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit : « Je te garderai

pour mon père, afin que tu lui sois une preuve que ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a point quittée, et que partout une protection paternelle a veillé sur moi.

Le temps était clair et serein; mais pour moment il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très-froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Elisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline, dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Pres de là s'étendant une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connaissait point, et, quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur verdure, ils pouvaient être admirés encore; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvant aimer ces arbres d'Europe: ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents; elle leur préférait beaucoup le sapin; le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. « Oh! quand les verrai-je? s'écriait-elle, quand entendrai-je leurs voix? quand retournerai-je de ce côté pour tomber dans leurs bras? » Et, en parlant ainsi, elle tendait les yeux vers l'Asie, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et au-dessus de la ville l'antique forteresse des kans de Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route Elisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs: tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nerbink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Ir-

koutz, pour peupler les rives sauvages de l'Angara; tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poulx. Cependant tous ces hommes, esclaves pour des fautes qui, ailleurs, eussent peut-être été punies de mort, n'exaltaient que la commisération d'Elisabeth, mais quand elle rencontrait quelques bannis conduits par un courrier du seoul, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes, elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle: ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas; mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était de la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Elisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais, car, en atteignant Volodine, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait aux pres de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodine; et, grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé; mais elle commençait à manquer de tout: ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un

trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibirie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Elisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter. Elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appesée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri. Elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un khorok renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir: « Pauvre jeune fille! lui dit-elle, enue de sa profonde détresse, d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige? » Elisabeth répondit comme à son ordinaire: « Je viens de par-delà Tobolsk, et je vais à Petersbourg demander la grâce de mon père. » A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains la releva tout à coup, regarda Elisabeth avec surprise: « Que dis-tu? s'écria-t-il, tu viens de la Sibirie dans cet état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grâce de ton père? — Ah! ma pauvre fille serait comme toi peut-être; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache au l'on m'emène, sans qu'elle puisse solliciter pour moi: je ne la verrai plus, j'en mourrai.... On ne peut pas vivre loin de son enfant... » Elisabeth tressaillit. « Monsieur, reprit-elle vivement, l'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant. — Maintenant que je connais mon sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire ma fille. voici une lettre que je lui ai

écrite; le courrier de ce kibick renversé, qui retourne à Riga, ou est ma fille, consentirait à s'en charger si j'avais la moindre récompense à lui offrir; mais la moindre de toutes n'est pas en mon pouvoir: je ne possède pas un simple kopeck; les cruels m'ont tout enlevé. »

Elisabeth sortit de sa poche le rouleau qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. — Si cela pouvait suffire, » dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier: c'était le denier de la veuve, le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait bien l'effrande, il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et majestueuse, afin que, servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle parût des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Elisabeth voulut se remettre en route. Elle embrassa la vieille femme, qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas: « Je ne puis vous remercier; je n'ai plus rien du tout; je ne puis vous offrir que les bénédictions de mes parents: elles sont à présent ma seule richesse. — Quoi? interrompit la vieille femme tout haut, pauvre fille, vous avez tout donné? » Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle: « Ange qui m'as tout donné, lui dit-il, ne puis-je rien pour toi? » Un couteau étant sur la table, Elisabeth le prit, coupa une mèche de ses cheveux, et la donna à l'exilé, elle dit: « Monsieur, puisque vous allez en Sibirie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk; donnez-lui ceci, je vous en prie. Elisabeth l'envoya à ses parents, lui dit-elle. — Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. — Ah! je jure de vous le dire, répondit l'exilé; et, dans ces deserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout-

à-fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parents, et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui. -

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga ; et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer : par ses dons elle avait fait la joie d'un père ; elle avait consolé l'orpheline en pleurs ; et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité !

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fonds très-marécageux, et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui rejoignent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs : l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Elisabeth entendait parler des vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée ; mais, obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit : ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée, elle marcha long-temps à travers ce désert de glace, mais, comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et

tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage ; on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un, elle erra ça et là, mais en vain, elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie .... Tout-à-coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sortent de la forêt ; elle marche vers eux pleine d'espérance ; mais, plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie : leur air sauvage, leur physionomie féroce l'épouvantent plus que la solitude où elle était ; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre, elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de perdre à Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père ; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent



encore , et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du bacheur du Volga , et la leur montre. « Voilà tout ? s'écrient-ils.

— Tout, » leur répond-elle. A ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre ; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus : l'habitude du crime ne permet pas de l'être ; mais ils sont surpris ; ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient ; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Sans aïe de respect, ils n'osent pas lui faire de mal ; ils n'osent pas même lui faire du bien ; ils s'éloignent en se disant entre eux : « Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle. »

Élisabeth se lève et suit le plus vite qu'elle peut du côté opposé ; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes ou conduit chacun des chemins. Élisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces ; elle prend légèrement la route de Pokrof : bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coudé auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Élisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière, elle raconte sa peine, et demande un asile ; on le lui donne aussitôt, elle est accueillie, reçue comme une sœur, et, en se voyant entourée de ces amies pures et pures qui lui prodigueront les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le réent simple et modeste qu'Élisabeth fit de ses aventures fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de

soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage ; mais leur couvent était très-pauvre, il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés : elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Élisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient ; mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent, lui dirent : « Nous avons un abri, et vous n'en avez pas ; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous. »

Enfin voici Élisabeth sur la route de Moscou ; elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce, qui semblent affluer vers cette grande capitale : plus elle avance, et plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si haut prix une très-petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah ! que de larmes elle verse en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes ! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses parents en est le but ; mais elle ne s'enorgueillit pas non plus : trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents elle fasse plus que son devoir, et trop tendre pour être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Élisabeth entend retentir le nom de l'empereur.

Des coups de canon, partis de Moscou, viennent l'épouvanter; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. « C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moscou, lui dirent-ils. — Comment! reprit-elle avec surprise; est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg? » Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : « Eh quoi! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moscou? » Élisabeth joignait les mains avec transport; le ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de rejoissances nationales où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice, pour n'écouter que la clémence. « Ah! s'écria-t-elle en se tournant du côté des terres de l'exil, mes parents, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que, lorsque votre fille est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à vous! »

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très-peu de distance elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne; elle se reposa un moment dans la grande promenade; c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez à l'allée de tilleuls de la capitale de la Prusse. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement; des voitures allaient, venaient, se croi-

saient en tous sens avec un grand fracas, les énormes cloches de la cathédrale ne cessant de sonner; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondaient, et le canon, qui tirait par intervalle, se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Kremlin que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés, Élisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue; elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envie leur sort : « Heureux, se disait-elle, d'avoir quelque chose à chercher! il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile qui ne cherche rien et qui ne se perd point. »

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très-vif; la pauvre Élisabeth n'avait pas mangé de tout le jour; elle ne savait que devenir, elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle pût espérer quelque pitié; mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres redites, partout elle fut rebulée; l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité; jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Kremlin;



elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction, ou refusée avec mépris. Au moment de le faire, un mouvement d'orgueil la retint; mais le froid etant si violent, qu'en passant la nuit dehors elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur : une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit : « Au nom du père qui vous aime, de la mère de qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit. » L'homme à qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. « Jeune fille, lui répondit-il, vous faites là un vilain métier; ne pouvez-vous pas travailler? A votre âge on devrait savoir gagner sa vie. Dieu vous aide, je n'aime point les mendiants. » Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami; fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa répéter sa demande à plusieurs personnes. Les uns passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avancait, que la foule circulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Élisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la couvrit de terreur; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en repétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante : « Je viens de par-delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grâce de mon père : j'ai fait la route à

pied, et, comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir. » A ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper; ils ne le permirent pas, et la retiurent malgré elle. « O mon Dieu ! ô mon père ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond desespoir, ne viendrez-vous pas à mon secours? Avez-vous abandonné la pauvre Élisabeth? »

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Élisabeth étend les bras, et s'écrie : « Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti; je viens à pied de par-delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père : sauvez-moi, sauvez-moi, et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue. » Ces mots remuent tous les cœurs; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats : « Je tiens l'auberge de Saint-Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille : elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi. » Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirèrent. Élisabeth embrasse les genoux de son protecteur; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. « Je n'ai pas une seule chambre à te donner, dit-il, elles sont toutes occupées, mais, pour une nuit, ma femme te recevra dans la sienne; elle est bonne, et se fera sans peine pour t'héberger. » Élisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot; il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise près d'un poêle : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitante qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et prenant la main d'Élisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : « Pauvre petite ! comme elle est pâle et agitée ! mais rassurez-

vous, nous aurons soin de vous, et, une autre fois, évitez, croyez-moi, de rester aussi tard sur la place. A votre âge, et dans les grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues. » Elisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile; que toutes les portes lui avaient été fermées : elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant; son mari pleura aussi; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en repandaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard; les brillantes fictiones ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : « Je n'ai pas grand crédit dans la ville; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous. » La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Elisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. « Personne, » dit-elle; car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? « N'importe, reprit la jeune femme, auprès de notre magnanime empereur la pitié et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas... — Oui, oui, interrompit Jacques Rossi; l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption : il faut que vous vous trouviez sur son passage, vous vous jeterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père. Je vous accompagnerai, je vous soutiendrai... — Ah! mes généreux hôtes! s'écria Elisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes parents vous béniront. Vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'em-

peur.... Peut-être serez-vous témoin de mon bonheur, du plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter.... Si j'obtiens la grâce de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère... — Elle ne put achever; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'avenir; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Elisabeth les écoutait avidement; elle aurait passé la nuit à les entendre; mais il était fort tard; ses hôtes voulurent qu'elle prit un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant long-temps elle ne put dormir, son cœur étant trop agité, trop plein : elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. « Si j'avais été moins malheureuse, se disait-elle, Jacques Rossi n'aurait pas eu pitié de moi. » Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur : de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes : tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même, et quelquefois aussi un autre objet se montrant à travers une vapeur qui cachait ses traits, et ne lui permettant pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur

le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortège, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosterne devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ornait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité, rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamchadales<sup>1</sup> apportant des tributs de peaux de louvres arrachés aux îles Aleoutiennes<sup>2</sup>, qui touchent au continent de l'Amérique; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montrait des Samoyèdes<sup>3</sup> venus de l'embouchure de l'Enis-

ser<sup>4</sup>, où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé; et des naturels d'Astracan, qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne, qui y donne un vin exquis: il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. « Maître du plus vaste empire de l'univers, lui disait-il, vous qui allez jurer de présider aux destins d'un état qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour. » A ces paroles, le cœur du jeune empereur parut vivement ému; mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux; elle ne put se contenir plus long-temps. Avec une force surnaturelle, elle écarta la foule, se fit jour à travers les haies de soldats, s'élança vers le trône, en s'écriant : *Grâce! grâce!* Cette voix, qui interrompit la cérémonie, causa beaucoup de ramour; des gardes s'avancèrent et entrainèrent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur dut un

quelques jours à l'empereur, de la chance et de la police, comme les Kamchadales.

1 Les Kamchadales, ou Kamchadales, sont les habitants de la Kamchatka. Le climat et le sol sont très-contraires à la vie humaine. Ils sont très-pauvres et vivent de la chasse et de la pêche. Ils ont une langue particulière. Ils sont très-braves et très-vaillants. Ils ont une religion particulière. Ils ont une coutume particulière. Ils ont une manière particulière de vivre. Ils ont une manière particulière de penser. Ils ont une manière particulière de sentir. Ils ont une manière particulière d'être.

2 Les Samoyèdes sont des peuples tartares qui occupent le nord de la Russie, entre la Tartarie européenne et le gouvernement d'Archangel, le long de la





maît; mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie; elle venait de se mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Des ce moment, il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée; il fallut revoir l'affaire de Stanislas Potowsky: en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exiles ne l'oublièrent jamais.

Un matin, Smoloff entra chez Élisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors; il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial: « Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté. — La jeune fille sortit le parchemin, le pressa contre son visage, et le couvrit de larmes. — Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émotion, notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne peuvent élever Élisabeth. Le courrier, porteur de cet ordre, dont partir demain matin, s'en est obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner. — Et moi, interrompit vivement Élisabeth, ne l'accompagnerai-je pas? — Ah! vous l'accompagnez sans doute, reprit Smoloff. Quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'étais sûr de votre intention, j'en ai informé l'empereur; il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir, qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une bourse de deux mille roubles que voici pour vos frais de route. » Élisabeth regarda Smoloff; elle

lui dit: — Depuis le premier jour où je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur: sans vous, je ne tiendrais point cette grâce de mon père; sans vous, il n'aurait jamais revu sa patrie. Ah! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul prix digne de vos bienfaits. — Non, Élisabeth, répartit le jeune homme, ce bonheur sera votre partage; moi j'aspire à un plus haut prix. — Un plus haut prix! s'écria-t-elle: ô mon Dieu! quel peut-il être? — Smoloff fit un mouvement pour parler; il se retint, il baissa les yeux, et, après un assez long silence, il répondit d'une voix émue: — Je vous le dirai aux genoux de votre père. »

Depuis que Smoloff avait retrouvé Élisabeth, il ne s'était point passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, elle n'avait d'autre protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense étant à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Élisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même, en passant le Volga devant Casan, elle se ressouvint du hâtelier Nicolas Kisloff: elle demanda ce qu'il était devenu: on lui apprit que, par la suite d'une chute, il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat, au milieu de six enfants qui manquaient de pain. Élisabeth se fit conduire chez lui; il l'avait vue pauvre et en lambeaux, elle revenait riche et brillante, il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles: — Tenez, lui dit-elle, la charité ne se sent point en vain: voici ce que

vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie. »

Elisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore, mais elles étaient douces: il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se jouissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps; je ne m'arrêterai point à Tobolsk je ne perdrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévint ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Samka; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. O! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher! Elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance.... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Elisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: « Si j'allais trouver ma mère malade! » Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'acablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix,

elle les reconnaît; son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents; la porte s'ouvre, elle voit son père; il jette un cri: la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grâce; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés; peut-être ne les ont-ils pas entendus: absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire, ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point, ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Elisabeth m'a nommé son frère; mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde et leur dit: « Sans lui je ne serais point ici peut-être; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue, c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? O mon père! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter? » Phedora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit: « Ta reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme: « Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits; mais Elisabeth ne saurait être



trop généreuse. — La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : — Vous promettez de ne les quitter jamais? — Mon Dieu ! ai-je bien entendu ? s'écria-t-il ; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi ! — Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth ; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devant la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage ; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferais voir la tendre mère montrant attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth ; je dirais ce que les parents éprouveront le jour que l'exilé se présentera dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait ; je dirais les larmes qu'ils versé-

rent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Elisabeth va participer à leur bonheur ; elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour ! innocence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'ai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance : on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et charmantes félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligé d'y placer un malheur.

FIN D'ÉLISABETH.



# LA PRISE DE JÉRICHŌ,

OU

## LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

### LIVRE PREMIER.

Bien soit le Dieu d'Israël ! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera, demandons grâce, et nous l'obtiendrons : pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour, et n'est-ce pas un bienfait de plus ? Oh ! louons le saint nom de l'Éternel ! que la création entière s'émouvo à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le louasse et s'écrie : « C'est par lui que je suis. » Mais, du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la clémence adorable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des annales d'erreurs. Ah ! que le plus criminel des enfants de Babel crie vers le Seigneur avec un cœur contrit, en disant : J'ai péché ; aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Éternel, lui ouvrant les bras, lui dira : « Tu m'appelles, me vois-tu ; mon fils, mon fils, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

O murs de Jéricho ! vous, témoins, dans ces temps reculés qui touchent presque à la naissance du monde, des merveilles inouïes dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éter-

nelles, dites comment, à la vue de Josue conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts s'ébranlant tout-à-coup, crouleront avec fracas, et par leur terrible chute porteront l'effroi dans l'âme des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait ; comment, du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en célébrant la jeune Rahab aux yeux des fils de Chanaan ; comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement appelèrent enfin sur leurs têtes l'effrayant orage dont l'Éternel ne frappa jamais ses enfants qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleurant depuis trente ans son chef et son législateur ; Moïse n'était plus, Josue l'avait remplacé, Josue, moins eloquent, mais sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier, c'était lui que l'Éternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Chanaan. Un jour, qu'il priait sur les hauts lieux, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : « J'ai mis à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leurs descendants le riche pays qu'occupent encore les fils de Chanaan : il est temps

de remplir ma promesse; marche contre les infidèles, à la tête de tout Israël, traverse le Jourdain; et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne depuis le desert au midi, jusqu'au Liban au septentrion, et depuis l'Euphrate à l'orient jusqu'à la grande mer à l'occident. Cette vaste étendue de pays sera soumise à la domination des Hébreux tant qu'ils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que j'ai élu chef de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes commandements : qu'il soit soumis et fidèle, et j'attacherai la victoire à ses pas. »

Dieu dit, et Josué, la face prosternée contre terre, s'écria : « Que ta volonté soit faite, ô Éternel ! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un vermineux, s'il n'exécute pas ponctuellement tes saintes lois. » A ces mots, une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et l'effroi s'empara de son cœur; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir : mais Dieu le rassura, disant : « Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien aimé; va, assemble ton peuple, et fais-lui part de mes volontés. » Alors la nue se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumée par le feu, et il délaissa ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et, quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblaient autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes deserts comme les vagues d'une mer agitée; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la revela-

« Et quand Gédéon eut connu qu'il avait un frère, il se sentit mort, mais Dieu lui dit : « Il va bien pour toi, ne crains rien, tu ne mourras pas. » (Juges, chap. vi, 22 et 23.)

tion divine, d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Ephraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarcale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Levi parait à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réserve à elle seule de donner des prêtres au Seigneur peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifias d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas alors qu'il traitait de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephthali; mais sans doute que, destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulut la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendants de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les benît avec ferveur; et, après s'être recueilli quelques instants, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant, il dit : « Enfants d'Israël, le Dieu des armées m'a parlé; il nous commande d'aller conquérir l'héritage que depuis long-temps il destine à la postérité d'Abraham, il nous promet la victoire si notre foi est sincère et notre obéissance aveugle. Vous allez voir renouveler tous les miracles dont nos pères furent témoins dans le desert. L'Éternel lui-même marchera

an-devant de son peuple; à sa voix, les montagnes qui ont été de tout temps fonderont, les rochers des siècles se briseront, et les fleuves lui couvriront un passage, car l'Éternel est grand, il commande aux éléments, et les chemins du monde sont à lui. Alors il foulera les infidèles sous ses pieds avec indignation, et le tremblement les saurra, et ils invoqueront le haut; mais ils ne l'auront pas, et nous les verrons fuir devant nous comme la feuille desséchée que l'on jette au balai. Ainsi, ce que Dieu commande, ne tardons pas à l'exécuter; choisissons aveuglément, et il nous assistera dans notre sainte entreprise. Mais, avant de quitter les plaines de Moab, pour nous rendre au bord du Jourdain, tandis que nous offrirons des sacrifices au Seigneur, et que tout Israël, soumis à un jeûne austère, s'abstiendra pendant trois jours des embrassements de ses compagnes, je vais envoyer deux vaillants hommes à Jéricho pour nous rendre compte des forces de la ville et de la disposition des habitants.

Josué se tint, et tout le peuple, applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général : les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Hiram et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine. Hiram, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Ephraïm, ainsi que Josué, il fut jadis compte parmi les amis de Moïse, et est digne de l'être : Issachar, à l'aurore de la vie, voit remonter ses aïeux jusqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux braquets de la jacinthe : instruit des bonheurs promis à sa pos-

térité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se devantant pour le bien de ses frères. Déjà dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance, et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israël; mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il désire nommer son épouse, et il s'en étonne; car Moïse lui a prédit qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part; sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours, tandis que son père, dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation d'Abraham, et, secourus, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

## LIVRE DEUXIÈME.

À peine les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cames sauteuses du mont Garizim, que le brave Hiram et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain : tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrepidité au-devant du danger, et ne pensaient qu'à la gloire. Hiram, chargé de jours et d'expérience, témoin, depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse d'Issachar en lui racontant ce qu'il avait vu. « Le vaste et fertile pays que nous traversons, lui disait-il, appartenait jadis à l'infidèle Amorrhéen; maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères. Ruben, Gad et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons, et font couler l'huile et le vin, à



flots précipités, dans des caves spacieuses. Au-delà du Jourdain, vous voyez s'étendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées d'oliviers et de cèdres ; c'est là que s'élève la ville des palmes, la superbe Jéricho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel qu'elles outragent ; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Sexar, sur les frontières de l'Idumée, jusqu'aux sources du Jourdain, au pied des montagnes du Liban. Voilà l'héritage promis à nos pères, et que le Seigneur nous donnera si nous marchons avec une foi vive et sincère au devant de nos ennemis. Eh ! que nous fait qu'ils couvrent la plaine de leurs innombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous ? Quel est l'indigne Israélite qui, en se rappelant le passage de la mer Rouge, l'eau jaillissante du rocher d'Oré, et la loi donnée par Dieu même au mont Sinai, ose douter du succès d'une entreprise commandée par l'Éternel ? N'oubliez pas, Issachar, que c'est pour avoir chancelé un moment dans sa foi que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre de Chanaan. Ayez toujours cet exemple présent, et, dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jéricho, si vous sentez votre âme prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Sion, et songez que c'est là où, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre-vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur. — Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très-Haut, répondit Issachar : toujours soumis à ses lois, toujours reconnaissant de ses dons, la vue du plus affreux trépas n'ébranlerait pas ma foi ; et pourtant Dieu m'avait promis, par la voix de Moïse, qu'avant la fin de l'année il me ferait voir l'épouse qu'il me destine, celle qui portera dans ses flancs la glorieuse lignée d'où doit descendre le Sauveur du monde. Nous touchons aujour-

d'hui au dernier jour de l'année, je m'éloigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres : est-ce donc donc ce sang impie que Dieu choisira celle qu'il veut élever au-dessus de toutes les femmes d'Israël ? Ne jugeons point ainsi ce qu'il ne nous appartient pas de connaître, reprit Hiram ; car les pensées de Dieu ne sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies ; ce qu'il a promis, il le tiendra, ce qu'il ordonnera, vous l'exécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures ; soumettez-vous sans réserve, et l'Éternel saura bien trouver le moyen d'accomplir ses promesses.

En parlant ainsi les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Jaser, soit qu'ils descendissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. Dieu nous aurait-il abandonnés ? s'écria Hiram en élevant ses mains vers le ciel. — Est-ce vous qui doutez ? s'écria Issachar surpris ; est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe d'un pareil obstacle ? Il dit, et, se précipitant dans le fleuve, et se debout contre les vagues, qui le repoussaient vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Chanaan, et rend grâce à l'Éternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Hiram s'encourage à l'imiter, il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne ; il arrive enfin, confus qu'un vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il réprime bientôt ce vil sentiment ; il se souvient qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plaît à le voir s'élever, par la bonté et le courage, au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jéricho. Troubles de se trouver seuls, loin de



leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospitalité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire : elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avancait, et elle était semblable au jassin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. À l'aspect des deux voyageurs elle rougit, s'arrêta et parut incertaine : cependant, bientôt après, elle s'approche, et, levant sur eux un œil timide, elle dit : « Étrangers, j'ignore quel projet vous conduit dans nos murs ; mais, quel qu'il soit, la maison de Rahab vous est ouverte, venez vous y reposer sans crainte : vous n'aurez point à vous repentir d'y être entrés. » Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'hésitèrent point à l'accepter. Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pudeur, se sent aussitôt par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu, « Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs ? — Je ne suis point une vierge, répondit-elle en soupirant amèrement ; les coups perfides de Raab abîmèrent de ma jeunesse et de mon innocence, et, quand je me souviens de ces jours d'égarement, qui n'étaient qu'abandon et que honte, mon âme demeure assailli en dedans de moi. Ah ! si le Dieu d'Israël voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et j'en offrirais moi-même un holocauste pour apaiser sa colère. — Ah ! reprit vivement Issachar, puisque votre âme s'est conservée pure, et que vous gémissez sur vos fautes, vous trouverez grâce devant l'Éternel. — Oh ! ajouta Horam à voix basse, si

vous savez les fils d'Israël et les aides dans leur entreprise, tous vos peuples vous seront reus, et le Seigneur vous absoudra. » A ces mots, la jeune fille se rassura ; ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison : Issachar lui prit la main ; tous deux marchaient à pas lents devant Horam, en soupirant avec tristesse. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitant le feuillage des palmiers ; les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs parfums portifs ; on entendait les gémissements de la colombe amoureuse, et dans le lointain l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplant en silence la touchante timide, la grâce et le desir de la jeune hébraïque, et une sorte d'enchantement s'emparant par degrés de son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'emparait dans des yeux oppressés. Il se disait en lui-même : « C'est aujourd'hui que Dieu a promis qu'il me montrerait l'épouse qu'il me destinait ; mais Dieu agréera-t-il pour sa servante celle qui fut profanée par l'impie ? Oh ! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne ! » — Dieu d'Israël, disait de son côté la jeune fille, si un songe ne m'a pas trompée, un de tes enfants est destiné à sauver mon âme, et moi à sauver sa vie. Oh ! que ce soit ce lui-ci, et je n'aurai pas imploré ton nom en vain. »

Cependant ils arrivaient bientôt à la maison de Rahab. Elle est surmontée comme d'un dôme ; on n'y voit point briser le marbre, l'or ni la soie ; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de palmiers et de citronniers en ombrage l'entrée : située près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune hébraïque s'empresse auprès d'eux, et leur présente tous les devoirs de l'hospitalité : elle remplit un grand vase d'arum d'une eau tiède et odorante, afin de laver elle-

même leurs pieds fatigués; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, d'olives et d'un rayon de miel doré, et verse, dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvements, la jeune pecheresse a tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé, lui donne déjà dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais, soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et, mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël, mais jamais une si ravissante harmonie n'a frappé leurs oreilles, jamais la piete n'honore plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie : « O fille de Chanaan ! par quel prodige, au printemps de l'âge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein d'une nation idolâtre, avez-vous eu connaissance du vrai Dieu, et avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles ? — Hélas ! reprit humblement Rahab, sans doute que le Tout-Puissant a vu que je pechais par ignorance, et qu'il n'a pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de l'erreur. Je me souviens qu'un jour, la tête couronnée de roses, je formais, avec mes compagnes, des danses licencieuses autour des idoles de Baal, quand je fus saisie tout-à-coup d'une froide sueur et d'un frémissement involontaire ; je ne vis plus le temple qu'avec horreur, et je m'en éloignai précipitamment. Je sortis de Jericho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que l'eau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui

me dévoraient. Effrayée de mon état, je m'écriais, les yeux baignés de larmes : N'est-ce pas à cause que le Dieu fort n'est pas avec moi que ces maux-ci m'ont trouvés ? Enfin, un jour, lassé d'errer dans les lieux sauvages, je vins m'asseoir sous les grands sycomores qui ombragent le bord du fleuve, et de là, apercevant la pointe de l'hasga, un trouble confus s'éleva au dedans de moi ; mes sanglots redoublèrent, et l'Eternel parla à mon cœur. C'est là qu'est le peuple d'Israël, me disais-je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, et destiné à régner sur l'héritage de nos pères ; c'est là que reside l'éternel roi des siècles et la source de toute lumière ; c'est là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu comme l'ont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la tuit. Alors je m'endormis ; et, durant mon sommeil, il me sembla qu'un ange m'apparaissait. « Rahab, me disait-il, tes cris ont été jusqu'au trône du Très-Haut, et il t'a regardée avec compassion ; non seulement il t'excepte de la réprobation dont il a juré d'envelopper tous les frères, mais il veut que de ton sang naisse le Messie, qui doit apprendre au monde que si y a plus de joie au ciel pour un pecheur qui s'amende que pour dix justes qui n'ont jamais failli. Purifie tes doctrines, passes par une vie austère et chaste, et prends confiance en la miséricorde divine. Un jour, le plus beau des fils de Jacob te prendra dans ses bras et te nommera son épouse. » A ces mots, Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar ; mais, les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon ; sa voix tremblante expira sur ses lèvres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. « Ce sont sans doute les envoyés du roi, s'écria Rahab effrayée : depuis long-temps on craint la ruption de vos frères, on se tient sur ses gardes, il y a des espions partout, et la vue de

deux étrangers aura inspiré des soupçons ; mais ne craignez rien , je saurai vous sauver , dusse-je perdre la vie. » En parlant ainsi , elle les fait promptement monter au haut de la maison , les couvre de paille de lin , et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. « On a vu , lui dit le chef , deux Israélites entrer ce soir dans nos murs ; on sait qu'ils sont chez vous , il faut les livrer sur-le-champ. — Il est vrai , dit-elle , qu'à l'entrée de la nuit deux étrangers sont venus me demander un asile ; mais sans doute ils ont craint de ne pas y être en sûreté , car ils se sont hâtés de quitter la ville avant l'heure où l'on ferme les portes. — Rahab , reprit le chef d'un ton menaçant , les yeux sont ouverts sur vous : on vous accuse d'honorer en secret le Dieu d'Israël , tremblez , si on découvre que vous avez caché des perfides étrangers. — Je vous ai de ça dit , répondit-elle tranquillement , qu'ils ne sont plus dans ma maison , sans doute ils ont pris la route du grand fleuve , afin de se rendre à leur camp. — Le cours à leur poursuite , s'écria le chef , mais , s'ils nous échappent , tremblez , vous dis-je , votre vie nous répond d'eux ; et , si la fuite vous dérobaît à notre vengeance , votre famille entière , traînée au supplice , expierait votre trahison. — Soyez sûrs que je ne l'oublierai pas. » lui dit-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine et baissant humblement la tête. Alors le chef la quitta. À peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe , qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. — Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs , dit-elle ; vous n'y êtes pas en sûreté ; fuyez , prenez cette corde , glissez-vous dans la campagne le long du mur. Tandis qu'on vous cherchera au bord du fleuve , gagnez la vallée de Janoe , traversez le torrent de Carith , enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours je vous y porterai , avec quelque nourriture fraîche , tous les détails que votre général vous a chargés de recueillir. — Non , charmante et généreuse Rahab , s'écria vivement Issachar ,

nous ne partirons pas sans vous. Venez , dans les plaines de Moab , recevoir les bénédictions de nos frères , et montrer aux filles d'Israël l'épouse que l'Eternel destine à l'heureux Issachar. Je ne puis croire , reprit-elle en baissant les yeux , qu'une semblable gloire soit jamais le partage d'une pauvre pecheresse comme moi. — L'Eternel l'a juré , interrompit Issachar : celle qui sauvera Israël verra sa posterité régner sur toute la Palestine , et partagera la couche d'Issachar. Venez donc avec nous , ô Rahab ! venez , ne craignez point la fatigue , ni le passage du fleuve impétueux : je vous porterai dans mes bras , heureux de marcher chargé d'un fardeau si doux. — Non , reprit-elle , je n'abandonnerai pas mon vieux père , ma mère et mes sœurs à la colère du roi ; il faut même que vous me promettiez de respecter leur vie quand vos frères entreront dans Jéricho. — Nous le jurons , ô généreuse fille ! s'écria Horam. Quand vous verrez Israël en armes , ayez soin de lier un cordon pourpre à la fenêtre que voici ; ensuite vous retirerez tous vos parents dans votre maison ; et quiconque y demeurera , son sang sera sur nous , si un des nôtres le répand ; mais aussi , quiconque en sortira , son sang sera sur lui , et il ne nous en sera pas demandé compte. — Que ce soit ainsi que vous l'avez dit , reprit Rahab ; maintenant partez , enfants de Jacob , profitez de l'instant où la lune , obscurcie par les nuages , vous dérobe aux espions qui nous environnent. — Mais , dit Issachar , qui sait si les Impies de Jéricho , nous voyant échappés à leurs poursuites , ne tourneront pas leur colère contre vous ? Quoi ! je vous abandonnerais à leur furie , vous , la libératrice d'Israël , l'élue du Seigneur , la bien-aimée d'Issachar ! Non , non , viens avec nous , ô la plus belle des filles ! viens trouver le bonheur sous ma tente , je ne t'offrirai pas la pourpre , les riches broderies , les mets exquis dont Jéricho s'enorgueillit , mais des fleurs fraîches comme ton teint , et du lait pur comme mon lait. Ah !

vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie. »

Elisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore, mais elles étaient douces: il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se rejoissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps; je ne m'arrêterai point à Tobolsk je ne perdrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévint ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Samka; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. O! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher! Elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élançait.... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle roule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, le voilà bien tout entier! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Elisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: « Si j'allais trouver ma mère malade! » Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix,

elle les reconnaît; son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents: la porte s'ouvre, elle voit son père, il jette un cri: la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grâce; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés; peut-être ne les ont-ils pas entendus: absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point; ils pleurent, ils gemissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Elisabeth m'a nommé son frère; mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde et leur dit: « Sans lui je ne serais point ici peut-être; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue; c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? (O mon père! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter? » Phedora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit: « La reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme: « Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits; mais Elisabeth ne saurait être



trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : « Vous promettez de ne les quitter jamais ? — Mon Dieu ! ai-je bien entendu ! s'écria-t-il ; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi ! » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth ; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage ; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth ; je dirais ce que les parents éprouverent le jour que l'exilé se presenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait ; je dirais les larmes qu'ils versè-

rent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu ; enfin je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Elisabeth va participer à leur bonheur ; elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour ! innocence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance : on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me serait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN D'ÉLISABETH.





# LA PRISE DE JÉRICO,

00

## LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

### LIVRE PREMIER.

Dans soit le Dieu d'Israël ! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous ; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera, demandons grâce, et nous l'obtiendrons : pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour, et n'est-ce pas un bienfait de plus ? Oh ! louons le saint nom de l'Eternel ! que la création entière s'agite à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le loue et s'écrit : « C'est par lui que je suis. » Mais, du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la gloire adorable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des années d'erreurs. Ah ! que le plus criminel des enfants de Belial crie vers le Seigneur avec un cœur contrit, en disant : *J'ai péché, aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Eternel, lui ouvrant les bras, lui dira : « Tu m'appelles, me voici ; mon fils, mon fils, pourquoi m'as-tu abandonné ? »*

O murs de Jéricho ! vous, témoins, dans ces temps reculés qui touchent presque à la naissance du monde, des merveilles inouïes dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éter-

nelles, dites comment, à la vue de Josue conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts s'ébranlant tout-à-coup, croulèrent avec fracas, et par leur terrible chute portèrent l'effroi dans l'âme des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait ; comment, du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en relevant la jeune Rahab aux yeux des fils de Chanaan, comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement apprirent enfin sur leurs têtes l'effrayant anathème dont l'Eternel ne frappa jamais ses enfants qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleura depuis trente jours le chef et son législateur ; Moïse n'était plus, Josue n'avait remplacé, Josue, moins éloquent, mais exultant peut-être, mais ardent soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier, c'était lui que l'Eternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Chanaan. Un jour, qu'il prêtait sur les hauteurs, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : « J'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leurs descendants le riche pays qu'occupent encore les fils de Chanaan : il est temps

de remplir ma promesse; marche contre les infidèles, à la tête de tout Israël, traverse le Jourdain; et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne depuis le désert au midi, jusqu'au Liban au septentrion, et depuis l'Euphrate à l'orient jusqu'à la grande mer à l'occident. Cette vaste étendue de pays sera soumise à la domination des Hébreux tant qu'ils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que j'ai élu chef de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes commandements : qu'il soit soumis et fidèle, et j'attacherai la victoire à ses pas. »

Dieu dit, et Josué, la face prosternée contre terre, s'écria : « Que ta volonté soit faite, ô Éternel ! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un vermineau, s'il n'exécute pas ponctuellement tes saintes lois. » A ces mots, une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et l'effroi s'empara de son cœur; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir : mais Dieu le rassura, disant : « Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien aimé; va, assemble ton peuple, et fais-lui part de mes volontés. » Alors la nue se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumée par le feu, et il délaissa souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et, quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblaient autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes déserts comme les vagues d'une mer agitée; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la revela-

tion divine, d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la crosse de donner un sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Ephraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarcale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Levi parait à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réserve à elle seule de donner des prêtres au Seigneur peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas alors qu'il maltraiter de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephthali; mais sans doute que, destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulut la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendants de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les benit avec terreur; et, après s'être recueilli quelques instants, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant, il dit : « Enfants d'Israël, le Dieu des armées m'a parlé; il nous commande d'aller conquérir l'héritage que depuis long-temps il destine à la postérité d'Abraham, il nous promet la victoire si notre foi est sincère et notre obéissance aveugle. Vous allez voir renouveler tous les miracles dont nos pères furent témoins dans le désert. L'Éternel lui-même marchera

« Et quand Gédéon eut entendu qu'il y avait un Éternel face à face, il se crut mort, mais Dieu lui dit : « Il va bien pour toi, ne crains rien, tu ne mourras pas. » (Jozab, chap. vi, 22 et 23.)

an-devant de son peuple ; à sa voix, les montagnes qui ont été de tout temps foudroyées, les rochers des siècles se braveront, et les fleuves lui ouvriront un passage, car l'Éternel est grand, il commande aux éléments, et les chemins du monde sont à lui. Alors il soulèvera les infidèles sous ses pieds avec indignation, et le tremblement les castrera, et ils s'évanouiront le visage, mais ils ne l'auront pas, et nous les verrons fuir devant nous comme la feuille desséchée que l'on vain balait. Ainsi, ce que Dieu commande, ne tardons pas à l'exécuter, obéissons aveuglément, et il nous soutiendra dans notre sainte entreprise. Mais, avant de quitter les plaines de Moab, pour nous rendre au bord du Jourdain, tandis que nous offrons des sacrifices au Seigneur, et que tout Israël, soumis à un jeûne austère, s'abstiendra pendant trois jours des embrassements de ses conjugués, je vais envoyer deux vaillants hommes à Jéricho pour nous rendre compte des forces de la ville et de la disposition des habitants.

Josué se tint, et tout le peuple, applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général : les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise ; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine. Horam, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Ephraïm, ainsi que Joab, il fut jadis compte parmi les amis de Moïse, et eut l'honneur de l'être : Issachar, à l'aurore de la vie, veut remonter ses aïeux jusqu'à Juda, ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux hampes de la jacinthe : instruit des honneurs promis à sa pos-

térité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant pour le bien de ses frères. Déjà dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance, et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israël, mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il desire nommer son épouse, et il s'en étonne : car Moïse lui a prédit qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part ; sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours, tandis que son père, dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation d'Abraham, et, soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

## LIVRE DEUXIÈME.

A peine les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilieuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain : tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrepidité au-devant du danger, et ne pensant qu'à la gloire. Horam, chargé de jours et d'expérience, témoin, depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse d'Issachar en lui racontant ce qu'il avait vu. « Le vaste et fertile pays que nous traversons, lui disait-il, appartenait jadis à l'infidèle Amorrhéen ; maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères, Ruben, Gad et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons, et font couler l'huile et le vin, à

flots précipités, dans des caves spacieuses. Au-delà du Jourdain, vous voyez s'étendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées d'oliviers et de cèdres; c'est là que s'élève la ville des palmes, la superbe Jericho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel qu'elles outragent; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Segor, sur les frontières de l'Idumée, jusqu'aux sources du Jourdain, au pied des montagnes du Liban. Voilà l'héritage promis à nos pères, et que le Seigneur nous donnera si nous marchons avec une foi vive et sincère, au-devant de nos ennemis. Eh! que nous fait qu'ils couvrent la plaine de leurs nombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous? Quel est l'indigne Israélite qui, en se rappelant le passage de la mer Rouge, l'eau jaillissante du rocher d'Orreb, et la loi donnée par Dieu même au mont Sinai, ose douter du succès d'une entreprise commandée par l'Éternel? N'oubliez pas, Issachar, que c'est pour avoir chancelé un moment dans sa foi que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre de Chanaan. Avec toujours cet exemple présent, et, dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jericho, si vous sentez votre âme prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Nebo, et songez que c'est là où, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre-vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur. — Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très-Haut, répondit Issachar: toujours soumis à ses lois, toujours reconnaissant de ses dons, la vue du plus affreux trépas n'ébranlerait pas ma foi; et pourtant Dieu m'avait promis, par la voix de Moïse, qu'avant la fin de l'année il me ferait voir l'épouse qu'il me destine, celle qui portera dans ses flancs la glorieuse lignée d'où doit descendre le Sauveur du monde. Nous touchons aujour-

d'hui au dernier jour de l'année, je m'éloigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres: est-ce donc dans ce sang impie que Dieu choisira celle qu'il veut élever au-dessus de toutes les femmes d'Israël? Ne jugeons point ainsi ce qu'il ne nous appartient pas de connaître, reprit Horam; car les pensées de Dieu ne sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies: ce qu'il a promis, il le tiendra, ce qu'il ordonnera, vous l'exécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures; soumettez-vous sans réserve, et l'Éternel saura bien trouver le moyen d'accomplir ses promesses.

En parlant ainsi les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Taser, soit qu'ils descendissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. Dieu nous aurait-il abandonnés? s'écria Horam en levant ses mains vers le ciel. — Est-ce vous qui doutez? s'écria Issachar surpris: est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe d'un pareil obstacle? Il dit, et, se précipitant dans le fleuve, il se débata entre les vagues, qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Chanaan, et rend grâce à l'Éternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Horam s'encourage à l'imiter, il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne; il arrive enfin, confus qu'un vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il reprit bientôt ce vif sentiment; il se souvint qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plut à le voir s'élever, par la beauté et le courage, au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jericho. Troubles de se trouver seuls, loin de



leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospitalité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire : elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avancait, et elle était semblable au peuplier qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. À l'aspect des deux voyageurs elle rougit, s'arrêta et parut incertaine; cependant, bientôt après, elle s'approche, et, levant sur eux un œil timide, elle dit : « Étrangers, j'ignore quel projet vous conduit dans nos murs, mais, quel qu'il soit, la maison de Rahab vous est ouverte, venez-vous y reposer sans crainte : vous n'aurez point à vous repentir d'y être entrés. » Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'avaient point à l'intercepter Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pitié, se sent entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu. « Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs ? — Je ne suis point une vierge, répondit-elle en s'opinant amèrement; les odieux prêtres de Baal abusèrent de ma jeunesse et de mon innocence, et, quand je me souviens de ces jours d'ignominie, qui m'étaient qu'abaissement et que honte, mon âme demeure abattue et deslana de moi. Ah! si le Dieu d'Israël voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et je m'offrirais moi-même en holocauste pour apaiser sa colère. — Ah! reprit vivement Issachar, puisque votre âme s'est conservée pure, et que vous grimassez sur vos hanches, vous trouverez grâce devant l'Éternel. — Oh, ajouta Moram à voix basse, si

vous sachiez les fils d'Israël et les aides dans leur entreprise, tous vos pechés vous seront remis, et le Seigneur vous absoudra. » A ces mots, la jeune fille se rassura; ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison. Issachar lui prit la main; tous deux marchaient à pas lents devant Moram, en soupirant avec contentement. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitant le feuillage des palmiers; les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs pures et parfumées; on entendait les gémissements de la colombe amoureuse, et dans le lointain l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplant en silence la touchante timide, la grace ardeuse de la cune Chanaanéenne, et une sorte d'enchantement s'insinuant par degrés dans son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'insinue dans des vœux appesantis. Il se disait en lui-même : « C'est aujourd'hui que Dieu a promis qu'il me montrerait l'épouse qu'il me destine; mais Dieu agréera-t-il pour sa servante celle qui fut profanée par l'impie? Oh! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne! » — Dieu d'Israël, disait de son côté la jeune fille, si un songe ne m'a pas trompée, un de tes enfants est destiné à sauver mon âme, et moi à sauver sa vie. Oh! que ce soit ce moi, et je n'aurai pas imploré ton nom en vain. »

Cependant ils arrivent bientôt à la maison de Rahab. Elle est simple et commode; on n'y voit point brüler le marbre, l'or ni la soie; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de palmiers et de citronniers en ombrage l'entrée; si tuée près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune Chanaanéenne s'empresse auprès d'eux, et leur prodigue tous les devoirs de l'hospitalité; elle remplit un grand vase d'airain d'un eau tiède et odorante, afin de laver elle-

même leurs pieds fatigués; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, d'olives et d'un rayon de miel doré, et verse, dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvements, la jeune pecheresse a tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé, lui donne déjà dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais, soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et, mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël, mais jamais une si ravissante harmonie n'a frappé leurs oreilles, jamais la prière n'honora plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie : « O fille de Chanaan ! par quel prodige, au printemps de l'âge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein d'une nation idolâtre, avez-vous eu connaissance du vrai Dieu, et avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles ? — Hélas ! reprit humblement Rahab, sans doute que le Tout-Puissant a vu que je péchais par ignorance, et qu'il n'a pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de l'erreur. Je me souviens qu'un jour, la tête couronnée de roses, je formais, avec mes compagnes, des danses licencieuses autour des bûches de baal, quand je fus saisie tout-à-coup d'une froide sueur et d'un frémissement involontaire ; je ne vis plus le temple qu'avec horreur, et je m'en éloignai précipitamment. Je sortis de Jéricho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que l'eau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui

me dévorait. Effrayée de mon état, je m'écriais, les yeux baignés de larmes : N'est-ce pas à cause que le Dieu fort n'est pas avec moi que ces maux-ci m'ont trouvés ? Enfin, un jour, lassé d'errer dans les lieux sauvages, je vins m'asseoir sous les grands sycomores qui ombragent le bord du fleuve, et de là, apercevant la pointe de Phasga, un trouble confus s'éleva au-dedans de moi ; mes sanglots redoublèrent, et l'Eternel parla à mon cœur. C'est là qu'est le peuple d'Israël, me disais-je, ce peuple aime du seul vrai Dieu, et destine à régner sur l'héritage de nos pères ; c'est là que reside l'éternel roi des siècles et la source de toute lumière ; c'est là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu comme l'ont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la suit. Alors je m'endormis ; et, durant mon sommeil, il me sembla qu'un ange m'apparaissait. « Rahab, me disait-il, les cris ont été jusqu'au trône du Très-Haut, et il t'a regardée avec compassion ; non seulement il t'excepte de la réprobation dont il a juré d'envelopper tous les frères, mais il veut que de ton sang naisse le Messie, qui doit apprendre au monde qu'il y a plus de joie au ciel pour un pecheur qui s'amende que pour dix justes qui n'ont jamais failli. Purifie tes demoiselles, passes par une vie austère et chaste, et prends confiance en la miséricorde divine. Un jour, le plus beau des fils de Jacob te prendra dans ses bras et te nommera son épouse. » A ces mots, Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar ; mais, les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon ; sa voix tremblante expira sur ses lèvres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. « Ce sont sans doute les envoyés du roi, s'écria Rahab effrayée : depuis long-temps on craint la capture de vos frères, on se tient sur ses gardes ; il y a des espions partout, et la rue de



deux étrangers aura inspiré des soupçons, mais ne craignez rien, je saurai vous sauver, dusse-je perdre la vie. — En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. — On a vu, lui dit le chef, deux Israélites entrer ce soir dans nos murs; on sait qu'ils sont chez vous, il faut les livrer sur-le-champ. — Il est vrai, dit-elle, qu'à l'entrée de la nuit deux étrangers sont venus me demander un asile; mais sans doute ils ont craint de ne pas y être en sûreté, car ils se sont hâtés de quitter la ville avant l'heure où l'on ferme les portes. — Rahab, reprit le chef d'un ton menaçant, les yeux sont ouverts sur vous : on vous accuse d'honorer en secret le Dieu d'Israël, tremblez, si on découvre que vous avez caché des perfides étrangers. — Je vous ai dit, répondit-elle tranquillement, qu'ils ne sont plus dans ma maison; sans doute ils ont pris la route du grand fleuve, afin de se rendre à leur camp. — Je cours à leur poursuite, s'écria le chef; mais, s'ils nous échappent, tremblez, vous dis-je, votre vie nous répond d'eux; et, si la fuite vous dérobaît à notre vengeance, votre famille entière, traînée au supplice, expierait votre trahison. — Sachez sûrs que je ne l'oublierai pas, — lui dit-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine et baissant humblement la tête. Alors le chef la quitta. À peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe, qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. — Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs, dit-elle, vous n'y êtes pas en sûreté; fuyez, prenez cette corde, glissez-vous dans la campagne le long du mur. Tandis qu'on vous cherchera au bord du fleuve, gagnez la vallée de Janoe, traversez le torrent de Carith, enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours je vous y porterai, avec quelque nourriture fraîche, tous les détails que votre général vous a chargés de recueillir. — Non, charmante et généreuse Rahab, s'écria vivement Issachar,

nous ne partirons pas sans vous. Venez, dans les plaines de Moab, recevoir les bénédictions de nos frères, et montrer aux filles d'Israël l'épouse que l'Éternel destine à l'heureux Issachar. — Je ne puis croire, reprit-elle en baissant les yeux, qu'une semblable gloire soit jamais le partage d'une pauvre pécheresse comme moi. — L'Éternel l'a juré, interrompit Issachar : celle qui sauvera Israël verra sa postérité régner sur toute la Palestine, et portera la couche d'Issachar. Venez donc avec nous, ô Rahab! venez, ne craignez point la fatigue, ni le passage du fleuve impétueux : je vous porterai dans mes bras, heureux de marcher chargé d'un fardeau si doux. — Non, reprit-elle, je n'abandonnerai pas mon vieux père, ma mère et mes sœurs à la colère du roi; il faut même que vous me promettiez de respecter leur vie quand vos frères entreront dans Jéricho. — Nous le jurons, ô généreuse fille! s'écria Horam. Quand vous verrez Israël en armes, ayez soin de lier un cordon pourpre à la fenêtre que voici; ensuite vous retirerez tous vos parents dans votre maison; et quiconque y demeurera, son sang sera sur nous, si un des nôtres le repand; mais aussi, quiconque en sortira, son sang sera sur lui, et il ne nous en sera pas demandé compte. — Que ce soit ainsi que vous l'avez dit, reprit Rahab; maintenant partez, enfants de Jacob, profitez de l'instant où la lune, obscurcie par les nuages, vous dérobe aux espions qui nous environnent. — Mais, dit Issachar, qui sait si les impies de Jéricho, nous voyant échappés à leurs poursuites, ne tourneront pas leur colère contre vous? Quoi! je vous abandonnerais à leur furie, vous, la libératrice d'Israël, l'élue du Seigneur, la bien-aimée d'Issachar! Non, non, viens avec nous, ô la plus belle des filles! viens trouver le bonheur sous ma tente; je ne t'offrirai pas la pourpre, les riches broderies, les mets exquis dont Jéricho s'enorgueillit, mais des fleurs fraîches comme ton teint, et du lait pur comme mon sang, Ah!

tu n'as pas besoin d'ornement pour être belle viens, l'Éternel l'a dit, il n'est pas bon que l'homme soit seul : consens donc à être mon épouse. — O fils d'Israël, répondit Rahab enue, le murmure subit d'une fontaine est moins doux à l'oreille du voyageur altéré que tes discours ne le sont à mon cœur; et depuis long-temps je soupirais après toi; comme l'enfant nouveau-né après le sein de sa mère; mais, je te l'ai dit, je n'abandonnerai point pour ton amour ceux de qui je tiens la vie. Pars cependant sans inquiétude, et confie-toi au Tout-Puissant; il veillera sur nous, et saura bien nous sauver de la main de l'Égypte. — Assurément, s'écria Horam, l'Éternel ne laissera pas celle dont la foi est si vive, et si sincère. Mais nous, Issachar, parlons sans différer; notre présence accroît les dangers de notre libératrice; et, en nous livrant comme elle à la bonté du Seigneur, nous mériterions d'être sauvés comme elle. »

Horam, ayant parlé ainsi, se glissa le long de la corde, et descendit dans la campagne. Issachar le suivit à regret. « Adieu, Rahab, dit-il, je cède à la crainte de teire à ta sœur; mais dans trois jours tu viendras me rendre la vie, dans la vallée de Josué. J'ai au-devant de tes pas; je t'écouterai venir; ta vue sera pour moi comme l'herbe tendue à l'agneau affamé. Ne tarde pas à nous rejoindre; si je ne te vois pas venir, je croirais que les infidèles ont attenté à ta vie, et je reviendrais mourir avec toi. — Généreux Issachar, reprit-elle en lui tendant les bras, qui suis-je pour mériter un pareil sacrifice? Non, quoi qu'il m'arrive, je l'ordonne de reprendre tes ferres et de respecter tes jours; ils appartiennent au Seigneur. — Adieu, adieu, s'écria-t-elle de loin en s'agenouillant devant Rahab, adieu, ma bien-aimée; mon ami ne te quitte pas, elle reste attachée aux lieux où tu es; et, si l'Éternel entend ces vœux, il veillera bien plus à ton salut qu'à mon mien. » Rahab aurait voulu répondre, mais la douleur affaiblissant sa voix, dont le son

mourant ne frappait plus que le vague des airs; car Issachar, entraîné par Horam, dont l'effroi précipitait la marche, était déjà loin dans la plaine. Quelque temps elle le distinguait encore; bientôt l'obscurité le déroba à sa vue, et ses regards inquiets se perdirent dans la vaste nuit. Elle retient son haleine, elle prête une oreille attentive aux pas des deux Israélites, qui retentissent sourdement dans le silence, peu à peu décroissent, se confondent avec le bruit de l'air, et se perdent enfin tout à fait. Mais, lors même qu'elle a cessé d'entendre, elle écoute encore, et si le vent, en s'élevant, agite dans le lointain les flots du Jourdain, éperdue, il lui semble qu'elle a reconnu les gémissements de son bien-aimé que les soldats du roi surprennent et arrêtent. « O Éternel! s'écrie-t-elle, la face prosternée contre terre, et la poitrine oppressée de sanglots, sauve l'ami de Rahab, que mes membres sanglants soient déchirés par l'infidèle, mais qu'Issachar soit en sûreté. Hélas! il fut, et mon bonheur s'éloigne avec lui. Parce que je ne le vois plus, mes yeux versent des larmes amères, et tout est en désordre au dedans de moi. Ah! qu'il puisse trouver sur sa route des fruits pour satisfaire sa faim, une fontaine pour étancher sa soif, et au pied des cèdres un gazon frais pour favoriser son sommeil! Puissant Dieu d'Israël, que tous tes bienfaits tombent sur lui, donne-moi toutes ses peines, et donne-lui tous mes plaisirs; car je l'aime plus que le ranimer n'aime la jeune veuve qu'il réchauffe de ses ailes et de son amour. »

Tels étaient les vœux et les sentiments de la jeune Chananéenne, qui se laisse asservir par de terrestres desirs, sans chercher à les reprimer, car elle ne sait point encore que le culte du Seigneur demande un cœur plus pur, dans lequel l'amour de l'homme ne balance point celui du Créateur. Mais, au sein d'une nation idolâtre, c'était encore beaucoup que d'avoir su s'élever à la connaissance du vrai Dieu, de se dé-

vouer avec joie et résignation au salut d'Israël, et de sacrifier une passion naissante à la silette de ses parents. Aussi l'Éternel la regarda-t-il avec complaisance, et du plus haut des cieux, où il reside dans un océan de lumière dont le soleil du monde n'est qu'une faible étincelle, il dit aux archanges qui l'entouraient dans un respectueux silence, en le couvrant de leurs ailes resplendissantes : « En vérité, voici celle qui s'éléverai au-dessus de toutes les filles d'Israël, car elle m'a connu et m'a invoqué dans sa détresse : aussi je me suis approché d'elle, et je bellerai son hymen et les fruits de son hymen, qui donneront des rois à mon peuple et un Sauveur au monde. »

## LIVRE TROISIÈME.

Ce fut par une protection divine qu'Hormin et Issachar échappèrent à la main vaine des troupes qui les cherchaient dans les plaines de Secho depuis Enashim, sur les bords du grand lac, jusqu'aux montagnes d'Edzour, à l'orient d'Ar. Chaque fois qu'ils s'approchaient d'eux, Dieu les entourait d'une nuée épaisse; et, sous cet abri céleste, ils eurent bientôt gagné le torrent de Chreith, qui separe la vallée de Janod des cavernes de Salim. Hormin vouloit les traverser, afin de s'éloigner davantage du danger; mais Issachar ne put se résoudre à le suivre. Il disait : — Non, je ne quitterai pas la vallée; en restant ici je la verrai plus tôt, je saurai plus tôt que Rahab est partie. Allez, Hormin, laissez-moi seul; ne trahissez pas qui on nous découvre tous deux, afin qu'un de nous du moins aille rassurer Israël. — Fiable enfant de Jacob, repartit Hormin, est-ce donc ainsi que vous vous combat-

[illegible]

dans le Tout-Puissant? douter, vous donc que, s'il veut sauver Rahab, tous les efforts des infidèles ne feront pas tomber un cheveu de sa tête? Celui qui nous a soustraits à la mort d'une manière si miraculeuse n'aura-t-il pas le pouvoir de fermer les yeux de l'impie sur les démarches de la fille de Chanaan? Je vous ai vu plus résigné quand nous marchions vers Jéricho. — Ah! je ne craignais alors que pour moi, répondit douloureusement Issachar; mais c'est pour nous que Rahab s'expose; l'aimable fille de Jéricho est en danger, et Issachar l'a abandonnée. Qui sait si maintenant des barbares ne l'arrachent pas de son asile pour la livrer à la vengeance du roi? Peut-être elle m'implore, et je ne l'entends pas! Ah! quand viendras-tu ici, fille charmante? le vais monter sur le haut de la colline, au pied de ces oliviers sauvages, et là je jure de ne prendre ni repos ni nourriture jusqu'à l'instant où je t'apercevrai dans la plaine. Oh! quand je verrai tes regards timides se tourner autour de toi pour chercher Issachar, quand tu doucement feras retentir les échos de son nom, et que tes pas légers se dirigeront vers le lieu d'où il te répondra, quels vœux lui restera-t-il à adresser au Seigneur? — Est-ce bien vous que j'entends? s'écria Horma indigné. Quel! l'amour d'une femme remplit tous les vœux d'un serviteur de Dieu! Aveugle par une bonté fragile, qui bientôt ne sera que poudre, il oublie l'union telle promise à Israël. Repentez-vous, Issachar; car l'éternel est un Dieu jaloux, qui ne veut point qu'on lui préfère aucun objet terrestre; craignez que votre folle passion n'excite son juste remaniement, et que, pour vous mieux punir, il ne le fasse tomber sur Rahab. — (O Éternel! prends pitié d'elle, et ne montre que moi! s'écria Issachar dans un torrent d'amères larmes: si je t'ai, Seigneur, ne la rends pas victime de mon égarement. Ah! si c'est un crime de vouloir l'amour de Rahab, frappe-moi, Seigneur, car nul ne fut plus coupable ni plus résolu.

à l'être toujours. Fille trop chérie ! ton image a pénétré jusque dans la morle de mes os, et le sable d'Aram, que le soleil devore, est moins brûlant que mon amour. Viens, hâte-toi, car ta présence seule peut calmer les transports de ma douleur, et cette ardeur inconnue qui me consume comme les feux du midiflétrissent la fleur du désert. — Adieu, je suis, s'écria Hiram en s'éloignant précipitamment : je crains que le Seigneur, irrité de l'excès de ton délire, ne fasse tomber sa foudre sur ta tête, et n'engloutisse tout ce qui t'entoure. Je vais m'enfoncer dans les cavernes de Salim, jusqu'à ce que Rahab, fidèle à sa promesse, vienne nous donner les lumières qui doivent éclairer notre général : je les recueillerai de sa bouche, et j'irai les porter au camp d'Israël : et toi, si, subjugué par le vil amour de la chair, enchaîne aux pieds de ta Chananéenne, tu refuses de rejoindre avec moi les plaines de Moab, nos frères ne te regarderont plus que comme le violateur des ordres de Dieu, et l'abandonneront à sa vengeance. »

Il dit, et s'éloigna. Issachar ne s'en aperçut pas, à peine l'avait-il entendu ; l'image de Rahab, empreinte dans son cœur, absorbait toutes ses pensées. Couché sur la terre humide durant la nuit entière, exposé tout le jour à l'ardeur du soleil, il oubliait de se nourrir, et négligeait de se cacher : sombre et rêveur, il parcourait en gémissant la riante vallée de Janoé, sans se reposer sous ses frais bocages ni jouir de ses doux parfums ; appelant sa bien-aimée, prêtant l'oreille au moindre bruit, le murmure des insectes et le balancement de l'herbe faisaient palpiter son cœur d'une espérance trompeuse, qui, en s'évanouissant, le livrait à une tristesse plus profonde encore. Tel le passereau solitaire exhale ses tendres plaintes sur le palmier où il attend sa compagne ; depuis qu'il en est séparé, il ne chante plus, il néglige son plumage, il dédaigne la figue succulente et la dattre sucrée ; il languit, il mourra si ses amours lui sont ôtées.

Eh ! qui pourrait vivre sans aimer ? tout ne vit-il pas d'amour dans la nature, depuis l'humble fleur dont l'astre du jour ouvre le sein jusqu'aux brillants séraphins qui brillent éternellement pour Dieu en chantant ses louanges autour de son trône ?

Cependant, fidèle à sa parole, le troisième jour après le départ des deux Israélites, Rahab remplit une corbeille d'osier d'un quartier d'agneau rôti, d'un pain de fleur de farine, d'un vase de lait frais ; et, la posant sur sa tête, elle s'achemine vers la retraite d'Issachar, instruite de ce qu'elle doit dire aux deux Hébreux. Mais sa conduite a excité les soupçons du roi ; il l'a entourée d'espions qu'elle ignore et qui la suivent de loin : c'est donc elle qui va leur indiquer l'asile de son bien-aimé et le livrer à ses ennemis. O Éternel ! c'est ainsi que tu permets à notre ignorance de nous pousser dans l'abîme, afin de nous convaincre que, devant tous nos maux à nos erreurs, et notre salut à ta bonté, nous reportons vers toi seul ce tribut d'adoration et de reconnaissance que notre faiblesse est souvent prête à accorder aux créatures que tu as faites, et aux images taillées par nos mains.

Rahab est parvenue à l'entrée de la vallée de Janoé, elle s'avance à l'ombre des palmiers ; elle parcourt des bosquets de myrtes et de grenadiers, dont les fleurs rouges s'effeuillent en passant sur sa blonde chevelure. Bientôt elle entend une marche précipitée, elle distingue des accents entrecoupés : « C'est lui, c'est lui, dit-elle, c'est mon bien-aimé qui accourt. » Et à cette douce pensée, son sein se gonfle et s'abaisse comme les ondes du ruisseau qu'agite la brise du matin. Issachar, perdu de joie, la presse sur son cœur : « O fille de Jericho, s'écrie-t-il, est-ce bien toi que je vois ? Ta présence me rend à la vie. Si tu avais tardé un jour de plus, Issachar allait mourir. Viens t'asseoir auprès de moi sur l'herbe fleurie : que mon amour te délasse. Voici des fruits préparés pour toi, manges-en, ma bien-aimée. Que tu



es belle, ô Rahab ! Le lia de la vallée est moins blanc que toi ; tes terres sont plus fraîches que la rose de Jannée, et ton haleine plus suave que son parfum. Quand tu me regardes, mon cœur bat avec tant de violence, qu'il me semble que je vais mourir ; car tes yeux sont tendres comme ceux de la gazelle. Dis-moi que tu m'aimes ; dis-le, répète-le sans cesse, que j'entende de ta bouche ces mots plus doux que le premier rouge d'amour. Issachar, répondit-elle en rougissant, je t'aime, et le ciel m'est témoin que je ne lui demande d'autre bonheur que ton amour et d'autre gloire que ton hymen ; mais, soumise aux lois du Seigneur, je ne veux approcher de toi que quand il l'aura permis. Jusque là que nos caresses soient innocentes et pures comme celles que la chaste vierge reçoit de son père. — O la plus belle des filles ! s'écria Issachar, que me demandes-tu ? et comment pourrais-je t'ôter ? Viens, pose la tête sur ma poitrine, caresses ta modeste rougissure, et enlace tes bras autour de moi ; de même le lierre flexible s'attache au cœdre de la montagne. — Non, non, reprit Rahab en le repoussant ; je cours chercher Horam, c'est lui qui recevra les avis que le Seigneur me commande de donner à ton peuple, et que tu refuses d'entendre. — Elle dit et s'échappant, légère comme une biche, elle rase le rayon, que son pied comble à peine, tandis que le vent, en se jouant dans les plis de sa robe ondoyante, découvre de nouveaux charmes à Issachar, qui la suit. Elle fait retentir la vallée du nom d'Horam.

De l'autre côté du torrent, Horam l'a entendue ; il accourt, il paraît sur le haut d'une roche escarpée, dont la pointe domine à pic sur le Jourdain. La vue du sage ramène les forces de la jeune Chananéenne, et l'Éternel, qu'elle implore, l'Éternel lui-même a double le courage de son cœur. Elle vole autour du rocher, le gravit légèrement, atteint bientôt le sommet où Horam l'attendait, et, en arrivant près de lui, tombe épuisée

par la fatigue et le triomphe qu'elle vient de remporter sur sa propre faiblesse. Le grave Horam la soutient et lui dit : « Noble et courageuse fille de Jéricho, votre salut est assuré, et, malgré vos premières erreurs, votre gloire parviendra jusque dans la postérité la plus reculée ; car vous avez résisté aux séductions de l'amour, pour marcher fidèlement dans la voie du Seigneur. Maintenant parlez, dites-nous ce qu'Israël peut espérer dans le siège qu'il médite, et vous, ajoutez-il en prenant la main d'Issachar, écoutez avec respect les paroles qui vont sortir de sa bouche. »

Alors l'esprit de Dieu s'empara de Rahab, et elle dit : « Fils de Jacob, je connais que l'Éternel vous a donné tout ce vaste pays : c'est pour vous que fleurit notre vigne, et que mûrissent nos moissons ; aussi la terreur de votre nom a-t-elle saisi tous les Chananéens, et ils sont devenus lâches à cause de vous. Quand ils ont su que l'Éternel avait tari les eaux de la mer Rouge devant vous, et que vous aviez détruit les deux rois des Amorréens, à Sihon et à Hôg, leur cœur s'est fondu, leur courage s'est évanoui, et ils sont tombés dans l'abattement. C'est pourquoi vous pouvez venir sans crainte, car le Seigneur vous livre les Chananéens ; ils n'ont plus de sagesse pour se résoudre, ni de courage pour agir, et leurs faibles murailles ne pourront les défendre des armes d'Israël. Allez donc rassurer vos frères contre la multiplicité de leurs ennemis : pour les vaincre, il leur suffira de se montrer. »

Rahab avait à peine achevé, que des cris affreux portèrent du pied du rocher, et les espions du roi, armés de javalois et d'épées, se découvrirent tout-à-coup. Issachar, en voyant tous les chemins coupés, ne tremble que pour Rahab ; et la pressant étroitement dans ses bras : « Fille de Chanaan, lui dit-il, livre-toi à ma foi et à mon courage. En dépit de ces hommes, je puis t'emmener encore au camp d'Israël. Consens à abandonner ton pays : ne le veux-tu pas ? — Ne

délibère plus, Rahab, s'écrie Horam; ta vie en dépend; l'ennemi nous entoure, échappons à sa rage; je vais t'ouvrir le chemin. — Et, sans se donner le temps d'achever, il s'élance le premier dans le Jourdain. — Me suivras-tu, ma bien-aimée? s'écrie vivement Issachar. Je veux te sauver: j'ai de la force pour tous deux. Voici les soldats qui approchent: nous n'avons plus qu'un instant; si tu restes, je reste aussi, et je meurs avec toi. — Puis, Issachar, lui dit-elle, ils vont te saisir; Israël t'attend, Dieu t'appelle: sauve-toi, je te suivrai. — Il jette un cri, se précipite dans le fleuve, repousse d'un bras les vagues qui veulent l'entraîner, et tend l'autre à Rahab. Elle s'avance sur le bord du roc; déjà sa tête et son corps penchent vers l'abîme, elle va tomber; mais les satellites du tyran, qui atteignent en ce moment le sommet du rocher, et qui tremblent de perdre leur dernière proie, orient au secours: « Rahab, Rahab, souviens-toi de ton père. » A ce nom, la vertueuse Chanaanéenne frémit de son nubil, s'arrête, voit son sort, et n'hésite pas. Tombant à genoux sur la pointe du rocher, les mains élevées vers le ciel, elle offre sa vie à l'Éternel, jette un triste regard sur son amant qui se débat contre le fleuve, lui crie un dernier adieu, et tombe trépannée entre les mains des farouches soldats, qui la chargent de chaînes en la menaçant. Cependant Issachar, en la voyant disparaître sans pouvoir seulement tenter de la défendre, se sent percé d'une si violente douleur, qu'il pâlit, perd ses forces, et devient le jouet du fleuve impétueux. Mais le Tout-Puissant veille sur lui, et commande aux flots de le porter sur la rive orientale, où Horam l'attendait, et où, à force de soins, il parvient à le rendre à la vie.

L'infortune Issachar arrive le lendemain au camp d'Israël, le chevelure en désordre, et l'œil étincelant d'une sombre fureur. A la vue de ses frères, il déchire ses vêtements, il se jette le visage contre terre, et couvre sa tête de pou-

Rahab. Ce sinistre récit excite l'indignation de toutes les tribus; elles poussent des cris de vengeance, et demandent à Josue de les mener au secours de la libératrice d'Israël. Le saint général les écoute, les arrête, et leur répond: « Si Dieu veut que Rahab périsse, vos armes ne la sauveront pas; et, pour la délivrer, il n'a pas besoin de votre aide. Attendez donc pour combattre que l'Éternel ait parlé, et qu'il ne soit pas dit qu'Israël se soit armé pour une femme. — J'irai donc seul, s'écrie impétueusement Issachar; car, je le jure par le Dieu vivant, je ne la laisserai pas périr sans secours. » A ces mots, il se lève; une partie de Juda se range auprès de lui, impatient de venger son injure. L'austère Horam lui-même, touché du sort de Rahab, s'avance à la tête d'Ephraïm. Josue, qui voit les enfants d'Israël prêts à se révolter contre lui, se prosterne devant eux dans la poussière, et s'écrie: « O Dieu! prends pitié de ton peuple, car il va t'abandonner et mériter la colère. » Alors on entendit un grand bruit; l'Éternel tourna du haut des cieux, la terre s'émut et trembla, des nuées s'annoncèrent auprès du tabernacle, semblables à un pavillon de tentes; et, de leur sein, une voix retentante comme l'orage fit entendre ces mots: « Approche-toi, Josue, et écoute ces paroles de l'Éternel, ton Dieu: comme j'ai été avec Moïse, je serai aussi avec toi; que ces hommes-ci s'arrêtent donc, te craignent et t'obéissent; que tout Israël, soumis et penitent, se sanctifie aujourd'hui: demain je lui ferai voir des choses merveilleuses. Voici l'arche d'alliance du dominateur de toute la terre: elle va passer à travers le Jourdain, et les eaux se rouleront devant elle avec respect. » Dieu, avant parlé ainsi, dissipa d'un souffle les tourbillons dont il était enveloppé; son visage parut comme une flamme ardente. Il étendit la main vers son peuple, qui demeurait le front attaché contre terre. Alors l'incrédulité et la rébellion abandonnèrent tous les cœurs; et, l'Éternel ordonnant aux vas-



les cieux de venir à lui, ils s'abaissèrent pour le recevoir dans leur sein, et toutes les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait dit.

### LIVRE QUATRIÈME.

Le lendemain, Josué, inspiré par l'Éternel, envoya des heralds dans toute l'étendue du camp, annoncer aux douze tribus de se préparer, selon qu'il l'ordonnerait, pour la cérémonie du passage du fleuve, afin que la pompe solennelle et l'appareil magnifique présidassent au grand jour qui commençait. Les Lévi-tes, chargés de porter l'arche sacrée, ouvraient la marche, revêtus de longs habits de lin; le saint pontife, Éléazar, marchant à leur tête. Autour d'eux, des chœurs de jeunes hommes et de jeunes filles chantaient des cantiques sacrés. Une foule innombrable de soldats, rangés en colonnes, à droite et à gauche du Saint des saints, remplissaient un espace de quatre mille coudées; et dans cet ordre admirable, Israël arriva tranquillement au bord du Jourdain.

C'était le temps où le fleuve grossissait par la fonte des neiges des montagnes du Liban; mais les Lévi-tes, loin d'être effrayés de son impétuosité, s'avancèrent sans crainte, chargés de leur précieux dépôt, et mirent le pied dans les eaux.

A l'instant, celles qui venaient de la source s'arrêtèrent et s'accumulèrent en une haute montagne, qu'on apercevait de la ville d'Adon, tandis que les eaux inférieures continuèrent à rouler vers leur embouchure, et laissèrent un espace vide depuis le lac Asphaltite jusqu'au lieu où l'arche s'était arrêtée, tandis que tout le peuple traversait le fleuve.

Tout ceci se passant à la vue de Jéricho, sous les yeux des fils de Moab, d'Ammon et de Cham, sans qu'aucun osât troubler cette sainte marche. Le même Dieu qui avait suspendu les eaux du Jourdain, remplissait les infidèles d'une vive frayeur, et les Israélites,

environnés de nations belliqueuses et jalouses, agissaient avec la même sérénité que s'ils eussent fait chez eux les préparatifs d'un triomphe ou d'une fête religieuse. Dès que le peuple fut passé sur la rive occidentale, tandis que l'arche était encore au milieu du fleuve, Issachar éleva la voix, et demanda qu'on marchât droit à la ville; mais Josué s'opposa encore à son désir. « O mon fils, lui dit-il, tu viens d'être témoin de ce que peut l'Éternel pour ceux qui se fient à sa parole; s'il t'a promis Rahab pour épouse, il saura te la conserver. Mais Israël n'avancera pas vers la plaine avant d'avoir dressé un monument en signe de reconnaissance du prodige que Dieu vient d'opérer en sa faveur, afin que dans les siècles après nous, quand nos enfants interrogeront leurs pères, et leur diront : Que signifient ces pierres-ci ? ils puissent leur répondre : Quand Israël vint s'emparer de l'héritage qui lui était destiné, Dieu fit taire les eaux du Jourdain devant lui, afin que tous les peuples de la terre reconnussent que la main de l'Éternel est forte, et que lui seul est le vrai Dieu du ciel. Viens, Issachar, prie avec tes frères, et offre ta résignation au Seigneur; elle sera plus efficace que tes armes : car l'Éternel est un Dieu de bonté qui n'afflige ses enfants sur la terre que pour leur épargner un jour un châtiment plus terrible. » Issachar, vaincu par l'ascendant de Josué, se soumit et s'humilia devant le Seigneur; mais le soir, quand la sacrifice fut achevé, tandis que tous les Hébreux reposaient dans le camp de Galgal, il sortit dans la plaine et s'avança seul vers Jéricho.

Si les portes de la ville eussent été ouvertes, Issachar eût bravé tous les dangers pour pénétrer jusqu'à sa bien-aimée; mais la vue des Israélites avait causé tant de frayeur aux habitants de Jéricho, qu'ils se tenaient soigneusement enfermés dans leurs murs, et il n'y avait personne qui en sortît ni qui y entrât. Le jeune Israélite, voyant cela, fut s'asseoir sous le rempart, au

piéd de l'éminence où la maison de Rahab était située; et, levant les yeux vers cette fenêtre par laquelle il avait fui avec Horam, il aperçut le cordon pourpre. Aussitôt l'allégresse s'empara de son cœur, et sa bouche l'exprima ainsi : « Elle vit encore, puisqu'elle a place autour de la maison le signe convenu entre nous. Quelle autre main l'eût pu faire ? Sans doute Rahab respire tout près d'ici. » Et il écoutait s'il n'entendait pas la voix de sa bien-aimée; mais il n'entendait rien, car on était au milieu de la nuit, et tout dormant sur la terre. « Tu dors, ô la plus belle des femmes, tandis que mon cœur veille, que ma tête est pleine de roses et mes habits trempés de l'humidité de la nuit. Mais voici la voix de ton bien-aimé qui crie à ta porte : ne te montreras-tu pas, mon épouse, ma sœur ? me laisseras-tu languir seul dans la solitude de la nuit ? Comme le cerf alteré cherche l'eau des fontaines, ainsi mon cœur te desire, ô Rahab ! mais si tu tardes à paraître, tu ne chercheras en vain ; tu ne me trouveras plus, car j'entends le bruit de la ronde par la ville, et si la garde des murailles m'apercevait, elle saisirait celui que tu aimes, et il ne pourrait plus te presser dans ses bras, ni recevoir tes baisers plus doux que le miel et parfumés comme la myrrhe. Adieu, ma bien-aimée, adieu. Quand l'Éternel des armées permettra qu'Israël entre dans Jéricho, j'abandonnerai le riche butin, les vases d'or et les vêtements de pourpre : je ne demanderai que toi, je ne veux que toi. A tes côtés, quand ta bouche me sourira avec tendresse, je serai plus riche que les plus puissants monarques ; car tu es belle comme le grenadier en fleur, ta taille est semblable à un palmier, tes vêtements exhalent l'odeur exquise des cèdres, et ton amour est délicieux à mon cœur. Fille tant aimée ! quand jouirai-je de ta présence et de tes regards ? Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne le jour où, recevant ta main des mains de l'Éternel, je pourrai te nommer mon épouse à la face de tout Israël, et t'emmener dans

l'enfoncement des lieux escarpés, là où fleurit le muguet de la vallée, et où on n'entend que le chant de la tourterelle amoureuse ! » Ainsi, durant toute la nuit, se plaint le tendre Issachar. Mais à peine voit-on l'aube commencer à blanchir la pointe du mont Hebal, qu'il retourne vers le camp de Galgal. C'est dans ce jour qu'il sait qu'Israël doit marcher contre Jéricho, et qu'il espère retrouver sa bien-aimée. Mais l'Éternel, qui se joue des vaines espérances de l'homme, en a ordonné autrement : en ce jour il voulut élever davantage son serviteur Josue aux yeux de tout Israël, afin qu'il fût craint comme Moïse l'avait été pendant sa vie ; et il lui communiqua sa parole une seconde fois, disant : « Regarde, j'ai livré en tes mains Jéricho, son roi et ses hommes forts et vaillants : vous tous donc, gens de guerre, vous ferez le tour de la ville pendant six jours, et sept sacrificateurs porteront sept corps de béliers devant l'arche ; mais le septième jour, qui est celui du sabbat, vous ferez sept fois le tour de la ville, et les sacrificateurs sonneront du cor : aussitôt le peuple jettera de grands cris de joie, la muraille de la ville tombera, et tout le peuple montera vis-à-vis de son. »

Quand l'Éternel parlait, Issachar n'eût osé desobéir ; et quoique les sept jours qu'il fallait encore attendre pour entrer dans Jéricho pesassent sur sa poitrine, comme la lourde pierre détachée du rocher, cependant il plaça son cœur à la volonté du Très-Haut ; et, durant tout le jour, prosterna devant son tabernacle, les yeux noyés de larmes et les cheveux souillés de poussière, il invoquait ainsi : « O Éternel ! écoute ma prière, et que mon cri aille jusqu'à toi ; châtie l'iniquité des superbes ; mais sauve leur humble servante de leur malice, afin qu'elle puisse te louer et chanter tes louanges à la tête des filles d'Israël, tandis que je la couronnerai des roses nuptiales sur Jéricho en cendres. » Dieu entendit et reçut le vœu du jeune Israélite, et quand le septième jour fut

vous, et que tout Israël, levé avant l'aurore, eut fait sept fois le tour de la ville, que les sacrificateurs qui portaient la sainte arche eurent sonné du cor, et que Josué, en voyant tomber les murs de la ville, eut dit au peuple : *Réjouis-toi Israël, car le Seigneur t'a livré Jéricho*. L'impétueux Issachar s'élança un des premiers en mi lieu des débris romulains et des pierres écroulées, et traversa les murs de Jéricho en criant à haute voix : *Rahab ! Rahab !* Il courut à la maison de sa bien-aimée ; tous ses parents y étaient réunis, mais elle n'était point avec eux. Son vénérable père, vêtu d'un sac, la tête couverte de cendres, versant de grosses larmes, lui dit : « Ils ont enlevé une fille pour la sacrifier à leur Dieu. Depuis deux jours et deux nuits je prie le vôtre de venir la sauver ; s'il exauce ma prière, je m'attacherai à jamais à sa loi. » A ces mots, le cœur d'Issachar fut agité comme les arbres des forêts que le vent déracine : éperdu, il court au temple de Baal, les portes en sont déjà brisées, et les ornements dispersés çà et là : les colonnes de jaspe roulent à ses pieds ; des vases d'or et d'argent, incrustés de topazes, de sardines, de chrysolithes et de saphirs, et remplis des aromates les plus exquis, des vêtements de lin fin d'Égypte travaillés en broderies, des tapis de pourpre de Tyr, sont étendus sous ses yeux ; il foule aux pieds ces richesses, il les méprise, ou plutôt il ne les voit pas ; sa bien-aimée seule occupe sa pensée. Il appelle Rahab, et Rahab ne répond pas. Dans sa douleur, il se frappe la poitrine, et se jette la face contre terre, en versant des pleurs que l'amour et la rage lui arrachent également. Tout-à-coup il croit distinguer des gémissements étouffés ; il court de ce côté, et arrive jusqu'au fond du temple, où l'idole de Baal, cachée dans un sanctuaire fermé, se dérobe à tous les yeux. Par-delà cette enceinte, l'Israélite a reconnu la voix de Rahab ; le désespoir lui prête des forces ; il brise les portes, renverse tous les obstacles, et aperçoit

sa bien-aimée aux pieds de l'idole, les cheveux épars, le sein découvert : six prêtres de Baal, armés de glaives, sont prêts à lui arracher la vie.

A cette vue, Issachar jette un cri terrible qui retentit dans tout le temple, et porte le trouble et l'effroi dans l'âme des sacrificateurs. Ils s'arrêtent interdits ; mais bientôt, confus de s'être laissés effrayer par un seul homme, ils veulent achever leur sacrifice ; c'est en vain qu'ils le tentent, le contenu mollit contre la sein de Rahab, et leurs bras se roidissent comme enchaînés par une puissance supérieure. Ce prodige achève de les ébahir, ils défaillent et tombent sans force. Issachar lève son far pour les immoler, mais la douce Rahab le retient et lui dit : « O mon bien-aimé ! si l'Éternel a ordonné que ces hommes soient mis à mort, laisse remplir ce vœu à tes frères ; mais toi, ne secille point tes mains généreuses du sang d'un ennemi vaincu, sois clément après la victoire, comme terrible pendant le combat. Viens, Issachar, éloignons-nous du carnage ; qu'il ne soit pas dit que l'époux de Rahab ait un cœur endurci aux cris des misérables. » Quelque Issachar sache bien que Dieu a ordonné aux Israélites d'exterminer tous les Infidèles, et que les épargner soit lui désobéir, néanmoins il cède au vœu de sa bien-aimée et jette son glaive loin de lui. « Que ton parler est gracieux ! fille de Chanaan, lui dit-il ; tes lèvres distillent le miel. Viens avec moi, sortons de Jéricho, montons sur la colline nous asseoir sous la vigne en fleur ; là tu me donneras tes amours. » Il dit, et, tandis que les Hebreux poursuivent et écrasent les malheureux habitants de Jéricho, Rahab, appuyée sur son bien-aimé, fuit cette scène de sang et de désolation. Cependant elle aperçoit de loin les torrents de fumée qui s'élèvent de l'effroyable incendie de Jéricho, et pleure sur ses frères. « Hélas ! dit-elle, je fus coupable comme eux, que ne se sont-ils repentis comme moi ? Éternel, pourquoi ta grace n'est-elle tombée que

sur ma tête ? Que n'as-tu aussi disposé leur cœur à t'entendre ? ils vivraient encore, et ton nom serait grand parmi eux. — Qu'oses-tu dire, fille de Chanaan ? s'écrie Issachar ; murmures-tu contre le Seigneur ? — Non, dit-elle, je suis soumise à ses terribles arrêts ; mais mes entrailles s'émouvent aux cris de ces infortunés, et, n'il avait voulu les racheter du péché, ils l'eussent adoré sans doute. — Prends garde, Rahab, ce n'est pas à nous qu'appartient de juger l'Éternel ; s'il a condamné tous les fils de Chanaan à la mort, quiconque les sauverait serait coupable. — Eh ! tu vois bien que je ne les salue pas, s'écria la jeune Chananéenne en pleurant ; mais Dieu n'a pas défendu de les plaindre. Ne t'étonne pas, Issachar, si je m'attendris plus que toi sur leur sort : le pécheur doit compatir davantage à des fautes qu'il partage, que le juste qui en fut toujours exempt. — Viens, viens, ma bien-aimée, reprit Issachar en la pressant dans ses bras ; que mes lèvres recueillent les larmes qui coulent sur tes joues, comme le soleil pousse la rosée qui tremble sur la fleur naissante. Combien le jour me semble plus beau quand je te vois avec toi, ô Rahab ! Si je touche seulement ta main, je me sens frémir ; car ta peau est douce comme le duvet de la colombe, et parfume comme le harin de Sagar ; et quand je te presse sur mon cœur, il s'embrace de flammes ardentes, que les eaux de la grande mer ne pourraient les éteindre. Ah ! que le grand Pharaon vienne, et m'offre tous ses trésors pour ton amour, je lui dirai : Remporte tes trésors, puissent mourir ; tu n'en as point qui valent le cœur de Rahab. — Mon bien-aimé, répondit-elle en le repoussant doucement, regarde comme les vengeances de Dieu sont terribles ! craignons de les attirer sur nous si je recevais tes caresses avant de m'être purifiées dans son temple des souillures de l'idolâtrie. Éloigne-toi d'auprès de moi, Issachar ; demain je serai ton épouse, mais aujourd'hui je ne puis encore que ta sœur. Mon

bien-aimé, ce jour-ci ne doit pas être un jour de bonheur : ah ! qu'il en soit un de miséricorde ! que nos prières réunies puissent obtenir du Très-Haut la grâce d'un seul pécheur ! À l'heure de la mort, ce souvenir ne serait-il pas plus consolant à nos âmes défaillantes que celui des plus douces voluptés ? Issachar, touche des paroles de Rahab, triomphe de ses deurs, et se prosterne avec elle devant l'Éternel. Ils passent la nuit l'un auprès de l'autre en prières et en invocations ; et Dieu, satisfait de voir ce jeune homme et cette jeune fille, à l'aurore de leur vie et unis par l'unique amour, donner de pareils modèles à la charité et à la religion, exauce favorablement leurs vœux. — À cause d'eux, dit-il, je sauverai une part de Chanaan ; Caphira et Benoth trouveront grâce devant moi, et les Gabaonites seront appelés heureux et sages par toutes les nations de la terre. — Dieu dit, et son esprit descendit sur Gabaon, et Gabaon fut sauvé.

Le lendemain, sur les débris fumants de Jéricho, Josué fait apprêter la fête de l'hymen. Issachar, tenant par la main sa bien-aimée Rahab, vêtue de robe blanche et couronnée de roses, présente à tout Israël, qui la couvre d'applaudissements et de bénédictions. Elle s'adresse vers la terre ses modestes regards : son cœur est plein d'humilité et son maintien plein d'innocence. Cependant des milliers de mains s'occupent à élever des colonnes de cedre ; on y suspend des draperies écarlates bordées de turquoise ; on allume des parfums exquis dans des vases richement sculptés, et, au milieu des torrents d'encens qui fument sur cet autel que la piété construit à la hâte, Josué dépose l'arche d'alliance et bénit l'union d'Issachar et de Rahab. L'huile, le miel et le lait, coulent à grands flots dans des coupes d'or et d'ivoire. Le peuple boit, se rejoue et loue le Seigneur. Deux chœurs chantent et se répondent : l'un est composé des guerriers d'Israël, armés de leurs piques étincelantes et de leurs formidables

Opéra; l'autre est celui des vierges vêtues de lin et couronnées de fleurs des champs. « O Éphraïm ! que ton pouvoir est terrible ! disent les premiers ! tu donnes la victoire à ton peuple, et les fidèles s'évanouissent devant ton nom, comme l'ombre légère se dissipe à l'approche du jour. — Que ta miséricorde est grande, Seigneur ! reprend le chœur des vierges ; car tu as tiré la fille de Chanaan du péché, et l'as élevée au premier rang parmi nous, afin de montrer aux impies qu'un repentir sincère trouve toujours grace devant toi. — O Dieu fort ! reprennent à leur tour les guerriers, témoins de ta toute-puissance, la crainte de ton nom sera toujours présente à nos yeux. — Témoin de ta bonté, répond le chœur des vierges, ton amour vivra à jamais dans nos cœurs. »

Ces chants religieux, qu'accompa-

gnent l'orgue mélodieux, la cymbale bruyante et les harpes divines, retentissent dans la vallée d'Harcor, et sont répétés par les échos du mont Éphraïm. Ils se prolongent jusqu'au soir ; mais, quand la nuit vint jeter son manteau d'ébène sur toute la création, Israël fendra dans le silence, les vierges se retirèrent sous la tente de leurs mères, le sommeil s'approcha de la couche des fils de Jacob, pour les délasser de leurs rudes travaux ; et Rahab, sur un lit de mousse, de violettes et de muguet, n'ayant pour ornement que sa beauté, pour voile que sa pudeur, et pour pavillon que le ciel, apparut dans les bras d'Issachar que les seuls plaisirs vrais sont ceux qu'embellit l'innocence, que permet le devoir, et que consacrent à jamais des serments prononcés au pied des autels du Seigneur.

FIN DE LA PRISE DE JÉRICO.



1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 84

2

1

•

•

1

2

•

—



—

3

•



# AMÉLIE MANSTFIELD.

## LETTRE PREMIÈRE.

AMÉLIE MANSTFIELD A ALBERT DE LENNEBOURG, SON FRÈRE.

Dresde, 3 mai.

Je t'envoie, mon Albert, une lettre que je reçois dans l'instant, de mon oncle-Grandson : lis-la avec attention, et décide-moi. Il me semble que le parti qu'on me propose est raisonnable; cependant je ne le prendrai point sans ton approbation : que ne l'ai-je toujours crue nécessaire pour me guider ! je ne serais pas forcée de penser aujourd'hui que notre intérêt, à tous deux, demande peut-être que nous nous séparions. Mais en examinant les motifs qui doivent me déterminer, songe, songe, ô mon frère ! s'il est un avantage au monde qui puisse l'emporter sur la douleur de ne plus nous voir.

M. GRANDSON A AMÉLIE MANSTFIELD.

Bathampton 3, 30 avril.

Ma Niece,

Après avoir passé la plus grande partie de ma vie à courir les mers, je reviens au sein de ma patrie pour y finir mes jours en paix. Trop âgé pour prendre une femme, je sens néanmoins que je ne supporterais pas l'ennui de vivre seul, et je voudrais avoir près de moi une personne dont la société et l'attachement me consolassent du malheur de vieillir ; qui serait, pendant ma vie, la maîtresse de ma maison, et après ma mort, l'héritière de tous mes biens. Cette personne, ma niece, si vous y consentez, ce sera vous. Je sais que

vous avez beaucoup d'esprit, plusieurs talents, et, ce qui vaut encore mieux, un bon cœur et le caractère le plus aimable. Pour mon seul intérêt, je devrais donc chercher à vous attirer près de moi ; mais un motif plus puissant encore m'y engage, et ce motif, le voici : Je sais que vous êtes très-malheureuse, que votre orgueilleuse famille vous ayant accablée des plus cruelles persécutions, à cause de votre mariage avec mon neveu, ne les a point cessées depuis sa mort ; je sais encore, non par vos lettres si douces et si résignées, mais par les informations que j'ai prises sur votre compte, que ce Manstfield, que vous épousez malgré tous vos parents, loin de reconnaître cette préférence par une fidélité à toute épreuve, vous abandonna peu de temps après votre mariage ; ainsi, ma chère niece, puisque vous avez déjà tous vos chagrins à l'alliance que vous avez formée dans ma famille, et à l'ingratitude de mon plus proche parent, je sens qu'il est de mon devoir de vous dédommager, autant que je le puis, de ce que votre générosité pour les miens vous a coûté ; c'est donc pour cela surtout que je vous offre de grand cœur ma maison, ma fortune, mon amitié ; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous recevrai chez moi, et où je presserai dans mes bras votre fils, que, depuis sa naissance, j'ai regardé comme le mien.

Cependant, ma chère niece, comme vous n'ignorez pas que mon âge est ce-

\* Petite ville de Sardaigne, la frontière de l'Italie, à deux lieues de San-Magino.

Moi de la prudence, et qu'on n'arrive point à soixante ans sans savoir que, pour bien connaître les choses, il faut les examiner attentivement, vous excuserez le désir que j'ai d'être instruit par vous-même de tous les détails de votre conduite avec mon neveu : confession entière, ma chère niece, et dites-moi si, après votre mariage, lorsque les premiers feux de l'amour ont été éteints, vous ne vous seriez pas repentie de votre hymen; si vous n'avez pas fait sentir à Mansfield la grandeur de votre sacrifice, et un peu trop pesé sur la distance de votre naissance à la sienne? Si les choses s'étaient passées ainsi, Mansfield serait moins coupable de s'être éloigné de vous; car, dans un lien comme celui du mariage, où tous les avantages, comme tous les inconvénients, doivent être mis en commun, rien n'est plus insupportable qu'une femme qui affecte une sorte de supériorité sur son mari.

Peut-être ma défiance vous offensera-t-elle, et me direz-vous qu'après le mariage que vous avez fait, je suis inexorable de vous supposer de l'orgueil; mais je connais celui de votre famille; les informations que j'ai prises sur votre compte, à Dresde, ne m'ont pas laissé ignorer jusqu'à quel excès elle le porte. Pour ne point y participer, étant du même sang, il faudrait vous croire un ange, et jusqu'à présent, quoique j'aie parcouru presque toutes les contrées du monde, je n'en ai pas rencontré un. Peut-être est-ce une faiblesse; mais, de tous les défauts, l'orgueil est celui que je pourrais le moins supporter dans la personne avec laquelle je vivrais; et je vous avoue, avec ma franchise ordinaire, que quand j'ai passé ma journée à faire du bien, je trouverais fort mauvais qu'un noble prétendît valoir mieux que moi, seulement parce que ses yeux auraient été aux croisades.

Je serais fâché, ma niece, que vous prissiez en mauvaise part ce que je viens de vous dire; je n'ai d'autre désir que de vous rapprocher de moi; si j'y mets pour condition le récit sincère de ce qui

vous est arrivé, c'est que Mansfield s'est constamment refusé à toute explication; c'est qu'il est bon que nous nous connaissions tous deux avant de nous réunir, et que, dans les affaires de la vie, il faut voir clair à tout ce qu'on fait. Excusez donc la précaution, même excessive, d'un vieillard qui, quoique très-prévoyant, n'en est pas moins disposé à vous chérir avec toute la chaleur d'un cœur encore jeune.

## LETTRE II.

ALBERT UN LÉNÉROUO A AMÉLIE MANSFIELD.  
SA SOEUR.

Dresde, 2 mai.

Je te remets, mon Amélie, la lettre que tu m'as envoyée ce matin; elle prouve que M. Grandson a le sens droit, une grande franchise, et le cœur excellent. La proposition qu'il te fait mérite notre reconnaissance, et peut-être ton consentement..... Ah! mon Amélie! je n'ai point tracé ce mot sans un effort douloureux, et tu crois bien que, si je ne consultais que mon cœur, je te retiendrais fer, mais tu y es si mal sous tant de rapports, on t'y juge si désavantageusement, on rend si peu de justice aux qualités qui te distinguent, qu'il y aurait de la sagesse à t'enorgueillir, j'espère que ce ne sera pas pour toujours. La raison dissipe enfin les préventions, l'absence peut adoucir les ressentiments, et quelquefois le temps a affaibli la haine; mais, lors même que pendant à jamais l'espoir de retrouver à Dresde la considération dont tu jouissais et que tu mérites, tu croirais devoir te fixer en Suède, serions-nous séparés pour cela? Quels que soient les motifs qui me retiennent ici, en est-il d'assez puissants pour m'empêcher d'aller revoir ma sœur bien-aimée? Si tu pars, je ne te laisserai point t'exposer seule aux fatigues d'une longue route, je te conduirai chez ton oncle, je reviendrai aussitôt faire valoir tous mes droits à la main de Blanche, et si je l'obtiens, tu connais ton amie, tu sais si son cœur s'entendra avec le

me pour partager avec moi-même  
mon plaisir et celle dont tu es fait  
châtié ; et si ma sœur venait à la  
savoir que j'aime et j'ai pu  
un petit malheur ; ne suis-je pas  
mon avenir ? que ce n'est qu'aujourd'hui  
toi que je pourrais m'en consoler ? Je te  
verrai en sortant et nous causerons sur  
tout cela avec plus de détail.

## LETTRE III.

AMÉLIE MANSFIELD À M. GRANDBON.

Bordeaux, 4 mai.

Depuis long-temps, mon oncle, je  
nourissais secrètement le désir de quit-  
ter ma patrie, et en songeant en quel  
lieu j'irais fixer mon sort, s'était près  
de vous que mon cœur m'appelait ; j'uge  
ai, dans cette disposition, j'ai dû ac-  
cueillir votre lettre avec tendresse et re-  
connaissance ? Oui, mon oncle, j'irai  
vous trouver, je vivrai près de vous,  
j'emplirai tous mes vœux à embellir  
vos jours et à me rendre digne de cette  
amitié que vous me promettez. Sans dé-  
sirer vos bienfaits, je ne les craindrai  
point ; car est orgueil, qui s'effraie de  
la moindre obligation, et s'en peut sup-  
porter le poids, m'est aussi étranger  
que celui que vous craignez que je n'aie  
eu avec mon époux. Non, mon oncle,  
non, jamais Mansfield n'a pu croire que  
je souffrais de l'inégalité de nos condi-  
tions : comment en aurait-il pu avoir la  
pensée, lorsque je ne l'ai pas eue un seul  
instant pendant le cours de notre union ?  
Si j'ai pleuré souvent sur mes vœux in-  
fortunes, ne puis-je pas, mon oncle, ce  
n'était pas l'orgueil qui faisait couler  
mes larmes. Je vais travailler sans in-  
terruption au récit que vous me deman-  
dez ; il réouvrira toutes mes blessures,  
mais, s'il vous satisfait et accroît votre  
intérêt pour moi, je ne me plaindrai  
point d'avoir réveillé ces douloureux sou-  
venirs. Ah ! mon oncle, vous verrez  
combien j'ai souffert, et peut-être ver-  
rez-vous quelques larmes sur mon sort ;  
mais souffrir est le partage de tout ce  
qui respire, et si je passe en paix mes

derrières années, sans doute je n'aurai  
pas le droit de me plaindre du mien. Ne  
vous donnez point, mon oncle, de me  
voir envisager la fin de ma vie ; je n'ai  
encore, il est vrai, que vingt-deux ans ;  
mais si la marche du temps se calculait  
par la vivacité des sensations et le nom-  
bre des peines, j'aurais déjà beaucoup  
vécu, et je sens que mon cœur, épuisé  
et flétri, a besoin de repos comme au  
bout de la plus longue carrière.

## LETTRE IV.

AMÉLIE MANSFIELD À M. GRANDBON.

Bordeaux, 8 mai.

Voici, mon oncle, le récit que vous  
désirez ; il est écrit dans toute la sincé-  
rité de mon cœur. Après l'avoir lu, vous  
serez ma vie comme je la sais moi-  
même. Peut-être le trouverez-vous un  
peu long, mais je me suis trop hâtée de  
le faire pour avoir eu le temps de l'abré-  
ger. Je vous demande votre indulgence  
pour quelques pages sur ma première  
enfance, qui a eu trop d'influence sur  
ma destinée pour devoir les supprimer,  
et je vous la demande plus encore pour  
quelques détails de généalogie, qui m'ont  
paru indispensablement nécessaires à  
l'intelligence de plusieurs événements.

## HISTOIRE D'AMÉLIE.

Le comte de Woldemar, mon grand-  
père, enorgueilli de tenir à une famille  
qui avait donné des souverains à la Saxe  
et des rois à la Pologne, jura une haine  
immortelle à ceux de ces descendants qui  
altéreraient, par une mésalliance, la pu-  
reté d'un sang aussi illustre. Après avoir  
eu son fils unique, le baron de Wolde-  
mar, à la fière et riche héritière des  
comtes de Kybourg, et ses deux filles,  
l'une au comte de Lunebourg, mon père,  
et l'autre au baron de Geysa, il craignit  
qu'il ne pouvait veiller lui-même aux  
mariages de ses petits-enfants, ils ne for-  
massent des nœuds indignes de leur  
naissance. Pour prévenir un malheur  
qu'il regardait comme le plus grand de

tous, et n'imaginant pas de plus nobles alliances que celles qui se contracteraient dans le sein même de sa famille, il fit un testament par lequel il instituait son petit-fils, Ernest de Woldemar, héritier de son titre et de sa fortune, à condition qu'il épouserait Amélie de Lunebourg, sa petite-fille; en cas de refus de ma part, il me dépouillait de ma portion dans son héritage, et faisait succéder Blanche de Geysa, son autre petite-fille, à mes droits comme à la main d'Ernest; enfin, si ce dernier se refusait à épouser l'une ou l'autre de ses cousines, il transmettait son titre et sa fortune à Albert de Lunebourg, mon frère, en obligeant alors celui-ci de s'unir à Blanche de Geysa.

C'est ainsi qu'il décida de notre sort bien avant l'âge où notre cœur pouvait être consulté; il mourut peu après, satisfait d'avoir assuré la noblesse de son sang, et sans avoir seulement pensé que, dans de pareils projets, les inclinations dussent entrer pour quelque chose.

Jusqu'à ce moment nous avions habité Dresde; car, pour faciliter l'exécution de ses volontés, il avait exigé qu'Albert et moi fussions élevés chez lui avec Blanche et Ernest. Quoique ce dernier n'eût que dix ans, et que j'en eusse à peine neuf, nous étions déjà instruits de notre future union, et déjà mon cœur se revoltait contre elle; le caractère violent et emporté d'Ernest le rendait le fléau de tout ce qui l'entourait: insolent avec ses gens, il prétendait exercer le même empire sur ses petits compagnons, et il ne se passait guère de jour que Blanche et moi ne fussions les victimes de sa tyrannie; aussi le détestions-nous toutes deux. Son caractère altier ne fléchissant que devant mon frère, qui, plus âgé de quatre ans, lui en imposait par sa fermeté et sa raison. Un jour cependant (ce fut le dernier que nous passâmes ensemble, et celui qui mit le comble à mon aversion), Ernest me tenait par le bras et voulait me faire mettre à genoux pour lui jurer

soumission et obéissance. Je me débattais pour lui échapper; il menaçait de me frapper si je n'obéissais pas, lorsque Albert parut, vint à mon secours et m'arracha des mains de mon cousin. Celui-ci, furieux, s'élança sur mon frère; Albert, maître de ses sens, et usant de la supériorité que l'âge lui donnait sur son adversaire, lui saisit les mains, le poussa contre la porte, et l'allait chasser de l'appartement, lorsque Ernest, dont la colère doublait les forces, parvint, par un mouvement brusque et inattendu, à reprendre sa liberté; et, saisissant un gros livre, il le jeta avec tant de violence à la tête de mon frère, qu'à l'instant je vis celui-ci, couvert de sang, tomber sans mouvement sur le plancher. Je le crus mort, et dans mon désespoir je parcourais la chambre en criant: *Il est mort! Il est mort!* Ernest, effrayé, me conjurait de me taire et de l'aider à secourir Albert; mais, loin de l'écouter, je continuais à crier: *Au secours! au secours!* Ernest, irrité du bruit que je faisais, et, craignant d'être surpris, mit ses deux mains contre mes lèvres avec tant de fureur, que je sentis aussitôt ma bouche en sang: — O le méchant! m'écriai-je, il veut me tuer aussi. — Cependant ma tante, dont la chambre n'était pas éloignée de celle où se passait cette scène, m'ayant enfin entendue, se hâta d'accourir; elle fut effrayée de l'état où elle nous trouva tous trois. En l'apercevant, Ernest s'éloigna de moi, mais demeura dans la chambre, et regarda fièrement sa mère, comme décidé à braver sa colère. Pour moi, je me jetai dans les bras de ma tante, en lui disant: « Votre méchant fils a tué mon frère, je ne l'épouserai jamais, je mourrais plutôt que d'être sa femme. » Ma tante m'embrassa en silence, et s'empressa de relever mon frère; on lui donna du secours, et au bout de trois jours il fut guéri. Pour moi, renfermée dans son appartement, je refusais toujours de voir Ernest, contre lequel je montrais une si forte haine, que ma tante, craignant de l'augmenter en nous laissant

plus long-temps sensible, se détermina à envoyer son fils à l'université de Leipzig. ~~Avant son départ, son père lui~~ ~~dit qu'il vint me demander pardon ainsi~~ ~~qu'à mon frère; mais il s'y refusa obsti-~~ ~~nément, en disant que, comme il lui~~ ~~appartenait, il avait justement puni Al-~~ ~~bert, qui voulait l'empêcher de disposer~~ ~~de moi, et qu'il expierait plutôt que de~~ ~~s'humilier devant ceux dont il devait~~ ~~être le maître. Quand on lui rappor-~~ ~~ta ces paroles, je jurai que jamais il ne~~ ~~serait le mien; et, comme ma tante s'ef-~~ ~~forçait de m'adoucir, en me remontrant~~ ~~qu'il ne convenait pas aux femmes d'a-~~ ~~voir tant de rancune, je lui répondis,~~ ~~en me jetant dans les bras d'Albert, que~~ ~~jamais je ne pardonnerais le mal qu'on~~ ~~aurait fait à mon frère. Madame de Wol-~~ ~~demar, perdant alors tout espoir de récon-~~ ~~ciliation pour le moment, s'insista plus~~ ~~pour qu'Ernest partît devant moi, et~~ ~~il partit sans que nous nous fussions~~ ~~revus.~~

À la bout de deux mois d'absence, le baron de Woldemar, son père, mourut, et ma tante se retira dans la terre de ce nom, située au milieu de la fertile vallée de Plevin, à une très-petite distance de Dresde. Elle aurait beaucoup désiré que mes parents me laissassent avec elle; mais mon père, peu satisfait de l'éducation qu'elle avait donnée à Ernest, refusa constamment de céder à ses prières, et m'emmena avec lui dans sa terre de Lunebourg, où il fut s'établir avec toute sa famille.

Mon père, quoique d'une haute naissance, avait l'esprit trop juste et le caractère trop généreux pour s'enorgueillir d'un avantage qu'il devait au hasard, et pour croire que le mérite fût attaché à la seule noblesse du sang. Sa façon de penser s'accordant à cet égard avec celle de sa mère, l'éducation de mon frère et la mienne s'en ressentirent. On nous apprit sans doute à respecter notre nom, mais la vertu avant lui. C'est à cette excellente école que s'est formé mon frère, le meilleur des frères; c'est là que s'est développée cette raison

qui l'élève au-dessus des faiblesses humaines, et cette sensibilité qui l'y fait compatir; c'est là qu'il a puisé cette austérité de principes et cette indulgence de cœur qui font de lui le guide le plus sûr, l'ami le plus tendre et le bienfaiteur le plus délicat. Ah! mon oncle, quand vous connaîtrez mon Albert, quand vous saurez tout ce qu'il m'a sacrifié, vous verrez s'il est possible que je trace jamais son nom sans l'accompagner d'éloges et de bénédictions.

La terre de Geyra étant contiguë à celle de Lunebourg, nous passions presque tous nos jours avec Blanche. Je ne sais s'il faut attribuer aux conseils de mon frère, à la société d'Albert ou à un heureux naturel, l'esprit précoce de cette charmante amie; mais il est certain qu'elle étonnait d'autant plus par la justesse de son jugement et la vivacité de ses réparties, que ses parents, imbus du même orgueil que la baronne de Woldemar, et n'ayant aucune des qualités qui le faisaient excuser dans celle-ci, ne pouvaient s'attribuer aux yeux de personne les brillantes qualités qu'on admirait dans leur fille.

Quatre ans se passèrent ainsi; et, pendant cet intervalle, nous allions souvent chez madame de Woldemar; elle m'accablait des plus tendres caresses; et j'aurais payé son affection de toute la mienne, si le nom de fille, qu'elle me donnait sans cesse, ne m'eût rappelé le désagréable souvenir de l'époux qui m'était destiné. Je savais confusement par Blanche, à qui son père ne pouvait rien cacher, que les maîtres d'Ernest portaient les plaintes les plus graves contre la violence de son caractère: la sévérité n'avait pas plus d'empire sur lui que la douceur; il s'indignait de l'une, méprisait l'autre, enfin, malgré les progrès extraordinaires qu'il faisait dans les sciences et les témoignages qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre à la supériorité de son intelligence, ses maîtres, fatigués de ses dédains et de son indocilité, le menaçaient de le renvoyer à sa famille; il ne put souffrir qu'on en

eût seulement la pensée, et, secouant un joug qui lui semblait avilissant, il quitta l'université et revint chez sa mère.

Madame de Woldemar était seule dans sa terre quand il arriva; il lui fallut peu de jours pour reconnaître dans son fils les mêmes défauts qu'il avait dans son enfance, mais accrus par l'âge et enracinés par l'habitude : aussi la malheureuse mère se garda-t-elle bien de nous l'amener, ni même de nous faire part de son arrivée. Après y avoir réfléchi long-temps, elle se détermina à le faire voyager. Cependant, trop sûre que l'autorité d'un gouverneur ne ferait qu'accroître la fougue de ce bouillant caractère, elle prit la résolution hardie de le confier à un jeune homme qui n'avait guère que six ans de plus que lui, mais dont elle connaissait les mœurs, la sagesse, et qui seul avait su prendre de l'ascendant sur Ernest, et s'en faire écouter et cherir, tout en le blâmant souvent, et lui résistant tous les jours.

Ma tante ne fut pas long-temps sans se féliciter du parti qu'elle avait pris; toutes les lettres de son fils lui annonçaient d'heureux changements; elle ne cessait de nous dire : « J'ai eu tort de vouloir conduire mon Ernest comme un homme ordinaire; il sent trop sa dignité et sa valeur pour pouvoir se soumettre à d'autre empire qu'à celui de sa propre raison. Voyez, depuis qu'il est libre et maître de lui-même, comme il revient à toutes les vertus! »

Je croyais que ces éloges n'étaient que l'effet de l'aveuglement d'une mère, et de son désir d'affaiblir mon aversion; je le croyais d'autant plus, que j'entendais les domestiques et les paysans raconter tout ce qu'ils avaient eu à souffrir de l'humeur indomptable d'Ernest pendant son dernier séjour chez sa mère; et ces faits, que tant de témoins attestaient, avaient bien plus de poids dans mon esprit qu'un changement dont ma tante seule me parlait. Chaque fois qu'elle entamait ce sujet, je répondais à peine. Irrité de ce silence obstiné, elle me reprocha un jour avec tant d'a-

merlume et de dureté l'éloignement que je montrais pour son fils, qu'habitée comme je l'étais à la tendre indulgence de mes parents, je fus d'autant plus blessée du ton de ma tante, et je sentis redoubler la déplaisance que m'inspirait le séjour de Woldemar, où je ne rencontrais jamais qu'une société composée de la plus basse noblesse du pays, subjugée par les mêmes préjugés, et soumise à une étiquette ridicule, dont madame de Woldemar aimait mieux supporter l'ennui que de sortir du cercle que l'orgueil avait tracé autour d'elle, aussi, quand j'avais passé quelques mois dans sa terre, avec quelle joie je quittais ce séjour où tout respirait la contrainte, la honte et le faste, pour retrouver la douce liberté et les villages riants de Lunabourg! Le genre d'esprit de mon père ne lui permettait point d'adopter les usages de la noblesse saxonne, qui, n'admettant aucun mélange dans les diverses classes de la société, apportent un obstacle invincible à ce que ces hommes de mérite soient traités comme ils doivent l'être. Il aimait passionnément les arts et les lettres; il accordait, si recherchant les savants et les artistes célèbres : aussi sa terre était-elle remplie des talents et des lumières, et, pour être admis chez lui, une grande vertu était plus utile qu'un grand nom. Tel fut le motif de la destination avec laquelle il reçut votre neveu; sur la réputation de M. Mansfield, mon père désirait le connaître et l'attirer chez lui. Bonne de voir dans un âge aussi tendre le talent de la poésie poindre à un si haut degré, il ne tarissait point sur tout ce que promettait un si rare génie; mais, lorsque, après quelque temps de séjour à Lunabourg, il découvrit que M. Mansfield était encore peintre et musicien, l'affection qu'il prit pour ce jeune homme fut si ardente, qu'elle devint communicative; ma mère le traitait comme son fils, et il n'y avait plus de bonheur à Lunabourg que quand M. Mansfield y arrivait. Assurément mes parents étaient loin de voir en lui l'époux de leur fille.



et je devais même qu'ils eussent jamais donné leur consentement à un pareil choix; mais ils ne prévoyaient pas que ce sentiment d'admiration, auquel ils se livraient sans réserve, allait devenir dans mon âme un sentiment plus tendre. J'avais alors quinze ans; je ne voyais que par les yeux de mon père, et j'étais rieuse tout ce qu'il aimait, j'étais, comme lui, portée à l'enthousiasme et dotée de la même vivacité d'imagination. Les éloges qu'il me faisait de prodigier à M. Mansfield m'obligeaient et m'embarrassaient; je commençais par prou-  
 dire pour ses talents ses étonnantes qualités, mais bientôt je me sentais humiliée je le regardais comme un être d'une élévation trop supérieure pour croire qu'il pût m'inspirer un sentiment qui demande de l'égalité; tandis que, de son côté, ses manières lui paraissaient trop au-dessus de la sienne pour me voir autrement que comme la fille de son ami et de son protecteur.

J'avais quelques talents, qu'il se plaisait à perfectionner lorsqu'il venait à Lunenburg: on voit aisément et mélodieusement m'apprendait à rendre des sons plus charmants; il me faisait réciter ses vers, où l'amour était peint avec tous ses charmes: un écho de sa part me ravissait. Que de fois, enchantée d'avoir obtenu son approbation, je m'échappais pour aller verser des larmes d'orgueil et de joie! Je reprenais alors ses moindres expressions; son geste, son regard, je m'oubliais rien; et quand je rentrais dans le salon, s'il s'approchait de moi, s'il m'adressait quelques mots flatteurs, mon cœur palpitait, mes joues devenaient brûlantes, mes voix tremblait, et à peine pouvais-je savoir ce que je répondais. Ce trouble me décevait, non par la crainte qu'il ne révélât à M. Mansfield un sentiment que j'ignorais moi-même, mais par la mauvaise opinion qu'il devait lui donner de mon esprit; je me sentais si embarrassée devant lui, que je croyais lui devoir de la reconnaissance pour les encouragements qu'il daignait m'accorder. Combien Blanche me sou-

venait heureuse d'oser causer avec lui que j'avais cette piquante vivacité à laquelle il donnait tant de tourment, sans que mon amitié pour Blanche en fût altérée! Je pleurais de dépit de me sentir moins aimable qu'elle, et dans ce moment je laissais voir un désir dont il était bien difficile qu'il ne pénétrât pas le motif. Cependant, soit par respect pour ma jeunesse et ma naissance, soit par la crainte de perdre les bontés de mon père, il ne m'avait jamais laissé entrevoir son amour, et j'ignorais toujours la mienne. Lorsque le baron de Woldemar vint passer quelque temps à Lunenburg. D'un coup d'œil, elle eut bientôt pénétré ma prédilection pour M. Mansfield; et, révoltée de voir un semblable rival à Ernest, elle s'en vengeait en saisissant toutes les occasions de traiter M. Mansfield avec le mépris le plus marqué; mais, loin de m'éloigner de lui par cette conduite, elle me le rendait plus cher, et me faisait chercher avec empressement tous les moyens de le dédommager des mortifications dont elle se plaisait à l'accabler. Si je le voyais rougir et prêt à s'offenser des sarcasmes indirects qu'elle lui lançait, je rougissais plus que lui, je lui adressais la parole du ton le plus doux que je pouvais trouver, en le regardant d'un air plus doux encore; alors il s'attendrissait, baissait les yeux, et gardait un silence qui semblait lui coûter trop pour que je ne démêlasse pas que celle qui obtenait de lui un pareil effort ne devait pas lui être indifférente. Cependant il ne disait rien, et peut-être ne se serait-il jamais déterminé à me parler, si un hasard imprévu ne l'eût forcé à cet aveu.

Un matin je demeurais dans une galerie qui n'était séparée du cabinet de mon père que par une porte vitrée couverte d'un rideau. M. Mansfield y vint sous le prétexte de chercher quelques crayons; il s'approche de moi, sous mon ouvrage, et, appuyé derrière ma chaise, il me regardait travailler en silence, lorsque tout-à-coup nous entendîmes

ma mère et madame de Woldeimar entrer dans le cabinet à côté, et commencer à parler assez bas. Comme il n'y avait d'issue pour sortir de la galerie que la pièce où elles étaient, j'allais la traverser, quand, les voix s'élevant peu à peu, j'entendis prononcer mon nom, je m'arrêtai. M. Mansfield me regardait, comme pour chercher dans mes yeux ce qu'il devait faire. Je ne savais à quoi me résoudre; plus nous restions, plus l'embarras de nous montrer augmentait, et plus mon intérêt me pressait d'écouter.

« Amélie m'est bien chère, disait ma tante, son esprit est au-dessus de son âge, son âme est pleine d'énergie, et la douce sensibilité de son caractère est plus séduisante encore, s'il est possible, que les charmes de sa figure; mais tant d'avantages seront perdus si vous ne veillez sur votre fille, peut-être le sont-ils déjà; je rougis de le penser, et pour l'honneur de son nom, et pour l'honneur de celui qu'elle doit porter un jour....

Amélie aime. — Amélie aime! s'écria ma mère étonnée. » A cette exclamation, une rougeur brûlante couvrit mon front; je feignis de continuer mon ouvrage, mais un nuage était sur mes yeux, et je ne voyais rien que M. Mansfield, qui me fixait avec des regards remplis de tendresse et d'inquiétude. « Je ne vous dissimulerai pas, continua la baronne, que je suis profondément blessée de ce qui se passe chez vous, je ne désapprouve pas qu'on estime le savoir et les talents, mais non pas au-dessus de ce qu'ils valent : ici ils ont été mis avant tout. Amélie n'a point été élevée comme son rang l'exigeait : entourée, depuis son adolescence, de gens sans nom, de littérateurs, de baladins, auxquels elle vous voyait, ainsi que son père, prodiguer inconsidérément vos éloges et votre amitié, comment aurait-elle appris à respecter sa naissance? Aussi qu'en est-il arrivé? C'est que, n'ayant point le sentiment de sa dignité, elle s'est avilie, elle, Amélie de Lunehourg, l'épouse destinée à Ernest de Woldeimar, jusqu'à aimer un M. Mansfield! — A ce nom, le

crayon échappa de ma main; M. Mansfield la pressa entre les siennes; je ne la retirai pas. — Je crois bien, reprit ma mère, qu'Amélie admire les talents de M. Mansfield, mais non qu'elle lui accorde une préférence reprochable. — Je voudrais pouvoir en douter, répliqua la baronne; mais son amour se dévoile par des signes trop certains pour qu'il puisse me rester l'ombre d'un doute, et je m'étonne comment vous n'en avez pas été frappée. Dites-vous aussi que vous n'apercevez pas que de son côté ce Mansfield ne l'aime ou ne cherche à la séduire? » A ces mots, M. Mansfield tomba à mes genoux, et m'entourant de ses deux bras, il me dit d'une voix étouffée : « Oui, je vous aime mille fois plus que ma vie; mais le ciel m'est témoin que je suis si éloigné de vouloir vous séduire, que, sans un événement qui me met dans l'impossibilité de me taire, mon respect pour votre rang m'eût fait renfermer mon secret dans mon cœur, et que je serais plutôt mort que de vous le révéler. — A ces mots, je cachai mon visage entre mes mains, pour dérober à M. Mansfield la joie que me causait un tel aveu; il eût repardé la parole, lorsqu'il fut interrompu par la baronne, qui répondait, avec un accent haut et impérieux, à quelque objection que ma mère lui avait faite, et que l'aveu de M. Mansfield m'avait fait perdre. « Quoi qu'il en soit, ma sœur, comme mes droits sur Amélie sont presque aussi puissants que les vôtres, puis-je, étant destinée à Ernest, je la reçois déjà comme ma fille, et qu'il faut qu'elle se rende digne de l'être, j'exige que, dès demain, on la reprenne de M. Mansfield; et, puisque vous refusez de le chasser de chez vous, j'espère qu'il me sera permis de garder Amélie avec moi tout le temps qu'il passera ici. »

Les observations de la baronne avaient fait quelque impression sur l'esprit de ma mère, et, lors même qu'elle les aurait trouvées fausses, comme elle ne voyait aucun inconvénient à me séparer de M. Mansfield, elle s'engagea à obte-

air de mon père je parvenais de me  
batailler partir dès le lendemain pour  
Woldemar.

A cette conclusion, je sentis une vive  
douleur. M. Mansfield, pâle et agité,  
me regardait avec des yeux où se pal-  
pait l'incertitude et l'effroi; il n'osait  
me parler; mais à peine eut-il entendu  
ma tante et ma mère s'éloigner, qu'il  
rompit le silence. « Quel sera mon sort,  
me dit-il? Faut-il vous perdre à jamais?  
— Si mon père l'ordonne, je partirai;  
mais recevez la promesse que je ne sau-  
rai jamais la comtesse de Woldemar. —  
O mon Amélie! me dit-il en versant des  
larmes, si vous avez aimé, cette pro-  
messe peut-elle vous suffire? Mainte-  
nant que j'ai osé vous ouvrir mon cœur,  
et que j'ai pu lire dans le vôtre, il ne  
m'est plus possible de renoncer à vous;  
et, m'étant l'espoir de vous posséder un  
jour, c'est prononcer ma mort. — Eh  
bien! interromps-je vivement, je jure,  
si je suis jamais libre, de ne vivre que  
pour vous, et de ne changer mon nom  
que pour le vôtre. — J'y compte, ré-  
pliqua-t-il avec transport, généreuse  
Amélie; vous voyez d'assurer mon  
bonheur. » Ces mots, sa joie, son air  
de triomphe, me firent sentir la force et  
l'importance des paroles qui venaient  
de m'échapper. Honteuse de m'être en-  
gagée par un pareil serment sans le  
consentement de mon père, je quittai  
la galerie précipitamment, dans une  
confusion insupportable.

Le même jour, en sortant de table,  
mon père me prit par la main, et me dit:  
« Votre tante désire vous emmener de-  
main avec elle, Amélie; n'y consentez-  
vous pas avec plaisir? — Ce n'est jamais  
avec plaisir que je me sépare de mon  
père, répliquai-je timidement. — Il faut  
pourtant vous accoutumer à savoir le  
quitter, reprit la baronne, puisque vous  
êtes pas destinée à passer vos jours  
près de lui. — C'est pour cela, Madame,  
que je voudrais lui consacrer tous les  
soirs de la semaine. — Pardonnez-moi, ma sœur, dit mon père en s'a-  
dressant à la baronne, si je suis avec sa-

tisfaction que le vœu de ma fille, comme  
le mien, est de nous séparer le plus  
tard possible: Amélie restera ici. » A  
ces mots, M. Mansfield, qui semblait  
ne pas écouter la conversation, laissa  
échapper un mouvement de joie, et je  
baisai la main de mon père avec plus de  
tendresse qu'à l'ordinaire. Ces signes  
d'intelligence s'échappèrent pas à la ba-  
ronne; elle nous considéra un moment  
en silence, et, se retournant vers ma  
mère, elle lui dit froidement: « Vous  
n'avez donc pas instruit M. de Luna-  
bourg du motif particulier qui m'engage  
à emmener Amélie? — J'ai cru, répon-  
dit ma mère un peu embarrassée, qu'il  
suffisait, pour le déterminer, de lui  
parler de votre désir. — Vous voyez bien  
que vous vous êtes trompée, et qu'il  
faut tout dire. » Mon père parut sur-  
pris: « Que signifie ce mystère? inter-  
rompt-il, et qu'avez-vous à m'appren-  
dre? » Ma tante, sans lui répondre,  
fixa ses yeux sur M. Mansfield avec  
l'expression du plus profond mépris.  
Mon père, qui suivait tous ses mouve-  
ments, ayant cru apercevoir dans ce  
regard le désir de ne point s'expliquer  
devant un étranger, ajouta aussitôt:  
« Est-ce quelques secrets de famille que  
vous voulez me confier, et M. Mansfield  
est-il de trop ici? — De trop, répliqua  
la baronne avec un dédain encore plus  
marqué; n'est-ce que d'à présent que  
vous vous en apercevez? » A ces mots,  
la frayeur me saisit; je craignais que ma-  
dame de Woldemar n'accusât Mansfield  
de séduction, et que mon père, irrité,  
ne le bannît de chez lui en m'ordonnant  
de ne plus le revoir. Pour éviter un pa-  
reil éclat, je crus que le meilleur parti  
était de céder aux ordres de ma tante;  
et, me tournant vers elle, je lui dis  
d'une voix tremblante: « Puisque vous  
avez la bonté, madame, d'attacher tant  
de prix à mon séjour à Woldemar, si  
mes parents le permettent, je suis prête  
à vous suivre. » Cette réponse, les paro-  
les de la baronne, surtout l'excès de  
mon trouble, découvrirent sans doute à  
mon père, et les soupçons qu'on avait

formés, et le mystère qu'on lui cachait; car, sans demander aucun éclaircissement, il se contenta de me dire, d'un ton un peu plus grave : « Je suis bien aise, Amélie, que vous n'avez pas attendu mes ordres pour obéir à votre tante; l'amitié qu'elle vous témoigne, et les droits qu'elle doit avoir sur vous, mériteraient bien quelques sacrifices de votre part, si c'en pouvait être un de partir avec elle. » Après cette phrase, il me fixa; je rougis alors; il eut pitié de mon embarras, et me dit d'un ton plus doux : « Mon Amélie, retirez-vous dans votre appartement, vous devez avoir des préparatifs à faire pour votre départ. » Je me levai; il me tendit les bras, je m'y précipitai en pleurant. « Calme cette douleur, mon enfant, me dit-il, nous ne nous séparons pas pour longtemps, nous nous reverrons. » Hélas! oui, je devais le revoir bientôt, mais pour lui dire un éternel adieu.

Pendant cette scène, M. Mansfield avait changé plusieurs fois de couleur. Du reste du jour il ne put m'entretenir, mais le lendemain, comme je descendais de très-bonne heure dans le salon pour chercher un ouvrage que je voulais emporter, M. Mansfield, qui m'avait entendue sortir de mon appartement, se hâta de me joindre; il avait l'air abattu. « Vous avez donc consenti à vous éloigner? me dit-il tristement. — Que pouvais-je faire, M. Mansfield? N'avez-vous pas vu hier quels regards madame de Woldemar lançait sur vous? Elle allait vous accuser d'être la cause de mon refus, et mon père ne vous l'aurait peut-être pas pardonné. — Eh! qu'importe, Amélie? il fallait m'exposer à sa colère, il fallait tout risquer, tout souffrir, plutôt que de partir avec votre tante; mais à votre âge on est si crédule! Hélas! on ne sait point aimer. — Après ma promesse, vous osez dire que je ne sais point aimer! m'écriai-je en levant les mains au ciel. — Amélie, reprit-il très-vivement, tout nous sépare, la naissance, la fortune, la volonté de vos parents, les engagements qui vous

lient; puis-je espérer trouver dans un si jeune cœur assez d'énergie, d'élévation et d'amour, pour surmonter tant d'obstacles et vaincre tant de préjugés? Serez-vous supérieure à tout votre sexe par la force de votre caractère, comme vous l'êtes par les charmes tout-puissants qui vous ont rendue l'objet de mon adoration? Et quand il s'agira de vous donner à un homme que vous abhorrez, et de prononcer l'arrêt de ma mort, serez-vous le courage de résister? — M. Mansfield, repris-je, j'ai du courage, et beaucoup; je saurai l'opposer à tout, hors aux prières de mon père; s'il me demande mon malheur, je consentirai à mon malheur; mais, tranquillisez-vous, il ne voudra jamais celui de sa fille. » En finissant ces mots, je crus entendre la voix de ma tante sur l'escalier, et je m'échappai. Deux heures après, je montai dans sa voiture avec elle pour nous rendre à Woldemar. Elle ne me fit aucun reproche, ne m'adressa aucune plainte, ne prononça pas une seule fois le nom de M. Mansfield, et ne cessa de m'entretenir d'Ernest; mais plus elle m'en parlait, plus je sentais s'augmenter mon aversion pour lui; plus elle montrait de mépris pour les méalliances, plus je jurais dans mon cœur de n'appartenir jamais qu'à M. Mansfield.

Il y avait deux mois que j'étais à Woldemar, lorsque je reçus la triste nouvelle de la mort de ma mère : elle avait été enlevée en trois jours par une fièvre maligne, et mon père, accablé de douleur, me rappelant auprès de lui; il rappelait aussi mon frère, qui finissait ses études à Vienne. Ma tante ne voulut point me laisser retourner seule à Lunbourg; elle devenait ma mère, me disait-elle, et dès lors la tendresse autant que le devoir lui prescrivaient de ne plus me quitter. Je fus peu touchée de cette marque d'affection, parce que, dans un pareil moment, je ne sentais que la perte que je venais de faire et la douleur de mon père.

Je ne puis m'empêcher de remarquer, à ce sujet, combien les personnes qui

ont le plus d'esprit savent rarement employer les moyens d'atteindre le but qu'elles se proposent. Tout occupé de mes parents, je ne songeais point, en m'approchant de Lunebourg, si j'y retrouverais M. Mansfield. Ma tante, qui était si intéressée à écarter de moi un pareil souvenir, fut la première à le faire renaitre. — J'espère, dit-elle en entrant dans l'avenue du château, que dans une maison de deuil, consacrée maintenant à la tristesse, nous ne rencontrerons plus ces étrangers, ces artistes, ces musiciens, qui ne doivent être admis que dans les jours de plaisir. — Assurément, madame, vous devez être bien sûre de ne trouver auprès de mon père que ceux qu'il regarde comme ses amis. — ~~Quelles vous supposez, reprit-elle avec aigreur, qu'il comptât M. Mansfield dans ce nombre ?~~ — Du moins, répondis-je en rougissant, n'a-t-on toujours traité comme tel. — Vous vous attendez donc à revoir cet homme-là aujourd'hui ? — Je n'y avais point pensé, mais je présume qu'il n'aura point abandonné mon père au moment où il était seul et en proie à la plus amère douleur. — Je le présume aussi, reprit ma tante avec une froide ironie ; mais, comme votre père sera aujourd'hui près de lui en saur et en fille, les soins de M. Mansfield deviendront inutiles, et, si celui-ci ne le sent pas, je me chargerai de le lui apprendre. — J'imagine, madame, répliquai-je un peu vivement, que vous n'oublierez pas que vous êtes dans la maison de mon père, et que vous parlerez à un homme qu'il considère ? — Ma tante me regarda fixement, et, après un moment de silence, elle ajouta d'un ton grave : « Prenez garde à vous, Amélie : quoique vous me voyiez aussi chère que mon propre fils, il est des erreurs que je regarderais comme coupables dans une fille de mon sang, qu'un repentir de toute vie ne pourrait me les faire pardonner. » Je ne répondis point, et peu de minutes après la voiture entra dans les cours du château.

Nous trouvâmes mon père très-mal ; il gardait le lit, et était dans un tel accablement, que notre arrivée put à peine l'en tirer. M. Mansfield ne quittait point sa chambre ; mais il n'y avait pas une heure que nous y étions, que je vis madame de Woldemar le tirer à l'écart, tandis que je donnais une potion à mon père, et lui disais quelques mots à l'oreille, qui le firent tressaillir et quitter l'appartement sur-le-champ. Je n'osai faire aucune question ; je m'efforçai même de surmonter mon trouble en ne m'occupant que de mon père, lorsque, vers cinq heures du soir, un domestique me remit mystérieusement ce billet de M. Mansfield :

« Je quitte le château pour ne vous revoir peut-être jamais. Dans la douleur qui m'accable, je compte assez sur votre bonté pour être sûr que vous ne refuserez pas de venir me dire un dernier adieu. Je vous attends sous les grands ifs du bas parc. »

J'aimais, je n'avais pas dix-sept ans, je voyais la peine d'un homme qui m'était cher, j'étais révoltée de la tyrannie de madame de Woldemar : tant de motifs réunis pouvaient pallier peut-être, mais non justifier le tort d'avoir accepté un pareil rendez-vous.

Vers sept heures, mon père s'endormit, et je descendis dans le parc. Ma tante, qui croyait M. Mansfield parti depuis le matin, ne s'opposa point à ma promenade. Aussitôt que M. Mansfield m'aperçut, il accourut, me prit la main, et me dit avec beaucoup d'agitation : « Amélie, après la manière dont votre tante m'a traité, il est impossible que je demeure plus long-temps dans une maison qu'elle habite. Pour ne point m'éloigner de vous, j'aurais consenti à dévorer en silence toutes les humiliations dont elle m'aurait accablé ; mais elle me menace d'une scène publique, elle est résolue à ne rien ménager ; ni l'état de votre père, ni la crainte de vous compromettre ne la retiendront : voilà ce qui m'a décidé. Plutôt que de nuire à des intérêts si chers, je consens

à devouer ma vie au malheur. Adieu ! en vous quittant je vous rends votre liberté, je vous rends vos promesses ; je ne veux point que votre tendresse pour un infortuné vous expose à des persécutions ; oubliez mon existence, remplissez le vœu de votre famille ; vous n'entendrez jamais parler de moi. »

Loin d'accepter l'offre de M. Mansfield, la grandeur d'âme qui la faisait faire m'imposait, à ce que je croyais, la loi de la refuser, je regardais comme un devoir de le dédommager des affronts qu'il avait essuyés ; et, m'élever pour lui au-dessus des préjugés, ne semblait autant un acte de vertu qu'une preuve d'amour : aussi n'hésitai-je pas à lui confirmer mes promesses, et à lui jurer de ne jamais apporter qu'à lui. Il se précipita à mes pieds, en s'applaudissant d'être vaincu en générosité, il me conjura de lui écrire dans la ville la plus prochaine de Lunebourg, ou il allait se retirer ; je le lui promis et nous nous séparâmes.

Les progrès du mal de mon père furent si rapides, que, malgré toute la diligence d'Albert pour se rendre à Lunebourg, il ne put arriver que la veille de sa mort. Comment entreprendre de tracer cette scène de terreur et d'affliction, où deux orphelins se virent privés du meilleur des pères, de leur unique appui ? Tous deux l'un contre l'autre à genoux près de son lit, n'ayant plus d'espérance, nous ne formions qu'un seul vœu, d'état de mourir avec lui. La nuit s'avancait ; nous fremissions de voir remonter le jour, qu'on nous avait annoncé devoir être le dernier des siens. Mon père, qui sentait son état, fit un effort pour parler. « Écoute - moi, Albert, dit-il. » A ces mots, prononcés d'une voix éteinte, mon frère étouffa ses sanglots ; je soulevai la tête, et ma tante, qui n'avait point voulu se coucher, s'avança de l'autre côté du lit, en face de moi. Mon père reprit : « Albert, je te connais bien, et je suis sûr de toi : ni l'adversité ni les passions ne dégraderont ton âme vertueuse ; mais cette pau-

vre orpheline..... et il étendit vers moi une main que je saisis en la baignant de larmes, il ne lui resta plus que toi... Mon fils, sers-tu de père, de mère, deviens sa providence. J'ignore si l'époux qui lui est destiné doit faire son bonheur : si tu ne le pensais pas, et qu'une repugnance invincible lui fit redouter cette union, Albert, ne permets point qu'elle s'accomplisse, et que mon Amélie ne soit jamais forcée..... » A ce mot, je vis ma tante tressaillir ; elle fit un mouvement pour parler, l'état de mon père la retint. Il y eut un long silence ; mon père regarda Albert, il semblait attendre une réponse : hors d'état de la faire, mon frère me serra dans ses bras avec transport, en élevant ses yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin du serment qu'il faisait d'exécuter religieusement les volontés de son père. Touché de notre tendresse fraternelle, ses yeux mourants se ranimèrent, il se souleva, unit entre ses mains la main d'Albert et la mienne, en demandant à Dieu de bénir ses enfants comme il les bénissait lui-même.... Sa tête retomba sur son oreiller, et quelques minutes après il expira.... O mon excellent père ! je vous perdis, et mes malheurs commencèrent !

Il y avait un mois que nous étions en proie à la plus vive douleur, lorsqu'un matin madame de Woldemar nous fit prier de monter chez elle : elle s'assit entre mon frère et moi, et nous prenant la main, elle nous dit : « Mes enfants, il est temps de songer aux arrangements que vous avez à prendre ; je ne puis rester ici plus long-temps, et il ne serait pas décent qu'à l'âge d'Amélie elle demeurât seule sous la tutelle d'un si jeune frère. Je sais bien que mon fils doit arriver inécessamment, et que, son mariage avec Amélie ne pouvant se conclure qu'après l'expiration de votre deuil, les strictes bienséances demanderaient peut-être qu'elle passât cette année ailleurs que chez moi ; mais ce n'est qu'après du baron de Geyss qu'elle pourrait se retirer convenablement, et le procès qui le retient à Vienne avec sa famille peut



encore durer long-temps. Dans cette circonstance, ma maison devient donc son seul asile; et je ne crois pas, ajouta-t-elle en nous regardant alternativement, que personne puisse trouver mauvais que, sous les yeux d'une mère, elle habite quelque temps près de son futur époux. »

A cette proposition, mon cœur battit violemment; mais, ne voulant point m'expliquer devant madame de Woldemar, je baissai les yeux sans faire de réponse. Mon frère l'attendit quelques temps avant de parler: voyant que c'était en vain, il répliqua qu'en effet il ne croyait point que les convenances fussent blessées lorsque j'habiterais sous le même toit qu'Ernest jusqu'à la fin de mon deuil; mais que, dans cette occasion-ci, c'était moins elles qu'il consultait que ma volonté et mon goût; qu'il donnerait son consentement à tout ce qui me conviendrait, mais qu'il ne le donnerait qu'à cette condition. Je persistai à me taire. « N'avez-vous rien à dire? me demanda ma tante vivement. — Je parlerai à mon frère, répondis-je d'une voix tremblante. — A votre frère! répliqua-t-elle avec colère; ne pouvez-vous donc vous expliquer devant moi? Avez-vous des ayeux si honteux à faire que vous rougisiez de ma présence? » Son ressentiment s'accroissant par mon silence, elle continua avec un emportement qu'elle ne pouvait plus modérer: « Quelle est donc l'indigne pensée qui vous occupe, Amélie?.... Si c'est celle que je crains, croyez-vous que votre frère l'entende sans horreur, lui, le petit-fils des comtes de Woldemar? Malheureuse! s'il était possible que tu la nourrisse dans ton sein, que Dieu te fasse expirer sur l'heure. » Mon frère, surpris et presque effrayé d'une pareille imprécation, me prit par le bras en disant: « Je causerai avec elle, madame; elle ouvrira son cœur à son ami, et je suis bien certain de n'y rien découvrir qui puisse excuser la manière dont vous venez de la traiter. » Nous quittâmes madame de Woldemar. A peine arrivés

dans ma chambre, je me jetai dans les bras de mon frère, en m'écriant « qui je ne voulais point aller chez ma tante, qu'il connaissait mon aversion pour Ernest, qu'il savait combien elle était fondée, et que l'idée seule de ce mariage me remplissait de terreur. » A ces mots, il m'en souvient, je vis Albert pâlir, il parut agité; mais, après un moment de réflexion, il prit ma main, qu'il serra fortement entre les siennes, et me dit, en me regardant d'un air attendri: « Mon Amélie ne sera jamais forcée, les dernières volontés d'un père et la peur d'Albert lui en répondent. »

O mon oncle! si vous saviez quelle sublime générosité renfermait ce peu de mots! mon vertueux frère venait de me sacrifier le bonheur de sa vie entière, car il aimait Blanche de Geyss, et il en était aimé. En suivant la volonté de mon grand-père, mon union eût assuré la leur; tandis qu'en refusant la main d'Ernest, je forçais Blanche à lui donner la sienne sous peine d'être déshéritée. Ce mutuel attachement s'était formé pendant le séjour du baron de Geyss et d'Albert à Vienne. Dans aucune de ses lettres mon frère ne m'avait parlé de son amour, parce que, sachant bien que son sort dépendait de mon mariage, il ne voulait pas que son intérêt gênât ma liberté; et il me connaissait assez pour être sûr que plutôt que de faire son malheur, je n'hésiterais pas à consentir au mien. Ce n'est qu'après mon mariage avec M. Mansfield que j'ai su tout ce que je coûtai à Albert, et c'est Blanche qui me l'a appris; sans elle j'aurais ignoré toujours sans doute le mal que j'ai fait à un frère si cher. A ce souvenir, je pleure de reconnaissance, d'admiration et de tendresse; je regarde mon Albert comme le meilleur de tous les êtres, je goûte un plaisir inexprimable à reconnaître sa supériorité, et je l'aime avec une si profonde et si exclusive amitié, que je croirais que mon cœur a payé son sacrifice, si un tel sacrifice pouvait se payer.

L'avou que j'avais fait à mon frère de

mon éloignement pour Ernest ne m'avait point coûté; mais celui de mon inclination pour M. Mansfield m'embarassa beaucoup; je ne savais comment apprendre à Albert que j'avais donné mon cœur et presque engagé ma main à l'insu de mes parents. Cependant je ne lui cachai rien de ma situation; je lui montrai une lettre que j'avais reçue de M. Mansfield depuis la mort de mon père, par laquelle il réclamait l'exécution de ma promesse, et j'ajoutai que j'étais décidée à la remplir aussitôt que mon deuil serait fini.

Albert combattit fortement ma résolution; le noble Albert, que les sollicitations de mes parents, ni celles de Blanche, ni celles de son propre cœur, ne pouvaient décider à me presser en faveur d'Ernest, s'opposa toujours à mon mariage avec M. Mansfield: son orgueil souffrait d'une union si désavouée; son orgueil ou, le mot m'est échappé, mais chez lui l'orgueil n'est pas une faiblesse, et la suite me l'a que trop fait voir que c'était la raison même qui parlait par sa bouche, lorsqu'il me peignit les funestes inconvénients des mesalliances. — Amélie, me disait-il, si tu ne peux aimer Ernest, renonce à lui, et je t'approuverai; mais, si tu veux être heureuse, respecte les opinions du pays où tu vis. Si tu t'y soumetts, tu trouveras dans ta conscience, dans l'estime publique et dans la tendresse de tes proches, un adoucissement à tes peines. Si tu les braves, au contraire, et que tu tombes dans l'infortune, quelles consolations te restera-t-il? Quoique vertueuse, tu te verras méprisée, ta famille te rejettera de son sein, tes jeunes compagnes cesseront de ne te plus connaître; je verrai le front de mon Amélie couvert de confusion, chacun l'accabler d'humiliation, et elle-même enfin obligée de s'enfermer dans l'obscurité pour se soustraire à la honte. Ces raisons, données par tout autre que mon frère, m'auraient fait peu d'impression, et j'aurais mis ma gloire à surmonter ce que j'appelais de vains bruyages pour rester fidèle à ma foi et

à mon amour; mais ma confiance dans Albert était telle, que je ne me permettais pas de croire que je pouvais justifier mon opinion quand il en avait une contraire. Ainsi, sans renoncer à mon projet, ni rompre avec M. Mansfield, je lui écrivis que la perte de mon père était encore trop récente pour qu'il me fût possible de songer au mariage, que d'ailleurs nos engagements étaient desapprouvés par mon frère, et que, quoique j'espérasse bien obtenir un jour son consentement, il me faudrait du temps pour le faire changer d'avis, qu'ainsi, pendant l'année de mon deuil, je suspendais, non seulement l'accomplissement de ma promesse, mais toute correspondance avec lui. — Je connais assez votre délicatesse, ajoutai-je, pour être sûre que vous ne tenterez pas d'ébranler cette résolution, telle rigoureuse qu'elle vous paraisse; et vous devez assez compter sur mon cœur pour ne pas douter que, si dans un an vos sentiments pour moi sont les mêmes, ma main ne vous soit assurée. »

M. Mansfield ne fit aucune réponse à cette lettre: son silence inquiéta; j'envoyai un homme de confiance dans la ville qu'il habitait pour prendre des informations. J'appris que, depuis dix jours, époque où il avait dû recevoir ma lettre, il avait quitté son logement, et que personne ne savait où il était allé.

Cette disparition soudaine me causa une vraie peine, je tremblais que ma lettre, en le mettant au désespoir, ne fût cause de quelque malheur; je me reprochais sans cesse de l'avoir écrite, et ce continuel regret, joint à la tristesse que madame de Woldemar exerçait sur moi, me rendirent ma situation insupportable. Je voulais m'éloigner de ma tante: pour cela il fallait quitter Lunembourg, ou elle avait juré de rester tant que je ne consentirais pas à aller avec elle à Woldemar. Je priai donc mon frère de m'emmener avec lui dans une terre qu'il possédait en Bohême, et dont la position sombre et sauvage s'accordait parfaitement avec la mélancolie que m'oppressait. Il approuva mon désir, et

dès le soir même déclara notre projet à la baronne. Elle s'y opposa avec une violence qui aurait intimidé tout autre qu'Albert. Pour lui, ferme dans sa résolution, il répondit avec tant de raison, de mesure et de respect, qu'il n'y avait que madame de Woldemar au monde qui pût ne pas lui céder. Mais, accoutumée à régner despotiquement sur tout ce qui l'entourait, elle ne vit dans la résistance de mon frère qu'un insupportable affront; et, comme elle n'avait pas le pouvoir de m'arracher de ses mains, elle le quitta en lui jurant qu'elle allait assembler un conseil de famille, qui lui ôterait tous les droits qu'il avait sur moi, et dont elle prétendait qu'il faisait un si mauvais usage.

Ces menaces nous alarmèrent peu : nous partîmes pour la Bohême. Après nous être arrêtés quelques jours à Prague, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la terre d'Albert. Les roches sauvages, les forêts antiques, qui entourent ce séjour, semblaient le séparer du reste du monde. En y arrivant, je regardai autour de moi, et je crus être seule dans l'univers avec mon frère. Eh bien ! ce sentiment me fut agréable, et, quand je voudrai peindre la sérénité d'une âme tendre et innocente, je me rappellerai les six mois que j'ai passés tête-à-tête avec Albert dans cette demeure; j'ai connu des sensations plus vives, mais non d'aussi touchantes. J'adorais mon frère, le ciel, les arbres; je pleurais souvent, et il n'est aucun plaisir que je préférasse à ces larmes; enfin, dans les diverses situations de ma vie passée, s'il m'était permis de choisir celle où je voudrais passer ma vie entière, je n'hésiterais pas à marquer ce temps.

Cependant je n'avais point oublié M. Mansfield, et son souvenir vivait toujours dans mon cœur; mais peut-être aurait-il fini par s'y affaiblir, si l'incertitude où j'étais sur son sort n'eût sans cesse ramené ma pensée sur lui, en présentant à mon imagination toutes les différentes raisons d'un si incurable silence. Albert tâchait de me distraire

par des études assidues, d'intéressantes promenades, des conversations instructives; enfin, je l'ai dit, malgré l'absence de M. Mansfield, je commençais à être paisible et heureuse, lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrivée du baron de Geysa à Dresde, et du mouvement que se donnait madame de Woldemar pour assembler ce conseil de famille dont elle nous avait menacés. Son influence sur l'esprit de tous nos parents était si reconnue, que mon frère craignit qu'elle ne réussît dans ses projets, s'il n'allait s'y opposer lui-même. Il partit, et je restai seule.

Il m'avait promis de m'écrire en arrivant à Dresde; quinze jours se passèrent sans nouvelles : je m'en inquiétai peu, parce que je savais combien les communications étaient difficiles dans l'insaisissable retraite où je vivais. Cependant, au bout de trois semaines, je commençais à être alarmée du silence d'Albert, lorsqu'un matin une de mes femmes accourut me dire, pendant que j'étais encore au lit, qu'un homme, qui venait d'arriver à cheval, demandait à me voir sur-le-champ. Je crus que c'était un courrier d'Albert; je passai une robe, je descendis : cet homme, c'était M. Mansfield.

En le reconnaissant, la surprise et l'émotion m'arrachèrent un cri, et je tombai toute tremblante sur un fauteuil. Il se jeta à mes pieds, et me dit d'une voix étouffée : « Je viens de Dresde; j'ai suivi toutes les démarches de madame de Woldemar : le conseil de famille lui a remis une entière autorité sur vous; elle va venir vous enlever d'ici. En arrivant à Dresde, vous trouverez le comte Ernest qu'on attend tous les jours; on vous unira à lui malgré vous, et je ne survivrai pas à votre perte. Est-ce là ce que vous voulez, Amélie? — Quelles fâcheuses nouvelles m'apportez-vous, lui dis-je, et qu'êtes-vous devenu depuis si long-temps? — Quand je reçus la cruelle lettre que vous m'écrivîtes de Lunbourg, je m'éloignai d'un lieu où vous m'aviez accablé d'une pareille douleur,

sans avoir le courage de vous répondre. Qu'aurais-je pu vous exprimer, que des plaintes sur votre manque de foi? J'en avais le droit, peut-être, mais je ne voulais pas en user. Je vins à Dresde; le chagrin me fit tomber malade; je l'ai été long-temps, vous pouvez vous en apercevoir, en effet il était maigre et pâle. Je n'étais pas rétabli encore, lorsque j'entendis parler des desseins de madame de Woldmar. Quand j'ai su qu'ils étaient au moment de s'effectuer, j'ai surmonté ma faiblesse, et j'es suis venu jour et nuit pour vous instruire de ce qui se passe. — Que dois-je faire? interrompis-je avec inquiétude. — Amalie, reprit-il, dans trois jours il ne sera peut-être plus temps de réfléchir; votre tante sera ici, et vous ennuiera à Woldmar, sans que votre frère puisse vous défendre. Bientôt Ernest viendra vous y joindre; toute votre famille vous entourera, vous pressera; on obtiendra peut-être des ordres supérieurs auxquels vous ne pourrez résister, et, forcée à subir le joug.... — Non, non, m'écriai-je, je ne me laisserai pas réduire à cette extrémité; il n'est rien que je ne fasse pour l'éviter. — Il est un moyen, répliqua-t-il vivement, un moyen sur de vous soustraire à une autorité tyrannique, et en même temps de remplir vos serments et d'assurer le bonheur de ma vie. O mon Amalie! consentez à m'accompagner aujourd'hui à Prague; venez engager votre foi à celui qui vous a comblé toute son existence. — Que me proposez-vous? M. Mansfield? quitter cette maison, m'unir à vous sans l'aveu de mon frère? — Votre frère, Amalie, n'a d'autres droits sur vous que ceux que vous consentez à lui donner; d'ailleurs, si vous lui êtes vraiment chère, n'applaudirez-vous pas à un parti qui vous préserve du plus grand des maux? — J'ai promis à Albert de ne prendre aucun engagement avant d'avoir revu mon cousin. — Et pourquoi l'avez-vous promis, Amalie? Serait-il donc possible que vous voulussiez me sacrifier à lui? Attendez-vous, pour me rejeter, de savoir si le comte Ernest vous paraîtra moins

odieux qu'autrefois? Se pourrait-il, grand Dieu! qu'une pareille pensée fût entrée dans un cœur aussi pur? Ce n'est donc pas l'amour qui décidera de votre choix? O Amalie! pourquoi m'avez-vous abusé? Qu'est devenue la tendresse, l'incertitude, la générosité? — Mais, M. Mansfield, reprit-je, émue par ses reproches, que dira le monde d'une démarche aussi téméraire, d'un hymen conclu à mon âge, malgré ma famille?... Ma famille me maudira.... — Le monde, interrompit-il vivement, ne verra point sans admiration une jeune fille qui fut un modèle de piété filiale braver la tyrannie de parents égoïstes et injustes; il applaudira avec transport à la grandeur d'âme qui vous fera sacrifier le nom illustre d'un homme que vous n'estimez pas, pour prendre celui d'un homme dans lequel vous avez reconnu quelques vertus; et quant à votre famille, s'il était possible que, par un méprisable orgueil, elle désavouât le sang qui vous unit, parce que vous auriez plus écouté les mouvements de votre cœur que les préjugés du rang, alors l'heureux Mansfield deviendrait l'univers de la tendre Amalie; alors, plus riches de notre bonheur et de notre amour, que vos parents de leurs dignités et de leur fortune, nous fuirons leurs persécutions en Suisse; nous nous réfugierons auprès de mon oncle Grandson: il adoptera pour sa fille l'épouse d'un neveu qu'il a toujours aimé comme son fils; et, sous les auspices de cet excellent homme, nous nous aimerons en paix, n'envisageant d'autre terme à notre félicité que celui de notre amour, et à notre amour que celui de notre vie.

Que vous dirai-je, mon oncle? cette arrivée de madame de Woldmar que votre neveu affirmait, quoiqu'il fût bien éloigné d'en avoir la certitude, cet horrible mariage qu'il me montrait comme inévitable, la terreur dont il me remplissait, la force avec laquelle il me rappelait une promesse qui nous liait l'un à l'autre, son serment de ne pas survivre à un refus, la passion qui l'animait, l'espoir qu'il avait et que je partageais du

pardon de mon frère, enfin mon propre penchant qui me parlait en sa faveur, tout se réunit pour précipiter ma résolution; et, à dix-sept ans, sans expérience, sans conseil, sans protecteur, sans prendre un seul jour pour réfléchir, au milieu du trouble, de l'effroi et de la séduction, je décidai en un moment du sort de ma vie entière.

Le jour même je partis pour Prague; le lendemain au soir nous étions unis. Je t'écrivis aussitôt à mon frère, en lui développant les motifs qui m'avaient poussée à cette démarche: il demeura long-temps à me répondre, et son silence commençait à me livrer au désespoir, lorsque je reçus enfin la lettre suivante:

ALBERT A AMÉLIE.

« Imprudente, qu'as-tu fait? Tu t'es engagée sans mon avis; tu as pu croire que, tandis que j'existe, il y aurait une puissance au monde qui pourrit l'arracher à ton frère? Je ne doute pas qu'en te parlant de la décision du conseil de famille, M. Mansfield n'ait été lui-même dans l'erreur. Il est des torts dont je ne supposerais jamais coupable celui qui est maintenant l'époux d'Amélie; mais vous vous êtes trompés tous deux: loin que les efforts de madame de Woldemar l'eussent emporté sur mon zèle, le conseil de famille, après m'avoir honoré des témoignages d'estime les plus flatteurs, venait de confirmer mes droits sur ma sœur, lorsque la lettre m'est parvenue..... Tu dois croire qu'en apprenant cette nouvelle la famille a été furieuse, et qu'un orage terrible va éclater contre toi. Je reste ici pour le conjurer et te défendre; tu connais nos lois: madame de Woldemar les fera toutes valoir, et par son crédit ajoutera même, si elle le peut, à leur rigueur. Reste dans ma terre avec ton époux,

c'est une retraite sûre où vous serez tous deux à l'abri du mal qu'on voudra vous faire.

« Quand je ne te serai plus utile ici, Amélie, j'irai te joindre, et tâcher, par mon amitié, de te rendre cette paix dont je crains bien que tu ne te sois privée pour toujours. »

Malgré la douceur de cette lettre, je démêlai facilement que le mécontentement de mon frère était bien plus grand qu'il ne l'exprimait; mais j'espérai que les vertus de M. Mansfield le réconcilieraient avec mon mariage; et, sans me permettre un regret sur le passé, ni un soupçon sur la franchise de mon époux, je revins avec celui-ci dans la terre d'Albert; et, pendant six mois que nous y passâmes tête à tête, son amour paraissait si tendre, et j'étais si occupée de son bonheur, que, malgré la sauvage aptitude de ce séjour, les heures s'écoulaient rapidement: je me trouvais heureuse, et me croyais destinée à l'être toujours.

Pendant cet intervalle, les lettres d'Albert étaient fréquentes, mais courtes; il me parlait toujours de son amitié, et point de ses dévotions avec mes proches. Quand je le pressais de s'expliquer là-dessus, il me répondait seulement que je devais être tranquille. Hélas! tandis que, par mon hymen, je venais de blesser la fierté et de détruire le bonheur de cet excellent frère, dévoué à mes seuls intérêts, il me défendait avec une telle chaleur, qu'il se brouilla sans retour avec madame de Woldemar, et que tous nos parents eussent suivi cet exemple, sans le respect et l'amour que commandait son généreux caractère. Madame de Woldemar voulait me traduire devant les tribunaux, pour faire casser mon mariage: Albert, par sa fermeté, me sauva de cet affront, et, à sa prière, Blanche usa de l'ascendant qu'elle a sur son père pour l'empêcher de se liquer contre moi avec tous nos parents que madame de Woldemar avait réussi à mettre de son parti.

Cependant M. Mansfield commença

« La noblesse de Rome ne souffre pas les moindres...  
 « Mais, quelquefois elle ne se contente pas de la...  
 « poudre par le corps et le retranchement du corps, il...  
 « est des familles qui ont pourvu ces sortes de com...  
 « plices jusqu'à la mort. (Art. 600, H. ...  
 « tome 615).

bientôt à s'ennuyer de la profonde retraite où nous vivions; il avait passé toute sa vie dans le tumulte du monde, et il ne pouvait s'en passer. Vers le milieu de l'hiver, il me proposa de venir quelque temps à Prague avec lui. Je cédai à ses desirs, et je m'en repentis bientôt : la noblesse de cette ville, aussi vaine que celle de Saxe, avait vu mon mariage du même oeil; les maisons qui m'avaient accueillie avec le plus d'empressement, lorsque j'étais venue en Bohême l'année d'avant, me repoussèrent maintenant avec un dessein si insultant, que je n'osai plus me montrer, et que je conjurai M. Mansfield de me ramener dans la solitude que je n'avais quittée que par complaisance pour lui. Il était loin de trouver à Prague les mêmes désagréments que moi; car cette noblesse si fière, qui se croyait le droit de m'accabler de mépris parce que j'étais sortie de son rang, ne voyant dans mon époux qu'un poète distingué, le recherchait avec une sorte d'engouement, et lui prodiguait les éloges les plus flatteurs. Hélas ! mon oncle, combien dans ce temps j'ai connu de femmes qui ne daignaient pas me regarder, parce que j'avais fait mon époux de celui dont elles s'efforçaient chaque jour de faire leur amant !

Cependant, malgré tous les charmes dont on l'entourait, M. Mansfield n'hésita point à partir avec moi. Peu de temps après je donnai le jour à Eugène. Ce nouveau lien causa des transports de joie à mon époux; et pendant quelque temps il aimait son enfant à un tel excès, qu'il ne pouvait le quitter ni jour ni nuit; mais il se fatigua bientôt de ces soins. Troublé dans son sommeil et dans ses compositions par les cris de son fils, ennuye de m'en voir toujours occupée, il me montra le desir d'aller passer quelques jours à Prague; je ne m'opposai point à ce qu'il le satisfît : son bonheur m'était si cher, que je ne songeois pas même à me plaindre de ce qu'il l'allait chercher loin de moi.

Le retour de M. Mansfield fut très-

prompt; mais, quinze jours après il me quitta encore, et peu à peu ses voyages devinrent si fréquents, que j'étais toujours presque seule : me reposant sur sa foi avec la confiance de la première jeunesse, je souffrais de sa froideur sans y croire; et l'idée qu'on pouvait cesser d'aimer m'étant si étrangère, que de toutes celles qui me vinrent dans l'esprit pour expliquer la conduite de mon époux, ce fut la dernière qui se présenta; mais, si elle fut lente à entrer dans mon cœur, elle y jeta de si profondes racines, qu'elle n'en sortit plus. Il avait fallu l'évidence pour m'y faire croire : une lettre, perdue par négligence, surprise par hasard, m'avait révélé mon malheur. A l'instant où je reçus cette funeste lumière, je dis un éternel adieu au bonheur, trop sûre qu'il est à jamais perdu pour celle qui a appris que c'est un bien qu'on peut perdre.

Je devrai ma peine en silence; je ne me permis aucun reproche; je ne cherchai point à reconquérir un état dont le retour ne pouvait plus me paraître heureux; je ne devrai même pas redevenir l'objet d'une préférence qui, toujours mêlée de crainte, ne pouvait plus donner de bonheur : séparée de mon frère, haine de ma famille, abandonnée de mon époux, je dépérissais de jour en jour. Loin de trouver une consolation près du berceau de mon fils, sa vue envenimait ma blessure; le souvenir de l'avoir aimée avec M. Mansfield augmentait le tourment de l'aimer seule, et ses caresses, ses sourires, qui me remplissaient jadis d'une si douce joie, maintenant me déchiraient l'âme. O Mansfield ! volage Mansfield ! tandis que tes talents te rendaient l'idole de toutes les femmes, qu'enivre de leurs vœux, emporté par le tourbillon des passions, tu oubliais que tu avais juré de m'aimer que moi, isolée dans ma retraite, je pleurais en secret, en demandant au ciel la fin d'une vie dont ton inconstance m'avait fait un supplice.

Depuis six mois votre neveu ne m'a-



crivait même plus, lorsque je reçus une lettre d'une main inconnue, qui m'apprenait que M. Mansfield s'était battu avec un officier russe pour une cantatrice dont ils étaient amoureux l'un et l'autre; que mon mari avait été dangereusement blessé, et qu'il demandait à me voir avant de mourir. Je partis sur-le-champ, je voyageai toute la nuit; et, le lendemain au soir, quand j'arrivai à Prague, il n'existait plus.

En apprenant cette nouvelle je perdis connaissance: je nourrissais encore, le lait passa dans le sang, et le frère se déclara. Aussitôt que mon frère fut instruit de cet événement, il accourut près de moi: ses soins et ma jeunesse triomphèrent bientôt de mon mal. Aussitôt que je pus supporter la voiture, il m'emmena à Dresde, où je pouvais demeurer sans crainte depuis que la mort de M. Mansfield, sans avoir adouci la haine que me portait madame de Woldemar, avait détruit l'objet de ses persécutions.

Depuis trois ans, mon oncle, je vis à Dresde dans la plus profonde obscurité, rebutée par mes parents, n'ayant pu voir Blanche qu'une seule fois, aimée du seul Albert, et pleurant encore un époux dont les brillantes qualités avaient peut-être plus séduit que touché mon cœur.

Flettrie par la douleur, éclairée par l'expérience, détrompée de l'amour, je ne desire plus que la solitude, la paix et l'amitié. Vous m'ouvrez vos bras, mon oncle, je m'y jette avec transport; sauvez-moi d'un monde qui, loin d'être touché de mes peines, se plaît à répéter que je les ai méritées: j'ai l'aveu d'Albert, je m'éloignerai de lui, et le ciel sait ce qu'il m'en coûte; mais mon absence lui rendra peut-être le bien que je lui ai ravi. La protection qu'il m'accorde est un tort que notre famille ne peut lui pardonner, et je me flatte que, quand le baron et la baronne de Geysa ne verront plus auprès d'eux l'infortunée dont le mariage les a si vivement offensés; quand ils commenceront à m'oublier, et qu'indignes d'apprécier le cœur de mon

frère, ils croiront qu'il m'a oubliée comme eux, alors ils céderont peut-être aux prières de Blanche; et, en lui donnant le titre de comtesse de Lunebourg, sans doute elle portera un assez beau nom pour qu'ils ne croient point devoir se repentir d'avoir préféré le bonheur de leur fille unique au nom plus illustre que l'hymen d'Ernest lui donnerait. Oui, je suis décidée à m'éloigner d'Albert, et, dusse-je ne le revoir jamais, puisque son intérêt demande ce sacrifice, je ne dois pas hésiter à le faire. Ah! quand je lui donnerais ma vie, je serais encore redevable envers lui. Ne m'a-t-il pas sacrifié son amour? Je m'éloignerai de Blanche, dont la constante amitié ne s'est point démentie pendant mes adversités, et qui, pour devenir l'heureuse épouse d'Albert, aura sans doute le courage de rejeter l'odieuse main d'Ernest, d'Ernest, la cause de toutes mes infortunes, l'objet de mon aversion, qui, par l'effroi d'être à lui, m'a précipitée malgré moi entre les bras d'un autre, et est parvenu ainsi à accomplir l'arrêt qui, dès le berceau, l'avait rendu maître de ma destinée.

## LETTRE V.

M. GRANDSON A AMÉLIE.

Dollsburom, 22 mai.

Je vous avais écrit, ma chère nièce, que j'étais disposé à vous aimer, et que je voulais vous faire du bien; mais, depuis que j'ai lu le récit que vous m'avez adressé, tout mon cœur vous est dévoué, et je ne respire plus qu'après votre arrivée. Venez, hâtez-vous, ma chère nièce, quittez une famille ingrate, oubliez un pays où vous fûtes si malheureuse, n'emportez d'autre souvenir que celui de votre frère. Voilà un digne homme! Nous en parlerons souvent, vous reviendrez tant qu'il vous plaira sur ce sujet, je vous écouterai toujours avec plaisir; c'est une chose si belle et si rare que la bonté, qu'on ne doit jamais se lasser de s'en entretenir.

Ce Mansfield était un étourdi, un

mauvais sujet, indigne du bien que vous lui avez accordé, et qui ne mérite pas que vous pleuriez encore sa perte. A votre âge, ma chère Amélie, on peut tout espérer de l'avenir : le temps efface bien des peines qu'on croyait éternelles, et vous serez encore jeune, que vous aurez oublié les vôtres; le ciel est juste, et il vous donnera enfin le bonheur que vous méritez à tant de titres. Que savons-nous? il vous attend peut-être dans nos montagnes. Si je puis vous le procurer, ma chère nièce, il ne me restera plus de desirs à former; et, en vous voyant heureuse, le soir de ma vie me semblera préférable aux bruyants plaisirs de ma jeunesse.

J'ai instruit tous mes amis, tous mes gens, que la maîtresse de ma maison allait arriver; cette nouvelle a causé une allégresse générale, et ce sera un jour de fête que celui où vous entrerez chez moi : il le sera surtout pour le cœur de votre pauvre oncle, qui palpite de joie à l'idée de vous voir, et qui vous attend avec la tendre impatience d'un père.

## LETTRE VI.

AMÉLIE A ALBERT

Dresde, 14 juin, dimanche.

Mon Albert, en vain j'ai voulu t'obéir et tâcher de calmer ma peine : depuis deux heures que tu es parti, je n'ai pu que pleurer. O mon frère! mon seul ami! mon unique appui! à la veille d'une si longue séparation, puis-je espérer ni repos ni sommeil? Quand j'entends encore l'expression de ton amitié, que je vois la place où tu étais assis, et sur cette table où j'écris la tienne récente de tes larmes; quand je songe que je t'ai quitté, que demain, qu'après-demain, que les jours suivants je ne te verrai point, et que ce sacrifice, c'est moi qui me le suis imposé, mon esprit se trouble, mon cœur se déchire, et je me demande comment est-il possible que j'aie pu vouloir m'accabler moi-même d'une pareille douleur. Cher Albert! ah! laisse-moi croire, laisse-moi me persuader

que mon absence te sera utile, et qu'enfin il m'est aussi permis de faire quelque chose pour ton bonheur. Je sais bien que mon intérêt seul devrait m'engager à vivre loin de Dresde; mais ce n'est qu'en pensant au t'en que je pourrai avoir la force de partir. Depuis deux heures, j'ai été tenter vingt fois de contraindre les chevaux, d'écriture à mon oncle de ne plus m'attendre, et, aux premiers rayons du jour, d'aller me jeter dans tes bras pour ne te quitter de ma vie. J'avais beau me représenter les insultes de ma famille, l'humiliation où je vis, le danger d'élever mon fils dans un pays où on lui apprendra à mépriser le nom de son père, et peut-être la mère qui le lui a donné : toutes ces peines s'effaçaient devant celle de ne plus te voir. Si j'ai persisté, si je persiste encore dans ma résolution, c'est pour ne pas être plus long-temps un sujet de discord entre toi et ma famille, et un obstacle à ton bonheur. En vain ton amitié se refuse à croire et cherche à me persuader que ma présence ne te nuit pas, ne sais-je pas que plus d'une fois ton cœur, fier et généreux, a repoussé si vivement les traits dont on m'accablait, que c'est là le motif qui t'a interdit la maison de madame de Woldenar, et que le baron de Gressa eût suivi son exemple, si l'ascendant et la tendresse de Blanche n'eussent empêché une rupture qui m'eût dévouée à des remords éternels? Mon frère, je ne t'ai déjà que trop coûté! N'est-ce pas moi qui, par mon imprudence, t'ai exposé à perdre la femme que ton cœur a choisie? Pour me punir, je me condamne à ne plus te voir : je sais bien que je ne répare pas ma faute par ce sacrifice; mais, si tu en connais un plus grand, nomme-le : je suis prête à le faire..... O mon Albert! lorsque, après m'avoir embrassé ce soir, tu t'es arraché de mes bras, que tu t'es éloigné, que j'ai cessé de t'entendre, que je me suis vue seule au monde, que j'ai senti qu'en renonçant à toi je perdais l'unique bien qui m'attache à la terre, je

l'assure qu'en te donnant ma vie j'aurais moins fait qu'en te donnant adieu.

Déjà le jour commence à paraître; j'entends du bruit dans la maison, le départ s'apprête, il faut subir sa destinée, il faut partir. O mon frère! toi, dont les traits et les vertus m'offraient sans cesse la vivante image du père le plus cher, je te reverrai sans doute dans ces montagnes où je me retire, tu viendras retrouver ta première amie, et lui ramener de beaux jours. Mais, quand je m'éloigne de ma terre natale, avant de l'abandonner pour toujours, n'irai-je pas revoir le tombeau de mon père, et lui dire un dernier adieu? Parce que sa cendre repose à Woldemar, ne pourrai-je l'arroger encore une fois de mes larmes? Ma tante, il est vrai, m'a détournée l'entrée de sa maison, et m'en ferait chasser honteusement si elle m'y surprenait, mais la pitié filiale m'élève au-dessus de cette crainte, et j'ose croire que mon frère ne blâmera pas mon courage.

## LETTRE VII.

AMÉLIE A ALBERT.

25 juin, au soir.

J'ai exécuté heureusement mon dessein, Albert; sans doute l'ange de mon père me protégeait dans cette difficile entreprise. A une demi-lieue de Woldemar, j'ai fait arrêter ma voiture, j'ai laissé mon fils entre les mains de sa bonne, et vers le soir j'ai pris le chemin de ce château que je quittai il y a six ans avec ma tante, de ce château où j'étais reçue comme sa fille, et que j'avais été destinée à posséder un jour. Maintenant, pour y rentrer, il a fallu attendre la nuit, me déguiser, et ne me montrer qu'en vieux régisseur. Hélas! ce pauvre Guillaume, quand il m'a reconnue, il a poussé un cri de surprise et de joie; il aurait voulu appeler tout le village pour célébrer mon arrivée, et en même temps il regardait autour de lui avec effroi, comme craignant que le moindre bruit ne dévoilât à ma tante que

j'étais si près d'elle. Ce n'est qu'avec peine qu'il a consenti à m'ouvrir le caveau funèbre qui renferme la cendre de nos ancêtres; il tremblait d'enfreindre les ordres rigoureux que madame de Woldemar a donnés contre moi; mais il n'a pu résister à mes prières, et surtout à l'idée qu'il me parlait pour la dernière fois. En me conduisant il pleurait: « Hélas! me disait-il, ce n'est pas ainsi que nous avons coutume de vous recevoir jadis quand vous veniez parmi nous: tout le village était en fête; on illuminait le château, madame la baronne ne se possédait pas de joie; nul lieu qu'à présent, si elle vous savait ici. Dieu sait!.... » Il s'est interrompu en levant les mains au ciel. Je n'ai que trop compris ce qu'il voulait dire, et j'ai marché plus doucement, en jetant les yeux de tous côtés avec une sorte de terreur. Bientôt nous sommes arrivés à la chapelle du château. Après avoir descendu les marches qui conduisent au lieu funèbre où mon cœur m'appelait, Guillaume m'a ouvert la porte, je suis entrée..... O mon Albert! à l'aspect de tous ces tombeaux, de celui de mon grand-père surtout, élevé au-dessus des autres comme pour dominer encore, j'ai été frappée plus vivement que jamais du néant de la naissance et des brevités de la vie: c'est ici que ce mortel, si fier de ses ancêtres, a été forcé d'abandonner ses prétentions hautesaines; mais le mort qu'il a fait lui survit; et, tandis qu'il dort en paix, les ordres de son orgueil jettent la discorde dans sa famille et le trouble dans sa vie. Ce n'est pas ainsi, ô mon excellent père! que vous avez marqué votre passage sur cette terre; et là où vous n'exercâtes que des vertus douces et bienfaisantes, vous n'avez dû laisser que des souvenirs de reconnaissance et d'amour. Ah! si la vue de votre fille en pleurs n'empoisonne pas la félicité dont un Dieu juste a dû récompenser votre vie, contemplez-la prosternée sur la pierre qui vous couvre, l'entourant de ses bras, la baignant de ses larmes, vous demander des vertus pour

son fils, du bonheur pour Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, bientôt une place auprès de vous.

Il était si tard quand je suis sortie du château, que Guillaume n'a pas voulu me laisser aller seule; il m'a fait sortir par une des portes du parc qui conduit directement au village où j'avais laissé mon fils. La lune éclairait tous les objets; j'ai aperçu le bosquet que ma tante nommait autrefois le bosquet d'Amélie. Tu sais qu'elle y avait fait planter un tilleul le jour de ma naissance: les petits lilas dont je l'avais entouré moi-même, il y a six ans, étaient maintenant hauts, épais et couverts de fleurs. « Comment ma tante a-t-elle laissé subsister ce bosquet? ai-je demandé. — Madame la baronne avait bien donné l'ordre qu'on l'arrachât; mais, comme elle ne vient jamais se promener de ce côté, nous avons cru pouvoir le conserver.... D'ailleurs, lequel d'entre nous aurait eu le courage d'y porter le premier coup? nous que vous comblez de vos bienfaits, que nous avons vue au berceau, que nous cherissons?..... Pour abattre le bosquet d'Amélie, il aurait fallu faire venir des ouvriers de bien loin: on n'en aurait pas trouvé à Woldemar. » J'ai serré la main de ce bon serviteur en pleurant, et puis je me suis approchée pour prendre une branche de lilas. « C'est la dernière que je cueillerai à mon bosquet, Guillaume. » Le pauvre homme sanglotait. « Hélas! je me flattais de mourir près de vous, m'a-t-il dit: voyez-vous là-bas ces deux marronniers? quand vous ne marcherez pas encore, je vous y portais dans mes bras avec le petit Ernest. Chers enfants, disais-je, je vous soutiens à présent que vous êtes petits; mais, quand je serai vieux, vous me protégerez tous deux. Si depuis le comte Ernest n'a pas été tel que nous l'aurions désiré, nous pensions à vous, et nous étions consolés. — Mon cher Guillaume, ma tante est généreuse; son fils lui ressemblera. — Ah! je crois bien, a-t-il interrompu, qu'ainsi que sa mère, M. le comte ne nous laissera manquer de rien;

mais vous, vous nous aimiez. — Guillaume, me suis-je écriée, ne me montrez pas tant d'affection, vous me donneriez trop de regrets. » Il s'est tu, et nous avons marché en silence. En sortant du parc il a failli passer devant l'église de la paroisse. Guillaume s'est encore arrêté. « Voilà où vous deviez être mariée: quelle fête! quel jour! Au lieu de la joie que j'attendais, j'ai vu ôter du bandeau de la famille le siège que vous avez coutume d'occuper; j'ai vu brûler votre beau portrait qui ornait si bien la grande salle basse; enfin on a effacé votre nom du grand arbre généalogique de la famille, tant madame la baronne est oppressée d'eloigner d'elle tout ce qui peut lui rappeler votre existence. — Hélas! je souhaite que mon exil la satisfasse; car, malgré sa haine, je l'aime toujours. Mon cher Guillaume, ayez pitié en tombant à genoux devant l'église, si un jour elle vous parle de moi, dites-lui que je n'ai jamais cessé de la respecter, que vous m'avez vue ici faisant des vœux pour elle, et demandant au ciel que son fils la dédommage de tout le mal que je lui ai fait. » Il m'a relevée, tout ensu, en disant qu'il aurait souhaité que ma tante m'eût entendue, car alors elle n'aurait pas pu s'empêcher de me pardonner. « Ah! Guillaume! vous la connaissez mal, je crains bien qu'elle n'emporte sa haine au tombeau. — S'il est ainsi, a repris le bon homme, que Dieu puisse avoir pour elle plus de miséricorde qu'elle n'en aura eu pour vous. » J'ai joint mes prières aux siennes, et nous avons poursuivi notre chemin. Il était plus de minuit quand nous sommes arrivés à mon auberge. Guillaume y a passé la nuit; et ce matin, comme je me préparais à partir, il est venu prendre congé de moi, et je suis montée dans ma chaise. Après une heure de marche, nous sommes parvenus à une hauteur d'où on découvre toute la ville de Dresde; sans doute je la revais pour la dernière fois. J'ai mis pied à terre pour mieux la voir; elle me sera toujours bien chère: n'est-ce pas là où j'ai commencé à l'ai-

sûr? n'est-ce pas là où je te laisse! Hélas! tandis que, plongée dans les plus tristes réflexions, je parcourais en frémissant l'espace qui me sépare déjà de toi, et que je disais un éternel adieu à ma patrie, le soleil brillait du plus pur éclat, les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, mon fils jouait à mes côtés, et tout autour de moi semblait ignorer qu'il y eût des cœurs destinés à souffrir toute leur vie.

LETTRE VIII.

ANÉLIE A ALBERT.

Mansfield, 15 juin.

J'ai passé aujourd'hui les affreux précipices qui séparent la Saxe de la Bohême, et demain mes yeux ne verront plus ma terre natale; mais ce n'est pas elle que je regrette: partout où je serais avec toi je me croirais dans ma patrie: je serai étrangère partout où tu ne seras pas. Cher Albert, pardonne à la faiblesse d'un cœur si triste de tout ce qu'il laisse, de tout ce qu'il perd. Hélas! en te quittant, quel ami me consolera? quelle main essuiera mes larmes? quelle autre voix que la sienne saura pénétrer dans mon cœur pour y adoucir le cruel remords d'avoir détruit le bonheur de ta vie!..... Je pensais à tout cela ce soir en côtoyant le bord de l'Elbe; le chemin était si étroit, que je ne voyais pas un pouce de terrain entre les roues de la voiture et le précipice: ah! si je n'avais pas tenu mon fils entre mes bras, c'eût été trop encore..... Mais pardonne; je ne veux point t'affliger par mes tristes pensées, et je te promets de faire tous mes efforts pour les écarter; mais promets-moi aussi, mon ami, de ne plus essayer de me réconcilier avec mon sort. Si j'ai supporté l'inconstance et la mort de mon époux, et que mon courage m'abandonne devant l'idée d'avoir troublé ta vie, c'est qu'il est possible de se résigner au mal qu'on souffre, mais jamais à celui qu'on cause; et, jusqu'à ce que je l'aie vu heureux, n'espère pas me voir goûter un moment de joie.

Dis à cette charmante Blanche, de qui dépend notre sort à tous deux, combien il m'en a coûté pour partir de Dresde sans lui avoir dit adieu. Quoique bien sûr qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement qu'elle a pour toi, j'aurais voulu lui recommander encore une fois ton bonheur; j'aurais voulu lui répéter qu'en résistant à sa famille pour se conserver à toi, elle ne perdait que sa fortune, et non l'estime de ses parents et de ses amis; car quel choix plus honorable pourraient-ils faire pour elle? Mais, hélas! ma conduite passée me permet-elle de prétendre guider personne? Je le sens, tels sages que puissent être mes conseils, Blanche doit avoir la prudence de s'en défier. Hélas! celle qui les donne a été si imprudente et si faible, qu'elle a perdu le droit d'éclairer ses amis, et que la raison même, en passant par sa bouche, doit être sans autorité.

LETTRE IX.

ANÉLIE A ALBERT.

De château de Simmeren, 1<sup>er</sup> juillet.

La date de ma lettre t'étonnera sans doute. La sauvage Anélie, l'obscure madame Mansfield, chez la comtesse de Simmeren! Par quel hasard? ou plutôt par quel prodige? Un événement bien simple a causé cette rencontre. Hier, m'étant arrêtée à Kempten pour coucher, et n'ayant point trouvé de lit pour mon fils dans l'auberge où j'étais, j'en ai envoyé chercher dans la ferme la plus voisine, qui dépend de la terre de Simmeren. La comtesse, qui se promène souvent dans son domaine, et qui ne dédaigne pas de visiter ses fermiers, était en ce moment dans la maison où mon commissionnaire se présentait. Un mouvement de curiosité lui ayant fait demander quels étaient les voyageurs qui désiraient du lait, au nom de madame Mansfield, elle a témoigné une grande surprise, et toute parente qu'elle est de la sœur baronne de Woldemar, elle s'est hâtée de venir dans mon auberge réclamer le droit de me donner

l'hospitalité en faveur des liens qui unissent nos familles. Accoutumée à me voir rejeter par tous mes parents, j'ai été d'autant plus sensible à l'accueil de madame de Summeren, qu'elle ne connaissait de moi que mon mariage, et que ce mariage lui avait été appris par madame de Woldemar. Cependant, sa réputation m'ayant fait réfléchir qu'il pouvait y avoir plus de desir de s'amuser que d'intérêt dans son invitation, j'hésitais à l'accepter, lorsqu'elle m'a dit en souriant : « Prenez garde à ce que vous allez faire : dans votre situation, un refus marquerait trop d'orgueil, et vous ne devez pas livrer votre âme à un vice qui vous a fait tant de mal. Allons, allons, ma jolte cousine, suivez une parente dont la vieille expérience lui a trop bien fait connaître le monde et ses erreurs pour ne pas pardonner aux douces faiblesses d'amour, et excuser les femmes que leur cœur égare. Vous amâtes, et on vous séduisit; vous fûtes trompée, et vous vous repentez; tout cela est dans l'ordre, et nous sommes du même sang : que votre famille vous reme si elle veut, moi je vous adopte. » Le ton moitié plaisant, moitié sérieux dont tout cela fut dit, me laissant encore dans l'indécision, lorsque la comtesse, me prenant par le bras d'un air de bonhomme, ajouta : « Puisqu'il est décidé que vous viendrez avec moi, ayez l'air, du moins, de faire les choses de bonne grâce, et préparez-vous à me raconter tout ce qui vous est arrivé. A mon âge, on ne vit plus que de souvenirs; et après le plaisir de parler de ses aventures, il n'y en a point de plus grand que d'écouter celles des autres. »

Je n'ai pas résisté plus longtemps : malgré l'air un peu moqueur de madame de Summeren, il y a dans son accent et ses manières quelque chose de si engageant et de si tendre, qu'il faut toujours finir par faire ce qu'elle veut. Pendant la soirée, elle a beaucoup caressé mon âme. « Il n'a rien de roturier dans les traits, m'a-t-elle dit, et je crois qu'il n'aura rien que de noble dans l'âme :

alors, que lui manquera-t-il pour être l'égal de ses ancêtres? quelques lettres diversement arrangées. Assurément, ma cousine de Woldemar est une femme de beaucoup d'esprit; mais elle n'a pas le sens commun; elle vous rejette, et n'a toujours accueilli; quelle injustice! Ah! si vous connaissiez les aventures de ma jeunesse, vous verriez le cas qu'en doit faire de l'opinion du monde et du jugement des hommes! En jour je me réserve le plaisir de vous les apprendre. »

Pour peu que je l'eusse pressée, ce jour eût été à l'instant même, mais j'avais besoin de repos, et madame de Summeren, qui s'en est aperçue, ne m'a permis de me retirer dans mon appartement qu'après avoir obtenu ma parole de prolonger d'une semaine entière mon séjour chez elle.

## LETTRE X.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Summeren. 4 janvier.

Madame de Summeren n'a pas pu remettre plus long-temps le plaisir de me parler d'elle; et hier au soir, quand mon fils a été couché, elle a commencé le récit de son histoire, qui a duré une partie de la nuit, et qui m'a singulièrement intéressée, quoique sans doute l'héroïne soit très-loin d'être exempte de blâme. Tu te rappelles bien avoir entendu dire à mon père que madame de Summeren avait été mariée à un des pairs riches seigneurs de Souabe; mais nous ignorions que ce fût malgré elle, et par le despotisme de mon grand-père, son oncle maternel. « J'ai dû tous mes chagrins à son orgueil, m'a-t-elle dit, et cette ressemblance entre votre sœur et le mien m'a donné de tout temps une forte prédilection pour vous. » En l'entendant, Albert, je pensais à l'effrayante puissance de cette vanité qui a su faire le malheur de madame de Summeren et le mien, malgré l'espace de trente années qui séparent nos deux naissances. La comtesse a continué ainsi : « L'année avant mon mariage, ma chère Amélie, je ce-



# Madame de M... A. ink 98

MARIE MANSFIELD.

del, par timidité, aux ordres qu'on me donna; mais mon cœur s'embarrassa peu de mes nouveaux serments, et fidèle aux premiers, il continua d'aimer l'objet qui l'avait charmé. Durant une longue absence de quelques jours, je me séparai de la B... et ne pus que tenter à un vie, et j'aurais pris ce parti infailiblement, si madame de Woldamer n'était venue me sauver de la mort et de la fureur d'un époux outragé. Par ses soins, je donnai secrètement la main à une fille qu'elle fit passer aux environs de Danemark comme un orphelin; et six ans après, lors de la naissance d'Érnest, elle le fit venir chez elle, et l'adopta pour servir de compagnon et d'écuyer à son fils: depuis près de dix ans ils voyagent ensemble; et vous avez sans doute entendu parler d'Adolphe de Ralsbourg. — En effet, Albert, je me souviens de l'avoir vu dans mon enfance, et il me semble même que toi, dont l'âge te permettait de mieux juger, tu estimais son caractère infiniment plus que celui d'Ernest, ce qui, à la vérité, n'est pas un grand éloge. — La profonde reconnaissance que je dois à madame de Woldamer, a continué la comtesse, est la seule cause qui m'a empêché de vous défendre énergiquement lors de votre mariage; car, malgré l'aspect de fureur avec laquelle elle vous accusait, je n'ai jamais vu dans votre conduite que de l'imprudence, et cette générosité romanesque que M. Jeune prenait à sa cause pour le hérosisme. — Ah! je conviens, si je répris un soupirant, que l'amour m'a étrangement égarée. — L'amour, Amélie! de bonne foi, croyez-vous avoir eu une véritable passion pour M. Mansfield? — Si je le disais madame! Eh! quelle serait mon excuse si je n'avais pas celle-ci? — La comtesse a souri. — Il y a encore bien de l'émotion dans cette jeune tête, m'a-t-elle dit, mais cela doit être ainsi; elle est de votre âge; je ne saurais point de la détruire: le temps seul le peut; c'est son affaire. Nous verrons si après quelques années, peut-être quelques mois de sé-

jour en Suisse, un nouvel amour ne vous apprendra pas que celui que vous aviez inspiré M. Mansfield n'était qu'un nom; que vous vous étiez mépris, et que vous étiez trop jeune pour aimer. — Ah! madame! que dites-vous? Qui, moi, j'aimerais encore? — Oui; voilà bien de quoi vous récrier! Aimer encore! quel prodige à votre âge! Ma chère enfant, n'est-elle ajoutée d'un ton plus bas, et comme jouissant de la confiance qu'elle me faisait, un cœur de femme ne peut répondre de son indifférence. — Puisqu'elle a depuis l'amour en la goûtant, comme moi, jusqu'aux approches de la vieillesse, Je vous dirai en grand secret (parce que c'est une vérité qu'il n'est pas bon de répandre) que l'amour ne se quitte jamais qu'il est libre, et qu'il n'en est point qui puisse résister au mariage, et que si je redevenais jeune, l'homme dont je regrettais le plus être aimée est celui que j'aimerais le moins. Quand j'ai perdu mon amant, ma beauté était passée depuis long-temps, et pourtant il m'aimait toujours; peut-être s'il vivait encore, malgré mes rides et mes cheveux gris, lui paraîtrais-je plus belle que vous-mêmes; c'est une illusion, rien ne peut me l'arracher, et je la nourrirai jusqu'au tombeau. — En parlant ainsi, madame de Simmeren paraissait tranquille et satisfaite, tandis que je me sentais inquiète et agitée. O Albert! s'il était vrai, si le mariage étouffait l'amour, si Mansfield n'avait cessé de m'aimer que parce que je ne pouvais cesser d'être à lui! Mon tendre frère, cette idée, qui ne s'était point encore présentée à mon esprit, histoire, les réflexions de madame de Simmeren m'ont livrée, je l'avoue, à la plus cruelle des incertitudes, au doute de la vertu. Cette femme trahit ses devoirs, et fut heureuse: elle sacrifia l'honnêteté à l'amour, et fut constamment aimée: punition du vice, récompense de la sagesse, où donc êtes-vous? Ah! j'ai doute ce n'est pas sur la terre, et je sens bien que c'est ailleurs qu'il faut vous chercher.

## LETTRE XI.

AMÉLIE A ALBERT.

Au château de Summeren, 10 juillet.

Ce soir, en causant avec madame de Summeren sur quelques détails de sa vie, qui lui étoient échappés dans nos autres conversations, elle m'a appris que M. de Summeren étoit un officier général qui commandait en Hongrie dans la dernière guerre; qu'ayant été tué à la tête de ses troupes avant d'avoir pu faire aucune disposition en faveur de sa veuve, qu'il laissait sans enfants, toute sa fortune étoit passée à des parents éloignés; qu'elle n'avait eu pour son partage que la jouissance de la terre de Summeren, et que cette propriété, quoique vaste, étoit d'un si faible revenu, à cause des forêts et des bruyères qui la composent presque en totalité, que, sans les dons de madame de Woldemar, elle n'aurait pas eu de quoi subvenir aux dépenses qu'Adolphe est obligé de faire comme le compagnon et l'ami d'Ernest. C'est donc à madame de Woldemar qu'elle doit son honneur, sa vie, et l'existence de son fils; et, pour l'avancement de celui-ci, quand il reviendra à Dresde, c'est encore sur sa protection qu'elle compte. De si nobles procédés ne m'ont point étonnée, je sais que ma tante a toujours regardé la générosité comme un des premiers devoirs de son rang; mais ce qui m'a touchée, c'est le mystère dont elle a entouré ses bienfaits. Jusqu'à présent j'avais toujours ignoré que ses relations avec madame de Summeren fussent de cette nature; je crois même qu'elle ne l'a jamais confié à personne de la famille, et j'aime bien que ce secret, qui est un bienfait, ne m'ait été révélé que par celle qui en est l'objet. Comme je parlais de la bonté de ma tante avec attendrissement, madame de Summeren m'a serré la main en disant : « Quel dommage qu'il n'y ait pas dans le cœur de madame de Woldemar autant d'indulgence que dans le vôtre, et qu'elle ne

puisse pas oublier une erreur ! vous pourriez être heureuses encore toutes les deux. — Eh ! madame, si je n'y suis, pourquoi ma tante ne le serait-elle pas ? son fils va revenir; on dit que son caractère n'est plus le même, que, grâce aux conseils et à l'amitié de M. de Reinsberg, il s'est fait en lui les changements les plus favorables. Ce retour comblera tous les vœux de sa mère, et alors le souvenir de celle qui l'a tant offensé ne pourra pas troubler son bonheur. — Et quand il faudra qu'elle choisisse une épouse pour son fils, croyez-vous qu'elle puisse s'empêcher de penser à celle qui lui fut destinée ? et cette comparaison lui permettra-t-elle d'en trouver jamais une assez aimable ? — Ah ! madame ! ma tante ne me voit point avec tant de bienveillance : elle me hait trop pour me regretter. Tenez, Amélie, a-t-elle répondu en ouvrant son bureau, voici une lettre de madame de Woldemar qui répandra probablement à ce que vous dites : elle est écrite depuis votre départ de Dresde, lisez-la, vous verrez ce qu'elle pense de vous, et cette phrase remarquable : « Quand je songe à ce qu'elle étoit, et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a que la violence de ma haine qui puisse égaler mes regrets. »

Je me suis retirée pour lire cette lettre : j'ai voulu l'écrire tout ce que j'en pensais, mais j'ai trouvé plus simple de l'en envoyer une copie, elle le dira, mieux que je ne pourrais le faire, tout ce que j'ai dû éprouver à cette lecture.

LA BARONNE DE WOLDEMAR À MADAME DE SUMMEREN.

Dresde, 14 juin.

« Depuis trois ans, vous savez que je n'étais pas venue à Dresde, ma chère cousine, la crainte de rencontrer celle qui fut l'ornement de notre famille, et qui en est devenue l'opprobre, me tenoit enfermée à Woldemar, mais j'apprends enfin que cette odieuse femme s'est fait justice à elle-même : elle s'est de son

pays, elle va rejoindre la famille de son séducteur, bachelier d'après d'elle, et la seule où on pourroit le recevoir sans rougir. Ah ! puisse-t-elle s'éloigner assez pour que son nom ne revienne jamais frapper mes oreilles, et peut-être alors surmonterai-je la profonde tristesse dont son crime m'a frappée, et qui a détruit ma santé.

« A présent je vais presser le retour d'Ernest, je vais rapprocher de moi la seule consolation de ma vie : si depuis près de trois ans j'ai éloigné une réunion si désirée, c'était par la crainte que la vue de celle qui a fait notre honte ne réveillât dans l'âme de mon fils cette fureur de vengeance qu'il avait éprouvée en apprenant cet indigne mariage. Son remuement, plus impétueux que le mien, ne trouvait pas que ce fût assez du mépris pour punir un pareil outrage, et jamais ni Adolphe ni moi, n'avons pu, sur ce point, le ramener à notre opinion : depuis un an, cependant, il paraît avoir oublié Amélie, il n'en parle plus, et j'espère que, s'il prononce ce nom en revenant ici, ce sera, comme moi, avec la froide indignation du détail, et non plus avec l'importunement de la colère.

« Ses dernières lettres, datées de l'archevêché de Gênes, me disent qu'il n'arrivera à Naples que vers la fin d'août. Comme il faudra qu'il visite toutes les cours de l'Italie avant de se rendre à Brindisi, je n'espère pas l'embrasser avant l'hiver prochain ; mais alors avec quelle ardeur je presserai dans mes bras un fils si cher, dont les brillantes qualités promettent tant de bonheur à ma vieillesse, et un nouveau maître au sang d'où il sort !

« Je ne doute assurément pas qu'il ne doive à la sage amitié d'Adolphe une partie de ses éminentes vertus ; mais pardonnez si je ne puis m'empêcher de croire qu'il les doit encore plus à lui-même. Les défauts qu'on lui reprochait dans son enfance étaient le germe des qualités qui le distinguent aujourd'hui ; la violence de son caractère annonçait l'extraordinaire valeur dont il a donné

tant de preuves, et son humeur impétueuse la force et la noblesse de son âme. Soyez-en sûre, loin d'Adolphe, et seul, sans ami, sans conseil, l'héritier des Woldemar, le petit-fils des deux plus illustres maisons de l'Allemagne, ne serait jamais resté un homme ordinaire. Mais où trouver une épouse digne de lui ? Je vous avoue que Blanche n'est pas celle que je désirerais à mon fils : son excessif enjouement ne convient pas à une fille de son rang, et sa coquetterie est un de ces défauts qui ne s'allient point avec l'élevation du caractère. Ah ! jamais, jamais je ne retrouverai l'égal de celle que j'ai perdue : une créature si belle, à laquelle personne ne résistait, qui commandait le respect par la dignité de ses manières, et l'adoration par l'impérissable bonté de son cœur, qui réunissant en elle tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime, était l'objet du culte de tous ceux qui la voyaient. Pourquoi le crime qui a soufflé tant de vertus ne les a-t-il pas effacées de ma mémoire ? pourquoi une comparaison que je ne puis m'empêcher de faire sans cesse m'ôte-t-elle toute espérance d'être heureuse dans la fille que je choisirai ? Ah ! ma cousine ! cette Amélie m'a fait un mal irréparable : quand je songe à ce qu'elle était, et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a que la violence de ma haine qui puisse égaler mes regrets.

« Le jeune comte de Lunebourg se prétend très-affligé du départ de son sœur ; cependant, au fond de l'âme, il doit en être bien aise, malgré la protection qu'il lui accordait, et la chaleur qu'il mettait à la défendre ; il y a dans ce caractère-là tant de fierté, de délicatesse et d'honneur, qu'il a dû vivement souffrir de l'ignominie dont elle s'est couverte. Je n'ai point oublié le saisissement qu'il éprouva à la nouvelle de son infame mariage ; si depuis il s'est égaré jusqu'à voir cette femme et à la traiter avec une criminelle indulgence, il faut en accuser le serment qu'il fit à son père de ne jamais abandonner sa

sœur, et surtout l'imprudence que commet M. de Lunebourg en laissant à sa fille une liberté dont elle a si indignement abusé. »

*Continuation de la lettre d'Amélie à Albert.*

Le reste de la lettre de ma tante ne contient que des détails peu intéressants pour tous deux : ô mon Albert ! il y a assurément bien des sujets de douleur pour moi dans tout ce que tu viens de lire ; mais le seul qui soit resté sur mon cœur est ce saisissement que tu éprouvas à la nouvelle de mon mariage ; hélas ! j'acquiesce chaque jour de bien tristes lumières sur l'étendue du mal que je t'ai fait ; c'est en vain que ta générosité s'est efforcée de me le cacher ; la vérité se découvre malgré toi, et je ne vois point sans un profond repentir qu'attent dans ton amour, ton amitié et ton honneur, par les coups les plus sensibles, c'est la main seule de ta sœur qui te l'ex à tous portes. O mon frère ! pourquoi m'avoir caché que tu attachais ton bonheur à la possession de Blanche ? cette confidence m'eût sauvée ; car, si je n'ai point été arrêtée par l'orgueil du rang, assurément je l'eusse été par ma tendresse pour toi.

Albert, après avoir empoisonné ta vie, je sais bien que je n'ai pas le droit de l'accuser ; mais, si une fausse exaltation m'a perdue, un excès d'héroïsme t'égara ; et, si tu n'eusses eu qu'une délicatesse ordinaire, nous ne serions pas si malheureux tous les deux.

LETTRE XII.

AMÉLIE À ALBERT

Ce 26 juillet.

J'ai quitté madame de Summeren depuis deux jours, et avant peu j'espère être à Bellinzonna. Depuis mon départ je n'ai point eu de tes nouvelles, je n'en trouverai que chez mon oncle ; aussi suis-je si impatiente d'arriver, que je regarde comme perdus tous les instants

que je donne au sommeil ; et, si la santé de mon fils ne me prescrivait pas de m'arrêter chaque soir, je ne voudrais quitter ma voiture que pour descendre là où tes lettres m'attendent.

Je me félicite d'avoir échappé à madame de Summeren ; je ne connais pas de femme plus séduisante, et avec qui je voulusse moins vivre. Elle a quelque chose de si vil et de si mobile dans l'esprit, qu'elle ne laisse pas un moment de repos ; elle te ras promène d'opinions en opinions, saisissant d'un coup d'œil tous leurs rapports, discutant le pour et le contre avec la même facilité, et se contredisant avec tant de franchise, qu'on est presque tenté de préférer les inconsequences de cette imagination en désordre à la sage réserve d'un esprit juste ; enfin, si elle impacte par la nouveauté de ses principes, elle séduit par le charme qu'elle y prête ; si elle éloigne par ses caprices, elle ramène par ses caresses, et, tout en inspirant une acéreté déliante sur la solidité de son caractère, force le cœur à l'aimer en dépit de la raison.

Laissons madame de Summeren, Albert ; je t'assure que la société de cette femme m'a fait mal, et que son soutien ne me vaut rien ; elle a jeté dans mes idées un désordre plus pénible que la tristesse même, et j'ai besoin d'oublier qu'il est des êtres dans le monde qui, au bout d'une longue carrière, se rappellent leurs fautes avec complaisance, parviennent presque à les faire aimer, et, loin de s'en repentir, trouvent dans le bonheur dont elles furent la source, de quoi embellir le soir de leur vie.

LETTRE XIII.

AMÉLIE À ALBERT

Bellinzonna, 4 août

J'arrive, je me jette dans les bras de mon oncle, je lui présente mon fils ; il nous embrasse tous deux avec la plus touchante effusion, et nous reçoit comme ses enfants : on me remet les lettres, je retrouve mon frère, tout mon frère ;

voilà son caractère, ses idées, sa raison, son amitié.

Tes lettres ont eu bientôt effacé ce reste d'impression pénible que m'avaient laissé les opinions de madame de Sumner, et je crois que sur ce sujet nous pensons exactement de même. Adieu, voici M. Grandson qui commence, dit-il, ses fonctions d'oncle en m'ordonnant de quitter la plume, et de consacrer toute ma journée au besoin qu'il a d'être avec moi.

#### LETTRE XIV.

ALBERT A AMÉLIE.

*Brook, 16 juin.*

Mon amie, ma tendre sœur, comment ne pardonnerai-je pas une faiblesse que j'ai partagée ! Tous-tu que, quand je me suis arraché d'après de toi, je n'ai pas versé les larmes ? En sortant de ta maison j'avais le cœur si oppressé, que je pouvais à peine marcher ; je me suis assis sur la première borne, la tête appuyée contre le mur, et je l'assure qu'il m'a fallu un bien grand courage pour ne pas retourner chez toi te supplier de ne pas partir. Jamais tentation n'a été plus forte, et jamais je n'ai eu plus de peine à résister à un parti que ma raison condamnait. Mais ne pense pas que nous soyons séparés pour long-temps. Puisque tu l'exiges, je ne l'ai point accompli, pour te satisfaire, je me suis prêté à toi, et j'ai consenti à te laisser l'exposer seule à la fatigue d'un long voyage, plutôt que de risquer d'offenser les parents de Blanche ; mais avant peu j'irai revoir ma jeune, ma première amie, mon trésor précieux que me léguait mon père, et dont je sens si bien toute la valeur.

Te le dirai-je, mon Amélie ? depuis ton départ ma pensée, qui se enjailait à rappeler tous les instants que nous avons passés ensemble, s'arrête souvent sur ceux où, d'un air si tendre et presque reconnaissant, tu me parlais en silence mes larmes et severes remontrances. Je me demande comment ton invincible

douceur ne me désarmait pas sur-le-champ, et me laissait le courage de te parler d'autres choses que de mon amitié ; mais va, mon Amélie, sois bien sûre que ce frère grondeur et moraliste, en te reprochant les torts, n'en voyait pas moins les vertus ; et plus d'une fois il s'est dit à lui-même qu'il valait peut-être mieux se tromper comme toi que d'avoir raison comme tant d'autres.

La nouvelle de ton départ a coûté bien des larmes à Blanche : en la voyant pleurer, mon cœur, il m'a semble qu'elle me devenait plus chère ; monsieur et madame de Geysa sont restés dans un étonnement stupide ; madame de Woldemar, après avoir montré, à cette occasion, une joie indecente, et répété hautement qu'en renonçant à ta patrie et à ta famille tu t'étais fait justice à toi-même, a voulu nous réunir tous chez elle pour célébrer, comme un jour de fête, celui de ton exil ; je l'avoue qu'indigné de ce projet, et surtout de l'invitation qu'elle avait osé m'envoyer, je lui ai répondu que le sujet de son allégresse en étant un de deuil pour moi, deux personnes qui s'entendaient aussi peu devaient éviter de se rencontrer jamais, et que dorénavant je ferais sa présence pour ne pas avoir à rougir pour elle, et à souffrir pour moi de la cruauté avec laquelle elle insultait à l'infortune de la sœur et à la douleur du frère.

Ma lettre ne l'a point offensée, elle en a senti la justesse ; je sais même qu'elle s'est repentie, et de m'avoir engagé à venir participer à sa joie, et de l'avoir manifestée aussi publiquement ; mais néanmoins elle n'a pas voulu revenir sur ses pas, et la fête a eu lieu. Monsieur et madame de Geysa y étaient ; Blanche les a suivis : ne lui en fais pas un crime, Amélie, je sais bien qu'au premier moment j'aurais voulu qu'elle déclarât hautement qu'elle n'y était point, mais en y réfléchissant mieux, j'ai pensé qu'il était possible que son devoir lui en fît une loi, et que l'obéissance filiale devait aller avant l'amitié même ; mais je sais du moins qu'elle a été fort triste, et, dans

un caractère comme le sien, tu penses peut-être que c'est une plus grande preuve de tendresse que ne l'eût été le refus même d'accompagner ses parents chez madame de Woldemar.

## LETTRE XV.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 20 juillet.

Madame de Simmeren a fait une indiscretion en te communiquant la lettre que tu m'envoies; mais c'est une femme qui, dans toutes les occasions de sa vie, n'a jamais cédé qu'à son premier mouvement, et qui n'a prévu les conséquences du mal qu'elle faisait que quand il était sans remède; cependant je désirerais, pour son bonheur, qu'elle n'eût jamais commis d'imprudences plus graves que celle-ci. Qu'as-tu trouvé dans cette lettre pour t'affliger si vivement? La haine de madame de Woldemar t'était bien connue; et quant au mouvement de peine que j'éprouvai en apprenant ton mariage, c'est une de ces faiblesses de l'orgueil dont ton frère n'est pas exempt, et qui t'a fait bien que tu lui pardonnes. Toi, qui te plais à me croire portait, tu n'aurais jamais pensé que pendant quelques instants je fus plus touché de la honte de ta mesalliance que de la crainte de ton malheur; et si je t'ai toujours caché l'état où je fus alors, c'était moins pour me montrer à tes yeux meilleur que je ne suis que pour ne pas t'affliger en te faisant voir combien il m'en coûtait de donner le nom de frère à M. Mansfield. Ah! si j'avais cru n'empêcher que ce mariage, en te confiant mon attachement pour Blanche, je t'aurais ouvert mon cœur; mais je te connaissais: tu n'aurais cru assurer mon bonheur qu'en l'unissant à Ernest, et malheur à celui qui l'aurait inspiré, tu l'aurais fait. J'ai redouté ta générosité, et je ne sais si ce n'est pas une grande consolation dans nos peines qu'elles ne nous soient venues que pour nous être trop utiles. Mais comme ton repentir, mon ami: à qui ton mariage a-t-il plus nu qu'à toi-

même? Pourquoi, dans le souvenir des maux dont il fut la source, n'oublie-tu pas ceux qu'il t'a faits? Ah! ce n'est pas à la victime à éprouver des remords!

Je connaissais l'histoire de madame de Simmeren: quelques années avant la mort de mon père, je fus mis dans cette confidence par madame de Woldemar, qui avait besoin d'un ami sûr pour envoyer chez sa cousine certains détails relatifs à la naissance d'Adolphe. Ce fut là le véritable motif de mon voyage en Souabe, et la seule occasion que j'eus de voir madame de Simmeren. Je la regardai à peu près comme toi, mais elle me plut beaucoup moins. Je n'ai jamais pu souffrir ces gens dont la conscience vit en paix avec leurs fautes, content lorsqu'ils se donnent aux vertueuses folies et aux imaginations vives comme un modèle à suivre. J'avoue que la tranquillité de madame de Simmeren, au milieu du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné. C'est le dernier degré de la corruption que d'avoir sa conscience, et de préférer cette paix criminelle, qui est comme la mort de l'âme, au remords salutaire qui nous repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.

Tu demandes où sont les punitions du vice et les récompenses de la vertu, et tu n'esperes les trouver que dans le ciel; sans doute, Amélie, tu les y trouves, mais elles sont aussi sur la terre: attends encore quelque temps pour juger cette grande question; attends d'avoir lu au fond des âmes, si ce n'est pas la qui le vice nourrit en silence ses plus cuisantes douleurs, et que la vertu a placé ses plus doux plaisirs; attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père; attends, Amélie, attends ces derniers jours de madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés en recevant ces vœux dans nos cœurs: sois sage, et tu seras heureux!



LETTRE XVI

AMELIE A ALBERT

Du château de Landover, 18 août.

Il faut avoir eu un père comme le mien, il faut l'avoir aimé comme j'ai fait, pour croire que M. Grandson n'est que mon oncle. Jamais enfant n'a été accueilli dans la maison paternelle avec plus de bonté que je ne l'ai été ici : chaque jour ce sont des têtes nouvelles ; le château ne desemplit pas ; on vient de Bellinzonna, de Lugano et autres villes voisines, pour saluer mon oncle sur l'arrivée de sa fille, car il ne permet pas qu'on me nomme autrement. J'ai été si long-temps privée de ces regards, de cette considération, de cette bienveillance, que je ne m'en vois pas l'objet sans un vil plaisir et une grande reconnaissance pour celui à qui je dois de pareils biens.

Dans ces moments, Albert, c'est à toi que j'ai pensé, c'est toi que j'ai regretté. En voyant les clozes qu'on me prodigue, surtout l'affection qu'on me témoigne, tu aurais cru revenir à ces jours heureux où j'étais chez mon père.

Je suis étouffée qu'avec le goût que tu me connais pour la solitude je ne sois pas encore lasse d'être entourée de monde du matin au soir. Parmi les personnes que je vois, celles qui me marquent le plus d'empressement sont deux femmes de Bellinzonna, madame de Nogent et madame d'Elmont. La première est d'une gaîté si continuelle, qu'elle en paraît affectée, et, en trouvant toujours sujet de rire aux choses les plus communes, elle me rend malgré moi sérieuse aux plaisantes. L'autre est plus jeune, plus jolie et beaucoup plus aimable : elle était ici quand je suis arrivée ; depuis, elle n'a pas quitté le château, et je ne puis m'empêcher d'être touchée de l'extrême préférence qu'elle me montre ; mon oncle lui reproche de l'affection ; je ne lui en ai point trouvée encore. Je vois aussi presque tous les jours M. Watein, dont l'esprit est assez piquant et la conversation intéressante. M. Grand-

son lui témoigne une amitié qui m'a prévenue en sa faveur ; car je me sens disposée à aimer tout ce qui plaît à mon oncle. Il y a dans toutes ses manières tant de bonté, de franchise et de loyauté, que des son premier abord il inspire, avec le besoin de le chérir, celui de lui complaire et de s'occuper sans cesse des moyens d'accroître son bonheur.

Ce qu'il aime le plus, à ce qu'il dit, après mon fils et moi, c'est la terrasse de son château : le monde entier qu'il a parcouru ne lui a jamais offert rien d'aussi beau ; c'est la première chose qu'il m'a fait voir en arrivant ; il m'y mène tous les jours, et mon admiration le ravit : c'est en effet un des plus beaux points de vue que puisse offrir un pays aussi pittoresque que celui-ci. D'un côté le mont Saint-Gothard, dont les roches sauteuses s'élèvent dans les nuages ; plus loin les montagnes des Grisons avec leurs cimes blanchissantes ; et du côté de l'Italie une plaine riche, fertile, et que couvre une si innombrable quantité d'arbres fruitiers, qu'elle semble rait un verger sans bornes, si le Tesin qui l'arrose ne guidant l'œil, après mille détours, vers le lac Majeur, qu'on aperçoit au fond de l'horizon comme une vaste mer.

Des le lendemain de mon arrivée, mon oncle a rassemblé tous ses gens dans la grande salle du château, et me les a présentés l'un après l'autre, en m'informant de leur nom et de leur emploi ; ensuite il s'est adressé à eux, et leur a dit en me montrant : « Mes amis, voilà votre souveraine, c'est elle qui présidera à tout ; elle distribuera les récompenses, infligera les punitions, donnera tous les ordres... Ils n'en seront pas fâchés, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, je ne suis pas toujours bon, et ils ont eu souvent à souffrir de mes brusqueries ; mais quand on a passé sa vie avec des maris, on ne peut pas être doux comme une femme. » Un des gens a secoué la tête, mon oncle l'a vu, et lui a dit : « Tu as de la rancune, toi, tu n'as pas oublié encore que j'ai voulu te jeter par la

fenêtre. — Je l'aurais bien moins oubliée si je ne m'étais pas échappée d'entre vos mains, car j'aurais les os brisés à présent. — Eh bien ! ne t'ai-je pas assez récompensée de la peur que je t'ai faite ? — Oh ! si bien, a repris le domestique, que, fussiez-vous exécuter vos menaces, je ne pourrais me résoudre à quitter votre service. »

Mon oncle lui a tendu la main en riant, et puis l'a congédié, ainsi que ses camarades, pour qu'ils allassent préparer la fête qui devait avoir lieu le soir. Tout le château a été illuminé; on a dansé jusqu'au jour; la joie animait tous les convives : je la partageais, je me sentais renaitre à tous les goûts de la jeunesse; le bruit, le mouvement, la gaieté m'animait sans m'étourdir; et en retrouvant ces sensations qu'une longue douleur avait éteintes, je me disais : Si Albert était là, peut-être retrouverais-je aussi le bonheur.

## LETTRE XVII.

AMÉLIE A ALBERT.

*Du château de Grandson, 14 septembre.*

Depuis quelques jours nous sommes un peu seuls; mon oncle s'en inquiète, il craint que je ne m'ennuie. Il a bien tort : je suis si bien avec lui ! ce monde qui était toujours entre nous commençait à me fatiguer. Peut-être il est possible d'avoir plus d'esprit que mon oncle : mon père en avait davantage; mais son extrême bonté donne tant de charme à tout ce qu'il fait, et ses nombreux voyages tant de variété à ce qu'il raconte, qu'il me semble que je ne craindrais pas de passer tout mon temps tête à tête avec lui; d'ailleurs, j'habite un pays si enchanteur, que c'est une jouissance bien vive pour moi de pouvoir le parcourir en liberté. Je me plais à errer dans ces routes solitaires et sauvages où on croit être seul au monde; à parcourir ces prairies si vertes et si fraîches, qu'il semble que jamais pied d'homme ne les ait foulées; à voir couler ces eaux limpides qui, toujours les mêmes par

leur pureté, toujours différentes par leurs accidents, nourrissent ces longues rêveries auxquelles tu sais que j'aime tant à me livrer. Mais mon oncle ne me laisse pas libre de suivre mon goût sur ce point, il prétend que toutes ces rêveries où on se crée l'idée d'un bonheur parfait ne servent qu'à dégoûter du pauvre bonheur réel; et quand il me voit m'échapper pour aller me promener seule, il court après moi, ou envoie M. Watelin me tenir compagnie. Assurément mon oncle peut avoir raison quand il assure que ces heures de solitude ne me valent rien; mais si M. Watelin était aussi aimable qu'il le suppose, croit-il donc que de fréquents tête-à-tête avec lui, dans le plus beau pays du monde, n'auraient pas aussi leur danger ?

Ta dernière lettre m'a bien touchée, Albert; mon bonheur t'y occupe si uniquement, que le nom de Blanche n'y a été tracé qu'une fois. Ah ! mon ami, ne crains point que je t'afflige encore par de nouvelles erreurs; je suis retenue dans la route du bien non-seulement par mon intérêt, mais par le tien, qui n'est plus cher encore, et j'ai du moins recueilli ce fruit de mes fautes, qu'elles m'ont inspiré une si grande méfiance de moi-même, que désormais je ne veux voir que par les yeux, n'être éclairé que par tes conseils, ne suivre que tes exemples, et enfin ne conserver de moi que mon cœur pour t'aimer; et si, dans la suite, on me trouve quelques-unes des vertus de mon modèle, je m'enorgueillirai de pouvoir dire, comme la terre odorante du poète persan : *Je ne suis pas la rose mais j'ai vécu près d'elle.*

## LETTRE XVIII.

ALBERT A AMÉLIE.

*Brande, 15 septembre.*

Ne vante plus la force de mon ame, car je suis tourmenté plus sans doute que je ne devrais l'être. On parle du re-

tour d'Ernest, et je vois que Blanche, tout en m'assurant qu'elle n'aime que moi, sourit à l'idée de se faire regretter par son cousin. Je sais bien qu'il faut que quelques ombres se mêlent aux charmes de cette fille adorable; mais pourquoi sont-elles dans son cœur plutôt que dans son caractère? Que n'ai-je à lui adresser les mêmes reproches qu'à toi! Oh! que le ciel ne lui a-t-il donné ton cœur, mon Amélie, ton cœur tendre, qui fut la cause de tes erreurs, sans doute, mais qui en est aussi l'excuse! Quoi que tu en dises, mon Amélie, un amour véritable n'est pas aveugle, et les défauts de Blanche ne peuvent m'échapper: je vois trop qu'il est des moments où le désir de plaire l'entraîne si impérieusement, que la crainte de blesser l'amitié, l'amour même ne l'arrêterait pas: le repentir viendrait bientôt, j'en suis sûr; mais le mal serait fait, et un mal dont elle ne concevrait peut-être jamais la profondeur. Quelquefois elle se fait un jeu d'exciter ma jalousie; il est rare qu'elle réussisse: je l'estime trop pour la soupçonner; alors elle augmente d'efforts, et, quand elle est parvenue à ébranler ma confiance, il semble qu'elle soit plus satisfaite d'elle-même. Ainsi donc se rabaisser dans l'opinion de son amant et déclarant son cœur, donner de fausses espérances à des êtres qu'on n'aime pas, se perdre dans leur estime et exciter leur vengeance, voilà l'amusement d'une coquette et ce qu'elle appelle son triomphe, encore est-ce le beau côté de ce caractère, puisque ce manège n'est employé que pour assurer la tendresse d'un amant: que serait-ce donc si, n'aimant rien et s'amusant de tout....? mais Blanche en est incapable. Hélas! qu'il est cruel d'accuser de pareils torts la femme à laquelle on a attaché invariablement sa destinée! Pourquoi recourir à la ruse quand on a tant de charmes? préférer à la touchante dignité de la franchise le misérable emploi de la finesse? et à cette pure confiance qui augmente l'amour en nourrissant l'estime, cette inquiétude perpe-

tuelle qui ne l'exerce qu'en le corrompant? Je sais que Blanche t'écrit; elle croit avoir à se plaindre de moi: après avoir supporté quelque temps ses railleries et son persillage, je lui ai répondu sur un ton peut-être trop sévère; mais je souffrais cruellement de lui voir gâter à plaisir un si charmant naturel: entraîne par l'ardente affection qu'elle m'inspire, j'ai laissé échapper des vérités qui l'ont blessée. Hélas! si son intérêt ne m'occupait pas bien davantage que le mien, et si je ne cherchais qu'à lui plaire, j'aurais été plus adroit; mais elle m'est si chère, que plutôt que de lui nuire en la flattant, je m'exposerais à perdre sa tendresse. Adieu, ma sœur bien-aimée; tu vois que je ne te parle que d'elle aujourd'hui.

## LETTRE XIX.

BLANCHE DE GUYRA À AMÉLIE.

Dreux, 25 septembre.

Hé bien, pauvre cousine! te voilà donc tout-à-fait perdue pour moi; je ne puis espérer de te revoir de long-temps, et il ne m'est pas même permis de t'écire. Notre hautaine et despotique tante ayant donné à mon père, en manière de conseil, l'ordre positif de m'interdire toute communication avec toi, il a obéi; et ce n'est qu'à force de supplications et de caresses que j'ai pu obtenir de lui de te dire en secret un dernier adieu. Aussi qu'ede toute à ton âge de t'aller enterrer dans de tristes montagnes? Tu n'y verras que des ours ou des hommes qui ne valent guère mieux, mais ne s'entend pas que tu aies jamais rien fait comme une autre? Depuis ton départ je suis triste; ton frère n'est plus aimable; il me prêche, je le rampe; il se fâche, je le boude, et nous n'avons personne pour nous raccommoder. Je te vois d'ici prendre la mine de digneuse, et, du moment que j'ai nommé ton frère, me juger coupable sans m'entendre; mais que veux-tu, Amélie? les choses sont arrangées tout de travers: quand tu éprouves pour lui l'aveuglement, l'enthousiasme,

l'adoration, que peut-il rester à mon amour ? ton amitié lui a tout pris. Ne me gronde pas aussi, cousine, laisse ce soin à ton frère ; il s'en acquitte si bien, et c'est un rôle si convenable pour un amant ! Je ne puis rien faire qui le contente, et je ne comprends pas qu'il puisse toujours aimer quelqu'un qui lui plaît aussi peu : si je plaisante, je manque de tendresse ; si je me plains, je suis injuste ; si je me résigne, je suis froide ; si je me distrais, je suis coquette ; et, à l'entendre, c'est toujours moi qui ai tort et lui qui a raison. Au reste, si depuis quelques jours je me suis donné un peu le plaisir de le tourmenter, c'est que j'ai en réserve de quoi guérir ses légères blessures. Je suis presque assurée du consentement de mon père en faveur d'Albert, et je crois que madame de Woldemar, à qui ma gaieté n'a pas le bonheur de plaire infiniment, et qui d'ailleurs a en vue l'alliance la plus illustre pour Ernest, ne serait pas éloignée d'un arrangement qui nous rendrait libres tous deux. Vois un peu ce que ton frère gagne à se mettre mal avec moi, c'est d'ignorer encore un secret qui, j'ose le croire, ne lui est rien moins qu'indifférent ; mais, je veux le lui faire acheter, et il ne l'apprendra qu'en me permettant de paraître aimable à d'autres yeux qu'aux siens. Je veux bien lui plaire plus qu'à personne, mais c'est tout, et exiger davantage, c'est vouloir plus que la nature ne permet aux femmes de donner. Tu souris ; mais il n'est pas question de toi ici ; on sait bien qu'Amélie est une exception ; et, dis-moi, qu'as-tu gagné à l'être ? En renonçant à cette douce et innocente coquetterie que je défends ici, as-tu été plus aimée ? as-tu été plus heureuse ? Crois-moi, cousine, c'est être ingrate que de ne pas haïr cette mobilité de sensations et cette envie constante de plaire, qui est pour notre sexe le précurseur des grandes passions, c'est à-dire des grands malheurs et des grandes sottises ; et, lors même que la coquetterie serait un tort, il faudrait encore

l'admettre, parce qu'en fond il vaut mieux être heureux que parfait, et que d'ailleurs Dieu nous a créés pour elle ; pour elle ! vas-tu l'écrier en reculant d'effroi à la vue du monstre hideux. Oui, mon Amélie, pour elle, je le répète, sans son secours, quel serait notre sort ? qui nous apprendrait que nous ne pouvons garder l'empire qu'en ayant l'air de le céder, et que les hommes nous laissent toujours faire lorsque nous les laissons ordonner ?

Chère Amélie ! si je ne m'afflige pas plus sérieusement de mes démérites avec ton frère, tu me pardonneras, parce que tu sais bien que, dans le fond, je l'aime avec plus de solidité et de tendresse que je n'en ai l'air. Quelquefois, lorsque je pense qu'avec ton caractère je rendrais Albert plus heureux, je suis tentée de te l'envier, quoique bien sûre qu'il fait le malheur de celle qui l'a. N'est-ce pas une véritable preuve d'attachement, Amélie ? car, enfin, si le ciel te crut pour le bonheur des autres, il me crea, moi, pour le mien ; et je ne sais si je ne perdrais pas au change. Bien des gens diront qu'oui. J'aurais pensé comme eux il y a un moment ; mais, à mesure que j'écris, je sens que mes dispositions changent ; je crois l'entendre me parler en faveur d'Albert ; mon cœur s'attendrit à ta voix, et je ne peux plus garder ma légèreté ni ma colère. Je suis convaincue que, s'il m'eût été permis de passer ma vie auprès de toi, j'aurais fini par céder au charme irrésistible de ton éloquence, qui, sans jamais dissor- tir sur le bien, oblige à le faire en tournant à l'aimer.... Bonne cousine ! c'est Blanche seule qui a commencé cette lettre ; mais c'est ta douce influence qui en a dicté les dernières lignes, et tu vois comme je veux mieux en ta finiront. Adieu, chère amie, adieu jusqu'au jour où, déposant mon empire et ma liberté entre les mains d'Albert, je pourrai te nommer ma sœur.



## LETTRE XX

ANNEE A BLANCHE

Des châteaux de Grandeur, le 5 octobre.

Me sera-t-il permis d'adresser à l'aimable Anne dont le cœur généreux est venu me chercher dans nos montagnes quelques lignes qui lui peignent tout le bien que je pense d'elle, et toute la reconnaissance qu'elle m'inspire ? Chère Blanche, pourquoi te grandirais-je ? que me fait ce que tu dis quand je vois ce que tu es ? Tu parles de ta légèreté, et en l'absence ni l'adversité n'ont pu te débiter d'une âme malheureuse. Va, tant que tu aimeras Albert, ce sera en vain que tu chercheras à me faire mal penser de toi : tu n'y parviendras jamais. Pour oser associer son âme à la sienne, il faut se sentir bien des vertus : on ne s'attache qu'à ce qui nous ressemble. C'est toi, Blanche, c'est toi qui feras le bonheur du meilleur des hommes, et qui répareras tout le mal que je lui ai fait. Je te regarde comme l'âme souveraine destinée à braver de mon sein le cruel regard d'avec lui à mon frère. Tu tiens entre tes mains notre sort à tous deux ; d'un mot tu peux faire sa félicité et me rendre la paix, et ce mot, tu le diras, j'en suis sûre : nul obstacle ne l'arrêtera. Ah ! Blanche, au lieu de te grandir, laisse-moi te benir ; laisse-moi te dire que celle qui joint au pouvoir de répandre la loi de bien la volonté de le faire ne doit point en être crue sur sa parole. Elle se peint comme une jeune fille vaine et coquette, dont le plus douloureux temps est d'affliger son amour, et de caqueter jusqu'à quel point elle lui fera acheter le bonheur qu'elle lui destine.

Non, Blanche, je ne craindrai jamais que tu des es des torts volontaires avec Albert ; s'il était même possible que quel-que-uns de tes avantages passaient sous son bonheur, ton cœur est trop sensible pour n'y pas remarquer, et te faire profiter aux vains plaisirs de l'amour-propre un moyen d'être plus

aimée, et de rendre ton époux plus heureux. Le monde même, qui connaîtrait bientôt tes motifs, ne te trouverait-il pas plus aimable précisément parce que tu ferais moins de frais pour le paraître ? A l'exception de quelques hommes sans mœurs, dont l'approbation est presque une insulte, tous les autres te sauront gré du sacrifice de tes succès à ton devoir. Sois-en sûre, ma Blanche, en renonçant toutes les jouissances que peut donner l'amour-propre à une belle femme et à une femme d'esprit, elles ne vaudront jamais celles que trouve une femme de bien dans l'intérieur de sa maison.

Je ne te parle point de moi, aimable Anne, mon frère te communiquera tous les détails que je lui donne sur ma nouvelle situation. Si, comme tu le dis, les hommes sont un peu ours dans ce pays, ils ne m'en déplairont pas plus pour cela, car tu sais que je suis assez sauvage ; mais malheureusement je ne les ai pas trouvés tels. Bellinzona est une petite ville charnante sur la route de France en Italie ; presque tous les voyageurs s'y arrêtent, beaucoup y séjournent ; cela a donné au ton de la société une élégance, et aux mœurs une urbanité, qu'en ne trouverait peut-être pas dans la plupart des autres villes suisses. Dans les premiers temps de mon séjour ici, mon oncle attirait beaucoup de monde, et Albert aura pu te dire que, pour la première fois de ma vie, je me suis vue avec plaisir au milieu d'un cercle nombreux, parce que, en comparant les prévenances que j'y recevais avec l'éloignement qu'en me marquait à Bressle, il me semblait tout composé d'amis ; cependant j'ai été assez promptement fatiguée des continuelles visites que nous recevions, j'ai senti une vive impatience d'être seule avec mon oncle : heureusement il l'a partagé. Des que nous avons été rendus à nous-mêmes, il m'a fait faire connaissance avec le pasteur du lieu. A la fin d'une vie sage et laborieuse, cet homme respectable attend en paix la récompense de ses ver-

tus : il a auprès de lui deux filles, l'une âgée de seize ans, et l'autre de quinze. Toutes deux sont vêtues à la mode des paysannes du pays, et partagent joyeusement entre elles les soins de la piété filiale et ceux des travaux rustiques. Je dirige souvent mes promenades de leur côté, et, d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin, bordé de chênes et de peupliers, qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport, me combient de leurs innocentes caresses, me racontent toutes leurs petites histoires, et ne me laissent jamais aller que je n'aie goûté leurs raves et leur crème. Bientôt je me verrai forcée d'interrompre ces courses champêtres : nous entrons dans la mauvaise saison, les chemins deviennent difficiles, la neige commence à couvrir les hauteurs, l'abondance des pluies fait déborder les torrents, et le vent, qui retentit dans les montagnes avec plus de violence que partout ailleurs, enlève chaque jour un charme à la campagne; les fleurs tombent oubliées sur le sol qu'elles embellissaient, et le rameau de verdure qui nous couvre encore aujourd'hui, demain jonchera la terre : ainsi se détruisent peu à peu tous les liens qui nous attachent à la vie. O ma Blanche ! en voyant avec quelle effrayante rapidité le temps entraîne tout avec lui, laisseras-tu échapper le bonheur tandis qu'il est en ton pouvoir ? Ne hâteras-tu pas le moment où tu pourrais jouir avec Albert des pures et ineffables delices d'une union assortie ? Se donner à ce qu'on aime. Blanche, ce n'est pas perdre son indépendance, c'est en user. Qu'Ernest, en revenant dans sa patrie, sache bien que ce n'est point par haine pour lui, mais par amour pour Albert, que tu as formé tes liens, et que, si le cœur de Blanche fut trop tendre pour ne pas aimer, il lui trop fier pour ne laisser à personne le droit de disposer de lui.

## LETTRE XXI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, le 14 novembre.

Cher Albert, mon temps de bonheur n'a pas duré beaucoup, depuis quelques jours surtout je me sens oppressée d'une mélancolie que je ne puis surmonter. Sait-il l'attribuer à l'indigence d'un séjour qui amène avec elle les idées tristes, ou plutôt au contraire à l'isolement qui separe de toi, chaque jour lequel le temps est sans puissance, et qui ne se montre moins peut-être que parce qu'il s'enfonce plus avant dans le cœur ? Ah ! les peines qui usent la vie sont presque toujours celles qui se cachent, et tel qui a résisté à leur violence succombera à leur durée ! ne va pas croire, cher Albert, que cette disposition vienne d'aucun mécontentement sur ce qui m'entoure de qui, bon Dieu ! pourrais-je me plaindre ? Mon oncle ne m'aime-t-il pas comme sa fille ? ne suis-je pas sûre que ma présence le rend heureux ? chacun ici ne s'empresse-t-il pas de prévenir mes moindres desirs ? Non, rien n'afflige mon cœur, mais rien ne le remplit : j'aime mon oncle comme un bienfaiteur, comme un père : chaque jour me découvre en lui de nouvelles vertus, mais il ne m'inspire pas la confiance de lui parler de tout ce que j'éprouve ; loin de lui avouer la tristesse qui m'obsède, je la lui cache. Il ne la comprendrait pas, il croirait que c'est l'ennui qui la cause, et pour la dissiper, il m'arracherait à ma solitude, et me forcerait à aller passer l'hiver au milieu du monde, soit à Bellinzona, à Milan ou à Turin. Albert, je ne saisis dans ton cœur même il peut y avoir plus de bonté que dans celui de M. Grandson ; mais cet homme excellent ne sera jamais pour moi un ami comme Albert. J'ai été tentée un moment de former une liaison particulière avec madame d'Elmont : cette jeune femme exprime avec tant de grace des goûts et des sentiments analogues aux miens, que je croyais avoir rencontré une amie ; mais heureu-



sement je me suis aperçue à temps que mon oncle l'avait bien jugée, j'ai vu que tout en vantant les charmes de la solitude, elle recherchait le monde qu'elle voulait avoir l'air de dédaigner, depuis que nous sommes seuls ici, elle n'a trouvé le moment d'y venir qu'une journée, non sans se plaindre de me voir si peu, et sans se désespérer des charmes qui la retiennent. J'ai cru remarquer dans le contraste de ces expressions si vives et de cette conduite si froide une sensibilité dont l'esprit fusait tous les traits, et j'ai renoncé à cette liaison avant que sa perte fut pour moi une douleur. Je vois plus souvent M. Waterson; mais il va partir pour Paris, et il fait bien : ce séjour lui conviendrait infiniment plus que celui-ci. Ne prenant nul intérêt à lui, je récomptais avec assez de plaisir, lorsque je me suis aperçue que mon oncle avait des vues secrètes en nous réunissant souvent, des lors j'ai apprécié cet homme ce qu'il valait. J'ai vu un esprit sans fond, qui ne savait que les superficielles, qui disant d'un air fin les choses les plus communes, en imposait quelquefois à ceux qui ne se soucient pas d'y regarder de plus près. Ajoute à cela cette vaine maxime qui, mesurant le mérite sur quelques succès, les recherche à tout prix, les suppose même sans les avoir, et tu jugeras si la sœur pouvait courir le moindre danger auprès de cet homme-là. Mais eût-il possédé de véritables avantages, je n'en aurais pas été plus touchée. Se peut-il que mon oncle me connût assez peu, me juge assez mal pour conserver l'idée de me marier? Non, Amélie Massfield, m'engager dans de nouveaux biens, quand tous mes souvenirs vivent encore, quand tous les mariages ne me présentent que l'image d'un ingrat et d'une victime; quand mon cœur, flétri par le chagrin, se sent dégoutté de tout, même du bonheur! Ah! mon Albert, je ne me relèverai jamais du coup dont un amour trahi m'a frappée, et si je ne retrouvais quelquefois des larmes en pensant à toi et en embrassant mon fils, je croirais,

dans l'enchâssement qui m'accable, que mon âme est morte avant moi.

## LETTRE XXII.

AMÉLIE À ALBERT

Du château de Grandson, le 21 décembre

Albert, je m'efforce à mon oncle de plus en plus, et ma tendresse s'accroît avec sa bonte. Depuis que l'hiver règne ici, que les neiges couvrent toutes les zones, que les voyageurs en partent souvent dans leurs hutes aux arctiques, les cabanes, et même les habitans, mon oncle ne s'occupe que de prévenir et de réparer les funestes accidens dont les montagnes sont souvent la cause et le témoin. Dans un voyage qu'il fit l'hiver dernier à travers les Alpes, il s'arrêta plusieurs jours chez les hospitaliers du mont Saint-Bernard; il fut si charmé de l'humanité de leur établissement, qu'il prit dès lors tous les renseignements nécessaires pour en former un pareil ici, et il s'occupe chaque jour d'accomplir son projet. Il a fait élever de distance en distance, sur la grande route qui passe devant le château, de hautes perches pour indiquer le chemin à travers la neige. À ces perches on a attaché de grosses croches, afin que les voyageurs égarés puissent avoir plus sûrement de leur détresse, et trouver plus tôt un asile. Nous avons un chien dressé à la quête des voyageurs perdus dans ces immenses plaines de neige, et durant la nuit et le jour, six hommes veillent alternativement, prêts à voler au secours de ceux qui sont en peril. L'argent seul pourrait payer de pareils soins, je le sais, et quoiqu'on doit applaudir ceux qui en font un tel usage, s'ils se contentent de donner ses ordres sans veiller lui-même à leur exécution, il ne vaudrait pas M. Grandson; plus d'une fois je l'ai vu, en entendant la cloche de détresse, ne pas craindre de se mettre à la tête de ses guides, afin de les encourager; aussi chaque jour il reçoit chez lui des gens égarés; s'ils sont pauvres, il leur donne de l'argent; s'ils sont riches, il leur

prête des mulets pour les conduire jusqu'à Bellinzona : tous le bénissent et le nomment l'ami des malheureux et leur seconde providence. Je ne puis te dire combien une bonte si active, en me pénétrant d'affection et de respect pour mon oncle, me rend ce secours agréable. J'avoue que la froideur que m'a inspirée madame d'Klmont est venue en partie du peu de cas qu'elle faisait de mon oncle : elle lui reprochait de manquer de délicatesse et d'esprit, et prétendait que sans cela on ne pouvait avoir de véritable bonte. Eh quoi ! peut-on si mal apprécier cette précieuse vertu ! et la bonte, pour n'avoir point de grâce, n'en est-elle pas moins la bonte ? D'ailleurs, si mon oncle n'a pas tout l'esprit que peut donner une éducation soignée, il possède celui qui vient d'un jugement droit et d'un continuél désir d'obliger ; et je ne sais si ce n'est pas là le meilleur. Quoi qu'il en soit, il n'y a que toi au monde, Albert, dont la société me fût plus douce que la sienne : le bien qu'il fait me redonne du goût à la vie, et le rôle de sœur hospitalière, que j'exerce ici, pouvant seul satisfaire mon cœur. Quelquefois, en dépit de la bise qui souille avec violence, nous allons, mon oncle et moi, à la découverte à travers la neige durcie, et il est enchante de me trouver autant de force avec un air si délicat. Nous gravissons les roches nues et pyramidales qui entourent le château, et dont les flancs chevelus sont rayés de neige : dans leurs profondes cavités, nous découvrons, parfois, quelques mousses échappées à la destruction universelle, et ce reste de verdure me rend à lui seul tout le printemps. Mais rien n'est beau, rien n'est sublime comme de voir le soleil, à son couchant, colorer des plus belles nuances de rose et de carmin ces neiges d'une blancheur virgine, et ces glaciers d'un bleu transparent ; tout l'horizon de l'Italie paraît bordé d'une large ceinture de pourpre, et quand la lune s'élevant au-dessus vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte de neige, et sur ces immenses

rocs de granit découverts avec tant de hardiesse, l'air acquiesce alors au décret de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu de ce silence si profond, si majestueux, si universel, auprès duquel le silence d'une nuit d'été semblerait un joyeux concert, l'âme s'élève, s'agrandit, interroge son créateur, aspire à l'entendre, sent toute sa puissance, espère tout de sa bonte, et se livre avec transport au sentiment d'adoration et de reconnaissance qu inspire cet être infini de qui émanent tous les biens. Pure et sainte religion ! toi qui, veillant sur notre bonheur, dédaignes la haine de durcir un jour, et prescribes à l'amour d'être éternel, c'est toi qui soulages du poids de leur sensibilité ces créatures délaissées qui n'ont plus rien à aimer sur la terre, toi seule ou leur recours, puisque seule tu les sauves du malheur de n'exister que pour eux, et qu'en offrant un objet à leur amour, tu leur permets de choisir de toute leur puissance un autre être qu'elles-mêmes.

## LETTRE XXIII.

ALBERT À AMÉLIE.

Dreale, 22 janvier.

Tu as su avant moi que madame de Woldemar ne s'opposerait pas à mon union avec Blanche, et il était juste que tu en fusses la première instruite, puisque c'est à toi que je dois une partie de mon bonheur. Blanche ne m'avait encore rien dit il y a deux jours : elle continuait à me boudoir et à me faire un jeu de mes inquiétudes, et moi je commençais à me lasser de cette longue épreuve, lorsque je reçus la lettre que tu me chargeais de lui remettre : je la lui apportai ; elle la prit avec vivacité ; en la lisant, elle ne put retenir ses larmes, puis, me tendant la main de cet air tendre qui augmente la puissance de ses charmes, elle me lit l'aveu de ses torts, m'apprit les dispositions de nos parents, confessa qu'il n'y avait de bonheur pour elle qu'en étant unie de moi, et ajouta, avec la plus touchante franchise, que

meille, elle m'ait fait attendre une nouvelle qui la rassure, incertain si j'étais parvenu à mon repentir ou de mes es-t que je devais le plus aimer, et comme elle, ou d'une scène je pressai sa main sur mon cou pour exprimer ma joie que mes.

vous de madame de Woldemar le pus nonnête, par lequel il d'allor la voir ce matin. Je tidi chez elle, et j'en ai été une distinction particulière, bien souvent, m'a-t-elle dit, tement qui, en deshonorant se, m'a privée de la société de m'était le plus cher, et de ce j'estimais le plus. Je l'ai e en m'embrassant très tendre. J'ai demandé en quoi je pou-rais nuire. Au reste, - et c'est d pas me repandre, nous fai-de ne pas nous voir, puis- qu'il n'est pas permis de dire qu'on pense de vous, m'opini-ans à l'ouche m'a paru une Je n'est pas sans doute pour l'elle que madame de Woldemar me voit? ai-je repris vive-ment, et plus au ciel qu'elle soit trdue pour nous, que jamais ts rien à en dire!... de vous, Albert, je quitte ce sujet; touche seule qu'il sera ques-le Blanche? - Oh! je sais t est chère, et que d puits son e vous préfère à tout. Je ne ti son choix, il l'honore; et cette fois-ci, Ernest n'aura le de son rival. Albert, puis- d vous aime, que mon fils, la t à peine, ne peut la regret- t qu'il serait possible de faire tement entre nous, par lequel serait son titre, et Blanche sans qu'ils fussent obligés de ne vous cache point que je n eide Ambré avait facile- elle était l'enfant de ma tou-

dresse, la fille que j'aurais choisie : les qualités du cœur, les agréments de l'es-pit, les charmes de la figure, elle pos-sédait tout; son éducation seule l'a perdue, l'imprudence de votre père.... - Je n'entendrai pas un mot contre mon père, madame, ai-je dit en me levant. - J'ai tort, Albert, ce n'est pas devant vous que je dois dire ce que je pense de lui, j'approuve que vous n'enduriez pas qu'on porte atteinte à sa mémoire : ce respect est digne de la noblesse d'un sang dont vous seriez la gloire sans la trop coupable indulgence.... Je me tais, a-t-elle ajouté en me voyant prêt à sor-tir; je vous bien qu'il ne faut dire que ce que vous voulez. Ah! madame, me nux-je tenir en revenant sur mes pas, quand votre condescendance vient de céder Blanche à mon amour, faut-il que l'injustice qui vous emporte me fasse presque haïr la main dont je tiens mon bonheur? Elle a paru surprise; après un moment de silence, elle a repris d'un ton grave et sévère : « Nous ne pouvons rien conclure que mon fils ne soit tel. Comme chef de la maison de Woldemar, c'est à lui seul qu'appartient la décision de cette affaire; mais je lui crois le cœur assez fier pour abandonner sans peine la main d'une femme dont le cœur ne l'a point prêté, et je lui en destine une qui lui fera oublier, sans doute, que ses deux plus proches parentes ont pu pen-ser qu'il y avait des inconvénients qui leur convenaient mieux que celui du comte de Woldemar. - Mais n'a point dit le nom de l'épouse qu'elle a en vue pour Ernest? mais ce que j'ai pénétré me fait soupçonner qu'elle tient à une famille qui touche presque au trône. Si je ne me trompe point, et qu'Ernest ait conservé l'orgueil et l'ambition qu'il faisait déjà éclater dans son adolescence, cette union se fera sans doute, et la main de Blanche m'est assurée.

Madame de Woldemar attend son fils dans quelques mois : elle doit le prévenir de ce qui se passe ici. Il saura que le cœur de Blanche s'est donné, et sans doute il ne voudra pas le contraindre.

Cependant, si Blanche allait lui plaire! et comment ne lui plairait-elle pas? depuis ton absence, qui peut l'emporter sur elle? qui peut seulement l'égalée? Ernest élèvera en vain ses regards vers un sang royal, ou trouvera-t-il rien de plus digne de les arrêter que Blanche de Geysa? Si tu étais fier, je serais plus tranquille: je ne connais que ton enchanteresse douceur qui pût lutter victorieusement contre la piquante vivacité de Blanche; mais elle n'aime point Ernest, mais elle en aime un autre: ne voit-il pas de quoi retenir un homme délicat? Et Ernest l'est sans doute: son éducation et sa naissance m'en répondent. Ne sais-tu pas que j'ai toujours pensé qu'il est de certaines vertus inhérentes à la noblesse du sang? et la délicatesse en est une.

Je suis bien aise, mon amie, que M. Grandson t'ait mise à la tête de sa maison: tu as plus besoin que personne d'une occupation continuelle, et ton fils est trop jeune encore pour t'en donner d'autre que celle de l'aimer. Je serais inquiet de te savoir au milieu d'un cercle nombreux: l'ennui que t'a toujours causé l'obligation de parler, quand tu n'as rien à dire, pourrait me faire craindre qu'on y jugerait mal ton esprit; mais je craindrais bien plus qu'on y jugerait mal ton caractère. Partout où tu seras, mon Amélie, tu auras besoin d'un intérêt: il ne sera point d'amour, il sera d'amitié, je le crois; mais l'amitié telle que tu l'éprouves, penses-tu que le monde consente à lui donner ce nom? Ton amitié a tous les caractères de la passion, et d'après ta manière d'aimer, ces femmes qui, ne s'étant jamais respectées, ont perdu jusqu'à la pudeur qui rougit de soupçonner la vertu, trouveront des moyens de calomnier la tienne. Quel que soit l'objet de ton amitié, si tu l'aimes avec excès, fût-il au déclin de la vie, fût-il ton frère, ton innocence ne te mettra pas à l'abri des poisons de la méchanceté.... Ah! détourne tes regards, mon Amélie, d'un monde auquel de pareilles images sont familières, et, pour

ton repos, ne t'y montre jamais qu'en passant! La solitude a aussi ses dangers; mais il est plus aisé de se prévenir contre eux. Occupe-toi sans cesse; abandonne-toi rarement à tes méditations; reprends ton penchant à la mélancolie; cultive tes talents, celui de la peinture tous les jours, ta musique avec plus de réserve; car, en te livrant à la première, tu enfoncerais les émotions que l'autre est d'exciter: la peinture, comme un ami utile, garde ou suspend le moment des chagrins, et c'est un dangereux des plaisirs: la musique, comme un séducteur adroit, va toucher ce qu'il y a de plus tendre dans le cœur, réveille toutes les idées sensuelles, et dispose au regret du bonheur et même à celui de la peine. Adieu, mon Amélie.

## LETTRE XXIV.

AMELIE A ALBERT.

Du château de Grantham, le 13 février.

Que ta lettre me rend heureuse! ô le plus cher et le meilleur des frères! Qu'en dépit de toute sa haine, madame de Woldemar s'assure des droits éternels sur mon cœur en contribuant à une union dont tu fais ta félicité! Qu'Ernest lui-même obtiendra aisément le pardon de tout le mal qu'il m'a fait, si, se hâtant d'accepter l'humble épouse qu'on lui destine, il te laisse plus tôt possesseur de celle que tu aimes! Cher Albert! combien tes espérances m'agitent, et que ton bonheur me fait de bien! Ah! que le ciel daignât écouter favorablement les vœux les plus ardents qui lui furent jamais adressés, et bientôt mon Albert n'en aurait plus à former! La joie est venue augmenter celle que je goûtais depuis hier. Hier nous avons sauté d'une mort certaine un être intéressant, généreux, que la nuit avait surpris en route, que la neige allait englober, et qui était sur le point de perdre la vie pour avoir voulu sauver celle d'un autre.

Hier, vers dix heures du soir, mon oncle s'étant retiré chez lui, je vais, seule au coin de mon feu; il ne se fai-

nait plus aucun bruit dans la maison,  
 quand, au milieu de ce profond silence,  
 j'ai cru distinguer le son d'une cloche  
 qui retentissait dans le lointain, j'ai ou-  
 vert promptement ma fenêtre; le temps  
 était affreux, le vent soufflait avec fureur  
 dans les vallées de la montagne, et fai-  
 sait tourbillonner une pluie de neige. En  
 prêtant l'oreille avec attention, j'ai en-  
 tendu distinctement le son de la cloche  
 de détresse qui nous appelait au secours  
 d'un malheureux. Tout mon cœur a tres-  
 sailli d'effroi, et, me précipitant hors de  
 ma chambre, j'ai traversé la grande cour  
 du château pour arriver à nos hommes  
 de garde. « Il n'y a rien à faire, il faut aller, » je  
 les ai trouvés criant. « Mes amis, tout  
 va se perdre, un malheureux vous appelle,  
 un homme va périr, il faut voler à son  
 secours. » A l'instant ils ont été sur  
 pied, mais, après avoir regardé le temps,  
 ils ont secoué la tête. « Il n'y a pas  
 moyen d'aller là, ont-ils dit. — Quoi!  
 vous n'essayeriez même pas? — Que vou-  
 lez-vous qu'on essaie? Le nuit est si noire.  
 — Allumez vos torches. — Le vent les  
 étendra. Vous avez des larderies —  
 Nous garantiront-elles de ces flots de  
 neige? — Quand vous allez faire partir  
 ces hommes sans rien tenter pour les  
 sauver? — Ma foi, voulez-vous que  
 nous nous perdions pour eux? — Non,  
 non, je ne le veux pas; mais le son con-  
 tinuel de cette cloche ne vous fera-t-elle  
 rien risquer? n'entendez-vous pas des  
 cris? — Ils ont cédé à mes prières, ils  
 sont partis.

Bientôt mon oncle est venu me rejoindre, il grondait tout le monde autour de lui, ses gens de s'être endormis, moi d'être venue les réveiller, le voyageur de s'être mis en route par cet horrible temps : agité par la crainte de ne pouvoir le sauver et par celle de me voir malade, il s'inquiétait de l'une et de l'autre, comme si elles eussent eu la même importance; et moi, emue par sa tendresse, touchée de sa bonté, inquiète sur le sort du malheureux voyageur, et sur le péril auquel s'exposaient ceux qui marchaient à son secours, je me sentais

prête à succomber à mon agitation. Pour les aider autant qu'il était en mon pouvoir, j'essayai, en dépit du vent et de la neige, de faire allumer un grand feu au milieu de la cour : chacun se prêtant avec zèle à cette œuvre difficile, nous parvîmes à élever un fanal à nos montagnards. De temps en temps nous les entendions s'appeler l'un l'autre, et leur quelques coups de feu pour avertir le voyageur qu'on allait à son secours, et de quel côté il devait tourner ses pas. Ce mélange confus de voix humaines, au milieu de la nuit et du bruit de la tempête, avait quelque chose de si fâcheux, et par cela même de si effrayant, que je ne pouvais contenir ma terreur. Tout-à-coup ces voix cessèrent, aucun bruit n'interrompit plus le mugissement des vents : je presuma, qu'on se faisait pour mieux entendre de quel côté le voyageur resondait. M'echappant d'aupres de mon oncle, qui me retenait auprès du feu, j'eus bientôt gravi le roc qui est devant la terrasse du château d'où j'étais plus à portée d'entendre ce qui se passait dans le chemin. Je sentais mon âme oppresser du long silence de nos gens : plus il se prolongeait, plus il devenait sinistre. Je me les figurais englobés dans les crevasses que forme la neige en tant d'enfroids. Ils n'avaient eue qu'à mes instances : qu'un seul eût fait du repos de ma vie entière. A genoux sur le rocher, un eri humain était tout ce que je demandais au ciel.... Il se fit entendre : bientôt des voix en tumulte lui succédèrent ; elles semblaient se rapprocher ; mon oncle et les domestiques viennent me joindre, et répondent à ce signal. Le bruit augmente ; on monte la montagne : ce sont eux, j'entends leurs cris, mais sont-ils de joie ou de douleur ? J'adresse de ferventes prières à celui qui peut tout ; je veux m'élaner au-devant de notre troupe ; mon oncle me retient ; enfin, pour l'éternel soulagement de mon cœur, je vois, je distingue, je compte nos seize montagnards, et avec eux quatre hommes, dont les



habits déchirés, couverts de neige, et la figure pâle et défilée, attestaient assez ce qu'ils avaient souffert. « Sont-ils tous sauvés ? m'écriai-je. — Oui, tous, » répond-on unanimement. A ce mot, je fus saisie du plus vif transport de joie que j'aie senti depuis long-temps. Nous faisons entrer tout notre monde dans la salle basse où on avait allumé un grand feu : chacun se sèche ; on distribue du vin ; je m'empresse surtout auprès des généreux incoutagards, je parle de leurs dangers, surtout de leur courage ; alors un des voyageurs se retournant et dit : « Sans eux nous périssions ; nous leur devons la vie ; mais c'était moi qui la coûtai à mon maître. — Taisez-vous, Philippe, interrompit le plus jeune des voyageurs ; pouvons-nous, dans un pareil moment, songer à autre chose qu'à l'intérêt le plus vital de ceux qui nous ont sauvés, et au touchant intérêt de ceux qui nous accablent ? — Non, non, reprit le domestique, à présent que nous voici en sûreté, il faut que je dise tout ce que je vous dois, ou que j'étouffe. — Parlez, mon brave homme, s'écria mon oncle en lui serrant la main, il faut tous jours se hâter de dire le bien qu'on nous fait. — Veuillez envoyer coucher ce pauvre garçon, monsieur, reprit vivement l'autre voyageur, le froid, la peur et le vin ont un peu trouble sa tête : il a besoin de repos. — Non, non, interrompit son domestique, je n'en pourrai pas trouver que je n'aie raconté notre aventure. Il faut donc que vous sachiez, monsieur, continua-t-il en s'adressant à mon oncle, que mon maître, auparavant, vers quatre heures, n'était plus qu'à une lieue de Bellinonna, lorsqu'il s'est aperçu que je ne le suivais pas : alors, malgré la fatigue de sa mule et l'ouragan qui menaçait, il a voulu revenir sur ses pas pour me chercher. J'étais resté en arrière, avec le conducteur que voici, parce que ma mule s'était foulée le pied dans une descente rapide, et ne pouvait plus marcher. Moi-même je m'étais fait grand mal à l'épaule en tombant : mon maître nous a trouvés

dans cet état. La nuit s'approchait, je souffrais beaucoup, ma mule ne pouvait plus me porter ; il m'a forcé à monter sur la sellette, et m'a suivi à pied. — A cet endroit de son récit, le pauvre Philippe a fondu en larmes en baissant les mains de son maître : celui-ci a profité de ce moment pour lui ordonner de se taire et de se retirer. — Je m'en vais, dit-il à répondre le bon domestique en étouffant de pleurs, je ne veux point vous desolier, je ne dirai point comment, quand la neige a commencé à tomber, vous faisiez mille centes pour me distraire du danger auquel votre bête vous exposait pour moi, comment votre courage nous a sauvés avant que celui de ces braves gens, car, tandis que nos deux conducteurs et moi nous nous lamentions, sans avoir la force de chercher les moyens de nous sauver d'une mort que nous regardions comme certaine, n'est-ce pas vous seul qui avez deux ouvert le piolet, qui avez sonné la cloche, qui, pour nous vous faire entendre, avez gravi le haut rocher dont vous êtes tombé si rudement ? — Ah ! mon Dieu ! monsieur n'est-il pas blessé ? — me suis-je écriée en m'approchant du jeune voyageur. En parlant, j'ai senti que mon visage était baigné de larmes, mais qui aurait pu les retenir au cœur d'une action si touchante ? — Non, m'a-t-il répondu en me prenant la main avec une respectueuse reconnaissance, je ne suis point blessé, et quand je le serais, ne suis-je pas ici avec les autres les malheureux ? — Mais vraiment vous pourriez tomber plus mal, a dit mon oncle en me montrant, voici votre sellette, et vous conviendrez qu'un pareil médecin ne doit pas faire peur aux malades. — Si leur donner l'envie de guérir, a ajouté l'autre assez gaiement, trop heureux de languir long-temps en de pareilles mains. — Je ne sais ce que mon oncle a répondu, mais moi je suis sortie pour presser le souper, faire préparer des lits, et savoir si le bon Philippe n'avait pas été oublié. Le chirurgien venant de visiter son épave, sans le froid son mal n'eût été rien. Cet



etcellent domestique, m'entendant à la porte de sa chambre, s'est levée sur son lit, et m'a comptée, les larmes aux yeux, d'avoir soin de son maître. « Je suis sûr qu'il s'est tordu le pied en tombant de dessus le rocher, m'a-t-il dit; et, si on ne le force pas à prendre garde à son mal, il ne pensera jamais qu'à celui des autres. Ah! madame, sans doute vous avez connu de bons cœurs en votre vie, mais aucun qui puisse approcher du sien. Je suis descendue tout attendrie : « Philippe assure que vous êtes bête, m'a dit au jeune voyageur, et voici M. Arnoult, notre chirurgien, qui vient examiner et guérir votre mal. — Vous avez été vous-même voir Philippe, madame; votre honte ne dédaigne personne : vous ordonnez que je prenne soin de moi, ah! pour vous obliger, je n'avais pas besoin de savoir que c'est à vous que nous devons la vie; oui, à vous seule, a-t-il continué vivement : ces braves gens, si estimables par leur franchise que par leur courage, viennent de déclarer que si vous ne les exhortiez et les voyez vous-même, si vos instances ne les eussent décidés à braver le péril, nous perdions cette nuit même. » J'ai baissé les yeux en rougissant. — Ma foi, s'est criée mon oncle, si tous les malheureux que mon Amélie a contribué à sauver cet hiver se vantaient de ce qu'ils lui doivent, je ne désespère pas qu'avant peu on ne lui adresse des vœux dans les dangers, et qu'elle ne devienne une rivale redoutable pour Notre-Dame de Lorette. — M. Arnoult, m'a interrompu, emparez-vous de votre malade, examinez en quel état il est, et quel régime il faut lui prescrire. »

M. Semler c'est ainsi que Philippe appelle son maître est sorti avec le chirurgien. Une demi-heure après, M. Arnoult est venu nous dire qu'il avait fait coucher son malade, parce que l'enflure du pied était si considérable, que pour juger le mal il fallait attendre qu'elle fût un peu diminuée. Alors chacun s'est retiré chez soi. Je me suis mise au lit; mais je n'ai pu y trouver ni sommeil ni

repos. Le mouvement de la nuit avait donné une telle agitation à mon sang, qu'à peine fermai-je les yeux; je croyais entendre des cris lamentables, me sentir rouler dans d'affreux précipices, et je me reveillais plus fatiguée de ce pénible assoupissement que de la lassitude de la veille. A la fin, comme il faisait grand jour, je me suis levée, quoique tout le monde dormît encore, et j'ai passé chez mon fils, qui, n'ayant point été éveillé par l'événement qui avait occupé toute la maison, murmurait de ce qu'on ne le levait pas. Nous sommes descendus ensemble; long-temps après, mon oncle est venu me rejoindre. La fatigue de la nuit l'avait fait dormir tout d'un somme, m'a-t-il dit; et puis il a ajouté en me barrant doucement sur le front, que le plaisir de me voir se reposait encore mieux. Peu après, M. Arnoult est venu nous donner des nouvelles de nos voyageurs : Philippe était très-bien, mais son maître avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait encore agité. — Malgré cela, nous a dit M. Arnoult, il voudrait absolument se lever pour venir voir et remercier M. Grandson et sa charmante arde, et je n'ai pu l'en empêcher qu'en lui promettant que vous lui feriez une visite. — Si nous disions qu'on apportât le déjeuner dans sa chambre, cela vous contrarierait-il, Amélie? m'a demandé mon oncle. — Moi, point du tout, s'il le desire, et que cela vous amuse. — Hé bien, je vais vous annoncer, et, quand il sera en état de vous recevoir, je vous serai avertir. »

M. Arnoult a conduit mon oncle dans la chambre du malade, et moi j'ai été donner divers ordres dans la maison. Au bout de quelque temps, on est venu me dire que mon oncle m'attendait; mais j'ai senti une sorte d'embarras à aller chez cet étranger; il ne ressemble point à tous les voyageurs que nous avons vus jusqu'ici; son ton, ses manières, annoncent un homme de distinction, ce qui occasionne toujours quelque gêne. Tandis que j'hésitais, on est venu me demander une seconde fois :

alors j'ai pris le chemin de la chambre, mais si lentement, que mon oncle, impatient de mes délais, est accouru au-devant de moi, en se plaignant que le café était froid, les routes brûlées, et que je serais comme ça ou dejeunerait fort mal. Néanmoins j'ai été bien aise qu'il m'introduisit : il est toujours difficile pour une femme d'entrer seule dans la chambre d'un homme qui n'est ni son parent ni son ami. L'étranger était courtois : il a rougi en me voyant. « Sans doute, madame, m'a-t-il dit d'une voix un peu émue, j'abuse de l'extrême bonté qu'on me témoigne ici. Je voulais aller vous porter moi-même l'expression d'une reconnaissance dont l'exces m'est bien doux, on s'y est opposé : j'insistais, la seule promesse de vous voir m'a rendu docile. Je sens toute mon indiscretion ; mais je lui dois tant de plaisir, que peut-être serai-je tenté plus d'une fois d'en commettre de pareilles. » Je lui ai répondu que c'était plutôt à moi à m'excuser d'être venue si tard savoir de ses nouvelles ; et je me suis assise, un peu confuse, près de son lit, dans un fauteuil qu'on avait préparé pour moi.

La conversation a roulé sur son voyage ; il vient de parcourir toute l'Italie. Je lui ai fait quelques questions sur ce pays : ses réponses spirituelles, ses remarques neuves et piquantes me procuraient un véritable plaisir, lorsque mon oncle, voyant qu'il était question de voyage, a voulu parler des siens. M. Semler s'est tu, et n'a plus fait qu'écouter. Les récits de mon oncle se prolongeaient beaucoup, et je commençais à craindre qu'un si long entretien ne fatiguât le malade, lorsque nous avons été interrompus par l'arrivée du courrier. On m'a remis ta lettre. — Est-ce de Saxe ? m'a demandé mon oncle. — Oui, m'a répondu, c'est d'Albert. — A ce nom, il m'a semblé que l'étranger avait souri ; je l'ai regardé pour m'en assurer ; il a baissé les yeux. Alors je me suis retirée chez moi, pour jouir sans témoin de ce plaisir si pur, si vil, toujours nouveau, que me cause l'expression de ta

tendre amitié. Cher Albert ! je t'ai dit vrai en t'assurant que mon bonheur dépendait du tien : te voilà presque heureux, et déjà je me sens plus contente. Ne crains rien, Blanche ne plaira pas à Ernest : digne fils de sa mère, les grandeurs, l'ambition, l'orgueil, doivent être ses seules passions ; un cœur occupé par elles ne peut être susceptible d'amour ; il ne saura pas apprécier l'amour, il ne saura jamais l'aimer. Ah ! livrons un parent être aux vaines jouissances faites pour lui, et aussitôt qu'il s'enchaînera selon les superbes projets de sa mère, il ne pourra plus troubler ton bonheur, oublions. s'il est possible, qu'il ait jamais existé.

## LÉTTRE XXV

ERNEST DE WOLFFENBUTEL A ADOLPHE DE MANSFELD.

Du château de Gandersheim, 15 février.

C'est de chez Amélie que je t'écris, Adolphe ; et maintenant que le hasard a tant réussi mon projet d'écarter de mes espérances, il est temps que je vous le conte. Je comprends votre surprise, elle est très-naturelle : je m'attends à votre mécontentement, et j'y suis préparé. Les avez-vous étouffés ; car, si ce n'est pas la première fois que j'ai mérité votre désapprobation, c'est du moins l'unique où je me suis décidé à la braver. Mais que voulez-vous, Adolphe ? quand j'ai senti qu'il n'était point de force qui pût vaincre les faiblesses de mon orgueil, ni d'amitié qui pût vous engager à les telerer, j'ai dû soustraire mon inébranlable résolution à l'appel de vos remontrances, et cacher à un censeur sévère ce qu'il m'eût été si doux de confier à l'indulgence d'un ami. Ne croyez point, Adolphe, que je vous accuse pour affaiblir mes torts, je n'userai jamais de cette misérable ressource ; si je me plains de vous au moment où je m'avoue coupable, c'est parce que je suis sûr que je vous aurais ouvert mon cœur, si j'eusse espéré trouver en vous moins de cette roideur de caractère, de

cette inflexibilité de principes, qui ne pardonne jamais le plus léger écart : peut-être, avec plus de douceur, la sagesse de vos conseils que j'ai quelquefois rejetés dans les premiers moments, et que j'ai toujours fini par suivre, m'aurait-elle préservée d'une grande faute; quoi qu'il en soit, il n'est plus temps, et maintenant votre secours me serait inutile : je suis chez Amélie.... Pour me par un ressentiment que je nourrissais depuis plusieurs années, j'arrivai pour me venger, et c'est elle qui me sauva la vie; je la vois, et il semble que la plus puissante des séductions m'attende à ses côtés, comme pour me peindre des projets que je méditais contre elle.... Je ne sais comment tout ceci finira; je suis ici sous le nom de Henry Seidler, simple gentilhomme bavarois, je ne puis ~~pas~~ cacher mon véritable nom; de quel ~~nom~~ Amélie ne me ~~reconnaîtrait~~ elle pas, si elle apprenait qu'Ernest, l'objet de son aversion, est celui à qui elle prodigue des soins si touchants? Je l'ai donc vu cette femme que j'étais si curieux de connaître.... Je n'essaiâi pas de vous la peindre aujourd'hui; j'ai la fièvre, et ce que je pourrais dire d'elle vous paraîtrait l'effet d'une imagination en délire; d'ailleurs il m'est expressément défendu d'écrire, aussi attendrai-je quelques jours pour vous donner sur ma conduite une explication qui sera longue : Philippe vous la portera, il sera alors en état de partir, et je vous l'enverrai; car, malgré ses promesses, je redoute son indiscretion.

## LETTRE XXVI.

ERNEST A ADOLTE.

Du château de Grandson, 25 février.

Comme Philippe vous coulera sans doute avec la plus scrupuleuse exactitude tous les dangers que nous avons courus, je ne crois pas qu'après lui il me reste rien à vous apprendre sur cet article; mais ce qu'il ne vous dira pas, et ce que vous ne saurez jamais, puisque vous n'avez pas vu Amélie au mo-

ment où elle venait de nous sauver, c'est l'impression que doit laisser une belle femme qu'annee tout ce qu'il y a de divin dans la charité : impression telle que mille siècles ne pourraient l'effacer, ni l'être le plus insensible s'y soustraire.... Mais laissons cette idée, qui ne me quittera plus, venons à l'explication que je vous ai promise, et que vous attendez sans doute avec impatience. Je vais peut-être vous ramener sans nécessité sur des détails dont vous avez conservé le souvenir; mais, dans une affaire dont je prévois que les suites seront si importantes pour moi, vous ne pouvez assez savoir, ni moi assez vous dire comment j'ai été entraîné, et j'aime mieux répéter des choses inutiles que de risquer d'en omettre une essentielle.

Vous pouvez vous rappeler que, quand nous commençâmes nos voyages, il y a dix ans, ce ne fut pas sans peine que je quittai la Saxe sans avoir revu Amélie : je l'avais laissée trop enfant, et moi-même j'étais trop jeune alors pour pouvoir être amoureux d'elle; mais l'angelique douceur de son caractère s'était gravée avec des traits si touchants dans mon souvenir, que je sentais bien que de l'humeur dont j'étais, il n'y avait que cette femme au monde qui pût me convenir. Je ne me dissimulais pas que la tyrannie dont j'avais usé envers elle dans nos jeux avait pu l'éloigner de moi; mais, à l'époque dont je parle, j'étais encore trop impérieux pour songer à fléchir devant elle; je ne voulais point lui déplaire par mon ton de hauteur, mais je voulais moins encore m'efforcer d'en prendre un plus doux, parce qu'il me semblait que me contraindre c'était m'avilir. Ces motifs réunis, bien plus que vos conseils et les instances de ma mère, me décidèrent seuls à quitter ma patrie sans avoir été à Lunebourg. Si j'avais cru perdre Amélie par cette conduite, je ne sais ce qu'une pareille crainte aurait pu produire sur mon esprit; mais, quoique je me crusse maître de renoncer aux liens qui devaient nous unir, si elle

ne me plaisait plus à mon retour, je n'avais jamais supposé qu'elle pût être libre de s'y soustraire.

Cet insupportable orgueil, que, malgré ses grandes qualités, ma mère ne croyait pas déplacé dans le petit-fils des comtes de Woldenar, avait jeté de si profondes racines dans mon âme, que les conseils de tous ceux qui m'avaient entouré depuis mon enfance n'avaient jamais pu le modérer. Il n'appartenait qu'à votre seule amitié de pouvoir opérer ce prodige : c'est un de vos bienfaits, Adolphe, et je ne l'oublierai point. Vous m'avez forcé d'admirer en vous l'homme ne tirant son éclat que de lui-même, et plus grand par sa vertu que je ne l'étais par mon rang. Cependant, je favorai, cet orgueil fut plutôt mieux dirigé qu'il ne fut détruit. Il m'en resta cette idée qu'il était une place supérieure à la vôtre, et que j'y parviendrais en unissant à la naissance illustre que je dois au hasard les vertus éminentes qui vous distinguent, et que je ne devrais qu'à moi-même. Animé de ce noble espoir, je m'efforçai de me vaincre, de vous imiter, afin de faire dire à tous ceux qui me connaîtraient, et surtout à vous-même, que personne ne pouvait être comparé à Ernest.

La gloire de vaincre l'éloignement d'Amélie, avant même de l'avoir revue, entraînait aussi pour beaucoup dans ce désir de perfection. Sans jamais m'adresser directement à elle, j'étais bien aise qu'elle n'ignorât rien de tout ce qui pouvait me faire valoir. Un sentiment qui tenait à mon enfance, et qui s'était fortifié par les éloges que ma mère prodiguait à celle qui en était l'objet, embellissait cette femme à mes yeux, au point qu'aucune autre n'a jamais pu m'inspirer de véritable attachement. Dans les cours les plus brillantes de l'Europe, au milieu des femmes les plus aimables, vous vous êtes retournée plus d'une fois de me voir mettre au-dessus d'elles cette Amélie que je ne connaissais pas, tant était grand l'empire que sa charmante idée avait pris

sur mon imagination. J'étais dans cette disposition, lorsque j'appris que celle que je regardais comme mon épouse m'avait rejeté avec dédain, pour se donner à un homme sans nom et sans mœurs. Vous fûtes témoin de l'état où me jeta cette nouvelle inattendue : le ressentiment de ma mère, plus emporté peut-être, fut bien moins profond que le mien : elle n'était blessée que dans sa fierté ; je l'étais dans ma fierté et dans mon cœur ; plus j'avais nourri ma tendresse pour Amélie, plus son mariage m'offensa. Vous fûtes témoin du serment que je fis de venger un jour mon injure ; vous m'opposâtes des raisons : elles étaient bonnes, mais ne changèrent point ma résolution. Voyant enfin que je ne pouvais ni vous faire partager ma colère, ni me soumettre à votre opinion, je gardai le silence : il vous persuada que j'avais renoncé à mon dessein : cela devait être, car, pour la première fois, mon cœur vous était fermé, et vous ne dûtes pas croire que je conservais un projet dont je ne vous parlais plus.

Depuis quelque temps, je voyais arriver avec un secret plaisir l'époque de mon retour dans cette patrie où je devais retrouver et punir une femme infidèle. Nous allions partir de Naples pour nous rendre à Bresle, lorsque vous reçûtes la lettre de madame de Sinneren qui parlait d'Amélie avec tant de chaleur et d'enthousiasme, et qui vous annonçait, comme la chose la plus indifférente du monde, qu'elle avait quitté la Saxe pour se fixer à Bellinzona. Je m'en souviens, à cette nouvelle vous me regardâtes fixement et avec un peu d'inquiétude. « Bellinzona est sur notre chemin, me dites-vous, mais je ne crois pas que vous soyez tenté de vous y arrêter ? » A cette question, prévoyant tout ce que vous m'opposeriez si je vous laissais pénétrer tout ce qui m'agitait, je me contentai de vous répondre qu'il serait pourtant bien naturel de consacrer quelques jours à connaître un objet plus curieux que tout ce que nous avions vu



dans nos voyages : une femme assez fière pour avoir dédaigné la main d'Ernest, et en même temps assez humble pour s'être allée à une famille de vils commerçants. L'oppression qui me saisit en finissant ces mots vous alarma. Vous me demandâtes si mon ressentiment durait encore.... Adolphe, je vous serrai la main; je sentis des larmes dans mes yeux; si j'avais eu le plus léger espoir de vous voir compatir à ma faiblesse, tous mes secrets étaient à vous; mais, pour l'espérer, je connaissais trop l'inevitable austerité de vos principes, et je vous quittai brusquement.

Vous attribûtes mon agitation à la honte d'être encore si sensible à une ancienne injure, et, tandis que vous me croyiez revenu d'un ressentiment coupable, je ne songeais qu'à le satisfaire. Mon dessein était pris; je voulais aller à Bellinzonna, et surtout y aller sans vous, m'introduire chez Amélie, et, garanti de ses charmes par le souvenir de son offense, m'en faire aimer, et l'abandonner ensuite avec mépris.... Oui, Adolphe, tels étaient les desseins d'un homme qui se flattait de vous égaler en vertus : si j'en rougis maintenant, c'est bien moins de les avouer que de les avoir conçus. Ne m'accablez pas de votre indignation : si votre ami vous est cher, ce n'est pas en traitant sa faiblesse sans ménagement que vous le saurez. D'ailleurs, que me direz-vous que ma conscience et la vue d'Amélie ne m'aient dit plus fortement encore ?.... Je la regarde, et, loin d'être indigne, je me sens attendre : elle a sauvé ma vie, et la reconnaissance que j'éprouve est si vive et si ardente, qu'elle me semble au-dessus du bienfait.... Ainsi il faut que tous mes sentiments, quand elle en est l'objet, prennent le caractère de la passion.... Mais je reviens à mon récit.

Vous voyant arrêté par des affaires à Rome, je vous quittai, sous le prétexte d'aller au-devant des lettres de ma mère, qui m'attendaient à Florence, mais, quelle que soit ma tendresse pour cette

mere adorée, la seule idée qui m'occupait était de profiter des jours de votre absence pour me rendre sans délai à Bellinzonna. Je fus bientôt au pied des Alpes; le temps était affreux, rien ne put m'arrêter; je traversai les montagnes en dépit des conseils prudents et des prédictions sinistres. Un accident, survenu à la mule de Philippe, retarda notre route; la nuit nous surprit, un froid excessif commença à nous engourdir, et déjà nous nous sentions atteints d'un assoupissement funeste, lorsqu'en regardant autour de moi si je n'apercevrais aucun vestige d'habitation, je me heurtai contre une haute arche à laquelle une cloche était attachée. Je la sonnai sans relâche pendant une demi-heure, craignant beaucoup que la violence du vent n'en fût perdre le son dans l'air : cependant j'entendis bientôt quelques coups de feu; je vis une lueur éloignée errer çà et là, et se réfléchir sur la neige; je redoublai le bruit; Philippe et nos guides reprennent courage, joignent leurs cris aux miens, et enfin nous voyons paraître six hommes, qui, nous ayant entendus de loin, avaient brave tous les dangers pour venir à notre secours. Une action si généreuse, un si noble dévouement, me fit oublier ce que nous venions de souffrir; je ne voyais que ces braves gens, je ne pouvais parler que de ce qu'ils avaient fait. « Ma foi, s'écria l'un d'eux, jamais il ne s'est vu de plus horrible temps! Nous dormions tous quand vous avez sonné; et, sans madame Mansfield, qui nous a réveillés et forcés à partir, nous ne serions pas ici.... Madame Mansfield! interrompis-je avec une extrême surprise. — Oui, c'est la-haut qui nous attend, et, quand elle verra tout le monde sauvé, elle ne sera pas la moins contente. » Je cessai d'interroger : trop de questions auraient pu donner l'idée que j'avais quelque intérêt à les faire; ce qui m'importait surtout, c'était de n'être point connu; aussi, m'approchant de Philippe, je lui dis à voix basse : « Sur votre vie, je vous défends

de laisser soupçonner qui je suis. Si on vous questionne, répondez simplement que mon nom est Henri Semler, et la Bavière ma patrie. » En parlant ainsi j'étais ému, Adolphe, et mon trouble augmentait à mesure que nous approchions du château. J'allais donc me trouver en présence de celle qui m'occupait depuis si long-temps, et qui m'avait causé tant de chagrins; ne semblait-il pas qu'elle vint s'offrir d'elle-même à ma vengeance? Cependant, le peu de mots que les bonnes gens qui nous entouraient avaient dit d'elle suspendait déjà ma colère, et je sentais l'attendrissement prêt à me gagner; en proie à toutes sortes de mouvements contraires, je gravissais la montagne plus rapidement que la vive douleur de mon pied n'aurait semblé devoir me le permettre; mais l'impatience me prêtait des forces. Je devançais mes guides, lorsque tout-à-coup s'élança au-devant de moi une femme en désordre, les cheveux épars, la robe couverte de neige.

« Quelqu'un a-t-il péri? » s'écria-t-elle d'une voix tremblante. — Personne, lui répond de loin un de ses gens. — Ah! bénissons le ciel, reprend-elle avec un accent aussi inimitable dans sa joie que dans sa douleur. » A la lueur du feu qui brûle dans la cour, je distingue des traits célestes; mais elle ne me voit pas; elle ne prend pas garde à moi: les intrépides montagnards, qui, à sa voix, ont consenti à s'exposer pour nous, absorbent toutes ses pensées; elle les remercie, les bénit, exalte leur action: à l'ardente reconnaissance qu'elle témoigne, on dirait que c'est elle seule qu'ils ont sauvée. Sa physionomie, animée par tout ce qu'il y a d'excellent dans la sensibilité, le rouge brillant de ses joues, l'éclat de ses yeux et de son teint, la vivacité avec laquelle elle s'occupe de tout, commande autour d'elle, vote à chacun de nous comme pour soulager plus tôt ce que nous avons souffert, donne un charme plus qu'humain à toute sa personne. Je la regarde, mes yeux ne peuvent s'en détacher: voilà

donc Amélie de Lunebourg, l'épouse qui me fut destinée dès le berceau, la femme qui m'a rejeté, celle qui a si cruellement blessé mon cœur et mon orgueil, celle dont je brûlais de me venger, enfin la voilà: et c'est elle que j'admire, c'est elle qui m'a attaché à la mort, c'est elle dont la voix touchante émeut mon cœur comme il ne l'a jamais été. O destinée!

Quand nous avons été un peu remis de nos fatigues auprès du feu de la grande salle basse du château, Philippe n'a eu rien de plus pressé que de raconter comment je m'étais exposé pour lui. J'ai voulu le faire taire: il n'y a pas eu moyen; le pauvre garçon, qui aime beaucoup sa vie, et qui croyait me la devoir, ne pouvait contraindre sa joyeuse reconnaissance. Je lui ai pardonné cependant son indiscret babillage en voyant les beaux yeux d'Amélie se remplir de larmes. Elle s'est approchée de moi en posant sa main sur mon bras, et m'a parlé avec intérêt. Jusqu'à lors je n'avais pas obtenu d'elle de distinction: à peine m'avait-elle regardé: elle me donnait ses soins comme à mes compagnons d'infortune, et c'était tout; mais, en apprenant que j'étais capable d'une bonne action, sans doute elle a senti qu'il y avait quelque chose de sympathique entre nous: attirée par ce doux rapport, elle m'a regardé plus souvent, et a mis même dans ses discours et son maintien une sorte de touchante et modeste familiarité qui semblait me dire que, puisque j'aurais à bien faire, je n'étais plus un étranger pour elle.

29 février

Depuis quatre jours, Adolphe, j'ai été forcé de suspendre mon récit; la fièvre ne m'avait point quitté encore, on me défend toute occupation suivie, et ce n'est qu'à la derobée que je puis vous écrire. L'autre jour, le bon M. Grandison m'a surpris la plume à la main; il a crié, gronde; je continuais toujours; mais il a fait appeler Amélie; elle est venue, et, en voyant tant de feuilles



écrites sur mon table, elle m'a dit vivement que j'avais tort. « Comment m'arrêter ? ai-je repris avec un peu d'émotion : c'était de vous dont je parlais. » Elle a rougi, et me regardant avec douceur : « Il ne faut s'occuper que de vous, m'a-t-elle répondu; les longues lettres fatiguent et peuvent vous faire beaucoup de mal; voudriez-vous nous affliger ? » L'affliger ! elle ! Amélie ! oh Dieu ! quel être barbare pourrait le vouloir ! Voilà ce que je pensais, Adolphe, mais ce que je n'ai point osé dire. Amélie, qui ne pouvait pas deviner la cause de mon silence, voyant que je ne répondais pas, a ajouté : « Vous ne voulez donc pas promettre de ne plus écrire ? — Je veux vous obéir, ai-je repris vivement ; je veux tout ce que vous ordonnez. » Mais, en parlant ainsi, l'idée que c'était à cette même Amélie qui m'avait préféré M. Mansfield que tout mon cœur faisait serment d'obéissance m'a causé une telle agitation, que ma voix a expiré sur mes lèvres ; et, détournant ma tête, je me suis appuyé en soupirant contre le coin de ma cheminée. L'un trouble si grand n'a point échappé à Amélie. Qu'avez-vous ? m'a-t-elle dit avec intérêt, vous avez l'air de souffrir beaucoup ? Je suis sûr que vous avez excédé vos forces en écrivant si long-temps : puisqu'on ne peut compter sur votre raison, je crois que mon oncle fera sagement d'emporter les plumes et le papier. — Non, ai-je répondu en la retenant, ne m'ôtez pas le mérite d'obéir ; laissez-moi dire adieu à mon ami, et puis je promets de n'écrire que quand vous le permettrez. — On peut y consentir, s'est écrié l'oncle : un adieu n'est qu'un mot, cela sera bientôt dit. — Un adieu d'amitié emploie souvent plus d'une page, a ajouté Amélie en souriant ; et, si M. Semler s'engage pour quelques lignes, je crois que nous devons être contents ; au reste, je m'en rapporte à sa parole, et je laisse à mon oncle le soin de veiller à ce que ma confiance ne soit pas trompée. » En achevant ces mots, elle s'est retirée en me saluant avec bonté.

« Chère enfant ! s'est écrié M. Grandson aussitôt que nous avons été seuls, je ne connais de véritable bonheur que depuis qu'elle est près de moi. » Je l'ai questionné là-dessus, et le bonhomme, qui ne demandait qu'à s'épancher, s'est assis à mon côté pour me raconter l'histoire d'Amélie. En voyant l'intérêt avec lequel j'écoutais, il m'a promis, quand nous nous connaîtrons mieux, de me montrer un cahier qu'elle lui a envoyé avant de venir ici, contenant le récit de ses malheurs, écrit par elle-même. Vous pouvez imaginer, Adolphe, si je suis curieux de le lire ! Je saurai donc quels sentiments, quelles raisons ont pu la déterminer ; je verrai l'expression de son amour pour un autre, celle de sa haine pour moi.... je n'en serai pas fâché ; et cette lecture ne me sera peut-être pas inutile.

On ne reçoit de lettres ici que quand M. Grandson les envoie chercher à Bel-linzonna, ainsi écrivez-moi dans cette dernière ville, poste restante, à l'adresse de Henri Semler. Si par hasard votre austère franchise se refusait à user de cette feinte, et que vous vous obstinassiez à m'écrire sous mon véritable nom, il n'en résulterait d'autre chose, sinon que vos lettres ne me parviendraient pas, parce que M. Grandson ne fera prendre à la poste que celles adressées à Henri Semler.

## LETTRE XXVII.

ADOLPHE DE RUSSBERG A JACQUES  
DE WOLDEMAR.

Florence, 15 mai.

Philippe est arrivé hier avec vos deux lettres ; et je vous exprimerais mal le chagrin et l'étonnement qu'elles m'ont causés ; ce n'est point le mystère que vous m'avez fait qui m'afflige au moment où j'en étais honorable, non seulement je vous pardonnerais, mais je pourrais me féliciter même de la perte de votre confiance. Cependant qu'ai-je appris ? vous n'avez dissimulé avec votre ami que parce que vous vous sentiez coupable.

ble, et, en vous avouant le honteux principe de votre silence, vous avez eu la lâcheté d'y céder. Non, ce n'est pas la Ernest, ce n'est pas la cette ame fière et sublime dont l'orgueil était le seul défaut, et dont j'aimais presque l'orgueil, parce qu'il ne lui inspirait jamais que le noble désir de se mettre au-dessus de ses semblables en les surpassant en vertus. Non, je ne puis reconnaître dans le comte Ernest, nourrissant une si longue animosité contre une jeune innocente dont le seul tort fut d'épouser celui qu'elle aimait, ce même Ernest qui, à la cour de Madrid, demanda avec tant d'ardeur, et obtint avec tant de joie la grâce de l'homme qui l'avait insulté. Non, je ne reconnais point dans celui qui médite de sang-froid la perte d'une femme malheureuse celui qui, jadis, entraînait par la plus dangereuse séduction, sut s'arrêter au milieu du péril, et triompher de lui-même, parce que la vertu l'ordonnait. Ne avez les passions les plus impétueuses, jusqu'à ce jour vous les avez maîtrisées : si elles exerçaient tout leur pouvoir sur vous et que vous leur cédassiez un moment, ce n'était que pour vous relayer plus tard, plus magnanime ; jamais homme ne lutta avec plus de force contre des ennemis plus puissants, et ne les vainquit avec plus de gloire. Je jouis de vos nobles efforts ; je n'eusse pas voulu qu'ils vous coûtassent moins : plus ils étaient pénibles, et plus vous méritiez d'estime. A toutes ces vertus d'une grande ame se joignaient toutes celles d'un bon cœur : à l'héroïsme vous unisiez l'humanité, et, pour sauver un misérable, vous auriez hasardé votre vie, comme vous l'auriez sacrifiée à l'honneur et à l'amitié : tel je vous ai connu, et je me glorifiais de vous ; n'étant rien par moi-même, je me croyais beaucoup, parce que j'étais votre ami, et je me sentais fier de ce titre plus que je ne l'eusse été de la possession d'un rang illustre. Mais à présent que vous n'avez vaincu une absurde colère que pour devenir le jouet d'un amour in-

sense, et que je vous vois soumis à toutes les passions qui voudront vous asservir, je pleure sur vous et sur moi : le temps de notre gloire est passé. Ernest n'est plus qu'un homme ordinaire.

Je n'ajoute plus qu'un mot : souvenez-vous de l'engagement que vous prîtes avec votre mère lorsqu'elle consentit à vous laisser seul maître de votre conduite : vous lui jurâtes de ne jamais avilir votre caractère par aucune de ces fautes dont on porte la honte toute sa vie ; et cependant croyez-vous qu'en séduisant Amélie vous n'eussiez pas trahi votre serment ? Maintenant que le charme de cette femme, bien plus que vos remords, vous a fait rougir de vous-même, quel est votre dessein de vous attacher à elle ? Mais, si ce n'est plus être coupable envers l'honneur, n'est-ce pas l'être envers votre mère ? Ne savez-vous pas qu'autant elle est dévouée à ce qu'elle aime, autant elle est implacable dans ses haines ? Quand elle vous attend, lui direz-vous qu'Amélie Mansfield est l'objet qui vous retient ? ou bien la tromperez-vous ? Quels que soient vos desseins, Ernest, je veux vous faire connaître les miens. S'il eût été possible que vous persistassiez dans vos criminels projets, et que j'eusse pu les soupçonner, j'aurais volé jusque chez Amélie lui dévoiler la vérité, et vous arracher malgré vous à l'infamie, eussiez-vous dû me donner la mort pour prix de mes soins : maintenant que je crains plus qu'une faiblesse, je vous livre à vous-même, mais sachez bien que ce n'est qu'en la surmontant que vous pourrez expier vos torts : si vous voulez y céder, Ernest, ne m'écrivez plus : il faudrait vous trahir ou vous approuver, et je ne veux ni l'un ni l'autre. Vous avez assez prévu ce qu'il m'en coûterait de partager votre artifice ; je n'ai pu me déterminer à vous écrire sous un nom suppose que dans l'espoir de vous éclairer sur l'aveuglement qui vous perd : mais, une fois ce devoir rempli, vous ne connaissez assez, Ernest, pour ne plus attendre une seule lettre de moi.

## LETTRE XXVIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandben, 2 mars.

Le jeune homme dont je t'ai parlé est toujours ici, mon frère; à peine peut-il marcher, et la fièvre ne l'a pas encore quitté. Mon oncle l'a pris dans une si grande amitié, qu'il passe presque toute la journée chez lui; je me réunis à eux le soir seulement; et alors, quand la santé de M. Semler le permet, il nous fait des lectures: c'est un plaisir dont je n'avais jamais connu le charme, parce que personne ne lit aussi bien: il est impossible de l'écouter sans émotion quand il exprime des sentiments poétiques ou passionnés, la fièvre surtout lui sied à merveille; il a une telle noblesse dans le port et dans le regard, qu'on a peine à croire qu'il ne soit pas d'une illustre naissance. Son caractère paraît vif, et même impatient; il s'agit d'un récit, souvent d'un mot, pour exciter son indignation ou son enthousiasme: qu'on cite une action perdue, à l'instant sa voix s'élève, son regard s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs; mais, d'un trait touchant, il s'attendrit, des larmes mouillent sa poitrine, et cette transition subite donne quelque chose de plus pénétrant à sa sensibilité. Sa voix est aussi flexible que sa physionomie est mobile: habituellement forte et sonore, elle a par moments des accents si doux, qu'on en est surpris et presque ému. Il chantait hier soir, et, soit à l'instigation de l'air, soit à la perfection du chant, j'ai éprouvé une telle impression, qu'elle m'a rappelé ce que tu m'as dit de la musique il y a quelque temps. Elle est en effet comme une langue universelle qui raconte harmonieusement toutes les sensations de la vie. Tandis que M. Semler chantait, j'étais tombée dans une si profonde rêverie, que, tout en continuant de l'écouter, j'avais oublié qu'il était là: je pleurais de mes souvenirs, de mes regrets; je ne sais pas précisément de quoi, car dans ces effets de

la musique il y a quelque chose de confus qui fait que la pensée errante dans le vague ne saurait déterminer l'objet qui l'occupe. Mon oncle s'étant aperçu que je pleurais, a interrompu M. Semler, et m'a arrachée si brusquement à ma distraction, que j'en ai été presque effrayée. « Taisez-vous donc! » a-t-il écrit: avec ce chant, qui me faisoit pourtant grand plaisir, ne voyez-vous pas, aux larmes de ma nièce, que vous lui faites mal? — Je ne sais si vous ne lui en faites pas bien plus en les arrêtant, a repris M. Semler avec quelque émotion; il est des instants où on aime tant à en repandre! — Votre serviteur; je n'ai jamais compris qu'il y eût du plaisir à pleurer, et je ne me soucie pas que vous donniez cet agréable passe-temps à mon Amélie. J'avais la tête penchée dans mes mains; ma broderie était tombée par terre; je ne pouvais parler. M. Semler s'est assis tout près de moi, et m'a dit: « Que j'envierais le sort de la personne à qui vous amusez à laisser lire tout ce qui se passe maintenant dans votre cœur! — Cela n'est pas difficile à deviner, a répondu mon oncle; je suis sûr que votre voix lui a rappelé celle de ce pauvre Mansfield: savez-vous qu'il chantait aussi bien que vous?.... — Moi! je lui aurais rappelé un pareil souvenir! » a interrompu M. Semler en se levant brusquement: ce n'était assurément pas mon intention. — Ma foi, pour tout autre que vous ce serait un éloge: vous jugerez du talent de mon neveu par celui d'Amélie; elle a été son ecclésiastique, et je ne crois pas qu'après lui vous ayez grand-chose à lui montrer. — Je n'en ai pas la prétention, a repris M. Semler d'un air grave et même un peu dédaigneux; et madame ne doit pas craindre que j'aie la hardiesse de le tenter. » J'ai fait un signe de la main à mon oncle pour ne pas continuer cette conversation, et peu après je me suis retirée; mais, le croiras-tu, Albert? le souvenir de Mansfield m'a bien troublée: depuis deux mois, voilà la première fois que mon oncle en parle directement; j'ai été sur-

prise qu'un si court espace de temps ait rendu tant de paix à mon cœur, et j'ai vu la main divine qui a versé son baume sur mes blessures. Albert, il faut avoir souffert pour savoir combien il est doux de ne plus souffrir. Ah ! si j'ai trouvé jadis dans l'indifférence qui avait succédé à mon amour quelque chose d'affreux qui ressemblait au néant, je goûte maintenant, dans le repos qui succède à la peine, quelque chose de délicieux qui ressemble au bonheur.

### LETTRE XXIX.

AMÉLIE À ALBERT

Du château de Grandson 15 mars.

Qui croirait, Albert, qu'on pût rennir des travers si bizarres à tant de qualités charmantes, et qu'avec un amour si vrai pour toutes les beautés de la nature, un sentiment si exquis de tout ce qu'elle renferme de bon, il fût possible de ne pas aimer les enfants ? M. Semler hait mon fils, et ne se met pas en peine de le cacher. Hâ ! mon fils, et n'être point méchant ! conçois-tu cela, Albert ? Hier, il me vint dans l'idée de le lui amener dans sa chambre, et son mal au pied le retint encore. Je croyais lui faire plaisir, mon Eugène est une si aimable créature ! il ne l'a perçut point d'abord, et me dit avec un mouvement de joie : « Ne me trompe je pas ? c'est bien vous ? » Qui ? pour la première fois vous venez avant la nuit, et M. Grandson ne vous suit pas ? Mon oncle est occupé pour quelques heures encore, et, comme vous n'avez plus de fièvre, que le bruit ne peut vous faire de mal, je vous amène une agréable petite société pour vous distraire : voilà mon fils. Votre fils ! dit-il interrompu vivement ; vous avez un fils ? vous êtes mère ? Ne le savez-vous pas ? Je crois vous l'avoir déjà dit, n'est-ce pas ? Je n'ai répondu un peu surprise de l'air dont il me faisait cette question ? Alors il a pris la main d'Eugène, et l'a placé devant lui en le regardant fixement. « Voilà donc le fils de M. Mansfield ? » dit-il dit avec un air de surprise. A ce nom,

surtout à l'air dont il l'a prononcé, j'ai senti mon visage en feu. « Est-ce que vous auriez connu M. Mansfield ? me suis-je écriée. — Non, a-t-il répondu après un long silence et avec un ton un peu dédaigneux, je n'ai point connu M. Mansfield : il devait être sans doute un homme peu ordinaire puisqu'il lui aime de vous... Je conçois que son fils vous soit cher ; pour moi, madame, je n'aime point les enfants ; ainsi, je vous en prie, emmenez votre fils : sa vue me fait mal, et je vous conjure de ne le laisser jamais entrer ici. »

Cet discours m'a causé un si grand étonnement, que je suis demeurée un moment immobile : mon cœur était blessé de la manière dont il repoussait mon fils ; et mon pauvre Eugène lui-même, peu fait à un semblable accueil, s'est mis à pleurer. Je l'ai pris dans mes bras, et me suis retirée en silence, sans que M. Semler ait seulement tenté de s'excuser ni de me retenir. Le soir, je n'ai point voulu aller chez lui : j'éprouvais réellement de la répugnance pour un caractère que je comprendais si peu. Aujourd'hui je me sens dans la même disposition. Ai-je donc tort, mon frère ? et trouves-tu que j'attache trop de prix aux travers d'un étranger que je ne connais que depuis si peu de temps. En vérité, je crois qu'il commençait à ne plus l'être pour moi : ce n'est pas encore de l'amitié qu'il m'inspirait, mais une sorte de bienveillance assez douce pour me faire désirer d'entretenir quelques relations avec lui après son départ : maintenant je n'en ai plus d'envie : la déplaisance et le mépris l'ont remplacé. Je réfléchis aux fautes d'Ernest, à la légèreté de mon époux, aux bizarreries de M. Semler, et, en tout, au peu de vertus que j'ai trouvées dans son sexe, je crois que je lui vouerais une sorte de mépris, si mon Albert n'en était pas.

## LETTRE XXX.

AMÉLIE A ALBERT

*De château de Woldemar, 11 mai.*

Malgré les prières de mon oncle, je ne pouvais vaincre mon ressentiment, et me décider à retourner chez M. Semler, lorsque ce matin, pendant que nous déjeunerions, M. Arnoult est entré d'un air inquiet, pour nous dire que notre hôte avait passé une mauvaise nuit, et que la fièvre l'avait repris. A cette nouvelle, je n'ai plus senti de colère : sur-le-champ j'ai proposé à mon oncle de m'accompagner chez M. Semler, et je me suis couchée auprès de celui-ci de ne l'avoir pas vu depuis plusieurs jours. Il était à demi comme sur une chaise longue, et paraissant fort abattu ; mais, en nous voyant entrer, sa physionomie s'est animée, et il m'a dit, d'un ton plein d'expression, en pressant ma main entre les siennes : « Ah, madame ! que vous êtes bonne ! et que je suis injuste ! » Il est certain que vous avez de grands torts avec Anclie, s'est crié mon oncle en riant ; aussi m'a-t-elle porté des plaintes très-amères contre vous. Hériter son fils, un fils dont elle est idolâtre ! il y aurait là de quoi vous faire haïr !... — Et madame y est, je crois, disposée, a interrompu M. Semler en me regardant tristement. — Elle, haïr ! ah ! vous ne la connaissez pas ; elle n'a pas un cœur susceptible de haine.

— J'en doute, car il le fut d'amour, et toutes les fortes passions se touchent. » Cette conversation commençait à me faire souffrir : il m'est insupportable qu'on s'occupe de moi, de mes dispositions, de mes sentiments ; je voudrais les laisser ensevelis dans une nuit impenetrable. Mais mon oncle, sans s'apercevoir du désir que je montrais de changer de sujet, a continué : « Je la connais mieux que vous, peut-être, et ce qu'elle a pu véritablement haïr cette pauvre madame de Woldemar qui lui a fait tant de mal ? Ne m'en parlait-elle pas hier encore avec éloges ? — Comment

ne serais-je pas sensible à ses procédés envers mon frère, ai-je dit à mon tour ? Ah ! qui fait du bien à Albert peut me faire du mal impunément : je ne croirai jamais avoir le droit de me plaindre. » A ces mots, M. Semler s'est levé avec précipitation, et a marché vivement dans la chambre. « He bien ! he bien ! êtes-vous fou ? s'est crié mon oncle, stupéfait de ce brusque mouvement, et en le ramenant malgré lui à sa place ? Qu'avez-vous donc ? et qu'est-ce qui vous agite ? avez-vous oublié que vous avez été saigné ce matin ? Je suis sûr que la bande de votre pied s'est défilée ; je vais appeler M. Arnoult. » Il est sorti. M. Semler a levé les yeux sur moi ; ils étaient remplis de larmes. « M'avez-vous pardonné en effet, aimable Amélie, et la repugnance que j'ai trop laissée voir pour un objet qui vous est si cher ne m'a-t-elle pas rendu odieux ? — Non, mais bizarre, inexplicable, au-dessus de toute expression. — Et, parce que vous ne pouvez me comprendre, me défesterez-vous ? — Mon oncle vient de vous dire, il me semble, que je ne sais point haïr. — Promettez-moi donc, quoi qu'il arrive, quoi que vous appreniez, de n'avoir jamais d'aversion pour moi. — Eh ! pourquoi en aurais-je, M. Semler ? depuis six semaines que je vous connais, voilà la première chose qui m'ait déplu en vous, et, quoiqu'elle tienne sans doute à un vice de caractère, que peut-elle me faire de la part de quelqu'un dont les rapports avec moi doivent être si passagers ? — Si passagers, a-t-il interrompu en portant la main sur son front : elle a raison, plus raison peut-être qu'elle ne croit ; et pourtant si elle l'eût voulu... Je le sens, j'ai trop resté... Ah, madame ! pardonnez mon désordre : vous ne pouvez savoir ce qui m'occupe. » Mon oncle est rentré au même moment avec M. Arnoult, et je suis remontée aussitôt dans ma chambre.

Mon frère, tu vas me dire, j'en suis certaine, de prendre garde à moi : qu'avec les qualités que je prête à M. Semler,



il peut faire impression sur mon cœur; et que, d'après ce que je te raconte, tu soupçonnes qu'il me voit avec intérêt. Écoute, mon Albert, jamais on ne voulait être plus vraie avec un ami que je ne veux l'être avec toi; et, pour ne te dérober aucune de mes pensées, j'ai sondé mon cœur avec plus de soin que je ne l'eusse fait pour moi-même peut-être. J'ai eu le courage de revenir sur le passé, la prudence de comparer les sensations que j'éprouve aux émotions qui m'agitèrent; et j'ai souri d'un examen si scrupuleux, d'une précaution dont le seul instinct m'eût bien montré l'inutilité, si mon amitié n'avait pas voulu aller au-delà de ce qui était nécessaire, et prévenir tes recommandations.

Albert, j'ai trop aimé pour pouvoir me reconnaître l'amour: ce mot, qui me semblait si doux dans la bouche de M. Mansfield, maintenant je repousse avec effroi tout ce qui me le rappelle: loin d'être attirer par cette sorte de conversation, elle me gêne et me tient, tout le temps qu'elle dure, dans un état d'insupportable malaise. Ce n'est pas tout, o mon frère bien-aimé! car ceci n'est qu'une maladie de l'âme que le temps pourrait guérir, mais il est une raison qui me garantira à jamais, je l'espère, de toute autre passion: c'est que mes infortunes passées m'ont inspiré un invincible éloignement pour le bien dont tu attends la félicité, et que si j'avais le malheur d'aimer encore, je crois que je ne pourrais jamais me résoudre à former de nouveaux vœux; il me semble qu'il y a moins de malheur à renoncer à l'objet de sa tendresse qu'à perdre son amour, et ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve: ma triste expérience, et l'exemple de madame de Summeren, ne me l'ont que trop prouvé.

P. S. Si par hasard il te restait quelques échantillons sur le séjour de M. Semler ici, calme-les, mon Albert, car je viens d'apprendre que, malgré sa faiblesse et les instances de mon oncle, il a fixé son départ à la fin de l'autre semaine.

## LETTRE XXXI.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, le matin.

Je connaissais trop mes torts et votre austérité pour ne m'être pas attendu à vos reproches; mais je connais aussi votre cœur, et je suis sûr que votre lettre était à peine partie, que vous vous repentiez de m'avoir dit de ne plus vous écrire. Eh quoi! Adolphe, repousseriez-vous ma confiance, quand nous voyons tous deux que c'est du jour où je vous l'ai ôtée que j'ai commencé à ne plus vouloir bien faire? D'ailleurs, tant que je vous ouvrirai mon cœur, ne craignez point d'avoir à rougir de moi: si je ne suis que faible, je ne craindrai pas de vous demander des forces; mais si j'étais coupable encore, Adolphe, soyez-en sûr, je vous estime assez, et je suis trop fier pour ne pas fuir vos regards.

Vous me louez beaucoup, mon ami, vous que j'ai toujours vu user avec moi d'une sévérité qui allait presque à la rudesse, vous voilà tout-à-coup exaltant mon mérite au-delà de ce qu'il fut, et mes efforts bien plus qu'ils ne m'ont coûté; sans doute vous ne m'élevez si haut que pour me faire mieux sentir la distance du degré où je suis à celui où vous m'avez vu; mais écoutez, Adolphe, si le triomphe ennoblit en raison des sacrifices, peut-être n'aurai-je jamais été plus digne de votre estime. En effet, quelles passions ai-je vaincues jusqu'à présent, et quels exemples me citez-vous? J'ai pardonné à un ennemi soumis et malheureux le mal qu'il ne pouvait plus me faire: j'ai résisté à la séduction d'une femme qui ne troublait que mes sens, et dont j'honorais l'époux: sont-ce là des victoires dont on doit s'enorgueillir? Mais en présence de la plus charmante femme que le ciel ait créée, contre laquelle on a nourri un long ressentiment, et dont il serait si doux de punir la haine en obtenant l'amour; quand à chaque instant du jour son approche vous livre à l'émotion la plus vive, qu'elle-même



ainsi dire toute d'amour, elle montre un éloignement invincible pour tout ce qui rappelle ce sentiment. En prononce-t-on le nom devant elle, en fait-on un portrait séduisant, elle rougit; un secret effroi l'agite; elle voudrait fuir, ou du moins ne pas entendre; change-t-on de sujet, l'aimable paix revient sur son front, et ses lèvres vermeilles se rouvrent au sourire; l'amitié seule lui plaît, la touche, l'attendrit; elle s'abandonne à ce sentiment avec une vivacité qui va jusqu'à l'enthousiasme; aussi son frère lui est-il bien plus cher qu'au moment qu'il est à la plupart des femmes : elle parle d'Albert d'un ton qui étonnerait, si on ne voyait en elle une femme qui, ne sachant rien sentir modérément, a dû faire de l'amitié l'idole d'un cœur qui a besoin d'aimer avec excès tout ce qu'il peut aimer avec innocence.

## LETTRE XXXII.

BERNARD A ADOLPHE.

Du château de Grandson, 3 avril.

Laissez-moi vous parler d'Amélie : avant peu je n'aurai plus rien à en dire, avant peu il ne me restera d'elle que son image, qu'il faudra même oublier, si cet effort est possible. Mais, tandis que je suis encore ici, tandis que l'air que je respire, la place que j'occupe, les objets que je touche, retiennent quelque chose d'elle, m'entourent de son souvenir, et me pressent de sa puissance, n'espérez pas que j'aie une pensée dont elle ne soit l'objet, ni que je trace une ligne qu'elle n'ait inspirée..... Me voilà donc, direz-vous, follement épris ? non, Adolphe, je ne le crois pas ; j'adore, sans doute, Amélie de Lunebourg, mais je n'ai point oublié que la veuve de M. Mansfield ne peut jamais être l'épouse du comte de Woldemar, et aimer Amélie légèrement, aimer Amélie autrement que pour la vie, cette sacrilège pensée n'est pas faite pour mon cœur. Celle qui me fut destinée, quoique libre maintenant de m'appartenir, est à jamais perdue pour moi, je le sais, Adolphe : ce souvenir ne me

quitte point, il se place toujours entre elle et moi; j'y pense quand elle s'approche, qu'elle me parle, que ses yeux se fixent sur les miens; j'y pense quand elle s'éloigne, et qu'en son absence je me sens perdu dans un vide affreux; j'y pense en écoutant ces éloges simples, touchants, unanimes, qu'on prodigue à sa bonte; j'y pense en me figurant le bonheur que je tiendrais d'elle en entrevoyant qu'elle pourrait aimer.... Oh! alors la seduction devient terrible; mon cœur bat dans ma poitrine à coups redoublés.... Mais n'importe, dusse-je en mourir, je jure au nom de ma mère, de l'honneur et du noble sang de mes aïeux, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père au fils de M. Mansfield.

Adolphe, je crois sincèrement que je ne suis point amoureux d'Amélie; je parle d'elle, il est vrai, avec une vivacité qui pourrait vous en faire douter; mais en cela je cède à l'ascendant irrésistible qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure. Qui peut la voir et parler d'elle comme d'une autre? qui peut l'entendre et ne pas connaître une nouvelle vie? qui peut tenter de la peindre, et ne pas suppléer par le sentiment à l'insuffisance de l'esprit? Si je regarde autour de moi, je vois tout le monde soumis à cette même influence; quand il est question d'elle, des êtres communs, grossiers, deviennent presque aimables, intéressants: ce seul nom d'Amélie les inspire, leur donne des idées dignes de leur sujet, et des expressions pour les rendre. J'ai vu M. Grandson, vieux marin renforcé, et dont l'intelligence ne s'est jamais portée au-delà de son commerce, devenir un autre homme en parlant d'Amélie; alors il prend une physionomie que la nature lui a refusée, et son cœur lui crée un langage qu'il a toujours ignoré sans doute, et dont il ne se servira que pour elle. M. Arnoult, chirurgien de village, qui n'a que la routine de son art, et qui peut à peine énoncer deux phrases de suite, au seul nom d'Amélie, s'exprime avec éloquence: il dit le bien qu'elle fait, la discrétion dont

elle le couvre, la grace dont elle l'accompagne; et, en racontant simplement ce qu'il a vu, il touche, il attendrit, et produit un effet auquel peu d'orateurs pourraient atteindre. Enfin, des domestiques, des mercenaires; savent trouver, pour la peindre, des couleurs que l'homme éclairé et sensible ne dédaignerait pas d'employer, tant il semble que pour parler de celle qui est unique il n'y ait qu'un seul langage.

J'ai voulu connaître par moi-même l'emploi du temps d'Amélie: je l'ai vue, à la tête de la maison de son oncle, écarter doucement le faste qu'il aime, et le remplacer par une abondance si bien dirigée qu'il semble que tout soit accordé au besoin et refusé au caprice; je l'ai vue inventer chaque jour de nouveaux moyens de soulagement pour les pauvres et les malheureux, et persuader à M. Grandson, se persuader à elle-même que ces idées venoient de lui, afin d'avoir un motif de l'aimer davantage: je l'ai vue ramener la paix dans un ménage, pleurer avec une mère desolée, fortifier un père de famille à son lit de mort, nourrir les orphelins, prendre soin de la veuve, et partout et toujours entourée de ce tribut d'adoration et de respect qu'on doit à son courage noble et aimant, à son cœur généreux, qui la porte au bien avec une telle simplicité, que, sans le soin extrême qu'elle met à le cacher, on croirait qu'elle ne fait rien que d'ordinaire.... Non, je n'ai point encore assez parlé d'Amélie: je veux que vous la connaissiez quand elle s'exagère les bienfaits de son oncle, afin de donner une cause à l'ardente effusion de sa reconnaissance; je veux que vous la connaissiez quand elle prononce le nom d'Albert, et que l'amitié anime son regard d'une expression sublime; quand elle parle de ma mère, et lui pardonne ses injures; quand elle a eu un tort avec quelqu'un, et qu'elle se repare: c'est surtout la son triomphe. Rien ne peut rendre l'impression qu'elle cause quand elle s'accuse: elle ne peut assez se trouver coupable, tant son cœur a le besoin

de faire oublier le mal qu'elle croit avoir fait : toute son attitude prend alors quelque chose de si profondément tendre, que celui qui aurait pu résister au charme de ses vertus et de ses grâces, serait invinciblement subjugué par celui de ses fautes et de son repentir. Telle est donc la femme qu'il faut que j'oublie. Non, Adolphe, ne l'espérez pas, ne me demandez pas l'impossible : soumis à ce que ma naissance m'impose, et aux desirs d'une mère respectée et chérie, j'unirai mon sort à celle qu'elle me destine ; mais le souvenir d'Amélie m'empêchera d'aimer jamais aucune autre femme, et d'être heureux nulle part. O Adolphe ! si elle n'était que telle que je vous l'ai peinte, si rien autour d'elle ne rappelait qu'un autre l'a possédée, nulle puissance humaine n'aurait balancé la sienne ; je serais à ses pieds, j'y serais pour toujours, en dépit du sort qui voulait me l'arracher. Ramené comme par miracle auprès de celle que j'ai si long-temps regardée comme mon épouse, je croirais voir dans cette réunion le sceau d'une destinée inévitable ; mais Amélie est mère ; il existe une preuve vivante, odieuse de son amour pour un autre homme : Amélie dans les bras d'un époux lui a prouvé que ses plus tendres caresses, et a fait son bonheur de lui appartenir. A cette affreuse image mon cœur se révolte, mes vœux se glècent, et je le jure, oh ! je le jure encore, que jamais Ernest de Waldemar ne servira de père à l'enfant de M. Massfield.

## LÉTTRE XXXIII.

ERNEST À ADOLPHE.

Du château de Grosbois le 4 avril.

Ce matin, en me levant, j'étais déterminé à ne plus vous parler d'Amélie ; je sentais qu'en vous la peignant telle que je la vois, mes vœux, étant hors de toute mesure, fléchiraient peut-être par vous présenter contre elle, et je ne voulais pas risquer de vous paraître un insensé qui s'abandonne sans frein à sa

folie. Je me disais : A moins d'avoir vu Amélie, pourra-t-il jamais comprendre qu'il existe une femme au monde tellement supérieure à son sexe, que tout honnête homme qui l'aura connue devra rongir de la seule pensée d'en aimer une autre ? Pourra-t-il comprendre que, même en la quittant, je ne m'en sépare pas, puisque, Amélie étant la parfaite image de la vertu sur la terre, on ne peut adorer l'une sans l'autre, et que l'amour qu'on doit à toutes deux n'est qu'un seul et même amour ? Mais, Adolphe, encore ce trait ; peut-être vous peindra-t-il mieux Amélie que tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici ; peut-être un si rare accord de raison et de bonté obtiendra-t-il toute votre estime ; et peut-être enfin qu'il appartiendra à l'indulgence d'Amélie de vous faire aimer l'indulgence.

J'étais avec M. Grandson dans le salon, ce matin ; le déjeuner était prêt, et depuis une heure nous attendions Amélie, lorsqu'elle est arrivée en courant, son chapeau sur la tête, rouge et un peu essoufflée. « Je vous ai fait attendre, n'est-ce dit à son oncle, je ne croyais pas qu'il fût si tard. — Je devine bien où vous vous êtes oubliée. » Elle a baissé les yeux avec embarras. « Vous n'êtes sortie de si bon matin que pour aller apprendre à François que j'avais consenti hier au soir à lui accorder enfin des secours. — Mon oncle, de combien de bénédictions lui et sa misérable famille m'ont chargée pour vous ! — Pardieu ! c'est bien à vous qu'ils les doivent, Sans vos instances, je ne me serais jamais décidé à soulager un homme qui s'est ruiné par son extravagance. — Comment ! si-je interrompa, est-il possible, madame, que vous compreniez dans vos aumônes un homme qui a mérité son sort par sa mauvaise conduite ? n'est-ce pas là un abus de la charité ? » Amélie a pris un air un peu grave, et m'a dit : « Si vous aviez mieux réfléchi, M. Semler, peut-être n'auriez-vous pas fait cette question, et n'aurais-je pas encouru votre blâme : je suis sûre que votre cœur

est trop généreux pour adopter l'opinion des riches sans pitié, qui, pour se dispenser d'adoucir le malheur, commencent toujours par s'informer s'il ne peut pas être attribué à quelque faute. Quand ils professent que les bienfaits ne doivent être distribués qu'à des hommes irréprochables, croyez qu'ils n'ont d'autre intention que de garder leur or, sans perdre l'estime de ceux qui ne se donnent pas la peine d'examiner si l'avarice ne se déguise pas sous une apparence d'équité. Sans doute il y a eu des torts, et ils ne manquent pas de les découvrir; mais ont-ils recherché avec le même soin s'ils n'étaient pas expiés par les souffrances, et si la sincérité du repentir ne devait pas rappeler la miséricorde?..... » Elle s'est arrêtée un moment, et puis, reprenant son discours d'une voix enue, elle a dit : « Ce pauvre François, il était parvenu, par son industrie, à être chef d'une manufacture; il ne lia avec des gens au-dessus de lui, qui l'entraînerent à un jeu ruineux, à des prêts inconsiderés, à de folles dépenses, et qui l'abandonnerent des qu'il fut tombé dans la misère; mais il lui restait du courage et la volonté de réparer son imprudence. Il ne fit aucune plainte, ne sollicita aucun secours, rentra dans la classe des simples ouvriers, et depuis il n'a cessé de se livrer aux travaux les plus rudes. Tout ce qu'il gagne il l'apporte à sa femme, ne se réserve rien, consacre les dimanches et les fêtes à l'instruction de sa nombreuse famille. Il vit de l'ouvrage que lui procure mon oncle, lorsqu'un accident funeste l'a forcé de garder le lit..... Eh quoi dans cet état, cinquante de sueur, de patience, de privations et d'une conduite exemplaire, ne le rendraient pas digne d'indulgence? et M. Semler me jugerait coupable d'avoir enragé mon oncle à supplier par ses secours au pain que ce malheureux ne peut plus donner à ses enfants par son travail?..... »

L'ange avait cessé de parler depuis long-temps, que son oncle et moi écoulions encore, hors d'état tous deux de

proferer une parole. A la fin, M. Grandson m'a dit en me prenant la main : « Eh bien ! mon ami, à ma place, n'auriez-vous pas été persuadé, et auriez-vous refusé des secours à François? » J'ai voulu répondre, je n'ai pas pu, les larmes m'étouffaient. Je suis sorti du salon; j'ai été dire à cette terre qui la porte, à cet air qu'elle respire, à ces arbres qui la couvrent, à ce ciel qui la contemple que, tant qu'il restera une étincelle de vie dans mon cœur, je rendrai à cet unique assemblage de vertus, de grâces et de charmes le culte sacré qui lui est dû.

## ETTRE XXXIV.

ALBRY A AMÉLIE.

*Hydrade, 10 avril.*

Non, je n'aurais point exigé cet examen que l'auntie t'a commandé, et dont ta conscience n'avait pas besoin. Non, malgré la disposition favorable qu'a fait naître le jeune étranger, je mets un trop haut prix au cœur d'Amélie pour craindre qu'il puisse être obtenu si promptement, surtout par un homme qui, d'après ce que tu m'as raconté, est au moins très-lazare. Il ne t'a pas caché des antipathies qui doivent blesser la délicatesse et repousser la sensibilité : c'est ce qui me rassure bien plus encore que son prochain départ. Mais ce qui m'afflige, Amélie, et ce que je dois détruire, c'est une erreur que je ne veux pas même laisser dans ton esprit, dit-elle ne jamais passer jusqu'à ton cœur. Tu me demandes que, si tu aimais le malheur d'aimer encore, tu ne pourrais jamais le regarder à former de nouveaux nœuds; tu ajoutes ensuite que ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve; et je vois avec une profonde douleur, et presque avec effroi, que c'est moins sur ta propre expérience que tu appuies cette desolante opinion que sur le dangereux et funeste souvenir de madame de Summieren.

Ainsi cette femme qui vécut dans le

qui doit finir dès que l'enchantement qui l'a créée s'évanouit, tu reconnaitras que le principe que j'attaque renferme l'élément le plus sûr d'une prompt destruction : car y a-t-il un amant qui consente à priver la femme qu'il idolâtre d'estime et de bienveillance, qui la veuille plutôt avilie qu'honorée, et qui ne rougisse pas de sa honte ? Mon Amélie, l'homme libre qui n'épouse pas sa maîtresse n'a jamais brûlé du feu sacré ; il n'y a point de culte dans son cœur, le délire n'est que dans ses sens ; au moment où ils seront satisfaits, il entendra la voix de l'opinion flétrir celle qu'il croyait adorer. Or il n'est point d'illusion qui tienne contre le mépris, et point de lien qu'il ne presse de rompre.

Arrête actuellement tes regards sur un mariage qui vient d'enchaîner à jamais la destinée de deux amants : c'est là que rien n'outrage l'amour et qui tout le protège ; c'est là qu'il n'est pas une seule circonstance qui ne conspire à augmenter sa puissance, à prolonger sa durée, à l'embellir de nouveaux charmes. Les suffrages de la société, le contentement des familles, le respect des gens de bien, les éloges que l'on entend sur l'objet aimé, l'engagement qu'on ne craint pas de prendre avec le public par l'aveu répété de son amour, les enfants qui naissent, les intérêts qui se confondent, la confiance qui est à la fois un hommage et un plaisir ; enfin la délicieuse certitude de puiser le bonheur suprême dans le sein de la vertu.

Pardonne, ma jeune amie, si j'ai si vivement insisté : je suis sûr que cela n'étant pas nécessaire ; mais c'est la première fois que tu as avancé une mauvaise maxime, et tu sais que j'ai encore plus d'aversion pour elles que pour les mauvaises actions. Celles-ci peuvent nuire qu'au coupable : souvent elles ont préservé ceux qui en étaient les témoins ; tandis que les sophismes du vice égarent le plus grand nombre avec d'autant plus de facilité, que des séducteurs habiles portent tous les efforts de leur esprit sur un côté specieux de la question



qu'ils cachent celui qui pourrait révolter, et qu'ils sont aidés par la faiblesse, qui ne demande qu'à être persuadée qu'on peut perdre l'innocence sans s'exposer aux remords.

Pardonne encore, mon Amélie, la longueur et la sévérité de cette lettre, et reconnais, jusque dans mes reproches, cette amitié fidèle qui, veillant sans cesse sur ton repos et ton bonheur, voudrait effacer au prix de tout mon sang le doute que tu as osé élever dans ta dernière lettre.

### LETTRE XXXV.

ADOLPHE A ERNEST.

Turin, 15 avril.

Vous me faites pitié; votre folie est si complète que vous ne la sentez plus, et que vous prétendez n'avoir point d'amour quand il vous fait délirer. Malheureux ! qu'attendez-vous pour vous arracher de cette funeste maison ? qu'Amélie partage votre égarement, afin que, placée entre elle et votre mère, il vous faille choisir à laquelle des deux vous perceriez le sein ? Que parlez-vous de faiblesse, de sante, d'égards ? Que sont tous ces objets devant l'honneur qui crie et le devoir qui commande ? Amélie pourrait aimer, dites-vous, et vous ne tremissez pas ? Amélie pourrait aimer, et vous restez ? et vous, à qui le ciel donna une mère qu'il vous est permis d'estimer et de chérir, vous ne tremblez pas à l'idée de la plonger dans le désespoir et d'attirer sa malediction sur votre tête ? Ah ! fûssiez-vous aux portes du tombeau, je vous crierais encore : éloignez-vous ; car, le trépas doit-il être le prix de votre fuite, j'aime mieux avoir à pleurer la mort que la vertu de mon ami.

Insensé ! qu'est-ce que l'amour, pour lui tout sacrifier ? un point qui est dans la vie ce qu'est la vie elle-même dans le vaste espace des temps ; une fleur ardente dont l'attribut est de toujours changer, et la folie de se croire éternelle. Chaque fois que cette passion, la

plus légère de toutes, se renouvelle, l'idée qu'elle est imperissable ne l'accompagne-t-elle pas ? Que de femmes, j'en suis sûr, en relisant leurs lettres d'amour, ont souri plus d'une fois en voyant qu'elles ont garanti à chacun de leurs amants l'éternité d'un sentiment dont elles ont souvent oublié l'objet ! Ernest, je vous le répète, suivez ; et, loin que l'image d'Amélie trouble, ainsi que vous le croyez maintenant, le bonheur de toute votre existence, avant peu vous ne rappellerez un pareil souvenir que pour vous féliciter d'avoir échappé à votre perte ; et, en voyant les lettres que j'ai entre les mains, et que je conserverai pour votre instruction, vous rougirez comme un fou qui, revenu dans son bon sens, pleure de honte en contemplant les traces de son égarement. J'attends votre réponse à Turin : puis-iez-vous me l'apporter vous-même ! mais, si elle tarde à venir, ou que vous hésitez encore, je sais ce qui me reste à faire.

### LETTRE XXXVI.

AMÉLIE A ALBERT

Du château de Grandson le 2 mai.

Mon tendre frère, que ta lettre m'a affligée ! tu me montres toute l'étendue de la faute de madame de Simmeren, comme si tu croyais nécessaire de me prémunir contre elle ; tu me peins l'inférence du lien qui a fait mon malheur avec celui que la vertu reproche, comme si tu avais pu craindre.... O mon frère ! qu'un si honteux soupçon me déchire le cœur ! Mais sans doute je l'ai mérité, car je connais Albert, et s'il a fait rosir sa sœur, c'est qu'il a cru devoir le faire. Cependant l'éternel, témoin de nos plus secrètes pensées, sait si j'en ai jamais formé une que l'honnêteté ne pût avouer. Hélas ! après avoir souffert dans la partie la plus sensible de mon ame, je m'étais retirée du monde, n'emportant de bonheur au dedans de moi qu'une existence tranquille, et n'en démontrant d'autre aux hommes que l'estime



d'Albert : ces seuls biens ne seront-ils refusés, mon frère? tous deux dépendent de toi, si tu m'accuses, mon innocence même ne me rassurera pas; et si tu m'ôtes ton estime, je croirai avoir mérité mon sort. Cependant, avant de me juger, relis ma lettre, et vois si tu ne prends pas pour une maxime enoncée froidement un sentiment exagéré que m'arrache le souvenir de mes maux. Je rejette le mariage, Albert, mais je crois que tout amour qui secoue son joug n'est ni pur ni heureux. Que ce lien sacré fasse donc le destin du monde; qu'il enchaîne tout ce qui aime, tout ce qui respire; qu'il voue au mépris la femme hardie qui oserait chercher le bonheur hors de lui; mais qu'il soit permis à l'infortunée qui fut sa victime d'y renoncer à jamais; et si des sentiments trop tendres se éveillent dans son cœur, elle saura les reporter vers le ciel, et offrir à Dieu un amour qui n'a plus d'aliment sur la terre. Adieu, mon frère, je n'ai rien à te raconter aujourd'hui : quand je suis affligé de ton amitié, je n'ai plus une pensée à donner au reste du monde.

## LETTRE XXVII.

ERNEST À ADOLPHE.

De château de Grandson, le 2 mai.

Ce matin nous déjeunerions dans le salon commun. Amélie, assise entre son oncle et moi, s'occupait de nous avec ce soin attentif et ces grâces modestes qui donnent du prix à tout ce qu'elle fait. La conversation roulait sur des choses indifférentes, mais elles ne l'étaient plus dans la bouche d'Amélie. Place si près d'elle, je touchais sa robe, j'effleurais même sa main lorsqu'elle me présentait quelque chose, et je me sentais ému et presque heureux. Un domestique entra, lui remit une lettre; ses yeux brillèrent et s'animent d'une douce joie. — C'est de mon Albert, dit-elle à son oncle en rougissant de plaisir. — Heureux l'Albert d'Amélie! me dis-je cette sans trop savoir ce que je disais, et mecon-

tent au fond de l'âme de lui voir prendre ce ton de possession même en parlant de son frère. Elle a rougi davantage, en ajoutant d'un air pénétré : — Bien plus heureuse l'Amélie d'Albert; elle lui doit ses plus pures jouissances, et ses seules consolations : si elle l'eût eue, que de peines elle se serait épargnées! et comment l'a-t-elle récompensée de tant de bienfaits? — Paix, mon enfant, a interrompu M. Grandson; vous savez bien que je ne vous permets pas de vous affliger en revenant sur des regrets inutiles; d'ailleurs, quels biens avez-vous reçus de votre frère dont votre amitié ne l'ait payé? — Ah! oui, ai-je dit encore comme malgré moi, quel que soit le sort de votre Albert, il ne doit pas s'en plaindre; que peut avoir à regretter celui que vous aimez ainsi? — Elle n'a rien répondu, mais j'ai cru remarquer un peu d'embarras sur son charmant visage. Cependant la lettre d'Albert l'occupait bien plus que mes discours, et elle s'est retirée à l'écart pour la lire. — J'espère, lui a dit son oncle pendant qu'elle la décrochait, que le mariage de votre frère va être enfin décidé. — Ah! si mes vœux y pouvaient quelque chose, a-t-elle répondu en levant ses beaux yeux au ciel, depuis long-temps Albert et Blanche prouveraient au monde qu'une union heureuse n'est pas une chimère; mais leur sort dépend aussi du comte Ernest.... — Le diable emporte votre Ernest, a interrompu brusquement M. Grandson; il vient toujours se mettre à la traverse de votre bonheur; aussi je ne connais personne que je haïsse plus cordialement. — Et madame partage sans doute ce sentiment? ai-je repris avec une sorte de crainte. — Ah! qu'il renonce à Blanche, s'est-elle écriée; qu'il s'unisse à celle que sa mère lui destine, et je chercherai d'oublier qu'il exista jamais un être si fatal à mon repos. — Si c'est là ce que vous lui réservez, il est assez malheureux; mais sans doute il a mérité son sort, sans doute le mal qu'il vous a fait fut volontaire; car autrement

pourquoi le puniriez-vous? — Non, il serait injuste d'accuser ses intentions : si une volonté tyrannique me destina à lui, si je me revoltai contre elle, il n'en est pas coupable. — Je conçois qu'un cœur comme le vôtre puisse être difficile, madame; mais il faut cependant que ce jeune homme se soit montré bien indigne de vous, car c'est de l'aversion que vous lui conservez? — J'aurais tort de dire du mal de lui : quoiqu'il ait annoncé un caractère bien redoutable, nous étions si jeunes l'un et l'autre quand il me quitta, qu'il est possible qu'il se soit corrigé. — C'est donc sans le connaître que vous l'avez jugé? — Mais je ne le juge point, vous dis-je. — Vous faites bien plus, vous le haïssez. — En vérité, je ne le crois pas, et s'il laisse mon frère être heureux avec Blanche, il pourra me devenir absolument indifférent. — L'heureux partage! ai-je repris avec humeur. Ainsi, en agissant selon vos desirs, votre indifférence est tout ce qu'il peut espérer de plus doux : je ne sais si à sa place je ne préférerais pas votre haine. — Eh quel diable d'intérêt prenez-vous à lui? — est écrit impatiemment M. Grandson : depuis une heure vous vous amusez à contredire Amélie sans aucune raison; car, dites-moi, au nom du ciel, que vous lui fait sa haine ou son amour pour un soi orgueilleux, bien entiché de ses ancêtres, que je ne puis souffrir, que vous ne connaissez pas, et qu'elle ferait fort bien de détester? — Assurément, je n'ai d'autre motif pour plaider sa cause, ai-je repris froidement, que ce sentiment de justice générale qui porte à tous les cœurs droits en faveur de ceux qu'on opprime. — Je ne vous blâme point, monsieur, a dit Amélie avec douceur; vous devez me trouver injuste : peut-être le suis-je en effet; mais, si vous savez combien j'ai souffert, peut-être vous paraîtrais-je excusable. Je me suis approchée d'elle, et lui pressant les mains avec une agitation que mon cœur communiquait à tous mes mouvements : « Votre oncle, lui ai-je dit, a voulu me montrer un

cahier écrit de votre main : il n'est rien dans le monde qui put m'intéresser davantage; mais, quelque pressante que soit ma curiosité à cet égard, il me faut votre aveu pour la satisfaire. J'ai attendu bien long-temps à vous le demander; je craignais tant de vous affliger en touchant un sujet si délicat; mais, si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour attendre, peut-être devriez-vous quelque chose à ce sacrifice. — Quoi! mon oncle vous a promis...? Ah! mon oncle! vous avez tort. — Pourquoi donc aurais-je tort, Amélie? ce récit vous fait honneur. — Je ne le crois pas, a-t-elle repris un peu ennuie; mais, quand cela serait, le cœur ne confie ses secrets qu'à l'amitié. — N'en avez-vous donc pas pour M. Grandson? Quant à moi, comme je l'aime de tout mon cœur, j'ai du plaisir à lui parler de ce qui m'intéresse, et rien ne m'intéresse autant que vous. — Je ne donne point mon amitié si promptement, a-t-elle répondu en baissant les yeux; et, quoique j'estime beaucoup M. Grandson... — Vous ne l'aimez pas du tout, a-t-il dit vivement. — Vous vous pressez bien de répondre pour moi, a-t-elle interrompu à son tour avec un air d'impatience qui m'a ravi. — Ce n'est pourtant pas la réponse que j'eusse désiré dicter. — Ni peut-être celle que j'aurais faite, a-t-elle à outre avec une légère rougeur. Mais ce n'est pas le moment de traiter cette question : vous voyez que vous m'avez presque fait oublier la lettre d'Albert, et vous êtes peut-être la première personne avec qui cela me soit arrivé. »

Elle a prononcé cette phrase avec une simplicité qui ne m'a que trop fait voir qu'elle n'y attachait pas la même idée que moi. Je me suis éloigné pour la laisser lire en liberté, mais en me promenant dans le salon je ne pouvais détacher mes regards de dessus elle. Tout-à-coup je l'ai vue pâlir, ses yeux se sont remplis de larmes; elle a détourné la tête pour se cacher contre le rideau de la croisée, en murmurant tout bas : *O Albert! Albert!* Mais bientôt, n'étant plus

maîtresse de son émotion, elle s'est échappée tout en pleurs, sans proférer un seul mot, et nous laissant tête à tête son oncle et moi.

A peine a-t-elle été sortie, que M. Grandson s'est levé en secouant rudement sa chemise : — Que le ciel confonde toute sa famille ! s'est-il crié avec un accent plus qu'énergique : jamais ils n'ont su que l'affliger : j'ai vu bien des sauvages en ma vie, mais jamais de celle force-là.... Affliger Amélie, il faut qu'ils aient le cœur plus dur que la carène de nos vaisseaux.... Je suis sûr que c'est cet enrage d'Ernest qui est cause de tout ce grabuge : il sera venu enlever la maîtresse du jeune comte de Lanchbourg. — Non, je ne le crois pas, ai-je répliqué froidement. — Eh ! pourquoi ne le croyez-vous pas ? a-t-il repris en colère ; de quoi vous mêlez-vous, de prétendre savoir ce qui se passe, et d'en parler avec tant de sang-froid, quand Amélie se désole ? — Ah ! le ciel m'est témoin si sa douleur me touche ! — Vous n'avez pas l'air bien inquiet pourtant ; mais n'importe, ce n'est pas vous que je destine à la consoler. — Je le sais bien, ai-je dit avec amertume. — Et vous ne vous en souciez guère, a-t-il ajouté vivement. — Vous me traitez bien mal aujourd'hui, M. Grandson ; cependant ce n'est pas moi qui fais couler les larmes de votre nièce. — Eh ! je le sais bien ! Qui songe à vous accuser ? Mais je voudrais vous voir irrité comme moi, et hochant mille malédictions à toute la noble famille, et surtout à la tante Woldemar et au cousin Ernest. Au nom de ma mère, j'ai rugi ; mais, dans la crainte de répondre quelque chose qui put me trahir, j'ai gardé le silence. Nous nous sommes promenes tous deux dans la chambre, sans rien dire : à la fin, M. Grandson s'est approché de moi d'un air de bonhomme. — Faisons la paix, m'a-t-il dit ; aussi laen je serais assez embarrassé de dire pourquoi je me suis fâché. Laissons cela ; et, puisque vous vous intéressez à Amélie, et qu'elle-même ne vous voit pas

sans plaisir, promettez-moi de l'engager à rompre toute communication avec la Saxe, et à céder au désir que j'ai de l'établir près de moi par un bon mariage qui lui fera oublier les injures de sa famille et la mauvaise conduite de mon neveu. — Quoi ! vous songez à marier Amélie ! — Sans doute : qu'y a-t-il là d'étrange ? Allez-vous aussi contrarier mon projet ? — Non : si elle l'approuve, je me garderai bien de l'en détourner. — Vraiment je l'espère ; mais ce n'est pas assez, il faut l'y déterminer. — Moi ? — Oui, vous. — Mais je ne connais pas l'époux que vous lui destinez. — Qu'importe, quand je vous assure qu'il lui convient. — Votre nièce l'a-t-elle vu ? — Oui, plusieurs fois. — Et l'a-t-elle distingué ? — Ma foi, je ne m'y connais pas trop ; mais, au reste, celui-là ou un autre, cela m'est égal, pourvu qu'elle se marie. — Quel est ce jeune homme ? je ne le vois point ici. — Il se nomme Wathelin : il est allé faire un voyage à Paris ; mais je l'attends incessamment, et j'espère qu'à son retour Amélie sera plus disposée en sa faveur, parce qu'il me semble que sa tristesse commence à se dissiper : elle était si affligée en arrivant ici, que je crois bien m'être un peu trop pressé de lui laisser voir mon projet ; mais depuis un mois elle n'est plus la même : je lui vois des moments de gaieté ; elle prend goût à tout.... Sans cette lettre d'aujourd'hui, cette chère enfant allait reprendre de l'enjouement.... Il faut que j'aie vu comment elle se porte : si ces méchantes gens la rendaient malade, je ne leur pardonnerais de ma vie. — Il est sorti.

J'ai continué à me promener dans la chambre, absorbé dans une seule pensée : pas une autre ne me restait de cette longue conversation. Ce n'était point le mariage d'Amélie : que me font les projets de son oncle ? Mais c'est depuis un mois que sa tristesse se dissipe, et il y en a plus de deux que je suis ici.... Ah ! s'il était vrai, s'il était possible ! à Amélie ! s'il se pouvait que tu fusses sensible ! pour ton repos, pour le mien,

cache-moi une vérité que je palerais de mon sang.... cache-moi un bonheur auquel je sacrifierais rang, naissance, devoirs; ne m'ouvre point ton cœur; tais-moi tes aventures; refuse-moi ton amitié: résister à Amélie indifférente est déjà trop pour mes forces; je n'en aurais plus contre Amélie sensible.

3 MARS, 1801.

En dépit de moi, je recherche ce que je devrais fuir: j'ai beau me commander d'éviter Amélie, une puissance supérieure me pousse toujours auprès d'elle: je la vois, et j'oublie le danger que s'y cours; ou, si s'y pense, c'est pour m'y livrer en insensé. Cette amitié, que je devrais craindre, il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir: et, si elle me la donne, serai-je satisfait? Oh! non, non, Ernest, ne t'aveugle pas, et connais du moins l'étendue de ton mal: ce que tu veux, c'est Amélie; ce que tu desires, c'est son amour: tu ne seras content que quand tu l'auras entraînée avec toi dans le précipice; mais il serait si doux d'y tomber avec elle! O Adolphe! je dois être sans excuse à vos yeux, puisque vous n'avez point vu Amélie. Je voudrais que vous vinssiez ici; oui, si je ne craignais de vous avoir pour rival, je voudrais que vous vinssiez me dire si vous croyez qu'un être au monde pût résister à la ravissante espérance d'en être aimé.... A quoi m'ont servi toutes les réflexions que je n'ai cessé de faire depuis ce matin sur les malheurs qui seraient mon partage si je ne la savais pas? Elle a paru, et je n'ai plus vu qu'elle. O Adolphe! écoutez-moi, et sachez sur qu'à ma place votre austère philosophie ne vous aurait pas sauvé.

Amélie n'a point d'air avec nous, et, quoiqu'elle son absence donnât beaucoup d'ennui à M. Grandson, et qu'il s'échappât toujours en précipitations contre ceux qui la tourmentent, il m'a traité avec une bienveillance particulière, et s'est excusé plusieurs fois de l'importance qu'il avait en le matin. Par conséquent, mes amis, nous sommes allés de

patience quand elle souffre. Tout-à-l'heure encore, en la grondant, parce qu'elle voulait rester seule, je n'ai fait que l'affliger davantage; aussi, pour me distraire et la laisser en paix, je vais aller, en sortant de table, passer la soirée à Bellinzonna. Voulez-vous venir avec moi? Je me suis excusé, non pour rester avec Amélie, j'étais bien loin d'en avoir le dessein et même le pouvoir, puisqu'elle avait dit à son oncle qu'elle ne descendrait point et ne verrait personne de toute la journée, mais j'étais bien aise de me promener seul, afin de méditer sur ma situation, et me rallier dans mes projets.

A peine M. Grandson a-t-il été parti, que je me suis mis à errer à l'aventure. Le temps était si doux et le pays est si enchanteur, que, sans m'en apercevoir, j'ai prolongé beaucoup ma promenade. Je suis arrivé sur le bord d'un lac étroit, serré entre des roches nues, escarpées, et couvertes d'une neige éternelle. Je voyais les montagnards descendre par des sentiers étroits en côtoyant le bord des précipices. Encouragé par leur hardiesse, je me suis avancé vers cette sauvage solitude, et là, traversant les torrents, m'enfonçant dans les anfractuosités profondes, gravissant la montagne par les plus âpres chemins, je suis parvenu, au bout de deux heures, à une hauteur considérable d'où j'embrassais une vaste étendue de pays. Les flancs des rochers étaient couverts, de la base au sommet, par une immense forêt de sapins et de mélèzes: il fallait la traverser pour retourner directement au château de M. Grandson, que j'apercevais à mes pieds; mais la pente était si rude, que j'en fusse difficilement venu à bout, si je ne m'étais accroché aux diverses plantes qui commencent à couvrir la terre; enfin, arrivé vers le milieu, j'ai trouvé une petite plaine découverte et parsemée de fleurs d'une haute et d'une couleur surprenantes. En me rapprochant de la terre, j'ai découvert sous ces fleurs, vides comme le monde, une ruine tombant en ruine, d'un goût



gothique, et dont les vitraux, incalculablement colorés, représentaient d'effrayantes histoires de l'ancien Testament. Ce mouvement humain, destiné pour le ciel au milieu de cette vaste solitude, m'a causé une profonde émotion. J'y suis entrée avec un saisissement respectueux : une femme à genoux, la tête penchée dans l'attitude de la douleur, était au pied de l'autel. J'ai fait un mouvement, elle s'est levée et s'enfuyait précipitamment c'était Amélie. « Ah ! Dieu ! me suis-je écriée, est-ce bien vous ? Quoi ! seule au milieu de ces forêts ! quelle imprudence ! » A ma voix, elle s'est arrêtée, et revenant sur ses pas : « Vous m'avez fait bien peur, m'a-t-elle dit, ordinairement je ne rencontre personne ici : quand vous avez paru, saisi de frayeur, je m'échippais sans vous regarder ; mais c'est vous, me voilà rassurée. » En parlant ainsi elle tremblait, je l'ai soutenue ; elle s'est appuyée sur mon bras. Comment osez-vous vous hasarder dans des lieux si déserts ? lui ai-je demandé. — Et c'est précisément parce qu'ils sont déserts que je m'y hasarde : à l'exception de quelques chèvres qui viennent sauter autour de moi, comme pour me remercier d'oser graver jusqu'à leur habitation, je n'ai jamais trouvé nul être vivant sur mon chemin. — Mais la route est si escarpée ? — Il y en a deux : celle que je prends est très-facile ; vous la trouverez seulement un peu plus longue. — Je ne le crains pas, lui ai-je dit avec vivacité. — Elle m'a compris, car j'ai cru la voir rougir ; mais elle ne m'a point répondu, et toujours appuyée sur mon bras, nous avons pris le chemin du château. J'étais trop ému pour oser ni lui parler ni même la regarder ; elle-même ne disait rien. Peu à peu le chemin est devenu si étroit et si glissant, que nous nous sommes rapprochés en nous serrant l'un contre l'autre ; alors j'ai levé les yeux sur elle : les siens étaient fermés et gonflés, et ses joues pâles portaient encore la trace de ses larmes. « Vous n'avez pas souffert ? » lui ai-

j'ai dit. — A ce mot, son cœur oppressé n'a pu retenir les larmes qui l'élevaient, et, laissant tomber sa tête sur son sein, elle m'a dit d'une voix entrecoupée : « Je vous en prie, ne me parlez pas. — Si vous l'ordonnez, je me tairai ; mais j'aurais tant de besoin que vous sachiez avec quelle ardeur j'ambitionnerais de porter la moitié de vos peines ! » Vous seriez capable de le vouloir : votre cœur est si généreux ! — N'est-il que généreux, Amélie ? ne le croyez-vous pas tendre ? — Autant que généreux. — Susceptible d'amitié ? — Oui, beaucoup. — Et peut-être pas indigne de la votre ? — Elle n'a pas répondu. « Dites, Amélie, ai-je repris d'un ton pressant, dites que je peux avoir l'espérance de l'être. — Quel fatal présent vous accorderait-je la, M. Sinclair ? mon amitié n'a pas été un bien pour ceux à qui je l'ai donnée, si vous saviez le mal que j'ai fait au plus cher, au plus digne ami que j'aie sur la terre ! » A votre Albert ? — Oui, à mon Albert, qui s'est sacrifié pour moi : ah ! que j'eusse été moins malheureuse s'il n'eût pas été si délicat ! mais, en voulant tout faire pour moi, il a voulu que je ne fisse rien pour lui. Je contrais en aveugle à ma perte ; vainement il tâcha d'écarter ma raison : s'il eût parlé à mon cœur, j'eusse survécu. — Vous aimez donc beaucoup M. Mansfield ? — Je le crois. — Comment ? vous en doutez ? — Il me semble à présent que j'avais plus d'exaltation que d'amour, que j'étais plutôt séduite que touchée.... Mais, quoi qu'il en soit, je vous prie, ne me questionnez point là-dessus : c'est un sujet qui reveille trop de douleurs. — Je ne sais, j'aurais cru qu'il y avait une sorte de douceur à revenir sur une peine passée. — Oui, si ce souvenir ne tenait pas à un sentiment dont je ne veux jamais occuper ni ma pensée ni mon cœur. — Ah ! vous avez raison ? s'il est possible, ne parlons jamais que d'amitié, Amélie ; je redoute l'amour aussi ; il m'a déjà fait bien du mal ; il peut m'en faire davantage encore. » Elle m'a regardé avec une tendre pitié ;

J'ai cru même sentir un léger mouvement de son bras qui se rapprochait du mien. Oh ! j'en suis sûr, je l'ai senti : comment aurais-je pu m'y tromper ? — J'aurais été bien surprise, m'a-t-elle dit, que vous n'eussiez point souffert aussi ; il est des caractères qui ne sont pas créés pour être heureux, et, si je ne me trompe, les nôtres se ressemblent à cet égard. — Amère, avec quelle avidité mon cœur se saisit de ce qui vient de vous échapper ! Quoi ! vous pensez qu'une douce sympathie unit nos opinions, nos caractères, nos âmes ? — Mais, n'est-elle repris un peu troublée, il me semble que nous nous entendons souvent. — Ah ! me suis-je dit avec un transport dont je n'ai pas été le maître, que n'avez-vous toujours pensé de même ! — Eh ! mais, a-t-elle répondu d'un air surpris, si ce n'est le jour où vous avez si mal reçu mon fils, quand avez-vous pu croire que je pensais autrement ? — Votre fils ! Pourquoi me parler de votre fils, quand je l'oublie, quand je ne vois que vous, quand vous êtes tout pour moi ?.... Pardon, Amélie, je vous l'ache, je vous déplais, je vous parais au moins bizarre ; mais, s'il m'était permis un jour de vous ouvrir mon cœur, peut-être m'excuseriez-vous. — Il faut apparemment que la vue des enfants vous rappelle des souvenirs bien amers, puisque le seul nom de mon fils vous est désagréable. — La vue de votre fils me rappelle la cause qui a anéanti à jamais toutes mes espérances de bonheur : pardonnez à un malheureux qui a tout perdu l'éloignement que lui cause un être que vous aimez. — Votre sort est donc sans espoir ? — Je le crois. — Cependant il est des instants où, en proie à une illusion évanouissante, il me semble qu'avec un mot je pourrais être heureux encore. — Vous aimez depuis long-temps ? — Vous êtes étonnée que cette question m'embarrasse ; mais, Amélie, est-on toujours sûr de l'instant où on commence à aimer ? Si j'en crois mon cœur, pourtant, c'est depuis mon enfance. — Celle qui vous est chère est toujours ?

— Oui ; mais non pas pour moi : un autre.... — Ah ! vous avez raison, a-t-elle interrompu, elle est perdue pour vous : fût-elle libre de vous offrir son cœur, repoussez-le ; un second amour ne peut plus être un bien, il a perdu l'illusion qui le voyait éternel ; l'enthousiasme qui croyait lire dans les yeux que, hors un seul être, on n'eût jamais aimé, le ravissement de s'être trouvés, l'oubli du reste du monde ; la certitude d'avoir tellement confondu deux existences, qu'on ne peut toucher l'une sans attendre l'autre ; enfin, quand on aime pour la seconde fois, on sait que ce sentiment peut finir, qu'on n'est plus sûr de survivre, et cette idée cruelle, en détruisant l'enchantement, double les joies et les laisse sans consolation. — Ah ! je le savais bien qu'il ne me restait plus d'espoir, — me suis-je dit en m'appuyant la tête contre un arbre, et me qualifiant de retenir mes larmes. Ma douleur s'est attendrie. — M. Seader, m'a-t-elle dit avec une pénétrante douceur, et l'amitié, l'avez-vous oubliée ? vous pensiez tout à l'heure qu'elle pouvait vous consoler de tout. — Si vous consentiez à me donner la vôtre, ai-je repris en pressant ses deux mains contre mon cœur, si ce jour, si ce dans l'avenir le plus éloigné, votre bouche me donne ce titre d'ami, il n'est plus de secrets, il n'est plus de malheur ; ne sais-je pas que la félicité n'est pas le partage des hommes ? cette idée me consolera de n'être que Paul d'Amore. Dites, parlez, femme unique, charmante amie, calmez l'impatience de mon cœur. — Elle a retenu sa main en reculant. — Votre amie est trop vive, M. Seader ; elle m'effraie. — Peut-être le deviendrait-elle, Amélie, si je restais près de vous ; mais bientôt je vais partir, j'ignore quand je vous reverrai, je ne suis pas destiné au bonheur de passer ma vie ici, des devoirs impérieux m'appellent, ma mère m'attend. — Vous avez une mère, M. Seader ? — Une mère que je chéris, que j'honore, et que je suis peut-être coupable d'oublier long-temps. — Je crois que j'aimerais votre



mière, a-t-elle dit avec un doux sourire. — Vous le croyez, Amélie? ai-je repris en soupirant profondément, non je ne le pense pas. — Pourquoi donc? elle vous ressemble. — Amère, ô Amélie! qu'avez-vous dit? — Mais de quoi vous étonnez-vous? a-t-elle répondu avec embarras; puis je avais de l'amitié pour vous sans vous aimer? — Sans m'aimer d'amitié, Amère? lui ai-je demandé d'une voix tremblante. — Oui, d'amitié et jamais autrement, je le jure au nom de celui que j'ai tant aimé et qui m'en a si douloureusement punie. — A ce serment un frisson mortel a saisi mon cœur; j'ai vu la vérité, je suis revenu de mon délire. — Vous n'avez pas votre oncle, Amère, lui ai-je dit d'un air sombre, je ne suis plus là en lui. — A long, m'a-t-elle répondu sans quitter l'arbre contre lequel elle s'appuyait. — Apparemment, Amère, j'élève les yeux sur l'arbre qui vous couvre: c'est un arbre; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié, que, d'un bout les temps, d'un bout les lieux, il nous rappelle l'un à l'autre. — Je vous le promets, jamais je ne verrai un alizier en fleur sans penser à vous, sans me reporter avec instant. — Adieu donc, Amère, ai-je repris en appuyant fortement mes lèvres sur sa main. — Alex, vous nous quittez si tôt? m'a-t-elle demandé. — Je le devrais; je ne le puis: tout me commande de partir; je vous vois, et je reste. — Allons trouver mon oncle, m'a-t-elle dit à son tour. — Nous avons recommencé à marcher; après un moment de silence, elle a continué ainsi: — Sovez sûr, M. Semler que, si de devoir vous pressait de partir bientôt, l'amitié vous m'a engagé. — Vous me direz de vous quitter, Amère? — Assurément. — Et sans peine? — Pourrez-vous le croire? — Je le crains. — Non, je suis sûre que vous ne le craignez pas. — A ces mots, qui se sont échappés de son cœur, j'ai fait un mouvement pour la presser sur le mien, en lui disant: — Amélie! ô ma chère Amélie! — Mais elle ne m'en a pas donné le temps, et, s'éloignant de quelques pas,

elle a marché seule devant moi: je l'ai vue porter la main à ses yeux pour cacher furtivement des larmes qu'elle ne voulait pas que j'aperçusse. Cependant, comme cette situation l'embarrassait, elle s'est arrêtée, et, changeant de sujet, elle m'a dit: — Que la campagne est belle, M. Semler; que ces bruyères, parsemées de genêts, d'arboisiers et de romarins, sent si bien et si variés! et qu'au pied de ces rocs, couronnés de vieux pins et de noirs cyprès, ces prés, tapis de belles nappes vertes de thym, sont un effet doux à l'œil! — Je vois surtout ces aliziers, Amélie. — Et moi aussi, a-t-elle répondu en souriant, ne craignez pas que je les oublie. — En parlant ainsi, elle m'a lâché reprendre son bras: nous avons marché, et, après un moment de silence, je lui ai dit: — A propos, votre oncle m'a averti qu'il voulait vous marier. — Et croyez-vous que j'y consente? — Il m'a prêté même de vous y disposer. — Eh bien? — Eh bien! je crois que toutes mes tentatives à cet égard seraient inutiles, et je serais bien fâché qu'elles ne le fussent pas. — Je suis contente de votre réponse, je vous que nous nous entendons. — Moi! m'écrierai-je encore, M. Semler! Ah! du moins, si je n'ai plus que de l'amitié à donner, elle ne connaîtra pas de partage. — Avez-vous vu celui que M. Grandson vous destine? — Oui, quelquefois. — Il vous déplaît? — Non; pour le rejeter il n'est pas nécessaire qu'il me déplaît. — Ainsi peut-être n'est-ce pas non plus par aucune cause d'éloignement que vous avez rejeté le comte de Wodemar? — Je vous ai déjà dit, je crois, que je ne l'avais connu que dans mon enfance, et, quoique son caractère dur, hautain et orgueilleux, m'eût laissé de lui un souvenir très-désagréable, je ne peux pas répondre qu'en le revoyant cette impression ne se fût pas effacée. — Pour moi, je le crois, ai-je repris. — Est-ce que vous le connaissez? m'a-t-elle demandé un peu émue. — Non; mais, en passant en Souabe, j'ai vu des gens, qui l'avaient connu par là-bien chez madame

de Simmeren, en lire un très-grand éloge. — Tant pis. — Pourquoi donc? — Je crains, s'il a des vertus, qu'il n'apprécie celles de Blanche, et qu'il ne l'enlève à mon frère. — Mais, si elle aime votre frère, elle ne se laissera pas enlever. — Je ne sais; on ne peut pas tout réunir, et, parmi les qualités qui forment le caractère de Blanche, la fermeté et la constance ne sont pas celles qui marquent le plus. — Du moins, si le comte Ernest a les vertus qu'on lui prête, il n'abusera pas de la timidité d'une jeune fille dont le cœur est réservé pour un autre. — Ah! puissiez-vous dire vrai, M. Semler! Si mon bonheur, si mon repos vous intéressent, jouez vos vœux aux miens pour que la première lettre d'Albert nous apprenne que le comte Ernest est arrivé à Dresde, qu'il a renoncé à ses droits sur Blanche, qu'il s'est marié selon les intentions de sa mère, et que nous n'avons plus rien à craindre de lui. — Vous voulez que je soubante cela, Amélie? — Pourquoi non? cela ne fait de mal à personne. — Qu'en savez-vous? lisez-vous au fond de tous les cœurs? Croyez-moi, quand on adresse ses vœux à l'Être suprême, il faut se fier à sa sagesse du soin de nous rendre heureux, sans se mettre en peine de lui en indiquer les moyens. — Eh bien, peut-être avez-vous raison; demandons-lui le bonheur d'Albert, sans nous embarrasser d'Ernest. Oui, livrez-le à son sort, et, s'il peut être heureux sans nuire à votre frère, consentez qu'il le soit. — Ah! mon Dieu! de tout mon cœur; croyez, M. Semler, que, quand je n'aurai plus rien à craindre pour Albert, loin de conserver aucun ressentiment contre mon cousin, je pourrai bénir le ciel que son sort n'ait pas été empoisonné, comme le mien, par l'arrest tyrannique de notre aïeul : c'est bien assez d'une victime. » A ce mot, quelle a prononcé avec un accent douloureux, à ce nom, qui m'a rappelé les biens qui nous unissent, je me suis arrêtée, et, laissant la main avec une émotion inexprimable : « Ah! si vous vouliez qu'il n'y

ait qu'une victime, lui ai-je dit, ne le voyez donc jamais; car, s'il devait vous connaître et sentir ce qu'il a perdu, qu'il serait plus à plaindre que lui? — Je doute qu'il me regrette; mais je n'ai pas même besoin de cette crainte pour avoir effroi de le voir : son nom seul m'est pénible. Pourquoi me parlez-vous si souvent de lui, M. Semler? — Pardieu, Amélie, je ne prononcerai plus ce nom : je serais bien fâché de vous inspirer de l'effroi. Ce n'est pas vous qui pouvez m'en inspirer, M. Semler, c'est Ernest. — Je n'ai point répondu, sentant bien que, si j'avais parlé, j'en aurais trop dit. Peu après nous sommes arrivés dans la grande avenue du château. M. Grandson venait de rentrer; en nous apercevant de loin, il s'est hâté de nous rejoindre pour voir comment était Amélie. Son inquiétude sur l'état de cette nièce chérie était visible; mais il craignait de l'affliger en la questionnant. Cette aimable femme s'est aperçue de ce qu'il éprouvait, et lui prenant la main d'un air caressant : « Je suis tuteur, mon oncle, lui a-t-elle dit, la promenade m'a fait du bien. — Est-il vrai, mon Amélie? eh bien! me voilà tout-à-fait heureux : si vous eussiez toujours été aussi triste, je n'aurais pas osé vous dire que je vous ai presque engagée, sans votre aveu, à être d'un petit voyage que mesdames de Nogent et d'Émment doivent faire sur le lac Majeur et dans les îles Borromées; que M. Watelin, arrivé de Paris depuis hier, nous accompagnera, et que c'est dans huit jours qu'on part. Mais, puisque vous êtes mieux, vous ne me le direz pas, j'espère? — Non, mon oncle, autant que je le puis, je veux tout ce qui vous fait plaisir. — Voilà bien mon Amélie! Ah! si ces sottises lettres de Saxe ne venaient pas l'affliger... Mais laissons cela. Vous êtes aussi de la partie, M. Semler? — Moi, monsieur? — Oui, j'ai promis aussi pour vous. — Mais mon départ est si prochain? — Peh! il est bien question de songer à partir quand on vous demande d'accompagner de jeunes femmes dans un pays de jeu? »

qu'est-ce qui vous presse ? Il serait singulier que vous vous fissiez prier quand Amélie a crû tout de suite. — J'irai, lui ai-je dit : cette dernière idée me laisse sans courage ; j'irai... encore quelques jours de bonheur, et puis.... — Je n'ai pas eu la force d'achever : un soupir d'Amour m'a appris qu'elle avait fini ma phrase dans sa pensée. Douce sympathie ! accord délicieux ! pour quoi vous êtes-vous devancé si tard ? Femme adorée ! objet du plus ardent amour ! oui, Adolphe, j'en conviens, c'est de l'amour qu'elle m'inspire, je le dis, je le répète, c'est le cri de mon cœur, mais il n'en sortira pas. Je m'assoierai encore près d'elle, je respirerai le même air, j'entendrai sa voix touchante, je verrai ses yeux se fixer sur les miens avec embarras, avec trouble, peut-être avec tendresse, et je me tairai. Pendant ce court voyage, je m'enivrerai à ses côtés de tout ce que la passion, de tout ce que les desirs ont de plus de vorant, et je la suivrai pour toujours, n'emportant que l'amitié de celle dont l'amour peut rendre un mortel plus heureux que tous les heureux de la terre et du ciel même. Alors, quoi que vous puissiez dire, Adolphe, j'aurai assez fait pour le devoir.

### LETTRE XXXVIII.

KRYST A ADOLPHE.

De château de Grandson, 4 mai.

Je reçois à l'instant votre lettre ; elle me surprend, elle m'offense. Quels sont vos projets, Adolphe, et que prétendez-vous faire ? Vous croyez-vous le droit d'agir pour moi dans une circonstance qui me regarde seul ? Je vous prévins que je ne le souffrirai pas impunément. S'il étoit possible que vous me trahissiez auprès de ma mère ou de M. Grandson, et qu'Amélie apprît par l'un d'eux que c'est l'enfant qui est auprès d'elle, comme elle croirait que je ne suis venu que pour la tromper, et que je ne suis resté que pour la séduire, plutôt que de lui laisser une semblable idée, je jure de ne plus la quitter, de m'attacher à son sort,

et de m'unir à elle en dépit de ma mère, de vous, et du cri de ma conscience. Prenez-y garde, Adolphe, en devouant la vérité, vous brisez le dernier frein qui me retient encore. Tant que je suis libre, je peux vouloir être vertueux, mais tremblez que je ne le veuille plus, si, m'enlevant la gloire de triompher seul d'un pareil amour, vous m'arrachez l'unique prix digne à mes yeux d'un tel sacrifice. Souvenez-vous, Adolphe, qu'il est des caractères dont on peut tout attendre en ne paraissant pas douter d'eux ; qui n'ont de force qu'autant qu'ils luttent sans soutien ; qui, fiers de ce qu'ils peuvent être, s'offensent d'un secours, et, du moment qu'ils le reçoivent, abandonnent le combat, et se livrent à la séduction avec la même ardeur qui les y faisait résister. Vous me connaissez, Adolphe, vous savez si tel est mon caractère : maintenant, agissez comme il vous plaira ; trahissez-moi, je vous le permets ; trahissez-moi, je suis prêt à le désirer, puisque c'est le seul moyen de me donner à Amélie.

J'hésitais à aller aux Bex Borromées ; votre lettre m'a déterminé : je partirai, et, sans envelopper comme vous mes projets dans une mystérieuse obscurité, je vous déclare que, si vous exécutez votre téméraire menace, je suis aussi résolu à ne vivre que pour Amélie, que décidé à la quitter pour toujours si vous me laissez seul chargé du soin de répondre de moi. D'après cela, je crois pouvoir assez compter sur votre bonneur et sur votre amitié pour ne pas craindre de continuer à vous instruire de tout ce qui se passera ici.

### LETTRE XXIX.

ALBERT A AMÉLIE.

Orsée, 25 avril, quatre heures du matin.

Je pars dans deux heures pour ma terre de Bohême ; mais, avant de m'enfoncer dans ce lieu sauvage, d'où il me sera si difficile de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes, je veux rejouer ton cœur en t'apprenant que tous

les obstacles qui m'interdisaient l'hymen de Blanche s'aplanissent tous les jours. Hier au soir, j'étais chez le baron de Geysa, quand madame de Woldemar y est arrivée. — J'ai reçu enfin des nouvelles de nos voyageurs, a-t-elle dit en entrant; voici une lettre d'Adolphe, datée de Milan. — Vous n'en avez point d'Ernest? lui a demandé madame de Geysa. — Non, et Adolphe dans la sienne ne me dit pas un seul mot de mon fils. — Ce silence est extraordinaire, voilà plus de deux mois, je crois, qu'Ernest ne vous a écrit. — Il est vrai, a repris la baronne en s'efforçant de cacher son chagrin; mais mon fils sait qu'il est libre, et que jamais je n'ai prétendu l'assujétir à une correspondance régulière. — Cependant, a continué madame de Geysa, depuis plus de dix ans qu'il voyage, vous vous êtes toujours louée de son exactitude... N'importe, a interrompu la baronne, mon fils a sans doute de bonnes raisons pour y manquer, et, quand je ne le blâme pas, nul n'a droit de le faire. D'ailleurs, a-t-elle ajouté en s'adoucissant, il est possible et même très-vraisemblable qu'Ernest ait devancé son ann, qu'il veuille me surprendre, et que d'un moment à l'autre nous le voyions arriver ici. — D'un moment à l'autre? ai-je répété en regardant Blanche avec inquiétude. — Eh bien! Albert, m'a demandé la baronne, est-ce que mon bonheur vous affligerait? — Non, madame; mais vous savez que tout le mien va se fixer ou se détruire par ce retour. — Il est certain, a-t-elle repris, que votre sort dépend de la décision d'Ernest; mais, croyez-moi, M. de Lambourg, vous n'avez pas affaire à un homme peu généreux, et, d'après ce que mon fils m'a dit sur tout ceci dans sa dernière lettre... — Eh bien! madame? — Eh bien! Albert, je dois croire que jamais il ne disputera un cœur qu'un autre que lui aura pu toucher. — Je ne sais, m'écrivait-il de Rome, si je suis trop fier ou trop difficile; mais, de quelque beauté, de quelques vertus qu'elle soit, pourvue, jamais je ne pourrais aimer

ni regretter une femme dont je n'aurais pas été le premier et l'unique amour. — Ainsi je puis espérer qu'il abandonnera ses droits à la main de mademoiselle de Geysa? — Je crois que vous pouvez en être sûr. — O ma Blanche! ai-je dit en me précipitant aux pieds de cette fille charmante, il ne manquera à ma joie que de vous la voir partager. — Blanche, tout émue, a caché sa rougeur dans le sein de son père. M. de Geysa nous a serrés tous deux dans ses bras en disant: « Mon cher Albert, qu'il me tardait de voir ma Blanche heureuse et de vous appeler mon fils! — Cependant, avant de lui donner ce titre, a repris madame de Geysa, il faut savoir comment cette affaire se terminera: je peux consentir à ce que ma fille renonce à l'hymen du comte de Woldemar, mais non à la fortune qu'elle a droit d'attendre. — A cet égard, vous pouvez être parfaitement tranquille, a répondu la baronne, les amis que j'ai à Vienne, et que j'ai consultés sur cette affaire, m'ont assurée que nous pouvions tout espérer de la bonté et de la protection de l'empereur: si annulera le testament de mon beau-père, et alors mon fils gardera son titre, et Blanche son héritage. — Si les choses en sont à ce point, a dit alors M. de Geysa en s'adressant à moi, je ne vois pas ce qui nous empêchera de célébrer votre mariage aussitôt qu'Ernest sera arrivé. — Je pense comme vous, a ajouté madame de Geysa, et c'est pour cela que je serais d'avis qu'Albert partât du temps qui lui reste pour aller faire un tour dans sa terre de Rouvine, qu'il a forseusement négligée depuis plusieurs années. — Quoi! a repris M. de Geysa, c'est quand on vient de lui promettre la main de votre fille que vous voulez l'envoyer loin d'elle perdre son temps dans un désert? — On ne le perd jamais quand on s'occupe de ses affaires, lui a répondu vivement la femme; il n'y a pas mis les pieds dans cette terre depuis le mariage d'André... — Un air, a interrompu madame de Woldemar, je vous avais prié de ne jamais prononcer

vant moi. — J'ai tort assurément; mais comment m'excuser? — Au reste, à condition, puisque vous avez insisté sur ce sujet, et que tous rassemblés, je saisis l'occasion pour déclarer que, quand en moi, j'exige qu'aucun de mes amis rappelle l'existence d'Amélie tout en la condamnant, moi-même en la condamnant, moi-même pour nous, moi-même pour elle, a répondu : « En me frappant sur l'épaule; c'est un article sur lequel il n'y a rien. — Ne pourrait-il, demande la baronne, que dussiez-vous à ce que je désire? » et présume que le comte Esclapart de ne point partir devant moi, je m'en charge de jamais entamer ce sujet de, s'il lui venait un mot ou si il me questionne sur moi, madame, je répondrai je pense. — Je n'en dis rien; car j'ose croire attendez qu'il vous interroge hier d'Amélie, il se respecterait ne pas soulever ses lettres tout. — Et croyez-vous, mais bientôt vous donnent le msuter ainsi; lui arge de ment. — Blanche, sans attention, s'est levée, m'a pris par la main et s'est dirigée vers la fenêtre. — Vous, Albert? m'a-t-elle dit le visage pâle peut-être, servir Amélie; ne sont-ils pas amis de la médecine? et moi, qui l'aimais, ne suis-je pas trop heureux de savoir fin de l'année vous serez le fils d'un homme sage. — Cette aller le voir quand elle se porte dans une cour une semaine, que je n'ai plus d'excuse. — Et ce voyage de il arge demande, faudra-t-il lui; vous voyez que ma mère ne faut pas la contraindre :

partez le plus tôt possible. — Je partirai cette nuit. — Fort bien. Allez le dire à ma mère, et, pour nous consoler de ce voyage, pensons toujours à celui que nous ferons ensemble après. —

Je suis revenu, auprès de madame de Geysa, lui faire part de mes projets : elle les a approuvés. M. de Geysa a fait quelques plaisanteries sur le pouvoir de Blanche, qui n'a besoin que d'un seul mot pour me en mer. Madame de Woldemar n'a rien dit, et s'est contentée de me saluer très-froidement quand je suis sorti; mais que me font maintenant ses froideurs et ses dolans? Je suis sûr de la main de Blanche. Je suis sûr avant peu de l'avoir pour témoin de mon bonheur; et, ce qui complète ma félicité, c'est la certitude qu'elle te rendra, avec la paix de la conscience, la faculté d'être heureuse encore. L'imaginer qu'au moment où je t'écris M. Sender a quitté ton oncle, et je t'avoue que je n'en suis pas fâché : je ne partirais pas tranquille si je le croyais encore près de toi. Mais, dis-moi, ma douce, mon indulgente amie, m'as-tu pardonné la lettre un peu sévère que je t'ai écrite le courrier dernier? elle aura fait couler tes larmes; et, malgré mes bonnes intentions, quand je t'adresses, je me trouve sans excuses.

## LÉTTRE XI.

AMÉLIE A ALBERT

Du château de Gressendorn, 5 mai.

Mon frère, sans doute tu as raison de ne pas t'inquiéter, ce que j'éprouve n'est qu'un sentiment que de l'absence, j'en suis sûre; c'est une telle pureté, cette pureté de l'âme que l'on se cherche sans danger, et qu'on s'oublie sans danger. Après de M. Sender je n'ai point cet embarras qui étouffe les idées et oppresse le cœur; au contraire, un invisible attrait me porte à lui confier toutes mes pensées; je me sens plus à mon aise quand il est là; sa voix endort mes douleurs, et, quand je lui parle, il me semble qu'étant avec lui plus libre



qu'avec personne, je suis aussi plus aimable. Comment pourrait-ce être autrement. Albert ? Si tu savais quel doux accord unit nos opinions et nos sentiments ! On dirait qu'une secrète sympathie a tellement empreint dans mon âme la ressemblance de la sienne, que je ne peux rien lui confier qu'il n'ait déjà senti, et que nous nous rencontrons jusque dans les expressions. Oh ! que l'amitié serait douce avec lui ! et que j'aimerais à m'y livrer, si sa jeunesse et l'extrême vivacité de ses sensations pouvaient laisser sans inquiétude sur l'avenir ! Jusqua présent je n'ai aucune raison de craindre, car il aime, m'a-t-il dit, il aime depuis l'enfance ; et, quoique l'objet de ce long amour soit perdu pour lui, il en parle avec trop d'émotion pour croire qu'on le puisse effacer aisément de son cœur. Heureuse femme, d'être aimée avec une telle constance ! faut-il qu'elle ignore ou qu'elle n'apprécie pas son bonheur ? Ah ! M. Semler, si l'amour a survécu à l'espoir dans votre âme, sans doute la jouissance ne l'aurait pas éteint ; auprès de vous une femme aurait pu croire à la félicité, et ce n'est la vertu à l'amour..... Toujours des retours sur toi-même, me diras-tu ? Albert, comment s'en empêcher, comment ne pas comparer le sort qu'en a eu celui qu'on aurait pu avoir ? comment, en voyant dans un cœur d'homme la passion unie à la constance, et la vivacité à la délicatesse, la triste victime de l'infidélité ne dirait-elle : Si j'eusse été à sa place, j'aurais eu des jours plus heureux ? Albert, sois-en sûr, je n'ai point d'amour pour M. Semler : une longue peine m'a ôté la possibilité d'être sensible encore ; mais comment s'empêcher de rendre justice à un homme aimable, qui seul eût réalisé les chimères que je me figurais jadis, lorsque, dans la solitude de Lunebourg, ma jeune imagination peuplait le monde d'êtres formés selon mon cœur ?

Son départ a été retardé de quelques instants : mon oncle a exigé qu'il nous accompagnât aux îles Borromées, ou

nous allons faire un petit voyage avec mesdames de Nogent et d'Elmont ; c'est là qu'il nous quittera : il ne compte pas revenir ici. Albert, j'y reviendrai sans lui. O mon ami ! mon frère ! ce n'est pas à toi que je fais ma peine : l'image de cette absence m'épouvante ; je me suis trop accoutumée à lui : hélas ! l'amitié a donc aussi ses dangers ! Ce départ afflige mon oncle autant que moi peut-être, il a pris M. Semler dans une affection extraordinaire ; il m'en parlait encore tout-à-l'heure, et d'un ton qui m'a surprise, il semblait qu'il en pensait plus qu'il n'en voulait dire. « Ne le laissez pas partir, mon Amélie ; croyez-moi, engagez-le à attendre encore, cela dépend de vous ; il fera tout ce que vous voudrez, n'en doutez pas : il sent bien ce que vous valez ; et, dites-moi, Amélie, ne vous plaît-il pas aussi ? » Il n'y aurait pas grand mal ; je vous assure que je le voudrais. — Et puis il a ajouté en riant : « Mon enfant, je vous le répète, croyez-moi, ne le laissez pas partir. — Pourquoi m'opposerais-je à son départ, mon oncle ? Depuis long-temps il est avec nous ; sa famille l'attend avec impatience sans doute, et il ne peut pas passer sa vie ici ? — Pourquoi pas ? » J'ai été étonnée. Il a continué d'un air satisfait : « Oui, pourquoi pas ? Enfin, s'il se plaisait ici, et que vous l'y vissiez avec plaisir, je ne serais pas du tout fâché de le garder. Payez Amélie ! vous ne m'entendez pas ; nous causerons de cela une autre fois : ce n'est pas encore le moment. » Que signifie ce discours, mon frère ? Formerait-il des projets d'un on ? Ah ! mon cœur les repousse ; et je n'ai pas même besoin du souvenir de mes malheurs pour rejeter M. Semler, il me suffit d'être mère : ce n'est pas à l'homme qui marque autant d'éloignement pour moi que je voudrais donner à mon fils, que je croirais-tu, Albert ? il n'a pas pu s'accoutumer encore à la vue d'Eugène ; et moi, je l'avouerai, soit faiblesse, soit amitié, depuis qu'il est ici je suis moins souvent avec mon enfant. Tout-à-l'heure encore, ne m'a-t-il pas



larmes? — Je le crois. — Pensez-vous que dans huit jours je ne les verrai plus? A cette question, elle a promptement caché son visage dans ses mains : j'ai vu des pleurs s'échapper entre ses doigts; mon cœur a battu avec violence. « Amélie, me suis-je écrie en pressant sa tête contre mon sein, Amélie!... » Je ne sais ce que j'allais dire; ses larmes avaient confondu tous mes projets. J'ai entendu venir M. Grandson, ce bruit m'a rendu à moi-même, et, pour lui dérober mon trouble, j'ai tenté de regarder par la fenêtre. Il s'est avancé vers nous en nous souhaitant le bonjour avec amitié; mais en apercevant des pleurs dans les yeux de sa nièce : « Qu'est-ce, Amélie? s'est-il écrié; qu'avez-vous, mon enfant? M. Semler, pourquoi pleurez-elle? que lui avez-vous dit? » Ce n'est pas lui, mon oncle, s'est-elle hâtée de répondre; ce n'est pas lui qu'il faut accuser : il ne sait pas ce qui m'afflige. — Vous avez reçu hier des nouvelles de votre frère; votre orgueilleux cousin serait-il arrivé? aurait-il voulu forcer mademoiselle de Geva à l'épouser? — Ah! mon oncle, ne prononçons plus maintenant le nom d'Ernest qu'avec reconnaissance : il n'est point à Dresde encore, mais il écrit à sa mère qu'il se desiste de tous ses droits, qu'il cède la main de Blanche à mon frère, et qu'il est trop fier pour vouloir d'un cœur qu'un autre que lui a pu toucher : il a raison, et j'applaudis à sa délicatesse. — Voilà de bonnes nouvelles, Amélie! pourquoi donc pleurez-vous? Il n'y a plus rien qui s'oppose au mariage de votre frère. — On ne pourra le conclure qu'après le retour d'Ernest. — Hé bien! qu'est-ce qui l'arrête? n'y a-t-il pas assez long-temps qu'il court le monde? pourquoi ne va-t-il pas joindre sa femme? Dit-on encore que c'est vous qui l'en empêchez? — Quand j'étais à Dresde, quelque invraisemblable que cela fût, ma tante pouvait avoir un motif de le croire; mais à présent elle n'en a plus. » Ces réponses, si simples, si vraies dans la bouche d'Amélie, étaient

en telle opposition avec ma présence et le sentiment de mon cœur, que je suis demeuré confondu de la bizarrerie de notre situation, et oppressé d'une foule de pensées qui m'ont fait perdre la suite de la conversation. Je souffrais de voir Amélie dans une si grande erreur, et cependant je sentais qu'il fallait la détromper moins que jamais; car, si elle savait que M. Sander n'est autre qu'Ernest, j'en suis sûr, et ce n'est pas la vanité qui me fait parler ainsi, j'en suis sûr, elle pleurerait trop amèrement son premier choix.

A la fin, je me suis arraché à mes réflexions, j'ai regardé autour de moi : Amélie travaillait en silence à son métier, M. Grandson lisait des papiers en se promenant dans la chambre : je me suis appuyé le dos contre la croisée, les yeux attachés sur Amélie; je crois qu'elle s'en est aperçue, et que mes regards l'ont embarrassée, car elle s'est levée un moment après. « Sonnerai-je, mon oncle? » a-t-elle dit; ne voulez-vous pas déjeuner? — Pas encore; j'attends M. Watelin. — M. Watelin! — Oui; cela vous fâche-t-il? — Cela m'est égal. — Et qu'en ai-je? j'ai abandonné mes projets sur lui; je crois qu'il ne vous convient pas. » Elle a souri tristement; et pressant la main de son oncle: « Personne ne me convient, lui a-t-elle dit. — Bah! voilà encore de vos sottises. Ne bien! moi je vous dis que je connais quelqu'un qui vous convient à merveille.... » Elle s'est hâtée d'interrompre son oncle en rougissant beaucoup, et lui a demandé depuis quand M. Watelin était arrivé, quoiqu'elle le sût fort bien, puisqu'il le lui avait dit peu de jours auparavant. Cet air d'embarras m'a surpris : d'où peut-il venir? sait-elle de qui son oncle voulait parler? O Dieu! se pourrait-il.... se pourrait-il que deux fois Amélie me fût destinée, et que, regardant sa possession comme la suprême félicité, deux fois je la visse s'éloigner de moi? Trop ému par cette idée, j'ai quitté brusquement le salon pour venir m'enfermer dans ma cham-

bre : en vain depuis deux heures je cherche à calmer mon agitation : ce fantôme enchanteur d'Amélie erre autour de moi; je vois son sourire, je vois ses larmes, je tombe à ses pieds, je jure d'être à elle.... Bientôt, effrayé de ce téméraire serment, je me rappelle tout ce qui doit nous séparer. Ernest de Woldemar s'offre pour belle-fille à sa mère la veuve de M. Mansfield! Il me semble la voir, l'œil enflammé de courroux, le cœur déchiré, maudire en gémissant un fils dont elle faisait sa gloire et toute sa consolation. Oh! non, ma mère, ne le craignez pas : entre nous deux ce n'est pas vous que je sacrifierai, soyez heureuse, s'il se peut, et je ne me plaindrai pas d'avoir devoué tous mes jours au malheur.

La 7<sup>e</sup> suite

Il m'en coûtera moins que je ne croyais : l'idée d'Amélie sensible pouvait seule m'ôter mon courage; mais elle aime trop son fils pour regretter quelque chose; elle serait même capable de se laisser toucher uniquement par l'affection qu'on marquerait à cet enfant : ah! plutôt sa haine que de chercher à l'attacher par un semblable moyen! Ce matin, après vous avoir écrit, je m'étais rendu dans le salon, où on m'attendait pour déjeuner. J'ai trouvé M. Watelin établi auprès d'Amélie, et ayant sur ses genoux le petit Eugène, auquel il faisait mille caresses, elle était si occupée du plaisir de son fils, qu'elle ne m'a même pas regardé entrer. Imaginez, Adolphe, si vous avez à craindre que je veuille jamais m'unir à une femme dont le cœur serait partagé entre le fils de M. Mansfield et moi, et qui pourrait même m'oublier pour lui? Ah! vous me connaissez trop pour n'être pas tranquille! Je partirai, Adolphe, ma mère m'appelle, et il est temps de voler dans ses bras, mais en vérité je pourrais rester ici, je n'y cours aucun danger.

Le reste de la matinée s'est passée, de la part d'Amélie, dans la même occupation : elle s'est amusée à traîner son

• donc de retour ? n'est-elle dévot ; nous  
• etions bien inquiets de votre absence. »  
• J'ai soupiré sans lui répondre,  
• et m'adressant à M. Grandson : « Je sa-  
• vais que vous aviez du monde, que par  
• conséquent vous vous apercevriez peu  
• de mon absence, et j'ai profité de cette  
• journée pour aller visiter un pays su-  
• perbe que je dois quitter si tôt. — De-  
• mandez à Amélie comment on s'aperçoit  
• peu de votre absence : depuis le dîner,  
• la pauvre enfant est hors d'elle.... —  
• Comme monsieur ne nous avait pas  
• prévus de ses projets, a interrompu  
• Amélie, il était permis de s'alarmer. »  
• Le ton froid dont elle a prononcé ces  
• paroles m'a montré combien elle avait  
• été blessée de mon accueil : je n'en ai  
• pas été fâché. « J'ai laissé madame si  
• occupée, ai-je dit, que je ne puis attri-  
• buer qu'à un excès de politesse l'inqui-  
• tude qu'elle veut bien dire avoir éprou-  
• vée. » Elle m'a regardé d'un air surpris,  
• et puis, sans daigner répondre, elle a  
• fait quelques pas pour se retirer. — Oh !  
• s'avez-vous donc ? lui a demandé son  
• oncle. — Ne gênez pas madame, ai-je  
• dit ; il serait indigne de la retenir si  
• long-temps loin de son fils. — Quel ca-  
• ractère ! s'est écriée Amélie en levant  
• les yeux au ciel ; puis elle a ajouté d'un  
• ton grave, en s'adressant à moi : « Oh,  
• M. Semler, je vais le retrouver : en vain  
• on tenterait de me le faire oublier : l'ô-  
• misme n'y réussirait pas, et l'humour  
• encore moins. — Mais qu'avez-vous  
• donc tous deux ? s'est écrié M. Grandson  
• surpris : on dirait qu'ils se querellent :  
• de quoi est-il question ? hâpandez-vous !  
• en vérité je ne vous comprends pas. —  
• Eh ! qui pourrait se flatter de compren-  
• dre monsieur ? a repris Amélie : com-  
• çoit-on comment on peut en vouloir à  
• une mère parce qu'elle chérit son en-  
• fant ? Peut-on deviner par quelle huzar-  
• rie un travers aussi résolu s'unit à  
• l'esprit le plus juste, à l'âme la plus  
• excellente ? Ah ! M. Semler ! il est des  
• sentiments auxquels on tient beaucoup  
• sans doute, mais crovez qu'on les sa-  
• critierait sans peine s'ils devenaient nuis

à d'autres plus anciens et bien sacrés. » Elle s'est retirée. M. Grandson m'a parlé long-temps : je ne sais pas un mot de ce qu'il m'a dit ; je ne l'écoutais pas ; je ne pensais qu'à Amélie. En vous écrivant tout ceci, Adolphe, je m'aperçois pourtant que j'ai été injuste, et qu'elle était plus raisonnable que moi. Ai-je le droit de l'empêcher d'aimer son enfant ? La meilleure des femmes peut-elle être mauvaise mère ? et, s'il était possible que je lui devinsse assez cher pour lui faire oublier son fils, oserais-je l'estimer encore ? oserais-je compter sur celle qui aurait sacrifié son premier devoir à l'amour ? O Adolphe ! combien ces réflexions me confirment le funeste arrêt qui me sépare à jamais d'Amélie ! Les obstacles que son mariage à mes yeux ne nous ne peuvent pas être renversés, il n'est point d'amour qui osât lutter contre eux. Voici le moment propice où je vais lui demander à lire son histoire : jusqu'à présent je n'en ai point eu le courage : la certitude qu'elle avait adressé des expressions passionnées à M. Mansfield eût excité ma jalouse rage : je ne voulais point rider à mon amour, mais je n'en voulais point guérir. Maintenant qu'il faut à tout prix surmonter ma faiblesse, il est temps de tout savoir, de tout apprendre, et de ne craindre aucun des moyens qui pourront me donner la force de partir. Je lirai les amours d'Amélie, je fremirai de l'abîme où j'ai été prêt à me perdre, et je la lirai : mais en la lisant ce sera pour aller hater l'union d'Albert et de Blanche, et, en assurant le bonheur de son frère, contribuer au sien autant qu'il m'est permis désormais de le faire ; peut-être la lecture de ses amis lui rendra-t-elle mon nom moins odieux ; et, si jamais l'avenir lui devoue qui je suis, en apprenant que, pour l'avoir eue, je vis mes jours suer dans la douleur et s'éteindre misérablement, peut-être pensera-t-elle alors que le cœur seul d'Ernest avait été créé pour l'aimer, et donnera-t-elle quelques larmes à ma mémoire : hélas ! en la quittant, cet

espoir est le seul bien qui me reste.

## LETTRE XLII.

AMÉLIE À ALBERT

De château de Grandson, le 10 mai, au  
bourreau du matin.

O mon frère ! sauve-moi, il est temps peut-être : je n'aime point encore, mais j'ai perdu ma tranquillité : insensée que j'étais de me confier au plaisir que j'avais à le voir ! Hélas ! je croyais que la solitude seule en pouvait donner un si doux. J'ignorais que, pour s'emparer de nos cœurs, l'amour sait prendre toutes les formes, et que jamais il n'est si dangereux que, lorsque, s'insinuant dans l'âme sous un autre nom que le sien, il ne se découvre que quand il n'est plus temps de lui résister. Mon frère, ne t'alarme pas cependant, je ne crois pas être entièrement perdue ; mais c'est un état si nouveau pour moi d'avoir à craindre l'amour, que la seule pensée d'en être atteinte a jeté mes esprits dans le désordre, et bouleverse tout mon sang. D'après ma lettre d'hier, tu devais m'en croire plus éloignée que jamais : je te disais combien les accès d'humeur de M. Semler contre mon fils me refroidissaient pour lui, et, après la soirée dont je t'ai fait le récit, il me semblait même ne plus retrouver d'amour dans mon cœur. Depuis ce jour, nous nous parlions beaucoup moins, et nous paraissions également disposés à nous éviter ; mais mon oncle, que cette disposition contrariait, nous a forcés hier à nous promener ensemble. En sortant de table, il a fait mettre ses chevaux à sa berline, pour aller chercher à Hellinzwil mesdames d'Alnout et de Volgent, qui devaient venir coucher le soir au château, afin de partir avec nous le surlendemain pour notre voyage des îles Horronées. J'ai voulu monter chez moi ; il m'a retenue, et m'a prié d'aller inviter les filles de notre bon cure à un bal champêtre qu'il donne ce soir. » L'imagine, M. Semler, a-t-il ajouté,

\* Cette lettre, d'Amélie, a été supprimée.

que vous ne laisserez pas Amélie se hasarder seule dans une si longue promenade. — Ah! mon Dieu! mon oncle, n'ajez repris, que pouvez-vous craindre? Je l'ai faite si souvent! — N'importe. Amélie, vous savez que c'est toujours malgré moi que vous allez ainsi courir les montagnes; je ne suis sans inquiétude que quand je vous sais avec quelqu'un. — Me défendrez-vous de vous accompagner? m'a demandé M. Semler, d'une voix suppliante. Hélas! c'est peut-être la dernière promenade que nous ferons ensemble. Laissez-la donc tranquille, s'est criée M. Grandson en colère; vous n'avez jamais que des choses tristes à lui dire; si c'est ainsi que vous comptez l'entretenir pendant la promenade, il vaut autant qu'elle aille seule. — Je ne puis pas vous promettre de la divertir, a repris M. Semler en soupirant, je n'ai pas l'âme gaie. — Je m'en aperçois assez depuis quelques jours; au lieu de continuer à être un aïe, de chercher à plaîre, vous devenez rêveur, contrariant; ce n'est pas amusant pour moi, et fort peu flatteur pour elle. — Ah! mon frère! que je pensais de toi! M. Semler a souri tristement sans répondre. — Il me semble, a ajouté mon oncle avec bourse, qu'un autre aurait l'air plus satisfait de rester avec elle; sa société n'est pas faite pour affliger, j'écis. — Peut-être plus que vous ne crovez, a prononcé M. Semler à voix basse; et le malheur de l'avoir connue... — Sa émotion ne lui a pas permis d'achever; sur son dernier mot, mon oncle a repris : — Si c'est là un compliment, je ne m'y connais point du tout. — Ah! je ne songe guère à lui en faire. — Et vous avez grand tort, mon cher monsieur, d'ajouter tant bien la peine qu'on se fatigue de la connaître, et qu'on s'ennuie d'elle. — Et croyez-vous que je ne m'en occupe pas? a repris M. Semler en le regardant fixement et d'un ton si extrême d'ire, qu'il a porté le trouble dans mon âme. Les jambes m'ont manqué, je me suis assise; M. Semler, me voyant pâlir, est

accouru vers moi. — Vous m'entendez, vous, m'a-t-il dit d'une voix enue, c'est tout ce que je veux.... — Ma foi, monsieur, puisque vous vous passez si bien de mon approbation, a repris mon oncle, j'imagine que vous vous passerez aussi de ma présence : j'admire Amélie d'avoir assez d'esprit pour vous comprendre; pour moi, qui n'ai pas cet avantage, je vous salue très-humblement. — Il est sorti. Embarrassée de la situation où il me laissait, j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu; j'étais encore tremblante : M. Semler me considérant, il a vu mon trouble. — A présent, s'est-il écrié, je ne pourrai jamais la quitter. Écouter. Amélie, a-t-il ajouté vivement en se me tant à genoux devant ma chaise et m'entourant de ses deux bras, écoutez le serment que je fais de vous adorer toujours malgré les obstacles.... — Il a été interrompu par Eugène, qui accourant me demander la permission d'aller en voiture avec son oncle. A sa vue, M. Semler s'est relevé précipitamment, et portant la main à son front : — Immense! qu'allais-je lui dire? J'ai pris mon fil par la main, et, me traînant hors du salon, je l'ai conduit à la voiture de mon oncle; je suis montée dans ma chambre chercher mon chapeau : tout ce a m'a donné le temps de me recueillir; et, quand je suis partie pour le presbytère avec M. Semler, j'étais assez calme. Il marchait à côté de moi, enseveli dans une méditation qui avait quelque chose de farouche. Nous avons fait toute la route en silence. Arrivés chez le curé, on m'a dit qu'il était allé dîner avec ses filles à la Grotte de l'Herminette. Et que je l'y trouverais encore : j'ai hésité, car l'air de M. Semler me paraissait singulièrement, et il me l'air d'un homme tête-à-tête. Cependant j'ai songé qu'en retournant à la maison je serais encore seule avec lui, au lieu qu'en allant rejoindre le curé je me délivrerais plus tôt de la contrainte où j'étais. J'ai pris pour me redire à la Grotte de l'Herminette, la route la plus courte; mais elle est aussi la plus escarpée, et couverte de touffes d'her-



bes seches et glissantes. J'ai fait un faux pas, je me suis retenue contre un arbre : M. Semler alors s'est précipité vers moi : « Est-il possible, a-t-il dit, qu'elle me fasse tout oublier, tout, jusqu'à elle-même ? » Et me prenant le bras, sans m'en demander la permission, il m'a aidée à monter. « Vous l'avez-vous fait mal, Amélie ? — Non. — Cette route est bien pénible pour une femme ; n'y a-t-il que celle-là ? — Il y en a une autre ; mais elle est si longue !.... — O Amélie ! a-t-il repris en me regardant tristement, je n'aurais pas choisi comme vous. » Nous avons continué à garder le silence jusqu'à un petit plateau d'un gazon doux et uni où on marchait plus commodément : cet endroit est extrêmement solitaire, et si sauvage qu'on n'y aperçoit aucune trace d'habitation ni de sentier frayé. M. Semler s'est arrêté tout-à-coup, et regardant autour de lui : « Aujourd'hui seul avec elle dans un desert, perdus tous deux pour le reste du monde, et dans queques jours une separation sans terme entre elle et moi ; ici, loin des regards des hommes, sous une roche sauvage.... n'exister que pour elle.... oublier l'univers.... O ciel ! si tu me commandes de renoncer à la félicité, pourquoi me la montres-tu ? » Il me tenait toujours par le bras ; j'ai voulu me dégager ; il m'a retenue. Non, Amélie, non, vous ne me quitterez pas : vous voyez bien que cela n'est pas possible ; en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir : je ne le puis. Oh ! ne sois pas plus barbare que lui, femme adorée ! ne l'efforce pas ainsi de t'arracher de mes bras ! »

Mon frere, un nuage était sur mes yeux ; je sentais l'effroi dans mon cœur. « Laissez-moi, M. Semler, lui ai-je dit ; vous abusez de la confiance de mon oncle, de la mienne, en me retenant ainsi. — Non, Amélie, vous serez toujours libre ; si vous voulez me fuir, éloignez-vous : je peux résister à tout, mais non à votre volonté. » J'ai marché très-vivement du côté de la grotte dans un saisissement inexprimable. Il m'a suivie

de loin. J'ai été bientôt rendue auprès de la respectable famille ; mais sa joie, mais ses caresses, ne m'ont point calmée : je ne savais ni ce que je disais ni ce que je faisais ; et, si le bruit du bal ne s'était déjà répandu dans le village, et qu'une des jeunes filles ne m'en eût parlé, j'aurais oublié que c'était la ce qui m'amenait auprès d'elles. Pour dissimuler mon trouble, j'ai feint de vouloir aller visiter, au dessus de la grotte, une cataracte où j'ai déjà été plusieurs fois : les jeunes filles m'ont suivie avec M. Semler ; je marchais très-vite ; je suis arrivée la première, et, pour mieux voir l'effet du torrent qui bouillonne entre deux roches vives taillées à pic, je me suis appuyée, le corps en avant, sur le tronc d'un vieux pin pour sur deux pieux pour servir de balustrade. Il était pourri sans doute : M. Semler l'ayant vu s'ébranler, s'est élancé vers moi, m'a saisie par le milieu du corps, et m'a attachée à une mort certaine, car l'arbre est tombé au même instant avec fracas dans le gouffre. « Ah ! je vous dois la vie, me suis-je tenue. — Amélie, m'a-t-il dit d'une voix basse et oppressée, j'eusse été plus heureux de m'être précipité avec vous. » O mon frere ! que ne l'a-t-il fait ? une première mort n'eût épargné bien des douleurs, et le sort que je prevois me la fera regretter souvent. Les paroles de M. Semler m'avaient fait frissonner. Les jeunes filles du cure, en me voyant pale et immobile sur une pierre, ont cru que la frayeur seule me jetait dans cet état : l'une m'a prodigué ses soins, l'autre a été appeler son pere. Le bon pasteur, alarmé du danger que j'avais couru, n'a plus voulu me quitter : il m'a ramenée chez lui, m'a forcée à monter dans sa petite cariole, et m'a conduite lui-même au château. Mon oncle venait d'arriver avec toute la compagnie qu'il ramenait : elle a bientôt été informée de notre aventure ; à cette nouvelle, chacun a poussé de grands cris, mon oncle, tout en larmes, m'a serrée dans ses bras, et se jetant dans ceux de M. Semler :



bré Amélie, ô mon ami ! qu'un prix pour un tel tremble de ce qu'il pourrait. Mon oncle, je vous supplie tout bas, épargnez-moi ce raisonnement. Ame le, m'a-t-il dit, ce n'est pas à trop de monde ici ; je reviens. Mais comme il dit, mon enfant ! mettront que vous ayez tous devez avoir besoin de sans promptement ce me retirer chez moi : la disant, je ne distinguais d'intervalle plus que les paroles ; je le voyais sans inquiétude avec moi. Ah ! l'homme le plus aimable, pas troublé ma tranquillité. Albert, il m'a dit. La mort lui eût été si douce ! quels droits ne lui a-t-il pas fait ? ..... Almonte pas ce que je veux lui faire, je n'en sais rien de l'existence que passion qui s'empare de la suivre aucune pensée, un projet.... Oh ! qu'il loigne, qu'il me quitte ! la la veu le plus ardent ; et ne crois-tu pas, la sincérité de ce devoir sur moi-même ? Si que je le crains, attache à son bonheur à son dévouement, ne tremble pas d'absence ? Sans doute, mon danger et mon image d'un nouvel être d'un si grand être de mon effroi ne salutaire. Cher Albert, le moi maintenant, avec l'entraîne les conseils d'élite je me confierais en mon ange gardien pour éloigner de toi ! Quant encore sortie de ma chambre ; cependant le

château est plein de monde ; il y aura grand bal ce soir ; mon oncle aime que je préside à tout, et n'approuve que ce que j'ordonne. Pour l'obliger et me distraire, je vais m'occuper de tous ces préparatifs, et rassembler autour de moi tous les objets qui pourront écarter une unique pensée.

## LETTRE XLIII.

AMÉLIE A ALBERT

Du château de Grandson, ce soir, ce soir.

Je quitte un moment le bal pour venir me reposer, et te dire que je suis bien mieux que ce matin. Je ne sais ce que sont devenus mon agitation et mon effroi ; mais, en voyant M. Semler, en trouvant sur sa physionomie une expression plus tranquille, j'ai senti la paix rentrer dans mon âme ; et, quand il m'a parlé, quoique ce fût avec une profonde tendresse, je n'ai été que doucement ennuie. A dîner, mon oncle a exigé qu'il se placât à côté de moi. « Le sauveur de mon Amélie ne doit jamais la quitter, nous a-t-il dit tout bas, et en pressant nos deux mains dans les siennes. — O M. Grandson ! qu'osez-vous dire ? s'est écrié M. Semler ; ne jamais la quitter ! Non, elle ne le voudrait pas. — Répondez-lui, mon enfant, m'a dit mon oncle. — Vous voyez que je ne le puis ; madame d'Elmont m'attend, et madame de Nogent m'appelle. » Il nous a laissés alors, ma main était encore dans celle de M. Semler : il l'a serrée. « Amélie, n'a-t-il dit, pardonnez-moi ma conduite d'hier : je vous ai bien effrayée, je vous ai fait mal, j'ai passé les heures que vous m'aviez prescrites ; mais comment vous voir, vous connaître, et demeurer votre ami ? N'importe, j'aurais au moins dû me taire. — Je vous pardonne, lui ai-je dit ; mais, si mon repos vous est cher, jusqu'à votre départ, qu'il ne soit même plus question d'amitié ; vous avez su la rendre trop dangereuse. — Je vous le promets, Amélie ; il n'y a que ce sacrifice qui puisse réparer mes torts. » Je lui ai fait signe que j'acceptais son enga-

gement, et nous avons été nous mettre à table. Depuis ce moment, une aimable sécurité a remplacé la confusion des idées : je me suis occupée de tout le monde sans effort, j'ai pris du plaisir à tout ; il me semblait qu'en me reconciliant avec M. Semler j'étais contente de moi-même et en paix avec toute la nature.... Mais j'entends la voix de mon oncle ; il s'inquiète de mon absence, il m'appelle. Adieu, mon frère.

P. S. Nous partons demain pour les lacs Borromées : l'attention de mon oncle et de ces dames est, je crois, d'y passer une quinzaine de jours, afin de visiter à leur aise les bords charmants des lacs Majeur et Lugano : M. Semler ne compte pas y faire un si long séjour, et je te promets de ne pas lui dire un mot qui l'engage à le prolonger. Mon frère, cette volonté me demeure le cœur ; mais n'importe, elle m'est chère, car c'est à toi que je la dois.

#### LETTRE XLIV.

ERNEST À ADOLPHE.

Legnon\*, 11 mai, à minuit.

Elle m'aime, Adolphe ; ne me parlez plus de devoir, d'avenir ; le devoir est de l'adorer, l'avenir de conserver mon amour : elle m'aime, cela me suffit, et je suis heureux. Après avoir passé la journée d'avant-hier dans un état assez violent pour croire que je lui inspirais de l'éloignement et de la terreur, l'excès de son émotion changera tout-à-coup mes idées, et ne put me laisser aucun doute sur la cause de son agitation : j'éprouvai alors une ivresse délicieuse qui dura encore, et dont je ne veux jamais sortir. Ne craignez point, Adolphe, que je cède à mon amour ; non, j'ai juré à Amélie elle-même de ne lui en jamais parler ; mais je le nourrirai en silence ; mais, assis auprès d'elle, sans lui demander l'aveu de sa tendresse, j'en recueillerai l'expression, je la verrai dans ses yeux, dans son maintien, dans ses moindres

gestes : que faut-il de plus à mon bonheur ? Ah ! la possession des plus belles femmes de la terre ne pourrait égaler celui-là. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens ; je n'aurais jamais cru qu'on pût se livrer à sa porte avec tant de ravissement : je vois bien le prétexte vers lequel ma passion m'entraîne ; oui, je le vois, et je me plais à y tomber : je fais mes délices de le creuser de plus en plus, et je ne serai parfaitement heureux que quand je serai perdu sans retour ; alors il n'y aura plus de combat, plus de devoir, plus de conscience, je serai tout à elle : que manquera-t-il à ma félicité ? Adolphe, ne venez point m'éclairer de votre funeste lumière ; au nom du ciel, laissez-moi mon aveuglement, c'est mon unique bien, ne me l'enlevez pas ; ne me parlez plus de rang, de naissance, Amélie est avant tout ; ne me parlez plus de ma mère, je ne veux aimer qu'Amélie.... O Adolphe ! si vous saviez sous combien de formes elle sait se faire adorer ; si vous saviez comme la noble pudeur, la tendre émotion, la touchante sérénité, se peignent alternativement sur ses traits célestes ; si vous connaissiez le charme de son sourire, la puissance de son regard ; si vous contempriez cette union de la mélancolie et de la vivacité, ce mélange si récent et ces formes si voluptueuses ; si vous la voyiez rougir et s'effrayer au nom d'amour, tandis qu'elle le porte dans ses yeux, dans son cœur, que tout en elle le decèle et l'inspire ; si vous saviez l'objet de cet amour, qu'elle se repousse que par le pressentiment douloureux des maux qui attendent une sensibilité exquise ; si vous étiez de toutes parts pressé d'une seduction telle, que nul homme n'a reçu du ciel assez de forces pour y résister, et que vous fussiez prêt à ceder, croyez-vous qu'il fallût vous accuser d'être faible et sans courage ? et pourtant, Adolphe, votre ami l'attend encore. Si j'ai osé serrez est enge entre mes bras, ce devoir n'a dure qu'un instant, je lui ai juré de garder le silence sur ce qu'elle craint d'entendre ; et de-

\* Sur la berge du lac de ce nom, à une très petite distance du lac Majeur.

puis, fidèle à mon serment, je la vois, je la contemple, je l'adore et je me tais ; mais ce n'est pas l'effort d'une vaine et froide raison qui m'empêche de lui parler ; non, ce qui me retient vient de quelque chose de plus tendre, da tendre comme tout ce qui émane d'elle. Ce soir, quand nous errions tous deux seuls au sein de ces montagnes majestueuses que rafraichissent les plus brilles eaux, qu'ombrage la plus épaisse verdure, que tapissent le thym et le serpolet, et qu'entourent des parfums de ces plantes aromatiques qui allument le feu de la volupté dans tous les âtres qui respirent la vie, je sentais, en touchant le vêtement d'Amélie que mon cœur brulant ne pouvait plus maîtriser son trouble, et que ma raison allait s'égarer.... elle m'a regardé, et ce regard touchant, cet œil humide, qui semblaient demander grâce, ont suspendu le cri qui allait m'échapper ; je croyais l'entendre me dire : « Arrête, sauve-moi des douleurs • qu'une passion me prépare ; il ne me • faut peut-être qu'un mot ; car m'em- • porter loin de moi : ah ! je t'en con- • jure, pas plus que le prononce plus. »

— Va, ne crains rien, femme angelique : de quelques durs que je sois devore, en voyant ce besoin d'amour qui circule dans tout ton être et embellit ta beauté même, je me tairai : je ne suis qu'un mortel, et quel mortel oserait espérer te rendre tout le bonheur qu'il tiendrait de toi ? Ah ! vis en paix, beauté céleste, les feux que tu allumes sont purs comme toi-même, et tu n'as jamais sacrifier l'inesprimable secrete de te faire avouer ton amour à la crainte de voir couler une de tes larmes.

Légère, 22 mai, quatre heures du matin.

C'est en vain que je cherche le repos : je n'en puis plus connaître ; mon sang est embrasé, et la tranquillité de la nuit empire mon mal ; je me figure qu'elle pourrait être là, je crois la presser sur mon cœur, les yeux s'ouvrent.... mais je me trouve seul, et le désespoir s'empare de moi. J'ai voulu aller chercher

de la fraîcheur dans les ondes du lac qui coule devant nos fenêtres ; mais tout de suite dans la maison ; j'ai craint, en apercevant de troubler le repos d'Amélie, et le ciel sait si mon repos m'est cher : n'est-ce pas à lui que je sacrifie le plus ardent de mes vœux, ce besoin d'être aimé d'elle, cette soif de la posséder?.... Mais, que dis-je ? si ce n'est pas le devoir, si ce n'est pas ma mere, qui m'arrêtent, qui peut me retenir ? En me donnant sans réserve à Amélie, pourqu'on craindrait-je pour son bonheur?.... O Adolphe ! je n'aime point Amélie comme elle mérite d'être aimée, puisqu'il est dans mon âme une autre puissance que la sienne : elle seule devrait y régner en souveraine. Oui, je hais, je deteste tout ce qui s'efforce de l'en chasser : la raison, l'honneur, ma mere.... Ah ! malheureux ! qu'oses-tu dire ? Ta mere, qui, depuis ton enfance, n'a respiré que pour toi, dont la santé a été détruite en partie par la conduite de cette Amélie que tu ne crains pas de lui préférer ; la mere, qui t'attend, qui te donnerait sa vie avec joie, et que tu récompenses de sa tendresse en la trompant et la n'audissant.... ! Adolphe ! je me sens si combattu, si repentant, si déchiré, si faible, que le plus grand bienfait du ciel serait de m'ôter ce peu de raison qui me reste, et qui ne sert qu'à me montrer l'étendue de mes torts, sans me donner la force de les surmonter.

Sept heures du matin.

Tout dort encore dans la maison : ce repos semble être éternel : moi seul je n'en puis trouver. En rejetant les vœux sur la lettre que je viens de vous écrire, je crains que ce que je vous dis sur ma promenade d'hier avec Amélie ne vous fasse supposer qu'elle se soit prêtée sans peine à ce tête-à-tête. Non, Adolphe, connaissez-la mieux : méfiez-vous autant que tendre, elle a mis tous ses soins à écarter ce que je recherchais toujours ; et, si un concours d'événements n'eût contrarié ses projets, je n'aurais pas été assez

heureux pour être seul avec elle. C'est hier matin que nous sommes partis de chez M. Grandson pour nous rendre au bord du lac Mayeur. La chaleur était accablante. Vers le milieu du jour, nous avons traversé une si charmante vallée, que chacun a désiré s'y reposer quelques heures : son aspect fertile et pastoral, ses torrents qui n'étaient plus que des ruisseaux, ses maisons blanches, repandues sans ordre sur une belle verdure, et de place en place de petits rochers élevés en forme de tertres et couverts de méliexes extrêmement touffus, faisaient de ce lieu la retraite que mon cœur voudrait choisir, s'il m'était permis de ne vivre que pour Amélie.

On a préparé le dîner sous l'ombre de superbes noyers, auprès desquels coulait une source limpide. Quand le repas a été fini, chacun a parlé et joui à sa manière du site également pittoresque et champêtre qui frappait nos regards. Amélie rêvait, à quelques pas, assise près du ruisseau. Je lui ai demandé tout bas ce qui l'occupait. « Je regardais couler cette eau, m'a-t-elle dit ; à mon retour elle sera bien loin, et vous aussi : elle pour ne revenir jamais, et vous.... » Sa voix s'est altérée et ne lui a pas permis d'achever : il ne m'aurait pas été possible de lui répondre devant tant de monde. Je me suis éloigné : à mon exemple, tout le monde a quitté la table. Madame de Nogent a pris le bras de M. Watelin pour aller faire une promenade ; madame d'Elmont a demandé qu'on la laissât errer seule. Des qu'elles ont été hors de la vue, je suis revenu sur mes pas ; M. Grandson m'a dit qu'il allait dormir ; Amélie a voulu rentrer avec lui ; il s'y est opposé, et, comme elle insistait sérieusement, sans doute pour ne pas demeurer tête-à-tête avec moi, il lui a dit de l'attendre un moment, qu'il allait revenir, et que nous nous promènerions ensemble ; alors elle a demandé son fils : son fils dormait auprès de sa bonne ; elle a donc été forcée de rester seule. Tant de précautions m'ont montré à quel point elle se redou-

taille elle-même, et le sentiment de sa faiblesse a fait naître des espérances que je n'avais pas conçues encore. Je me suis assis près d'elle, sur une roche couverte de mousse ; d'épais massifs de ébatoigniers chargés de touffes de murmur de vigne sauvage nous cachaient du reste du monde ; j'ai entouré sa taille d'un de mes bras, elle s'en est faiblement défendue : il semblait qu'elle craignît de me enhardir en me résistant overtement : elle était oppressée ; je distinguais les battements de son cœur à travers la mousseline qui couvrait son sein ; le même ruisseau qui nous avait décalterés à dîner murmurait à nos pieds. « Amélie, lui ai-je dit, l'eau que vous voyez tout-à-l'heure a fui loin de nous, mais, pour moi, le bonheur est encore là. » Elle m'a regardé d'un air significatif, comme pour me rappeler ma promesse : je n'ai plus osé parler, mais j'ai continué à la presser doucement : je sentais son souffle, je le respirais ; peu à peu mon agitation s'est accrue ; les desirs frémissaient dans tout mon être ; j'ai levé les yeux sur elle : non jamais rien de si beau, de si touchant, ne s'offrit aux regards d'aucun homme ! je croyais connaître Amélie ; ah ! Dieu ! je croyais la connaître, et je n'avais pas vu encore sur son charmant visage ce mélange d'une pudeur souffrante et de la voluptueuse langueur. Entraîné par un mouvement irrésistible, je l'ai pressée contre mon cœur avec tant de violence, que je croyais impossible qu'elle s'en détachât jamais ; mais, faisant un effort pour me repousser, elle m'a jeté un regard suppliant.... Je n'ai pas eu le courage d'y résister ; je lui ai rendu sa liberté ; elle s'est éloignée ; et alors, me précipitant à genoux devant le siège qu'elle venait de quitter, je l'ai couvert de baisers, de larmes, j'ai exhalé mes douleurs par des phrases sans ordre ; et, croyant toujours parler à Amélie, je lui jurais que je ne pouvais vivre sans elle, et la suppliais de ne pas s'éloigner, lorsque depuis long-temps elle n'était plus auprès de moi : je n'ai

destrer qu'un seul bien, me fera mourir s'il s'éloigne, et lui appartenir s'il demeure.... Lui appartenir? qu'ai-je dit? sais-je s'il voudrait s'enchaîner? sais-je seulement s'il est libre de le faire? et quand cela serait, y voudrais-je consentir? puis-je oublier la haine qu'il a pour mon fils? Quoi? je donnerais pour père à Eugène un homme qui le déteste? Non, Albert, non, M. Semler ne sera jamais rien pour moi.... Rien, ai-je dit? insensee! quand il occupe, qu'il domine toutes tes pensées, que tu es entièrement sous sa puissance, oses-tu assurer qu'il ne sera jamais rien pour toi? faible creature, qui n'a pas eu la force de te défendre contre l'amour, pourras-tu seulement en réserver le secret dans ton sein? et si tu laisses voir ta tendresse, que te restera-t-il pour résister à ses desirs? Est-ce à ta force que tu te confieras? malheureuse! vois ce qu'elle est devenue! Est-ce sa générosité que tu imploreras?iras-tu à ses pieds, les mains jointes, la honte sur le front, le conjurer de l'épargner? Mais comment espères-tu qu'il respectera celle qui ne se respecte plus? peut-être aura-t-il pitié de toi, et souscrira-t-il à ta prière, parce que tu ne lui sembleras plus digne de son amour? O déchirante et cruelle pensée! ô mon Dieu! ô mon frère! prêtez-moi des forces pour lui résister, afin qu'il m'aime encore; que la vertu me devienne facile et me sera chère, si elle peut me servir à être toujours aimée.... O Albert! ne me regarde pas ainsi; mon frère, ait compassion de ta sœur; elle ne se dissimule pas ses fautes; elle prévoit tous tes reproches; elle voudrait être digne de toi, elle ne le peut plus. une force inconnue l'entraîne, un esprit de vertige et d'erreur semble repandu autour d'elle: n'est-elle pas prête à donner sa main et à livrer son sort, sa volonté et sa vie, à l'enlèvement de son enfant?



## LÉTTRE XIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, 4, minuit, 15 mai.

Nous nous sommes rendus ce matin de bonne heure à l'isola-bella; nous l'avons parcourue, admirée, et vers la fin du jour, nous nous sommes rembarqués pour venir coucher ici; je me suis assise à un bout du bateau, d'où je considérais le pays le plus enchanteur et le plus fertile de la terre. D'un côté, les flots escarpés du mont Cenero, d'où sortent ça et là des touffes de figuiers et des bouquets de pins maritimes; sur l'autre rive, de vertes prairies parsemées de beaux chênes et de hauts peupliers, partout une variété de perspectives adoucies par les derniers rayons du soleil couchant. Mais que me faisait la magnificence de ce tableau? Je le regardais sans en jouir, j'étais insensible à tout, excepté aux moindres paroles, aux moindres mouvements d'un seul être: s'il faisait un pas de mon côté, mon cœur battait avec violence; s'il s'éloignait, je me sentais mourir; s'il fixait ses regards sur moi, je ne pouvais les soutenir; s'il les détournait sur d'autres objets, j'étais au désespoir: une place est demeurée libre un instant auprès de la mienne, il me semblait que j'aurais voulu éviter qu'il vint s'y asseoir; mais quand M. Watelin s'est hâté de s'en emparer, j'ai éprouvé un tel chagrin, qu'il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apprendre que je la réservais en secret à un autre. Alors, M. Sem'ér, qui avait paru desirer se rapprocher de moi, mais avec moins d'empressement que M. Watelin, parce que celui-ci l'avait devancé, satisfait sans doute, et fatigué peut-être du faible effort qu'il avait fait, n'a plus tenté de le renouveler, et est allé s'asseoir sur le banc des rameurs jusqu'au moment où nous avons débarqué. En sortant du bateau, il m'a donné la main, mais ne m'a point parlé; depuis le mo-

\* Locarno, à un demi-mille du lac Maggiore.

tin cependant, il ne m'avait pas adressé un seul mot: il n'a donc plus rien à me dire? Se peut-il, mon frère, que quand on va se quitter, quand on a vu peu de moments, on les laisse ainsi échapper? J'étais oppressée, j'étouffais: cette journée si longue, cette soirée si belle, comme il les a gâtées! elles ne reviendront plus; il partira.... Ah! il ne m'aime point; j'en suis sûre, il ne m'aime point.... Eh bien! pourquoi m'en affliger? qu'importe la cause qui me sauve? O mon frère! quel terrible combat dans mon cœur! En vain je voudrais me cacher ce qui s'y passe, en vain je me détourne de moi-même, je sens, en frémissant, que je crains moins de me perdre, que d'être sauvée par son indifférence.

A ce mot, je tombai enroué devant ce ciel que j'offense, devant toi, mon vertueux frère, qui dois rougir de me nommer ta sœur: je voudrais que la terre m'engloutisse. Ah! que ne s'est-il précipité avec moi dans l'affreux torrent de la grotte, j'aurais expiré digne encore de toi; maintenant, qui pourra me sauver? Tu es absent, mes cris ne peuvent t'atteindre; cette lettre même que je trace dans l'angoisse de la douleur, qui peut dire si j'existerai encore lorsque tu la recevras? Hélas! faut-il que tu aies entrepris ce funeste voyage au moment où j'avais le plus besoin de toi? tes lettres m'auraient secourue; mais ton silence me laisse sans ressource: tu m'aurais conseillé, tu m'aurais donné des ordres, et je les eusse suivis: Amélie n'a-t-elle pas juré mille fois de n'y jamais désobéir?

## LÉTTRE XIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, huit heures du matin, 15 mai.

J'espère enfin que vous serez content de votre air: je suis déterminé à ne pas rester ici un jour de plus; je partirai cette nuit même, je partirai sans parler à personne, et sans dire adieu à Amélie; j'ai fait arrêter une voiture et



transporter tous mes effets; j'ai vu vous joindre à Constance, ou vous devez être maintenant, et où je vous adresse cette lettre: attendez-moi quelques jours, afin que nous nous rendions ensemble chez madame de Summera, et de là à Trieste.

O Adolphe! que n'ai-je lu plus tôt l'histoire d'Amélie! il y a long-temps que je ne serais plus ici: je ne la demandais pas, pourquoi son oncle me l'a-t-il donnée? Hier matin, après m'avoir parlé de son amitié pour moi, avec une grande affection, il a tiré ce sinistre cahier de sa poche. Vous savez qu'elle l'a permis, m'a-t-il dit, mon ami: lisez cet écrit, je veux que vous connaissiez parfaitement mon Amélie. Au moment où j'ai pris ce papier dans ma main, j'ai senti un froid mortel se glisser dans mes veines, il me semblait que je venais de recevoir l'arrêt de ma mort, et que le moment de la séparation était là. De tout le jour je n'ai pu me résoudre à ouvrir ce sinistre papier: chaque fois que je le touchais, en mettant la main dans ma poche, je sentais le même frisson parcourir tout mon corps, et l'imagination frappée de tout ce qu'il contenait, à côté même d'Amélie, je croyais déjà avoir cessé de la voir, enfin, cette nuit, ne pouvant trouver un moment de sommeil, je l'ai lu... Ne me demandez point ce que j'ai éprouvé: il me serait impossible de le dire: ce n'est point de l'amour qu'elle a eu pour M. Mansfield, et je ne lui pardonne point de s'être livrée à un homme avec un sentiment si faible; mais hélas! si elle avait été entraînée par une passion violente, telle qu'elle l'éprouve peut-être à présent, je sens bien que je lui pardonnerais moins encore. N'importe, je n'épouserai jamais une femme qui a désiré l'amour d'un autre homme, qui a été enlevée par ses divoires qui s'est vue dans ses bras sans chagrin, et qui a pleuré son inconstance. Qu'elle garde ses souvenirs, qu'elle pleure sur eux, qu'elle embrasse l'image de son époux dans le fils qu'il lui

a laissé; elle est libre, je ne lui reproche point ces plaisirs; mais je n'en serai point le témoin. Adolphe, je suis fier de quitter Amélie, et je ne verse pas une seule larme: il y a tant d'oppression sur mon cœur, et une telle ardeur dans mon sang, que si cet état devait se prolonger au-delà de quelques jours, je ne crois pas que ma vie put y résister.

## LETTRE XVIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lognon, 17 mai.

Quel nouveau jour m'éclaire? et comment ai-je été transportée dans ce séjour de félicité? Pourquoi toute mon existence ne peut-elle pas s'écouler ainsi? et pourquoi le temps ne demeure-t-il pas immobile? Je me sens si heureux! cet autre cœur qui m'entend remplit le mien d'une si douce ivresse! qu'est-ce donc qui m'effrayait, et comment avais-je peur du bonheur? pourquoi craignais-je d'être avec lui? ses paroles me font tant de bien! Tout-à-l'heure il était près de moi, il disait qu'il m'aimait: oh! comme il disait vrai! comme j'en étais sûre! avec quel ravissement je l'écoutais! je me sentais revivre! je retrouvais la vie. Oh! ces instants où on s'apprend par un regard, par un soupir, tout ce qu'on est l'un pour l'autre, où on sent passer jusqu'au fond de son âme la certitude d'être aimé, où on goûte d'une si pure joie le cœur d'un objet cher! oh! ces instants d'ineffables delires, quelle place ils tiennent dans la vie! eux seuls la remplissent, eux seuls font vivre: tout le reste n'est rien; on sent les plaisirs, les événements, les siècles qui pourraient les effacer de la mémoire? Albert, c'était la nuit dernière que M. Semler avait résolu de nous quitter (M. Semler, que je ne nommerai plus à présent que mon Henry). Hier au soir, pendant que j'étais seule sur le bord du lac, il s'est approché de moi pour me dire un dernier adieu; j'ai cru

avoir la force de le prononcer aussi ; et quand il a voulu parler , quand j'ai voulu répondre , le cri seul de l'amar a pu se faire entendre. O mon Henry ! pourras-tu l'oublier ce moment où tu es lu pour la première fois dans le cœur d'Amélie ? pourras-tu l'oublier ce bonheur dont nous avons joui en apprenant combien nous nous aimions ? bonheur si pur , si grand , si inespéré , qu'il ne laisse pas la possibilité d'en concevoir ni d'en désirer un autre ? pourras-tu l'oublier jamais cet enlacement d'innocence et d'amour , cette félicité des anges qui est descendue un moment sur la terre ? Non , mon Henry , les biens uniques sont ineffaçables ; et maintenant , partout où tu porteras tes pas , en tous temps , en tous lieux , je te défie d'échapper à la puissance et au charme d'un pareil souvenir. Albert ! cher Albert ! ne t'alarme pas de mon bonheur , il ne coûtera rien à la vertu. Si tu savais comme il m'a juré d'être soumis à mes lois , et de respecter toujours son amie ! Albert , il m'a promis aussi d'aimer mon fils : de tels serments ont dû rassurer mon cœur et lui rendre la paix. O mon Henry ! puisque tu consens à servir de père à mon enfant , le devoir ne me prescrit plus de te fuir ; et je puis enfin me livrer , avec confiance , au bonheur d'aimer et d'être aimée sans cesser de mériter l'estime d'Albert.

### LETTRE XLIX.

ERNEST À ADOLPHE.

Lugon , 18 mai.

Écoutez , mon ami , maintenant les représentations et les reproches seraient inutiles , mon parti est pris : je serai à Amélie , ou je ne serai jamais à personne ; non , je ne tromperai pas sa confiance , je ne tromperai pas son amour : je l'ai juré , en vain toutes les puissances de la vertu , orgueil , devoir , mère , amitié , se ligueraient pour me faire enfreindre mon serment , mon cœur sera plus fort qu'elles et demeurera fidèle à Amé-

lie. Je vous écrivais , avant-hier , que j'étais décidé à partir la nuit même : de tout le jour je ne chancelai point dans ma résolution ; mais il y avait apparemment sur ma physionomie une telle empreinte de douleur , qu'elle ne put échapper à Amélie. Après le dîner , M. Grandson fut dormir , comme à son ordinaire , et ces dames , couchées sur des lits de repos , écoutaient une lecture que leur faisait M. Watelin. Vous croyez bien qu'avec les projets qui m'occupaient je n'étais pas en état de prendre part à ce plaisir. Je fus m'asseoir contre une fenêtre à l'autre bout de l'appartement ; et là , ma tête appuyée sur mes deux mains , je me perdais dans une foule de réflexions qui m'ôtèrent jusqu'au sentiment de ce qui se passait autour de moi : je n'entendais plus aucun bruit , je ne savais où j'étais , et j'ignore combien de temps je serais resté dans cet état , si la voix d'Amélie n'était venue m'en arracher. « Qu'avez-vous donc ? » m'a-t-elle dit avec douceur. « J'ai levé la tête brusquement , je l'ai regardé sans lui répondre. « Mon Dieu ! qu'avez-vous ? a-t-elle répété d'un air inquiet ; vous êtes agité par quelque chose d'extraordinaire ? quels funestes projets méditez-vous ? » Ma tête est retombée entre mes mains : pour l'empire du monde je n'aurais pu articuler un seul mot. Amélie a gardé le silence , elle est demeurée debout auprès de moi ; j'ai entendu qu'elle pleurait ; j'ai senti ses larmes tomber sur mes mains ; j'ai revu son sort : une seule larme m'eût fait tant de bien ! M. Grandson est entré. « Qui est-ce qui part ? a-t-il dit en s'adressant aux dames et à M. Watelin , qui étaient à l'autre extrémité du salon , je viens de voir une malle qu'on emporte : il y a parmi nous un coupable. — J'en étais sûr , » a dit Amélie d'une voix étouffée. Et puis un instant après , elle a ajouté en se penchant vers moi : « Je ne sais quel jour vous avez lu , mais il est impossible que vous songiez à partir sans nous dire adieu. » En finissant ces mots , il lui est échappé un sanglot , et craignant sans doute de se tra-

nt davantage, elle est sortie  
lent de la chambre.

Et dans l'incertitude. « Quel  
re ? me demandais-je à moi-  
je en effet sans lui dire  
dit que c'est impossible : il  
possible que ce soit bien ;  
cette résolution-la meilleure ;  
l'est pas puisqu'Amélie la  
sant, si elle savait qui je  
levoir m'appelle, quelle sé-  
irrête, et quel danger elle  
rait-elle pas la première à

avec horreur sans daigner  
seul, un dernier regard ? ...  
venir, il faut faire ce qu'elle  
place.... » M. Grandson m'a  
dit quelques mots ; je n'ai  
; j'ai quitté la chambre sans  
; je suis descendu au bord  
promène mes rêveries jus-

sans avoir pu résoudre à  
rétirera, lorsqu'enfin, poussé  
hâte, ou plutôt par un dieu  
je me suis avancé vers un

où quelques roches saui-  
int une retraite propre à la  
Amélie était là ; j'ai voulu  
elle a tourné la tête : je suis  
bien ! me suis-je dit, n'ai-je  
tout-à-l'heure qu'il y aurait  
pû à partir sans lui dire

les, sachons résister à la sé-  
pas le digne ami d'Adolphe,  
je ma mère me regarde. »

lques pas en avant ; elle est  
et n'a rien dit. Je me suis  
la roche debout et en silence,  
tait dans un calme parfait ;  
bl que le doux frémissement

et dans le lointain, le bruit  
des rames et le chant des ha-  
il cela formait un concert  
qui affaiblissait malgré moi  
but je cherchais à m'armer  
par ce mot terrible d'adieu.

Alors que ma résolution  
mûr, j'ai fait un effort, et  
tête vers elle, je lui ai dit  
étouffée : « Amélie, le mo-  
ut, il faut vous quitter ; c'est

demain.... » Je n'ai pas pu achever. Elle  
est demeurée immobile. La lune jetait  
assez de clarté pour que je ne perdusse  
aucun de ses mouvements, j'ai vu qu'elle  
pâlissait ; des larmes abondantes sont  
tombées sur son sein ; sa poitrine s'est  
oppressée ; mais elle n'a pas essayé de  
me répondre. « Amélie, lui ai-je dit,  
si vous ne voulez pas me parler, donnez-  
moi du moins votre main ; que ce der-  
nier signe d'amitié.... » Elle me l'a  
donnée, elle était froide et mouillée de  
ses pleurs. « Oh ! s'il était vrai qu'elle  
m'aimât ! me suis-je crié hors de moi,  
quelle puissance pourrait m'arracher  
d'ici ? — S'il était vrai ? » a-t-elle inter-  
rompu douloureusement en élevant son  
autre main vers le ciel ; il le demande.... »  
A ces mots, je suis tombé à ses pieds, et  
j'ai juré de ne pas partir.

Adolphe, aimé d'Amélie ! je ne pour-  
rai jamais recevoir la main d'une autre  
femme ; cependant je n'unirai pas mon  
sort au sien malgré la volonté de ma  
mère : ne suis-je pas sûr qu'elle-même  
n'y consentirait pas ? Oh ! quelle serait  
sa douleur si, en me nommant à elle,  
je lui avais montré les obstacles qui nous  
séparent ! Douce et adorée creature ! tu  
ne le sauras ce nom fatal que quand, à  
force de prières, de combats et de per-  
sévérance, je pourrai, sans craindre de  
donner la mort à ma mère, venir res-  
cuser le trésor qui me fut destiné jadis.  
Croyez-vous, Adolphe, que ma mère ne  
se laissera pas fléchir par mon désespoir ?  
Une illustre alliance la touchera-t-elle  
plus que la conservation de son fils, et  
peut-il y avoir pour sa tendresse quel-  
que chose de plus affreux que de crain-  
dre ma mort ? Quand elle me verra à ses  
pieds, suppliant, désolé, lui demander  
Amélie, mon Amélie, mon épouse, le  
seul bien dont mon cœur soit jaloux, la  
seule femme qui existe pour moi sur la  
terre ; quand elle sera sûre que de son  
consentement dépend, non-seulement  
mon bonheur, mais ma vie, elle, de qui  
je la tiens, aura-t-elle la barbarie de me  
l'arracher ? Non, je ne puis le croire,  
elle s'attendrira, cette Amélie qui lui

ful si chère reprendra tous ses droits sur son cœur; elle oubliera son mariage; je l'ai bien oublié, moi : quels prodiges ne ferait point cette femme angelique! Que peut-il y avoir d'impossible pour elle, et quel cœur pourrait se défendre de l'aimer? Ma mère, j'en suis sûr, ne la hait pas plus que je ne la haïssais moi-même; et cependant vous voyez comme elle s'est jouée de ma vengeance, comme elle a dompté ma colère, vaincu mon orgueil, et comme je suis prêt enfin à adopter pour mon fils le fils de M. Mansfield!

### LETTRE L.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugan, 19 mai, à une heure du matin.

Toute la société était réunie, nous soupions au bord du lac; la lune brillante, sur un ciel d'azur, nous éclairait suffisamment. Amélie!... Oh! comment peindre la céleste expression de sa physionomie! quel doux contentement se peignait dans ses regards et dans tout son maintien! combien l'amour heureux l'embellissait! et dans quelle extase me jetait la vue de cette beauté ravissante, qui m'offrait à la fois et mon bien et mon ouvrage! M. Grandson, charme de l'air satisfait d'Amélie, lui a demandé si elle avait reçu des nouvelles d'Albert; car, lorsqu'elle paraît heureuse, c'est toujours dans le bonheur de son frère qu'on en va chercher la cause. « Non, a-t-elle dit, je n'en ai point depuis longtemps, et j'en serais même inquiète si je ne le savais dans sa terre de Bohême, dont la position sauvage et presque inaccessible rend les communications au dehors aussi longues que difficiles. — Ma chère enfant, a repris M. Grandson, avant peu ce bon frère sera marié, et s'il vient nous voir avec sa femme, comme il vous l'a promis, il faudra revenir ici avec lui. — O mon oncle, s'est-elle écriée en posant sa tête charmante sur l'épaule de M. Grandson, de quel doux espoir vous pénétrez mon cœur! Ah! si mon Albert était ici, que man-

querait-il à votre Amélie? » Ces derniers mots ont été prononcés si bas, que moi seul je les ai entendus, parce que seul je pouvais les comprendre. M. Grandson, tout ému, a embrassé sa nièce, et puis, se tournant vers la société, il a rempli tous les verres d'un vin doux d'Italie, en invitant chacun de nous à boire avec lui à l'heureux et prompt mariage du comte de Lunehourg. — Ah! de tout mon cœur, s'est écriée Amélie; mais puisse celui de mon cousin Ernest ne pas tarder longtemps; car, tant qu'il conservera sa liberté, je ne sais s'il sera pour moi à mon frère de recevoir la main de Blanche. — Fort bien! a repris l'oncle. Alors commençons par boire en son honneur; mais si nous unissons dans nos vœux mademoiselle de Genex à votre frère, qui associerons-nous à votre noble cousin? quelque vaine électrice, quelque reine douairière. — Elle a ri. — Non, mon oncle, mais celle que sa mère lui destine, afin que tout le monde soit heureux et satisfait. — Tandis qu'elle parlait, je la regardais tristement, et avec une sorte d'inquiétude : son erreur me faisait mal, et ses vœux me remplissaient d'espoir; je tremblais que le ciel ne les entendit : si elle avait su de quel sort elle disposait si légèrement.... Innocente créature! avec quelle tranquillité, quelle ferveur, quelle joie tu demandais à Dieu ton malheur et le mien! un jour peut-être, trop éclairée, tu le supplieras, en gémissant, de rejeter ta téméraire prière : ah! puisse-t-il, mon Amélie, ne l'exaucer qu'après! Après souper tout le monde s'est promené sur le sable qui borde le rivage : Anne-Marie donnait le bras à son oncle; j'étais auprès d'elle : j'ai voulu entrevoir s'il serait possible de la tromper sans lui porter un coup mortel, et je lui ai dit : — Amélie, quand vous étiez chez madame de Summeren, si votre cousin Ernest y fut arrivé tout-à-coup, que vous l'eussiez trouvé aimable, et qu'il vous eût adorée, qu'auriez-vous fait? — Quelle question bizarre, M. Semler! et comment pouvez-vous être en doute sur la com-



e j'aurais tenue! Dans la position je me trouve avec le comte de Ar, qu'aurait-il pu y avoir de este pour tous deux qu'un alliance mutuel? — Pourquoi? puisque filles destinée, que cette alliance irait jadis comme un bonheur deux familles, et que vous êtes libre, votre premier mariage donc un obstacle insurmontable vois bien, m'a-t-elle répondu ant, que vous ne connaissez ni l'orgueil de la noblesse saxonne, ni l'ère de la baronne de Woldeimar, tant ma tante est bonne et susceptible de pitié pour le malheureux son fils avec idolâtrie; plutôt que de laisser rentrer dans la veuve de M. Mansfield, elle nous s'attendrir, mon désespoir, et peut-être celle de son fils. — un mouvement d'effroi. — Vous me, je le vois, W. Semler, d'un aussi forcène; mais il est la prison de madame de Woldeimar; car pour son fils ne vient qu'à-t-elle j'ai si bien appris, à nous de connaître toute l'infirmité de la baronne, que s'il était possible, sans connaître Ernest, je la je l'eusse aimée, des que j'ai son nom, j'aurais appris mon. — Je n'aurais eu qu'une res- — Le ten sinistre dont elle a prononcé paroles m'a fait frémir; j'ai le m'avant deviné; j'ai haïssé les me un criminel; mais bientôt, ont vers elle, la douce sérénité garda m'a dit assez combien la ait loin de sa pensée. Crovez-tenant que je sois tenté de lui elle aime? non, porter le des- as le sein d'Amélie! lui faire son amour comme la plus adversité! Non, non; epi- à contraire le bandeau qui cou- rait, qu'il ne tombe que quand oppositions seront détruites; apprenez mon nom que quand bre de le lui faire porter..... et toi viendra, n'en doutez pas,

Adolphe : je sens là dans mon sein une force que rien ne saura vaincre, une volonté capable de tout surmonter : ce qu'on veut bien, ce qu'on veut sans cesse, ce qu'on veut plus que tout au monde, on finit toujours par l'obtenir : il n'est point d'obstacle pour ceux que les obstacles ne découragent pas, et l'impossibilité même s'évanouit devant quiconque ose lutter contre elle.

## LETTRE II.

ADOLPHE A ERNEST.

Constantin, 13 mai.

Voici une lettre de votre mère que j'ai trouvée en arrivant ici; sans doute elle vous croit déjà sur la route de Dresde : elle m'en écrit une ou elle me paraît inquiète de votre silence et de celui que je garde quand elle me parle de vous. Quo puis-je lui répondre, sinon : — Votre fils est en démenace, et sur le point de devenir criminel, si j'osais tenter de l'arracher à sa folie? »

Vous regarderiez, dites-vous, comme un bienfait du ciel qu'il vous ôtât le peu de maison qui vous reste : malheureux ! que peux-tu lui demander encore ? crois-tu avoir rien à perdre ?

Je ne vous eris point, parce que je n'entends pas plus votre langue que je ne comprends votre état : si ce délire perpétuel, si ces menaces que vous m'osez faire, si ces mouvements désordonnés, effroyables, qui vous portent à noyer votre maîtresse et à maudire votre mère, sont les effets de l'amour, combien vous augmentez le mépris que m'a toujours inspiré cette odieuse fureur !

Je vais partir sans vous : pourquoi vous attendrais-je ? que puis-je espérer encore ? Ernest n'est-il pas perdu pour moi ? Non, je n'ai plus d'ami : le vil esclavage des passions ne saurait être le mien.

Demain je quitte l'écluse pour me rendre en droiture chez madame de Simmern, et voir ma mère pour la première fois de ma vie : c'est là qu'il me faudra demander la bénédiction de celle dont la faiblesse m'a dévoué à l'opprobre. Oh !

quelle rude épreuve de se trouver ainsi placé entre la nature et l'honneur, et d'être forcé de sacrifier l'un des deux ! Honneur ! toi qui depuis mon enfance m'as tenu lieu de naissance, de parents, de richesse, me laisseras-tu fléchir le genou devant celle qui t'outragea ? Mais, en m'y refusant, je serais rougir le front de ma mère, et la nature en frémirait. Voilà donc le moment du combat arrivé, et Ernest me laisse seul ! vaine et stérile amitié ! où sont maintenant tes devoirs, ta foi, ton dévouement ? Une ivresse d'un instant a tout effacé, tout détruit : saintôme imposteur ! insensé l'homme qui place son honneur sur toi, qui le place dans le cœur d'un autre homme ! Eh bien ! puisque tout m'abandonne, je saurai me suffire à moi-même, et remplir courageusement ma destinée en luttant seul contre l'adversité : n'ai-je pas été jeté seul dans le monde ?

### LETTRE LII.

LA BARONNE DE WOLDEMAR A ERNEST.

Bresle, 10 avril.

Depuis trois mois je vous attends, et depuis trois mois vous avez cessé de m'écrire. Les lettres d'Adolphe sont rares, courtes, sombres, et gardent sur votre compte un silence qui me glace ; si je vous avais perdu, je suis sûre qu'il me l'aurait dit. O mon fils ! mon cher fils ! as-tu donc un malheur plus grand à redouter que celui de votre mort ? Vous le savez, Ernest, depuis votre enfance je n'ai vu que pour vous ; j'ai sacrifié le bonheur de vous garder auprès de moi aux avantages que vous promettaient la connaissance des cours étrangères ; je voulais que vous revinsiez digne de l'estime, de la confiance de votre souverain et de la haute faveur qu'il consent à vous accorder : avez-vous trompé mes espérances ? et me ferez-vous regretter d'être mère ?

Ernest, vous n'êtes jamais un cœur ingrat, vous frémiriez, j'en suis sûre, à l'idée d'abréger mes jours. Je ne vous cache point que ma santé est dans un

état déplorable : depuis le crime d'Amélie, elle ne s'est jamais bien remise ; les inquiétudes que vous me causez peuvent empirer mon état, je vous en conjure, mon fils, pour votre intérêt plus encore que pour le mien, craignez de prolonger votre absence. Craignez surtout de revenir indigne de moi : il est telle action qui pourrait vous arracher de mon cœur ; mais je mourrais s'il fallait vous en arracher, et vous ne supporteriez pas, j'en suis sûre, le fardeau d'un pareil remords.

Je ne vous donne aucuns détails sur ce qui se passe ici : je les crois inutiles. Si je vous connais bien, votre prompt arrivée, mon fils, sera votre seule réponse. Adieu, mon Ernest, mon cher enfant ! depuis dix ans je compte les jours de votre absence, et vous ne savez pas comme ils sont longs quand c'est un cœur de mère qui les compte !

### LETTRE LIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lognon, 21 mai.

J'étais contente ce matin : il avait embrassé mon fils, il semblait l'aimer : oh ! quel bonheur de le voir prodiguer ses caresses à mon enfant ! et quel torrent de joie inondait mon cœur en remontant à la cause d'un si doux changement ! Je contemplais ce spectacle avec ravissement, lorsqu'on lui a apporté des lettres : en les ouvrant il a pâli, il a tremblé, et, après en avoir lu quelques lignes, il m'a quittée brusquement : depuis je ne l'ai revu qu'à dîner : il était sombre, taciturne, il ne m'a pas regardée, il ne m'a rien dit. Ah ! je ne doute pas de son amour ! mais qu'est-ce donc qu'il a appris ? s'il a de la peine, pourquoi n'est-il pas venu me la confier ? en est-il dont je ne puisse le consoler ? attend-il des secrets pour moi ? que pourrait-il vouloir me cacher ? s'il a eu des torts dans sa vie, où trouvera-t-il plus d'indulgence que dans mon cœur ? Mais cette femme qu'il a aimée dans l'enfance est peut-être l'objet qui le trouble : si elle était reve-



Mon frère, il m'a demandé un moment d'entretien : il me prie de rappeler toutes mes forces ; une sombre douleur enveloppe ses traits : que va-t-il me dire ? que vais-je apprendre ? je nie sans mourir : le voilà.....

A minute.

Albert, tout est fini : il a refusé ma main que mon oncle a voulu lui donner : mon oncle, furieux, l'a chassé de la maison : il est parti, parti pour toujours ! mon destin est rempli, je sens mes forces défaillir : ô mon Dieu ! ô mon père ! tu trouves sans doute que j'ai assez souffert. Adieu, Albert, mon Albert, sois heureux, et ne has pas ma mémoire.

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

21 mai au soir.

Amélie, il faut que je vous voie un instant, il faut que j'explique, que j'éclaircisse ce que je ne veux dire qu'à vous. Je vous en conjure, venez ce soir sous la roche du tac : dût le ciel m'entraîner, je ne partirai pas sans vous avoir vue !

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

22 mai au matin.

Vous ne me répondez rien, vous ne daignez même pas me refuser : vous êtes offensée, Amélie : ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez si vous devez l'être ! J'ai erré toute la nuit autour de votre demeure : j'espérais, ce matin, voir sortir un de vos gens pour m'apporter une réponse..... un silence mortel ! Amélie, hâtez-vous de venir ; la situation où je suis est affreuse ; chaque moment d'attente est un crime, car il peut tout noir.

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

22 mai, à deux heures.

Écoute, femme cruelle et inexorable, ce n'est plus une réponse que je de-

mande, c'est toi que je veux voir : si ce soir, à huit heures, tu n'es pas à la roche du lac, je n'écoute plus que mon desespoir, je vais chez toi : en dépit de la défense, de l'emportement de ton oncle, en dépit de toi-même, je te verrai : si tu refuses de m'entendre, crois-moi, tu pleureras ton refus plus d'un jour.

#### LETTRE LIV.

ERNEST À ADOLPHE.

Jugano, 30 mai, à trois heures.

Jusqu'à ce soir il me faut subir toutes les angoisses de l'incertitude : peut-être les calmerai-je en vous écrivant : depuis deux jours, je n'ai pas été en état de le faire : j'ai perdu le repos, je suis en délire, j'erre le jour et la nuit comme un insensé ; la santé de ma mère m'appelle, l'affliction d'Amélie me retient ; le devoir et l'amour me déchirent également : l'amour l'emporte : oui, je le sens et j'en frémis, dans ces instants où mon imagination frappée se représente ma mère expirante, et demandant son fils pour lui donner sa dernière bénédiction, à l'ors même je ne puis partir, un invincible pouvoir m'arrête ; non, je ne puis partir sans avoir apaisé Amélie. Ce soir, Adolphe, je saurai mon sort ; ce soir, je serai délivré de ma peine ou de la vie.

Le même jour, à quatre heures et demie.

A quel inexprimable bonheur est venue m'arracher la lecture de ma mère, et depuis, par quelles souffrances, quelles tortures, n'ai-je pas payé ces heures de félicité ? Oh ! ces passions, ces cruelles passions, comme elles savent verser par torrent la joie et la douleur, vous ouvrir le ciel, vous précipiter dans l'abîme ! Où étais-je il y a deux jours ? où suis-je maintenant ? Ce bouleversement terrible a anéanti ma raison : quand j'étais heureux, quand elle m'aimait, j'aurais pu la quitter : sûr de son amour, la confiance m'aurait soutenu ; mais à présent que j'ai vu les larmes de sa tendresse, puisque je ne puis croire qu'elle pourrait vivre sans moi, si je me sépare d'elle, ce

ne sera qu'avec la certitude qu'elle ne pourra jamais appartenir à personne. Amélie, nous fûmes, dès le berceau, destinés l'un à l'autre, et notre sort voulait que nous fussions unis. Je prux mourir ce soir, mais, je le jure, je ne mourrai point sans avoir accompli notre sort.

Ah ! pourquoi, Adolphe, m'envoyez-vous ce funeste papier ? ne saviez-vous pas que c'était la mort qu'il contenait ? Ma mère m'appelle, ma mère languit, mais sa haine pour Amélie n'en est que plus ardente : elle l'accuse de son dépressement. Je ne sais si elle aurait retrouvé la vérité ; elle n'exprime que des craintes vagues : cependant sa lettre m'en dit assez pour ne me laisser aucun doute que l'instant où j'engagerais ma foi à Amélie serait celui où je prononcerais l'arrêt de mort de ma mère : avec cette persuasion, comment aurais-je pu accepter cette main chère ? Mais, en la refusant, j'ai brisé le cœur d'Amélie : elle a cru que je l'aimais tellement..... O terrible fantôme de ma mère ! en vain tu m'obsèdes, tu cries autour de moi, je ne partirai pas sans l'avoir dé trompé. Les heures m'écablent de leur éternité : le soleil est enfoncé au haut de l'horizon : ce n'est que ce soir, à huit heures, que je peux espérer de la voir : cet espoir à parcourir me semble une vie entière. Je quitte la plume, je la reprends ; je grave les roches brillantes qui bordent le lac ; je reviens chercher l'ombre dans ma grotte ; je sollicite du repos, je n'en puis trouver ; je ferme mes yeux, je les rouvre aussitôt ; je fixe avec inquiétude l'aiguille de ma montre : à peine s'est-elle écoulée une demi-heure..... Quel tant de courses, d'agitations, de douleurs en une demi-heure ! quoi ! si peu de durée pour tant de souffrances ! si les heures se traînent ainsi, comment vivre jusqu'à ce soir ! O Adolphe, vous avez raison, je ne suis plus digne d'être votre ami : un furieux en proie à une passion torren- tienne, qui lui sacrifie tous les devoirs de l'honneur, de l'amitié, de la nature, ne mérite pas même le nom d'homme. Il n'y a plus pour moi ni raison ni vertu :

mon ame n'a de place que pour l'amour, encore n'en a-t-elle pas assez; elle ne peut le contenir; il m'opprime, il me tue. O Amélie! hâte-toi de venir, prends pitié de l'état où tu m'as réduit; mes torts sont ton ouvrage; ouvre-moi les bras, laisse-moi y recouvrer la raison, y reprendre la vie, ou laisse-moi mourir à tes pieds.

*Le même jour, à six heures du soir.*

Je viens de me baigner dans le lac; il me semble que je suis un peu plus calme; je vais essayer de vous faire le récit de l'affreuse scène qui m'a séparé d'Amélie pour toujours peut-être.... Pour toujours, ai-je dit? O mon ami! le croyez-vous possible? puisque je n'ai plus d'existence, de pensées, de facultés que pour elle, vous voyez bien que, si je la quitte, il faut mourir..... Mais je reviens à vous, et, pour pouvoir vous instruire de faits aussi importants, je vais tâcher de mettre quelque ordre dans mes idées.

Avant-hier, j'étais heureux, j'étais auprès d'Amélie, nous avions passé ensemble la matinée entière; nous étions seuls encore, quand Eugène est entré: sa vue ne m'a point déplu, je l'ai pris sur mes genoux, et les caresses que j'ai faites au fils ont attendri la mère, et, pour exprimer sa reconnaissance, elle a pressé ma main sur son cœur avec une expression câline. Ce mouvement si pur de sa part m'a cause une émotion bien différente; en m'approchant ainsi de son cœur elle semblait me dire: « C'est là que je te paie de tout le bonheur que je te dois. » Mais moi, en sentant ce sein voluptueux palpiter sous mon heureuse main, en sentant que j'y étais placé et retenu par Amélie même, le feu s'est allumé dans mes veines; loin d'être satisfait par ses regards et ses paroles d'amour, je n'ai plus mis de bornes à mes desirs, et, en m'enflammant de plus en plus, ils ne m'apprenant que trop que la tendresse d'Amélie n'était que la moultre de mon bonheur. Je ne sais si elle a lu dans mes yeux, mais elle s'est détournée en rougissant. « Pardonne,

lui ai-je dit en l'entourant de mes deux bras, pardonne, femme adorée, mais tu sais bien que le don de ton amour me laisse encore d'autres vœux à former. » Elle a cru comprendre que je parlais du don de sa main, et, l'abandonnant doucement entre les miennes, ses yeux se sont remplis de larmes, et son front s'est couvert d'une modeste rougeur: je ne suis ce que j'allais lui dire, lorsqu'un domestique est entré pour me donner votre lettre: je ne voulais pas l'ouvrir; Amélie m'y a forcé; je me suis approché de la fenêtre pour décrocher le paquet: en apercevant l'écriture de ma mère, j'ai été frappé de terreur, comme si j'avais prévu mon sort; un nuage s'est repandu sur ma vue; je ne pouvais lire; j'entendais une voix qui me criait: « Viens, malheureux, viens expier ton bonheur; si tu as obtenu l'amour d'Amélie, voici le moment d'en acquitter le prix. » Je suis sorti de la chambre sans avoir la force de dire un mot ni de jeter un regard à celle que j'y laissais; je me suis retiré chez moi, et, lorsqu'il m'a été possible de lire cette fatale lettre, lorsque j'ai vu l'état de ma mère et ce qu'il exigeait de moi, ma douleur n'a point augmenté; elle avait été portée au dernier terme en ouvrant votre paquet; la seule vue de l'écriture m'avait tout appris; mais quel parti devais-je prendre? Le croiriez-vous, Adolphe? j'aurais brave la colère de ma mère si l'intérêt de mon amour ne s'y fût opposé, et c'est lui seul qui a pu me donner la force d'obéir à des ordres detestés. Si j'ai un moyen de fléchir ma mère, me disais-je en me promenant dans ma chambre, ce ne peut être qu'en lui peignant la situation où je suis maintenant: mon amour pour Amélie, celui que je lui inspire, le bonheur que je goûte ici, et la résolution que je prends de m'arracher à tant de biens pour être fidèle à mes devoirs; non, il est impossible que son cœur maternel ne soit pas touché de ma soumission, et que la grandeur de mon sacrifice ne desarme pas sa colère; mais, si je refuse de retourner près d'elle, et

qu'elle en apprenne la cause, (et elle l'apprendra, car je ne puis espérer de la cacher toujours,) son ressentiment alors ne sera-t-il pas implacable? Et, si le mariage d'Amélie a détruit sa santé, assurément la rébellion de son fils lui donnera la mort. Que devenir alors? où traîner des jours chargés du poids d'un parricide? La vue même d'Amélie, en me rappelant mon forfait, me deviendrait odieuse, et, quand un jour elle découvrirait qui je suis et ce qu'elle m'a coûté, supporterait-elle le malheur qu'elle aurait attiré sur moi? O Ernest! gardetor d'une faiblesse impardonnable, qui, en causant la perte de ta mère, entraînerait peut-être celle d'Amélie. Mais je ne puis partir sans la prévenir; et quel motif plausible donner à ce départ? oserai-je dire la vérité? saura-t-elle qu'Ernest.....? O Dieu! me nommer quand je la quitte, avec la connaissance qu'elle a du caractère de ma mère, et quand je n'ai pour la rassurer que la terrible lettre que j'ai reçue devant elle! elle me la demandera, elle la voudra voir: que deviendra-t-elle en la lisant? elle perdra toute espérance, et, ne pouvant croire que j'en aie jamais conçu de réelles, elle ne verra dans mon long séjour chez son oncle que le projet de la séduire, et la vengeance de l'orgueil dans l'amour que je lui ai inspiré. Sans vouloir m'entendre, elle s'arrachera à moi, m'accablant de reproches, et peut-être avant peu, succombant à sa douleur, expirera-t-elle avec l'horreur d'Ernest dans le cœur? Ai-je donc oublié ce qu'elle m'a répondu quand, sous l'air de la plaisanterie, j'ai essayé de la pressentir sur notre situation? En apprenant ce nom, j'aurais entendu mon arrêt, et il ne me serait resté qu'une ressource. Et c'est moi qui la réduirais à cette extrémité! Quand il serait possible que ma vue, mes prières, calmasent son désespoir, ne dois-je pas tout craindre de lui quand je serai absent? Il ne faudrait peut-être que le retard d'une lettre, une injure de ma mère, un reproche d'Albert, pour la porter à cet excès de douleur ou la mort

seule..... Quoi! je hasarderais les jours d'Amélie!.... Ah! puisqu'il faut la quitter, ne la détruisons pas; prolongeons une erreur qui nous sauve tous deux; qu'elle ne le sache, ce nom fatal, qu'en apprenant que ma mère consent à notre union; car alors seulement elle sera convaincue que l'amour qui a pu obtenir un tel effort a seul été capable de me donner la force de dissimuler si long-temps; et, comme je ne puis être excusable à ses yeux qu'en réussissant dans mes projets, elle ne saura que c'est Ernest qu'elle aime que quand il aura réussi.

Invariablement fixe sur ce point, à me restait toujours à trouver un prétexte pour m'éloigner: je me suis décidé à m'approcher le plus possible de la vérité en disant que les nouvelles que j'avais reçues de la santé de madame Semler, ma mère, ne me permettaient pas un jour de retard; mais qu'aussitôt que j'aurais obtenu son aveu et celui de ma famille, je viendrais réclamer la main de mon Amélie. Dans cette disposition, je me suis rendu le soir chez elle; mais, en la voyant tout en larmes, sensible moi-même d'une bien autre douleur que la sienne, n'ayant aucune consolation à lui offrir, et n'osant lui en demander, j'ai oublié ce que je voulais lui dire; je me suis précipité à ses pieds dans un inexprimable désordre, et pressant ses deux mains contre ma poitrine, j'ai voulu parler, et les sanglots ont étouffé ma voix. « Henry, m'a-t-elle dit, votre air me fait trembler: que contiennent donc ces lettres?..... quel malheur allez-vous m'annoncer? — Jure-moi, mon Amélie, jure-moi de m'aimer toujours. — Ah! je le jure, a-t-elle interrompu avec véhémence; quoi que tu puisses dire, quoi que tu m'apprennes, je te jure un éternel amour. — A ce cri si tendre, mon désespoir s'est adouci; j'ai cessé de me croire aussi malheureux en me voyant autant aimé, et, penchant ma tête sur les genoux de mon amie, j'y ai versé un torrent de larmes: les siennes ruisselaient le long de ses joues, et je les sentais tomber sur mon cou.

« tout, et, à ce moment même où vous  
« m'allez quitter, je m'abandonne à votre  
« honneur, je vous remets ma destinée,  
« et je vous verrai partir, non sans dou-  
« leur, mais sans déliance. — O adorable  
« amie! ai-je interrompu vivement, ne  
« crains point que je trahisse ta noble  
« confiance : c'est à mon retour seule-  
« ment que tu pourras juger si je l'ai mé-  
« ritée et si j'ai su t'aimer. » Je finissais  
« à peine ces mots que la porte s'est ou-  
« verte, et M. Grandson est entré : nous  
« ne l'avions pas entendu venir. Amé-  
« lie s'est levée en rougissant : je suis  
« demeuré interdit à ses pieds ; mais  
« M. Grandson s'est hâté de nous rassu-  
« rer, et unissant ma main à celle de sa  
« nièce : « Ne vous troublez pas, mes  
« enfants, a-t-il dit ; que craignez-vous  
« d'un oncle, d'un père dont tous les vœux  
« sont de vous voir unis et heureux ? De-  
« puis long-temps, Amélie, je vous dé-  
« sire un époux digne de vous : vous avez  
« choisi M. Semler ; j'approuve votre  
« choix : il vous aime ; son caractère est  
« estimable ; je sais que sa famille est  
« honnête, mon correspondant de Mu-  
« nich m'ayant confirmé plusieurs fois que  
« le nom de Semler est connu et respecté  
« en Bavière ; et, quant à sa fortune, que  
« vous importe ? vous aurez toute la  
« nièce. — O mon excellent oncle ! s'est  
« écriée Amélie en se jetant dans ses bras.  
« — Généreux homme ! ai-je ajouté en lui  
« baisant la main. — Oui, mes enfants,  
« votre bonheur fera la joie de ma vieil-  
« lesse. Mon cher Semler, c'est un ange  
« que je vous donne : payez-moi ce don  
« par son bonheur ; il peut seul vous ac-  
« quitter envers moi. » J'étais éperdu, je  
« pleurais, je ne pouvais parler ; l'émo-  
« tion a gagné M. Grandson ; sa voix s'est  
« altérée un moment ; mais bientôt, en-  
« levant ses yeux : « Quelle folie, a-t-il  
« dit, de pleurer quand on est content !  
« Allons, mes amis, pour sécher nos lar-  
« mes, parlons de la noce : quand se fera-  
« t-elle ? Vous êtes sûr du consentement  
« de vos parents, M. Semler ? » Je n'ai  
« pas répondu ; il a paru surpris. « M'ou-  
« tendez-vous ? a-t-il repris vivement ; je



ne suppose pas que vous puissiez avoir de doute sur ce point? » Mon silence a continué. Alors il m'a pris par le bras, et, me regardant fixement, il a dit : « S'il était possible que vous eussiez cherché à gagner le cœur d'Amélie sans être libre de recevoir sa main, je vous regarderais comme le plus vil des hommes. Répondez; répondez sur-le-champ. » J'ai tressailli. « Croyez-vous, M. Grandson, que je laisse, même à l'ami, à l'oncle, au second père d'Amélie, le droit de m'interroger sur ce ton? — O M. Semler! qu'osez-vous dire? » vivement interrompu la plus douce des femmes; et vous, mon oncle, cessez de soupçonner une âme noble et pure comme la sienne : s'il s'afflige, si la douleur l'accable et l'empêche de répondre, c'est qu'il va nous quitter..... — Nous quitter, Amélie, quand vous consentez à être à lui? — Sa mère est malade, et le presse de venir auprès d'elle. — Comment le savez-vous? — Il me l'a dit. — Votre mère vous a écrit, M. Semler? — Oui. — Montrez-moi sa lettre? — Je ne le puis, ai-je dit en penchant mon visage sur mes deux mains. — Vous ne pouvez? a-t-il repris, transporté de colère. « Il s'est arrêté un moment, comme pour la contenir, et peu après a ajouté d'un ton plus calme : « Et Amélie du moins ne la verra-t-elle point? — Ah! je ne le puis! je ne le puis! me suis-je écrié avec désespoir et en frappant ma tête contre le mur. » Amélie s'est approchée de moi, et, me serrant la main, elle m'a dit d'un ton tendre et douloureux : « Quoi! Henry, vous avez des secrets pour moi? Je vous ai donné mon cœur, ma vie, et vous me refusez votre confiance? — Amélie, a repris M. Grandson en fureur, cet homme-là est un fourbe, il nous a trompés tous deux. — O femme adorée! ne le crois pas, ai-je interrompu, en tombant à ses genoux; je le jure au nom du ciel qui m'entend; quand je t'ai dit que je n'aimais que toi, que je te donnais ma vie, et que ma seule ambition était d'unir mon sort au tien, non, je

ne t'ai point trompée. — Je vous crois, Henry, et pour ajouter foi à vos serments, je n'ai pas besoin d'explications : loin de vous accuser, je vous plains; oui, puisque vous m'aimez, je vous plains beaucoup d'être forcé de fermer votre cœur à celle qui vous a livré tout le sien. — Vous êtes trop faible, ma nièce, et, dans ces sortes d'affaires, il ne faut pas s'en fier aux discours : je parierais que cette lettre de sa mère est un mensonge, et qu'il n'en a point reçu; qu'il vous montre une page, seulement les premières lignes. — O mon Dieu! à quelle épreuve m'appelles-tu! me suis-je écrié dans ma douleur. — Eh bien! vous voyez ce qu'on doit attendre de lui, a ajouté M. Grandson. » Amélie a marqué de la surprise. « Amélie, lui ai-je dit, vous avez le droit de me soupçonner, vous avez même celui de m'accabler de trop justes reproches; car il est un point sur lequel je vous ai trompée, j'en conviens : non sur la lettre de ma mère, elle n'est que trop vraie; mais je vous ai trompée..... et je ne suis pas justifié encore! et votre intérêt comme le mien m'ordonnent également de me taire!..... Ah! si vous pouviez savoir ce que je souffre en vous faisant cet aveu, et la force des motifs qui m'empêchent de m'expliquer dans ce moment, soyez-en sûre, vous ne blâmeriez pas mon silence. » J'ai vu qu'elle n'était pas persuadée; alors j'ai pris sa main, je l'ai serrée contre ma poitrine : « Amélie, ai-je continué, avec une sorte d'enthousiasme, si vous hésitez à me croire, nous sommes perdus tous deux : il n'y a plus de milieu maintenant, il faut me regarder comme le dernier des hommes et me rejeter avec mépris, ou m'estimer assez pour vous abandonner aveuglément à ma foi : je vous demande votre confiance, je vous la demande entière et sans réserve..... Vous apprendrez un jour si c'était pour en abuser. » Elle m'a regardé long-temps; à la fin, elle m'a dit : « Henry, il ne peut point y avoir de malheur comparable à celui de douter de vous, quand vous

sein; mais tout-à-coup, et en bien moins de temps que je n'en mettrai à les écrire, j'ai été assailli de réflexions qui ont étouffé ma voix, suspendu tout mouvement et glacé mes sens; ces terribles réflexions, les voici :

— Ou je l'épouserai sous mon nom, ou sous celui que j'ai pris : si je déclare qui je suis, je perds Amélie sans retour; jamais elle ne consentira à rentrer, par un mariage clandestin, dans une famille qui la hait et la méprise. M. Grandson me verra avec horreur; la certitude que j'ai de fléchir ma mère, il me sera impossible de la leur faire partager, et moi-même alors je ne l'aurai plus. Avoir irrévocablement conclu sans avoir seulement tenté d'obtenir l'aveu de madame de Woldemar, sans l'avoir frappée des conséquences de son refus, serait un crime qu'elle ne me pardonnerait pas même à l'heure de sa mort.

Si je conserve mon faux nom, j'irai donc tromper, jusqu'au pied des autels, la femme que je respecte, que j'idolâtre; elle me croira son époux, et je ne serai qu'un vil séducteur; elle se reposera avec confiance sur un titre sacré, et ce titre sera un parjure.... D'ailleurs, ma mère ne fera-t-elle pas casser sur-le-champ ce mariage, dont la nullité ne pourrait se contester? Je la connais, l'éclat d'une pareille démarche ne l'arrêterait pas plus que mes prières; elle en mourrait peut-être, mais elle serait inflexible; et Amélie me pardonnerait-elle de l'avoir deshonorée? et moi-même me pardonnerais-je jamais ma trahison et la mort de ma mère?....

— Vous balancez, monsieur, m'a dit M. Grandson d'une voix altérée et en me secouant le bras; lorsque c'est un père qui lui-même vous offre sa fille, le premier trésor de la terre! — Non, monsieur, ai-je répondu d'un ton ferme, je ne balance pas! et vous, Amélie, vous, que j'aime au-delà de ce que je croyais pouvoir jamais aimer, vous, près de qui j'oublie depuis long-temps les devoirs sacrés qui m'appellent, ah! si vous saviez de quel prix vous êtes pour

moi, vous applaudirez. J'en suis sûr. *Un courage qui me force à déchirer mon propre cœur en refusant le seul bien qu'il désire....* — Je m'y attendais, a interrompu M. Grandson avec une fureur qu'il ne pouvait plus maîtriser, il vous refuse. J'ai voulu voir jusqu'à quel excès il poussait l'outrage.... Moi, livrer mon Amélie, mon précieux enfant en de pareilles mains ! Que Dieu me punisse d'en avoir eu seulement la pensée !.... Et vous êtes encore là ? et vous croyez que je vous garderai un jour de plus dans ma maison ? Sortez-en, malheureux, sortez-en à l'instant même. — Amélie, ai-je dit, je n'ai recours qu'à vous ; votre cœur me défendra quand tout conspire à m'écarter : il aime la vertu, il y croit, il vous dira qu'elle seule a pu l'emporter sur vous. — S'il est ainsi, Henry, je vous pardonne, a-t-elle répondu tout en larmes, et je ne m'offense point de votre refus ; mais, si la vertu vous ordonnant depuis longtemps de vous arracher à mon amour, pourquoi vous êtes-vous fait aimer ? — A ce reproche si doux, si tendre, et qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme, j'ai voulu presser l'ange entre mes bras ; mais M. Grandson s'est mis au-devant de moi ; et me poussant rudement vers la porte : « Faut-il vous dire une seconde fois de sortir d'ici, monsieur ? et me forcerez-vous à appeler mes gens, et à vous faire traiter par eux comme le mérite le plus vil des fourbes ? — Monsieur, ai-je repris vivement, prenez garde à ce que vous dites, et surtout à ce que vous ferez : je n'endurerai pas impunément un affront. — O Henry ! s'est écriée Amélie en s'élançant vers moi, retirez-vous sur-le-champ, et respectez mon oncle : c'est le seul prix que je vous demande du mal que vous m'avez fait. » En finissant ces mots, ses larmes l'ont abandonnée, et elle est tombée presque évanouie sur un fauteuil ; son oncle, effrayé, a tiré toutes les sonnettes de l'appartement.... « Elle va mourir, disaient-ils, vous allez faire mourir Amélie, et je vous vois encore devant mes yeux : sor-

tez d'ici, on je vous en fais arracher avec violence, et je donnerai de tels ordres, que jamais on ne vous laissera remettre le pied dans ma maison. » Amélie m'a fait signe d'obéir ; je me suis approché d'elle ; alors elle a sauté la tête. « Éloignez-vous, je vous en conjure, m'a-t-elle dit d'une voix faible, cette dispute me fera mourir : je promets de vous écrire avant votre départ. — Je cède à cette promesse et à votre volonté, Amélie ; je n'obéis qu'à vous. Adieu, ai-je ajouté en pressant sa main sur mon front, sur mes lèvres, sur mon cœur, adieu, Amélie ; je remets au temps le soin de ma justification : elle sera prompte, elle sera complète. » Alors j'ai quitté la chambre, l'âme brisée d'une douleur qu'aucune expression ne peut rendre ; je me suis retiré dans cette grotte témoin du premier aveu d'Amélie, et alors d'une félicité sans exemple. Je lui ai écrit, elle ne m'a point répondu ; je lui demande un rendez-vous, elle ne paraît pas. Si elle demeure inflexible, si dans quelques minutes elle n'est pas ici, je le lui ai dit, je vais chez elle : si elle partage la colère de son oncle, et qu'elle refuse de me voir, je forcerai sa porte, je pénétrerai jusqu'à son appartement ; et, si elle dit qu'elle a cessé de m'aimer.... n'attendez plus aucune nouvelle de moi, Adolphe, et allez consoler ma mère.

## LETTRE LV.

AMÉLIE À ALBERT

Lugano, toujours le 20 mai, à dix heures du soir.

Mon frère, il veut, il exige que je le voie, il ne demande qu'un instant.... Si tu savais de quel malheur il me menace si je le refuse, tu me dirais toi-même de le laisser venir.... Cependant, le recevoir seule, au milieu de la nuit, quand tout ce qui s'est dit dans cette affreuse scène d'hier devrait me rendre sa sincérité suspecte, quand la fièvre me dévore, que ma raison est aliénée, que je ne vois plus rien de criminel au monde que d'affliger ce que j'aime....

Dieu seul pourrait me secourir, et je ne puis prier... Je l'appelle, et tu ne m'entends pas; je l'appelle... O mon frère! c'est toi et la dernière effort de la vertu de la malheureuse sœur?

## LETTRE LVI.

ERNEST A ADOLPHE.

*Angers, 21 mai, 4 six heures du matin.*

L'ine force toute-puissante m'entraîne, la passion a tout brisé... Je ne connais plus que les liens qui m'attachent à Amélie... 'Pauvre Adolphe! je vous plains beaucoup de m'avoir autant aimé. Je ne méritais pas un tel ami... Je voudrais que vous puissiez m'oublier; hors le cœur d'Amélie, je voudrais être mort dans tous les autres.... Adolphe, avec les résolutions qui fermentent dans mon sein, vous sans doute la dernière heure de ma vie que je donnerai à l'amitié. Je veux l'employer à vous apprendre comment j'ai été conduit au parti extrême que je me voyais contraint d'embrasser : peut-être adoucira-je l'amertume de vos regrets en vous laissant pour dernier souvenir la certitude que, jusqu'à ce jour du moins, si votre ami s'est trompé, il ne s'est point criminel.

Hier en vain j'ai attendu Amélie pendant une heure entière : prêtant l'oreille au moindre bruit, le mouvement de l'air, des yeux celui d'une marche éloignée, me causaient de si horribles palpitations, que mon sang, se portant avec impétuosité à ma tête et à ma poitrine, m'en empêchait de distinguer jusqu'au bruit qui m'avait frappé. Couché sur la terre, je semblais immobile, tandis que tout ce que la douleur a de poignant s'était retiré vers mon cœur pour le déchirer : plus l'heure avançait, plus mes tortures devenaient intolérables : enfin est arrivée l'instant où je n'ai plus eu la force de les endurer : je me suis levé, j'ai couru à la maison d'Amélie, j'ai demandé à la voir : on m'a dit qu'elle était malade; j'ai persisté à vouloir entrer : le domestique hésitant. « M. Grandson nous a défendu de vous recevoir, monsieur,

et s'il allait vous rencontrer.... — Peu m'importe, je ne crains point sa colère. — Mais le bruit peut faire tant de mal à madame! » Je me suis arrêté. « Écoutez, ai-je dit, demandez-lui du moins une réponse aux trois billets que je vous ai chargés de lui remettre hier et aujourd'hui : je l'attendrai ici. — Monsieur, je ne les lui ai pas remis : madame était si souffrante, qu'elle n'a laissé personne entrer dans sa chambre; mais, comme elle est mieux ce soir, je tâcherai de les lui donner. » A cette nouvelle, j'ai respiré plus à mon aise : elle m'expliquait le silence d'Amélie, et me rassurait sur son amour. Cependant, déterminé à partir le lendemain, il fallait la voir la nuit même : j'avais un crayon dans ma poche, j'ai écrit : « Amélie, à minuit je serai sur la terrasse de votre appartement; ouvrez la porte, soyez seule, je n'ai qu'un mot à vous dire : ce mot expliquera tout; mais, si vous êtes inflexible, songez-y bien, le lac est à deux pas. » En écrivant ceci, Adolphe, je n'avais d'autre idée que d'obtenir une entrevue, car j'étais bien loin de pouvoir donner l'explication que je promettais; mais, entraîné par le besoin de voir Amélie un instant encore, je ne réfléchissais pas même que, lorsqu'elle m'interrogerait, je n'aurais rien à lui répondre, et que ce silence après mon billet, ce mystère quand nous serions seuls, me donneraient un air si coupable, que je ne pourrais me justifier qu'en me nommant... Et, dans le délire où j'étais, le croiriez-vous, Adolphe? ce parti, qui pouvait tuer Amélie, me semblait moins terrible que de m'éloigner sans l'avoir revue.

« Mon ami, ai-je dit au domestique, joignez ce billet aux autres, et portez-le sur-le-champ à madame Mansfield : il faut qu'elle le lise ce soir même, il le faut absolument : il ne lui sera point de mal, soyez-en sûr. » Il m'a promis d'exécuter mes ordres; je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi, et je me suis retiré pour aller chercher un bateau qui pût me conduire à la terrasse de la chambre d'Amélie, qui donne sur le lac. J'y



suis arrivé à onze heures. Quel calme! quel silence! et moi, quel volcan enflammé je portais dans mon sein! Je croyais avoir souffert dans la grotte en attendant Amélie, et maintenant que j'étais à deux pas d'elle, que, d'un mouvement, d'une volonté, allait dépendre mon bonheur ou mon infortune, qu'il n'y avait plus qu'une minute entre ma vie et ma mort, l'état d'où je sortais, en comparaison de celui-ci, ne me semblait plus qu'un engourdissement tranquille. Je m'en souviens, je sens encore cette étouffante oppression dont nulle autre douleur ne peut donner l'idée: si cette situation eût duré une heure de plus, Amélie m'eût trouvé sans vie à sa porte. Je commençais à ne plus penser, et déjà l'égarément de mon cerveau confondait tous les objets qui étaient autour de moi, tandis que la douleur restait comme un plomb sur mon cœur. Un léger bruit s'est fait entendre à la porte: tout mon être a tressailli; mais, par un mouvement inconcevable, loin d'écouter attentivement, la crainte de perdre l'espérance que je venais de concevoir m'a fait envelopper ma tête dans mon manteau: c'est dans cet état que m'a trouvée Amélie; effrayée de mon immobilité, elle s'est penchée vers moi, et retirant mon manteau d'une main tremblante: Henry, que me voulez-vous? me voilà. » Le son de cette voix a tout changé; le monde ou j'étais a disparu; la peine est sortie de mon cœur; une vision céleste m'enlevait aux supplices de l'enfer pour me transporter dans les régions de la félicité; mais cet intervalle immense que je venais de franchir en une seconde a pensé me devenir funeste; j'ai cru que j'allais mourir, je ne pouvais plus respirer; j'ai mis la main d'Amélie sur mon cœur. « Ranime-le, lui ai-je dit d'une voix inarticulée, ou reçois son dernier soupir. » Et ma tête est retombée sans force sur la pierre. Oh! que l'amour inspire de courage! Cette femme, qui, peu d'instant avant, languissait abattue, ne sent plus son mal, ne sent plus sa faiblesse; elle me souleve, me soutient jus-

qu'à sa chambre, me place sur un fauteuil, me prodigue ses soins, me couvre de ses larmes. Quel bien elles m'ont fait ces larmes! elles ont appelé les muennies, et l'une m'a été rendue. Amélie alors est tombée à genoux pour remercier le ciel. Qu'elle était belle! quel feu brillant à travers ses paupières humides! Je jure, mon Amélie, que suis-je écrié, de n'avoir jamais d'autre épouse que toi, et de te consacrer ma vie: t'engages-tu par les mêmes serments, et acceptes-tu ma foi? » Elle l'a reçue.

O Adolphe! le ciel sait proportionner la félicité à la peine: l'amour a plus de joies qu'il n'a de douleurs, et je n'avais pas acheté cet instant trop cher.

Cependant, quand le jour, en commençant à paraître, nous a rappelés qu'il était temps de nous séparer, Amélie m'a dit, en retenant ses larmes: « Maintenant que le ciel a entendu nos vœux, que je suis ton épouse, que nous ne devons plus avoir qu'un cœur et qu'une existence, quand tu vas me quitter, dis-moi en quel lieu habite ta mère, et où j'adresserai les lettres qui vont devenir, hélas! la seule consolation de ton absence? » Ensuite elle a ajouté avec un accent plus tendre, et en pressant ma main entre les siennes: « Avant de te loigner, ne me confieras-tu pas la cause qui t'a fait rejeter l'offre de mon oncle, et pourquoi tu as craint de consacrer au pied des autels ces vœux dont tu viens à l'instant même de prendre l'éternel pour témoin et pour depositaire? » A mesure qu'elle parlait, mon trouble croissant: je ne pouvais répondre, j'aurais voulu m'excuser; tromper Amélie, quand je venais de recevoir sa foi, me semblait le plus impie des sacrifices; mais, en lui apprenant que son époux était le fils de madame de Woldemar, j'allais la voir tomber sans vie à mes pieds. Étonnée de mon silence, elle m'a dit: « N'avez-vous rien à me répondre? n'obtiens-tu pas un seul mot de l'homme à qui je viens, dans l'abandon d'une confiance sans bornes, de livrer toute ma destinée? — Par pitié, Amélie, ne m'interroge pas, je sens que je



fixait sur moi ses yeux égarés; elle respirait à peine : le nom qu'elle demandait allait la tuer, j'en étais sûr.... Je n'ai point eu de forces pour un pareil crime; cependant elle me pressait, il fallait répondre. Eperdu, hors de moi.... je ne sais comment votre nom s'est présenté tout-à-coup; mais, par un mouvement plus prompt que la pensée, il m'est échappé.... Elle a jeté un cri. « Adolphe de Reinsberg, l'amant d'Ernest, le second fils de madame de Woldemar! ah! malheureuse, malheureuse! » Et elle est tombée évanouie sur le plancher. J'ai couru à elle pour la secourir, mais son cri avait éveillé ses femmes; j'ai entendu venir du monde : risquer d'être surpris la nuit près d'elle, c'était la perdre; il a donc fallu la quitter. O Adolphe! était-ce là un sacrifice! je la laissai expirante : ah! si mon honneur seul l'eût exigé, il l'eût exigé en vain; mais compromettre celui d'Amélie, de mon épouse, il valait mieux mourir tous deux. Je suis sorti précipitamment sur la terrasse, et, refermant la porte sur moi, j'ai écouté ce qui se passait dans la chambre. On a mis Amélie dans son lit, et elle commençait à reprendre ses sens, lorsque M. Grandson est accouru. « Que lui est-il arrivé? qu'a-t-elle donc? n'est-il écrié en entrant : est-ce une faiblesse? donnez-lui de l'air; il faut tout ouvrir. » Il s'est avancé vers la porte où j'étais; j'ai tremblé qu'il ne me découvrit; et, comme il n'y avait sur la terrasse aucun lieu qui pût me dérober à sa vue, je me suis élancé dans le lac, et j'ai gagné à la nage mon bateau, qui m'attendait à un petit quart de lieue.

A présent, Adolphe, vous allez me demander le parti que je compte prendre; je n'en sais rien encore : je vais écrire à Amélie, et sa réponse décidera mon sort : si elle accepte ce que j'ose lui proposer; si elle consent à fuir avec moi, je m'affranchirai du poids insupportable d'une dissimulation odieuse, et elle saura enfin qui je suis. Mais vous, mon ami, vous n'entendrez plus parler de moi; ma mère ne verra plus son fils;

elle en mourra sans doute.... Ah ! misérable Ernest ! où fuiras-tu assez loin, où trouveras-tu des antres assez sauvages pour que la funeste nouvelle de cette mort ne vienne jamais jusqu'à toi ?

### LETTRE LVII.

ERNEST A AMÉLIE.

Le 13, à huit heures du matin.

Amélie, personne ne m'a vu sortir de chez toi ; j'ai eu le courage de te quitter, tandis que tu étais encore sans connaissance : l'intérêt de ta réputation m'a fait fuir dans un moment où, si j'avais eu mille vies, je les aurais toutes données pour rester une minute de plus.... Depuis une heure, j'erre autour de ta maison ; le médecin qui sort d'auprès de toi m'assure que tu es tranquille : puisque tu es en état de m'entendre, écoute donc ce que j'ai à te dire.

L'effroi que t'a causé le nom d'Adolphe vient sans doute des liens qui l'attachent à la famille des Woldemar : tu as vu la tante entre nous deux, et tu as craint que son influence ne rompt notre union ! Eh bien ! Amélie, ne nous exposons pas à un si grand malheur, et, sans tenter de ramener à toi un cœur aigri, qui peut-être on aurait pu fléchir, pour ne plus nous quitter, pour ne pas l'abandonner à des souffrances qui seraient au-dessus de tes forces, de ce moment, ne nous séparons plus ; ôtons à nos tyrans tout moyen de troubler notre bonheur. Ici nous sommes encore trop près d'eux, ils pourraient nous atteindre : fuyons au bout de l'univers ; allons consacrer nos vœux sous un autre hémisphère ; nous serons tout l'un pour l'autre, et nous oublierons ce monde où il faut dissimuler, souffrir, être oppresseur ou victime.

Ma chaise et mes chevaux seront prêts dans une heure ; ils nous conduiront à Greves, où nous trouverons promptement le moyen de nous embarquer. Je t'attends, viens me joindre, nous partirons aujourd'hui même. Qui peut le retenir ? n'es-tu pas mon épouse ? Cette

nuit de délices et de desespoir n'a-t-elle pas uni à jamais nos destinées ? N'es-tu pas livrée à moi, et ne puis-je pas dire avec orgueil, avec ravissement, que je suis le maître d'Amélie, et que, quand je lui ordonne de me suivre, elle n'a plus le droit de me refuser ?

### LETTRE LVIII.

AMÉLIE A ERNEST.

Le même jour, à onze heures.

Il est vrai, je t'appartiens ; la coupable Amélie est à toi. Mais, quels que soient tes droits sur moi, faut-il l'obéir quand tu m'ordonnes de délaisser mon oncle dans sa vieillesse, d'empoisonner la vie d'Albert pour prix de tous ses bienfaits, d'abandonner mon enfant ou de l'entourer dans mon exil, enfin, de mériter de la mère l'éternel reproche de l'avoir privée de son fils ? Est-ce là ce que tu demandes ? Est-ce là ce que tu veux ? Oh ! jamais je n'y pourrai consentir ; et, quelles qu'en soient les suites, dusse-je en mourir, non, Adolphe, non, je ne fuirai point avec toi.

Et pourquoi désespéreriez-vous d'être heureux ? Si j'ai pensé expirer quand tu as prononcé ton nom, c'est qu'il m'a semblé entendre retentir celui de Woldemar ; ton amitié pour Ernest, les obligations qui t'attachent à sa mère, m'ont seules frappées dans le premier moment ; et, en voyant mon sort dépendre de cette famille, j'ai cru voir ta mort devant moi. Cependant, autant qu'il m'est possible de réfléchir dans le trouble où je suis, le consentement de madame de Summeren ne me paraît pas impossible à obtenir : je me souviens de l'amitié qu'elle m'a montrée à mon passage en Suède, il y a près d'un an et de la proposition qu'elle me fit de garder toujours chez elle. Si le seul intérêt que je puis lui inspirer dans une si courte visite l'avait disposée à braver pour moi le courroux de madame de Woldemar, comment n'aurait-elle pas le même courage, lorsqu'il s'agira du bonheur de son fils ? Et ta naissance

rais encore innocente; tu ne l'es nommée que lorsqu'il n'était plus temps de rompre nos nœuds; tu as bien fait, tu m'as épargné l'horrible douleur de m'efforcer de renoncer à toi. Maintenant ce n'est pas seulement mon bonheur, c'est mon devoir de te livrer toute mon existence; hâte-toi donc, je te le répète, va chercher l'aveu qui doit assurer notre sécurité, et modère tes inquiétudes sur ma douleur. Tu m'aimas, je t'ai rendu heureux; sois tranquille, avec cette idée, mon cœur n'a ni remords ni larmes.

## LETTRE LIX.

ERNEST À ADOLPHE.

*Le même jour, à quatre heures du soir*

Amélie ne veut point partir : dans cette âme si tendre, l'amour, tout impétueux qu'il est, ne peut étouffer la voix de la nature et du devoir : son fils, son frère la retiennent. O Amélie ! je ne me plains point de ton cœur; mais cependant ma mère ne m'arrêterait pas.

Si j'avais pu croire que ce refus vint de la confiance que lui inspire le caractère de madame de Summeren, et de l'espoir d'obtenir facilement son aveu, je lui aurais appris, pour la décider, l'obstacle que nous avions à redouter, et l'ennemi que je voulais fuir; mais elle déclare positivement qu'elle ne m'épousera pas malgré madame de Summeren, que, s'il était possible que cet vœu nous fût refusé, elle s'y soumettrait, et que la mort lui paraît moins affreuse que le remords d'avoir fait le malheur de ma mère. . . L'insensee, dans sa vertueuse exaltation, ne pense donc pas à moi ! . . . Mais, n'importe, je suis sûr, dans les dispositions où elle est, que, si j'avais nommé Ernest, j'aurais vu Amélie pour la dernière fois. Mon ami, pour la conserver, je n'ai d'autre moyen que de prolonger son erreur jusqu'à ce que j'aie déterminé ma mère : vous voyez donc que mon sort est entre vos mains, car je n'ai pas le droit de me servir de votre nom sans votre consentement, et vous avez celui de tromper Amélie :

mais rappelez-vous tout ce qui s'est passé, l'état où l'a réduite le seul nom de l'ami d'Ernest, et que le premier mot qui lui est échappé, que la première idée qui l'a saisie, a été le *second fils de madame de Woldemar*. Je vous le répète, s'il lui avait fallu dire *son propre fils*, à présent je n'aurais plus d'épouse. Ce n'est qu'autorisé de l'aveu de ma mère que je puis me découvrir sans risquer sa vie : jusque là, Adolphe, j'ai besoin non seulement de votre silence, mais de votre secours. Il est indispensable que vous me renvoyiez à Dresde les lettres qu'elle vous adressera en Souabe, et que vous fassiez mettre à la poste de Kempten celles que je lui écrirai de la Saxe. Adolphe, s'il était possible que vous vous refusassiez à ce que je vous demande, et que, par votre impitoyable franchise, vous portassiez la mort dans le sein de la femme que j'adore, il n'y aurait plus de reconnaissance, d'amitié qui me retint; je ne verrais plus en vous le compagnon de ma jeunesse, mais un bourreau, un assassin; je vous poursuivrais comme tel jusqu'au bout du monde, et je verserais votre sang..... Oui, votre sang, Adolphe, j'y pense et je ne me dedis pas. O mon ami ! prends pitié d'un malheureux qui ne se connaît plus; cède un moment; que l'austerité de tes principes fléchisse devant l'amitié suppliante; prends pitié de mon épouse, dont tu dois admirer la conduite. Veux-tu ôter la vie à celle qui t'a conservé ton ami ? si elle eût partagé mon délire, tu me perdais pour toujours; je me deshonorais, je brisais ton cœur, j'enfonçais un poignard dans celui de ma mère, je devenais ravisseur, parricide; c'est elle seule qui m'a retenu sur le bord du précipice; et, pour prix de ce bienfait, pour prix de sa vertu, Adolphe, tu lui donnais la mort..... Non, tu n'es pas capable de cette barbarie, je puis être sûr de toi; et la reconnaissance, l'humanité, l'honneur, doivent me répondre de ton silence autant que l'amitié même.

## LETTRE LX.

ERNEST À AMÉLIE.

Le même jour, cinq heures de nuit.

Tu le veux, tu l'exiges. Je vais partir, je vais chercher le consentement de ma mère; mais partir tranquille, ô mon amie, mon épouse ! comment peux-tu le supposer ? comment peux-tu le vouloir ? Que je sois tranquille quand je te quitte ! que je sois tranquille quand tu viens d'être à moi !..... Si entièrement unis il y a quelques heures, et maintenant un espace effroyable entre nous ! verser des larmes de douleur quand je t'ai tenus dans mes bras, enfin te fuir quand tu m'appartiens !..... Tu veux que je parte tranquille quand je te suis livrée au plus affreux désespoir ? Penses-tu que la feinte tranquillité de tes paroles puisse me rassurer, et que je te croie sans remords, quand je les ai vus te déchirer au moment où mon bonheur aurait dû te faire tout oublier ? mais, ô ma bien-aimée, dis-moi, pourquoi ces remords viennent-ils du regret d'avoir rendu ton amant le plus fortuné de tous les êtres ? serait-ce celui de n'avoir encore d'autre garantie que ma tendresse et mon honneur ? aurais-tu craint que ma passion diminuât et que ma vénération pour toi s'affaiblît ? Mais, ce que je n'aurais pas cru possible, je t'idolâtre et te respecte plus qu'avant ton abandon ; mais les serments les plus solennels, la cérémonie la plus auguste, la publicité la plus grande, ne rendront pas nos nœuds plus étroits, plus indissolubles, plus saints qu'ils ne le sont ; mais, enfin, quand je n'ai de vie que par ton amour, et que je ne respire que pour te rejoindre, si tu conservais un repentir ou une frayeur, c'est alors seulement que tu serais coupable. O toi, à qui je ne sais quel nom donner ! car ceux d'amie, de maîtresse, d'épouse, ne satisfont pas assez mon amour ; toi, ame de ma vie, que jamais l'ombre d'un repentir n'arrive jusqu'à ton cœur, et garde-toi de croire que Dieu puisse nous faire un crime sur la terre de cet

amour ! j'en mourrais sans doute, mais je l'aurais bien mérité.

Écris-moi, écris-moi sans cesse : dans la situation où je suis, ne tenant à l'existence que par toi, une négligence de ta part, un événement imprévu, peuvent m'être bien funestes. Tu ne sais pas combien la défiance est naturelle à l'infortunée qui a à rougir de soi : il lui semble que tout le monde la voit comme elle se juge, et le léger ouïli qu'elle eût aisément pardonné avec une conscience pure lui paraît une preuve de mépris quand elle se sent coupable. . . . Ah ! puisses-tu toujours être heureux ! ton bonheur est ma seule excuse.

### LETTRE XLII.

ERNEST A AMÉLIE.

Cairo, 24 mai, huit heures du soir.

Je fais arrêter un moment : je ne puis passer tout un jour sans t'écrire.

Il a donc fallu partir sans te revoir, sans te presser sur ce cœur que tu embrasses ; il a fallu partir. . . . Je suis resté assis dans cette voiture qui m'entraînait loin de toi ; un nuage épais était sur ma rue, un froid mortel avait glacé mon sang ; toi-même tu ne peux concevoir mon désespoir. Et si je n'étais pas sûr, sûr comme je t'aime, de revenir près de toi avant peu, ni la foudre du ciel, ni les malédictions d'une bienfaitrice, ni l'autorité la plus sacrée, n'auraient pu m'arracher de tes bras.

Écoute, Amélie, peut-être as-tu bien fait de t'opposer à notre fuite : avant de prendre un pareil parti, il faut avoir tenté tous les moyens de l'éviter ; avant de se soustraire au pouvoir d'une mère, il faut s'être efforcé de la fléchir. . . . Mais si elle demeurait inflexible, si mes prières ne la touchaient pas, oserais-tu dire alors que mon devoir serait d'obéir ? Quoi ! pour me soumettre à une volonté tyrannique j'abandonnerais mon épouse ? je la livrerais au deshonneur ! je paierais ainsi les biens que j'ai reçus d'elle ! je dévouerais le reste de nos jours à l'ignominie et au désespoir ! Amélie, quelles



sont donc ces horribles vertus? Apprends-moi, si tu le peux, comment je pourrais violer les plus saints droits de l'amour et de l'honneur sans devenir le plus criminel des hommes. Tu crains moins la mort, dis-tu, que les larmes de ma mère? Mais es-tu libre de mourir? ne m'appartiens-tu pas? d'ailleurs ta mort n'entraînerait-elle pas la mienne? veux-tu aussi disposer de ma vie? Ah! ma vie! elle est à toi, sans doute, mais crois-tu que ces larmes de ma mère, dont tu es si effrayé, coûteraient moins pour la mort que pour la fuite de son fils? Prends garde, Amélie, de vouloir pousser la générosité, l'oubli de toi-même jusqu'à un excès condamnable. J'emploierai sans doute tout ce que le cœur d'un fils a de puissance sur celui d'une mère : si je ne réussis pas, tu seras convaincue qu'il n'y a aucun moyen de succès. Alors, Amélie, soumets-toi à ta destinée; je dis plus, soumets-toi à ton devoir, qui t'ordonne de me suivre partout où je voudrai te conduire. Je te déclare donc que, si mes sollicitations sont sans effet, je reviens te chercher, t'entraîner au pied des autels, fuir avec toi, ou m'immoler à tes vœux.

### LETTRE LXIII.

ERNEST À AMÉLIE.

Feldkirch, 15 mars au matin.

Je m'arrête encore pour t'écrire : ma lettre d'hier t'aura alarmée; j'y montre peu d'espoir..... peut-être ai-je trop de défiance; mais, Amélie, la décision dépend beaucoup de madame de Wolde-mar. Je te vois frémir à ce funeste nom; je frémis comme toi; je lui dois tant! ses préventions sont si fortes! son caractère si indomptable! ses volontés si absolues! mais ce n'est pas sur elle que tu dois arrêter ta pensée : repose-la sur le serment que j'ai fait que la mort seule pourrait m'arracher à toi.

Amélie, femme idolâtrée! dis, quelle est la puissance qui oserait s'égalier à la tienne, et que ne doit-on pas sacrifier à l'amour, puisqu'il est le seul bien du

monde qui ne trompe point? tous les autres ont un terme, lui seul n'en a pas. Tandis que la reconnaissance, l'amitié, tous les autres attachements de la terre, viennent se briser contre la mort, l'amour seul la brave, lui survit, et nous accompagne dans l'éternité. Mon Amélie, ce n'est pas un bien de peu de jours que nous avons formé; nous sommes l'un à l'autre maintenant jusque dans ces temps infinis qui se perdent dans l'avenir. Oh! quel inexprimable ravissement de sentir que tu m'appartiens pour toujours, et que le bien que je possède en toi n'a point de fin! heartons les défiances, les regrets, les terreurs, qui ne doivent point trouver place dans une union imperissable comme la notre, et joins avec moi de cette pure et céleste joie qui inonde mon cœur, depuis qu'en te donnant à moi j'ai acquis la certitude que nous ne pouvons plus être séparés..... Adieu, Amélie, adieu! il faut encore m'éloigner de toi et pourtant je n'existe que là où tu es; et, en ton absence, il ne me reste de force que pour t'écrire, et de vie que pour t'aimer.

### LETTRE LXIV.

ERNEST À AMÉLIE.

Bregenz, 16 mai.

Pendant qu'on change de chevaux, je puis disposer d'un moment et, comme tous ceux de ma vie entière, il doit appartenir à Amélie.

O toi qui m'es chère bien au-delà de ce que tu peux imaginer! en te montrant les obstacles qui rendront le mariage de ma mère difficile, je me représente toute ta douleur, je sens les reproches que tu me fais d'être resté si long-temps chez ton oncle, et de t'avoir caché mon nom pour surprendre ta tendresse. O Amélie! je dois te paraître impardonnable; car, du premier jour où je t'ai vue, je connaissais les difficultés de notre union; mais, si tu savais avec quelle violence le désir de ton amour s'est emparé de mon cœur; si tu savais comme j'ai été envire par les

de madame de Simmeren; tu la crois faible peut-être, et entièrement subjuguée par les obligations qui l'attachent à madame de Woldemar : tu la juges mal ; elle saura accorder ce qu'elle doit à la bienfaitrice de son fils avec ce qu'elle doit à son fils lui-même. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre ? Quand tu sais que , pour me garder près d'elle , madame de Simmeren consentait à braver le courroux de son altière parente , et à sacrifier tout ce que son crédit pouvait lui faire obtenir pour toi , comment peut-il te rester quelques craintes sur ses dispositions ? comment cet article de ma lettre ne t'a-t-il fait aucune impression ? pourquoi n'y réponds-tu pas ? Mais , si c'était toi-même que tu redoutasses ; si l'amitié d'Ernest , les bienfaits de sa mère étaient les seuls obstacles.... si tu n'osais les offenser ; quoi ! tu n'aurais point de courage contre eux , quand tu avais celui d'abandonner ta mère ! la reconnaissance aurait plus d'empire que la pitié filiale !.... Mais , que dis-je , et où vais-je m'égarer ? O mon Adolphe ! pardonne ; je puis craindre tous les maheurs , sans doute , hors celui d'avoir un reproche à faire à ton cœur... Cependant , parle-moi avec sincérité , ne me caches-tu rien ? cette frayeur si vive , que t'inspire madame de Woldemar , n'a-t-elle pas un motif que j'ignore ? peut-être ta mère a pris avec elle quelque engagement secret pour toi ? peut-être as-tu mané est-elle promise ? peut-être as-tu fait toi-même un serment dont madame de Woldemar a seule le droit de te le rappeler ? Ah ! par pitié , tire-moi d'un doute qui me tue.... tu ne peux concevoir ma dévorante anxiété.... Quoi ! ma vie , mon honneur , notre hymen , dépendraient de madame de Woldemar ? O Adolphe ! je t'en conjure , hâte-toi de me délivrer de cette pensée , elle me poursuit , me déchire , et ce qui me porte le dernier coup , c'est que je me sens assez coupable pour avoir mérité ce malheur.... Te le dirai-je , Adolphe ! depuis tes dernières lettres , il me semble dans mes songes voir madame de Woldemar

te parler de moi avec mépris, me peindre comme une criminelle..... Hélas ! oui, je le suis, tu ne peux le nier ; j'ai perdu l'heureux droit de pouvoir compter sur toi ; j'ai perdu l'estime de moi-même, et madame de Woldemar, en prononçant mon nom avec dédain, ne pourra être démentie par ton cœur.....

J'ai été interrompue par mon oncle : à mes larmes, surtout à mon agitation, il soupçonne notre correspondance, et il en est désolé. Je m'étonne qu'autant d'aversion puisse entrer dans un si bon cœur ; mais avoir trompé sa confiance ! avoir refusé ma main !... Non, jamais, me disait-il tout-à-l'heure, jamais je ne pourrai lui pardonner. « Il me questionne, je dissimule ; je dissimule, et il me croit. Que je suis humiliée quand je le vois ajouter foi à mes feintes excuses ! qu'il est affreux d'en imposer à un cœur qui se fie à nous ! et, si j'en juge par ce que j'éprouve, que tu as dû souffrir, Adolphe en me trompant aussi long-temps !

Adresse tes lettres chez mon oncle : nous partons demain.

### LETTRE LXVI.

ALBERT A AMÉLIE.

Prague, 29 mai.

Je suivrai de près ma lettre ; et il y a long-temps que je serais chez ton oncle, si mon funeste séjour dans ma terre n'eût interrompu nos communications. Des l'instant que tu m'as parlé de ton amour, j'aurais couru pour te sauver ; et, ainsi que M. Grandson, je n'aurais pas applaudi à ton choix, et cherché à accroître ton sentiment avant de m'être assuré que l'objet en était digne ; mais ce n'est qu'en arrivant ici que j'ai eu tes lettres. Celle où tu m'avoues le sentiment que t'inspire M. Semler m'a été remise en même temps que celle du 21 de ce mois, ou tu m'apprends son départ et le refus qu'il a fait de ta main : tu crois bien que, dans l'état où tu es, je n'attendrai pas d'autres nouvelles pour t'aller joindre ; je serais parti aujourd'hui, si je n'avais préféré que ma

lettre me devançât de quelques jours pour te préparer à mon arrivée, qui, autrement, aurait pu trop te surprendre. Je laisserai croire au baron de Leyna et à sa femme que je suis toujours en Bohême. Blanche seule saura mon secret. Chère Amélie ! je ne connais que mon amitié qui puisse égaler le respect que tu m'inspires ; oui, je suis fier de toi, car, en aimant beaucoup, tu as su te conserver pure et sans tache ; tu es l'orgueil, le bonheur de ton frère, et il est impossible que cette pensée et le sentiment de ton innocence te laissent sans consolations, lors même que M. Semler se montrerait, par sa conduite, indigne de ton amour. A cet égard, Amélie, je suis loin de penser comme ton oncle : ce refus si extraordinaire peut avoir eu de nobles motifs ; et l'homme qui recourt au cœur qui sait apprécier le tien le courage de renoncer à toi ne doit point être un homme méprisable. Mon Amélie, nous causerons ; je verrai M. Semler, oui, quelque part qu'il soit, je le verrai : si je ne me trompe, il est digne de ton estime ; et, comme il n'y a sur la terre que la vertu qui soit plus aimable que toi, elle seule, sans doute, a pu être pour lui d'un prix au-dessus de ta main. Si j'ai bien jugé, et qu'il existe au monde un homme capable d'un si héroïque sacrifice, qu'il me sera doux de devouer mon temps, ma fortune, ma vie, à briser les obstacles qui te séparent de lui, et à ramener aux pieds de la femme qui n'a point sacrifié sa vertu à l'amour l'homme qui a mis le devoir au-dessus du bonheur ! Seuls, vous serez dignes l'un de l'autre ; et, si ton heureux frère peut unir ton sort à celui d'un pareil époux, alors, ô ma jeune amie ! cesse tes vœux pour mon bonheur, et ne demande rien à ce ciel qui aura tant fait pour moi : mais, si je m'égare dans de vaines espérances, et qu'il te falloit renoncer à ton amour, Amélie, je ne t'abandonnerai pas, je te presserai sur mon cœur, je remplirai le vide du tien par ma tendresse, et, en te consacrant ma vie, je te persuaderai peut-être que,

arrive ; peut-être il sera demain ici....  
Je vois qu'il n'a pas reçu le billet que je  
lui écris le soir qui précéda cette nuit  
fatale.... Mais, qu'importe ? il n'en lira  
pas moins ma honte sur mon front, et  
jamais sa coupable acur n'osera lever  
les yeux sur lui : ses conseils, ses opi-  
nions, ses cruels éloges, ont rempli  
mon âme de crainte, de remords et d'é-  
pouvante. Ton bonheur rassurait ma  
conscience alarmée : depuis que je ne te  
vois plus, elle commence à me déchirer ;  
enfin, ma confiance s'ébranle, et je forme  
même des doutes sur toi. En vain je te  
tends les bras ; il me semble voir la  
main de Dieu l'arracher à mon amour  
et nous séparer à jamais.... O Adolphe !  
souviens-toi que je t'ai livré toute ma  
destinée, que tu en reprends dans cette  
vie, et peut-être au-delà ; souviens-toi  
que si tu m'abandonnais, tu l'amitié  
d'Albert, ni les cris de mon enfant, ni  
l'idée même de te laisser en proie aux  
plus affreux remords, ne pourraient  
m'engager à prolonger une existence  
que tu aurais dédiée à l'infamie....  
O mon frère ! mon excellent frère ! tu  
me consacrerai tes jours, me dis-tu ;  
si Blanche l'était élevée, tu vivrais  
encore pour moi. Hélas ! pardonne à  
ta malheureuse sœur d'avoir moins de  
courage ; elle n'a plus la vertu pour la  
soutenir dans sa douleur.... Adolphe,  
peut-être mes tristes défiances l'offense-  
ront-elles ; mais que ne dois-tu pas par-  
donner à ma situation ? ma tendresse  
est la même. Parce que je crains de te  
perdre, m'en es-tu moins cher ? parce  
que je pleure sur ma faute, as-tu pu la  
détester, et me repentir d'un amour qui  
m'a entraînée dans ce comble de misère ?  
je verse des larmes bien amères sur mes  
torts, et la perte de mon innocence m'ac-  
cablé d'une douloureuse honte ; mais,  
faible et misérable que je suis, tant que  
ton cœur me restera je ne croirai pas  
avoir tout perdu.

Adolphe, dans une de tes lettres, tu  
me demandes si, dans le cas où tes in-  
stances seraient inutiles, je ne consen-  
tirais pas à fuir avec toi. Ta situation

ne m'est pas entièrement connue, j'en suis persuadée; mais, quelle qu'elle soit, je crois pouvoir te répondre : Si l'obstacle vient de ta mère, je ne l'épouserai jamais; s'il vient de madame de Woldemar, je suis prête à le suivre.

### LETTRE LXVIII.

ADOLPHE A ERNEST.

Du château de Sinneren 10 juin.

Voici deux lettres qui arrivent ici à mon adresse; mais le timbre ne me disant que trop d'où elles viennent, je crois devoir vous les renvoyer.

Ernest, je vous ai dit souvent que la faiblesse, qui mène à tous les vices, était le plus grand de tous : vous êtes sensible, vous êtes même vertueux, et cependant, faible esclave d'une passion fréventique, pour la satisfaire vous allez vous livrer aux plus criminels excès, et mériter l'indignation de tout ce qui porte le nom d'homme, si la voix d'une femme ne vous eût arrêté.

En refusant de vous suivre, Amélie n'a fait que son devoir, et c'est malheureusement un mérite trop rare pour ne pas lui en savoir gré; mais vous, qui vous êtes rabaisé au point d'avoir besoin de recevoir d'une maîtresse des leçons de courage et d'honneur, vous, Ernest, vous me faites pitié!

Cependant, quelle que soit l'impardonnable faiblesse qui vous a jeté dans la position où vous êtes, il n'est rien que je ne fisse pour vous en tirer, excepté ce que vous me demandez : s'il n'avait fallu vous donner que ma vie, elle était à vous, tout indigne que vous me paraissiez maintenant de ce sacrifice; mais consentir à porter l'opprobre d'un mensonge, et à mettre sous mon nom une mauvaise action! Ernest, ne l'espérez jamais de moi. Il faut qu'Amélie soit trompée : que ce soit par vous ou par moi, il n'importe, pourvu qu'elle le soit. Cependant, je vous laisse la liberté de choisir celui des deux qui se chargera de ce soin : hâtez-vous de prendre votre parti; le mien est irré-

vocable; car, malgré vos menaces, la douleur d'Amélie, et tout ce que vous pouvez dire, je suis sûr que, dans cette occasion, comme dans toute autre, quelque inconvénient qu'il y ait à agir rigoureusement bien, il y en a encore plus à mal faire.

Vous n'avez qu'un moyen de me forcer au silence, c'est de me percer le cœur, non point en combattant à armes égales, jamais je ne leverai la main sur l'homme qui fut mon ami, sur le fils de ma bienfaitrice; mais avant peu je serai à Dresde, j'irai vous demander votre décision, et là, vous présentant ma poitrine nue et sans défense : « Prenez ma vie, vous dirai-je : de tout ce dont Adolphe peut disposer, tout est à vous, hors l'honneur. »

Je ne vous parle point de mes peines, et pourtant elles ne sont pas faibles. Ah! si vous saviez ce qu'est le malheur d'être aux pieds d'une mère qui on ne peut estimer, de porter l'affliction au sein de celle qui nous donna la vie, de ne trouver aucune parole pour la consoler, et enfin, de se sentir coupable pour trop aimer la vertu, vous verriez peut-être que les douleurs de l'amour ne sont pas les plus cuisantes. Mais que vous font les peines d'un ami? Depuis qu'une funeste passion s'est emparée de vous, tout ce qui ne s'y rapporte pas ne vous est-il pas devenu étranger? n'a-t-elle pas enduré votre cœur au point que, lorsque vous vous êtes déterminée à lui, l'idée de me ravir le seul bien que je possède sur la terre, en me privant de mon ami, ne vous est pas venue une fois, et ne vous aurait pas arrêté un instant?

### LETTRE LXIX.

ERNEST A AMÉLIE.

15 juin.

Non, ta défiance ne m'offense pas, mais elle me fait connaître une affliction nouvelle. Moi, je t'abandonnerais! je craindrais ma propre faiblesse! je serais arrêté par madame de Woldemar!... quels blasphèmes oses-tu prononcer!



combien je serais peu effrayé de l'avenir ! Que m'importerait d'être entraîné dans l'abîme par la passion qui me dévore, si nous devions y être ensemble ? Partout où je serai avec toi, ne trouverai-je pas les célestes joies, les ineffables ravissements ? Que puis-je vouloir sur la terre ? et que peut-il y avoir pour moi dans le ciel, si ce n'est toi ? O femme de mon cœur ! sois seule mon partage pendant l'éternité, je ne demande point d'autre bonheur.

Tu remarqueras sans doute qu'il est des articles de tes lettres auxquels je ne réponds point. O Amélie ! c'est en effet un tourment bien cruel, bien plus cruel que tu ne crois, de dissimuler avec ce qu'on aime : si tu savais ce que j'ai souffert en te cachant mon nom ; si tu savais ce que je souffre encore..... Il est trop vrai que je ne t'ai pas tout dit, et que ma situation ne t'est pas entièrement connue..... tu as deviné une partie de ce que je te cachais..... J'ai promis, en effet, une entière obéissance à madame de Woldemar ; mais il dépendrait de ma mère de me dégager de ce serment, et ma mère m'aime avec une si vive affection ! j'en ai reçu un si tendre accueil, que je n'ai point perdu l'espérance de la toucher en notre faveur. Si je ne l'avais pas trouvée malade, je lui aurais déjà parlé ; mais pour obtenir d'elle l'effort que je vais lui demander, il faut attendre qu'elle soit mieux..... Cependant ne t'afflige pas, mon épouse adorée, et conserve-moi le seul bien qui me fasse aimer la vie.

Pourquoi rougir devant ton frère ? de quoi es-tu donc coupable ? n'étais-tu pas libre de disposer de ton cœur, de ta main ? Mais, Amélie, si mes prières ont quelque pouvoir sur toi, tu garderas le silence avec lui, tu me laisseras seul le soin de l'instruire de mon nom, de mon amour, de nos liens ; je te promets de lui ouvrir mon cœur : Albert est déjà mon frère, il sera mon ami ; et s'il était possible que ma mère demeurât inflexible, je suis sûr que ton même te dira que ton devoir est de me suivre, et alors tu

obéiras sans doute. Hélas ! Amélie, faut-il que, pour te décider, je compte plus sur l'amitié de ton frère que sur mon amour.

### LETTRE LXX.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 16 juin

Je viens vous demander encore un service, et ce sera le dernier ; mais si vous fîtes jamais mon aum, quoi qu'il vous en coûte, il faut me le rendre : c'est de faire mettre à la poste de Kempten la lettre ci-jointe pour Amélie, afin qu'elle ignore, pendant quelques jours encore, que c'est en Saxe que je suis ; sa vie, et la mienne peut-être, dépendent de cette prolongation. Voyez si votre vertu croira mieux faire en immolant deux victimes, qu'en les sauvant par cet innocent artifice.

Votre parti est pris, Adolphe, et le mien aussi ; Amélie sera ma femme en dépit de toutes les puissances de la terre : je le jure au ciel, à vous ; et, desdemain, je le jurerai à ma mère elle-même, dût sa malédiction tomber sur ma tête, et me poursuivre jusque dans la tombe. Je suis résolu à tout : il ne peut plus y avoir d'indécision pour celui qui ne voit dans la vie, d'un côté, qu'une félicité sans borne, de l'autre, qu'un désespoir sans remède : point d'intervalle entre eux ; tout ce qui le remplit ordinairement, sentiments doux, occupations utiles, distractions agréables, tout cela n'est rien pour moi : il me faut atteindre au faite du bonheur, ou tomber dans l'abîme : il me faut Amélie ou la mort.

Si je n'avais trouvé ma mère dans un état de santé alarmant, j'aurais déjà parlé. Elle était si faible quand je suis arrivé, qu'elle gardait le lit ; et ma vue lui a causé tant d'émotion que, pendant deux jours, à tout moment elle était prête à s'évanouir : maintenant elle est un peu mieux, mais, pour l'intérêt même de mon amour, je dois attendre, pour m'expliquer, qu'elle soit en état de m'écouter tranquillement. Je vois qu'elle a osé me faire part de ses projets ; et

soit qu'elle pressente ma résistance, soit qu'elle soupçonne la vérité, depuis mon retour, elle évite avec soin toutes les questions qui pourraient amener une ouverture. Croiriez-vous qu'elle ne m'a pas demandé une seule fois la cause de mes délais et de mon silence ? Elle se fecte de ne m'entretenir que de voyages, d'affaires et d'espérance d'avancement : la cour ; je lui repends à peine, et l'air si triste, si malheureux, qu'assurément sa tendresse devrait s'en alarmer, si son ambition ne s'en inquiétant pas. Deux fois cependant j'ai tenté de lui faire entendre ma peine, mais indirectement ; et sa santé en a été si visiblement altérée, que je n'ai pas osé continuer. Pour de jours après mon arrivée, nous avions eu ici un grand dîner de famille, où j'avais vu Blanche pour la première fois. Le soir, quand je fus seul avec ma mère, elle me demanda comment j'avais trouvé ma cousine ? « Charmante, lui dis-je, il est difficile d'être plus jeune — Et ce motif vous engagera-t-il à la forcer de vous donner sa main ? vous savez que vous en êtes le maître. » « Non, Madame, je ne le suis pas, du moment que vous m'avez appris que mademoiselle de Geys (c'est ainsi qu'on la nomme) était et faisait son bonheur de lui appartenir, je n'ai pas dû croire qu'il me restât encore droit sur elle. — C'est penser noblement, mon fils, et j'étais assez sûr de vous à cet égard pour avoir fait, en votre absence, toutes les démarches qui pouvaient obtenir la cassation du testament de votre grand-père : l'empereur seul en a le pouvoir, il en a la volonté, et ce n'est pas même la seule grâce qu'il se dispose à vous accorder. — Ah ! ma mère ! » je m'interrompis, je ne lui en demandais aucune, et, pour être heureux, toutes ses faveurs me sont bien moins nécessaires qu'il ne me l'est d'être aimé de vous. Vous ne savez pas, ma mère, que j'ai ajouté en baisant sa main avec la plus vive émotion, non, vous ne savez pas combien j'ai besoin de votre tendresse. Elle a retiré sa main, et m'a répondu avec un peu de froideur : « La tendresse

il m'a-t-elle dit, vous avez l'air bien mal-  
heureux; si je ne me trompe, vous ré-  
gretterez quelqu'un, et vous n'avez pas eu  
besoin d'un effort extraordinaire pour  
me rendre ma liberté. — J'ai levé les yeux  
sur l'aimable fille : un mélange d'atten-  
drissement et de gaïté embellissant sa  
physionomie. — Oui, ma cousine, lui  
ai-je répondu, mon cœur est plein de  
tristesse. — De tristesse seulement?  
a-t-elle ajouté avec un sourire fin. — Ah!  
s'il n'était pas en proie à la plus violente  
passion, croyez-vous, Blanche, que  
j'eusse eu la force de céder si tôt mes  
droits sur vous! — Il n'est pas question  
de moi, a-t-elle interrompu en rougis-  
sant; parlons de vous, mon cousin;  
votre état me touche : sans doute, vous  
n'espérez pas que votre choix convienne  
à ma tante. — J'ai secoué tristement la  
tête. — Je vous plains, car vous ne la flé-  
chirez pas. Il faudra donc mourir, ma  
cousine? Pauvre Ernest! vous m'affli-  
gez beaucoup; quel dommage que vous  
ne soyez pas revenu quelques années  
plus tôt, avant que votre cœur fût enga-  
gé, quand Amélie était libre encore! vous  
l'eussiez aimée, sans doute; elle vous eût  
aimé, j'en suis sûr. — Aimable Blanche;  
ah! oui, c'est bien dommage! Mais vous  
ne haissez donc pas Amélie, vous? —  
Moi, la haine, la sœur d'Albert! — Est-ce  
là son seul titre auprès de vous! — Non,  
ses malheurs, ses vertus en sont de  
plus forts encore. — Vous êtes bonne,  
vous êtes sensible, vous êtes la seule  
personne de la famille, Blanche, qui  
prendrez pitié de mon sort. Mais, dites-  
moi, savez-vous où est Amélie? — Elle  
est en Suisse. Y vit-elle heureuse? —  
Je ne sais; je n'ai de ses nouvelles que  
par Albert, et Albert est en Bohême.  
— En Bohême? ai-je repris : je le croyais  
auprès de sa sœur. — D'où le savez-vous?  
qui vous l'a dit? a-t-elle repris en rougis-  
sant prodigieusement. — A cette question,  
j'ai vu qu'Albert avait fait un secret de  
son voyage; et, pour détourner Blanche  
de la vérité, je lui ai dit d'un air indif-  
férent : — Personne ne m'en a parlé, et  
je ne saurais trop vous dire pourquoi

Je l'avais supposé. — Avez-vous fait part de votre supposition à ma tante? — Non; je n'en ai parlé qu'à vous. — Vous me rassurez, car il est essentiel que toute notre famille ignore où est Albert : on le croit dans ses terres; si on le savait auprès de sa sœur, ma mère ne le lui pardonnerait pas. — Mais, lui ai-je demandé, quel motif a pu l'engager à un si long voyage, au moment où son sort va se décider; est-il donc arrivé quelque malheur à Amélie? — Vous êtes curieux, m'a-t-elle dit en me regardant d'un œil pénétrant : qu'est-ce que cela vous fait? et quel intérêt y prenez-vous? Quoi donc! croyez-vous que je n'en prends aucun à Amélie? les liens du sang et ceux qui doivent nous unir peuvent-ils me laisser indifférent sur son sort? Je vois que nous nous trompions bien sur votre caractère, a-t-elle repris d'un air étonné : il promet et d'être fier et vindicatif; je le trouve doux et indulgent : quelle cause a produit ce changement? L'expérience, ma cousine, les conseils de l'amitié. ... — Ou plutôt l'amour, a-t-elle interrompu en souriant : avouez-le. Ernest, le mariage d'Amélie vous avait vivement irrité? Mais bientôt une passion violente, en remplissant votre âme, vous aura fait oublier un malheur qui ne vous touchait plus. — Il est vrai, ai-je répondu en soupirant, et vous avez deviné mon cœur; ce n'est que depuis qu'il aime que j'ai pardonné à Amélie. — Mais qui est-elle, cette femme que vous aimez? — Vous le saurez avant peu, ma cousine : je ne tarderai pas à m'ouvrir à ma mère. — Je ne serai donc instruite qu'en même temps que le reste de la famille? vous ne voulez pas de Blanche pour votre confidente, pour votre amie? — Elle m'a fixé d'un air tendre, peut-être trop pour celle qui est destinée à Albert; mais, m'inspire, son affecton m'a touché. Ah! lui ai-je dit en portant sa main à mes lèvres, qu'il sera doux de vous confier tous mes secrets, et de sentir, en faisant de vous une amie, que, quoique destinés tous deux à d'autres lieux, nous ne sommes pourtant pas

entièrement perdus l'un pour l'autre! — Ernest, s'est écriée ma mère, de l'autre bout de la chambre, je voudrais vous dire un mot. — Je suis sûre que ma tante nous observe depuis long-temps, m'a dit Blanche, tout bas et en se contraindant pour ne pas éclater de rire; notre conversation l'a inquiète, sans doute, elle croit que votre cœur est en danger auprès de moi; allez, allez vite dissiper son erreur. — En parlant ainsi, elle a rejeté ses compagnes, et je me suis approché de ma mère. Elle m'a prie de faire avertir ses gens, parce qu'elle voulait se retirer sur-le-champ; et aussitôt que nous avons été en voiture, elle m'a demandé si je croyais convenable, après avoir renoncé à mes droits sur Blanche, de paraître lui faire une cour assidue? — Il me semble, Madame, que le sang qui nous unit peut autoriser l'amitié entre nous. — Non pas tant que votre cousine sera libre, Ernest, vous êtes trop jeunes tous deux pour vous livrer à l'amour, avant que d'autres n'aient réglé le lien dans les bornes qu'elle doit avoir. — Ah! Madame! lui ai-je dit à l'instant, que je préférerais volontiers à votre volonté sur ce point, et avec quelle ardente soumission vous me verriez accomplir tous vos vœux, si vous consentiez à remplir un seul des miens! — Ernest, a-t-elle repris d'un ton sévère, vous n'ignorez si bien le cœur de votre mère, que, s'il est un chât sur lequel vous doutiez de sa complaisance, c'est que vous sentiez qu'elle ne doit pas en avoir, et que vous seriez peut-être coupable de lui en demander. — Au reste, je prévois assez que vous me préparerez bien des chagrins, et, qu'après avoir tenu si long-temps de votre absence, il me faudra guérir sur votre retour. Mais ce n'est point le moment d'entamer une pareille conversation, vous voyez que ma tante est trop faible encore pour la soutenir, et je vous prie, mon fils, d'attendre à cet égard que je vous interroge.

Ce matin, pendant le déjeuner, son ton a été également froid et imposant : j'étais encore avec elle quand on m'a ap-

m'inquiéterai point de ce que tu me caches, quoique ma vie en dépende; je ne penserai qu'à ton amour: un amour comme le tien doit me suffire; oh! combien il faut qu'il soit extrême! puisque, dans la situation où je suis, je puis ne pas mourir de douleur. Que j'avais besoin de ta lettre! tu avais tardé à m'écrire, et d'affreuses craintes commençaient à déchirer mon cœur. Cher Adolphe! pardonne, mais je n'aurais pas de soupçons si j'étais encore innocente: quels que soient mes torts, ta lettre me les a fait tous oublier; elle a dissipé mes inquiétudes, elle m'a rendu l'espérance; je la porte là, sur mon sein, cette source de toute vie et de toute félicité! Oh! sais-tu, sais-tu, Adolphe, quel bien un tel papier fait au cœur?

J'ai reçu mon frère, et je l'ai reçu sans plaisir, ou plutôt tant de peine se mêlant à tant de joie, que je versais des torrents de larmes entre ses bras, sans pouvoir dire quel sentiment les faisait couler; il m'a parlé de Henry Semler: à ce nom, il a vu une telle confusion, une telle tristesse dans toute ma contenance, qu'il s'est arrêté: il croit que nous sommes séparés pour toujours; mon oncle le lui a dit; mon oncle lui a raconté tout ce qui s'est passé entre nous, du moins tout ce qu'il sait; et, malgré l'extrême bonté de son cœur, la colère qu'il conserve contre Henry Semler, le lui a fait peindre sous les couleurs les plus défavorables. La douleur où je suis plongée, nourrit et accroît son ressentiment, et plus je m'afflige, plus il vous hait. Après avoir recueilli de sa bouche tous les détails de votre conduite et de votre refus, mon frère est venu près de moi, et pressant mes deux mains sur sa poitrine: « Ma sœur, tu ne me diras donc rien? tu fermes ton cœur à ton ami, à ton premier, ton seul ami; à celui qui, pour assurer ton bonheur, aurait donné jusqu'à sa vie. » A ces mots, je n'ai pas même eu besoin pour me faire de penser à votre recommandation. Il m'a suffi de ma honte: je suis tombée à genoux tout en larmes,



et sans pouvoir proférer une parole; je regardais mon frère, et je reprochais au ciel de m'avoir rendue indigne d'un tel ami. Il m'a relevée, et ayant approché sa chaise du fauteuil où j'étais assise, il m'a fixée long-temps d'un œil triste; puis il m'a dit : « Ma sœur, ne veux-tu plus causer avec moi, et mon amitié te fatigue-t-elle? — O mon frère! mon digne frère! ai-je repris d'une voix étouffée, par pitié ne m'interroge pas. — Pourquoi donc? a-t-il répondu d'un air étonné et même un peu sévère; et comment Amélie craindrait-elle de m'ouvrir son cœur? quelle peut être la cause de ce silence? Je n'en vois que deux, a-t-il ajouté après avoir attendu vainement ma réponse : ou ma sœur est coupable, ou elle a cessé de m'aimer. — Ah! lui ai-je dit en me jetant dans ses bras, je ne sais si mon amour même n'est plus cher que toi. » Ces paroles étaient l'avoué que son autre supposition était vraie; je l'ai senti en les prononçant, et l'idée de paraître criminelle aux yeux du plus vertueux des hommes, m'a causé un tel effroi, que je suis tombée sans connaissance à ses pieds. Depuis ce moment, il ne me questionne plus; son air est plein d'indulgence; il me traite avec la plus tendre bonté; mais je vois dans ses yeux une sombre tristesse, plus cruelle à mon cœur que les plus cruels reproches; que serait-ce donc, s'il était sûr que sa sœur est deshonorée, et que c'est à Adolphe de Reinsberg qu'elle appartient; à Adolphe, qui, pour s'unir à elle, n'est pas sûr d'obtenir l'aveu de sa mère; à Adolphe, qui s'entoure de circonstances si mystérieuses, que l'œil même de celle qu'il aime, ne saurait les pénétrer? Sans doute il serait au désespoir, il n'aurait pas, comme moi, ton amour pour le rassurer et le consoler de tout.

Blanche écrit à mon frère qu'Ernest est arrivé à Dresde, il paraît, à ce qu'elle dit, plongé dans une grande mélancolie, et peu disposé au mariage que sa mère desire; elle en parle avec intérêt, ses eluges m'ont alarmée; Albert a secoué la tête en soupirant tristement :

« Sois tranquille, Amélie, m'a-t-il dit, Blanche sera constante; mais elle cherche à m'inquiéter, et veut se faire regretter d'Ernest : sans doute elle réussira dans ses deux projets. — Mon Albert, crois-moi, retourne à Dresde, va veiller toi-même à ton bonheur. — J'irai... Puisque ma présence est inutile à ma sœur, et qu'elle repousse mes secours, il faudra bien partir. — Ecoute, ô le plus cher des frères! il est vrai, j'ai un secret, tu le sauras un jour; mais maintenant ne cherche pas à le découvrir, car, si tu le demandais, je sens bien qu'aucune puissance ne pourrait me donner la force de te le taire, ni me consoler de te l'avoir dit. — Pendant que je parlais, il me regardait fixement, et des larmes coulaient le long de ses joues; il s'est promené en silence dans la chambre; puis se rapprochant de moi, il a dit : « Je ne te demande plus rien; je respecte ton secret, et je respecte assez ma sœur, pour croire qu'il ne cache rien de honteux; mais s'il en était autrement... O mon père! ce n'est pas elle qu'il faudrait accuser; ce serait moi : ne m'avais-tu pas ordonné de veiller sur elle? et je l'ai abandonnée? Pourquoi ai-je permis qu'elle me quittât? pourquoi ne l'ai-je pas suivie? Ah! si ta fille a eu des torts, pardonne à sa faiblesse, et ne punis que moi. — Oh non, mon père, ne suis-je éeue, à mon tour, en levant les mains au ciel, non, jamais ta fille ne sera assez coupable pour mériter une punition aussi horrible que celle du malheur de son frère. » A ces mots, Albert m'a pressée sur son sein, et, après un long silence, nous nous sommes efforcées de changer de sujet.

Mon oncle cherit Albert; mais qui ne le cherirait pas? Toi-même, Adolphe, quand arrivera ce beau jour où, sans parler de ma faute à mon frère, tu lui confieras nos liens; quand tu sauras de quel prix est son amitié, que tu connaîtras son cœur, Amélie seule te sera plus chère que lui. Adolphe, assurément je voudrai tout ce qu'Albert approuvera : maintenant qu'une générosité exaltée ne

me refuse, Adolphe, il faudra donc la fuir ? Oui, plutôt que d'abandonner Amélie, je suis déterminé à la fuir ; mais que ce parti m'eût semblé plus facile avant d'être revenu ici ! Alors je me souvenais à peine de ma mère, j'avais presque oublié ses traits, je ne venais pas de recevoir ses caresses, de l'entendre me nommer son enfant, son unique bien ; cette sainte voix de nature ne retentissait pas dans mon cœur.... O mon Amélie ! si je ne puis toucher ma mère, en m'envoyant ici, tu auras augmenté nos maux ; mais, n'importe, je l'imolerai tout, et, en te faisant un pareil sacrifice, sans doute j'aurai mérité que tu ne m'en refuses aucun, et que tu n'hésites plus à me suivre.... Durant cette cruelle nuit qui précède peut-être un jour plus cruel encore, comment espérer un moment de repos ? Ce n'est point à Amélie que je puis adresser le détail de mes combats avec ma mère : recevez-le donc, mon ami, et peut-être qu'un jour, quand je serai exilé loin d'elle, seule, dans sa vieillesse, en lisant le récit de ce que son ambition m'a fait souffrir, elle s'attendrira, et pardonnera à son fils, à son fils proscrit, errant dans les terres étrangères, et portant partout le remords de l'avoir offensé.

Après avoir reçu votre dernière lettre, Adolphe, ou vous exigez qu'Amélie fut instruite de la vérité, je vas bien qu'en quelque état que fut ma mère, je ne pouvais plus différer à lui ouvrir mon cœur, je descendis le même jour auprès d'elle dans cette intention : je la trouvais un peu souffrante ; elle me pria de lui donner le bras pour aller faire le tour de son parterre, dans l'espoir que le grand air diminuerait l'oppression qui l'étouffait. Tourmenté du désir d'exécuter mon projet, et de l'obstacle que la santé de ma mère y opposait pour l'instant, je ne pouvais trouver une parole ; elle-même gardait le silence ; et tous deux, rêveurs, distraits, nous marchions sans regarder de quel côté, et sans calculer la distance,

Nous avions fait déjà une assez longue promenade, lorsque ma mère, en levant la tête, tressaillit tout-à-coup, et son visage devint tout en feu. « Qu'est-ce? lui dis-je; vous sentez-vous plus incommodée? — Bon Dieu! s'écria-t-elle sans me répondre, est-ce là le zèle, est-ce là la soumission que je devais attendre d'un serviteur qui vit depuis trente années dans ma maison? Quoi! malgré mes ordres, ce bosquet subsiste encore! Guillaume m'a desobéi, Guillaume m'a trompée, il en sera puni, et ne passera pas une nuit de plus chez moi. — Ah! mon Dieu! repris-je effrayé de son désordre, qui peut vous faire autant haïr ce bosquet, et quel si grand crime Guillaume a-t-il commis en ne le détruisant pas? » Elle m'a regardé fixement. « Savez-vous pourquoi ce tilleul fut planté, et quelles mains élevèrent ces arbustes? — Non, je l'ignore, et.... Puisse-t-elle l'ignorer toujours! interrompit-elle vivement; et demain, si je vis encore, il ne restera pas vestige de ce lieu abhorré. » Comme elle parlait, elle aperçut dans le fond du parc Guillaume qui allait rejoindre quelques ouvriers; elle me fit signe de l'appeler. En s'approchant de ma mère, il parut interdit, consterné: « Guillaume, lui dit-elle du ton le plus sévère, vous voyez les reproches que j'ai à vous faire, et que, si je vous traitais comme vous le méritez, je vous chasserais à l'instant même: cependant, en considération de vos longs services, de votre âge et de votre famille, je puis vous faire grâce, pourvu que, devant moi, à la tête de ces ouvriers que je vois là-bas, vous abattiez sur-le-champ cet odieux bosquet. » Le bon homme se mit à pleurer. « Faut-il donc sortir de cette maison où je croyais mourir? — Vous hésitez, Guillaume? — Hélas! Madame, comment avoir le courage de détruire tout ce qui reste de ma jeune maîtresse? » A ce nom, Adolphe, je n'ai douté plus de ce que l'air de ma mère ne m'avait que trop fait soupçonner. « Qui donc a planté ce bosquet, Guillaume? demandai-je avec la plus vive émotion, — Ah!

monsieur le comte! obtenez grâce pour lui, afin que ma jeune maîtresse n'ait pas dit vrai lorsqu'elle m'assurait ici, il y a un an, que c'était la dernière fois qu'elle voyait son bosquet. — Il y a un an? interrompit impétueusement ma mère. Qu'entends-je? Amélie est venue ici il y a un an! vous lui avez permis d'entrer chez moi! nous avons respiré le même air! la même terre nous a portés! » Guillaume est tombé à ses pieds, je m'y suis précipité aussi: elle nous a repoussés tous deux. « Mon fils, m'a-t-elle dit, avec une agitation qui lui permettait à peine de parler, si vous comptez ma vie pour quelque chose, ôtez de devant mes yeux cet homme qui ose m'outrager au point de conserver une pareille affection à l'opprobre de notre maison. » A ces terribles paroles, le bon vieillard fondit en larmes; son chagrin ne toucha point ma mère, elle lui fit signe de s'éloigner. « Du moins, ajouta-t-il en sanglotant, madame la baronne ne permettra-t-elle pas que je la soutienne jusqu'au château? elle est si mal! — Non, reprit-elle, je ne veux point de vos secours, mon fils me suffira.... allez.... » Il obéit. Je restai seul avec elle, je la tenais dans mes bras presque évanouie; et cependant cette scène m'avait causé tant de douleur, que, ne considérant plus rien, j'ouvrais la bouche pour déclarer à ma mère qu'Adolphe était mon épouse, lorsqu'elle me prévint, en me disant d'une voix éteinte: « Oui, mon fils, tu me suffiras! mon fils! mon seul bien, mon unique consolation....! viens mon Ernest, viens te presser sur le cœur de ta mère! et par ton respect et tes caresses, en chasser le trouble et l'indignation. » Je l'avoue, ces mots m'ôtèrent le courage de parler; et quand ma mère, tout en pleurs, me couvrait de ses bénédictions, je ne pus me résoudre à choisir cet instant pour lui percer le sein: d'ailleurs, nous ne restâmes pas long-temps seuls, Guillaume avait été jeter l'alarme dans le château, en disant que ma mère s'était trouvée mal dans le parc; tous ses gens

accoururent à son secours, on la transporta dans son appartement; la nuit elle eut de l'agitation et de la fièvre. Inquiet de son état, j'envoyai au point du jour chercher son médecin à Drenthe; il arriva à midi avec M. et madame de Geysa et Blanche. Ma mère reposait alors; on me questionna sur la cause de son indisposition; je répondis, en m'efforçant de cacher mon trouble, que la venue, en se promenant dans ses jardins, elle avait été frappée par des souvenirs qui l'avaient violemment émue. « J'espère, me dit Blanche, avec beaucoup de vivacité, que vous ne l'avez pas conduite vers le bosquet d'Amélie? — J'ignorais qu'il existât...? Ah! si je l'avais su...! » — C'est donc là le motif, interrompit madame de Geysa. Eh bien! Blanche, vous voyez ce que vous avez gagné à nous empêcher d'instruire votre tante de la destruction de Guillaume; elle ne nous pardonnera pas de lui en avoir fait un mystère — Je me pardonnerais bien moins, reprit sa fille, de n'avoir pas préservé le plus long-temps possible tout ce qui nous reste de la pauvre Amélie. — Ce mot, ce sentiment de Blanche, m'attendrèrent à un tel point, que, pour cacher mes larmes, je portai mes deux mains sur mon visage. Blanche me dit alors : « Êtes-vous donc fâché, Ernest, que je ne laisse pas aussi Amélie? » Je ne lui répondis point; mais combien je l'aimais alors! combien elle me paraissait aimable; et, je le confesse, cet attachement qu'elle conserve à une infortunée me l'a rendue si chère, que, depuis ce moment, je sens bien que je lui montre une amitié qui peut faire croire aux autres et à elle-même que je la regrette. Madame de Geysa, qui n'a eu que l'aveu de la mort de son mari, d'avoir Blanche à Albert, favorise tous mes efforts avec sa fille; celle-ci peut-être n'y prête un peu trop; la coquetterie est son seul défaut; et si je prolongeais plus long-temps l'erreur qu'a fait naître l'expression de ma reconnaissance, je serais sans doute coupable; mais demain tout s'claircira, demain chacun

apprendra qu'Amélie est mon épouse, et seule l'objet et la cause de toutes mes affections.

Je reviens à mon récit; peut-être le désordre qui y règne vous empêchera de le comprendre; mais, dans mon anxiété, comment écrire avec suite et exactitude?

Le médecin, après avoir vu ma mère, revint auprès de nous. « Cet accident ne sera rien, nous dit-il, pourvu qu'on lui évite toute espèce d'émotion; il ne lui faudrait maintenant que de la distraction et un peu de mouvement. » M. de Geysa proposa alors de l'engager à venir passer quelques jours à Geysa; le médecin assura que ce petit voyage contribuerait beaucoup à la remettre, et aussitôt qu'on en eut parlé à ma mère, elle l'accepta avec empressement et put même désirer de partir dès le lendemain.

Cependant j'étais inquiet du sort de Guillaume; aussitôt que chacun fut retire le soir, je me rendis chez lui; je le trouvai fort triste. M. de Geysa était venu le jour même lui annoncer de la part de ma mère, qu'il fallait qu'il quittât le château sans délai, et que sa place était déjà donnée. « Ah! monsieur le comte! me dit-il, je ne me plains point de souffrir pour ma jeune maîtresse; mais vous que j'ai vu au berceau, et qui, depuis votre retour, vous êtes montré si bon, si généreux, faut-il aller mourir loin de vous? — Non, bon Guillaume, lui dis-je, de quelque manière que tournent les choses, sachez sûr que nous ne vivrons pas séparés; maintenant ne fatiguons pas ma mère par des instances vaines; quittez son château puisqu'elle l'exige; mais retirez-vous ici près; j'ai pour vous retrouvé avant peu. » En parlant ainsi je mouillais de mes larmes le visage de ce bon vieillard; car je pensais que, si j'étais obligé de fuir avec Amélie, il deviendrait le compagnon de notre exil.

Je ne vous peindrai pas combien, pendant notre voyage à Geysa, j'observais avec soin les moindres altérations de la santé de ma mère; mon inquiétude à cet égard était si visible, que plus d'une

fois elle me témoigna combien elle en était touchée; et moi, malheureux! je rougissais intérieurement de sa reconnaissance; car, je l'avoue, c'était bien moins la pitié filiale que le désir de trouver un moment favorable pour lui parler d'Amélie, qui me rendait si attentif à sa santé.

Enfin, la veille de notre départ de Geyss, Blanche me proposa d'aller visiter la terre de Lunebourg, qui touche à celle de son père. J'acceptai cette partie avec une sorte de joie, me faisant une fête de voir les lieux où Amélie avait passé son enfance, et de pourvoir de l'idée qu'elle avait été partout où j'allais être. Le baron voulut nous accompagner, et ma mère, qui se sentait beaucoup mieux, desira être aussi de la partie.

Arrivés à Lunebourg, nous parcourûmes les jardins, nous visitâmes les appartements: en entrant dans celui du comte Albert, le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait d'Amélie, de grandeur naturelle et d'une ressemblance extraordinaire: cette vue me jeta dans un tel délire, que, sans songer que ma mère pouvait m'entendre, j'étendis les bras vers le portrait en m'écriant: c'est elle! Ma mère me jeta un regard terrible, et appelant le concierge, qui était demeuré en arrière avec les autres personnes, elle lui dit: « Le comte de Lunebourg ne vous a-t-il point donné l'ordre d'arracher d'ici cette odieuse image? — Madame ne sait donc pas que c'est le portrait de sa sœur, de la jeune comtesse Amélie? — Dites de madame Mansfield, interrompit ma mère d'une voix tremblante de colère, et ce nom sera toujours la plus mortelle injure pour tous les Waldemar, tant qu'il restera un sentiment d'honneur dans leur âme. Mademoiselle, ajouta-t-elle, en voyant entrer Blanche dans la chambre, j'espère que, lorsque vous serez devenue la maîtresse de cette maison, vous serez abjurer au comte Albert l'avisissante faiblesse qui l'attache à la femme qui nous a couverts d'ignominie; et pour moi, je vous déclare que vous ne me reverrez ici que quand les

cedres de ce portrait auront été livrés au vent. »

Elle sortit, et je demeurai acablé, n'ayant plus le courage de regarder cette céleste figure que ma mère venait de maudire, et dont le doux sourire me déchirait le cœur. Je quittai la chambre pour cacher mes larmes à Blanche, y m'enfonçai dans l'endroit le plus sombre du parc, et au bout d'une heure, ayant aperçu toute la compagnie s'avancer d'un autre côté, je revins promptement au château: je voulais revoir le portrait d'Amélie, et surtout le revoir seul. Je trouvai le concierge qui sortait de l'appartement, je le priai de me l'ouvrir encore: il obéit: je lui fis signe de me laisser en liberté quelques instants. « Ah! monsieur le comte! s'écria-t-il au moment de sortir, c'était vous, à ce qu'on dit, qui deviez épouser ma jeune maîtresse; quel dommage que cela ait tourné ainsi! il y a en bien du malheur dans tout cela. — Oh! oui, bien du malheur! ai-je répété avec un cri douloureux; mais à présent laissez-moi, mon ami, je vous suivrai dans un moment. » Il s'est retiré, et je suis tombé à genoux devant le portrait; je ne pouvais en détacher mes regards. Amélie! Amélie! m'écriai-je, comme si elle eût pu m'entendre. .. Bientôt l'idée des infortunés dont elle devait être tourmentée, l'attente de cette expiation dont dépendait notre existence, les maudissements de ma mère qui retentissaient encore à mes oreilles; enfin, tout ce qu'il y a de douleurs dans notre situation s'empara avec tant de violence de mon cœur, que, ne pouvant plus soutenir ma peine, je tombai le front contre le plancher que j'inondai de mes larmes, en répétant: Amélie! Amélie! et je ne sais combien de temps je serais resté dans cet état, si le bruit d'une porte qui s'ouvrait ne m'en eût arraché; je tournai la tête, je vis ma mère. — Ernest, s'écria-t-elle avec force, pourquoi êtes-vous ici? — Ma mère, je vais tout vous dire. — Non, malheureux! ne me dis rien: veux-tu que je te haisse aussi? — O ma



mere ! parlerez-vous donc toujours de haine ! votre cœur n'est-il pas las de haïr ? n'avez-vous aucune pitié de moi ? et les longues souffrances d'Amie ne vous feront-elles jamais pardonner une erreur de sa jeunesse ? Regardez-la, ma mère, j'estime la voir sans l'aimer ! regardez-la ! elle sourit alors, maintenant elle pleure ; ah ! si vous saviez le mal que ses larmes font à votre fils, vous lui diriez assurément : Va, cours les essayer, et ramène dans mes bras ma fille d'adoption et ton époux. — A ce nom, ma mère a frémi, et me regardant d'un air égaré : — Ah ! bien entendu ! c'est Ernest qui parait le mille comte de Wobbeur dans la main de celle qui lui préfère un vil artiste ! — O ma mère, c'est moi qui elle outrage par un pareil choix, mais je l'ai vue, et j'ai tout oublié, je l'ai vue, et tout mon cœur s'est donné à elle — daignez la voir aussi, et bientôt vous lui pardonnerez, vous l'aimerez. — In — que enfant ! qu'osiez-tu proposer à la mère ! voir Amélie !... plutôt mourir que de ceder ! — Eh bien ! ma mère, le cri de l'amour sera comme celui de la haine *plutôt mourir que de ceder* ! j'en jure le serment, ô Amélie ! si je ne te en tombant à genoux devant le portrait, plutôt que de souffrir qu'un ressentiment aveugle, une volonté tyrannique m'arrêtent à ce que j'aime, je saurai tout braver, et mourir s'il le faut. — Le ciel s'est courbé ma mère avec un nouveau sentiment d'effroi, n'avez-vous prolongé ma vie que pour me faire voir un pareil instant ? — Ses paroles m'eussent attendri peut-être ; mais il y avait dans son geste tant d'aversion pour Amie, que la nature est restée muette dans mon sein, et, écartant les bras vers l'image absente, j'ai dit : — De ce et touchante victime ! ne crains rien, mon amour s'accroît de la haine qu'on te porte, et si ton cœur haïssait le repos, je ne virais plus que pour toi. — A ces mots, elle s'est précipitée de moi, et me regardant d'un œil fixe et imposant, elle m'a dit : — Osez-vous, mon fils, répéter ce vœu ses

cris ? osez-vous jurer une seconde fois que vous abandonnez votre mère ? — Non, ma mère, non, je ne l'ai pas dit, j'ai juré seulement de vivre pour Amélie — Vivre pour Amélie ! c'est donner la mort à votre mère ; choisissez, mon fils. — A ce discours terrible mon sang s'est glacé, ma tête s'est troublée ; j'ai regardé le portrait : Adolphe, il ne souriait plus ; il m'a semblé le voir se couvrir de larmes, attendant son arrêt avec une anxiété pareille à celle qui desolait mon cœur : cette douleur que je me représentais m'a rendu insensible à cela de ma mère. — Ah ! calmestoi, mon sang se calme, ma bien-aimée, essuie tes larmes ; il n'y a de crime pour toi maintenant que celui de l'abandonner, et plutôt que d'en concevoir l'horrible pensée, je jure... — N'écoutez pas, cruel enfant ! et si tu ne tremas pas du coup que tu vas me porter, tremble du moins pour toi : le ciel frappe les enfants ingrats. — Je ne tremble que d'être séparé d'elle : tous les autres tois ne sont rien au prix de celui-là. — Eh bien ! j'en suis, malheureux, va, cours aux pieds de cette vile créature... — Ne continuez pas, madame, je ne souffrirai jamais de personne, ni de vous, qu'Amie soit iniquement traitée. — Surtout les deux, ton honneur et ta mère, a-t-elle ajouté sans me répondre, charge du poids d'un pareil serment, unis tes mains sacrilèges à ses mains deshonorées, alors vous serez dignes l'un de l'autre. — Oui, quelles qu'en soient les suites, je serai l'époux d'Amélie ; dissuez-vous à l'instant m'acharner de vos maledictions, je suis déterminé à les braver, et je jure encore... — Arrête, Ernest : pour achever ton serment n'importe attends du moins quelques moments, et te rassure à ta mère que quand elle ne l'entendra plus, si elle s'est égarée. Je suis demeurée muette ; je ne pensais plus, je ne sentais plus, je ne sais ce qu'il m'a resté à faire pour mourir. Ma mère s'est arrêtée à la porte : en voyant l'écas de mon désespoir, son cœur a été ému, sans doute, et elle s'est recrée

avec un accent aussi douloureux que pénétrant : « C'en est de ne fait, Ernest, je n'ai plus de fils ? » A ces mots, la nature a repris tous ses droits, et courant me précipiter aux pieds de ma mère, je les ai arrosés d'un déluge de larmes ; les siens aussi inondaient son visage ; je les sentais couler sur le mien, tandis qu'elle me serrait contre son sein en s'écriant : « J'ai donc retrouvé mon fils ! mon fils m'est donc rendu ! » Je n'ai rien répondu ; et, je l'avoue, je recevais plutôt ses caresses que je n'y répondais ; car, malgré l'attendrissement dont elle m'avait pénétré, je voyais toujours Amélie entre nous deux. Après un long silence, quand nous avons été plus calmes l'un et l'autre, ma mère m'a relevé avec honte, en me disant d'un ton qui devenait plus grave à mesure qu'elle parlait : « Sortons de cet appartement, Ernest, et puisse-je n'avoir jamais dans ma vie une heure pareille à celle que je viens d'y passer : laissons cette scène à tout le monde, afin que votre honte demeure, s'il se peut, ensevelie... De la honte, ma mère ; il ne peut s'en avoir que pour les lâches et les perfides, et soyez sûre que votre fils ne méritera jamais de pareils noms. Ne dites pas un mot de plus sur ce sujet, Ernest ; je vous promets de reprendre cette conversation dans un autre moment : je vous demande seulement de me laisser le temps de m'y préparer, afin d'avoir la force de la soutenir. »

Je me suis incliné sur sa main en soupirant profondément, et nous avons été rejoindre la compagnie, qui nous attendait pour partir. Mon désordre et le ressentiment de ma mère n'ont point échappé à l'œil perçant de Blanche ; aussitôt que nous avons été seuls, elle m'a demandé une explication que j'ai refusé de lui donner : je ne veux point lui dire qui j'aime, elle l'écrirait à Albert, et Amélie serait bientôt instruite d'une vérité qu'elle ne doit apprendre que par moi. O Adolphe ! vous ne saurez jamais ce que c'est qu'aimer comme j'aime ; il me semble toujours la voir devant moi :

oui, voilà son sourire, son regard ; j'entends sa douce voix : si je suis dans ma chambre, elle y est ; si je suis seul dans ma chambre, elle y est encore : partout je la vois, je lui parle ; et malgré l'effrayante distance qui nous sépare, et ce monde étranger qui m'entoure et m'écabole, ce n'est qu'avec elle et pour elle seule que j'existe. Dans cet état que je vous peins, Adolphe, vous seriez tout ce qu'il m'en a coûté pour attendre que ma mère m'indiquât le moment qu'elle allait décider de ma vie. Depuis trois mortels jours que nous sommes de retour à Dresde, j'espérais à chaque instant qu'elle allait s'expliquer ; et voyant qu'elle ne me disait rien, je commençais à ne pouvoir plus commander à mon agitation, ni endurer cet éternel silence, lorsqu'en nous quittant, ce soir, elle m'a remis le billet suivant :

*La baronne de Woldemar à son fils.*

« Demain matin, descendez à dix heures dans mon cabinet ; nous serons seuls ; je vous promets de vous écouter avec patience me parler d'Amélie et de votre amour ; c'est promettre peut-être au-delà de mes forces ; n'importe, mon fils n'aura point à me reprocher d'avoir manqué de complaisance : mais quand je fais autant pour vous, Ernest, j'ai droit d'exiger, je pense, que de votre côté vous entendiez, avec une respectueuse soumission, les projets dont je faisais mon bonheur dans ces temps où je croyais n'avoir qu'à bénir le ciel de vous nommer mon fils. »

Le jour commence à paraître. Tandis que je veille dans toutes les perplexités de l'incertitude, Amélie dort peut-être tranquille... Mais puisse-je la supposer en paix, quand j'ai laissé passer quatre courriers sans lui donner de mes nouvelles ? Hélas ! j'espérais chaque jour un lendemain plus heureux, et je l'attendais pour lui écrire.... Que ne doit-elle pas penser de ce silence ? L'image de sa situation me fait plus de mal que tous les chagrins que j'endure ici... Cependant, avant la scène qui s'appréte,

tion et de charmes, si son cœur n'était défendu par la plus violente passion. O mon Amélie ! cet Ernest, l'objet de ton inimitié, est malheureux comme nous ! Il lutte aussi contre l'ambition et la volonté de sa mère, et est décidé à la braver plutôt que de renoncer à la femme qu'il aime. Cette ressemblance d'infortune ne t'attendrira-t-elle pas sur son sort ? ne sera-t-elle pas succéder la pitié à l'aversion qu'il t'a toujours inspirée ? Pourquoi le hais-tu ? Il est bien loin de te haïr, lui ! il m'a révélé son secret, et je suis sûr que, s'il ne peut toucher sa mère, lui aussi penserait à fuir avec nous : s'il prenait ce parti, s'il ne voulait pas laisser l'orgueil de madame de Woldemar disposer de son bonheur, le trouverais-tu donc coupable ?.... Tu t'étonnerais de ce que je t'entretiens d'un pareil sujet, s'il était sans rapport avec notre situation, et si ce que je dis ne prouvait pas ce que tu sais bien, que tout me reporte à l'intérêt de notre amour.

J'ai encore un mot à te dire sur Albert : tu n'ignores peut-être pas que, malgré ses rares qualités, ce n'est qu'à regret que madame de Geysa consent à lui donner sa fille ; elle eût préféré beaucoup l'unir à Ernest ; de son côté, madame de Woldemar, lors de l'arrivée de son fils, tremblait de le voir s'attacher à Blanche, et maintenant qu'elle connaît et désapprouve le choix qu'il a fait, elle cherche tous les moyens d'augmenter l'amour qu'il montre à sa cousine, et de faire valoir tout ce que celle-ci a d'esprit et de charmes. Je crois bien que le cœur de Blanche sera fidèle à son premier attachement, mais, je te le répète, je voudrais qu'Albert hâtât son retour, ne fût-ce que pour prévenir les faux jugements qu'un trop grand désir de plaire pourrait faire porter contre son amie : il ne suffit pas que l'épouse qui lui est destinée n'ait aimé que lui, il faut qu'elle n'ait jamais laissé soupçonner qu'elle eût pu lui préférer un autre homme.

Adieu, mon amie, mon épouse, adieu ;

quel que soit le sort qui m'attend aujourd'hui, ce sera le plus beau jour de ma vie, puisque, dans quelques heures, je pourrai verser tout mon cœur dans le tien, et être délivré de l'horrible tourment d'avoir un secret pour toi.

#### LETTRE LXXIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Bresle, 30 juin, huit heures du matin.

Je viens d'écrire à Amélie ; je ne sais comment il m'a été possible de lui tracer quelques lignes dans l'agitation où je suis.... Voilà l'heure qui approche ; je vais descendre, je m'arme autant que je le puis de sang-froid et de courage : combien ne m'en faudra-t-il pas pour entendre décliner Amélie sans me plaindre, et résister aux larmes de ma mère sans m'enamourer ? Mais mon parti est pris ; il n'est point d'ordre, de prières, qui puissent me faire renoncer à celle que j'aime : si ma mère ne cède point à mes vœux, je lui disubstrai, et demain matin, soit que sa malédiction ou son consentement m'accompagne, je serai sur la route de Suisse, et peu de jours après l'époux d'Amélie... Ce titre sacré, je le prendrai avec une joie pure ! Pourquoi serait-elle troublée ? en demandant le consentement de ma mère, n'ai-je pas rempli ce que je lui devais ? si elle suppose à mon bonheur, dois-je être la victime de son féroce orgueil, de son insatiable haine ? dois-je surtout leur sacrifier la femme angélique qui m'a nommé son époux ? la vertu même n'aurait-elle pas horreur de ma soumission ? et si c'est la vertu qui me conduit dans les bras d'Amélie, pourquoi ma conscience murmurerait-elle ?

J'entends sonner l'heure.... Ce soir, Adolphe, vous saurez l'issue de l'affreux combat que j'ay soutenu ; combien cet instant tardait à mon impatience !... Ma mère me fait dire qu'elle est seule, qu'elle m'attend.... Je descends.

#### [LETTRE LXXV.]

ERNEST A ADOLPHE.

Bresle, 1 juillet.

Oui, j'aurai la force de vous écrire, je dois l'essayer du moins, car si je succombe sous le poids du malheur qui m'accable, cette lettre-ci deviendra un testament de mort, ou Amélie trouvera peut-être l'excuse de l'horrible secret que j'ai fait....

Je vous quittai avant-hier pour me rendre auprès de ma mère ; elle m'attendait ; son air était grave, mais tranquille ; en m'apercevant, elle me présenta sa main que je baisai, me fit signe de m'asseoir, garda un moment le silence, et puis levant les yeux sur moi, elle me demanda, avec un profond soupir : — Est-ce le hasard, Ernest, est-ce votre volonté qui vous a fait connaître Amélie ? Dans quel lieu l'avez-vous vue ? Combien de temps êtes-vous restés ensemble ? Vous êtes-vous nommé à elle ? Donnez-moi, je vous prie, tous les détails d'un événement sur lequel je pleurerai long-temps sans doute. — Alors, sans parler à ma mère du long ressentiment que j'avais nourri contre Amélie, dans la crainte qu'elle n'y trouvât des raisons d'alimenter le sien, je lui racontai simplement comment, en traversant les montagnes, j'étais prêt à jurer, et que le courage, l'humanité d'Amélie, m'avaient arraché à une mort certaine. — Ah ! Madame ! quand je revoyais celle que vous m'aviez destinée des enfances, brillante de cette beauté céleste d'un ange qui vient de sauver des infortunés, quand je lui devais la vie, comment ne lui aurais-je pas donné la mienne ? Vous connaissez ses charmes, en est-il de plus puissants ? mais que sont-ils auprès de ses vertus ? ce sont elles qui m'ont enchaîné. Moi aussi, par un vain préjugé, j'ai voulu me défendre de l'aimer ; mais, depuis, combien j'ai rougi d'en avoir eu seulement la pensée ! je me serais méprise moi-même si l'orgueil avait pu fermer mon cœur à l'objet le plus digne et le plus vertueux. Non, ma

[illegible]



pitée dans mes bras en versant un torrent de larmes. « O mon fils ! mon fils ! s'écriait-elle, tu l'as pu concevoir l'horrible pensée de m'abandonner ! » Et elle me pressait sur son cœur de toute sa force, comme pour me retenir près d'elle. « Ah ! ma mère, lui ai-je dit, jugez donc s'il est possible de vaincre un amour assez violent pour m'avoir déterminé à un pareil crime. » Cette réponse a paru l'ébranler ; cependant elle n'a rien ajouté, et, sans me regarder davantage, elle s'est promene dans la chambre en rêvant profondément ; quelques instants après, elle s'est approchée d'une petite table pour prendre une fiole d'éther, dont elle a avalé quelques gouttes, ensuite elle a recommencé à marcher, plongée dans la même méditation. Au bout d'une demi-heure de silence, elle est enfin revenue à moi, et m'a dit d'une voix calme et grave : « Et quand vous engageâtes Amélie à fuir avec vous, sut-elle alors qui vous étiez ? — Non ; pour lui faire cet aveu, j'attendais son consentement : elle ne le donna pas. — Mais puisque vous ne lui apprîtes point la force de l'obstacle qui s'opposait à votre union, comment excusâtes-vous à ses yeux l'extravagance du parti que vous lui proposiez ? — Je me fis passer pour Adolphe ; je lui parlai de la reconnaissance que je vous devais, de votre influence sur l'esprit de madame de Simmeren. .... — Bon Dieu ! a interrompu ma mère, que de détours ! de faussetés ! se peut-il que mon fils, le pur sang des Woldraar, se soit avili à ce point ? — Oui, ma mère, je suis coupable, je le suis beaucoup ; j'ai trompé Amélie ! mais elle, qui fut toujours sincère, tendre, généreuse, faut-il qu'elle porte la peine de mon crime, et que, parce que je l'ai abusée, je l'abandonne ? — Le ciel est juste, quels que soient les maux qu'il réserve à Amélie, ils seront toujours moindres que ses torts, et j'applaudirais à un châtiment qu'elle n'a que trop mérité, si la cause n'en était deshonorable pour vous, puisqu'elle vient de votre artifice. Mais, répondez : lorsque cette femme eut vu en vous le fils

de madame de Simmeren, elle pensa donc que, sans l'aveu d'une mère illégitime, elle ne pouvait pas s'unir à vous ? — Dans cette occasion, comme dans toutes celles de sa vie, Amélie n'a pas craint de s'immoler elle-même, et, sûre de ne pas survivre à un refus, elle a préféré la mort à l'idée de couler des larmes à ma mère. — Ainsi, je puis être sûre que, dès l'instant où elle saura la vérité, elle n'hésitera pas à vous remettre vos serments et à renoncer à vous ? — Renoncer à moi ! me suis-je écrié avec effroi, et croyez-vous que, lorsqu'elle s'y résoudrait, je renouvellerais à elle ? — Je n'ai pas encore si peu de confiance en votre raison, qu'il puisse me rester quelque doute à cet égard, je vous prie seulement, mon fils, de m'écouter à votre tour avec la même patience que j'ai mise à vous entendre. — J'ai été attiré par l'air tranquille et froid dont ma mère a prononcé ces mots : il me disait que son parti était pris, qu'il n'y avait plus à céder ; alors, baissant les yeux vers la terre dans le morne accablement d'un malheureux qui a cru obtenir sa grâce, et qui va recevoir son arrêt de mort, j'ai laissé ma mère poursuivre. « L'amour, mon fils, ne remplit qu'une petite portion de la vie, dont il ne fait pas même le bonheur ; et à peine est-il évanoui, qu'on reste seul avec le souvenir des faiblesses et des crimes où il nous a entraînés, et du mal irréparable qu'il nous a fait. — Ainsi, l'homme que cette passion subjugué commence sa carrière par la folie et la fluit par les remords ; voyez, au contraire, quelle est l'existence de celui qui demeure toujours fidèle à l'honneur, entoure d'estime, de respects, les distinctions venant le chercher, les souverains se disputent ses services, et celui auquel il s'attache se croit honore du choix ; cependant, quelque brillantes que soient les marques de considération qu'on lui donne, sa réputation l'élève encore au-dessus d'elles, et il semble, par son caractère, si grand et si noble aux yeux de tous, que rien ne peut l'ennoblir. Vous me direz, Ernest, que cet honneur que je

vante, et auquel j'espérai long-temps vous voir uniquement dévoué, ne s'oppose point à votre mariage avec Amélie, que sa faute n'a blessé que nos préjugés et non pas la vertu : ce n'est point là ce que j'examine, je vois seulement, et vous le savez comme moi, que, d'après nos lois, nos usages, nos mœurs, son mariage l'a couverte d'ignominie, et que vous ne pourriez l'épouser maintenant sans la partager avec elle; que son exemple du moins vous serve de leçon : l'amour qu'elle vous inspire ne peut être plus vif que celui qui l'entraîna jadis vers M. Mansfield; elle lui a tout sacrifié : voyez quel fruit elle en a recueilli : sa faiblesse l'a fait mépriser de son séducteur même; il l'a délaissée pour les plus viles créatures; sa famille l'a rejetée de son sein avec indignation : forcée de s'expatrier, la fille du comte de Lunebourg n'a trouvé d'autre asile que la maison d'un marchand. Que de larmes elle a dû verser ! que de repentirs elle a dû connaître ! O mon fils ! en vous abandonnant comme elle à votre honteux délire, ne voyez-vous pas que la même punition vous attend ? Que dis-je, la même ! ainsi que votre crime votre châtimement serait bien plus grand, car enfin, malgré la haute naissance d'Amélie, son sexe lui donnait la facilité de s'envelopper dans l'obscurité; mais vous, issu du sang le plus illustre, héritier et seul rejeton des comtes de Waldemar, destiné aux premières charges de l'Etat, agréé par votre souverain comme l'époux d'une fille de son sang, ou irez-vous cacher la splendeur de votre nom quand vous en serez déchu ? Les titres qui font aujourd'hui votre gloire vous poursuivront alors pour éblouir votre opprobre; chacun aura le droit de vous le reprocher; les hommes de la plus basse extraction pourront vous dire : « Je vaut mieux que toi, car je suis resté dans le rang où le ciel m'a placé; mais, toi, c'est par ta faute que tu as perdu le tien. » Ernest, ce n'est pas en vain que mon sang coule dans vos veines : vous avez de fréquent, vous ne vous verrez point sans désespoir

l'objet du mépris général, et celle que vous pourriez accuser d'en être la cause ne tarderait pas à vous devenir odieuse. Alors, sans amour, errant dans un autre hémisphère, à cet âge où l'ambition parle le plus fortement au cœur, quel sera votre sort ? où trouver des consolations ? Vous penserez à votre patrie, que vous étiez destiné à honorer, et où votre nom ne se prononcera plus qu'avec dédain; vous penserez à votre mère, qui avait mis en vous tout son espoir et sa gloire, et que vous aurez conduite au tombeau. J'aurais voulu, mon fils, ne vous toucher que par les seules considérations de l'honneur; j'aurais voulu que, pour renoncer à vos projets, vous n'eussiez pas eu besoin de savoir que je n'y survivrais point. Ah ! mon enfant ! crois-tu que je pourrais supporter la honte ? crois-tu que je pourrais vivre pour te voir deshonoré ? et Amélie elle-même, si elle a les vertus que tu lui prêtes, si elle n'est pas tout-à-fait indigne de l'amour qu'elle t'inspire, pourra-t-elle consentir à t'entraîner dans cet abîme où elle s'est perdue, et dont, mieux que personne, elle doit mesurer la profondeur ? Quelle idée devrions-nous prendre d'elle si elle le voulait ? et quelle estime pourrais-tu faire d'une femme qui, pour satisfaire sa passion, consentirait à dégrader son amant ? Ernest, j'ai meilleure opinion d'Amélie que vous n'en avez vous-même : malgré son impardonnable faute, elle a de la bonte dans le cœur et même de la noblesse; elle a pu vouloir se sacrifier elle-même à son amour, mais elle n'y sacrifiera jamais un autre. Hélas ! mon Ernest ! qui l'a plus aimée que moi, cette Amélie ? » a continué ma mère en versant quelques larmes; et tandis qu'elle parlait, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines et se porter à mon cœur et à ma tête avec tant de violence, que je craignais de perdre connaissance, et de ne plus entendre la voix de ma mère dire qu'elle avait aimé Amélie. « Long-temps je fis tout mon bonheur de te la donner pour épouse; je sais quels charmes, quelles vertus elle promettait;

et si elle se fût conservée pure, la fille même des rois ne l'eût point égalée à mes yeux. Mais, mon fils, plus je rends justice à ce qu'elle était, plus vous me trouverez inexorable maintenant : sa conduite l'a souillée d'une tache indélébile qu'aucune puissance de la terre ne peut effacer : mon consentement même, à quoi vous servait-il ? il ne vous sauverait pas du deshonneur. Ah ! mon cher enfant ! si en le donnant je n'honnolais que moi-même, crois-tu qu'en voyant tes larmes j'eusse compté ma vie pour quelque chose ? .... Elle s'est arrêtée pour attendre ma réponse, sans doute ; mais je ne pouvais parler. Toujours à genoux, la tête appuyée contre le marbre de la cheminée, et ses larmes coulant sur tout mon corps, ma langue était glacée. « Venez-vous rien, me répondit, Ernest ? » ma dit ma mère. Je suis demeuré dans mon état, elle a relevé ma tête, et, effrayée sans doute de mon extrême pâleur, elle m'a dit, d'un ton plein d'effroi : « Mon fils, mon cher fils ! qu'avez-vous ? vous sentez-vous malade ? » Ah ! ma mère ! ma mère ! j'étais en train de mourir, et c'est là qu'est Amélie ! elle y est avec moi, vous ne pourrez pas en arracher qu'il en semble. » A ces mots, elle m'a répondu, et se levant brusquement, elle a fait quelques tours en silence dans la chambre ; puis, s'arrêtant debout devant moi, elle m'a dit : « Je vois que votre esprit est tout-à-fait trouble, et que ce serait une folie d'essayer de vous convaincre par des arguments raisonnables ; je vous commande donc, sous peine d'en courir ma malédiction, de ne plus songer à Amélie comme à votre épouse, de cesser toute correspondance avec elle, et de me laisser le soin de lui apprendre qu'Ernest étant celui qu'elle aime, elle doit renoncer à l'espoir d'être à vous. » A cet ordre, à cette menace, toutes mes forces sont revenues, et me levant avec impétuosité : « Eh bien ! lui ai-je dit, contentez-vous votre haine, maudissez votre fils, car il renouvelle en votre présence le serment qu'il a fait à Amélie de lui

être fidèle et de n'avoir jamais d'autre épouse.... — Arrête, arrête, mon fils, interrompu ma mère, retracte ce serment impie fait dans un moment d'égarement ; non, tu n'as point juré ta honte, non, tu n'as point juré ma mort, a-t-elle ajouté en tombant à mes genoux. O mon enfant ! cher objet de ma tendresse, mon unique consolation, je t'en conjure, prends pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même ; au nom de ce sein qui t'a nourri, de ces entrailles qui te portent, ne repousse pas les prières d'une mère au désespoir ; elle ne rougit point de baigner tes pieds de ses larmes : pour obtenir le seul bien dont elle soit jalouse sur la terre, elle s'humilierait plus encore, prosternée devant toi, elle attend son arrêt. Ah ! promets que tu lui conserveras l'honneur de son fils. — Adieu, l'état de ma mère, son abaissement, ses sanglots m'ont terrassé, j'ai voulu lui dire, mais vainement ; j'ai tenté de dire que je te consolais Amélie, il m'a été impossible de prononcer ces horribles paroles. — Tu ne veux donc pas obéir ? m'a-t-elle demandé d'une voix tremblante et sifflante par la douleur. — Hélas ! ma mère, ma mère ! c'est à vous ; mais trahir Amélie, mais promettre de l'abandonner, non, je ne le puis, je ne le puis. — Ah ! c'en est trop, a-t-elle dit en se levant et portant la main à son front. Elle a fait quelques pas vers la porte ; je la suivais des yeux, je l'ai vue tout-à-coup pâlir et tomber sur le parquet ; je me suis élancé vers elle, elle était sans mouvement et ne respirait plus.

Elle est restée vingt-quatre heures dans cet état : les médecins que j'ai fait appeler ont déclaré que c'était une apoplexie causée par le sang et la contraction des nerfs. J'ai veillé tout le jour et la nuit auprès d'elle dans un désespoir dont un seul mot peut vous donner l'idée. Durant ces heures si longues, où je croyais la voir expirer à chaque minute, l'image d'Amélie ne s'est pas présentée une seule fois à ma pensée. Je ne puis rien dire de plus.

La force des remèdes lui a rendu la

rendu coupable envers Amélie..... Amélie ! ô Amélie ! que ton nom me déchire ! tu pleureras sur mon silence , et je n'oserai t'écrire ; non , je ne t'écrirai point pour t'apprendre que j'ai renoncé à toi. Ecoutez, Adolphe , prenez toutes mes lettres , depuis la première que je vous écrivis en arrivant au château de Grandson , jusqu'à celle-ci ; rendez-vous auprès d'Amélie , et dites-lui , en lui remettant ce triste paquet : « L'infortune qui les » a séparés a dû obéir à sa mère , mais il » n'a pas pu survivre à votre perte ; et » quand il a vu qu'il fallait exister sans » vous , il est descendu vous attendre au » tombeau..... » Adolphe , un cercueil avec Amélie , vous maintenant où se bornent tous mes vœux ; le ciel ne les repêchera pas , j'espère . . . . Dejà je sens un froid mortel arriver jusqu'à mon cœur... les forces me manquent : adieu.

## LETTRE LXXVI.

AMÉLIE À ERNEST

Du château de Grandson , 6 juillet.

Quoique vous ne me disiez point la cause qui peut vous faire différer votre retour , et qu'il soit possible que vous soyez demeuré , il suffit que cette lettre puisse vous trouver à Dresde pour me déterminer à l'écriture.

Il y a dans celle que j'ai reçue de vous , ce matin , quelque chose que je ne puis définir , et qui m'a troublée jusqu'au fond de l'âme. Je suis moins effrayée peut-être des malheurs que je pressois , que du désordre , du mystère qui règne dans toutes vos expressions , et que je ne sais qu'attendre. Vous avez quitté la Suisse sans m'avoir dit un seul mot des dispositions de votre mère : vous arrivez à Dresde , et ne me parlez que de celles de madame de Woldemar ; et quand c'est elle qui va prononcer sur mon sort , c'est pour Ernest que vous me demandez ma pitié... Adolphe , croyez-vous donc que , dans la situation où je suis , il puisse me rester quelques larmes à donner à des peines étrangères ? Enfin , pour la première fois , vous me déclarez

positivement que vous avez un secret pour moi, et vous ne paraissez seulement pas vous souvenir que vous avez passé quinze jours entiers sans m'écrire..... quinze jours entiers, Adolphe! et sur cela pas une excuse!..... Eh bien, peut-être as-tu mieux fait de n'en point donner; puisque tu ne songes pas à te justifier, il faut bien que tu sentes que tu n'en as pas besoin, et qu'il y a assez d'amour dans ta lettre pour m'empêcher de pouvoir t'accuser..... aussi, je ne t'accuse point, je t'obéis, je me fie, comme tu le demandes, à ta foi et à ton amour. Ah! je n'ai pas un erreur qui puisse croire aisément que ce que j'aime est coupable.

Je lisais encore votre lettre, lorsqu'Albert est venu m'en apporter une de Blanche, arrivée par le même courrier; le nom d'Ernest n'y est pas trace une seule fois: ce silence dont mon frère se rejouissant, m'a sembler, d'après ce que vous me dites, du plus sinistre augure: j'ai tremblé que déjà elle n'eût quelque chose à cacher, et qu'elle ne se tût sur les nouvelles dispositions de madame de Woldemar, que par la crainte de ne pouvoir dissimuler le plaisir qu'elles lui causaient. Pendant que mon frère me parlait de sa joie, je demeurais les yeux attachés sur votre lettre, et le cœur palpitant d'un secret effroi: il me parlait de sa joie, l'infortuné! et le papier qui pouvait la détruire était là, près de lui; sa main aurait pu le toucher; il y portait même des regards distraits!..... O Adolphe! qui peut répondre qu'il n'existe pas tout près de soi ce mot, cette vérité qui doit détruire à jamais le bonheur dont nous nous croyons le plus assurés? je l'avoue, la confiance d'Albert me fait trembler sur celle que je vous accorde: il me semble être entourée de fantômes mensongers, d'ombres qui fuient devant moi; et, pour croire même à votre existence, Adolphe, j'ai besoin de vous revoir. Ah! prends plus d'un esprit trouble, d'un cœur malade que ta présence seule peut guérir; et puisque ma vie est encore le premier intérêt de la tienne,

ne diffère plus ton retour; mais si ce n'est pas demain que tu arrives, sans doute tu ne trouveras plus mon frère ici: toute sa destinée dépend peut-être de son prompt retour à Dresde; avec cette idée, tu crois bien que je le préférerais de partir, lors même que mon intérêt demanderait qu'il restât. Les regards de mon frère me gênent, je vois qu'il ose à peine épancher devant moi tous les sentiments honnêtes dont son âme est remplie; il craint que l'éloge de la vertu ne soit la condamnation de sa sœur. O mortelle et trop juste douleur! j'ai donc perdu l'estime d'Albert! mais, s'il me méprise, pourquoi m'aime-t-il encore?.... Ah! qu'il parle, qu'il m'explique: je sens que je puis tomber dans de telles situations où son amitié me deviendrait le plus insupportable des biens.

Adolphe, ne t'effraie pourtant pas de ma douleur, car je puis pleurer encore: les larmes sont le seul soulagement de cœur brisé; mais on ne veut de soulagement que tant qu'il reste de l'espérance.

## LETTRE LXXVII.

AMÉLIE A ERNEST.

Du château de Grandson, 18 juillet.

Vous n'arrivez point, vous n'écrivez plus; et, dans les angoisses qui me déchirent, croiriez-vous que j'ai pu trouver une idée plus cruelle encore que celle d'être oubliée de vous? j'ai craint pour votre vie..... Adolphe, je suis sûre que vous êtes malade, peut-être en danger; l'agitation aura enflammé votre sang, vous n'aurez pas voulu me le dire, c'est là l'unique cause de votre silence..... Ah! qui pourrai-je détruire de ton sort, et me réveler tout ce que j'ai à craindre? S'il est vrai que tu ne puisses le faire, ouvre ton cœur à un ami, devote-lui ma honte s'il le faut; que m'importe, pourvu qu'il me rassure: puisqu'Ernest t'aime, et qu'il est près de toi, conjure-le de m'écrire; qu'il sache que ce cœur qui lui fut destiné a été constamment déchiré par mille douleurs, et est maintenant en proie à la plus cruelle de toutes; s'il



croit que je l'ai offensé, qu'il me pardonne et me plaigue. Tu dis qu'il n'est point sans pitié comme sa mère; il ne me refusera donc point les lumières que je demande, il m'apprendra quel est ce malheur qui m'attend. Ah! Dieu! c'est donc sa main qui me donnera ou la vie ou la mort! Fatale et bizarre destinée, qui me force à invoquer le secours de l'homme dont je n'aurais jamais cru être assez séparée!

Mon frère va retourner à Dresde : je l'en ai supplié à genoux; il a souscrit à ma prière. J'en bénis le ciel. Je sens que j'ai besoin que mon frère s'éloigne, et que rien ne gêne ma liberté : mille projets fermentent dans mon sein : soit que j'aie à craindre pour la vie, ou que j'aie perdu la tendresse, il faut que mon incertitude finisse; mais m'occuper de soins possibles, conserver un visage serein quand toutes les inquiétudes me dévorent! c'est plus que je ne puis faire.... O Adolphe! où es-tu maintenant? quel lieu te cache à ma tendresse? et comment se fait-il que celle qui n'existe que de ta vie soit dans l'ignorance de ton sort?... Comment! pas un mot, un seul mot! Ah! s'il n'était plus temps, si cette lettre ne te trouvait plus..... je succombe à cette horrible pensée : plutôt que de vivre une minute de plus avec elle, dis-moi, répète-moi que tu as cessé de m'aimer, que tu m'as retiré ton amour, ton amour que j'ai payé de tout mon bonheur; mais peut-être est-il vrai? Ne sais-je pas que, même au moment d'expirer, en pensant à ta douleur, j'aurais trouvé des forces pour l'effacer?... O Adolphe! s'il se pouvait que tu eusses violé tes serments, et que ton cœur m'eût oublié! Non, ne me le dis point, laisse-moi mourir de mon incertitude : je ne veux pas emporter au tombeau l'affreuse idée de te savoir coupable.... Mais, que dis-je! où m'entraîne un mouvement injuste? Pardonne, Adolphe, à une infirmité qui se débat contre une douleur qui la tue, d'avoir pu douter de ta foi; pardonne-moi, ô Dieu suprême! d'avoir osé croire

que mon amant trahirait les serments qu'il t'a faits : non, une si noire perfidie n'entrera jamais dans son cœur, et l'ange de mes jours ne les abandonnera point au désespoir. Hélas! je te connais trop bien pour pouvoir m'abuser sur le malheur dont le ciel me menace.... Si tu vis encore, tu vis pour Amélie, et bientôt tu le lui apprendras toi-même; mais si ce funèbre silence se prolonge, le coup sera frappé, elle aura tout perdu; et alors, crois-tu que celle qui consent à se montrer deshonorée aux yeux d'Ernest et du monde entier, pour être un instant plus tôt rassurée sur ton sort, ne regardera pas comme une bien faible preuve d'amour de ne pouvoir te survivre?

## LETTRE LXXVIII.

ADOLPHE DE REINSBERG A MADAME DE SIMMEREN

De château de Woldemar, 28 juillet.

Si je n'ai point cédé, Madame, à la honte qui vous faisait désirer de me garder plus long-temps auprès de vous, c'est que l'honneur me le défendait. Les caresses maternelles dont vous ne pouviez vous abstenir auraient tôt ou tard compromis votre secret; j'ai dû avoir, pour votre intérêt, un courage que vous n'aviez pas vous-même, et me priver de votre présence plutôt que de vous nuire par la mienne. Il se peut que cette fermeté d'âme vous paraisse dureté de cœur, et en effet, on m'a reproché plus d'une fois d'en avoir; mais depuis que je suis dans le monde, les maux qu'entraîne la faiblesse m'ont toujours paru si funestes, que, jusqu'à mon dernier soupir, je préférerais, à la séduction de la tendresse qui assoulit, la rudesse de la vertu qui fortifie; et je crains moins d'entrepasser le but qu'elle me montre, que de risquer de demeurer en arrière.

J'ai trouvé madame de Woldemar dans son lit; sa santé est visiblement altérée; je doute même qu'elle se rétablisse jamais entièrement; mais l'état d'Ernest est plus déplorable encore, et

J'avoue que je n'ai pas eu le courage de le serrer entre mes bras sans verser des larmes. Ah! Madame, que n'ai-je pas perdu en lui! quel homme il promettait! que de vertus on devait en attendre! une passion fatale les a toutes flétries, et je n'ai retrouvé que l'ombre d'Ernest. Quel changement en six mois! son extérieur est aussi méconnaissable que son âme; ses traits, où brillaient jadis une si noble fierté et un si grand caractère, sont défigurés par la douleur; ses yeux, caves et éteints, ne s'animent plus qu'au seul nom de celle qu'il aime; et l'effort qu'il a fait pour céder à sa mère a véritablement trouble son esprit: il ne la quitte point tant qu'elle est éveillée; mais à peine s'endort-elle, qu'il court s'enfermer dans sa chambre, où il écrit sans ordre et sans suite des pages pitoyables et déchirantes, adressées à son amante, mais qu'il ne lui envoie pas, parce qu'il l'a promis à sa mère.

Je ne vous donnerai pas sur ce qui se passe ici tous les détails que vous désireriez sans doute; le nom de celle qui a causé tant de troubles et de désordres dans cette maison est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous confier, et l'obligation de me taire sur ce point me forcera au silence sur beaucoup d'autres: cependant, ce qu'il me sera possible de vous apprendre sans indiscrétion, je le ferai.

J'ai causé avec madame de Woldemar de l'état de son fils; elle le voit, s'en afflige, et demeure inflexible; jamais son orgueil ne cédera: je blâme cet excès, je le lui ai dit. Si le choix d'Ernest offensait la vertu, qu'elle le laissât mourir plutôt que de le satisfaire, je l'aurais approuvée; mais la femme qu'il aime est bonne, dès-lors il faut la lui donner, parce que, dans l'état où il est, c'est le seul remède qui puisse le guérir. Madame de Woldemar m'a menacé de m'éloigner de son fils si je persistais dans ce sentiment: elle le peut faire, car, comme je le crois juste et vrai, j'y persisterai. D'un autre côté, j'ai tenté aussi un effort sur le cœur d'Ernest: « Puis-

que vous avez eu le courage de céder, lui ai-je dit, serez-vous généreux à demi? et serez-vous payer si durement votre soumission, en vous laissant accabler par la douleur? — Ma mère n'est donc pas encore satisfaite? a-t-il repris d'un air assez tranquille. — Elle l'est beaucoup, mais moi je ne le suis point encore, et vous-même ne devez pas l'être non plus, puisque votre sacrifice, quelque grand, n'est pas complet. « Il a souri avec amertume, et, oubliant sans doute que j'étais là, il s'est dit à lui-même: « Les insensés! ils croient que mon sacrifice n'est pas complet.... s'ils savaient l'étendue du mien, s'ils connaissent mon crime.... Mais je suis tranquille, j'en ai plus fait que je n'en puis supporter; je ne souffrirai pas longtemps; mais en mourant je ne la quitterai pas. Son image restera là, toujours là. » En prononçant ces derniers mots, il a pressé fortement ses deux mains sur son cœur, et est resté une demi-heure dans la même attitude, pensif et immobile. Je me promenais en silence dans la chambre; enfin, il s'est approché de moi: « Adolphe, est-il arrivé des lettres d'elle? — Non; mais s'il en vient, faudra-t-il vous les remettre? — Assurément; ne suis-je pas en état de les lire? — Je crois qu'il vaudrait mieux ne le pas faire; elles vous rendront l'exécution de votre promesse plus difficile, elles accroîtront votre faiblesse. — Il a raison, j'ai eu de la faiblesse; j'aurais dû laisser mourir ma mère, a-t-il dit en fixant la terre d'un œil farouche. — Malheureux! qu'osez-vous prononcer? vous regrettez le nom de parricide? — Non, a-t-il repris en secouant la tête, je ne puis consentir à le porter; mais quand ma mère sera retablo, je me dégagerai de mes serments.... — Qui? vous, Ernest, vous serez un homme sans honneur et sans foi? — Et de quel droit ma mère compterait-elle sur la sainteté de ma promesse, quand elle m'a forcé à en violer une plus sacrée?.... J'y suis résolu: celui qui a pu trouver une raison d'être infidèle à son premier engage-

ment, en saura bien trouver une autre pour l'être aussi au second. »

Je n'entrerais pas dans de plus longs détails, Madame; en voilà bien assez sans doute pour faire rougir les hommes de l'état de dégradation où les passions peuvent les réduire. L'orgueil et l'amour luttent ensemble avec la même force contre Ernest et sa mère : tous deux, également aveugles, ne voient plus la raison et ne se soucient plus de la vertu; ce n'est plus le bien qu'ils veulent, mais le contentement de leurs passions qu'ils demandent à toute force et à tout prix : quel indigne combat! ce n'était pas là ceux auxquels Ernest s'exerçait avant qu'il m'eût quitté.

Il y a ici une jeune personne qu'on m'avait peinte comme frivole et coquette, et dont je suis force d'admirer le bon sens et la douceur : mademoiselle de Geyss ne quitte guère le chevet de sa tante, et lui prodigue les soins les plus attentifs; mais ceux qu'elle donne à Ernest ont tant de charmes, elle unit en lui parlant tant de justesse, de vérité, à tant de grâces, que je m'étonne souvent qu'il ne daigne seulement lui lui répondre. On dit qu'elle est destinée au comte Albert, et qu'il est digne de la posséder. Puisse un hymen si bien assorti servir d'exemple au monde, d'encouragement à la vertu, et faire rougir les hommes d'aller toujours chercher le bonheur au sein des passions insouciantes et des avilissantes erreurs.

Pour vous, madame, je vous en conjure, ne vous inquiétez plus de mon sort : il n'y a point d'avenir pour celui qui ne peut aspirer à rien; ma situation doit me faire regarder l'obscurité comme mon asile et mon seul partage; il ne m'est permis ni de braver la faveur des princes, ni d'aspirer à la main d'une femme vertueuse : en est-il qui ne rougit de s'allier à moi?

Pardonnez, Madame, ces réflexions si douloureuses; quoiqu'elles ne diminuent rien de ma tendresse et de mon respect pour vous, peut-être n'est-ce pas à ma mère que j'aurais dû les confier.

## LETTRE LXXIX.

AMÉLIE A ERNEST.

Du château de Grandson, 8 août.

Depuis ma dernière lettre, trois semaines se sont écoulées, et votre silence dure encore.... Ce n'est point un silence de mort, ainsi que je l'ai cru, et la vérité m'est enfin connue.

Il y a huit jours que mon frère m'a quittée. Ce matin, est arrivée pour lui une lettre de Blanche; je l'ai ouverte; Albert l'avait permise; voici ce qu'elle contenait : *Adolphe de Heinsberg est arrivé chez madame de Woldemar depuis peu de jours. Depuis peu de jours et si je vous en crois, il y a plus d'un mois que vous êtes à Dresde; votre lettre du 29 juin dernier était datée du château de Woldemar. Il ne quitte point Ernest, qui est fort mal. Ce n'est donc pas vous qui êtes malade? cette raison, sur laquelle je fondais votre excuse, n'existe donc point? Sans raison son ami, il a une sorte de rudesse qu'il serait assez flatteur d'avoir. Je ne vous ai jamais connu cette rudesse; et quelques lignes plus bas, elle ajoute : Quoiqu'il traile l'amour de demence, et qu'il condamne sans exception ceux qui s'y lient, je ne crois pas qu'il en soit si loin qu'il le prétend : deux ou trois choses qu'il m'a dites me prouvent que quelques doux regards le feraient bientôt changer d'opinion et de langage.*

Eh quoi! ce serait vous qui ne verriez dans l'amour qu'une folie, et qui pourriez vous laisser subjuguer par une coquette?

*Il soigne son ami par devoir, mais sans le plaindre, parce qu'une passion malheureuse est la cause de son mal.*

Malheur Ernest! l'amour te fait mourir, et c'est Adolphe qui n'a pas une larme à donner à ton malheur! Je ne sais plus où fixer ma pensée; tout est contradiction entre ce que vous m'avez dit et ce que Blanche écrit.... La dernière funeste que m'apporte sa lettre n'éclaire qu'une partie de mon sort,

l'autre resta dans d'épaisses ténèbres ; je suis environnée de pièges, de mystères et de mensonges. ... Si vous êtes Adolphe, vous me trahissez maintenant ; si vous ne l'êtes point, songez dans quel moment vous m'avez trompée.... le ciel, et peut-être mon cœur, n'ont point de pardon pour un semblable crime.

Si vous n'êtes pas plus Adolphe que vous n'étiez Henry, qui donc êtes-vous ? tout de vous m'est inconnu ; mais si j'ignore le nom de l'homme auquel j'appartiens, ce que je sais du moins, c'est qu'il m'a indignement trahie ; ce que je sais, c'est qu'il s'est joué de ma vertu, de ma vie et de mon bonheur ; ce que je sais, c'est qu'il m'a conduite à ce dernier terme de la misère qui me fait envier la condition de la plus misérable créature, qui connaît au moins son séducteur.... Que me faut-il de plus ? n'en est-ce pas assez pour être sûre qu'il ne me reste de ressource que le désespoir, et que le moment est venu de décider mon sort?..... Si cette lettre vous parvient, et qu'il fût possible que la violence de mes maux vous touchât, quoiqu'assurément mes expressions soient bien faibles pour l'état où je me trouve, et dont moi seule je peux connaître toute l'horreur ; que la pitié ne vous ramène point ici, vous m'y chercheriez en vain.... Je ne reverrai plus les lieux où je vous ai connu ; je suis, je renonce à vous, je renonce à tout ; je hais un monde où il se trouve de pareilles douleurs et de telles perditions ; enfin, lorsque je pourrais vous croire encore, lorsque vous m'aimeriez toujours, je repousserais la confiance, je rejeterais votre amour, et de même qu'à présent la mort me semblerait plus douce que tout le bonheur que vous pourriez m'offrir.

#### LETTRE LXXX.

ALBERT & BLANCHE.

Mardi, 4 août.

Je vais vous revoir, Blanche, et je sens, en m'approchant de vous, diminuer le regret d'avoir quitté ma sœur ;

cependant, comme je ne veux point me parer à vos yeux d'un sacrifice que je n'ai point fait, je vous avoue que, malgré la vive et profonde tendresse que m'appelle toujours ou vous êtes, j'aurais moins écouté sa voix que celle du devoir, qui me prescrivait de ne point abandonner ma sœur, si cette tendre amie, tout en larmes, ne m'avait demandé à deux genoux, au nom du repos de toute sa vie, de ne point hasarder mon bonheur. « Albert, me disait-elle, avec cet accent pénétrant qui est son plus grand charme, et qui vous sied si bien, Blanche, quand vous daignez l'employer ; Albert, dans l'état où je suis, la seule consolation qui me reste sur la terre est de te voir heureux ; si un délai de ta part indisposait les parents de Blanche, ou la livrait elle-même à un nouveau goût, en vain je demanderais au ciel la force de vivre pour toi, il ne me la donnerait pas, Albert.... Promets-moi donc de partir, mon frère, de partir sur-le-champ. » Et en parlant ainsi, elle élevait vers moi ses mains suppliantes. J'ai vu que sa conscience était oppressée du mal que mon séjour en Suisse pouvait me faire, que mon départ lui rendrait la tranquillité, et je ne dissimule pas qu'en me décidant à revenir auprès de la femme que m'est si chère, dans l'espérance de recevoir une main qui doit faire les délices de ma vie, c'est aux prières de ma sœur que j'ai cédé. Je vous connais assez, Blanche, pour être sûr que cet aveu ne vous blessera pas ; je n'en dirais pas autant des paroles échappées à ma sœur sur le nouveau goût auquel vous pourriez vous livrer : il se peut qu'un pareil soupçon révolte votre fierté ; cependant, mon amie, considérez que ce n'est pas moi qui l'ai dit, ni qui l'ai craint, et qu'Amélie, qui vous connaît moins et qui m'aime avec excès, a pu, sans vous offenser, se livrer à des alarmes exagérées : il faut peut-être vous avoir observée avec tout l'intérêt d'un cœur qui vous est aussi dévoué que le mien, pour être sûr qu'il est des bornes que vous ne passerez point, et que jamais vous ne



— votre arrivée, car enfin, il ne vous connaît pas, et, depuis huit jours, c'est la seule idée qui ait paru lui faire impression : à l'instant même où il l'a apprise, l'agitation a remplacé l'immobilité, et, au lieu du morne silence qu'il gardait, il répète souvent : *Albert arrive, je le verrai, oui, je le verrai, je lui parlerai.*

— Quel que soit le motif de cette bizarre fantaisie, vous y céderez assurément : quand l'humanité ne vous y engagerait pas, l'amitié vous en ferait la loi : car Ernest parle d'Amélie avec intérêt ; le souvenir qu'il en conserve est d'un cœur sensible, et je vous assure qu'il ne la voit pas des mêmes yeux que sa mère. Je crois encore que la sensibilité que vous savez mettre dans la raison, et l'onction avec laquelle vous prêchez la sagesse, seront plus d'effet sur l'âme d'Ernest que l'inflexible rigorisme de son ami. Je dispute souvent avec Adolphe, et laissez-vous me gronder encore, je vous avouerai que je ne vois point sans plaisir que je suis la seule à laquelle il cède : quand on aime un peu la domination, on se plaît à captiver ce qui résiste, et à voir faible pour soi ce qui est fort contre tout le reste ; cependant, Albert, soyez sûr que je m'enorgueillissais peu de ces légers triomphes, et que le plaisir de vous les sacrifier est leur plus grand prix à mes yeux.

— Adolphe n'est point aimable comme Ernest, il étonne et ne touche point : lors même que je ne vous aimerais pas, peut-être aurais-je pu l'écouter, mais jamais lui répondre.

— Je pars demain pour Dresde, afin que vous m'y trouviez à votre arrivée, j'ai mille choses particulières à vous dire, et ici je suis entourée de trop de témoins pour espérer vous voir à mon aise : vous savez bien que quand un autre est là avec vous, je suis avec vous comme avec un autre, et cet arrangement ne fait pas le mien, ni le vôtre, j'espère.



## LETTRE LXXXII.

AMÉLIE A M. GRANDSON.

Du château de Grandson, 13 août, dix heures du soir.

Combien j'aurais voulu épargner à mon bienfaiteur, à mon ami, à mon second père, la douleur que je vais lui causer!... je ne le puis, le ciel sait que je ne le puis... Je pars, je vous laisse mon enfant... je suis sûre que vous le protégerez... consolez-le, s'il se peut, du malheur de m'avoir eue pour mère; apprenez à cette innocente créature à pardonner, même à celui qui cause ma mort. O mon oncle! quand je m'arrache des bras de mon fils, quand je vous abandonne, quand je paraîtrais ingrate et dénaturer, croyez qu'une fatalité plus forte que moi m'entraîne. Adieu, mon oncle!... Il sera peut-être long cet adieu... Ah! je vous en conjure, ne me laissez pas.

P. S. N'instruisez point Albert de mon départ avant d'avoir eu de mes nouvelles; promettez-le-moi, mon oncle, c'est la dernière grâce que j'implore; cette preuve d'amitié que vous me donnerez est du plus grand intérêt pour moi; mais si dans un mois je ne vous ai point écrit, vous serez libre alors de révéler ma fuite à mon frère.

P. S. Mon frère prendra soin de mon fils, et lui apprendra à vous aimer comme sa mère vous aimait.

## LETTRE LXXXIII.

ADOLPHE A BLANCHE

Du château de Woldemar, 14 août.

Vous m'ordonnez, Mademoiselle, de vous instruire chaque jour de l'état de votre tante et de votre cousin, je vous obéirai, mais, hélas! j'en ai rien de consolant à vous apprendre.

Ernest, plus abattu par la douleur que par la fièvre, n'a point quitté son lit depuis votre départ; au moindre bruit, il écoute et s'informe si c'est le comte Albert qui arrive; dès que son espérance lui est ôtée, ses yeux se ferment à l'instant. Madame de Woldemar a demandé

hier à voir son fils; je l'ai priée d'attendre quelques jours encore, en l'assurant qu'ils n'auraient la force ni l'un ni l'autre de supporter une pareille entrevue. Sans savoir précisément jusqu'à quel point Ernest est malade, comme elle a craint sans doute qu'il ne le fût aussi pour s'attendrir, elle n'a point insisté.

J'espère, Mademoiselle, vous voir instruite avant peu du secret que vous desirez si vivement savoir: Ernest veut le confier au comte de Lunebourg, et croit le déposer aussitôt, sans doute, dans ce cœur pur qui s'est donné à lui. Heureuse et sainte confiance, Mademoiselle, doux fruit d'un amour vertueux, et le plus précieux trésor dont l'homme puisse jouir sur cette terre!

Ernest désire que j'aille à Dresde pour presser le comte Albert de venir ici: je compte partir après-demain. J'espère que ma présence ne vous sera pas importune, et qu'en faveur du motif qui me guide, vous me pardonneriez de venir troubler les premiers moments de votre réunion avec l'homme que vous aimez.

Vous avez quitté Woldemar, Mademoiselle, avec la persuasion que j'avais un cœur dur que les maux d'Ernest touchaient faiblement. J'avoue que j'ai cru longtemps qu'il n'y avait point de passions qu'un grand courage ne pût vaincre, et que, sans une faiblesse criminelle, on ne s'abandonnait pas à celles qu'on se reprochait; mais, depuis que je suis ici, mon opinion s'est ébranlée; je sens qu'on ne dompte pas son cœur comme on le voudrait, et qu'il est tel sacrifice dont la vertu même ne consolait peut-être pas. Vous voyez, Mademoiselle, que ce que vous appelez mon inexorable stoïcisme n'a point tenu contre la vue d'Ernest et vos raisons, et que les peines que vous avez prises pour l'adoucir n'ont pas été perdues.

## LETTRE LXXXIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 14 août.

O Adolphe! quel changement inatten-

« fus de ce qu'a répondu ma mère ; elle  
s'est levée de dessus son fauteuil , en  
s'écriant à plusieurs reprises , ce me  
semble : « Ernest ! mon fils ! que t'est-il  
arrivé ? pourquoi m'a-t-on caché ton  
état ? mon fils , as-tu perdu la raison sans  
retour ? — Non , ma mère , je suis tran-  
quille... » En vérité , Adolphe , je croyais  
l'être... » Je suis tranquille , car mon  
parti est pris... » En parlant ainsi , j'a-  
gité mon bras en portant apparem-  
ment mon couteau vers ma mère , car  
elle m'a saisi la main en s'écriant : « Er-  
nest ! viens-tu pour tuer ta mère ? » Je  
me rappelle ces mots avec terreur , ils  
m'ont fait tressaillir . « Tuer ma mère !  
moi ! qui ose le dire ? qui ose le penser ?  
ah ! ne sait-on pas à quel prix j'ai racheté  
ses jours ? Malheureux enfant ! » a-t-elle  
dit en me pressant dans ses bras Il  
m'a semblé , Adolphe , que son embras-  
sement rechauffait mon cœur , et j'ai  
été effrayé de me sentir renaître . « Non ,  
ma mère , non , je ne veux pas vous  
devoir la vie une seconde fois , lui ai-je  
répondu en m'arrachant à ses caresses ;  
c'est trop d'une , reprenez-la ; j'ai hor-  
reur de vos dons . » Je ne sais alors  
quelle a été précisément mon action ;  
mais je me suis frappé ; j'ai vu mon  
sang inonder mes habits , repaillir sur ma  
mère , et je suis tombé sans connaissance .  
J'ignore combien cet état a duré ; je n'ai  
même aucune idée distincte de l'instant  
où les secours qu'on m'a donnés m'ont  
fait revenir à moi ; enfin , j'ai reconnu ma  
mère , et je me souviens parfaitement de  
son discours , parce qu'à mesure qu'elle  
le prononçait , je sentais mes idées s'é-  
claircir , mon sang reprendre sa chaleur ,  
et mon cœur son mouvement . — Ernest ,  
me disait-elle , comme mes raisons n'ont  
pas pu vous convaincre , ni mes prières  
vous persuader , et que je n'ai point de  
force contre la douleur où je vous vois ,  
je consens , mon fils , à céder à vos vœux ;  
mais avant de vous livrer à vos trans-  
ports , écoutez à quelles conditions je  
vous accorde un bien que vous devriez  
regretter de recevoir . Je ne vous demande  
pas votre attention , je suis sûre de la

fixer, puisque je vais vous parler d'Amélie. Amélie vous fut destinée dès le berceau, mon fils; voyez quel eût été son bonheur et le vôtre, si, docile aux vœux de sa famille, elle n'eût écouté que son devoir; et imaginez quelle serait sa honte maintenant, si elle savait que cet Ernest qu'elle a sacrifié à un fol et avilissant amour, est l'homme qu'elle aime, et à qui elle désire d'être unie; ce n'est pas tout; si, sans s'asservir même aux impérieuses lois de l'honneur, elle eût écouté seulement les conseils de son trop indulgent frère, et que, pour se donner à M. Mansfield, elle eût attendu votre retour, sans doute en vous voyant elle eût rougi de son choix; alors j'aurais pu lui pardonner, car je l'aimais, Ernest, je ne m'en cache pas, et nous aurions connu des jours heureux; sa funeste précipitation nous a tous perdus: voulez-vous l'imiter, mon fils, et consommer un hymen qui vous deshonorera, avant de vous être assuré si celui que j'ai en vue n'excitera pas un jour vos regrets? Votre mère ne commande plus, mon fils, elle conseille; elle ne menace plus, elle prie; elle ne vous demande point de vous enchaîner à la femme qu'elle vous destine, mais de la voir: venez avec moi à Vienne; vous irez chez le prince de B..., vous connaîtrez sa fille, vous peserez les avantages d'une telle alliance; et du moins, si vous persistez dans votre refus, ce ne sera point sans savoir ce que vous perdez; mais j'exige que vous ne preniez point de résolution avant deux mois; ce n'est pas trop, je pense, quand il s'agit du sort de toute la vie: vous passerez ce temps à Vienne, à la cour de l'Empereur, où vous serez reçu avec les égards dus à votre naissance. Si, à l'expiration du terme prescrit, vos liaisons avec les premières familles de l'Empire, l'éclat de la gloire, la noble ambition des dignités, le sentiment de l'honneur enfin, n'ont point effacé de votre cœur la misérable passion dont il est dévoré maintenant, alors, mon fils.... » Elle s'est arrêtée un moment, et a continué en soupirant profondément: « Alors

mon fils, disant un éternel adieu au monde, à la cour, à votre patrie, dont vous étiez destiné à faire l'ornement, vous irez vous ensevelir dans vos montagnes, pour y traîner vos déplorables jours avec celle à qui vous aurez tout sacrifié; votre mère ne s'y opposera plus. » De tout ce long discours, Adolphe, que j'avais écouté avec la plus profonde attention, les derniers mots seuls ont été à mon cœur, et je me suis écrié, en baisant les mains de ma mère avec transport: « Vous ne vous y opposerez plus! O divines paroles! combien votre généreuse honte commande avec plus d'empire que votre malédiction même. Me voici soumis, ma mère, et j'accepte toutes vos conditions. J'irai à Vienne, je verrai la cour, je verrai qui vous voudrez; disposez de moi, mon obéissance sera sans bornes comme ma reconnaissance; tout ce qui est en ma puissance est à vous: ce n'est pas trop de mettre à vos pieds chaque jour d'une vie que vous consentez à rendre si heureuse. » Ma mère s'est levée, m'a regardé d'un air triste; et, me serrant la main, elle m'a dit: « Calmez-vous, Ernest, votre joie me fait mal: je me retire, j'ai besoin de repos; songez votre santé; j'espère que le voyage la rétablira, ainsi que la mienne: nous partirons le plus tôt possible. Adieu, mon fils, je compte sur votre parole. » Elle m'a quitté, et quand j'ai été seul, je me suis demandé si ce que je venais d'entendre n'était pas un songe, s'il se pouvait en effet que ma mère eût dit qu'elle ne s'opposerait plus à mon union avec Amélie; j'ai repassé dans ma mémoire chacune de ces paroles si maladroites, et m'arrêtant toujours sur les dernières, je m'écriais avec d'ineffables transports: « Amélie sera mon épouse! je posséderai la bien-aimée de mon cœur! et ma mère ne s'y opposera plus! »

Envoyez-moi, par l'express qui vous apportera cette lettre, toutes celles que je vous ai écrites depuis l'instant où j'ai connu Amélie: je les attends pour lui dire qui je suis; ce sont elles qui m'ob-

livré de plus en plus à un misérable amour, qui n'a pris tant d'empire sur lui qu'en aliénant son jugement ; j'ai flechi, parce que la douceur était le seul moyen de calmer le trouble de ses esprits, et que ce n'est qu'en le rendant à la raison, que je puis espérer de le faire rougir de sa conduite. Je l'avoue, au milieu de la peur que m'a causée sa folie, j'ai rendu grâces au ciel de ce que ce n'était point de sang-froid qu'il se deshonorait ; et je n'ai commencé à concevoir quelques espérances que lorsqu'il m'a été possible d'attribuer son obstination à son état. Si le descendant du plus noble sang d'Allemagne a pu vouloir s'avilir, c'est qu'il était en démence : l'idée lui en fera horreur quand il sera rendu à lui-même.

Je sais bien, Adolphe, que vous n'avez pas répondu, comme vous le deviez, aux ordres que je vous ai donnés relativement à votre conduite avec mon fils, et que je n'ai point trouvé en vous la soumission que vous deviez peut-être à mes hontes ; mais j'ai lieu de croire pourtant que vous ne les oublierez pas au point d'encourager Ernest dans ses erreurs : s'il était possible que vous en fussiez capable, soyez assuré que cette main, qui ne s'étendait sur vous que pour vous combler de bienfaits, saurait vous atteindre pour punir votre ingratitude. Si, au contraire, vous n'employez votre influence sur votre ami que pour le rendre à ses devoirs, il n'est point de prix que je ne regarde au-dessous d'un pareil service, ni de récompense que vous ne deviez attendre de la reconnaissance d'une mère. Voici ce que j'exige de vous : soit en écrivant à Ernest, ou en conversant avec lui, paraissez consterné de ma faiblesse (et vous devriez l'être si vous aimez sincèrement votre ami), dites-lui qu'il serait odieux d'abuser d'un consentement donné dans un moment de terreur ; montrez-lui toujours ma tombe près de l'autel où il s'unirait à Amélie, et les torches funéraires lui servant de flambeau d'hyménée : peignez-lui mon déperissement, la reconnaissance qu'il me doit, les remords qui l'accableront, le mépris

public qui le poursuivra ; menacez-le de la perte de votre estime et de votre amitié ; accablez de votre mépris la malheureuse qui le séduit, et qu'il a peut-être déjà déshonoré ; enfin, attaquez à la fois son cœur, son imagination et son orgueil : rendez-moi mon fils, Adolphe, et vos droits à ma tendresse seront aussi puissants que les siens.

Je sais qu'Ernest s'étant servi de votre nom pour tromper Amélie, c'est à vous qu'elle adresse ses lettres, et que vous vous êtes chargée de les rendre à mon fils ; Je laisse à votre conscience le soin de vous dire tout ce qu'un pareil ministère a de honteux : elle vous dira aussi, sans doute, que vous ne pouvez réparer cette faute qu'en ne remettant qu'à moi toutes les lettres qui vous arriveront désormais, me laissant le soin de juger si je dois ou non les montrer à mon fils.

Néanmoins point, Adolphe, que les soupçons que je forme contre l'honneur d'Amélie soient le fruit d'une aveugle colère ; je la connais bien ; je sais quel empire l'amour a sur son cœur ; je ne sais que trop aussi combien elle est aimable et redoutable : il est impossible que mon fils, impétueux comme il l'est, ait passé quatre mois auprès d'elle sans avoir tout obtenu de sa tendresse ; et ce n'est pas dans la seule connaissance de leurs caractères que je puise cette conviction, mais dans l'extraordinaire résistance de mon fils : s'il ne se croyait pas lié à Amélie, la vue d'une mère expirante aurait vaincu sa passion : et comme je sais qu'il ne l'a point épousée, pourquoi se croirait-il lié, si elle ne s'était pas donnée ?

Adolphe, dans notre dernière conversation, vous m'avez dit que, si Amélie avait été faible, vous la jugeriez plus indigne de la main de mon fils que je ne le fis moi-même : souvenez-vous de cela, pesez les motifs de mon opinion ; tâchez de pénétrer la vérité en vous insinuant dans le cœur d'Ernest ; et si j'ai vu juste, et que vous soyez l'homme vertueux pour lequel vous vous donnez, vous saurez sans doute ce qui vous reste à faire.

## LETTRE LXXXVI.

ADOLPHE À MADAME DE WOLDENAU.

Décembre, 13 ans.

Je sais ce que je suis, et ce que vous avez fait pour moi, Madame : jusqu'à ce que je me suis toujours honoré de vos bienfaits ; mais si maintenant vous croyez m'avoir élevé au rang de l'ami de votre fils que pour faire de moi un vil esclave, reprenez tous vos dons, je les respecte trop pour consentir qu'ils deviennent le salaire d'une lâche complaisance.

Jeté par ma naissance dans une classe que l'opinion des hommes devoit à l'opprobre, je sentis de bonne heure que je ne pourrais supporter la vie qu'en élevaut mon ame au-dessus de ma condition ; et en voyant le mépris public me flétrir à mon berceau, je jurai de lutter contre lui jusqu'à ce qu'il eût fait place à l'estime qu'on doit à une irréprochable vertu. Quand c'est là le but où j'aspire, n'espérez pas, Madame, que ni les récompenses, ni les menaces puissent m'en détourner ; je vous écouterai avec la déférence que je dois à vos bontés, mais je ne recevrai d'ordres que de mon devoir : sa voix sera plus forte que celle de la reconnaissance qui me parle pour vous, plus forte que l'amitié qui m'unit à Ernest : en dépit du pouvoir qu'elles exercent sur mon cœur, je résisterai à leur séduction ; je le dois à vous, à mon ami, à moi-même ; votre intérêt me le commande autant que mon honneur : quand je vois ce que j'ai de plus cher au monde, vous et votre fils, emportés par de tyranniques passions, je dois user de la raison qui m'est conservée pour vous éclairer tous deux. Votre ame se soulève à ce langage, Madame, et l'opinion que je parais avoir de ma supériorité vous offense : hélas ! je n'en ai d'autre que celle qui tient à des principes qui ne peuvent m'égarer ; et si, dans cette occasion, je crois voir plus juste et marcher plus ferme que vous, c'est que l'équité seule me conduit, et qu'un tel guide ne trompe pas ; tandis que l'orgueil et l'amour, ne



d assez de vouloir lui ôter le premier, sans  
t- tenter encore de noircir l'autre ? Vous,  
it sa protectrice naturelle, et par votre sexe  
l- et par votre sang, avez-vous pu sans fré-  
é- mar porter la première atteinte au bien  
le plus précieux de cette infortunée ?  
e- Moi, Madame, a moins de l'évidence,  
r- je n'élèverai jamais la voix contre Amé-  
e- lio : par cela seul que je n'ai aucune  
s- preuve contre elle, je la crois pure et  
li sans tache ; d'ailleurs, elle ne serait point  
s- telle par vertu, que, puisqu'elle aime  
e- votre fils, elle aurait dû l'être par inté-  
r- rêt : plus on lui suppose le désir de l'é-  
; pouser, plus on doit la croire à l'abri de  
t- toute faiblesse, car elle doit savoir qu'il  
r- n'est point d'homme qui voudût prendre  
à pour sa femme celle qui aurait com-  
t- mencé par être sa maîtresse.

Il est vrai, Madame, que les lettres d'A-  
melie me sont adressées : j'en envoie  
e- deux aujourd'hui à votre fils, c'est vous  
s- dire assez que je ne souscris point à vo-  
t- tre demande : ces lettres sont le bien  
s- d'Ernest, c'est à lui seul que je dois le  
e- rendre ; quant à ma conscience, elle ne  
r- me reproche point le rôle dont j'ai été  
d- forcé de me charger, et je erois que vous  
e- ne seriez pas plus sévère qu'elle, si vous  
d- saviez tous les détails que je dois taire ;  
e- au reste, fusse-je coupable autant que je  
s- vous le parais, cette conscience à la-  
t- quelle vous en appelez ne m'eût jamais  
e- dit, comme à vous, qu'il n'y avait qu'une  
perfidie qui pût racheter une faiblesse.

Si j'étais votre égal, Madame, pour-  
é- être vous eusse-je parlé moins librement ;  
i- mais un malheureux comme moi, qui  
e- n'a de bien que son honneur, et de moyens  
p- pour le défendre que sa liberté, doit peut-  
é- être, quand on l'attaque, prendre un  
t- ton qui fasse sentir aux grands et aux  
e- heureux de la terre que leur puissance  
r- ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir  
t- l'homme de bien.

Comme vous pouvez voir, Madame,  
e- que mes dispositions ne s'accordent pas  
t- avec vos projets, et que par conséquent  
ma présence auprès d'Ernest pourrait  
e- vous être importune, j'attendrai pour  
s- me présenter chez vous, et pour le revoir,

l'assurance que je puis continuer à être juste et vrai sans craindre d'exciter votre colere; je vous dois assez pour consentir à vivre l'ofa de mon ami, si vous l'exigez, et à payer ainsi vos bienfaits de mon bonheur; mais ils ne valent pas le prix que vous y mettez aujourd'hui.

### LETTRE LXXXVII.

ADOLPHE A ERNEST.

Dresde, 16 août

Je ne sais si vous devez vous réjouir de la condescendance de votre mere; car, lorsque la raison vous sera entierement rendue, je vous connais un cœur si generoux, que vous croirez ne pouvoir payer une si extraordinaire preuve de bonte, qu'en vous sacrifiant vous-même; et je vous assure, mon ami, qu'aussi long-temps que vous vous laisserez asservir par la passion qui egare vos sens, quelque changement qui arrive dans votre situation, vous ne ferez que changer de malheur.

Et moi aussi, Ernest, je vous demande de reflechir sur ce que vous avez fait; je ne vous dirai point de songer à ce que vous devez à votre rang et à votre nom, je laisse à d'autres le soin de faire valoir ces orgueilleuses miseres; mais je vous demande de mediter sur ce qu'exigent la vertu et votre bonheur. Votre mere s'est rendue à vos vœux; mais considerex qu'en donnant ce consentement elle a donne plus que sa vie, car je doute qu'elle puisse survivre à votre mariage avec Amelie. Ami, l'amour est un bien de peu de jours, mais le remorde est un mal de toute la vie: si vous tuez votre mere, vous n'aurez pas un moment de paix jusqu'au tombeau; et arrive à ce dernier terme, l'éternite sera la pour punir encore votre crime....; mais renoncer à Amelie n'en est point un. Ernest, que lui devez-vous? Amelie n'est point votre épouse; serait-elle donc votre maitresse? Mais non; puisque vous l'aimez toujours, il faut qu'elle soit demeurée pure et innocente: ce n'est pas vous qui voudriez faire votre con-

pagne d'une femme coupable et déshonêe.

Voici deux lettres d'elle<sup>1</sup>. La plus recente a fait naître un incident dont je vais vous rendre compte, et qui a mu les parties intéressées bien près de la verite. Au surplus, je vous declare que ce sont les dernieres que je recevrai; si en arrive une troisieme, je la renverrai avec un mot d'elclaircissement. Ernest, vous n'appréciez jamais tout ce qu'il m'a fallu d'amitié pour endurer jusqu'à ce jour que mon nom servit de pretexte au mensonge; et si votre maladie ne m'eût rendu faible, il y a long-temps que j'aurais parle.

Hier, je dejeunais chez M. de Geys avec le comte Albert, lorsque la seconde lettre d'Amelie m'a été apportée par mon domestique. J'étais assis près de Blanche; son pere et sa mere nous avaient quittes; le comte Albert regardait quelques livres places dans une petite bibliotheque près de la porte; William entre, me demande, presente un paquet; Albert avance la main, le prend et me le remet. le timbre et l'écriture le font tressailler. « C'est d'Amelie! s'écrie-t-il avec une extrême surprise. — D'Amelie? repete Blanche. — A ces mots, je sentis la rougeur me monter au visage, et determine a ne laisser soupçonner plutôt que de trahir votre secret, je baissai les yeux vers la terre en mettant la lettre dans ma poche. — Vous ne la lisez pas, a dit le comte en contraignant son agitation? — Vous le voyez bien, ai-je repris en le regardant avec tranquillite. — Quel étonnant mystere! s'est écriee Blanche en joignant ses mains. — J'ai souri avec amertume et n'ai point répondu. — J'espere que M. de Reinsberg ne se fera pas prier pour l'éclaircir, a ajoute le comte, et qu'il sentira que le frere d'Amelie a droit d'être instruit de tout ce qui la regarde. — Je vous prie de ne pas m'interroger, lui ai-je dit, car il ne depend pas de moi de vous satisfaire. — Il ne depend pas de vous.... Ma sœur vous écrit, et je

<sup>1</sup> Celles du 6 et du 26 juillet; on verra plus loin comment celle du 6 peut ne lui en pas paraître.

ne puis en savoir la raison ? M. de Reinsberg, ce secret est un outrage, pour l'honneur d'Amélie, il faut le dévoiler sur-le-champ. — Je ne puis vous confier le secret d'un autre. — Osez-vous me faire entendre que c'est celui de ma sœur, et qu'il ne peut m'être révélé ? — Je ne dis point cela, Monsieur, je ne veux rien vous faire entendre ; je vous déclare seulement que vos questions sont inutiles, et que vos menaces ne me feront pas rompre le silence. — *Shen !* s'est écriée Blanche, se pourrait-il qu'Amélie... — Blanche, a interrompu vivement le comte, je vous défends de concevoir aucune pensée coupable contre l'innocence d'Amélie : les anges n'en ont pas une plus pure. M. de Reinsberg, a-t-il continué en s'approchant de moi et me prenant la main, jamais frère n'a aimé sa sœur comme j'aime Amélie ; si vous perdez intérêt à elle, si vous êtes instruit d'un secret qui la touche, à qui le confierez-vous, si ce n'est au plus tendre ami qu'elle ait au monde ? Au nom du ciel ! ayez-moi mon incertitude ; je ne pourrai la supporter plus long-temps. — Je le voudrais, ai-je répondu d'un ton affectueux, mais je ne le puis : tout ce qu'il m'est possible de vous dire, c'est que je n'ai jamais su voler au secours, et que cette lettre n'est pas pour moi. — Elle n'est pas pour vous : s'est écriée Blanche : quel trait de lumière ! Cette longue absence d'Ernest, cette mystérieuse passion qui le consume, cette femme inconnue que sa mère lui refuse et qu'Adolphe ne veut pas nommer... — Se pourrait-il que cela fût ainsi ? a repris douloureusement le comte en penchant son visage dans ses mains, et qu'Amélie ne l'eût pas avoué à son frère ? — Voilà, voilà le vrai motif des questions qu'il me faisait, a continué Blanche avec vivacité, de l'intérêt avec lequel il m'écoutait quand je parlais d'Amélie, de son émotion en voyant son portrait à Lunebourg, de cette terrible lutte avec sa mère, qui a prise leur couleur la vie à tous deux, il n'y a plus de doute, tout est deviné, tout est découvert, tout est sûr ; parlez, parlez donc,

M. de Reinsberg : voilà ce que voulait cacher Ernest. — Je croyais vous avoir déjà dit, Mademoiselle, ai-je répondu gravement, que je n'étais pas instruit de ce que renferme cette lettre ; je demande à votre bonté de vouloir bien vous en souvenir, afin qu'elle m'épargne des questions auxquelles je ne pourrais répondre sans violer le dépôt qui me fut confié. — Pendant ce discours, le comte Albert était demeuré immobile contre la cheminée, la tête toujours appuyée sur ses mains ; cependant, comme il a été aperçu que je me préparais à quitter la chambre, il a est avancé vers moi, et m'a dit : « Craignez-vous que le comte de Woldemar soit en état de recevoir demain ma visite ? — Je le crois ; j'ai eu ce matin une lettre de lui qui m'apprend qu'il est beaucoup mieux, et je puis vous assurer du plaisir qu'il aura à vous voir. » Sans me répondre, il est retourné à la cheminée, où il a repris sa même position. J'ai salué Blanche, et je suis sorti.

Vous aurez cette lettre-ci ce soir à six heures, et demain avant dix, sans doute, la visite du comte de Lunebourg. Puissiez-vous éprouver le noble courage de la vertu à tous les assauts que vous livrent les événements, votre cœur et vos droits ! puissiez-vous sortir vainqueur d'un combat où il ne faut peut-être qu'une faiblesse pour vous perdre sans retour ! O Ernest ! que je retrouve en vous l'homme que j'ai connu jadis ! et l'orgueil de posséder un tel ami pourra me faire oublier toutes les peines que vous me causez, et toutes celles que je ne vous dis pas.

Vous trouverez dans le paquet ci-joint, toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis votre malheureuse connaissance avec Amélie.

## LETRE LXXXVIII.

ÉCRITE À AMÉLIE.

Woldemar, à Paris, six heures du soir.

O ma bien-aimée ! mon époux ! M. de mon cœur ! le voilà donc arrivé ce jour où tous mes vœux vont s'accomplir.

dévoilés, et où je puis t'apprendre quel est celui que tu aimes ! Chère Amélie, une secrète voix ne t'a-t-elle jamais dit que nous étions nés l'un pour l'autre ? et n'as-tu pas senti que pour t'aimer comme je l'ai fait, mon amour a dû commencer avec ma vie ? O toi ! ma compagne dès le berceau, qui la première fis palpiter mon cœur, unique objet de mon idolâtrie ! oublie Henry Semler, oublie Adolphe, souviens-toi seulement que la main d'Ernest te fut destinée, que ta foi lui était promise, que ton sort était de t'unir à lui.... Amélie, il est accompli.... Ah ! qu'à ce nom fatal ton cœur ne se retire pas de moi, qu'il soit au contraire mon excuse et ta consolation ! Il n'y avait qu'Ernest au monde à qui tu pusses pardonner de t'avoir caché son nom au moment où tu venais de l'enchaîner à lui ; il n'y avait qu'Ernest qui pût t'aimer assez pour vaincre le ressentiment de madame de Woldemar, et obtenir son aveu pour notre mariage. O mon Amélie ! il est donné cet aveu : ma mère consent à te nommer sa fille. Oui, je l'avoue, mon cœur est ivre de joie en traçant ces mots : ils sont le sceau de mon bonheur, ils te prouvent l'excès d'un amour devant qui tout a cédé : la fierté, la vengeance, les préjugés, ont tenté en vain de lutter contre lui, il les a tous écrasés de sa puissance, et maintenant il vient à tes pieds te demander le prix de sa victoire, et sa grâce pour t'avoir trompée si long-temps. O mon Amélie ! crois-tu que j'eusse eu la force de dissimuler avec toi, si ta vie n'eût dépendu de ton erreur ?

Chère Amélie, les toutes ces lettres adressées à Adolphe, que je joins à celle-ci ; elles t'apprendront quels furent mes combats, dès le premier instant où je te vis, je fus entraîné malgré moi, et n'espérant obtenir ta tendresse qu'en te cachant un nom qui t'aurait fait horreur, je me déterminai à feindre : cet effort était bien pénible sans doute, mais celui de renoncer à toi était impossible ; et si, au moment le plus fortuné de ma vie, où je venais de doubler mon exis-

tence, j'eus le courage de te tromper encore, au lieu d'accuser ton amant, Amélie, plains-le d'y avoir été forcé ; imagine ce qu'a dû lui coûter un mensonge dans un pareil instant ! crois-tu qu'il en eût été capable s'il n'eût craint que la vérité ne te donnât la mort ? Souviens-toi de la terrible impression que te causa le seul nom de l'ami d'Ernest, tu tombas sans connaissance : si j'avais dit le mien, l'existence t'aurait-elle jamais été rendue ? Cependant, Amélie, je voulais te l'apprendre ; si j'avais pu te déterminer à fuir avec moi, à oublier le monde entier, à ne vivre que pour nous, tu aurais su, au pied de l'autel, que l'objet de ta longue inimitié était celui auquel tu allais jurer un éternel amour. Peut-être devrais-je te tenir à présent d'avoir repoussé la vivacité tendresse avec laquelle je voulais te pousser à la fuite ; cependant, si tu m'avais écouté, nous serions ensemble, la sombre douleur répandue dans tes deux dernières lettres ne peserait pas sur mon cœur, il ne serait pas pénétré du plus mortel effroi à l'idée de ces mille projets qui fermentent dans ton sein. O mon Amélie ! tu pleures, et je ne suis point là ! un froid papier te portera ma joie, mon amour, mes larmes, et moi, je ne le suivrai point ! je l'ai promis ; encore quelques jours loin de toi : c'est à cette seule condition que ta main m'est assurée. Ah ! il n'y avait que ce bien au monde qui pût valoir un si haut prix ! Ecoute, mon Amélie, tu connais ma mère : si mon amour a pu l'attendrir, il ne l'a point reconciliée tout-à-fait avec notre hymen, et peut-être aimerait-elle mieux encore que je fusse mon bonheur d'une autre que de toi. Elle exige que notre mariage soit précédé d'un séjour de deux mois à Vienne, parce qu'elle espère que les fêtes brillantes de la cour et la vue de la jeune princesse qu'elle me destine, pourront me détacher de toi ; mais mon Amélie ne le craindra pas ; elle connaît trop ce cœur tout plein de son image ; elle sait que les femmes les plus belles ne me sont rien, et qu'il n'y en a qu'une au monde

pour moi. O ma charmante, ma divine épouse que la dévotion ne s'effeuse point, si l'orgueil de ma mère suspend encore notre bonheur : qui s'irriterait plus que moi de cette horrible attente, si mon amour ne me rendait tout facile ? puisse le tien t'inspirer de même ! Quoique la conduite de ma mère soit un outrage, ne te révolte pas contre elle, adoucis-la au contraire : toi qui sais si bien pénétrer dans le cœur et en toucher les cordes les plus sensibles, force ma mère à l'aimer ; et, en lui montrant ce que tu vaudras et le charme qu'on goûte à te chérir, tu la puniras assez d'avoir pu te haïr si long-temps.

Je n'ai pas vu ton frère depuis son retour. J'ai été malade, bien malade : ô mon angelique amie ! un jour tu donneras des larmes au récit de mes maux ; mais alors ton heureux amour les essuiera, et des larmes de joie couleront à leur tour.... Avenir enchanteur ! retrouver ton regard, ton sourire, le presser sur mon cœur, le posséder à jamais, voilà donc quel sera mon sort ! tu m'aimes et tu seras à moi. Ah ! comme toutes les douleurs fuient devant ces mots : *tu m'aimes et tu seras à moi !* Amélie, je ne me plains plus, je bannis mes souffrances, et je ne freins plus que de l'idée d'avoir été sur le point de détruire une existence destinée à tant de bonheur.

Je voulais te parler de ton frère, mais je ne sais plus retrouver mes idées ; elles sont encore si confuses.... J'ai beaucoup écrit aujourd'hui, et ma tête est bien faible.... Amélie, tu ne sais pas que ma raison s'est ébranlée un moment : ah ! lorsqu'il m'a fallu renoncer à toi, comment aurais-je pu la conserver et ne pas mourir ? en m'abandonnant, elle m'a ôté une partie du sentiment de mon malheur : jealousais du moins dans mon délire, et c'est à ce doute que je dois la vie.

J'attends ton frère demain matin ; je lui dirai tout, Amélie : n'est-ce pas exécuter ta volonté ? n'est-il pas ton ami ? lui parler de notre bonheur, n'est-ce pas ajouter au sien ? il saura ce que nous som-

mes l'un pour l'autre, il verra mon amour, le tien ; il apprendra que ce n'est qu'ensemble que nous pouvons retrouver la vie, il s'attendra sur nos peines, il me parlera de toi, il me nommera son frère : je croirai déjà être heureux ; oui, oui, qu'il pénètre dans ce cœur tout à toi ; je ne veux rien lui cacher, rien que cette félicité divine que j'ai trouvée dans tes bras, et que doivent seuls connaître ce ciel qui l'a créée et l'ange dont je la tiens.

Je n'attendrai point d'avoir vu ton frère pour fermer cette lettre : cela la retarderait d'un jour, et un jour est un siècle ; mais demain je l'écrirai encore, je l'écrirai à tous les instants. Maintenant, Amélie, que tous mes secrets te sont connus, et que je ne suis plus condamnée à l'intolérable tourment de te cacher quelque chose, tu ne me reprocheras plus mon silence, tu ne me diras plus : Pourquoi ne m'écris-tu pas ?

## LETTRE LXXXIX.

L'AMÉLIE A AMÉLIE.

Woburn, 17 août, à un quart.

Ce matin, je venais à peine de faire partir ma lettre, lorsque j'ai entendu une voiture dans la cour, et qu'un instant après le comte Albert est entré dans ma chambre : je ne l'avais point vu depuis mon enfance, mais je l'ai reconnu sur-le-champ à sa ressemblance avec toi ; ces traits chers ont rempli mon cœur d'une telle émotion, que, sans considérer ce que je devais d'égards et de politesse au comte, je me suis précipité dans ses bras, en l'inondant de mes pleurs, et répétant : « O mon frère ! mon frère ! » Cet accueil extraordinaire a paru le troubler : sans repousser mes caresses, il n'y a pas répondu ; et, tombant sur une chaise qui était près de lui, il s'est écrié, en joignant ses mains vers le ciel : « Il est donc vrai ! c'est lui ! » J'étais oppressé ; je voulais parler, et je ne le pouvais pas, je tremblais comme si j'eusse été devant toi. Je me suis appuyé sur la chaise de ton frère ; j'ai pris sa main entre les miennes, et la portant contre mon cœur : « O Albert !



lui ai-je dit, si vous saviez tout l'amour qui est là. — Il a dégage sa main et m'a interrompu par ces mots : Se peut-il qu'Amélie ait aimé Ernest, et qu'elle l'ait caché à son frère ? — Hélas ! lui ai-je dit, à cet instant même, Amélie ignore encore que c'est Ernest qu'elle aime. — Quoi ! Monsieur, vous avez trompé Amélie ? — Oui, je l'ai trompée, et pendant bien long-temps. — Vous avez trompé ma sœur, et vous l'avez avec cette tranquillité ! et vous ne craignez pas qu'un frère offense !... O Albert ! ce n'est jamais avec tranquillité que je parle d'elle. Mais pourquoi vous en inquiéterais-je ? croyez-vous aimer Amélie plus que je ne l'aime ? croyez-vous que son bonheur vous soit plus cher qu'à moi ? croyez-vous que tout le zèle de votre amitié eût pu décider ma mère à cette union ? L'excès de mon amour y a réussi. Madame de Woldemar consent que vous épousiez ma sœur ? a-t-il interrompu avec une extrême surprise. — Si, après deux mois de séjour à Vienne, je persiste à vouloir cet hymen, elle a promis de ne plus s'y opposer. — Vous ne me trompez pas, Ernest ? Ce soupçon m'a revolté ; il a vu mon mouvement, et a continué d'un ton plus doux : — Vous avez bien trompé ma sœur. — Cher Albert, lui ai-je dit, cette dissimulation, excusable dans les premiers temps, étant devenue presque un effort de vertu vers la fin, ne vous donne pas le droit de douter de ma franchise. — Je veux le croire, a-t-il répondu. Il y a d'ailleurs dans votre air, votre maintien, vos discours, une sincérité et un abandon qui appellent la confiance ; et maintenant que je suis tranquille sur le bonheur d'Amélie, puisque vous l'aimez et que vous avez obtenu le consentement de votre mère, racontez-moi tous les détails de cette étonnante aventure : je puis vous écouter avec calme. — Je me suis assis près de lui ; et, remontant au jour où tu me sauvas la vie, je lui ai peint tous ceux que j'ai passés près de toi. Sans doute la vérité, la chaleur de mon récit, l'ont touché, car plus d'une fois j'ai vu couler ses larmes.

Je me suis étendu avec délices sur des souvenirs si doux ; mais c'est surtout en parlant de tes vertus et de mon idolâtrie, que je ne pouvais me lasser de parler à ton frère de m'entendre. Enfin, quand j'en suis venu à l'instant où j'ai voulu t'engager à fuir, et aux touchants motifs de ton refus, il a saisi ma main en s'écriant : « Digne, excellente créature ! comment as-tu pu faire à ton Albert un sacrifice qui, en l'élevant dans son estime, l'aurait rendu si heureux ?... Mais je le suis, je le suis beaucoup. Vous êtes digne d'Amélie, vous seul savez l'aimer comme elle mérite de l'être. Dans tout ceci, il n'y a que moi de coupable : avec plus de severité, je vous aurais épargné bien des douleurs à tous deux. En remplissant rigoureusement les devoirs que mon père m'avait imposés, je n'aurais jamais quitté ma sœur, je me serais épousée à son mariage, je l'aurais forcée à vous attendre ; en vous voyant, elle vous eût aimé, et aucun mariage n'eût troublé vos destinées. — Ne vous repentez pas d'une indulgence dont la cause était si généreuse. » a-t-il interrompu vivement. Si nul obstacle ne se fût placé entre nous, si l'excès de mon amour n'eût pas vaincu mon orgueil et celui de ma mère, Amélie ne saurait pas si bien à quel point elle est aimée. — Il m'a regardé ; des larmes roulaient dans ses yeux. — Ernest, m'a-t-il dit, que vos paroles me font de bien ! Chère et bien-aimée sœur, voilà le cœur qu'il te fallait, comment ne lui aurais-tu pas livré tout le tien ? Enfin je te reverrai dans ta patrie, heureuse et honorée, et c'est à vous Ernest, que je devrai un semblable bonheur : ah ! comment jamais m'acquitter envers vous ? — Vous me donnez la main d'Amélie, et vous me le demandez ? — O Ernest ! s'est-il écrié, en me serrant à son tour entre ses bras, qu'il m'est doux, en vous nommant mon frère, de sentir qu'il est des destinées irrévocables auxquelles on ne peut échapper ! — Albert est resté tout le jour avec moi ; nous avons diné tête à tête dans ma chambre ; nous n'avons parlé que de toi : ton frère

son pardon : puisqu'il le chérit et que tu l'aimes, je veux l'aimer et lui être cher aussi. Adieu, mon Anielie, mon premier, mon unique amour, adieu. Quand cette heureuse lettre sera entre tes mains, il y aura déjà bien moins de jours de desirs et de privation.

## LETTRE XC.

MADAME DE WOLDENAR A ADOLPHE.

*De château de Woldenar, 22 août.*

Nous partons pour Vienne dans trois jours, Adolphe; vous n'y viendrez point avec nous. Mes notions sur les devoirs sont trop différentes des vôtres pour que je puisse m'accommoder des conseils que vous donneriez à mon fils. Je vois trop tard la grande faute que j'ai commise en choisissant pour l'ami d'Ernest un homme qui n'était pas fait pour l'être; j'aurais dû presumer que celui qui ne pouvait avoir le sentiment de sa dignité, tâcherait de l'effacer dans l'âme des autres; et je ne dois pas m'étonner aujourd'hui de le voir oublier la distance qui nous sépare, traiter avec une insolente égalité la bienfaitrice qui l'a tiré de la poussière, et mettre l'ingratitude au rang des vertus. J'espère cependant que vous aurez égard à mes derniers ordres, et que vous n'écrirez plus à mon fils.

## LETTRE XCI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDENAR

*Dresde, 23 août.*

Votre lettre, Madame, a brisé tous mes liens, et vos insultes me dégagent de toute reconnaissance. N'espérez point m'avoir humilié; j'ai senti, au contraire, en vous lisant, combien la noblesse du sang était petite, comparée à la noblesse de l'âme. En m'accablant d'outrages, vous n'avez rabaisé que vous, et la honneur de Woldenar, fière de ses aïeux et de son opulence, mais violant tous les droits de la justice et de l'humanité, s'est placée au-dessous d'Adolphe, privé de naissance et de biens, mais inflexible

dans les principes de la droiture et de l'honneur.

Je vous ai déjà déclaré, Madame, que je n'avais point d'ordres à recevoir de vous : j'aurais pu être soumis, si vous aviez été juste, mais maintenant vous ne pouvez rien sur moi ; mon amitié pour Ernest est hors de votre puissance, et je n'ai aucun compte à vous rendre de la conduite que je tiendrai avec lui.

### JOURNAL D'AMÉLIE.

22 août, neuf heures du soir.

Dans l'obscurité dont on m'environne, ne pouvant rien deviner, sinon que je fus indignement trompée et que je m'approchais de la tombe, sur laquelle peut-être la calomnie me poursuivra encore, je veux laisser un journal ; j'y inscrirai toutes mes pensées, toutes mes actions, depuis qu'aucun être n'aura plus correspondu avec une infortunée... ; je le veux, pour dévoiler une inconcevable perfidie, pour montrer à l'innocence le malheur d'une passion, et pour mettre la crédulité à l'abri de ces séduisants dehors de vertu qui m'ont perdue.

Je ne sais dans quel lieu ni quel jour j'aurai cessé de souffrir ; mais si l'homme dans les mains duquel tombera ce recueil, a une sœur, un enfant, si son cœur est accessible à la pitié, s'il a quelque respect pour la volonté des mourants, je le conjure de faire remettre ces papiers au comte Albert de Lunebourg, à Dresde.

13 août, onze heures du soir.

Avec quelle douce tranquillité mon oncle vient de me dire adieu ! s'il avait su que c'était le dernier.... le dernier ! Oh ! que le ciel le protège et le rende insensible à ma fuite ! que la paix demeure dans cette maison qui m'a reçue, dans ce cœur qui m'a aimée ! qu'Amélie soit oubliée, haine même de son bienfaiteur ! mais qu'elle ne lui coûte pas une larme !... Une nécessité absolue, irrésistible, me commande de partir : je vois l'abîme s'ouvrir devant moi ; mais tel affreux

qu'il soit, je crains moins d'y tomber que d'endurer plus long-temps le mal que me ronge le cœur... J'abandonne mon fils : il dort, je ne verrai pas ses larmes, je n'entendrai pas ses cris qui déchieraient mes entrailles ; pendant qu'il dort je puis le fuir.... Quand il s'éveillera son innocente voix appellera sa coupable mère ; sa mère ne lui répondra plus, mais il ne demeurera pas sans appui. — O vertueux Albert ! toi que je n'ose plus nommer mon frère, tu soutiendras l'orphelin délaissé ; il ne restera pas seul au monde comme moi.... Seule ? ai-je dit ; ah ! malheureuse ! que ne l'es-tu ? C'est le pire degré de ton infortune, de sentir que tu ne mourras pas seule, et d'envelopper dans ton sort cette créature, ton opprobre et ton désespoir... ; cette créature qui se meut dans ton sein pour y réveiller sans relâche l'épouvante et le remords. Oh ! que je fusse demeurée vertueuse, et je n'aurais perdu que mon bonheur ; j'aurais pu vivre pour mon fils et pour Albert ! L'innocence, étendant ses consolations sur mon cœur désolé, m'aurait montré le ciel pour refuge et l'éternité pour récompense ; mais traîner des jours dévoués à l'inomnie ; n'oser me jeter dans les bras d'un Dieu qui me condamne, me sentir indigne de l'amitié de mon frère, du respect de mon enfant, et porter le fruit de ma honte sans savoir encore, et peut-être jamais, quel est le perfide qui fut son père ! c'est un si effroyable supplice, que la religion terrible, menaçante, n'en a point d'égal à offrir à l'infortunée qui, égarée par la douleur, oserait attenter à ses jours... O mon frère ! quel exemple pour celles qui croient ne devoir point commander à leurs passions ! J'étais née honnête, je cherissais la vertu, on trouvait mon cœur bon et généreux.... Mais je m'abandonnai sans réserve au premier sentiment qui voulut me dominer, et je perdis l'estime de mes parents, de mes amis, je fis le malheur de mon frère, et je fus forcée à m'expatrier ; je croyais être toujours tranquille ; mais bientôt je sentis que, sous le nom d'amitié, un attrait in-

il assez terrible ? et la puissance que tu exerces sur mon lâche cœur te laisse-t-elle quelque chose à désirer ? Hélas ! c'est pour toi et pour toi seulement que j'ai abandonné mon fils : j'ai vu son sommeil, son innocent sourire ; j'arrosais son visage de mes pleurs criminels , et je restais..... mais tu m'as appelée, et j'ai obéi. Ah ! qui dira les douleurs d'une mère désolée ? Tandis que je descendais la montagne , l'ombre plaintive de mon fils errait autour de moi : je croyais l'entendre gemir : « Laisse-moi, m'écriai-je, laisse-moi aller chercher le père de cette autre victime..... » Au bas de la montagne, je me suis assise sur une pierre, pour regarder encore le château : combien de fois je vous y ai vu placé à mes côtés ! mais vous n'y étiez plus : un effrayant silence enveloppait l'univers, la lune repandait sur tous les objets sa lueur froide et mélancolique, et ne semblait les éclairer que pour me montrer que j'étais seule au monde. Je me suis arrachée à mes déchirantes réflexions : la chaise m'a emportée loin de mon fils ; mais si elle m'avait approché de toi, et que tu m'aimasses encore !..... O toi que je ne connais que par l'amour que je te porte, et qui n'as d'existence que celle que tu voudras me donner, si je pouvais une seule fois encore sentir ton cœur battre contre le mien, et ta voix me dire qu'Anche t'est chère, je ne me plaindrais point de mon sort, et je mourrais en paix.

Dans peu de jours je serai chez madame de Summeren : c'est là sans doute que m'attend cette vérité terrible que je brule et que je tremble de découvrir.

*Continuation.*

17 août.

Je n'ai pas eu le courage de descendre chez madame de Summeren : au moment de connaître mon sort, j'ai freiné de ce qu'il allait être, et j'ai retardé une nuit encore ce redoutable éclaircissement. Je suis dans une misérable auberge ; la pluie bat par torrents contre mes fenêtres ; l'orage ébranle la maison, une triste lampe

délire à peine le papier sur lequel j'écris ; la tête appuyée contre la pierre de ma cheminée, je jette mes regards sur la journée de demain, et passant alternativement de l'effroi à l'espérance, je hâte et je retarde par mes vœux ce jour qui va paraître.... Que m'apprendra-t-il ? je vais voir la mère d'Adolphe, elle me parlera de lui ; mais Adolphe est-il celui que j'aime ? Que va penser madame de Simmeren en me voyant arriver chez elle ? Si en effet tu lui dois le jour, tu l'auras instruite : me recevra-t-elle comme sa fille ; ou me repoussera-t-elle comme une femme coupable que tu te seras fait un jeu cruel de séduire ? Toi-même, ou es-tu ? Tu m'as écrit de Dresde, ou tu n'étais pas : maintenant que tu dis y être, peut-être te trouverai-je ici ; peut-être dans ce moment même dors-tu paisiblement au château de Simmeren, tandis qu'à quelques pas de toi je veille dans les larmes, et que ma pensée erre dans le vague de l'univers pour t'y chercher.... Oh ! s'il était vrai, s'il était possible que demain !... Avec quelle lenteur les heures se traînent ; la nuit ne finit point ; le jour ne paraîtra jamais : le temps s'est-il arrêté pour moi seule, pour prolonger la mortelle incertitude qui pèse sur mon cœur ?

*Continuation.*

19 août.

Il était près de midi quand je suis arrivée au château. J'ai demandé madame de Simmeren ; on m'a dit qu'elle était malade, et qu'avant de m'introduire dans sa chambre, on allait s'informer si elle était en état de me recevoir. Je n'ai pas osé proposer le nom d'Adolphe ; ce nom qui occupait seul ma pensée, que je croyais voir écrit sur tous les murs, a expiré sur mes lèvres, quand j'ai essayé de le prononcer : ma force n'a pas pu aller jusque-là. Je suis restée seule dans le salon, tandis qu'on a été avertir madame de Simmeren. « S'il est auprès de sa mère quand on annoncera que madame Mansfield est là, me disais-je, il va accourir. » Et au moins quelque mouvement qui se faisait dans la

maison, tout mon corps tremblait avec tant de violence, que je craignais de perdre connaissance ; oui, je le craignais, car je ne voulais pas mourir sans l'avoir vu. J'ai entendu revenir quelqu'un : au moment où on ouvrait la porte, j'ai porté main sur mes yeux pour ne pas voir qu'entrât, et j'ai attendu avec une insupportable anxiété la voix qui allait parler : c'était celle du même domestique qui venait de me quitter ; il m'apprenait que madame de Simmeren avait appris mon arrivée avec beaucoup de joie, et me tendait impatientement. Je me suis levée pour le suivre ; mais, à l'entrée de l'appartement, je me suis arrêtée ; je ne pouvais plus respirer. « Pourquoi trembler ainsi, me suis-je dit ? Il n'est pas chez sa mère, assurément il n'y est pas. » Cependant, avant d'entrer, j'ai demandé au domestique : « Madame de Simmeren est-elle seule ? » Mais ma voix était si faible, si altérée, qu'il ne m'a pas entendue ; et, n'osant me faire répéter, il m'a annoncée. A ce nom, j'ai entendu un cri ; tout mon cœur a frémi ; je me suis précipitée.... Madame de Simmeren était seule. « Est-ce vous, ma chère Amélie, m'a-t-elle dit en se soulevant de dessus le canapé où elle était couchée, et étendant ses deux bras vers moi, est-ce bien vous que je revois ? Hélas ! j'aurai donc encore un plaisir dans ce monde. » Je l'ai embrassée en silence ; et, la considérant ensuite, je l'ai trouvée pâle, maigre, abattue ; cette physionomie si tranquille, si gaie, qui l'embellissait il y a quinze mois, avait fait place à la tristesse la plus profonde. « Sont-ce les combats que son fils lui a livrés, qui l'ont mise en cet état ? me demandais-je. Mais, s'il était vrai, me recevrait-elle avec tant de bonté ? » Elle a vu ma surprise : « Vous me trouvez bien changée, m'a-t-elle dit ; mais, Amélie, ma figure l'est moins que mon cœur : il a reçu de terribles coups, bien terribles en effet, quand c'est la main d'un fils qui les porte. » A ces mots, j'ai pensé qu'Adolphe lui avait tout dit, à l'exception du nom de celle dont il était aimé. Je lui ai demandé où il était actuellement, elle m'a répondu :



gout de la vertu pour ne pas rendre justice à la vôtre. — C'est assez.... assez, ai-je interrompu, ne pouvant plus endurer des éloges qui redoublaient ma honte.

— Bonne Amélie, mon repentir vous touche; vous m'avez vue plus tranquille jadis. Hélas! je touchais à la fin de ma vie sans avoir senti mes torts; mais le premier regard de mon fils me les a fait connaître; et la punition, pour avoir tardé long-temps, n'est arrivée que plus terrible..... Malheureuse mère, d'avoir à me reprocher l'infortune de mon unique enfant! malheureuse mère, d'avoir donné le jour à une créature qui maudit ce présent, et ne voit dans sa naissance qu'un opprobre! plus malheureuse mère encore, d'être regardée comme criminellement par mon propre fils! O Amélie! soyez toujours sage; si une passion vous poussait jamais hors des bornes du devoir, pensez à moi: que mon exemple vous effraie, et souvenez-vous bien que de tous les malheurs, le plus affreux sans doute est de donner la vie à une créature qui a le droit de vous mépriser. » Pendant qu'elle parlait, je sentais palpiter dans mon sein.... j'écoutais l'horrible prophétie, et je ne mourais point.... Tout-à-coup un désespoir violent m'a saisie; je me suis levée brusquement pour sortir. — Ou aïlez-vous donc? m'a-t-elle demandé en faisant un mouvement pour me retenir. — Je vais faire préparer une chaise et demander des chevaux. — Mais votre projet, Amélie, ne peut être de me quitter si tôt? — Dans une heure. — Ah! mon Dieu! ma chère, qu'ânnoncez-vous? venez, je vous en conjure, venez vous asseoir un moment près de moi. — Je suis retournée à ma place. — Je vous assure, Amélie, que vous n'êtes pas bien, et que je ne vous laisserai pas partir; vous êtes extraordinairement pâle, et vous paraissez souffrante. — Oui, je le suis; oui, je souffre beaucoup; mais mon mal a besoin de mouvement, et je ne puis m'arrêter plus long-temps. — Ma chère enfant, en vous voyant, mon premier sentiment a été de vous confier mes peines; mais je me trompe fort, ou vous ne me dites pas toutes les vôtres. »

Je n'ai pas répondu. « Vous ne me direz donc rien ? » J'ai secoué la tête. « Et vous allez donc me quitter, ma fille ? » A ce nom, j'ai retrouvé des larmes, et je me suis précipitée à ses genoux en m'écriant : « Ah ! Madame, quel nom ! moi, votre fille ! et vous l'auriez voulu ! — Hélas ! mon Amélie ! si le ciel m'en eût donné une pareille, j'eusse été trop heureuse ; mais je ne la méritais pas. » Après cette réponse, il n'aurait plus dû me rester aucun doute sur la perfidie de celui qui avait pris le nom du fils de madame de Simmeren. Cependant, il m'est venu une idée que j'ai voulu éclaircir ; et levant une main vers le ciel, j'ai dit à l'intéressante amie qui fixait sur moi ses yeux baignés de larmes : « Jurez-moi, au nom de ce Dieu qui punit les parjures, de ne jamais révéler à personne les demandes que je vais vous faire, et le secret que vous allez deviner peut-être. — Je m'y engage, n-t-elle repris en me regardant avec surprise. — Eh bien, dites-moi : si votre fils m'eût aimée, et qu'il eût désiré s'unir à moi, lui auriez-vous refusé votre aveu ? — Moi ! s'est-elle écriée, frapper d'un profond étonnement, je me serais refusée à un nœud qui eût assuré le bonheur du reste de ma vie ! — Mais croyez-vous que le consentement de madame de Woldemar lui eût semblé aussi nécessaire que le vôtre ? — Infinitement davantage. Amélie ; car il estime bien plus sa bienfaitrice que sa mère, il lui doit tout ce qu'il est. — Dieu soit beni ! me suis-je écriée, il me reste encore un espoir : la peur de m'effrayer l'aura empêché de me faire connaître tout l'enjûre que la reconnaissance exerce sur son âme : peut-être est-ce encore Adolphe. — Expliquez-vous mieux, a interrompu madame de Simmeren avec beaucoup d'agitation. Vous connaissez mon fils ? il vous aimerait ? — Nem'interrogez pas davantage ; souvenez-vous du secret que vous m'avez promis, et laissez-moi partir. — Au nom du ciel ! parlez-moi. — Je ne le puis à présent : quand je saurai quel est mon sort, je vous l'apprendrai, je reviendrai toi. — Hélas ! ma fille, si vous tardez long-temps, peut-être

ne me retrouverez-vous plus. — Ah ! m'ai-je dit, que savons-nous si le tombeau ne me recevra pas avant vous ? — Amélie vous avez une consolation que je n'ai pas : vous êtes sans remords ; votre dévouement n'est pas comme la mienne. — Comme votre ! me suis-je écriée hors de moi, mille fois plus affreuse ! — Mais en pressant ces mots, qui devoient presser ma honte, je me suis élancée hors de la chambre. Madame de Simmeren, quoique faible, a voulu courir après moi. « Amélie, me disait-elle, écoutez ! j'ai soupçonné, un mot l'expliquerait... » Ce mot, j'ai tremblé de l'entendre ; j'ai couru avec plus de rapidité, et me suis jetée dans ma voiture, qui m'a emportée.

Adolphe est un homme dur, sévère, qui juge impitoyablement les erreurs qu'entraîne une irresistible passion ! Adolphe n'a point dit à sa mère qu'il aimait, il ne lui a pas prononcé le nom d'Amélie. Non, tu n'es pas Adolphe..... Qui devras-tu, être terrible ! qui ne l'es approché de moi que pour consumer ma ruine, et m'abandonner ensuite à une insupportable douleur.... ? Oh ! ce mot de madame de Simmeren, ce soupçon qui erre autour de moi comme une ombre menaçante.... ! s'il était des destins écrits dans le ciel ! si, du fond de sa tombe, mon inflexible aïeul avait su m'attendre, et puiser ma desolée par cette main même.... si cet homme était.... ! Non, non, je ne le tracerai point ce nom fatal... Lui ! il serait le père.... ! O mon Dieu ! si c'est là mon sort, permets-moi d'aller à toi avant d'avoir connu toute l'étendue de mon malheur.

## LETTRE XCII.

ERNEST A ADOLPHE.

Vienne, 4 septembre.

Comment ne vous ai-je pas vu avant mon départ, Adolphe ? comment ne m'avez-vous pas écrit un seul mot depuis ? Je m'en suis plaint à ma mère ; elle prétend que vous avez bien fait ; sait-elle donc vos raisons ? se passe-t-il entre vous deux quelque chose que j'ignore ? et mon ami

me trahirait-il ? Ah ! pardonnez, Adolphe, à un homme dont la tête est encore malade, d'avoir pu former un pareil soupçon : je vous rends justice ; je sais que vous êtes le plus fidèle ami et le plus vertueux des hommes ; mais il y a un mystère qui m'inquiète et qu'il faut éclaircir. Je ne suis pas content de ma mère : à mesure que ma santé se rétablit, elle reprend un regard sévère, et paraît prête à m'imposer silence chaque fois que je prononce le nom d'Amélie : ah ! qu'elle l'osât faire une seule fois, et mon parti serait bientôt pris : elle verrait alors quel fruit elle recueillerait d'avoir violé sa promesse.

Allez tous les jours chez Albert pour veiller à ce qu'il m'envoie sans retard la réponse qu'Amélie doit lui adresser : je l'ai vivement conjuré de ne pas perdre un moment ; mais que votre amitié ne prête aussi son secours. Jusqu'à ce que cette lettre soit entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vu par mes yeux qu'Amélie me pardonne, m'aime encore et se croit heureuse, je n'aurai pas un instant de repos ; mes jours sont agités, mes nuits sont sans sommeil ; mille pensées, mille craintes se présentent tour-à-tour : mon Amélie a dû tant souffrir avec un caractère si doux, elle a un cœur si susceptible, si prompt à s'effrayer, si capable de résolutions extrêmes ! Dans sa dernière lettre, elle parlait de projets, de désespoir : depuis elle n'a plus écrit.... d'où vient ce silence.... ? O Adolphe ! prenez pitié de moi ; pas une minute, une seconde de retard dans la lettre que j'attends : peut-être Albert me l'apportera-t-il lui-même ; car M. de Geysa, qui est arrivé hier avec sa famille, m'a assuré qu'il ne tarderait pas à le suivre : sa présence est nécessaire ici pour la cassation du testament ; mais quoique son mariage avec Blanche doive se conclure immédiatement après, j'espère qu'il ne partira pas avant d'avoir reçu la lettre de sa sœur. Adolphe, veillez sur lui, veillez pour moi, pour la vie de votre ami.

## LÉTTRE XCH.

M. GRANISON A ALBERT.

Du château de Grandion, 3 septembre.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui dévoile. Mon cher monsieur le comte, Amélie m'a quitté ; je ne sais ce qu'elle est devenue : depuis ce jour, je ne puis ni manger ni dormir, je pleure du matin au soir : vous savez comme je l'aimais ; elle était ma fille, je voulais lui donner toute ma fortune : eh bien ! elle s'en est allée sans me dire en quel endroit. Malgré son ingratitude, je ne puis lui en vouloir : sa lettre, à laquelle je ne comprends rien, me montre son pauvre cœur si plein de tristesse ! la malheureuse enfant ! que va-t-elle devenir toute seule, sans domestique, sans argent peut-être.... ? En vérité, monsieur le comte, la tête m'en tourne, et si elle ne m'avait conjuré de ne pas quitter son petit Eugène, j'aurais été courir le monde pour la retrouver. Elle m'avait recommandé aussi de ne vous apprendre sa fuite qu'au bout d'un mois, que d'ici-là elle me donnerait de ses nouvelles ; malgré ce qu'elle me fait souffrir, je voulais lui obéir ; mais comme voilà plus de quinze jours qu'elle est partie, et que je n'ai pas reçu un mot d'elle, j'en y puis plus tenir ; il faut bien que je vous dise la vérité pour que vous me la ramenez. Damnation sur cet Henry Semler ! je parie qu'elle en était toujours occupée, quoiqu'elle n'en parlât plus, et qu'il est pour beaucoup dans tout ceci. Cependant, ce qui me déroute, c'est que la veille de son départ, elle donna une lettre à un de mes gens pour qu'il la mit à la poste le jour même : il l'oublia, et n'a eu rien de plus pressé que de me la donner quand Amélie ne s'est plus trouvée le lendemain dans la maison. Cette lettre est adressée à Adolphe de Reinsberg : mon domestique assure qu'elle en a écrit beaucoup à cette même adresse. Qu'est-ce donc que cet Adolphe ? et où l'a-t-elle connu ? Au reste je vous envoie cette lettre, peut-être vous donnera-t-elle quelques lumières sur la route qu'il vous

faut tenir pour retrouver votre sœur. Eugene est au desesper ; il appelle à chaque instant sa mere, et quand il vient me la demander à moi, je ne sais faire autre chose que de me desoler avec lui : en verité, dans toute ma vie je n'ai pas versé autant de larmes que depuis cette cruelle aventure. Malediction sur le coupable ! mais que le ciel protege la pauvre innocente, car, je le jure, elle est innocente. C'est la nuit du 12 août qu'elle est partie : j'ai pris des informations à tous les loueurs de voitures de Bellinzonna, et j'ai appris de l'un d'eux qu'il en avait vendu une, huit jours avant la funeste époque, à une jeune dame qu'il ne connaissait pas : je sais bien qu'Amélie, vers ce temps-là, fut passer une journée à Bellinzonna, et je ne doute point que ce ne soit elle qui en ait fait l'emplette ; mais comment s'est-elle procuré des chevaux, et quel chemin a-t-elle pris ? c'est ce que je ne puis deviner. Si vous voulez m'en croire, vous tournerez vers la Bavière ; c'est là qu'est cet Henry Semler : je me donne un diable qu'Amélie n'est pas loin ; peut-être se sera-t-elle jetée dans quelque couvent. Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre bécchia égarée au cercle paternel de son vieux oncle ; elle sera reçue, comme l'enfant prodigue, à bras ouverts : dites-lui bien que je ne suis pas fâché, et que son fils se porte bien, cela lui fera plaisir ; dites-lui que le jour où nous la reverrons sera le plus beau de ma vie... 'oui, le plus beau... ! un véritable ange... ! Mais si elle ne repartirait pas, monsieur le comte, je n'ai plus qu'à mourir.

#### LETTRE XCIV.

ALBERT & BLANCHE.

Dezle, 13 septembre.

Je viens de recevoir une lettre de M. Grandson, qui m'apprend qu'Amélie a quitté sa maison, son fils, et qu'on ne sait où elle est allée : je ne m'attendrai pas en plaintes sur cet événement : il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver. Je pars dans l'instant, et je jure de ne

m'arrêter, de ne prendre un moment de repos, et de ne vous revoir, que quand j'aurai retrouvé ma sœur. L'infortunée elle a pu quitter son enfant ! Quelle est affreuse la puissance qui a pu l'entraîner ! et dans quel état elle doit être ! Malgré moi, mes larmes inondent ma papier : ah ! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me faudra verser sur son sort ! Blanche, gardez un profond silence sur ce funeste événement ; tenez-en tout à Ernest : il ne pourrait contraindre sa douleur, il voudrait voler après Amélie, son départ donnerait de la publicité à l'imprudencence de ma sœur ; sa mère irritée y pourrait trouver un prétexte pour révoquer sa promesse, et le saisirait au jeu : il faut éviter ce malheur. Quand vous reverrai, vous saurez ce qui a déterminé celui de ma sœur ; vous sèmeriez en voyant les suites terribles qu'entraîne ce désir immodéré de plaire qu'on vous domine toujours. Vous avez vu paraître aimable à Adolphe et même à Ernest ; vous vous êtes vantée d'avoir réussi ; vous avez cru n'être que lectrice. Blanche, je n'accuse point votre cœur ; mais, par le mal que vous avez fait, vous apprendrez trop tard qu'une femme coquette peut bien être toujours vertueuse, mais qu'elle n'est jamais innocente.

Mon absence offensera peut-être vos parents : vous pourrez les apaiser en leur disant que j'ai été appelée à Lunebourg, pour une affaire importante : si cette excuse ne leur suffit pas, et qu'ils me jugent coupable, je vous recommande Blanche, au nom du repos de ma vie entière, de ne pas me justifier en accusant ma sœur ; ne prononcez pas le nom d'Amélie : que je la salue et que vous me conserviez votre amour, c'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

#### LETTRE XCV.

ALBERT & ERNEST.

Dezle, 13 septembre.

Hier, sur votre recommandation, j'ai été chez le comte de Lunebourg : il venait de partir en chaise de poste ; j'ima-

gine qu'il a été vous joindre à Vienne : je devrais peut-être m'étonner qu'il n'ait pas daigné me dire un mot de son départ ; mais j'apprends chaque jour que dans ce monde, où le rang et la richesse sont comptés pour tout, celui qui est pauvre et obscur doit s'attendre à être compté pour rien.

Enfin, il est vrai qu'il y a eu entre votre mère et moi une explication qui nous a séparés pour jamais : je n'ai pu supporter d'être insulté ; je ne le supporterais pas même de vous, qui m'êtes plus cher que la vie. Si je croyais que le récit de cette scène pût être utile à votre bonheur, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour à vous en adresser les détails, mais cette connaissance ne pourrait que vous nuire, fiez-vous à moi, mon ami, et pour quelque temps encore laissez-moi garder le silence.

Vous me connaissez assez pour être sûr que ce n'est ni la crainte, ni des menaces que je me prise, qui m'éloignent de vous ; et moi je vous estime assez pour être sûr que, malgré les calculs de la méchanceté, et les prétentions de l'orgueil, vous verrez toujours dans votre ami un honnête homme et votre égal.

## LETTRE XCVI.

ADOLPHE A ALBERT.

Orsède, 30 septembre.

Monsieur le comte, elle ne m'a pas fait jurer de me taire avec vous, ainsi je puis, sans manquer à la probité, vous apprendre que votre infortunée sœur est ici.

Hier, sur les cinq heures du soir, on m'apporta un billet d'une écriture tremblante et déguisée, par lequel on me pria de me rendre sur-le-champ à l'hôtel du Cygne, pour une affaire importante : j'hésitais, parce que je trouvais dans cette invitation une sorte de mystère qui me réjouissait ; mais le domestique de l'hôtel m'ayant dit que la jeune dame était très-faible, très-malade, et insistant absolument pour me parler le soir même, je me suis décidé à le suivre.

On m'a introduit dans une chambre haute assez mal éclairée ; une femme, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine et dans l'attitude d'une profonde méditation, était à genoux sur une chaise basse près de la fenêtre, le dos tourné vers la porte. — Madame, lui dit le domestique en entrant, voilà la personne que vous avez demandée. — C'est bon, répondit-elle sans changer de position ; retirez-vous. — Le domestique sortit : à peine l'eut-elle entendu fermer la porte qu'elle se leva brusquement, vint à moi, me regarda, jeta un grand cri, et frappant ses mains l'une contre l'autre, tomba sur le parquet, en répétant à plusieurs reprises : — Ce n'est pas lui ; ô mon dieu ! ce n'est pas lui !

Ma surprise égalait à peine mon embarras : l'extérieur noble et digne de cette femme ne permettait aucune idée défavorable, et ses traits si beaux, sa douleur si touchante, commandaient impérieusement le respect et la pitié. J'hésitais à lui parler, je craignais de préférer des mots qui la blessassent ; à la fin j'ai dit : — Si c'est Adolphe de Reinsberg que vous demandez, Madame .... — Eh bien, Monsieur, a-t-elle interrompu en soulevant sa tête et me regardant d'un air égaré, si c'est Adolphe de Reinsberg ? — Vous le voyez devant vous, Madame ; c'est moi qui me nomme ainsi. — Vous êtes Adolphe, a-t-elle repris en me fixant encore, vous êtes Adolphe, et lui, qui est-il donc ? — Qui, Madame ? de qui me parlez-vous ? — De qui je parle ?.... Ah ! Monsieur, a-t-elle ajouté avec véhémence, au nom du ciel, que ce ne soit pas votre ami ; nommez un autre que votre ami ; je puis tout supporter excepté ce nom-là.... — Ces phrases extraordinaires, prononcées avec un accent qui l'était encore plus, ont fait naître mes soupçons : j'ai regardé plus attentivement cette jeune personne : sa coiffure était en désordre, ses cheveux couvraient son cou et une partie de sa taille, sa figure peignait le trouble, la crainte, la douleur ; la sensibilité de son regard, et sa angélique beauté, m'ont fait penser



qu'il n'y avait qu'elle au monde qui eût pu allumer la terrible passion d'Ernest : reculant de quelques pas, j'ai dit à mon tour : « C'est elle, non, ce ne peut être une autre qu'Amélie ! » A ce nom, elle s'est écriée, avec l'accent de la terreur : « Il m'a nommée, il me connaît, il n'y a plus de doute, mon sort est accompli, je meurs de la main d'Ernest ! — Non, Madame, vous outragez mon ami ; votre vie lui est plus précieuse que la sienne même, il est rempli de respect, d'amour.... — N'achevez pas, a-t-elle interrompu dans un inexprimable désordre, ne profanez pas ainsi le respect, l'amour, en les plaçant dans l'âme de ce perfide. Il me respecte, lui qui a pu tromper avec tant de bassesse et d'artifice un cœur innocent qui se livrait à lui tout entier ! Dira-t-il qu'il fut entraîné malgré ses combats ? qu'un irrésistible amour triompha de ses efforts ? Non, il ne lui restera pas même cette excuse. Au moment où il me vit, il savait qui j'étais et quel invincible obstacle s'élevait entre nous : il le savait si bien, que, pour pouvoir m'enlacer dans ses pièges, il me cacha son nom qui m'aurait si bien défendue contre lui. Qu'il m'ait aimée après, cela est possible ; je veux bien croire encore qu'on ne parvient pas à feindre la passion qu'il a montrée ; mais qu'il ait voulu me tromper quand rien ne l'y excitait, qu'il ait voulu me tromper de sang froid, quand il voyait clairement que ma ruine serait la suite inévitable de ses artifices, c'est ce que le malheureux ne peut se nier à lui-même, c'est ce que sa conscience lui répètera à toutes les heures de sa vie jusqu'à la dernière.... Monsieur, a-t-elle continué en me saisissant le bras, ne me parlez jamais de l'amour de votre ami : la haine de sa mère m'a fait moins de mal. — Je conviens, lui ai-je dit, qu'Ernest a été bien faible, bien coupable ; mais par quels tourments n'a-t-il pas expié ses torts ! vos maux mêmes n'ont pas égale les siens. Je l'ai vu prêt à perdre la raison, la vie ; et si sa mère n'avait eu pitié de lui, si elle n'avait cédé..... — Sa mère a cédé ! a-t-elle inter-

rompu avec un cri de surprise, comme si le ciel s'était ouvert tout-à-coup devant elle. — Oui, Madame, elle s'est enracée à vous nommer sa fille. — A me nommer sa fille ! » Et elle est demeurée immobile et comme en extase. — Vous êtes certain, vous me jurez que la mère d'Ernest consent à me nommer sa fille ? — A cette question si positive, j'ai pensé à la dernière lettre que j'ai reçue de madame de Woldemar, où elle persiste dans son refus ; et, trop sûr que rien ne pourra l'ébranler à cet égard, je n'aurais pu promettre son consentement irrévoable à Amélie, sans me rendre coupable du plus vil mensonge. J'ai levé les yeux au ciel sans répondre ; elle a freiné de mon silence ; toutes ses espérances l'ont abandonnée. Après m'avoir fixé quelques moments, elle m'a dit, avec le sourire amer de l'indignation : « Vous n'avez pas appris encore à tromper comme lui. — Ah ! n'accusez pas Ernest des torts de sa mère ; je vous jure.... — Ne jurez point, a-t-elle interrompu, je ne crois plus aux serments, je ne crois plus à la parole d'aucun homme ; il n'y a dans leur cœur que trahison, duplicité, mensonge. Retirez-vous, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous pour connaître mon sort. — Non, Madame, je ne vous quitterai point sans avoir justifié Ernest.... — Et croyez-vous que cela soit possible ? a-t-elle repris avec un profond mépris ; et quand cela serait, pensez-vous que je puisse ajouter foi aux assurances que vous me donneriez, vous, le complice de sa perfidie ?.... Ah ! il m'a guérie, guérie pour toujours de la confiance, a-t-elle ajouté en appuyant ses deux mains sur son cœur. — Son reproche m'avait pénétré, car il était juste : j'ai voulu répondre, elle ne m'en a pas donné le temps. — Quittez-moi, Monsieur, je ne puis plus supporter la présence d'aucun homme ; s'il est vrai qu'Ernest puisse avoir quelques excuses, ce n'est pas vous qui me le persuaderez ; je n'en croirai que moi, et je sais quels moyens m'en instruiront. Allez, a-t-elle continué, en me faisant un signe de la main, votre vue ajoute à mon

suppliee; retirez-vous. » Elle était à genoux sur le parquet, le bras appuyé sur un fauteuil, où elle a caché sa tête en poussant des cris si plaintifs et si déchirants, que j'ai cru que son cœur allait se briser. J'ai voulu m'approcher d'elle pour lui donner du secours; mais elle m'a repoussé en s'écriant avec une sorte de terreur qui m'a glacé : « Ne me touchez pas, homme! ne me touchez pas! » Je me suis retiré vers la porte, et là, m'arrêtant un instant, je lui ai dit : « Ne puis-je donc rien faire pour vous? » A ces mots, elle a tourné vers moi son visage inondé de larmes. « Vous pouvez me promettre, a-t-elle répondu, de faire à Ernest, à sa mère, que vous m'avez vue et que je suis ici, c'est le seul bien que je veuille et que je puisse recevoir de vous; je vous le demande de toutes les puissances de mon âme, et avec cette ardeur de prières qu'on adresse à Dieu; mais vous ne m'y accorderez pas; un cœur d'homme ne peut vouloir, ne peut faire autre chose que le mal. — Je vous jure de garder le silence avec Ernest et sa mère : vous ne désignez pas d'autre personne? » elle n'a rien répondu. « Me permettez-vous de vous voir un moment demain? une explication serait nécessaire. » Elle a fait signe que non. « Un seul moment : vous n'êtes pas en état de m'entendre aujourd'hui; mais demain, peut-être que plus tranquille.... — Non, ce n'est pas encore demain que je serai tranquille. » a-t-elle interrompu avec un si profond soupir, qu'il semblait sortir du fond de ses entrailles. Après une courte pause, elle a ajouté : « Souvenez-vous de votre promesse; s'il vous est possible d'y être fidèle, soyez-le : vous aurez de mes nouvelles demain : maintenant, je vous le répète, laissez-moi, j'ai besoin de repos, je me sens fort mal. » Ses voix s'affaiblissait, j'ai craint qu'elle ne perdît connaissance, je me suis hâté de descendre pour envoyer une femme auprès d'elle; j'ai attendu une heure dans la salle basse de l'hôtel pour savoir de ses nouvelles; et quand j'ai été assuré qu'elle était mieux, et qu'on venait de l'y recon-

dans son lit, je suis rentré chez moi, l'esprit troublé et le cœur malade de ce que je venais de voir.

Je pense que vous ne sauriez trop vous hâter de venir joindre votre sœur, peut-être obtiendrez-vous d'elle plus de calme, de raison et de confiance; en attendant, je viens de lui écrire une lettre assez détaillée qui lui explique tout ce qu'Ernest a souffert pour l'amour d'elle depuis son retour; j'espère qu'elle me lira avec plus de sang-froid qu'elle ne m'écoutait, et que ce récit sincère verra quelques consolations dans cette âme désolée.

Je vous adresse ma lettre à Vienne, où vous êtes sans doute arrivé.

## LETTRE XXVII.

ADOLPHE A ALBERT.

Dresde, 21 septembre

Il n'est plus temps que vous veniez ici, Monsieur; votre sœur a quitté Dresde aujourd'hui même à la pointe du jour, et tous les gens de l'hôtel ignorent quel chemin elle a pris.

Le domestique que j'avais envoyé lui porter ma lettre ce matin, est revenu me donner cette nouvelle; je ne pouvais la croire; j'avais laissé votre sœur dans un tel état de faiblesse, qu'il me semblait impossible qu'elle eût la force de se mettre en route. Je me suis transporté sur-le-champ à son hôtel pour prendre des informations; toutes celles qu'on a pu me donner se réduisent à ceci : Une femme a veillé toute la nuit auprès d'elle; à quatre heures elle a ouvert ses rideaux, et a ordonné qu'on allât lui chercher des chevaux tandis qu'elle passerait sa robe et se préparerait à partir; on a voulu lui représenter qu'elle était malade et hors d'état de soutenir le mouvement de la voiture, mais elle n'a rien voulu entendre, il a fallu obéir avant de monter dans sa chaise, elle a pris une tasse de thé avec un peu de lait et une rôtie dont elle a laissé la moitié; tous les gens de l'hôtel ont été généreusement payés, et à six heures elle était hors de Dresde. Je ne vous

cache point que je suis extrêmement inquiet de l'état de cette malheureuse et intéressante femme : son corps est abattu sans doute, mais son âme est dans un tel désordre, que je n'envisage point sans effroi les résolutions désespérées qu'elle pourra prendre. Je n'écris point à Ernest, ma parole m'y condamne : il m'en fera un crime un jour. J'en suis sûr, mais je crois que c'en serait un plus réel de trahir la volonté d'Amélie et ma promesse. D'ailleurs, que ferait-il de plus que vous, et que je ne sois prêt à entreprendre pour retrouver et sauver cette infortunée ? Je vais passer tout le jour à parcourir les environs de Dresde pour savoir de quel côté elle est allée, et demain je vous ferai part de ce que j'aurai appris.

## CONTINUATION

## DU JOURNAL D'AMÉLIE.

13 septembre.

Maintenant, je n'ai plus rien à apprendre ; tout est éclairci, et ma misère va finir.

Adolphe a voulu me tromper aussi ; madame de Woldemar avait cédé, disant il : elle, céder ! et l'univers n'était pas changé ! Mais que pouvais-je attendre de l'ami d'Ernest, si ce n'est le mensonge ? J'ai été à Woldemar ; je voulais me cacher chez Guillaume, voir Ernest, et expirer à ses yeux sur la tombe de mon père ; mais Ernest était absent, et Guillaume n'y était plus : ils l'ont chassé, ce bon, ce respectable Guillaume, dont les cheveux avaient blanchi à leur service, ils l'ont chassé parce qu'il m'aimait, et Ernest ne l'a pas défendu !

En voyant le château desert, cet homme inconnu qui venant m'ouvrir la porte extérieure, cette famille nouvelle qui habitait la demeure de Guillaume, et ma figure étrangère à tous ceux qui m'entouraient, j'ai cru sentir un commencement de mort, et en mettant le pied sur le seuil de la porte, j'ai été frappé de l'idée que je ne le repasserais que dans un cercueil.

Le nouveau régisseur s'est informé

avec politesse de ce que je désirais. Je voulais voir le comte Ernest. — Il est parti pour Vienne depuis quinze jours, avec sa mère. — A cette nouvelle, j'ai pu me serrer le cœur, mais je n'avais plus de force, je suis assise sur un banc de pierre ; et, se tenant les yeux autour de moi, je me suis vue entourée de tous les témoins muets des jeux de mon enfance : ce grand oiseau qui me couvrait de ses rametteux, cette volière où je nourrissais des colombes, tout me rappele un souvenir, et moi j'étais oubliée ! Ah ! qu'il est douloureux de revenir au lieu qui nous vit naître, sans y être accueillie d'un sourire et d'un regard d'affection !

Toute la famille du régisseur s'était réunie, et me regardait avec curiosité, en attendant que j'expliquasse ce que je voulais. A la fin la femme a rompu le silence : « Madame connaît-elle le comte Ernest ? m'a-t-elle demandé. — Oui, lui ai-je répondu en levant les yeux : on m'a assuré qu'il avait été malade. — Très-malade ; il a pensé mourir. — En vérité ? » je dit avec autant d'effroi que si j'avais eu quelque chose à craindre encore. Et quelle maladie avait-il ? Il était comme fou ; il ne connaissait personne : on disait que cela venait du chagrin d'être brouillé avec sa mère. — Et pourquoi l'était-il ? — Nous n'en savons rien. — J'ai interrompu le régisseur. — Oh ! je le sais bien, mon père, a repris une jeune fille en souriant. — Eh bien ! mon enfant, venez me le dire, ai-je ajouté en la prenant par la main. — Eh bien ! Madame, c'est que madame la baronne voulait avoir son fils à sa fantaisie, et que lui voulait se marier à la sienne. — Vous êtes une sotte, a reparti le père, car vous savez bien qu'ils sont partis de la meilleure intelligence du monde, et, qu'après son départ, madame la baronne nous a écrit que c'était pour conclure le mariage de son fils avec la princesse de B... »

A ces mots, j'ai regardé le ciel en silence, sans plandre ni larmes, et le déflant de pouvoir augmenter mon infortune, lorsque la jeune fille a ajouté : « Et

non ; sans que, depuis trois mois, tu aies songé à m'écrire une seule ligne : tu voyages avec ta mère, tu dors en paix, tu souris peut-être tandis que tu me saïs plongée dans des douleurs sans mesure et sans terme. Quoi ! pas un mot de pitié après tant d'amour ! Que ne me disais-tu seulement : *Je suis Ernest*. Ne savais-tu pas qu'il me suffisait de ce nom pour me faire renoncer à toi ? Pourquoi m'obliger à venir chercher moi-même mon arrêt ? pourquoi m'exposer à périr misérablement, loin de tous les miens ? pourquoi te rendre coupable d'un plus grand crime que celui dont Dieu me punit aujourd'hui ? Tu te rassures par l'idée que ma folle passion ne me quittant qu'avec la vie, je n'exhalerai point mon dernier soupir sans prononcer ton pardon ; mais penses-tu que l'innocent orphelin auquel tu m'as arrachée te pardonne aussi ? Que répondras-tu, quand il viendra te demander ce que tu as fait de sa mère ? Et cette autre créature que tu auras assassinée avec moi, tu n'en auras donc être le père que pour en être le bourreau ? Ah ! que je suis épouvantée de ton avenir ! C'est sur toi que je pleure ; car enfin, j'en suis sûre, tu as aimé Amélie, et tu ne verras pas d'un œil sec ses infortunes et son tombeau ; oui, quand la pierre sous laquelle je dormirai frappera tes regards, tu ne penseras point sans larmes que c'est là l'asile où tu as précipité avant le temps celle qui avait sauvé ta vie, et qui t'avait donné la sienne. Puisse alors, du moins, le souvenir de ce que j'ai souffert crier dans ton cœur un repentir si vif, si profond, qu'il expie ton parjure aux yeux du suprême Juge ! A ce moment songe qu'Amélie intercedera pour toi auprès de lui. Ernest ! celle qui t'a tant aimé ne voudra jamais ton éternel malheur.

Je n'ai point oublié que tu as voulu fuir avec moi, que tu m'as proposé de nous ensevelir ensemble dans un coin ignoré de l'univers ; je t'étais donc chère alors ? Ah ! comme ce souvenir me rattacherait à l'espérance, si je ne sentais pas qu'une créature deshonorée est indigne du bonheur

et de toi, et que tu n'aurais pu l'élever au rang de ton épouse sans rougir aux yeux du monde et aux tiens ! Hélas ! malgré les apparences qui l'accusent, et tous les faits réunis contre toi, il me semble que si j'étais innocente je ne te croirais pas infidèle ; mais j'ai mérité que tu le sois, et ma faute me répond de mon infortune..... N'importe, un doute s'est élevé dans mon cœur, et mon sort demeurera encore suspendu. Je veux aller à Vienne, je veux te voir, te parler, et recevoir mon arrêt de ta bouche. Ah ! fût-il celui de la mort, je ne m'en plaindrai point ! je serai près de toi, j'entendrai ta voix, mes mains toucheront les tiennes ; il ne sera pas amer alors de mourir.

*Continuation du journal.*

1<sup>er</sup> octobre, neuf heures du matin.

Arrivée à une chaumière près de la ville, je viens d'y descendre ; j'ai renvoyé mon postillon et mes chevaux ; j'y laisserai ma voiture et mes habits ; j'en emprunterai un, je me vêtirai des haillons de la misère ; il n'y a plus qu'eux qui doivent couvrir celle qui porte la honte dans son sein.

Vienne, le même jour, à minuit.

N'ayant plus que bien peu d'argent, je suis entrée dans une misérable auberge d'un faubourg de Vienne, adossée à une église tombée en ruine ; je suis épuisée de fatigue et ne puis trouver de sommeil. Hélas ! il n'y a de sommeil que pour l'innocence, les coupables ne dorment plus ; mon esprit trouble enfante mille projets, tous pour parvenir à le voir.... Oui, Ernest, je te verrai, j'irai jusqu'aux lieux que tu habites ; déguisée comme je le suis, tes yeux mêmes me reconnaîtront.

Le 3 octobre au matin.

Je suis sortie pour aller chez lui, mais ce grand jour m'a effrayée : il me semblait que toutes les personnes auxquelles je m'adressais, pour savoir mon chemin, allaient me reconnaître ; je craignais de

rencontrer Ernest lui-même au milieu de la rue ; sa mère aurait pu passer : mon frère aussi est à Vienne... Ah ! mon malheureux frère ! s'il avait reconnu sa sœur sous ce honteux déguisement, de quel coup mortel il eût été frappé ! Je suis revenue me cacher jusqu'à la nuit : les criminels doivent fuir la lumière, et ne marcher que dans les ténèbres.

Le 3 octobre au soir.

Je l'ai vu ; c'était bien lui : s'il eût été seul, je me serais jetée dans ses bras, mais il conduisait deux femmes, sa mère et une jeune personne... sans doute celle qu'il va épouser, du moins ce n'était pas Blanche ; et hors le malheur de la lui voir aimer, il me semble à présent que tous les autres ne me feront pas mourir de seipere. Assise sur une borne, à la porte de l'hôtel, la tête couverte d'un vieux capuchon de taffetas noir, je le regardais aider ces femmes à monter en voiture... Cependant il les a quittées pour s'approcher de moi, et, me prenant sans doute pour une mendicante, il m'a présentée quelque monnaie : tout mon corps tremblait si fort qu'il s'en est aperçu. — Ma bonne, a-t-il dit, avec cet accent de bonte que je connais si bien, vous paraissiez malade ; prenez ceci pour vous faire soigner. — Et au lieu de sa monnaie, il m'a offert quatre ducats. Un nuage était sur ma vue, une sueur froide coulait sur tous mes membres ; je ne pouvais ni penser ni remuer. — Ernest, s'est écriée la baronne, que faites-vous ? nous vous attendons. — Il a posé son argent sur mes genoux. J'ai senti... oui, j'ai senti la pression de sa main, j'ai fait un mouvement pour la saisir, j'ai ouvert les lèvres pour lui dire : — Me reconnais-tu ? — mais une immobile stupeur m'enchaînait. Il s'est éloigné de moi ; il s'est retourné pour me regarder encore : je ne distinguais pas ses traits, mais j'ai cru l'entendre soupire. La baronne l'a appelé une seconde fois avec impatience : alors il est monté dans la voiture, et les chevaux l'ont rapidement emporté.... J'ai suivi la voiture de l'œil aussi long-temps que je l'ai pu.... Quand



j'ai senti que le poids de ma vie m'étouffait ; je me suis levée : « Non, non, ai-je dit, c'en est trop ! je ne veux plus voir la terre des vivants, ni aucun homme ; je veux mourir.... Adieu, Ernest ! adieu ! je cours m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi ! » J'ai voulu sortir de l'église pour exécuter mon funeste dessein, les portes étaient fermées ; les cierges de la chapelle étaient éteints ; j'étais seule dans ce vaste édifice : il m'a semblé que la main de Dieu me retenait ; alors je suis revenue sur mes pas, mais avec un esprit plus tranquille. Tout, autour de moi, était silencieux et sombre comme dans la vallée de la mort. Je marchais lentement sans pouvoir former aucune idée distincte, lorsque tout-à-coup j'ai entendu un bruit de cloche. Un moment après, derrière la grille qui sépare l'église du chœur intérieur, des voix de femmes ont frappé mes oreilles ; cessant d'écouter, cette musique religieuse, m'ont jetée dans une espèce d'extase : je croyais avoir quitté la terre et être appelée au concert des anges. Il m'a semblé voir le ciel ouvert, et Ernest à mes côtés ; il me souriait avec amour : « Ma bien-aimée, me disait-il, notre hymen fut décidé sur la terre, mais elle n'était pas digne de voir notre fête, et c'est ici qu'elle doit s'accomplir. » Il m'a pressée sur son sein, nos âmes se sont confondues ; elles sont tombées ensemble dans des torrents de délices qui se succédaient sans fin, des voix divines ont répondu : *toujours ! toujours !* et les voûtes célestes, retentissant de tous côtés, ont répondu : *toujours ! toujours !*

La musique a cessé, et l'avis d'enterrement a disparu ; mais le bien qu'elle m'avait fait est resté après elle ; j'ai pu pleurer et prier ; j'ai remercié Dieu de m'avoir envoyée sur la terre le châtiment de ma faute ; heureux qui s'assez souffert dans ce monde pour être sûr, au moment de la mort, que son expiation est finie ; je l'ai imploré pour mon fils, innocente victime qui ne recevra plus les caresses d'une mère pour Albert, dont les vertus n'avaient pas mérité une seule

comme moi; pour toi, Ernest, l'auteur de tous mes maux, mais que j'aimerais jusqu'à ma dernière heure, comme à celle où je me donnai à toi. Ah! puisse ce Dieu de miséricorde, ton juge et le mien, le croire assez puni par les peines que j'ai endurées! puisse-t-il prolonger mes tourments, s'ils doivent servir à racheter les tiens! et puisse-t-il, ô toi qui fus l'idole de mon cœur! te pardonner comme je te pardonne!

*Continuation du journal.*

*Le même jour, à trois heures.*

Je suis bien sûre à présent que mon sort sera fixé sans retour avant que le jour reparaisse : toutes mes mesures sont prises; je parlerai ce soir à Ernest.

Ce matin, quand je suis rentrée, mouillée et en désordre, dans mon misérable réduit, j'ai vu que mon absence pendant la nuit, mon déguisement et ma jeunesse avaient excité d'indignes soupçons dans l'esprit de mon hôtesse. « Ma fille, m'a-t-elle dit, je ne sais d'où vous venez, mais je vous avertis que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens. » Hélas! ai-je pensé, je ne dois donc pas y rester. « Ainsi, a-t-elle continué, si vous ne menez pas une vie plus régulière, et que vous passiez encore une nuit dehors, vous voudrez bien chercher un autre appartement. » Je suis montée sans lui répondre dans ce qu'elle appelait un appartement, consistant en une seule chambre avec un lit sans rideaux, deux chaises de paille déchirées, et une petite table vermoulue, devant laquelle je me suis assise pour écrire ces mots :

« L'infortunée qui a reçu hier de vous l'annonce à la porte de votre maison, dans laquelle on ne l'aurait pas laissée entrer, est celle qui vous avait donné sa vie, et dont vous aviez juré d'être l'époux : si vous voulez la voir encore, suivez la femme qui vous remettra ce billet. »

J'y ai mis l'adresse, je l'ai cacheté, puis appelé mon hôtesse, je lui ai dit : « Peut-être quitterai-je votre maison de-

main; en attendant, si vous voulez gagner ce ducat, et j'ai jeté sur la table un de ceux que m'avait donnés Ernest, allez sur le Graben\*, demandez (baisez la baronne de Woldenau, priez un domestique de vous introduire chez le comte Ernest; dès que vous serez avec lui, donnez-lui cette lettre; mais je vous recommande expressément, et comme la condition formelle de votre salaire, de ne la confier à qui que ce soit : ne la donnez qu'à lui, et faites ce qu'il vous dira. »

Une somme si forte, et qui paraissait au-dessus de mes moyens pour une commission si facile, le nom et le titre de la personne chez qui je l'envoyais, ont excité sa surprise, et elle m'a protesté, avec un ton respectueux, que mes ordres allaient être exécutés... Elle est partie, tout mon sang rebouillit vers mon cœur : ô mon Dieu! encore une heure de vie pour que je le voie.

*À six heures.*

Elle me rapporte ma lettre : Ernest était sorti; les domestiques ne savent pas quand il rentrera; tous sont occupés, on prépare une fête que la baronne donne cette nuit à la famille du prince de L... il y aura concert, feu d'artifice, illumination et bal masque, tout le monde sera reçu... Eh bien! il m'y verra; je vais acheter ce qui m'est nécessaire pour un déguisement, que sans l'aumône d'Ernest je n'aurais pas pu payer.

**LETTRE XXVIII.**

ERNEST À ADOLPHINE.

*Vienne, 3 octobre 1820.*

Je suis poursuivi par les plus sombres pressentiments; un orage se prépare, tout est mystère autour de moi, tout est soupçon dans mon cœur. Je ne reçois aucune lettre d'Amélie; Albert, qui vous me dites être parti pour Vienne, ne paraît point. Blanche hésite quand je l'interroge, elle se coupe dans ses réponses, et, pour en-

\* La plus belle et la mieux habitée des rues de Vienne.

ter mes questions, elle se tient renfermée chez elle et refuse de me voir. Toute la famille est aussi surprise qu'effrayée de l'absence d'Albert; on n'en conçoit pas le motif dans un moment où sa présence est indispensable pour l'installation du testament, et quand on croit qu'il serait si empressé de terminer une affaire qui lui assure la possession de Blanche. Je tremblais qu'une crise au monde capable de le retener; sans doute il est arrivé quelque chose à Amélie: cette crise le terrifie, qu'il ferme dans mon cœur depuis quelques jours, ne me laisse pas un instant de repos. Cette nuit, j'ai été plusieurs fois parcourue d'effroyables songes; il me semblait voir Amélie, pâle, défigurée, et me jetant de sinistres regards. En m'éveillant, je voyais toujours ces mêmes images, et des cris inarticulés retentissaient autour de moi. Enfin, vous avouerez qu'il quel point mes esprits sont troublés! Hier au soir, une pauvre créature demandant la charité à la porte de l'hôtel, je me suis approchée pour lui donner quelque chose, elle n'a pas prononcé un mot. Ah! bien! le croiriez-vous? elle m'a fait penser à Amélie; j'ai cru entendre sa respiration, et cette nuit, l'image de cette femme s'est mêlée, dans mes rêves, à toutes les autres visions dont j'ai été tourmentée. Cet état, vous le sentez bien, à tel point, est intolérable.... Il est arrivé quelque chose à Amélie, et c'est à moi qu'en l'enchaîne, à moi mille fois plus intéressée à ce qui la touche que le reste du monde, qui n'ai d'existence que par elle, et qui meurs si je la perds.... Mais, qu'ils se taisent! j'ignorais la vérité malgré eux. Je voulais partir ce matin même pour Lunenburg, ou en dit qu'est Albert, et si je ne l'y trouve pas, voler sans délai chez Amélie: ma mère me représentant en vain l'état d'un pareil départ le jour même de la fête qu'elle donne au prince de W..., prétexte avec tout de sa splendeur, annoncé depuis si long-temps. Ces misérables motifs n'auraient pu me retenir; mais j'ai pensé que Blanche ne pouvant se dispenser d'y venir, je lui arracherais probablement le secret qu'il m'importe

tant de savoir, et qu'ainsi je ne perdrais pas deux jours à aller vainement à Lunenburg, car, j'en ai le pressentiment, ce n'est pas là que je dois trouver Albert.

Il n'aura ne sera pas inexorable, j'embrasserai ses genoux, elle aura pitié de mon désespoir, cette nuit même je serai instruit de tout; je sais que je ne puis pas porter plus loin cette horrible incertitude, pire mille fois que le malheur; mon sang court dans mes veines comme un feu ardent; ma poitrine est oppressée de violentes et subites palpitations, et des fantômes funèbres semblent marcher devant moi, comme les avant-coureurs du dernier malheur qui me reste à connaître.

Adieu, mon ami: cet adieu serait-il celui de la mort?

## LETTRE XCIX.

BLANCHE A ALBERT.

Vienne, 4 octobre, huit heures du matin.

J'envoie un courrier dans tous les lieux où vous m'avez dit que vous comptiez vous arrêter, pour vous apprendre que votre sœur est ici: elle vit; c'est tout ce que je puis vous dire de plus consolant; et c'est bien plus que je n'espérais il y a quelques heures.

Je suis hors d'état de vous en écrire davantage, les agitations de cette nuit m'ont brisée; d'ailleurs, mon courrier n'attend que ma lettre pour partir, et je ne veux pas le retarder plus long-temps.

Je vous enverrai demain à Vintz, par où vous devez passer pour vous rendre ici, les détails dont il faut que vous soyez instruit avant d'arriver.

## LETTRE C.

BLANCHE A ALBERT.

Vienne, 4 octobre, six heures du soir.

On me défend de rester auprès de votre sœur, du moins j'emploierai les heures qu'il ne m'est pas permis de lui donner, à vous parler d'elle, et à vous raconter tous les détails de ce terrible événement.

Pour pouvoir être fidèle à vos recommandations, j'évitais Ernest depuis quelques jours, parce que la vue de sa douleur et ses ardentes sollicitations avaient pensé plus d'une fois m'arracher votre secret. Hier, j'hésitais à aller à la fête que donnait ma tante; je savais qu'Ernest avait tenté toutes sortes de moyens pour pénétrer jusqu'à moi, il m'écrivait à toutes les heures; j'étais sûre qu'en me voyant il allait renouveler ses prières, et je ne l'étais pas d'y résister; j'aurais voulu trouver un prétexte pour ne pas paraître dans cette assemblée, mais mes parents et madame de Woldeimar ne me l'auraient pas permis: il a donc fallu y aller.

Pendant le concert et le souper, l'étiquette ne me permettant point de quitter ma mère, Ernest n'a pu me parler; mais à peine le bal a-t-il été ouvert, que, le masque autorisant plus de liberté, il est venu à moi, m'a supplié de lui donner le bras un instant, un seul instant, m'assurant que sa destinée en dépendait: je l'ai suivi en tremblant; il m'a fait traverser diverses salles remplies de monde, et s'est arrêté dans celle qui lui a paru la plus solitaire et la moins éclairée. Plusieurs masques alloient et venient; un seul s'est assis du côté de la porte à quelque distance de nous, et est demeuré tellement immobile, que j'ai cru qu'il dormait. Cependant Ernest, peu occupé de ce qui se passait autour de lui, a ôté son masque, s'est assis près de moi, et m'a dit très-bas: « Je suis décidé à partir dans quelques heures pour aller chercher Albert: en m'avouant la vérité, vous m'épargneriez une recherche qui me ferait perdre un temps précieux, et d'où dépend peut-être la vie des personnes que vous aimez: voyez ce que vous voulez faire. » Cette déclaration m'a étourdie, et j'étais prête à lui tout avouer; mais me rappelant et votre volonté et les maux qui pourraient suivre une indiscretion, j'ai retrouvé du courage, et, m'effaçant de ses mains: « Non, lui ai-je dit; c'est en vain que vous cherchez à m'attendrir: vous ne me ferez pas trahir Albert. —

Blanche, a-t-il repris avec un trouble qui l'empêchait de modérer sa voix, Blanche, vous ne savez pas tout le mal que vous pouvez me faire en résistant à mes prières.... vous ne savez pas ce qu'est mon amour: ce n'est pas un amour ordinaire. Ah! je vous en conjure, Blanche, soyez sensible à la pitié; je vous en vous l'arbitre de ma destinée: cedez, cedez, ou je meurs. » Il m'entourait de ses deux bras pour m'empêcher de le quitter, il était à mes pieds, versant un torrent de larmes: j'ai perdu la force de résister, ma main est restée dans la sienne. « Venez, lui ai-je dit en retournant à la place que nous venions de quitter, vous l'emportez. »

Alors, le masque que je croyais endormi s'est levé brusquement; il a tiré un crayon et un morceau de papier. Je l'ai vu écrire avec agitation quelques lignes. « Prenez garde, dis-je à Ernest, on nous écoute. » Ernest se retourne; le masque approche, lui remet son papier en lui serrant la main avec violence, et s'échappe.

Dieu! s'écrie-t-il, si c'était elle! En achevant ces mots, il me quitte, court de salle en salle, fend la presse, interroge tous ceux qu'il rencontre, depuis le masque qu'il poursuit, en saisit un, s'aperçoit qu'il s'est mépris, revient sur ses pas, l'avais tâche de le suivre; je l'attends au même lieu où nous étions d'abord ensemble: il était près d'une lumière, lisait le billet, et sans me voir, sans m'entendre, il fuit et s'éclaire hors de la maison.

Les détails qui suivent, il me les raconte; il y a une heure: comptez sur leur exactitude. Voici ce terrible billet.

« Oui, c'est moi; j'ai tout vu, tout entendu, et tout va finir. Quand tu me tués, au moins ne plonge pas le poignard dans le sein de mon frère, en consommant la seduction de celle qui doit être son épouse; et si tu veux me voir encore, accours sur les bords du Danube: c'est là mon dernier rendez-vous. »

Il parcourt d'abord les rues adjacentes; elles sont désertes; il écoute et

n'entend que le bruit confus des instrumens de joie; il vole, le malheureux; il arrive sur le bord du Danube, il appelle Amélie: nulle voix ne répond. C'est le silence de la mort. ... Il crie comme un insensé, sa tête est perdue, il implore du secours, plusieurs personnes l'entendent de loin, s'approchent et l'entourent. Il les conjure de se disperser sur les bords du fleuve pour découvrir une femme en domino noir. « J'en ai vu une qui courait, il n'y a qu'un moment sur la rive à droite, a dit un homme qui arrivait: elle ne doit pas être loin. » Ernest n'en entend pas davantage, il se précipite du côté qu'on lui indique; il regarde, il appelle encore Amélie, croit apercevoir un corps lutter contre l'onde, il se jette, plonge avec lui sous les eaux, ce n'était point elle: tout-à-coup il entend des cris retentir sur le rivage, il se hâte d'y revenir; on lui dit qu'une femme vient d'être trouvée sans vie sur le sable: il vole vers elle, arrache le domino noir qui couvrait sa tête, reconnaît Amélie, la croit morte, et tombe sans mouvement auprès d'elle.

Les gens qui les entourent les transportent dans la misérable cabane d'un pêcheur; l'habit magnifique qu'Ernest portait sous son domino leur apprend que c'est un homme d'un haut rang, et on s'empresse d'aller chercher du secours; un chirurgien arrive, il s'occupe principalement d'Ernest, dont l'extérieur marquait une opulence que n'annonçait pas le misérable vêtement d'Amélie. On a peu de peine à le ramener; il reprend ses sens, il ouvre les yeux, et voit Amélie étendue, pâle et glacée, auprès de lui. « Monsieur! Monsieur! dit-il au chirurgien d'un air furieux, pourquoi me rendre la vie avant de l'avoir rendue à cette femme? Amélie! s'écria-t-il (et on dit que ses cris fussent frémir tous les spectateurs: Amélie, parle-moi, parle-moi donc, un seul mot encore, un seul adieu. ... Mais non, non, point d'adieu; je ne te quitte plus: tu vivras, ou nous mourrons ensemble. Monsieur, a-t-il ajouté en regardant le chirurgien d'un air menaçant, répondez: cette femme est-

elle morte? — Monsieur, je ne puis le dire encore; vous voyez que je m'occupe de la secourir: je ne sais point la cause de l'état où elle est, on ne peut presumer qu'elle se soit noyée, car ses habits ne sont pas mouillés.

En effet, Albert, votre sœur n'avait point accompli son funeste dessein: arrivée sur le bord du fleuve, au moment de se précipiter, elle avait été arrêtée, non par la crainte de la mort, mais par celle de la colère divine; il semblait, nous a-t-elle dit, que Dieu m'attendît la pour me montrer toute l'étendue du crime que j'allais commettre; j'ai frémi, je n'ai point eu la force d'être si coupable; mais n'ayant point celle de vivre avec ma douleur, mes yeux se sont obscurcis, mon sang s'est glacé, et je ne sais plus ce que je suis devenue.

Quand Ernest et votre sœur ont été transportés dans la cabane du pêcheur, toutes les personnes que cet événement avait attirées se sont réunies autour d'eux: chacun formant des conjectures différentes sur ce qui se passait, et sur l'état d'Amélie; on la croyait perdue sans ressource; Ernest écoutait tout en silence, ne répondant rien, et, la main sur le cœur de sa bien-aimée, attendait, dans une angoisse inexprimable, qu'elle donnât un signe de vie. ... L'infortune, il a attendu cinq heures! quand il a vu la respiration d'Amélie devenir plus libre et la douleur se répandre dans tous ses membres, il l'a fait transporter dans une chambre particulière, avec le chirurgien et une femme pour la servir; on l'a posée sur un lit; s'il s'est tenu à l'écart à quelques pas: il voulait attendre qu'elle fût calme pour se présenter; mais au premier mot qu'elle a prononcé, il s'est précipité à genoux près de son lit, en s'écriant d'une voix étouffée: « Elle vit! elle vit! Amélie m'est rendue! » A savoir, à ce discours, votre sœur a soulevé sa tête, et joignant ses deux mains elle a dit: « Où suis-je? est-ce moi qui existe? est-ce lui qui est là? — Oui, Amélie, oui, tu es rendue à Ernest, à ton époux. — A Ernest! a mon époux! oui, c'est ainsi



que cela devait être; mais le ciel ne l'a pas voulu. — Il le veut, Amelie : tu vois bien qu'il nous a réunis; si de fausses apparences, si d'indignes calomnies ont pu me rendre suspect à tes yeux, je me justifierai et tu me croiras.... — Mes sens m'auraient-ils trompée? tu n'aimerais pas Blanche?... — O mon épouse! a-t-il repris en la regardant avec des yeux pleins de larmes, tu as pu penser.... Ah! quand tu sauras tout — Ton accent, tes paroles, tes regards, a dit la douce créature, me persuadent : tu sais si ma confiance en toi a été entière; mais ces terribles mots que j'ai entendus doivent obtenir mon pardon. O mon Dieu! je te bénis : il était si affreux de mourir avec l'idée d'avoir perdu son amour! Et elle est tombée dans les bras de son amant. Des larmes de joie et de tendresse ruisselaient sur les joues d'Ernest, en me racontant ce moment de félicité; que d'il est être, Albert, puisqu'ils assurent tous deux qu'il leur a fait oublier leurs malheurs?

Pendant que tout ceci se passait, j'étais demeurée en proie à la plus vive inquiétude. Ma tante, surprise de ne point voir son fils, le demandait en vain; elle m'a trouvée pâle et sans musique, courant dans les salles et m'informant à chacun de ce qu'était devenu un masque que je dépeignais, ne soupçonnant que trop que ce ne pouvait être qu'Amelie. — Blanche, qu'avez-vous? s'est écriée ma tante; qu'est-ce qui vous agite ainsi? que cherchez-vous? serait-il arrivé quelque chose à mon fils? — Oui, quelque chose de terrible, sans doute; il est parti. — Ou est-il? où va-t-il? — Il court après ce masque, cette femme. — Quelle femme? que dites-vous? de qui parlez-vous? Ah! Madame, il dit que c'est elle. — Qui, elle? au nom du ciel, expliquez-vous : vous me faites trembler. — Il a est plus ici; envoyez tous vos gens après lui, tâchez de prévenir un malheur.... Amelie nous écoutait : elle aura mal interprété un discours innocent.... — Amelie! Amelie! a répété ma tante avec effroi, Amelie serait ici? — Je n'ai pas vu son visage;

mais à l'émotion, à la fuite d'Ernest, j'ai su sûre que c'est elle qui s'en va à l'heure. — Madame de Woldemar m'a quittée précipitamment, elle a fait appeler ses gens, leur a ordonné de chercher son fils dans toute la ville, et, hors d'un de commander à son trouble, elle s'est retirée dans son appartement.

Les heures s'écoulaient, nous n'apprenions aucune nouvelle : les gens de ma tante rentraient de moment en moment dire qu'ils n'avaient rien rencontré. À la pointe du jour, toute la compagnie a quitté le bal. J'ai fait part en peu de mots à ma mère de l'injunctude de madame de Woldemar, et je lui ai demandé la permission de rester chez elle jusqu'à ce qu'on eût acquis quelques lumières sur l'aventure de la nuit. Ma mère n'a pas voulu me quitter : nous avons été rejoindre toutes deux ma tante, dont l'injunctude m'aurait véritablement touchée, si elle n'eût pas mêlé aux angoisses maternelles qu'elle éprouvait pour Ernest, les plus injurieuses invectives contre Amelie.

Enfin, à huit heures du matin, un homme inconnu lui a apporté un billet de son fils, mais dont l'écriture était si tremblante et si altérée, qu'au premier coup d'œil aucune de nous ne l'a reconnue. Voici ce qu'il contenait :

*Ernest à sa mère.*

*A six heures du matin.*

« Amelie a pensé perir cette nuit : c'est par un miracle que je l'ai sauvée, je suis auprès d'elle, et j'y suis pour toujours. Nous sommes dans un misérable caharet sur le bord du Danube : si cet asile vous paraît peu digne de votre fils, et que vous vouliez qu'il vous amène votre mère et son épouse, voyez une voiture les chercher tous deux; mais si vous fermez votre maison à Amelie, votre fils n'y rentrera plus; car il jure de ne jamais paraître ou en refusera de la recevoir. »

En lisant ce billet, ma tante a changé de couleur plusieurs fois, et a marché dans sa chambre sans nous parler; à la

fit-elle à sonné avec violence : un domestique est entre. « L'homme qui a apporté ce billet est-il encore ici ? a-t-elle demandé. — Oui, Madame, il attend la réponse. — Qu'il attende mieux, qu'on mette mes chevaux, il conduira ma voiture ou elle doit aller ? je donnerai un billet. » Le domestique est sorti. Ma tante a été à son bureau, elle a essayé d'écrire, mais ses nerfs étaient si ébranlés, qu'il lui a été impossible de tracer une ligne, elle m'a appelée. « Blanche, maintenant dit en me montrant la lettre de son fils, lisez ceci à votre mère, et puis vous viendrez vous asseoir ici, je vous dicterai ma réponse, car je ne puis tenir ma plume. » J'ai pris ce papier, que je n'ai pu lire sans verser bien des larmes sur les souffrances d'Ernest et de votre sœur. Après l'avoir entendu, ma mère s'est recouchée, et regardant madame de Woldemar, elle lui a dit : « C'est très-extraordinaire !... qu'en pensez-vous ma sœur ? Je suis très-surprise, en vérité très-surprise ! Je croyais Ernest plus disposé à vous obéir, ce n'est pas la respect, la soumission que vous deviez attendre d'un fils pour lequel vous avez tant fait. — Non, a interrompu la baronne, ce n'est pas là le prix que méritait ma tendresse, ni le fruit des soins que j'avais employés pour lui donner des sentiments dignes du sang dont il sort ; mais il y a long-temps qu'il m'a fallu renoncer à des espérances dont il était le seul objet, et que l'ingrat a si bien trompées. — En vérité, si j'étais à votre place, je ne les recevrais point chez moi. — Oh ciel ! que dites-vous ? me suis-je écriée vivement. — Vous n'êtes pas de cet avis-là, Mademoiselle ? a repris ma tante en me regardant avec hauteur. — Non, Madame, et j'oserais répondre que vous n'en êtes pas non plus. — Vous allez le savoir, placez-vous ici et écrivez. » J'ai pris la plume ; mais avant de commencer, je lui ai dit : « Je vous prie, Madame, que je n'écrirai pas un refus. — Prendez-vous faire des conditions avec votre tante ? a repris ma mère. — Je crois, Madame, que, sans manquer au respect que

j'ai pour elle, je puis la prévenir que si l'arrêt qu'elle va dicter est injuste et cruel, ma main ne le tracera pas. — Vous voyez, a dit madame de Woldemar en regardant tristement sa sœur, le digne effet de la rébellion de mon fils, et ce que son exemple produit sur l'esprit de Blanche. — Croyez, Madame, m'a-t-elle ajouté, que je n'avais pas besoin de l'exemple d'Ernest pour haïr l'injustice et m'élever contre elle. — Blanche, a repris ma tante avec plus de douceur que je n'en attendais, est-ce le moment où vous me voyez plongée dans l'affliction que vous devriez choisir pour me parler ainsi ? — Ce reproche m'a touchée. » J'ai tort, ai-je répondu en baissant sa main ; dictiez, Madame.

*La baronne de Woldemar à son fils.*

A son honneur.

« Je ne vous fermai point ma porte, quoique vous l'ayez mérité peut-être ; mais je veux ignorer du moins que vous ne revenez pas seul, arrangez-vous pour que cette femme ne paraisse pas à mes yeux, c'est tout ce que je puis faire pour vous. »

Voilà tout, m'a-t-elle dit ; fermez la lettre. Elle s'est tournée du côté de ma mère, et alors je me suis empressée d'ajouter :

« Venez, hâtez-vous, mes amis, si vous ne trouvez pas une mère ici, vous trouverez du moins une sœur, une amie qui vous chérit tous deux et brûle de vous revoir. »

J'ai bien vite cacheté le billet pour qu'on ne yît pas mon apostille. « Le ferai-je partir, Madame ? ai-je demandé à ma tante. — Assurément, » a-t-elle répondu. J'ai voulu le porter moi-même, dans l'espoir de questionner le commissionnaire d'Ernest ; mais madame de Woldemar, qui s'est doutée de mon dessein, a dit à ma mère : « Laissez-vous sortir Blanche, Madame ? — Non, il n'est pas nécessaire. Ne pouvez-vous pas sonner, Mademoiselle ? Je suis revenue sur mes pas en soupirant ; j'ai tiré la sonnette, le domestique est venu, et le billet est parti. » J'étais, ai-je dit à ma mère, qu'il serait à propos d'expédier un courrier au comte Albert, pour

lui apprendre que sa sœur est ici. — Écrivez un billet, et donnez-le à Fritz; il partira sur-le-champ. » Je l'ai écrit; et comme alors j'ai eu la permission de sortir, j'ai donné des ordres à Fritz pour qu'il fût dans toutes les villes où vous m'avez dit de vous écrire.

En rentrant, j'ai trouvé le déjeuner servi; ma mère s'est approchée de la table et a versé du chocolat dont elle seule a goûté : ma tante et moi, occupées du même objet, quoiqu'avec des dispositions bien différentes, étions trop émuës pour pouvoir ni manger, ni parler; en vain ma mère tâchait-elle d'engager la conversation en nous interrogeant, nous répondions par monosyllabes, et la conversation tombait. Il y avait bien une demi-heure que, fatiguée de ses inutiles efforts, elle avait pris le parti de garder aussi le silence, lorsqu'il a été interrompu par le bruit d'une voiture qui roulait dans la cour : mon cœur a battu violemment; j'ai regardé ma tante; elle a pâli, ses lèvres tremblaient. « La voilà! la voilà donc qui rentre dans ma maison, » a-t-elle dit en levant au ciel ses yeux pleins de larmes. Pour moi, en pensant qu'Amélie était à quelques pas de moi, je n'ai pu me contenir plus long-temps; et m'élançant hors de la chambre, malgré ma mère qui voulait me retenir, j'ai été bientôt au bas de l'escalier, où j'ai trouvé Amélie soutenue par Ernest. En me voyant, elle m'a tendu les bras, en s'écriant : « Ma cousine! — O ma sœur! ai-je répondu en la pressant contre mon sein. — Ta sœur, Blanche? ah! que ce nom m'est doux! Albert sera donc heureux? » En parlant ainsi, elle a quitté le bras d'Ernest pour s'appuyer sur le mien, et un rayon de joie a ranimé ce visage pâle et abattu. « Où la conduirons-nous? ai-je demandé à Ernest : ma tante n'a point fait préparer d'appartement. — Dans le mien, a-t-il interrompu vivement : n'est-elle pas mon épouse? — Elle le sera sans doute, mais jusque-là.... — Jusque-là, ma mère ne me refusera pas, je pense, un autre logement dans sa maison? — Assurément. » Et nous avons monté chez Ernest.

Amélie gardait le silence, et était si faible et si opprimée, qu'elle n'aurait pas eu la force de monter l'escalier, si Ernest ne l'eût portée dans ses bras. En entrant dans l'appartement, elle a fait quelques pas seule; et élevant ses mains vers le ciel, elle a dit : « Je suis donc chez lui! — Oh, mon Amélie! vous êtes chez votre époux, a-t-il répondu en la faisant asseoir sur un canapé et se plaçant auprès d'elle, chez vous, dans votre maison. — Elle a souri tristement, et puis tournant ses regards vers moi avec une douceur angélique. — Ah! Blanche! puisque mes soupçons furent injustes, puisque mon frère l'est cher, s'il était ici, s'il était entre nous deux, j'aurais encore un doux moment..

« Chère Amélie! il viendra ce moment où nous serons tous heureux. — Heureux... ou tranquilles, a-t-elle ajouté avec un ton qui m'a fait frémir. — J'aurais la hache pour repandre, lorsque nous avons entendu venir quelqu'un; Amélie a tressailli. — Ce n'est pas ma tante? ce n'est pas votre mère? Ernest! » s'est-elle écriée avec effroi. Il se leva pour s'en assurer, lorsqu'un domestique est entré et m'a dit que ma mère me demandait. « Ma mère ne sait-elle pas que je suis auprès de ma cousine? — Je l'ignore, Mademoiselle; madame B. however m'a seulement ordonné de venir pour de monter auprès d'elle. — Va, ma Blanche, m'a dit doucement Amélie, tu vois bien qu'ils ne veulent pas te laisser avec moi. — S'il était vrai! » a interrompu impétueusement Ernest. Et il s'est tu, comme ne voulant pas exprimer toute sa pensée. — Eh bien! s'il était vrai? que feriez-vous? lui a demandé Amélie en le regardant avec inquiétude. — Ce que je ferais! a répondu Ernest, en contenant autant qu'il le pouvait sa bouillante impatience; à l'instant même je vous emmènerais d'ici avec Blanche; nous irions trouver Albert; et, loin de la tyrannie, du despotisme de parents durs, orgueilleux et inflexibles, nous connaîtrions encore des jours heureux. — Cher Ernest! a-t-elle dit en élevant les bras vers lui. — Mais l'attendrissement l'a empêchée de

n presque en défaillance. « Je vais lui en-  
r voyer des gouttes, ai-je dit à Ernest. —  
v Qui, et les femmes de ma mère pour la  
il servir. »

« J'ai volé à l'appartement de madame de  
r Woldemar ; ma mère y était encore ;  
a toutes deux m'ont reçue avec une ex-  
vi trême sévérité : j'ai paru n'y faire pas  
e attention. » Ma tante, ai-je dit, Amélie  
e est fort mal, elle a besoin de secours ;  
t ordonnez à vos femmes de se rendre au-  
o près d'elle, et veuillez me donner vos  
n gouttes que je les lui porte. — Est-elle  
é toute prête à mourir ? m'a demandé ma  
r mère. — Prête à mourir ! me suis-je  
t écriée ; le ciel nous préserve d'un pareil  
i malheur ! — Un malheur ! a répété ma-  
s dame de Woldemar en soupirant amè-  
é rement ; elle appellerait cela un malheur,  
s blanche, a-t-elle continué d'un ton im-  
# portant ; votre présence n'est pas néces-  
s saire à cette femme, et ce n'est pas à  
r moi à prendre soin d'elle. Mais mon fils  
p est le maître de commander à mes vœux ;  
e ce qu'il voudra d'eux, il le prescrira. —

« Madame, je l'ai laissé seul avec Amélie :  
e elle était presque sans connaissance ; il  
t ne peut pas la quitter. » Madame de Wol-  
u demar a sonné : « Passez chez mon fils ;  
a demandez-lui ses ordres : s'il a besoin de  
mes femmes, vous les avertirez. » Ma  
s mère a eu l'air très-surpris. « Vous êtes  
- d'une extrême bonté pour Amélie, lui  
- a-t-elle dit après un moment de silence.

« — Non, ce n'est point par pitié pour elle  
e que j'agis ainsi, mais par respect pour  
e moi-même que je fais respecter mon  
s fils. Il n'est pas perdu sans retour encore,  
s jusqu'à la je lui conserverai dans ma  
e maison la considération qui lui est due.

« — Mais du moins faites-lui dire de se  
r rendre ici : pourquoi lui permettre de  
s rester auprès d'Amélie ? — Pour l'em-  
s pêcher de me desobéir : dans ce moment,  
e il serait capable de le faire ; épargnons-  
t lui une offense que je ne lui pardonnerais  
e peut-être point. Quant à vous, Blan-  
e che, vous ne paraissez plus dans cet ap-  
- partement. — Madame, ai-je interrompu  
s vivement, ma mère ne me l'a point dit. »  
d Celle-ci s'est hâtée de répliquer : « No

vous suffit-il point, Mademoiselle, que votre tante vous l'ordonne? — Ah! me suis-je écriée, si Albert était ici... — Eh bien! Mademoiselle, s'il était ici, il vous soutiendrait: est-ce là ce que vous entendez? — Non, ma mère; mais il soutiendrait Amélie; elle aurait du moins un ami pour la plaindre et la consoler.

Eh! la misérable! n'en a-t-elle pas un? a interrompu madame de Woldenar, ne m'a-t-elle pas enlevé mon fils...? Oui, plutôt à Dieu qu'Albert fût ici! je saurais à qui remettre cette femme: il l'enfermerait de chez moi. — Je doute qu'Ernest le permette, ai-je répliqué. — Vous doutez donc qu'il m'oblige? — Ne le pensez-vous pas aussi tout-à-l'heure, Madame? — Vous vous oubliez, Mademoiselle. — Ah! Madame, c'est que j'ai vu leur douleur, et que je parle à celle qui la cause. — Ma tante, irritée, m'a dit de sortir de devant ses yeux; et ma mère, par son ordre sans doute, m'a enfermée dans la chambre où je suis à présent. On m'y a apporté mon dîner, auquel je n'ai pas pu toucher; mais j'ai prié le domestique de me procurer du papier, une plume et de l'encre; il s'est chargé d'un billet pour Amélie, où je la console autant que je le puis, où je lui donne l'assurance de la voir demain, quoique je ne sache trop si j'en aurai, je ne dis pas la permission, mais la possibilité. Voilà plus de trois heures que j'écris, Albert, je suis brisée par la fatigue et l'impétuosité. Je vais chercher un sommeil dont j'ai bien besoin. Que n'êtes-vous ici? je vous appelle de tous mes vœux.

## LETTRE CI.

BLANCHE A ALBERT

Vienne, 6 octobre, onze heures du soir.

Voici le premier moment de tout le jour que j'ai trouvé pour vous écrire. Oh quel jour, Albert, que celui-ci! Amélie a été bien mal, et je dois à ce danger la faveur de rester cette nuit près d'elle. Tandis qu'elle dort, je vais continuer à vous instruire de tout ce qui s'est passé.

Ce matin, vers dix heures, la femme

de chambre de confiance de ma tante est venue ouvrir ma prison, et me dire qu'on m'attendait pour déjeuner. En descendant l'escalier, je lui ai demandé si elle savait des nouvelles d'Amélie; elle a secoué tristement la tête... « Ah! mademoiselle Blanche, quel dommage! — Quoi donc! ai-je repris avec effroi, que lui est-il arrivé? — Ah! Mademoiselle! si jeune, si belle, être tombée dans la disgrâce de tous ses parents!... — C'est la faute de ses parents. — Oh! pardonnez-moi, Mademoiselle, les parents n'ont jamais tort; c'est ce qu'assure madame la baronne. — Vous n'avez pas vu ma cousine? ai-je interrompu vivement. — Ah! je voudrais ne l'avoir pas vue, Mademoiselle, je le voudrais; car depuis ce moment elle est toujours devant mes yeux. Ce matin, quand madame la baronne s'indignait contre elle, je me la représentais comme elle était hier au soir, quand je lui ai dit qu'elle ne vous verrait plus; si touchante! si renfermée dans sa douleur! à genoux devant Dieu, qu'elle priait avec tant de piété et de ferveur!... »

Mademoiselle, on n'a point le cœur méchant quand on prie comme cela. — J'ai profité de cette bonne disposition pour l'engager à me laisser descendre un moment chez Amélie: « Ma tante et mes parents n'en sauraient rien, lui ai-je dit.

Non, Mademoiselle, non; cela m'est défendu. Vous savez qu'entre monsieur le comte et cette dame les choses ne vont point comme elles devraient aller: on dit que ce serait un mauvais exemple pour vous. — Mes instances ayant été vaines, je lui ai demandé du moins si elle voulait se charger de faire partir la lettre que je vous avais écrite pendant la nuit. — Très-volontiers, Mademoiselle; de ce côté, les choses sont bien: vous devez épouser M. de Lunbourg, il ne peut point y avoir du mal à ce que vous lui écriviez. — Alors elle m'a quittée, et je suis rentrée chez ma tante.

Elle était au coin de son feu avec ma mère; elles parlaient d'un ton assez animé; elles se sont tues en me voyant; je les ai saluées; elles m'ont fait un ad-



criait-elle dans son égarement : Albert , mon vertueux frère , préserve - moi de lui .... Mon Dieu , épargne-moi .... que je meure avec mon malheur ! .... » Plusieurs mots inintelligibles se sont succédés ; nous ne pouvions expliquer cette espèce d'horreur , qui lui donnait l'idée d'un secours , qu'en pensant qu'elle ne voulait pas être sauvée. A la fin , l'épuisement total de ses forces l'a rendue plus calme , et lui a donné même quelques heures de sommeil. Le médecin a profité de ce moment pour s'approcher d'elle , et , après lui avoir long-temps tâté le pouls , il nous a assuré qu'avec une grande tranquillité de corps et d'esprit on pouvait espérer , mais que de trop vives impressions de peine la tueraient. Ernest lui a dit : « Docteur , passez chez ma mère , communiquez-lui tout ce que vous pressentez de l'état de sa nièce ; répétez lui que de trop vives impressions de peine la tueraient ; ajoutez que mon existence est attachée à celle d'Amélie , après cela elle saura ce qu'elle a à faire pour nous conserver ou nous perdre tous deux. » Il y avait dans l'air d'Ernest quelque chose de si sombre , qu' aussitôt que nous avons été seuls j'en cherche à lui donner quelques consolations , mais il m'a interrompue vivement : « Blanche , vous ne savez pas ce qu'il faut me dire , vous ne connaissez pas ma situation ; je suis affligé , mais tranquille ; et , tout en tremblant sur la vie d'Amélie , je suis moins malheureux que quand j'étais séparé d'elle ; car à présent je suis sûr de ne plus la quitter... non , jamais. » « C'est ajoute d'un ton solennel. Alors il s'est levé , et , tombant à genoux au pied du lit d'Amélie , il a essuyé ses larmes , en répétant d'une voix faible : « Non , jamais , je le jure ! puisque mon sort est irrévocablement lié au sien , quel po'effreux qu'il soit , il l'est moins qu'il ne l'ait été , et maintenant du moins je puis le supporter. »

Le médecin est rentré. « Madame la baronne vous demande , monsieur le comte. » « Mon docteur : que me veut-elle , m'a-t-elle pu dire ? » Je n'ai point osé l'interroger là-dessus. — Lui avez-

vous parlé de l'état d'Amélie? que vous a-t-elle répondu? — Pas un mot. — Pas un mot! quand sa nièce se meurt! et c'est là ce qu'elle appelle de la grandeur d'ame! — Irez-vous la voir, Ernest? lui ai-je demandé. — Non, je ne quitterai point cette chambre tant qu'Amélie sera en danger; non, je n'irai point auprès d'une mère cruelle qui voit sans pitié l'innocence expirante; cependant, Blanche, allez auprès d'elle, dites-lui que son fils est prêt à tomber à ses pieds; mais qu'elle ne l'y verra qu'en consentant à recevoir Amélie dans ses bras. — J'y vais. — Dites-lui que je me regarde comme l'époux d'Amélie, qu'aucune puissance humaine ne me fera renoncer à ce titre sacré. — Je lui dirai. — Et revenez ensuite auprès de cette infortunée, vous presser avec moi contre son cœur et l'entourer de tant de tendresse, que l'idée qu'il est des êtres inhumains qui la repoussent ne puisse pas l'approcher. — Je reviendrai, Ernest, s'en sùr.

Il était près de cinq heures quand je me suis présentée chez madame de Wolde-mar; ma mère était toujours là, et j'ai trouvé mon père auprès d'elle: on venait d'annoncer le dîner. Je n'ai pas pu parler à ma tante; mais je l'ai priée, en sortant de table, de m'accorder un moment en particulier. — On vous a donc chargée du rôle d'ambassadeur? m'a dit mon père en ricanant. — Et les propositions ne peuvent pas se faire devant nous? a ajouté ma mère du même ton. — Blanche, m'a dit ma tante très-gravement, prenez garde à ce que vous allez faire: j'ai permis, j'ai approuvé même que vous alliez soigner cette femme: à votre âge, la pitié doit l'emporter sur le ressentiment; et vous ne deviez pas la laisser partir sans secours; mais maintenant, si vous osiez parler en sa faveur et tenter de la justifier, je crois que vos parents seraient sagement de vous éloigner d'ici, pour vous garantir des mauvais conseils et du mauvais exemple que vous pourriez y recevoir. — C'est bien notre intention, a répondu ma mère en regardant son mari; n'est-il pas vrai, M. de Greya? Assuré-

ment, ma chère; et si notre présence n'est pas nécessaire à notre sœur, je veux que dès ce soir nous enfermons Blanche à la maison, jusqu'à ce que toute cette affaire-ci soit finie. — J'ai vu tous les esprits vaigris, que je n'ai pas cru devoir les irriter davantage; et, rapportant les paroles d'Ernest, j'ai seulement dit: « Si j'ai dû la permission de voir Amélie à l'idée que sa vie est en danger, pour quoi me la refuserait-on maintenant? Le danger existe, et, si le docteur a bien vu, Amélie est même sans ressource. N'a-t-il pas dit qu'une impression de pitié la tuera. Il ne me semble pas que ce soit disposé à la lui éviter. — Ceci me regarde apparemment, Mademoiselle, m'a demandé ma tante avec hauteur. — Quand cela serait, Madame, vous auriez-je offensée? ai-je fait autre chose que de repeter ce que vous ne cessez de dire? car enfin, lorsque la passion de mon fils et le triste état d'Amélie ont affaibli votre haine, que faites-vous, tous vos gestes l'exigent, vous voulez en accabler cette femme: n'ai-je pas lieu de penser qu'éviterez pas les impressions qui la tuent? — Mais ou a-t-elle tout ce qu'elle dit aujourd'hui mon père en regardant ma tante etonne. — Auprès du lit d'Amélie, j'ai pliqué ma tante. — Il faut donner de garde de l'y laisser. — Je suis tombée à ses genoux. — Prenez, mon père, Amélie est fort mal, peut-être ne vivra-t-elle pas demain, elle est loin de son frère, abandonnée de toute sa famille: me défendrez-vous de recueillir son dernier soupir, et de passer cette seule nuit auprès d'elle? si elle est morte demain, je me soumettrai sans murmure à tous vos ordres. — Il m'a relevée en m'embrassant. — En vérité, ma tante, vous faites de moi tout ce que vous voulez. En vérité, ma sœur, je ne puis pas refuser Blanche. — Ma tante s'est promuee dans la chambre sans répondre, j'ai bien vu que sans son consentement je n'obtiendrais point la faveur que mon père venait de m'accorder.

chée d'elle d'un air suppliant : « Ma tante, lui ai-je dit, Amélie est si mal, que dans ce moment Ernest n'est pas en état de vous entendre ; tant qu'elle sera en danger, il est résolu à ne la quitter ni jour ni nuit : serait-il donc convenable que votre nièce restât seule avec votre fils qui l'aime, et des domestiques qui dépendent de lui ? jugez-vous, ma tante, que ce soit décent, même pour vous ? » Elle s'est arrêtée tout-à-coup, comme frappée de ce que je lui disais : « Vous avez raison, Blanche ; oui, en effet, il ne faut pas les laisser seuls.... Quelle imprudence ! Je vous remercie de votre avis, Blanche ; retournez-y, et ne les quitter pas. Quoi ? ma sœur, vous voulez que ma fille reste là ? vous ne craignez plus pour elle la société d'Amélie ? » lui demande ma mère. — Non, non, Blanche a raison, il n'est pas décent qu'ils soient seuls ; et puisque mon fils est décidé à rester là.... Ecrivez, Blanche, a-t-elle ajouté, vous voyez que quand j'ai un tort j'en conviens sans peine ; mais aussi, quand la justice et l'honneur sont pour moi, je ne recule jamais.... vous pouvez dire cela à Amélie. — Vous me permettez donc de retourner près d'elle ? — Oui, allez-y, et annoncez à Ernest que, puisqu'il refuse de venir vers sa mère, sa mère ira vers lui : quand Amélie sera en état de m'entendre, c'est à elle que je parlerai. — Quoi ? vous consentez à la voir ? — Oui, j'y suis résolue : il m'en coûtera beaucoup, mais n'importe ; l'intérêt de mon fils me demande encore ce sacrifice. — Ah ! Madame, ce ne peut être que pour lui pardonner que vous voulez la voir. — Pour lui pardonner ? a-t-elle interrompu. — Elle s'est arrêtée tout-à-coup, à part réfléchir, et puis a ajouté en me regardant fixement : « Oui, Blanche, c'est pour lui pardonner que je veux la voir, il dépendra d'Amélie de se reconcilier avec moi. — Et quel sera le prix de cette faveur ? ai-je demandé en tremblant. — Quand je aurai devoir l'en instruire, vous l'apprendrez : jusque-là, Blanche, dispensez-vous de m'interroger. Je n'ai pas répliqué, et après l'avoir saluée, ainsi que mon père et ma mère,

j'ai couru promptement chez Amélie.

Elle avait de la fièvre, et était beaucoup plus animée que le matin : Ernest avait obtenu d'elle de prendre les potions du docteur. « Quoi ! ils t'ont permis de revenir, Blanche ? a-t-elle dit en me voyant ; leur colère est donc suspendue ? — Je ne sais, lui ai-je répondu, quelle est l'intention secrète de madame de Woldemar ; mais c'est de son aveu que je viens ici, et elle compte même y venir elle-même quand tu seras assez bien pour la recevoir. — Qu'entends-je ! s'est écrié Ernest ; quoi ! ma mère veut voir Amélie ? O changement inattendu ! ô ravissante espérance ! Mon Amélie ! si ma mère veut te voir, ce n'est que pour te nommer sa fille. Ah ! qu'elle hâte ce fortuné moment. — Non, non, qu'elle ne le hâte point, a interrompu Amélie. — Pourquoi, ma bien-aimée, l'effrayerais-tu du bonheur ? — Ce bonheur, a-t-elle dit tristement, ce bonheur ne vaudra peut-être pas tes espérances : crois-moi, Ernest, ne les échange contre lui que le plus tard que tu pourras. — Ainsi, Amélie, tu refuses absolument de croire que nous serons heureux ? — Heureux ! s'est-elle écriée en pleurant ; nous étions destinés à l'être, et c'est moi qui ne l'ai pas voulu : il fut un temps où ta mère n'aurait pas dédaigné Amélie, tu m'aurais comme toi épousé sans rougir ; mon frère ne serait pas errant et désespéré, depuis long-temps Blanche lui appartiendrait ; ce pauvre orphelin que j'ai abandonné ne pleurerait pas sur sa coupable mère ; enfin, a-t-elle ajouté en cachant sa tête dans le sein d'Ernest, ce qui fait aujourd'hui ma honte et ma misère ferait mon orgueil et ma félicité.... » Les larmes ont étouffé sa voix. Après une assez longue pause, elle m'a parlé de vous : je lui ai dit que j'avais envoyé un courrier vous avertir qu'elle était à Vienne, afin que vous hâtassiez votre retour. — Ah ! m'a-t-elle dit, que je puisse le revoir encore une fois, que j'obtienne son pardon, que le généreux Albert recouvre le repentir et l'adieu d'un cœur que l'orage des passions n'a pu distraire de l'amitié ! O

ma Blanchel tu feras le bonheur de mon frere, tu repareras tout le mal que je lui ai fait : tu as beaucoup a reparer. » Je l'ai embrassée en silence.

Quand elle a vu que je voulais la voiler, ainsi qu'Ernest, elle s'y est vivement opposée : pour la satisfaire, nous avons tenté de nous retirer, et laissant une des femmes de la baronne auprès d'elle, nous sommes passés dans la piece voisine. Aussitôt que j'ai été seule avec Ernest, je lui ai demandé si Amelie lui avait dit quels motifs l'avaient déterminée à quitter la Suisse : ses reproches n'ont été ni clairs ni précis ; cependant elles ont suffi pour me prouver que j'ai mérité ses reproches, et qu'en cherchant à vous inquiéter en vous laissant croire que je pouvais plaire à Ernest, j'ai contribué à l'infortune de votre sœur. Ne croyez pas, Albert, que pour m'excuser, je me rejette sur la pureté de mes intentions : assurément j'en suis bien loin de prévoir les suites terribles de mon étourderie ; mais j'aurais dû sentir que, même pour augmenter votre amour, je n'avais pas le droit de vous peindre l'amitié qu'Ernest me témoignait comme un sentiment plus tendre. O mon Albert ! quand je suis frappée des conséquences funestes que peut avoir ce que j'appelais une innocente coquetterie, s'il était possible que dans le cours de ma vie entière vous en avez un seul mouvement à me reprocher, il faudrait me repousser loin de vous comme une créature indigne de l'estime de tous les cœurs honnêtes.

Deux heures de la nuit.

Je viens d'entrer doucement chez Amelie ; elle sommeille : on m'a préparé un lit près d'elle — je vais dormir jusqu'à ce qu'elle s'éveille. J'ai obtenu d'Ernest qu'il prit quelques heures de repos ; mais il ne veut point quitter l'antichambre d'Amelie ; c'est même avec peine qu'il a consenti à sortir de la piece où nous allons nous reposer toutes deux : il s'étonnait que j'usaisasse, et moi je trouvais assez simple qu'il s'obstinât, tant il y a dans les grandes douleurs quelque chose de

grave et de pur, qui permet de braver la decence sans blesser la modestie.

## LETRE CII

AMELIE A ALBERT

6 octobre à midi

Amelie est mieux ce matin, et je commence à espérer que madame de Wodeham s'apaisera : ah ! qu'il m'est doux, cher Albert, d'avoir quelque chose de consolant à vous marquer.

Ce matin, assise sur le lit d'Amelie, je causais avec Ernest de votre prochain arrivée, et de tous les heureux effets que pourrait produire votre présence. Amelie nous regardait en silence, et paraissait agitée d'un sentiment pénible : on est venu m'avertir que ma tante me priait de passer chez elle, ce message nous a troublés. « Que peut elle me vouloir ? » ai-je demandé à Ernest. — C'est pour vous parler d'Amelie. — Assurément. — Mais que voudrait-elle, Blanchel ? — Ah ! mon Dieu ! je n'en sais rien. — Nous étions tous deux si agités, que nous marchions dans la chambre comme des insensés. Amelie était tranquille et souriait tristement. — Va, Blanchel, m'a-t-elle dit, ne fais point attendre : à présent que tu es permis de revenir, je te vois sorti avec moins de peine. — Ernest m'a accompagné sur l'escalier, en me recommandant beaucoup de choses dont je n'ai pas entendu la moitié. J'ai trouvé ma tante avec mon pere, après les avoir vus, j'ai demandé des nouvelles de ma mere, elle dormait encore : j'attendais qu'elle parlât d'Amelie, mais personnellement rien. — A la fin, mon pere, après avoir fait quelques tours dans la chambre, est venu à moi, m'a regardée avec tendresse, et te trouve change, ma Blanchel, a-t-il dit, tu as le cœur si sensible ! tu t'importes trop facilement ; tu auras voulu toute la nuit : voyez comme elle est pâle, ma sœur ! En vérité cette vie ne lui vaut rien. — Tranquillisez-vous mon frere, tout cela ne durera pas long-temps. — Alors elle m'a fait approcher, et m'a questionnée sur les motifs qui ont en-

quitter la Suisse, je lui disais, et il m'a répondu que les torts d'Ernest et les étaient la cause de l'exil, et où Amélie avait elle même à point répondu dans une profonde rêverie ni moi n'avons osé fin elle s'est levée et m'a pouvez retourner auprès de la soigner avec zèle, et sera mieux, ne manquez pas savoir sur le champ. — Entendre de réponse, elle est en cabinet.

Père ! me suis-je dit, si je n'ai un pareil intérêt ? se ma tante s'adonne, et que m'en est-il ? Mon père m'a dit trop librement sur le lame de Woldemar, ce qui par être de mauvais, et qu'elle avait d'une rigueur à Amélie et Ernest, il m'a dit de parler pour eux, mais de son secours, et je crains d'être un mot de ma tante de son courage ne l'aban-

donner avant qu'elle eût marqué qu'elle la partageait ; mais Amélie a baissé les yeux en soupirant, et une sombre douleur s'est répandue sur la physionomie d'Ernest. Votre sœur s'est aperçue de ce changement : nous étions seuls dans la chambre, elle a tendu la main à Ernest, et le faisant assoir près du canapé où elle était couchée, elle lui a dit : « Pardonne-moi si je n'ose espérer, pardonne-moi de ne plus croire au bonheur, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser ne me rendent pas importune à ton cœur.

— O mon Amélie ! que tes craintes me touchent ! au contraire, il me semble que tu m'aimerais moins si tu pouvais te rassurer si vite ; et cependant, quand je saisis avec tant d'ardeur la moindre lueur d'espérance, où en est la cause, si non dans le plus ardent amour ? Mais, écoute, mon Amélie, aujourd'hui que tu es plus calme, laisse-moi te parler de notre avenir. » Elle a tressailli, ses jeunes pâles se sont animées d'une vive rougeur ; elle a avancé la main pour repousser Ernest, mais voyant qu'elle l'effrayait, sa main est retombée, et souriant avec une douce langueur. — Parlez de notre avenir, a-t-elle dit à Ernest, je vous écoute.

— Ma bien-aimée, je me flatte encore que ma mère, puisqu'elle veut te voir, s'est adoucie, et je suis presque certain que, si elle te voit, elle ne résistera pas à ce charme qui captive tout de qui l'approche, mais si je me trompais, et qu'elle persistât à refuser son consentement à notre union, promets-moi, Amélie, de te résoudre à l'en passer, et moi, je jure, ainsi que je l'ai déjà fait une fois, d'abandonner sans regret ma patrie, ma famille et ma mère. — Sans regret, Ernest ? tu l'abuses, ton cœur n'en est pas capable.

— Je le jure, a-t-elle continué d'un ton plus ferme encore. Peut-être Albert nous suivra-t-il à nous suivre, et je suis sûr qu'en quelque lieu que nous allions, ton oncle nous accompagnera, ton enfant ne sera plus orphelin, il sera mon fils, je n'existerai plus que pour toi et pour lui, dis, Amélie, n'y consens-tu pas ? Et pendant que nous serons heureux ensemble,

### CHAPITRE III.

ALBERT A ALBERT.

Version : octobre 1861

Ces se fortifient : Amélie et moi, je viens de passer chez le lui dire cette nouvelle plaisir. — Retournez chez pouvez lui annoncer que fût. — Ne la quittez point ; si dimer dans sa chambre ; de parents en particulier ; à point que vous ne soyez mère à approuver cet ordre de tête, et moi, le cœur poir, j'ai elle raconter à treuse disposition ou pat-

Amélie, et ont resté en e n osant faire éclater sa



ble, a répondu Amélie, ta mère vieillira sans soutien et mourra seule? — Ernest s'est trouble. — Et quand tu apprendras qu'elle n'est plus, tu n'auras aucun regret? — Ernest a marché dans la chambre avec agitation. — Et la nuit, quand son pâle fantôme viendra gémir auprès de la couche nuptiale, tu demeureras paisible et satisfait entre mes bras? Arrête, arrête, Amélie! s'est-il écrié en se précipitant à genoux près du canapé, tu me déchires le cœur. — Elle s'est soulevée, et posant ses mains sur la tête de son amant, elle a ajouté avec une digne mêlée de tendresse: — C'est parce que je le connais bien ce cœur, c'est parce que je l'estime ce qu'il vaut, que je suis sûre qu'il ne se consolera jamais d'avoir trahi un devoir sacré. — Et celui qui m'attache à toi, Amélie, crois-tu qu'il ne le soit pas? — Celui qui te lie à ta mère est le premier de tous. — Je t'ai juré de m'obéir à toi. — Je te dégage de tes serments. — Le ciel les a recus. — Je t'en dégage, te dis-je, et si c'est un parjure, c'est moi qui m'en rends coupable, c'est moi que le ciel punira. — A ces mots, Ernest a serré Amélie dans ses bras en s'écriant: — As-tu donc oublié.....? — Et puis il s'est arrêté tout-à-coup, comme gêné par sa présence: alors, je me suis levée, et j'ai passé dans la chambre à côté, pour écrire à mon Albert ce que je viens d'entendre.

Le même jour, à cinq heures

Quand je suis rentrée, Amélie avait l'air plus calme; on nous a servi le dîner dans sa chambre. J'ai été enchantée du ton respectueux de tous les domestiques avec elle, et du zèle avec lequel ils vont au-devant de ses moindres desirs. C'est un ange, me disant, il y a une heure, la femme qui l'a veillé cette nuit. — Elle a l'air si triste et si doux, ajoutait une autre, que seulement de la regarder, les larmes en viennent aux yeux. — Pour moi, assurait à son tour la vieille femme de charge, il ne m'a fallu que jeter un coup d'œil sur madame Mansfield, pour ne pas douter que, des l'instant où madame la

baronne l'aura vue, elle cèdera à tout ce que veut monsieur le comte.....

Mais je crois entendre sur l'escalier la voix de ma tante..... il me semble qu'elle vient ici. — Oui, c'est elle-même, elle entre dans l'antichambre, mon père et ma mère sont avec elle: quels sont leurs desseins? Je cours près d'Amélie.

A moi

Comme demain matin je ne serai plus ici sans doute, je vais employer une partie de la nuit à vous rendre la scène que vient de se passer. Je laisserai le journal à Ernest, afin qu'il vous le remette à votre arrivée.

A peine ai-je entrevu Madame de Woldemar avec mes parents, que je me suis élancée dans l'appartement d'Amélie. — Voilà ma tante, voilà votre mère, Ernest. — Amélie a pâli tout-à-coup si prodigieusement que nous en avons été effrayés. — Au nom du ciel, calmez-vous, mon amie, lui dit Ernest, rassemblez tout votre courage: n'avez-vous pas ici Blanche et moi pour vous soutenir? — Madame de Woldemar est entrée, Ernest a couru au-devant d'elle. — Vous quatre jours que je ne vous ai vu, mon fils. — Ah, Madame! de l'indulgence, a-t-il répondu en portant la main à sa mère à ses lèvres. — Oh! Madame, de l'indulgence, s'est écriée Amélie avec un accent douloureux, et en faisant quelques pas vers la baronne; mais elle était si faible et si tremblante que, hors d'état de se soutenir, elle est tombée sans terre aux pieds de son juge. — Lèvez-vous, Madame, lui a dit la baronne d'une voix un peu enrouée: ce n'est pas à vous à prendre cette attitude, car c'est moi qui viens vous implorer. — Ernest l'a soulevée dans ses bras et l'a replacée sur le canapé, madame de Woldemar a refusé de s'asseoir auprès d'elle, et s'est placée sur un fauteuil à quelque distance. — Bonjour, Amélie, lui a dit mon père d'un ton assez amical. — Ma mère l'a saluée froidement sans lui parler, et a été se placer près de la baronne. Ernest et moi avons fait asseoir Amélie entre nous deux sur le ca-

napé; et mon père, à qui j'ai fait un signe, a poussé son fauteuil de notre côté.

Il s'est fait un long silence; chacun paraissait trouble; on sentait que le sort, que la vie de deux personnes, étaient attachés au sujet qu'on allait traiter, et nul ne se trouvant assez de courage pour oser l'entamer. Je voyais madame de Woldemar détourner ses regards de dessus Amélie, dont le visage charmant portait une telle empreinte de douleur, qu'on ne pouvait le fixer sans être prêt à céder à un attendrissement que redoutait ma tante : elle évitait aussi de regarder son fils, dont l'attitude suppliante, l'air d'anxiété, la figure altérée, étaient faits pour porter le désordre dans l'âme d'une mère. Elle a levé les yeux sur mon père et sur moi, et les a ramenés sur ma mère, qui, par son maintien froid et sérieux, l'a seule encouragée à commencer. Elle a débute ainsi, avec un ton grave, lent, un peu solennel, sans gestes, et les regards attachés alternativement sur ma mère ou sur le parquet :

— Il a été un temps de ma vie où je mettais tout mon orgueil dans ma famille et tout mon bonheur dans mon fils ; je me glorifiais, je l'avoue, d'être alliée à une famille dont le sang était pur et sans tache, et la tendresse de mon Ernest, sa soumission, son respect, les vives inquiétudes qu'il promettait, remplissaient mon cœur maternel de la plus douce joie. Tous ces biens, je les ai perdus, tous m'ont été enlevés, vous savez par quelle main, Madame, a-t-elle continué en fixant Amélie d'un air imposant et sévère, vous savez quelle femme est devenue la honte de notre maison, nous a fait rougir de notre nom, a avili mon fils en lui préférant un misérable, et veut maintenant le deshonnorer sans retour en le forçant à s'unir à elle. — Madame, je ne souffrirai pas un tel langage, a interrompu Ernest avec véhémence. Il faut tout souffrir de votre mère, Ernest, a répliqué Amélie avec beaucoup de dignité, c'est ajouter à mes torts que de manquer, à cause de moi, au respect que vous lui devez ; et,

si mes prières peuvent avoir quelque pouvoir sur vous, vous écouterez en silence les reproches qu'elle m'adresse avec trop de justice, peut-être. — Je vous suis obligée, Madame, a repris la baronne amèrement, de parler à mon fils en ma faveur, et de l'engager à vouloir bien écouter sa mère ; mais c'est un devoir que vous n'auriez pas eu besoin de lui prescrire, si depuis long-temps vous ne lui eussiez fait oublier les siens. — Ah ! Madame, s'il s'était nommé, si j'avais su qui je recevais près de moi ! mais, hélas ! tous mes malheurs sont venus de l'avoir rejeté et de l'avoir aimé sans le connaître. — Et à présent que vous le connaissez, Madame, a continué la baronne, à présent qu'il dépend de vous de consommer sa ruine et mon désespoir, que vous me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'avez fait plus de mal que mon plus mortel ennemi n'aurait pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à tous deux ? êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa mère, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte dont vous vous êtes couverte ? voulez-vous qu'il devienne l'opprobre de sa famille et mon assassin ?.... — Arrêtez, arrêtez, ma mère, s'est écriée impétueusement Ernest ; arrêtez, Amélie ; avant de repoudre, écoutez-moi : O mon Amélie ! qu'une fausse générosité ne vous égare pas ! Amélie ! ne me sacrifiez pas ! Ferez-vous moins pour celui qui vous a donné son amour et son existence, que pour la femme hautaine qui veut sacrifier le lien sacré qui nous unit à de barbares préjugés ?.... — Voilà donc comme je suis traitée par mon fils, a dit la baronne indignée ! Vous devez être contente, Madame, des effets de l'amour que vous inspirez ; et la veuve de M. Mansfield doit se complaire à voir humilier la baronne de Woldemar. — En vérité, a ajouté ma mère d'un ton dédaigneux, je ne crois point qu'Ernest eût osé s'oublier jusqu'à, s'il n'y était encouragé par de mauvais conseils. — Hélas ! a dit Amélie en joignant les deux mains vers le ciel ; je sais trop que je suis la cause des torts d'Ernest, et de la division d'une famille que

je respecterai jusqu'à mon dernier soupir ; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouverez-vous qu'elles exportent assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion, mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous-mêmes m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole ? Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'avez promis de renoncer à elle ? Ah ! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison, et qui m'édit contre la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure, et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annulé par le vôtre. O ma mère ! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux, que j'existe encore ; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. Et en parlant ainsi, il embrassait ceux de madame de Woldemar avec ardeur. « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois ! une fille dont son extrême jeunesse fut l'exuse, l'est-elle devenue sans retour de votre cœur ? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous ne pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz : Oui, c'est elle ! la fille de mon cœur, la fille de mon adoption... » Les sanglots ont étouffé sa voix. « O Madame ! a dit Amélie en se prosternant aux pieds de la baronne, à côté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille,

votre fille chérie ; l'époux que vous destiniez, le voila geignant à vos pieds, vous demandant ma main comme un mendiant la vie ! il est si facile de nous faire nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous nous réplions comme la divinite sur nous-mêmes, d'un mot retire de l'abîme du désespoir de vert et de catastrophe ! Mais, si vous n'avez pas le pouvoir de nous faire penser tout de bien ? O ma mère, pardonnez si l'amour qui me fait mon cœur m'édit tout à vous demander, ne me ne regrettez pas, il me faut la vie de votre cœur celle que vous avez tant aimée, qui vous chéris, vous reverte que votre fils a choisie, et que vous avez longtemps gardée comme son épouse. A ce tableau si déchirant, aux accents de cette prière si pénétrante, je n'ai pu retenir mes sanglots, ma mère avait des larmes dans les yeux, ma mère semblait enlaidie. Amélie s'est tournée vers elle. Et vous, ma tante, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'union de votre sœur ? ne semblerez-vous pas votre sang ? Notre sang ! a répondu madame de Woldemar en levant les yeux au ciel ; oui, pour notre malheur, oui, en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle dit, avec quelle tristesse, relevez-vous et recontez-moi. Elle l'a fait avec un air d'elle, a pris une de ses mains entre les siennes, et lui a dit : Je vous ai beaucoup aimé, et, en vous recevant, je me sentais ma coléte et votre impardonnable faute, je sens bien que vous n'êtes ma sœur chérie, et je sens que vous n'avez pu être dans l'impossibilité de vous le pardonner. Dans l'après-midi, a dit à l'autre moi Ernest l'avez-vous.

C'est à Amélie que je parle, mon fils, c'est à elle seule à me regarder, et plaindre à vous, si vous avez un regret pour une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais à l'un ni l'autre. Je te dis plus rien, Madame, a repris Ernest en se levant. Il est resté debout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

« Vous aimez mon fils, Amélie, et je

crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même — eh bien, croyez-vous, dites-moi, que cette ténacité le rende heureux ? quel jour instants peut-être, tant que le feu d'amour durera. Mais ce feu, que le temps étend toujours et que le mariage consume vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir ? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'âme et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays, de n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux ? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais l'avoir amassé de pareils malheurs sur sa tête ? — Oh ! non, jamais ! jamais ! a dit l'infortunée en cachant dans ses mains son visage mouillé de larmes. — Ce n'est pas tout : ces tourments qui le déchireront, il vous les reprochera : il dira que nous a présent que la passion l'égare ; mais ne le croyez pas, ne le croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous nuit. Et puis, Amélie, lors même que vous consentirez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resterait de place pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour contiendrait long-temps un bonheur qu'il aurait obtenu sans le consentement de sa mère ? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au désespoir de mon fils. — Ah ! j'en étais bien sûre, a répondu Amélie ; et quand je vous m'adresse mes prières, Madame, je n'ai pas l'espoir qu'elles puissent vous toucher. — Avez-vous tout dit, Madame ? a ajouté Ernest, en contenant à peine sa bonne impatience ; et puis-je parler à mon tour ? — Pas encore, a répondu la baronne, attendez que je vous le permette. Et vous, Amélie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelque ascendante sur l'esprit de cet insensé, voulez le moment d'en user dignement, et de vous rétablir, par un grand sacrifice, dans l'opinion du monde et les bontés de

votre famille ; montrez-lui ses devoirs en suivant les vôtres, rappelez-le à la vertu par votre courage, avec la grandeur d'âme de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié, et je vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le convent que vous préférerez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse... Votre fils. — Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. — Votre fils, quoique portant le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, ne sera pas un étranger pour moi, je reporterai sur lui la reconnaissance du bien que vous m'avez fait, et essentiellement, en remplissant tout mon cœur, effacera pour jamais le souvenir de votre conduite passée. — Elle s'est tue.

Avez-vous fini, ma mère ? a demandé encore Ernest avec une colère concentrée. — Oui, j'en ai rien à monter, mais, comme ce n'est point à vous que j'en parle, cela est peut-être à moi de répondre qu'Amélie s'explique. — Et ainsi, Madame, je ne le lui permets pas : car je sais bien que je ne lui pardonnerais point d'hésiter dans sa réponse. — Et si je vous ordonne de l'attendre ? — J'irai braver les ordres d'une mère qui vide les engagements qu'elle a pris. — O Amélie ! a-t-elle dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de désavouer nos nœuds, et d'être infidèle à tes serments ? Comme mère le soit-elle à elle-même, elle en répondrait dix fois, mais nous mourrions plutôt que d'être perjurés : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi. Vous le savez, lui ? vous lui appartenez ? s'est écriée la baronne en plissant d'effroi. — Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée, Amélie est mon épouse, et quiconque tenterait de nous desunir, commettrait un sacrilège.

Je ne veux croire que vous, Amélie ; êtes-vous réellement son épouse ? — Ose dire que non ! a interrompu Ernest. — Ah ! je ne puis mentir, lui a répondu doucement Amélie. — Quoi ! tu n'as pas à moi ? — Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse ; et le ciel sait que, si j'avais cru faire ton bonheur en



dévoiant ma honte, je ne l'aurais pas cachée si long-temps. — A cet aveu, madame s'est couvert le visage, mon père s'est levé, la baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur. A ce cri, Amelie s'est retournée vers moi, et m'a dit, avec cet accent qui perce le cœur : « O compagne du vertueux Albert ! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur ? » Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence serait le motif du consentement de ma tante ; et encore me suis-je trompée, car, après un morne et long silence de tous ceux qui avaient entendu ce terrible aveu, madame de Woldeimar a repris avec une espèce de triomphe : « Bon dieu ! c'est donc pour épouser une femme deshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi, et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison ! » A ces mots outrageants, la main d'Amelie, que je tenais dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brûlantes. Elle s'est levée ; et Ernest, la soutenant dans ses bras, lui a dit : « Viens, Amelie, éloignons-nous d'ici ; fuyons une mer barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon amour et de ma vénération ; viens... — Non, pas encore, a répliqué madame de Woldeimar en retenant Amelie ; il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a parlé de l'effroi qu'il vous inspirait, Madame ; j'en attribuais la cause au désir que vous aviez de mourir ; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin ? » Amelie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre. « Vous tremblez, Madame, et n'osez me répondre. — Après l'aveu que j'ai fait, a dit Amelie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage. — Et lequel, Madame ? lui a demandé la baronne avec dedain. — Peut-être le vôtre, Madame. — Le mien ! — Oui, Madame, le votre ; car c'est en me sacrifiant

pour vous que je voudrais payer vos outrages. — Amelie ! a interrompu Ernest d'une voix altérée, Amelie ! et moi aussi, je veux que vous répondiez à ma mère. Je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyais encore en avoir. — Vous l'entendez, Madame, a repris Amelie, hélas ! le connais-mieux que vous ; et si je ne sais pas la terrible vérité que vous m'avez arrachée, c'était pour vous laisser un moyen de le séparer de moi ; maintenant vous n'en avez plus. — Je n'en ai plus et mes ordres, son bonheur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien ? — Ah ! Madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera qu'il doit m'abandonner ? Il sait maintenant que j'ai sur lui des droits plus sacrés que les vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous desobéir ? »

Pendant ce dialogue, Ernest ne paraissait rien écouter. Perdu de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, la joue semblait lui avoir ravi l'usage de ses sens. A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée : « Amelie !... il est donc vrai ! O trop heureux Ernest ! ô mon épouse adorée, viens sur mon sein... Dieu bienfaisant je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de t'aimer !... O mon Amelie ! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage ? enorgueillis-toi au contraire de nos maux, de mon bonheur ! ah ! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux ! » L'expression d'Ernest avait quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de madame de Woldeimar, et lui a dit : « Eh bien ! rassurez, ne pardonnerez-vous pas à Amelie ? » La religion, a répondu la baronne, nous commande je le sais, d'être misericordieux envers les coupables, mais non de les récompenser, et jamais, non jamais mon fils n'obtiendra mon consentement pour son mariage avec cette femme, qui a trahi tous ses devoirs, mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne



veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la consolation et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlèvera que trop. Dès ce soir je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu, je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels : mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant il déchirera le cœur de sa mère, et que d'un le courent où elle va se retirer, elle déplorera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils. »

Elle est sortie alors, nous lussant consternés d'un refus qu'il paraissait d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultait plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre; Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant : « Partez-vous aussi en me laissant, ma tante ? » Madame, lui a répondu d'un ton froid, vous vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienveillance ne permet pas que je lente rien en votre faveur. Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée. A peine s'est-elle éloignée que mon père s'est levé, et prenant la main d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : « Je n'entends rien à tous vos discours, mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfants, ne perdez pas une minute, et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle. » Amélie s'est jetée dans les bras de mon père, en pleurant : « O mon oncle ! il me reste donc un ami dans ma famille ! » Ernest lui a serré la main avec une vive reconnaissance en ajoutant : « Mon oncle, lui la cérémonie, ne consentirez-vous pas à servir de père à mon épouse, à votre nièce ? » Il a paru embarrassé de la proposition : « Je le voudrais beaucoup, a-t-il répondu, mais je craindrais de me brouiller avec mon neveu, et de n'être ainsi tout moyen de vous reconcilier. » Mon

bon père, lui a-jedi en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présents au mariage d'Amélie : ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parents, puisque le chef de la famille la protège ; mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'apaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera la règle de tous : quand on dira partout que M. de Gerso pense ainsi, personne ne se croira le droit de penser autrement. soutenu de votre opinion, Ernest ne déshonora dans celle de personne. à la ville, il pourra prétendre à la même estime, à la cour, aux mêmes honneurs ; et quand ma tante sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devons cet heureux succès. Aimable flatteuse ! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez ! Eh bien ! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas ? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que, quand Albert reviendra, il y soit reçu par la comtesse de Woldemar. O généreuse mère ! ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, s'est retournée Amélie en m'embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait y rasoir le moins possible de sa sœur ! » Et savez-vous, ma fille, quel il sera ici ? m'a demandé mon père. Mais dans quelques jours, je presume. — Voyez, Amélie, c'est pour consoler après vous pourtant que votre frère a abandonné ma Blanche. Mon oncle, lui a dit Amélie, priez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je cause. — Hélas ! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. — Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger ; si vous avez l'âme bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous : un frère qui court sur

les grands chemins, le mariage d'une amie reculée, un fils brouillé avec sa mère : voilà bien assez de raisons pour vous désoler sans que j'ajoute à votre peine. » Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfouissait de nouveaux traits dans le cœur d'Amélie, la forte passagère que lui avait inspiré la présence de madame de Woldemar était épuisée; je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage decoloré la souffrance physique se confondait avec la douleur morale. Ce changement n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques gouttes pour la ranimer, avec une inquiétude qu'il cherchait à dissimuler. « Amélie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien, vous avez besoin de repos. Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, le repos, il viendra. » A ce moment, un domestique est venu avertir son père que ma mère le demandait. « J'y vais, a-t-il dit. Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'avez donné votre parole à Amélie d'assister à son mariage. Mais puisque son frère revient, ne pourrait-il pas me remplacer? — Je l'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, » reprit Amélie; la chaleur de ton front m'a fait tout le bien que je pouvais recevoir; mais le consentement de ton père, et même celui de ma tante, viendraient trop tard à présent. — Amélie! qu'as-tu dit? » a interrompu Ernest d'un air effrayé. Moi, Albert, à ces tristes paroles, j'ai pleuré amèrement, et mon père vint à bras la main d'Amélie, en lui disant : « Il ne faut point vous affliger, mon enfant, ni désespérer de l'avenir; aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète.... » Comme il parlait, un autre domestique est venu l'avertir que madame de Woldemar désirait lui parler un moment avant de partir; mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amélie, jouissant les mains, a dit à Ernest : « Laisseras-tu ta mère quitter sa maison? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée? O Ernest! je l'en conjure, cours l'apaiser : si, pour y par-

venir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre. — hélas! que pourrais-tu à lui désobéir? » Ernest, ton cœur ne peut plus me sauver : mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi que du moins mes derniers regards te voient reconcilié avec ta mère, et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut me souffrir près d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. — Qu'oses-tu proposer, Amélie? moi, m'abandonnerais-je me fait la tentative de ma mère, que me fait la vie, si je dois pas les partager avec toi? Laisse-la partir, cette femme inexorable qui a pu voir ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner. Mais, Amélie, si tu ne peux vivre, je puis mourir; depuis que je je rte d'ous mon ame la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer, ce ne sera pas celui de notre séparation. — Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, j'en ai toujours demandé un ciel d'autre bonheur que celui d'être aimée comme tu m'aimes. — hélas! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exagéré! — Est-il que ton amour cet amour ardent, exclusif, qui seul me semblait le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper?... Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui part. Oh! cours, cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la. — Ernest, éperdu, restait à sa place, ne répondait pas. « Tu ne veux donc pas y aller? s'est-elle écriée. — Oh bien, laisse-moi remplir ton devoir. — Alors elle s'est dégaîée des bras de son amant qui voulait la retenir, sa faiblesse épuisée, un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle, elle s'est élancée seule hors de la chambre, elle a volé sur l'esplanade : nous pouvions à peine la suivre. — Ma tante! ma tante! ma tante! au nom du ciel, écoutez-moi! que je ne vous chasse point de votre maison! laissez-moi en sortir, je le veux, je le puis! » Elle a atteint

madame de Woldemar comme celle-ci allant passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : « Ma tante, a-t-elle dit d'un air égaré, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds. Non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous, je mourirai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir. » Quelques mois qu'on n'a pu entendre ont suivi, ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux, et s'est précipité sur elle : moi, à regarder madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, et j'ai cru que la pitié allait enfin l'emporter. Pendant qu'on donnait des secours à Amélie, que chacun s'empressait autour d'elle, sa tante la contemplait avec émotion et paraissait très-sobre; à la fin elle m'a dit à demi-voix : « L'heure me compte ce dernier effort, mais il me coûte plus que je ne puis l'exprimer. Je m'éloigne, car je ne résisterais pas à une seconde venue comme celle-ci. . . cette Amélie a des accents qui me déchirent. . . Blanche, consolez-la, consolez-la, dites lui bien que je ne veux pas sa mort. » dites-lui. . . Non, ne lui dites rien, et laissez-la partir. » Alors, se détournant du touchant objet qu'elle avait devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendait, et est partie aussitôt. On a reporté Amélie dans son appartement. Je n'entrerai dans aucun détail sur les moments qui ont succédé à cela. Ils seraient inutiles, et je n'en ai pas le temps : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle, et en apprenant que madame de Woldemar n'avait résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme, et est demeurée dans une merne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère... faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère ! ma mère, plus sensible que madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié; elle m'ordonne de quitter cette infortunée; le départ de ma tante

est, dit-elle, un ordre de sortir d'ici, elle craignant de l'offenser en ne l'imitant pas, et des demain nous retournerons à Paris. Mon père n'est point ici, on a effacé mon bon père, de peur qu'il ne se lassât de pleurer par mes prières... J'ai passé la nuit à écrire; je vais venir le jour dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie... Hélas ! la résignerai-je, jamais ! O mon Albert ! quelle était mon erreur en croyant que vous considéreriez ma liberté d'étant la perdre ! Si je vous appartenais, si je ne dépendais que de vous, je pourrais rester ici, suivre tous les mouvements de mon cœur, et, en secourant l'infortunée, en m'élevant contre l'oppression, et en reparaissant l'injustice, je serais sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE

Monsieur, 10 octobre

Adolphe, que votre cœur s'essouisse, et que mes prières soient oubliées, car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils; il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous : vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié, mais, vœu, il faut bien se garder de le leur dire, Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie, et, malgré vos torts vis-à-vis moi, je n'ai jamais craint votre indiscretion. S'ils savaient la révolution qui a opérée en moi la vue d'Amélie expiée, s'ils savaient qu'il ne leur eût peut-être qu'un mot pour céder, ils forceraient à l'instant même mon consentement, et, si je l'attendais pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serais inexorable aux vœux du monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie, l'indes-espérance de mon fils, mon opinion sur son mariage n'a point changé, je le regarde comme un très-grand malheur, mais moindre pourtant que celui de les per-

dre tous deux. Je sais bien qu'il y aurait plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son deshonneur; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer: je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pourrait tuer Amélie; mais je crois qu'il était gagné pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe; je connais votre respect pour la vérité; je suis sûre que dans cette occasion il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes; mais, à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempt de reproches, je céderai: ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melk, ou je me suis retirée, et je reviens avec vous rétracter mon refus.

### LETTRE CV.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 18 octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivée; je n'ai pas encore pu voir ma sœur; on me dit qu'elle repose. Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenaient qu'Amélie avait passé à Dresde; il me croyait ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées, s'il avait su où j'étais, j'aurais pu revenir plus tôt; si mon de-

part de Dresde eût été moins pressé, j'aurais pu rencontrer ma sœur; j'aurais accompagné, soutenue; et peut-être que la voix d'un frère aurait eu quelque force auprès de madame de Woldenau.... Mais qu'aurais-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest....? Pauvre victime comme tu t'es égarée! Mais, qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs? O ma Blanche! j'ai le cœur navré, il n'y a plus de joie pour moi au monde et les malheurs d'Amélie sont les seules peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas revenu seul, j'ai trouvé M. Grandson à Constance, il était comme moi sur les traces de ma sœur, et avait amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son réveil en apprenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle? Ah! si le plaisir d'être entourée de tout ce qu'elle aime pouvait la rendre à la vie! si tant d'amour pouvait lui faire oublier tant de haine! Mais puis-je avoir des espérances? Je la connais si bien! On ne sait point combien Amélie a de fierté; si elle paraît peu, c'est que dans ce cœur si fermé jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connaît, hors l'infortunée qui les souffre. Amélie ne durera pas un regard de mépris, elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir; et du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle est sûre de mourir.... Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée; il va la préparer à me recevoir. Elle est si faible, qu'on ne lui annoncera encore que mon arrivée; pas un mot de son fils; on me prie même de lui fort peu parler. Mon amie, je serais moins inquiet si je voyais Ernest plus vaillant, mais sa tristesse est morne, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avait la peau brûlante, que la

fièvre ne le quittait pas.... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avait pas besoin.... Il sait pourtant que les jours d'Amélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre.... ?

Amélie desire me voir.... Adieu, je vais auprès d'elle.

*La même jour, dix heures du soir*

Je n'ai plus d'espoir. La mort est empreinte dans tous ses traits, et pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers moments. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées ! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié ! J'affecte un air serein; ce tendre cœur ne pourrait supporter ma peine, et mourrait de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé ! que de franchise, d'humilité dans son repentir ! Oh ! comme elle qui pleure ainsi sur ses fautes savait aimer la vertu ! Quoi que atteinte par la mort, combien cette âme aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère ! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle grandison, qui sanglotait tout haut en entrant dans sa chambre ! En le voyant, elle a demandé son fils; on n'a pas pu lui cacher qu'il était ret; elle a voulu le voir, le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer, mais elle s'y est opposée. « Non, dit-elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher; il me reste si peu de temps pour aimer ! » La vue de son fils l'a troublée beaucoup; elle le pressait contre son sein avec une sorte d'agitation convulsive, on eût dit qu'elle se reprochait intérieurement de l'abandonner. A la fin, elle l'a remis entre mes bras. « Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. » Je l'ai juré. « Pauvre enfant ! a-t-elle ajouté avec un doux sourire,

ne pleure plus maintenant; quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi. » A ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçants, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre; il se débattait entre mes bras pour rester; et s'adressant à Ernest, il lui a dit : « Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener. » Le nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous atterrés. Hélas ! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même temps, et, pour la première fois depuis mon retour, j'ai vu Ernest changer de visage : Amélie s'en est aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disait tout bas : Pourquoi t'affliger ? à présent tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme. » Blanche, ces paroles, jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunes sont d'accord, et que, résolu à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets ni consolations à se donner.

## LETTRE CXL.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

*Vendredi 11 octobre*

Si je n'avais trouvé Amélie qu'en danger, Madame, je serais parti sur-le-champ pour vous en informer; mais, comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant, ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apprendrai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoique j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduisit au tombeau, quoique sa faute lui en-



lève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'étonne que vous n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toujours accusée d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur où une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé. Se souvenir des torts de celle qui s'accuse, se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

Le même jour, neuf heures du soir.

Le désespoir d'Albert déchire l'âme; il y a quelques instants qu'il me montrait sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avait transportée avec peine, et Ernest a genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. « Les voyez-vous tous deux, me disait-il, s'approcher du repos qui les attend ? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se relèveront plus, et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort. — Eh quoi ? craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest ? — Comment ! m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappée de son changement ? ignorez-vous qu'une fièvre lente le consume, et ne voyez-vous pas sa résignation ? en aurait-il, s'il croyait quitter Amélie ? »

Albert aurait-il raison, Madame ? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnait, à la certitude de ne pas survivre au malheur ? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange : mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir ; il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité, le feu de ses regards est entièrement éteint ; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvements d'Amélie ; il ne la quitte ni jour ni nuit ; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques moments en particulier, attache au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par

de vaines paroles. — Mais, lui ai-je dit tout bas, si votre mère s'apaisait, si j'étais chargée par elle de vous assurer qu'elle peut céder enfin... ? — Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté : — Je vous crois ; ce n'est pas vous qui voudriez le tromper ; mais à présent il est trop tard, regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus temps. — Putai-je essayer de lui parler ? — Elle ne vous entendra pas, depuis un moment elle ne me répond plus. Peut-être dort-elle ? — Pas encore, m'a-t-il répondu avec un sang-froid effrayant. Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachait à ces paroles, et, sans m'expliquer davantage, j'aventurai doucement le rideau d'Amélie ; ses yeux étaient fermés, quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle ; sa respiration était essouffée et embarrassée. Ernest a jeté un coup d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rassurant à sa même place, il m'a dit, sans changer de visage, mais avec un profond altération dans la voix : — J'étais sûr que elle vivait encore. — J'ai pris la main d'Amélie, elle a paru insensible à ce mouvement, et quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage, et baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très-doucement : — Madame... Amélie... je suis Adolphe... j'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar... — Elle est demeurée immobile. — Vous entend-elle ? m'a demandé Albert, qui était à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. — Eh ! pourquoi la réveiller-vous ? s'est écrié M. Grandson avec un ton vibrant et si élevé qu'Amélie en a tressailli, vous voyez bien que la pauvre enfant a besoin de sommeil. — Mais j'avais interrogé par celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle : j'ai cru sentir un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachait Ernest ; elle a fait un effort pour l'écartier ; et, en apercevant son ami, une douce joie s'est répandue sur tous ses traits. — Tu me feras aimer la vie, lui a-t-elle dit, il est affreux de te

quitter. Pardonne aux faiblesses d'une mourante ! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ses terreurs ; et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel ?... Que suis-je ? une pauvre créature bien criminelle : je n'ai pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur. — Mais, a interrompu M. Grandson, ce n'est pas à vous à vous repentir de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompé, et il a menti Ernest, c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. — Lui ? est-ce que Amélie avec un effort qui lui a prêté des forces ; lui ? n'est-elle repêchée en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine ? non, non, s'il est coupable, je le suis aussi. Dieu juste ! si nous l'offensâmes par notre amour, je l'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble ! A cet aveu si tendre, j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. Sous tranquille, Amélie, lui a-t-il dit, dans ce ciel qui nous attend, tout est bonté, tout est miséricorde ; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons passagers. Je l'ai interrompu. Sur cette terre, on pardonne aussi, Ernest ; je vous ai déjà dit que vos terreurs opposaient plus à vos vœux.... Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille, ne voulez-vous pas vivre pour la nommer votre mère ? Je le voudrais, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours, mais je ne le puis plus... Cependant, dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin, et si je n'étais pas été coupable, j'aurais supporté mes adversités ; j'aurais vécu sans nuire, j'aurais perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi. — O Ernest, pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié, mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour ; et, prise de l'une ou de l'autre, il fallait mourir. » Elle s'est arrêtée pour re-

prendre haleine. « Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces. — Ah ! laisse-moi employer celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation.... Ne dites-vous pas, M. de Reinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille ? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter ! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serais bien ingrate si je ne mourais pas en la bénissant.... Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs ; dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguait dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve.... » Elle s'est arrêtée une seconde fois. — Si votre tante pouvait venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir ? — Refuser de la voir ? Ah ! si le spectacle de ma mort ne devait pas lui être trop pénible, qu'il me serait doux, avant de mourir, de me sentir presser une fois contre le sein de la mère d'Ernest ! »

C'est là dont vous décider, Madame : je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre : je la suivrai de près, demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne sauverez point Amélie ; mais peut-être en la bénissant vous reconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi attacherez-vous Ernest aux sâges projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

## LETTRE CVII.

ALBERT À BLANCHE.

Vienne, 15 octobre 1822. — 10 heures du matin.

Il y a quelque espoir : la nuit a été moins mauvaise, et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher madame de Woldemar, la ramenera peut-être à temps pour que ce consentement, refusé avec une obstination desaturée, n'ait pas enfin été donné en vain ; c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle éprouve. Elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible ; en s'éveillant elle paraissait ranimée, sa

je respecterai jusqu'à mon dernier soupir; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouvez lire dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui dit Ernest avec émotion; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie; ou ne trahirez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole? Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'avez promis de renoncer à elle? Ah! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égare ma raison, et qui m'a dit contre la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'allure, et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annulé par le vôtre. O ma mère! c'est parce que vous vous l'attendriez sur mes maux, que j'existe encore, ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. Et en parlant ainsi, il embrassait ceux de madame de Woldemar avec ardeur: « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois! une fille dont son extrême jeunesse fut l'excuse, l'a-t-elle jamais sans retour de votre cœur? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz: *Oui, c'est encore la pensant de mon cœur, la fille de mon adoption...* » Les sanglots ont étouffé sa voix. « O Madame! » a dit Amélie en se prosternant aux pieds de la baronne, à côté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille,

votre fille chérie; l'époux que vous m'avez destiné, le voilà geignant à vos pieds, vous demandant ma main comme un mendiant la vie. Il est l'idole de mon cœur, nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous vous remercions comme la divinité supérieure d'un, moi retire de l'abîme du désespoir, pourdonner la conduite d'un homme. Serez-vous insensible au pouvoir de penser tant de biens? O ma mère, ne m'avez-vous pas dit si l'amour qui remplit mon cœur m'entraîne à vous déserter, ne me regrettez pas, n'oubliez pas de votre amour celle que vous avez tant aimée, qui vous chérit, vous révère, que votre fils a choisie, et que vous avez à long-temps portée en son sein. A ce tableau si déchirant, aux accents de cette prière si pénitente, je n'ai pu retenir mes sanglots, mon père avait des larmes dans les yeux, ma mère semblait émue. Amélie s'est tournée vers elle. Et vous, ma mère, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'enfant de votre cœur? ne sentirez-vous pas votre sang? Notre sang? Vint-il un n'importe quel Woldemar en levant les yeux au ciel; oui, pour notre malheur, vous en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle dit avec quelque trouble, relèvez-vous et écoutez-moi. Elle l'a fait passer par d'écarter, a pris une de ses mains entre les siennes, et lui a dit: Je vous ai beaucoup aimé, et, en vous revoyant, que que soit ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous êtes encore chère, et je sens que vous m'êtes si chère, que je ne puis que vous pardonner. Je me suis l'impensable de vous donner pour épouse à mon fils. Dans l'âme, si dit-il, autrefois j'ai aimé les deux.

C'est à Amélie que je parle, murmure c'est à elle seule à me répondre, et je parle à vous, si vous osez m'interrompre une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais l'un ni l'autre. — Je ne dis plus rien, Madame, a repris Ernest en se levant. Et il est demeuré debout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

« Vous aimez mon fils, Amélie, et je

crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même — eh bien, croyez-vous, dites-moi, que cette union le rende heureux quelques instants peut-être, tant que le feu d'amour durera. Mais ce feu, que le temps étroit toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la certitude qu'il a dans l'âme et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute consolatrice dans son pays, de n'oser prétendre à un mariage digne, et d'être regardé avec mépris par ses égaux? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais d'avoir au sein de pareils malheurs sur sa tête? — Oh! non, jamais! jamais! a dit l'infortuné en cachant dans ses mains son visage mouillé de larmes. — Ce n'est pas tout, ces tourmens qui le déchireront, il vous les reprochera — il dira que non à présent que la passion l'égare, mais ne le croyez pas, n'en croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous unit. Et puis, Amélie, lors même que vous renoncerez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resteraient de plus pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour goûterait long-temps un bonheur qu'il aurait obtenu sans le consentement de sa mère? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au deshonneur de mon fils. — Ah! j'en étais bien sûre, a répondu Amélie, et quand je vous ai adressé mes prières, Madame, je n'avais pas l'espoir qu'elles pussent vous toucher. — Avez-vous tout dit, Madame? a ajouté Ernest, en contenant à peine sa honte impatiente, et puis-je parler à mon tour? — Pas encore, a répondu la baronne, attendez que je vous le permette. Et vous, Amélie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelque ascendant sur l'esprit de cet insensé, voulez-vous le moment d'en user dignement, et de vous rétablir, par un grand sacrifice, dans l'opinion du monde et les bontés de

votre famille; montrez-lui ses devoirs en suivant les vôtres; rappelez-le à la vertu par votre courage; ayez la grandeur d'âme de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié, et je vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le convent que vous préférez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse... Votre fils... Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. — Votre fils, quelque portait le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, n'aura pas un étranger pour moi, le reportera sur lui la reconnaissance d'un bien que vous m'aurez fait, et évidemment, en remplissant tout mon cœur, en effaçant pour jamais le souvenir de votre conduite passée. — Elle s'est tue. — Avez-vous fini, ma mère? a demandé encore Ernest avec une colère concentrée.

Oui, j'en ai rien à raconter; mais, comme ce n'est point à vous que j'en parle, ce n'est point à vous à me répondre, qu'Amélie s'exclama. — Et moi, Madame, je ne le lui permets pas — car, j'en suis bien que je ne lui pardonnerais point d'haïr dans sa repense. — Et si je vous ordonne de l'attendre? J'essaierai avec les ordres d'une mère qui viole les engagements qu'elle a pris. — O Amélie! a-t-elle dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de desavouer nos sermens, et d'être infidèle à tes sermens? Que ma mère le sache ou non, elle en répondra devant Dieu, mais nous mourrions plutôt que d'être perjures — je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi. Vous êtes lui! vous lui appartenez! s'est exclamé le baron en pâlissant d'effroi. — Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée. Amélie est mon épouse, et quiconque tenterait de nous déshonorer, commettrait un sacrilège.

Je ne veux croire que vous, Amélie, êtes-vous réellement son épouse? — Ose dire que non! a interrompu Ernest. — Ah! je ne puis mentir, lui a répondu doucement Amélie. — Quoi! tu n'es pas à moi? — Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse, et le ciel sait que, si j'avais eu faire ton bonheur en

devoiant ma honte, je ne l'aurais pas cachée si long-temps. — A cet aveu, maine n'est couvert le visage, mon père s'est levé, la baronne a paru satisfaite, et j'ai pu enfin échapper un cri de douleur. A cet instant, Amélie s'est retournée vers moi, et m'a dit, avec cet accent qui perce le cœur : « O compagne du vertueux Albert ! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur ? — Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence serait le motif du consentement de ma tante ; et encore me suis-je trompée, car, après un morne et long silence de tous ceux qui avaient entendu ce terrible aveu, madame de Woldemar reprit avec une espèce de triomphe : « Bon dieu ! c'est donc pour épouser une femme deshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi, et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison ! — A ces mots outragés, la main d'Amélie, que je tenais dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brillantes. Elle s'est levée ; et Ernest, la soutenant dans ses bras, lui a dit : « Viens, Amélie, éloignons-nous d'ici ; fuyons une mère barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon amour et de ma vénération ; viens..... — Non, pas encore, a répliqué madame de Woldemar en retenant Amélie, il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a parlé de l'effroi qu'il vous inspirait, Madame ; j'en attribuais la cause au désir que vous aviez de mourir ; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin ? — Amélie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre. Vous tremblez, Madame, et n'osez me répondre. — Après l'aveu que j'ai fait, a dit Amélie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage. — Et lequel, Madame ? lui a demandé la baronne avec dédain. — Peut-être le vôtre, Madame. — Le mien ! — Oui, Madame, le vôtre ; car c'est en me sacrifiant

pour vous que je voudrais payer vos outrages. — Amélie ! a interrompu Ernest d'une voix altérée, Amélie ! et moi aussi, je veux que vous répondiez à ma mère. Je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyais encore en avoir. — Vous l'interrogez, Madame, a repris Amélie, hélas ! je le connais mieux que vous, et si je lui cachais la terrible vérité que vous m'avez attachée, c'était pour vous laisser un moyen de le séparer de moi ; maintenant vous n'en avez plus. — Je n'en ai plus et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien ? — Ah ! Madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera qu'il doit m'abandonner ? Il sait maintenant que j'ai sur lui des droits plus sacrés que les vôtres. Pourquoi, en ne faisant à devotiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous desoler ? »

Pendant ce dialogue, Ernest ne paraissait rien écouter. Perdu de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, la jeu semblait lui avoir ravi l'usage de ses sens. A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée : « Amélie !... il est donc vrai ! O trop heureux Ernest ! ô mon épouse adorée, viens sur mon sein.... Dieu bienfaisant ! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de t'aimer !... O mon Amélie ! pourquoy cette rougeur sur ton céleste visage ? enorgueillis-toi au contraire de nos liens de mon bonheur : ah ! je le jure, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux. — L'expression d'Ernest avait quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de madame de Woldemar, et lui a dit : « Eh bien ! ma sœur, ne pardonnerez-vous pas à Amélie ? — La religion, a répondu la baronne, nous commande je le sais, d'être misericordieux envers les coupables, mais non de les récompenser, et jamais, non jamais moi-même obtiendra mon consentement pour son mariage avec cette femme, qui a trahi tous ses devoirs, mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne



veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la considération et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlèvera que trop, des ce soir je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu, je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels ; mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant il déclarera le cœur de sa mère, et que dans le couvent où elle va se retirer, elle déploiera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils.

Elle est sortie alors, nous l'assant consternés d'un refus qu'il paraissait d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultait plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre, Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant : Parlez-vous aussi en me haïssant, ma tante ? — Madame, lui a répondu d'une manière d'un ton froid, vous vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienséance ne permet pas que je tienne rien en votre faveur. — Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée. A peine est-elle été dehors que mon père vint à moi, et prenant la main d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : Je n'entends rien à tous ces discours, mais je vous que le plus pressé est de vous marier. Si vous n'en croyez, mes enfants, ne perdez pas une minute, et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle. — Amélie s'est jetée dans les bras de mon père, en pleurant : O mon oncle ! il me reste donc un ami dans ma famille ! Ernest lui a serré la main avec une vive reconnaissance en ajoutant : Mon oncle, dans la circonstance, ne consentirez-vous pas à servir de père à mon épouse, à votre mère ? — Il a paru embarrassé de la proposition : Je le voudrais beaucoup, a-t-il répondu, mais je craindrais de me brouiller avec ma sœur, et d'en ôter ainsi tout moyen de vous réconcilier. — Mon

bon père, lui a-t-il dit en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présents au mariage d'Amélie : ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parents, puisque le chef de la famille la protège ; mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'apaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera la règle de tous : quand on dira partout que M. de Geysa pense ainsi, personne ne se croira le droit de penser autrement ; soutenu de votre opinion, Ernest ne déchirera dans celle de personne, à la ville, il pourra prétendre à la même estime ; à la cour, aux mêmes honneurs, et quand ma tante sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devons cet heureux succès. — Aimable flatteuse ! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez ! — Eh bien ! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas ? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que, quand Albert reviendra, il y soit reçu par la comtesse de Woldemar. — O généreuse amie ! ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, c'est comme Amélie en me embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait à rougir le moins possible de sa sœur ! — Et savez-vous, ma fille, quand il sera marié ? — ma demande mon père. — Mais dans quelques jours, je presume. — Voyez, Amélie, c'est pour courir après vous pendant que votre frère s'abandonne ma fiancée. Mon oncle lui a dit Amélie, prenez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je cause : hélas ! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. — Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger : si vous avez l'âme bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous : un frère qui court sur

les grands chemins, le mariage d'une amie recule, un fils brouillé avec sa mère : voilà bien assez de raisons pour vous desoler sans que j'ajoute à votre peine. » Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfouit de nouveaux traits dans le cœur d'Amelie; la force passagère que lui avait inspiré la présence de madame de Woldemar était épuisée; je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré la souffrance physique se confondre avec la douleur morale. Ce changement n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques couttes pour la ramener, avec une inquiétude qu'il cherchait à dissimuler. — Amelie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien : vous avez besoin de repos. — Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, n'est-elle ajoutée avec un sourire forcé, le repos, il viendra. — A ce moment, un domestique est venu avertir mon père que ma mère le demandait. — J'y vais, a-t-il dit. — Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'ayez donné votre parole à Amelie d'assister à son mariage. — Mais puisque son frère revient, ne pourrait-il pas me remplacer? — Je t'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, a repris Amelie : la chaleur de ton amitié m'a fait tout le bien que je pouvais recevoir, mais le consentement de ton père, et même celui de ma tante, viendront trop tard à présent. — Amelie! qu'as-tu dit? — a interrompu Ernest d'un air effrayé. — Mon, Albert, à ces tristes paroles, j'ai pleuré amèrement, et mon père ému a pris la main d'Amelie, en lui disant : « Il ne faut point vous affaiblir, mon enfant, ni désespérer de l'avenir : aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète. ... » Comme il parlait, un autre domestique est venu l'avertir que madame de Woldemar désiroit lui parler un moment avant de partir : mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amelie, joignant les mains, a dit à Ernest : « Laisseras-tu ta mère quitter sa maison? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée? O Ernest! je t'en conjure, cours l'apaiser : si, pour y par-

venir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre : hélas! que pourrais-tu à lui desobéir? Ernest, ton amour ne peut plus me sauver : mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi que du moins mes derniers regards te voient reconcilier avec ta mère, et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut me souffrir après d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. — Qu'oses-tu proposer, Amelie? moi, je t'abandonnerais? que me fait la tendresse de ma mère, que me fait la vie, si je n'ai plus les partager avec toi? Laisse-la partir, cette femme inexorable qui a vu ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner. — Mais, Amelie, si tu ne peux vivre, je puis mourir : depuis que je porte dans mon âme la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer; ce ne sera pas celui de notre séparation. — Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que de te voir être aimé comme tu m'aimes. — Hélas! comme il me paraît aujourd'hui de m'avoir exaucé! Faut-il que ton amour et amour ardent, exalté, qui seul me semblait le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper?... Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui part. — Oh! cours, cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la. — Ernest, éperdu, restait à sa place, ne répondait pas. — Tu ne veux donc pas y aller? s'est-elle écriée. — Oh! bien, laisse-moi remplir ton devoir. — Alors elle s'est dégagee des bras de son amour qui voulait la retenir, sa faiblesse a disparu : un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle, elle s'est élancée seule hors de la chambre, elle a volé sur l'escalier : nous pouvions à peine la suivre. — Ma tante! criait-elle, ma tante! au nom du ciel, écoutez-moi! que je ne vous chisse point de votre maison! laissez-moi en sortir; je le veux, je le puis! — Elle a atteint

madame de Woldemar comme celle-ci allait passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : « Ma tante, a-t-elle dit d'un air égaré, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds. Non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous ; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir. » Quelques mots qu'on n'a pu entendre ont suivi ; ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux, et s'est précipité sur elle : moi j'ai regardé madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, et j'ai cru que la pitié allait enfin l'emporter. Pendant qu'on donnait des secours à Amélie, que chacun s'empresait autour d'elle, sa tante la contemplait avec émotion et paraissait irrésolue ; à la fin elle m'a dit à demi-voix : « L'honneur me commande ce dernier effort, mais il me coûte plus que je ne puis l'exprimer... Je m'éloigne, car je ne résisterais pas à une seconde scène comme celle-ci..... cette Amélie a des accents qui me déchirent.... Bianche, soignez-la, consolez-la, dites-lui bien que je ne veux pas en mourir.... dites-lui... Non, ne lui dites rien, et laissez-moi partir. » Alors, se détournant du touchant objet qu'elle avait devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendait, et est partie aussitôt. On a reporté Amélie dans son appartement. Je n'entrerais dans aucun détail sur les moments qui ont succédé à celui-là ; ils seraient inutiles, et je n'en ai pas le temps : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle, et en apprenant que madame de Woldemar avait résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme, et est demeurée dans une morne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère....! faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère ! un mère, plus insensible que madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié ; elle m'ordonne de quitter cette infortunée ; le départ de ma tante

est, dit-elle, un ordre de sortir d'ici ; elle craindrait de l'offenser en ne l'imitant pas, et dès demain nous retournons à Geyss. Mon père n'est point ici ; on a éloigné mon bon père, de peur qu'il ne se laissât fléchir par mes prières.... J'ai passé la nuit à écrire ; je vois venir le jour : dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie.... Hélas ! la reverrai-je jamais ! O mon Albert ! quelle était mon erreur en croyant que vous consacrer ma liberté c'était la perdre ! Si je vous appartenais, si je ne dépendais que de vous, je pourrais rester ici, suivre tous les mouvements de mon cœur, et, en secourant l'infortune, en m'élevant contre l'oppression, et en repoussant l'injustice, je serais sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

Mielk, 10 octobre.

Adolphe, que votre colère cesse, et que mes injures soient oubliées, car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils ; il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous : vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié ; mais, ceci, il faut bien se garder de le leur dire, Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie et, malgré vos torts avec moi, je n'ai jamais craint votre indiscretion : s'ils savaient la révolution qu'a opérée en moi la vue d'Amélie expirante, s'ils savaient qu'il ne me faut peut-être qu'un mot pour céder, ils forceraient à l'instant même mon consentement ; et, si je n'attendais pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serais inexcusable aux yeux du monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie et du désespoir de mon fils, mon opinion sur leur mariage n'a point changé. Je le regarde comme un très-grand malheur, mais moindre pourtant que celui de les per-

dire tous deux. Je sais bien qu'il y aurait plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son deshonneur; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer: je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pourrait tuer Amélie; mais je crois qu'il était gagier pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe: je connais votre respect pour la vérité; je suis sûre que dans cette occasion-ci il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes; mais, à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempté de reproches, je céderai: ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melch, ou je me suis retirée, et je reviens avec vous retracer mon refus.

#### LETTRE CV.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 29 octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivée; je n'ai pas encore pu voir ma sœur; on me dit qu'elle repose. Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenant qu'Amélie avait passé à Dresde, il me croyait ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées; s'il avait su où j'étais, j'aurais pu revenir plus tôt; si mon de-

part de Dresde eût été moins précipité, j'aurais pu rencontrer ma sœur, je l'aurais accompagnée, soutenue, et peut-être que la voix d'un frère outragé aurait eu quelque force auprès de madame de Woldemar.... Mais qu'aurais-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest....? Pauvre victime! comme tu t'es égarée! Mais, qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs? O ma Blanche! j'ai le cœur navré, il n'y a plus de joie pour moi au monde, et les malheurs d'Amélie sont les seuls peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas revenu seul; j'ai trouvé M. Grandson à Constance; il était comme moi sur les traces de ma sœur, et avait amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son réveil en apprenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle? Ah! si le plaisir d'être entouré de tout ce qu'elle aime pouvait la rendre à la vie! si tant d'amour pouvait lui faire oublier tant de haine! Mais puis-je avoir des espérances? Je la connais si bien! On ne sait point combien Amélie a de fierté; si elle paraît peu, c'est que dans ce cœur si fermé jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connaît, hélas! l'infortunée qui les souffre. Amélie ne verra pas un regard de mépris; elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir; et du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle était sûre de mourir.... Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée; il va la préparer à me recevoir. Elle est si faible, qu'on ne lui permettra encore que mon arrivée, pas un mot de son fils; on me prive même de lui faire peu parler. Mon amie, je serais moins inquiet si je voyais Ernest plus agité, mais sa tristesse est muette, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avait la peau brûlante, que la

sièvre ne le quittait pas.... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avait pas besoin..... Il sait pourtant que les jours d'Amélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre....?

Amélie désire me voir..... Adieu, je vais auprès d'elle.

*Le même jour, dix heures du soir.*

Je n'ai plus d'espoir. La mort est empreinte dans tous ses traits, et pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers moments. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié? J'affecte un air serein; ce tendre cœur ne pourrait supporter ma peine, et mourrait de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé! que de franchise, d'humilité dans son repentir! Oh! comme celle qui pleure ainsi sur ses fautes savait aimer la vertu! Quoi-que atteinte par la mort, combien cette âme aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle Grandson, qui sanglotait tout haut en entrant dans sa chambre! En le voyant, elle a demandé son fils; on n'a pas pu lui cacher qu'il était ici; elle a voulu le voir, le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer; mais elle s'y est opposée. « Non, a-t-elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher; il me reste si peu de temps pour aimer! » La vue de son fils l'a troublée beaucoup; elle le pressait contre son sein avec une sorte d'agitation convulsive; on eût dit qu'elle se reprochait intérieurement de l'abandonner. A la fin, elle l'a remis entre mes bras. « Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. » Je l'ai juré. « Pauvre enfant! a-t-elle ajouté avec un doux sourire,

ne pleure plus maintenant; quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi. » A ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçants, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre; il se débattait entre mes bras pour rester; et s'adressant à Ernest, il lui a dit : « Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener. » Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous atterrés. Hélas! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même temps; et, pour la première fois depuis mon retour; j'ai vu Ernest changer de visage : Amélie s'en est aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disait tout bas : « Pourquoi t'affliger? à présent tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme. » Blanche, ces paroles, jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunés sont d'accord, et que, résolus à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets ni consolations à se donner.

## LETTRE CVI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDMAR.

*Vienne, 21 octobre*

Si je n'avais trouvé Amélie qu'en danger, Madame, je serais parti sur-le-champ pour vous en informer; mais, comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant. ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apporterai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoque j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduisit au tombeau, quoique sa faute lui en-



lève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'otonne que vous n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toujours accusé d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur ou une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé. Se souvenir des torts de celle qui s'accuse, se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

*Le même jour, neuf heures du soir.*

Le désespoir d'Albert déchire l'âme ; il y a quelques instants qu'il me montrait sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avait transportée avec peine, et Ernest à genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. Les voyez-vous tous deux, me disait-il, s'approcher du repos qui les attend ? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se releveront plus, et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort. — Eh quoi ! craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest ? — Comment ! m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappée de son changement ? ignorez-vous qu'une lievre lente le consume, et ne voyez-vous pas sa résignation ? en aurait-il, s'il croyait quitter Amélie ? »

Albert aurait-il raison, Madame ? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnait, à la certitude de ne pas survivre au malheur ? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange : mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir ; il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité, le feu de ses regards est entièrement éteint ; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvements d'Amélie ; il ne la quitte ni jour ni nuit ; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques moments en particulier : attaché au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par

de vaines paroles. « Mais, lui ai-je dit tout bas, si votre mère s'apaisait, si j'étais chargée par elle de vous assurer qu'elle peut céder enfin.... ? » Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté : — Je vous crois ; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper ; mais à présent il est trop tard, regardez Amélie, et vous verrez qu'il est plus temps. — Puis-je essayer de lui parler ? — Elle ne vous entendra pas, depuis un moment elle ne me répond plus.

Peut-être dort-elle ? Pas encore, a-t-il répondu avec un saut-froid effrayant. Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachait à ces paroles, et, sans insister davantage, j'avant ouvert doucement le rideau d'Amélie, ses yeux et lent fermés, quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle ; sa respiration était courte et embarrassée. Ernest a jeté un coup d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rassurant à sa même place, il m'a dit, sans changer de visage, mais avec un peu d'attention vers la voix : « J'étais bien sûr qu'elle vivait encore. — J'ai pris la main d'Amélie, elle a paru insensible accidentellement, et quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage, et baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très-doucement : — Madame... Amélie... je suis Adolphe... j'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar. — Elle est demeurée immobile. — Vous entend-elle ? m'a demandé Albert, qui était à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. — Eh ! pourquoi la réveillez-vous ? » s'est crié M. Grandson avec un ton si brusque et si élevé qu'Amélie en a tressailli ; mais vous ne voyez bien que la pauvre enfant a besoin de sommeil. — Mais il avait interrompu celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle. J'ai cru deviner un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachait Ernest ; elle a fait un effort pour l'écarter, et, en apercevant son amant, une douce joie s'est répandue sur tous ses traits. — Tu me fais aimer la vie, lui a-t-elle dit, il est affreux de te

quitter. Pardonne aux faiblesses d'une mourante ! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ces terreurs !... et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel ?... Que suis-je ? une pauvre créature bien criminelle ! je n'en pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur. — Ma fille, a interrompu M. Grandnon, ce n'est pas à vous à vous inquiéter de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompée et il a menti Ernest, c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. — Lui ? s'est exclamée Amélie avec un effroi qui lui a prêté des forces : lui ? à quelle reptile en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine ! non, non, s'il est coupable, je le sais aussi. Dieu juste ! si nous l'offensâmes par notre amour, je l'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble ! Avec cet accent si tendre, j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. — Sois tranquille, Amélie, lui a-t-il dit, dans ce ciel qui nous attend, tout est bonté, tout est miséricorde ; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons pas séparés. — Je l'ai interrompu. — Sur cette terre, on pardonne aussi, Ernest ; je vous ai déjà dit que votre mère n'en opposait plus à vos vœux... Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille, ne voulez-vous pas vivre pour la nommer votre mère ? — Je le voudrais, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours, mais je ne le puis plus... Cependant, dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin, et si je n'eusse pas été complice, j'aurais supporté mes adversités ; mais vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi. — Offense-tu pardonner si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié, mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour ; et, privée de l'une ou de l'autre, il fallait mourir. — Elle s'est arrêtée pour re-

prendre haleine. — Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces. — Ah ! laisse-moi emmener celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation... Ne dites-vous pas, M. de Heinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille ? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter ! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serais bien ingrate si je ne mourais pas en la bénissant... Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs, dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguait dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve... — Elle s'est arrêtée une seconde fois. — Si votre tante pouvait venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir ? — Refuser de la voir ! Ah ! si l'espectacle de ma mort ne devait pas lui être trop pénible, qu'il me serait doux, avant de mourir, de me sentir pressée une fois contre le sein de la mère d'Ernest ! —

Ce mot doit vous décider, Madame ; je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre, je la suivrai de près, demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne saurez point Amélie, mais peut-être en la bénissant vous reconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi attacherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

## LETTRE CIVIL.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 21 octobre sept heures du matin.

Il y a quelque espoir : la nuit a été moins mauvaise, et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher madame de Woldemar, la ramènera peut-être à temps pour que ce consentement, refusé avec une obstination d'instinct, n'ait pas enfin été donné en vain : c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle se reconse. Elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible ; en s'éveillant elle paraissait ranimée, sa

respiration était plus libre, et son teint moins décoloré : le médecin assure que si la fièvre ne redouble pas ce soir, et que la nuit prochaine soit aussi bonne, il sera possible de la sauver. En entendant ces paroles, Ernest a éprouvé une commotion violente; des larmes sont sorties par torrents de ses yeux égarés : il est tombé sur le plancher, et frappant sa tête, dans un inconcevable désordre, il articulait des mots sans suite, parmi lesquels je n'ai pu distinguer que ceux-ci : « Elle vivrait ! elle vivrait ! » Je l'ai conjuré de se calmer. « Amélie a besoin de vous voir pressé d'elle, et si vous vous montrez dans cet état, lui ai-je dit, vous allez troubler le repos qui peut seul nous la conserver. » A ce mot, l'émotion d'Ernest est rentrée tout entière dans son cœur, son extérieur est redevenu calme, et il a été reprendre sa place accoutumée auprès du chevet d'Amélie; mais malgré lui ses yeux brûlants et ses regards étincelants décelaient le sentiment qui le dévorait. J'ai été obligé de faire sortir de la chambre M. Grandson, qui, moins maître de lui, parce qu'il aime moins, ne pouvait contenir sa bruyante joie; nous sommes restés seuls, Ernest, la garde et moi. Amélie a voulu nous parler; mais le médecin nous ayant prescrit de l'en empêcher, nous l'avons conjurée de garder le silence. « Pourquoi donc? a-t-elle dit, me croit-on mieux qu'il y a? — Oui, ma sœur chérie, le docteur te trouve très-peu de fièvre; il nous a rassurés : tu vivras; nous espérons tous. — Et toi aussi, Ernest? lui a-t-elle demandé avec un doux et triste sourire? — Me le défends-tu, Amélie? je ne veux croire que toi. — Ne lui parlez donc pas, ai-je repris; quand on nous ordonne d'éviter tout ce qui peut l'émouvoir, est-ce là le sujet dont il faut l'entretenir? » Amélie a souri encore, et pressant ma main contre son cœur, elle a dit à Ernest : « Obéissons à mon frère, et ne parlons plus. »

À cette heure

Elle a voulu parler tête au médecin : nous attendions dans l'anticham-

bre. Quand il est sorti, Ernest, éperdu, m'a dit d'une voix entre-coupée, et en posant son bras sur le mien : « Parlez lui.... demandez-lui.... — Eh bien, Amélie, comment est-elle? nous attendons ici notre arrêt. — Le moment est très-inquietant; on n'a point assez mesuré l'état de cette dame; elle a éprouvé tout de secousses, que tout annonce une crise qu'elle n'aura pas, je le crains. La force de soutenir. » Ernest est tombé sur le parquet, comme frappé de la foudre. Dans ce premier moment, je n'aurais pu le secourir; je ne voyais plus et lui que l'assassin de ma sœur. ... O justice suprême! pour un instant d'oubli pour une seule faute, la mort de la coupable....! Que dis-je, hélas! la mort de tous deux; Ernest n'y survivra pas.... O ma Blanche! que de remords dans mon âme! Non, je ne me suis pas acquittée des obligations que mon père m'avait imposées; j'ai consenti qu'Amélie s'éloignât de moi, au premier mot qui m'a décelé le sentiment qui l'occupait, je n'ai pas volé à son secours; ne devais-je pas la connaître? ne devais-je pas être convaincu que cette âme si tendre ne craint d'avoir assez accordé à l'amour qu'elle ne lui refusant rien? ne savais-je pas que si elle était trop passionnée pour ne pas écarter toutes les défiances et manquer à ses principes, elle était trop pure pour se consoler de sa faute et ne pas mourir du sacrifice?... L'infortunée! tous les regards se sont réunis pour la trahir. J'entends du bruit dans sa chambre... j'y cours.

À quatre heures

Le médecin ne quitte pas Amélie, et retire peu à peu l'espoir qu'il avait donné. Elle s'évanouit à tous moments, et, quand elle reprend connaissance, un nuage obscurcit sa vue, et elle ne nous reconnaît plus qu'au son de la voix. Tout-à-l'heure elle vient de m'appeler. Je ne te distingue plus, mon Albert, m'a-t-elle dit avec une voix défaillante, mais mon cœur, qui bat encore, n'a pas cessé de t'aimer... Je vais te quitter... Adieu, mon frère.... Je ne pleure que sur toi,

car mon fils m'ouhliera, et je le laisse entre tes mains. » Je suis tombée à genoux devant ce lit de douleur, sans avoir la force de répondre. « Tu m'as pardonné, mon frère, n'est-ce pas ? » A cette question, Ernest est sorti de sa morne stupeur, et, se prosternant à côté de moi, il m'a dit : « Pardonne-moi aussi, Albert ? et quoi qu'il en coûte à ton cœur, promets-moi que je ne mourrai pas hui du frère d'Amélie. » — Non, je ne te hais pas, lui ai-je dit en sanglotant. — Amélie ne nous entendait plus; elle venait de perdre encore connaissance. Nous nous sommes levés pour la secourir... Depuis une heure elle paraît mieux; elle est calme et s'endort par intervalle... O ma Blanche ! si cette dernière lueur d'espoir m'est enlevée, si la mort de ma sœur... je n'ai pas la force de continuer, si je la perds, s'il me faut vivre, ah ! ma Blanche... je ne le pourrai qu'à cause de vous.

## LETTRE VIII.

MADAME A BLANCHE

Vienne, 3 novembre

Je vous plains de vous être consumée dans l'attente d'une nouvelle qui ne pouvant être que funeste; mais jugez, Mademoiselle, s'il a été possible au comte Albert de vous la donner, lorsque moi, éprouvé dès l'enfance par l'adversité, moi qui sais si bien que tous les hommes sont condamnés à souffrir jusqu'à ce qu'ils disparaissent de cette vallée de larmes, j'ai eu besoin de plusieurs jours pour me mettre en état de vous faire le rapport exact de ce que j'ai vu dans cette demeure de désolation.

Vous avez vu, Mademoiselle, que j'étais allé chercher madame de Woldemar avec de meilleures espérances, je la trouvais pleurant sur la lettre qu'elle avait reçue de moi, et prête à m'accompagner pour sauver ses enfants, s'il en était temps encore. Je crus que, dans cette disposition, rien ne pouvait lui donner plus de joie que la nouvelle du mieux sensible d'Amélie, et en effet, je dois

avouer qu'en l'apprenant, son premier mouvement fut un mouvement de plaisir; mais cependant, sous un prétexte assez plausible, elle retarda son départ jusqu'au surlendemain, elle me parut même tenter d'attendre, pour partir, d'avoir d'autres nouvelles d'Amélie; et, en se décidant à retourner à Vienne, elle ne céda qu'à mes instantes prières. Pendant la route, je la questionnai, et je ne m'aperçus que trop que ses idées avaient changé. Elle me laissa entrevoir que si la mort d'Amélie n'entraînait pas celle d'Ernest, elle ne la regarderait pas long-temps comme un malheur; et il lui échappa même de me dire que si sa nièce était hors de danger quand elle arriverait à Vienne, elle ne voyait pas ce qui l'obligerait à donner son consentement au mariage. Ce mot, Mademoiselle, excita toute mon indignation; et me hantant à ce qu'elle m'inspirait, je dis à madame de Woldemar que si elle était capable de m'avoir choisi pour être l'organe de son parjure, je dévoilerais cette iniquité aux yeux du monde entier, et que je la couvrirais du juste mépris dû à son odieuse conduite. Elle me laissa parler sans m'interrompre, et à la fin, levant les mains au ciel : « O mon fils ! s'écria-t-elle, sois donc ou tu m'as réduite, à employer, pour te sauver de ta perte, de tels moyens qu'un homme obscur et sans nom ait le droit de me les reprocher sans que j'aie celui de m'en plaindre ! » Je ne répondis rien, et jusqu'à Vienne nous demeurâmes ensevelis, chacun de notre côté, dans une sombre rêverie. Lorsque la voiture entra sur le Graben, je vis la baronne Adolphe; elle prit ma main. Je ne sais ce que j'ai, me dit-elle, mais mon cœur se serre en arrivant dans ma maison. La voiture s'arrêta; on ouvrit la portière; la baronne hésitait à descendre. « Qu'allons-nous apprendre, Adolphe ? croyez-vous que mon fils nous ait entendus ? craignez-vous qu'il vienne au-devant de sa mère ? » Sans lui répondre, je frappai à la porte de l'hôtel, un domestique accourut, il avait l'air consterné. Madame de Woldemar s'en aperçut, et voyant que j'allais l'interroger : « Ne lui



parlez pas, me dit-elle avec une brusque vivacité, je ne veux rien savoir. » Elle entra, puis s'arrêta tout-à-coup, regarda autour d'elle d'un air inquiet. « Je ne vois point mon fils ! Adolphe, allez chercher mon fils. — J'y vais, lui dis-je ; mais vous êtes si émue, si tremblante ! tandis que je vais monter, reposez-vous dans la salle basse. » Je pris son bras pour l'y conduire ; j'ouvris la porte : quel spectacle ! Au milieu de l'appartement était un cercueil, quelques cierges brûlaient autour ; M. Grandson sanglotait debout près de la croisée ; l'enfant d'Amélie, étendu sur la bière, se frappait la tête en s'écriant : « Ma mère ! lève-toi donc : ô ma mère ! lève-toi et me réponds. » L'infortuné Albert, muet, immobile, les bras croisés et la tête baissée, avait les yeux fixés sur la tombe, et ne pleurait plus. A cette vue, madame de Woldemar se rejeta en arrière en poussant un cri affreux ; Albert leva la tête et tressaillit à son aspect. « Amélie ! ô Amélie ! s'écria la baronne. — Elle est là, dit Albert d'un air farouche en montrant le cercueil ; mais elle n'y est pas seule... — O mon fils ! mon Ernest ! Qu'a-t-on fait de mon fils ? où est mon fils ? » Albert montra le cercueil une seconde fois sans parler, et madame de Woldemar tomba sans connaissance à ses pieds.

Je n'étais pas en état de la secourir : ce que je venais d'entendre avait anéanti toutes mes facultés. Dans ce triste univers, je n'avais attaché mon cœur qu'à un seul être, et il m'était enlevé à la fleur de l'âge, sans que j'eusse pu l'embrasser une fois encore, et lui dire un éternel adieu. Les gens de madame de Woldemar vinrent pour l'arracher de ce lieu de désespoir, et la transporter sur un lit. Je ne la suivis point. Fixé à la place où je venais d'être frappé, je ne pouvais détacher mes regards de ce cercueil, qui renfermait mon ami, mon seul ami, et aucune larme ne venait soulager la douleur qui m'étouffait. M. Grandson vint à moi, me secouant la main : « Ils l'ont tuée, me dit-il, il n'y a plus de joie pour moi au monde, et ce pauvre enfant,

ses sanglots le feront périr aussi. » Il voulut le prendre dans ses bras, mais Eugène redoubla ses cris. « Laisse-moi, mon oncle, laisse-moi prend' elle ; je veux la réveiller, pour qu'elle se lève et que je puisse la caresser... O ma mère ! pourquoi dors-tu si long-temps et ne réponds-tu pas à ton enfant ? » Je m'approchai du cercueil, et, me mettant à genoux, dis à Albert : « Puisque mon ami est là, je pourrais-je pas le voir une fois, une seule fois encore ? » Sans me répondre, Albert dit à l'enfant : « O-le-toi, je vais te le montrer, et il poussa le dessus de la bière. L'apètréx bruyant, pâle, décoloré, recouvert du drap mortuaire, et tombé sans vie auprès de son épouse, représentait une sorte de sérénité paraissant reposée sur leurs traits, comme s'ils eussent encore senti le bonheur d'être ensemble, et qu'avant quitte l'existence au même instant, ni l'un ni l'autre n'eût connu le désespoir de se survivre. A la vue de sa sœur, le cœur d'Albert se brisa, et de profonds sanglots sortirent du fond de sa poitrine ; il baissa le front glacé de la fortunée, en l'arrosant de larmes.

« Et maintenant, lui disait-il, que fais-tu parmi les anges, excuse-moi auprès de mon père de l'avoir abandonnée — une pure et généreuse ! tu es pardonnée — tu es bien ton frère ; mais jamais il ne se pardonnera. Hélas ! si je ne l'eusse point quittée, tu vivrais encore, tu es vrais pour celui qui a voulu mourir avec toi. Mais du moins tes vœux ont été exaucés : vous voilà unis pour toujours, simple tendre et malheureux... Ernest, tu ne quitteras plus ton époque... — O mon ami ! me suis-je écrite avec un déchirement d'âme que je n'avais jamais éprouvé. La seule récompense de ces longues douleurs, a repris Albert me de nouvelles larmes, la seule : nous es-semble, unis pour toujours. » A ces mots, je me suis baissée vers le cercueil, et posant mes lèvres sur ta main glacée de mon ami : « Adieu, adieu, lui ai-je dit ; tu es mort sans donner un souvenir à Adolphe, mais Adolphe conservera le tien jusqu'au dernier soupir. Il t'a aimé



que toi dans le monde. . . » Des cris se sont fait entendre, la porte s'est ouverte : c'était mademoiselle Woldemar, pâle, échevelée, dans un désordre effrayant. « Je veux voir mon fils, répétait-elle, mon fils est à moi, c'est mon bien, on ne me l'a pas. M. Grandsen s'est avancé vers elle pour la faire sortir; elle l'a repoussé du bras, en reprenant le ton terrible. « Mon fils... mon fils... je veux voir mon fils, qu'on me rende mon fils! » Alors M. Grandsen l'a prise rudement par la main, et l'a faisant tomber à genoux près du cercueil. « Tu le veux, le vois-tu : si on le te rend mort, n'en accuse que toi; contemple ces deux victimes, et jouis du fruit de ton implacable orgueil. C'est lui... c'est lui, je reconnais mon fils, s'est-elle écriée dans un trouble mortel croissant : il est mort, et je ne l'ai pas vu ! il est mort, et il a menti ! s'écrie-t-elle. Du moins, il l'aurait dit, s'interrompit M. Grandsen. « Non, a dit Albert avec dignité, vos victimes sont mortes en vous pardonnant. En espérant, Amélie s'efforçait de vous avoir offensés, et vous deux n'avez dû lui enlever du moins qu'un sang innocent. Ernest, loin de vous reprocher ses maux, me comptant de consoler sa mère, et de lui dire qu'il mourait en l'aimant : maintenant tous deux interviennent pour vous auprès du Juge suprême, allez donc, espérez en leurs prières, repentez-vous, et, s'il se peut, vivez et mourrez en paix. » Elle est demeurée un instant immobile; puis, levant les mains au ciel, elle a dit : « Dieu ! je ne me plains point; ma peine est bien grande, mais je l'ai méritée... ! Mon fils... Amélie... saintes et douces victimes ! vous n'avez point appelé la colère divine sur ma tête; mais le remords qui s'est placé là, elle continue en posant la main sur son cœur, ce remords qui me fait frémir à l'idée d'une éternité que je sens être inséparable de lui, ce remords vous vengera assez... » En finissant ces mots, ses yeux se sont fermés, et il a fallu l'emporter une seconde fois dans son appartement.

Je me suis retiré aussi; j'ai cherché à

me rendre maître de mon affliction, afin de la supporter en homme : il ne m'a pas été possible; l'idée de ne plus voir Ernest me jetait dans des accès de douleur que je ne pouvais vaincre, et j'étais comme un forcené qui, dans sa rage insensée, croit pouvoir lutter contre la main de fer du destin. Cependant, j'ai fini par me soumettre; mais j'ai juré sur les cendres de mon aïeul, que désormais mon cœur déchiré serait inaccessible à tous les sentiments durs et tendres qui ne servent qu'à affaiblir l'homme, en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamnée à porter.

Pour fuir la tâche si douloureuse que vous m'avez imposée, Mademoiselle, il me reste encore à vous dire ce que j'ai appris hier.

Vers le milieu de la nuit qui a précédé le jour de mon arrivée, Albert était absorbé dans des pensées de mort; le médecin et les deux gardes, accablés de fatigue, s'endormaient; Ernest était sous les rideaux; la lueur d'une lampe n'éclairait que fort faiblement une partie de la chambre; tout-à-coup un bruit sourd s'est fait entendre; chacun est accouru; on a apporté des lumières : Amélie ne vivait plus, son aïeul s'était jeté sur elle, l'eul pressait étroitement, et serrait avec tant de force ce corps inanimé, qu'on n'a pu l'en détacher. Il est resté à peu près trois heures dans cette agonie; il a enfin été saisi d'un mouvement convulsif, a poussé un cri... c'était le dernier.

## LETTRE CIX.

ADOLPHE A BLANCHE.

Vienne, 5 novembre.

Je pars demain avec Albert pour accompagner le triste convoi à Woldemar; il ne vous écrira que quand il aura rendu les derniers devoirs à sa sœur et à Ernest. Les infortunés ont voulu être ensevelis ensemble, près du tombeau du père d'Amélie; Albert veut veiller lui-même à ce que ce devoir s'accomplisse, et marquer déjà sa place auprès d'eux. C'est ainsi que dans cette vie, qui passe

comme l'ombre, tout se touche, tout se presse, tout se confond, le mariage et la mort, la prospérité et l'infortune, nos joies si courtes et nos si longues douleurs.... Ah! si l'homme a son berceau pouvait pressentir ce qu'est l'existence, quel est celui qui, pour échapper à ce présent fatal, ne se rejeterait pas dans le néant?

### LETTRE CX.

ADOLPHE A BLANCHE

Waldemar, 12 novembre

Ah! Mademoiselle, de quelle triste et étrange cérémonie je viens d'être le témoin. Six jeunes filles qui se mouraient autour d'un cercueil, et les funérailles de deux amants au milieu d'une pompe nuptiale : tel avait été l'ordre d'Ernest. Lorsqu'il eut obtenu le consentement de sa mère pour épouser Amélie, il voulut consacrer un bienfait aussi inattendu, et donna au cure du lieu une somme assez considérable pour doter et marier six jeunes filles le jour où il épouserait Amélie, et ainsi chaque année, en mémoire de ce jour de félicité, mais à Vienne, quand il eut perdu tout espoir, il pensa à sa fondation, et, sûr de mourir avec Amélie, il voulut que la cérémonie du mariage se fît sur leur tombeau : on a cru devoir respecter jusqu'à cette volonté d'une âme malade et d'une imagination déjà en délire.

Ce matin, les six jeunes filles, vêtues de blanc, un crêpe noir au bras, et une couronne d'immortelles et de cypres sur la tête, sont venues chercher le cercueil pour l'accompagner à l'église; Albert suivait tenant l'enfant d'Amélie par la main; je soutenais le pauvre et inconsolable M. Grandson; les domestiques, les fermiers, les pauvres, fermaient le cortège. A l'entrée du cimetière, l'ancien régisseur, Guillaume, a arrêté la marche, et a dit en sanglotant : « Voici le lieu, je reconnais la place où, il n'y a guère plus d'une année, j'ai vu celle que nous pleurons aujourd'hui implorer la miséricorde divine pour la femme cruelle

qui l'a mise au tombeau.... Elle était là, à genoux, les yeux élevés vers le ciel, à mon Dieu! pardonne-lui, disait-elle. Un gémissement unanime a interrompu Guillaume. Le malheureux Albert, par un bain de larmes, s'est prosterné sur cette place qu'on venait de lui montrer. « Ame généreuse! s'est-il écrié, maintenant réunie au sein de ton Créateur, tu dis encore : pardonne! » Alors le cercueil du cortège s'est rompu; chacun a voulu aller toucher la place consacrée par la bonte d'une créature céleste, chacun portait une bénédiction et un hommage. J'ai vu une pauvre femme s'appeler ses sept enfants : « Pleurez et priez, leur a-t-elle dit, car celle qui vous a donné du pain n'est plus. » La sesant devotes plusieurs traits de la bienfaisance d'Amélie, et tout ce bien qu'elle avait fait, tout cet amour qu'elle avait inspiré, c'était avant son mariage, durant les courtes visites qu'elle faisait à Waldemar; que n'edit-elle pas et si on lui eût permis d'y revenir passer sa vie... Nous aurions été trop heureux, a interrompu douloureusement un vieillard : j'ai vu notre jeune maître dans son enfance; il était alors dur, orgueilleux; mais il était revenu si bon main et si bon! il n'est resté que peu de jours parmi nous; il était malade et il flage, et cependant il a pensé aux pauvres, et les a tous soulagés. Plusieurs voix ont répété confusément : Tous deux étaient des anges... ils étaient faits l'un pour l'autre... Aussi ne se quitteront-ils plus, a dit Albert en reprenant sa place près du char. — Chacun a suivi son exemple, et le convoi est entré dans l'église.

On a déposé la bière près de l'autel, sous un drap mortuaire. Les six couples se sont rangés autour, ils semblaient plus occupés de leurs regrets que de leurs espérances. Toutes les jeunes filles pleuraient; et j'ai entendu l'une d'elles dire à sa compagne, en montrant le cercueil : « Et nous aussi nous serons un jour comme ils sont là. »

Le pasteur est monté dans la chaire, il a pris pour texte ce passage de l'E-

celle-ci : *Les fleurs de mon gâterois sur la terre ont été bien courtes et bien malheureuses*. Son discours a été simple et pathétique. Il a parlé de l'enfance d'Amélie, des vertus qu'elle annonçait dès l'âge le plus tendre; il a remarqué la grâce que Dieu avait faite à Ernest en l'aidant à dompter son fougueux caractère. « Si cet heureux changement, a-t-il dit, augmente en nous le regret de sa perte, il lui donne plus de droits à la miséricorde divine. Les infortunés que nous pleurons ne furent point exempts d'erreurs; mais Dieu les a châtiés sur la terre, et maintenant il les appelle à lui et les couronne de la vie immortelle, car la bénédiction du pauvre est sur eux. Et vous, a-t-il continué en s'adressant aux jeunes gens, vous qui allez vous unir au pied de l'autel, vous à qui ils ont assuré un bonheur qu'ils ne devaient pas goûter, contemplez cette tombe : ceux qu'elle renferme étaient comme vous au printemps de la vie, comme vous ils ont espéré, ils ont aimé; à présent ils n'espèrent plus, ils n'aiment plus. Ils avaient ordonné cette cérémonie et croyaient en être témoins : ils y assistaient aussi, mais muets et glacés; ils voulaient vous donner l'exemple d'une sainte union.... hélas! celle qu'ils avaient formée ne se rompra plus.... » Les pleurs ont étouffé sa voix; il s'est interrompu pour porter son mouchoir à ses yeux : des sanglots ont retenti dans toutes les parties de l'église. Tout-à-coup l'orgue s'est fait entendre; on a commencé l'office des morts. « Suspendons nos gémissements et prions pour eux, a dit le prêtre. » Chacun est tombé à genoux.

Quand la musique funèbre a cessé, un profond silence lui a succédé. Le curé s'est recueilli long-temps; à la fin, il est descendu de la chaire en disant d'une voix altérée : « Maintenant, exécutons une fondation de bienfaisance, et célébrons les mariages. »

Il s'est approché de l'autel pour donner la bénédiction aux époux; aussitôt que

chacune des filles l'avait reçue, elle déposait sa couronne sur le cercueil, auprès duquel elle se mettait à genoux. Ces fleurs éparées autour de ces voiles de deuil, ces chants d'hyménées et ces cloches funèbres, cette fête au milieu des larmes, et ces jeunes gens qui se juraient un amour éternel en face de cette tombe, qui attendait qu'il n'y eût rien d'éternel sur la terre, tout cela brisait l'âme et la remplissait de terreur. L'aspect de ces plaisirs périssables faisait frémir à la lueur de ces lugubres flambeaux, et on eût dit que le jour de l'espérance ne s'était rapproché de celui de la mort que pour détruire la confiance présomptueuse, et montrer le néant des folles joies.

Après la cérémonie, le char funéraire a été ramené au château; on a descendu la bière dans la chapelle souterraine qui renferme la cendre de vos ancêtres; la tombe de votre grand-père m'a fait tremblir d'horreur; c'est de là que l'orgueil dicta l'arrêt de mort d'Ernest et d'Amélie.... Ah! Mademoiselle, quand j'ai vu les déplorables restes de mon ami prêts à disparaître pour toujours, alors seulement j'ai pu pleurer. Le pauvre M. Grandson est tombé sans connaissance, il a fallu l'emporter. L'enfant d'Amélie tentait de descendre dans la fosse; il voulait mourir, criait-il, il voulait suivre sa mère; et Albert, l'inconsolable Albert, le front humilié contre la poussière, baisant le marbre de la tombe de son père, lui demandait en gémissant de lui pardonner la mort de sa sœur. « Tu me l'avais confiée, disait-il avec des torrents de larmes; ah! ce n'était pas pour te la rendre si tôt.... Tu m'avais dit : *Protège-la, mon fils*, et ton fils l'a abandonnée. »

Il n'a pas pu continuer; son désespoir est devenu si violent que j'ai craint pour sa vie; je l'ai pris entre mes bras : « Supportez votre douleur en homme, lui ai-je dit, et songez à Blanche. — Hélas! m'a-t-il répondu, si je n'y avais pas tant songé, celle-ci ne serait pas là peut-être. »

On a suspendu une couronne nuptiale sur la tombe de ces infortunés, avec ces mots :

« Leurs jours ont été comme cette fleur : l'orage les a flétris comme elle avant le temps, et la terre où ils étaient ne les reconnaît plus. »

Sur la pierre qui les couvre on a écrit ces mots, choisis par Amélie, et qui conviennent si bien à Ernest :

*Ils ont eu l'abri de passions, et ceux qui sont fatigués se reposent.*

En sortant de cet asile de mort, j'ai jeté un long regard sur la tombe de mon aïeul, et lui ai dit un éternel adieu : j'ai vu la porte funèbre se refermer sur ces cendres glacées, et tout a été fini.

### LETTRE CXI.

ALBERT À BLANCHE.

Waldemar, 1<sup>er</sup> novembre, quatre heures du matin.

Je ne puis dormir : ce n'est pas sur des yeux trempés de larmes que le sommeil repand ses tranquilles douceurs... Je veille pour remuer, je songe à ce qui était encore hier beau et florissant, je reviens sur mes premiers ans, je pleure la jeune compagne de mon enfance, qui dort maintenant dans le sein de la terre.... de cette terre qui couvre leurs cendres réunies.... Hélas ! Blanche, ce n'est plus eux qu'il faut plaindre, leurs douleurs sont passées, et sans doute ils en ont reçu la récompense : les malheureux sont ceux qui restent pour pleurer et se repentir.... O ma Blanche ! vous l'avez soutenue dans ses épreuves ; vous l'avez beaucoup aimée dans ces moments terribles où elle luttait encore contre l'oppression et la mort, vous avez adouci ses douleurs : ah ! que cette idée vous rend respectable et chère au cœur de votre Albert ! non jamais, jamais il n'oubliera que vous avez consolé sa sœur !

Je ne suis pas encore en état de vous voir, Blanche, je suis trop accablé, trop abattu par le coup qui m'a frappé.... Le jour, la nuit, j'ai continuellement devant les yeux l'image de ma sœur expirante, pressant ma main de sa main défaillante, cherchant encore à me voir ; j'entends ses

derniers adieux, qui furent une bénédiction... ; j'entends sa dernière prière

*Que le souvenir d'Ernest soit une amorce dans ton cœur.* Oui, je respecterai tes volontés, ô ma sœur ! et le souvenir de l'homme qui te fut si cher sera aussi sacré pour moi que le tien.

Blanche, puisque vous consentez à n'exister que pour moi, à me consacrer votre vie, j'aurai encore des jours heureux sur la terre ; mais, pour user à pressée, je suis encore trop près de ceux de la douleur.

### LETTRE CXL.

ADOLPHE À BLANCHE.

Waldemar, 29 novembre.

Albert se prépare à partir, Mademoiselle ; il va chercher auprès de vous des consolations de l'il a tant de besoin, et que seule vous pouvez lui donner, pour moi, je vais chez M. Grandson chez lui : chargé d'affaires et d'afflictions, ce vieillard, à plus près que nous ne pouvons l'être, hélas ! il y en a tant d'autres qui se sont retirés avec une fière fièvre, mais elle est descendue dans la tombe avant lui. Dès que j'en aurai remis dans sa maison, je me retirerai dans l'asile le plus solitaire des montagnes de Suisse, et il ne me restera pas même avec qui pleurer.

Adieu, Mademoiselle, ne vous inquiétez point de ma destinee, je veux m'écouler dans une profonde obscurité ; tous les liens qui m'attachaient au monde sont rompus ; j'ai perdu mon aïeul, et mon cœur brisé ne peut plus rien aimer.

Je ne reverrai plus madame de Waldemar : je ne pourrais que la troubler, et je ne le dois point : elle est mère, elle a tué son fils, elle doit être assez punie.

### CONCLUSION.

Le farouche Adolphe, fidèle à ses projets, se retira dans la partie des Alpes la plus solitaire, sa mère mourut sans l'avoir pu découvrir, et mourut malheureuse de savoir qu'elle avait un fils qui n'était pas là pour lui fermer les yeux.

Albert, seul rejeton de la famille de Woldemar, hérita du titre et de la terre de ce nom; il trouva dans Blanche de Geysa l'épouse la plus aimable et la plus tendre; il s'étonnait de ne plus remarquer en elle ni la coquetterie, ni la légèreté qu'on lui reprochait jadis, et ne put s'empêcher de reconnaître dans cette différence les salutaires effets du malheur : mais si le souvenir de la mort d'Amélie avait servi à tempérer l'excessive gaieté de Blanche, il jetait aussi sur le honneur d'Albert cette tristesse nécessaire pour que son sort ne fût pas trop au-dessus de celui des autres hommes.

Madame de Woldemar passa ses jours dans la plus haute dévotion, et ne quitta plus le couvent où elle s'était retirée; elle désira que les enfants d'Albert portassent le nom d'Ernest et d'Amélie; mais elle refusa constamment de les voir jusqu'au moment de sa mort : alors seulement elle les appela auprès d'elle, leur légua tout son bien, demanda à leur

innocence des prières pour le salut de son âme, et expira poursuivie par l'image de son fils, et doutant de la miséricorde divine.

Albert et Blanche élevèrent l'enfant d'Amélie avec les leurs : les soins et les caresses qu'ils lui prodiguaient lui auraient fait oublier qu'il était orphelin, si Albert n'eût trouvé un douloureux plaisir à lui rappeler sans cesse sa mère, et à en graver le souvenir sacré dans son âme pure et sensible. Toutes les instances de M. Grandson ne purent engager Albert à lui céder le précieux dépôt que sa sœur lui avait remis; mais, pour adoucir les regrets de ce respectable vieillard, et en reconnaissance de l'amour paternel qu'il avait eu pour Amélie, tous les deux ans il allait avec Blanche passer quelques mois en Suisse, et mettait dans les bras de ce vénérable ami d'Amélie l'enfant qu'elle avait laissé, et la seule image qui restât d'elle sur la terre.







100

100

Imprimerie

Firmin Didot Frères,

RUE JACOB, N° 21



ŒUVRES

*Compiègne*

de M<sup>me</sup> Cottin.

3 Volumes in-8.

PUBLIÉS

PAR FERMIN DIDOT FRÈRES.

PARIS

1835



1. 2.

3.

4.

5.



**OEUVRES**  
**COMPLÈTES**  
**DE**  
**M<sup>ME</sup> COTTIN.**

---

**TOME III.**

---

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES.

RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

---

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE  
M<sup>ME</sup> COTTIN.

---

TOME TROISIÈME.

---

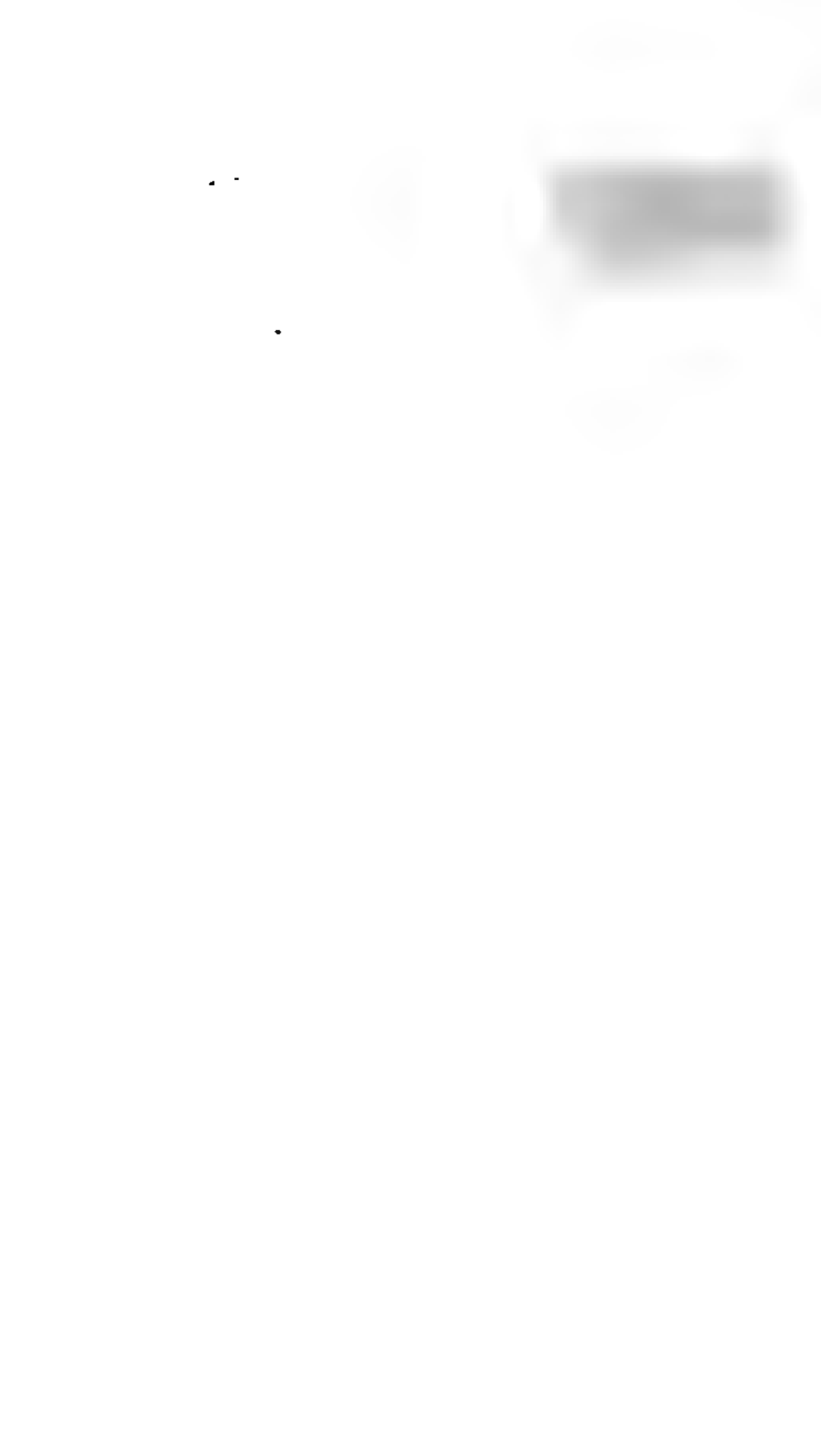
MATHILDE.



PARIS,  
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
RUE JACOB, N° 24.

---

M DCCC XXXVI.



# MATHILDE.

## INTRODUCTION.

L'ACTION ou roman de Mathilde comprend toute la durée de cette troisième croisade, sur laquelle les noms de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion, et de Saladin, jettent un si grand éclat. Les amours de Mathilde et de Malek Adhel occupent le premier plan, mais le roman suit en général la marche de l'histoire, et l'intrigue se rattache à tous les faits importants de la croisade. Si l'imagination a créé des situations fortes et dramatiques, si, par une combinaison savante, la passion la plus vive, opposée au plus sacré des devoirs, offre d'un côté le tableau de la faiblesse humaine, et de l'autre toute la puissance de l'honneur et de la religion, l'histoire a fourni, ou du moins indiqué les personnages; c'est elle qui, par les mœurs chevaleresques, par l'enthousiasme religieux, ennoblit les actions, rehausse les caractères, et leur donne une couleur véritablement héroïque. C'est dans l'histoire qu'on a puisé le sujet et les événements principaux; c'est elle qui ajoute un nouveau degré d'intérêt à la partie romanesque; c'est là, enfin, que l'auteur a trouvé la plupart des brillants accessoires qui enrichissent son ouvrage.

Cette production, qui se distingue par des beautés d'un ordre supérieur, ne doit pas être lue comme un simple roman. Pour l'apprécier, pour en sentir le mérite, il faut, non-seulement connaître l'histoire particulière de la troisième croisade, mais avoir, en quelque sorte, étudié l'esprit qui régnait à cette époque mémorable, où l'on peut dire, avec Anne Comnène, que *l'Occident sembla se réveiller, et s'arracher de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie.*

On croit donc devoir placer en tête de ce roman une Introduction, dans laquelle, après avoir jeté un coup d'œil sur Jérusalem, antique objet de la vénération des Chrétiens, et sur les pèlerinages qui ont précédé et préparé les guerres de la Terre Sainte, on essaiera de donner une idée des deux premières croisades; on présentera ensuite sur la troisième, tous les détails qui peuvent offrir quelque intérêt, et l'on aura soin de faire remarquer le parti que madame Cottin a tiré de l'histoire, soit lorsqu'elle y a pris les événements et les caractères, soit lorsque, créant de nouveaux personnages, elle a réuni en eux les traits épars qu'elle a trouvés dans les annales du temps.

Les pèlerinages à Jérusalem remontent aux premiers siècles du christianisme. Adrien avait fait disperser les ruines de la cité qui avait été prise et détruite par Titus, et, pour en effacer jusqu'au souvenir, il avait fait bâtir une nouvelle ville à laquelle il avait donné le nom d'Elia, d'Aelia, d'*Adria capitolina*. « Il fit dresser, dit l'auteur d'une Histoire ecclésiastique, une idole de Jupiter au lieu de la resurrection de Jésus-Christ, et une Vénus de marbre au Calvaire, sur la roche de la croix; il dédia à Adonis la caverne où Jésus-Christ était né. » Mais les saints lieux n'en étaient pas moins dès-lors visités par les Fidèles. Constantin, avant embrassé la religion chrétienne, rendit Jerusalem au culte du Christ; il orna le saint sépulcre, et inaugura lui-même l'église de la Resurrection: cette pompeuse cérémonie avait attiré une foule innombrable de Chrétiens. Helene, mère de Constantin,



fit plusieurs pèlerinages à Jérusalem, et y termina ses jours. Les tentatives inutiles de Julien, pour rebâtir l'ancien temple des Juifs; les prodiges qui, au témoignage même d'Ammien Marcellin (auteur païen), détruisirent les premiers travaux et portèrent l'épouvante parmi les ouvriers, durent frapper l'imagination des peuples, et augmenter leur vénération pour les saints lieux. Aussi, dès le quatrième siècle, les pèlerinages étaient déjà si multipliés, que plusieurs Pères de l'Eglise firent sentir les dangers auxquels ils exposaient les Fidèles. Ces pieux voyages, loin d'être suspendus lors de l'invasion des Barbares, devinrent encore plus fréquents. Au milieu des malheurs de tous genres qui les accablaient, les Chrétiens allaient chercher un asile et des consolations à Jérusalem; ils traversaient les camps et les armées; le bourdon et la pannetière leur servaient de sauve-garde, et les Barbares, déjà disposés à embrasser la foi, leur portaient une sorte de respect.

Au commencement du septième siècle, Chosroës s'empara de la Palestine, enleva le bois de la vraie croix, devasta Jérusalem, y substitua la religion des Perses à celle des Chrétiens. Heraclius dirigea contre lui toutes les forces de l'Empire; après une guerre longue et opiniâtre, il repoussa les Perses, et obtint la restitution de la croix. Les historiens remarquent que la caisse dans laquelle elle avait été renfermée n'avait point été ouverte, et que les sceaux mêmes étaient restés intacts. L'empereur Heraclius reconduisit en triomphe cette précieuse relique à Jérusalem; il traversa la ville pieds nus, et porta lui-même la croix jusqu'au mont Calvaire. Cette cérémonie, qui fut célébrée dans tout le monde chrétien, par l'institution de la fête de l'exaltation de la croix, ne pouvait que redoubler l'ardeur des pèlerinages.

Cependant, Mahomet vint de fonder une nouvelle religion, dont il avait étendu le culte, moins par la persuasion que par la force des armes. Ses lieutenants, après sa mort, poursuivirent le cours de ses con-

quêtes. Omar se rend maître de la Palestine; il établit l'islamisme, et bâtit des mosquées dans Jérusalem. On se borne d'abord à interdire aux Chrétiens toutes cérémonies extérieures; mais bientôt on les abreuve d'outrages, et on les force de porter une ceinture de cuir, comme marque de leur servitude. Les dissensions qui s'élèvent entre les Omniades et les Abides, leur permettent, pendant quelque temps, de respirer; ils sont tour-à-tour favorisés et persécutés sous les Abassides; mais les persécutions les plus violentes ne peuvent effrayer les pèlerins, qui bravent les dangers et la mort pour visiter les saints lieux. Harroun-al-Raschid, le plus illustre calife de la race des Abassides, leur accorde une protection particulière. La politique lui imposait la loi de se concilier l'amitié des Chrétiens. Il craignait que Charlemagne, dont les exploits et la puissance remplissaient le monde, ne dirigât contre lui toutes les forces de l'Occident, et ne tirât vengeance des invasions, encore récentes, des Sarrasins. On vit donc arriver à la cour de Charlemagne des ambassadeurs du calife, qui apportèrent les clefs de Jérusalem et du saint sépulchre. Les Chrétiens purent alors élever dans la ville sainte un hospice et des maisons pour les pèlerins; des relations de commerce s'établirent; les Francs eurent un marché à Jérusalem, et tous les ans on tenait, le 15 septembre, sur le Calvaire, une foire, dans laquelle on échangeait les marchandises d'Orient et d'Occident. Mais les Chrétiens furent bientôt exposés à de nouvelles persécution sous les successeurs d'Harroun-al-Raschid.

Vers la fin du dixième siècle, Jean Zimisès, qui avait assassiné Nicéphore Phocas, et usurpé l'Empire Grec, voulut faire parler son crime et son usurpation, en combattant les Sarrasins; déjà il s'était emparé de la plupart des villes de la Palestine, lorsqu'il fut empoisonné. Après sa mort, Jérusalem retombe au pouvoir des Infidèles, et le sort des Chrétiens devient plus misérable que jamais, sans que toutefois le noble

des pèlerins se ralentisse. Le pape Sylvestre II, vivement touché de leurs maux, excite les peuples d'Occident à prendre leur défense : l'histoire ne fournit presque aucun détail sur cette expédition, qui peut être considérée comme une première croisade ; on sait seulement qu'elle n'eut aucun résultat : les Pisans, les Génois, commandés par Boson, roi de Bourgogne, et beau-frère de Charles-le-Chauve, roi de France, prirent seuls les armes ; ils firent une descente sur les côtes de Syrie, et se rembarquèrent après avoir dévasté quelques lieux de pays. Cette tentative inutile ne pouvait qu'envenimer la haine des Musulmans contre les Chrétiens : les persécutions redoublèrent, mais elles ranimèrent le zèle au lieu de l'éteindre, et des pèlerins partaient de tous les points de l'Occident, pour faire le voyage de la Terre Sainte. Tous les Chrétiens, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang, étaient enflammés du désir d'adorer Dieu dans le lieu même où, suivant la belle expression de saint Jérôme, *la lumière de l'Evangile commença à briller du haut de la croix*. D'ailleurs, les pèlerinages avaient été substitués aux pénitences canoniques : les coupables espéraient trouver le pardon de leurs fautes sur le tombeau de Jésus-Christ, et l'on obtenait des indulgences en secourant les pèlerins sur leur route comme en allant soi-même en pèlerinage.

Voici les détails que donne sur ces voyages un auteur justement estimé. Avant de partir, un pèlerin se présentait devant le prêtre de son église, qui lui remettait le bourdon et la pannetière, des longues marques de la croix, une lettre de l'évêque attestant l'objet du voyage, reprenait l'eau sainte sur ses vêtements, et l'accompagnait à la tête d'une procession jusqu'à la prochaine paroisse ; on s'empressait de lui offrir sur sa route tous les objets dont il pouvait avoir besoin ; on ne lui demandait que ses prières pour prix de l'hospitalité qu'il recevait. Des hospices étaient bâtis pour les pè-

lins, sur le bord des fleuves, sur les montagnes, dans les lieux déserts, et jusque dans les provinces de l'Asie. Le pèlerin ne portait point d'armes ; le bourdon et la pannetière suffisaient pour le mettre à l'abri de toute insulte, même chez les Musulmans, lorsqu'il n'y avait pas de persécution déclarée. Arrivé près de la cité sainte, les Chrétiens établis à Jérusalem allaient au-devant de lui. Il entrait dans la ville par la porte d'Ephraïm, et payait le tribut aux Sarrasins. Ce tribut était une pièce d'or, et c'était souvent le seul argent que le voyageur eût apporté ; quelquefois même, il ne la possédait pas, et il attendait l'arrivée de quelque seigneur qui payait pour lui. Les pèlerins trouvaient la nourriture et le logement dans des maisons que dirigeaient des moines grecs, et qui étaient entretenues par les aumônes que ces moines allaient, chaque année, recueillir en Occident. Il y avait des couvents particuliers pour les femmes. Des l'année 1010, quelques-habitants d'Amalfi s'étaient réunis pour fonder un hospice où ils soignaient eux-mêmes les malades ; ils prirent le nom d'Hospitaliers, furent plus tard constitués en ordre religieux et militaire de saint Jean de Jérusalem ; et après les croisades, cet ordre devint l'ordre souverain de Rhodes et ensuite de Malte.

Après s'être préparés par la prière et par le jeûne, les pèlerins se présentaient au saint sépulchre, couverts d'un drap mortuaire, qu'ils conservaient avec soin pendant tout le reste de leur vie, et dans lequel ils voulaient être enterrés. La grâce qu'ils demandaient à Dieu avec le plus de ferveur, était de mourir dans la cité sainte. Ils parcouraient la montagne de Sion, celle des Oliviers ; ils quittaient Jérusalem pour visiter Bethléem où naquit le Sauveur, le mont Thabor où il fut transfiguré, et tous les lieux témoins de ses miracles. Ils se baignaient ensuite dans les eaux du Jourdain, et en rapportaient dans le territoire de Jéricho, des palmiers qu'ils rapportaient en Occident. De retour dans leur pays, ils pre-

sentaient au prêtre une de ces palmes, qui était déposée sur l'autel de l'église, comme une marque de reconnaissance envers Dieu qui avait protégé leur voyage, et ils jouissaient d'une réputation particulière de sainteté.

Bientôt les pèlerins ne voyagèrent plus isolément. En 1034, un archevêque de Cambrai se mit en route pour la Palestine, avec trois mille Chrétiens de son diocèse, qui périrent presque tous misérablement, sans avoir pu parvenir jusqu'à Jérusalem. En 1064, l'archevêque de Mayence et quatre évêques partirent avec sept mille hommes : attaqués le vendredi saint par les Arabes, ils ne voulurent point se défendre ; ceux qui échappèrent furent recueillis en triomphe à Jérusalem, mais plus de la moitié de la troupe était tombée sous le fer des Sarrazins, ou avait succombé aux fatigues du voyage, et à peine trois mille hommes purent revenir dans leur pays.

Une foule innombrable de Chrétiens bravaient ainsi les fatigues, la misère, les dangers de toute espèce, pour visiter le tombeau de Jésus-Christ ; ils supportaient avec une résignation que la religion seule peut donner, les vexations des Sarrazins : le noble châtelain, qui eût vengé dans le sang la plus légère offense, s'y soumettait comme le plus pauvre voyageur : tous offraient à Dieu leurs souffrances, se plaisaient à les raconter à leur retour, et ces récits, pleins d'intérêt, excitaient à la fois l'enthousiasme religieux et la haine contre les ennemis de la foi ; ils frappaient surtout l'imagination des enfants, y laissaient des impressions profondes, et préparaient ainsi la première croisade.

Quelque déplorable que fût la condition des Chrétiens et des pèlerins en Palestine, de nouveaux désastres allèrent fondre sur eux, mettre le comble à l'indignation des peuples d'Occident, et soulever l'Europe contre l'Asie. Les Turcs, sortis des contrées situées au-delà de l'Oxus, après avoir conquis la Perse, s'étaient emparés de Jérusalem ; ces barbares dirigèrent principalement leur rage contre

les Chrétiens. Tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent massacrés, des pouilles, ou vendus comme esclaves ; ceux qui purent échapper parcoururent l'Occident et enflammèrent les esprits par le tableau de leur malheur et de celui de leurs frères. Ils montraient leurs cicatrices, la marque des fers qu'ils avaient portés ; ils prouvaient la dévastation des saints lieux, la profanation des reliques, les églises changées en mosquées, les femmes chrétiennes livrées à la brutalité des soldats, leurs enfants circoncis, et les pèlerins menacés de l'esclavage ou de la mort, s'ils osaient pénétrer en Palestine. Les fureurs et les excès des Turcs augmentaient la vénération des Chrétiens pour Jérusalem désolée, et les pèlerinages, devenus plus périlleux, n'en avaient que plus d'attraits pour la pitié des fidèles. Les voyageurs qui ne trouvaient point la couronne du martyr dans leur pieuse entreprise, revenaient animés du désir de venger le culte du Christ, et de délivrer son tombeau, surtout ils faisaient partager la sainte ardeur dont ils étaient pénétrés.

Cependant les Turcs étendaient leurs conquêtes et menaçaient l'Empire Grec. Michel Ducas avait imploré les secours du pape Grégoire VII ; le caractère de ce pontife le portait aux grandes choses ; enlever la Terre Sainte aux Infidèles, réunir les Grecs à l'Eglise latine, étaient des entreprises dignes de lui. Il avait promis de passer lui-même en Asie avec cinquante mille hommes ; mais, retenu par ses démêlés avec l'empereur, il mourut sans pouvoir réaliser son projet. Sous Victor III, son successeur, les habitants des principales villes maritimes d'Italie prirent les armes ; le pape les encouragea en leur accordant des indulgences, mais l'expédition n'était dirigée que contre les Sarrazins qui troublaient le commerce de la Méditerranée. On fit une descente en Afrique, on pillà quelques villes, on leva des tributs, et l'on rapporta un immense butin.

Dans la disposition où se trouvaient les esprits, il ne fallait que donner le si-

gnal pour exciter un soulèvement universel parmi tous les peuples de la chrétienté. Il était réservé à un simple moine d'armer l'Occident contre l'Orient. Ce moine était Pierre l'ermite<sup>1</sup> ; son esprit ardent, inquiet, lui avait fait essayer successivement toutes les conditions de la vie : il avait étudié les lettres, il avait été soldat, il s'était marié, puis ayant reconnu le néant des choses de ce monde, il s'était retiré dans un ermitage. Les dangers qui menaçaient les Chrétiens en Palestine ne pouvaient effrayer un homme de ce caractère ; il fit le voyage de Jerusalem. A la vue des maux auxquels les Chrétiens étaient en proie, son imagination s'exalte, une vision le détermine ; il promet au patriarche d'armer tout l'Occident pour la délivrance des saints lieux. Il revient en Europe, va se jeter aux pieds du pape, et lui fait part de son dessein. L'rhain II, qui occupait alors le saint Siège, n'avait pas été étranger aux entreprises projetées par Grégoire VII et par Victor ; il brûlait de les voir exécuter. Pierre lui paraît inspiré par le ciel même, et il le charge de prêcher la guerre contre les Infidèles.

L'ermite parcourt l'Italie, la France, et presque toute l'Europe ; il prêche dans les églises, dans les places publiques, sur les routes ; partout la population entière se presse sur ses pas : hommes, enfants, vieillards, riches et pauvres, seigneurs et serfs, s'animent à ses discours, et jurent de sacrifier leur vie pour la conquête des saints lieux. Celui qui armait ainsi l'Europe voyageait sur une mule ; ses pieds étaient nus, il portait une robe de lurr, et son corps était ceint d'une corde. Souvent il n'avait pas même besoin de parler pour embraser les âmes ; et lorsque, succombant à la fatigue, ou ne pouvant se faire entendre de la foule immense qui l'entourait, il montrait en pleurant le crucifix qu'il portait à la main, ses gestes et ses larmes produisaient autant d'effet que son éloquence.

Cependant le pape avait convoqué à Plaisance un concile où se trouverent

réunis deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques, et plus de trente mille laïques. On y admit les ambassadeurs d'Alexis Comnène, qui sollicitaient avec instance les secours de l'Occident, et qui promettaient, au nom de leur maître, de joindre toutes les forces de l'Empire Grec à celles des Latins ; ils ne se bornèrent point à peindre les dangers et les malheurs de l'Eglise d'Orient ; ils firent à dessein le tableau le plus séduisant des contrées que les Chrétiens allaient délivrer et conquérir. La guerre sainte n'avait pour tant pas été définitivement arrêtée dans le concile, mais tous ceux qui y avaient assisté, reportèrent et repandirent dans leur pays les fortes impressions qu'ils avaient reçues.

Un nouveau concile est convoqué à Clermont ; Pierre l'ermite y déploie sa fougueuse éloquence ; le pape somme tous les Chrétiens de prendre les armes au nom de Jesus-Christ, et l'assemblée entière se lève en criant : *Dieu le veut*. « Oui, « Dieu le veut, reprend l'rhain ; c'est lui « qui a dicté les paroles que je viens d'en- « tendre, qu'elles soient votre cri de « guerre, qu'elles annoncent partout la « présence du Dieu des armées. » Puis, montrant la croix, il ajoute : « C'est « Jesus-Christ qui sort de son tombeau « et qui vous présente sa croix ; elle sera « le signe qui doit rassembler les enfants « dispersés d'Israel ; portez-la sur vos « épaules, sur votre poitrine ; qu'elle « brille sur vos armes et sur vos étendards ; elle sera pour vous le gage de la « victoire ou la palme du martyre ; elle « vous rappellera sans cesse que Jesus- « Christ est mort pour vous et que vous « devez mourir pour lui. De toutes parts on demande la croix ; la guerre sainte prend le nom de *croisade*, et le nom de *la croisade* est donné à ceux qui s'engagent à combattre les Infidèles. D'autres assemblées se tiennent dans différents pays ; partout la même ardeur éclate. L'Angleterre, à peine conquise par les Normands ; l'Allemagne et l'Italie, malgré leurs troubles et leurs factions ; l'Espagne même, à moitié envahie par les Sarrasins, suivent l'exemple de la France, et le cri *Dieu*

<sup>1</sup> Suivant Odoric il se nommait Victor-Pierre de Acherra.

## INTRODUCTION.

se peut retentir dans l'Europe entière.

Jamais , à aucune époque , la religion n'obtint un triomphe plus prompt et plus complet. Les princes oublient leurs différends et leurs projets ambitieux ; les peuples , leurs rivalités ; les barons , qui se faisaient la guerre la plus opiniâtre , se réconcilient et ne demandent plus qu'à signaler leur valeur contre les infidèles ; les intérêts particuliers même , auxquels il est si difficile d'imposer silence , n'ont plus élevé la voix. Des anathèmes sont lancés contre celui qui refusera ou troublera la paix de Dieu. Les créanciers renoncent à toutes poursuites contre les débiteurs qui prennent les armes pour la guerre sacrée. Chose remarquable ! les hommes les plus depravés , les voleurs , les brigands , viennent confesser leurs crimes aux pieds des évêques , et solliciter , comme une grâce , la permission d'aller les expier en Palestine.

On ne doit pas dissimuler qu'à cette époque la condition des peuples , l'ambition des grands , et la politique des souverains , se réunissaient pour favoriser l'impulsion générale donnée par la religion. Non-seulement les royaumes n'avaient pas de frontières fortifiées , et à chaque guerre les invasions ruinaient les campagnes ; mais les barons , retirés dans leurs châteaux , étaient presque toujours en état d'hostilité les uns contre les autres , et ravageaient les terres soumises à la domination de leurs ennemis. Le peuple , victime de ces dissensions , voyait dans une expédition lointaine , sinon un adoucissement , du moins un changement à sa situation. Plusieurs barons n'hésitaient point à vendre , même à vil prix , leurs possessions , dans l'espoir d'en conquérir de plus brillantes en Asie ; et d'ailleurs , le bruit généralement répandu , que la fin du monde approchait , disposait les hommes de tout rang et de toute classe à faire les plus grands sacrifices pour leur salut. Les souverains , souvent braves par des vassaux trop puissants , les voyaient avec plaisir céder à prix d'argent la liberté aux communes , pour subvenir aux frais d'une guerre d'outre-mer , qui permettait

d'établir et d'étendre l'autorité royale. Enfin , les hommes qui n'étaient point étrangers aux idées politiques , sentaient la nécessité de réunir les forces de l'Occident , pour arrêter la puissance toujours croissante des peuples de l'Orient , qui avaient déjà envahi l'Europe et qui la menaçaient de nouveau. Ils n'ignoraient pas que le chef des Turcs , en consacrant son usurpation , avait pris deux couronnes , et s'était fait ceindre deux cimetières , emblèmes de la domination à laquelle il prétendait sur l'Orient et sur l'Occident.

Partout on s'occupait donc avec un égal enthousiasme des préparatifs de la croisade. Le départ était fixé au jour de l'Assomption de l'année 1097 ; mais le zèle impatient des Croisés devança ce délai. Dès le printemps , une armée de cent mille Croisés , si toutefois on peut donner le nom d'armée à une troupe composée d'hommes , de femmes , d'enfants , et de vieillards , prend pour chef Pierre l'Ermite , et se met en marche. On part des bords de la Meuse , on traverse l'Allemagne ; les Croisés n'avaient pris aucune précaution pour leurs subsistances , la plupart d'entre eux ne soupçonnaient même pas la distance qui les séparait de Jérusalem ; ils demandaient vainement , à la vue de chaque ville , si c'était là la cite sainte. La pitié des Français et des Allemands leur fournit d'abord des vivres ; mais arrivés chez les Hongrois et chez les Bulgares , ils ne trouvent plus aucuns secours. Ils étaient partis l'imagination remplie des prodiges que Dieu avait faits pour nourrir son peuple dans le desert , et ils ne concevaient pas qu'on pût laisser mourir de faim les soldats de Jésus-Christ ; ils enlèvent par force ce qu'on leur refuse ; le besoin les excite au pillage , et , croyant punir des ennemis de Dieu , ils se livrent aux plus detestables excès. Les Bulgares , peuple belliqueux et sauvage , prennent les armes , et taillent aisément en pièces cette troupe indisciplinée , mal armée , et dont les chefs ignoraient l'art de faire la guerre. Pierre l'Ermite rassemble les débris de sa troupe et se rend à Constanti-





## INTRODUCTION.

4

nople ; d'autres bandes, qui marchent sur ses traces, éprouvent à peu près le même sort.

Cependant cent mille Croisés se trouvent réunis sous les murs de la capitale de l'empire d'Orient. Ces nouveaux hôtes ne tarderont pas à être à charge aux Grecs. Alexis, pressé de s'en délivrer, leur fournit des vaisseaux et les fait transporter au-delà du Bosphore. Leurs premiers rovers ne les avaient pas rendus plus prudents ; ils croient marcher à des succès faciles ; ils s'avancent sous ordre ; le sultan de Nicée en fait un horrible carnage ; trois mille échappent à peine au massacre, tristes restes de trois cent mille Croisés qui avaient quitté l'Europe. Cette première expédition eut les conséquences les plus funestes, et c'est peut-être à elle que l'on peut attribuer les désastres des croisades. « Par leurs excès, dit un historien, les premiers Croisés avaient prévenu les Grecs contre ces entreprises ; par leur manière de combattre, ils avaient appris aux Turcs à mépriser les armées des Chrétiens d'Occident. »

La nouvelle de ces malheurs ne refroidit pas cependant le zèle des Croisés ; des armées régulières se forment en Europe, elles sont commandées par des chefs habiles. Godefroi de Bouillon, déjà célèbre par ses exploits, a réuni sous ses bannières la noblesse de France et des bords du Rhin ; il compte dix mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins. Une seconde armée part de France, sous les ordres de Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe I ; Robert, fils aîné de Guillaume le Conquérant, marche à la tête des Anglais et des habitants de la Normandie ; un autre Robert, comte de Flandre, commande les Frisons et les Allemands ; Adhemar, légat apostolique et chef spirituel de la croisade, conduit, avec son frère Raymond, comte de Toulouse, les soldats du midi de la France ; Robert, prince de Tarante, a sous ses ordres les Italiens ; toutes ces armées se rendent par terre et par différentes routes à Constantinople : aucun autre n'a parlé des mesures prises pour leurs

subsistances ; elles avaient pourtant à traverser des contrées sauvages et presque inconnues alors.

L'empereur Alexis, qui avait vivement sollicité les secours des peuples d'Occident contre les Turcs, craignait que les auxiliaires qu'on lui fournissait ne ressemblaient aux premiers Croisés ; ses inquiétudes devinrent plus vives lorsqu'il vit successivement arriver sous les murs de sa capitale, ces innombrables armées qu'Anne Comnene compare aux sables de la mer et aux étoiles du firmament. Au lieu de se mettre à la tête des Croisés pour conquérir l'Asie mineure, il laisse apercevoir sa crainte et sa faiblesse en essayant de tromper, de séduire, et de diviser les chefs. À force de présents et de caresses, il obtient d'eux un vain hommage de leurs conquêtes futures, espérant tirer tout le fruit de la guerre sans en partager les périls. Pendant les négociations, l'armée oisive s'amollit, se livre au pillage, et oublie le but de sa sainte entreprise ; dès-lors des haines implacables s'élèvent entre les Chrétiens et les Grecs ; enfin, l'armée des Croisés, forte de cent mille cavaliers et de cinq cent mille fantassins, traverse le Bosphore et enlève l'ennemi : elle attaque Nicée, qui se rend aux émissaires qu'Alexis y avait envoyés ; et à défaut de bois pour fortifier son camp, elle emploie les os des Croisés, qui, l'année précédente, ont péri victimes de leur imprudence, sous les murs de la ville.

Une nouvelle victoire remportée à Dardanie jette la terreur dans le pays ; plusieurs villes ouvrent leurs portes ; mais Antioche, place forte et défendue par une garnison aguerrie, arrête les Croisés pendant neuf mois. On manquait de machines pour le siège, et d'instruments pour en construire ; la valeur des Croisés échoua contre des murailles qu'ils ne pouvaient ni abattre, ni franchir, ils avaient à repousser les sorties des assiégés et les attaques des troupes turques ; la trahison d'un renfort leur livra la ville au moment où le défaut de vivres allait peut-être les obliger de se retirer ; mais

la citadelle résiste encore : les Chrétiens sont bientôt assiégés eux-mêmes par l'ennemi, qui a réuni toutes ses forces. L'armée, épuisée par la faim et par les maladies, est réduite à la dernière extrémité; déjà les Sarrazins se croyaient assurés de leur proie, quand tout-à-coup le courage des Croisés se ranime. Le fer de la sainte lance, découvert par un moine, leur semble un gage assuré de la protection divine; ils attribuent leurs revers à leurs fautes; ils font pénitence, et, certains d'avoir apaisé le courroux de Dieu, ils marchent avec confiance à l'ennemi : rien ne résiste à leur impétuosité; les Sarrazins, enfoncés de toutes parts, ne peuvent se rallier; on en fait un horrible carnage. Quelques historiens prétendent que cent mille infidèles restèrent sur le champ de bataille.

On remarque souvent dans les croisades ce passage subit du découragement à l'enthousiasme, des excès les plus déplorables au repentir le plus sincère : la seule conséquence qu'on en puisse tirer, c'est que les Croisés, tout animés qu'ils fussent par le zèle de la religion, étaient hommes, et que la faiblesse, attachée à la nature humaine, leur faisait quelquefois oublier le but de leur sainte entreprise. La guerre offre partout les mêmes excès, et rarement de semblables exemples de repentir.

Après la bataille d'Antioche, les Sarrazins ne pouvaient plus arrêter la marche des Croisés, qui poursuivent le cours de leurs conquêtes; mais ces conquêtes deviennent un sujet de discordes parmi les chefs. Il avait été réglé que celui qui arborerait le premier sa bannière sur une ville, ou sur un château, en serait légitime possesseur. Le soldat qui mettait un signe quelconque à une maison, en devenait également propriétaire. Ces dispositions, qui avaient pour objet de prévenir les différends, répandirent le désordre dans l'armée. Les barons faisaient des expéditions particulières, afin de se former des établissements. Souvent deux troupes arrivaient en même temps devant une ville, et au lieu de l'attaquer, on en ve-

nait aux mains, pour s'en disputer la possession.

L'ambition et la discorde affaiblissaient ainsi l'armée des Croisés; les Sarrazins n'avaient point assez de forces pour hasarder une nouvelle bataille, mais ils inquiétaient la marche des Chrétiens, devastaient les campagnes, et livraient leurs ennemis à toutes les horreurs de la famine. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer qu'à cette époque, les Croisés firent alliance avec l'émir de Hama ou Hesas, dont un des principaux officiers avait épousé une Chrétienne. C'est le premier traité entre les Croisés et les Musulmans : on avait refusé d'entrer en négociation avec le sultan d'Égypte, qui avait envoyé des ambassadeurs pendant le siège d'Antioche. On remarque aussi que les Chrétiens trouverent, au milieu de leur disette, une ressource inattendue dans la canne à sucre, plante alors inconnue en Occident.

Après avoir éprouvé tous les désastres que la faim, la soif, les maladies, entraînent sous un climat brûlant et étranger, l'armée se dirigea sur Jérusalem. Comment peindre l'enthousiasme qu'éprouverent les Croisés, lorsque, arrivés sur les hauteurs d'Emmaüs, ils découvrirent enfin la ville sainte? Les sentiments religieux, que les horreurs de la guerre avaient pour ainsi dire étouffés en eux pendant quelque temps, renaissent avec toute leur énergie; ils se jettent à genoux, ils bnisent cette terre sacrée, ils confessent leurs fautes, et n'ont plus d'autre pensée que de les expier en délivrant les saints lieux. Les premières attaques sont repoussées; on manquait de machines, et l'on ne pouvait en construire faute de bois : l'ardeur des Chrétiens surmonta tous les obstacles : on appelle la protection de Dieu par le jeûne et par la prière, l'armée fait une procession autour de la ville comme jadis les Israélites autour de Jéricho; une forêt éloignée fournit des matériaux qu'on amène à force de bras; des tours s'élèvent contre les murailles; on donne l'assaut deux jours de suite, et, malgré la plus opiniâtre résistance,

L'étendard de la croix brille sur les murs de la cité sainte. L'animosité était telle, que la ville ne fut pas même sommée de se rendre, et que, pendant un siège de quarante jours, il n'y eut aucune communication entre les assiégés et les assiégeants. Le carnage devint horrible lorsqu'on fut maître de la place; tout était passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Au milieu du massacre, on apprend que Godefroi s'est rendu, sans armes, pieds nus, au saint Sépulchre; soudain le carnage cesse, la religion reprend son empire: les Croisés déposent leurs armes, et vont pleurer sur le tombeau de Jesus-Christ.

Un nouveau royaume s'élève; Godefroi, nommé roi par les Croisés, refuse de porter le diadème dans une ville où son Dieu a été couronné d'épines; il ne prend que le titre de baron du saint Sépulchre. Pendant que Godefroi s'attache à établir l'ordre dans son royaume, et que les chefs se dispersent pour conquérir des villes et former des établissements, le sultan du Caire s'avance avec une armée formidable; les Chrétiens se réunissent, marchent à lui, et la victoire d'Ascalon termine la première croisade.

La conquête des saints lieux paraissant affermir par la dernière défaite des Sarrasins, les Croisés considèrent leur vœu comme rempli, et ils retournent en Occident. Pierre l'ermite revient avec eux, rentre dans son cloître, où il meurt seize ans après, dans la pratique des plus rigoureuses austérités.

On ne peut voir sans étonnement le peu de troupes laissées par les Croisés pour défendre Jérusalem, qui allait avoir à lutter contre toutes les forces de l'Orient. Godefroi n'avait pu retener près de lui que trois cents chevaliers, et quelques milliers de fantassins; il y renvoyait les Chrétiens du pays repandus dans les campagnes, et qui prenaient les armes lorsqu'il était attaqué. Cependant, non-seulement il conserva ses conquêtes, mais il les étendit. Le royaume de Jérusalem se composa des anciens royaumes

d'Israël et de Juda. Il était divisé en quatre principautés : le comté d'Edesse, le comté de Tripoli, la principauté d'Antioche, et la baronnie de Jérusalem. Le roi ou baron de Jérusalem était le chef de cette espèce de confédération, mais il n'avait qu'une faible autorité sur ses grands vassaux, qui ne connaissaient d'autre droit que celui de leur épée. Souvent il n'avait point assez de forces pour tenir la campagne, et, retiré dans Jérusalem, il voyait les Sarrasins inonder la plaine, brûler les villages, et emmener en esclavage les paysans qu'il ne pouvait secourir. Mais aussitôt que les troupes de pèlerins arrivées d'Europe lui permettaient de prendre l'offensive, il repoussait l'ennemi, et tentait quelques expéditions, auxquelles il était obligé de renoncer quand ses soldats, dont il n'était pas le maître, voulaient retourner dans leur pays.

Parmi ces croisades partielles on remarque celle de Siger, fils du roi de Norwège, qui débarqua en Palestine à la tête de dix mille hommes. Il ne demanda pour prix de ses services qu'un morceau de la vraie croix, et repartit après avoir contribué à la défaite des Sarrasins. Godefroi avait essayé de fixer les Latins dans la Palestine, en ordonnant que tout homme qui habiterait une maison pendant un an et un jour, en deviendrait propriétaire, et que la propriété serait perdue par une absence de même durée; mais l'amour du sol natal l'emportant sur toute autre considération, et les pèlerins repartaient après avoir rempli leur vœu.

Cependant les forces des Chrétiens avaient suffi, sous Godefroi et sous ses premiers successeurs, pour repousser les armées que les souverains d'Égypte envoyaient en Palestine. Mais les Turcs de Syrie ayant pris les armes, et les chefs des Croisés se faisant la guerre entre eux, les provinces du royaume de Jérusalem furent envahies. La prise d'Edesse rallume le zèle des peuples d'Occident, une deuxième croisade est prêchée par saint Bernard; l'enthousiasme est le même qu'autrefois, et produit les mêmes

effets, comme à la première croisade : à peine la guerre sainte est-elle proclamée, que toutes les guerres cessent en Europe, les peuples et les souverains oublient leurs différends, on n'entend plus parler de vols ni de brigandages, ceux qui ne peuvent prendre la croix fournissent de l'argent aux Croisés.

Des princes et des barons s'étaient mis à la tête de la première croisade; dans la seconde, les souverains eux-mêmes veulent commander les armées. L'empereur Conrad réunit les Allemands à Ratisbonne; et Louis VII, après avoir pris l'oriflamme à Saint-Denis, et reçu le bourdon et la pannetière, des mains du pape, part de Metz avec les Français; la Reine l'accompagne dans cette expédition. Les deux monarques, de concert avec le pape, avaient fait d'utiles réglemens pour prévenir les désordres. Tout objet de luxe était interdit aux Croisés; on emportait les instruments nécessaires pour frayer les chemins, pour jeter les ponts, pour construire les machines de siège. Le nombre, le courage, et l'ardeur des combattants, semblaient assurer le succès de l'entreprise; l'imprudence et la perfidie la firent échouer. Le roi de Sicile avait offert des vaisseaux; on fit une première faute en méprisant son offre, et les troupes se rendirent par terre à Constantinople.

Manuel, petit-fils d'Alexis, occupait le trône d'Orient; il ne craignait pas moins les Croisés que les Turcs et les Sarrazins; il traitait en même temps avec les Latins et avec les Musulmans; il espérait les affaiblir et les détruire les uns par les autres. Conrad arriva le premier à Constantinople. Seduit par les caresses de Manuel, par sa présomption, par le désir de remporter des victoires sans le secours des Français, il entre seul en campagne. Les Grecs lui dressent des embûches, lui fournissent des faux frères de chaux; des guides infidèles engagent son armée dans des défilés impraticables, et disparaissent; ses troupes, exténuées de faim et de fatigue, tombent, presque sans résistance, sous le fer des Musulmans, aux-

quels Manuel les avait livrées. Louis est également trahi par Manuel, qui lui persuade que l'armée triomphante de Conrad vient de s'emparer d'Iconium. Les Français s'aperçoivent trop tard qu'ils ont été le jouet de la perfidie; ils obtiennent cependant quelques avantages, que la désobéissance d'un chef rend bientôt inutiles.

La reine et toutes les dames de sa suite avaient suivi l'avant-garde de l'armée. Geoffroy de Rancon commandait le premier corps des Croisés, il avait ordre d'occuper pendant la nuit les hauteurs qui dominaient le camp; la montagne était sèche et aride, la plaine offrait un aspect agréable: la reine et ses dames le pressent d'y descendre; il a la faiblesse de leur céder: les Turcs s'empressent des hauteurs, l'armée est surprise et mise en déroute dans les défilés. Le roi, séparé des siens, se défend seul contre plusieurs Musulmans, et ne doit son salut qu'à son intrépidité; les revers se succèdent, la famine et les maladies viennent augmenter les désastres, et Louis peut à peine conduire à Jérusalem le quart des troupes avec lesquelles il avait commencé la guerre. Conrad, plus malheureux que lui, arrivait dans la ville sainte, sans suite, et comme simple pèlerin.

Les débris de l'armée, réunis aux forces du roi de Jérusalem et des autres princes chrétiens de la Palestine, suffisaient encore pour attaquer les Turcs et les Sarrazins, qui sont battus en diverses rencontres. On se décide à mettre le siège devant Damas; mais les barons se disputent d'avance la possession de la ville: du moment où l'un d'eux en a obtenu la promesse, les autres cessent de s'intéresser au succès de l'entreprise, et, si l'on en croit quelques historiens du temps, agissent même de concert avec les Sarrazins. Ayoub défendait la place, il avait avec lui son fils Saladin, dont les exploits furent, par la suite, si funestes aux Chrétiens. Il oppose une vigoureuse résistance; les Croisés, divisés entre eux, déploient une valeur inutile; ils

manquent de vivres, sont obligés de lever le siège, et le roi de France revient en Europe, laissant la Terre Sainte dans une position plus critique qu'avant la seconde croisade. Il avait montré la bravoure d'un soldat plutôt que le génie d'un capitaine.

Suger, qui s'était vainement opposé au départ du roi pour la Palestine, et qui avait été chargé de la direction des affaires du royaume pendant la croisade, forme le projet d'une nouvelle expédition. Âgé de soixante-dix ans, son intention était de lever et d'entretenir une armée à ses frais, et de la conduire lui-même en Syrie; la mort le frappa, et les Chrétiens d'Orient furent abandonnés à leurs propres forces.

Ils pouvaient encore sortir victorieux de la lutte, s'ils eussent su profiter des discordes qui divisaient les Musulmans. L'Égypte était déchirée par la guerre civile. Un des partis avait réclamé les secours de Noureddin, sultan d'Alep et de Damas, l'autre s'était adressé à Amaury, roi de Jérusalem. Le général de Noureddin se met le premier en campagne, Amaury le force à la retraite; Noureddin tente une seconde expédition, les Chrétiens sont appelés de nouveau et repoussent son armée; mais, au lieu de tirer parti de leurs avantages, ils font traîner la guerre en longueur, et quelques tributs sont le seul fruit de plusieurs victoires qui les affaiblissent.

Noureddin et Amaury ambitionnaient tous les deux la conquête du pays où ils avaient été appelés comme auxiliaires. Le sultan d'Alep avait réuni toutes les forces des Musulmans. Le roi de Jérusalem attendait vainement les renforts que Manuel lui avait promis, lorsqu'il apprend que les généraux de Noureddin sont entrés une troisième fois en Égypte, qu'ils se sont emparés du Caire, et ont déposé le souverain : il se voit menacé par les armées victorieuses du sultan. Noureddin se disposait effectivement à envahir la Palestine, et déjà il construisait de ses propres mains une chaire, qu'il voulait placer lui-même dans la prin-

cipale mosquée de Jérusalem. La mort vient arrêter ses projets; il était réservé à Saladin de les exécuter.

L'histoire de l'élévation de Saladin, la manière dont il passa ses premières années, les circonstances qui favorisèrent son usurpation, sont racontées avec détail par l'archevêque de Tyr, dans le premier volume du roman de Mathilde, et il serait inutile de les répéter dans cette Introduction. Le nouveau sultan avait anéanti la secte des Fatimides, et par conséquent mis fin aux dissensions religieuses qui divisaient les Musulmans. Il s'efforçait de rallier à lui les peuples d'Égypte et de Syrie, en manifestant l'intention de faire la guerre aux Chrétiens; mais son autorité, encore mal affermie, permit à Amaury de porter la guerre en Égypte, à l'aide de la flotte et des troupes que Manuel lui avait enfin envoyées; l'entreprise échoua par la mesintelligence des Grecs et des Latins; le roi de Jérusalem envoya des ambassadeurs en Europe, va lui-même à Constantinople, et meurt, après avoir épuisé son royaume pour une conquête qu'il n'aurait pas dû tenter.

Saladin avait à combattre les nombreux partisans du fils de son ancien maître, dont il avait usurpé le trône; l'intérêt des Chrétiens était de ne de diriger leurs forces sur la Syrie, et d'y entretenir des troubles. Ils s'élurent à suivre les projets d'Amaury, et l'Égypte devint encore le théâtre d'une guerre malheureuse. Le fils d'Ayoub profitait de leurs fautes, et se maintenait à la fois général et profond politique; vainqueur ou vaincu, il n'hésait jamais à faire la paix, dont il avait besoin pour consolider son pouvoir, et la paix était toujours violée par les Chrétiens, chaque fois que l'arrivée des troupes de pèlerins les mettait en état de reprendre l'offensive. Chacun des camps n'agissait qu'à sa volonté, n'écoultait que son intérêt; les victoires entraînées par le pillage, mais elles n'étaient d'aucune utilité pour la cause commune. Saladin étant entré en Palestine, son armée fut taillée en pièces; lui-même ne se sauva qu'à peine; les Croisés, au



Hier de le poursuivre, mirent le siège devant deux villes peu importantes dont ils ne purent se rendre maîtres, et lui donnèrent le temps de réunir une nouvelle armée, avec laquelle il reparut bientôt plus formidable qu'auparavant. Une dernière trêve fut rompue par Renaud de Châtillon, qui, né de parents obscurs, avait obtenu la principauté d'Antioche en épousant la veuve de Raymond, mort sans enfants. Saladin demande inutilement satisfaction, Renaud s'y refuse, et le roi de Jerusalem ne peut l'y contraindre. Le sultan avait enfin soumis les partisans de la famille de Noureddin; les villes musulmanes de la Syrie et de la Mesopotamie fleehissaient sous ses loix; il disposait de toutes les forces de l'Asie, et s'appêtait à foudre sur la Terre Sainte.

Le royaume de Jerusalem était plus que jamais déchiré par les factions, Baudouin V venait d'expirer, et Sibylle, sa mère, veuve d'Amaury, avait élevé au trône Guy de Lusignan, auquel elle avait donné sa main. Plusieurs barons, qui prétendaient à la couronne, refusaient de le reconnaître : on avait en vain réclamé les secours de l'Occident, le mauvais succès de la dernière croisade, et plus encore le récit des troubles qui régnaient en Palestine, avaient éteint l'enthousiasme des peuples. Guy de Lusignan parvint néanmoins à réunir cinquante mille hommes dans la plaine de Zephouri : Saladin venait d'emporter d'assaut la ville de Tibériade, la citadelle tenait encore, et malgré l'avis des barons, le roi se décide à livrer bataille pour la sauver.

L'armée du sultan, postée sur les hauteurs, avait l'avantage du lieu; les Chrétiens étaient fatigués par une marche forcée, et manquaient d'eau et de vivres; cependant, le premier jour, la victoire resta incertaine, mais le lendemain, leur défaite fut entière. Rallies autour du bois de la vraie croix, qui, dans cette affaire, comme dans toutes les batailles, était portée par un évêque, ils se défendirent en désespérés et ne succombèrent que sous le nombre. La croix étant tombée au pouvoir des Sarrasins, « un cri de des-

« espoir, dit un historien, s'éleva parmi  
« les Francs, lorsqu'ils virent le signal  
« leur salut entre les mains du vic-  
« teur : les plus braves jetaient leurs  
« armes, et, sans chercher à fuir, »  
« précipitaient sur les glaives des infidè-  
« les, le champ de bataille n'étant qu'un  
« lieu de désolation, les guerriers chré-  
« tiens qui n'avaient pu sauver la vie  
« de Jésus-Christ, ne craignaient plus de  
« perdre la liberté ni la vie. L'armée  
fut anéantie, et le roi lui-même fut prisonnier; Saladin l'épargna peut-être autant par politique que par générosité, mais il souilla sa victoire en faisant massacrer devant lui tous les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, que le sort de leurs armes avait livrés entre ses mains. L'ordre des chevaliers du Temple, qui existait de zèle avec celui des Hospitaliers, avait été établi en 1118, il devait son origine à quelques gentilshommes qui s'étaient réunis pour protéger les pèlerins et pour défendre la Terre Sainte. Ils avaient pris le nom de Templiers, parce que leur première association s'était formée sur le lieu même où jadis avait été le temple de Jerusalem. A l'époque des croisades, ils se firent remarquer par leur piété, par leur bravoure, et par la simplicité de leurs mœurs. A l'approche du combat, dit saint Bernard, ils s'armaient de foi au dedans, et de fer au dehors, et leur nom seul avait long-temps fait trembler les Sarrasins. La journée de Tibériade soulevait au sultan toute la Palestine; la plupart des villes, restées sans défenseurs, ouvrirent leurs portes. Je ne parlerai point de la prise de Jerusalem, dont les détails se trouvent dans le roman, et terminent le récit de l'archevêque de Tyr.

Cet illustre et savant prélat, que madame Cottin a placé d'une manière si heureuse dans son ouvrage, prêcha la troisième croisade. On a peu de détails sur sa naissance; si l'on en croit quelques auteurs, il était issu du sang des rois de Jerusalem; il avait étudié les lettres en Occident; de retour dans la Palestine, il avait obtenu la faveur d'Amaury, qui

à l'éducation de son fils, le chancelier des négociations importantes, nomma chancelier du royaume. L'archevêque de Tyr, dont il d'abord archidiacre, il fut appelé par les affaires de son église; il fut au troisième concile de Latran, et rédigea les actes. A son retour en France, il fut chargé encore de différenciations, rétablit plusieurs fois l'autorité royale. On croit qu'il fut empoisonné.

Les historiens ont prétendu que ce n'est pas un autre Guillaume, également évêque de Tyr, qui avait prêché la croisade; mais ce n'est point de lui d'examiner cette question, qui ferait plus d'intelligence du royaume. Madame Cottin aurait été d'ailleurs unie aux deux personnages, pour leur donner un seul caractère.

Madame Cottin a composé deux ouvrages : le premier est une *Histoire orientale*; le second, une *Histoire des guerres de la sainte terre*, qui va jusqu'en 1183, et d'autant plus précieuse, que les premiers livres ont été écrits sur la base d'après des traditions récentes, et dans les sept derniers, l'auteur les événements dont il a été témoin. Les histoires prouvent qu'il possédait l'Écriture-Sainte et même les poésies antiques, dont il fait de fréquentes citations. Madame Cottin a profité de cette indication, pour en faire des discours des plus beaux passages littéraires. Rien ne porte à croire, du moins, que l'archevêque de Tyr ait figuré dans la croisade qu'il a prêchée, et encore moins qu'il y ait exercé l'influence que lui donne madame Cottin. Mais dans son caractère et dans sa noble conduite, on voit les divers traits qui distinguent un saint prélat, et elle a su lui donner le coloris du temps; c'était ce qu'on pouvait exiger d'elle.

Il est difficile de donner une idée de l'émotion dans laquelle l'Europe fut plongée à la nouvelle de la prise de Jérusalem : le pape Urbain III en mourut

de douleur. Tous les Chrétiens pleuraient sur la ville sainte et sur la profanation des saints lieux. Suivant quelques auteurs arabes, des prêtres parcouraient les villes et montraient des images où l'on voyait le saint sépulcre foule aux pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De toutes parts l'ancien zèle des croisades se réveillait : comme autrefois, la religion reprenait son empire; on renouait au luxe, on prodiguait les aumônes, on confessait ses fautes, on faisait pénitence.

Guillaume, chargé par Grégoire VIII de prêcher la croisade, traverse l'Italie, et arrive en France : à sa voix, Henri II, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, qui se faisaient la guerre, déposent les armes; les deux rois, jusqu'alors ennemis implacables, s'embrassent en pleurant, et jurent, ainsi que la noblesse de leurs royaumes, de voler à la délivrance de Jérusalem. L'enthousiasme gagne les provinces, et partout retentit de nouveau le cri de *Dieu le veut*. La croisade est différée par la révolte de Richard contre son père; Henri II meurt. Richard, devenu roi, n'a plus d'autre pensée que d'aller chercher en Palestine des lauriers et le pardon de ses fautes.

Les victoires de Saladin inspirant une telle terreur en Occident, que, pour hâter les préparatifs de la guerre sainte, l'impôt d'un dixième fut ordonné indistinctement sur tous les biens laïques et ecclésiastiques; cette dime fut nommée la dime saladin. Philippe-Auguste et Richard, animés de la même ardeur, se promettent une amitié inviolable, se garantissent réciproquement leurs possessions, et se disposent à partir pour la croisade. Les malheurs des premières expéditions avaient eu pour résultat l'inconvénient des voyages par terre; on équipa des flottes, et les deux souverains se donnèrent rendez-vous en Sicile avec leurs armées.

L'Allemagne avait également pris part à la croisade; Frédéric Barberousse s'était rendu par terre à Constantinople avec une armée. Andronic, dont les

crusades paraissent à peine croyables aujourd'hui, avait été massacré par le peuple. Isaac l'Ange occupait le trône d'Orient : fidèle à la politique de ses prédécesseurs, il faisait des protestations amicales à Frédéric et traitait avec Saladin. Ses gouverneurs avaient ordre de harceler les Croisés. L'empereur d'Allemagne met leurs troupes en déroute, force Isaac à lui fournir des vivres et des vaisseaux, et passe en Asie. Le sultan d'Iconium avait également essayé de tromper Frédéric par de fausses démonstrations ; il espérait engager et surprendre son armée dans les défilés de la Cilicie, qui avaient déjà été funestes aux Chrétiens. Mais l'événement trompa son attente : les Allemands étaient sur leurs gardes ; ils font un horrible carnage des Musulmans, les poursuivent sans relâche, prennent d'assaut la ville d'Iconium, et jettent l'épouvante dans le pays. Barbrousse avait su maintenir la discipline la plus exacte dans son armée triomphante ; tout semblait annoncer en lui le vengeur de la Palestine ; déjà il avait traversé le mont Taurus, et se mettait en marche pour la Syrie ; il meurt en se baignant dans la rivière de Selef, et ses victoires deviennent inutiles à la croisade. Les soldats, privés de leur chef, désertent ; sept cents cavaliers et cinq mille fantassins rejoignent seuls, plus tard, l'armée des Chrétiens.

Les retards qu'entraînaient les préparatifs de la croisade avaient laissé à Saladin le temps d'achever la conquête du royaume de Jérusalem. Presque toutes les villes avaient ouvert leurs portes : Tyr résistait encore ; mais déjà elle envoyait des députés au vainqueur, lorsque Conrad, fils du marquis de Montferrat, se jette dans la place : sa réputation l'y avait devancé ; il s'était rendu fameux dans les guerres d'Italie ; passé en Orient, il avait porté les armes pour Isaac l'Ange, et ses services lui avaient valu le titre de César et la main de la sœur de l'empereur. Incapable de jouir d'un bonheur paisible, il était parti pour la Palestine. La présence d'un seul homme sauva la

ville contre laquelle échouèrent toutes les forces de Saladin. Le marquis de Montferrat avait été fait prisonnier à la bataille de Tibériade : le sultan proposa à Conrad de rendre la liberté à son père. Il lui offre de riches possessions en Syrie ; s'il s'obstine à défendre la ville, il le menace de faire perdre le vieillard. Conrad est sourd à toutes propositions, il répond que si les Sarrasins sont assez féroces pour massacrer un Croisé qui s'est tenu sur parole, il se fera gloire de devenir d'un martyr. Saladin, désespérant de forcer une place dont tous les habitants étaient devenus des héros, et où les femmes et les enfants combattaient comme de vaillants soldats, lève le siège, et attaque en vain Tripoli. Un guerrier, que l'histoire désigne sous le nom du Chevalier aux armes vertes, soutient la valeur des Chrétiens, et rend inutiles les efforts des Musulmans. La forteresse de Carac se souleva également la résistance jusqu'à l'indépendance : les Croisés, réduits de 35 de fense, et réduits aux dernières extrémités, avaient vendu leurs femmes et leurs enfants pour avoir des vivres : la fortune trahit leur courage, ils furent obligés de capituler. Saladin, qui était sensible aux grandes actions, ne voulut point que les femmes et les enfants de gens si intrépides demeuraient dans l'esclavage, il brisa leurs fers, et permit aux assiégés de les emmener avec eux.

A peu près à la même époque, il rendit la liberté à Guy de Lusignan, qui était prisonnier depuis la bataille de Tibériade ; il lui avait fait jurer sur l'Evangile de renoncer au royaume de Jérusalem et de retourner en Europe : le sultan comptait peu sur la promesse du roi ; mais il avait étudié le caractère de Lusignan, et il aimait mieux le voir à la tête des Chrétiens qu'un autre chef plus habile. Lusignan, aussitôt qu'il est libre, fait annuler son serment par les évêques, et soumet des moyens de recouvrer son royaume. Il se présente devant Tyr, on lui en refuse l'entrée : Conrad avait seul conservé la place ; il y commandait en maître, et ne voulait point reconnaître un souverain



se donner une dernière preuve de confiance, ils avaient décidé que si l'un des deux périssait dans l'entreprise, ses troupes et ses trésors seraient à la disposition de l'autre jusqu'à la délivrance de la Terre Sainte, mais le caractère entier des deux monarques devait bientôt troubler cette union, qui était pourtant cimentée par tout ce que la religion a de plus puissant. Madame Cottin les a peints l'un et l'autre avec beaucoup de vérité dans son roman; on y trouve l'orgueil indomptable de Richard, sa valeur brillante, sa bouillante impétuosité, sa téméraire audace; elle a placé très-heureusement dans sa bouche le mot d'un Croisé, qui s'écriait, en admirant l'armée chrétienne : « Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous. » Elle a opposé avec art aux emportements de Richard, la politique plus sage, la valeur plus calme de Philippe-Auguste.

Le roi de France arriva le premier devant Ptolemaïs. Il fut reçu, dit un historien, comme un ange libérateur; sa présence ranima le courage des Chrétiens, qui depuis plus de deux ans assiégeaient inutilement la ville; les Francs, à peine débarqués, attaquent les murailles, font une large brèche, et se disposent à donner l'assaut : le roi pouvait se rendre maître de la place, mais, par un raffinement d'esprit chevaleresque que l'on aura peine à concevoir, il veut attendre Richard, afin de partager avec son frère d'armes l'honneur de la conquête. Les assises profiteront de cette faute pour réparer et augmenter les fortifications, et des flots de sang devaient encore être répandus, avant que l'étendard de la croix brillât sur les murs de Ptolemaïs.

La flotte de Richard, battue par la tempête, avait été poussée sur les côtes de l'île de Chypre. Isaac gouvernait cette île avec le titre d'empereur. Non-seulement il refuse l'entrée de ses ports au vaisseau qui portait Berengere de Navarre, que Richard allait épouser, mais il jette dans les fers les Chrétiens naufragés. Le bouillant Richard, impatient de venger une pareille injure, débarque avec ses trou-

pes, s'empare de l'île, et, insulté vaincu, il charge Isaac de chaînes.

C'est ici que commence la partie torique du roman de madame Cottin embellit du charme de son imagination le détail des fêtes célébrées dans Chypre, à l'occasion du mariage d'Isaac et de Berengere. On doit lui savoir gré de ne pas compliquer son intrigue en y joignant une circonstance que lui offrent les chroniques du temps. Richard, en partant sur ses vaisseaux, avait emmené sa fille d'Isaac; plusieurs historiens prétendent que cette princesse partagea avec Berengere le cœur du monarque.

La jeune Mathilde, sœur de Richard, et l'héroïne du roman, est un personnage créé par l'auteur. Le roi d'Angleterre avait effectivement une sœur nommée Mathilde, mais elle n'avait pas été destinée au cloître, elle était l'amante de Richard, et ne l'avait pas suivi dans sa première expédition; elle a été mariée à Henri V de Saxe, et elle avait plus de trente ans lors de la troisième croisade.

Si le personnage de Mathilde, tel que madame Cottin le présente, n'a pas existé, il n'en a pas moins la couleur historique, parce que l'auteur a réuni, le composer, les traits qui caractérisent les femmes les plus pieuses de cette époque; l'enthousiasme de la Terre Sainte, la haine des Sarrasins. L'imagination des femmes s'enflammait facilement pour les pèlerinages, et surtout pour la délivrance d'un pays consacré par le mystère de la dévotion. Leur zèle avait égalé et surpassé celui des hommes, soit qu'il ne s'agissait que de visiter Jérusalem, soit lorsqu'il avait été question de la conquête. On les avait vues, malgré la faiblesse de leur sexe, braver les fatigues et les dangers d'une pénible marche, et partir avec les pèlerins pour la Palestine. Helene, née d'une famille de Suède, avait fait à pied ce voyage; cet exemple n'est pas le seul que pourrait citer. Aux deux premières croisades, des milliers de femmes se joignirent aux armées, et com-



avec elles, les historiens font même mention d'une troupe d'amazones qui s'étaient distinguées pendant la précédente expédition. La reine de France, Éléonore de Guyenne, dont l'histoire a célébré la beauté, les grâces, et même la coquetterie, avait suivi Louis VII, avec une partie de sa cour. La reine Bérengère n'avait point quitté son époux; elle s'était embarquée pour la Palestine avec Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume-le-Bon, roi de Sicile; la même qui, plus tard, fut sur le point d'épouser Malek Adhel et de partager avec lui le trône de Jérusalem. Madame Cottin, loin de choquer la vraisemblance, s'est donc tout au plus aidée des mœurs du temps en supposant qu'une jeune prisonnière, destinée à devenir le tombeau de son frère, allait aller prononcer ses derniers vœux. Elle a rendu avec autant d'énergie que de vérité l'horreur que devait inspirer la présence d'un Sarrasin à une jeune Chrétienne élevée dans un cloître, son étonnement lorsqu'elle voit qu'il n'a pas la même hideur que les Écritures donnent à ces hommes, son désespoir quand elle découvre que son cœur brûle malgré elle pour un ennemi de son Dieu.

En choisissant le frère de Saladin pour le héros du roman, madame Cottin ne s'est point écartée de la vérité que dans le lointain, elle ne peut s'écarter pas Malek Adhel, et elle a pu en dernier de tout l'éclat des vertus chevaleresques. Les Sarrasins avaient en effet ces vertus dans les précédentes siècles, et Saladin lui-même, ainsi que nous l'avons vu, avait voulu être armé chevalier. En recevant ce titre, ils avaient le droit de protéger le faible et de défendre le mérité; ainsi, les regards de Malek Adhel pour les deux princesses prisonnières, et pour les dames de leur suite, sont tout à fait dans la vraisemblance historique que nous exigeons, surtout dans un roman, et on ne doit point être étonné que Malek Adhel déclare le chevalier de Mathilde. L'indignité du frère de Saladin envers les Chrétiens captifs, est également prise sur l'histoire. Après la prise de

Jérusalem, il avait payé la rançon de deux mille prisonniers, et les avait rendus à la liberté. Enfin, madame Cottin, en peignant l'amour de cet Arabe, lui a donné ce degré de violence et d'énergie que les passions acquièrent sous un climat brûlant.

Le plan de l'ouvrage éloignait nécessairement, pendant plusieurs mois, Malek Adhel et Mathilde, du théâtre de la guerre; aussi n'y trouve-t-on que peu de détails sur les événements du siège de Ptolémaïs. Lorsque Richard fut arrivé devant la ville, l'armée chrétienne réunissait toute la noblesse et les plus vaillants guerriers de l'Europe. Le camp ressemblait à une ville: on y avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des églises; chaque nation avait son quartier séparé. Aux premières expéditions, toutes les Croisades portaient une croix rouge; dans celle-ci, les Français seuls avaient conservé cette couleur. Les Anglais avaient pris la croix bleue, et les Flamands avaient adopté la croix verte. Cette armée brillante et pleine d'ardeur, commandée par les plus habiles capitaines du siècle, aurait pu aisément soumettre la Palestine et même toute l'Asie, si la discorde n'eût divisé les chefs.

Les prétentions de Lusignan et de Conrad sur la couronne de Jérusalem, avaient été soumises au jugement de Philippe et de Richard. Le roi de France s'étant prononcé pour Conrad, Lusignan était allé trouver en Chypre le roi d'Angleterre, et, par ses soumissions, l'avait mis dans ses intérêts. Avant de débarquer à Ptolémaïs, Richard avait voulu visiter la ville de Tyr, dont les portes lui avaient été fermées, dans la crainte, dit-on, qu'il ne s'en emparât. Il suffisait, d'ailleurs, que Philippe se fût déclaré en faveur de Conrad, pour que le prince anglais favorisât Lusignan. Les Croisés de toutes les nations prirent parti dans la querelle. Les Allemands, les Génois, et les Trébuchiers, se rangèrent avec les Français; les Pisans et les chevaliers de l'Hôpital se réunirent aux Anglais. Au lieu de pousser le siège, on était prêt à se faire la guerre; lorsque

les Français attaquaient la place, les Anglais restaient dans l'inaction, et de leur côté, les Français laissaient les Anglais aller seuls à l'assaut. Les deux rois tombent malades; ils s'accusent réciproquement d'avoir employé le poison, pour se débarrasser d'un rival. Saladin leur envoie des médecines et des rafraîchissements; ils se reprochent l'un à l'autre d'avoir des négociations avec les Sarrasins.

Madame Cottin fait arriver au camp l'archevêque de Tyr, qui, par son éloquence, rétablit la bonne intelligence entre les deux souverains. L'influence qu'elle donne au saint prélat est autorisée par l'exemple d'Adhemar, légat du pape, qui, pendant la première croisade, avait plusieurs fois étouffé la discorde parmi les Croisés, et les avait rappelés à l'objet de leur sainte entreprise. Elle se rapproche de l'histoire, en rapportant les conditions arrêtées pour terminer le différend de Lusignan et de Conrad (le premier devant conserver le titre de roi pendant sa vie; le second devant hériter du trône, et le laissant à ses descendants); mais elle s'en écarte, lorsqu'elle fait prendre la ville d'assaut, dès le lendemain de la réconciliation.

Malgré les efforts réunis des Croisés, le siège traîna encore en longueur. Les Sarrasins avaient réparé leurs fortifications, ils en avaient élevé de nouvelles; Saladin les secondait en attaquant chaque jour les Croisés. Cependant la place commençait à manquer de vivres, et le gouverneur demanda à capituler. Philippe-Auguste exigeait pour première condition, que Saladin rendît toutes les places tombées au pouvoir des Musulmans, depuis la bataille de Tibériade; le sultan y consentait, mais il voulait que les Chrétiens réunissent leurs forces aux siennes pour soumettre des émirs rebelles contre lui. La négociation est rompue, on se bat de nouveau. Plusieurs fois les Chrétiens escaladent les murs, pénètrent sur les remparts, ils sont toujours repoussés; mais les brèches deviennent de plus en plus praticables, et la garnison est aux abois : des plongeurs traversaient le port,

et se rendaient au camp des Sarrasins; des pigeons, porteurs de messages, allaient informer le sultan de la détresse des assiégés. Saladin se disposait à faire un dernier effort, lorsqu'il apprit que la capitulation était signée.

On fera remarquer ici que madame Cottin n'a pas suivi l'histoire, en faisant Saladin élire de Ptolémaïs à l'époque où la place fut prise. Il commanda toujours en personne l'armée qui assiégeait les assiégés; ainsi, il n'y a rien d'historique dans tout ce qu'elle fait faire à Metchoub, cet emir n'est connu que pour avoir vaillamment défendu la ville. Les émirs s'étaient engagés, si on leur laissait la vie et la liberté aux habitants et aux soldats, à faire rendre aux Croisés le tiers de la vraie croix et seize cents prisonniers, et de payer deux cent mille besans d'or; la garnison devait rester en otage jusqu'à ce que ces conditions fussent remplies. Les deux rois entrèrent dans Ptolémaïs, et se partagèrent la ville; ils distribuèrent aux soldats les provisions de bouche, mais ils se réservèrent l'or, l'argent, les bijoux, et tous les prisonniers; ce qui coûta beaucoup de mécontentement dans l'armée, et devint un grand nombre de Croisés à retourner en Europe. Cependant on pressait le sultan d'exécuter la capitulation, et celui-ci éludant, sous divers prétextes. Richard, irrité de ces retards, fit massacrer cinquante prisonniers qui étaient entre ses mains, et, par cet acte de barbarie, dégagés Saladin de toute obligation.

Le siège de Ptolémaïs avait duré près de trois ans. On avait livré plus de cent combats et neuf grandes batailles sous les murs de la ville. Les Chrétiens avaient eu souvent à souffrir des maladies, et de la disette. Les Croisés du Nord, plus malheureux que les autres, parce qu'on n'entendait pas leur langue, ne pouvaient demander les secours dont ils avaient besoin. Quarante seigneurs de Brême et de Luher dressèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux, y donnèrent asile aux pauvres soldats de leur nation, les soignèrent dans leurs maladies, et formèrent

ainsi l'ordre teutonique, qui devint depuis si fameux et si puissant.

Pendant ce siège mémorable, les Chrétiens et les Sarrazins se distinguèrent par des prodiges de valeur. Souvent ils se provoquaient à des combats singuliers; et comme ils s'adressaient des discours, et même assez ordinairement des injures avant d'en venir aux mains, on les a comparés aux héros d'Homère. Plusieurs femmes se signalèrent aussi dans ces combats; les jeunes s'y précipitaient, dit une chronique du temps, et les vieilles les animaient par leurs discours.

Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de connaître la manière dont on était armé, et dont on combattait alors. Les barons et les chevaliers, dit un historien, portaient un haubert, espèce de tunique, faite de petits anneaux de fer ou d'acier; chaque guerrier avait un casque, et un bouclier qui était couvert d'un cuir épais et qui résistait aux flèches; l'on voyait quelquefois, sur le champ de bataille, des soldats herissés de traits, que les Sarrazins comparaient à des porcupines. Les Croisés se servaient, pour les combats, de la lance, d'épées si énormes, et dont la trempe était telle, qu'au siège d'Antioche, Godefroi avait pourfendu un Sarrazin. L'empereur Conrad s'était distingué par le même exploit, au siège de Damas. Les chevaliers avaient en outre une espèce de couteau ou poignard, appelé *miséricorde*, la massue, la hache d'arme, la fronde, qui lançait des pierres ou des balles de plomb, l'arc, et l'arbalète, arme récemment inventée, et considérée comme si meurtrière, qu'un concile de Latran en avait défendu l'usage à la deuxième croisade. Lors des premières expéditions de la Terre Sainte, les guerriers d'Occident n'étaient point encore couverts de cette pesante armure de fer, que porteront les chevaliers du moyen âge, et que les Croisés empruntèrent des Sarrazins. Ils prirent également d'eux les tambours, qui étaient inconnus en Eu-

rope. C'est aussi aux expéditions de la Terre Sainte que remonte l'origine des armoiries. Les princes et les chevaliers avaient sur leurs bannières, sur leurs boucliers, des images ou des signes qui servaient de point de ralliement à leurs soldats: ces signes devinrent plus tard les attributs de la noblesse.

Dans les batailles, quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur du butin faisait presque toujours abandonner les rangs; les chevaliers écoutaient peu leurs chefs, et ne leur demandaient que l'exemple du courage. Le principe d'honneur qui les animait et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline. Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi, étaient des actions infâmes aux yeux de Dieu et des hommes. Tantôt les évêques, les prêtres, et les moines, combattaient comme de simples soldats; tantôt un crucifix à la main, ils animaient les guerriers, marchaient à leur tête, et tombaient percés de fleches, en annonçant, au nom de Dieu, la victoire aux Croisés. Quelquefois l'animosité des combattants était telle, qu'après avoir épuisé leurs carquois, ils retiraient les fleches de leurs blessures et les renvoyaient à l'ennemi. Souvent les Chrétiens, lorsqu'ils étaient vaincus, ne voulaient pas survivre à leur défaite, et se précipitaient sans espoir sur les Sarrazins. Après une bataille perdue, on a vu un chevalier se jeter dans les rangs ennemis en s'écriant: *Que ceux qui veulent venir souper avec moi en paradis me suivent.* Les entreprises se concertaient dans le conseil des chefs, et lorsque l'un n'était pas d'accord sur une expédition, le sort, qu'on appelait la volonté de Dieu, en décidait; c'est ainsi que fut résolu le siège de Tyr.

Les Sarrazins étaient à peu près armés comme les Chrétiens; ils avaient repris la lance, dont ils ne se servaient plus lors des premières croisades: ils étaient surtout habiles à tirer l'arc; ils entendaient mieux l'attaque et la défense des places, et ils avaient recours, dans la guerre, à

\* Les détails qui suivent, sont en très-grande partie tirés de l'histoire des Croisades, de M. de la Harpe.

toutes sortes de stratagèmes que les Chrétiens ne daignaient pas employer. Madame Cottin s'était bien pénétrée de l'esprit qui regnait parmi ces derniers, lorsqu'elle a peint l'indignation de l'armée au moment où on découvrit la ruse de guerre par laquelle Lusignan s'était rendu maître de Césarée. Les Sarrazins conservaient encore moins d'ordre que les Chrétiens dans les batailles; ils moudaient la paille, attaquaient pêle-mêle, ainsi que les Mamelucks se font encore aujourd'hui. Aussi Manuel, empereur d'Orient, consentait-il à un chevalier de se tenir toujours au centre, jamais à la tête ni à la queue de l'armée. Des deux côtés, on s'occupait rarement d'assurer la retraite, et une armée mise en déroute était presque toujours tuée entièrement en pièces. Quelquefois on se livrait au pillage, au lieu de poursuivre les vaincus, qui se ralliaient et remportaient la victoire. À l'attaque, lorsque les Chrétiens ne se dispersaient pas, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, étonnaient et renversaient les bataillons sarrazins; se tenant sur la défensive, ils étonnaient encore plus les barbares, qui ne pouvaient entamer ni rompre ces murs de fer.

Saladin n'avait rien négligé pour enflammer le fanatisme des Musulmans, afin de l'opposer à l'enthousiasme religieux des Croisés. On le voyait s'arrêter subitement sur le champ de bataille, pour faire sa prière, ou pour lire un chapitre du Coran. Ses soldats se plaçaient à insulter aux objets du culte des Chrétiens. Pendant le siège de Ptolemais, ils élevaient des croix sur les remparts, les battaient de verges, les couvraient de boue et de poussière, et les mettaient en pièces. La même chose fut déjà arrivée au siège de Jérusalem. Ces outrages excitaient la fureur des Croisés, et les portaient à des excès qui augmentaient les malheurs de la guerre. Mais ce qui paraîtra le plus singulier, et ce qui peint le mieux l'esprit du temps, quelquefois des

troupes d'enfants sortaient de la ville et se battaient contre les enfants des Chrétiens, en présence des deux armées, qui restaient immobiles, et se bornaient à les encourager par leurs cris.

Cependant la guerre avait pris un caractère moins cruel que dans les premières croisades, à la longue, des relations s'étaient établies entre les chefs qui vestimentaient, et même entre les soldats. On a déjà vu que Saladin envoyait des rafraîchissements et des médecines aux deux rois malades pendant le siège; on négociait en se battant, et les Croisés étaient admis à la table du sultan, comme les émirs étaient reçus à celle de Richard et de Philippe. Quelquefois on suspendait pendant plusieurs jours les hostilités, alors les Chrétiens et les Sarrazins, oubliant leur haine, se réunissaient et jouissaient de tous les plaisirs de la paix. On donnait des tournois; les champions se haranguaient avant d'entrer en lice; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu, racheté comme prisonnier de guerre. Tantôt on dansait au son des instruments arabes, tantôt au chant des ménestrels. L'esprit chevaleresque était perfectionné; il inspirait la générosité, le désintéressement, et les grandes actions. Madame Cottin a montré, dans ces deux nations, le beau idéal de la chevalerie, en peignant Malek Adhel et Josselin de Montmorency. Ce dernier avait pen- ainsi que son frère Matthieu, sous les murs de Ptolemais, et non dans une expédition aventureuse. Ils s'étaient l'un et l'autre distingués par leur bravoure, madame Cottin a réuni en Josselin toutes les perfections d'un véritable chevalier, qui n'hésitait jamais à se sacrifier pour son Dieu et pour la dame qu'il avait choisie. Le roman de Vivikle acquiert un nouveau degré d'intérêt, par les nombreux traits de cette antique noblesse française, à une époque où les descendants de ces héros gémissaient proscrits loin d'une patrie qui devait sa gloire aux services de leurs familles.

L'histoire ne fait point mention de

cette Agnès, fille d'Amaury, qui joue un rôle si odieux dans le roman de Mathilde. Mais, si ce caractère est forcé dans plusieurs de ses parties, l'idée première du personnage n'est point contraire à la vraisemblance. Plusieurs femmes chrétiennes n'avaient point rougi de se livrer aux Musulmans. On prétend même qu'Éléonore de Guyenne, femme de Louis VII, s'était montrée sensible à la beauté d'un jeune Turc. La veuve de Baudouin, roi de Jérusalem, avait fini chez les Sarrasins avec Andronic, qui depuis monta sur le trône d'Orient, et par ses cruautés acquit une célébrité si funeste. Le grand Saladin lui-même se glorifiait de devoir la cour à une Chrétienne. De nombreux exemples autorisent donc madame Cottin à créer le personnage d'Agnès, et à l'opposer à celui de Mathilde. Ce personnage n'est point à l'abri du reproche dans ses développements, mais il peut être considéré comme historique sous beaucoup de rapports.

Dans le cours de l'ouvrage, l'auteur a donné au caractère de Guy de Lusignan, des couleurs plus brillantes que celles avec lesquelles il est peint dans l'histoire; l'époux de Sibylla n'avait point ces grandes qualités qui justifient quelquefois l'ambition; sa famille était sujette de Richard, qui le protégeait comme un vassal, plutôt qu'il ne le traitait en roi. Le monarque anglais ménageait si peu Lusignan, qu'il ne l'avait pas même admis au partage des dépouilles de Ptolémaïs. Loin de le choisir pour frère d'armes, de lui offrir sa sœur en mariage, et de vouloir le rétablir sur le trône de Jérusalem, il l'avait forcé de lui céder ses droits à cette couronne, en lui donnant en échange l'île de Chypre, ille déjà vendue par lui aux Templiers, et dont il avait reçu le prix. Il destinait le royaume de Jérusalem à Henri, comte de Champagne, son neveu, auquel il avait fait épouser la veuve de Conrad, et contre lequel personne ne pouvait plus élever de prétentions. Par une singulière destinée, Isabelle apportée à ses trois époux le titre

de souverain d'un royaume qui n'existait pas, qui ne devait plus exister.

D'un autre côté, Lusignan n'est jamais descendu au degré d'avilissement où le plonge madame Cottin à la fin de son ouvrage; et l'on peut dire, de la manière dont elle le traite,

Qu'il n'avait mérité  
Ni cet orgueil d'homme, ni cette indignité.

Madame Cottin, obligée de s'occuper des amours de Malek Adhel et de Mathilde, ne prend, parmi les événements qui ont suivi la prise de Ptolémaïs, que ceux dont elle a besoin pour soutenir la marche de son roman, et elle la dispose à sa fantaisie: tantôt elle intervertit l'ordre des faits; tantôt elle suppose des sièges, des combats, et des batailles, qui n'ont jamais eu lieu; mais, lors même qu'elle s'éloigne le plus de l'histoire, le coloris du temps est presque toujours conservé avec une fidélité scrupuleuse. Son talent se fait surtout remarquer lorsqu'elle décrit des assauts ou des batailles; on voit qu'elle a fait une étude approfondie d'Homère et du Tasse, et ses tableaux ont autant d'énergie que de variété.

Elle ne parle point des nouveaux différends qui s'élevèrent entre Richard et Philippe, et qui décidèrent ce dernier à repasser en Europe. Le roi de France ne se trouvait point lié à l'action principale du roman, et madame Cottin se serait écartée de son sujet par des digressions inutiles, si elle eût peint ces funestes discordes. Sa fable lui fournissait d'ailleurs assez d'autres moyens de mettre en jeu et de faire ressortir l'orgueil et l'impétuosité de Richard. Ce prince, plus altier que jamais, ne gardait plus aucun ménagement; il bravait ouvertement Philippe, dont la puissance l'importunait; il voulait être seul chef de la croisade; il répandait ses trésors parmi les troupes du roi de France, et cherchait à les attirer sous ses drapeaux. Philippe, épuisé par une longue maladie, fatigué des tentatives et des prétentions de Richard, craignant d'être obligé de rompre entiè-



rement avec lui, et de compromettre les intérêts de la guerre sainte, prit la résolution de quitter la Palestine. Plusieurs historiens anglais présentent les choses sous un autre point de vue, et mettent tous les torts du côté du roi de France : ces torts furent sans doute partagés; mais, à considérer les choses de la manière la plus impartiale, il est difficile de croire que Richard n'ait pas donné lieu aux premiers sujets de mécontentement. Sa conduite et son caractère ne permettent pas d'hésiter à cet égard. Philippe, en partant, laissa à son rival dix mille fantassins, cinq cents chevaliers, pourvut à leurs solde, et se rendit à Tyr, où il trouva des ambassadeurs de Saladin, qui lui offrirent des présents magnifiques, au nom de leur maître. Soit que le sultan eût apprécié la sagesse et les hautes qualités du roi de France, soit qu'il eût l'intention d'humilier Richard, ses ambassadeurs étaient chargés de complimenter Philippe, comme le plus puissant monarque de l'Occident.

Richard se trouvait à la tête de cent mille hommes; il laisse une forte garnison à Ptolemais et se dirige vers Cesaree. Madame Cottin lui fait faire le siège de la place, dont elle confie la défense à Malek Adhel. Le siège, les espérances que fondent les Chrétiens sur la conversion du prince arabe, ses démarches avec Saladin, ne sont point historiques; mais les divers événements se rattachent à l'histoire par les détails. Les moyens d'attaque et de défense en usage alors sont présentés avec beaucoup d'exactitude; et comme plusieurs princes mahométans vivaient, à différentes époques, montrés disposés à embrasser la foi, l'auteur n'a pas choqué la vraisemblance en faisant supposer aux Chrétiens de semblables dispositions dans Malek Adhel.

Le roi d'Angleterre, en entrant en campagne, se croyait assuré de la conquête de la Palestine; la force et la vaillance de son armée lui faisaient peu redouter les troupes de Saladin; mais il ne prévoyait pas l'espèce de guerre qu'il allait être obligé de soutenir. Le sultan,

qui ne voulait pas s'exposer à perdre dans une bataille le fruit de ses conquêtes, lui dispute le terrain pied-à-pied, et évite d'engager une action générale. Ses coureurs enlèvent tous les soldats qui s'écartent du gros de l'armée, et les massacrent, en représentant du carnage des prisonniers de Ptolemais. Les Chrétiens, sans cesse harcelés, mettent un jour pour franchir un espace de deux lieues. Ces premiers obstacles donnent à Richard des inquiétudes sur le succès de son expédition, et des-lors il entame des négociations avec Saladin.

Il eut une entrevue avec Malek Adhel, il n'exigeait plus, comme Philippe Auguste, la restitution de toutes les places conquises depuis la bataille de Tibérade, il ne demandait que la ville de Jemana et la vraie croix. Mais la cité sainte n'était pas moins sacrée aux yeux des Musulmans qu'à ceux des Chrétiens. Suivant leurs traditions, Mahomet s'y était miraculeusement transporté avant de monter en paradis, et ils ne croient point la céder sans injustice et sans crime. Quant au bois de la croix, Saladin, refusant de le rendre, sous prétexte de s'en servir pour l'islamisme, mais la justice était la véritable cause du refus. Il avait appris par sa propre expérience, combien cette relique, portée dans les combats, augmentait l'ardeur des Chrétiens. La négociation n'eut donc aucune suite, et Richard se remit en marche, résolu de forcer le sultan à recevoir la bataille. Les deux armées en vinrent effectivement aux mains, dans la plaine d'Assur. Le victoire, disputée avec acharnement, resta aux Chrétiens.

Si l'on en croit quelques historiens, Saladin et Richard se rencontrèrent dans la mêlée, et fondrent l'un sur l'autre, cepez-à la main, suivant d'autres, Richard aurait couru lance brisée sur le sultan et lui aurait porté un coup si terrible, qu'il l'aurait tué. L'homme et le cheval auraient été renversés. Ce qu'il y a de certain, c'est que Richard ne tira aucun avantage de cette victoire, qui devait le rendre maître de la Terre-Sainte. En poursuivant l'ennemi,

il abandonnait l'armée turque; en se portant sur Jérusalem, il marchait à une conquête assurée que Saladin n'était plus en état de lui disputer. Il prend la route de Jaffa, ville abandonnée et démantelée par les Sarrasins, mécontente et fatiguée son armée pour réparer les fortifications, y fait venir la reine Bérengère, Jeanne, reine de Sicile, et la fille d'Isaac; donne les fêtes les plus brillantes, s'endort au sein des plaisirs, paraît avoir oublié entièrement le coin de la guerre, et donne au sultan le temps de réparer ses pertes.

Cependant, réveillé par les murmures des Croisés, il forme le projet d'assiéger Acalon. Saladin désespérant de défendre la place, la livre aux flammes; Richard entreprend de la faire rebâtir par son armée, et excite de nouveaux murmures : plusieurs chefs refusent d'obéir, disant qu'ils ne sont ni charpentiers, ni maçons, qu'ils sont venus en Asie, non pas pour bâtir des villes, mais pour conquérir Jérusalem; quelques-uns retournent en Europe, d'autres cherchent à négocier avec Saladin. Richard fait faire de nouvelles propositions au sultan; mais comme il insistait sur la restitution de la cité sainte et de la vraie croix, il est refusé avec hauteur. Il ne songe plus qu'à sauver un gloire et à se retirer sans honte d'une entreprise dont le mauvais succès ne pouvait être attribué qu'à la manière dont il l'avait conduite. Il cherche à mettre en jeu l'ambition du frère de Saladin. Il propose de donner en mariage à ce prince, sa propre sœur, Jeanne, reine de Sicile, à la condition que les deux époux régneraient ensemble sur Jérusalem, où les Musulmans et les Chrétiens trouveraient une égale protection. Les historiens grecs et latins ne parlent point de cette négociation, mais elle est rapportée avec détail par les historiens arabes. Le projet était tout à l'avantage du sultan, qui paraissait disposé à y donner les mains; mais il fut combattu avec autant d'ardeur par les uns que par les autres, et il fallut continuer la guerre.

C'est sur la négociation dont il s'agit que madame Cottin a fondé presque toute l'intrigue de son roman : elle a substitué la jeune Malthide à la reine Jeanne, âgée alors d'environ trente ans; et en supposant, dès le début, un amour qui n'a jamais existé, en peignant les progrès d'une passion longuement combattue par l'honneur et par la religion, l'auteur a donné l'intérêt le plus puissant à une circonstance qui n'est que bizarre dans l'histoire.

Après la rupture des négociations, on ne trouve presque plus aucune trace de l'histoire dans le roman de madame Cottin. Malthide se retire au monastère du mont Carmel, que l'auteur suppose être un couvent de religieuses. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, un moine de Calabre s'était effectivement établi, avec quelques pieux cénobites, sur le mont Carmel, près de la caverne d'Elie, et y avait relevé les ruines d'un ancien monastère, qui avait été détruit par les Sarrasins; mais au milieu des horreurs de la guerre, il est difficile de supposer la formation d'un couvent de religieuses, dans un lieu qui n'était point à l'abri des incursions des Turcs. D'après le plan de l'auteur, il fallait que le couvent où Malthide s'était retirée ne fût point inaccessible à Malek Adhel : cette circonstance a même des scènes très-pathétiques, mais elle ne s'est pas le degré de vraisemblance nécessaire.

Pour préparer son dévouement, madame Cottin fait prendre Cécilie par ruse; elle livre Malek entre les mains des Chrétiens; elle le fait périr, ainsi que Lusignan, dans une bataille, près d'Acalon; elle le fait convertir avant sa mort, et enterrer avec pompe au monastère du mont Carmel; elle suppose enfin que Saladin a permis aux soldats de son armée d'assister à cette auguste et lugubre cérémonie, et qu'un grand nombre d'entre eux demandent le baptême.

Le talent de l'auteur, la rapidité du récit, la pompe des descriptions, font passer sur ce qu'il y a d'in vraisemblable dans ces différentes suppositions. La dernière surtout ne s'accorde guère avec

la profonde politique du sultan, et avec le zèle ardent qu'il a toujours montré pour l'islamisme. Malek Adhel ne perit point dans la croisade, il survécut même à Saladin. Il avait servi fidèlement son frère; mais après la mort du sultan, il ne garda pas la même fidélité à ses neveux, et s'empara de la Mésopotamie et de l'Égypte. Lusignan ne trouva pas non plus la mort en Palestine, il alla gouverner le royaume de Chypre que Richard lui avait abandonné, ou plutôt vendu.

Mais revenons à l'histoire, et indiquons en peu de mots les derniers événements de la croisade. Richard, cédant aux instances de ses soldats, se décide enfin à prendre la route de Jérusalem: il espérait encore pouvoir forcer le sultan à une bataille; mais Saladin avait des moyens plus sûrs pour l'arrêter: il faisait brûler les villes et dévaster les campagnes; son armée, divisée par petites troupes, enlevait les convois, barrant les chemins, inquiétait sans cesse les Chrétiens, et les réduisait à la famine. Le roi d'Angleterre n'ose s'avancer dans un pays ravagé; il revient sur ses pas, et met le comble aux mécontentements des Croisés. Sur ces entrefaites, on apprend que Conrad, qui avait traité avec Saladin, et réuni ses forces à celles des Musulmans, vient d'être assassiné: sa mort est imputée à Richard, qui redoutait en lui un rival habile, valeureux, et entreprenant. Le roi impose silence aux murmures, et, profitant des moments où Saladin avait licencié une partie de son armée, il fait plusieurs expéditions, dans lesquelles il déploie toute sa bravoure et toute son audace: il porte la terreur jusque sur les confins de l'Égypte, et se dirige de nouveau sur Jérusalem. Le sultan s'y était renfermé, et avait juré, avec son armée, de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre. Déjà Richard était campé près des montagnes de la Judée; mais la division renaît entre lui et les autres chefs des Croisés; il ne voulait point partager avec eux la conquête, et eux se montraient peu disposés à secourir une en-

treprise dont il tirerait seul tout le fruit. La jalousie fait exagérer de part et d'autre les obstacles que l'on avait à surmonter. Lorsque Richard insiste pour l'entrée de la ville sainte, les chefs s'y refusent; paraît-il y renoncer, on excite les vassaux, qui demandent qu'on les conduise sous les murs de Jérusalem. Dans l'impossibilité où l'on était de s'accorder sur le parti qu'il y avait à prendre, vingt-quatre chevaliers sont chargés de négocier, et la retraite est résolue par eux. Le monarque anglais devient de plus en plus odieux à l'armée; on vaincrait-il l'Asie par des prodiges de valeur, on dit qu'il ne travaille que pour accroître sa renommée et non pour la cause commune: on l'accuse d'avoir d'écarter aux ambassadeurs de Saladin qui venaient peu d'importance à la conquête des saints lieux, les Français et les Allemands l'abandonnent. Il reste seul avec les Anglais.

Sa position devenait critique: tantôt il voulait retourner en Europe sans avoir fait la paix, tantôt il suppliait Saladin, tantôt il le menaçait et cherchait à l'effrayer, en annonçant l'arrivée de toutes les forces de l'Occident.

Les deux armées étaient campées fort près l'une de l'autre, et toutes deux également fatiguées de la guerre, restant dans leurs retranchements: on conclut enfin d'une trêve de trois ans, trois semaines et trois jours, suivant quelques historiens; de trois ans et huit mois, suivant quelques autres. Jérusalem restait ouverte à la dévotion des Chrétiens, ils conservaient la possession de toute la côte maritime depuis Jaffa jusqu'à Tyr. On ne s'accordait pas sur la ville d'Acre: il fut décidé qu'elle serait rasée. Tous les princes chrétiens et musulmans de la Syrie furent invités à signer le traité dans lequel on ne fit point mention de Lusignan. La paix fut célébrée par des tournois et par des fêtes, on se déploya tout le luxe de l'Europe et de l'Asie. Madame Cuttin les a placés à l'époque des négociations qui ont lieu pour le mariage projeté de Mathilde et de Malek Adhel, et

elle les a décrits avec cette richesse d'imagination qui n'appartient qu'à elle.

Richard, dans cette croisade dont l'issue fut si peu glorieuse pour lui, s'était signalé par des traits d'audace et de valeur qui surpassent ceux des Amadis et des Roland. Si l'on en croit quelques historiens, avec quinze cents hommes il défit douze mille Turcs, qui escortaient un convoi destiné pour Jérusalem. Plus tard, ayant appris que les Turcs pressaient Joppe avec une armée considérable, il s'embarqua avec quatre-vingts chevaliers et quatre cents fantassins, fond sur les assiégeants, les met en déroute, entre dans la place par la brèche qu'ils ont faite, taille en pièce ceux qui assiégeaient la forteresse, et sauve ainsi la ville qui allait tomber au pouvoir de Saladin. Dans une autre circonstance, avec une poignée de chevaliers, il affronte sept mille cavaliers musulmans, et tue leur chef de sa propre main. On raconte enfin que, surpris pen-

dant son sommeil par un nombreux détachement de Sarrazins, il a l'inconcevable hardiesse de se précipiter sur eux avec quelques seigneurs de sa suite. Les exploits de Saladin avaient répandu la terreur en Europe, ceux de Richard étonnèrent et effrayèrent l'Asie, et y laissèrent de profonds souvenirs : plus d'un siècle encore après sa mort il suffisait aux mères, pour faire taire leurs enfants, de leur dire : *J'ai tué le roi Richard*. Mais ces exploits, qui le firent surnommer *Cœur-de-Lion*, furent inutiles pour la cause des Chrétiens : le bouillant Richard, toujours emporté par son impétuosité, ne savait ni combiner de grandes entreprises, ni s'assurer les moyens de les exécuter ; rebute aux premiers obstacles, il changeait ses résolutions aussi légèrement qu'il les avait adoptées, et un historien observe avec raison qu'il semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

A. P.

## CHAPITRE PREMIER.

APRÈS un siège aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cite sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émus. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarqua aussitôt pour l'Europe ; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à ce cri du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des prieres, des menaces, et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion agite toutes les âmes, les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent, et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentres dans cette Jérusalem,

qui conta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains marchaient Richard I<sup>er</sup> et Philippe-Auguste : rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire ; tous deux également fiers, altiers, intrepides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais impétueux et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et ani-

mé du courage le plus impétueux, attaché peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ces qualités l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les pièges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et vellementes que Guillaume faisait de l'état déplorable des Chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains; et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent, et se donnent rendez-vous à Messine: Philippe s'embarque à Gènes; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean, son frère; et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre; elle possédait peu d'appas et de talents, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque; il l'avait préférée à toutes ses rivales, il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard, séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer, et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans

le cœur d'un grand roi, sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais, et avant qu'elle soit morte au combat ou qu'il perisse lui-même par la main des Infidèles, il désire la connaître, l'embrasser, et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de temps après sa naissance, et dont elle va juré de ne jamais sortir.

Elevée depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens: ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence, elle ignorait également, et l'existence du mal, et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur de l'avoir appelée à une si sainte vie; et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensoleiller pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui: c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes pai-



ables; mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère, et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse, et les autres religieuses, couvertes de leurs voiles noirs, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendaissent aux douces effusions de l'amour fraternel : le monarque raconte ses projets, et parle de son voyage; après lui, Guillaume en parle aussi; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes; il dit la perte des saints lieux, les maux que les Fidéles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus. Ces récits éveillent dans l'âme de Mathilde des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur, et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et visiter la Terre Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande; un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet; et ravies de l'écart qu'un si saint pèlerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge, à son retour; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attachait elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis la remettant entre les mains du roi, elle dit : « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui

confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa vie, sire; et vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son âme : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute. Cependant, ô Mathilde! qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre; et puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous. »

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, Madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître. » Le ton énergique dont il prononça ces paroles fit rougir le front de toutes les vierges; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les yeux vers la terre.

Cependant le moment du départ approchait : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, con-

çoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire qu'elle portait toujours sur elle. — Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers : si la tempête vous surprend; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde! vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre. »

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein avec une foi ardente, baisa la main reverée de qui elle le tenait, et, disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle; élevant alors des yeux humides de pleurs, vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eurent entièrement dérobé à ses regards; en le perdant de vue, son cœur se troubla; il se troubla plus encore, en apercevant dans le lointain l'immense horizon se déployer devant elle : éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays avant d'arriver en Palestine. Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel, celui bien plus puissant, dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout? »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage : on peut imaginer assez l'effet

que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats, et les tumultueux des matelots, sur l'âme d'une vierge timide qui, jusqu'alors, n'avait vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les orbes n'avaient jamais été frappées que par les doux accents et les saints cantiques des filles du Seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle revint à Berengère : dès le premier instant, une tendre sympathie les attachait l'une à l'autre; Mathilde aimait en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compositions qu'elle regrettait, et la fille de Banches, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être une?

## CHAPITRE II.

Les différends qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les pertides de l'armée, et de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine son union avec Berengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en célébrer la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vaupar d'Isaac, roi de Chypre, Richard reçut sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Berengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce prince et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, vint implorer l'appui de Richard contre les injustes pré-

de son rival; il lui était d'ailleurs nécessaire, que Philippe-Auguste déjà déclaré contre lui en Syrie, et soutenant de tout côté les droits de Conrad qui, Tyr, seule ville que les Chrétiens avaient encore en Syrie, en fermant les portes à Lusignan, et contre lui l'étendard de la république son séjour en Sicile, Risquait avoir à se plaindre de Auguste; animé d'une secrète envie une gloire qui balançait, il sautait avec joie l'occasion l'offrait de se mettre à la tête l'opposé au roi de France; toujours de la confiance de Lusignan de sa démarche, ému par leurs, il s'engagea solennellement protéger contre tous ses rivaux ce moment, liés l'un à l'autre par les serments et les bienfaits, amis, et se jurèrent foi et fraternité jusqu'à leur dernier soupir. Le prince d'Antioche, Bohémond de Tripoli, Raynaud de Oufrot du Theron, et Léon, l'Arménien, avaient suivi Lusignan à Chypre. En venant auprès de leur roi auprès de Richard venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque leur promit de les soutenir et leurs prétentions diverses, et leur la Syrie qu'après les avoir possession de leurs états. Pour lui élevant service, ces princes, sans lui-même, consentaient à le reconnaître leur suzerain, et à lui le droit de vassalage; mais le noble refusait un honneur qui aurait égalé le bien qu'il voulait leur voir ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les priver de prolonger leur séjour de lui, afin qu'il assistât à la cérémonie de son mariage, et rehaussant l'éclat et la pompe sa présence.

Il fut à jamais mémorable dans les annales de Chypre, fut annoncé dès l'aube du bruit de mille instruments; la

superbe église de Saint-Jacques, située entre le port de Limassol et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale : on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires; sur leurs vastes manteaux trempés dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental. Un peu plus loin, l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cotées d'armes des seigneurs anglais; Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont le cœur palpait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour; la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour-là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux. Mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur : la jeune novice parut donc à l'auguste fête : couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant. Ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu, étonna son innocence, et les accents passionnés de Richard et les regards voluptueux de son épouse, troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin : ils allumèrent dans son âme un feu aussi subit que violent, mais le souvenir de Sibylle, son épouse, et l'habit religieux de Mathilde étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que, tourmenté du besoin de la gloire, il se prépara à s'embarquer pour la Palestine : mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrasins tous conjurés contre lui, que les côtes de Syrie et même celles d'Egypte en étaient infestées, que Malek Adhel, le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe ; Richard s'opposa à ce que Berengere et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui pendant la traversée ; son grand cœur s'élevait au-dessus d'eux, et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés : assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolemais, les Infidèles, furieux d'avoir manqué leur proie, porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre, laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolemais.

Mathilde, accoutumée à l'obéissance, se soumit sans peine à la volonté de son frère, mais la tendre Berengere, désespérée de se séparer de l'époux qu'elle cherchait, se précipita à ses pieds, baignée de larmes, lui demandant comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer. Touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus, il lui représenta que sa présence et celle de Mathilde, en attendant son cœur, affaibliraient son courage, et lui feraient peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me suivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse

que pour moi. » La jeune reine tenta d'insister encore, mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit qu'il était peu sévère qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'augmenter la douleur de son époux, et devorant en secret sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jerusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard ; il ne resta auprès de la reine que le froi du Thoron, les ducs de Normandie et de Gloucester, Simon de Montfort et comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait un brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Beignies, et Josset de Montmorency, beau comme Richard, entreprenant comme lui, depuis peu dans la jeunesse, depuis long-temps héros, par ses exploits il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom qui, ne avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que les barons de Tyrn abandonnât pendant les croisades. « Elles auront besoin, mon père, lui dit-il en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. » Berengere n'entendit que trop que ces mots voulaient dire, elle regarda son époux avec tout d'amour et de reconnaissance, que le fier monarque en fut touché ; et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si, en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait tourné un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferma dans son lit les desirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent, et tandis que, pâle et sans forces, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde, renfermée dans l'intérieur du palais, entendit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et aidé des vœux pour lui au divin fils de M.

Poussé par un vent favorable, le

teignit bientôt les côtes de au moment de s'en approcher par deux galères enées chacun par huit cents de les fuir et de les craindre lui-même l'abordage. lent, le sang coule, le carix, la valeur est égale. Murétiens, tous paraissent abse défendre. Cependant, et rude combat, dans lequel vaillamment secondé parient à bout de couler à fond, de s'emparer de l'autre, lendemain 8 juin à Ptolémée de la victoire, et chargé de l'ennemi; tous les Croisés avec des acclamations ie, et célébrèrent son arriomphe par des feux de joie tout le camp.

Lusignau apprend que, duce, la mort lui a ravi Siæ; cette perte, qui flatteait son qu'il avait rapportée deait être funeste à sa puis, fille de Baudouin, héritière e Jérusalem, l'en avait fait l'en l'épousant; mais en droits retournaient à Isacade, épouse du marferrat; et donnaient ainsi sus aux prétentions de ceoman, appuyé par Richard, le caractère de roi était qu'on ne pouvait l'en det passer dans son parti les imands, et les chevaliers deais les Templiers, les Gielemands, à la tête desquels e-Auguste, soutenaient les puis de Montferrat; celui-ci, s Tyr, orgueilleux de pose une ville dans un royaume n'en possédait plus, inquiet de ses superbes remeasse de son rival; et tant-leux livraient le camp desunion et à la haine, en se possession d'une couronne t laissé enlever par les Ind-

dèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des Chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils recussent aucun secours tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée la *tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et, au milieu du camp, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards : rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres, par le faste et la magnificence; et, tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il eût entouré : c'étaient les comtes de Breux et de Chartres, Errard et Andre de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coeur, noms éternellement chéris en France, et dont aucun événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siège de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le duc Courad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux Croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mercontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affermer dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre, demeurait dans l'inaction; on ne livrait aux Infidèles que des combats partielliers, évitant avec soin un assaut général : Richard, trop fidèle, trop loyal, pour abandonner son frère d'armes, et

en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aggravait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui reynaît dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils freinèrent de lever contre des Chrétiens l'épée qu'ils venaient de reindre pour les défendre. Tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrage, les soldats, qui n'étaient venus en Palestine que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem, murmuraient hautement de la dissension intestine qui enchaînait leur courage; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des Musulmans, et porter le fer et la flamme jusqu'aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eût à souffrir; son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur; il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point, Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur : c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour; aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible

au plaisir d'être aimé, et Lusignan montrait un dévouement sans bornes; mais le fier Richard voulait pour lui seul, et Lusignan, en suivant les desirs de son cœur, l'art de lui persuader que, dans l'honneur, il songeait moins aux devoirs de la sœur qu'à fortifier d'un plus l'ami qui l'unissait au duc d'Acquitaine, franc, sincère, facile à croire, parce qu'il était incapable de tromper, Richard le crut, et sentit dresse s'augmenter de celle qu'il montrait Lusignan, au point de vouloir plus se passer de lui : ils se couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les Infidèles, et qu'ils leur enlevaient était toujours également partagé entre eux. Dans les camps ils portaient les mêmes couleurs, leurs boucliers la même devise, qu'ils s'étaient exercés dans la jeunesse à manier la lance dans les tournois ou à tirer l'épée contre les Infidèles; ils retournaient le soir d'un commun se promener sur le bord de la mer, et contemplaient l'immensité des flots de l'horizon en soupirant avec amertume; ils baissaient la tête, et, accablés de tristesse de leurs pensées, gardaient un morne silence; si la mer faisait bouillonner les ondes, ils se levaient pour voir entr'ouvrir leurs flots, et les englober à jamais un vaisseau qu'ils avaient de plus cher. Mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes se calmaient de nature sans rien pour leur vivacité, et si ce n'était le vaste Océan, c'était aux Infidèles que le roi redemandait son épouse et

### CHAPITRE III.

Dès qu'il fut le départ du roi, la tristesse n'avait cessé de poindre et de se renouveler; elle se représentait à l'esprit ce roi si cher, en proie à la douleur des Musulmans; dans ses rêves le voyant tantôt chargé de fers,



de blessures ; et durant le jour, agitation alarmée lui confirmait ses lugubres présages, car lorsque est plein d'amour, il est plein de larmes. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, l'âme comme une offense envers sa jeune reine pleurait alors sur son sort, sans pouvoir cesser de pleurer en l'absence d'un époux. Mais ces larmes ne firent ni les exhortations même, ni l'exemple de Mathilde, tant en un instant par l'arrivée de son frère Richard lui envoyait. Elle se sentait à peine le récit de sa victoire, elle ne sentait que l'absence de son époux.

Mais, en apprenant qu'elle allait rejoindre le but de son voyage, re-

Dieu d'un cœur aussi sensible s'était résigné au délai ordonné par son frère ; trop pieuse pour livrer son cœur à un sentiment extrême de joie ou de douleur, elle regardait comme un vain espoir si violent dont Berengère s'était accablée en se séparant d'elle, quand cette épouse dédaignée s'écroula en sa présence les cris de sa douleur et de ses regrets, le chaste qui jusqu'alors avait ignoré qu'il avait des passions, Mathilde à son mariage s'était mariée de l'entendre, et se coupable de prêter l'oreille aux vœux par et légitime amour ; la reine sur le front, elle confia son secret à l'archevêque de Tyr, et le vénéralissime, qui, dans le secret de son cœur, n'avait jamais reçu d'ayeul religieux, crut voir dans la beauté qui se tenait ainsi devant lui, l'Ève du premier réveil du monde, et il se sentit à jamais abandonner la conscience dont l'existence annonçait à l'univers son existence.

que la galanterie fut regardée alors comme un devoir et comme une sorte de religion. Berengère eût à sa suite

plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, qui pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde ; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces, et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître ; et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tentations entreprises, que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes, mais à l'aspect de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi-cachée par un long voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun, frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'envelopper, qui lui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour ; si elle concevait facilement qu'on pût désigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on ramenait à un époux : plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur ; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté ; quand, plus souvent encore, elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougissant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les voir : alors Berengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et chastes sentiments qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge : c'étaient les regrets du meilleur des frères ; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant ; c'était enfin l'amitié qui lui

unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisant succéder des fêtes ou la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses, courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, accablée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolemais, comme un pont dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout-à-coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots, et, en moins de treize heures, la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; là il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des Chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la liberté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Joscelin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les Infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune : à la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrasins s'écarterent d'une commune voix : *Malek-Adhel! Malek-Adhel!* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Joscelin, animé d'une valeur héroïque, s'élançait au milieu des ennemis, les pressa, les poussa, les menaça, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de

sang, et se forme un rempart des amas des débris, et des cadavres des Infidèles, l'archevêque de Tyr, qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek-Adhel, tombe à genoux, et s'écrit : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue; rien ne résiste à Malek-Adhel. » La princesse obéit et se prosterne; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit, en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux et horrible Sarrasin, dont la valeur m'enlève à mon époux? — Malek-Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des Chrétiens, c'est le plus terrible à craindre; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos tours et nos campagnes; sans lui jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Calcutta n'eût été flétri. — Cependant sur le temple du Christ, Guillaume se levait à ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apportait que leur funeste sort était accompli, aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières; depuis long-temps il connaissait Malek-Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'âme de ce guerrier. Tandis qu'il implorait, les deux infortunées princesses se retiraient dans l'endroit le plus obscur du vaisseau attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un événement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide. Mathilde, plus résignée, quoique frémissant de se voir sans la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbaye, et à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout-à-coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas, plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire. Le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit :



habit, emblème de la chasteté; enfin, ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel, l'étonne, le frappe; il demeure interdit, il ne sait ce qu'il éprouve : jusqu'alors anant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie, qui toutes maltraitaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému; pour la première fois il vient de l'être : le fier Arabe tremble devant une femme, et, sans lever les yeux, une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Égypte, et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Mulek Adhel, étranger à la croyance d'Europe, ne pouvant partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des Chrétiens, et, puisqu'il avait osé l'almener, il devait oser le lui dire : aussi, chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaise, s'assied auprès d'elle, et veut s'emparer d'une de ses mains ; mais la jeune vierge, épouvantée de l'audace du musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle ; dans ce moment ses yeux se sont levés sur Mulek Adhel, et la surprise la rend immobile ; jusqu'à ce jour, elle s'était figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les Ecritures : au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle âme se peint tout entière ; étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et, cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie : « O mon père, mon père.... ! » Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir, dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir nous se dépeç

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fit pas long-temps ses regards, il les détournait sur la princesse qui venait d'entreouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe; ce mélange de douleur et de pitié se répandit dans toute sa physionomie, et de ce front ingénu, où brillaient des yeux si doux, sortaient des vœux ardents pour que Dieu rendît à ces deux princesses tout ce qu'il leur avait enlevé.

dance; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant : « Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous, pâle et tremblante, n'appartient plus au monde : placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté; l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour, nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du Seigneur; permettez donc, ô noble Malek Adhel! que, renfermée dans l'intérieur de votre palais, à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard, et l'illustre Saladin. » En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel : celui-ci contemple longtemps la princesse, dont la confusion augmente encore la beauté; il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte; cependant il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre; à la fin, se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : « Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étrangères, que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la princesse elle-même; » alors, faisant quelques pas vers elle, il ajouta : « Serait-il vrai, Madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces traits qui étonnent, ravissent l'âme... ? » Elle interrompt le prince, et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : « Oh! que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits ni entendu la voix d'un Sarrazin! Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom! — Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'ar-

chevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous appelez la *fré-vaine*, tandis que vous tenez la nôtre d'être impie et barbare; cependant, toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tombeau : au reste, la princesse est libre, elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments. »

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qu'il avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient; on présenta un cheval à l'archevêque; le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui, n'ayant cédé qu'un nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard, et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes événements dont ce jour avait été témoin; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle; mais en même temps elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. Comment surtout, se disait-elle, n'avais-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits; et en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le vrai reprobateur dont Dieu devait l'avoir marquée.

Malek Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites; la tour brillante de la magnificence de ses anciens possesseurs, on n'y marchait que sur le marbre; on n'y voyait que des colonnes

de jaspé et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartements sans nombre, d'immenses jardins, étaient occupés par le sérail, des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtus, aux portes extérieures; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les Chrétiens; quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses, pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux yeux du saint archevêque; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des Chrétiens; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortège de Bérengère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais; quoique attenants à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entre eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure étouffe la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds, les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés, et, dans un vaste salon de jaspé, des piles de carreaux enrichis de broderies entourent un bassin, ou quatre amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

La plus riche de ces appartements est destinée pour la reine; Mathilde choisit le plus simple, et, au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule : l'archevêque, profondément affligé de l'es-

clavage de la reine et des Chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure, que son cœur est plus rempli d'amertume; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais : pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix : là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce; mais, joignant le respect à la générosité, il ne se présenta point devant elles; il leur fit même dire qu'aucun Musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse : Bérengère, occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir : Mathilde, aux pieds du souverain Juge, lui offrait ses larmes et ses prières; et, s'efforçant de surmonter son âme à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : « O grandeur humaine ! je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureux encore que vous m'ayez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves. »

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire : on voyait sur le visage pâle de Mathilde l'impression d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet, tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde

désolation qui régnait au fond de son âme. L'archevêque en ce moment entra chez elles; il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligée; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger : mais la reine, accablée de tristesse, n'était pas encore en état de l'entendre, et, sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin, et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. « Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tye, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux plusieurs fois d'ambassades auprès du sultan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie. »

« Hélas ! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie : je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance, et ses intrigues, je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche ; je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des Chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes. Ah ! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos Chrétiens d'Orient, eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre Sainte ne serait pas réduite à l'é-

lat déplorable où nous la voyons aujourd'hui. »

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit, tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

#### CHAPITRE IV.

« C'est à Damas, dans la cour de l'atabek Nourreddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était cher et honoré, tantôt l'épée, la main il lui conquérait de nouveaux États, ou retiré dans son gouvernement de Damas, il s'occupait à lui former des ses enfants, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

« Saladin n'annonçait pas dans son enfance ce qu'il devait être un jour : on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus passibles, tandis que Malek Adhel, plein d'une ardeur guerrière, semblait avec la vie espérer les combats. Saladin, grave, froid, austère, réfléchissant beaucoup, parlant peu, repoussait tous les plaisirs, consacrant l'amour, et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel, impétueux, intègre, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excess à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint par ses frères de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permit aux Musulmans.

« C'est ainsi que le génie de Saladin qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint de se battre ; tandis que Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intègre, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé

Malek Adhel n'est pas un héros



sortent l'un d'eux étaient étroitement unis : ils ne se quittaient point sans regret, et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié, cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les Chrétiens, par des services mutuels, et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient paru être si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de forces en augmentant de durée.

« Ce fut en Egypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant, à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se révéla de son assoupissement; mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir, pour prix de sa trahison, avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui, par l'étendue du pouvoir, était au-dessus de celle du calife lui-même.

« Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres. A cette nouvelle, l'âme de Malek Adhel se rebella, il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable; Shirkouh, offensé d'une telle audace, l'eût puni sans doute, si Saladin n'eût intercedé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audi-noc du calife.

« La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents. Tandis que la parodie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur

fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors : ce n'était point qu'il enviait la grandeur de Shirkouh; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse, mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme<sup>1</sup>.

« Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin : elle arriva : Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin, qui en voulait une autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et se conformer aux ordres de leur maître, Atabek. Malek Adhel le crut. Mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les Chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône, et exerce la suprême puissance : il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée, au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin; les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejallir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père Ayoub; il lui rappelle que c'est un maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek : il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel comme jamais frère n'avait aimé un frère; cependant, inébranlable sur

<sup>1</sup> Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et tenancés fidèlement de l'historien de sa vie.

son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent lui faire abandonner; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les Chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

« C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé à trop juste titre le *lion des combats*, et le *foudre des batailles*. Mais Ramla et Tiberiade rasées, Tripoli et Bethléem rhangées en un monceau de pierres, Ptolemais conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait hâi sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentiments nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte ? se peut-il que les Infidèles aient quelques vertus ? — Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrasins, et surtout dans Malek Adhel, la sagesse, le désintéressement, et la grandeur d'âme; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'Écriture, qui

charment l'œil par leur beauté, et ne passent dans la bouche qu'une crasse amère et empoisonnée. » Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux Musulmans; et la reine s'écria : « Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette ? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas ! quel est celui qui les guerira ? La couronne de notre tête est tombée; nos jours sont accomplis; notre fin est venue, et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle : regarde, ô Éternel ! notre affliction; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse ! »

Durant les jours suivants, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses moments étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourants; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage : car ce jeune héros était soumis à Dieu à un tel point, qu'il aurait vu approcher la mort sans oser seulement regretter la gloire; cependant il y fut rendu à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le

\* L'histoire l'atteste de Berceuse.

re de vouloir bien continuer l'hé-  
des conquêtes de Saladin. Ils se réu-  
t avec Mathilde dans l'oratoire des  
mes, et Guillaume commença :

endant que Malek Adhel ruinait nos  
et nos campagnes, Noureddin se  
mit à châtier son infidèle ennemi : il  
de rassembler une nombreuse ar-  
et s'avantait à grands pas vers l'E-  
, lorsque la mort le frappa, et dé-  
t ainsi la seule force qui pouvait  
e obstacle à l'ambition de Saladin :  
ci, en habile politique, se hâta d'é-  
ir la veuve de l'Atabek, et ce ma-  
légitimant en partie son usurpa-  
Malek Adhel n'hésita plus à se ran-  
u parti de son frère, et des-lors,  
nu par ce bras invincible, le trône  
nouveau sultan put défier toutes les  
ances de l'Orient réunies.

es deux frères célébrèrent leur réu-  
par de nouvelles conquêtes : Mou-  
Dammak, Alep, tombèrent sous leurs  
; Jérusalem seule résistait encore ;  
les guerres intestines qui la déchir-  
t, faisaient trembler tous les Chré-  
sur le sort qui lui était réservé.

Un autre n'existait plus ; l'infortuné  
ouin V lui avait peu survécu, et  
le, sa sœur aînée, héritière d'un  
ne de Jérusalem, en avait fait cour-  
ir roi Lusignan, son époux ; mais  
voix de celui-ci n'étaient pas géné-  
ment reconnues. Plusieurs princes,  
ributaires, refusaient de lui prêter  
ent, et Conrad, marquis de Mont-  
t, lui disputait ses droits au trône.  
Concurrent, soutenu par Raymond,  
e de Tripoli, était un ennemi redou-  
table ; et peut-être l'eût-il emporté,  
l'eût aliéné tous les esprits, par son  
fère dur, hautain, et inflexible ; au-  
je Lusignan, en cachant une am-  
aussi démesurée sous un extérieur  
belle et affable, se faisait beaucoup  
partisans : d'ailleurs, profond  
projets, et constant dans ses  
s, impétueux dans ses desirs,  
ours maître de ses mouvements,  
fide peut-être, n'examinant ja-

mais si un parti était injuste, mais s'il  
pouvait réussir, et cependant ayant l'art  
de persuader que ses propres intérêts  
n'étaient rien pour lui devant ceux de  
l'état, il avait obtenu de grands avanta-  
ges sur un rival qui osait menacer les  
Chrétiens de les abandonner, pour s'al-  
lier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lus-  
ignan à lui céder la couronne.

« Ce fut dans ces circonstances que le  
roi de Jerusalem me fit appeler un jour  
dans son conseil, et me dit : « Mon père,  
si nous étions encore au temps de la pre-  
mière croisade, à ces temps heureux où  
les Chrétiens, soumis à un seul chef, sa-  
crifiant avec joie leur bien particulier au  
bien général, étaient dignes de la céleste  
cause qu'ils étaient appelés à défendre,  
malgré la valeur et le nombre de nos en-  
nemis, je ne les craindrais pas, et je ne  
me verrais pas réduit à l'humiliante né-  
cessité de leur demander la paix ; mais,  
mon père, depuis que les richesses de  
l'Asie ont corrompu les Chrétiens, qu'ils  
ont préféré l'or, les parfums, et les vo-  
luptés de l'Orient, à cette pauvreté, à  
cette austérité de mœurs, qui distin-  
guent jadis les vengeurs du fils de Ma-  
rie ; depuis que la Palestine enfin a vu  
naître successivement des princes d'A-  
dou, des marquis de Tyr, des comtes  
de Joppe, des barons de Ramla, et tant  
d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre  
indépendants du roi d'Jerusalem, l'Em-  
pire, en divisant ainsi ses forces, les a  
perdus sans retour, et si nous n'obte-  
nons de Saladin une trêve qui nous  
donne le temps de demander et de rece-  
voir des secours de l'Europe, je vois, en  
fremissant, le trône de Godefroi de  
Bouillon prêt à s'écrouler, et le tom-  
beau du Christ, envahi par tant de sang  
et de sacrifices, retomber pour jamais  
sous la puissance de nos impies oppres-  
seurs ; dans cette affreuse situation, c'est  
à vos lumières, c'est à votre sagesse que  
j'ai recours, mon père. Révérez les Chré-  
tiens, estimé même par nos ennemis  
vous êtes le seul qui puissiez soutenir no-  
tre cause avec succès : partez donc, mon  
père, rendez-vous à la cour de Saladin,

parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel, il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs; quant aux conditions de la trêve, mon père, je m'en repose entièrement sur vous: car je sais trop combien la gloire des Chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se terminer entre vos mains.

« En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais, aux yeux de toute la chrétienté, du parti de Lascaris; mais, quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'Empire; d'ailleurs, ses droits étaient bien plus justes, ils étaient même sacrés puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets; l'honneur, la religion me faisaient un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas où Saladin résidait alors.

« Je puis dire que jamais ambassadeur ne recut un accueil plus distingué que celui que j'eus à Damas: dès le jour même de mon arrivée, je fus admis à l'audience du sultan; il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même, du reste de ses sujets, que par une plus grande simplicité dans ses habits; en m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire, et le prince son frère, s'avancant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit: « Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les Chrétiens nous annoncent enfin qu'ils veulent agir de bonne loi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses: mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui: quoique nous sachions bien que par votre exemple et votre éloquence, vous attirerez à votre foi presque tous les prisonniers

sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux; aussi recevez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle de Jérusalem; qu'on que sème partout les bienfaits doit recueillir partout la reconnaissance, un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel. » La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles émut tous les assistants, et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges, mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek Adhel qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'est pas arrivé encore: je veux croire qu'il viendra, et qu'une âme si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion? Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion vaudrait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et, si la reine permet, chaque matin et chaque soir nous implorerons pour le prince, dans nos prières communes, le Dieu des miséricordes. — Berengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement: « Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit: mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. — L'archevêque se leva à ces mots pour com-

mercier les saintes cérémonies; on assembla tous les Chrétiens captifs qui par leur rang, pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk; courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des Chrétiens : plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs vœux vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage : un peu plus loin, le jeune Joscelin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que ce ciel, qui se l'était réservée, eût permis qu'elle tombât sous le joug des Infidèles. La reine, prosternée devant son priedieu, sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet, tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde, du fond d'une conscience tranquille, faisait monter vers le ciel, pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des autres.

## CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un esclave noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit assise entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenter les âmes grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se lier à elles; d'ailleurs, Malek Adhel a, par sa discrétion, intrigué notre con-

science, puisque, depuis votre séjour à Namiette, voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots, la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérangère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui; elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout-à-coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda long-temps et non sans émotion. A la fin s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vénérable père des Chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos âmes ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs, vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde ? — Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. — Seigneur, interrompit vivement Bérangère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours éminent après la victoire; si, les armes à la main, il subjugué les plus fiers courages, quand il les a posés, il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort. — Non, Madame, je ne le puis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon frère, au grand Saladin, après

Maïomet le plus grand des humains; il ne voudra pas prolonger vos peines; confiez-vous à sa bonté, Madame, à mes prières, et à son amitié pour moi. Mais ne pourrais-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrais-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, si elle daigne me regarder aussi favorablement? — La vierge, qui avoit toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit : « Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les Infidèles?... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc, puis- qu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent? » Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre, ni la comprendre; Berengere craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : « Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille qui, élevée loin du monde, ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter. — M'irriter! interrompit vivement le prince; ah! Madame, sachez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume, car le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée, ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations; qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à

Malek Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre, car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde, est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, Madame, que, malgré ma croyance, vous prenez quelque intérêt à moi? »

La princesse, les yeux attachés vers la terre, et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme : « Votre croyance me fait horreur, votre aveuglement me fait pitié. L'empire du démon, qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'élevaient à la lumière, puis-je trop demander cette grâce à Dieu? — Ah! Madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu, car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières? » La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : « Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père? » Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait, Malek Adhel n'osa point la retenir, mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : « De quel ciel cette fille est-elle descendue! Assurément ce n'est point une créature humaine, et les honra que le Prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, repoult gravement l'archevêque; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son âme : si elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prête-



reût, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour ! — A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi ; car des-lors il prévint et les desirs du prince et les dangers de Mathilde ; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force ; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles ; et la reine, qui les avait à peine écoutées, compta le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit : — Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des Croisés : s'est-il livré quelque bataille ? mon époux a-t-il combattu ? le vaillant, le noble Richard n'est-il point blessé ? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les Chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre ; depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale ; mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur et s'est acquis une gloire nouvelle, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos : peut-être, Madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. — Eh quoi ! seigneur, interrompit Bérangère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux ? — Non, Madame, reprit le prince : la volonté de mon frère me retient encore en Egypte ; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais, vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il,

en s'adressant à l'archevêque ; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirées, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. — Alors il réitéra à Bérangère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : — Votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'Infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel : son âme est généreuse, mais ses passions sont violentes ; et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes ? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion ? Le prince ne connaît point ma sœur, il n'a vu que sa beauté ; et, quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable. — Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leurs choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps ; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'âme sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde ? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de

voire majesté. — Mais, mon père, pour-  
quoi appeler cet amour un malheur ? Ne  
savez-vous pas qu'il est impossible de  
résister à ce qu'on aime ? et s'il est vrai  
que Mathilde soit chère au prince, elle  
n'aura besoin que d'un mot pour faire  
tomber nos chaînes, et obtenir de lui  
qu'il nous renvoie au camp des Croisés.  
— Mon caractère, reprit Guillaume avec  
gravité, m'a toujours préservé de ce dé-  
lire que vous nommez amour ; mais, au-  
tant qu'il m'a été permis de l'observer  
dans les autres, il m'a paru que, pour  
l'homme qui en était atteint, il n'y avait  
ni devoirs, ni serments, ni rien de sacré  
sur la terre, qu'il ne consentît à braver,  
et qu'enfin il était capable de tout faire  
pour l'objet de son amour, si ce n'est de  
lui immoler cet amour, et de lui sacrifier  
ses desirs ; ainsi, je puis bien croire  
que Malek Adhel accorderait tout aux  
rivers de la princesse, hors ce qui tou-  
cherait les intérêts de sa passion ; pourvu  
qu'elle lui reste, peut-être rompra-t-il  
nos chaînes ; mais, Madame, serait-ce  
assez, et si votre sœur ne vous suivait  
pas, auriez-vous le courage de partir ? —  
Mon père, reprit la reine en hésitant,  
de quel secours ma présence pourrait-elle  
être à Mathilde ? que dis-je, ne lui serais-  
je même pas plus utile, en allant deman-  
der à Richard de venir la délivrer l'épée  
à la main, qu'en restant à gémir ici avec  
elle ? Sans doute, mon père, vous ne  
vous défiez pas de sa vertu, et vous ne  
pouvez croire qu'un prince, tel que vous  
nous avez peint Malek Adhel, soit capa-  
ble d'une violence criminelle ? — Je vous,  
reprit l'archevêque d'un air surpris,  
qu'on ne peut porter la tendresse conju-  
gale plus loin que votre majesté, puis-  
qu'elle pourrait vous donner le courage  
d'abandonner la princesse. Non, Ma-  
dame, je ne me défie point de la vertu  
de cette chaste enfant ; mais, auprès de  
Malek Adhel, la seduction sera terrible,  
et jamais peut-être plus rude combat  
m'aura éprouvé l'innocence. Votre ma-  
jesté connaît trop bien l'ardent amour  
qui m'attache à la foi du Christ, pour  
supposer qu'un prince mahométan puisse

m'inspirer un fol enthousiasme ; mais,  
j'ose vous le déclarer, Madame, ni Phi-  
lippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les  
deux plus grands rois de la chrétienté,  
ne possèdent cette réunion d'éclatante  
vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme  
entraînant du cœur, qu'on rencontre  
dans Malek Adhel ; mais dans l'ecclési-  
astique avec lequel il est livré, tant de brillantes qua-  
lités ne sont que des sources de corrup-  
tion, et ne servent qu'à un malheur de  
monde ; vous le dirai je, Madame, il a  
séduit une fille chrétienne, une fille qui  
était née près du trône, dans cette in-  
fâtable où son père avait régné, et où son  
Dieu était mort. La fille d'Amour et de  
Marie, niece de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout  
l'Orient par sa beauté et par sa valeur,  
qui, l'épée à la main, brava mille fois la  
mort, et s'élevait au-dessus des  
habitudes de son sexe, dont elle voulait  
être la gloire, en dédaignant l'appro-  
bre, en en méconnaissant les devoirs  
comme elle en avait oublié la pudeur.  
Fière héroïne, toi qui méprisais les mo-  
destes vertus de tes conjugués, qui n'as  
de les voir se plaisir dans la retraite et  
l'obscurité, et t'orgueillissais de ta su-  
périorité, parce que tu pouvais reproduire  
le sang, pour avoir eu un cœur sans pit-  
tie il n'a pas été sans faiblesse ; et sans  
doute, si, au milieu des exercices des  
guerriers, du bruit des batailles, et des  
regards des hommes, tu n'avais pas ap-  
pris à ne rougir de rien, tu aurais rougi  
de ton amour pour un Sarrazin. — Que  
dites-vous ? ô ciel ! s'écria la reine avec  
effroi. — Une vertu exaltée, affrénée,  
au souvenir de laquelle mon cœur im-  
agine tous les jours ; mais j'entrerais dans  
tous les détails de cette déplorable aven-  
ture, lorsque je reprendrai l'histoire de  
Saladin, et peut-être alors pourrez-vous  
me en juger de ce que nous avons lieu  
de craindre et d'espérer du caractère de  
Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation,  
la reine fit dire à l'archevêque qu'elle al-  
lait se rendre avec Mathilde dans le ha-  
ceau d'orangers le plus voisin du palais,

et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérangère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins. En attendant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orange, lorsque tout-à-coup, du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérangère s'avança : elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds. A la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria : « O cher et saint habit à brillante et bienheureuse croix ! à vierge digne de la porter, soyez bonne in lieu-fort ! Ah ! Madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'e'forçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point : je suis une malheureuse souillée du plus noir des crimes ; j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre en ce lieu impie ma royale et coupable maîtresse. Seduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de regarder toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin ; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek Adhel l'accabla de mpris ; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète ; elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes, et quitter ce séjour abominable ; l'ameur la retenait, et plus encore la crainte de reparaitre dans sa patrie irritée : quelque-fois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant : il lui

répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre ; enfin, Madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa fierté ne pouvait s'y résoudre ; mais ce matin, un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, Madame ? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail ; ce n'était point assez de la trahir avec une froideur insultante ; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle : il veut la livrer à un autre époux, avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, Madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de la cour, et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem ! Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé. » En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté ; choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité ; et qu'à mon retour du Caire, je vous trouve déterminée. » En achevant ces mots, il s'est éloigné, et la princesse, désespérée, se jeta sur son poignard pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main : alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. » Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune : dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée, et en

sem assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. » Aussitôt, Madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince; mais, ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous; en marchant le long des murs du jardin du serail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek Adhel lui-même; c'est par là, c'est sous mes habits, que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux, et je vous conjure, au nom du divin Sauveur, qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne. »

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine. Berengère ne la fit point attendre; son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir; elle répondit donc avec une digne mêlée d'indulgence, que, quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre sous ses soins à favoriser son évasion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement : « Mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem; après une faute comme la mienne, elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens, que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, Madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux, et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre : mais dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout-à-coup si odieuses. — On assure, Madame, ro-

partit l'esclave, qu'un amour notturne d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, enereux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout autre amour. — Et nomme-t-on, demanda la reine, celui qui a produit un si merveilleux effet? — Oui, sans doute, Madame, on la nomme; mais votre majesté me pardonnera son respect qu'inspire un nom si beau, si véritable, m'empêche de le prononcer devant elle. »

Berengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien : elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi : son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait : ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait tenté sa patrie et son Dieu; qu'elle avait choisi un Musulman pour maître; qu'elle adorait les autels de Satan; et pourrions-nous tonner de la secrète horreur qui remplissait son âme, et du troublement universel qui l'avait obligé de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir? — Mais Dieu! Madame, s'écria l'esclave, en se relevant tout-à-coup, n'est-ce point le chevalier de Tyr qui s'avance vers vous? Ah! je suis; je ne puis supporter encore sa présence, hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. — Les paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, Madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles! »

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine, s'avancant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre; Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'es-

« Belle puissance de Jérusalem. » Elle a tort de me craindre, dit-il ; si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner. Et vous, ma fille, ajoutez-li, en s'approchant de Mathilde, vous qui semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la Providence n'a fait pas périr les gens qui vous entendiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute, vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas, et c'est parce que la sagesse divine a prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal, pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent ; mais, venez, mon enfant ; suivez la reine avec moi ; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin ; vous entendrez les malheurs de vos frères ; vous pleurerez sur leurs châtimens, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup. »

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément ; et agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le bateau d'orangeurs, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

## CHAPITRE VI.

« Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trêve de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lassignas lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles. Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi pour otage ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'a-

ntié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la prudence : déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trêve les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr, apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les Chrétiens, et se décida à détruire par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trêve va être jurée, et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Cambah. »

« A la nouvelle de cette trahison, la cour de Damas, où j'étais encore, retentit de cris de fureur ; le sultan ne voulut point comprendre que les intérêts de Lassignas étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre ; il ne vit que son outrage ; il crut que tous les Chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance ; aussi dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargée de chaînes et jetée dans un cachot ; Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât dans le ressentiment de son frère contre les Chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contre eux, qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête ; il osa représenter à son frère « que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. » Saladin lui répondit : « Je mets un bien moindre prix à l'Empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute ! Fais ce que tu voudras ; je remets la per-

• Temple de la Mecque.

sonne de l'archevêque sous ta garde. — Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du Prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem, et, ce devoir rempli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré; permets-moi de venger mon frère, le Prophète, et la foi des traites odieusement violées. — Je le veux, s'écria Saladin; je veux aussi qu'avant peu de jours nous mettions le siège devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment, soit le premier que je vole briller sur le haut de ses remparts. — Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine; tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain. — Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus. — Ils le sont, s'écria vivement le prince; et ils se séparèrent.

Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère, après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens avec des soins si généreux que la reconnaissance me fit un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Courad qui retenait vers Tyr, chargée des dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raymond de Tripoli et Renaud de Châtillon; mais à peine acheva-t-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade; pour notre malheur, il y court; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis, et, loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette funeste et à jamais déplorable journée, qui abor-

tut presque entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient : le corps des Templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore, mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfants, qui pleuraient leurs chers et leurs soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse? En vain Saladin s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restaient; en vain repétait-elle à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu, que de l'abandonner aux mains des infidèles. On ne nous répondait que par un morne silence; l'horrible famine abattait tous les courages, le Temple saint était désert; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres pour y disputer la pâture des plus vils animaux; on n'entendait que les sourds gémissements de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifiaient nos vœux, les tristes paroles du prophète :

« Les anciens de la ville de Sion sont assis sur la poussière, et se taisent. Ils ont mis de la poudre sur leurs têtes et se sont couverts de cendre; les vierges de Jérusalem baissent les yeux vers la terre, et pleurent. »

Hélas! Madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut se résoudre à capituler : ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses portes à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Malek Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant. Cependant je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous devons une capitulation plus honorable, et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors; il devint tous les prisonniers qu'il avait faits à Tibériade, et paya de ses denrées la rançon de six captifs dont il ne disposait pas, il donna de riches



présenta aux femmes dont les époux avoient péri dans le combat; il voulut que les blessés fussent traités à son dépens, et obtint de Saladin, que les frères Hospitaliers continuassent à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison; enfin, Madame, j'avoue qu'en cette circonstance sa prière fit écarter des vertus inconnues à ce siècle; l'Orient étonné les admira, les Musulmans en étaient fiers, les Chrétiens en étaient touchés : mais tous le louaient, le bénissaient; et c'est à ce foyer d'adoration universelle que s'allumèrent les premiers étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amoury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible : elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle résista longtemps; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné que l'ennemi qu'il avait en tant de peine à soumettre, était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des Chrétiens, renoua à sa foi, et devint la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie. C'est ainsi qu'Agnès, en brisant les préjugés de son sexe, en ayant abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes : ce fut une de ces passions effrénées, telle qu'il en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipites, sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'astérissement! elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès, habituée à n'obéir qu'aux mouvements impétueux de son âme, aime le prince avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel, qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui

en donner le titre. — Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? — Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très-loin d'être aussi saint chez les Musulmans que chez les Chrétiens; plusieurs femmes le partagent, et la grandeur de leur malice est de se voir repudier. — Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une Chrétienne se soit soumise à une telle humiliation! — Ah! Madame, cette honteuse folie qu'un moment après, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à simer au point de compter pour rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours, et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le royaume pour l'épée, et l'ombre de la sainteté pour le bruit des armes; et c'est ainsi que s'égarent toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des bombes, et, confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent, que pour réunir les vices de tous deux. — Et que devint Agnès, mon père, s'écria la reine; sans doute elle n'a point connu d'heureux jours? — Non, Madame, reprit Guillaume; la passion qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs, étant la route du vice, est toujours celle du malheur. Agnès a souffert toutes les peines qu'elle méritait, quoiqu'un Musulman ne connaisse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités ne l'accompagnent pas; cependant elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur; sans doute, à la place de Malek Adhel, un Chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur; Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur tou-

tes les autres, que la même action qui, chez les infidèles, est une rare vertu, n'est chez nous qu'un simple devoir; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttèrent ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un Chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu, pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave. Jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute : puisqu'elle commença à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

Enfin, il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem : les habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue : ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux : et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulchre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur eût péri. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche et conduisait ses sujets éplorés; en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade\*, il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don,

selon la coutume de nos anciens paladins : la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, sembla cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse; mais, au fond de l'âme, il était fort aise d'avoir un prétexte pour magnanime de rendre la liberté à Languin; car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les Chrétiens. En effet, si ce prince fut d'ailleurs dans les chaînes des Sarrazins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient fait leur tête à l'armée de Saladin; au lieu que Languin, en revenant libre, fit valoir de nouveaux droits au royaume qu'il venait de perdre, Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux Chrétiens. Alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'exaspérèrent au point que Languin et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même; et tandis que, surpris par mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, étonné de la fatale générosité d'un sultan, admirait la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, Madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens, peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets : les vœux qui accouraient en foule sur nos bords désolés; non, une plus grande ardeur n'aurait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir la

\* Voyez l'Histoire de Saladin, par M. Macon (précédente justification) — ou d'entendre que ce jeune prince reçut les épreuves de la chevalerie à Tibériade, son premier, après la prise de Jérusalem.

un de Dieu. Ah ! sans doute, nous ne s'étendraient les dissensions de Comte Lusignan, devant le magnanime qu'ils reçoivent de Richard, lippe-Auguste, et de tant d'autres d'Europe, qui, pour l'intérêt de l'union, abandonnent de vastes et florissantes états, et à travers tous les périls mer orageuse, viennent charbonner dans un climat étranger. O mon continus l'archevêque en élevant ses vénérables vers le ciel, vous ordrez point assurément que de ses espérances soient détruites, et si grand dévouement soit sans effet, ferez luire ce jour glorieux où rétions, après avoir achevé le repos travail, et la victoire par le combatreront dans Jérusalem consolés faire retentir de toutes parts leur reconnaissance et de leur : et là, purifiés par le malheur, adront de nouvelles mœurs, d'amour, et donneront un tel exemple de vertu aux nations voisines celles-ci, émus, édifiés, et tins par leur changement, accourront votre temple et ne formeront vos anciens serviteurs qu'un peuple, un seul culte, et un seul .. » En parlant ainsi, le bon arce était si pénétré de ce qu'il disait, ut si bien lire dans l'avenir la conon de ses espérances, que l'image d'un bonheur remplit sa poitrine d'émotion pour qu'il lui fût possible continuer ; il s'arrêta, mais ses souffrances, sa tête élevée vers le son silence tout vivant de ferveur, sent avec que le cœur était en prières, quoique les lèvres n'en avaient plus.

les premières ombres de la nuit se levaient à envelopper le bosquet pais, et donnaient à la nature cette mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendresses, lorsque le bruit léger d'un vétement glissait à travers les feuilles, apparut l'oreille de l'archevêque et ses princesses, et les arracher à

leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. « Qui êtes-vous ? lui demanda Guillaume en faisant quelques pas vers elle. » A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissements, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous ? s'écria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas, ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père, interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amoury, hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir, et son âme peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois ? s'écria Agnès, est-ce elle qui parle en ma faveur ? Oui, je la reconnais son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu ! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal ? — Qu'entends-je ? reprit Mathilde étonnée : étrange dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal ai-je pu vous faire ? — Elle le demande ! s'écria douloureusement Agnès, elle qui m'a chassé du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié ; elle enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir..... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque ; votre opprobre est dans vos regrets. Ah ! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage ? ne béniriez-vous pas l'instinct qui, en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comu forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel ? s'écria Agnès égarée, qu'est-ce que le ciel sans Malek-Adhel, et quel Dieu puis-je invoquer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise ? — Si tels sont vos

sements, reprit l'archevêque d'un ton sévère; si votre âme est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? » A ces mots, la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée : « Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me repudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves. — Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, repliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée, par sa conduite, au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe? Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais; abusez-vous sous les pieds de votre superbe Arabe; implorez le sould Mahomet.... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloûtir; déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt.... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos larmes pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles : prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans recours, et qui n'a plus la force de vous en demander. — La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix : « Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu? — Je ne le veux point, dites-vous, repliqua Guillaume, en essayant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables, Madame, pouvez-vous le croire! ah! vous ne savez pas le mal que me fait son enlèvement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais que puis-je faire, si elle ne se repent pas? que puis-je faire, si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant? » Il achevait à peine, quand l'es-

clave qui avait parlé à la reine, quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : « On vient de s'apercevoir de votre absence, Madame, on vous cherche dans tout le sérail : j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre; nous voici en sûreté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne; et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun Musulman ne peut se porter. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains, ne m'accordez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas sa liberté, mes armes, la vengeance? — Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine. Agnès voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : « Je m'entends mal à vous prier, Madame, mais songez qu'habituer à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une lâche et stérile, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut, en brisant la chaîne qui vous retient ici; venez, Madame, venez revoir des Chrétiens, venez pleurer avec eux, sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères; et, par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici.... — Non, Madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie, je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente, laissez-moi le soin de mon sort; c'est à travers les déserts que, seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. — L'archevêque dit alors que ce

n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnès n'osa rien répondre à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entraît chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentanément qu'elles accordaient à la fille d'Amaury ; Mathilde cède avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même ; et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin, qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qu'elle ne comprenait pas : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais les efforts mêmes qu'elle faisait pour les chasser les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'interdit de ce qu'on lui cache, veut peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle ignore. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts, et les accusations de la fille d'Amaury, et, de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les âmes tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une con-

science pure finit toujours par obtenir.

## CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'âme de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourmens de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentimens de contrition, qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu : plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également, et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait ; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourmens) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper : la doublette de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée, et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Mahk Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur ; car non-seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir.... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une âme que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès, qui, durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde

autour d'elle, le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnes : elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. — Que me veux-tu ? s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge; pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. — Malade, reprit Agnes en la regardant fixement; je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi, et je n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai! interrompit Agnes en lui saisissant la main avec une brusque vivacité; je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute: s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon âme est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince? — Le fuir! que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes, et mon Dieu même!.... Tu freinis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraîner.

J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés, j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères. Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir, et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle.... Et toi! barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. —

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante; l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur; incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle; impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnes seule en proie à son affreux délire; cependant elle sortit pour appeler ses femmes, et les envoya auprès d'Agnes, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit : — Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impie, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même.... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours; tachez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre; maintenant allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement.



avant de m'en voir vu ? » A ces mots, fide s'éloigne, elle marche toute nue, et s'efforce d'obéir au prélat, en cherchant point à comprendre quel étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime : elle va dans l'oreiller, la reine n'y est point ; elle passe sa chambre et ne l'y trouve pas ; elle entre dans le grand salon de jaspé, et là que Bérangère est assise sur une table de carreaux, devant une table récemment servie et entourée d'une de jeunes esclaves chargées de corolles de fleurs. « Ma sœur, s'écrie-t-elle, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette, il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée et en attendant, il nous envoie même nous amuser par leurs jeux : vous placer près de moi et prendre à ce divertissement. » A ces mots, l'écume rougit, son cœur palpite, toutes les gardes le silence : les jongleurs commencent à danser, au son des tambours, du cistre, et du tambourin de basque ; mais il y a dans leurs chants, et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la reine et alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un spectacle dont sa pudeur se révolte ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, survoit le jardinier ; et là, enchanlée par la beauté de la verdure, et du charme que répand dans l'air de fraîcheur du matin, elle cède au désir de faire une promenade solitaire, s'enfuit dans les jardins du palais. Il suit le cours d'un ruisseau qui coule sur un sable fin, bordé d'une de roses et de citronniers ; insensiblement les arbustes s'écartent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un où mille routes se croisent et lui perdre la première qu'elle a suivie : jet au hasard celle qui se présente, s'égare de plus en plus ; et cependant, on est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfument, l'air si clair le rafraîchissent, que s'en voyant seule s'ennuie, mais

ne s'effraye pas. Bientôt, fatiguée d'avoir tant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de pivoines ; bientôt la paix solitaire de cette solitude ramène le calme dans son cœur ; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies ; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation : et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tout sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui, pour la première fois de sa vie se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presque entièrement écoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérangère l'envoie chercher ; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume, qui y est toujours resté avec Agnès, quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérangère ne peut le satisfaire ; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque ; il regarde le prince d'un œil soupçonneux ; mais, pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse ; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérangère ne s'ouvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes ; qu'est-elle devenue ensuite, elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vue ouvrir une des portes du jar-

dit, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher, mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion, lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il voit vers le bocage de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il tresse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le front de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fut précipitamment en s'écriant : « O mon Dieu ! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les Chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès ! » Et, à cette pensée, elle s'éloigna plus vite encore, mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la courtoise d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des desirs impérieux qu'il ne combat jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de

Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterner devant une femme, et il n'en rougit point; il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous, lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être ! fille du ciel, angélique beauté !... vous, qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains de vous parler... vous, qui dépassez déjà de ma volonté et de ma vie, avez-vous pris votre puissance ? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressentait son sein le reliquaire de l'abbaye, relevant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper; mais le prince ne le permit pas. « O voulez-vous aller ? » s'écria-t-il, en pressant contre ses deux mains la main délicate de la jeune femme, pourquoi me fuit avec tant d'indistinction, que craignez-vous de moi ? ne voyez-vous deux âmes horreur ? » En parlant ainsi, il la regardait avec des vœux si tendres, l'annonçant tant d'expression à ses traits depuis si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais douté de sa puissance, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur; elle répondit seulement, et en tournant la tête : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu ordonne-t-il aussi de fuir ceux qui vous adorent ? — Je dois fuir ceux qui le méconnaissent. — Oh ! non, ma chère, non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, car vous vous laisserez toucher par l'être qui me brûle, vous vous livrerez à l'être qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne reverra dans son sein ! plutôt mourir que de me séparer de vous ! » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir élever à la fois sa patrie, sa famille, son convent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux; épouvantée des projets du Sarrasin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les bras

ses cheveux de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilège; rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. »

À ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit :

« Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi ? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice, mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras :

« Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle Chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission; aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il, en lui montrant une autre route; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, stant à son sein pour se cacher

ses regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élève de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plus tôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses desirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence, il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend; ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle se trahit; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge, pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

## CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et, en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entre elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée reprehensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérangère suit

quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant : elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince; tout occupe de Mathilde, il ne l'aurait pas écoutée; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolemaüs ? ô noble Malek Adhel ! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard ? Hélas ! ma vie est dans votre repouse. » Le prince allait la satisfaire, mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne et dit à la reine : « Quel est le téméraire, Madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres ? » L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entoure d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'exuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Presomptueux chevalier, ne l'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre ? Te l'a-t-elle donnée ? et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici ? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiement ? » Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jûrâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout-à-l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en larmes : j'ai appris que la princesse Mathilde étant perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers,.... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux ? in-

terrompit le prince avec impatience. — Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils m'offraient la possibilité pour me faire voler à son secours en dépit de tous les obstacles, et sans calculer à quels périls je m'exposais. — Ces mots, la grande âme de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien; sans doute la reine ne pourra point ce qu'elle admire, mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi. » Hugues de Tiberias m'a chassé les éperons, et j'ai jure contre ses maux de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiète donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu ? tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la même lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prélat, et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme Chasteline, ajouta l'archevêque. — Et moi-même encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime ! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui lui peut verser le sang de son frère et de son époux ? — Et si je vous jure, Madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si cher, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère, à ce prix, ne consentiriez-vous pas à voir la princesse soumise à ma prière ? — Le frangere ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel repeta sa promesse, et alors, dans l'ef-

n de sa reconnaissance, elle blâme, elle aime l'esclavage qui lui a ôté les moyens d'attendre Malek l'amateur de Richard. — Je ne sais, remplit amèrement Montmorency, grand roi ne s'offensait pas de votre majesté invoquer pour lui la sainte de Malek Adhel. Quelle que valeur de ce guerrier, je me trompe si l'illustre Richard craindrait bien ses armes que sa pitié, et tous ses diers s'étonneraient beaucoup, Malek, de voir une reine chrétienne méconnaître la confiance dans leur zèle sans la protection de leur plus grand roi. —

Mathilde penche doucement sa tête épaule de la reine, et lui dit que la parole de Montmorency lui paraît juste, et qu'elle doit en être touchée. Mathilde l'entend et se trouble, il lui dit, elle paraît émue. Cependant Montmorency, à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, remercie avec transport de l'approuver qu'elle vient de lui donner. A cette Malek Adhel contient à peine les des soupçons qui commencent à se lever; tous lui disent que Montmorency va à Mathilde; aussitôt mille prévisions se présentent à son esprit, lui disant de se défaire de son rival. Rémont il le punira, mais comme leur généreux sait punir : — Montmorency, lui dit-il, une âme où l'honneur régnait comme dans la vôtre doit guérir d'être loin des combats : remettez-y, je brise votre chaîne; allez à vos maîtres que je ne les crains pas, puisque j'ose vous rendre à eux. —

discours, Josselin demeure interdit ne peut se résoudre à recevoir un avertissement d'un infidèle, ni à s'éloigner de l'île; il refuse le don de sa liberté, et à Richard de ne point quitter les armes, et, à moins qu'elles ne le déchargent de son serment, au prix de tout sang il le tiendra. Malek Adhel, avec grande vivacité, demande à la reine si elle s'oppose à ce que Montmorency paraisse à Richard. Arrangera

assure qu'elle se croit coupable de trahir Richard et les Chrétiens d'un si vaillant défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir : il s'adresse à Mathilde, il la conjure de ne pas le renvoyer aussi; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime; zèle qui lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense. L'impétueux Arabe ne peut le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie : — Mathilde, je vous promets un dévouement aussi pur, une reconnaissance sans bornes; songez aux droits immenses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis, et vos frères. — Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse; Montmorency l'attend comme lui, et tous deux attachent sur elle des regards suppliants qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre; l'embarras, l'émotion, l'incertitude, se peignent sur son visage ingénu; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque : — O mon père! lui dit-elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Mathilde, répond Guillaume, le bras de Montmorency peut être trop utile à l'armée, pour qu'il vous soit permis de le retirer ici; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continuait-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? ah! conservez seulement la piété qui régnait dans votre âme, et malgré la faiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours humains. — Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois,

tes les autres, que la même action qui, chez les Infidèles, est une rare vertu, n'est chez nous qu'un simple devoir; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttèrent ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un Chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnes abandonnant sa patrie et son Dieu, pour suivre un Infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave. Jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute : puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

Enfin, il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem : les habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue; ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux : et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche et conduisant ses sujets éplorés; mais voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade<sup>1</sup>, il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don,

selon la coutume de nos anciens paladins : la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, se sentit cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse; mais, au fond del âme, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Languin; car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les Chrétiens. En effet, si ce prince fût demeuré dans les camps des Sarrasins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin; au lieu que Languin en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux Chrétiens. Alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'exaspérèrent à point que Languin et Conrad firent plus d'ennemis l'un de l'autre qu'ils ne venant de Saladin lui-même, et tardés que, méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs terres, ils se disputèrent honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, et même de la fente généreuse d'un sultan, abandonnant la grandeur d'une action qui ramène au fond que le fruit de la plus adroite politique.

Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, Madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens, peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la pitié, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets : les voiles qui accouraient en foule sur nos bords désolés; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir le

<sup>1</sup> Voyez l'Histoire de Saladin, par M. Martin (pièces justificatives) : on voit que ce grand prince reçoit les épreuves de la main de Hugues de Tibériade, son prisonnier après la prise de Jérusalem.



tombes de Dieu. Ah ! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan, devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe, qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissans états, et à travers tous les périls d'une mer orageuse, viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu ! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites, et qu'un si grand dévouement soit sans effet ; vous ferez luire ce jour glorieux où les Chrétiens, après avoir obtenu le repos par le travail, et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolés pour y faire retentir de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur, ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentimens, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci, émues, édifiées, et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte, et un seul cœur.... » En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait, il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplissait sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer ; il s'arrêta, mais ses regards enflammés, un tête élevée vers le ciel, et son silence tout vivant de ferveur, indiquaient assez que le cœur était encore en prières, quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le bruit léger d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles, vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à

leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. « Qui êtes-vous ? lui demanda Guillaume en faisant quelques pas vers elle. » A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissemens, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous ? » s'écria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas, ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père, interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury, hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir, et son âme peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois ? s'écria Agnès ; est-ce elle qui parle en ma faveur ? Oui, je la reconnais à son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu ! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal ? — Qu'entends-je ? reprit Mathilde étonnée : étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal ai-je pu vous faire ? — Elle le demande ! s'écria douloureusement Agnès ; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié ; elle enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir..... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit imperieusement l'archevêque ; votre opprobre est dans vos regrets. Ah ! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage ? ne béniriez-vous pas l'instant qui, en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel ? s'écria Agnès égarée ; qu'est-ce que le ciel sans Malik Adhel, et quel Dieu puis-je invoquer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me meprise ? — Si tels sont vos

sentiments, reprit l'archevêque d'un ton severe; si votre âme est toujours sous le poids de la reprobation, pourquoi êtes-vous ici? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? — A ces mots, la fille d'Ansaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée. — Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me repudie, j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger, qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves. — Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, repliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée, par sa conduite, au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe? Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais; abusez-vous sous les pieds de votre superbe Arabe; implorez le sours Mahomet.... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir : déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt!.... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos larmes pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles? prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours, et qui n'a plus la force de vous en demander. — La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix : — Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu?

Je ne le veux point, dites-vous, repliqua Guillaume, en essayant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables, Madame, pouvez-vous le croire? ah! vous ne savez pas le mal que me fit son enlèvement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais que puis-je faire, si elle ne se repent pas? que puis-je faire, si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant? — Il achevait à peine, quand l'es-

clave qui avait parlé à la reine, quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : — On vient de s'apercevoir de votre absence, Madame, on vous cherche dans tout le sezaï : j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre, nous voici en sûreté toutes deux car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne; et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun Musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains, ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas sa liberté, mes armes, la vengeance? — Le ton dont elle prononça ces mots fit fremir Mathilde : ce n'était pas celui qu'aurait pu persuader la reine. Agnès voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : — Je m'entends mal à vous prier, Madame, mais songez qu'habituer à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut, en brisant la chaîne qui vous retient ici. Venez, Madame, venez rassurer des Chrétiens, venez pleurer avec eux, sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères; et, par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai de prince Malek Adhel à son retour du Caïre, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici.... — Non, Madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie, je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente, laissez-moi le soin de mon sort; c'est à travers les déserts que, seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. — L'archevêque dit alors que on

n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnes n'osa rien répliquer à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entraît chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury ; Mathilde ceda avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle occupait ; Agnes s'y établit le soir même ; et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin, qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. À peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais les efforts même qu'elle faisait pour les chasser les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts, et les accusations de la fille d'Amaury, et, de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les âmes tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une con-

science pure finit toujours par obtenir.

## CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui renaît dans l'âme de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourmens de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentimens de contrition, qui seuls soulagent et fortifient le pecheur abattu : plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également, et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait ; mais plus encore et s'élevait la le pire de ses tourmens, sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper : la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée, et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur ; car non seulement elle se voyait délaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait s'en aller pour toujours. A cette pensée, la plus cruelle de toutes, les larmes pour une âme qui ne peut briller encore, l'infatigable Aïda, qui durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, se précipita sur un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde, et l'éveilla en sursaut, elle se leva, et repren-

autour d'elle, le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnes: elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. « Que me veux-tu? s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge; pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me devore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes vœux. — Malade, reprit Agnes en la regardant fixement; je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importe les soins, peuses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi, et je n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai! interrompit Agnes en lui saisissant la main avec une brusque vivacité; je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute: s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon âme est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince? — Le fuir? que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes, et mon Dieu même!..... Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ont entendu de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraîner.

J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir, et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle.... Et toi! barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. »

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante: l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur: incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle: impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvant se résoudre pourtant à laisser Agnes seule en proie à son affreux délire; cependant elle sortit pour appeler ses femmes, et les envoya auprès d'Agnes, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit: « Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impie, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours: tachez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre. maintenant allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement.

avant de m'avoir vu ? » A ces mots, fide s'éloigne, elle marche toute nue, et s'efforce d'obéir au prélat, en cherchant point à comprendre quel étrange bonheur qu'Agnès peut goûter loin du crime : elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point ; elle passe en chambre et ne l'y trouve pas ; elle entre dans le grand salon de jaspé, et là que Bérangère est assise sur une table de marbre, devant une table récemment servie et entourée d'une de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. « Ma sœur, s'écrie la reine, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette, il va venir incessamment donner des nouvelles de l'armée et en attendant, il nous envoie même nous amuser par leurs jeux : vous placerez près de moi et prendrez part à ce divertissement. » A ces mots, l'esclave rougit, son cœur palpite, mais elle garde le silence : les jongleurs commencent à danser au son du tambourin, du cistre, et du tambourin basque ; mais il y a dans leurs danses, et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la reine et alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un spectacle dont sa pudeur est blessée ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, ouvre la fenêtre ; et là, enchantée du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au désir de faire une promenade solitaire, descend dans les jardins du palais. Elle suit le cours d'un ruisseau qui coule sur un sable fin, bordé d'une de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'écartent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un de mille routes se croisant et lui indique la première qu'elle a suivie : et au hasard celle qui se présente, figure de plus en plus ; et cependant, elle est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfument, tant de chairs le rafraîchissent, que quoiqu'elle voyant seule s'amusant, mais

ne s'affrayer pas. Bientôt, fatiguée d'avoir tant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de roses ; bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans son cœur ; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies ; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation : et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au milieu de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui, pour la première fois de sa vie se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presque entièrement écoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérangère l'envoie chercher ; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume, qui y est toujours resté avec Agnès, quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérangère ne peut le satisfaire ; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque ; il regarde le prince d'un œil soupçonneux ; mais, pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse ; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérangère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes ; qu'est-elle devenue ensuite, elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vue ouvrir une des portes du jar-

du, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher, mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion, lui donnaient des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il vole vers le bosquet de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le roat de l'archevêque et l'état de la fille d'Atmaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant : « Mon Dieu! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnes! » Et, à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek-Adhel. Sûr de l'attendre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre, il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des desirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéchirable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de

Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterner devant une femme, et il n'en rougit point, car il croit sentir la présence d'une dévotion. « O vous, lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être! fille du ciel, angélique beauté!... vous, qui surpassiez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasiez d'un feu ardent que n'ose satisfaire, et dont je crains que de vous parler... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, avez-vous pris votre puissance? » Ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbaye, levant les yeux au ciel, et fit de vains efforts pour s'échapper, mais le prince ne le permit pas. « Oh! voulez-vous donc s'écria-t-il, en pressant contre ses deux mains la main délicate de la jeune femme, pourquoi me fuir avec tant d'impétuosité, que craignez-vous de moi? ne voyez-vous donc pas mon bonheur? » En parlant ainsi, il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour d'un instant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais cessé de se presser, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec bonheur; elle répondit seulement, et en tournant la vue : « Mais m'expliquez-vous fuir ses ennemis. — Et ce Dieu croit vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois fuir ceux qui le méconnaissent. — Oh! non, mais non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, et moi vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'homme qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne reverra dans son sein! plutôt même que de me séparer de vous! » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir relever à la fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut d'Atmaury que lui assurait ses vœux; épouvantée des projets du Sarrasin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les bras



ses cheveux en son habit, baisse son front du fin sur son front; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilège; rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi ? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice, mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras : « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle Chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission; aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par moi, lui dit-il, en lui montrant une autre route; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, étend sa main pour se cacher

aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plus tôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses desirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence, il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle se trahit; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge, pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

## CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et, en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entre elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée reprehensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérangère fait

quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant : elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince; tout occupe de Mathilde, il ne l'aurait pas écoutée; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolemaïs? ô noble Malek Adhel! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas! ma vie est dans votre repouse. » Le prince allait la satisfaire, mais il en est détournée par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne et dit à la reine : « Quel est le téméraire, Madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres? » L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entoure d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'exerce pas son empire. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Presompit-eux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre? Te l'a-t-elle donnée? et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? — Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son époux et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout-à-l'heure, on me présentait chez la reine, j'ai trouvé tous les Chrétiens en tumulte : j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers..... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux? in-

terrompit le prince avec impatience. — Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils m'engageaient la princesse pour me faire voler à son secours en dépit de tous les obstacles, et sans calculer à quels périls je m'exposais. » Ces mots, la grande âme de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien; sans doute la reine ne pourra point ce qu'elle admire, mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi : Hugues de Tiberias m'a chaussé les éperons, et j'ai fait entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu? tout en rendant justice à sa valeur, je crois que la reine lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prêtre, et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Le doute reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme Chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je veux partir, Madame, repartit Malek Adhel, de ce jamais tourner mes armes contre cet époux si cher, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère, à ce prix, ne consentirez-vous pas à voir la princesse soumise à ma prière? — Berengere ne peut croire ce qu'elle entend, et ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux se lève pour le défendre. Malek Adhel repète sa promesse, et alors, dans l'ef-

sa de sa suzeraineté, elle hait  
fer, elle aime l'esclavage qui lui a  
sé les moyens d'attendre Maïch  
et en faveur de Richard. « Je ne suis,  
reçoit amèrement Montmorency,  
grand roi ne s'offensait pas de  
votre majesté invoquer pour lui la  
rosité de Maïch Adhel. Quelle que  
la valeur de ce guerrier, je me trompe  
en l'illustre Richard craindrait bien  
ses armes que sa pitié, et tous nos  
allies s'étonneraient beaucoup, Ma-  
a, de voir une reine chrétienne met-  
moins de confiance dans leur zèle  
dans la protection de leur plus grand  
ami. »

Mathilde penche doucement sa tête  
l'épaulé de la reine, et lui dit que la  
ose de Montmorency lui paraît juste,  
e, et qu'elle doit en être touchée. Ma-  
Adhel l'entend et se trouble, il la  
rde, elle paraît émue. Cependant  
morency, à genoux près de la prin-  
s, la contemple avec enthousiasme,  
remercie avec transport de l'appro-  
on qu'elle vient de lui donner. A cette  
l, Maïch Adhel contient à peine les  
libre soupçons qui commencent à  
ter; tous lui disent que Montmorency  
fier à Mathilde; aussitôt mille pro-  
violents se présentent à son esprit,  
lui disent de se défaire de son rival.  
mément il le punira, mais comme  
œur généreux sait punir : « Mont-  
morency, lui dit-il, une âme où l'hon-  
regue comme dans la vôtre doit  
ligner d'être loin des combats : re-  
nez-y, je brise votre chaîne; allez  
à vos maîtres que je ne les crains  
e, puisque j'ose vous rendre à eux. »  
discours, Joaselin demeure inter-  
il ne peut se résoudre à recevoir un  
fait d'un infidèle, ni à s'éloigner de  
silde; il refuse le don de sa liberté,  
né à Richard de ne point quitter les  
camps, et, à moins qu'elles ne le dé-  
ment de son serment, au prix de tout  
mag il le tiendra. Maïch Adhel, avec  
grande vivacité, demande à la reine  
le s'oppose à ce que Montmorency  
parler d'elle à Richard. Bérangère

assure qu'elle se croit coupable de pri-  
ver Richard et les Chrétiens d'un si va-  
loureux défenseur. Joaselin n'a plus  
qu'un espoir : il s'adresse à Mathilde, il  
la conjure de ne pas le renvoyer aussi;  
serait-ce là le prix dont elle paierait le  
pur zèle qui l'anime; zèle qui lui ferait  
sacrifier sa vie sans demander même un  
regard pour récompense. L'impétueux  
Arabe ne peut le laisser achever, il se  
précipite aux genoux de la princesse, il  
s'écrie : « Mathilde, je vous promets un  
dévouement aussi pur, une reconnais-  
sance sans bornes; songez aux droits im-  
menses que le titre de votre chevalier  
vous donnera sur moi, et à tout le bien  
que mon obéissance vous permettra de  
faire à vos sujets, vos amis, et vos frè-  
res. » Il se tait alors et attend en silence  
la réponse de la princesse; Montmorency  
l'attend comme lui, et tous deux atta-  
chent sur elle des regards suppliants qui  
lui demandent avec instance quelques  
mots favorables. Mathilde baisse les yeux  
vers la terre; l'embarras, l'émotion, l'in-  
certitude, se peignent sur son visage in-  
genu; elle ne sait que résoudre, et pleine  
de méfiance en elle-même, elle demande  
des secours à la rageuse de l'archevêque :  
« O mon père! lui dit-elle, guidez-moi,  
apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma  
sille, répond Guillaume, le bras de Mont-  
morency peut être trop utile à l'armée,  
pour qu'il vous soit permis de le retenir  
ici; mais si le devoir vous ordonne de le  
dégager de son serment, il vous ordonne  
plus encore de refuser les services d'un  
prince qui, tout grand, tout magnanime  
qu'il se montre, n'en est pas moins l'en-  
nemi le plus redoutable de votre frère  
et de votre Dieu. Mon enfant, continua-  
t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-  
vous besoin du secours des hommes? ah!  
conservez seulement la piété qui règne  
dans votre âme, et malgré la faiblesse  
de votre sexe et de votre âge, vous serez  
armée d'une force qui vous élèvera au-  
dessus de tous les périls, et qui vous  
vaudra mieux que tous les secours hu-  
mains. — Mon père, répliqua Mathilde,  
vos paroles viennent du ciel, je les crois,

je les adore, elles seront ma loi. » Alors, se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit : « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert; je ne vous retiens point; partez pour l'armée, allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir; vous raconterez nos infortunes à mon frère, vous demanderez aux Chrétiens des prières pour notre délivrance; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons; il vous sera facile de les peindre, parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse et prit le bas de sa robe qu'il baissa respectueusement; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé; debout à sa place, il semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnes, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. Le prince étonné lui demande s'il sait ce qu'Agnes est devenue? Berengere alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit

par demander sa liberté. Malek Adhel répond : « Puisque cette princesse choisit une si respectable protectrice dame, je remets sa liberté en vos mains et vous laisse l'arbitre de son sort des Chrétiens, ajouta-t-il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, et point moi qui ai séduit Agnes; mais elle était trop belle pour que je ne fusse pas son amour, mais pour lui, le mien s'estimait trop peu à caractere, et l'espèce de gloire qu'elle avait acquise la rendait encore enviable à mes yeux; non, une femme j'avais vue se couvrir de sang et pas seulement émue, ne pouvant éluder mon cœur; il lui fallait, à ce point, n'avait point une encore, timide et modeste; il fallait à moi, un objet pur et vertueux, il eût à mon amour ce qui est unique le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, et ce seul mot regard et exprime, il fallait... » L'archevêque se hâta de l'interrompre : « Seigneur, lui dit-il, qu'avez-vous pour la fille d'Amaury? Madame, répondit le prince en s'adressant à Berengere, je vous remets mes droits sur elle, veillez sur elle; vous serez désormais son et sa seule famille, car elle va perdre la sœur qui lui restait; elle n'existe plus... — Qu'entends-je? L'archevêque, Sibylle n'existe plus; deviendra Lusignan, quel parti prendre en perdant une épouse qui poutille de tous ses droits à la cour de Jerusalem? — Je crois, reprit Adhel en souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés. » Alors il ajouta quelques détails sur la situation des Chrétiens, il dit que le duc de Sibylle n'avait pas rendu lui plus sage, qu'il s'obstinait toujours à regarder comme roi de Jerusalem, que ses prétentions, quoique repoussées par Richard, n'en obtiendraient pas de succès. Il parla aussi de la dispute s'étant élevée entre le roi d'Angleterre Philippe-Auguste, et des divers

tiens qui déshonorent le camp des Croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargât Montmorency de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les Croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération; il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talents et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des Chrétiens : vous donner les moyens d'apaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère? » Guillaume sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire; d'ailleurs, Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'edt-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine, qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusqu'à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans la nuit.

Bérangère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guillaume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que, l'âme rem-

plie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit : « Mon père, quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qu'il m'était si nuisible de connaître? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les Chrétiens, et des vertus chez les Infidèles? — Ma fille, lui dit Guillaume, la Providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la vraie foi; et si en d'autres temps cette même Providence permet aux Chrétiens de tomber dans de graves erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfants. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions? que se passe-t-il dans votre âme, elle semble oppressée par une pénible agitation? la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante : « Mon père, le Sarrasin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à le retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur. » En écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroïtement sa jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, prêtre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut reconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant, s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible, que Guillaume s'en alarme peu; et, comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui enchaîner ce qu'elle

éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentiments qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi, sans parler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. « Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs, on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le bercan d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnes ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister, et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle, pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasions de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. » La princesse, à ces mots, se prosterna, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : « Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures; un monde où la joie la plus sensible se change tout-à-coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin : regrettez encore moins ces sentiments passionnés dont vous entendez souvent goûter les délices, et qui, presque toujours, perdent sans

retour ceux qui les éprouvent : l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'âme quand il y est entré, il blesse et la mort. »

Exaltée par tout ce que Guillaume lui dit, Mathilde aurait pu, suite de cette conversation, être aux plus dangereuses tentations, contre même le prince sans risque, seulement d'être ennuie; elle resta dans sa chambre dans une disposition bien possible qu'elle n'en était sortie le lendemain. Agnes n'y était plus, Malek Ad avait fait préparer un logement pour lui auprès de celui de Berengere, condition expresse de n'en sortir la reine. Mathilde fut bien aise de plus trouver, car elle avait besoin de solitude, pour repasser tranquillement sa pensée tous les événements de sa vie; elle se promena en silence dans la forêt, méditant sur tout ce qu'elle entendait; elle s'arrêta près du sépulchre d'Agnes avant d'aller à la messe. Agnes avait exhalé tant de plaintes ces heures avant; elle tremblait au souvenir des desordres de cette âme tourmentée, et appliquant à cette triste biographie une partie des paroles de l'archevêque, elle leva ses beaux yeux au ciel, et la journée en repétant plusieurs fois un accent tendre et douloureux, est l'effet de tout amour humain. Il doucement dans l'âme, mais quand est entré, il blesse et donne la mort.

## CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Malek Ad exerçait sur l'âme de Malek Adhred, nuisait chaque jour plus impérieusement à l'accomplissement de cette seule tâche qui l'occupait : elle le dégoûtait de tous les plaisirs, poursuivait dans tous ses travaux, distrairait de toutes ses affaires, nuit lui enlevait tout repos, car l'amour ne dort point, il veille et sommeille même. Souvent le prince en conférant avec ses amis, soit à la revue de ses troupes, soit tout-à-coup, demeurait plongé dans



profonde réverie, pendant de profonds soupis, et envoyant à l'instant rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le harem où il avait surpris la princesse; là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux desirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui; mais tout-à-coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde, mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissimulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses desirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues? Cependant, tout profond, tout terrible qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais; plusieurs fois il en demandait la raison; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion, et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que, de

maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcé. « Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon âme; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi; il n'est aucun de ses desirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc cette fierté européenne qui dédaigne de rien demander à un maître qui brûle de tout accorder? Ignorez-vous, Madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice! »

En écoutant ces paroles, Bérangère tressailla; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion; trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permet seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met une barrière insurmontable entre Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait, plus qu'aucun autre, pour s'attendrir aux souffrances d'un amour malheureux; tout en compatissant à celles du prince, elle pense aux siennes, elle les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard en épouse passionnée, et ne dissimule point que si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage; il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse; elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre; « qu'elles pourraient être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde; car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont



porte toujours sur la prudence; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux Chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre; mais c'est l'intérêt de son amour qui parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps, il se peut craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les Chrétiens consentiront à lever le siège de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice, votre sagesse devrait peut-être s'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des Croisés avec Montmorency; instruis Richard des dispositions de Saladin; s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses dessein, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade, saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours, la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons : il croise ses mains et se met à réfléchir, penche sa tête d'un air

Cyloès. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant Ptolémaïs; ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que plutôt que d'y consentir, Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damietta, et ne devine que trop les motifs du prince; mais pour quoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des Chrétiens? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs? Faut-il donc que jusque dans les torts de Malek Adhel il y eut de la magnanimité? Ah! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence, et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'âme qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des séductions..... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un péril si éminent; il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi, Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et, voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer; l'archevêque dit alors : « Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez : pour la délivrer, il verserait tout son sang; mais, pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère : tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens; et je vous déclare que, s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous venez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir. Non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle; c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger... — C'est pourtant

vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montimorency jusque au camp des Croises. Je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre caractère, tous les respects que je vous ai toujours rendus moi-même; mais je ne permettrai point que vous passiez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi. — Le ton absolu du prince ne pouvant laisser aucune espérance à Guillaume, il n'insiste plus; il pousse un profond soupir, et après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre. — O ma fille! lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir, que Dieu veuille sur vous; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue si l vous abandonnez le prince étant ma vigilance, il m'éloigne d'ici. — Quoi! mon père, vous m'allez quitter! s'écrie Mathilde avec effroi. — Le temps des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhémence, il faut le soutenir dignement; les épreuves que Dieu vous prépare sont une marque de son amour, si l'en envoie qu'à ses élus. O vous, future épouse du Christ! n'oubliez jamais que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfants de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point; expliquez-vous: qu'ai-je à craindre, que dois-je faire, et que m'ordonnez-vous? — Mon enfant, repartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher: jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui, par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance. Ce Sarrasin, ma fille, a conçu pour vous un amour criminel; l'impie, embrasé

d'une flamme adultère, veut vous compter parmi ses épouses; vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un lieu. Vous fremissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein. Non, noble vierge, reprenez courage, car le courage peut le sauver: eleve ton âme à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrasin qui l'ose tenter, et, je te le repète, sache mourir si y faut, car Dieu le veut, le ciel s'ouvrira et la palme du martyre t'attend. Les paroles du pont se jettent l'épousée dans l'âme de Mathilde, elle se croit entourée d'anges et de feux de sainteté; elle se sent, et perd le bien si elle n'est à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la robe de l'archevêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots: Mon père, ô mon père! ne m'abandonnez pas. — Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déj. dit que l'empire mahometan redoute ma vigilance, moi en luttant seule contre les forces du démon, votre gloire sera plus grande. Cependant, si vous sentiez vos forces faiblir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire le pèlerinage du côté du grand désert: la garnison des débris d'un monastère ruiné fut élevée par saint Jean l'évangéliste, un enfant de Basile, un pieux anachorète: le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la terre et des cieux, mais comme il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme, donné de la plus rare intelligence, qu'il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au-dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut, il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas n'est qu'un abat sans fond: alors il repéta toutes les saintes lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui montrait la gloire. Il se retira au désert.

depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières, et à la pratique de l'hospitalité. Adressez-vous à lui pour soutenir votre faiblesse; il sait comment on résiste : demandez-lui ses prières, ses prières ont trouvé le chemin du ciel..... »

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérangère l'interrompt : elle venait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. « Dieu puissant ! s'écrie la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de son rançon, la honte de Richard ? Il ose lui proposer de lever le siège de Jérusalem ; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre ! ah ! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. » Elle dit, et tombe sur un siège, au proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargée de cette proposition, comme venant positivement de Saladin. Mais la reine l'écoute à peine ; éperdue, elle s'écrie « qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui plutôt que d'être sauvée aux dépens de sa gloire ; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle avec des sanglots déchirants, qu'il sache que je ne mourrai pas seule : je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône ; faudra-t-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère ? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime ? » A cet aveu de Bérangère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. « Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort ; la Providence veille sur vous ; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards euchaetés l'auguste rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus ; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer

au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux. Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine, entourez-la de soins, d'égards, et de complaisances ; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut ; sacrifiez-lui tous les biens terrestres : cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure..... Mais je ne puis vous en dire davantage ; le temps fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déterminer Agnès à partir avec moi ; car je ne la croirai sauvée que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous, et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose ; que la résignation aux maux de la terre doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain ; et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage, car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tristesse.

## CHAPITRE X.

GUILLAUME entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. « Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des Chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par sainte Hélène, sur le sommet du Carmel ; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucune souillure de corps et d'âme, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir s'élever au-dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grâce céleste :

c'est dans cette retraite, Agnès, que, couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée, et que vous pourrez dire avec le prophète : Seigneur, nourrissez-moi du pain de mes larmes, et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jerusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur ; quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point ; alors il ajouta : « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur, car au-dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir. — Mon père, repit-elle avec une agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez-moi, car, je vous le déclare, je ne puis pas, non je ne puis pas me repentir encore ; il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance'.... — He bien, Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre âme violente et haineuse, je ne m'y oppose pas ; venez, suivez-moi au camp des Croisés ; venez reporter votre courage à la tête de nos armées ; reprenez la lance et l'épée, couvrez-vous du sang des infidèles.... — Oui, je m'en couvrirai, interrompit-elle d'une voix terrible ; puis, s'arrêtant tout-à-coup, elle reprit avec plus de modération : mais le moment n'est pas venu encore ; il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous. — Ecoutez, malheureuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon, mais d'une miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer ; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde qui est partout est encore là ; elle est près de vous, Agnès ; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfants : à Agnès' votre cœur n'est-il pas touché de tant de bon-

té?... O Agnès! ne déchirez point mon cœur par votre silence. » La fille d'Amaury continuait à se taire. L'archevêque tomba à genoux. « O mon Dieu! s'écria-t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-même : votre pardon est tout prêt ; mais ce n'est pas assez encore, forcez son cœur à vous le demander. Agnès continua à se taire. Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité ; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit : « Ainsi le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre ; et tandis que son souvenir souviendra encore dans celui où vous ne serez plus, vous gemirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire ; mais, sans un geste d'impudence, elle fit entendre qu'elle en avait assez. Guillaume se retira alors, il marcha vers la porte ; au moment de la retourner sur lui, il s'arrêta encore, et, les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui demandassent la grâce qu'il hésitait à accorder : l'inflexible Agnès continuait à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui étouffait toute espérance dans l'âme d'un digne prélat. « Seigneur, c'en est assez fait, s'écria-t-il, vous vous êtes élevée d'elle sans retour. hélas ! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pu vouloir être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures comme je paraissais m'avouer sur les sentes d'un sentiment coupable.... Mon Dieu, si tel est votre vœu, je courbe ma tête, me soumet, et je pars. »

L'archevêque fut joindre la petite ravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette. Il y trouva avec Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la croisade, et le suivre en Syrie. Leur troupe



étant encore accompagnés de plusieurs moines pèlerins qui allaient chercher à Tyr un bâtiment pour les conduire en Europe; le reste de la caravane était composé de soldats musulmans chargés de le protéger; et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que, pendant toute la route, aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les Chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerranée, afin que la brise de mer vînt les aider à supporter l'ardeur brûlante des sables de Surz. Toutes les villes où ils passaient étaient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des Chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la vue de ces chères et respectables images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Joselin frémissait d'indignation; et tandis que le premier demandait à Dieu de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes pour détruire les Chrétiens; à cet aspect, le jeune héros français, dominé par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son âme tout entière s'élançait hors de lui, il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : pénétré d'une fureur sublimée et en position et ses chaînes, s'écriant qu'il était seul, et que des milliers d'ennemis l'entouraient, il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit; souvent aussi le message de Guillaume l'avait forcé à ranimer en lui-même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire; il la

voyait comme créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquelles un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges, que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée, et Ascalon, ils aperçurent le mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leurs regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des Chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppressa d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et, oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane demeure en arrière; cependant la garde avancée des Chrétiens, en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux Infidèles déguisés, et dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et appelle à son aide : tous les Croisés sont aussitôt en mouvement, ils s'arment à la hâte, ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des retranchements, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main. Lusignan l'a reconnu le premier; il s'élance, il s'écrie : « En croirai-je mes yeux? est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous? » Il n'avait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste : ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard, plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume

l'animal et lui dit : « Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur; elles sont pleines de vie; je les ai laissées à Damiette, sous la protection du noble Malek Adhel. — Y sont-elles traitées en esclaves, mon père? interrompit vivement Richard. — Elles ne pourraient, dans le palais même de la Grande-Bretagne, être entourées de plus de respects et d'honneurs; mais, ajouta Guillaume, le détail de leur situation, les motifs qui m'amenent ici, et les explications que j'oserais vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence : en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez-leur de se rendre à Ptolemais; c'est une grâce que je leur ai promise d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. » La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement : plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête, et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrasins jusqu'aux portes de Ptolemais; et touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient pendant ce court voyage, plutôt disposés à se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency a répandu la joie parmi tous les Croisés; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde; on dirait que toutes les haines s'épuisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé, tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin; tous promettent de s'y rendre : alors il traverse le camp au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la sienne, et voit tous les

Français, charmés de son retour, s'empres-  
sant à sa suite, et faire retentir les  
airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain, Guillaume ne demeure pas tranquille; il s'occupe de préparer les esprits à l'entendre; il s'informe des causes de la division; il parle avec force à Richard, reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'Empire, et ose remonter à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour la couronne de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient; il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands depuis la mort de l'empereur Frédéric. Il se fait un appui d'Eschivard, d'après grand-maître des Hospitaliers, et rend une conversation de peu d'instants si intéressante, qu'il se remplit d'opinion sur les Français, les Flamands, les Templiers, et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire : avant de permettre au sommet de fermer ses paupières fatiguées, il va au pied des autels remettre l'hier des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander des paroles sages et eloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des Chrétiens.

## CHAPITRE XI.

L'AUBE commença à peine à rouler  
l'horizon, que l'archevêque s'achemina  
déjà vers la salle du conseil : trois trones  
y sont élevés : Richard occupe l'un, Phi-  
lippe s'assied sur l'autre, le troisième  
destiné à l'empereur d'Allemagne, se-  
meure vide. Le duc de Bavière se place  
un peu au-dessous. Plus bas encore sont  
les électeurs de l'Empire, et les pairs  
France : les barons anglais se rangent  
selon leur rang, les princes de l'Alle-  
magne suivent le même ordre. Le quatrièmement

\* Frédéric Barbe-Noire, qui tenait depuis de la  
coudre pour s'entretenir tout au moins d'un de ses  
fils, Frédéric de Souabe, son fils, présentement  
le comte de la Marche, était en lui survécu pas  
long temps.

de la salle est reserve pour les Orientaux : on y voit le prince d'Antioche et celui de Galilee, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du Saint-Sepulchre et de l'ordre Teutonique; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad : ces de vils rivaux, assis sur un siege de la même hauteur, semblent indignes d'une egale qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant avec acharnement la possession d'un royaume ou regne un troisième roi. A peine tous les souverains, avec leurs sceptres, leurs couronnes et leurs manteaux de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se leve, la tête nue et les yeux enflammés : il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp; il prouve que c'est elle seule qui empêche les Chrétiens d'être maîtres de Ptolemais et de marcher à Jerusalem; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les Croisés; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil, en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des Mahométans. « Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu repeter entre eux : He quoi! tant de puissants rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et leurs trésors du fond de l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser sortir. Ce n'est par tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats? Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports il equipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : crainte de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir? Ce qu'il attend? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son

sein la soif, la famine, et de pestilentiel les exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux voracités, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapables de résister à tant de fleaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter le poids des armes; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout-à-coup devant vous; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel l'accompagnera; ils feront briller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux; et en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendres et beaucoup de honte; et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, change en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » Une peinture si hardie étonne l'assemblée; tous les esprits sont agités; un murmure général se fait entendre : Richard et Philippe-Auguste, émus du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que, s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire. Lusignan portant affecté d'une vive douleur, mais le visage du marquis de Tyr ne change point; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au-dessus des rois qui l'entourent, des événements qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à égarer ses auditeurs, et qu'ils vont peut-être se frayer jusqu'au découragement. S'il ne ramène leurs espérances, alors, reprenant la parole d'une voix pleine de douceur, il leur montre les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. Tandis que les Sarrasins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jerusa-

lem, et Malek Adhel en Egypte, rassemblez-vous, semblables à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage; que demain à la pointe du jour Ptolemais soit attaquée par toutes vos forces réunies, et le soir même vous y entrerez triomphants, et vous planterez sur ses murailles demanteelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animent par cette grande image, il fait une peinture vehementement des triomphes qui suivront ce premier triomphe, il montre les Infidèles éperdus fuyant devant les Chrétiens, et ceux-ci, poussant vigoureusement leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume, rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peignait à tous les Chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau où les portes de Sion s'ouvriraient devant eux, où leurs murs s'écrouleraient de réedifier le temple saint, et où ils pourraient cueillir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque, passe dans l'âme de tous ses auditeurs. Il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté : chacun brille de combattre, et les partisans de Conrad, se mêlant avec ceux de Lusignan, oubliant leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que, peu d'heures avant, ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant, le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée, il veut qu'elle repose sur des bases plus solides; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit : « Et moi aussi je desiré que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont

repandre leur sang pour reconquérir la cite sainte, sachent à qui, après leur, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent tous deux, soutenus par d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opinitétre aussi inviolable. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartient à Sibylle, et que cette morte sans posterité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa fille Isabelle, épouse de Conrad, il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur de trône de Blandin, cependant Lusignan qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie, et je vous le demande à vous tous, chrétiens qui m'écoutez : un si auguste trône, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort? et quiconque l'en dépouillerait tant qu'il existe encore, et s'emparerait de son sceptre, trahirait-il un autre nom que celui d'usurpateur? Je vois, il lustres monarques, qu'une telle vente vous touche, et comme moi, de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont sa hymne avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les Chrétiens comme roi de Jérusalem : car qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hymen lui ait accordé ou non une posterité, le trône n'en appartenant pas moins et pour toujours à l'un de ses descendants. Cette proposition fut reçue avec des acclamations unanimes car elle satisfaisait également, et avec patience que chacun éprouvait d'en venir à un accommodement, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectés de leurs protégés. Richard ne pouvait pas dire à Lusignan : Je me suis résolu à vous faire nommer roi de Jérusalem vous l'êtes, voilà mes serments remplis.

et Conrad, qu'aurait-il à demander à Philippe-Auguste? ne venait-on pas de lui accorder la possession de la Palestine? Il se peut bien qu'au fond de l'âme ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits; mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soulevèrent et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et, s'approchant d'une table où était le livre des Évangiles, couvert d'une étoffe de soie, ils y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'honneur de Ptolemaïs! — A demain la prise de Ptolemaïs! » ajouta Philippe-Auguste. A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats, émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace, et espérant qu'en allant les rendre aux combats, ils se réuniraient autour de la table du conseil, afin de savoir plus tôt quand ils disparaîtraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de Ptolemaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître; tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'échec et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se séparât, Montmorency demanda à être écouté. Chacun se rendit; seul il se leva, et dit : « Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortuné et de l'innocence ne doit pas être moins accordée pour nos efforts. Qui de nous ne

gémît de savoir la reine d'Angleterre dans les fers, et Maïek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Maïek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour! si jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie?..... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux, comme les miens, demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses, aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Egypte; mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honneur et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la désirent et la réclament. — Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, reparti vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous, les rois eux-mêmes en ont-ils d'autre? Je jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes! — Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner. — Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang, et ma vie, sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, j'en hésiterais pas à le faire. » A cette déclaration, Ri-

Richard serre affectueusement la main de son frère d'armes, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit; profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modeste l'aurait empêché d'exprimer, il reprend avec hauteur : « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que lorsqu'il a perdu son royaume il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. » Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance; mais les deux rois interposent leur autorité, et aidés par Guillaume, ils parviennent à apaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolemais il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom de *Chevaliers de la Vierge*; que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendants sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entre eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Richard; de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard, à la tête de ses Anglais, et soutenu par les Hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est. Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth, qui s'élève au midi. Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis longtemps pour abattre Ptolemais; et Conrad, avec un sautoir armé, s'engage à le soutenir. Cependant, pour que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on

entoure le camp de hautes palissades d'oliviers : chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, recrée et repose, et ne respire que la guerre. À peine le crépuscule du soir est-il tombé que Montmorency, à la tête de mille premiers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés murs de Casbacane. Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée des corps de Tyriens portés sur leurs épaules des balistes, des béliers et autres instruments de guerre qui dressent contre les murailles. Tous ces mouvements se font avec précaution et en silence, et jamais les avant-courriers de la mort ne s'annoncent avec un bruit et d'éclat. Tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitants de Ptolemais se reposant avec confiance de continuer à la dissension qui, jusqu'à ce jour, a retenu les Chrétiens enchaînés dans leur camp, commencent à peine à se douter que l'ange de destruction s'avance vers eux, et qu'il est déjà sur leurs têtes. À peine l'aurore a-t-elle paru, qu'elle est tout-à-coup par le son des trompettes le retentissement des armes, et le bruyement des chevaux, ils s'ébranlent sur leurs remparts, et voient avec effroi ce pareil terrible qui les menace de braver leurs murs, attaques dans leurs débris par des milliers de soldats et seront bientôt plus qu'une vaine débris dans l'espoir d'interrompre les travaux, les Musulmans jettent sur leurs pierres enflammées et du plomb; mais ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et, repoussés par le brave Metchuub, auquel l'adieu a coulé la débris de Ptolemais, ils opposent une fermeté constante à l'ardeur foudroyante des Chrétiens : de plusieurs tours sont repoussés, les fosses sont comblées, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les Croisés prêts à monter à l'assaut, et



alent les ennemis ne parlant point rendre; Richard irrité sent croître leur ardeur avec leur obstination; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'infanterie ne connaît plus d'obstacles; les armées de fer, les faux tranchants terrible béliers, sont dirigés contre le fort; bientôt elle s'ébranle, et, et tombe avec un fracas horrible entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient: Richard s'élance vers les débris, il est maître du bourg; pendant assez long-temps les Sarrasins lui disputent le terrain, mais s'apercevant bientôt que les Chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils sont épouvantés dans leur seconde retraite: Philippe-Auguste, maître de Nazareth, s'unit à Richard et donne sous sa bannière aux vainqueurs et tous deux s'apprentent à tenter la prise du second retranchement, mais qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement du côté de la mer, Montmorency d'en obtenir une plus brillante en qu'il est maître du port, des tours protégeaient, et, que s'ouvrant des portes inaccessibles à tout autre guerrier à l'aide de ponts suspendus qu'il a tirés du haut des machines extérieures les murs de la ville, il n'a plus quelques ennemis à renverser pour maître du faubourg de l'occident, et se joindre le reste de l'armée. Il ne peut pas long-temps attendre. Hors le fort de Malak Adhel, il n'y a point d'obstacle d'arrêter sa valeur; le voilà maître de la seconde enceinte que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencés à ébranler; mais le héros veut des moyens plus prompts; propre main il dresse une échelle contre le mur, et monte le premier à l'assaut à quelque distance, Lusignan suit son exemple; et tous deux, animés du désir de passer, bravement, avec une audace exemplaire, les traits qu'on fait pleuvoir sur eux: cependant Montmorency d'atteindre les créneaux; il y touche, vainqueur: oubliant alors les dan-

gers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux Chrétiens le signal glorieux de leur triomphe: en vain les Sarrasins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir: il paraît debout au faite des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bonnière sacrée, et, avec sa seule épée, écarte les Infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas: les Sarrasins, honteux d'être repoussés par un seul Chrétien, reviennent en foule vers lui; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense: à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les Musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomptable valeur; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer; mais du haut de la citadelle, Melchior se reconnoît le héros; il accourt, se précipite, anime ses soldats. « Jussez, leur crie-t-il, que tardiez-vous à frapper: si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » Il dit, et suivi de ses troupes, il entoure le héros. Celui-ci, près d'être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au-dessus de sa tête: déjà victime de son généreux dévouement, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la

gloire, lui envoie un défenseur : après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart ; des milliers de Chrétiens le suivent ; il aperçoit le premier le danger de Montmorency, il vole à son secours ; les Chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros : à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats. Cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toutes ses rages contre Lusignan ; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jerusalem n'a pas le temps de le détourner ; il le reçoit dans la poitrine : le sang sort de la plaie à gros bouillons ; le vaillant guerrier chancelle, il tombe sur ses genoux ; alors Metchoub l'insulte : « Monarque de Jerusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. » Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les retranchements sont emportés, l'armée entière est dans Ptolemais ; Richard vole à la défense de son frère d'armes, le sauve et le venge : vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes. Les habitants de Ptolemais voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au-dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et eclaire encore, avant de disparaître, l'entrée triomphale de l'armée dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâce de leur victoire au Dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les Infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte. L'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, la purifie ; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec

l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ, toutes les voix des héros le répètent : moines, princes, soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus ensemble comme ils le sont devant l'Eternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vainqueurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se débarrassent de leurs peñibles et glorieux travaux en goûtant le repos qu'amène le sommeil et la nuit.

## CHAPITRE XII.

PENDANT que Ptolemais tombait sous les armes des Chrétiens, Saladin, par la confiance dans la solidité de ses remparts, le courage de ses défenseurs, et par sa victoire dans la dissection qui eut lieu au camp des Croisés, ne s'occupant point que ses ennemis osassent tenter d'attaquer une si forte place, s'étant avancé vers Moussoul avec une partie de son armée, afin de la défendre contre les entreprises du sultan Ezzeddin, son ancien possesseur ; peu de jours après il revenait triomphant le long du fleuve Oronte, lorsqu'au pied des montagnes de Galilee il rencontra le brave Metchoub, depuis des prisonnier de Ptolemais. Cet infortuné guerrier à tête couverte de cendres et le sang dans le cœur, se prosterna aux pieds de son maître. « Prends ma vie, lui dit-il, car les ennemis m'ont surpris, ils m'ont enjarsé de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de me rendre ; demande d'appaiser ton sang au Dieu de la capitulation qui a fallu faire avec eux. »

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeura stupéfait et immobile ; il ne put croire, il ne put comprendre ce que cet homme annonçait, que l'acquiescement d'un homme à suffi pour apaiser les dieux des ennemis des Chrétiens, et qu'il leur a pas fallu plus d'un jour pour se parer de la ville la plus importante de Palestine, après Jerusalem. « Qu'as-tu donc, demandait-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de

de un pouvoir que n'avaient pu obtenir jusqu'ici, ni l'intérêt de leur gloire, ni de leur religion; et quelle main s'est levée pour ébranler la triple merveille que j'avais entouré Ptolémaïs? » Metchoub répondit: « De même qu'un seul du Prophète avait enchaîné le tonnerre dans les airs, de même l'archevêque y a eu, par la seule force de ses prières, suspendre cette terrible querelle divisant les Chrétiens et menaçait de détruire: quant à cet autre miracle, cette coconine de Ptolémaïs, la veuve de Richard et de Philippe-Auguste y ont part; mais sans la foudre de Montmorency, jamais ils ne l'ont achevée. »

Et je ne suis pas sous la puissance de songe, reprit Saladin, tes paroles floues, car, au moment où je parle, évêque de Tyr et Jocelin de Montmorency sont prisonniers à Damiette. — Étaient sans doute, répliqua Metchoub, mais Malek Adhel a brisé leurs serres, il leur a donné une garde nombreuse pour les conduire à travers le désert au camp des Croisés: arrivés chez leurs frères le 10 de la lune de Rodgas, les Chrétiens étaient réconciliés, et les maîtres de Ptolémaïs. — Sais-tu le rôle que tu fais en me disant de pareilles choses, audacieux esclave? s'écria le sultan en colère; sais-tu que tu déshonores mon esprit d'un soupçon contre moi? — A Dieu ne plaise, interrompit Metchoub, que je veuille donner à ta sagesse aucun doute sur la fidélité du digne Malek Adhel, ton plus soumis serviteur! mais ce que je t'apprends te sera prouvé par les braves soldats qui ont accompagné les prisonniers de ton frère le Damiette jusqu'au camp, et qui, récompensés de cette action, sont tous maintenant libres dans Ptolémaïs: peut-être pourrais-je t'en dire davantage si je ne craignais d'exciter ta curiosité, et si nous n'étions entourés de tant d'attentives à nous écouter. — Ne puis-je pas parler à moi seul, reprit Metchoub avec agitation, et sur ta tête, de garde à ce que tu diras, car je ne

sais si je pourrais pardonner à la langue sacrilège qui oserait me faire entendre que le frère de mon cœur, que le plus cher ami de mes entrailles est un traître contre lequel je dois m'armer. » Il dit, fait poser sa tente, et s'y enferme avec Metchoub: à peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître: « Non, grand prince, ton frère n'est point un traître; mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelque enchantement: une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste, qu'on la croit une houri échappée du paradis du Prophète, a ébloui ses yeux et abattu son âme: depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était; il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également, et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. — Et quel est le nom de cette dangereuse beauté? reprit Saladin; quelle femme a eu la puissance d'amollir ainsi la grande âme de Malek Adhel? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard: une fille de seize ans est celle qui tient enchaîné à ses pieds, comme un vil esclave, le lion des combats, le foudre d'Orient; c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes les femmes de son sérail; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency; sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des Chrétiens, car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Mathilde, elle l'obtiendrait sur-le-champ. — Ceci est un insigne mensonge, répartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment: si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa volonté, ne lui aurait-elle pas commandé de remettre aux Chrétiens toutes les places dont il dispose? Ne lui aurait-elle pas commandé d'être Chrétien lui-même, et de se joindre à mes ennemis? Réponds-moi, Metchoub, l'a-t-il fait? — Non, sans doute, répliqua celui-ci, il ne l'a pas fait encore;

mais songe donc que cette orgueilleuse européenne n'a seulement pas tenté un seul effort à cet égard. On dit que jusqu'à ce jour, inflexible et sévère, elle se tient obstinément cachée à ses vœux, que toutes ses adorations, ses prières, son asservissement, n'ont pu obtenir d'elle ni un regard plus doux ni un mot favorable, et qu'enfin il n'entreprend rien pour la servir parce qu'elle ne daigne rien lui demander. Mais si tout-à-coup, dépouillant sa dedaigneuse fierté, l'amour remplace la froideur, et que, pour prix de son amour, elle exigeât de Malek Adhel le sacrifice de sa religion et de sa patrie... Sultan, crois-moi, je presume beaucoup de ton frère en disant qu'il lui céderait. — Non, il n'hésiterait pas, interrompit Saladin en jetant un regard de colère sur Metchoub, Malek Adhel est aussi incapable de me trahir que je le suis de le soupçonner. Peut-être, est-il amoureux; sans doute il doit l'être, car on dit que les femmes d'Europe possèdent ennuement l'art d'enchaîner par de faibles et vaines querelles les plus d'implacables, mais toute here, toute belle que tu me peins cette princesse d'Anjou, toute tendre qu'elle pourrait être, elle n'obtiendra de Malek Adhel que le sacrifice de sa vie, et jamais celui de son honneur. Écoute, tempérez Metchoub, si tu n'aurais pas repaidu ton sang pour moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère; mais rassure-toi, car c'est à la clémence de celui que tu accuses que je vais confier le soin de te punir; pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel; fais-lui l'aveu de la faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vaiste charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter.

Il dit, et Metchoub se retire. Au bout de quelques heures il le fait rappeler, et lui demandant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie : « Ceci instruit Malek Adhel de mes volontés, et je suis certain qu'il n'en aura

terra pas en un seul point. Je lui ordonne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime, accepte le prix que je mettrai à sa liberté : prix immense, cependant, car c'est l'honneur même que j'exigerai pour sa rançon, sans doute les autres souverains qui ont vaincu ces odieux Richard, et qui ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'y opposeront. La proposition, et j'espère alors que les sultans exécuteront entre eux une nouvelle trêve, plus étendue, plus sûre, contre laquelle toute l'éloquence de l'homme échouera, et dont je saurai profiter pour ravaler sous retour tous mes ennemis. Cependant Malek Adhel va rassembler promptement ses troupes dispersées, et ramenant celles de Damiette et du Caire, il viendra leur tête me attendre dans la montagne de Kourouba où je vais l'attendre. Avant son départ d'envoyer la princesse d'Angleterre au Caire, j'ai vu ses vœux se préparer pour elle dans le port de Damiette, et si Malek Adhel te l'ait grée, c'est toi, Metchoub, qui la combieras au camp des chrétiens; tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémaïs; j'aurai soin de prévenir l'échard de ton arrivée, et de lui faire du bien, qu'il lui rend; j'en obtiendrai un vaisseau pour toi. Va, pars, va, porte mes ordres à Malek Adhel, et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère. Avant de le quitter, Saladin le donnera deux de ses meilleurs chevaux à Metchoub, un petit nombre de chevaux arabes, dont les pieds légers l'auront effacé leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorte, et l'autant d'argent qu'encre en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait depuis Séfouir, et voyant dans l'ombre la forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers un lieu où il va porter tant de troubles que s'y passe-t-il, et que s'y est-il passé depuis que l'archevêque n'y est plus?

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite, résistant avec un égal courage aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers desirs que son propre cœur osait former à cet égard ; loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une d'être plus craintive, et sentait bien que, privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir, comme son intérêt, lui commandait de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au dehors. A la fin, la tendre Bérangère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'âme du prince, abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus longtemps à tant de maux réunis ; l'état où elle se trouvait augmentait encore sa faiblesse, sa santé s'altérait, et bientôt on craignait pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour se songer qu'à ceux de la reine ; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les attentions les plus soutenues et les soins les plus délicats ; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen ; mais tous ces secours sont inutiles ; Bérangère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son âme la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie combien elle était touchée de son amitié : « mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie, ajouta-t-elle, et cependant je vais mourir. » La

princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur : « Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver. — Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une seule fois Malek Adhel ; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et cela dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les ordres contraires qu'il pourra recevoir de Saladin ; rendez-moi l'espoir de retrouver mon époux, et chaque jour vous verrez mes forces renaître..... Je vous devrai ma vie, celle de l'enfant que je porte dans mon sein ; ah ! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien ? — Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse ; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie ; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié..... — Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine ; sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez vous remercier lui-même de ce que vous daigniez lui demander quelque chose. »

Dès qu'elle eut répandu un baume salutaire dans le sang de la reine ; ses espérances renaissent et ses agitations s'apaisent ; elle connaît la puissance de l'amour, elle sait que celui qui aime, court, vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par aucun obstacle, et croit tout permis comme tout possible à son zèle ; puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis longtemps se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ses douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est

que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force, et du bonheur; cet intérêt est le premier dans son âme, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Berengere n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine se sentant plus de force avait quitté son lit; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirant un air plus frais, et ses yeux fatigués erraient avec plaisir sur les campagnes fleuries du Delta. A genoux auprès d'elle la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques, lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Berengere jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et suppliants qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde lui serra la main avec un doux sourire : « Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse. » Alors elle se leva, et, passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux, après l'avoir si long-temps et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise; il ne sait s'il veille; une si vive joie vient de tomber sur son cœur, qu'il l'ay a comme suspendu le mouvement et la vie : immobile, oppressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air doux et modeste, elle dit : « Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité.... — N'achevez pas, interrompt vivement Malek-Adhel; ne dites jamais que vous venez m'implorer; m'im, lorer ! vous ! ah ! beauté angelique, ce ne sont point des prières, mais des ordres que vous devez m'adresser; me voici à vos pieds, prêt à les entendre et à les exécuter..... Parlez,

commandez, ô souveraine absolue de Malek-Adhel ! — Je desiré, seigneur, reprit-elle en rougissant et s'éloignant un peu, je desiré beaucoup que vous ne vous humiliiez pas ainsi devant moi. — Il s'écrit : « Non, je ne m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore au contraire, et je m'en orgueille d'être soumise à votre puissance; ô Mathilde ! comment ne pas vous adorer ! Qu'y a-t-il de plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre ? — Seigneur, interrompit-elle, la reine est encore très-mal, je ne puis la quitter long-temps, daignez entendre le motif qui m'amène : un profond chagrin a altéré sa santé, il menace sa vie, je tremble pour ses jours, je tremble de voir périr la femme de mon frère; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur, la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau, et si j'ai espéré que cet égard pourrait m'être accordé, par le cœur de Malek-Adhel, j'en beaucoup moins compte sur mes prières que sur une gentillesse de la quelle on ne peut jamais trop presumer. — Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne frappa mes oreilles et ne ravit mes sens; ou suis-je ? ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire; tout est changé quand je la vois. O Mathilde ! sans doute que là où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre. — Seigneur, interrompit-elle encore, quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt, vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence. — Je n'en sais, répond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire; mais quoi qu'il arrive, je sais que vous serez obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera; que desirez-vous encore ? mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde ? vous donnerai-je ma vie ? — Ah ! prière vagabonde, répondit la vierge attendrie, pourquoi tant de bienfaits ? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaît donc encore le bonheur.



et d'est vous qui en avez eue, et d'est à vous que je le devrai. — Ciel qui l'enlève, s'écria le prince, celui qui l'a enlevée, et qui vous étendez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il vrai que Mathilde me bénisse ? Dites-moi, ô dites-moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite ? Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air, et les regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitôt elle songea qu'il était temps de se retirer ; et, faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince, d'une voix émue : « Permettez-moi de vous quitter ; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi. — Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, rélique le prince avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite ; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent pas ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi, et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné. » La princesse ne répondit point ; elle s'avança vers la porte, et, quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : « La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie. »

À lors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant, avec une agitation pleine de joie, de rendre grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : « Votre liberté vous est promise, ma sœur, et le retour de votre amitié fixera l'instant de votre départ. — O mon roi, mon époux, et mon maître, s'écria Bérugère, en se levant à moitié, et joignant ses mains, je vous reverrai donc ! Je sens à cette pensée mes entrailles travailler d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie : bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras.... Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse, de ne vous avoir donné que sa seconde pensée.... Mathilde, chère Mathilde, mon souvenir la terre ! Ah ! c'est dans le ciel,

où votre âme est déjà tout entière, que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait : et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu quand te verrai-je ? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra à l'er jusqu'à toi ?.... » Elle ne put achever, l'émotion a épuisé ses forces ; Mathilde la conjura de se calmer ; elle lui représenta que l'excès de la joie est nuisible, et que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu. « Ah ! ma sœur, interrompit la tendre Bérugère, je ne puis obéir à Dieu, quand il s'agit de mon époux, et Richarles, plus fort que lui dans mon cœur. — J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse en souriant ; mais, sans ce tort-là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre. » Alors, voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trêve à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie. Bérugère y consentit ; ses femmes s'approchèrent, la soutenaient, la transportèrent dans son lit ; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille, cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brillante, la nuit l'était encore ; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passa dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais ; on peut même y descendre par un escalier dérobé : la princesse ne l'ignore pas, et elle serait vivement tentée d'aller jouir au moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre pour mieux jouir des émanations embaumées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible, et se met à lire ; mais au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions ; sans s'en apercevoir, ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main, et, tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait orner involontairement sa poitrine sur lui

moindres détails de son entrevue avec Malchabel : si quel que bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissée entraîner, et elle reprend sa lecture, bien déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement des idées fugitives, qu'elle chassait sans cesse et qui revenaient toujours, l'attraient, suspendaient son attention, et finissaient par s'en emparer; ses yeux lisaient encore, que déjà son esprit s'échappait ailleurs; et, comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue tout entière vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continue de courtes lectures et de longues rêveries : à la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine y avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler. Elle se leva aussitôt et fut joindre Berengère; elle la trouva dans son oratoire, assise sur son grand fauteuil de velours rouge à oreilles d'érin, en face de son petit prie-dieu, un moine était debout auprès d'elle : en apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une légère émotion; elle lui tendit la main, en lui disant qu'elle était très-bien, que son repos n'avait été interrompu que par des songes agréables; qu'enfin, se voyant tout-à-fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'ange-garde cérimonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine. « Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier sans vous, ajouta-t-elle, car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde. »

La triste princesse était trop peu satisfait de ses pensées de la nuit, pour ne pas rougir d'une telle louange : elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui

opèrent des effets si salutaires dans l'âme qui les éprouve. Ah! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu, rarement laisse-t-il aller ses ro-faibles sans avoir repaidu sur eux cette grâce qui ramène le courage, banait la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piete, et produit les larmes : aussi la cérémonie était-elle à peine achevée, que déjà Mathilde, plus vaillante, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil, elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler et s'arrêtant tout-à-coup, comme si elle n'eût pu s'y résoudre; à la fin, d'une voix faible et ennuie, elle lui dit : « Quel vous entes parle hier au prince en ma faveur, et qu'il vous eût accordé la grâce que vous demandez-vous aussi la vôtre? » « O me me! » s'écria Mathilde surprise, « avais-je besoin, est-ce qu'il est possible qu'on nous se serve? » Je m'en doutais, répartit Berengère, la plus grande difficulté consiste encore, et comment un triompherez-vous? » Mathilde pâlit d'un ton plein d'effroi, lui demandant si elle suppose au prince le desir coupable de la retenir près de lui. « Avec simple et pure, répond la reine, dans les plus moments comme dans les actions tu es consultes que la vertu et la justice, tu ne penses point à l'amour : si l'envie te pousse, il te frappe, il te parle sans cesse, et il te demeure étranger : c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes, violent et criminel sous tous les traits d'Amour, passionné et respectueux dans les discours du prince, tendre et légitime dans mon cœur, tes chastes vœux ne te tourment et ne veillent ni le soir, ni le comprendre. » « Eh quoi! » reprit la princesse, ne me suis-je pas engagée à ne le jamais connaître; est-ce qu'il est possible de manquer à son serment? » La reine sourit d'un air attendri; et après un silence, elle dit : « Vous avez raison, mais n'est pas possible, et cette promesse n'est pas sans doute pour fermer, non seulement votre cœur, mais vos yeux à l'as-

mour : pour moi , ma sœur , à qui il est permis de le connaître , je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'âme de Malek Adhel ; ce prince ne vous laissera pas partir. — Qu'entends-je ? s'écria Mathilde , à quels affreux malheurs suis-je donc destinée , et quels projets est l'infidèle formé-t-il contre moi ? — Je ne lui en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer , repliqua la reine , car , s'il vous aime beaucoup , il vous respecte davantage ; mais consentir à se séparer de vous..... Je ne sais si dans un cœur que l'amour possède , il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice. — Je vois bien , reprit tristement Mathilde , qu'il faudra retourner encore auprès du prince , et le prier une seconde fois. » Berengère rejeta ce moyen , sentant bien que ce n'était pas en enflamant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance , et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâces dans ses prières , moins l'amour permettrait au prince d'y céder. « Je lui parlerai moi-même , dit-elle ; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée , que ce n'est pas avec votre honte qu'il pourra faire son bonheur ; et , si mes instances sont infructueuses , s'il me refuse , c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue , il faudra mourir ici. — Pourquoi donc serait-ce en vain , et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez ? » s'écria vivement Mathilde ; parce que Dieu me destine à souffrir , devez-vous en être la victime ? » La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettait pas de la laisser seule à Damiette. « Votre devoir , repartit la princesse avec fermeté , vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts , et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part des maux qui me sont réservés : Dieu sera mon refuge , il sera mon appui , sa force nous vaudra mieux que tout secours humain , et sa force me suffira. Partez donc , reine , partez sans crainte ; car si vous me laissez seule , vous ne me laissez point aban-

donnée. » En achevant ces mots , les regards de Mathilde , élevés vers le ciel , respiraient une si divine confiance , qu'il semblait que , déjà loin de la terre , abîmée dans le sein de Dieu , elle y bravait le monde et les hommes , sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine , frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge , s'inclina devant elle avec une sorte de respect , et lui dit : « Assurément je partirai , non sans regret , mais sans crainte ; et je rejouirai le grand cœur de Richard , en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre , que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel , et qu'elle n'a pas seulement les traits , mais l'âme d'un ange. » Mathilde remercia la reine avec un sourire plein de douceur , mais en même temps d'une si profonde mélancolie , qu'on eût dit qu'elle venait de recevoir à l'instant même le pressentiment de tous les maux qu'elle devait souffrir , et de tous les efforts qu'elle aurait à faire avant d'arriver à ce rang glorieux des anges , où on la plaçait déjà.

### CHAPITRE XIII

Le jour même , le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Berengère , que Mathilde ne quittait plus : en le voyant , en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement , la reine attendrie , s'écria : — Cette vie qui m'est rendue , c'est à vous que je la dois ; je le dirai bientôt à Richard , je le dirai à l'Europe entière ; un jour je le dirai à ce fils que je porte en mes flancs , et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer..... O grand prince ! que toutes ces bénédictions réunies soient le prix de vos bontés ; la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. — Mais le ciel en a , ajouta la princesse en rougissant beaucoup , et Malek Adhel pourrait y prétendre , ne le voudra-t-il donc jamais ? — Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait

trop d'amations dans son cœur, pour qu'en parlant il eût eu la force de les contenir; et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse: peut-être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre, peut-être que, pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect, et de déférence, et cacher soigneusement sa passion jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effrayait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle, que le bonheur de l'avoir causée et d'avoir satisfait Mathilde. Alors la reine, les yeux humides de larmes, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit: « Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur..... — Votre amour ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince. — Devait-elle le croire nécessaire, soigneur? ne nous avez-vous pas promis de ne jamais nous séparer? — Est-ce que vous voulez partir, Madame? demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'agitation terrible de son âme; est-ce que vous voulez quitter ce palais? — Assurement, je le veux, répliqua la princesse; mes tristes yeux, tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours. » A ces mots, le prince changea de couleur: il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment. Cependant, s'arrêtant tout-à-coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à demi-voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du

prince. A la fin, il revint vers elles avec un visage plus tranquille, et dit à la reine, d'une voix un peu contrainte, « que quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse; et si dieu vous daignait m'entendre quelquefois, ajouta-t-il en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce desir; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous perséverez dans votre desir, si vous voulez me quitter, si vous me dites: Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir; alors, Madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus; je ne vous reverrai plus, non, plus jamais; ne savez-vous pas que pour vous obéir je serai assésimement le sacrifice de ma vie? » Cependant, en dépit de ses efforts et de son courage, quelques larmes fugitives trahissaient la violence de sa douleur, et s'échappaient sur son mâle visage. Mathilde les voit, et les larmes coulent en abondance; agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que inspire la princesse, Malek Adhel sent que s'il ne la quitte à l'instant même, si ne pourra contenir plus longtemps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse, alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer, à retenir l'embrasse, et lui dit: « Ne vous désespérez pas; votre départ soulera moins d'obstacles que je ne l'avais craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir de cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. — Mais, reprit-il, ma sœur, que mon départ peut-il donner la mort? demanda Mathilde en essuyant ses larmes. — Si vous continuez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Berengere, peut-être porterez-vous son desespoir jusqu'à un excès où l'on peut tout craindre; mais, en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calerez ses tourmens, vous le ferez parler

per à la paix qui règne dans votre âme; et si vous ne parvenez pas à remplir la place de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que, pour un héros comme lui, la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse mériter la vie. » Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui déshériter, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus; et en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que la maladie de Bérégère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au milieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout-à-coup; il lui semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle, et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme qui remplissait son âme de dangereuses illusions et de terreuses fantâsques. Inquiète, effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences; mais ces larmes, que la seule pitié ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas, et au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède, et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'envie d'être à Nazareth, et ne doutait point qu'arrivée au camp des Cypriotes, elle ne reprit sa tranquillité première. En attendant, le mal qui consume Mathilde s'accroît tous

les jours; abattue par le jeûne, l'inquiétude, et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée, que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé, ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat : hélas ! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore; et Malek Adhel, qui la voit, la contempe, s'enflamme de plus en plus : mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins craintive; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire; elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour, mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous moments; le feu qui le brille, entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au dehors, qu'il est comprimé davantage; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas; l'ignore, ce le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu que cet amour divin, dont l'effet est de porter dans l'âme un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès. Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine; ses regards sont vagues et distraits : tantôt une rougeur brillante couvre son visage l'instant d'après une prompte pâleur lui succède, et un frisson mortel court dans ses veines; mélancolique et rêveuse, elle se re

tire dans les lieux les plus recules, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Berengère sont revenues; elle sent qu'elle peut partir; il est temps d'en parler au prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent; car, si elle ne réussit pas, elle est décidée à partir seule; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher.

Le soir arrive; la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspé; elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins, près d'une croisée d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Berengère garde le silence; elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent, mais elle n'en trouve point qui la satisfassent; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet, chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire, et arrête le mal qu'elle va faire. Déchurée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête à tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trouvent aucun mot à dire, et ses regards, aucun objet pour se reposer: de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de ses

lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir, mais en s'éloignant elle craint qu'il ne devine la raison qui la luit faire, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrète tendresse, elle aurait trop à rougir. Cependant en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus, elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout-à-coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et ose regarder le prince, elle lui dit d'un ton vif et précipité: « Seigneur, je me suis voulu où je puis fixer mon regard et profiter de vos bienfaits; je meurs, je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. » Elle s'arrête comme assaillie de la douleur du prince. Mathilde qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siège. Malek Adhel répond avec une émotion affectée: « Votre sœur l'enferme Madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle; mais, pour prix de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins, après que je lui aurai dit ce que je le veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en faire le jour. » En achevant ces mots, le prince soupire profondément, comme d'habitude à son sort. Berengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse: « lui demande une réponse, elle n'en rend aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit: « Vous venez d'entendre le prince, votre départ ne dépend plus que de vous. Je vous laisse avec votre généreux bienfaiteur, écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. » Ne le puis-je en effet? demanda la princesse d'une voix tremblante. — Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que pour quelques minutes d'entretien, c'est ma vie que vous promettez. Ces mots décident Mathilde; elle laisse lentement aller la main



in, qu'elle tenait encore; descendit de l'appartement, et Malak suivit à sa place.

hit un long silence; le prince vint de le rompre, et Malak craint bien plus encore; mais il parle pas, il la regarde; ses yeux sur tant de charmes ne pou-  
raient se détacher, et maintenant, s'il  
à se taire, ce n'est plus par le-  
s'arrêter, mais parce qu'il a or-  
il veut dire; il se souvient plus  
et à aimer Mathilde: plus il la  
le, plus il s'efforce; il s'ap-  
il la touche; d'ardents soupirs  
et de sa poitrine; une vive rou-  
épand sur le front de la vierge  
oppressée; le voile qui couvrait  
semble s'animer par le mouve-  
il est recouvert; Malak Adhel se  
espoir naît dans son cœur; son  
ingratitude, ses desirs l'égarant;  
meur contre son sein la vierge  
cur..... L'infortunée! le feu du  
pas plus prompt à embrasser sa  
ais la pudeur s'épouvante, la re-  
mit; elle repousse avec horreur  
ux Musulmans, et cache dans ses  
un visage baigné de larmes. A la  
se pleurs, Malak Adhel tombe à  
avant elle; il sent qu'il l'a offen-  
en est au désespoir; ses durs ter-  
climats où la chevalerie est an-  
, jamais l'amour n'alluma une  
des vices que celle qui brûle  
du jeune Arabe: prosterné de-  
xiéme, il lui jure un respect  
e, et s'engage à ne jamais lui  
une passion qui l'outrage; mais  
de l'éconter; elle ne le veut  
le relève sa tête avec dignité, le  
l'un air imposant et fier, et s'é-  
ne qu'il ose la retenir. Cependant  
à genoux à la place qu'elle vient  
r, il étend les bras vers elle; il la  
avec l'expression la plus doulou-  
l'entendre un moment, un seul  
, et promet de ne point s'appro-  
le, de rester à la distance où il  
elle s'arrête alors, et jetant sur  
il froid et sévère, elle dit: « Je

ne peux plus écouter qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ. — Mon pardon n'est-il qu'à ce prix? demanda-t-il en la regardant d'un air humble et passionné. — Si ma liberté m'est rendue, répliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet instant dans un éternel oubli. » Hélas! elle ne savait pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries et la poursuivre pendant le calme des nuits, comme dans la tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus revoir: elle paraît impatiente; elle fait un mouvement, elle va sortir; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout: pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur. « Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écria-t-il avec un accent déchirant, je vais vous obéir. » La princesse s'arrête encore; une douce satisfaction se peint sur son visage; elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux. « O mon paisible cloître, ô joies de ma jeunesse, ô ma patrie, je vous retrouverai donc! — Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur, et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort! pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur; et quand j'ai été traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie sans daigner seulement me plaindre!.... Non, non, vous ne me fuirez pas; vous m'entendrez malgré vous; » et, forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des siennes, posa l'autre sur le dos du fauteuil, et la regardant avec des

yeux remplis de délire et d'amour : « Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me devore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourments me déchirent : puisque mon silence et mon respect n'ont pu te flechir, communs donc mon amour ; entends sa voix ; malgré toi prête l'oreille à ses cris ; peut-être en seras-tu émue, et pénétreraient-ils jusqu'à ton cœur. » La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en detournant la tête avec effroi. « O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante ; par pitié, regarde-moi ; il y a plus de délices dans un seul de tes regards que dans toutes les délices de la terre.... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi ; je ne puis cesser de te voir : cela seul est hors des bornes de mon obéissance ; permets-moi seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne.... Veux-tu retourner en Europe ? je suis prêt à t'y conduire, veux-tu regagner ces lieux, veux-tu un trône ? je t'y ferai monter.... O maîtresse absolue de ma destinée ! commande à ton esclave ; me voici sous ta voix devant toi, mais mon silence te parle assez. » Il s'arrête oppressé ; il tremble ; des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde ; il ne la retient plus ; l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces ; il ne la retient plus, et elle demeure encore : ce n'est plus la main du prince, c'est sa propre faiblesse qui l'enchaîne. Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême ; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret, s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout-à-coup avec la faiblesse de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage, elle va lui obéir. le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse

d'exprimer des vœux inutiles ; en voguant vers Machilde, le desir pour l'âme et les yeux pleins d'une sombre leur, il lui présente un poignard. « Eh bien, puisque tu veux me tuer libre ; quitte à jamais ces lieux ; avant de t'éloigner, par pitié, j'ajouterai dans ma poitrine, il me se a de mal que ton départ. » D'un saut la vierge soulève avec effort l'armure, et, regardant le prince avec tendresse, elle dit. — Avant l'enfonçasse dans un cœur si peu je verserais assurément tout mon O prince magnanime ! pourquoi verser a de si violentes douleurs, à coupables tendresses ? quel est le point qu'osez-vous me demander ? n'est-il un lieu possible entre la monarchie et le frère de Saladin ? existe un lieu qui ne soit un crime entre chrétienne et un prince musulman sacrifice est-il au dessus de votre rage, et vous est-il plus facile de ne que d'être vertueux ? »

Ce peu de mots apaisent l'empresse du prince : il est frappé du noble digne et de douceur empreint de physionomie de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle a réussi à le calmer, et qu'elle reprend, avec un sourire amer. « Et si, vous elevant au-dessus des desirs terrestres, vous me laissez en paix la route que le ciel m'a tracée, quel homme obtiendra jamais de moi que je vous donnerai ? quel homme plus de droits à ma reconnaissance, mon estime, à ma vénération, à votre amour. Mathilde, interroge le prince, votre amour appartient-il à un autre époux. — Mon amour n'appartient qu'à Dieu, s'écrie-t-elle avec enthousiasme ; seul il aura et moi et mon cœur ; jamais ils ne seront tagés d'aucun mortel.... Noble Adhel, laisse-moi, laisse-moi retourner aux autels de ce Dieu à qui je suis consacrée, de ce Dieu qui ne l'aurait pas emporté sur toi s'il t'avait fait sien. » Elle dit, et s'arrête, étonnée qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrit :

voit le Dieu qui inspire. Je cède à  
 mon cœur : à ta discrétion et à ta  
 bonté, es-tu libre ; dispose, ordonne, con-  
 duis ton cortège ; choisis la route ;  
 les esclaves sont à toi , et toi tout l'est  
 comme moi-même. » A ces mots ,  
 et la crainte d'une nouvelle faiblesse ,  
 ne hâta de s'éloigner ; mais avant de  
 franchir le seuil de la porte , elle s'arrêta ,  
 retourna , et dit : « Reçois mes  
 vœux , reçois mes bénédictions ; dans  
 mon cloître où je cours m'enfermer , je  
 serai pour vous jusqu'à la fin des  
 siècles , et si Dieu daigne m'entendre , un  
 jour viendra où nos prières embras-  
 sant le même but , couronneront les mêmes  
 péroraisons ; et dans ce monde , si tout  
 nous sépare , dans le ciel , tout nous  
 unit. »

Elle dit , et il ne la voit plus ; que dis-  
 je , il ne la voit plus ? partout elle est  
 présente à ses yeux : il ne voit , il n'entend  
 rien ; dans l'agitation déordonnée de  
 ses esprits , il marche à grands pas , sans  
 savoir où il est , ni qui il est : plusieurs  
 esclaves s'avancent vers lui , lui parlent ;  
 il n'entend rien , il les regarde fixement  
 et ne leur répond pas : on l'interroge , on  
 l'interroge , il s'éloigne en silence ; il  
 marche vers son appartement , s'assied ;  
 son corps est immobile , et pendant quel-  
 ques instans il oublie la terre où il vit ,  
 et croit habiter un monde qui n'est peuplé  
 que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoub vient d'arriver ;  
 c'est ce que les esclaves du prince étaient  
 venus lui dire , et ce qu'il n'a pas entendu :  
 déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs  
 est répandue dans Damiette ; le peuple  
 effrayé croit voir les Chrétiens maîtres  
 de Jérusalem , et court dans les mos-  
 quées implorer le seigneur Mahomet : les  
 soldats s'assemblent autour du palais ,  
 les dames veulent voir Malek Adhel ; mais  
 il est enfoncé , et nul n'ose forcer sa re-  
 traite. Tandis qu'autour de lui la ru-  
 umeur naît , croît , et s'augmente , il de-  
 meure livré à sa rêverie ; et seul il ignore  
 encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à grands  
 cris à être introduit auprès du prince ;

il montre les ordres du sultan : à ce  
 nom sacré toutes les portes s'ouvrent , les  
 gardes mêmes se hâtent d'ouvrir et osent  
 point résister. Metchoub s'avance , il est  
 devant le prince ; celui-ci s'étoque de sa  
 témérité ; Metchoub lui présente en si-  
 lence les lettres de Saladin , cachetées  
 du sceau royal , à cette vue , l'amitié re-  
 couvre ses droits affaiblis dans le cœur  
 de Malek Adhel : il baise avec respect  
 ce papier que lui envoie un frère qu'il  
 aime , et demande à Metchoub dans quel  
 lieu il a laissé Saladin. — Sur la montagne  
 de Kouroutha , répond Metchoub , où il  
 s'attend avec impatience , ne comptant  
 que sur la force de ton bras pour renais-  
 sir la superbe Ptolémaïs , que les Chré-  
 tiens lui ont arrachée. — Est-ce que les  
 Chrétiens sont maîtres de Ptolémaïs ?  
 s'écria Malek Adhel , frappé de surprise.  
 — Peut-être ne derais-tu pas t'en éton-  
 ner , reprit hardiment Metchoub , puis  
 que c'est toi qui as causé sa chute ? —  
 Qu'oses-tu dire , téméraire esclave ? in-  
 terrompit le prince avec colère. — Je  
 dis que c'est la voix de l'archevêque du  
 Tyr et le bras de Montmorency qui ont  
 abattu Ptolémaïs ; c'est toi qui leur as  
 rendu la liberté , c'est donc toi que l'ac-  
 cuse du malheur de nos armes : je t'ai  
 accusé de même devant ton frère ; je ne  
 rétracterai point mes paroles devant toi :  
 si tu les crois fausses et perfides , tu peux  
 me punir , ma vie est dans tes mains. —  
 Malek Adhel est frappé de la justesse de  
 ce reproche , il voit ses torts , et , se sen-  
 tant trop de moyens de les réparer pour  
 craindre d'en faire l'avou , il répond : « Va ,  
 fidèle serviteur , ce n'est pas auprès de  
 moi que ta franchise et ton zèle pour-  
 ront te nuire : tu m'as accusé et je m'ac-  
 cuse aussi ; mais , si j'ai fait une faute ,  
 je puis la racheter , et rendre Ptolémaïs  
 à mon frère. — Sans doute tu le peux ;  
 pour la reconquérir tu n'as besoin que de  
 le présenter devant ses murs ; mais le  
 sang de tous les Séides Musulmans qui  
 ont péri en la défendant , comment le ra-  
 chetieras-tu ? — Metchoub , reprit le prince  
 d'un air sombre , n'en dis pas davantage ,  
 tu mets le trouble dans mon cœur , car

je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeance... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur. — Que dis-tu, illustre prince ? repartit Metchoub, un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en armes, une Chrétienne vagabonde ? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, repliqua vivement le prince, et si tes parents sont chers, retiens ta langue sacrilège, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre.

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son âme était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les Chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolemaïs ; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allumé dans son âme une haine violente contre l'auteur de tant de désastres ; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les emirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la Chrétienne qui en était l'objet ; mais les troupes et le peuple, les emirs et les grands, étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient, toutes-fois, s'ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à lui pour accuser la princesse d'Angleterre, elle seule à leurs yeux était cause du malheur des Musulmans ; aussi applaudirent-ils avec de grandes acclamations de joie, que les ordres du sultan allaient l'attacher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de la ramener au camp des

Croisés. Mais tandis que cette nouvelle se répandait à dessein par Metchoub toutes les villes, repoussant le bruit d'habitants, Malek Adhel ouvrit les portes de Saladin : elles lui confirmèrent qu'il n'y avait ni de l'arc évêque et de la rency qu'est due la prise de Ptolemaïs ; il se sentait combien à cet égard son frère n'aurait de reproches à lui faire, et il en fit aucun : il voit qu'on a vu ver des soupçons sur sa fidélité, l'âme du sultan, et que le sultan tous repousses : au lieu de se plaindre de lui, il implore son secours, et quand il pourrait commander. Il dira-t-il par de nouveaux torts à la confiance, si touchante honte, et n'est-il rien pour un frère offensé qui, son maître, ne lui parle qu'en ami, donne le droit de se venger ? se venger de Mathilde, ne plus la voir ! Mathilde elle-même ne s'en venge-t-elle pas ? ne lui a-t-il pas promis de ne plus poser à son départ, et que si Saladin veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne, l'amour sera-t-il plus fort que la foi, le devoir, l'amitié ? quel terrible combat ils se livrent, et ils agitent, bien et mal, et le leur sein du jeune Arabe, mais l'amour, que violent qu'il puisse être, n'est toujours plus fort qu'une grande loi, si jamais l'amour ne se combat, ou l'éprouve Malek Adhel, jamais lui aussi ne fut plus capable de ces résolutions, de ces vœux d'être au-dessus de tout, de tout, faiblesses, craintes, de tout jusqu'aux passions mêmes. Et fait, il est déterminé : Mathilde peut le voir, il le jure, et a le serment vertu trompée et comme s'il était loir.

Mais quand l'ascendant de l'armée de l'empereur sur l'armée, c'est à cette même nuit que la guerre est encore, et l'armée de l'empereur de l'Adhel a en plus de forces pour combattre au départ de Mathilde, que pour s'opposer à son départ de lui à la terre. Il de sacrifier sa vie à son frère, mais

est encore d'un plus grand prix, l'honneur lui commande de ne pas briser la parole que Berengere a reçue. Cependant les ordres de Saladin à cet égard, aussi précis que sévères, ne le connaissent pas; il les aura épandus, et Malek Adhel n'a de plus pour y desoier, qu'en faisant marcher ses soldats contre la volonté du sultan : il sait bien qu'il en a le droit, mais en a-t-il le droit? et que son frère lui a laissé une autorité absolue en Egypte, en usera-t-il pour le trahir? Et maintenant que ce plus entre sa faiblesse et son devoir hésite, mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, quel sera sacrifié? A la fin, il s'é-

« Demain je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolemais, le jour suivant la verra partir; et remonte le grand fleuve avec la flotte, je la laisse au Caire, libre, mul-

« Pendant la nuit s'est écoulée dans le combat des plus nobles et des plus saints sentiments : déjà le soleil se levait hors du sein de la vaste mer, l'air était pur et frais, Malek Adhel se levait, et ne voit point sans effroi l'approche de ce jour qu'il a promis d'immoler par un grand sacrifice; soutenu par la voix de l'amitié la patrie, son courage ne l'abandonne pas, il sort du palais, se rend au port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne l'ordre à tous les ordres nécessaires, se garantit d'une faiblesse qu'il ne peut et dont il rougit, il se détermine à laisser de Damiette sans voir la reine, et à n'y revenir que quand

« Il rencontre Met-

« Esclave, la princesse

partira demain avec toi. Il me sur cette tête sacrée la tienne m'épandra. » Plus il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les motifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasionner une révolte à Damiette, il s'est décidé à retarder, mais seulement à retarder l'exécution de sa promesse; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que bien peu de jours après il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des Croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathilde, il sort de Damiette et va à Peluse, à Pharamia; il parcourt les différentes villes qui bordent la mer et s'élèvent vers les bouches du Nil; il réunit ses troupes, les assemble, et les dispose à marcher, conformément aux ordres du sultan, vers les montagnes de Kouroutha.

#### CHAPITRE XIV

DURANT cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Berengere, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit : ayant appris la veille par Mathilde que le prince leur permettait enfin de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jerusalem, et pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire participer cette infortunée à son bonheur, et passe chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait plus la reine; renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y retenait; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle detestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mépriser. Résolue à ne point s'éloigner du prince, elle entretenait des espions qui lui rendaient

compte de tout ce qu'il faisait, et des progrès de son amour pour Mathilde. En examinant leurs rapports, son âme s'abreuvait de hui et de rage; et, pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écarterait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrât ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas longtemps de cette vue adorée, et ce poignard la fera souvenir qu'Agnes existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières arrivées de Metchoub; elle a vu le soir, lui parler; gagnée par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnes. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Berragère, prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : « Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnes d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des Infidèles, de leurs chaînes et de leurs eûtés, dans ce camp des Chrétiens, où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères. » Agnes répondit : « Eh quoi ! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir ? — Que dites-vous ? » reprit Berragère triomphante, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur. — Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin; il est venu annoncer la prise de Ptolemais, et sans doute, Madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui

vous sont réservés.... — Ptolemais prise, s'écria la reine éperdue, parlez des maux qui me sont réservés ! Cette grande victoire aurait-elle été ensanglantée par un grand nombre de nos plus vaillants soldats ? Les chrétiens auraient-ils péri ? — Auguste.... — Sa langue glacée permit pas de prononcer un mot. Agnes repartit : « On dit que c'a été l'occasion d'un effroyable massacre et que les Chrétiens ont payé de succès; mais Metchoub ne connaît le nom des victimes, et surtout parle pas de Philippe-Auguste, m'a seulement appris, c'est qu'il veut que la princesse Mathilde soit envoyée au camp des Croisés, et que sa majesté soit tenue au Caire d'étroite captivité, jusqu'à ce qu'elle consente à doter Ptolemais de votre sang. »

L'infortunée Berragère n'en dit pas davantage; elle n'a point de cœur contre tant de douleurs, ses veines se dessèchent, elle tombe sans mouvement voyant dans cet état, Agnes dit : « C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours, c'est moi qui dois protéger; je ne suis plus la seule qui souffre et se meurt. — Cependant, fait appeler les femmes de la chambre et de cet accident, Mathilde et à l'aspect de sa sœur pâle et livide, elle jette un cri de douleur, se précipite auprès d'elle, la serre dans ses bras, couvre de larmes, lui donne tous les secours avec un zèle, et vite que personne ne peut égaler. Elle se dit de nouvelles prières, on découvre des effluves, et parvient enfin à ramener la vie l'infortunée pour laquelle on ne verserait son sang avec joie. Berragère trouve ses papiers languissants, aperçoit Mathilde à genoux, pâle et plus loin la cruelle figure de la reine. Cette vue lui rappelle et les complaisances de recevoir et la malheureuse Mathilde; elle fait un mouvement d'effroi. « O ma chère Mathilde, s'écria-t-elle, éloignez-moi d'ici, délivrez-moi



« Un homme barbare, qui sans pitié de pouvoir ses décrets Mathilde : as-tu recours avec elle ? que s'entends-tu-il possible ? Et de vous dont la reine se... Les malheureux s'en précipitent, répondit-elle avec un froid parce que j'ai appris à la reine la condamnation à une dévotion, elle m'accuse, comme si ! qui en dusse porté l'arrêt.... d'une telle captivité ! interrompit l'écuyer, ah ! ma sœur, ne pas, une telle barbarie est : il n'y a pas même, parmi nous, d'hommes assez méchants à enner ; reposez-vous sur la foi Adhel, ce noble prince ne viole ses promesses. — Votre pitié est bien grande, bien connue, gué avec une ironie amère, se ne doute du prix que vous : pour la délivrance de la reine ; ne puis-je pas que seuls ces en : être vous maniganciez-ils a-vous trop sur eux ; le nom sera ici plus fort que vous, compte, reprit Mathilde avec liberté, que sur la foi des serments de la vertu ; ces appuis-jurent jamais. — Agnès lui ré : ironie, que cet enthousiasme mit personne, et que personne des artifices qu'elle avait employés séduire le prince. Ce rolu d'irriter Mathilde, lui in : profonde pitié pour Agnès. Adh, lui dit-elle, tu ne sais quels effets produit la vertu, avec elle ébène ; tu y demeure toujours étrangère, Dieu et le ne t'y ramèneront point... » repens, interrompit Agnès : que de vous avoir permis L. — Je n'y resterai pas longtemps froidement Mathilde, la maintenant en état d'être tranquille, nous allons vous quitter ; vous, Agnès, reviens nous, nos bras vous seront ouverts. »

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement ; Bérangère, faible et malade, se jette sur son lit, baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment. Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre ; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine ; le duc de Lancastre l'interrompt : « Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant ; comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin ; demain sans délai votre sœur doit s'embarquer pour Jérusalem. — O ma sœur ! s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue ; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau. — J'y cours, s'écria vivement Mathilde ; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince ; il m'y fera mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. » Elle part, elle sort du palais de la reine ; elle entre dans une cour remplie de gardes ; cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte ; elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité ; il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une âme qui peut s'élever par moments au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête ; elle demande à le voir ; il vient de partir, il n'est plus à Damiette : à cette funeste nouvelle elle a cru entendre le derrier soupir de la reine ; elle pâlit, étourdie ; elle ne sait plus comment elle suivra Bérangère : le terrible Metchoub paraît ; sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine, conduite au Caire, y sera retenue prison-

niere jusqu'à ce que Ptolemais soit rendue aux Muehmanns. Mathilde fremt; l'image de Berengere expirante ne lui permet de negliger aucun moyen; elle embrasse les genoux de Metehoub; ou elle les embrasse et n'en rougit pas; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charite qui conduit. » Prenez pitie, s'ecrist-elle, prenez pitie d'une reine infortunee; elle ne survivra pas à son malheur; volez-vous avoir à repondre de sa mort. » Elle dit, et sa voix expire dans les larmes: Metehoub est surpris, il ne comprend pas comment, apres qu'il a parle, on ose esperer encore, et ne voit qu'une inseeuse dans celle qui tente de s'opposer à la volonte du sultan. » Chretienne, lui dit-il, que me demandes-tu? ignores-tu que les ordres de Saladin sont sacres pour tous ses sujets, que nul n'y resiste; que s'il m'avait demande ta vie, je te plongerais en cet instant mon poignard dans le coeur; et que, s'il me demandant ma tête, j'irais moi-même la lui porter? retire-toi donc, demain à la naissance du jour sois prête à partir, et remets à la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laisse pour elle; il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer. » Alors il s'eloigne; Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner, et une faible esperance se reveille dans son coeur; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter. En la voyant entrer, la reine s'ecrie: « Que vous a-t-il dit? » Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. « Qu'est-ce, demande Berengere en le prenant d'une main tremblante? est-ce l'ordre de ma liberte? » Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage, ni calmement son desespoir, la prolongation de sa captivité et le depart de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. » Ainsi, s'ecrist-elle d'un air egare, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu,

vous serez partie quand il reviendra, et à laissez Metehoub maitre de notre sort. La princesse ne lui repond point, et se presse dans ses bras en pleurant. » Tu ne reponds point, lui dit la reine d'une sorte d'alienation d'esprit; je te demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me reponds point: c'en est donc fait? Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son coeur, comme si elle pouvait supporter le poids qui l'enferme; ses yeux sont vees, egares. » Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas rendre Richard, qui n'as point à repondre de la mort d'une creature qui te demande la vie... Oh! l'aise, laisse les larmes à l'epouse infortunee qui va mourir; lui le l'objet de sa tendresse, à la mere d'un solable qui ne verra jamais le fruit de son amour. Elle succombe, son front pâle, ses membres glaces et raidis, declarent l'ame de Mathilde et lui font naître une prière, lui inspirant un dessein... puiser audacieuse, dessein temeraire, mais elle n'hésite point à l'adopter, et s'arrête avec courage à un projet qui peut sauver la reine. Impatiente de lui cacher niquer ce qu'elle croit d'être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui raconter tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie; et à peine a-t-elle réussi, la ranimer, qu'elle ecarte tous les temoins; les voila seules. » Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi, car vous pouvez être consolée, écoutez-moi, car, si vous voulez me croire, vous partirez demain. La reine releve sa tête languissante, et regarde d'un air surpris. » Que dites-vous, Mathilde? » Qu'il faut que demain, au lieu de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolemais à ma place; tandis que je resterais ici, trop heurée de porter les fers destines à vos revers. Elle s'arrête oppresse, car elle a parle avec cette precipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouir son courage avant de finir ce qu'elle veut dire. Berengere fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de doute. « O miracle de charité! ô veritable sainte! s'ecrist-

t-elle; qu'oses-tu proposer? Me crois-tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix anémée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante, car l'Eternel est mon défenseur et mon refuge.... Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut nous dire un long adieu; demain l'une de nous doit nécessairement partir; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place.

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance; si elle avait trouvé au fond de son âme un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se serait évanoui, et des-lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir; tant il est vrai que les grands dévoûments et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher : la reine, pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration cette jeune et timide beauté qui, par excès de clarté, consentait à s'exposer seule sans autre secours que Dieu, à tous les piques de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe; elle se plaît à croire que la Providence n'a conduit Mathilde en Orient que pour y confondre les Infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilège de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre les décrets sacrés que d'enlever cette jeune fille aux

épreuves qui doivent lui acquérir une gloire immortelle : ainsi Berengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse, que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche : Mathilde, votre âme me paraît si belle, si supérieure à toutes les âmes humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé.... Je partirai, ma sœur; j'irai apprendre aux Chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des Plantagenets; et si, dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre âme avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que, sans vous, l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour, et que cette pensée vous console et vous soutienne.

Mathilde soupire, serre la main de la reine, et ne répond rien : sans doute elle est loin d'y prouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte; mais sa vraie pitié n'est pas présomptueuse, et la sienne, qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les tentes destinées à accompagner la princesse, font autour d'elle les préparatifs du départ : bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Berengère : elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille, et son sein; elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion parée des magnifiques vêtements de la reine. Mais de quel

ténèbres s'éclaircissent, le vent souffle, les mariners s'excellent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner : Berengere pâlit ; Mathilde, pres de s'évanouir, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la presse contre sa poitrine. « Du courage, lui dit-elle, car là haut, Dieu nous voit, nous soutient, et nous approuve : élevez votre âme à lui, je vais prier pour vous. » En achevant ces mots, elle s'arrache à sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire : Berengere avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque le duc de Lancastre entra, suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince. « Je viens chercher votre altesse, lui dit-il ; on n'attend plus que vous. » Berengere, en silence, présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit. « Ne pourrai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine ? » Berengere secoue la tête, et fait signe que la reine ne peut le recevoir. Le duc se tait, et soutient les pas tremblants de celle qu'il prend pour Mathilde ; il marche avec elle vers le port sans s'étonner de son étonnement, et sans oser lui adresser la parole. Personne ne soupçonne la pieuse supercherie, la reine monte dans le vaisseau sans soulever son voile : Metchoub la reçoit ; elle s'incline, baisse la tête, et passe sans lui parler ; les gardes du prince se retirent, l'air agite les banderoles flottantes au haut des mâts, l'ancre est levée, les mariners, de leurs rames agiles, brisent les flots de la mer, le vaisseau fend l'onde, il glisse avec rapidité, bientôt les côtes de l'Egypte disparaissent. Cependant la reine, renfermée dans l'étroit et obscur asile qui lui est destiné, feint d'être malade, et ne se laisse voir qu'au duc de Lancastre et à ses femmes, qui, loin de la trahir, apprennent avec des transports de joie que leur reine est libre, et qu'ils vont la remettre dans les bras de son époux. Metchoub, indifférent au sort comme à la douleur de sa prison-

nière, ne la visite pas une seule fois, et déjà ils entrent au port de Ptolemaïe, qu'il n'a pas conçu un seul soupçon, mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

## CHAPITRE XV.

En se séparant de Berengere, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et, sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les pas de la reine, lorsque Hermine, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa véritable situation dans la solitude à toute la nuit du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée. Mathilde l'entend, la reconnaît, lui fait signe de fermer la porte, et se dévouant, Hermine jette un cri. « Parez, lui dit Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret, car, si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la reine, l'attendre, et la ramener ici ; un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souffrir une déplorable sœur : comtesse de Leicester, empêchez donc tous les regards de pénétrer jusqu'à moi ; dites que la reine est malade, on le croira facilement, et demain, si le prince revient à Paris, et demande à me voir, j'espère qu'il en trop tard pour avoir à craindre pour la reine ; et quant à moi, ô mon Dieu, payée sur la force de votre bras invincible, mon âme s'élève au-dessus de toute crainte. » Elle avait raison, jamais la reine ne paraît plus facile qu'au moment où vient de lui faire un grand sacrifice, car elle se hâte de donner ses reconquêtes en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout. Cependant Mathilde réfléchit à sa situation ; elle ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue lui

sur le prince. Pour en détourner l'effet, elle cherche à se prévoir les suites; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se présentèrent à son esprit; car maintenant, loin de les rejeter, elle les accueille et les examine. Le temps n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance; puisqu'elle est entourée de dangers et qu'elle est seule pour s'en défendre, il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son âme se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérances et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamais la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis le départ de la reine, et le prince n'est point revenu encore; chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolémaïs, et la joie habite dans le cœur d'Agnès; mais cette joie devait être aussi fugitive que l'avaient été les heures de son bonheur passé : déjà le troisième jour vient de commencer, le bruit des armes, les instruments de guerre se font entendre; c'est Malek Adhel qui entre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène : ce héros ne veut pas perdre un jour, car il sent bien que c'est dans les moments où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter longtemps : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve jus-

qu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse que Malek Adhel marche sur ses pas; la princesse tressaille; dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté de dire, elle ne sait plus ce qu'elle doit faire; cet isolement où elle se trouve la frappe de terreur; il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et lui donne un conseil ! Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre; elles seront sa force et son appui : ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince : elle couvre sa tête d'un voile épais, et, prosternée devant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin Fils de Marie. Étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble lui dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai Chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères, en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphèmes dont le monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison intérieure, le prince arrive dans le palais, traverse le salon de jaspe et la chambre de la reine : tous ces lieux où il a vu Mathilde, et où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance de bonheur, et muets comme les tombeaux. Ces images d'un bien à jamais perdu affaiblissent le héros, et l'amour reprend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage; la comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire : il n'y était point entré encore. « Où me menez-vous ? » demande-t-il. Herminie, trop ennuie pour pouvoir parler, ne répond rien; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse, ne pense pas à l'interroger une seconde fois : il est à

la porte de l'oratoire; Herminie l'ouvre, nomme le prince; Mathilde, prosternée devant le prie-dieu et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer; Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte; ils restent seuls. Le prince ne reconnaît point Mathilde vêtue des habits de la reine, et entièrement couverte d'un voile long et épais; il s'assied à quelque distance, et dit : « Je vois avec plaisir, Madame, que votre pitié vous a préservé du désespoir : vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger; mais votre peine, Madame, ne sera que passagère; vous êtes sûre de revoir bientôt l'objet de votre tendresse; vous n'en êtes pas séparée pour toujours; votre douleur, à vous, ne sera pas éternelle. » Farachéant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes; Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince, et l'affliction qu'il éprouve redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent point encore la force de répondre. Il continue : « Ne parlons que de vous, Madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir : je vais vous conduire au Caire dans le palais des sultanes, où vous serez aussi libre qu'ici. En un instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en obtiens l'ordre de votre liberté, je vous l'envoie; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir. .... Lui parlerez-vous de moi, Madame ? daignera-t-elle vous entendre ? Dites-lui que son départ a rempli mon âme de dégoût et d'amertumes; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins surtout, me délivreront de ce reste de vie, image antérieure de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirants, de douleurs sans terme, comme lui éternellement fermée à l'espérance. .... Hélas ! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre ! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais. .... Je le dis maintenant à tout ce qui

l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, Madame. .... mais rien ne répond, tout est désert, tout est mort depuis que Mathilde est partie. » Il dit, et toujours plus faible mesure qu'il appuie davantage sa pensée sur le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissements. La princesse, troublée jusqu'au fond de l'âme, se relève, et retenant avec effroi les larmes qu'elle gagnait, d'une voix martelée elle dit : « Un est plus temps de le dire, s'enneur. .... » Malek Adhel a reconnu cet accent; frappe au cœur, il se lève avec un cri terrible, il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite, il ne sait même s'il habite la terre; c'est le ciel qui s'ouvre, et dans le désordre d'une inspiration enflammée, il se promène à grands pas, son âme s'agite et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend à un ton doux et humble : « La reine allant mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix; elle est partie sous mes habits, je suis restée à sa place; ouvrez-moi sa prison : trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocente et sans haine, ignorée des hommes et connue de Dieu seul, ma destinée sera encore assez belle, je ne m'en plaindrai point. » Depuis le moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'étant arrêté tout à coup, immobile devant elle, respirant à peine; il la regardant dans une muette extase, hors d'état de prononcer un mot, une joie trop impétueuse, trop exaltée, vient de tomber sur son cœur; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et déhincieux, mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne cessera pas à ce qu'il éprouve. A la fin, il tombe à genoux, et relevant les bras vers elle, il s'écrie : « Se peut-il, ô beauté adorée ! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort ? tu es donc restée pour sauver mes jours ? — Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine



que j'ayais pu m'imposer un si grand sacrifice. » Le prince la regarda avec un mélange de mélancolie, d'amour, et de plaisir. « Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours, ta présence est plus puissante qu'eux; au moment où je croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine; tu ne m'empêcheras pas d'être heureux. — Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son maintien, je me piais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens, pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte; quoiqu'inolés en apparence, Dieu et mon courage me restent; avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas. » A ces mots, Malik Adhel se lève, il approche d'elle, et lui prenant une main qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit : « Mathilde, je suis votre promesse de vous respecter toujours, mais non de ne plus vous aimer et de cesser de vous le dire; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de barres à ma passion, car l'indispensable nécessité qui précède à nos destinées, en vous forçant à rester ici malgré vous et même malgré moi, nous apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours. — Qu'osez-vous penser s'écria Mathilde effrayée. — J'ose penser, continue-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force de soins, d'amour, et de prières, je vous attendrai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom de mon épouse. — Votre épouse! moi! interrompit la princesse en reculant de quelques pas; horrible blasphème! ô mon Dieu! pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit. — Ecoute, reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien

devant mon amour, et ne pourraient t'empêcher d'être à moi. Cependant demeure Chrétienne, si tu le veux, je respecterai ta foi, je ne prétends pas changer ta croyance; mais il faut que tu m'aimes, beauté céleste, il faut que tu m'appartiennes avec ton doux maintien, tes modestes grâces, surtout avec ta pudeur, ta pudeur divine, qui me désole et que j'aime, et qui, dans un moment où les mondes croulant sur ma tête n'enchaineraient pas mes transports, a le pouvoir de les arrêter. » Il dit, et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde; elle aurait eu des forces contre la violence de la passion, elle n'en a point contre un sentiment si tendre; ses larmes coulent avec abondance, ses yeux ont perdu leur sévérité, jamais elle n'éprouva de telles émotions; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme, et lui donne le besoin d'être seule afin de les montrer à Dieu, et de lui demander si elles sont coupables. « Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire; mais s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez-moi en ce moment. » Il la regarde. « Vous le voulez, Mathilde? » demanda-t-il. Elle fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte, et, prêt à sortir, ils s'arrêtent, et dit : « Ecoutez, Mathilde, vous avez vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a ainsi quand je vous ai reconnue, quels ardents transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus; tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne, et si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous cherchiez inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi. »

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir; si elle ne songe qu'avec effroi aux vœux que le prince espère, elle revient avec attendrissement sur les sentiments qu'il exprime, et croit en effet que jamais mortel n'aime comme lui. Qu'il

« y a de dangers dans cette pensée » et qu'il est difficile au cœur le plus humble, le plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en connaît de semblable! La princesse soupire, pleure, mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent, et qui le matin même l'épouvantaient encore. La soumission, la prompte obéissance de Malik Adhel la frappent; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière; un regard, un signe ont suffi; que peut-elle donc craindre d'un prince si docile et si respectueux? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel un seul mot est un ordre? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui oussent paru criminelles à son arrivée à Damiette; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la séduction, et que se rassurant sur tous ceux qu'on fait encore, par la certitude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines, où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes, et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son âme, y apportait plus d'agitation que de calme; car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Etouffée de cette secrète inquiétude

qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines Ecritures la cause et le remède de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salutaires nourrissent l'âme et la fortifient contre les langueurs et les amertumes de la vie, mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, longtemps elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas. Cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : « La sécurité des méchants naît de leur orgueil, mais la fin ils s'y trouvent trompés. » — « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez ? Ma sécurité aussi n'est-elle que vaine, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée un jour ? » La princesse se tourna, elle lit encore : « Les orgueilleux ne nous rendent pas tranquilles, elles nous font voir seulement combien nous le sommes. » Elle s'arrêta tout-à-coup, cette émotion qu'elle a voulu écarter du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers, tout cela revient à la fois à sa pensée, et lui découvre jusqu'à l'évidence qu'il n'y a point de si petits périls que ceux qu'on est tenté de se prêter. Elle reprend son livre, et lit : « Après la colère des rois, les abîmes de la mer, et l'éclat des tempêtes, ce qui te dois le plus redouter, c'est ton propre cœur. » Elle ne s'arrête point, elle ne veut pas descendre dans son cœur, elle craindrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette haute haine frayer qu'elle passe promptement aux lignes suivantes : « Il est bien plus aisé de vaincre l'ennemi lorsqu'on se ferme toutes les avenues de l'âme, et qu'on le repousse au moment où il se présente pour entrer. » Elle s'arrête prompt alors, quitte son livre, et s'écrie : « Oui, mon Dieu ! je jure de le vaincre de tous mes efforts, cet ennemi ! sous les formes les plus douces et les plus séduisantes, à jeûne un tré-  
veau dans mon cœur, mais

ne soit ma faiblesse. Il ne la dé-  
a pas; toujours repoussante et ré-  
fermerai mon oreille à ses plain-  
on cœur à son amour; seulement  
ie bientôt le terme de mes épreu-  
! plutôt au ciel que le jour de la mort  
1, et que tout ceci, qui doit finir,  
passé!

lit, et cette âme repentante s'ef-  
satisfaire à la justice divine, par  
tifications et les pénitences qu'elle  
e; mais de si légères blessures ne  
t apaiser le feu intérieur. O chaste  
qu'es-tu devenue? Se peut-il que  
il ait vaincu ton courage? et est  
contre lequel tu te débats, s'est-il  
un tel point que tu ne trouves  
is dans ta modestie assez de voi-  
r te le cacher?

## CHAPITRE XVI.

ortant de l'oratoire de la reine, le  
contentement brillait dans toute  
une de Malek Adhel; ceux qui l'y  
entrer triste et désolé ne com-  
nt point par quelles paroles Ré-  
a produit un pareil changement;  
forme mille conjectures; nul ne  
la vérité, et le prince la renferme  
en cœur. Avant de déclarer le bon-  
il a eu d'être trompé, il veut exa-  
sa situation et se fixer sur le parti  
à prendre. Sa première et sa plus  
able résolution est de ne jamais  
er à Mathilde. Soit qu'il n'apprécie  
n toute la générosité de cette jeune  
oit que son œil pénétrant devine  
s mouvements de l'âme et perce  
ux moindres replis, il lui semble  
mais Mathilde ne se serait décidée  
r à Damierte, si son cœur avait été  
ontraire que sa religion à l'amour  
i exprime. Si l'un peut être touché,  
Adhel espère que l'autre pourra  
crier; devant un si doux avenir il  
e plus. Maintenant ce n'est pas son  
eul qui l'entraîne, c'est aussi sa  
t qui le détermine; et ce n'est pas  
douté faible que celle qui a pu  
ber un moment d'un pareil amour.

Le voilà donc s'abandonnant à sa passion  
comme on s'abandonne à sa destinée :  
mais si cette pensée est la première dans  
son cœur, elle n'est pas l'unique, et, tout  
en s'occupant de Mathilde, il ne peut  
oublier son frère, ce frère qui l'attend,  
qui ne veut combattre qu'avec lui; le sort  
de l'Empire en dépend peut-être; il faut  
donc se hâter de partir; mais emmènera-  
t-il la princesse? la conduira-t-il dans un  
camp si voisin des Chrétiens? approchera-  
t-il une si belle proie de ses fiers ravisseurs,  
qui pourraient la lui enlever sans retour?  
Mais s'il la laisse en Egypte, il faudra donc  
la quitter! Cependant, qu'est-ce qu'une  
séparation de peu de jours en comparaison  
de l'éternelle absence dont il a été menacé;  
et, s'il a eu de la force contre ce malheur,  
comment une moindre peine abattrait-  
elle son courage? Non, le frère de Saladin  
ne doit pas permettre à l'amant de Ma-  
thilde d'être faible; et déjà le héros s'est  
fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire  
avec la princesse, afin que dans cette ville,  
où elle n'est point connue, on puisse igno-  
rer plus longtemps que les ordres du sul-  
tan n'ont pas été exécutés : c'est pour la  
sûreté même de Mathilde qu'il veut que  
l'Egypte n'apprenne le départ de la reine  
que quand Saladin sera instruit et l'aura  
approuvé. Il entourera la beauté qu'il  
aime d'une garde sûre; et, tandis qu'elle  
vivra ignorée et tranquille dans le vaste  
palais des califes, il marchera à Kou-  
routba; il ira combattre avec son frère;  
et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il atten-  
dra avec plus de confiance le bonheur qu'il  
demande à l'avenir. A l'instant, tous ses  
ordres sont donnés; déjà ses troupes  
réunies, ayant à leur tête un de ses meil-  
leurs officiers, marchent vers Pharamia :  
c'est là qu'elles doivent attendre le héros  
qui promet de les joindre sous peu de  
jours, avec les braves soldats qu'il va  
chercher au Caire; l'espérance et la confiance  
contenance toute sa fierté; il redresse son  
front superbe, et le bonheur qu'il attend  
l'amour anime ses traits d'un tel éclat,  
qu'il ne cause pas moins d'admiration par  
sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, apprend par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'a eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire en Syrie : mais Agnès apprend encore que, malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour, un de ses esclaves, chargé de ses lettres, va partir pour Kouroutha : toutes ces nouvelles l'étonnent; son esprit soupçonneux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde : elle veut s'en assurer sans tarder davantage; elle passe chez la reine, et demande à la voir; Hermine ne lui permet pas d'entrer; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien celle de partir le lendemain. A tant d'obstination, la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse, et la fille d'Aunay, convaincue qu'on la trompe, regarde Hermine d'un oeil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a pénétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle, la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie; mais il lui importe de savoir si Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle se sert, pour le trahir, des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors, sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

« Mon frère, j'ai voulu t'obéir; mais  
« sans doute que je ne le devais pas,  
« puisque tes ordres n'ont pas pu être  
« remplis. Le ciel n'a pas voulu que je  
« renouçasse à la beauté que j'aime; il

« n'a pas voulu que je manquasse au ser-  
« ment que j'avais fait à la reine de la  
« renvoyer à son époux : pendant mon  
« absence, Metchoub, chargé de l'exé-  
« cution de ta volonté suprême, a été  
« trompé : il n'est donc pas coupable,  
« mais ton frère ne l'est peut-être pas  
« et j'espère te le prouver dans peu de  
« jours en chassant les Chrétiens de  
« Ptolemais, et rapportant à tes frères  
« genoux les clefs de ce boulevard de  
« l'Orient. »

« Elle est donc ici, » s'écrie Agnès, et sa voix tremblante, ses joues pâles et livides, manifestent la présence d'esprit qui bouleversent son sens, elle se sent elle combat sa vengeance. L'esclave se présente devant elle s'empare de l'or, jure de sa trahison, et lui demande la lettre. Elle ne le lui rendra point, esclavage, s'écrie-t-elle; emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Al-Ach, le bras de Malek Adhel ne t'attendra pas. — Le complice serviteur se hâte de fuir; il court de l'or sur sa tête, la poitrine d'un maître outragé, le regard inquiet et tranquille, et tout part vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Aunay promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère, elle se regarde, ses armes qui d'abord l'avaient effrayée, et comme l'art de se battre lui est inconnu, elle parvient à obtenir d'un de ses soldats le casque, le bonnet, la cuirasse, et surtout le poignard qu'elle est obligée de plonger dans le cœur de la victime. Voyant ces armes étalées devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux, car elle est sûre maintenant qu'il n'y a rien qui ne se lèvera que pour célébrer sa vengeance, et que Mathilde ne survira pas le prince au Caire.

## CHAPITRE XVII.

MATHILDE ne sait point encore quels sont les projets du prince; elle ignore s'il restera avec elle au Caire, ou s'il vaudra qu'elle le suive en Syrie; elle repose également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek

l : une prison, quelques horribles  
 à l'œil, pourvu que les regards d'hu-  
 mains ne puissent y pénétrer, lui  
 fait le premier de tous les biens,  
 n'il le délivrerait de ce danger mys-  
 tère, confus, séduisant, qui l'entoure,  
 me, l'attire, l'affraie, jette son âme  
 l'incertitude, et ne lui permet plus  
 être aucun repos. Mais déjà le jour  
 de maître, le prince entre précipi-  
 tant dans les salles où Harminie de-  
 stin, aide des femmes de l'écran-  
 faient les préparatifs du départ, il  
 n'il vient chercher la reine, et de-  
 le à la voir; la comtesse lui montre  
 être, il y court, il fait part à Ma-  
 des raisons qui lui font désirer  
 séparément dans son déguisement; elle  
 parle, les approuve, et répond espa-  
 . « O prince! pourquoi être rebelle à  
 l'ami de Saladin? Il avait défendu le  
 t de la reine, et la reine est partie,  
 il avait ordonné le mien, et en l'or-  
 nant ainsi, vous prouvez à votre  
 que, dans ce qui a dépendu de  
 vous lui avez été connus : oh! pour-  
 plus cruel que Saladin lui-même,  
 tenez-vous loi, quand il me permet de  
 igner? — Mathilde, lui dit-il, je ne  
 ai jamais rien de si cruel, de si bar-  
 que vous; votre cœur est insensible  
 le émotion, à toute pitié; ne pou-  
 me fuir, vous voulez au moins que  
 haine nous sépare : mais quel que  
 sort que vous me réservez, n'es-  
 pas être rendue à vos frères : tant  
 mon cœur battra dans mon sein,  
 ne sortirez pas de l'empire dont je  
 so; consentez-vous cependant, car  
 vais vous conduire au Caire, je n'y  
 rai pas avec vous; la patrie et Sala-  
 s'appellent, et à peine serez-vous  
 le palais des califes, que je vais aux  
 nte. — O déplorables Chrétiens! s'é-  
 elle en élevant ses yeux au ciel; ô  
 frère, cher et brave Richard! t'ai-je  
 adieu éternel, et es-tu destiné à  
 ir sous les coups de notre ennemi?  
 thilde, répliqua Adhel avec une pro-  
 mission, est-ce moi que vous nom-  
 vrez ennemi? est-ce de ma main que

vous craignez de voir périr votre frère?  
 O beauté inhumaine, mais moins inhu-  
 maine encore que tu n'es adorée, tu con-  
 nais bien mal mon cœur, si tu crois que,  
 même au moment où je périrais victime  
 de tes inflexibles rigueurs, mon dernier  
 vœu ne serait pas de te sauver un cha-  
 grin, de t'épargner une larme : vis tran-  
 quille, Mathilde, si ton frère m'attaque,  
 ce n'est pas lui qui périra; si la sanglante  
 épée de la mort est levée sur sa tête, je  
 m'élancerai au-devant, et ce n'est pas sa  
 tête qui tombera. Mais, Mathilde, ajou-  
 te-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'ai  
 rai sauvé votre frère aux dépens de mes  
 jours, et qu'il ne restera de l'infortuné  
 qui vous adore, qu'un corps froid et glacé,  
 étendu sans mouvement dans la tombe,  
 votre haine ne s'adoucirait-elle pas, et  
 ne verserez-vous point sur ma cendre une  
 seule de ces larmes de pitié que mon amour  
 si mon désespoir n'ont jamais pu obtenir  
 de vous? » Il dit, et élève les bras vers  
 elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'a-  
 mour et de tristesse; ses paroles, si mélan-  
 coliques et si tendres, portent de cruelles  
 atteintes au courage de Mathilde. Il lui de-  
 mande de la pitié : ah! s'il pouvait lire  
 dans son âme, ce n'est pas de la pitié, ce  
 n'est pas même de l'amour qu'il lui de-  
 manderait; il bénirait son sort et ne  
 demanderait plus rien.

Mathilde, debout, penche sa tête sur  
 le dossier du grand fauteuil de la reine,  
 et s'efforce de dérober au prince les pleurs  
 que lui arrachent les images fauves  
 qu'il vient de lui présenter. À genoux  
 près d'elle, il gardait le silence et atten-  
 dait une réponse, quand tout-à-coup un  
 bruit terrible se fait entendre, des cris  
 porçants s'élèvent dans l'appartement  
 voisin, et la porte s'ouvrant avec fracas,  
 un guerrier armé d'un glaive au parait  
 et s'élance vers la princesse; elle allait  
 périr, si Malek Adhel n'eût voulu périr  
 pour elle : sans armes pour la défendre,  
 il n'a que sa vie à lui donner, et la donne  
 avec transport; il se jette au-devant  
 d'elle; le bras d'Agnès allait percer Ma-  
 thilde, mais il perd une partie de sa force,  
 quand c'est Malek Adhel qu'il faut frap-

per; la blessure est légère, mais le sang coule; Mathilde le voit; ce sang humain qui rejaillit sur elle, et que dans sa pensée elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur; elle croit que Malek Adhel va expirer, elle le croit, et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès, Herminie est accourue, elle voit l'état de sa maîtresse, et vole à son secours: après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette sclave amie, le prince ne songe qu'à se venger du guerrier téméraire qu'il n'a pas reconnu encore: blesse et sans armes, il court à lui pour le terrasser. Agnès recule quelques pas, lui présente son glaive et dit: Prends garde, car tu n'as pas affaire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent. » Il a reconnu cette voix, et frémit. « Misérable Agnès! s'écrie-t-il. » Elle interrompt d'une voix forte et menaçante: « Misérable, sans doute, car elle t'a manqué sa vengeance; mais peut-être qu'avant peu d'instants d'autres la serviront mieux. » Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse, et, sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent; elle les examine d'un œil hagard; elle cherche à rappeler ses pensées, mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son esprit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui vient de se passer; elle soulève la tête, promène ses regards autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. « Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie? » D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Ma-

thilde s'étonne et s'écrie: « Quels motifs ont pu l'attaquer dans une ville commandée? — Ah! Madame, répond Herminie, cette femme perfide que vos bras protégeaient, cette Agnès si passionnée si terrible, a causé le désastre qui s'est fait et la sédition qui vient de s'élever dans la ville. Son épée d'une main, la tête du prince de l'autre, elle a été approuvée par les soldats et au peuple que les ordres du sultan avaient été méprisés, que la ville d'Angleterre était partie, que vous étiez encore à Damiette; que, trompés par ses artifices, le sultan, l'Égypte, et l'Empire, étaient le jouet d'une vaine femme, elle ajoute que le prince, au lieu de vos soldats, va trahir lui-même sa patrie si on ne vous arrache à l'instant à ces fureurs émanées de la populace, l'entraîne sur ses pas aux portes du palais, une troupe furieuse demandant sa vie, le prince rentre ses armes et à votre défense. — Ah! comtesse, interromp la princesse, courez lui dire que je ne l'aurais pas permis que de s'exposer pour moi à de nouveaux dangers. — de nous n'est libre d'y aller, répond Herminie; avant de quitter ce palais, le prince, par une précaution qu'il a jugée indispensable pour la sûreté de la comtesse, a établi à la porte une garde brève qui ne permet à personne d'y entrer ni d'en sortir. — O ma chère Herminie! reprend la princesse en pleurant, est donc certain que le coup qu'il a reçu n'est pas mortel? — Il est très-sûr, Madame, si Agnès l'eût frappé sur le cœur; et, si l'amour n'eût affaibli son bras, le prince périssait. — Il ne faut pas pour me sauver interromp Mathilde d'un ton malin, je lui dois donc la vie? — n'est-ce pas, comtesse de Lancaster, à lui que je dois la vie? — Elles arrivent en muette, oppressée et ce ne fut qu'un moment de silence qu'elle eut le courage de reprendre la parole pour demander combien d'heures s'étaient écoulées depuis cette cruelle scène? — Au moment où elle rejoind la comtesse en regardant la grande horloge d'acier qui orne la chambre. — Et aucun moyen de savoir



« Quel est celui qui répète la prisonnière obéissance ? » Mathilde, d'un air : « Et signe qu'il n'y en avait point. »  
 « Et vous attendez et ne résigner à l'obéissance, » reprit Mathilde en souriant. « Fille et abbesse, elle se livre alors : elle se rend la dit écrivain. » Au même instant elle, étonnée par ces habits noirs du prince ne semble écrite en lettres de sang. « Hier matin venant des lieux par d'autres habits de la reine. »  
 « Ici dit la prisonnière, rendez-moi donc, peuplet tout est dépeuplé !  
 « Ici, je puis quitter ces brillantes et des amants pour rejoindre mes lui vêtements. » Elle espérait cette détresse avec eux cette paix de cet état inconnu de pensées de cet état de l'âme. « Hier, hier ! l'air : sort de l'âme à l'état intérieur : elle l'éprouve et se plaint. La prisonnière vient de lui découvrir l'étendue du mal que l'âme et la son cœur ; et un moment où la prisonnière encore pour elle, elle n'est sûr d'un guérir. » « Hier ! s'écrie, quand il vient de me donner un quand, à cause de moi, ne vis que me en danger, ne suis-je pas in- »  
 « Ne suis-je pas complice de voler son souvenir ! Sans doute je si quand mes jours seront en liberté ; jusque-là, à mon Dieu ! me défendez de prier pour lui ? »  
 « L'ortographe venait de se lever minuit, et elle priait encore, lorsque les portes appartenant s'ouvrirent, et le « Norfolk parut. » Je viens, lui dit-elle, votre sœur sur la sœur de la tante elle par une femme ja- »  
 « Tout est tranquille maintenant ; le d'est venu au peuple, il a parlé beaucoup ; et pour faire tout rentrer à l'œuvre, il n'a pas eu même besoin de l'œuvre. Agnès, voyant ses espérances déçues, a disparu ; on l'a vainement cherchée dans Danville... — le prince, interrompit Mathilde, me a été dangereusement blessé ; ne craint-on pas pour sa vie ? »  
 « Je ne puis jamais de plus s'écrier :

blessures, reprit le duc, la charité pour regretter longtemps que la main d'Agnès n'ait pas été plus ferme. — O ciel ! qu'entends-je ? s'écria la prisonnière, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat ? — Si j'avais été près de lui à cet instant, repartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines ; mais je ne puis pas oublier, et votre âme ne peut pas oublier, non plus, que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ ; qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin, la vraie foi n'ayant pas de plus grand ennemi, le jour de sa mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour. » Mathilde baissa les yeux et ne répondit rien ; le duc de Norfolk se retira ; la voilà seule. Oh comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions ! tout à l'heure encore elle s'apprêtait de laisser aller toutes ses pensées selon le penchant de son cœur ; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et qui combattait un peuple entier pour la sauver ; mais tout à-coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire..... Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore ? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit règnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres ; elle ne peut goûter aucun repos : elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie : « Mon Dieu, pardonnez mon égarement, car une foule de pensées qui affligent mon âme et lui donnent les derniers frissons, se sont élevés en moi : comment échapperai-je sans blessures, comment surmonterai-je mes faiblesses ? mon cœur me presse et me tyrannise ; mais j'aime mieux souffrir tous les tourments imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire. » Alors

Elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : « O toi qui dis à la mer, Calme-toi, et à l'aquilon, Ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première ! Mais, hélas ! c'est en vain qu'elle prie ; car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du Rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le souvenir du sang que Malek Adhel a repandu pour elle : aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux sans s'être consolée ; car ce n'est que pour un court pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le souvenir du prince ; elle se réveille, et le trouve encore : il n'y a pour elle aucune différence entre l'état dont elle sort et ce qu'elle entre, car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées, comme une flamme vive et perçante écarte, occupant tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénétre de toutes parts, et parvient à résister seule sur les déchirements de la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle deteste, elle se lève brusquement, court à sa croix, l'ouvre, et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles un secours contre les séductions qui la poursuivent ; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison, et Dieu même : dans ce dénuement de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résignation ainsi que son innocence ; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-puissant, elle va lui demander compte de la force qu'il lui refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarrasin.... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent, elles ne savent point comment on blasphème, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse, te voila à genoux, pressant contre ta poi-

trine le précieux reliquaire de l'abbaye, appelant à ton aide l'archevêque de Tu demandant à l'Éternel d'avoir pitié de tes larmes ; mais quand tous ces secours te laissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton cœur l'effroyable sentiment qui te dévore ? Porteras-tu sur toi une main meurtrière ? Tu es prête sans doute à donner ta vie, Dieu, mais agréera-t-il ce sang innocent ? Au milieu de tant d'angoisses de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel, et se précipiter ainsi pour toujours dans les pieux tendons autour d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine la rappelle, la frappe, et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla Guillaume, elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt, avec un transport de zèle qu'elle ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du solitaire, et en vain fait pour une pareille cause, promettre avec une telle ardeur, ne peut résister à un tel obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, qu'elle déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir d'un autre : l'homme de Dieu : elle croit à sa sainteté et à cette espérance entre son cœur et l'image du prince, et à l'ombre de ce saint abri, son cœur soulage respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ, sa blessure ne l'arrête point ; mais maintenant, en arrivant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde : il craint pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, elle sera tranquille quand la voyant toujours près de lui. Qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des Chrétiens, qu'il peut-il redouter ? Lui, toujours immobile jusqu'à ce moment, pourrait-il craindre de l'être, quand il aura à défendre la beauté qu'il aime ? Ainsi, elle le suivra au Caire, où il va rassembler le reste de ses troupes ; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent : cependant,

son oblige, à cause d'elle de  
quellement, comme il suit  
sédait l'esclave et s'est em-  
lêtre qu'il envoyait à Saladin  
une autre, et ajoute à tout  
renière contenait, le détail  
de d'Agnes et de la révolte  
: puis, en chargeant le plus  
serviteurs, il va goûter quel-  
de repos en attendant que  
se et lui permette d'aller in-  
sincère d'Angleterre de ses  
suggestions. Il avait fait vain-  
har Agnes dans toute la ville,  
dit plus : anéantir que cette  
sive avait aperçu que la vas,  
et l'ascendant du prince, en-  
cupie et ramenaient la tran-  
s'était échappée; et couverte  
montée sur un cheval qu'elle  
à prix d'or, elle suivait seule  
Kourouthe, cherchant dans  
tels moyens lui restaient pour  
rôle et le prince ingrat qu'elle  
souffrait. Tandis qu'elle songe,  
une une sombre rêverie, un  
onté sur un léger chameau,  
à devancer; elle le reconnaît  
un fidèle serviteur de Malek  
à vas-tu, lui crie-t-elle d'une  
se? » Il ne lui répond pas, et  
marche; elle enfonce ses épa-  
lances après lui. « Donne-moi  
ortez, ou défends ta vie, s'é-  
« Il lève sa lance, elle pousse  
et fait mordre la poussière  
un, qui tombe sur le sable,  
son rôle. L'impitoyable guer-  
rière le papier qu'il portait,  
ora de pouvoir se venger, se  
sang qu'elle vient de répan-  
re sur son sang qu'elle va faire.  
le poursuit sa route vers Kou-  
sh Adhel, auprès de Mathilde,  
les motifs qui lui ont fait  
pensée et qui le déterminent  
avec lui auprès de Saladin :  
en silence, la tête penchée  
; elle est émue moins de ce  
l que de la pâleur qu'elle re-  
son visage, car c'est le sang

qu'il a versé pour elle qui en est cause. Co-  
pendant plus elle est émue, plus elle per-  
siste à vouloir accomplir son vœu. « Sei-  
gneur, lui dit-elle, courez où vos des-  
tins vous appellent, mais laissez-moi au  
Caire. » Il lui représente avec une nouvelle  
vivacité les dangers où peut l'exposer  
le colère d'un peuple fanatique, quand  
il ne sera plus là pour la défendre; il lui  
peint les inquiétudes de son amour. D'une  
voix austère et grave, elle l'arrête en ces  
mots : « Seigneur, vous voyez quels  
sont les effets d'un amour coupable, et  
de quelle terrible manière l'Eternel sait  
châtier les sentiments qu'il réproche;  
c'est par votre sang qu'il vous a fait ex-  
plier vos torts; si vous y persévérez un  
jour de plus, c'est par votre mort peut-  
être qu'il vous en punira : ah ! ne me forcez  
pas à pleurer, et à pleurer sans doute  
pour l'éternité celui à qui je dois la  
vie.... » Elle s'arrête; ce souvenir lui  
a rendu toute sa faiblesse. « Eh bien,  
Mathilde, continuez, répond le prince,  
achevez de me faire regretter de n'avoir  
pas péri de la main d'Agnes. » La prin-  
cesse contient la vive émotion que lui  
cause ce discours, et, pour se punir de  
ce qu'elle éprouve, elle reprend d'un ton  
plus sévère : « Eloignée depuis longtemps  
des autels de mon Dieu, privée de la  
manne céleste qu'il distribue à ses en-  
fants, ne sachant quand je pourrai rentrer  
dans son adorable sanctuaire, je voudrais  
m'aller purifier des souillures sans nom-  
bre que j'ai dû contracter par ma de-  
meure forcé avec les Infidèles; il est,  
sur le bord de la mer Rouge, un mo-  
nastère ruiné, où un enfant de Bazile,  
vainqueur du monde, qu'il a mis tout  
entier sous ses pieds, vit inconnu des  
hommes, mais non pas du Seigneur, qui  
l'y nourrit du pain de ses anges; c'est  
là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une  
triste captive vous demande de lui lais-  
ser faire un pèlerinage. » Malek Adhel  
la regarde, l'écoute avec un profond éton-  
nement : « Mathilde, lui dit-il, qu'osa-  
vous projeter? connaissez-vous la moi-  
ndre partie des difficultés qui s'opposent à  
votre entreprise? savez-vous qu'une fois

arrivée au Caire, il vous faudrait traverser un désert brillant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides? — Dieu, qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de pitié, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thebaïde que je veux traverser n'est un désert que pour les incrédules; pour les vrais croyants elle est peuplée par les descendants des Antoine, des Pacôme, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfants au besoin. » Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise; il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée; mais à travers la sévérité de son maintien, Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, pouvait seul connaître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité, si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : « Écoutez, Mathilde, lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard, lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à aucun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont vous seriez menacée dans ces vastes solitudes. — Ah! interrompit-elle avec enthousiasme, elles ne vous inspireraient aucune crainte, si vous saviez comme moi que Dieu est tout-puissant; que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne; et, s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle pas à lui? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie. » La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge, convainquit Adhel que le moment serait mal choisi pour la dis-

suader de son projet; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle y persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de temps son projet s'affaiblirait de lui-même.

« Écoutez, lui dit-il, demain à laissante aurore, mes galères seront prêtes; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire; là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez sur les dangers de l'entreprise que vous avez conçue, vous verrez si je les ai exagérés, vous jugerez si je puis vous sentir à vous permettre de vous exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai; alors, Mathilde, je ne doute pas que vous ne renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin. » Il dit, et se retira. La princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvela aux pieds de l'Éternel le vœu de s'enfouir dans les déserts de la Thebaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de revenir auprès de Malek Adhel, et béni ce Dieu, qui lui fait ressentir les effets de sa clémence au même temps que ceux de sa sévérité, car c'est en repandant sur les plaines coupables et les sentiments déreglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige par ce moyen à chercher des plaisirs et des sentiments qui soient sans dégoût et sans amertume.

## CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon et les cygnes marins à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Gloucester, de sa fidèle Hermann, et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; on

troupe d'élus, élanés et balancés sur le dos des éléphants, et leur plumage d'argent étincelait également avec le vert brillant des plumes des milliers de tourterelles voltigeant d'un orage à l'autre, et des voix de femmes s'élevaient sur les rivières qui courent le fleuve, pour y chercher leur mariage.

Mathilde monta dans la galère que le prince fait préparer pour elle; il y avait aussi, à côté d'elle, sur un tapis de perle, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans de riches étoffes de l'Inde : les plus beaux parfums de l'Yémen brûlaient autour d'elle. Dans des corolles de bois de rose, et se mêlant aux parfums plus doux encore des fleurs d'ambrette et de jasmin. Au pied des touffes de myrte, de basilic, et de romarin, qui fleurissent le long du rivage, à travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les délices du pays d'une riante et fugitive campagne; elle parcourt ce Delta déjà fleuri sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore d'amar et tamarit et l'élégant casier qui se pare de filaments de fleurs jaunes, semblables à celles du cygne; au-dessus, la tête du dattier, chargée de ses denses grappes, domine sur le bouquet; partout croît le canna à la fleur odorante, partout les papyrus dorés du citronnier couvrent la cote de labourer : ici, les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardents du soleil; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit en jume verdoyant sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève, roi des plantes aquatiques, le nénuphar à la tête superbe et au large calice azuré : des canaux d'eau coulent et limpide rafraîchissent ces délicieux bocaux, et tout ce que les eaux courantes ont de chatouille sous un climat brûlant, tout ce que la verdure à d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, clavier balnéaire, et du voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a

répandus sur cette terre favorisée que le Nil arrose de tant de rivières.

Cependant, parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour dardé ses feux sur toute la nature : le séphyr se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les marinières tombent accablées sous le poids de leurs robes, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve : chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil; tout s'assoupit hors Mathilde et le prince, et seuls ils demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile, son chaste bandeau est plus avancé sur son front; elle aurait voulu pouvoir se dérober tout entière sous son habit; hélas! elle aurait sans moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'elle ne servait qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures : elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek Adhel, sa tête est penchée en arrière, ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel : à cette sorte d'attitude sérieuse, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux; il la regarde et se demande rien; il la regarde et s'approche; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence, elle songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entre eux; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère : c'est toujours quand le sacrifice est prêt à s'accomplir, qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause; et à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus

quels motifs assez importants ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas ! tout conspire contre elle ; la reconnaissance et la pitié qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire, tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne ; elle soupire, détourne les yeux de l'objet qui est auprès d'elle, et ne comprend point comment tant de douceur peut être attachée à tant de souffrance, et tant de tourment à tant de félicité. Puis à peu le prince s'est placé si près d'elle, que, même en ne le regardant pas, elle ne perd aucun de ses mouvements, aucune de ses émotions : cette vue à quelque chose de contagieux qui augmente son trouble ; distraite, préoccupée, penchant sa tête sur sa poitrine oppressée, hélas ! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense, son imagination ne va ni si haut, ni si loin. Sans doute le prince la devine, car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaye de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse, elle la sent sans pouvoir la vaincre, et également tourmentée de repentir, de crainte, et d'amour, son cœur se gonfle et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe ; il serre Mathilde dans ses bras ; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement, le bandeau virginal qui couvre son front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre ; elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses fautes, lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur : les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède, maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus ; Dieu

seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable, prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. — Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarément de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi.... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah ! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait.... mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les as refusés ; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours.

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise, et de bonheur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa severité, lui avaient ôté tout espoir ; jamais sa accumulation, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aura t payé de sa vie ; elle paraissait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ, mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas ? si elle était demeurée indifférente, se rapprocherait-elle ainsi sa faiblesse ? Cependant il ne peut point de ne qu'il espère, en voyant ce que souffre Mathilde, sa raison paraît aliénée ; c'est parce que ces murmures l'accablent qu'elle a cause des maux la cause de son remords, et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime que parce qu'elles avouent une faiblesse. Pâle, chevelue, noire dans ses pleurs, en proie au plus violent exaspération, elle ne reconnaît même pas l'objet qui peut l'emporter dans une âme comme la sienne sur ses serments et son Dieu, elle est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions ; s'il est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise, le d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek Adhel ne pouvait plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur, et pour la



le tranquille, il serait prêt à renoncer l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitter dans l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle : « Mathilde, si dit-il d'une voix soumise, daignes l'entendre. — Eternel, s'écrie-t-elle sans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit partout. — Ma bien-aimée, lui dit-il, si ta présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi ne le montras-tu ? Avant de le voir je rivalisais si paisible ! mon cœur, pur comme les cieux, soumis comme les anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin... Pourquoi l'Infidèle me suit-il en tous lieux ? pourquoi le retrouvai-je partout ? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre ? — Hélas ! Mathilde, reprit tristement la princesse, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête ? — L'ai-je fait, s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel ; ai-je formé des vœux si barbares ? O mon Dieu ! rejette-les ; punis-moi, mais ne me venge pas. » A ces mots plus doux, Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit : « Mathilde, daignez m'entendre ; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez.... » A ce mot, elle s'écria avec un accent plein d'indignation : « O Sarrazin ! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime ? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace ; mon espérance est née de ton repentir ; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais-tu ? — Ah ! malheureuse, interrompt-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre ? suis-je tombée si bas que désormais un Infidèle ait le droit de me faire rougir ? O cœur qui n'es rempli que de faiblesse, d'indigence, et d'amertume ! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrazin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit. » Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi détaché, d'une voix suppliante elle dit : « O prince ! que l'é-

tat d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous ; détournez vos regards de ma misère, ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon âme des choses que je n'y pourrais pas voir sans horreur. Ah ! si ma honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu ; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous ; laissez-moi, rendez-moi la paix ; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Adhel ! jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter ; mais apprends que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer. »

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste ; elle penche humblement son front vers la terre, en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est saisi d'un saint respect ; car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de divinité dans l'innocence qui s'humilie ! Après un long silence, il répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvements ; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille ! vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide ; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense ; j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va se cacher au fond de la galerie la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre ! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Etranger aux préceptes de cette religion sublime et sévère, qui seule a le courage de lutter contre les passions, et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la fi-

deur de Mathilde qu'à son indiffé-

et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher elle ne rejetterait plus ses vœux; mais à présent que, toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour, la pénitence, l'humiliation, et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arriver au Caire, la princesse se débrouille singulièrement à tous les regards; elle ne se laisse voir qu'à quelques Chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pèlerinage qu'elle médite; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrepidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Écoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre; qu'est-ce que la vie devant lui? Je veux traverser ce désert; je le veux, car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché : mes frères, quel de vous me suivra? » Tous, répondent-ils unanimement; car une beauté si angélique, une piété si fervente, et une résolution si héroïque, ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajoute-t-elle; faites-en silence les préparatifs du voyage, avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Gloucester paraît. « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur le bord du Nil; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà rassemblé son armée; voyez comme elle est brillante et nombreuse. Tristes Chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas? » Mathilde s'avance et distingue aussitôt le

triple panache du héros qui parcourt tous les rangs; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit : « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui? — Non, Madame, ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisants à son gré, il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoë; demain il reviendra, le jour d'après est destiné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse : la lettre que voici, que le prince m'a chargée de remettre, vous en instruira sans doute. » La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les traits de son front; pénétrée du regret de l'avoir offensée, Malek Adhel n ose point se présenter devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent par la fière audace de sa contenance; qui, prêt à affronter mille morts, semble ne point commander le monde, et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire, et un regard secret retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment à être pas touchée de tant d'amour, comment à être pas flattée de tant de puissance? Mais plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après-demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble, je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre pitié : si vous l'acceptez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas; je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux Chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à celui de vous laisser traverser le désert. » Non, quelle que soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu; elle l'a juré à l'éternel; y manquer serait un sacrilège, et sa perte en serait le châtiment. Sûre de l'honneur et du dévouement du duc de Gloucester, elle fait part de sa position et de son projet ému de la grandeur d'âme que lui découvre la noble sœur de son maître, et le demande de partager la gloire de son entreprise; elle y consent, lui indique le lieu où les Chrétiens réunis font les ap-

prêts du voyage, et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir : à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire; nous nous réunirons tous alors, et, sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le saint qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesses, et comment on arrive au but sans s'égarer. » Le duc de Gloucester obéit; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis; elle va le perdre de vue, elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes. Si elle trouve la mort au desert, elle quittera la vie sans l'avoir revu, sans l'avoir detrompé de ses fatales erreurs, sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus. Ce prince magnanime, que les Chrétiens chérissent, reverent, malgré son aveuglement, ce prince qui n'a point d'egal dans le monde, ce prince à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant; oui, elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. « Ah ! s'écrie-t-elle involontairement, regarde-moi, regarde mes larmes; qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » Elle pleure et ne peut achever; elle pleure et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvements qui l'agitent. Hélas! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence? qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite? d'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

## CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait : s'il avait

été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le desert, il lui semblerait impossible qu'elle l'exécutât; et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret un grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir; et, au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas, comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là. Hélas! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire, et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il, et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la suivre, et d'aller la disputer au desert, à la mort, et à Dieu. De son côté, Mathilde ne pense point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel; mais cette pensée cruelle, qui declare son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Gloucester vient la chercher : elle sort avec lui; elle feint de se rendre au petit village de la Matarae, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que, fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour sa foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, que les Musulmans eux-mêmes le reverent; en effet elle s'y rend; elle y trouve avec les moines chrétiens, qu'elle a prevenus, tous ses fideles Anglais, qui ont juré aussi de la suivre au desert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine, et plusieurs outres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine; c'est là que les secours que les Chrétiens

ont pu se procurer sans être soupçonnés par les Musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne, quelques flambeaux en éclairant à peine les noires profondeurs; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut, d'un des prêtres de sa suite célébrer le grand mystère; elle n'y participe point encore, et pour se croire digne de la céleste victime qui se devoit chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les pechés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes ramiers; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contrastent agréablement avec l'azur des cieux; à ses pieds le lin étend ses planes libanées; plus loin le palmier de la Thebaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais le second jour, ce riant aspect change de face; on arrive dans la plaine sabonneuse d'Ibakra, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile; on rencontre seulement dans l'enfoncement des rochers, et sur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le sene, le bois de scorpio, et quelques autres plantes; les autruches, les chamois, les gazelles, et les tigris, habitent les autres des rochers, et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe ni une feuille de gazon ne viennent repaître leurs regards. En vain cherches-tu quelque fontaine pour apaiser la soif ardente dont on est dévoré, ce n'est qu'au pied du mont Kaleb qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer; deux ou trois sycamores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermite abandon-

nées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduit dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant : « Ah ! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage ! c'est la que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas tranché ces nœuds sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes; seduite par la presomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. » Tandis que, plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de la montagne; bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles, elle lève la tête, et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux : c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances végétales, que le vent soulève par moments en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'interprète princesse contemple cet horrible aspect, et le voit d'un œil fermé : que peut-elle craindre dans la situation où elle est ? que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit ? de quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière ? et qu'est-ce que la mort à d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une passion terrible, entend à tous moments le ciel qui lui crie qu'il y faut renoncer. Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent, elle les rassure, les encourage, elle fait parer la foi, la religion, l'espérance, et, relevant sa main vers le ciel, elle leur montre le but du voyage. Pour arriver là, c'est bien peu de quelques heures de douleur. Elle rappelle ces paroles de Jérô-

mais : « *Stéphane, Eléon, dit la mer. —* « Et de quel ? — On entreprend de longs voyages pour un petit bénéfice, et pour la vie éternelle à peine veut-on faire un pas. » Ah ! continue-t-elle, qu'a donc le sort de terrible pour celui qui ne voit en elle que la porte de l'éternité, et qu'a la vie de regrettable pour qui en connaît toutes les tentations et les misères ? Hélas ! en vivant longtemps, nous ne devenons pas toujours meilleurs, nous en mourons souvent plus chargés de fautes. » Elle dit ; et semblable à la rosée de la nuit qui, tombant sur la terre, redonne la vie aux plantes desséchées par la chaleur du jour, les paroles de la vierge descendent dans tous les cœurs, les relèvent et les raffinent. A la touchante caction de sa voix, les guerriers ont retrouvé leur courage, les Chrétiens, leur antique ferveur ; et tous, étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force ; touchés de ce miracle, ils courbent la tête, et tombant à genoux on chantant devant elle, *Magnus in excelsis.*

La repentante Mathilde rougit ; loin de s'enorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle s'humilie, car elle se sent vide au dedans des vertus qu'on admire. Hélas ! ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. « Arrêtes, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds, en face de l'effroyable désert ; ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pauvre pécheresse, car lui ici n'est occupé d'autant d'iniquités que moi. » Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaisée. Cependant, comme ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent, et s'élançant courageusement à la suite de la vierge, dans les brillantes

régions qu'ils étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presque aucun soulagement ; car alors, les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux échauffouées suffocantes des sables embrasés qui leur servent de lit ; mais, au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde ; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais si elle se plaint dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissants et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletants, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir ; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignants de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières ; et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser ; bientôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide, dont, à cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert. Mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues ; les poitri-

nes desséchées commencent à respirer un air plus frais; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes sabbatiques qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir la désert peut seul comprendre l'ineffable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche: là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud-est de mont fameux d'Areb et de Sinai, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beauté! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux, dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert; une pensée unique l'occupe et l'absorbe: hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver place dans son imagination ni dans son cœur; et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages, naît de l'espoir d'arriver plus tôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazel doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux; ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se demandent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête; elle aperçoit de loin un rocher menaçant, dont le pied repose dans la mer, une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle s'approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui

indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu, pleure de confiance dans les salutaires miséricordes qui l'attendent, et ne doute point qu'elles ne la achètent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée, et dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint, d'une main elle lui montre le signe révere de la redemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grille de l'ermitage.

Avant de l'atteindre, elle erre long temps à travers les débris d'un monastère, dont les ruines effendues déposent moins contre les injures du temps que contre l'ompiété des infidèles. Deux pelchers sauvages étendent parmi les décombres, et plusieurs troncs de colonnes corinthiennes, avec une croix au milieu du chapiteau, posent un pavé de granit rouge, chargé d'œuvres glorieuses. En fouillant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; au-delà elle entrevoit les tombeaux du sanctuaire, et à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête, saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où reside la suprême majesté d'un Dieu; mais tout-à-coup elle entend une voix dont les sons mélodieux lui inspirent de beaux pensers célestes; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. À la lueur des rayons de la lune qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cenobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les lozanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre terre, en s'écriant: « O mon Dieu! mon Dieu! ô saint des saints! - Le Seigneur étouffe se retourne, depuis trente années



qu'il m'aurait dément de sa langue et de ses vœux précieuses, c'est la seconde fois qu'une voix humaine a frappé son oreille; il s'approche; quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la caverne qui lui a parlé : quel miracle a-t-elle en la force de traverser tout ce désert, et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui? Mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchantée, vient essayer de tenter sa cécité. « Retire-toi, s'écrie-t-il avec une terreur religieuse; que viens-tu chercher ici, que veux-tu de moi? — O mon père, répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas : je suis venue ici au péril de ma vie; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir, où trouver un appui contre mon propre cœur? Je deviendrais le proie d'un serpent, et mon âme immortelle sera à jamais perdue. » Ces mots, son accent surtout, parcourant la vieille ornière; il relève avec bonté la vierge éperdue. « Je l'entendrais, ma fille, lui dit-il, et, quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, la plus grand trésor des Chrétiens, te sauvera; mais sans doute tu n'es pas venue seule; où sont tes compagnons? qu'ils viennent, qu'ils partagent avec toi les faibles secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines. » L'innocence s'avance au-devant d'eux, il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil méridien du septentrion; attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il court à ses frères et appelle sur eux les bénédictions de Très-Haut. « O vous, leur dit-il, que la Providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit; mais de quels bords venez-

vous? Êtes-vous nés dans cette fertile Europe dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ, ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le Chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son Rédempteur? — C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Gloucester; ceux-ci, en montrant les pélerins, sont des Chrétiens natifs de Syrie et d'Egypte : ces guerriers et moi avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les Infidèles; et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah! ma fille, s'écria l'ermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si délicat, quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds, pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires : quiconque a renoncé comme moi au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehausserait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois : beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue; mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien? » Mathilde soupire; en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords, venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et après avoir pris un peu de repos, vous m'apprenez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les dernières sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas; il allume un flambeau de la résine qui découle du térébinthe; aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et

parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de sésame, il y joint des pêches sauvages, des dattes sechées au soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré, il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède, comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siège qu'il ait à offrir, et en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. — Depuis trente années que j'habite ce desert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose.

— Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles, qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit l'ermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques ? leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des Chrétiens d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres, mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des grandes conquêtes font oublier à ses sujets que son règne n'est pas celui des vertus paisibles. Philippe-Auguste est son nom; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la terre sainte. — Qu'entends-je, reprit le cénobite, la maison de Boulton ne règne-t-elle plus sur le trône de Jerusalem, qui elle avait acquis par tant de travaux et de sang ? — Deux nous sortis de la plaine de la Mesopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposer cette antique race et devorer l'empire des Chrétiens : tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek Adhel.... — Ah ! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire : j'ai su vers quel temps ces deux effrayants météores parurent tout-à-coup en Egypte, renversèrent la famille des Aïdes, et exercèrent

de grandes cruautés contre les Chrétiens : un d'eux, échappa du supplice, se réfugia dans le desert, et parvint jusqu'ici, il me parla de ce terrible Saladin, dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient, de ce Malek Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendants du pieux Godofroi à crerit, je plains les Chrétiens. Je peins leurs désastres, et je gémis sur les crimes du monde, qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath parussent ensemble, sans qu'un David se levât pour les combattre. peu après le Chrézien tégitif s'ennuya de ma profonde retraite, redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi, la mélancolie le saut, et il mourut dans mes bras avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le desert, et tout reutra ici dans le silence. Je ne retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant, je restai avec un tombeau : le voit, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte, je l'ai creusé moi-même ; c'est là que repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes.

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui, elle ne pouvait se lasser d'admirer la sermante bienheureuse qui respirait dans tous ses traits. La nouvelle de la chute de Jerusalem ne l'avait pas même ébranlée : on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus attendre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui, la vie dont il avait reglé avec mesure les caprices, les infidèles joies, et les vaines amities, n'était plus pour lui qu'une route de pain qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'âme du solitaire, ne laissant sur lui presque aucune trace de son passage, et multiplait les années sur sa tête

voile d'acier à sa vicieuse l'air  
mystérieux.

## CHAPITRE XX.

sympa, épuisé de fatigue, s'a-  
nant bientôt au sommeil; Ma-  
reposer quelques heures sur le  
de sonne qu'on lui a préparé;  
ils profitent du moment où il voit  
s'endorment, pour aller sur le bord  
sur ramasse des coquillages et  
le de tortues pour la nourriture  
: quand il est seul, il s'abandonne  
sur à aucune créature douée de  
à le repos de la veille a épuisé ses  
visions, et son premier devoir  
sage à ses frères.

seule préparer l'autel, où, pour  
lère fois, les vœux de plusieurs  
rent se joindre aux siens, et  
ensemble vers le trône de Tout-  
: l'attente de cet instant si  
Mathilde, hâte celui de son ré-  
se lève, regarde autour d'elle;  
du désert ne paraît pas, elle sort  
stie pour le chercher; et au mo-  
i ses yeux découvrent à l'orient

Arabique, elle demeure éblouie  
tacle qu'il présente. Les riches  
se pourpre, de violet, et d'aurora  
sai éclate, à demi plongées dans  
réflect blanchissent leurs teintes adou-  
et reposent encore dans le silence  
des, agitées d'un léger frémisse-  
ment attendent avec respect la  
e de l'astre qui va sortir de leur  
se rendre dans le ciel, qui l'at-  
ou tous. Tout-à-coup il paraît,  
le d'abord à un point lumineux  
il hors des eaux; il se change  
en un globe de rubis éblouissant,  
et comme une traînée d'or trans-  
sur tout le cercle de l'horizon; à  
son aspect, la pointe des roches  
rou qui bordent le rivage étin-  
mille feux, chaque vague roule  
d'or, et le brillant sautoir de  
neveilles, répandant par torrents  
se enflammées, inonde son vaste  
se en pure lumière, et monte vers

la voûte céleste avec l'éclat et la majesté  
du roi de l'univers, du père de la vie,  
et du triomphateur des ténèbres et du  
temps. Appuyée contre le roc dont le pied  
est constamment battu par les flots, Ma-  
thilde en silence contemple avec un saint  
respect la scène magnifique que la mer,  
la terre, et le ciel, réunis, présentent à ses  
regards; elle s'écrie : « Astre immense  
qui sembles devoir être immortel, un  
jour pourtant tu t'éteindras, un jour tu  
tomberas avec le monde; jour terrible!  
l'ange sonnera la trompette sacrée, les  
générations, secouant la poudre des tom-  
beaux, s'assembleront devant le trône  
de l'Eternel, et dans sa justice rigou-  
reuse, Dieu pènera les fautes des hom-  
mes; il faudra comparaître devant lui,  
dévoiler ses faiblesses et montrer tout  
son cœur.... Ah! malheureux, il faudra  
donc montrer ton amour, cet amour  
coupable qui te consume, et dont la re-  
doutable pensée du dernier jugement ne  
peut pas te guérir; il faudra donc avouer  
tes criminels regrets, confesser que la  
joie que tu goûtes en servant Dieu est si  
faible, que tu ne peux t'en contenter,  
et que ton cœur, qui ne saurait vivre  
sans joie, est assez infidèle pour en aller  
chercher dans l'amour d'un Sarrazin; il  
faudra donc dire enfin que ce Sarrazin  
te touche plus que toutes les merveilles  
du monde, et que tu n'aspères plus qu'à  
avec tiédeur à ce ciel qu'il ne doit point  
habiter avec toi. »

L'accent de la princesse, en pronon-  
çant ces mots, avait quelque chose d'amer  
et de déchirant qui retentit aux oreilles de  
l'ermite; il écoute attentivement d'où  
partent ces sons douloureux, et il se hâte  
d'aller porter la paix à l'affligée qui le  
demande : « Ma fille, dit-il, d'où vien-  
nent les plaintes que tu formes? Quels  
honteux secrets cachés dans ton âme agi-  
tent ainsi ta conscience? Se pourrait-il  
que sous les dehors de la plus céleste in-  
nocence, tu portasses le remords d'un  
crime? — Je n'en ai commis aucun, mon  
père, reprit Mathilde avec un profond  
soupon; mais mon cœur n'en est pas plus  
pur, car il se plaît dans son désordre et

amie le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père, je ne prendrai ni repos, ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver reconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé.

— Je l'entendrai, ma fille, repliqua le cenobite; mais voici les compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Eternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux, en m'approchant du grand mystère, d'y répandre, comme Madeleine, les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin; mais on trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs? — Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les Chrétiens s'étaient endormis, il les trouve debout: — Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable; l'angel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix, élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de desert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des saints fidèles et des adorateurs zélés. — Chacun courbe la tête, il s'avance alors au milieu des dévotionnaires, les Chrétiens le suivent; ils regardent autour d'eux, et contemplent, sans pouvoir se lasser, ces colosses ébranlés, brisés, ces polstres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'âme par leur ruine. — Hélas! mon père, s'écria un des guerriers, cette nef auguste qui

subsiste encore en partie, ce double rang de piliers, et cette arcade si élevée, que l'ont se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il? — Il dit, et du sein du silence qui règne dans ces vastes ruines, une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistants prennent une contenance morne et lugubre; l'ermite s'arrête, et relevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrit avec un ardent angoisse: « Autant le temple fut debout, il fut habité par les pieux solitaires, dont les saintes hermes se confondaient chaque jour avec ceux des anges; voici la crotte de son fondateur, de saint Jean l'Aumône, qui a retirait pour pleurer les crimes du monde et desservir en sa faveur la colere celeste; alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente; mais l'impie n'a fait que paraitre, et tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu, les sacres cantiques ont cessé, et le silence et la destruction se sont emparés de cette demeure desolée; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi; encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces volutes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux, encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se perdre et se perdre avec les valées du desert. Alors, si des Fidéles viennent chercher ici les vénérables restes d'un monastère, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la pieté elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versa ses larmes. Mais alors, mes frères, continuait-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impureté ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacres concerts des cherubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a

dire temps que cette dévotion qui s'en suit.  
 En parlant ainsi, le vénérable ermite, c son office de poil de graille, sa tête ave, sa herbe blanche, et le front tout orné de palmes évangéliques, semblait, isolé de ces décombres, comme un précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel; les Chrétiens se rangent autour de lui; le duc de Gloucester, la tête et l'agenouille avec ses Anglais autour un énorme bloc de granit, dont la ruine commence à faire sa proie; plus là, les pèlerins, vieux soldats du Christ, et prosternés près d'une colonne brisée; au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue vêtue par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté; tout larmes, elle offre mille fois son cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et de mener le présent au ciel; mais toujours l'invisible penchant l'entraîne vers autres intérêts que les siens, le nom Malek Adhel se met à toutes ses prières; si elle les commence pour elle, c'est sur lui qu'elle les finit; et quand elle mande à Dieu ses grâces victorieuses, ce sont les siennes qu'il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle qu'elle prie. Ah! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert, si elle savait que les Bedouins la menacent, et que, tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek Adhel, Malek Adhel s'avance pour la sauver.

L'auguste cérémonie est achevée, la cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule, il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se laisse point de les questionner sur tout ce qui se rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe surtout de l'archevêque de Tyr,

de ce grand apôtre de la doctrine évangélique. « Quand je quittai le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore, mais déjà la supériorité de ses lumières, d'éminentes vertus, et un zèle infatigable pour la foi, l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient, et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarcat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a-t-il été appelé en effet? — Mon père, répondit le duc de Gloucester, je ne profanerais point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les scandales de la cour de Jérusalem; c'est bien plus les vices de ses rois que la valeur des Infidèles qui a entraîné la chute de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraclius, un monstre de débauche, au siège de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sainteté de ses mœurs eût servi d'édification et de boulevard aux Chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir d'influence pour la conservation des empires; mais je ne m'étendrais pas davantage sur cet objet, je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu: longtemps, par la seule sagesse de ses conseils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine; et lorsque les débordements des Chrétiens et les armes des Infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ: il se dépouilla de toutes ses dignités, il partit, et fut demander en Europe des secours pour le rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçue dans son sein; c'est à sa voix que d'innombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée et à humilier le croissant; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisaient nos plus grands capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence; cha-

que jour son zèle attire de nouveaux enfants à l'Evangile, et sa charité les soutient.... — Voilà, s'écria l'ermitte avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir. — Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié? — Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire : ah! gardez-vous de jamais comparer le Chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celui qui leur résiste, et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères; le second, plein d'une craintive défiance, ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne; l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers : l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse; il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit point pour Dieu; il vit en paix parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point servi; aussi quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits, tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa charité; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité.

Cependant le soir arrive, et tandis que les Chrétiens trouvent parmi les débris de l'église un lit que la fatigue rend agréable, Mathilde demande, avec une sorte de crainte, l'autorisation de consentir à l'entendre. — Venez, ma fille, lui dit-il, et il la conduit à l'entrée de la grotte, d'où découvre la vaste mer : en ce moment est calme, unie, et présente un miroir aux étoiles étincelantes du ciel. Mathilde, cueille en silence : mais autour d'elle tout la frappe et parle à son cœur. Elle voit à ses pieds un autre ciel où brille celui qui brille au-dessus de sa tête; le lointain grésille de l'immense horizon; elle écoute le mouvement continu du vague qui vient, se brise, recule, et repart; elle sent l'air encore, expire de nouveau pour recommencer toujours; les trois grands attributs de Dieu, l'intelligence, l'impuissance, l'immensité, cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, l'infini de cette foule d'astres errants, racontent la gloire de Dieu, et la princesse voit les effets de ces grandes images sur son esprit; non seulement s'élever par elles; mais l'empire voit l'impire qu'elle éprouve, et prenant la parole : « Ma fille, celui qui a fait tout cela, celui qui a dit : *En terre, en mer, les hommes se taisent, les pierres crieront* : voilà la puissance, mais dit encore : *Levez à moi, tous les rois, vous êtes, que êtes tous les rois, et je vous donnerai de rois* : voilà la bonté. La puissance et la bonté, c'est Dieu, ma fille, si loin de nous, l'intelligence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour. En effet, si nous pensons à sa grandeur, nous pensons à notre infirmité; à sa puissance, à notre faiblesse; à sa souveraineté, à notre dépendance; à sa justice, à nos fautes; mais quand nous pensons à son amour, ma fille, nous nous pensons à son amour, c'est le vrai, par où nous pouvons, sans trahir nous élever et nous unir à Dieu : et c'est là, quand il nous juge, nous ne pouvons

1. S. Luc. ch. xix, v. 40.

2. S. Matthieu, ch. xxi, v. 22.



ur; quand il nous commande, nous avons le commandeur; mais quand il aime, ô Mathilde! nous pouvons n'être que des hommes; nous devons donc te vie à cette seule loi, car de même que Dieu, tout qu'il est, ne peut rien faire de plus grand pour toi que de t'aimer; ainsi peut-il exiger rien de plus de toi, ni de plus parfait que toi; aime donc ton Dieu avant tout, lui, car, je te le dis, cet amour est le grand trésor du cœur de l'homme. » Hélas! mon père, reprit Mathilde émue, je vois par vos paroles que cet amour a déjà pénétré dans les âmes de mon âme l'iniquité qui l'opprime. — Oui, ma fille, j'en connais déjà, mais j'en ignore l'objet. — Hélas! la prisonne en pleurant, le nom qui est mon plus grand, et ce qui me coûte le plus à vous plaindre, le moins est avec me servir. » Alors, au fond du ciel, près de l'ermite, les yeux sur le crucifix qu'il tenait à la main, couronné par la douceur évangélique et, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

## CHAPITRE XXI.

leur habit a dû vous instruire déjà, dire, de l'état que je devais embrasser, les trénes, les grandeurs humaines, les titres auxquels le monde attache ses vœux, me semblaient vils auprès de ce glorieux d'époux du Christ; dès que tendre enfance, je n'en ambitionnais d'autre, et ce fut pour le mériter, que je venais me joindre aux âmes qui se croisaient en foule pour l'ivresse de la cité sainte, afin de voler le sacré tombeau avant que derniers vœux m'eussent à jamais les portes du monde; la pieuse mère de Richard fut ma fidèle compagne même vainement nous portait: sans le ciel, pour nous punir ou nous servir, nous retira son secours, car mit aux infidèles de nous attaquer, se vaincre, et de nous réduire en es-

clavage.... — Quel! sans égard pour votre rang, on ose vous donner des fers? — O mon père! que j'eusse été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes! mais, hélas! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine..... — Eh bien! ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissements? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux Chrétiens? — Mon père, que me demandez-vous? Ce vainqueur si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, hors la lumière de la foi; ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer, et bénir par ses ennemis; ce prince, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon âme, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent..... Que dis-je! je m'égare.... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre; vous avez entendu mon secret et mon crime. » En parlant ainsi, elle cache sa face contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure. « Humilie-toi, ma fille, répondit l'ermite, car ton crime est grand en effet; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie, et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te rouvrir la voie de son salut et te rendre la perfection de son saint amour; mais explique-toi; ce vainqueur qui donne des chaînes aux Chrétiens ne peut être qu'un Musulman; par quel affreux miracle, ô fille chrétienne! un Musulman s'est-il emparé de ton cœur? — Mon père, que vous dirai-je? Dès le premier instant où je le vis, je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour; j'appris qu'un Sarrasin pouvait être regardé sans horreur; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé... L'habitude d'une vie pure et sainte, et la présence de l'archevêque de Tyr, me retien-

rent longtemps sur le penchant de l'abîme; mais quand ce digne prelat m'eut quitté, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais obligé de paraître souvent en la présence de Malek Adhel..... — Malek Adhel! as-tu dit? interrompit l'ermite en frémissant; Malek Adhel! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui devora tous les Chrétiens; Malek Adhel! qu'ont-ils fait? trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer? Chacun de ses forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel. De vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais, il me semble que tout ce qui m'entourait m'inspirait à l'aimer: c'étaient les bénédictions dont la reine, ma sœur, payait ses bienfaits, les louanges que lui prodiguaient tous nos Chrétiens; c'était surtout la secrète complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume. L'unanimité de ces suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon âme de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek Adhel, je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée, enfin je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'accrut au point que, dans mes heures de solitude, Malek Adhel était toujours auprès de moi; la marche du temps me semblait changée, je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine, enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me

nourrissais autrefois, je me en suis vu dévorer un pain de douleur de la cendre de la pénitence mortelle, et les jours d'athlétique attente. — Ah! reprit l'ermite d'effilection sont le partage de desobéir; et, je le demande, est-ce qui s'est opposé à Dieu? bien trouvé? Mais, ma fille, quelle raison vous donnez-vous pour permettre de continuer à Malek Adhel? — Mon père, je ne n'y connais rien; je le voyais. — Mais, étant de la vue de la votre amour qui enlevait votre Je ne regardais pas à cette Etiez-vous solitaire par des plaisirs, de grandeurs? — Fils venaient pas dans l'esprit. — Avez-vous donc quand vous étiez lui? — Alors, Mais ne sois pas alors que le devoir, la religion faisaient un crime de cet amour père, j'y songeais sans cesse, blâmez-vous que cet homme était au joug de l'enfer, et l'enfer? — Cette affreuse pensée de jours devant mes yeux. — Eh! laissez-vous alors? — Je pleure père, et j'ai puis encore. — Un feu criminel qui vous devore et qui n'est qu'une faible image de l'enfer réservé aux pécheurs qui rent dans leurs iniquités. Ah! malheureuse égaree, as-tu des des bonis de ce monde? ne qu'ils ne sont que vanité; que ne saura que de cette eau sera altéré; qu'il disparaîtra comme s'évanouira comme une vision qui auront vu se demander: il? Tandis que la mémoire de demeurera toujours parmi les Et sera la bonté triomphante d'ayant combattu pour une éternelle. — Ah! mon père, dirai-je ne puis point expliquer j'éprouve: c'est un mélange de toutes les oppositions, une union

de plus terrible et le ciel de  
je suis entraine vers ce qui  
pour, je vois un abîme, et je  
tomber : je souffre jusqu'à  
je ne puis dans mon tour-  
da venne à travers tous les  
demander des forces contre  
il, et je tremble que vous ne  
le; enfin, dans ce moment où  
il m'annonce les vengeances  
triste, quand je découvre en  
le redoutable avenir que je me  
le cœur rebelle s'élève par la  
l'ol amour au-dessus de ces  
eurs, et jusque dans le tribu-  
aitence, rempli de l'image de  
il, se perd, se fond en elle, et  
desirer d'autre bien.... Ar-  
gureuse, s'écria l'ermite, «  
erge ne l'entendant plus, époi-  
siques de sa route, et plus  
le combat que la religion livre  
luis son cœur, ses forces vien-  
bandonner, elle est tombée  
la terre, une muru-  
sur son front, ses malis et  
sont pâles et effroyables, elle ne  
p. L'ermite crut qu'elle ne  
lu heure dernière, il s'émeut  
tremble qu'elle n'expire dans  
réprobation : « O Eternel!  
tu ne rent suppliant, ne pren-  
pas pitié de la faiblesse d'une  
ature ? la condamneriez-vous  
? Attendez du moins, avant  
à vous, attendez qu'elle se  
le. — Il court alors à la fontaine,  
l'au dans le creux des mains,  
e venir en monder le visage de  
p. Elle tressaille et se ranime;  
les yeux et s'écrie : « Ou suis-  
tite la terre ? n'entends-je pas  
rompette qui m'appelle devant  
Dieu ? vais-je être précipitée  
dans le séjour des éternelles  
— Reprends courage, fille du  
dit le compatissant cenobite;  
rant toi ce Dieu mourant sur  
est pour ta faute qu'il est là,  
effacez tes souillures qu'il a  
ang, c'est pour te sauver qu'il

s'est immolé; il n'y a point de péchés que  
le feu d'une si ardente charité ne con-  
sume; ne sais-tu pas qu'il pardonna à  
Madeleine, aux Publicains, à tous ceux  
qui pleuraient sincèrement sur leurs in-  
quités ? N'a-t-il pas dit qu'il était venu,  
non pour appeler les justes, mais les pé-  
cheurs, à la pénitence ? et ne sais-tu pas  
aussi que quand la pénitence est vraie et  
entière, elle peut en quelque sorte s'éga-  
ler à l'innocence ? Repens-toi donc, ma  
fille, autant d'avoir manqué de confiance  
en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir  
offense par ton coupable amour; que cette  
eau qui t'a rappelée à la vie te la rende  
doublement, qu'elle soit un nouveau bap-  
tême qui efface tous tes péchés : et vous,  
mon Dieu ! quelque ce cœur soit un tem-  
ple bien indigne de votre majesté, puis-  
qu'il n'est rempli que des ruines que la  
passion y a laissées, daignez y rentrer,  
et, en y rentrant, vous en réparerez les  
brèches, et vous lui rendrez sa pre-  
mière perfection et son ancienne magni-  
ficence.... O créature regenerée, lève-toi  
maintenant, car te voilà en paix avec le  
Seigneur ton Dieu. » Elle se lève, regarde  
autour d'elle d'un air surpris, fait quel-  
ques pas, et, apercevant du côté de l'O-  
rient les premiers feux du soleil qui dor-  
dent dans la mer, elle s'écrie, émue  
d'un saint transport : « Un nouveau jour  
m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans  
mon cœur. » Puis, tombant à genoux  
d'un air humble et résigné, elle ajoute :  
« Ordonnez, mon pere, me voici soumis  
à tout ce que vous croirez devoir m'impo-  
ser pour me rendre digne de la charité  
toute divine qui consent à pardonner mes  
erreurs. Il faut commencer par étendre  
et tirer le voile sur votre âme, afin que,  
n'ayant aucune vue sur les créatures, elle  
demeure seule avec Dieu. C'est avec ce  
dépouillement de toute autre pensée qu'il  
faut entrer dans le saint sanctuaire, et  
pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout  
vivre à l'écart, mais séparée du misanthrope Ma-  
lek Adhel. — Mon pere, sans doute je  
ne le reverrai plus, en ce moment il s'é-  
loigne de l'Égypte, il marche vers son  
frere. — Et comment a-t-il consenti à se

séparer de vous? comment ne vous a-t-il pas enmenée à sa suite? — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie; mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous, et, comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire? — Assurement, mon père; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats; c'est contre les Chrétiens qu'il marche? — Mon père, je le crois. — Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr? — La vierge rougit, baissa les yeux, et répondit d'une voix faible et timide : — Pas encore, mon père. — Dans cette disposition, reprit l'ermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts, que de vous y laisser retourner; mais puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très-éloigné...

— Peut-être même ne vaudra-t-il point; j'espère obtenir du prince, pendant son absence, de me laisser retourner au camp des Croisés; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jetterai dans mon cloître. — O ma fille! interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit echoed; bannis de ta pensée le souvenir de Malek Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le desires sincèrement; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit : *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez.* »

L'ermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute; il entend un cliquetis d'armes : — Dieu! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il que la solitude de ces rivages soit troublée par des assassinats? — Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible? s'écria la princesse effrayée. — Une horde de Bedouins barbares, sans doute, qui, avant d'être allés loin dans le desert, ta petite caverne sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en courrant des Chrétiens, toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette caverne, cache ta céleste beauté à ces brigands impies qui ne respectent rien. Il dit, et se prépare à sortir; mais devant la porte de la grotte se présentent plusieurs Arabes demi nus, le sabre à la main, couverts de sang, et jetant d'ardents regards dans l'intérieur de l'humide crotte; il n'y a la nuit, ni argent qui puisse tenter leur cupidité, mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est d'un prix au-dessus de tous les trésors, ils se préparent à saisir, l'ermite se jette au-devant d'eux, la contenancer courroucée, les regards étincelants; il élève un crucifix au-dessus de sa tête, et, rempli de l'esprit de Dieu, s'écrie d'une voix tonitruante : — *Jeureux, arrêtez! car j'atteste le Seigneur, que si Dieu me présente, que le premier d'entre vous dont la sacrilège audace osera toucher cette fille, sera foudroyé instant.* » A cette menace, Mathilde jette quelques timides supplications, demande grâce et se défend avec ses prières et ses larmes. Les Bedouins étonnés, interdits, s'arrêtent, leur ferocité est adoucie, leurs desseins sont suspendus, les uns les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu leur courage, oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des plus fortes puissances dont le ciel adonne la terre, l'innocence et la religion.

Cependant, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la peur et à poursuivre son affreux dessein, le

## CHAPITRE XXII.

lance au milieu d'un guerrier terrible, l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes, et le bras chargé d'un sanglant cimenterre; il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière; la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse; plus prompt que l'éclair, il la saisit, l'enlève, la transporte au milieu des décombres, d'un mouvement si rapide que l'ermite Fa déjà perdu de vue avant d'avoir eu le temps de former une pensée; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éparpillés de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek Adhel. L'ermite frémit sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné en vie. Cependant les corps expirants des Arabes et des Chrétiens n'arrêtent point le marché impétueux du héros; il ne voit que Mathilde, il ne songe qu'à ses dangers; il se pose sur un cheval superbe, se place derrière elle, d'une main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du courrier, et suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bédouins, les cris des combattants, la vue inopinée de Malek Adhel, lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures : mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre et tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et, en livrant à la vérité, ne le rendent à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel, enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui servir peut-être tout moyen de salut.

La soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied du Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde; une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas, dans les rochers du Colzoum, quelque enfoncement où il puisse la mettre à l'abri : au-dessus de quelques rocs brûlés, il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins, aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle, et se rappelle ce qui s'est passé, mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable prodige Malek Adhel a paru tout-à-coup pour la sauver des mains des Arabes : et l'ermite, que sera-t-il devenu? qu'aura-t-il pensé de cet événement? Mais, hélas! existe-t-il encore? N'aurait-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort? Et ses chers, ses fidèles Anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Gloucester, les victimes de leur dévouement à son service? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure, il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance, et d'embarras. « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événements de ce jour, qu'ils sont terribles, et que je dois en redouter les suites! Quel sera le sort de ce vénérable solitaire? quel sera celui de mes fidèles Chrétiens? et le mien, ô mon Dieu, à présent, que sera-t-il? — Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle

calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. » La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. « Maintenant, continue Malek Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur : je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence : ah ! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » Il s'arrête ; elle est frappée de sa profonde tristesse ; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu étouffée : « Hélas ! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi, j'espérais que vous, surtout, il y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir. — Vous l'espérez, Mathilde, interrompit-il vivement, je vous ai donc bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon âme. Ah ! quand je suis rentre au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le desert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire ? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous ; j'ai volé sur vos traces sans écouter les murmures du peuple et de mon armée ; mes braves soldats voulaient bien m'arrêter, ils me montraient la colère de Saladin ; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée, j'espérais vous rejoindre plus tôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage ; mais dans ces vastes deserts où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah ! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais, nous toucherais aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance. » Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'âme de Mathilde toutes les craintes dont il est déchiré ; il ne veut pas lui dire que, pour la suivre, il a usé de violence, que son armée, in-

dignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Syrie ; que des craintes menaçants se sont fait entendre contre Mathilde, et qu'ayant choisi pour l'accompagner ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas mérité la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'ermite. « Etant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre j'ai toujours côtoyé le bord du rivage ; enfin ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bedouins, en cri forcené avant-coureur des massacres ; je me suis précipité de ce côté, toutes les frayeurs déchiraient mon sein, j'arrive à travers les ruines ; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bedouins, le duc de Gloucester, percé d'un coup mortel, me voit, me reconnaît, se souleve, et me montrant la grotte : *Sauve la princesse*, me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis, ils obéissent, et je vole vers vous. Quel affreux spectacle ! Mathilde, l'idole de mon cœur, prête à tomber entre les mains d'une horde barbare ! Ah ! si je fusse arrivé trop tard, si un seul de ces brigands eût osé porter un coup à votre main sacrilège !... Mathilde se l'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui l'avaient osé regarder, l'âpre expression d'une si téméraire amitié ! Oubliez l'amide mon frère, nobleste duc de Gloucester s'arrête Mathilde en pleurant, j'ai donc causé la mort, c'est pour moi que la vie venait expirer sans gloire au fond des deserts ; et tous les chrétiens ont dû donc partir avec lui, je n'en aperçois aucun ici. — J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince, je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. » Mathilde pleure sur les infortunes qu'elle a exposées à la mort, elle se reproche de les avoir attirés dans le desert pour les abandonner à leur détresse. « Ah ! lui dit le prince, de quel secours votre présence



pourrait-elle? ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace; j'entends le vent du midi prêt à s'élever; je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres.... Je frémis, je tremble; ô Mathilde! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde: il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, baletants, refusent absolument de marcher: le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied, et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se réfugier au sommet du Colzoun; mais Malek Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ: la troupe hésite encore; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied: ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route; elle garde un profond silence; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve: Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route; les soldats suivent après l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident, la nuit approche, et les craintes cessent; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable: si le lendemain les avant-coureurs de l'oura-

gan se remontrent encore, le péril sera presque sans remède; il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques moments de repos à Mathilde? supportera-t-elle une si longue fatigue? Elle est couchée sur le chameau, presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et prête à expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil: le prince seul, debout, en dehors de la tente, veille, dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant, tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide bise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille, ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent; et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus. Tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un Musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu? mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil, et, se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente, pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A

la clarté de la lune, elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente, il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque, pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore : il était toujours à la même place, immobile, debout, et appuyé sur son sabre, et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais, en s'accusant ainsi ce nom lui échappe; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle : « Ma bien-aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trouble votre sommeil? — Oui, répond-elle, mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert; pour les lui éviter, il donnerait son sang, sa vie. — Hélas, dit-il, je ne partage point votre sécurité; qu'il me paraît effrayant et terrible, le danger qui vous menace! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver... voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourments que mon amour me cause, mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourments de mon amour. » La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et, levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon Dieu! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien! lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux, oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Princesse, répond Mathilde avec une sage modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage, et non de

la faiblesse; de la pénitence, et non de l'indurcissement; de la mort peut-être, et non des coupables amours : la foudre de Dieu nous entoure, il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous me demandez, pour la faire tomber sur nous. Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et songeons qu'à profiter de la tranquillité de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. — Ah! répond elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains de manquer. » Le prince veut lui répondre; elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente. Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre, qu'on aperçoit d'autres colonnes de sable, qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur, bientôt le soleil en les pénétrant leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. À l'aspect de ces sinistres présages, les marmottes relèvent hâtivement, plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fatalisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne sont causés que pour les punir des crimes extraordinaires qu'on les force de persécuter à une chrétienne, ils vont même jusqu'à dire, que si elle demeure plus longtemps parmi eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. À ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur, il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelants : « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot contre la personne

princesse d'Angleterre. —  
 voir la Mecque de ma vie,  
 des plus mutins, si j'enten-  
 du Musulman traiter de per-  
 les eux voleurs du crucifié,  
 et leur pays pour monder le  
 globe, interrompit le prince  
 tant devant lui et levant les ac-  
 te, tu as vu ta dernière heure.  
 leur qu'allez-vous faire ? s'é-  
 le, au nom du ciel et du repos  
 nière, grâce, grâce, ou je  
 tant. — Aux accents de cette  
 le prince s'arrêta tout-à-coup,  
 avec indignation le tremblant  
 qu'il foulaux aux pieds : — Vil  
 terre, lui dit-il, lève-toi, et  
 la princesse, car il n'y avait  
 soude qui pût fléchir ma co-  
 parde-toi bien de la rallumer  
 l'impul-tol d'une voix forte et  
 car je déclare, sur la tête du  
 n'il n'y a point de prières qui  
 l'ouager à pardonner deux  
 lion du prince, son accent,  
 intimidant tous les soldats;  
 il, mais non sans peine, et  
 nous la crainte de la mort  
 retiron l'autre que j'ai, dans  
 leur rend la soumission, s'edi-  
 la pas brave vingt fois le fer  
 m'iréputé, et ces mêmes  
 i tremblaient à l'aspect d'un  
 sé, ne sont-ils pas prêts à se  
 à la voix de leur chef, au mi-  
 llous-chrétiens ? Mais ils sont  
 ne les soins du prince pour  
 busent le Prophète; sans elle,  
 d'indouler aux ordres de Sa-  
 combattant déjà. Les flaux  
 i menaces leur apparaissent  
 avertissement salutaire du  
 ni approche, et auquel il ne  
 tre d'axe soustraite qu'en sa-  
 grande victime à la colère  
 :  
 bain, vers le milieu du jour,  
 ou le soleil, entouré d'un  
 surprise, semblait embraser  
 tre pour la brûler de ses  
 chateau de Mathilde se

beurt contre une des roches semées  
 dans ce desert, et en peu d instants son  
 pied enfla si prodigieusement, qu'il fut  
 hors d'état de marcher. Le prince or-  
 donne qu'on en prépare un autre; mais  
 alors toutes les superstitieuses fureurs  
 éclatent de nouveau, et d'une commune  
 voix les soldats déclarent qu'ils n'obe-  
 ront pas; le malheur arrive au chateau  
 de Mathilde leur paraît un signe mani-  
 feste de la volonté du ciel. On ne peut  
 refuser d'y croire, disent-ils, sans une  
 horrible impiété; et comme il ne leur  
 reste d'espérances de repaquer la pro-  
 tection du Prophète qu'en imitant la  
 Chrétienne, les plus hardis s'avancent  
 vers elle, dans l'intention de la saisir;  
 mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu  
 leur dessein, que, sans considérer l'iné-  
 cabité du nombre, il s'élance, enlève la  
 princesse de dessus le chateau, la sou-  
 tient d'un bras, la défend de l'autre, et  
 fait voler la tête du premier matin qui  
 ose approcher. A ce spectacle, les autres  
 poussent des cris affreux, vomissent des  
 imprecations contre l'étranger qu'un  
 grand prince préfère, ses propres su-  
 jets, et l'entourent pour lui arracher l'ob-  
 jet de son amour. L'intérêt de Mathilde  
 éclaire l'aveugle ardeur de l'impétueux  
 guerrier; s'il était seul, vingt hommes  
 bien armés n'effrayeraient pas son cou-  
 rage, mais à cause d'elle il a pensé qu'il  
 pourrait succomber, et alors quel re-  
 cours avait-elle contre la rage de ces  
 vils sectateurs; il fremit à l'idée des ou-  
 trages qu'elle aurait à souffrir, et, pre-  
 nant son parti sur-le-champ, il recule  
 quelques pas, dirige son flanc sur le  
 sein de sa bien-aimée, et s'écrie : — Si  
 faut que cette vierge soit immolée, moi  
 seul je la frapperai, mais en retirant ce  
 fer tout sanglant de son cœur, je l'en-  
 sence aussitôt dans le mien, et j'expire  
 avec elle, en appelant la vengeance du  
 Prophète sur vos têtes criminelles, et  
 ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la  
 mort de votre prince impunie, au grand  
 jour du jugement, vous paraîtrez tout  
 couverts de ce sang que vous m'avez  
 forcé de répandre. — Non, non, interroin-

pirent les soldats en se prosternant devant lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés. — O généreux Adhel! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortune qui n'a plus que peu d'instants à vivre; je sens que je vais mourir, votre dévouement ne me sauverait pas. Ah! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur; mon Dieu, donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri : « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous; montez sur un chameau, marchez à notre tête, la Chétienne seule périra. — Elle ne périra point, interrompt Malek Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie sur le sable. — Les soldats effrayés reculent à leur tour, ils ont effroi du sang de leur prince; il leur semble que ce serait pour eux comme un feu devorant qui les consumerait dans ce monde et dans l'autre; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince, avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine, quand tout-à-coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : « Que hasarderons-nous? si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident, les entraînent; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois autres palmiers d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et

la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans mouvement; le prince le voit, redouble de malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage. D'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se réveille et trouve une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel : « Où est-il? demande-t-elle; est-il sauvé? — Il est près de toi, répond-il, il y est pour tous jours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle et voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : « Ils sont donc partis, et partis sans vous? — Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage, ne l'alarme point, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu encore, la moitié de mes soldats marchent sans doute sur nos traces avec le reste de la suite. De ceux-là j'en suis sûr, pour secourir des Chrétiens, j'abandonnerai mes plus chers amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour, je craindrai, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre; si demain, à la naissance du jour, ils ne sont pas arrivés, jete porteras dans mes bras à travers le désert; le chameau, quelque blessé, pourra nous servir, et nous pourrions avant la nuit atteindre le mont Kaled, nous sommes sauvés; il est nécessairement que ma petite troupe passe pour se rendre au Caire, nous y serons l'y attendre; là, nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour se garantir de l'ardeur du jour. — O mon Dieu! c'est toi le prince avec un arc et une épée et plume, tu es avec ce qu'il faut pour moi — Il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer. — Ah! reprit-il avec une tristesse passagère, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer; ah, non, non, si ton Dieu existe, et ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et se

condamne pas. « Elle ne répond point, et se lève, et sort de la tente : le firmament étincelle du feu de mille étoiles. Pourquoi, dit-elle, ne pourrions-nous pas notre route, le ciel ne nous le-t-il pas assez de lumière pour nous guider ? — Non, Mathilde, la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du sentier sacré, et nous perdre pour jamais ; ce jour, je pourrai distinguer les vaisseaux qui s'élèvent vers le sommet de la haute montagne, peut-être aussi les tétes grisâtres des pyramides : alors, marcherai avec assurance. Maintenant, l'éclat de la lune ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent, et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. » Mathilde s'arrête plus, elle s'appuie contre la tente, et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du désert ; tous les agers qui les menaçaient tourment au lieu de l'amour ; car c'est l'amour qui expose le prince, c'est pour elle qu'il veut mourir, c'est à cause d'elle qu'il ira peut-être ; cette pensée, qui redouble sans cesse, remplit son cœur d'une émotion qui l'effraie. Ne pouvant exprimer ses craintes, elle se jette à genoux en versant des larmes. Le héros s'approche d'elle et lui prend la main ; le trépas qu'il lui fait sentir redouble sa passion, et tout disparaît à ses yeux, qu'il ne sent plus d'espoir de vie dans l'amour, qui reste seul, n'en est plus que l'ombre. « Mathilde, écoute-moi : nous sommes seuls dans ce désert ; peut-être le soleil de demain apportera-t-il la mort, et nous ne pourrions pas finir un autre jour ; mais, faudra-t-il quitter la vie dès uni à toi ? » Mathilde n'en dit rien ; elle se lève, le Dieu d'Israël prête à toute sa gloire, devant le prince prosterné, elle lui dit : « Malek Adhel, tu n'as rien de plus à me dire ; Dieu a reçu dans le

tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet aveu que je ne vous ferais pas entendre, sans doute, si la mort qui nous menace ne l'excusait pas ; oui, Malek Adhel, je vous aime, et si vous étiez Chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable ; si vous étiez Chrétien, je préférerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir ; si vous étiez Chrétien, enfin, j'aurais désiré je l'avoue, que Dieu me permit de m'adresser qu'à vous ces mêmes vœux, par lesquels je devais m'enchaîner à lui : mais fussiez-vous Chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur, et de ne souiller ma vie d'aucun crime : qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure ; et si je meurs demain, que l'expire du moins sans remords. » En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de la vierge, mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoique éperdu, ébloui, Malek Adhel, toujours aux pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches : « Non, lui dit-il, tu ne m'aimes point ; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir ; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi.... Mais qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime ? qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds ?.... — Qui me l'a dit ! interrompit la vierge avec enthousiasme, Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore : sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire ; mais c'est assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée





s d'autre que toi, je jure à ce moment rempli de son et de sa toute-puissance, et ce en cœur.... » Elle s'arrête; il ne peut parler, il est accablé d'un bonheur et d'un sensu. Mathilde est à lui, Na-on épouse. Mais en appelant le désert, en le rendant témoin de cette union, en le plaçant entre la vierge s'est entourée de tant que devant le respect qu'elle passion n'ose plus se faire en-que les images de plaisirs et s'effacent même de la pensée lhel.

#### CHAPITRE XXIII.

Il va bientôt paraître, Malek ira peut-être pas la fin de ce ir; mais comment ne le bé-ir, il le commence en nommant la épouse. Ce nom, qu'il pro-cesse, n'alarme point la po-rierge, car il a juré de fermer ses chastes attrails jusqu'au Guillaume consacra leurs t elle se repose avec confiance l'époux à qui elle a tout pro-sacrifice de son innocence. rage et de joie, Malek Adhel depart; il se flatte d'arriver ont Kaleil, et d'y attendre en rane qui les suit. Il présente quelques dattes et un peu bien-aimée, lui-dit-il, c'est s nuptial que j'ai à t'offrir. » rec mélancolie, et répandant quelques gouttes d'eau, elle de même que cette eau lu-terre aride, puisse, ô mon divine parole tomber comme luitaire sur le cœur de mon is, jetant sur lui un regard idre, elle lui présente le seul it à donner, le reliquaire sur juré d'être à lui; elle l'attache r sa poitrine, en le conjurant ne separer de ce gage de sa le promet, et alors, satisfaite

et pleine de confiance, Mathilde veut es-sayer de marcher; mais le prince ne la permet pas, il redoute pour elle les cailloux tranchants dont le désert est semé. Il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poi-trine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible; bientôt l'affaissement augmente, elle ne sait plus où elle est; elle a cessé de voir et les sables qui la mena-cent, et le soleil qui la devore; ses combats, ses remords, sa patrie, son hymen, s'effacent de son souvenir; ses pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se ralentit; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait; elle ouvre les yeux, regarde le prince, s'effraie de son ex-trême pâleur, s'effraie bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'ar-rachant précipitamment de ses bras : « O ciel! qu'est-il arrivé? mon Adhel, mon époux, dis-moi, quel monstre t'a blessé? — Mathilde, je t'en conjure, calme-toi; tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, tres-bien... » Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front; il tombe sur ses genoux, et, regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affaiblie : « Je suis bien, tres-bien. » Cependant le sang coule toujours; la fatigue, la chaleur, l'agita-tion, ont brisé un vaisseau dans sa poi-trine; et Mathilde, saisie d'effroi en re-connaissant la cause de son malheur, pro-digue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'a-doucir : « Ma bien-aimée, dit-il, je re-prenez des forces, essayons de marcher encore, le mont Kaleil n'est pas loin. — Non, reprit-elle, non; mourons plutôt

ici : mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs : ah ! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir. — Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plait dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour ; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'âme de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kadeil, il appelle, il implore et le ciel et la terre ; rien ne paraît, rien ne répond, et ses cris perdus sur une plaine déserte lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir ; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure où elle ose l'aimer sans crainte sera la plus douce de sa vie, s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut point la quitter. — Situ y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instants l'un nous recevra tous deux dans son sein. — Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond : — Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer. — La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et dit à l'autre à son époux en prononçant ces mots : — Pour toujours ! — Il répond par le même vœu, ils se regardent et sourient encore, peu à peu leurs forces défaillent, leurs pensées fatiguées se rouvrent avec peine, ils fléchissent, et s'appuient l'un contre l'autre ; les ténèbres commencent à les envelopper, la froideur de la nuit va glacer leur sang, un autre jour ne se lèvera pas pour eux, ils ont vu leur dernier soleil....

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loiu

vers l'Orient, un bruit s'est fait entendre ; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince ; il se lève, prête l'oreille, le bruit augmente, il a osé exprimer encore tout ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement, il distingue les pas des chameaux, le bruitissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes ; il frappe des mains et s'écrie : — Le ciel a épargné de nous ; j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés. — Ah ! n'est-ce pas la princesse avec un faible soupir, quelques moments encore, et je n'aurais plus de douleurs à craindre. — O ma bien-aimée ! ramène-moi, le bonheur va nous être rendu avec la vie. — Et tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui répond : — Quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus longue vie, que celui de mourir avec toi ? — Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la suivre. Des hommes s'approchent, Malek Adhel reconnaît ses guerriers ; à la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. — Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel, ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. — Les fidèles vassaux du prince ne répondent à ces paroles qu'en criant de maudire tous les auteurs de ce crime qui leur fut horreur. — Mais amis, leur dit-il en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi, sauvez-la, je ne puis vous aider. — Les guerriers sont épuisés ; sans vœux je n'aurais pas vu une autre aurore. — Il dit, ses guerriers obéissent, les uns transportent Mathilde sur un chameau, les autres calment les ardeurs de la postérité du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlève aux Arabes ; enfin, en atteignant le mont Kadeil, on s'arrête et dans les grottes abandonnées des émirats, Mathilde, durant toute la nuit goûte un long repos, et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'étendre et donner lui-même au sommeil.

Le ~~musulman~~ ~~il~~ apercevoient la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des Chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek Adhel va prendre entre eux : abandonnera-t-il son frère? déserterait-il ses drapeaux, pour se ranger sous les drapeaux de la croix? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir : cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux, l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin, et Richard a sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qu'elle se rouvre devant elle, forme son cœur au plaisir de vivre. De son côté Malek Adhel est aussi le sévère honneur, l'inviolable amitié lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour lui a fait braver plus d'une fois. Depuis longtemps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime; il oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être Chrétien; mais s'il est Chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore comme son époux? Ces sombres pensées disparaissent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort. Tous deux se devaient trop pour oser s'interroger; ils gardent le silence et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur,

sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bedouins; le peuple, dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux : bientôt il apprend par les guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglants témoignages d'amour, il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un Musulman qui ne l'accuse d'être la cause du désastre de Ptolémaïs, et de l'inaction où demeure le prince; ces reproches sont justes, Malek Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette âme héroïque ne ressentit de pareils tourments : tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues, il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voutes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique; et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à apaiser que les brûlants tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine du désert; cependant si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur les remords ne dorment pas non plus; et si chaque Musulman qu'il rencontre semble lui dire : *Malek Adhel, ton frère t'attend, sans cesse il se répète à lui-même, Malek Adhel, ton frère t'attend.* Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit à se soumettre à de nouvelles fati-

ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion, entendra-t-il ses excuses; sentira-t-il à lui donner une épouse chrétienne? Ainsi réfléchit le héros, et devant tant d'incertitude et de tourmens sa grande âme se laisse abattre; accablé, indigne de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle, et l'amour qui le retient.

#### CHAPITRE XXIV.

Peu de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du desert, lorsqu'un matin, à la porte du palais, s'arrêta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée, seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, à son milieu duquel était un dieu sole tournant vers le stig de la vierge avec ces mots de l'air : *seigneur de la vierge*.

Il demanda à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel; les haussiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'il eût été averti de l'issue de son arrivée; il était en ce moment auprès de Mathilde; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier; l'esclave répondit, qu'avec ses armes, à sa den arche, on le croyait un Chrétien, s'il était possible de croire qu'un Chrétien osât venir seul dans une ville ennemie. Malek Adhel, qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence. Malek fit signe à ses esclaves de se retirer, et, demeurant seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi que peux-tu craindre? Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre; Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. » En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit

cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande âme et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévint que son visage allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte qui lui arracha un cri; elle couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek Adhel, frappé de la même émotion, sentit son trouble s'augmenter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui, en prenant que Mathilde était le seigneur qu'il venait chercher au Caire, appelaient à voir considérer un moment dans les yeux d'une profonde surprise, il lui dit : « Vierge de Ptolemaïs, quelle est ton ombre et quel funeste geine l'a conduit dans ces murs où ton nom seul semblerait te garantir la mort dont toute mon autorité ne pourrait te garantir. » Aussi n'est-ce que moi que je confie mon nom et mon pouvoir à ta cécité, les mots de mon sont chers, et je ne puis trop m'hâter de te dire la mort qui m'amène. Alors, se tournant vers la princesse, il mit son casque devant elle, baissa le bas de sa robe, et la pria de présenter l'épée à son côté. Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à le tendre, et Josselin, assis entre elle et le prince, commençait à rire.

Ce ne fut qu'en arrivant au camp des Croisés, que Melchior apprit que c'était la reine d'Angleterre et non la princesse qu'il y avait ramené. Il n'était plus temps de la retenir, et sa colere n'eut point de bornes. Il se repandit en plaintes amères contre vous, prince, il vous accusa de perfidie et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour que du désir de vous rendre indépendant de Saladin, et de former une alliance avec les Chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Egypte. Cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les Chrétiens s'en réjouirent. Richard lui-même ajouta foi, il ne tint point en doute que la main de son amour ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres; cependant, l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir; Languan a vu la

dans l'île de Chypre, depuis ce  
 li a perdu sa liberté : à la mort  
 il ouvrit son cœur à Richard,  
 et, qui voit en lui son frère  
 et son plus cher ami, lui jura que  
 le seigneur renouvellerait à ses vœux  
 tant à prendre un époux, elle  
 et jamais d'autre que lui. — Tes-  
 tromesse ! s'écria impétueuse-  
 ment Adhel, il ne la récompensera  
 pas de lui rendre sa cour-  
 onne de Jerusalem et le cœur  
 de son frère hors du pouvoir de Ri-  
 chard mais la princesse rougit,  
 et se regarda avec un peu de  
 elle baissa les yeux ; il ajouta  
 un faible soupir. — Philippe et  
 les autres souverains croient  
 l'attachement l'obéservation de  
 n'importe de Lusignan ; ils déclara-  
 rent, bon de vous refuser la prin-  
 cesse, il fallait vous la faire pour  
 ans le cas où vous consentiriez  
 à notre parti et à notre  
 quelques chevaliers s'élevèrent vi-  
 vement toutes ces opinions, et  
 eut que nul n'avait le droit de  
 lui enlever la princesse, qu'elle  
 fait maîtresse, et qu'on ne pour-  
 rait décider sur son sort, sans avoir  
 pu avec ; nous seulement je me  
 le est avis, mais je proposai  
 la tête de plusieurs guerriers,  
 la princesse Mathilde dans quel-  
 le la terre que vous eussiez pu  
 adn de connaître ses inten-  
 le verser tout notre sang pour  
 les yeux bientôt mille guer-  
 mes oncles ; j'en aurais eu le  
 aurais eu toute l'armée, si j'in-  
 tral un s'y fut opposé. Philippe  
 demanda que je fusse nommé  
 cette noble troupe, et Richard  
 dra du titre de chevaliers de la  
 il me chargea, seigneur, de  
 et tel prix que vous demanderiez  
 l'ancien de sa sœur ; ébranlé  
 r les prières des princes confon-  
 ajouta que, s'il était vrai que  
 auriez adopter la foi chrétienne  
 vos armes aux nôtres, il se

ferait relever par le pape du serment de  
 ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan.  
 Et moi, Madame, continua-t-il en s'a-  
 dressant à Mathilde, je n'ai saisi avec  
 tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici,  
 que pour vous déclarer que mes mille  
 guerriers et moi ne souffrirons jamais  
 qu'on fasse la loi à vos sentiments, au  
 nom d'aucun intérêt politique : faites  
 donc connaître votre volonté. Madame,  
 soit que vous desiriez vous retirer parmi  
 les saintes filles du Carmel, ou vous ren-  
 dre auprès du roi votre frère, vous n'a-  
 vez qu'un mot à dire, et aussitôt mille  
 épées s'élèveront pour vous obéir. —  
 Sans doute, lui dit Malek Adhel avec  
 émotion, la troupe est cachée près de  
 Caïro ; tu n'auras pas risqué d'entrer avec  
 elle dans la ville ? — Je suis seul ici, ré-  
 pondit Josselin, les braves guerriers qui  
 m'ont suivi sont hors de tous les régens,  
 si tu nous refuses la princesse, ils ne pa-  
 raitront que pour le combattre. — Si  
 c'est sur votre seule valeur que vous com-  
 ptez pour l'arracher de ce pays, reprit  
 Malek Adhel, il faut que vous en res-  
 tiez beaucoup, car j'en ai ici une nom-  
 breuse armée pour la défendre. — Im-  
 possible si tu veux, s'écria Montmorency,  
 mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai  
 pas ; au reste, je n'ai plus que deux ques-  
 tions à faire : Veux-tu être Chrétien et  
 vous, Madame, voulez-vous être libre ?

Devant un héros un autre héros ne peut  
 pas être faible ; et après de Montmo-  
 rency, Malek Adhel sentit le feu de l'hon-  
 neur se rallumer dans son âme, et un car-  
 deur nouveau ; il n'hésita pas, il s'écria :  
 « Je ne puis pas être Chrétien, je ne puis  
 pas trahir mon frère, ma gloire me le de-  
 fend, mais vous, Mathilde, voulez-vous  
 être libre ? — Ah ! Malek Adhel, reprit-  
 elle avec une vive douleur, refuser d'être  
 Chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de  
 vous fuir ? » La vivacité de cette excla-  
 mation frappa Montmorency : elle lui fit  
 pressentir un grand malheur ; il reprit  
 d'une voix un peu altérée : « Assuré-  
 ment il est impossible que votre altesse  
 regrette la terre des Infidèles ; ah ! Ma-  
 dame, si vous sachiez par quels vœux ar-

dehors la chrétienté entière vous appelle dans son sein; chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance. à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent, dans le saint mystère, mêlé ses larmes au divin sang du Christ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille de ses nombreux triomphes, n'est qu'une gloire mêlée, et la joie que la reine goûte auprès de son époux, n'est qu'une joie imparfaite; il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter? — Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se détourna en rougissant, mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vint de se faire entendre dans la pièce voisine; des esclaves semblent approcher, inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre; le premier objet qu'il aperçoit est un jeune Arabe nommé Kaled, Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs, et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Étonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan. D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hési-; tandis qu'il parlait à Kaled, il crut qu'un œil curieux ne pénétrerait dans l'appartement de Mathilde, n'y reconnut-elle Montmorency, et ne repanda la nouvelle que le vainqueur de Ptolemais est au Caire. Kaled s'approche, et lui dit à l'oreille : — Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre; tout est en fermentation autour de toi. En traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé; on nomme Lusignan, Richard, et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple; d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes,

et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même a proscrit ta tête. — De tout ce que tu me dis, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus; mon frère me connaît un jour. Viens, Kaled, viens, continua-t-il. — Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le rendez-vous qu'il allait entendre. A peine y furent-ils enfermés, qu'il lui commanda de s'approcher sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui regardait devant ses yeux; et au nom d'un qui donna à Kaled, Josselin leva aussitôt le visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel; celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et toutant sa poitrine. — Voilà, s'écria-t-il, ce qui te servira de bouclier, si tu es attaqué dans mon palais; mais lorsque des prédestinations multiples entre gens qui se valent, que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raccommode-moi, Kaled, quelle cause a présentié la colère de Saladin contre moi, au point de vouloir me faire pendre. — A ces mots la princesse jeta un cri d'effroi. Sans gêner au prince le temps de la rassurer, Kaled répliqua vivement : — Qu'est-ce, Malek Adhel, peux-tu le déterminer? Ne greles-ont-ils de ton frère, n'as-tu pas vu voye la reine d'Angleterre aux châteaux? n'as-tu pas gardé la sœur de Richard après de toi? Et quand t'es-tu cru capable de cette desolante action? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolemais? Enfin, en cet instant, quand il l'attirait pour combattre, que quoi costu-? — Le sultan n'aurait pas reçu depuis longtemps l'apothéose de ce que tu demandes? s'écria le prince. L'esclave que je lui envoyai en quittance Hamette, ne lui a-t-il pas rendu lettres; et après les avoir lues, ne lui restait-il pas un doute sur ma tête? Je ne sais, repartit Kaled, si



lavo; il ne m'appartient pas de mes augustes secrets; mais pour l'affirmer, c'est que s'il justification, elle ne l'a point à quelque temps que la tige se présenta devant lui et lui fit perdre les. Saladin refusa de le respect qu'il avait pour son imposant silence à ses soupçons. Il était l'évidence pour oser de lui. Mais le jour où Met-houb dans sa tente, le regarda à la fois des larmes, et se relevant d'un geste, en frappant son front terre, que tu l'as trompé, que tu perfides il fit frémir tous les assistants à cette terrible parole. Saladin, ah! comment il se le desespère et la fureur rendit il lementer ou mourir ne l'aurait point été, si Met-houb avait après que la perte qu'il perdait, l'image de son dessein, des rochers des de la chute de l'islamisme, son courage, et le déterminant de toute sa puissance qui voulaient s'élever contre lui et le rendit le Met-houb, rebelle à ses ordres, tu avais rendu et retenu la promesse que, parti avec celle-ci, tu allais l'y faire couronner. Les Chrétiens s'appretèrent à dans ton nouvel empire, frère ne mit plus de bornes à plus il avait eu de peine à te soumettre, plus il te trouvait de l'avoir été, et ne connaissait vengeance qui ne fût au-dessus de lui. Le soir même il convoqua les émirs. J'y fus appelé les terribles paroles qu'il jeta. « J'ai trop aimé Mathieu; j'aurais préféré à mes souffrances peut-être; le prophète; le parjure Adhel, soumis de d'une femme; d'une Chrétienneté notre culte, trahit sa gloire, il de par de son frère; un seul de

ces crimes mériterait la mort, que méritent donc tous ces crimes réunis? » Les émirs consternés gardèrent un profond silence. Vous n'osez prononcer, reprit Saladin, votre langue cherche en vain un châtement digne de la faute, elle n'en trouve point; la mort serait celle d'un esclave; mais Mathieu Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir; je saurai le punir d'autant. Met-houb, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront; avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rébellion, avec eux tu te sauras du traître livrer, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enlever son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens, tous sont bons contre les infidèles; charge de chaînes, tu le feras courir dans la grande place du Caire, et avant de lui donner la mort, tu livreras sous ses yeux la princesse d'Angleterre à la plus vile populace. — Arrête, Kaled, arrête, tu blasphèmes, assurément. S'écrit Mathieu Adhel avec impétuosité; non, mais tout propret d'a par être couronné par Saladin. — Depuis que le Sultan voit en toi un perfide, le Sultan est méconnaissable, semble, dit-il, de voir de soi-même, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'environne, et a cessé de croire à la vertu, en cessant de croire à la tienne. Il se fait une peur de la justice, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égale pas les tourments qu'il éprouve; enfin les derniers ordres que Met-houb a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que tu fies à la main. — O Saladin s'écrit le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais Kaled, dis moi, sais-tu si l'armée de Met-houb s'avance vers le Caire? — Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurai à peine devant de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes sorts, je ne vis que tes dangers, et je voulais les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un

cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant du haut de son sommet j'aperçus de loindans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub, qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité, mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable; mais Metchoub est armé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne serais pas étonné qu'il me suivit de pres, et que la première aurore ne le vit camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du Sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucirait pas. — Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici, ils te défendront, ils défendront la princesse : mille Chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub. — Notre Montmorency, répondit le prince en lui serrant la main, je te rends grâce, mais je n'accepte point ta proposition; non, jamais on ne verra Malek Adhel commander des Chrétiens contre des Musulmans : la condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'usurai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde, pour elle qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer — O Malek Adhel qu'avez-vous dit, s'écria la princesse éperdue? O doux mort du desert! je devais donc te regretter. — Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir; et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voir; il sentit que le regret de Mathilde venant d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore; et ce-

pendant, devant un témoin comme moi, encreux, comment consentir à paraître faible! De son côté, le hérétique, frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son trouble entre ses mains, et essaya même quelques larmes, que tout l'effort de courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde indifférente lui paraissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le reste du monde, et qui par cela même ne sentent que de célestes rêveries et de transports; mais Mathilde sentait de lui montrer toute l'étendue qui pouvait être la source humaine; c'est à ce moment qu'il en conçut qu'il y faut renoncer... — Sois un Musulman ce jour-là, le plus des Musulmans sans doute, mais qu'est-ce qui te plus grand des Musulmans devant un Christ en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> c'est la mort, et si tu n'as pas la mort de Mathilde, O Mathilde! que de tesse, que de respect il y avait dans de Montmorency, jusqu'à ce moment n'osa que s'affliger, et ne vous coude pas.

Cependant, triste et pensif, Adhel se tint, cherche encore n'est qu'en se séparant de Mathilde la sauver, car ce n'est qu'à ce qu'il peut se déterminer à le voir s'il ne risquant que sa propre vie gardant ses de lui, ni Montmorency ni ses mille guerriers, ni Metchoub ses douze mille hommes, ni le roi lui-même avec toutes les forces du royaume, ne pourrissent l'attraction amour; mais ce peuple, ces soldats sont prêts à verser tout leur sang le défendre, sont prêts même à se lever contre ses ordres, s'il leur ennuie de secourir Mathilde; loin d'être les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub, les soldats toutes ses fureurs s'est élevée contre chaque musulman la désigne comme victime dévouée, et l'infatigable voyant qu'il dispose de tout en Egypte hors du pouvoir de faire respectu-

qu'il aime, n'hésite plus, et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute avec une profonde émotion : « Conduisez-la au camp des Croisés; c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek Adhel. » Josselin recule avec une vive surprise; ses craintes n'avaient point été jusque-là; il s'écrie : « La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ, serait l'épouse de Malek Adhel..... ? » Il s'arrête; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son âme, la modestie de son caractère, et la dignité de son rang, elle lui dit : « Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point Chrétien encore, et il n'y a qu'un Chrétien qui puisse obtenir ma main; mais j'ai juré à ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur; si le ciel l'éclaire, s'il est Chrétien..... — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand jeun, comment en permets-tu seulement la supposition ? — Ecoute-moi, Kaled, reprit Malek Adhel; tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'Islamisme contre celui du Christ, tu sais même que ma pitié était revenue pour les Musulmans; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les seductions, résister même à celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel rempli d'une passion profonde put en haïr ses desirs, faire ses regrets, et devenir le défenseur de son rival : de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux Chrétiens; l'éclat de Mahomet ne fait point de grands prodiges; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle

est dans la religion qui les opère. Cependant, quoique ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays : mes premiers serments ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui devoir ma vie. Le flambeau du mahometisme ne jette plus dans mon âme qu'une lumière pâle et tremblante; celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître; qu'il soit donc seul ma religion et ma loi. J'admire les Chrétiens, et je les combattrai; j'adore Mathilde, et je vais la quitter; et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu.... ? Mathilde, vous baissez les yeux; Montmorency, tu crains de me répondre; tout Chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde ! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder ? et si je violais tous mes serments, mériterais-je de recevoir les vôtres ? Ma bien-aimée, en me séparant de toi je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver; ce jour viendra, n'en doute pas; pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai; car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel, si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi.... et maintenant reçois mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici..... — Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois; il cranduit, en regardant encore Mathilde, de n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a doute si elle pourrait consentir à s'éloigner; ce n'est pas la connaissance de son devoir qui lui manque, c'est le courage de s'y soumettre.

et si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une humble prière, la prière, elle demande à celui qui peut tout de l'arracher à sa faible espérance, et Malek Adhel, qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délice ou il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre; que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il l'eût y croire, et peut-être ne parlait-elle pas; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sous ce qu'il eût dit temps de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et d'une voix faible et résignée, elle articula ces mots : « Je suis prête à partir. » Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur. « C'est est donc fait ! » s'écria-t-il; et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

## CHAPTER XXV.

En peu d'instans le prince a réuni tous les Chrétiens qui sont au Caire, il leur fit donner des armes, il leur parla lui-même, leur recommanda de sortir séparément de la ville, et de se rendre à une distance qu'il leur indiqua pres des ruines d'Héliopolis : c'est à qu'ils devaient attendre, et qu'il leur promit de se joindre avec la princesse d'Angleterre et le chevalier Inconnu, dont il craint même de dire le nom à des Chrétiens. A l'écrite qu'il met à toutes ses lettres, et d'aller avec laquelle ses ordres sont envoyés, à la manière vive et impétueuse dont il presse le départ, on croit, que c'est de son bonheur qu'il s'occupe. Ah ! c'est bien plus, c'est de l'absence de Malinche, l'époux, agile, il revient près d'elle. « Tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos lettres vous attendent, vos sœurs se cachent secrètement par une des portes secrètes du palais, hâtez-vous rapidement. O Malch Adiel ! reprend-elle en se levant

[illegible]

répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentiments, en me confiant les accords qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs mêmes ne franchiront pas : s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. » Malek Adhel, plus touché que jaloux d'un hérosisme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde, et aussitôt il fut la joindre avec Montmorency ; ils continuèrent la route tous ensemble le long du Nil. Vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les Chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu ; le cortège s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit connaître Montmorency aux Chrétiens, et leur montra leur chef ; tous le reconnurent avec respect et allégresse. Après avoir reçu leurs serments, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche, et Malek Adhel à sa droite ; bientôt il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élève à l'Orient : après quelques détours au milieu des torrents et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage que, depuis la naissance du monde, c'était la première fois sans doute que tant d'hommes y avaient pénétré : les nulle guerriers attendaient Montmorency ; à la vue des Chrétiens revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris, et se levèrent pour combattre ; mais Jossefin s'avancant au-devant d'eux, les arrêta. « Ne craignez rien, leur dit-il, je vous amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui que pour nous : il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres ;

il nous rend la princesse d'Angleterre. » A ces mots il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect et baisant la pointe de leur épée vers la terre. Montmorency reprit la parole : « Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel, enfin ? » Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde ; et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux Chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages. Le prince la suit ; elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'opprime, et dans son desordre elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel ; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée, il lui dit : « Jure-moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des Chrétiens, ni les ordres même du chef de ton Eglise, ne pourront t'engager à prendre un autre époux. — Je le jure, répondit-elle, en relevant son visage noyé de pleurs : à toi ou à Dieu. » Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble ; une sueur brillante coule sur son front : cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même ; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y trouve que son amour ; et le héros, en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots : il s'enfuit, il s'écrie : « Adieu, Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi. » Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier ; les Chrétiens le retiennent ; instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de

se joindre à eux, ils lui promettaient tous les honneurs, toutes les félicités, le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste, et la main de Mathilde, il n'est point d'éloquence qu'ils n'employaient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'âme de Malek Adhel, en a bien plus encore. Mathilde, qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des Chrétiens, tombe à genoux, elle ne dit rien, mais ses larmes et tout des paroles, et Malek Adhel les voit et le prie, il demande la lettre si sûre, il peut pour elle ce qu'il demande d'elle, il peut rompre son cœur d'une jure sans mesure, il peut ceder, être l'ennemi, l'ennemi de son pays, Malek Adhel est ce qu'il faut, il s'approche de lui, et d'un ton indigné, lui dit : « Malek Adhel est ce qu'il faut. » Il se courbe, regarde son armée, elle vient vers lui, il la regarde de son cheval, ses yeux se portent à Montmorency, il fait d'une course rapide. A cet instant la reine se courbe, se retire, se retire les lèvres de la verge, elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait que les roux ne jamais ; elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Comme il est au bout de quelques minutes, Montmorency d'un air respectueux, s'approche d'elle, et lui demande si elle veut lui parler. « Partez », dit-elle, « je n'ai plus rien à vous dire. » Texte et point. Le comte se retire à sa tente ; elle assise sa tête et s'effondre dans sa voiture, si ses yeux ne versent plus de larmes, son cœur se déchire en regret encore : toutes les elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer : sa douleur, qui se lie, se tient, s'attache au souvenir de Malek Adhel, est en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qu'elle a.

## CHAPITRE XXVI.

En rentrant au Caire, Malek Adhel ne va point se tenir dans les lieux où Mathilde n'est plus, ce n'est pas à lui pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de

ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper ; car les événements passent, mais quand la volonté demeure ferme et invincible, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il se reconstruit toutes ses forces, ses vœux et ses larmes, toutes leurs flammes, et le bon à repren possession de lui-même. Cependant tout fidèle qu'il est demeure à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclavage par lui ; sa grande âme peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission libre. C'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité : il dit ce mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville, des tentes se dressent, des murs s'élèvent, des retranchements se forment de toutes parts, car seule la prière est donnée à se défendre contre Metchouk, il ne veut et point l'aider jamais, tout ce qu'il veut, c'est lui toutes les qualités qui font l'honneur de guerre : d'une bouillante valeur, il joint une grande force d'âme, tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef ; et dans le moment où il paraît le plus courageux, il se souvient de posséder le vol et d'être le maître et de diriger l'armée, à laquelle il est utile encore par ses hommes que par la force d'un bras que rien ne le

Le second jour, après le départ de Mathilde, les deux princes se firent tous deux à leur tour, et le premier aperçut sa lout dans la plaine, à l'entrée des nuages de poussière, de monts et de vallées, et les larmes et les larmes, Malek Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : « Saladin me croit un ennemi, mais je sache qu'il se trompe, et se le prouve, il s'en va Metchouk, car nous ne pouvons, voulez-vous le lui livrer ? » Va en il horreur retrait, et les regards de Malek Adhel ne reviennent point de ceux qu'il lui jette, qu'il lui a pas un homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. Si ses vœux de l'âme d'amour le touchent, l'émotion, l'instrument de l'étendard du pouvoir dont il



disposé ; mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Égypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui ; et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes desirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek Adhel sent bien qu'un opposant une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rébellion, et devenir coupable ; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Demiette ; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère, que toutes les accusations de Metchoub ; et il veut enfin se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commencer.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héraut d'armes porter des propositions de paix à Metchoub. Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat ; il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il comprend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise. Surpris, Malek Adhel eût fait payer cher sa défaite ; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses desirs de vengeance : toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince ; Saladin pourrait un jour blâmer ses refus : suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek Adhel ; il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain : le prince lui fait signe de s'asseoir, et après un moment de silence, il lui parle ainsi : « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber sa tête ; aucun des deux ne s'exécutera : au moment où je parle, la princesse Mathilde

est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie ; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici ; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret ; dis-lui que je n'ignore pas que les Chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'apprentent à attaquer Césarée ; dis-lui que je vais m'y rendre, et que, s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir. — Je sais, répond Metchoub, que si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas ; mais, cependant, je ne puis paraître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission. — Et quelles sont les preuves que tu exiges ? lui demanda fièrement le prince. — Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin. — Moi ton prisonnier, reprit Malek Adhel avec un sourire amer ; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les Chrétiens avec toutes leurs armées : non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, j'en ai rien de plus à y ajouter ; si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux. »

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se rejouit d'y trouver une raison d'accepter le combat ; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire ; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie ; d'un coup d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles

à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'impétueux Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant : « Amis, compagnons de mes travaux, braves Musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie ? » A cette voix si chère à leurs cœurs, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna tout-à-jour, tous les soldats de Metchoub sont en désordre ; en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus : les uns jettent leurs armes, d'autres fuient, le plus grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek Adhel le lui avait prédit, il était prisonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes ; l'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire. Il fait amener Metchoub, et en présence des soldats et du peuple, il lui dit : « Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis ; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir, je ne veux pas le priver plus longtemps des services d'un sujet si fidèle ; retournes auprès de lui, je te rends ta liberté ; ramène les soldats qui voudront te suivre, ils sont libres comme toi : jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne t'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi à Césarée, s'ils le préfèrent ; c'est à eux de choisir entre nous. »

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la desertion de tous les autres ; il n'en trouve pas un seul, pas un seul n'a même hésité : il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats qu'il amena pour châtier un rebelle, sont devenus les instruments de son triomphe, et n'ont servi qu'à en rehausser l'éclat ; et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne ; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où,

peu de jours avant, il croyait marcher à la victoire. Le prince veut son cheval et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'alarmer point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de ton courage : j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre ; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'eiles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne raniment point la confusion de Metchoub, mais irritent au contraire son ressentiment et le forcent à la reconnaissance, il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délabrement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Kourouba, Malek Adhel, adonné à ses soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef dans leurs vides regards, il lit, avec certitude de la victoire est attachée pour eux au drapeau ; et pour leur maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix d'une défection : il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitants de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des Chrétiens qui arrivaient les murailles. Effrayés par l'exemple de Jérusalem, ils voyaient dans sa chute le commencement de la leur, et, pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs, qu'ils paraissent sans leurs troupes. Mais voici une armée qui se présente à-decop, le désordre est dans l'armée, on s'écrit, on répète : ce sont les Chrétiens, ce sont les Chrétiens ! le peuple, les chefs, troublés, saisis d'effroi, pressés d'ouvrir les portes, le même instant au moment où les Chrétiens y entrent, mais des soldats qui vont lever les ponts-levis, et étouffer du bruit, et ce fait reconnaître, tout est ou presque tout est Malek Adhel qui s'avance, c'est lui qui vient de fonder la ville, et il voit ce nom fait autant de braves de tous côtés, les qui étaient prêts à se rendre, se voila déterminés à s'enlever sous les

murs, et se battant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie; tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeurs, et inspire les grands sentiments. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses; les bénédictions dont on le couvre s'élevaient jusqu'au ciel : on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchants transports; il le voit et en gémît, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour, et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce peuple, s'il lui refusait la sienne. « Hélas! Mathilde, ne dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcera d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être! » Accablé par cette pensée qui lui arrache toute espérance, on lui montrant toute l'étendue de ses devoirs, il tombe dans une profonde tristesse; cependant il s'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui : il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales : les uns couvrent de fleurs, les autres balant la terre où il imprime ses pas; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes; le second, d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense : son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails : alors seulement il consent à se retirer, sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais en effet pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. « Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous

les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des Chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe-toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée : Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point. Si tu pouvais la voir! mais comment l'espérer, on ne te le permettra pas.... Cependant, si tu étais surpris, traité comme un espion par les Chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse, elle reconnaîtra mon ami et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. — Je l'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes; sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. » A ces mots, le prince ému le serre dans ses bras; plein de respect, Kaled s'incline et lui dit : « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. — O amitié! s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentiments sont grands! — Tu vois ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien, l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore. Grand prince, de ce camp empire dont tu pourrais être le maître : soumis à ton frère, laisse-lui la puissance et règne par l'amour : porte les armes de Saladin jusqu'aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. — Kaled, repiqua tristement le prince, que me dis-tu? ai-je jamais envié le pouvoir de mon frère? est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? est-ce pour y monter que j'ai pris les armes? Ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de si près : dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faiblesses de mon cœur

sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie, et de ma conscience : quand l'amour geignant m'a demandé d'abandonner mon frère, et ma l'a demandé en vain, que peux-tu craindre de l'ambition ? — Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute ; d'autres pourront le concevoir aussi, car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout ne veuille rien.... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir ; compte sur mon zèle : si je suis destiné à ne plus te revoir ici-bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis : Kaled, je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet. — En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince, il part, il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître ; et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles, et la douce affection que l'amitié repand dans son âme, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion : depuis le départ de Mathilde, il goûte quelques instants d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de Saladin ! quelle rage embrase le cœur d'Agnes ! En revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avancant vers le Caire, à la tête d'un parti nombreux de Musulmans ; elle venant au secours de la défile du prince, et pour du supplier de sa rivale ; mais en apprenant que Malek Adhel est vainqueur, et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère, si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des Croisés. Agnes n'en écoute pas davantage, la plume et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et suivie de ses soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolemais. Metchoub

poursuit son chemin ; il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendard de la rébellion, qu'il est maître de l'Egypte entière ; que, séduits par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre sont passés sous ses drapeaux ; que peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Caserte, et que c'est là où il doit conclure son alliance avec les Chrétiens, et de leur force réunies toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence ; mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine : jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts ; ses plus fideles soldats l'ont trahi, ils ont abandonné pour le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, déchire dans tes sentimens les plus vifs, dans ton orgueil et ton amour, tu ne respiras que la vengeance, et ce n'est plus aux Chrétiens que tu brûles de la verser, les Chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage ; il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel, c'est de son sang seul que tu as soif ; la chute de Ptolemais est plus rien pour toi, tu ne songes qu'à la résistance de Caserte, et il t'importe peu que les Chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a trahi perisse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, et prononce des imprecations terribles contre ceux qui ne marchaient pas avec lui la perdition de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub. Caserte est assiégée ; c'est là qu'il se tient, c'est là qu'il sera tenu de sa vengeance, elle sera terrible comme le feu. Mahomet, tu dont l'image Adhel a deserte le culte, aide-moi à frapper le perfide, que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère, que le glaive de Dieu attache les esprits de leurs corps, moissonne

madame leurs cadavres à  
qu'un moment la cam-  
pouerte comme des flail-  
les dans l'automne; que nos  
est de leur sang jusqu'à  
les lions des combats s'en  
à les dents de la victoire :  
un bon cheval pour passer  
ag, et en voyant le parjure  
son dernier soupir, je lui  
as si bien en comment Sa-  
uer, vole maintenant com-  
meir. »

« L'armée touchée de sa  
de sa colère, partage son  
des milliers d'épées s'éle-  
vèrent, des cris forcés en  
hâte : on entend retentir  
Césarée! Césarée! « Oui,  
me trouverons le traître,  
recher à l'instant même, »  
an. Et à l'instant même  
et prêts à marcher. Sala-  
camp, qu'il a soin de met-  
toute attaque; il donne à  
commandement de l'avant-  
de; il se place au centre,  
ais pas, et ne sort du si-  
où la douleur le plonge,  
sur d'une voix courroucée  
: Césarée! Césarée!

## PITRE XXVII.

et que Mathilde avait in-  
x'elle éprouvait, avaient  
meance sur les divers lan-  
eur, et quelque celui de  
ne s'exprimait que par son  
pouvait empêcher de l'en-  
elle ne pouvait s'empêcher  
re la force, avec laquelle il  
ma les horres du plus pro-  
quelque distancer de sa li-  
bait triste et pensif, et si  
ait, il lui répondait le plus  
sible : une fois seulement,  
parlait de Bérengère et de  
avait dû éprouver en ra-  
eux, il répondit : « Ah! Ma-  
vous connaît et vous aime,

peut-il y avoir quelque joie loin de vous! »  
Après ce peu de mots, qui firent rougir  
la princesse, et qu'elle laissa sans réponse,  
il se tut; et craignant d'en avoir trop dit,  
il expia sa faute en lui parlant moins  
encore.

Cependant ils approchaient de la Pales-  
tine, Ascalon et Rama fuyaient derrière  
eux, et bientôt les hautes collines qui en-  
touraient Ptolémaïs allaient se montrer à  
leur vue, lorsqu'un détachement consi-  
dérable de soldats musulmans parut dans  
le lointain. L'avantage du nombre devait  
lui donner une grande confiance, mais  
s'ils avaient su que Montmorency com-  
mandait les Chrétiens, peut-être qu'avec  
le double de forces, ils ne se fussent pas  
crus encore assez forts. Joselin, en  
voyant les ennemis fondre sur lui à bride  
abattue, hésita sur le parti qu'il prendra :  
il voudrait, selon son usage, s'élan-  
cer au-devant d'eux; mais il ne veut point  
quitter la princesse, car c'est elle surtout  
qu'il doit défendre; ainsi ce héros, qui  
jusqu'à ce jour ne se vit jamais attaqué le  
premier, et ne calculait le nombre de ses  
ennemis qu'après les avoir vaincus, pour  
la première fois de sa vie les compte, les  
attend, et tout l'effort de son courage est  
employé à retenir sa valeur, les autres  
chevaliers imitent son exemple; rangés  
autour de la princesse, ils se contentent  
de prendre une attitude défensive. En les  
voyant immobiles et disposés à éviter le  
combat, les Musulmans étonnés se de-  
mandent si ce sont bien des Chrétiens :  
s'ils les croient tels à leurs armes, ils en  
doutent à leur action; car, depuis les lon-  
gues et furieuses guerres qu'occasionne  
entre ces deux peuples la possession de  
l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu  
encore les nobles défenseurs du Christ  
s'arrêter devant les lions de l'Islamisme.  
Cette sorte de frayeur dont les Musulmans  
les supposent atteints, leur inspire une  
confiance téméraire; ils s'avancent avec  
précipitation, persuadés qu'il ne faut pas  
de grands efforts pour vaincre un ennemi  
qui a l'air de les craindre; mais tout-à-  
coup leur première ligne est renversée par  
le bras de Montmorency; il enfonce la

seconde, rompt la troisième : ses coups sont si sûrs, qu'ils portent tous, et si rapides, que les Musulmans tombent sans avoir reconnu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore ; il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse ; il parvient à en approcher, et pousse son javelot ; le trait part, traverse le bois de la litière, et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule : à cette vue, Montmorency frémit de rage et se précipite sur le guerrier sacrilège ; celui-ci, que la foule des Chrétiens n'avait pas effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre ; il presse les flancs de son coursier ; mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au courroux du héros ; cependant il l'entraîne par mille détours, et ne ralentit la rapidité de sa course que quand ils sont bien loin des Chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux ; la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt ; jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency ; son ennemi est renversé, il leve le bras, il va lui ôter la vie. — Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu : enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. — A ce nom, le héros français s'arrête, il doute de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer est celle d'un soldat ; mais, en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme ; et quoiqu'il aperçoit les Musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre ; mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier, et recom-

mence le combat ; Montmorency, coups et n'en porte plus ; sans désemparer la princesse qui, déserta culte et sa patrie, combat pour le mis de sa foi ; mais il respecte assez qu'il a juré de défendre : car les Musulmans approchent. — A jets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous. — Elle dit, et est enveloppé : libre alors de l'ennemi l'arrêtait, la fille d'Amaury part rejoindre les Chrétiens et assourdir la géance ; Montmorency voit son drapeau tremble pour Mathilde ; il lève sa table épée, il abat, il disperse les d'ennemis dont il est entouré ; et sent qu'il lui faut combattre ; sa valeur vaut seule une armée ; il a les bataillons musulmans, il se penche sur les pas d'Agnès ; celle-ci, et de le revoir encore, mais elle ne voit et lui porte des coups terribles ; le hésite : s'il repousse Agnès, il échoue aux Sarrasins qui courent sur lui furie, et bientôt il aura rejoint les tiens ; mais il craint moins la mort la honte de verser le sang d'une femme avec un courage tranquille, il se dit donc, attend les Mahométans, et bat à la fois et Agnès et une armée. — Il a-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu, s'il peut, en mourant voir Mathilde et les Chrétiens ? et tend-il pas ses aïeux qui lui crient de leur tombeau que peu importe : pourvu que l'honneur reste ; et qu'il nom qu'il porte, il doit compter perdus tous les jours qui ne sont passés à la gloire ?

Cette héroïque résolution l'anime d'ardeur nouvelle ; on s'étonne de la valeur de Montmorency ait pu rester encore, et Agnès elle-même commence à croire qu'il n'a point d'égale voyant lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre lui semble, et elle sent dans son âme quelque chose qui ressemble aux remords de l'attaquer encore, elle est prête à ranger de son côté ; elle l'eût fait elle n'eût vu dans Montmorency



Mathilde. Cependant le héros  
 à victimes; un formidable épée  
 tous les rangs, elle semble se  
 r, elle est partout, chaque Ma-  
 s'ait avoir Montmorency à com-  
 , pendant un instant, l'armée  
 voulu devant lui; mais les Ser-  
 tement à la charge, ils ne pou-  
 voir à l'affront de fuir devant  
 arrière; ils l'entourant de toutes  
 vain. *Quelle abet une seule*  
*son ennemi ne disant pas;*  
*sur corps est couvert de blessu-*  
*diffuse est teinte de sang. Son*  
*fin fleur la poitrine d'un Ma-*  
 l'en arrache le tronc, et, ef-  
 frant qu'il perd, il tombe à  
 combat toujours, et les prod-  
 es dévorées foras surpassent  
 a hants faits de sa glorieuse

plus longtemps les Chrétiens  
 arques de l'absence de leur chef;  
 versent dans la plaine pour le  
 à la fin, ils découvrent les en-  
 , sans s'être dit une seule pa-  
 riant tous ensemble à leur ren-  
 i. Sire Agnès tante de les ar-  
 rivoient et pament outre; à  
 é de morts qu'ils foulaient aux  
 cherchant quels Chrétiens ont  
 morency à vaincre, et le voient  
 moue en terre, repversant en-  
 qu'ilmen avec la poignée de sa  
 dia que, près de lui, son cheval  
 nible moins se plaindre de mou-  
 ne pouvoit plus être utile à son

vaux, qui commençaient à ne  
 les soutenir les efforts de Mont-  
 faient à l'aspect des Chrétiens,  
 t Agnès avec eux : mais, hélas!  
 tard; Jocelin, noyé dans son  
 vert des ombres de la mort,  
 tête et ferme ses yeux à la lu-  
 : Chrétiens le soulèvent dans  
 , le transportent vers le petit  
 leurs frères défendaient Ma-  
 lls délaçant son armure, et s'a-  
 t avec effroi que le fer d'une  
 demeuré tout entier dans sa

poitrine. Un de ses écuyers examine ses  
 blessures, et ne désespère pas de le gué-  
 rir; s'il peut arracher le fer qui est resté  
 dans le sein du héros : il tente quelques  
 efforts, la douleur ranime les sens de  
 Montmorency, il ouvre les yeux : tous  
 ses amis, tristes, abattus, sont autour du  
 brancard où on l'a étendu : un peu plus  
 loin, Mathilde, pâle et désolée, mêle ses  
 pleurs au suc des plantes qu'elle exprime  
 entre ses mains délicates, et qui doit ser-  
 vir à composer le premier appareil. Mout-  
 morency la voit et la conjure de s'appro-  
 cher; elle vient, le visage baigné de lar-  
 mes, et les traits empreints d'une pro-  
 fonde tristesse; elle présente sa main au  
 héros, il s'en empare, la porte contre ses  
 lèvres, profère quelques paroles à voix  
 basse, et ajoute ensuite : « Elle seule saura  
 mon secret, je ne l'emporterai pas tout  
 entier au tombeau. » Les pleurs de Ma-  
 thilde redoublent, elle voudrait parler,  
 et elle ne peut que prononcer, avec un  
 cœur déchiré : « O magnanime héros,  
 nous serez-vous enlevé...? vous codterai-  
 je la vie? — Ah! lui dit-il, mon sort est  
 plus doux que je ne l'espérais; je meurs  
 en votre présence, j'aurais vécu loin de  
 vous. » Son écuyer l'interrompt; il vou-  
 drait essayer d'arracher le tronc de la  
 lance qui peut rendre la blessure mor-  
 telle, Montmorency l'arrête. « Attien-  
 s un moment, lui dit-il, ma vie me quittera  
 sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore  
 de quelques minutes d'existence; alors il  
 baisse la voix, et dit à la princesse : « De-  
 vant ce trône de la miséricorde divine où  
 je vais paraître, je prierai pour la cou-  
 version de Malch Adhel; puisse-t-il être  
 Chrétien, puissiez-vous être heureuse,  
 ce sont mes derniers vœux : un jour vous  
 les lui direz, et vous verserez ensemble  
 quelques larmes sur ma mémoire; je vi-  
 rai votre bonheur, et je n'en serai pas ja-  
 loux, ou ne l'est plus dans le ciel. » La  
 princesse attendrie tombe à genoux et  
 s'écrie : « O le plus guerrier des mor-  
 tels! si les Chrétiens vous perdent, que  
 deviendra leur armée où vous ne combat-  
 trez plus? Que vais-je devenir moi-même,  
 quand tout le car p désolé me demandera

compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever. » A ces mots, la douleur des chevaliers éclate, de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie : « O saint temple! demeure dans la poussière, Montmorency ne te relèvera pas. » Un autre dit : « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, des ton arcore, tu avais l'aise toutes les gloires au-dessous de la hennie. » D'une voix faible et ennuie, Josselin répondit : « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premières ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si j'ai toujours été fidèle à tous mes sermens et au Dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout-à-fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros, et dans le vôtre peut-être, Madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prier de la trempe de la sincérité de ses paroles. — Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mal, que le monde entier a jamais pu m'en offrir sans vous. Alors se retournant vers les Chrétiens qui l'entouraient : « Nobles et généreux amis, leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil m'empêche par ma faiblesse, vous élèverez mon tournoi au-dessus de l'ordinaire, de manière qu'il fasse le fondir aux pards pour arriver au fond de ses combats, peut-être les féroces ne ressentiront-ils pas. — Vous le voyez, illustres héros, s'écrient les chevaliers, une voix humaine, si nous avons le courage de le presser, la terreur, elle en fera de la superbe victoire que tu as remportée, tu serviras de spectacle, et du sein du triomphe, tu nous défieras encore. — Josselin se mit avec eux, mais sans plus meurtre, au milieu sur sa poitrine, il regarde son écu et lui dit : — N'as-tu pas celui qui t'inquiète et que tu veux éléver? — Oui, répondit l'écuyer, et puisse une main ne pas trembler en l'élevant. — Si tu n'as

besoin que d'une main ferme, reprend un maître, la main ne tremblera pas. Et aussitôt arrachant avec courage l'écu qui déchire sous sein, il ajoute : — Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. Mais cet effort subit et violent, pour celui qu'il a fait pour parler, tout son sang avait une nouvelle circulation et repulse le peu de force qui lui restait, ses lèvres pâles murmurent un dernier vœu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour ni sans pain ni sans cœur, ses mains se redressent à jamais, ses larmes de la reconnaissance et de l'admiration d'arrivent plus qu'un vœu vainqueur et l'âme d'un héros se dissipe.

La princesse s'approche sa tête dans un voile de dentelle, et pousse de douleur son arce tant de fois veut biser son cœur. Cependant elle rappelle quelques forces, elle se penche à braver les rayons du grand soleil, de telle manière la mort ou la vie de son être se termine, constamment et tout son âme d'orgueil et les larmes qui se l'écoulent de ses yeux, dans ce dernier effort, sa tête superbe à laquelle elle avait laissé toute sa beauté, est perdue à jamais. — et il semble que sa chevelure d'or brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glorieux. Tous les chevaliers, les dames, sa mort, l'air le plus triste, les larmes, les verses, pleurent une prière d'orgueil et un chef qui laisse Mathilde, à son égal sur la terre. Seule de tous les femmes, la princesse s'approche et se couche d'effroi, elle se lève et se penche de plusieurs parfums, les fleurs et les fleurs, et jette sur sa tombe de l'encens et qu'elle encense de son cœur, puis à genoux près du lit, avec toutes les prières, elle prie les saints, et elle semble destinée à se lever, mais elle se couche des morceaux du corps de la terre, et du ciel, on le voit et des anges la regardent et la couvrent d'un voile de dentelle.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain le

Mathilde se rapprochant de son frère, et se rapprochant avec tristesse; mais avec la princesse d'Anjou, ne ramenant point celui qui et si Richard va les blesser sur de sa sœur, les cris de guerre vont les poursuivre et se sans cesse : Qu'avez-vous à vous fait de mon héros ? Le camp des Croisés en a résonné des chevaliers de la Vierge : Mathilde se précipitant à leur Philippe-Auguste les suit, pleint de ce que la dignité de la son rang ne lui permet pas gagner, et de savoir un mot si elle va retrouver sa sœur. Le Tyr, au pied des autels, une plume impatience l'a-t-il apprendre s'il faut qu'il offe résignation sur l'absence de sa des bénédictions sur son

nd de Plennes est le premier se les deux rois rencontrent; n triste et abattu les fait tréhard s'écrie : « Les infidèles ma sœur. — La princesse s'envient avec nous, répondit l; dans peu d'instants elle n bras de son frère. — Com- vous suit, s'écrie Lusignan; levé cette glorieuse proie des l'empire, et la plus profonde empreinte sur votre front ! » se tut et baissa vers la terre pleins de tristesse. Les deux se de sa sœur, le gardèrent et l'interroger le guerrier sur dont ils présentaient assez mépris la joie du retour de la faisait pas oublier; cepan- rehaient en eux-mêmes quel ment le plus fatal aux Chré- yout plus à redouter la prise n, ils pensèrent à la mort de y. Cette crainte les frappa la fois, elle fit pâlir l'intré- d, et jeta dans son âme un qui lui était inconnu, car il

ressemblait à l'effroi; Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency : Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avancait, et de l'autre le ciel : Richard demeura immobile; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur; il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux; mais, en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur ! assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte. » Philippe-Auguste aperçut au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin, un cercueil recouvert d'un drapeau mortuaire aux armes des Montmorency : il se trouble, il frémit; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami, et sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassements de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour effacer par des larmes la joie de son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abandonnement de leur conte- nance et à l'

— du tristesse de leur vi-  
sage

qui flottait sur leurs têtes, qu'on recon-  
naissait les Français; ils pleuraient dans  
Montmorncy, non-seulement un héros  
enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur  
était le plus ferme appui de la loi, mais  
un héros dont la gloire rejaillissait sur  
eux, et donnant à leur nation une pré-  
pondérance qu'elle allait perdre avec lui;  
ils marchaient lentement, traînant leurs  
piques renversées, tandis qu'à leur tête,  
Philippe-Auguste, enseveli dans de pro-  
fondes pensées, se préparait déjà à quit-  
ter cette terre malheureuse qui venait  
d'engloutir l'objet de ses plus chères es-  
pérances, et dont les exploits naissants  
avaient déjà jeté tant d'éclat sur son  
régne.

Mathilde parut à cette cête funebre;  
elle avait quitté ses habits religieux pour  
revêtir une longue robe de deuil, un voile  
de gaze noire couvrait sa tête, et ses che-  
veux blonds paraissaient à travers de fines  
transparences semées d'un resplend or;  
pâle, triste, et timide, mais plus belle par  
sa douleur, sa tristesse, et sa timidité, on  
s'étonnait de voir une beauté si jeune  
verser déjà tant de larmes, et on l'eût  
prise pour la fleur du matin sur laquelle,  
aux plus beaux jours du plus beau prin-  
temps, l'aurore vient de verser tous ses  
pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans  
la mélancolie de ses regards, une sorte de  
pureté qui attirait leurs vœux; les jeu-  
nes seulaient leurs cœurs troublés par le  
mélange de sensibilité qu'ils croyaient y  
apercevoir; ils commençaient à aimer  
près de ce tombeau où tout finissait, près  
de ce tombeau qui venait d'engloutir tant  
de gloire, de jeunesse, et de beauté, ils  
se jetaient dans l'avenir et y livraient à  
de tendres espérances. La mort, toute  
grave, toute solennelle qu'elle est, ne  
répoussait donc pas l'avenir, et il s'as-  
surait se placer jusque sur un cercueil en-  
fant de la mort; car bien plus que de la  
joie, jamais vœux ne sont plus ardents  
que quand il les attire dans des vœux  
noyés de pleurs, et ce n'est que pourri  
par la tristesse qu'il peut être étouffé.  
Ainsi l'amour, cette première des ten-  
-

tes humaines, a besoin, pour être  
ble, que la douleur lui prête ses  
le plaisir le dissipe, le rend le  
lui, remplace par de fugitives joies  
les larmes et profondes ennuis  
remplit l'âme d'un vœu plus d'  
supporter que le malheur. O étrange  
char du cœur de l'homme, qui  
trouver plus de douceur dans l'uni-  
on ou il peut peu et au il espère  
coup, qui dans celle où, rassuré  
il n'a plus de vœux à former de  
prochain en effet, s'il n'est la  
de sa glorieuse destination. Jete  
terre pour exercer des vœux et  
cueillir le fruit, il n'y doit trou-  
qui le fixe, qui le contente, qui le  
fixe, car le secret de sa faiblesse et  
misères, le mystère de ses passions  
de sa conscience, et le but de sa  
tère, sont tous renfermés pour la  
ce seul mot. *Attends.*

Ce fut à une demi-lieue de Paris  
au pied d'une petite colline et  
l'ère d'un tou de succédant, que  
déposés les restes de Montmorncy  
couvrit son tombeau de branches  
de paille de sa dernière victoire;  
vue de tant d'horribles images de heu-  
d'armures, enlevés aux batailles  
seule main, et dans un seul ex-  
qui savaient le mieux qu'il n'y avait  
d'impossible à la valeur de Mont-  
s'étonnaient encore, et se décou-  
entre eux. Comment a-t-il pu, et  
pouvait ainsi renverser des arm-  
Philippe-Auguste s'approcha de la  
bassa dessus la pointe de son  
dit le cher et brave Montmorncy  
dormir paisiblement le mort, et  
racheter la vie, peut-être en  
venger la mort; perissent les om-  
ont ose attendre à tes vœux, se  
triomphe de toi qu'en opposant  
leurs larmes à la seule force d'  
que jusqu'au dernier, tous ses  
font on à tes vœux; o vœux de  
tourrez, Chrétiens de toutes na-  
rez avec moi de ne pas quitter  
saban, et vœux, Mathilde, com-  
en s'adressant à Mathilde qui était

près de tous ceux, vous qui ne pouvez que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu, et ce sont ceux des anges, demandez au foudre immortel à votre lièvre : ce que l'empire du croissant et de plus grand et de plus illustre, reprit la vierge en élevant à ses yeux noyés de pleurs, il n'y a pas d'âme plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency ; permets-moi donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander que d'excuser ceux que ce héros a faits en ce moment. » Elle dit, tournant des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek Adhel de son attendrissement, et donna caractère de ferveur à ses prières, il pleura et presque tous les anges se doutant point qu'un regret-tembrance, elle ne regrette plus héros.

Sur fait, les rois se retirèrent, la reine au camp et dans Ptolémaïs ; très restant auprès du tombeau : n'interrompt ni leurs hymnes, ni pleurs ; la croix à la main, la reine console encore les froids déesses que le monde abandonne, elle laisse point de gémir sur ceux qui oublièrent ; constants, invariable, même quand tout passe, brave la survit aux sentiments fugitifs, mes amitiés, et, par ce caractère, se distingue de tout ce qui est, nous montre sa source, et nous dit qu'en milieu des choses de la terre elle n'est point de la terre.

## CHAPITRE XXVIII.

Mathilde était impatiente de parler bienfaisant, et d'apprendre de la si elle était toujours restée intacte à son amour et insensible à lui ; elle ne tarda pas à l'interrompre égaré. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek Adhel, que l'émotion la princesse fut visible ; mais tant : la reine insista, et, pour

obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence, car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix aurait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'il ne passassent jusqu'à Richard ; mais, quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devint jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat, s'il n'en avait pas été touché ; il l'a été beaucoup ; mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien : Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans ! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas ! la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin ; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui : son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas ; mais comment oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas ? comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que, non-seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit ?

En consultant tout ce qu'elle aurait à avouer, la reine commença à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il desire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable ; pour avoir un peu combattu, on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat

sur ses douleurs que sur sa durée; mais quand il faut montrer à des regards étrangers, et nos faibles efforts, qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûtée, et notre entraînement si rapide, qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand enfin nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvements qui l'ont ordonnée, alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres; le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés demeurent seuls, nous rejoignent les nuances qui les lient; et, après avoir dit chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Tournant Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si difficilement de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui qui l'avait alors, à l'aspect d'un Musulman, sans se le sentir effort d'une âme chrétienne, à se voir l'œuvre du démon? que lui, et il en l'aschant une à centaine Musulman par les bras les liens que le ciel et la terre ont étendus entre les hommes? Hélas! quand Malek Athel, se tenant à ses côtés, l'examinerait de près, lui, elle croyait fort bien peu en ne donnant qu'une promesse, mais manifestant qu'il faut lui venir, elle commence à se sentir l'importance et la tendresse. Sans doute, en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert, elle ne peut se trouver bien comparée mais l'âme ne verra ni ces détails, ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur; et Mathilde sent bien que ce n'est que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle crunt si peu de s'excuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui anime ses aveux. Ah! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée, si

elle pouvait espérer qu'il lui permit continuer à aimer; délivrée de crainte, aucune autre ne l'arrêterait; l'archevêque aurait déjà lu dans son cœur, il saurait ce que Malek Athel pour elle, et, dût-il la blâmer, le ferait plus, car, parler de son cœur, ce serait encore parler de son amour. Mais elle connaît la sévérité et la rigueur du prélat; elle sait qu'ennemi du plaisir, il ne poursuivra la joie que dans les replis les plus cachés de l'âme, et lui défendre peut-être le plaisir de pleurer sur elle. Hatat soumettre à ses ordres, elle ne saurait comment elle y pourrait résister; s'il lui commandait d'étouffer son amour, elle saurait mieux encore qu'elle y pourrait obéir. Tournant cette incertitude, elle évite les ordres de se trouver seule avec lui; elle s'écarte toujours en deçà des murs de sa conscience; elle cherche à se dérober à ses regards, pour ne pas se voir, elle vit dans le secret, se montre souvent dans le monde, et ne se sent presque jamais la même.

Déjà que l'archevêque était allé au camp, elle avait remarqué son air triste et mélancolique, ou tout ce qui avait de plus triste parmi les chevaliers, se faisant un honneur d'être admis; c'est là que paraissent les beautés qui en l'ornement ne furent plus que des objets ordinaires. Mathilde ne put se résister à voir les hommes vus.

Ce n'était plus cette vierge qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards. Ici dit le motif secret de son air et de son attitude, et elle se conduisit si bien qu'elle ne paraissait rien avoir à la vie romanesque, le sentiment qu'elle portait son cœur dans son amour, et quelque chose de plus doux, et qu'elle ne vit pas, ne fut pas par l'âme, ses manières lui plaisaient, et plus vifs. On ne vit plus en elle une destinée pour le ciel, mais une



bonheur et l'ornement du  
fla on osa l'aimer, parce  
lit qu'elle pouvait s'atten-

lapes, Boemoud d'Antio-  
ch de Tripoli, le duc d'A-  
dessus tout, le roi de Je-  
possumaient en soins pour  
gards. Les travaux de la  
saient-ils respirer un mo-  
p retentissant aussitôt du  
bris et des joies, dont la  
ngleterre était l'unique ob-  
nables rivaux ne desir-  
re que pour recevoir d'une  
prix de leur vaillance et  
ils. Mais au milieu de tant  
Mathilde n'en distinguait  
rente aux plaisirs dont elle  
comme aux vœux qu'on  
elle portait partout une  
ien ne pouvait dissiper, et  
e pour qu'après du vœux  
de l'iberade Hugues  
leurs amies prisonnier a  
ad n, il connaissait Malek  
de sa main que ce prince

les espérances et avait été  
r Hugues cherissait pour  
générosité, et pour toutes  
faisaient de lui un prince  
ui devant sa liberté, celle  
ue famille, ses trésors,  
lui lui avait fait rendre :  
d-il jamais de son bienfai-  
le feu et un enthousiasme  
l assez le plaisir que Mat-  
t à l'entendre. La même  
faisant goûter les entre-  
e Hugues, était celle qui  
uister à presque tous les  
le nom de Malek Adhel  
répète; car les Sarrasins,  
voir les Chrétiens de près  
mouches, s'approchaient  
uite dans les moments de  
ni même s'occupent avec  
des donneurs sous les murs

les deux champions en-  
venaient aux mains qu'a-  
orangeux l'un l'autre; le

vaincu était fait prisonnier de guerre ou  
racheté, et enfin la familiarité était telle,  
que les Chrétiens dansaient souvent au  
son des instruments arabes, et chantaient  
insulte pour faire danser les Sarrasins.  
Cetle extrême liberté fournissait à la prin-  
cesse de fréquentes occasions d'entrete-  
nir les infidèles, et elle les saisissait avec  
empressement, espérant apprendre par  
eux quelques nouvelles de Malek Adhel;  
mais ses espérances étaient toujours de-  
çues, et tous les Musulmans qu'elle in-  
terrogeait, moins inquiets qu'elle sur le  
sort du prince, n'en étaient pas plus in-  
struits.

Un jour cependant, à une des plus brill-  
antes fêtes qu'il eussent encore été don-  
nées depuis son retour, se présente tout à-  
coup à l'entrée du camp un Arabe, monte  
sur un cheval superbe, sa contenance est  
haute et fière, et la visière de son casque  
est baissée. Il propose de briser une lance  
contre les deux premiers champions qui  
voudront lui faire cet honneur, et ne de-  
mande, pour prix de sa victoire, que la  
permission de saluer la princesse d'An-  
gleterre, et de s'éloigner ensuite sans  
être connu. On accepte Mathilde est priée  
de choisir parmi les Chrétiens ceux qui  
combattront l'infidèle. un instinct secret  
lui fait nommer les plus faibles guerriers,  
et à sa voix, le prince de Galice et le  
comte de Jaffa viennent de descendre  
dans l'arène. L'Arabe fournit sa carrière,  
revient sur eux, brise la lance du premier  
sans être ébranlé, renverse l'autre, et  
s'approche, en caracolant, du balcon où  
Mathilde est assise, et où elle content  
avec peine l'émotion de son cœur, qui  
palpite, à la vue de cet inconnu, comme  
s'il pressentait de quelle part il lui est en-  
voyé. Lusignan, debout auprès d'elle,  
s'indigne de la facile victoire de l'Arabe,  
et se dispose à l'aller combattre à son  
tour; mais la princesse le retient : - Sire,  
lui dit-elle, les conditions du combat ont  
été remplies, ce serait les changer que  
de proposer une nouvelle course, et  
l'honneur ne le permet pas. - Lusignan  
s'arrête, impatient d'être arrêté, et sur-  
tout de l'être par la princesse; cependant

tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis, montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et, en se relevant, il lui dit à voix basse : « Malek Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caïre, il est à présent à Césarée, c'est lui qui m'envoie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort; je suis Kaled. » A ces mots la vierge rougit, se trouble; elle veut parler, la voix lui manque, et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violemment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère; Richard l'interroge : « Ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom ? — S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire ?

— Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, répondit Richard. — Mais comme le plus vaillant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste; et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers ? » Richard sourit, et se retournant vers sa sœur, dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit : « Pourquoi rougir ainsi, Mathilde ? une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois, mais maintenant que vous avez traversé l'Océan et les déserts, que les plus grands héros ont déposé leur liberté vos pieds, que vos ennemis même, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusque dans notre camp, et que le roi de France, en vous

voyant si belle, trouve une excuse à sa témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance et savoir mieux s'entretenir les regards que vous savez si bien attirer. »

Ce discours n'étant pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; honte d'être de répondre à son frère, elle jetait sur la reine un œil suppliant, qui la eût voulu de vouloir bien venir à son secours. Berengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se joindre; la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demanda à Richard la permission de les accompagner, quoiqu'aux chars qui doivent les recevoir à Ptolemaïs; il l'obtint sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, lui dit tout bas : « A présent, madame, que les conditions du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur, et sans risquer de vous dépouiller, attaquer l'ennemi en votre nom ? j'en ai bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer ? — Sire, reprit la princesse avec un peu de terre, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt, il n'a paru que de mon embarras, quant au chevalier inconnu, si vous pouvez l'identifier, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre. — Je l'attendrai, Mademoiselle, et j'en triompherai, dit ce Malek, lui-même. » Mathilde le regarda d'un air de doute, et il ajouta avec un sourire : « Votre adresse le croit-elle invincible ? — Mais il me semble, madame, en souriant, que, jusqu'à ce moment, c'est le seul reproche que les Français aient trouvé à lui faire. »

En achevant ces mots, elle monta sur le char de la reine. Lusignan, resté et réfléchissant au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek Adhel, et de ce qu'il commençait à craindre que la princesse Ventimerceney ne fût pas délivrée de ses redoutables rivaux. L'attention et l'admiration lui fussent également données par la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies, il n'y avait point d'exercice où ces deux princesses ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et il lui avait

promis de soutenir ses droits; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aidât au point de forcer sa sœur de s'unir à lui; parce qu'alors, devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien que, hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et il fremit à l'idée des propositions qui ont été faites à Malek-Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour Mathilde; si c'était vrai qu'elle en eût été touchée, si c'était vrai qu'elle eût osé sur ses erreurs, et qui ne fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la réfuserait-il? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté, mais elle serait la mort de toutes ses espérances, et dès-lors il ne la regarde qu'comme le plus grand des malheurs. Avec dévouement par ses inquiétudes, il se promène sombre et pensif sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et si ne mette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre; il laisse à ses regards le soin de la peindre, et offre même de fuir le monde et ses trêves, pour s'exercer dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement; il va se devant de son frère d'armes, il lui reproche son silence: « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire, et lui fait entendre que la dévotion ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard essai un aveu sincère, et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, comme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. « Viens dans mes bras, mon frère, à terre Richard; depuis longtemps mon cœur t'avait donné ce titre, la main de ma sœur le confirmera. » Auguste monarque, répond Lusignan, vous dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du

mien? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival; c'est vous qui me rendez mon royaume; mais si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien-là. A ces mots, Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amour. Il s'ouïge, avant l'aube revêtu, à rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé de joie; il reçoit le serment du roi; cependant il lui dit: « Vous qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse? » S'il est démontré libre, reprend Richard, elle ne le laissera diriger, et je serais étonné s'il n'a été encore touché par personne. Dans l'âme d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. Richard lui promet d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'immédiatement qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes:

## CHAPITRE XXIX

« Ma sœur, lorsque, le jour des funérailles du grand Montmorency, je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous appréciai d'honneur ainsi publiquement l'ame-moïre de votre libérateur; mais si vous prolongiez plus longtemps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets. — Si on doit le supposer, s'écrit-elle, je vais les quitter aujourd'hui, et reprendre mes humbles habits. — Non, ce ne sont pas ceux-là que vous devez reprendre, interrompit-il vite.

ment, et le moment est venu de m'expliquer avec vous sur ce point.

Depuis votre arrivée dans le camp, j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même vous sembliez un peu négliger les pieux exercices qui vous occupaient constamment autrefois : ce changement, je l'avoue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux ; non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer ; mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empres-  
 ser autour de vous ; votre main est l'objet de tous les vœux ; parmi eux, le roi de Jérusalem est au premier rang ; mais, ni son mérite, ni l'amitié qui n'aime à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est égale pour tous. Je sais qu'à Damiette votre lieute ne s'est pas démentie ; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux que les rares et brillantes qualités du prince Adhel ne vous avaient pas empêché de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez-vous rien aimer ? — He quoi ? reprit Mathilde en rougissant, votre majesté me reproche mon indifférence ? Aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un Musulman ? Si le mérite du frère de Saladin avait fait quelque impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris, et faiblement affligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement triomphé d'un pareil penchant, j'aurais pu espérer que, si un infidèle avait réussi à toucher votre cœur, un prince chrétien, honore de mon amitié, présente, recommande par moi, y réussirait bien mieux encore. — Peut-être vos espérances auraient-elles été déçues, répondit Mathilde avec un peu d'émotion : je ne sais quel est le sort que le ciel me réserve ; mais s'il était possible que je fisse jamais un choix, ce serait bien en vain qu'on tenterait de me le faire oublier ; je n'ai pas un cœur qui puisse

croire ce que vous me dites ? interrompit le roi, quelle peut donc être la cause d'un si grand chagrin ? Vous vous laissez toujours Mathilde, et vos regards, pleins de confusion, n'osent se lever sur moi ; mais cette honte même, et ces larmes qui coulent sur vos joues, m'apprennent que le moment du repentir est venu, et que vous ne garderez pas plus longtemps un silence qui, en se prolongeant, pourrait me faire concevoir d'étranges soupçons. Je vous laisse avec le pieux Guillaume, parlez-lui, ma sœur, et puisse-t-il ne rien entendre qui altère la tendresse que je vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine. Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée : Berengere voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Richard ne le permit pas, et, emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que d'une voix tremblante, et les regards attachés vers la terre, elle lui dit : « Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a eus ; je ne sais si vous les partagez aussi.... »

Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots ? N'est-ce pas assez de vous taire, cherchez-vous à me tromper ? mais n'espérez pas y réussir ; je vous connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses, dans ce cœur que vous ne me fermez pas, si je ne devais rien y trouver de coupable, dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idoleâtre. — Mon père, lui dit Mathilde, avec un grand trouble, cet idoleâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des Chrétiens et de vous-même. — Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque, je sais quel est Malek Adhel, et à quelle terrible épreuve je vous ai laissée exposée : sans doute pour y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable ; chaque jour j'adressais mes

prières pour vous à l'Eternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe.... Dieu n'a pas voulu me donner une si grande joie ; vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur, elles ne tariront pas. — O mon père ! s'écria la princesse, émue au dernier point des pleurs qu'elle voyait couler avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'âme ; sans doute je fus coupable, mais, si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite, si vous connaissiez les dangers auxquels Malek Adhel m'a arraché, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succéderait-elle au mépris. — Je ne vous meprise point, ma fille, car je sais que l'Eternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire, mais il ouvre à toutes la voie du repentir : si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est arrivée, détestez votre faiblesse ; pénétrée d'une vive douleur, revenez tout à Dieu ; votre cœur, enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est la seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures. — Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes et enflammé de honte, elle dit : « Mon père, daignez m'entendre ; il est temps que le terrible secret qui me tue s'épanche dans votre sein.... Mais de quels termes me servira je pour un pareil aveu ? comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des vœux secrets, le devoir même, me tient à Malek Adhel ? » Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, quelle amertume réservez-vous à ma vieillesse ? Cette fière et chaste Mathilde, cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un Musulman.... » Mon père, que dites-vous ? interrompit vivement la princesse, je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore : dans l'immensité du désert où j'avais été abon-



demande avec Malek Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis : vous tous mes crimes. Mon père, j'en croyais plus voir la terre des vivants, la mort planait sur ma tête, Malek Adhel aspirait près de moi : en lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de Christien, à me suivre devant le trône de l'Eternel...

— Digni puissant, confirmez mon espoir, s'écria Guillaume, avec un accent exé : ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir. — Mon père, je le crois, répondit l'épouse en baissant les yeux.

— Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée. — Mathilde se prosterna, bénissant Dieu, sans doute, mais bénissant aussi Malek Adhel : car c'était autant à son respect qu'elle croyait devoir son salut, qu'à la force dont l'Eternel l'avait armée ; ce pendant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre, pour oser paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge ; il resta donc tout entier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permit de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

Après un moment de silence, Guillaume lui dit : « Ma fille, répétez-moi ces paroles extraordinaires : Malek Adhel a pris le nom de Christien ? — Au moment où il croyait mourir, mon père. — Et en revenant à la vie, il a abandonné la lumière ? — Si vous eussiez été auprès de lui, mon père, si votre eloquence lui eût ouvert la source des divines clartés, s'il eût pu croire que la fin de Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie... Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire ; faible femme, n'appartenant-il de vouloir édifier un si grand ouvrage. Cependant l'Eternel le veut, cambie l'espoir d'en faire un Christien à en dissolution pour mon cœur, et a de sa main de force à ma tendresse. — Si, par mes soins, je voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'âme de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demanderais pas d'autre gloire à Dieu, ni d'autre bien, que de bénir

votre hymen et de mourir. — Mon père dit-elle alors avec une touchante confusion, si Malek Adhel était Christien, comment pourriez-vous de l'aimer ? — Je vous le permettais sans doute, répondit-il avec véhémence, et j'emploierais tout mon zèle à engager Richard à vous le promettre aussi. — Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle pour l'y engager ? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek Adhel. — Le prince ne se convertit l'objet de l'admiration du roi ; mais fût-il Christien, pourriez-vous le servir ? il lui en mettrait votre main, ce n'est pas respectueux... Il s'arrêta. — L'archevêque interrompit vivement la prière, par elle continua avec ce calme que donne la confiance : Mon père, cette téméraire promesse m'a pûte peu, mon cœur, appartenant qu'à moi, ne m'a le droit de disposer, et je jure qu'il ne sera jamais qu'à Dieu. — Malek Adhel, si Dieu parle, j'obéirai, mais je n'obéirai qu'à lui, lui seul peut m'arracher au bien à qui je dois tout ; les hommes ne le peuvent jamais. — L'archevêque le regarda d'un air surpris, car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance qui prouvait une force de résolution, et ne l'aurait pas été capable, cependant, en se souvenant d'une telle promesse, de avoir résisté à Malek Adhel, il se demanda qu'il devait y avoir dans cette âme de grands motifs de résistance, et qu'il ne devait pas s'opposer aux événements, aux vœux des hommes, le même courage qui avait défendu contre l'ennemi, ou des s'attendaient à trouver l'homme d'élite. Après une longue pause, Guillaume lui dit : « Mathilde, avec ce cœur que vous portez et la constance de Richard, si Malek Adhel ne se convertit pas, l'aveir vous apportera de grands malheurs. — Il n'y en aura pas un bien terrible sans doute, répondit-elle, si il ne se convertit pas, mais celui-ci, qui le rendant à jamais, je n'ajouterais tous les autres. — Mon cœur, dit lui dit l'archevêque, avec cette charité enflammée qui faisait son caractère de ténacité, et vers laquelle il avait toute la vivacité de ses passions, si dans



la sincérité de votre âme, vous croyez pouvoir former quelque espérance sur la conversion de ce prince, ne tardez pas à me le dire; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand ouvrage.

— Mon père, il est vrai que Malek Adhel a refusé de me suivre ici; mais quand je me suis séparé de lui au Caire, Saladin le menaçait, et il était décidé à le combattre. — Malek Adhel combattre contre Saladin? s'écria l'archevêque, « miracle inattendu! ô Providence! ce sont là de tels coups. — Mon père, il était décidé à le combattre, ainsi qu'a la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césaire. — Ma fille, repart l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invincible puissance qui vous a tiré de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous? aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez, et trop longtemps, nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs.

Allez-vous tout découvrir au roi? lui demanda Mathilde émue, me faudra-t-il renoncer à ses vœux d'un sentiment qu'il désapprouvera sans doute? Cependant, mon père, si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir. — Non, ma fille, vous n'en méritez point, repartit l'archevêque, en la regardant avec attendrissement; si vous avez eu quelques taliblessés, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forcé dans votre cœur, je vous montrerai à Richard tel que vous êtes, telle que vous serez toujours, il saura que, touché par les vertus d'un grand prince, reconnaissant des dangers dont il vous a sauvés, sensible sur tout à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrés à un sentiment de préférence, mais à un sentiment tel que la vertu n'en rougit point, que la dignité de votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher. »

Il dit, et quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

## CHAPITRE XXX.

En entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit que l'armée française venait de perdre son chef; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer. L'archevêque le savait déjà: le roi de France lui avait confié son secret; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissants rois leurs entreprises, et avaient besoin, pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival; il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être capable de profiter de son absence pour porter ses armes en Angleterre. Guillaume repoussa en ces termes un doute si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste: « Avec son courage et son royaume il pourrait beaucoup, sans doute; mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand; souffrons donc qu'il aille apaiser les troubles survenus dans son vaste royaume, et, au lieu de l'absence, plaignons-le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la Providence semble nous en ouvrir la route: les deux lions qui la défendaient sont en guerre. Saladin et Malek Adhel ont cessé d'être unis; leurs armées ont combattu au Caire; celle du sultan a été battue. Son frère, victorieux, est venu s'enfermer à Césaire; et, si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère. » Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade vers Malek Adhel, et de lui offrir, pour le gagner, tel prix qu'il demanderait. L'usurpateur s'éleva vivement contre cette opinion: ne voyait-on pas

que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait ; et l'alliance d'un infidèle était-elle si importante que, pour l'obtenir, il fallût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux ? — Si vous songez que cet infidèle est Malek Adhel, reprit le duc de Bourgogne, je vous désire d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause, que de la lui voir défendre ; et quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois point que la princesse d'Angleterre en fût un. — Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un Musulman ? s'écria Richard d'un ton irrité. — En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek Adhel ; d'avoir désiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière ? et pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main..... — Mais n'a pas pu la promettre, interrompit Richard avec colère ; elle connaît trop ses devoirs et mes droits, pour avoir osé s'engager ; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé : si elle avait persisté dans ses premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle ; mais, puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux, et je jure qu'elle n'en aura point d'autre. — A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi combien cette résolution pouvait être funeste aux Chrétiens. — Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que si Malek Adhel se convertit, et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous conjurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi ; et vous n'y résisterez point. — Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point ? s'écria vivement Lusignan. N'a-t-il pas auprès de lui des guerriers dont la valeur est égale à celle de Malek Adhel ? et ne peut-on vaincre sans ce Musulman ? Ah ! si l'ardeur qui est dans mon âme pouvait animer tout le camp, avec quel mépris nous rejeterions les secours d'un infidèle, et comme

nous lui prouverions que nous n'en avons pas besoin ! — Lusignan, lui dit l'archevêque d'un ton sévère, n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir perdu un royaume, pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les sautes, et vous contenir dans l'humilité ? n'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle, qui menaçait de ruiner la cause du ciel ? n'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre et dans une dignité que vous ne mériteriez pas peut-être, puisque vous vous les eûtes laissés ravir ? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même ? — Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent, et vous appartient-il de vous établir juge entre Lusignan et moi ? Il m'appartient, reprit l'archevêque d'un ton grave et important, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire ; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse, contre quiconque s'apprête à les opprimer ; et si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureusement remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, j'ose vous déclarer que si, abusant de votre titre de monarque et de frère, vous tyrannisez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous ; et vous, Lusignan, à l'intérêt d'une passion aveugle fermant vos yeux à de plus grands intérêts, et contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligerez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte seulement un jour plus tôt, sachez que moi

voir serait de vous déclarer à jamais  
ique de la posséder, et que jamais je  
i trait mon devoir. » En achevant ces  
la, Guillaume s'inclina devant les rois  
sortit.

Que m'importent la temerité de son  
s, et ses préventions obstinées! s'é-  
Lusignan; que m'importent et ses  
des menaces et celles du conseil réuni!  
t cela ne m'effrayerait guère et ne  
uigerait rien à mes résolutions, si j'é-  
assure des vôtres, » dit-il à Richard.  
ni-ci lui répondit avec une sorte  
dignation : « Est-ce que vous vous  
fiez de ma parole? » En le voyant  
mise, Lusignan se jeta dans ses bras  
lui dit : « Pardonne à ton frère,  
ma-le; juge de son amour par sa faute,  
ce le punis pas d'avoir douté de ta foi.  
Ven parlons plus, » repiqua Richard;  
ntres intérêts nous appellent : Malek  
del est à Césarée, assurons-nous de  
intentions; si elles sont telles qu'on  
is le dit, s'il est vrai qu'il se soit res-  
se contre Saladin, en faisant avancer  
partie de nos troupes, elles pourront  
seuler nos ennemis, profiter de leur  
elle, et ouvrir le chemin de la vic-  
vo reste de l'armée. »

Le duc de Bourgogne approuva cette  
ction, et Lusignan n'ayant pas osé  
poser, en moins d'une heure le  
fut assemblée. Richard y parla le  
ier, il mit sous les yeux des princes  
ements qui venant passer au  
qu'il tenait de la bouche de  
mar, et ne cacha point l'espérance  
out de pouvoir attirer Malek  
ans le parti des Chrétiens; il  
onter son opinion à cet égard,  
ne lui fut pas possible. L'espe-  
Il venait de donner avait ré-  
s le conseil une voix qui avait  
later, et ce fut d'un sentiment  
on s'écria qu'il n'y avait au-  
out on ne doit payer l'avan-  
ier un pareil auxiliaire. Les  
out, appuyés par le légat du  
dirent que, la conversion de  
étant, pour le bien de la  
un intérêt infiniment supé-

rieur à la conquête de plusieurs roya-  
mes, quiconque s'opposerait à ce qu'on  
satisfit entièrement aux conditions que  
ce prince pourrait exiger, serait regardé  
comme criminel devant Dieu et devant les  
hommes. À ce discours Lusignan se leva  
avec colère, et répondit qu'il était bon-  
teux que des Chrétiens semblassent faire  
dependre d'un Infidèle le gain de la cause  
soutenue qu'ils défendaient, en consentant à  
acheter son secours à tout prix. « Eh  
quoi donc s'écria-t-il, nous fions-nous  
si peu à Dieu et à notre courage, que nous  
n'osions espérer de victoire si Malek  
Adhel n'est avec nous? et sommes-nous  
tellement dégénérés, que nous ne puis-  
sions compter dans notre armée des hé-  
ros qui le valent? Montmorency est  
tombe, il est vrai, mais Richard vit en-  
core; si Philippe-Auguste nous aban-  
donne, le valeureux duc de Bourgogne  
nous demeure; et vous, illustre comte  
de Saint-Paul; vous, Esmengards d'Asp,  
noble chef de l'invincible troupe des Hos-  
pitaliers, vous qui jamais n'avez reculé  
devant l'ennemi, ne rougissez-vous pas  
de voir des Chrétiens céder la victoire d'un  
Infidèle au-dessus de la vôtre, et accor-  
der à sa protection ce qu'ils refusent  
peut-être à votre dévouement? Enfin, je  
vous le demande à vous tous, jeunes et  
braves héros qui avez juré de défendre  
la haute gemissante aux dépens de  
vos jours, pour obtenir les mêmes avan-  
tages d'être commandé par un Musulman,  
souffrez-vous que la princesse d'An-  
glettre lui soit sacrifiée? » Il ne put  
achever: de toutes les parties de l'assem-  
blée, les princes qui aspiraient à l'honneur  
de Mathilde se leverent indignés, en s'é-  
criant que jamais ils ne permettraient  
qu'elle desistât la proie d'un Infidèle. Alors  
l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait  
parler, et le respect ferma toutes les  
bouches. Il mesurait dit-il, que le roi  
de Jérusalem a mal compris et plus mal  
interprète les intentions et les desirs du  
parti qui, dans cette assem-  
blée, prononce en faveur de Malek  
Dieu ne plaise que nous  
voir les Chrétiens com-

Infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre; mais Malek Adhel, chrétien, n'est plus un infidèle, d'ennemi qu'il était, il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise, et élève, par la gloire de son baptême, mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande, on s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée; non, sans doute, elle ne doit point l'être, mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vu de cette vertueuse et chaste princesse? tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra, et je suis le premier à vouloir que, si Malek Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement.

Le conseil dequesad'une voix unanime à une proposition qui lui parut également remplie de justice et de raison; et dans cette occasion, comme dans toute autre, aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

« Maintenant, dit le duc de Bourgogne, notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Casarée, pour savoir que les sont les véritables dispositions de Malek Adhel; le second doit être d'être le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé, sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard.

Il dit, et vaudrait les acclamations de l'assemblée surmontent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angleterre à Casarée, mais ses desirs rencontrent la plus forte opposition. On prétend que, pendant l'absence de Richard, le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir de princes croisés, Richard ne veut passer un jour de plus à s'en montrer digne; il annonce que dans peu d'heures il se sera déjà loin de Ptolemais, et va dans le camp choisir lui-même les soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, les communique ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la capture de Casarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenu dans cette entreprise par Malek Adhel lui-même. Il leur dit et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a point d'ennemi à combattre, de victoire qui soit assurée, de ville en état de résister si Malek Adhel abandonne les Musulmans. A voir la joie qui se répandait dans le camp, on dirait que les portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber; puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étant de l'impression que produisit cette nouvelle, elle élève haut la gloire de Malek Adhel, que la sienne en est blessée, et il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui eclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble esprit était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle, en disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aversion, cederait un Musulman une prééminence qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien? Les troupes ne va conduire, qu'il veut de choisir le meilleur motif de confiance et de pour l'avoir pour chef, que de n'avoir pas Malek Adhel pour ennemi. Cette idée remplit son cœur d'une amère jalousie, et, de ce jour, les serments que l'armée lui avait fait prêter à Lusignan se scellent par sa haine pour Malek Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans le camp pour prendre ses armes. Tantôt on le tendre hierengere les attaques, elle sont en les mouillant de larmes, il lance contre des paroles menaçantes contre Malek Adhel. La reine suppose que ce comportement de l'inquiétude d'être vaincu par elle, et en s'efforçant de le ramener

Je t'ai promis de rendre Jérusalem aux  
Chrétiens, je la leur rendrai; j'ai promis  
à l'aigneau de vous faire monter sur son  
trône, vous y monterez : ici je ne con-  
sulte ni ne veux connaître votre pen-  
chant, les filles des rois n'en ont point,  
les volontés de leur famille et l'intérêt  
de leur patrie reglent seuls leur destinée.  
— Sire, interrompit la vierge d'une  
voix tremblante, et mes vœux, et mon  
châtiment ? — Il ne peut plus être question  
de châtiment maintenant, s'écria-t-il vive-  
ment; une beauté aussi célèbre a perdu  
le droit de se vouer à l'obscurité, et la  
splendeur d'un trône pourra à peine éga-  
ler l'éclat de votre nom; celui de Jérusa-  
lem vous attend, la conquête de l'asacée  
nous en ouvrira la route; si le prince  
Adhel nous aide à l'aplanir, j'accepterai  
son secours; mais si votre main est le  
prix qu'il y met, songez-vous bien que,  
lors même que le conseil des Croisés vous  
engagerait à l'accepter, votre frère vous  
le défend. Une telle conversion ne peut  
être respectable qu'autant qu'elle serait  
pure et désintéressée; si ce prince est  
vraiment Chrétien; il n'a pas besoin de  
recompense; s'il ne l'est pas, songez-vous  
être à lui (que ce soit donc sans condi-  
tion qu'il nous aide à reconquérir Jérusa-  
lem, sinon qu'il demeure dans ses erreurs,  
nous saurons vaincre sans lui : c'est les  
armes à la main que je combattrai son  
aveuglement, heureux, en lui donnant  
la mort, de délivrer les Chrétiens de leur  
plus grand ennemi, et d'estimer assez ma  
seur, pour être sur qu'attachée comme  
elle l'est à sa foi, elle recouvrera sans  
peine à un infidèle. »

En achevant ces mots, il regarda Ma-  
thale d'un air plus doux, et sortit sans  
attendre sa réponse. L'infortunée, res-  
tée seule, pleura et se détourna en frémis-  
sant d'un aveur où elle pourrait ren-  
contrer l'affreuse image de son frère  
plongeant le fer mortel dans le sein de  
Malek Adhel, de Malek Adhel qui, à  
cause d'elle, n'oserait peut-être se dé-  
fendre. Bientôt au bruit des trompettes  
et des tambours qui annoncent le dé-  
part de l'armée, ses gémissements ont



redoublé. Le pieux Guillaume, dont la charité entend de loin les pleurs des malheureux, a deviné sa douleur, et vient la soulager; en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie : « Mon père! ô mon père! » et elle s'arrête, honteuse d'un amour dont l'excès l'a fait rougir, et qui, loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son desespoir, et tout en le blâmant, il songe plus encore à le calmer; il lui dit que si Malek Adhel demeure dans ses erreurs, il faudra renoncer à lui; mais il lui dit plus souvent que s'il se convertit, elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent, et demande elle-même à Dieu de remplir toute son âme; mais en vain la religion y reprend son empire, elle ne peut y détruire celui de l'amour, et le combat devient plus terrible. D'une voix timide, la triste victime révèle toutes ses douleurs; et l'archevêque, ému à la vue des plaies sanglantes de ce cœur déchiré, oublie qu'elle est coupable, pour lui donner des consolations et des larmes; il parle le premier de la conversion de Malek Adhel. Mathilde lui dit les ordres de son frère, ces ordres cruels qui ne lui laissent pas l'espérance d'être heureuse, lors même que Dieu aurait touché le cœur du prince. L'archevêque jette un voile sur toutes ces paroles de l'amour, il n'écoute que celles qui intéressent la religion et que la religion purifie, et les résolutions de Richard sont l'objet de plus d'un entretien avec Mathilde; il lui promet de tout tenter pour les changer. « Le légat du pape et moi n'épargnerons rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler : sans doute il serait plus honorable pour Malek Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi; mais quelles que soient les voies dont Dieu se sert pour ramener les infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir. » Ainsi les



plus de force à ses prières, tant plus de foi en leur succès, dont l'imagination ardente brûlant aimait Dieu avec le d'autant plus passionnée, faite austère de ses mœurs et jamais permis d'aimer un ; Guillaume trouvant dans son e foi, de charité, et d'amour, et bien y trouver aussi l'espérance de ce zèle qui compte pour travail, et entreprend au delà des, il ne doutant point qu'un fût appelé à la gloire de conquête sacrement du baptême ind héros du monde; et pour cette œuvre de miséricorde, fallu donner que sa vie, Guillaume pas hésite,

ont les jours s'écouloient, et elle de Rie dont n'arrive à Ptoémaïne silence enveloppe le fek Adhel : en vain Mathilde, timidité ordinaire, tout ple n'acquiescent presque de vers son demeure toujours dans cette qui, pour les âmes vivres et il le pire des tourments, parce et tant de tout supposer, elle se de tout craindre. Souvent ren l'au pied des autels, à gemir, abîmée dans un proillement, ne voyant rien, n'en de ce qui se passe autour l alors n'ose l'interrompre, l'archevêque, qui, la comass s'approche d'elle et lui dit : ma fille, quelle pensée vous ar si longtemps et si ent, regardez bien, si, semblable aux b d'Arden, vous portez dans le un feu étranger, si c'est our humain qui vous a ent, a y retient, si, bien loin il y se souvenirs, vous leur d'ouissance, ma fille, vous êtes une victime, non plus de la e, mais de la colère et de la de Dieu.

## CHAPITRE XXXI.

Deux grandes armées se dirigeaient vers Césarée; le héros qui la défendait, et les combats dont elle allait être témoin, la rendent en ce moment la plus importante ville de l'Orient. Tandis que du côté de la mer Richard venait d'atteindre une colline couverte de bois, d'où il découvrait aisément les minarets de Césarée, surmontés de leurs fleches aiguës, Saladin, du côté opposé, venait d'arriver sous les murs de la ville, et Malek Adhel instruit de l'approche de son frère, se préparait à aller à sa rencontre. Cependant les Chrétiens, en apercevant la nombreuse armée du Sultan se déployer dans la plaine, profitent de l'entre-jai les cache pour observer en silence le parti que Malek Adhel va prendre, et saisissant l'instant favorable de tomber sur leurs ennemis; mais quand ils sont en vue, permet que de voir le mouvement général des troupes, les actions particulières leur échappent, ils ne disent point Saladin s'avancant avec colère vers les portes de la ville, ils ne distinguent point surtout Malek Adhel venant les ouvrir avec soumission. Cette marque d'obéissance n'apaise point le sultan, pour l'attribuer à d'autres motifs que la trahison, la révolte du Caire est encore présente à son esprit, il s'éloigne pourtant de la timidité de Malek Adhel, il en rougit pour lui : en perdant sa vertu, il a donc perdu son courage, se dit-il; et sans daigner jeter les yeux sur un frère qu'il n'estime plus, il s'écrie : Soldats, saisissez le rebelle, et que vos épées étincelantes le consument du feu de ma colère avec la rapidité de l'éclair. A cet ordre cruel, ses troupes demeurent muettes et consternées, mais celles de Malek Adhel qui l'ont entendu, s'ébranlent, volent au secours de leur chef, et l'arrachent de la vue du sultan. Saladin, furieux, tire son glaive et ordonne à ses soldats de le suivre; ceux du prince, sans attendre son ordre, ni considérer le désavantage du nombre, s'élancent avec une telle ardeur, que la troupe ennemie

est bientôt repoussée, et que le fier soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline, les Chrétiens ont aperçu ce combat; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière-garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaquer de tous côtés, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée; les rangs plient et cèdent sans combattre: en peu d'instants les Chrétiens ont fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarente: « Prenez quinze cents hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp, annoncez ma victoire; que nos frères se rejoignent: Malek Adhel est à nous, et ce soir le nom de Christ sera brisé dans Cesaree. » Le prince de Tarente obéit, il charge de chaînes les Mahométans, et reprend la route de Provins: tandis qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Cesaree, l'excès hardi de la croix flotter dans les airs; il a vu la déroute de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait reculer dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir, d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint, et lui dit: « Maintenant soyons à nous, Saladin, l'ennemi est là, j'ai tous l'ordonne tu seras à temps de me faire mourir. » Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Enfin, surpris, Saladin le sent de près, dans le trouble de mille pensées confuses, il se demande ce qu'il doit croire, et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il ne songe ni à attaquer, ni à se défendre, l'armée droite des Chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel, pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce

moment pour fondre tout entière sur le sultan: au triple pouache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard le reconnaît; il s'élance, il s'écrie: « A nous Chrétiens, Saladin est pris. » A l'appel d'un si grand danger, le sultan revient à lui; sa redoutable épée fend en deux le boucher de Richard, mais la course de l'intrepide monarque n'en est pas arrêtée, il jette en l'air les éclats de sa hache, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre, lui présente son épée, et s'écrie: « Rends-toi, Saladin. Je ne te rendrai pas même mon cadavre, reparti le sultan, mon frère le sultan de tes mains. » Que parles-tu de ton frère? lui dit Richard, ton frère est avec nous. Mon frère est à moi, interrompit-il, par tout-à-coup, d'une voix tremblante il s'écrie: A moi, Malek Adhel, les chrétiens ont vaincu! Dans le tour de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu, il court, vole, traverse les chemins brisés, les cordes d'acier des lances, Saladin le voit s'approcher, et, sort de son invincible appui, il ne se sent plus, il attaque, il se précipite, et veut vaincre; mais il ne peut que se briser contre lui à l'écarte, mais cette pression ne le fait point reculer, car il sait bien que, tant brillante qu'est sa couronne, elle ne lui pas un titre, mais seulement un ornement; la gloire, et la gloire lui est chère, qu'il que ce qu'elle lui coûte, mais la mort, il la desire mieux. A cet instant, les deux armées se séparent, une seconde fois les deux frères, mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a osé les joindre de si près. Richard, qui le voit se dégrader des avant-bras qui l'entraînent, et retomber finalement sur le prince, ce combat terrible commence entre eux, deux leur sang coule et rougit leurs robes; étonnés de la résistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts, le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement, qu'il chute d'interrompre pour le combat. Malek Adhel lève son épée, et en portant un si furieux coup sur la tête de son adver-

saire, que le casque du roi se brise et le laisse un moment perdu. Mais loin de pourchasser sa victoire, Malek Adhel l'arrête subitement, il regarde Richard, et trouve sur son visage une ressemblance qui fait palpiter son cœur, il lui dit : — Quel est ton nom, guerrier invincible ? à tes traits, à ta valeur, je soupçonne que tu dois m'être bien cher. — Je suis ton ennemi, reprend le roi d'un air farouche ; oh ! ton éternel ennemi. Je triomphais de ton frère, la victoire était à moi ; tu me l'as arrachée, tu m'as vaincu, tu m'as épargné moi, il n'y a point de bienfaits qui puissent me faire oublier de pareils affronts. — Eh bien ! superbe Richard, s'écrie-t-il avec une profonde émotion, car il n'y a qu'un toi qui puisses me faire oublier tout cela, si ton devoir me fait passer que j'ai de l'indulgence à mon pays, je jure devant toi de te rendre la vie et la liberté, mais elle ne t'empêchera pas d'empêcher en moi le plus grand roi du monde, et de l'attaquer comme l'auguste frère de celle à qui j'ai consacré ma vie. — Il en aura l'indulgence, s'il n'a aperçu les trop nombreuses blessures qui se sont fait sur eux. A l'instant, il monte son cheval à Richard, et lui dit vivement : — Fais, noble monarque, à l'honneur de ton épouse, de ta sœur, de son fils, de ta fille, de tout d'ennemis tout l'effort de ta valeur ne t'empêchera pas de perdre la vie sans utilité pour ta cause. — Le roi le sent bien, et c'est là ce qui le détermine. L'intérêt des Chrétiens lui commande de ne pas les abandonner ; c'est à lui qui appartient de reunir et de sauver les restes de l'armée ; son devoir de chef fait ceder son courage, et un état d'honneur qui l'emporte sur l'orgueil. Mais en voulant il verse des larmes de rage, et sa haine pour Malek Adhel s'accroît bien plus par la honte d'avoir fui à ses yeux, que par le mal que ce prince a fait aux Chrétiens en demandant l'asile à Saladin.

Lorsque le héros anglais se tint ses troupes, les rallia, et lut avec elles, Saladin les poursuivit et égorga impitoyablement tous les Chrétiens qu'il put atteindre, Malek Adhel les épargna et

ne fit que des prisonniers ; l'image de Mathilde, qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les Chrétiens, il a horreur de leur sang, son bras est sans force pour le repaître, et il ne peut regarder d'un œil en vain ceux que sa bienvenue appelle ses frères. Elle va s'affliger de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée, il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoiant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre, n'existent point sa compassion, un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourmens que le déshonneur lui sont tranquilles, se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts, et à cette pensée il songe bien moins à se plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli, Saladin abandonne la poursuite des Chrétiens, et revient suivi des étendards défaits et des oriflammes sanglantes qu'il leur a ravies. Le triste et victorieux Adhel avance vers son frère, il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du faîte, tous ceux qui ont dansé Mahomet pour le suivre. Il leur dit : — Jurez-vous par Mahomet et son divin alléluia d'obéir à tous mes ordres ? — Nous le jurons, s'écrient-ils. — Infortuné donc, reprend-il, tombez aux pieds de votre souverain, et que le que soit la peine qu'il veuille vous infliger, soumettez-vous, car nous l'avons mérité. Mon frère, continua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son chancelier, je t'offre ma tête,

prends ta victime; ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers, soutiens de ton empire et de ta puissance; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots, le fier soudan s'attendrit, il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère; Malek Adhel s'y jette. « Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir? — Maintenant je le verrais moi-même que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel! si tu as eu des torts, je les oublie; puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. » Il dit, et se serre contre son cœur un frère qu'il chérit; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie; et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgrè ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée, mais quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand événement lui a été envoyé, il s'écrie : « Je ne t'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et, je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Melchoub, fut la seule cause qui pût me porter à les croire. » Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère; toutes

les apparences l'ont montré si coupable qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin est très bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit; il raconte les scènes du desert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de partir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. « Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille crainte ont pu ébranler ma croyance, je jure par ce que qu'elles n'altereront ni mon amour pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je viens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur, mais tu as vu aupeu qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsque qu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Ecoute, reprend le sultan, je t'ai entendu, et je ne t'ai pas trouvé coupable; si la reine d'Angleterre s'en renvoyait au camp des Croisés, je n'en puis accuser que l'artifice de la jeune Mathilde; en l'y renvoyant, elle m'a fait tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire, enfin, en défendant ta vie contre Melchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami; il m'eût été doux de voir à te pardonner, mais je n'ai rien te pardonner. — Que dis-je? n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort, que tu as sauvé mon armée et ma vie? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te rendre la beauté que tu aimes, accède au trône de Jérusalem, fais-y passer avec toi la princesse d'Angleterre, que t'apporte Ptolemaïs pour sa dot, et, les Croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Judée, retourneront enfin dans l'Europe. Tu demeureras toujours le vicaire de Mahomet, l'ami de tous les amis de cœur, d'opinion, et de la sainteté de nos rituels servira de modèle aux nations, et Saladin aimes mourir en paix — Je te salue et si généreux, répond Malek. Tu l'illusion de sa reconnaissance que tu fais aujourd'hui me toulne me surprend pas. Saladin

en qu'ils me lient plus étroitement, si il est possible, à tes vœux et à mes devoirs; j'accepte le tribut, afin d'être le protecteur des tributaires, et de te donner gage de ma fidélité, en te ton bienfaiteur. »

« voulant porter lui-même Croisées les propositions de la Saladin s'y oppose : il ne veut son frère abaisse la fierté et l'orgueil du trône juste le titre d'ambassadeur aux chrétiens; il ordonne même ses serviteurs qu'il revêt de diadème, de ne se montrer solennels qu'entouré de cette gloire, qui retardera sa marche, mais qui fera mieux valoir sa mission, et la souverain qu'il représente.

#### CHAPITRE XXXII.

Le sultan ordonne les préparatifs solennels d'ambassade, par le Malik Adhel, qui, associé avec toute l'activité que l'amour peut inspirer au plus bouillant, la nouvelle de la prise de Césarée vient au camp des Croisés.

Le prince de Tarente y entra, clairons et des trompettes, le la foule de captifs qu'il Mathilde étant seule dans son tent et il porte dans son cœur froid; elle va savoir dans quel état Malik Adhel; toute sa vie, c'est l'arrêt de sa vie, mais qu'elle avait nourries instant, se dissipent pour la crainte, elle oublie l'avenir, les serments du dessein qui peut la rassurer enfin, l'aveu que du courage avec elle separe deux fois d'elle : si elle retracer l'impression que fait sur l'âme du héros, pour reprocher à cette loi

d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit, son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plus tôt instruite, elle voudrait s'élançer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus recue de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa porte; c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira : deux fois elle s'avance et deux fois elle retombe sans force sur son siège. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. « Rejouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les Chrétiens sont vainqueurs. » Elle le regarde; son front chauve rayonne d'un doux contentement, elle recommence à espérer; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. « Votre frère a vaincu les infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous. » La vierge ne répond point encore, l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait : elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer; mais malgré la pudeur de son silence, ses regards ont parlé : l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent, ont révélé à l'archevêque que la victoire des Chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compotir;



cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant pénétrer, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Eternel a touché le cœur de Malek Adhel; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. » Mathilde baisse son voile; elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de Tarante s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'au plus tôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à brûler, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée. — Mon Dieu! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends? se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère, et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur? — Ma fille, reprit l'archevêque d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour : les passions humaines ne font point de tels prodiges. La cause en est plus haute; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre. Il plaisait à Dieu de les lui ôter. »

C'est ainsi que, d'une main sage, la religion contient les passions dans leurs justes bornes, et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusqu'à dans la sévérité, elle permet le plaisir et



aux la volée, les yeux baissés et résistants d'émotion. A l'instant même, le prince de Tarante s'attacha vivement vers elle, et Bédri prenant vivement la main, la serrur c'est à vous qu'il faut ces d'une victoire à jamais dans les annales de la chrétienté votre empire, le noble Malek ramène notre culte, notre parti; en répand déjà dans tout le monde on n'y attribue qu'à vous la conversion, et vos deux noms sont dans toutes les bouches, bientôt ne pouvant plus se séparer, Madame, s'écria le prince de Tarante, les Chrétiens de conquêtes en conle de l'Orient entier ne sera utile pour leur ambition; mais rent que pour avoir le droit de ir : c'est là le seul trône digne est là qu'ils vous placeront os que vous leur avez donné; vous, souveraine de ces immenses où règne maintenant l'empire, vous ferez découler sur elles, votre trône, des torrents de ire divine dont l'Eternel a remur. — De si hautes destinées, réussite avec un trouble ex- it trop au-dessus de mes espé- Et quelles destinées, quelles es- raient être au-dessus de ce que reilleuse beauté vous donne le ndre ! interrompit le prince de e enthousiasme; quels vœux rait-elle pas? quels empires ne as conquérir? où fut-il jamais us invincibles? Ah! pour être elle, pour tomber à vos pieds, r son trône, et croire à votre manque à Saladin que de vous in instant. — De pareilles louan- sient l'humble modestie de par sa contenance imposante et : fit entendre au prince de Ta- nle désirait qu'il changeât de lors, craignant de l'avoir of- fut, et ce ne fut qu'à la prière, qu'il repartit le monde pour re-

conter à Mathilde comment les disposi- tions de Malek Adhel devant Césarée, et le combat de ses troupes avec celles du sultan, avaient dû faire présumer aux Chrétiens qu'il favorisait leurs projets; et en l'écoulant l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas! si peu durer.

Le lendemain, toute la cour se réu- nit chez la reine d'Angleterre : là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Joffa, et tous les vaillants chevaliers demeurés au camp, délibéraient entre eux, impatientes de gloire, s'ils n'iraient pas joindre Ri- chard à Césarée, afin de cueillir aussi leur part de lauriers. Les héros surtout qu'enflammaient les charmes de Mathilde, brillaient du désir de combattre; car ils ne pouvaient endurer la pensée que Ma- lek Adhel, remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Dé- voré de jalousie, d'orgueil, et de haine, Lusignan s'écria que, quelle que fût la conduite de Malek Adhel, soit qu'il de- meurât fidèle à ses lois, soit qu'il sou- trat les Chrétiens et trahît pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander; — et je ne crois pas, Madame, ajouta-t-il en re- gardant Mathilde, que la noblesse de votre sang et la pureté de votre âme, vous permettent de jamais accepter pour époux un homme dont le culte est hor- rible à Dieu, et dont la conversion se- rait une perfidie. — Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation; Berengère voulait répondre, Guillaume ne lui en donna pas le temps : — Qu'osez-vous avan- cer, sire? s'écria-t-il, quelles paroles im- pies venez-vous de faire entendre? Quoi! vous regarderiez comme un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui, de- testant son faux prophète, pour recevoir l'eau du baptême.... — Je vous demande pardon, mon père, interrompit brus- quement Lusignan; mais ici il s'agit d'honneur et non de religion, et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me croirois meilleur juge que vous : les lois de la chevalerie ne sont pas toujours confor-

mes à celles de l'Eglise, et souvent les uns autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency, pensait autrement que votre majesté; si Malek Adhel eût été Chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde; en mourant, il pria pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle âme ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jerusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que, quand le monde s'efface, et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, Madame, que si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les Chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui s'deshonore la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix, comme la mienne, le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers; et mon épée, comme la sienne, saura bien soutenir ces paroles. — Berengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, méla, pour la première fois de sa vie, un peu d'arnertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre le *jeudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Laisignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et, sans répondre à Berengère, il se tourna vers Mathilde, et lui dit : « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle lorsqu'elle

lire, j'en fait reculer Richard; moi le comble à mon injure, le pouvoir de l'ôter la vie. —

« C'est Lusignan en lui sera la avec force, pourquoi l'as-tu Le malheur a-t-il abattu ta », et te déshabille-tu de ta valeur ? Et par mon courage, répondit-elle sa loyale tranchise, j'aurais relevé les mains de l'armée entière pans; Malek Adhel l'a vu, et je lui dois la liberté, peut-être de obligation, qui redouble la on affront en me défendant de r' — Eh ! n'as-tu pas ici ton vira pour te venger ? repiqua les yeux étincelants d'ardeur sous-jer même le seul qui soit es outrages, au point de payer m sang l'honneur de les effa- ti pas entoure d'amus qui te et qui tous vont jurer avec pover les armes qu'après que Malek Adhel aura délivré ta sul honneur qui puisse se van- vir ou fuir. — Ces mots, dits à unissent d'une telle fureur le ut de Richard, que sa généro- ire en fut étouffée; et, pres- bre d'armes contre sa poitrine, Brave Lusignan, je l'entends, ets la main de ma sœur au le Malek Adhel. » A l'instant, esahers et les rois qui aspi- ymon de la princesse, se réunir- du roi, et élevant leurs épées mu accord, ils jurèrent la mort Adhel... Mais à l'aspect de rs étincelants destinés à per- F qu'elle adorait, l'infortunée dit, ses yeux se fermèrent, mains mouvement sur le plan-

gant évanouie, Berengere fit pourut vers elle : Richard tres- is il ne s'approcha point de sa faisant un geste, il dit à la âtes appeler vos femmes, Ma- lles emportent cette jeune fille ; excuse les travaux d'une âde, et je me plains à croire

qu'il n'y a pas d'autre motif à son sai- nissement. Mon pere, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son pre- mier devoir est de m'obéir; qu'elle sa- che bien que si jamais, sans egard pour sa gloire, elle osait tenir un autre lan- gage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir. » Avant de suivre les fem- mes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit : « Je connais la princesse d'An- gleterre, sire; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre; il n'y a point de sacrifice qu'elle ne fasse à la religion, il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être cherchiez-vous en vain au- tour de vous quelqu'un qui en pût dire autant : je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorerà toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, repiqua le roi d'un air mécontent, que, pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie; car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. »

#### CHAPITRE XXXII.

QU'AND une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti; il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien; la vie y semble suspendue : mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule; le brisent, le déchirent de toutes parts, alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir, mais on craint, en mourant, d'emporter son malheur avec soi; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde, et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde : en retrouvant la dait à la douleur, elle

grands cris la mort, qui l'en délivrait, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau, en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. — O ma sœur! disait-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici; je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent; je veux tomber à leurs pieds; j'aurai encore la force d'aller jusque-là : peut-être se laisseront-ils attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sacrilège, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux. — Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté, et qui a épargné les jours de votre frère, cela vous est permis, car ce Dieu qui nous a tout donné, a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs; mais que ce sentiment, ô ma fille! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel. — La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles de l'archevêque, car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime, est celui où on aime le plus; et, en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit : — O mon père! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que, tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir, Mathilde! interrompit Berengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez? — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez continuer vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une telle homicide, j'attendrai que la douleur ait

brisé tous les liens de ma vie; elle ne durera pas, j'ai trop souffert — brisé mourra bien jeune, mais pas encore pour n'avoir pas eu le temps de voir la mort. — Ma fille, repartit la reine, semez pour Dieu ne vous en, car la mort avec le péché, val qu'il y a de plus terrible dans les tal de sa colère. — Ah! voilà bien ce qui fait frémir, s'écria Mathilde les larmes! ils veulent lui arracher la vie, val qu'il est encore dans l'erreur, le p pour l'éternité... Pardonnez-moi, mais à cette affreuse pensée, je sent mon esprit se troubler, s'égarer, je que, si Malek Adhel devait être repél Dieu, je voudrais en être repél val — Arrête! malheureux enfant, s'é vivement l'archevêque, hâte-toi de l nir, de détester un amour qui t'a ap comment on blasphème! Dieu peut pardonner cela, car voilà ce que me dit Mathilde, rappelle ta vertu, et ple toute la vie il aura osé dire que tu p ferais un homme à ton Dieu. — L'a dit, mon père! mon deuil m'a-t-il pe sée jusque-là? s'écria-t-elle, pleins saint effroi! Hélas! je n'ai donc plus sagesse, je n'ai donc plus d'honneur, devoirs et la religion ont donc perdu empire sur ce cœur qui tout à l'heure hors l'amour que le remplit et le tra qui le déclare. — Ma fille, repartit la reine avec un accent plus doux, ne livrez pas au désespoir, car Dieu p pardonner plus encore que l'homme peut pécher; si il n'est point de lui qui ne puissent être effacés par des mes, et, dans l'innocence de sa m ricordo, il n'attend pas même qu'il prio, il exauce les vœux des cœurs, et tend jusqu'aux dispositions des cœurs. Ah! reprit la princesse attendrie, j'entends donc le vœu que je fais de nouer à Malek Adhel; mais dans vie périssable seulement : Dieu ne mettra dans l'espérance de le revoir dans l'autre. — Il vous permettra de le lui demander, répondit la reine, et peut-être ne serez-vous satisfait; car la prière a le pouvoir apais

disin de monter au plus haut  
 l de toucher le cœur de Dieu  
 pat les misères des hommes :  
 à grâces ne valent tant que  
 des sacrifices, la sa vie, que  
 ne vous permettre de plain-  
 nures, il faut supporter vos  
 fait d'inc les ames, et vous  
 peler à mort, que les termine,  
 est le desir de la faiblesse,  
 eule pe il vivre dans le mal-  
 zique mes prières peuvent  
 m, repit la princesse, j'étais  
 de de vous car mourir : ah !  
 il, au contraire, de se pro-  
 piers qu'il me permet de con-  
 demander la grace de Malek  
 Adhel, mon salut, il vous le  
 la prêter, car le pourant que  
 sedant d'absence de la prière,  
 de aut Dieu les intérêts de  
 - Hélas ! répliqua la vierge,  
 de passons dans le lieu ou je  
 er, ne ; et la, les prières, dé-  
 tout interêt humain, sont  
 doute d'arriver jusqu'au ciel,  
 je veux quitter le monde, et  
 mes premiers vœux : ô mon  
 fi ! couvrez moi de votre pro-  
 pèche que je ne sois sacrifi-  
 caux de la terre ; conduisez-  
 saut astre que vous voulez  
 à la malheureuse Agnes :  
 as coupable aussi, pourquoi  
 dans le monde ? pourquoi  
 ale à ma penitence .... ? Oh !  
 seulement mon frere remon-  
 juste haine, et ses sangui-  
 cesser de poursuivre la vie de  
 si ; alors vous me verrez m'é-  
 à joie de ce monde auquel je  
 rien à demander, et ou je  
 que des malheurs et des sui-  
 Ma sœur, dit alors la reine,  
 n'en obtiendrez la permis-  
 sion, il a attaché son cœur et  
 votre hymen avec Lusignan,  
 ontrandra à lui obéir. — Il  
 plus, reprit fièrement la prin-  
 cessa est son droit, quelle sera  
 - Ses ordres suffiront sans

doute, répliqua Bérengère, car assuré-  
 ment il est impossible de résister à ceux  
 de Richard. — Dans cette occasion, il  
 est plus impossible encore d'y obéir, re-  
 parat vivement Mathilde. — Mais, loi  
 dit l'archevêque, il faut un grand cou-  
 rage pour s'opposer à la volonté des  
 rois. — Ah ! reprit-elle avec amertume,  
 et comme entraînée par une force terri-  
 ble, il en faut bien moins que pour re-  
 noncer à ce qu'on aime.

Alors elle lussa tomber sa tête entre  
 ses deux mains et demeura ensevelie dans  
 une longue méditation, pendant laquelle  
 Bérengère et Guillaume gardèrent un  
 profond silence. Il dura encore lors-  
 qu'on vint avertir la reine que Richard  
 la demandait : attachée alors à sa rêve-  
 rie, Mathilde releva sa tête, son visage  
 était plus recueilli, sa physionomie plus  
 calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait  
 sourire encore ; elle prit la main de la  
 reine, et lui dit : « Je vous prie, atten-  
 dez encore un moment. Mon père, con-  
 tinua-t-elle, je voudrais accompagner  
 la reine, embrasser les genoux de Ri-  
 chard, le conjurer d'agré en cette occa-  
 sion comme si je n'existais pas, comme  
 si je n'avais jamais existé : il a promis  
 ma main à quiconque ôterait la vie à Ma-  
 lek Adhel ; mais du moment que je m'en-  
 sevelis dans les ombres de la mort, ma  
 main ne peut plus être à personne, et le  
 roi, n'ayant plus de prix à donner, n'aura  
 plus de serment à recevoir. — Mais, reprit  
 Bérengère, attendez quelques  
 jours encore, aujourd'hui vous ne feriez  
 qu'irriter la colère du roi. — Vous m'ai-  
 derez à l'apaiser, répliqua Mathilde ;  
 vous qui devez la vie de votre époux à la  
 générosité de Malek Adhel, ne parlerez-  
 vous pas pour lui ? — Je le ferai, sans  
 doute, dit la reine, mais je redoute l'es-  
 fet de mes tentatives, car l'écoulement  
 de Richard est un courroux terrible, il s'aug-  
 mente et s'enflamme par tout ce qu'il tente  
 de l'arrêter, et le projet de changer sa  
 volonté est une témérité qu'il ne me par-  
 donnerait peut-être jamais. — Écoutez,  
 Mathilde, ajouta l'archevêque, ne précipi-  
 tez point ainsi vos résolutions : les

est bientôt repoussée, et que le fier soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline, les Chrétiens ont aperçu ce combat; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière-garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaqués de tous côtés, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée; ses rangs plient et cèdent sans combattre; en peu d'instants les Chrétiens ont fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarabe: « Prenez quinze cents hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp, annoncez ma victoire, que nos frères se rejoignent: Malek Adhel est à nous, et ce soit le nom du Christ sera bien dans Césarée. Le prince de Tarabe obéit, il charge de charmes les Malabars, et reprend la route de Ptoémaïs; tandis qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'écusson de la croix flotter dans les airs: il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir, d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint, et lui dit: « Maintenant soyons amis, Saladin, l'ennemi est là qui nous l'ordonne, repoussons-le ensemble, après la victoire tu seras à temps de me faire un air. » Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Enfin, surpris, Saladin le suit de l'œil; dans le trouble de ne le pas voir en us, il se demande ce qu'il doit en dire, et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il se songe ni à attaquer, ni à se défendre, l'armée droite des Chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel, pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce

moment pour fondre tout entière sur le sultan: au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard le reconnoît; il s'élance, il s'écrie: « A moi Chrétiens, Saladin est pris. » A l'aspect d'un si grand danger, le sultan revient à lui: sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'impétueux monarque n'en est pas arrêtée, il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre, lui présente son épée, et s'écrie: « Ready-toi, Saladin. — Je ne te rendrai pas même mon cadavre, repartit le sultan, mon frère le sultan de tes mains. — Que parles-tu de ta frere? lui dit Richard, ton frere est à nous. — Mon frere est à moi, interrompit-il, pas tout-à-coup, d'une voix tonnante, il s'écrie: A moi, Malek Adhel, les Chrétiens sont vainqueurs! Dans le fort de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu, il court, vole, renverse aux centiers braves, les cohortes de ses deux frères. Saladin le voit saisis de rage, et, malgré son invincible appui, il ne se tient pas, il attaque. Mais quel est celui qui se expose de sa vie pour que le sultan courrait tout à l'arrière? mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que, tout brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un titre, mais seulement un engagement. Il s'élance, et la plume de sa couronne, qu'il a quel que chose de si attaché, tombe à terre, et la couronne tombe. A cet instant, l'écusson des deux armées séparé par le choc des deux frères, mais Malek Adhel, pour ainsi dire, s'acharne à la poursuite de son frère qui, à son tour, les pans de Saladin. Richard, qui le voit se dresser des tourterelles qui l'entraînent, et revient lui-même sur le premier combat terrible commence entre eux, déjà leur sang coule et rougit leurs robes; et dans la résistance qu'ils supposent, ils redoublent d'efforts. Le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement, qu'il n'est pas interrompu par la chute. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête de son adver-



que le casque du roi se brise et le  
un moment perdu. Mais tout de  
sûr sa victoire, Malek Adhel s'ar-  
bitrairement ; il regarde Richard, et  
sur son visage une ressemblance  
il palper son cœur ; il lui dit :  
est ton nom, guerrier invincible ?  
hils, à ta valeur, je soupçonne que  
m'être bien cher. Je suis ton  
repréhensible d'un air farouche ;  
mon éternel ennemi. Le triomphais  
frère, la victoire était à moi, tu  
s'attachée, tu m'as vaincu, tu  
jurons : non, il n'y a point de bien-  
un prisonnier me faire valoir de  
affronts. — Eh bien ! superbe Ri-  
s'écarter le précipitant une profonde  
n, car il n'y a que toi qui passes  
runtel langage, et t'en es de voir  
e parce que j'ai été livré à mon  
e portera avec de le et le poids de  
e, mais elle ne m'empêchera pas  
rer en un le plus grand roi du  
, et de l'acier contre l'orgueil  
e celle à qui j'ai consacré ma vie.  
ra toi, diva m'écarter, n'importe quel-  
quequ'un m'empêchera de m'écarter d'elle.  
A l'instant, il domine son cheval  
ard, et lui dit vivement : « Fuis,  
monarque, avertis de ton épouse,  
sur, retourne-toi à fuir ; contre tant  
ma tout l'effort de ta valeur ne  
cherait pas de perdre la vie sans  
pour la cause. Le roi le veut bien,  
la re qui le détermine. L'intérêt  
retiens lui commande de ne pas  
odonner : c'est à lui qu'appartient  
tir et de sauver les restes de l'ar-  
de devoir du chef fait voler son  
e, et me est l'honneur qui l'em-  
sur l'orgueil. Mais en reculant il  
es larmes de rage, et sa haine pour  
Adhel s'accroît bien plus par la  
d'avoir fui à ses yeux, que par le  
e et prince a fait aux Chrétiens  
mourant lui-même à Saladin.

En que le héros agitant reculant ses  
), le raube, et tout avec elles. Sa-  
tu poursuit et s'orgueille impitoyable  
il tous les Chrétiens qu'il peut  
re. Malek Adhel les épargne et

ne fait que des prisonniers ; l'image de  
Mathilde, qui vient de se présenter à  
lui au milieu du carnage, s'attache et  
s'unit à tous les Chrétiens, il a horreur  
de leur sang, son bras est sans force  
pour le repandre, et il ne peut regarder  
d'un œil ennemi ceux que sa bienvenue  
appelle ses frères. Elle va s'affliger de  
leur défaite, elle va peut-être haïr leur  
vainqueur, et à cette pensée, il ne peut  
s'empêcher de détester sa victoire. Main-  
tenant qu'il a tout fait pour l'amie, il  
commence à regretter de n'avoir pas  
tout fait pour l'ami. Abattu par les  
combats que se livrent en son cœur la  
plus impétieuse des passions et le plus  
saint des devoirs, n'entrevoiant point  
dans l'avenir l'espérance de les concilier,  
et ne se sentant point la force de sacrifier  
l'un des deux, il s'arrête tristement  
au milieu des cadavres dont la terre est  
jonchée, et ses vœux éteints, ses lèvres  
pâles, ces vœux qui ont cessé de battre,  
n'existent point sa compassion. Un tel  
sort lui paraît doux en comparaison des  
cruels tourments qui le déchirent. Ils  
sont tranquilles, se dit-il en promenant  
ses regards sur cette foule de morts ; et  
à cette pensée il range bien mieux à les  
plandre d'avoir perdu la vie qu'à leur  
envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont dis-  
paru, le calme est retabli. Saladin aban-  
donne la poursuite des Chrétiens, et  
revient suivi des étendards de guerre et  
des oriflammes sanglantes qu'il leur a ra-  
vies. Le vainqueur et victorieux Adhel avance  
vers son frère, il appelle autour de lui  
tous les soldats qui l'ont soutenu dans  
sa retraite du Caire, tous ceux qui ont  
défendu Meschoud pour le suivre. Il leur  
dit : « Jurez-vous par Mahomet et son  
divin pleurant d'obéir à tous mes ordres ?  
— Nous le jurons, s'écrient-ils. — Tant-  
moy donc, reprend-il, tombez aux pieds  
de votre souverain, et que le que soit la  
peine qu'il veuille vous infliger, soumet-  
tons-nous, car nous l'avons méritée. Mon  
frère, continua-t-il en mettant un genou  
en terre devant Saladin, et lui présen-  
tant son cimeterre, je t'offre ma tête,

prends ta victime; ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers, soutiens de ton empire et de ta puissance; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots, le fier soudan s'attendrit, il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère; Malek Adhel s'y jette. — Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir? — Maintenant je le verrais moi-même que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel! si tu as eu des torts, je les oublie; puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. — Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie; et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'ils puissent ignorer toujours quels furent les musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée; mais quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand événement lui a été envoyé, il s'écrie : — Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et, je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Metchouh, fut la seule cause qui put me porter à les croire. — Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère; toutes

les apparences l'ont montré si coupable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit; il raconte les scènes du desert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de partir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. — Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille n'ont pu ébranler ma croyance, je puis prouver qu'elles n'altéreront ni mon respect pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je ne viens que l'amour à une grande punition sur mon cœur, mais tu as vu que l'air qu'elle n'affaiblissant pas mon bras, que l'on qu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Ecoute, reprend le sultan, je t'ai entendu, et je ne t'ai pas trouvé coupable; si la reine d'Angleterre a été renvoyée au camp des Croisés, je ne puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde; en la renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire; enfin, en défendant ta vie contre Metchouh, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami; il m'en a été doux de voir à te pardonner, mais je n'ai rien te pardonner. — Que dis-je? n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort, que tu as sauvé mon âme et ma vie? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te donner la beauté que tu aimes; accepte le trône de Jérusalem, fais-y asseoir ta fille, toi la princesse d'Angleterre, que les Croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion triompher sur la Judée, retourneront en Europe. Tu demeureras toujours le vicaire de Mahomet, l'ami de tous les vrais de cœur, d'opinions, et de culte, la sainteté de nos honneurs sera rendue commune aux nations, et Saladin alors pourra mourir en paix. — Le roi s'avance vers lui et si généreux, répond Malek Adhel, que l'effusion de sa reconnaissance, que ce que tu fais aujourd'hui me touche, mais ne me surprend pas. Saladin, j'accepte

fin qu'ils me lient plus étroitement, s'il est possible, à tes hautes mes devours; j'accepte la loi m'offrir, afin d'être le premier tributaire, et de te donner en gage de ma fidélité, en te mon bienfaiteur.

Il voudrait porter lui-même les Croises les propositions de paix Saladin s'y oppose; il ne que son frère abaisse la fierté me et l'orgueil du trône justire le titre d'ambassadeur aux chrétiens; il ordonne même ses serviteurs qu'il revêt de de dignité, de ne se montrer Ptolemais qu'entouré de cette entale, qui retardera la marche, mais qui fera mieux portance de sa mission, et la la souverain qu'il représente.

## CHAPITRE XXXII.

que le sultan ordonne les propositions cette solennelle ambassade, le gre de Malek Adhel, qui-resse avec toute l'activité que pleut amour peut inspirer au le plus bouillant. La nouvelle de la prise de Cesaree vient au camp des Croises.

Le prince de Tarente y entra, avec clairons et des trompettes, de la foule de captifs qu'il Mathilde était seule dans son elle entend ce signal du retour ), et il porte dans son cœur effroi; elle va savoir dans quel rang Malek Adhel; toute sa et la, c'est l'arrêt de sa vie, rances qu'elle avait nourries l'instant, se dissipent pour de la crainte; elle oublie l'ap- prince, les serments du de- ce qui peut la rassurer enfin, souvenir que du courage avec est separe deux fois d'elle; si lui retrace l'impression que Christ fit sur l'âme du héros, et pour reprocher à cette fois

d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit, son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plus tôt instruite, elle voudrait s'élan- cer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle suit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa porte; c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira; deux fois elle s'avance et deux fois elle retombe sans force sur son siège. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. « Rejoignez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les Chrétiens sont vainqueurs. » Elle le regarde; son front chauve rayonne d'un doux contentement, elle recommence à espérer; mais avant de se rejouer, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. « Votre frère a vaincu les Infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Cesaree est à nous. » La vierge ne répond point encore, l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait: elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer; mais malgré la pudeur de son silence, ses regards ont parlé: l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent, ont révélé à l'archevêque que la victoire des Chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir:

cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Eternel a touché le cœur de Malek Adhel; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. » Mathilde baisse son voile; elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont briser dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de l'arabie s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à partir avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvissent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée. — Mon Dieu! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends? se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère, et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur? — Ma fille, reprit l'archevêque d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour : les passions humaines ne font point de tels prodiges. La cause en est plus haute; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre s'ils plaisaient à Dieu de les lui ôter. »

C'est ainsi que, d'une main sage, la religion contient les passions dans leurs justes bornes, et défend l'exces même aux plus légitimes : bienfaisante jusqu'à dans la sévérité, elle permet le plaisir et

Pour la prière, les yeux baissés et  
 brûlantes d'émotion. À l'instant  
 brut, le prince de Tarsème s'ap-  
 partementement verra elle, et Ad-  
 hel prendrait vivement la main,  
 Ma sœur c'est à vous qu'il faut  
 l'écouter d'une victoire à jamais sa-  
 na les annales de la chrétienté  
 votre empire, le noble Malek  
 brasse notre culte, notre pitié,  
 l'en repart de là dans tout le  
 fu on n'y attribue qu'à vous la  
 la conversion, et vos deux noms  
 au fond dans toutes les bouches,  
 plébiscite ne pouvant plus se sépa-  
 ra. Madame, s'écria le prince de  
 aides de Malek Adhel, les chré-  
 tiens marcher de conquêtes en con-  
 quête de l'Orient entier ne sera  
 raste pour leur ambition; mais  
 hérent que pour avoir le droit de  
 dir : c'est là le seul trône digne  
 c'est là qu'ils vous placeront  
 ros que vous leur avez donné;  
 où, souveraine de ces immenses  
 royaume maintenant l'empire  
 i, vous ferez descendre sur elles,  
 le votre trône, des torrents de  
 lère divine dont l'Éternel a rem-  
 pleur. Des hauteurs destinées,  
 princesse avec un trouble ex-  
 cit trop au-dessus de mes espé-  
 Et quelles destinées, quelles es-  
 timent être au-dessus de ce que  
 merveilleuse beauté vous donne le  
 André l'interrompt le prince de  
 voir enthousiasme, quels vœux  
 want-elle pas? quels empires ne  
 pas conquérir? ou fut-il jamais  
 les invincibles? Ah! pour être  
 elle, pour tomber à vos pieds,  
 le son trône, et croire à votre  
 la manque à Saladin qu'il de vous  
 un instant. » De pareilles louan-  
 saines l'humble modeste de  
 s'para contenance imposante et  
 eût entendre au prince de Ta-  
 selle desirait qu'il changeât de  
 plore, craignant de l'avoir of-  
 fensé, et ce ne fut qu'à la prière  
 s, qu'il reprit la parole pour ra-

ronter à Mathilde comment les dispositions de Malek-Adhel devant Courree, et le combat de ses troupes avec celles d'eultan, avaient dû faire pressumer aux Chrétiens qu'il favorisait leurs projets ; et en l'écoulant l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas ! si peu durer.

Le lendemain, toute la cour se réunissait chez la reine d'Angleterre : là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les vaillants chevaliers d'armes au camp, délibéraient entre eux, impatients de gloire, s'ils n'auraient pas jointure Richard à Casarsa, afin de cueillir avec leur part de lauriers. Les héros surtout qu'enflammèrent les hormones de Mathilde, brûlaient du désir de combattre ; car ils ne pouvaient endurer la pensée que Malek Adhel, remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Urvoré de jalousie, d'orgueil, et de haine, Lusignan s'écria que, quelle que fût la cédante de Malek Adhel, soit qu'il demeurât fidèle à ses loix, soit qu'il soustrait les Chrétiens et trahit pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander. — et je ne crois pas, Madame, ajouta-t-il en regardant Mathilde, que la noblesse de votre sang et la pureté de votre âme, vous permettent de jamais accuser pour époux un homme dont le culte est horrible à Dieu, et dont la conversion serait une perfidie. — Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation ; Berengère voulut répondre, Guillaume ne lui en donna pas le temps : — Qu'avez-vous à avancer, sire ? s'écria-t-il, quelles paroles impies voulez-vous de faire entendre ? Quoi ! vous regarderiez comme un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui, détestant son faux prophète, pour recevoir l'eau du baptême... — Je vous demande pardon, mon père, interrompit brusquement Lusignan, mais ici il s'agit d'honneur et non de religion, et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me crois meilleur juge que vous. Les loix de la chevalerie ne sont pas toujours confor-



mes à celles de l'Eglise, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency, pensait autrement que votre majesté; si Malek Adhel eût été Chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde; en mourant, il priait pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle âme ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, repliqua fièrement le roi de Jerusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que, quand le monde s'efface, et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, Madame, que si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les Chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix, comme la mienne, le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers, et mon épée, comme la sienne, saura bien soutenir ces paroles. » Berengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, méla, pour la première fois de sa vie, un peu d'armertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre le *foudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et, sans répondre à Berengère, il se tourna vers Mathilde, et lui dit : « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle lorsqu'elle

avoue hautement son estime pour le héros qui vous a ravi votre empire, et qui vous le rendra peut-être. » Elle acheva à peine, que des cris tumultueux retentirent dans le camp et rompirent la discussion. Au même moment, la porte s'ouvrit; Richard parut tout armé et couvert de poussière; sa contenance était sombre, farouche, et il ne daigna répondre à la reine, qui s'était précipitée près de lui. « O mon frère ! » murmura-t-elle, s'écria Mathilde d'une voix alarmée, et elle jetait des regards inquiets vers lui, pour voir si Malek Adhel ne le suivait pas. Tous les princes et les chevaliers saisis d'une extrême surprise, lui demandèrent la cause de son retour, et comment il revenait à Ptolemaïs quand ils croyaient maître de Césarée. — Ici, répondit-il, vaincu, reprit Richard d'un air colérique, et jurant dans son âme une haine implacable à celui qui le forçait à un pareil aveu. — Eh quoi ! repart le premier de la tente, votre majesté s'est-elle donc faite repousser avant d'avoir pu vaincre Malek Adhel? — Que parlez-vous de Malek Adhel? interrompit brusquement Richard, c'est lui seul qui nous a perdus; qui a causé notre défaite et ruiné notre entreprise. J'avais enlevé toute l'armée de Saladin; ses escadrons rompus, les pès de terreur, dispersés dans la plaine ne pouvaient éviter les Chrétiens; ils fuyaient de tous côtés, de tous côtés; je n'avais eu que le soin de les rassembler; j'étais prêt à les faire prisonniers à Ptolemaïs, et quelques jours peut-être nous serions à Jérusalem; mais Malek Adhel testard et acharné à racheter la victoire, tel qu'un astre au firmament, il a paru tout-à-coup, et les ordres de l'armée maritime à sa tête, ses troupes ont été ralliées, les Chrétiens ont été vaincus, et, pour la première fois de sa vie, Richard a été vaincu. « O honte insupportable ! » continua le fier monarque en frappant son front contre ses deux poings armés de gantelets; à superbe Malek Adhel ! ton nom sera toujours mon opprobre; tant que tes vœux seront exaucés à la lumière, il existera un homme qui



lire, j'ai fait reculer Richard; met le comble à mon injure, le pouvoir de t'ôter la vie. — s'écria Lusignan en lui sautant avec force, pourquoi l'as-tu tué, et te défies-tu de ta valeur? — é par mon courage, répondit-il de sa loyale franchise, j'ai vu re les mains de l'armée entière dans; Malek Adhel l'a vu, et je lui dois la liberté, peut-être de obligation, qui redouble la on affront en me défendant de r! — Eh! n'as-tu pas ici ton brien pour te venger? repliqua les yeux étincelants d'ardeur suis-je même le seul qui soit es outrages, au point de payer la sang l'honneur de les effacer par l'entourer d'amis qui te et qui tous vont jurer avec poser les armes qu'après que Malek Adhel aura délivré la sul homme qui puisse se van-ir su fuir. — Ces mots, dits a niment d'une telle fureur le nt de Richard, que sa genero-êre en fut étouffée; et, pres-êre d'armes contre sa poitrine, Brave Lusignan, je t'entends, ets la main de mon seigneur au de Malek Adhel. — A l'instant, ealiers et les rois qui aspi-ymen de la princesse, se reuni-ê du roi, et devant leurs épées un accord, ils jurèrent la mort Adhel... Mais à l'aspect de es étincelants destinés à per-ê qu'elle adorait, l'infortunée illit, ses yeux se fermèrent, sans mouvement sur le plan-

quant évanouie, Berengere fit courir vers elle: Richard trem-ê et ne s'approcha point de sa faisant un geste, il dit à la lites appeler vos femmes, Ma-êles emportent cette jeune fille pteuse les frayeurs d'une tude, et je me plus à croire

qu'il n'y a pas d'autre motif à son sois-issement. Mon pere, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir; qu'elle sache bien que si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre lan-êge, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir. — Avant de suivre les fem-êles qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit: — Je connais la princesse d'Angleterre, sire; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre; il n'y a point de sacrifice qu'elle ne fasse à la religion, il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être cherchiez-vous en vain au-tour de vous quelqu'un qui en pût dire autant: je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, repliqua le roi d'un air mécontent, que, pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie; car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. —

## CHAPITRE XXXIII.

Quand une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti, il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien; la vie y semble suspendue; mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts; alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir; mais on craint, en mourant, d'emporter son malheur avec soi; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde, et mourir ensuite pour se repaiser de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde: en retrouvant la vie, qui la rendait à la douleur, elle aurait rappelé à

grands cris la mort. qui l'en délia rail, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau, en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. « O ma sœur ! dit-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici ; je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent ; je veux tomber à leurs pieds ; j'aurai encore la force d'aller jusque-là : peut-être se laisseront-ils attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sanglant, le serment impie qui m'enlève les jours de votre frère, cela vous est permis, car ce Dieu qui nous a tout donné, a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs ; mais que ce sentiment, ô ma sœur ! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel. — La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur étant loin des paroles de l'archevêque ; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime, est celui où on aime le plus ; et, en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit : « O mon père ! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que, tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir, Mathilde ! interrompit Berengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez ! — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez commettre vos erreurs par un crime ? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide, j'attendrai que la douleur ait

brisé tous les liens de ma vie ; elle ne mourra pas, j'ai trop souffert. — Mais je mourrai bien jeune, mais pas encore assez pour n'avoir pas eu le temps de dévorer la mort. — Ma sœur, repiqua l'homme, sennasez que Dieu ne vous envoie, car la mort avec le péché, vaut ce qu'il y a de plus terrible dans les tourments de sa colère. — Ah ! voilà bien ce qui fait trembler, s'écria Mathilde, les barbares ! ils veulent lui arracher la vie, tandis qu'il est encore dans l'erreur, le prisonnier pour l'éternité... Pardonnez, mon père, mais à cette affreuse pensée, je sens que mon esprit se trouble, s'égare, je me que, si Malek Adhel devait être repêché de Dieu, je voudrais en être repêché aussi. — Arrête ! malheureuse enfant, s'écria vivement l'archevêque, hâte-toi de haïr, de détester un amour qui t'a appris comment on blasphème Dieu puissant, pardonnez-lui, car vous l'avez prouvé sainte Mathilde, rappelle ta vertu, et pleure toute ta vie d'avoir osé dire que tu préférerais un homme à ton Dieu. — V. au-p. dit, mon père ? mon cœur en a-t-il pu penser jusque-là ? s'écria-t-elle, pleine d'un saint effroi. Hélas ! je n'ai donc plus de sagesse, je n'ai donc plus d'honneur, les devoirs et la religion ont donc perdu leur empire sur ce cœur qui tout à l'heure hors l'amour qui le remplait et le remplit qui le déchire. — Ma sœur, reprit l'homme avec un accent plus doux, ne me livrez pas au désespoir, car Dieu peut pardonner plus encore que l'homme a peut porter ; il n'est point de mal qui ne puisse être effacé par des larmes, et, dans l'immensité de sa miséricorde, il n'attend pas même qu'on prie, il exauce les simples desirs d'un cœur jusqu'au désespoir d'un cœur. Ah ! reprit la princesse atterrée, qu'il entende donc le vœu que je fais de renoncer à Malek Adhel ; mais dans cette vie périssable seulement : Dieu ne permettra-t-il l'espérance de le retrouver dans l'autre. — Il vous permettra bien de le lui demander, répondit l'homme, et peut-être ne sera-ce pas sans fruit ; car la prière a le pouvoir d'apaiser

âge divin de monter au plus haut, et de toucher le cœur de Dieu posant les misères des hommes : telles grâces ne s'obtiennent que par des sacrifices, je le sais, votre père, et ne vous permettra ni plaines ni tristesses, il faut supporter vos maux, il faut même les aimer, et vous attendre la mort, qu'il les termine, car c'est le désir de la faiblesse, tu seule peut vivre dans le mal.

Puisque mes prières peuvent passer, reprit la princesse, j'étais qu'il ne vint mourir : ah ! cruel, au contraire, de que proposais-tu ? Il ne permet de conclure de demander la grâce de Mulek. — Oui, mon enfant, il vous le faut, mais prenez garde pourtant que par sesdites prières de la prière, n'ait devant Dieu les intérêts de vous. — Hélas ! répliqua la vierge, plus de passions dans le lieu où je m'élève, et ces prières, de tout intérêt humain, sont sans doute d'arriver jusqu'au ciel. — Je veux quitter le monde, et briser mes premiers vœux : ô mon père ! couvrez-moi de votre protection, que je ne sois sacrifiée à la terre ; conduisez-moi ce saint asile que vous voulez voir à la malheureuse Agnès : je suis coupable aussi, pourquoi dirai-je dans le monde ? pourquoi brisai-je à ma pénitence.... ? (Oh ! voir seulement mon frère renouer sa juste haine, et ses sanglantes vengeances de poursuivre la vie de Mulek, alors vous me verrez se lever avec vous de ce monde auquel je plus rien à demander, et où je n'ai que des malheurs et des larmes. — Ma sœur, dit alors la reine, vous n'en obtiendrez la permission de Richard ; il a attaché son cœur et le à votre hymen avec Lusignan, et le contraindra à lui obéir. — Il faudra, reprit fièrement la princesse, quel est son droit, quelle sera sa ? Ses ordres suffiront sans

doute, répliqua Bérengère, car assurément il est impossible de résister à ceux de Richard. — Dans cette occasion, il est plus impossible encore d'y obéir, répondit vivement Mathilde. — La fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand courage pour s'opposer à la volonté des rois. — Ah ! reprit-elle avec amertume, et comme entraînée par une force formidable, il en faut bien moins que pour renoncer à ce qu'on aime.

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume gardèrent un profond silence. Il dura encore lorsqu'on vint avertir la reine que Richard la demandait : arrachée alors à sa rêverie, Mathilde releva sa tête, son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore ; elle prit la main de la reine, et lui dit : « Je vous prie, attendez encore un moment. Mon père, continuait-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Richard, le conjurer d'agir en cette occasion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la vie à Mulek, mais du moment que je m'ensevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut plus être à personne, et le roi, n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir. — Mais, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore, aujourd'hui vous ne ferez qu'irriter la colère du roi. — Vous m'insultez à l'espérer, répliqua Mathilde ; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Mulek, achetez, ne porterez-vous pas pour lui ? — Je le ferai, sans doute, dit la reine, mais ce redouble l'effet de mes tentatives, car le courroux de Richard est un courroux terrible, il s'augmente et s'enflamme par tout ce qu'il tente de l'arrêter, et le projet de changer sa volonté est une témérité qu'il ne me pardonnerait peut-être jamais. — Écoutez, Mathilde, ajouta l'archevêque, ne précipitez point ainsi vos résolutions : les

passions extrêmes veulent des partis violents, mais la sagesse ne commande que des mesures modérées : demeurez en paix, le moment n'est pas venu de voir votre frère; demeurez en paix, dis-je, car la vie de Malek Adhel n'est pas en danger. Enfermé dans les murs de Césarée, nos guerriers ne peuvent l'atteindre, et ce n'est que quand les Chrétiens mettront le siège devant cette ville, que le vœu forme contre sa vie pourra être rempli; mais ce siège n'est pas prêt à commencer encore : d'ici là, je parlerai au roi, je serai plus, je parlerai à Malek Adhel. — Vous, mon père? s'écria Mathilde dans un transport de surprise. — Oui, ma fille, et tel est mon devoir: s'il est vrai que quelques germes de vérité soient tombés dans l'âme de ce prince, Dieu m'appelle à les y développer : sa conduite à Césarée m'afflige, mais ne me décourage pas. Hélas ! ils ne sont plus les temps heureux des subites et merveilleuses conversions : pour en opérer maintenant, il faut une marche plus lente; Dieu ne daigne plus parler lui-même, et les raisonnements, qui sont la voix de l'homme, doivent avoir moins d'effet que les miracles, qui sont la voix de Dieu. Ma fille, je marcherai vers Césarée, je me présenterai devant les Infidèles, je parlerai à Malek Adhel. — Mon père, s'écria la reine, votre charité vous égare; les Infidèles vous chargeront de chaînes, peut-être même oseront-ils plus. — Ils ne l'osent pas, reprit Guillaume plein d'une divine confiance; quiconque agit pour le ciel est protégé par le ciel. Dieu voit mes intentions, il les bénira; et, s'il permettait que mon sang fût répandu, ce serait pour servir d'expiation, et racheter du péché l'âme que je vais lui rendre. Bienheureuse destinée, qui, me faisant participer aux souffrances de mon Rédempteur, me ferait participer à ses mérites, et eleverait ma gloire au dessus de toutes les gloires de la terre ! — Et, en parlant ainsi, aucun sentiment de vanité n'enflait le cœur de l'archevêque, car il appartient à la religion, mais à la religion seule, d'exhausser l'homme au-

dessus de l'humanité, sans lui donner d'orgueil. Mathilde était tombée sur ses pieds; elle s'écriait : — Homme divin, dirigez mes volontés, ordonnez à mon cœur, c'est Dieu qui vous inspire et voilà prêt à obéir. — Ma fille, repartit avec douceur et simplicité, promettez-moi de ne prendre aucune résolution importante avant mon retour. — Je le jure, repartit-elle avec cet accent qui fait les inviolables serments. — Eh bien, dit-il, mon enfant, soumettez-vous à Providence. Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, je ne vous la donne point comme le monde, mais comme le ciel la donne; que votre cœur ne soit point troublé, qu'il ne craigne point, car je ne vous laisserai point sans appui, et je reviendrai à vous. — Telles furent les paroles du Christ au disciple bien-aimé; appliquez-les sur votre cœur, elles en calmeront toutes les blessures. — Il dit, et survint le roi, il sortit de l'appartement de Mathilde, et se rend sous la tente de Richard. — Eh bien ! s'écria le roi en le voyant, avez-vous disposé ma sœur à l'obéissance, et sera-t-elle satisfaite de ses résolutions ? — Sire, répondit gravement l'archevêque, je lui ai défendu d'en prendre aucune jusqu'à mon retour. — Et où allez-vous ? lui demanda Richard avec surprise. — On le craint, désigne un grand devoir à remplir, répondit Guillaume : je ne m'exposerais pas davantage à présent; et comme la reine est instruite de mon secret, je lui demande à votre majesté de vouloir bien ne pas user de ses droits, et de lui permettre de continuer à vous le faire.

En achevant ces mots, l'archevêque se retira, laissant Richard dans une telle surprise, qu'elle balança et domina même son ressentiment, et quand le roi fut venu, le digne apôtre du Christ, par d'un zèle évangélique, sortit des portes de la ville et prit la route de Césarée. Vêtu des plus simples habits, dépouillé des marques de sa dignité, grand de ses seules intentions, il s'appuyait sur son bâton bleu, et ne sentait point la fatigue, car, selon la belle expression de Tertul-

est dans le ciel, le corps est charnel, elle emporte l'âme ; il marche au seuil de la tombe de sa marche seul, et ne s'effe- peut craindre l'homme ; le passe et dans l'ave- u'il a fait, ou celui qu'il autour de lui de pain- autour de lui tout sem- et ne lui renvoyer que et de touchantes esp- ntable au signe de l'al- e lumineux traverse les même temps aux deux, d'un trait aussi rapide, s'élève vers Dieu, y puise rend la porter au monde, vile pensée, l'un de son de sa charité, et paraît oral comme ce lieu bril- et sublime, qui unit le les faiblesses aux mis- pelle aux hommes com- age, et comment il par-

#### TRE XXXIV.

and l'ombre et la fra- dent à descendre sur la er l'ondeur heu- tate qui tout le jour, Mathilde ses femmes, allant res- d de la mer les emana- de la nuit ; plus sou- it sa promenade vers la immortel ; là, elle se retenir avec l'ombre de riers vœux qu'il avait ek Adhel, elle invoquait auprès du Très haut, attendre. Dans ce lieu ple prenait un caractère se tendre, et des larmes soulageaient son cœur ufois elle montait sur mant le tombeau et la pouvait cet espace sans voir traverser pour venir preuves et de douleurs,

en revenant par la pensée vers l'asile so- litaire ou elle avait passé tant de jours paisibles, elle soupirait, elle gémissait, et cependant elle ne formait pas le desir de ne l'avoir jamais quitté. là, sa vie s'écoulait sans qu'elle la sentît, et on aime à sentir la vie ; ses agitations, ses perplexités, en nous déchirant nous attachent, et nous trouvons, à nous plaindre, une sorte d'attrait que nous ne trou- vons pas au bonheur. Sans doute, si la peine nous fait plus vivre que le plaisir, c'est qu'elle développe davantage et met plus en exercice tous les sentiments de notre cœur et les facultés de notre esprit. Dans la peine, la vie tout entière est de- vant nous : le passé avec ses regrets, le présent avec ses larmes, l'avenir avec ses espérances ; nous nous attendrissions sur nous-mêmes, nous sommes plus chers à ce qui nous entoure, et, en étant plus as- sés, nous devenons meilleurs. C'est dans la peine que l'imagination s'élève aux grandes pensées de l'éternité et de la justice suprême, et qu'elle nous jette sans cesse hors de nous pour chercher un remède à nos maux. Dans le bonheur, nous sommes plus tranquilles, mais être tranquilles, être heureux, n'est pas notre destination sur la terre, et j'oserais même dire que ce n'est pas notre penchant. Ah ! si la douleur attire le cœur de l'homme, s'il sent que c'est là son élément, c'est qu'elle n'a été donnée qu'à lui, c'est que seul, parmi les créatures, il a reçu le privilège de souffrir, et qu'il est fier de ce privilège, parce qu'il en aperçoit le but ; car, je le demande, si Dieu n'avait pas jeté le malheur sur la terre, comment y aurait-il placé la vertu ?

Oh ! combien de fois, au milieu des rêveries que lui inspirait l'aspect de l'im- mense horizon, la vierge versa d'une voix plaintive : - Cloître saint, où mes sœurs m'attendent, toi que j'ai quitté avec tant de larmes, et que je ne rever- rai peut-être que pour en verser plus en- core, retraite obscure qui m'auras mise à l'abri des orages, et où je serais sortie du monde sans l'avoir jamais connu, port tranquille et inaccessible, où seraient



venues échouer les passions, leur desespoir et leurs faiblesses; un jour plus tard, j'aurais été ensevelie dans ton sein; mes vœux, comme une impenetrable barrière, se seraient placés entre les hommes et moi; j'aurais ignoré ce qu'il ne m'était pas permis de connaître; j'aurais ignoré les larmes que je verse, le repentir que j'éprouve, les désirs que je forme, le sentiment qui me consume : hélas ! je n'aurais point aimé.... » Et, à ces mots, si Mathilde s'arrête, si elle se penche vers les cendres muettes de Montmorency, c'est pour achever, sans doute, la fin de sa pensée, que le monde ne doit point entendre, et qu'elle n'ose révéler qu'à l'ombre auguste à qui elle attribue le pouvoir d'en obtenir le pardon devant Dieu.

Depuis le départ de l'archevêque, Mathilde avait évité les occasions de se trouver avec son frère, et Richard ne les avait pas cherchées; son ardeur guerrière l'emportait sur tout autre intérêt; et, en attendant que le siège de Césarée l'appelât à déployer sa valeur, il allait chaque jour attaquer des postes sarrasins, et ne revenait jamais au camp que chargé de leurs dépouilles. Lusignan l'accompagnait toujours, et c'était toujours du même laurier qu'ils ornaient leurs fronts victorieux. Fiers de leurs triomphes, enivrés de leur gloire, ils ne doutaient point qu'en ouvrant un plus grand champ à leurs exploits, ils ne le poursuivissent sans obstacles : aussi pressaient-ils du même cœur et des mêmes désirs les préparatifs du siège de Césarée. Leur vaillance, leurs discours animaient tous les soldats : devant de tels héros, la terreur du nom de Malek Adhel commença à s'affaiblir; et les Croisés, bouillants de courage et d'espérance, ne délibérèrent plus, et marquèrent l'instant où toutes leurs forces réunies aient attaqué Césarée.

La veille de ce grand jour, l'inquiète Mathilde était passée chez la reine pour savoir si elle n'avait reçu aucune lumière sur le sort de l'archevêque, et Bérangère n'avait pu lui en donner. Toutes deux pleuraient ensemble sur ce silence et sur

les combats qui allaient commencer le lendemain. L'image de Richard, armé contre les murs défendus par Malek Adhel, les troublait également, il leur semblait toujours les voir opposés l'un à l'autre, se défier, se combattre, se déchirer. La reine, tremblante pour son époux, éperonnée de la valeur de son ennemi, priait Dieu de sauver Richard, et n'osait rien ajouter; et Mathilde, ternée auprès d'elle, s'essuyait les larmes. « O nos seurs ! prions pour Richard, nous prions aussi pour ceux qui ont plus besoin que lui encore des saintes prières du ciel. »

Tandis qu'elles élevaient ainsi vers l'Eternel leurs tendres vœux et leurs mains innocentes, la clameur des instruments de guerre redoublait dans le camp, et bientôt Richard parut devant elles, la tête désarmée et les yeux brillants de joie. « Femmes, leur dit-il, pourques pleurez-vous quand nous défendons votre foi, et quand la victoire nous couronne ? Aujourd'hui mon bras a détruit des milliers de Sarrasins, et l'inanimité s'est élevée au-dessus de sa valeur ordinaire. Suivis de peu de soldats, nous eussions tous deux au-delà des bois qui couvrent le pied du Carmel, dans l'espérance que la fortune nous fournît quelque occasion de faire relater notre courage. Elle nous a favorisés au-delà de nos espérances : l'inconvénient d'arriver de vivres venant de Jérusalem, et de trois mille Sarrasins, se dissipe vers Césarée. La belle pensée me vint-elle en regardant Lusignan. La mort ? m'a-t-il dit, je vais te la donner c'est bien moins que je n'ai tenu à toi m'as promis la vie. Il dit, et se précipita : je le suis. Et comme de notre audace, les infidèles résistent à nos efforts, ils abandonnent leurs trésors : les poursuivant, je les taille en pièces, Lusignan s'empare de leurs biens, et nous ramenant au camp, y ramène l'abondance ; nous les abandonnons aux soldats, et maintenant ils en veulent davantage, et demandent le siège de Césarée : demain, nous y marcherons, et



victoire avec nous; et le sang de l'infidèle effacera mes affronts..... — O mon noble frere! interrompt Mathilde en se jetant à ses pieds, parmi toutes les vertus qui remplissent votre âme, n'y a-t-il donc point de place pour la reconnaissance? — Jeune vierge, reprit-il d'un ton un peu sévère, n'oubliez pas que depuis le jour où Malek Adhel a versé le sang des Chrétiens devant Césarée, toute espérance de conversion a dû s'évanouir, et qu'il vous a été défendu de l'aimer. — Ah! sire, s'écria-t-elle, c'est depuis ce jour que je lui dois la vie de mon frere; sans sa générosité, je n'embrasserais pas maintenant vos sacres genoux. Vous ordrez, que j'honore et que je révère, pourrunt-ils m'empêcher de conserver éternellement le souvenir de ce bienfait? — Mais de l'accent se tendre qu'elle avait mis dans cette réponse, Richard allaît lui adresser des mots plus doux, lorsque Languan, accompagné de l'élite des chevaliers, se présenta dans l'appartement, priant le roine de l'excuser s'il se présentait chez elle sans permission, et lui donnant pour motif l'empressement de tous les guerriers à rendre hommage au lion de l'Angleterre. Il fit à son tour le récit de la victoire du roi, il parla de Césarée, de Jérusalem; et l'image de tant de conquêtes, dont le bruit aillait retentir dans toute l'Europe, enflamma l'âme de Richard d'une telle ardeur qu'il ne pouvant la contenir; et dans un tel moment, ne supposant pas qu'il y eût quelque chose au-dessus de la gloire, et un intérêt plus pur que celui, il ne pouva pas affliger Mathilde en lui disant: — Ma sœur, l'éclat de nos triomphes rejoillira sur vous; je jure que le vainqueur de Césarée recevra votre main sur les débris de cette ville en cendre. » Mathilde tressaillit; elle fut prête à offrir au roi le serment qui la liait à Malek Adhel, et l'irrévocable détermination où elle étoit de quitter le monde et de prononcer ses vœux dans le monastère du Carmel; mais en se souvenant qu'elle s'étoit engagée avec l'archevêque à ne prendre

aucune résolution importante avant son retour, elle garda le silence; il lui coûta beaucoup, car elle craignoit que le roi ne l'interprétât d'une manière favorable à ses projets: mais, dans ces temps antiques, les serments garantis par le nom de Dieu, étoient regardés comme si sacrés, qu'il falloit être réduit à de grandes extrémités pour oser s'en affranchir. Il y avoit même des chevaliers qui, dans aucune situation, ne croyoient avoir le droit de les violer; leur fortune, leur vie, j'ai presque dit leur réputation, étoient, à leurs yeux, d'un moindre prix que l'innocence et l'honneur. Il leur suffisoit des regards de Dieu et du témoignage de leur conscience, pour demeurer inébranlables dans le sentier de la droiture: les jugements des hommes les flattent sans doute, mais ne peuvent pas suffisamment leurs nobles sacrifices: ils les portaient à un tribunal plus élevé, car la pitié seule s'est réservée le droit de récompenser dignement la vertu; aussi n'est-ce que dans les siècles religieux que la renommée fait entendre, avec le bruit des exploits éclatants, celui plus glorieux des actions héroïques et des sublimes dévouements.

Le silence de Mathilde, qui laissoit croire qu'elle pourroit accepter le vainqueur de Césarée pour époux, étonna le roine, satisfît Richard, et enflamma les espérances et la valeur de tous les prétendants à sa main: la promesse d'un royaume les eût laissés plus tranquilles; car l'ambition, toute puissante qu'elle peut être, n'illumina jamais les mêmes desirs, et ne fera jamais faire les mêmes prodiges que l'amour; et tous les guerriers qui entouraient la princesse, jetaient sur elle des regards qui disoient assez que, pour l'obtenir, rien ne leur paroissoit impossible. Cependant Languan s'écria que le titre de vainqueur de Césarée étoit un titre trop vague, puisque, se précipitant tous ensemble à l'assaut de cette ville, mille guerriers pourroient le mériter. — Sire, continua-t-il, la plus grande gloire du monde n'est pas trop pour le prix que vous daigniez y at-

tacher; il faut, pour en être digne, une victoire éclatante, unique, dont aucun autre ne puisse approcher. — Eh bien! interrompit le duc d'Athènes, ne l'aurai-t-il pas remportée celui dont le bras arborera le premier l'étendard de la croix sur les murs de Césarée? — Hongest de Coucy, le plus brave des chevaliers français, depuis la mort de Montmorency, répondit au duc que quiconque amènerait Saladin prisonnier à Ptolemais, aurait plus fait encore. — Saladin n'est pas le plus redoutable ennemi des Chrétiens, repartit l'altier Lusignan; ce n'est pas celui qui leur a fait le plus de mal, et sur qui ils ont le plus d'injures à venger; ce n'est pas Saladin qui a porté le premier coup à la cité de Jérusalem; ce n'est pas lui qui a deshonoré une princesse de mon sang; ce n'est pas lui qui, par de décevantes apparences, a cherché à tromper les Chrétiens; ce n'est pas lui, enfin, qui a fait rougir le front de mon frère, et qui donnera le plus de gloire à son vainqueur... — Eh bien! interrompit Richard en saisissant la main de Mathilde, c'est donc au vainqueur de Malek Adhel que je la promets une seconde fois. — Dites donc au vainqueur du héros qui vous a sauvé la vie! — s'écria la princesse indignée. Mais aussitôt la confusion, la frayeur, s'emparèrent d'elle. Son secret qui, devant tant de témoins, venait de s'échapper de son cœur, lui causait une honte inexprimable; elle se précipita dans les bras de la reine, et Bérugère, qui s'aperçut du courroux que ces paroles excitaient dans l'âme de Richard, se hâta de l'apaiser en lui disant : — Sire, pardonnez à l'excès de l'amour fraternel, c'est lui seul qui a emporté Mathilde au-delà de sa réserve ordinaire; c'est à sa tendresse pour vous qu'elle proportionne sa reconnaissance pour Malek Adhel. — Richard sut gré à la reine d'avoir interprété de cette manière l'exclamation de Mathilde, et il seignit d'y croire, afin que personne ne se crût le droit d'en parler autrement. — Ma sœur, lui dit-il, il ne faut pas que votre amitié pour un frère égare votre

jugement : imitez-moi, et croyez que, quand je mets l'intérêt de la patrie et de la foi au-dessus de la reconnaissance, vous pouvez les y mettre aussi. — Quelques moments après, la reine congédia le duc, et Mathilde se retira chez elle.

Accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit; mais à peine le sommeil eut-il emparé de ses sens, que les hideuses fantômes virent la livrer à de supportables tourments : elle crut voir Malek Adhel traîne dans la poussière, jeter vers elle des cris douloureux, et lui montrant le sang qui coule par flots de ses larges blessures, lui reprocher d'avoir laissé mettre un prix à sa mort; trois fois elle s'écroule et s'efforce d'écarter ces funèbres images, trois fois elle se rendort et les retrouve encore; ce n'est pas seulement le cadavre ensanglanté du prince qui la poursuit, c'est le farouche Lusignan, le foulant aux pieds avec orgueil, et sort les plaies de Malek Adhel qu'elle croit voir, et voit se lever la voix qui lui crie : — Que n'as-tu voulu, à ce prix, le bien qui nous unit; il l'aurait respecté, il aurait retenu les bras au mariage, et je ne serais pas tombée dans les enfers éternels. — A ces mots, le sommeil fut de la paupière de Mathilde, frappée d'une incurable terreur, l'une des terreur d'angoisses, elle se leva, s'efforça de se distraire de plus en plus; car, tout malade qu'elle est, les mêmes images se tourmentent, et maintenant son cœur ne se parait plus d'une vapeur fantastique, mais d'un esprit toujours occupé du même objet, mais une révélation certaine de malheur qui l'attend. La profonde nuit où elle est lui paraît celle du tombeau, le silence qui règne autour d'elle, comme la mort : une froide sueur coule sur tous ses membres; non, non, elle ne rendra pas complice d'un meurtre, non, elle ne laissera pas croire que sa main sera le prix du sang de Malek Adhel; non, quand elle peut le sauver, une vaine crainte ne l'arrêtera pas, elle ira vers son frère, elle tendra vers lui ses mains supplantes, elle revelera les secrets de

son crime, si c'est une honte que de les avouer, les faire serait un crime, et il vaut mieux rougir devant les hommes que devant Dieu. Le jour commence à paraître, et le jour ne dissipe pas le fantôme ensanglanté de Malek Adhel, et il n'impose pas silence au bruit des abîmes de l'enfer qui s'ouvrent pour recevoir cette grande victime. La vierge hébété plus; elle part, ses fraveurs l'entraînent, elle oublie la promesse qu'elle fit à l'archevêque, ou plutôt elle croit qu'un devoir supérieur lui commande d'oublier cela : une âme tendre, ignorante, et timide, est toujours superstitieuse; et, certain que ses songes sont une voix du ciel, Mathilde se croit réellement coupable de la mort de Malek Adhel, si elle ne lui obéissant pas.

Elle sort de son appartement, se présente aux gardes qui veillent devant la tente de Richard, et demande à parler à son frère. Étonnés de la voir à une pareille heure, ils balancent, mais n'osent pourtant refuser l'entrée à la sœur de leur souverain, ils la prévennent seulement que déjà les principaux chefs de l'armée sont réunis chez le roi. Elle les écoute à peine, franchit le seuil de la porte, entre chez Richard et tombe à ses pieds. Pres de lui étaient les ducs de Bavière et de Bourgogne, et le roi de Jérusalem. Surpris à l'aspect de la princesse pâle, tremblante, en désordre, les cheveux épars, et portant dans ses regards l'effroi qui l'agitait toute la nuit, ils accourent vers elle pour la relever; elle les repousse, serre les genoux du roi contre sa poitrine, et s'élevant au-dessus de toute crainte, elle dit : « Sire, daignez m'entendre, promenez vite de mes fraveurs; cette nuit un songe horrible est revenu jusqu'à trois fois m'épouvantant de son lugubre presage : il me semblait voir Malek Adhel couché sur la poussière, expirant, percé de coups, précipité dans les abîmes éternels, me reprocher sa mort, son irrevocable condamnation; il me criait, je crois l'entendre encore : Mathilde, pourquoi as-tu pressé ma mort ? encore quelques jours, et Dieu m'aurait sauvé peut-être.... Sire,

vous avez promis ma main à son vainqueur, et moi, je jure une haine immortelle à quiconque portera le premier coup sur cette tête sacrée.... » Mathilde, qu'osez-vous dire... ! » interrompit Richard enflammé du plus ardent courroux. Elle ne lui donna pas le temps d'achever, et reprenant la parole d'une voix élevée, les bras tendus vers le ciel et les regards suppliants : « O mon frère ! il n'est plus temps de rien dissimuler, dit-elle; au desert, Malek Adhel, pour me sauver la vie, me sacrifia la sienne : nous allions mourir, en ce moment suprême, Dieu seul était mon appui et mon guide : Malek Adhel promettait d'être chrétien; il reçut mes serments; je jurai de n'avoir jamais d'autre époux. - L'effort qu'elle venait de faire pour prononcer de telles paroles, avait épuisé toutes ses forces, elle retomba aux pieds du roi, sans voix et sans couleur. L'usignan et le duc de Bourgogne s'empresèrent de la secourir, elle repoussa le premier; et soutenant sa faiblesse sur le bras de l'autre, tremblante et les yeux baissés, elle attendit la réponse du roi. Immobile d'étonnement, de colère, il regardait sa sœur comme ne pouvant croire ce qu'il voyait. A la fin il lui dit : « Exécrables serments ! criminelle de les avoir faits, criminelle de les tenir ; est-ce la sœur de Richard, la fille de Henri II, que je viens d'entendre ? Est-ce bien elle qui, éprise d'un vil tartare, le choisit pour époux et ose me demander d'y consentir ? » Non, sire, reprit-elle avec une dignité modeste, je ne vous le demande point; et pour refuser de s'unir à un infidèle, votre sœur n'a pas besoin de vos ordres, non, Malek Adhel mahometan ne sera jamais mon époux : tel est mon devoir, et je le suivrai, mais après les serments qui m'engagent à lui, mon devoir m'ordonne plus encore de renoncer à tout autre époux, et de consacrer ma vie entière à le sauver, si je puis, de l'éternelle réprobation. O sire ! j'en appelle à votre justice, à votre équité; après l'avoir que je viens de faire, m'est-il permis de vous laisser promettre ma main au vainqueur de Malek Adhel ? » Le roi ne répondit

point; il se jeta sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains. L'usignan s'approcha de Mathilde, et, d'une voix oppressée, lui dit : « Vous m'avez porté le coup; mais si mon désespoir vous importe peu, regardez celui où vous avez plongé votre frère. Les voila donc évanouies, ces douces espérances de bonheur qui charmaient notre amitié et animaient notre valeur ! Et pourquoi ? pour un vain serment dont le chef de l'Eglise pourrait aisément vous délier. — On il le pourrait, s'écria Richard en se relevant tout-à-coup, car il fut prêt par la faiblesse; mais il ne pourrait me dégager de celui que j'ai fait, ô Lusignan ! car il fut prêt par l'honneur; et puisque l'imprudence de ma sœur ne te le rend pas moins chère, puisque tu consens à l'oublier... — Ah ! que dites-vous, sire, interrompit Lusignan en se jetant aux pieds de Mathilde, si je deviens jamais possesseur d'un si précieux trésor, de quoi pourrai-je me souve nir, si ce n'est de bien l'éternel de l'inestimable bienfait que je tiendrai de vos bontés et de sa munificence ? » Richard prit alors la main de sa sœur pour l'unir à celle de Lusignan; Mathilde le repoussa avec effroi. D'un ton sévère, le roi lui dit alors : « Ma sœur, obéissez, car votre parole n'est que là. » L'effroi devant la colère de son frère, la timide vierge leva ses beaux yeux vers le duc de Bourgogne pour lui demander protection, lorsque le duc de Norfolk, capitaine des gardes du roi, se présenta à la porte et dit : « Votre majesté excusera sans doute la témérité qui me fait interrompre une conférence importante, lorsqu'elle saura que je viens la prévenir sur un événement qui étonne et agite tout le camp. Déjà l'avant-garde de l'armée, conduite par Adon de Turonne, commençait à défilé, lorsqu'on a aperçu au loin dans la plaine un drapeau flottant dans les airs; bientôt on reconnaît les armes du croissant; un héraut s'avance seul; il précède, lui dit-il, une brillante ambassade, chargée de propositions de paix de la part de Saladin; c'est à vous, sire, qu'elle est principalement adressée, et je viens ré-

cevoir vos ordres. » A ces mots, Richard étonné regarde sa sœur, qui rougit et se peut-on en dire l'effet de son émotion puis il se tourne vers le duc de Bourgogne et le roi de Jérusalem, et leur dit, qu'il ne croit pas qu'on puisse refuser d'entendre les propositions de Saladin. Oublié de colère et de chagrin d'un court temps qui venait ruiner peut-être ses espérances, Lusignan répondit que quel-les que fussent ces propositions, il les rejetait sans les entendre, si la max de la princesse d'Angleterre en devait en le prix. « Mais votre majesté se souviendra, j'espère, repartit fièrement le duc de Bourgogne, que sa volonté n'est pas notre loi; que l'intérêt de la loi doit être avant celui de son amour, et qu'en cas de le conseil des princes croises a seul le droit de décider sur cet objet et de répondre à Saladin. » L'impatient roi de Jérusalem était prêt à répliquer d'une manière offensante et non moins impatiente que lui, Richard s'écriait que seul il avait le droit de disposer de sa sœur, lorsque le duc de Bavière les interrompit par ces mots : « Eh quoi ! nous ne convenons pas encore les propositions de saladin, et déjà le ressentiment nous parait nous attendre du moins de le connaître avant de vous livrer à ces vaines altercations; estimons-nous assez mutuellement pour croire que l'intérêt de la religion dictera seul notre réponse. » La rage du duc de Bavière irritant Lusignan, qui s'aperçut que Richard lui-même se rangeait de cette opinion, il n'alla pas à s'y conformer aussi, il sentit bien qu'en insistant davantage, il mettrait contre lui tout le parti sage de l'armée, et que, pour le gagner, la force était bien moins que l'adresse. Ce duc invoqua, d'ailleurs, convenant si parfaitement à son esprit et à son caractère, il n'eut aucune peine à s'y arrêter. Richard, touché de sa défiance et de son double intérêt, lui serra la main et lui disant de ne rien craindre; puis il fit s'écarter Mathilde, et se tournant vers le duc de Norfolk, il lui commanda de faire arrêter les princes et les chefs de l'ar-



mde, que le conseil général s'assemblerait dans une heure pour écouter les propositions de Saladin.

## CHAPITRE XXXV.

Qui pourrait exprimer toutes les espérances qui s'exhalent, tous les sentiments qui se pressent dans le cœur de Mathilde ? Elle se demande quelle peut être la cause de cette ambassade solennelle, envoyée par Saladin aux princes croisés ; et aussitôt elle a nommé tout bas Malek Adhel. Quel charme ce nom répand sur les pensées vagues et confuses qui se présentent à son esprit ; cependant elle écarte toutes celles qui viendraient s'appuyer sur trop de bonheur, et s'efforce de ne point abandonner entièrement son âme à ces tendres rêves, à ces illusions ravissantes, que désormais elle sent bien qu'elle ne pourrait plus perdre qu'avec la vie.

Au milieu de ces tumultueuses agitations, elle implorait le retour de l'archevêque, et s'affligeait d'avoir manqué à la parole qu'il avait reçue d'elle. L'infraction d'un devoir s'explique toujours par une peine ; Mathilde ne l'ignorait pas, et repentante de sa faute, elle demandait seulement à Dieu de ne pas appuier sa verge sur la plaie la plus sensible de son cœur, en la punissant dans Malek Adhel. Tandis qu'elle pleure, craint, espère, et s'accuse, un bon et fidèle Herminie de Leicester entre, et lui dit que, parmi les gens qui forment le cortège de l'ambassadeur, elle a reconnu un des plus fidèles serviteurs du prince Adhel. Mathilde l'interrompt vivement, et lui demande si elle lui a parlé. « Non, répond Herminie ; le roi, votre frère, a défendu toute communication entre la suite de l'ambassadeur et les chrétiens, jusqu'à ce que le conseil des princes ait décidé sur les propositions de Saladin. » Herminie s'arrête, n'osant, par respect, en dire davantage si la princesse ne l'interrompt pas ; Mathilde se tait, l'extrême délicatesse de sa modestie ne lui permet pas de demander ce qu'elle voudrait savoir ; mais l'attention qu'elle a prêtée au discours d'Herminie,

ses yeux, qui écoutent encore, disent assez que parler de Malek Adhel ne sera pas l'offense. La comtesse de Leicester croit avoir compris son desir ; mais enchant qu'elle l'a compris, elle dit : « Toutes secrètes que sont encore les propositions du sultan, on en parle dans le camp ; on dit que son envoyé Mohamed est chargé de demander la main de votre altesse pour Malek Adhel ; depuis deux heures il a été introduit devant le conseil secret qui se tient chez le roi votre frère, et rien n'a encore transpiré. » A ces mots, Mathilde détourne la tête, et cache entre ses deux mains son visage et son émotion ; la comtesse de Leicester demeure debout auprès d'elle, et ne dit plus rien. Tout-à-coup retentit un bruit de trompettes et de tambours ; Herminie s'écrie : « Le conseil est terminé, et l'ambassadeur arabe retourne sans doute dans sa tente. » La princesse ne change point d'attitude ; mais son silence a pris quelque chose de religieux ; on voit que si elle soufre, que si elle s'agite, Dieu règle encore ses mouvements, et qu'un milieu des passions qui remplissent son cœur, cette grande pensée n'en est pas bannie, et tempère moins la vivacité de ses desirs qu'elle n'en contient les feux : cet amour si pur, mais si tendre, n'a point échappé aux regards d'Herminie ; elle voit que la princesse a besoin de l'eshaler ; mais elle est sûre qu'elle ne l'osera que devant Dieu seul, alors elle se retire ; Mathilde et un bon genou : « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, Malek Adhel est-il à vous, Mathilde s'écrit-elle à lui ? » Elle n'a pas la force d'en dire davantage ; mais toute sa destinée est dans ces mots ; elle retombe à demi-couchée sur le fauteuil où elle était assise : à mesure que les heures passent, son courage s'affaiblit, et les pensées de Malek Adhel s'emparent de plus en plus de son imagination et de son cœur ; elle le voit avec ses vertus, son héroïsme, son regard étincelant de courage et d'amour ; elle ne retient plus sa tendresse ; aimer Malek Adhel est la félicité suprême, la céleste volupté des anges ; aimer Malek Adhel est la seule éternité qu'elle desu-

derait, et il lui semble que s'il n'obtenait pas comme elle, et près d'elle, un bonheur sans fin, Dieu lui-même n'aurait pas le pouvoir de la rendre heureuse. Jamais elle n'a laissé prendre une telle licence à ses sentiments; ils sont de la passion, et ses chastes voiles sont trempées des larmes de l'amour. Un bruit soudain l'arrache à sa rêverie, la rappelle à elle-même; elle fait un cri et se cache, de peur qu'un regard jete sur elle ne découvre l'état où elle est, et les secrets qu'elle veut de surprendre dans son cœur. C'est Bérangère qui entre; c'est elle qui s'écrie : « Dans quel abattement vous trouve-je ? vous pleurez quand tout vous prospère ! » Mathilde tressaille, lève la tête, et la regarde avec étonnement, n'osant encore la regarder avec joie. Bérangère s'approche, et, le front brillant d'alegresse, lui dit : « Reine de Jerusalem, venez que je vous salue. — Affreux titre ! interrompit Mathilde, jamais on ne me verra assise sur le trône de Lusignan. — Que dites-vous, ma sœur ? ce n'est pas Lusignan, mais Malek Adhel qui vous y place. » La princesse pâlit, tremble; elle ne peut croire ce qu'elle entend; et ce bonheur qu'elle a tant désiré, maintenant qu'il est devant ses yeux, l'intimide et la trouble. La reine lui prend la main, et ajoute d'un ton affectueux : « Ceci paraît un prodige, sans doute; mais, ma sœur, vous ne savez pas qu'il n'y en a point pour l'amour; qu'il ne connaît aucun obstacle, et que sa puissance est telle, que l'homme qui le porte dans son sein, semble ne marcher jamais qu'entouré de miracles. » Elle dit, la regarde, et sourit. Mathilde ne peut sourire encore, trop d'agitations gonflent son sein; elle ne sait où elle est; c'est un monde nouveau qui vient de s'ouvrir devant elle, Malek Adhel le remplit; mais, maintenant que l'amour est satisfait, l'innocence reprend tous ses droits, et ne permet pas à la princesse de s'élever au bonheur. Étonnée de son silence, la reine lui dit : Eh quoi ! Mathilde, quand la Providence change pour vous le cœur des rois et la marche ordinaire des événements, afin de vous unir au héros qui

vous aimez, vous demeurerez interdite et ne la bénissez pas ? — Le mot rappelle Mathilde à la reconnaissance, mais en même temps à la pensée qui peut seule lui en inspirer une vive, pure, et extrême. « O ma sœur ! s'écrie-t-elle, vous ne m'avez pas dit que Malek Adhel fût chrétien. Ce point est encore dans l'obscurité, répondit la reine. — Ah ! repliqua-t-elle vivement, ne me parlez donc pas de bonheur jusqu'à ce qu'il soit éclairci. » — Versant un torrent de larmes, elle sent sa douleur seulement qu'elle osa lui voir tout le prix qu'elle attachait au serment qu'on venait de lui promettre. La reine lui dit alors : « Mathilde, cette disposition à repousser l'espérance et à déserter des faveurs célestes, n'est-elle pas une ingratitude envers Dieu ? — Peut-être en est-ce une, repliqua la vierge en essuyant ses pleurs. — Lisez ces paroles Bérangère en lui remettant un papier, il vous apprendra qu'il dépend de vous peut-être de changer la face de cet empire. » Mathilde le prit; il contenait ces propositions de Saladin, en ces termes :

« Au nom du Dieu unique dont le royaume n'a point de fin, et de son prophète Mahomet, qu'il a envoyé pour révoquer la seule véritable loi, nous, l'illustre sultan, descendant de la famille de vérité, ornement de l'étendard de la foi, roi des Musulmans, serviteur de deux villes saintes, la Mosquée et la dîme, Saladin, fils d'Ayoub, l'auguste, savoir aux princes unis par la loi de Christ, que nous avons donné au très-grand et très-noble Malek Aïme, notre frère, la colonne de notre empire, le royaume de Jerusalem, toute la terre, et plusieurs villes importantes de Syrie; mais que tous ces vastes royaumes ne pouvant le sustenter si la puissance d'Angleterre n'y réagit avec lui, nous proposons cette alliance comme base d'une paix éternelle entre l'Orient et l'Occident, nous consentons qu'un prince chrétien soit assise sur le trône de Jerusalem, et que, par sa présence et sa protection, elle ranime son peuple abattu, et entretienne l'union entre le



« Musulmans et les Chrétiens; nous de-  
 « mandons seulement qu'elle nous ap-  
 « porte pour sa dot, Ptolemais la su-  
 « perbe. A ce prix, nous permettons  
 « qu'elle consacre à son culte le temple  
 « de la Resurrection<sup>1</sup>; nous lui resti-  
 « tuons ses monastères, nous permet-  
 « trons à tous vos pèlerins de visiter la  
 « ville sainte<sup>2</sup>, et nous vous garderons  
 « une paix inviolable, mais si vous nous  
 « renvoyez notre ambassadeur avec un  
 « refus, loin de vous craindre, nous irons  
 « au-devant de vous, et Dieu, par sa su-  
 « pême puissance, nous accordera la  
 « victoire. Deux fois la chrétienté entière  
 « s'est soulevée contre nous, vous n'i-  
 « gnorez pas quel a été l'effet de cette  
 « double entreprise; depuis ce temps  
 « Dieu a bien augmenté notre puissance  
 « et diminué la vôtre : nous avons con-  
 « quis tous vos Etats; tous les princes  
 « musulmans sont nos vassaux; tous les  
 « sultans, nos tributaires; si nous man-  
 « dions même au calife de Bagdad que  
 « Dieu comble de bénédictions<sup>3</sup> de nous  
 « amener des troupes, il descendrait de  
 « son trône sublime pour accourir au  
 « secours de notre hauteesse. Décidez  
 « donc si vous voulez la paix ou la guerre;  
 « et si Dieu a résolu votre ruine dans  
 « ses décrets éternels, venez, nous mar-  
 « cherons à votre rencontre, à la tête de  
 « tous les différens peuples qui compo-  
 « sent notre empire, dont cette lettre ne  
 « pourrait contenir les noms, et qu'au-  
 « cune mer, aucun désert, aucun obsta-  
 « cle, ne sauraient arrêter. »

Mathilde lut deux fois ce papier, avec  
 la plus grande attention; quand elle eut  
 fini, elle pencha sa tête sur l'épaule de  
 la reine, et d'une voix pleine de tristesse,  
 elle lui dit : « Savez-vous la réponse que  
 le conseil a faite à ces propositions ? —  
 Elles y ont produit d'abord la plus vio-  
 lente altercation, répondit Herengere :  
 la majorité du conseil s'est prononcée en  
 leur faveur; mais le roi de Jérusalem les  
 a rejetées avec une audacieuse fureur.  
 Richard l'a soutenu; la querelle s'est en-

flammée; les cris, les menaces, les inju-  
 res, remplissaient le conseil, nulle pa-  
 role de sagesse ne s'y faisait entendre,  
 et on voyait bien que l'archevêque de Tyr  
 était absent. Le parti le plus nombreux  
 était pour le sultan; le parti le plus vio-  
 lent était contre. Cependant, au milieu  
 de cette effroyable agitation, Lusignan  
 se tait tout-à-coup; on s'en étonne. Il  
 s'approche de Richard, l'entretient à voix  
 basse, et demande ensuite à être entendu  
 de l'assemblée; elle y consent, et l'écoute  
 en silence. — Princez, dit-il, c'est un  
 royaume qu'on me demande de céder à  
 Malek Adhel; c'est bien plus qu'un royaume  
 encore, c'est la beauté dont le roi  
 d'Angleterre m'avait promis la main :  
 cependant, tout grand, tout cruel,  
 que sont ces sacrifices, si la religion  
 m'ordonne de les faire, je suis prêt à  
 obéir; mais, pour m'y résoudre, il faut  
 que je sois sûr qu'elle me l'ordonne en  
 effet; et comment puis-je l'être, à moins  
 que Dieu ne l'ait décidé par la voix de ses  
 ministres? Je demande donc que la ré-  
 ponse aux propositions de Saladin soit  
 suspendue, jusqu'à ce que le conseil des  
 évêques, preside par le légat du pape,  
 ait prononcé sur cette question : savoir,  
 si c'est un avantage pour le christianisme  
 d'abandonner Jérusalem à un prince mu-  
 sulman, et s'il est permis à une fille du  
 sang royal d'Angleterre, de jurer obéis-  
 sance et soumission à un infidèle. — Il y  
 avait dans ce discours de Lusignan une  
 apparence de modération qui lui a ra-  
 mené tous les esprits, et son opinion a  
 paru si sage et si désintéressée, que le  
 conseil l'a adoptée d'une voix unanime.  
 On a donc conclu que les évêques ayant  
 seuls le droit de décider sur une matière  
 où la religion était compromise, jusqu'à  
 ce qu'ils eussent donné leur avis, on de-  
 manderait à Saladin un délai et une trêve.  
 Et vous pensez bien, ma sœur, que puis-  
 qu'on les laisse libres de décider sur ce  
 point, ils n'hésiteront pas à accepter une  
 alliance qui rendrait à la vraie foi une  
 partie de son antique puissance. Ne ver-  
 ront-ils pas que de ce trône sacré ou la  
 pieuse Mathilde sera assise, partiront

<sup>1</sup> Le saint sépulchre. — <sup>2</sup> Jérusalem.

des rayons de lumière qui se répandront de jour en jour sur l'Orient..... — Ah ! que Malek Adhel puisse en être béni ! interrompit la princesse ; je ne puis former d'autres vœux ni désirer davantage. Mais dites-moi, ma sœur, savez-vous si cette ambassade est un effet de la présence de l'archevêque de Tyr à Césarée ? Si je croyais que son influence eût dicté ces propositions, je n'aurais plus aucun doute, aucune inquiétude, je serais assurée des dispositions de Malek Adhel. — On ne dit rien de Guillaume, reprit la reine ; il paraît même qu'on ne l'avait point vu encore à Césarée lorsque Mohamed en est parti. — La princesse leva ses mains et ses yeux au ciel avec une tendre et profonde mélancolie, et se demandait au fond de son cœur comment Dieu, qui peut tout, tardait tant à appeler Malek Adhel à lui.

— En revenant du conseil, continua Bérengère, mon époux était pensif et silencieux ; il n'a pas ouvert la bouche une seule fois durant tout le temps que le duc de Bourgogne m'a fait le récit des agitations de l'assemblée ; mais, quand il a été terminé, il s'est approché de moi, m'a remis ces dépêches, m'a engagée à passer chez vous pour vous les communiquer, en ajoutant qu'il viendrait bientôt vous en parler lui-même. — Mon Dieu ! s'écria Mathilde, cette complaisance de Richard cache assurément quelque mystère ; se pourrait-il que Lusignan eût obtenu de sa loyauté, de sa franchise, de savoir dissimuler comme lui ? Ce conseil des évêques, assemblée par l'artificieux roi de Jérusalem, me trouble, je l'avoue ; et rien de bon, de favorable, ne me paraît devoir être le fruit des propositions de Lusignan ; mais, ma sœur, sans l'archevêque de Tyr, ce conseil oserait-il se former ? sans la voix de Guillaume, oserait-il prononcer ? — Lusignan demande avec instance qu'il ne soit pas attendu ; il redoute cette prévention qu'en dépit de toute sa pitié, Guillaume n'a pu s'empêcher de concevoir en faveur de Malek Adhel. — Eternel, s'écria la princesse, quand la gloire, la flamme

de votre Eglise ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce grand prince, mon faible cœur est-il donc si coupable de n'avoir pu lui résister ? — Les paroles qu'il allait ajouter demeurèrent tout-à-coup suspendues sur ses lèvres, parce que la porte s'ouvrit, et que Richard parut devant elle. Son regard était inquiet et triste ; il se promena longtemps autour, comme méditant ce qu'il allait dire à la fin, il s'arrêta devant sa sœur, qu'il regardait les yeux, et lui dit : — Mathilde, lorsque je quittai l'Europe, que je perdais mon royaume, ce fut pour venir ici arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles, et le remettre entre celles des Chrétiens ; dans l'île de Chypre, je connus Lusignan ; je fus touché de ses malheurs, je jurai de lui rendre sa couronne, et ce serment fut scellé par la foi d'amitié et de fraternité d'armes. Que me propose-t-on aujourd'hui d'être parjure à cette foi sainte et sacrée, d'abandonner mon ami, mon frère, à son malheur ; de consentir à le voir dépouillé de ses droits ; et à en rendre moi-même un prince musulman ? Ce n'est pas tout : il faut que nous rendions aux infidèles cette Ptolemaïs conquise par tant de travaux, et enfin que ma sœur, ma propre sœur, veuve de la noble race de Plantagenets, s'allie à celle d'un Arab vagabond ; l'honneur, le fier honneur me permet-il d'endurer de tels affronts ? Quoi ! dans toute l'Europe on dira que ce Richard qui était venu menacer de terrible, dont l'épée était la conquête de Jérusalem et l'effroi de l'Orient, se retire honteusement à la première proposition de Saladin ; et je le souffrirais.... ? — Il s'arrêta comme oppressé de colère ; la reine et la princesse gardèrent le silence. Après une assez longue pause, il ajouta : — Ce que les restaurateurs de cet empire m'auraient pas fait faire Lusignan l'a obtenu ; sa générosité m'en a pas permis d'écouter son intérêt, m'en a pas permis même de me le laisser fendre, et si j'ai cédé, je l'avoue, c'est que pour mieux faire éclater une générosité si baroque, il a voulu que le

des évêques décidât une question, notre épiscopat aurait bien mieux s'y en contenter. Mathilde, un si simple ne sera pas perdu pour tous doute. Il vous apprendra qu'un pareil sacrifice de ma part n'est ni bien, ni mal, exige de déférence de la part de vous. Il vous apprendra jusqu'à quel point on peut plier quand l'intérêt de l'état l'exige; il vous apprendra que, si certains prononcés au nom de l'autorité de l'honneur ont pu exister à de certains devoirs, ceux attachés par là à la faiblesse, y doivent plus céder; il vous apprendra enfin le rôle qui vous restera à prendre si d'autres évêques refusent l'alliance. Vous vous souviendrez qu'avant d'être de me faire obéir, je n'ai pas à user; que l'impétueux mouvement de ma volonté a pu s'arrêter, et que les sentimens de mon cœur jettent; et, qu'après un si grand effort, moi-même, si vous ne l'imitiez, si loin de vous en montrer digne, vous ne seriez que d'un moment seulement un moment reconnaître mon autorité et à y le choix que j'ai fait pour vous, trait point de faiblesse plus grande attitude pareille à la vôtre.

Mais, Mathilde baisa les yeux et ne dit rien. Quoique touchée de ses paroles de son frère, quoique de l'apparente gentillesse de lui, elle sentait bien qu'aucun événement ne pourrait jamais lui donner, ni âge, ni même la volonté d'accepter un époux ou autre homme que Mathieu; mais, si elle avait assez de force pour s'attacher invariablement à sa résolution, elle n'en avait pas assez pour la dire au roi Berengère, ni sauver l'embarras d'un silence nonneant à déplaire à Richard, ou à celui-ci, d'une voix timide, quand les évêques s'assembleraient, ou s'il attendait le retour de moi. — Vous qui savez qu'il a dit la parole du Christ, reprit-il d'une sorte d'amère ironie, vous pourriez dire sans doute si l'importance

de sa mission le retiendrait longtemps; mais le secret que vous avez promis ne vous permettant pas de nous éclairer là-dessus, il a fallu agir au hasard, et nous avons résolu que, si dans huit jours, Guillaume n'était pas de retour, le conseil des évêques s'assemblerait sans lui. Il s'arrêta encore en regardant fixement Mathilde, et comme attendant une réponse; elle n'en fit point; alors il ajouta: « Vos espérances sont bien silencieuses, ma sœur; peut-être que, pour l'intérêt de votre gloire, eût-il été convenable que vos craintes l'eussent été autant ce matin. Vous avez fait une grande imprudence en engageant votre foi à Malek Adhel, une plus grande en l'avouant publiquement; cependant, à cause de l'amour que je vous porte et de votre extrême jeunesse, je puis vous pardonner; mais, ma sœur, dans le rang où vous êtes, songez que tous les regards sont sur vous, qu'une imprudence de plus serait sans excuse, et que le monde et moi ne vous la pardonnerions jamais. » Il sortit alors, en lui prévenant qu'il devait qu'elle parût le soir chez la reine. A cet ordre-là, elle pouvait obéir, et quoi qu'il lui en coûtât beaucoup, elle obéit. Avec un esprit inquiet et un cœur agile, il fallut se résoudre à écouter tous les propos que faisait naître la nouvelle du jour, et s'efforcer d'y répondre. Les uns, pleins d'admiration pour elle et pour Malek Adhel, applaudissaient à l'alliance proposée et au triomphe de sa beauté; d'autres, curieux et malins, cherchaient à pénétrer son secret; les femmes la regardaient avec envie; Richard, avec froideur; Berengère, avec une tendre pitié; tous les chevaliers qui avaient brigué sa main, laissaient éclater leur colère par des plaintes et des menaces; les évêques, silencieux et graves, refusaient de répondre à toutes les questions relatives au jugement qu'ils devaient porter, et imposaient à leur physionomie la même réserve qu'à leurs discours, afin qu'on ne pût seulement soupçonner ni pressentir leur opinion sur cette grande affaire. Lusignan, appuyé sur le dossier du fauteuil,

teuil de la princesse, paraissait plongé dans une profonde tristesse, et voyait avec plaisir que sa résignation, sa générosité, et sa douleur, produisaient l'effet sur lequel il avait compte, en inspirant pour lui un intérêt général. Nul homme n'avait naturellement moins de grandeur d'âme que Lusignan, mais nul ne savait mieux que lui combien elle pouvait être utile en certaines occasions; et ce n'était pas la première fois que, magnanime par artifice, il eût calculé que, pour obtenir beaucoup, il fallait avoir l'air de tout céder. Le matin, il s'était bien aperçu que la grande majorité du conseil lui était contraire, qu'en persistant à rejeter tout accommodement avec Saladin, il alienait les esprits de plus en plus; que Richard seul ne le soutiendrait pas contre toute l'armée, et qu'enfin le parti le plus sûr pour son intérêt même, était de consentir à abandonner tous ses droits. En faisant ce sacrifice lui-même, avant qu'il lui fût proposé, avant que le conseil le lui eût prescrit, il s'élevait dans l'estime de tous les Croisés, il devenait plus cher à Richard, et peut-être touchait-il le cœur de Mathilde : ce n'est pas tout, dans ce conseil des Pères de la foi, il allait avoir pour lui le serours du temps et de l'intrigue, deux puissances dont il savait si bien disposer, que, quand il se voyait maître d'en faire usage, il était presque sûr d'être maître de tout.

Mais de toutes les choses du monde, celle qui est le plus hors de la portée de l'artifice, c'est un cœur simple : il y a dans un cœur simple un instinct de droiture qui repousse la fraude, et ne peut être gagné par elle; aussi Mathilde pouvait bien croire à la générosité de Lusignan, mais non en être touchée; et, jusque dans la profonde affliction qu'il montrait, il lui inspirait une répugnance qu'elle aurait pu se reprocher peut-être, mais qu'elle n'aurait pu vaincre. Penché derrière le siège de la princesse, il lui disait : « Ah! Madame, si Malek Adhel ne m'avait demandé que de lui céder mon royaume, et que je pusse

espérer qu'un amour comme le mien suffit à votre ambition, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me faire abandonner tous mes droits. — Sire, repartit-elle froidement, et sans le regarder, comment Malek Adhel a-t-il pu vous demander de lui céder Jérusalem et sa main, puisque Jérusalem est à lui, et que ma main n'est qu'à moi? » Elle dit, et pour fuir un amant qu'elle déteste, elle se leva et s'approche de la rose qui causait avec le legs du pape : Lusignan la suit encore, et, craignant qu'elle ne dressât quelques prières à ce vénérable représentant du chef de l'Eglise, il s'adresse à lui en ces termes : « Que votre éminence se trouve sur ses gardes et s'éloigne de cette dangereuse beauté, car il découle de ses lèvres une irresistible éloquence; et se permettre d'écouter la princesse Mathilde, c'est s'exposer à un pouvoir obéir qu'à elle. — Vous nous offensez tous deux, sire, reprit le legs d'un air grave; la princesse est aussi loin de m'adresser une demande que je ne dois pas entendre, que je le serais d'y répondre si elle osait me l'adresser. — Et j'ajouterai, interrompit Mathilde un peu amèrement, que votre majesté a bien à se garantir de cette soumission dont elle parle; car, en effet, s'il suffisait de m'écouter pour m'obéir, depuis longtemps elle aurait cessé de m'adresser ses vœux. » Lusignan allait repliquer, elle ne le permit pas : impatient de se retrouver avec ses pensées et ses espérances, elle demanda et obtint de la reine la permission de se retirer; et, en profitant aussitôt, elle s'éloigna sans daigner tourner la tête vers Lusignan, qui lui demandait en grâce de l'écouter un moment.

## CHAPITRE XXXVI

MATHILDE, retirée au fond de son oratoire, dont les croisées donnaient au jour le jour, se livrait sans témoin à ses espérances qui s'ouvraient devant elle, et aux sentiments dont il allait peut-être lui être permis de l'honorer : elle se voyait en rougissant, mais enfin elle se

rejoignait cette pompe nuptiale qui avait couronné l'hymen de Bérengère, ce serment d'un éternel amour, prononcé par la reine avec tant de joie; et cette joie commençait à moins étonner l'innocence de Mathilde; en ce moment son imagination, portant au-delà des abîmes de la mort, y retrouvait l'amour et Malek Adhel, et se perdait dans des extases et des félicités dont la réalité n'appartient qu'au ciel, mais que Dieu a permis à l'homme de concevoir, afin qu'il ne pût jamais douter que le ciel existe; car ce serait une trop grande impiété de croire que l'homme peut imaginer plus que Dieu n'a pu faire.

Depuis près d'une heure elle était plongée dans un torrent d'ineffables rêveries, lorsque la comtesse de Leicester entra d'un air troublé, pour lui dire qu'un Arabe inconnu était à sa porte, et demandait à lui remettre des lettres de la part du prince Adhel. Mathilde lui ayant dit de les prendre, la comtesse ajouta qu'il refusait de les lui confier, et ne voulait les donner qu'à son aïeule. Faites-le donc entrer, répliqua vivement Mathilde, car il est tard; l'heure où l'on ferme les portes de Ptolémaïs ne va pas tarder à sonner, et cet Arabe serait perdu si on le trouvait encore dans la ville après cet instant. Hermioie sortit et revint aussitôt avec le soldat musulman, dont la visière était baissée, et la contenance, mystérieuse : la princesse l'interrogea avec un peu d'émotion; il ne lui répondit point. Étonnée de ce silence, l'attribuant à la présence d'Hermioie, elle lui fit signe de se retirer; à peine le Musulman se vit-il seul avec elle, qu'il se précipita à ses pieds en s'écriant, d'une voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de la vierge : « Enfin je la revois, et Mathilde m'est rendue ! — O Dieu suprême ! interrompit la princesse éperdue, si c'est une illusion qui m'abuse, si ce n'est pas lui que j'entends, si mon imagination troublée se figure ce qui n'est pas, ôtez-moi la vie, mais ne m'ôtez pas mon erreur ! » Malek Adhel ne lui répond point; il est trop ému pour pouvoir parler ; il jette

ses casques, se montre aux yeux de Mathilde, elle reconnaît le visage où l'amour a placé toutes ses flammes ; la surprise, la joie l'ont frappée au cœur, et dans ce saisissement qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle va mourir. A l'aspect d'une si vive émotion, Malek Adhel sent exalter la sienne jusqu'au délire; il presse contre son sein la beauté qu'il adore; mais Mathilde frémit et résiste, car la pudeur demeure encore lors même que la raison n'y est plus. A cet instant, du temple voisin, le son d'une cloche qui s'ébranle pour appeler les Chrétiens à la prière, remplit la vierge d'une sainte frayeur. « Malek Adhel ! entends-tu cette voix ? s'écrie-t-elle ; c'est celle de Dieu même ! — O Mathilde ! répond-il d'un ton passionné, en opposant toujours ton Dieu à ma félicité, tu veux donc me le faire haïr ? — Insensé ! qu'en-tu dit ? moi, te le faire haïr ! Mon Dieu, vous le savez, si je vous ai jamais demandé d'autre grâce que de vous révéler à lui ; mais parlez, Malek Adhel, apprenez-moi par quel prodige vous êtes ici ; est-ce l'archevêque de Tyr qui vous envoie ? vous a-t-il rencontré à Césarée ? ses paroles sont-elles entrées dans votre cœur ? — Je ne sais ce que vous voulez dire, Mathilde, reprit le prince ; je n'ai point vu l'archevêque ; il n'est point à Césarée, et ce n'est pas lui, mais le seul amour qui me conduit à vos pieds. Nul mortel sur la terre ne me sait ici ; mon frère lui-même n'en est pas instruit ; généreux, mais fier, Saladin n'aurait pas permis que je vinsse essayer ici l'affront d'un délai.... Mais je n'ai pu attendre loin de vous une réponse d'où dépend ma vie ; je n'ai pu résister à l'espoir de vous voir un moment : sous l'armure d'un simple soldat, ignoré même de Mohamed, je suis venu à sa suite, tandis que le sultan me croit occupé à visiter Ascalon et Jaffa. — Vous savez, lui dit la vierge en rougissant, quelle a été la réponse des princes aux propositions de Saladin ? — Je sais, répliqua-t-il avec impatience, que Lusignan, dont la téméraire audace ose aspirer à votre main, a obtenu que le conseil de vos évê-



ques déciderait seul sur ce point; je sais que votre frère s'est déclaré contre moi, qu'il soutient, qu'il protège les présomptueuses espérances de Lusignan. Peut-être son ascendant sur l'esprit de vos créatures décidera leur réponse; peut-être rejeteront-ils les propositions de Saladin; peut-être, Mathilde, vous ordonneront-ils de trahir la foi que vous m'avez jurée. » Et il s'arrêta, comme pour contenir la douleur terrible que cette seule pensée lui causait; il ajouta d'un ton plus doux : « Si ils vous l'ordonnaient, Mathilde, dites-moi, quel parti prendriez-vous? » A ces mots, elle se prosterna devant l'image du Christ, et obligeant le prince à l'imiter, elle répondit : « C'est au nom de cet objet de mon immortelle vénération, que je renouvelle le serment de n'être jamais à d'autre qu'à vous. — Mathilde, interrompit-il vivement, ce n'est pas assez, il faut que tu me jures d'être à moi. — Je le veux, s'écria-t-elle; donne-moi ta main. » Surpris et charmé, Malek Adhel la donna; elle la prit, et la posant, unie à la sienne, sur le livre des Evangiles, elle ajouta avec un vif enthousiasme : « Me voici prête à m'unir à toi, Malek Adhel, pour la vie, pour l'éternité; je n'attends qu'un mot; es-tu à mon Dieu? » Trouble, hors de lui, le prince s'écria : « Mathilde, que me demandes-tu? » Mon éternelle félicité et la tienne, répondit la vierge avec des regards divins, voudrais-tu me le refuser? » Peut-être allait-il céder; peut-être allait-on voir dans l'espace de peu d'instants la religion deux fois victorieuse, se servir, pour éclairer un Infidèle, de ces flammes d'amour dont elle venait de triompher; mais le bruit d'une marche précipitée vint effrayer la princesse; et Malek Adhel avait eu à peine le temps de remettre son casque, lorsqu'Hermine parut : « Madame, dit-elle, les portes de la ville viennent d'être fermées; le roi de Jerusalem, en faisant sa ronde autour des remparts, prétend avoir entendu dans votre appartement le son d'une voix étrangère; les gardes qui veillent ici près, l'ont assuré qu'un Musulman avait été introduit chez

vous, et qu'il n'en était pas sorti vivant. Alors il est venu à votre porte; il veut entrer, il veut savoir, dit-il, quel est l'audacieux qui ose vous entretenir à une pareille heure, et enfreindre ainsi la règle qui défend à tout Mahométiste de demeurer, après la nuit, à Ptolemaïs. Eh bien! s'écria Malek Adhel, incapable de se contraindre davantage, quel raisonnement, qu'il vienne assourdir l'empereur que j'ai de verser son sang! » Hermine fit un cri de surprise en reconnaissant le prince. « Que fais-tu, Malek Adhel? s'écria Mathilde dans un trouble inexprimable; veux-tu me perdre par un pareil éclat? Ah! si ma gloire t'est chère, garde-toi de te faire connaître, sans Hermine, elle va te conduire hors d'ici. » Tu rencontres Lusignan, tu lui diras que tu ignorais la loi qui interdit aux Musulmans de rester dans Ptolemaïs après la nuit, tu lui diras que c'est en mon nom que tu demeurais ici; s'il s'empporte et ose le menacer, je jugerai de ton amour par le silence que tu garderas. » Le prince lui serra la main avec une vivante passion, et répondit : « Tu me demandes de préférer ton bonheur au mien, je promets de l'être, Mathilde, et je le fais avec ce serment; il te dira ce que je dois attendre de toi un jour.

En prononçant ces paroles, il s'élança; Hermine le suit, à la dernière porte, il trouve le roi de Jerusalem à la tête de ses soldats, qui l'arrête et lui dit : « Presomptueux Arabe, d'où tu viens tant d'audace, d'oser rester dans Ptolemaïs, et surtout chez la prisonnière d'Angleterre, après une pareille horreur. Sais-tu que c'est un crime qui mène la mort? » Le prince répondit avec une émotion que chacun attribua à la crainte du châtiement : « Je suis Sarrazin, et depuis peu d'heures dans les tentes de Mohamed, j'ignorais la règle établie à Ptolemaïs; j'étais chargé par Malek Adhel de lettres pour la princesse Mathilde, je suis venu obéir à mon maître. — Ah! ne futes-tu pas cause de ce malin abhorre, reporté Lusignan d'un air fi-



rieux, je veux te punir de manière à lui apprendre le sort que je lui réserve à lui-même. — Je ne vous le conseille pas, reprit fièrement Malek Adhel; car le ciel qui alluma dans son sein le feu du courage, et lui fit un cœur incapable de crainte, pourait bien l'amener ici pour vous apprendre à vous-même, au milieu de vos amis, au milieu de vos soldats, comment il traite ceux qui l'offensent par leurs discours insolents, et leurs prétentions orgueilleuses. — Vil Sarrasin! interrompit le roi de Jérusalem en frémissant de rage; crois-tu que je supporte patiemment les insultes d'un misérable tel que toi? Soldats, qu'on le charge de chaînes à l'instant, qu'on le jette au fond d'un noir cachot jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer; nous verrons alors comment il recevra la réponse que je lui prépare, et si cette épée, que je ceignis pour le fils de Marie, ne me fera pas raison de cet odieux Musulman. — Si les combats vous plaisent autant qu'à lui, repartit Malek Adhel, et si la mort ne vous effraie pas, je vous offre le combat et la mort: venez à l'instant même, les tenebres de la nuit ne vous garantiront pas; en dépit d'eux, mon épée saura bien trouver votre cœur. — Crois-tu donc, reprit Lusignan avec dédain, que j'ouïsserai la majesté royale jusqu'à me mesurer avec un si abject ennemi, va, demain, à la sacre de tout le camp, et aux voix de Mohamed lui-même, un supplice infâme expiera ta témérité et me vengera de tes insultes. — Il dit, et ordonne qu'on le charge de fers. Malek Adhel saisit son épée avec un mouvement qui décelait un héros. Lusignan le regarde, s'étonne, et lui dit: — Qui es-tu, pour songer ainsi à te défendre? — Si Malek Adhel n'eût exposé que sa vie, il n'aurait répondu qu'en attaquant Lusignan; mais exposer le secret de Mathilde, il ne le voulait pas. Cependant, en se laissant enchaîner, il serait inévitablement reconnu, et c'était encore desobéir à Mathilde. Dans cette alternative, si on se confie à son rival: — Ecoute, lui dit-il tout bas, je suis Malek Adhel; si je ne

charge pas mon épée de te l'apprendre, c'est afin de prévenir un éclat qui offenserait celle à qui nous avons dévoué notre vie, et selon l'usage que tu seras du secret que je remets à ta foi. Je verrai si tu es digne du nom de chevalier et de l'estime d'un rival qui te hait. — Je te hais mille fois davantage, reprit Lusignan d'une voix altérée par la colère; et il ne faut pas moins que mon respect pour l'illustre Mathilde, pour me forcer au silence, contenir ma colère, et suspendre ma vengeance. — Pour peu que tu sois pressé de l'assouvir, repartit Malek Adhel, je ne te la ferai pas attendre: trouve-toi demain, au soleil couchant, dans le bois de sycomores qui s'étend le long de la mer du côté de la porte de Nazareth, et la vie de l'un de nous y restera. — Pour toute réponse le roi de Jérusalem lui serra la main, et élevant la voix, il dit à ses soldats qu'il était satisfait des excuses de cet esclave, qu'on pouvait le reconduire hors des portes de la ville, et qu'il leur ordonnait de garder le silence sur cette aventure.

Sans se montrer, Hermine avait entendu toute cette scène, et elle vint la raconter à sa maîtresse aussitôt qu'elle eut vu le prince en sûreté. Mathilde devina aisément quelles paroles Malek Adhel avait dites en secret à Lusignan; elle savait trop que la fière arrogance de ce dernier n'aurait pas fait grâce à un soldat qui venait de l'insulter, et ce soldat, en se faisant connaître, n'eût, par cette haute preuve d'estime, forcé Lusignan à se montrer digne de l'avoir reçue. Mais elle était pour le moins aussi sûre que l'un n'avait pu se résoudre à plier, et l'autre, à se taire, que dans l'espérance de venger promptement leurs affronts. Elle ne pouvait donc pas douter qu'ils ne se fussent provoqués au combat; et quoi qu'elle eût bien Malek Adhel invincible, la valeur de Lusignan l'effrayait. Toute la nuit elle songea aux moyens d'éviter le danger qui menaçait le prince, et la crainte et l'amour lui suggérèrent un projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. A peine le jour commençait-il à paraître,

tre, qu'elle envoya chez Richard le conjurer de lui permettre de célébrer, le jour même, par une fête solennelle, l'heureuse trêve qui venait de se conclure entre les deux empires, et qu'elle espérait qu'il lui ferait la grâce d'y assister, ainsi que les principaux chefs de l'armée.

Richard, surpris de ce message, fut sur le point d'y répondre par un refus; il ne pouvait souffrir que sa sœur eût le désir de célébrer un événement qui l'avait si vivement chagriné; cependant, comme il était bien aise qu'en se montrant avec éclat, elle fit une sorte d'abjuration publique de ses premiers vœux, il pensa qu'en donnant son consentement à ce qu'elle demandait, c'était la lier d'un nœud de plus à l'obligation de rester dans le monde, et de se soumettre à ce qu'il lui ordonnerait un jour : il lui fit donc répondre que non-seulement il agréait sa proposition, mais qu'il lui recommandait de repandre sur son banquet une pompe somptueuse et une magnificence royale, et qu'il se chargeait d'honorer les dames et les chevaliers qui auraient l'honneur d'y assister.

Tous ceux que le roi d'Angleterre distinguait, s'estimèrent heureux de cette glorieuse préférence, et se rendirent avec empressement sous les riches et superbes tentes que la princesse avait fait dresser sur le bord de la mer. Le roi de Jérusalem y parut un des premiers; il vint avec l'espérance de pouvoir s'échapper vers le milieu du jour, pour aller combattre Malek Adhel dans le bois de sycomores; il vint surtout avec le projet de se venger de Mathilde, en lui laissant pénétrer qu'il était maître de son sort, puisqu'il l'était de son secret; mais, avant qu'il eût eu le temps de le lui faire entendre, la conduite de la princesse déconcerta tous ses projets, et lui prouva que la crainte de voir découvrir le mystère de la veille, n'était pas ce qui l'occupait le plus.

Tout ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus illustres souverains, de braves chevaliers, et de beautés aimables, était réuni autour d'une table immense que la

princesse d'Angleterre présidait avec une grâce admirable, lorsqu'à la fin du repas elle se leva tout-à-coup, et, le front couvert d'une modeste rougeur, elle dit : « Avec la permission du roi mon frère, je requiers de tous les chevaliers ses peres de vouloir bien m'accorder un don. Elle était si touchante et si belle en parlant ainsi, qu'elle n'avait assurément besoin de sa royale naissance ni de l'orgueil de Richard pour se faire obéir. Ses vassaux, tous chevaliers, d'un commun accord, se levèrent et promirent, quelle que fût la honte de Mathilde, de s'y soumettre aveuglément. Cependant elle hésitait à parler avant d'avoir obtenu l'approbation de Richard, qui, de son côté, hésitait à la donner, dans la crainte de se trouver engagé malgré lui. Cependant, les lois de la chevalerie lui imposant de ne rien refuser à sa sœur dans une occasion aussi solennelle, il répondit avec un peu de trouble, que, loin de s'opposer à ce que le don qu'elle requerrait lui fût accordé, il connaissait assez sa réserve et sa prudence, pour pouvoir s'engager lui-même à la satisfaire autant qu'il serait en sa puissance. » Puisque votre majesté me permet d'exprimer mon vœu, reprit-elle avec une douce dignité, je vous demande desir, ainsi qu'à tous les chevaliers qui viennent de me jurer obéissance, de promettre que, durant la trêve qui vient d'être conclue avec Saladin, toute arm offensive soit suspendue, qu'on ne se batte dans les tournois et les joutes que de brémousse; et qu'enfin nul d'entre vous, et sous aucun prétexte, n'ensanglante un jeu en provoquant ou en acceptant le combat à mort, soit contre les Chrétiens, soit même contre les Musulmans. » A ce mot, tous les chevaliers baissèrent à pointe de leurs epees aux pieds de Mathilde, en déclarant traître et selon cette loi enfreindrait son serment avant qu'on l'en eût relevé. Le roi de Jérusalem s'avança un des derniers, et, s'agenouillant à regret, il dit tout bas à Mathilde, en lui jetant un regard de reproche : « Madame, que vous me rendez vos lois

son rival; et comment pouvait-il tarder si longtemps à le venir godder? Cependant un nuage de poussière s'élève, Lusignan paraît, poussant son coursier à toute bride; mais il est sans armes, sa main est sans bouchier; au lieu de sa redoutable épée, il tient une lance dont le fer est émoussé; un chapeau ombragé de plumes a remplacé son casque; et au défaut de cuirasse, un manteau de pourpre à fleurs d'or flotte sur ses épaules. Immobile de surprise, Malek Adhel lui demande l'explication d'une telle parure. Lusignan l'a donnée, mais non pas entière: il dit bien que Mathilde l'a surpris avec adresse, et lui a fait promettre de n'accepter aucun combat durant toute la trêve; mais il ne dit point qu'elle l'a exigé pareillement de tous les chevaliers; et, par la couleur qu'il donne à ce récit, on pourrait croire que c'est par intérêt pour lui que Mathilde a demandé ce serment. Malek Adhel le regarde avec un froid dédain, et lui dit: « Lusignan, je puis le haïr et non le craindre; va, retourne auprès de la princesse d'Angleterre; use, pour la séduire, de tous les artifices que ton caractère pourra te suggérer; je la connais trop pour n'être pas tranquille. » Il dit, et s'éloigne au grand galop; mais il est loin de jour de la paix dont il parle; son cœur est rempli de trouble et de confusion: il ne peut pardonner à Mathilde d'avoir contracté une obligation avec Lusignan, en recevant une promesse de sa part, il ne peut comprendre la cause de cette étrange conduite; il ne s'arrête pas un instant à l'idée du danger dont elle a voulu le préserver. Accoutumé, comme il l'est, à ne rien trouver d'invincible, ne regardant la défaite de Lusignan que comme un jeu, et ne pouvant s'imaginer que, dans un pareil combat, Mathilde ait pu craindre pour un autre que pour cet odieux rival, il est prêt à croire que, si elle n'eût pris aucun intérêt à sa vie, elle ne l'aurait pas empêché de venir s'exposer; cependant, en se rappelant la raideur, l'innocence de cette vierge, et surtout l'émotion si tendre qu'elle a montrée la veille, il rougit de ses soupçons, et brûle

d'aller à ses pieds en obtenir le pardon. Combien, dans sa bouillante impatience, il presse, il devore les heures, les instants qui vont s'écouler encore jusqu'à ce qu'il puisse revoir Mathilde! Ah! pour ôter de sa vie tous les jours qui le suivent de cet heureux jour, il donnerait avec transport tous ceux qui doivent le suivre. Ainsi, pour les âmes passionnées, il n'y a qu'un point dans l'existence: hors celui-là, tout est néant; et pour s'en saisir un seul moment plus tôt, elles consentent à s'abîmer pour toujours dans ce néant qu'elles aperçoivent au-delà. O sagesse suprême! quel serait donc notre sort, si, cessant de veiller sur nous et de décider de nos destinées, vous nous permettiez de les régler à notre gré, et de contenter tous nos vains desirs? impatient de réaliser les rêves variés et riants de notre imagination, au lieu d'espérer longtemps, nous jouirions sans délai; et, comme il n'y a de vraies et durables jouissances que celles que les longues espérances ont achetées, passant en un instant du désir au bonheur, nous passerions en un instant du bonheur au dégoût, et du dégoût à la mort peut-être; car elle est moins cruelle que lui: ainsi, un jour serait suffi pour devorer notre rapide existence, et souvent encore l'aunrions-nous trouée trop long.

Malek Adhel ne retourne point en droiture à Césarée. En quittant Saladin, il lui a dit qu'il allait visiter Ascalon et Jaffa; et il ne veut point tromper son frère; reprenant le temps le presse; les jours qu'il a employés à se rendre à Ptolemaï, et à attendre Lusignan, ne lui permettent pas d'aller plus loin qu'Ascalon; Jaffa est d'ailleurs d'une bien moindre importance; il n'y entre pas, et reprend avec rapidité la route de Césarée. Saladin s'empresse de lui dire que Mohamed est revenu, que les Chrétiens acceptent la trêve, qu'ils paraissent incliner en faveur de l'alliance proposée, mais qu'ils en ont remis la décision au conseil de leurs évêques: « Je ne pense pas, ajoute-t-il, que nous devions nous offenser de ce vain honneur

qu'ils veulent déferer à leurs prêtres. Le roi d'Angleterre annonce qu'il va célébrer cette trêve par des jeux magnifiques; ils seront le prélude de ceux qu'couronneront le plus brillant hymen dont l'univers ait été témoin: je ne m'y rendrai, mon frère; je veux jouir d'un spectacle de tant de rois d'Europe réunis dans l'antique Asie; je veux assister à leurs fêtes: peu accoutumés à mon tournoi, je n'y combattrai point avec toi, Malek Adhel, à qui ces jeux sont familiers, toi qui sais vaincre partout, manqueras-tu l'occasion de te braver aux yeux de tant de rois, la sagesse, l'adresse, et la magnificence qu'ils t'ont élue si haut dans l'Orient? » L'accomplissement assurément, repartit Malek Adhel. — « Oh, mon frère, craignons le sultan, ne nous quittons point: mon cœur ne peut se passer de toi, et il n'est point de sacrifice qu'il ne soit prêt à te faire, hormis ceux qui toucheraient à mon culte et à mon pays. » Le prince serra dans ses bras le vaillant soldat; mais, au milieu de ces fraternelles adresses, il croyait entendre au fond de son cœur la voix de Mathilde, qui lui criait: Es-tu chrétien? ma main n'est qu'à ce prix. Et aussitôt l'amour qu'il nourrissait, et la lumière divine qu'il commençait à l'enlancer, cherchant à s'emparer de toute son âme, trouva son âme désolée, l'âme meurtrie, la patrie menaçante, ne le permettant pas de déchirer par ces perplexités, dont il se sentait confier le tourment à son plus cher ami; malheureux par l'amour, par la patrie, par la religion, la patrie, et la gloire; malheureux enfin par la ruine de tous les biens dont se composait sa lieute, Malek Adhel, consumé de tristesse, de crainte, et d'amertume, sentant que les obstacles qui le séparaient du bonheur ne pouvaient être détruits par un miracle, et ce miracle, il n'en avait déjà plus, à quel dieu le demandait-il d'un nombreux cortège, le suivit se mit en route pour Ptolemaï, ses cavaliers à cheval marchaient devant lui l'air agitant leurs mobiles panaches, et

confiance supposait une grande générosité, et Richard avait trop d'élevation dans l'âme pour ne pas sentir et reconnaître une action magnanime; aussi oublia-t-il tous ses interdits personnels pour donner des louanges vives et sincères à la démarche de Saladin et de Malek Adhel, et n'hésita pas à leur rendre confiance pour confiance, en se rendant à l'instant même sous leurs tentes.

En le voyant arriver sans suite, sans gardes, accompagné de sa seule vaillance, le sultan, charmé d'une si haute marque de courtoisie, y répondit de son mieux; il lui offrit les glaces et les sorbets; et, lui prenant la main d'une manière franche et affectueuse, il lui dit : « Grand roi, la dernière fois que nous nous vîmes, tu m'appris combien il était dangereux de t'avoir pour ennemi; tu m'apprends aujourd'hui le bonheur qu'il y aurait à t'avoir pour ami. — Ton cœur ne consent-il pas à nous donner ce nom, illustre Richard, s'écria Malek Adhel, ému de retrouver sur ce visage mal effleur, l'image de la beauté qu'il aime; et refuseras-tu d'y joindre celui d'allié et de frère ? » La vue du prince reveilla à l'instant, dans l'âme de Richard, le souvenir de sa défaite ainsi que celui de sa colère, et il répond d'une voix altérée : « Invincible guerrier, avant de t'avoir vu, jamais Richard n'avait fui; s'il savait comment on attaque, il ignorait comment on recule — faut-il que la main de sa sœur te paie la honte de le lui avoir appris ? » Que dis-tu, noble Richard ? repartit vivement le prince; quelle est la victoire qui oserait se placer auprès d'une semblable retraite ? Ne parus-tu pas au milieu de notre armée comme le lion du désert, qui fond sur une caravane, l'attaque seul, la disperse, ne cède qu'au nombre, et ne quitte sa proie qu'après avoir marqué son passage par les plus terribles coups ? » La réponse, le ton, et la contenance de Malek Adhel, plurent à Richard, et il ne put résister à l'ascendant que ce prince obtenait sur tous ceux qui étaient admis en sa présence; descendant qu'il devait à la noble fran-



chise qui couronnait ses autres vertus, et donnait de la dignité à tous ses discours et de la grâce à toutes ses actions. La conversation fut longue; Richard leur parla des nouëds qui le liaient au sort de Lusignan, du mortel regret qu'il éprouverait si le conseil des évêques le forçait à abandonner son ami et à parjurer sa foi; il ne dissimula point que, sans ce serment ou il avait attaché son honneur, il verrait avec plaisir l'alliance proposée, et sa sœur devenir le gage de la paix des deux mondes. Durant cette explication, Malek Adhel avait été obligé de se contraindre plus d'une fois pour ne pas l'interrompre; cependant, quand il entrevit que, si le conseil des évêques ne lui était pas favorable, Mathilde serait peut-être forcée à donner sa main à Lusignan, il ne put s'empêcher de dire à Richard que la princesse n'était plus libre d'engager sa foi, qu'il l'avait reçue au desert. « Je sais, s'écria le roi, quelle promesse l'imprudente a osé vous faire; mais je sais aussi que le chef de notre Eglise a le droit de l'en relever, et qu'il serait peu sage à vous de compter sur elle.... — J'y compte pourtant jusqu'à la mort, interrompit Malek Adhel avec véhémence; j'y compte comme sur mon honneur, comme sur le tien, et ce n'est pas peu dire. » Richard voulait répliquer; Saladin l'arrêta. « Pourquoi vous laisser emporter ainsi tous deux par le feu de la colère, dit-il; remettons le moment des tempêtes au moment où il nous faudra peut-être recommencer à être ennemis: quand le conseil de vos prêtres se sera expliqué, il sera temps de savoir si nous devons nous jurer la guerre à mort, ou l'éternelle paix; en attendant, montrons à l'univers que nous savons aussi bien nous estimer que nous combattre. » Ces paroles éteignirent tout esprit de discorde; et Richard et Malek Adhel, se serrant la main avec une franche cordialité, oublièrent leur ressentiment. Cependant l'heure approchant où les tournois allaient s'ouvrir; Richard le dit à Saladin, et lui demanda s'il ne viendrait pas les honorer de sa présence.



Saladin se place sur un siège élevé; un pan plus bas s'assit Malek Adhel : sur la poitrine du jeune héros, on voyait étinceler un riche vêtement, trépané trois fois dans le pourpre de Tyr, et au-dessus de son casque d'airain, un triple panache blanc s'épanouissait par étage et se balançait dans l'air; il regardait autour de lui, et ne voyait point encore Mathilde; les combats allaient s'ouvrir, et il lui était interdit de s'y mêler : ces pensées le remplissaient de tristesse, et sa contenance était inquiète et pensive. Le sire de Coucy s'en aperçut; Coucy, jadis le plus cher ami de Montmorency, et qui eût été son rival de gloire à la cour de France, si Montmorency en avait pu avoir; il devina la cause du chagrin de Malek Adhel, et crut l'adoucir par ces paroles flatteuses : « Jeune héros, il te paraît étrange de demeurer oisif quand on combat autour de toi; pardonnons-nous de l'avoir voulu; c'est un hommage de plus rendu à ta valeur, puisque nous avons craint, en te laissant aspirer tous les jours à la victoire, qu'elle ne couronnât jamais un Chrétien. » Malek Adhel n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre à cette politesse; occupé d'une seule pensée, il dit à Coucy : « Brave Français, puisque je ne puis prétendre aujourd'hui au prix dont le main de la princesse Mathilde doit orner la tête du vainqueur, ne permets pas que Lusignan l'obtienne. — Eh! pourquoi lui fais-tu l'honneur d'être plus jaloux de lui que de moi? s'écria Coucy d'un ton bléssé. — Si la princesse devait choisir entre vous, répondit Malek Adhel, je te craindrais davantage; mais les prétentions de Lusignan, soutenues de l'approbation de Richard, ont éclaté aux yeux de tous; et, je l'avoue, je voudrais qu'aux yeux de tous elles fussent humiliées. » Alors Coucy lui serra la main, et l'assurant qu'il espérait le satisfaire; et comme les tambours et les trompettes commencèrent à retentir, il ajouta : « Voici le champ qui s'ouvre, et la ruée d'Angleterre qui paraît sur le balcon en face de toi, avec la princesse

Mathilde. » Malek Adhel tressaillit, car il aperçut Bérangère, et derrière elle en sour, que Lusignan conduisait. Sans doute au désert il l'avait vue aussi belle et plus touchante; mais jamais elle n'avait paru à ses yeux avec tant d'éclat et de magnificence : sa robe de gaze et d'argent était élégamment relevée avec des anneaux de rubis et de pierreries, dont les feux éblouissaient; et, sur sa tête, un tissu délicat d'or et de pourpre retenait sa blonde chevelure. Transporté, hors de lui, Malek Adhel ne vit plus ni les témoins qui l'entouraient, ni le camp, ni l'univers; il se leva dans une sorte d'extase, et s'écria, en serrant la main de son frère, mais sans pouvoir détacher ses regards de l'objet qui l'enivrait : « Saladin, la voilà! » La beauté de la princesse surprit le sultan; il fit un geste d'admiration, et répondit à son frère qu'il rendait grâce au ciel que l'amitié eût prévenu la justice. « En voyant l'excuse de ta faiblesse, lui dit-il, comment ne t'aurais-je pas pardonné? mais pour te pardonner, tu le sais, je n'ai pas eu besoin de la voir. » A cet instant, Bérangère ayant reconnu le prince, le salua avec une vive expression de reconnaissance et de joie; Mathilde leva les yeux sur lui et les baissa, en rougissant, avec tant de grâce, que sa beauté en augmenta encore, et que Malek Adhel ne put s'empêcher de dire à son frère : « Saladin, je consens à mourir pour toi; mais je jure que je ne vivrai pas sans elle. »

Tout-à-coup les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent, les combattants se mêlent, et les jeux commencent : on voit briller tour à tour la force, l'adresse, et la vaillance; Lusignan, animé d'une ardeur sans égale, lutte dans les pas d'armes, les castilles, et les joutes, et lutte victorieusement. Bientôt, monté sur un cheval fougueux, dont l'impétueuse impatience répond à la sienne, il lève la lance et donne le dernier défi. Aussitôt tous les fers se croisent, se choquent, se brisent; l'éclair brille, le feu jaillit; hommes, chevaux sont renversés pêle-mêle sur la

poussière : Lusignan et Coucy restent seuls debout ; irrités de se voir disputer si longtemps une victoire qui leur est si chère , ils fournissent leur carrière et reviennent l'un sur l'autre à bride abattue , enflammés de courroux et d'orgueil ; leurs lances se brisent jusqu'au poignet : ils tirent leurs épées ; tous les spectateurs sont émus ; Malek Adhel ne peut s'empêcher d'applaudir. Cependant les juges du camp s'approchent , et rappellent que les lois des jeux ne permettent que le combat au fer émoussé : les deux héros renoncent avec dépit à l'espoir de verser leur sang ; mais , au défaut de l'épée , ils se servent du tronc de leurs lances ; ils se serrent , se pressent , volent l'un autour de l'autre , cherchent à se surprendre et à se saisir. Malek Adhel les suit de l'œil , ne perd aucun de leurs mouvements , de la pensée encourage Coucy , lui indique les moyens de vaincre , se désespère quand il les manque , et reconnaît dans Lusignan un rival digne de lui. Cependant le sire de Coucy paraît avoir l'avantage ; il vient d'enlever son ennemi , et de le renverser à terre : il s'y précipite avec lui ; mais au moment où il va l'accabler , Lusignan , par un tour adroit , se relève , lui fait faire un faux pas , le héros français tombe ; Malek Adhel laisse échapper un cri de regret , Lusignan le regarde d'un air de triomphe et d'orgueil , et poursuivant sa victoire , il oblige Coucy renversé et vaincu à avouer sa défaite. Le camp retentit d'acclamations ; toutes les voix s'écrient : Honneur à Lusignan ! honneur au roi de Jerusalem ! A ce titre Saladin et son frère se regardent et sourient , le premier avec ruse , l'autre avec amertume. Le vainqueur passe avec fierté sous le balcon de Mathilde ; il la salue et se propose à aller recevoir de sa main le prix qu'il vient d'obtenir ; monte les degrés , se met à genoux devant elle , baise sa main ; elle est obligée de le permettre , et de passer autour de son cou une magnifique chape d'or , signe éclatant de sa victoire. A ce spectacle , Malek Adhel ne peut contenir sa douleur ;

elle éclate dans ses vœux , dans son cri , et l'écarte jusque au point de lui faire trouver que Mathilde est complice : l'accuse , la condamne ; il aurait voulu qu'aux vœux de tout le camp , elle eût refusé de couronner Lusignan. Il a meurt d'impatience de lui faire entendre ses plaintes ; mais comment interrompre au milieu de tant de témoignages ? Il n'y songerait guère s'il ne pensait à lui ; mais , malgré sa colère , il pense toujours à elle , et même au moment où il ose lui reprocher un tort , il demande encore mille vœux , s'il les avait , pour lui épargner un chagrin. Cependant il ne finit lui être permis de se rapprocher d'elle. Dans un magnifique pavillon que Richard a fait élever sur le bord de la mer , les danses vont succéder aux jeux et Saladin est invité à s'y rendre avec Malek Adhel ; mais l'autre sultan s'y refuse : les folâtres plaisirs le touchent peu , sa vaste ambition ne lui permet jamais de s'y plaire , il se retire , il va venir sa tente s'occuper des grands intérêts de son empire , et laisse Malek Adhel prescrire seul le chemin du pavillon où les princes chrétiens l'attendent. Richard vient au-devant de lui et le présente à Berengère ; il se courbe devant elle , et s'incline avec respect sur la main qu'elle lui offre. Dans la crainte de déplaire , son époux , elle s'efforce de vaincre l'émotion que lui cause la vue de son seigneur ; mais elle ne peut en être exempte ; des larmes coulent malgré elle de la vivacité de la reconnaissance qu'elle n'ose exprimer ; d'une voix altérée elle dit : « Ah ! prince , que ne puis-je vous rendre ici une partie des biens que j'ai reçus de vous ! — Madame , répondez-moi , vous savez assez quel est celui qui vient chercher. — Alors elle se hâte d'ajouter d'un ton plus bas , et en tremblant de se baisser vers lui pour le serrer. — Noble Malek Adhel , que ne suis-je en mesure de vous en disposer , vous ne l'attendrez pas longtemps. — Il la remercia par un regard plein de gratitude , et se tint

pour valoir Mathilde, qui était à demi-cachée derrière le siège de la reine. Debout auprès d'elle, Lusignan, d'un air fier et dédaigneux, semblait insulter aux hommages du prince; et celui-ci, outre de retrouver toujours cet odieux rival à côté de Mathilde, ne pouvait contenir l'envie de son cœur, et n'osant la révéler, regarda Mathilde d'un œil si sévère et si triste, que dans le trouble qu'elle en ressentit, elle laissa retomber la main qu'elle avançait vers lui, et une larme vint mouiller sa paupière. Malek Adhel le vit; saisi de repentir, il s'accusant déjà, se disant en lui-même, que le tort d'affliger Mathilde était au-dessus de tous ceux qu'il lui supposait; mais il fut bientôt interrompu dans ses réflexions par le bruit des instruments de joie qui annonçaient que les danses allaient commencer. Lusignan, comme vainqueur des joutes, avait seul les honneurs de la fête; c'est à lui qu'appartenait d'ouvrir la grande cérémonie, et de choisir le premier parmi les dames: il prit la main de Mathilde, et la conduisit au milieu de l'immense salle; tous les regards étaient sur eux. Lusignan avait quitté sa pesante armure, un riche et court manteau couvrait ses épaules, de légers éperons d'or ornaient ses pieds, et sur son front desarmé brillait une vive et brillante joie. Son corps souple et agile se prêtait avec grâce à tous les mouvements d'une danse grave, et jamais il n'avait paru avec tant d'avantages qu'en ce moment, où il jouait à la gloire du triomphe, le plaisir d'être auprès de Mathilde, et le plaisir plus doux d'affliger son rival. Néanmoins sa satisfaction n'était pas pure et entière; car il ne pouvait se dissimuler avec quelle peine la princesse d'Angleterre se prêtait à ce que l'étiquette des cours et les ordres de son frère exigeaient d'elle. Forcé d'accepter la main de Lusignan, et de se montrer seule avec lui au milieu d'une foule immense de spectateurs qui les unissait dans ses applaudissements, la profonde mélancolie empreinte dans ses regards, et la langueur de ses mouvements, di-

saient assez que la place qu'elle occupait n'était pas celle que son cœur aurait choisie, si elle avait été libre de s'en conter que lui. Cependant la répugnance qu'elle éprouvait ne pouvait altérer ses traits ni diminuer ses grâces; la danse sérieuse convenait parfaitement à la dignité de son maintien. L'abandon que la tristesse jetait sur ses manières leur donnait un charme de plus, et imprimant à toute sa personne cette grâce divine et morale qui vient de l'intérieur, et pare la beauté du corps de la beauté de l'âme.

Un triple rang de spectateurs assis sur de riches gradins, vêtus des plus somptueux habits; le feu étouissant des lumières, des dorures, des cristaux taillés en girandoles et en colonnes; le bruit des instruments de joie, des fanfares guerrières: la beauté des dames, la valeur des chevaliers, et l'éclat de tant de sceptres réunis, jetaient sur cette assemblée une pompe et une magnificence auxquelles le monde n'avait encore rien vu de comparable. Mais que tous ces vains et brillants spectacles touchent peu un cœur vraiment occupé! Au milieu de ces royales grandeurs, Malek Adhel ne songeait qu'à Mathilde, n'entendant qu'elle, ne désirant que lui parler un moment; s'il s'enorgueillissait de la voir si belle, de la voir élevée au-dessus de toutes les beautés de l'univers, il se indignait qu'aux transports d'admiration qu'elle excitait, on osât joindre le nom de Lusignan, et que cet arrogant souverain eût le droit de tenir de son triomphe, la faveur de se placer auprès d'elle dans le banquet fastueux qui succéda aux autres plaisirs.

Cependant, quand les danses folâtres et bruyantes succédèrent aux danses graves et sévères, Mathilde revint se placer auprès de la reine; l'assemblée, dont elle charmait les yeux, osa manifester le désir de la revoir danser encore, et de voir Malek Adhel remplacer Lusignan dans l'honneur de la conduire. Le prince, charmé, vole vers elle, lui prend la main; la vierge se lève, et ce visage, pâle et mélancolique, est animé tout-à-coup des plus vives couleurs et d'une douce joie:

Lusignan, furieux, accourt et les sépare, mais pas si promptement pourtant que Mathilde n'ait eu le temps de glisser dans la main du prince un billet et une clef. Malek Adhel interdit, et du don qu'il reçoit, et de l'audace de Lusignan, demeure un moment immobile; Lusignan s'écrie que son triomphe lui a donné le droit d'être en ce jour le seul chevalier de la princesse, que nul ne peut le partager avec lui; « et si j'étais d'humeur à le céder, ajouta-t-il d'un ton menaçant en regardant Malek Adhel, crois-tu que ce soit pour toi que je le voulusse faire? » Le prince frémit de colère, et, rendant menace pour menace, il répond: « Tu fais bien, Lusignan, d'user de ton droit aujourd'hui, car je jure que c'est le dernier jour de ta vie où je t'en laisserai jouir; demain, je pourrai combattre; demain, pour être vainqueur, tu ne me feras pas ordonner par tes rois de demeurer oisif, et nous verrons demain, et durant le reste des jeux, lequel des deux sera assis aux côtés de l'illustre Mathilde. » Il dit, et s'éloigne; et s'il n'en dit pas davantage, c'est qu'une confuse et inexprimable joie remplit tellement son cœur, qu'il n'y peut rester aucune place pour la colère; et s'il s'éloigne si promptement, c'est que le mystérieux papier qu'il tient, la clef qui y est jointe, lui promettent des biens qu'il ne touche encore que par la pensée, et dont il est accablé. Osera-t-il croire tout ce qu'il suppose? obtiendra-t-il tout ce qu'il attend? que va lui dire ce papier? et cette clef, source de toutes les plus ravissantes espérances, ou est-elle destinée à le conduire?

A peine est-il hors de la vue du camp, qu'il précipite ses regards sur le billet de la princesse; c'est la première fois que les traits de cette main chérie viennent s'offrir à lui; et quel amant vit jamais sans émotion l'écriture de la beauté qu'il aime? Il ne peut commander à son impatience: d'une main tremblante il brise le cachet, et lit ce qui suit:

« Demain, aux premiers rayons du jour, cette clef vous ouvrira le monu-

« Montmorency; c'est là que vous trouverez Mathilde. »

Malek Adhel doute s'il veille: un rendez-vous! Il est trop heureux pour songer à être surpris; mais, s'il était moins heureux, peut-être serait-il surpris de la démarche de Mathilde. En effet, quel motif a pu inspirer à cette jeune et virgine la hardiesse de proposer un rendez-vous? Ah! sans doute, ce curé et religieux n'a pu concevoir une téméraire pensée, qu'avec la vue d'un grand bien à faire et d'un important devoir à remplir. Maintenant elle connaît tout le monde pour savoir qu'une pareille conduite la compromettrait étrangement, et la modeste Mathilde craint beaucoup de mal faire aux yeux des hommes, et de s'attirer leur censure, mais la pieuse Mathilde craint plus encore de mal faire aux yeux de l'Eternel, et de mériter le reproche d'avoir mis le respect humain au-dessus des lois divines: c'est pour y obéir, bien plus que pour obéir à son amour, qu'elle s'est déterminée à entretenir Malek Adhel en secret. Elle a de grandes sacrifices à lui demander, des sacrifices qu'elle ne peuvent être retardés d'un jour, et d'où dépend peut-être le salut éternel de ce prince. Devant de si hautes considérations, elle a dû faire taire les bienséances ordinaires, et c'est parce qu'elle a commencé par n'écouter que sa conscience, indépendamment de son cœur, qu'elle permet ensuite à son cœur d'être satisfait des conseils de sa conscience.

Cependant, malgré la pureté, j'ai presque dit la sainteté de ses intentions quand le jour naît, et que le moment d'aller joindre Malek Adhel approche, la pudeur s'étonne et s'alarme, elle hésite, elle balance: et c'est bien plus le danger que l'amour qui lui donne le courage de partir.

Elle sort de Ptolémaïs, à l'heure où le soleil commence à faire disparaître la rosée; elle monte dans son char, ses femmes et ses gardes l'entourent; et, sans que surveilles par ce nombreux cortège que Richard lui permet d'aller respirer l'air à quelque distance de la ville, à

même il a sévèrement défendu de laisser jamais approcher d'elle aucun chevalier, fût-il chrétien ou musulman, sans excepter l'usignan lui-même.

Elle dirige sa promenade vers le tombeau de Montmorency, le char s'arrête, et les gardes se placent alentour pour écarter tout indiscret; les femmes de la princesse l'accompagnent jusqu'au pied du monument: comme son cœur palpite en songeant que Malek Adhel est là, et que ce tombeau édifié, qui couvre les cendres du héros qui n'est plus, couvre aussi le héros qu'elle aime! Elle s'approche de la porte, elle va la pousser; un frémissement universel la saisit et l'arrête: « O mon Dieu! dis-elle en tombant à genoux, si l'amour a trouble ma raison et séduit ma conscience, si c'est l'amour qui me conduit ici, si c'est pour voir, pour entendre Malek Adhel, plutôt que pour vous faire voir, vous faire entendre à son cœur, enfin, dans les motifs qui me guident, si votre œil perceant découvre-<sup>1</sup> it une faiblesse, et si je devais sortir de ce lieu avec un repentir, ne permettez point que je passe le seuil de cette porte; ôtez-moi la vie, je la quitterai sans murmure, car je crains bien moins de mourir que de vous offenser. » Cette fervente prière rend à Mathilde toute sa force et sa vertu; soutenue par le bras de Dieu, elle ne craint plus rien, et se sent supérieure aux faiblesses de son cœur; elle se retourne vers ses femmes, et leur dit: « Laissez-moi seule quelques instants, ne troublez pas mes méditations; je vais prier pour la prospérité de la loi et la conversion des Infidèles. Les femmes ne s'étonnent point de cet ordre; elles sont habituées à lui voir faire de longues réveries sous le cénotaphe de Montmorency, dont elle et l'archevêque de Tyr ont seuls la clef. En partant, Guillaume lui rendit celle qu'il possédait, et il était loin de soupçonner qu'elle fut destinée à passer entre les mains de Malek Adhel. Mais Mathilde a cru devoir le faire, et, en ouvrant la porte, elle ne pense pas que Guillaume lui-même blâmerait sa démarche. Elle entre d'un pas tremblant;

elle s'enfonce sous les lugubres ombres de ce monument où repose le plus grand des chevaliers français; tout l'intérieur est tendu de noir, et une magnifique lampe d'argent l'éclaire nuit et jour: c'est à la lueur de ses pâles rayons qu'elle aperçoit Malek Adhel; il l'a reconnue, il se précipite; l'amour, la joie, l'émotion, l'empêchent de proférer des paroles suivies; mais sa joie va se manifester par des acclamations: elle se tâte, par un signe expressif, de lui imposer silence; il obéit, et se tait; mais son cœur ne peut se taire, il exprime le délire de sa félicité avec des transports, des regards, et des larmes; la chaste vierge se recule, baisse la vue, et, d'une voix recueillie, lui parle ainsi:

## CHAPITRE XXXIX.

« MALEK ADHEL, vous devez croire que ce n'est point pour écouter votre amour, ni pour nous livrer à de tendres joies, que je suis venue ici; ce serait profaner les tombeaux, insulter à la mort. Les paroles qu'on fait entendre auprès d'un cercueil doivent être saintes, sévères, et solennelles comme lui. » En prononçant ces mots, Mathilde avait mis en effet tant d'austerité dans son maintien et sa physionomie, que Malek Adhel en fut frappé. Ce que les images de la mort n'avaient pu faire, fut produit à l'instant par l'accent de Mathilde, et aussitôt qu'elle eut parlé, les pensées voluptueuses qu'il avait osé nourrir jusque dans cet asile du trépas, s'évanouirent pour faire place à une crainte respectueuse. « Mathilde, lui dit-il, loin de vous comme en votre présence, je ne puis m'occuper que du seul amour, les plus tristes objets n'en peuvent détacher ma pensée; il est avant tout, il est le premier des biens..... — Le premier des biens terrestres, interrompit-elle; mais le premier des biens terrestres est peu de chose pour une âme chrétienne. Écoutez-moi, Malek Adhel, l'intérêt le plus pressant que je puisse connaître, l'intérêt de votre salut, a pu seul m'entraîner dans une démarche qui,



pour n'être pas ce qu'il y a de plus ténébreux, doit être ce qu'il y a de plus pur et de plus saint; c'est demain que s'assemble le conseil des évêques, et cependant le vénérable Guillaume ne paraît pas : on va prononcer sur nos destins, et cependant votre âme est encore dans les ténèbres de l'erreur; le conseil des Pères de l'Eglise osera-t-il me donner à un époux infidèle? et s'il l'ose, si la politique les engage à le vouloir, la religion me permettra-t-elle de le vouloir aussi?

— Que dites-vous, Mathilde? s'écria le prêtre avec une surprise mêlée de colère; ai-je bien entendu? Si vos évêques vous donnaient à moi, je n'aurais pas encore vaincu tous les obstacles, et j'aurais la douleur, douleur aussi terrible qu'inattendue, d'en trouver un dans votre cœur?

— Hélas! reprit-elle. je crains bien que vous ne l'y trouviez pas; je suis faible, l'amour est puissant, et vous êtes bien près de Dieu dans mon âme; mais écoutez.

Malek Adhel, écoutez quel motif m'a conduite ici. Vous ignorez pourquoi l'archevêque de Tyr n'est point à Ptolémaïs; vous ignorez les obligations inconnues que vous avez à ce digne prélat: s'il a quitté la cour et ses grandeurs, s'il a déposé sa mitre et sa pourpre, c'est pour vous qu'il l'a fait. Entraîné par sa charité, soutenu de sa vertu et de son Dieu, il a persévéré la route de Césarée pour vous voir, vous parler, et employer toute l'ardeur de son éloquence à vous faire goûter la parole de vérité. — Quand j'ai quitté Césarée, l'archevêque n'y avait point parti encore, repartit le prêtre. — Et cependant, ajouta Mathilde, il était parti plusieurs jours avant ce jour.... dirai-je doux, dirai-je terrible, car vous me surprenez à Ptolémaïs. — O ma bien-aimée! interrompit-il, il n'y a de jours terribles que ceux où je ne vous vois pas. — Eh bien, ce sont pourtant de ces jours-là que je suis venue demander, reprit-elle avec force et dignité: Malek Adhel, l'honneur, la reconnaissance, et notre intérêt même, vous imposent également d'abandonner les combats, la victoire, l'amour et ses plaisirs, pour aller chercher des lumières sur



Il jouit autant de plaisir. Malek lui, par un miracle de la providence, quelque Musulman, la rend pas les autres hommes en la serait l'excuse de mon amour? Ne toi dont la bonte infatigable aime et reconnoître les traces du bien; que et, s'il est vrai, comme nous, que les Infidèles l'ont chargé il n'y a que toi qui sois puissant contre de Saladin, pour les briser les cachots où on le retient. Ah! une pareille conduite tu acquiesceras droits à sa reconnaissance, et des Chrétiens, à ma tendresse; l'univers apprendra que tu as de vains triomphes pour sauver moi, crois-tu que ta gloire y perde? Tu te présenteras au conseil des comme libérateur de Guillaume, qu'il sera moins disposé en faveur si tu t'y présentais comme le de Lusignan? et quand toutes espérances humaines te manqueraient, Dieu, et l'amour même, te manqueraient-ils?... Je trompais le prince en se mettant devant elle : ô hôte du ciel! tu es un nouveau monde où je sens quelque chose de mieux que le monde ou la vertu à une volupté supérieure à celle de l'amour même; Mais vous n'êtes pas une femme unie en à d'autres qui vous ressemblent. Europe, je ne m'étonne plus d'images qu'on leur rend et de l'embellir y exercent. Comment ne pas créer une toute divine dans la laquelle on ne peut plaie qu'à gloire et de vertus? O heureux Chrétiens! ne vantez plus votre : combien elle doit vous étonner quand le même objet qui vous enlève l'amour est celui qui vous enlève l'honneur.....! oui, Mathilde, je parle; et tu as mis un sentiment nouveau dans mon âme, qu'il me ne je pars sans peine. — O mon Dieu la princesse avec transport, donc que cette âme de Malek jusqu'à est si grande qu'on

qu'elle ne vous possède pas encore? Tout ce qu'il y a de plus excellent est fait pour demeurer éternellement en elle; il n'y a point sur la terre d'asile plus digne de vous : mon Dieu, quand donc y descendrez-vous? et toi, noble Montmorency, ajoute-t-elle en se prosternant près du cercueil, toi dont les cendres doivent s'élever pour servir un héros si semblable à toi, redouble tes prières, implore toutes les puissances du ciel, qu'elles demandent avec toi la grâce de Malek Adhel; parle pour lui, esprit bienheureux, comme tu parlais à ton lit de mort; et que tes larmes, tes vœux, et ton sang, soient le lien qui unisse et reconnaisse Malek Adhel avec Dieu. — A ces mots, le prince s'agenouilla aussi près du cercueil, et dit : Illustre héros! toi dont j'admire la vie et dont j'honore la cendre; toi dont le trépas n'a excité des larmes et dont l'amitié m'eût été si chère, toi, enfin, à qui seul je pouvais pardonner d'aspirer à la main de Mathilde, parce que seul tu m'en paraissais digne, sans doute il reste autre chose de toi que cette poussière insensible : ah! de ce séjour inconnu que tu habites, daigne, daigne parler à mon cœur, et lui apprendre comment il pourra concilier l'honneur, l'amitié, et l'amour.

Après une longue pause, Mathilde lui répondit d'une voix plus calme, et en se relevant : — L'archevêque de Tyr vous en instruira : hâtez-vous de le rejoindre, partez à l'instant même, sans retourner au camp, sans le dire à Saladin, Saladin pourrait vous retenir, et un jour de délai peut tout perdre : le conseil des évêques s'assemble demain; peut-être ne durera-t-il pas plus de huit jours : il faut qu'avant ce terme vous ayez trouvé Guillaume, que vous l'ayez ramené ici; il faut qu'avant ce terme Guillaume vous ait converti, vous ait ébranlé du moins, parce qu'alors il parlera pour vous au conseil; il parlera pour moi, il demandera notre union, et, vous le savez, rien ne résiste à l'éloquence de Guillaume. — Ma bien-aimée, repliqua-t-il avec tristesse, tu me déchires le cœur, je ne puis renoncer à toi, et je ne puis trahir un frère qui

m'accable de bienfaits. Eh quoi ! pour concilier tant de devoirs contraires, ne ferais-tu pas mieux d'accepter un époux musulman ? je ne le serais pas de cœur, Mathilde, et je servirais en secret le même Dieu que toi. — Helas ! reprit la vierge, l'Eternel ne veut point être servi en secret, et je crains bien qu'il ne se tînt pour offensé d'un incens qu'on n'oserait lui adresser publiquement... Mais, je l'avoue, si l'archevêque de Tyr pensait autrement, je n'aurais point de peine à penser comme l'archevêque de Tyr. Pars donc, Malek Adhel, va chercher Guillaume ; il t'aime comme l'enfant de ses entrailles, il donnerait son sang pour ton salut, et cette secrète tendresse, que tes vertus ont obtenue de sa grande âme, le disposera sans doute à une indulgence que les autres évêques n'auraient point ; Guillaume nous soutiendra, si tu es chrétien dans le cœur ; peut-être sera-t-il satisfait, peut-être attendra-t-il du temps et de mon influence une plus entière conversion ; peut-être enfin m'ordonnera-t-il des choses auxquelles je n'oserais consentir sans lui... — O Mathilde ! interrompit le prince avec impétuosité, dis-moi donc quelle inconcevable magie s'attache à tes discours ? Oui, malgré les réserves de ta modestie, je crois avoir entendu ton cœur ; et maintenant mon sang bouillonne et ma pensée devore les instants, les distances ; il me semble même que je suis impatient de te quitter. — Adieu donc, lui dit-elle en élevant les bras vers lui, va chercher l'ami de Dieu, et rapporte-moi la permission d'être heureuse. — O ma bien-aimée ! reprend-il en la pressant sur son cœur, ma future épouse, adieu ; et il se tait, hors d'état d'ajouter un seul mot. La chaste vierge se détourne, se recule ; elle lui abandonne sa main, et, appuyant son visage contre une des figures de marbre qui pleurent autour du cercueil, elle les couvre de larmes véritables, mais ce sont des larmes de tendresse et de bonheur ; celles dont le prince arrose sa main sont brillantes et passionnées : ils pleurent et se taisent, et jamais l'amour ne regna avec

plus d'enthousiasme et d'empire. Ces deux cœurs qui pleurent et se taisent, quel langage qu'un tel silence ! qu'ils aient auprès de ce tombeau ! Ils demandent l'espérance de longs jours de soleil foulant aux pieds cette cendre qui demande, qui n'espère plus rien ; du milieu des ombres de la mort, échappe de leurs lèvres le serment, l'éternel amour. Ah ! sans doute ! le moment, la joie des bienheureux est cendue un moment dans leurs cœurs ; qu'est-ce que la joie des bienheureux non cet éternel amour ? Cœur humain, voilà donc comme Dieu t'a fait, et ses oppositions et ses contrastes, ont tant de larmes à donner à l'excès de bonheur qu'à l'excès de l'infortune. Et que, quand la volupté l'accable, plaintes, à tes gémissements, ou que tu te meurs d'angoisse ; et que qu'aucune chose de la terre ne puisse suffire ni te remplir, et qu'à moins d'ciel ne s'y place tout entier avec ses incompréhensibles et son éternelle mensonge, il y reste toujours du vide.

Mathilde se préparait à sortir du beau et à retourner à Ptolémaïs vers son cortège, afin de rendre à son cœur la solitude dont ce prince avait pour s'éloigner à son tour, lorsqu'un bruit soudain se fit entendre à la porte. — Qu'est-ce ? s'écria la jeune fille. — C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut à l'instant pour être Hérengrère, je suis venue ici vous voir avec le roi, et nous ne voulons que vous demeuriez si longtemps dans un tombeau. — Mon Dieu ! sommes perdus, dit-elle tout bas, le chard est là ; s'il entre, s'il vous voit tout votre sang verse. — O Malek ! nous mourrions ensemble. — Calme-toi, ma bien-aimée, reprend-elle, j'ai su me dérober aux regards du roi. Il dit, et se place sous le drap qui couvre le cercueil de Montmar. Mathilde, en l'arrangeant sur son éprouve une nouvelle terreur : elle n'est plus la crainte d'être surprise en cause : en voyant Malek Adhel et

funèbre, et comme enseveli par les bras du trépas, il lui semble qu'il l'être retranche du nombre des vivans ; qu'entre elle et lui, la mort est lui croit que le jour n'est pas loin sera appelée à le couvrir pour tout du voile funéraire. Frappée de ce pressentiment, elle pâlit, chancelle, et d'une main tremblante ouvre enfin la porte où Berengère l'attend. À l'extrême altération de ses traits, la reine lui demande quelles sont ces tristes méditations qui ont pu la rendre ainsi ; mais trop de frayeurs ont encore l'âme de la vierge pour avoir la force de répondre : elle refuse de répondre, essaye de sourire, ses traits se refusent à ses efforts, et elle est obligée de s'asseoir pour calmer ses sens : Richard l'examine attentivement. « Jamais, dit-il, on ne se plût au milieu des tombeaux, et on n'en sortit sans éprouver de peine et d'effroi ; quel est ce charme qui vous y retient, et les quels vous y occupent ? » Ils s'avancent tous le mausolée. Mathilde frémit ; elle est un abîme devant elle, et la despo s'élèver à ses côtés : si Malek dit un mot, s'il laisse échapper un mot, si l'inflexible Richard l'aperçoit, elle pourra arrêter l'impétuosité de son cœur, il plongera son épée dans le sein de la princesse, et les gouffres de l'enfer iront pour recevoir leur proie. Ah ! que de laisser consommer sa perte, et décider à tout braver, elle s'élance devant du héros qu'elle aime, elle ira de boucher, pour que Richard ne voie son cœur généreux, il faudra qu'il celui d'une âme, et peut-être restera-t-il devant son propre sang. De ce côté aussi, elle se lève, s'approche, prête à voler au moindre bruit ; elle n'entend rien ; tout est tranquille et Richard reparait bientôt avec calme qui l'instruit assez qu'il n'a rien vu : il sort, ferme la porte, la clé, et dit à sa sœur : « Vous ne serez plus ici, Mathilde ; les impressions de ces images sont sur vous sont faites pour être renouvelées, et tant

de tristesse ne convient pas au sort qui vous attend. Dites donc adieu à ce monument, car je jure que vous ne reverrez plus les lugubres objets qu'il renferme. » Richard, en prononçant ces paroles, ne sait point le mal qu'elles font à sa sœur, ni quel sinistre pressentiment elles confirment : sans être coupable, elle vient presque d'éprouver les terreurs du crime ; sans avoir rien perdu, elle éprouve maintenant celles du désespoir. L'infortunée devore sa douleur en silence, et, élevant seulement vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle y cherche celui qui peut seul l'entendre, l'excuser, et lui prêter des secours pour ce qu'elle espère, ainsi que des consolations pour ce qu'elle craint.

## CHAPITRE XI.

DANS le courant de cette journée, les jeux recommencent, et le champ d'honneur s'ouvre pour les Musulmans. Saladin vient prendre sa place accoutumée, mais Malek Adhel n'est point auprès de lui. Chacun s'étonne et ne sait qu'augurer de son absence. Comment se peut-il que là où il y a un triomphe à obtenir, un rival à humilier, et un prix à recevoir des mains de la princesse d'Angleterre, Malek Adhel tarde tant à paraître. Par considération pour ce grand prince et les prières de Saladin, on suspend encore quelques heures l'ouverture du tournoi. Durant cette attente, tous les regards se tournent vers Mathilde, afin de découvrir sur son visage les traces de ses sentiments secrets, mais elle a repris sa sécurité, la terreur de ses pressentiments s'est effacée, et, satisfaite de la générosité et du dévouement de Malek Adhel, elle est bien plus près de se réjouir que de s'affliger de son absence. L'usage s'approche d'elle, et d'un air ironique, il lui dit : « Malek Adhel est bien lent, Madame, à venir exécuter ses menaces, et bien peu empressée de justifier cette confiance qui ne lui permettait pas de douter hier qu'il n'obtint le prix aujourd'hui ; si c'était une grande presomp-

tion à lui d'en être si sûr, c'étoit le moindre de ses devoirs de venir le disputer. — Sire, reprit la princesse avec une froide dignité, Malek Adhel est trop connu pour qu'il soit permis d'en mal penser, et la récompense due à un si noble caractère, c'est d'être sûr que quand il ne remplit pas un devoir ordinaire, c'est qu'il en remplit un plus grand. »

Elle dit, et s'éloigna : Lusignan demeure confondu ; il s'approche de Richard, et lui demande s'il est sûr que son amour n'ait reçu aucun message, aucune visite de Malek Adhel ; le roi l'assure. Néanmoins, Lusignan doute encore, car l'amour jaloux est pénétrant, et il se souvient du jour où le prince fut introduit chez Mathilde, à l'insti de Richard. Mais il est arraché à ses sombres réflexions par le bruit des faufarcs, qui annoncent que le temps designé pour attendre Malek Adhel, vient d'expirer, et que les juges du camp ont levé les barrières : la gloire brille, les guerriers volent, et en ce jour de réunion, les Musulmans se mêlent aux Chrétiens, et le combat devient plus vif et plus acharné que la veille ; contre quelques-uns, les Sarrazins ont l'avantage ; Kaled renverse les plus valeureux chevaliers ; mais Lusignan le renverse à son tour, et finit par l'emporter sur tous : il est une seconde fois couronné des mains de la princesse ; il l'est encore le lendemain et les jours suivants. Cependant tous les esprits sont en fermentation ; Saladin commence à s'inquiéter vivement de l'absence de son frère ; il ne peut y trouver aucune cause. Abandonner toutes les victoires à son rival, s'éloigner du théâtre où ses destins se décident, et de l'objet dont son cœur est épris, paraissent au sultan des choses si étranges, que son amitié se l'alarme de la seule explication qu'il peut y donner : il connaît Malek Adhel, l'impétuosité de son courage et la violence de ses passions, il sait que le monde n'a point d'obstacle capable de l'arrêter ; Malek Adhel serait-il perdu pour le monde et pour lui ? Tandis que cette terrible pensée déchire son cœur fraternel, et que, par ses ordres, des emissaires volent

de tous côtés sur les traces du temps fuit, et le jour approche, conseil des évêques doit prononcer qui décidera des destins de Le plus profond secret envole discussions, et ces Pères vénérables laisse pénétrer à personne de ils seroat prêcher leurs saintes En vain Lusignan a-t-il cherché couvrir, en vain, pour se faire sissus parmi eux, a-t-il remment toutes les intrigues, et a-t-il rappelle souvent que c'est qu'ils devaient l'auguste mission chrétienne les avant charges, il se sir a surprendre leur religion, rer la droiture de leurs jugemens ils reconnaissent l'importance dont on les a honores, et la qu'on a eue en leurs lunnere seulent s'en montrer dignes, pas seulement de l'intérêt pol deux emperrs dont ils s'occupent de la cause du ciel ; ils sont à tres de la loi ; ils travaillent pour et cette grande pensée, qui les haut, les a depouilles de toute humaine. Lusignan s'en etoie trouve ainsi deçu dans ses esp En proposant ce conseil, il a calcule tout ce que la dissimulation terrie ont de puissance sur des hommes, et il ne s'était pas mais ces hommes étaient des et des Chrétiens animés du vœu prit de leur loi divine, sont plus hommes : voilà ce qu'il avait vu Cependant il ne se rebute pas que l'archevêque de Nazareth et de Bethlem detestent les infidèles sont, après Guillaume, les plus Pères de l'Eglise, et il veut compter sur eux Il veut que Richard employât son crédit au ques de son royaume, pour lui de tout esprit de conciliation n'ose lui proposer de les seduire pecte trop le caractère de Rich lui parler de semblables motifs craignant même d'altérer son lui fait voir qu'il en fait un



moins il tire parti de la brusque franchise du roi; il sait lui faire des serres publiquement, en plusieurs occasions, que le conseil l'oligerait en prononçant un refus, et parvient même à obtenir de son amitié, de presser la fin de cette assemblée, car il craint que si Guillaume y paraissant, il n'entraînât tous les avis en faveur de Malek Adhel, et un pressentiment confus lui crie que Guillaume est près d'arriver. Enfin il a paru ce jour où la décision va se prononcer, où la trêve va être changée en paix ou en guerre, où Mathilde va connaître son sort, dans deux heures, elle n'aura plus d'espérances à nourrir, ni de changements à attendre; dans douze heures, tout sera fini pour elle. Ce jour terrible se passera-t-il, comme les précédents, dans un lugubre silence, sans qu'aucune voix lui révèle, l'instruise du sort de Malek Adhel et de l'archevêque? C'est maintenant que son âme est agitée, et que sa physionomie dit le secret de son âme. Si elle osait, elle se repentirait d'avoir exigé du prince d'aller à la recherche de Guillaume; mais son intention était trop pure, pour qu'au prix de son malheur même, elle se permette de la condamner. Elle s'efforce de résister son âme, et de vaincre la douleur comme elle a vaincu le plaisir; mais cette victoire est plus difficile, et ce n'est pas l'affaire d'un moment que de la remporter; aussi, au sein même de la prière, souvent l'amour la distrait, la domine, et sans y penser, elle s'écrie: « O mon souverain bien! qui rompras mes liens, et me donneras des ailes pour voler jusqu'à toi? jusqu'à quand différeras-tu à venir me rendre à joie, et me retirer du vide affreux où je suis? Hâte-toi, car je porte avec douleur le poids de ton absence, et je t'aime de telle sorte que mon cœur se perd en toi, et ne peut plus désirer d'autre bien. » Mais à peine a-t-elle entendu les accents passionnés qui lui échappent, qu'elle rougit, s'humilie, et les retracte. Cependant à mesure que ses espérances s'affaiblissent, elle croit sentir que son amour augmente, et jamais il n'eut plus de force que dans ce jour, où elle va peut-

être recevoir l'ordre d'y renoncer. Que de douloureuses tristesses allument son âme! le prix réservé pour le dernier combat, ce prix le plus précieux de tous, est le portrait de Mathilde elle-même. Faudra-t-il qu'elle soit réduite à la honte de le donner à Lusignan? Hélas! quand elle a consenti qu'il fût fait, elle croyait qu'il aurait un autre maître. Berengere la surprend dans le tumulte de ces diverses agitations; sous le prétexte de la conduire au tournoi, elle vient la plaindre et partager sa peine. Mathilde s'assied auprès de la reine, pleure, et se tait, ses cheveux et ses habits sont en désordre. Quoique l'heure de la fête approche, elle ne peut se résoudre à insulter à sa propre douleur, en se parant de vainne effluence et d'éclat. Elle repousse les miroirs de ses femmes, et couvre de larmes amères le bandeau de pierres dont on veut orner son front. En vain l'impatient Richard lui fait dire de se hâter, elle écoute le récit de sa colère avec un silence, et ne tremble que de voir arriver la fin du jour. Il lui semble qu'elle la retarde en retardant l'ouverture des jeux; et comme on l'attend pour les commencer, elle est dévorée à ne s'y mentir que le plus tard possible. Cependant le moment fatal où tous les prétextes sont épuisés arrive enfin, il faut partir; elle n'a point cette hardiesse qui résiste vaivement: la passion seule la domine, et la timide vierge a bien plus de tendresse que de passion. On l'entraîne, comme une victime, vers le lieu de pompe et de somptuosité où tous les regards et les cœurs l'attendent. Hélas! dans un rang plus obscur, elle pourrait cacher dans l'ombre ses agitations et ses larmes, mais il faut que les siennes soient exposées à tout l'éclat du jour et aux yeux de tous ceux qui l'entourent. Comme cette mortelle douleur qu'elle renferme dans son sein s'augmente par les sons bell'prix des instruments de joie et de victoire! et comme elle détourne ses regards avec amertume, de tous ces visages où brillent la satisfaction, le plaisir, et les douces espérances, plus charmantes encore

que le plaisir ! Elle appuie son coude sur le balcon, penche doucement sa tête sur sa main ; et, sans daigner jeter un coup d'œil sur les combattants, qui ne regardent qu'elle, elle tient ses yeux constamment fixés vers le chemin de Césarée, qui est le seul lieu de la terre maintenant d'où lui peut venir un espoir ou une joie.

Jusqu'à ce jour, Saladin n'avait point combattu : accoutumé aux coups meurtriers des batailles, il ne l'était point aux exercices galants et guerriers de la chevalerie européenne, et n'avait point voulu compromettre son rang dans une lutte dont la défaite était une honte, et dont la victoire n'était qu'un jeu. Cependant, en voyant ses plus valeureux capitaines toujours vaincus par Lusignan, ce roi presomptueux qui ose prendre devant lui le titre de roi de Jérusalem, maître de tous les prix, et prêt à s'emparer au ce jour du portrait de cette princesse destinée à l'hymen de Malek Adhel, il ne peut contenir plus longtemps son indignation et sa colère ; du haut de son trône, il se lève et s'écrie : « Attends-moi, roi de Jérusalem, tu n'es pas vainqueur encore, et peut-être n'appartient-il de te faire perdre tous tes droits au prix de ce jour, comme au royaume dont tu portes le titre. » Lusignan, envire de ses succès, regarde Saladin avec une orgueilleuse ironie, et lui dit : « Viens, superbe soudain, je suis fier de ton défi ; viens, hâte-toi, et que le bruit de ta chute soit comme l'avant-coureur de celle de ton trône et de la fin de ton usurpation. » Saladin fremit de tant d'arrogance, et se précipite dans l'arène. Les vœux aux mains : jamais tant d'animosité et de rage n'enflammèrent deux ennemis ; la pointe émoussée de leurs glaives sert mal leur ressentiment, et, à son défaut, ils voudraient que la violence des coups remplaçât le mal qu'elle ne peut faire. Tous les spectateurs sont émus ; ils regardent en silence cette lutte terrible ; Mathilde elle-même y donne toute son attention ; elle ne se permet pas de faire des vœux pour Saladin, ce grand ennemi de Dieu, qui lui a jadis inspiré tant d'horreur ;

mais elle est bien sûre qu'elle en fait contre Lusignan : non, tout l'effort de son courage, et la soumission de sa fierté ne pourraient la déterminer à souhaiter qu'il devint possesseur de son portrait. Longtemps le combat est égal, et incertain ; mais Lusignan, fatigué à ces sortes de jeux, en employant toutes les ruses, ainsi que l'art de multiplier ses forces : Saladin ne sait supporter des coups mortels, et comme tout ce genre de lutttes aucun ne le peut en éprouver ses forces sans succès, et, à sa surprise qu'il perd sa vigueur sans avoir obtenu le moindre avantage. Lusignan profite de l'imprudence de son ennemi, il tourne autour de lui, l'agace, l'irrite, esquive tous ses coups, lui en porte sans cesse de nouveaux, attend que l'assaut favorable, le trappe, et, quand Saladin le croit à gauche, et, au moment où le Sultan lève le bras pour l'acabler de tout le poids de son épée, Lusignan fait volte-face, passe volatamment derrière lui de sa main avec adresse, l'enlève par le milieu du corps, le jette à terre, et s'écrie : « Ainsi tombera ton surpateur. » Un si beau coup de lance ravit toute l'assemblée ; il s'en élève le transport d'enthousiasme. Lusignan n'est couronné, lorsque tout-à-coup la princesse, d'une voix éclatante, s'écrie : « Voici le vengeur. » A peine achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras de Berengère, et que Malek Adhel, couvert de sueur et de poussière, se précipite comme la foudre, s'élance d'un trait au-dessus de la barrière, se présente aux regards, et voit avec horreur son frère abattu devant Lusignan. Il se désespère de cette subite apparition, et il prévoit toutes les suites, d'assaut et de pitié, et, d'un air troublé et digne, s'écrie : « Tu viens trop tard pour ne disputer la victoire. » Mais assez tôt pour te l'arracher, répond Malek Adhel : « Salut ! console-toi, tu vas te venger. » Et en ce moment, irritée de la honte d'un frère qu'il aime, il songe avec avantage à lui qu'à Mathilde, et combat



facier son affront, que pour  
celui de la victoire. Il s'avan-  
çait : les éclairs jaillissent  
autour de lui ; il presse, il pousse  
avec une telle valeur, que  
l'ennemi, éperdu de la prompti-  
tude et de la rapidité de ses coups, se  
recule, et est prêt à tomber  
vaincu. Malek Adhel s'aper-  
çoit de son ordre, s'arrête, et murmure :  
« Malek Adhel : pour te vain-  
cre, j'ai besoin de te surprendre. »  
Les acclamations partent de  
tous côtés ; les Chrétiens oublient que  
c'est un infidèle qu'ils applaudissent ;  
ils ont de la magnanimité, la reli-  
gion a se taire un moment,  
l'honneur du triomphe que vient  
d'acquiescer son rival, voyant  
sa vaillance lui en réserve un  
autre, pour deux victoires, il ne  
dit rien un moment, et qu'une  
gloire va effacer tous ses  
tristesses. L'ennemi ne prend plus con-  
science de son désespoir, il s'abandonne  
à son sort, il ne peut plus vaincre, il  
s'arrête, car la mort le désempare et  
il a ses vœux un objet moins  
loin. Malek Adhel couronne  
Mathilde. N'ayant plus rien  
à lui opposer, il ose attaquer son rival, et  
il est de violence et de rage, quel  
qu'il pouvait être comme, il le  
comprend. Jamais il ne prouva  
résistance ; ses armes reten-  
nent les coups qu'il reçoit, et  
fin par la force à reculer ; mais,  
malgré sa supériorité ne l'a-  
bandonne. — L'ennemi, dit-il, la  
passe un peu, je croyais avoir  
qu'un rival, tu rehaus-  
ses à m'apprenant que c'est un  
vais vaincre. »  
Ses paroles sont-elles ache-  
vées, semblable à la flamme qui  
ne, et renverse, il s'est pré-  
cipité, et l'a terrassé à  
achever, lui dit ce triste mo-  
ment la vie comme tu m'as  
un honneur, mon royaume,  
le Mathilde. — L'ennemi,

repris le héros avec bonté, et en lui  
tenant la main, un instant de malheur  
donne l'effacement tant jours de succès, et  
ne peux-tu me pardonner de te ravir un  
prix que tu as ravi toi-même à mon frère,  
et à tous ceux qui ont osé se mesurer  
avec toi ? — Eh ! que m'importent mes  
triumphes passés ! s'écria douloureuse-  
ment L'ennemi, empêcheront-ils que  
Mathilde ne croie qu'ils ne sont dus qu'à  
ton absence ? Superbe Musulman, quelle  
fatalité moule t'a ramené aujourd'hui  
dans ces lieux, t'a jete au milieu de ma  
gloire pour la ternir, et m'arracher  
avec elle le portrait de l'illustre Mathilde !  
— Le portrait de Mathilde est le prix du  
combat, et je ne l'ai pas reçu encore ! »  
interrompt Malek Adhel ; et aussitôt,  
avec la même vivacité qu'il avait ren-  
versé son rival, il court aux pieds de  
la princesse : elle le voit, rougit, et,  
après l'avoir vu, elle le regarde encore ;  
dans ce regard, elle a mis avec tout son  
cœur, ses inquiétudes, ses espérances,  
et son amour ; et, quoiqu'elle n'ait pas  
dit un seul mot, Malek Adhel n'a jamais  
été si sûr d'être aimé. Avec quel délice les  
bras de la vierge s'arrondissent autour  
du cou du héros pour y passer la chaîne  
ou pend son portrait ! avec quelle vol-  
uptueuse lenteur elle l'attache ! qu'elle  
est heureuse et fière de pouvoir lui faire  
ce don aux yeux de tant de nations res-  
plendissantes ! combien elle trouve qu'il a mérité  
davantage encore ! et comme la tendre  
espérance qu'elle pourra un jour l'aban-  
donner tout ce qu'il mérite, sait ajouter de  
charmes à sa beauté ! On conçoit l'union  
de la pureté et de l'amour, mais dans le  
ciel seulement : comment les vœux de  
Mathilde ont-ils été dérobés au ciel ? Pro-  
terge devant elle, Malek Adhel profite  
du moment où elle se laisse aller de le  
relever, pour lui dire mystérieusement :  
« Guillaume sera demain ici, mais, avant  
son arrivée, un mot, un seul mot dans  
le tombeau de Maudmorency. » Ce mot  
échappait à peine de ses lèvres, que Ri-  
chard s'approche et l'interrompt, le reste  
des spectateurs separe les deux amants ;  
de tous côtés on interroge Malek Adhel

sur la cause de son absence, il refuse de s'expliquer; mais, sur son front inquiet et soucieux, on ne voit point éclater la joie de son triomphe. Bientôt Saladin, retiré dans sa tente, fait dire à son frère de le venir joindre. Malek Adhel obéit; il se retire : Lusignan, sombre, silencieux, et encore froissé de sa chute, baisse de farouches regards sur la terre, et demeure seul à l'écart. Le bouillant Richard ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve; la honte de son frère d'armes le touche sensiblement; elle a réveillé le souvenir de la sienne, et il ne peut endurer la pensée d'une alliance avec celui qui les a humiliés tous deux. Une sorte de consternation règne dans cette noble assemblée; chacun semble agité de sombres pensées; et Mathilde n'est pas celle dont le cœur est le moins occupé. Guillaume arrive demain, lui a dit Malek Adhel, et cependant le conseil des évêques va se terminer ce soir : il faut qu'elle l'empêche, il faut qu'elle annonce ouvertement le retour de l'archevêque; oui, il le faut, quelles que soient les dispositions du conseil : favorables au prince, elle a besoin de l'aveu de Guillaume pour les adopter; contraires au prince, elle a besoin de la présence de Guillaume pour les adoucir. « Mon frère, dit-elle à Richard, l'archevêque sera demain ici; sans doute le rang qu'il tient dans l'Eglise, et la haute réputation de sagesse dont il jouit, ne permettra pas au conseil des évêques, quand il n'a qu'un jour à l'attendre, d'oser prononcer sans lui. » A ce discours, Lusignan se lève tout-à-coup avec colère; Richard prend un air sévère, et demande à sa sœur comment elle peut affirmer que Guillaume sera le lendemain à Ptolemaïs. « Le prince me l'a dit, » repliqua-t-elle en rougissant. Sans doute il l'aura rencontré quelque part. « Les yeux pleins d'une noire tristesse, Lusignan dit à Richard : « Votre majesté permettra-t-elle que le conseil des évêques soit rompu? » Avant que le roi d'Angleterre eût eu le temps de répondre, les ducs de Bourgogne, d'Autriche, de Bavière, tous les princes

et chefs, s'écrièrent d'une commune voix qu'il était d'une rigoureuse justice de prévenir le conseil des évêques au retour de Guillaume. Un signal répliqua, on ne le lui permit pas, frère, dit alors la princesse d'une respectueuse douceur, ne voulez-vous pas qu'un jugement ne puisse être faitement juste et équitable, qu'il est sanctionné par la présence de Guillaume? C'est elle qui, ce jour, a dirigé mes pensées et moi, m'abandonnera-t-elle à la plus triste époque de ma vie? Vous sentez qu'on aille instruire le conseil des évêques de la prochaine arrivée de Guillaume. — Vous n'avez qu'à y répondre, » repliqua Richard avec dépit; mais vous intéressez plus que moi, et j'ai donné trop de chagrin jusqu'à présent pour que je n'aie pas regretté sans avoir pris le moindre intérêt. — L'écuyer n'attendit pas un conseil plus obligeant, et se hâta d'envoyer de ses pages avertir le légat du pape, ce qui se passa; au bout de quelques instants, les portes s'ouvrirent, et les prélats parurent. « He bien! mes frères, s'écria Richard, vous avez donc pris votre décision? — La prochaine de Guillaume, et le desir de la paix nous ont paru deux raisons si puissantes, » répondit l'évêque de Nazareth, « seule aurait suffi pour remettre le jugement à demain. — Pendant le cours, le légat regardant la princesse et dans le courant de la soirée, il la trouva près d'elle, il ne put s'empêcher de lui dire à voix basse : — Ah! Mathilde, qu'avez-vous fait? — puis il s'écria tout-à-coup. La vierge fut troublée, se regarda pour entendre la fin de sa phrase; il baissa les yeux pour l'en empêcher; alors elle s'efforça de contenir son émotion qu'avait fait naître le mot que le légat venait de lui dire, et répondit d'une voix altérée : — J'ai fait, mon père! mon Dieu, me semble; et j'espère que Dieu m'en punira pas. »

## CHAPITRE XII.

En quittant Mathilde, Malek Adhel ne doutait point qu'elle ne se rendit à sa prière, et que l'aurore du lendemain ne les vît réunis dans le tombeau de Montmorency ; mais, en venant se renfermer dans son appartement, la princesse y fut suivie par les cruelles anxiétés de l'incertitude, et cette nuit tout entière fut pour elle sans sommeil ! Les paroles de Malek Adhel retentissaient dans son cœur, et en étaient tendrement accueilliées : pouvait-elle refuser une entrevue de peu de moments à un héros qui, dès le lendemain, allait devenir peut-être le maître de sa destinée, qui, plusieurs fois, avait exposé sa vie pour elle, et avait sauvé celle de Richard : qui, pour un obier, venait de céder à un risai huit ours de triomphe et de gloire ; et qui, sur le nombre de ses bienfaits et la grandeur de ses sacrifices, lui avait imposé de telles obligations, que, quoique sa reconnaissance fût devenue une passion, il lui semblait qu'elle n'était pas encore assez vive, et ne l'acquittait pas assez ?

« Sans doute j'irai le joindre, se disait-elle avec véhémence, comme pour étouffer un murmure secret qui s'élevait au fond de son âme, je l'ai promis, rien ne lui sera refusé de ce que la religion et la vertu me permettent de lui accorder ; et quand une si importante journée va commencer pour moi, et que peut-être, chancelant encore dans la foi, il a besoin de mes avis et de mes encouragements pour l'y soutenir, n'est-ce pas le devoir même qui me prescrit d'aller à lui ? » Mais en prononçant ce mot de *dévoir*, la princesse l'articula faiblement, comme si elle avait senti que ce n'était pas là sa place. D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'est-il pas nécessaire que je connaisse les dispositions de Guillaume, et l'effet de ses discours sur l'esprit du prince, afin de pressentir quelle sera son opinion dans le conseil des évêques, et m'efforcer de la changer si elle ne devait pas nous être favorable ? Alors, s'interdisant de plus longues réflexions, elle s'arrêta à se

parti, résolut d'aller le lendemain au tombeau de Montmorency, et, en attendant, alla chercher sur son lit quelques heures de repos : mais se reposant sur un projet coupable, l'innocente vierge se pouvait-elle ? et le sommeil pouvait-il fermer des yeux que les sourdes inquiétudes d'une conscience agitée rouvraient tous ? Au moment où l'on va s'endormir, et où les efforts qu'on a faits pour se tromper soi-même commencent à s'affaiblir, il vient une pensée, il en vient une autre ; elles ne sont plus le fruit d'une erreur qu'on aime, mais de la vérité qui reprend tous ses droits, aussitôt que la volonté a cessé de retenir l'erreur. Mathilde ne peut plus se soustraire à cette puissance : troublée, mécontente, elle quitte brusquement ce lit où elle est si loin de trouver la paix, s'habille à la hâte, traverse son oratoire, et ouvre les croisées qui donnent sur son balcon, elle s'y promène en silence, tout est tranquille ; elle n'entend aucun bruit que celui des vagues de la mer, qui se brisent contre les rochers du rivage. « Toujours agitées aussi, dit-elle, mais moins agitées que moi. » Après une pause, elle ajoute : « O mon Dieu ! gardez-moi ; car, je le jure, je ne veux point que l'amour triomphe de vous. » Elle marche encore ; mais une disposition plus religieuse vient de lui donner de meilleures pensées. « Lorsqu'en dépit de la pudeur et des bien-séances, dit-elle, j'osai donner un rendez-vous à Malek Adhel, il me sembla que j'obéissais à la voix de Dieu, et qu'en l'envoyant au secours de l'archevêque de Tyr, je l'envoyais à la lumière et à son salut. Moi seule, je pouvais le déterminer à ce sacrifice, je n'avais que ce moyen d'opérer sa conversion, puisqu'elle ne pouvait être le fruit que des soins de Guillaume ; et je n'avais pas un moment à perdre, puisqu'il fallait qu'en moins de dix jours il eût trouvé l'archevêque, se fût laissé convaincre, et l'eût ramené ici avant la fin du conseil, de manière à ce que Guillaume, assuré de ses saintes dispositions, employât toute son éloquence à parler en notre fa-

veur. Mais aujourd'hui qu'ai-je à lui dire ? quelle raison assez importante peut m'entraîner à cette démarche ? son désir. Hélas, mon Dieu ! ce serait bien assez pour moi ; mais ce n'est pas assez pour vous. Si Guillaume vous l'a rendu, je saurai un peu plus tard cette grâce de votre miséricorde ; mais du moins, sans avoir à rougir de la manière dont je l'aurai apprise : s'il a persévéré dans ses erreurs, si les instructions de l'archevêque ont été infructueuses, quel espoir puis-je avoir dans les miennes ? Inseuse ! l'amour te donnerait-il tant de présomption, d'oser croire que tu réussiras, quand cette source d'éloquence et de sainteté aurait coulé en vain ? Et quand j'apprendrais que la sagesse de Guillaume va s'élever contre les desirs de mon cœur, et que j'aurais la coupable volonté de l'en détourner, puis-je croire que j'y parviendrais ? Guillaume est-il un homme faible, capable d'abandonner la voie et la justice de Dieu, pour des intérêts humains ? Ne suis-je pas même sûre que, s'il arrive aujourd'hui, il se rendra au conseil sans me parler ni me voir ; mais, si je ne puis rien espérer de la faiblesse de Guillaume, ne dois-je pas tout craindre de la mienne, et ne sais-je pas que, quelque ame et cherche le péril, y perira ? Ah ! puisqu'un tel rendez-vous n'est pas nécessaire, il serait criminel ; et maintenant, quelle que soit ma destination, il faut l'atteindre et me soumettre... Mon Dieu, faites donc taire la voix de Malek Adhel qui crie dans mon cœur, et acceptez mon sacrifice. » Elle dit, tombe à genoux, penche son front sur la rampe de fer du balcon, et l'arrose de larmes ; pendant longtemps, les sanglots qui s'échappent de sa poitrine sont le seul langage de sa douleur. A la fin, elle dit : « Commencer cette journée en subissant le joug du plus rude devoir, n'est-ce pas un moyen de rendre le ciel plus favorable à mes vœux ? Peut-être pensera-t-il touché de l'effort que je fais pour lui plaire ; peut-être m'en recom-

penchera-t-il en touchant le cœur de Malek Adhel.... O douce obligation que de souffrir pour lui ! ô divin fils de Marie, ton salut doit être le prix de mon bonheur terrestre, privez-moi de tout cela que j'attendais de cette journée ; je prie pour des biens plus grands, récompensez tous les biens de ce monde. » Elle se réveille, et maintenant elle pourrait mourir, car elle ne reposerait pas sur une âme coupable. Cependant, au milieu de cette perplexité, la nuit s'est écoulée, et à l'instant où la princesse, se sentant satisfaite de ses résolutions, allait rentrer dans son appartement, les étoiles qui s'étaient effacées, et l'horizon qui blanchissait, venaient arrêter ses pas et altérer un peu les saintes dispositions de son esprit. « Hélas ! dit-elle avec un profond attendrissement, dans cet instant il part sans doute, il ne soupçonne point le cruel arrêt que j'ai porté contre lui ; il ne croit point mon cœur capable d'une force si barbare ; il part, il espère, il va m'attendre dans le séjour de la mort, à compter tous les instants, m'accuser, souffrir. O mon Dieu ! où sont vos miséricordes ? se peut-il que vous m'ordonnez de faire souffrir Malek Adhel ? Non, non, je m'exagère sans doute vos rigueurs. Hélas, sans appui, sans conseil, j'entre en une faute j'en vais commettre une plus grande. Ah ! Dieu de bonté et de amour, y en a-t-il de plus horrible à mes yeux que de faire souffrir ce qui m'aime. Si Guillaume était près de moi, ce cœur, moins dur, moins cruel que le mien, me permettrait de partir, d'aller consoler l'afflige qui crie. » Ah ! créateur plein d'erreurs et de misère, qu'osais-je supposer ? Ne te dirait-il pas plutôt, se traiter avec sa faiblesse, c'est traiter avec la mort ? Peux-tu ébranler l'ame sur ce dire qu'il te demandait ? Non, non, tu ne l'es pas ; ne le sois donc pas dans tes résolutions. » En achevant ces mots, elle s'arrache à la vue de ce jour qui la trouble et la désole ; elle ne veut point voir la progression de la lumière lui rendre les angoisses qui déchirent l'ame de Malek Adhel, et la vaine attente ou il se commu-



Ah ! qui pourrait dire quel est en cet instant le plus à plaindre des deux ? Qui pourrait dire lequel souffre davantage , de celui qui impose la peine , ou de celui qui l'endure ?

Malgré l'obscurité où elle s'est renfermée, Mathilde a compte trop exactement tous les instants pour ne pas savoir que le jour doit être bien avancé : alors seulement elle sort de sa retraite , parce que l'heure d'être faible étant passée , elle ne court plus risque de l'être. Impatiente d'apprendre si Guillaume est arrivé , elle passe chez la reine ; Berengere la presse dans ses bras , et lui dit : « Ma sœur , un heureux pressentiment m'assure que les jours de tristesse sont passés , et que celui-ci va commencer pour vous une vie toute de bonheur. — Le bonheur est beaucoup , reprit la vierge ; mais j'ai demandé plus que cela à Dieu. — J'ose croire , repliqua la reine , qu'il vous accordera tout ce que vous lui avez demandé. Voyez comme depuis hier tout vous prospère ; Malek Adhel apparaît tout-à-coup pour obtenir le dernier prix et la plus belle victoire , et ce matin l'archevêque de Tyr vient d'arriver pour déterminer le conseil selon vos vœux. — L'archevêque est ici , demanda vivement Mathilde , et depuis quand ? vous a-t-il vue ? lui avez-vous parlé ? — Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est entre à Ptolémaïs , répondit la reine , et depuis ce temps il est en conférence secrète avec le légat. » A cette nouvelle , la princesse , le cœur palpitant et les jambes tremblantes , fut obligée de s'appuyer contre le lambria pour se soutenir. Berengere courut à elle , la fit asseoir , et lui dit en la regardant avec inquiétude : « Assurément , je ne doute point que cette journée n'ait une heureuse issue ; mais s'il en était autrement , et qu'il fallut vous séparer du prince , vous ne le pourriez pas ? — Pour un court pèlerinage , repliqua la vierge , je crois que j'en aurais le courage , mais pour toujours , toujours... » Elle secoua la tête , leva les yeux au ciel , et répandit un déluge de larmes. A cet instant la porte s'ouvrit , et un page an-

nonça le roi et l'archevêque de Tyr ; Mathilde , éperdue , se leva pour fuir , se sentant également faible contre l'exces de félicité ou d'infortune dont sa destinée allait se composer ; mais avant qu'elle eût eu le temps de faire un pas , Richard parut , suivi du pieux Guillaume ; et aussitôt , renfermant son émotion , elle les salua en baissant les yeux , et s'assit en silence , sans oser même chercher sur la physionomie de l'archevêque ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. « Mon père , s'écria la reine , vous nous êtes donc rendu ! quel événement a prolongé si longtemps votre absence , et quel heureux destin vous ramène ? — J'ai été pris par les Infidèles , répondit l'archevêque d'un ton tranquille et grave : arrêté à Jaffa où commandait Metchoub , par son ordre je fus chargé de chaînes , jeté dans un cachot ; et , en dépit de la trêve qui suspendait toute hostilité , le vindictif Metchoub , ne pouvant me pardonner la part qu'il supposait que j'avais eue à la prise de Ptolemaïs , profita de l'autorité suprême qu'il exerçait à Jaffa pour ordonner ma mort. Déjà on en faisait les apprêts ; je n'avais plus qu'un jour à vivre ; et , soumis , résigné , je le voyais finir sans murmure ; car ne pouvais-je pas me dire : J'ai combattu , j'ai rempli ma carrière , et j'ai gardé la foi. Mais au milieu de la nuit que je regardais comme la dernière , j'entendis briser les portes de ma prison ; je crois qu'on veut hâter l'heure de ma mort ; je marche au-devant d'elle.... qu'aperçois-je ! un guerrier qui vole à mon secours , qui brise ma chaîne ; un libérateur.... ! — A ce mot , la vierge laisse échapper un cri de reconnaissance et de joie. — Et ce libérateur , quel était-il ? » demanda vivement Richard. Le cœur de la princesse venait de le deviner , c'était Malek Adhel en effet qui avait rendu à Guillaume la liberté et la vie. — Je ne sais , ajouta l'archevêque , par quel miracle de la Providence il a été conduit vers moi quand tout concourait à le retenir ici , il a constamment refusé de s'expliquer la-dessus. — Cette conduite renferme d'étranges

mystères, repartit Richard d'un air mécontent; et il est assez difficile d'imaginer comment Malek Adhel a été conduit vers vous si à propos, quand il n'y avait ici que ma sœur et la reine qui connaissent le motif de votre absence. — Ce sont des mystères, il est vrai, répondit l'archevêque, mais des mystères de vertu, de générosité, que je me garderai d'approfondir par respect pour la main qui ne veut verser ses bienfaits qu'en se cachant. — Mon père, repartit Richard d'un ton vif et emporté, vous êtes singulièrement prévenu en faveur de Malek Adhel; tout ce qu'il fait, tout ce qui se rapporte à lui, est toujours excusé ou approuvé par vous, et je ne sais s'il n'y a pas lieu de craindre que cette prévention n'altère un peu l'intégrité de votre opinion dans le jugement qu'en va prononcer. — Sire, répliqua l'archevêque, je ne prétends point le nier : Malek Adhel m'est cher, j'ai conçu pour lui une affection vraiment paternelle; ses vertus m'en feraient une loi, quand la reconnaissance ne m'en ferait pas un devoir; je dirai au conseil des évêques; comme je le dis ici, tout le bien que je pense de ce grand prince. Pourquoi le cacherais-je? est-il nécessaire d'être injuste pour soutenir les droits de la religion, et le cœur le plus équitable n'est-il pas celui qui les connaît le mieux? Il ne m'est pas permis de communiquer à votre majesté mes pensées et mes projets; mais j'ose croire que l'œil perçant de celui à qui rien n'échappe, sera content de leur pureté. — Richard répondit avec un peu de confusion, qu'il était loin d'avoir soupçonné sa droiture. — Et quand vous l'auriez fait, sire, repartit Guillaume, aurais-je le droit de m'en plaindre? Je suis homme, tout homme est fragile, partout où il passe, la faiblesse et l'imperfection montrent qu'il a passé; et puisqu'il est sujet à l'erreur, il doit être soumis au soupçon. — O vénérable saint ! s'écria la vierge dans l'enthousiasme de son cœur, vous êtes été comme l'agneau sans tache, au-dessus de la corruption comme des cen-



mient. « Le roi l'examine avec surprise et tombe dans la rêverie; Berengere debout garde le silence comme eux; mais une rumeur sourde vient de se faire entendre; un page accourt, ouvre la porte, et dit : - Sire, le prince Malek Adhel s'est présenté chez la princesse d'Angleterre; il demande à la voir; le roi de Jerusalem s'y oppose, et jure qu'il n'entrera pas sans un ordre exprès de votre majesté. Le prince, fur eux, a tiré l'épée; Laisignan l'a imité, et leur sang va couler si votre majesté ne vient apaiser cette terrible querelle. » A ces mots, Richard regarde sa sœur; elle n'était plus la même : son visage pâle s'était animé d'une vive rougeur, et sa main, qu'il tenait encore, était devenue brûlante. « Étrange créature ! dit-il en se levant, comment aurait-on soupçonné qu'un extérieur si timide et si doux cachât tant de passions ? Madame, continua-t-il en s'adressant à la reine, faites reculer cette jeune fille, elle n'est pas en état d'être vue. » À peine fut-il sorti, que Mathilde se leva. « Le roi a raison, dit-elle, je ne suis pas en état d'être vue; aucun regard humain ne doit tomber sur moi; aucun ne peut m'apporter de soulagement, de secours, ni de force.

Passer dans l'alcôve de mon oratoire, lui dit la reine, vous y trouverez le consolateur que votre cœur appelle; et même à travers les rideaux qui le séparent de cette pièce, vous pourrez entendre, sans être vue, tout ce qui se passera ici. » Mathilde se hâta d'y aller. Les voix confuses de plusieurs personnes, parmi lesquelles elle distinguait celles de Malek Adhel et de Laisignan, précipitèrent encore davantage sa fuite. En entrant dans l'alcôve de l'oratoire, elle se prosterna devant l'image du Christ mourant, et répéta à plusieurs reprises, et d'un cœur fervent, ces paroles écrites au-dessous : *Mon père, si il est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.* Mais bientôt ces paroles, quoique si bien assorties à sa situation, moururent sur ses lèvres, et

elle n'eut plus d'attention ni de pensée que pour ce qui se disait auprès d'elle.

## CHAPITRE XLII.

BÉRANGER dérangea son siège et s'assit contre le rideau qui cachait la princesse, afin qu'elle pût mieux entendre tout ce qu'on allait décider sur son sort; Malek Adhel s'avance le premier vers la reine, et, d'une voix enue, la conjura d'être en ce jour sa protectrice, son sauveur, de le délivrer d'une insupportable peine qui pesait sur son cœur depuis que le jour avait commencé à paraître : ce jour si important pour lui, destiné à être le plus beau de sa vie, était né au milieu des plus funèbres presages : « Il me semblait, disait-il, que l'illustre Mathilde avait disparu de dessus la terre; je la demandais à tout l'univers; l'afreux silence de la mort me répondait seul. Ah! madame, qu'est-elle devenue? apprenez-moi quelle main jalouse me l'a ravie? » Berengere, qui ne le comprenait pas, lui répondit avec un peu de surprise qu'il n'était arrivé rien de fâcheux à la princesse. Malek Adhel ne le pouvait croire; il se fit répéter souvent qu'elle était libre, et qu'aucun accident n'avait altéré sa santé. Autant de fois qu'il questionna la reine à cet égard, autant de fois elle lui répondit avec la même complaisance; à la fin, quand il fut bien convaincu que ses craintes n'avaient aucun fondement, il s'écria avec beaucoup de trouble, que maintenant il ne lui demandait plus rien, qu'il était content et tranquille; et il s'assit auprès d'elle, plus agité et plus malheureux qu'auparavant. « Vous conviendrez, sire, s'écria alors Laisignan en s'adressant à Richard, que si quelque chose pouvait ajouter à la haute réputation de bonté que la reine d'Angleterre s'est acquise, ce serait la complaisance qu'elle vient de mettre à répondre à de si extraordinaires questions. » Pendant qu'il parlait, Richard observait Malek Adhel, assis à la même place où il venait de voir sa sœur au moment auparavant. Pâle, immobile

comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre; et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Non, je ne vis jamais un pareil amour ! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. « Ah ! mon frère, repartit Richard en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous. — Éternel, s'écria doucement Mathilde derrière le rideau, et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et si vous le voulez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentiments qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vous bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes serments surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien ! » Lusignan, satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement : « Eh que m'importe que les serments de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient. — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous; jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Berengere se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. — Hélas ! répliqua-t-il, hier encore, j'aurais envie de si vifs témoignages d'affection, mais aujourd'hui, je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un mot.... — Dites-le-moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non, Madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. » Berengere avant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de

la main, pour désigner le rideau séparant de l'alcôve de l'oratoire, tant très-bas et très-vite : « Eh vais me recueillir, et elle seule verra. » Il la comprit, et son cœur saillit d'espérance et de joie ; il jeta un regard d'une telle force qu'il lui sembla que c'était au roi qu'il lui fallait regarder, le jour où il consentit à la rendre à son époux. Il voulait venir voir à l'instant même les remords que lui causait sa cruauté aux ordres de Richard ; car si son conjugal est un devoir, n'est-il pas aussi celui qui en d'acquiescer les devoirs de la conscience ?

Maintenant Malek Adhel ne passa plus pour le trépan de Philipe, ni pour aucun autre de ses vices. Il pencha sa tête du côté de l'alcôve, et demeura longtemps en silence, et que les deux rois, le croyant dans une profonde rêverie, s'entretenaient entre eux, en marchant à pas dans l'appartement, Malek Adhel saisit l'instant où ils sont le plus faibles, pour protester bien bas les suivants : « Mathilde, entendez-vous ma douleur ? protestez-vous l'oreille ? Aussitôt il eut un léger mouvement de la main qui agitait le rideau, mais comme alors les deux rois étaient revenus vers lui, il se cacha dans ses deux mains les espérances qui brillaient sur son visage. A peine furent-ils éloignés de lui qu'il ajouta : « Je vous ai dit vain, ce matin ; et cependant, c'est important de nous voir ; car n'êtes plus à temps de parler à l'évêque, nous sommes perdus ; mais, — Mon Dieu ! s'écria dans une stricte oraison, et chérissant le cœur pour vous obéir, je commets une faute, et m'en excusez-vous ? — Sans doute, dit Richard, vrant une croix qui donnait grande place aux Hospitaliers, et dans l'assemblée des évêques, le conseil est lui, voici tous les

et à leur tête le légat et l'archevêque de Tyr, qui s'avancent de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leur conférence. — Voilà donc mon sort décidé! s'écria Lusignan. — Et le mien aussi, interrompit Malek Adhel. « Les mêmes mots, répétés par Mathilde, furent mourir dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. « Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre, hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcés de le suspendre : aujourd'hui l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que, sous trois jours, Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. — Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince; croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie! — En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous? s'écria l'archevêque de Tyr; les Chrétiens ne vous demandent que cela. — Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince; et cette beauté illustre qui réunit toutes les perfections, ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Non, j'accepterais de si honteuses propositions! non, jamais; et les flots qui battent en rivaige s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilège contre mon pays et mon frère. » Il se rassit, hors d'état de continuer, et dans une insupportable agitation. « Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur! C'est donc à vous que je dois la vie, vous dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil. — Sire, reprit Guillaume

avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature; je n'ai écouté aucun intérêt; le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat; et, en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique, car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le saint Siège favorable. » Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus pressant, reprit son attitude méditative; et profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer, sans être entendu, les vœux auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : « Mathilde, te souviens-tu du serment que tu fis au désert? hors le sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun; le moment est arrivé d'acquiescer ta promesse; demain, il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency; en ce moment je cours m'y ensevelir. J'y reste jusqu'à ce que tu y viennes; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore; et un jour, auprès des cendres d'un héros, on trouvera celles de Malek Adhel. » La tremblante Mathilde se traîna sur ses genoux contre le rideau, elle y appela son visage, le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : « Mathilde, ne laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment? — Non, » répond-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait porté. Il allait la bénir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avancait vers lui; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine, et lui dit : « Où est la princesse, Madame? on assure qu'elle est chez vous; ne puis-je pas y entrer? j'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre. — Non père, reprit Béatrice, attendez quelques instants; pourquoi vous hâter ainsi? pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? Il

doit, hélas! si peu durer. — Quand j'expliquerais mes motifs à la princesse, répliqua Guillaume, je prierai votre majesté de vouloir bien les entendre, elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettaient d'accepter l'alliance qui nous était proposée; elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille, que de lui donner un époux musulman; si ce n'était pas l'exposer à chancelier un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel. — Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel; vous saviez quelles avaient été mes promesses : mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier. — Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque; et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte, il faut savoir vaincre. Mon fils, ce n'est point Chrétien quand on craint de se montrer tel, on n'est point Chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains, et les amities de la terre, peuvent être préférées au ciel. » Malek Adhel reprit très-bas, et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre : « Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujour d'hui que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être reconciliés. » Alors il s'avança vers Richard, et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par le jour qu'il paraît vous causer. Il me semble que, si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances... Je vous quitte, sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques; je prévois qu'à cette nouvelle il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais, à moins que quelque évêque

nient aussi heureux qu'imprévu ne vienne détourner cette calamité. »

Tous les temons furent étonnés de la modération de Malek Adhel, et du calme de sa douleur. L'usquien crut d'abord un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles, il soupçonna qu'avant de s'éloigner, peut-être inventerait-il quelques moyens d'arriver à Mathilde, et de la mettre de son parti pour renverser ce projet, il résolut de ne pas perdre le prince de vue; et, sans prétendre de lui faire honneur, il parvint aux plus illustres chefs des Croisés de le accompagner jusqu'aux dernières tentes du camp. Richard savait avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait; et, en le conduisant, il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le principe qu'il avait attaché à son alliance, et la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers serments, ne lui avaient pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très-sensible de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part, et lui dit : « Sois-tu à quelles conditions les Chrétiens consentent à me donner ta sœur de Richard? — A celles que tu proposes, sans doute, repartit le Sultan. — Non, ils les ont refusées, et, au moins que je n'embrasse leur culte, et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'embrassent point celle que j'aime. Eh bien! tu as renoncé à elle, j'en sois sûr? s'écria Saladin. — Non, je n'ai pas renoncé, répondit son frère. — Qu'as-tu, Malek Adhel? repartit le Sultan étonné, un fâcheux amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux! — Ne permets point de semblables paroles, interrompit le prince, elles soulevaient les vœux, et tu sais bien que ton cœur le dément. Je suis ton frère, Saladin, et omeil veut-tu que je puisse être jamais

ton ennemi ? Écoute, il n'y a plus à délibérer ; le refus des Chrétiens est irrévocable : tu vas partir, sans doute ; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici : ne crains point que les Chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trêve, me traitent en ennemi ; j'ai dans ces lieux un asile sacré, dont je ne puis te dire le secret, mais où les Chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant, je ne tarderai pas à te rejoindre ; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse. — Ton épouse ! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre ? — Elle-même ; son cœur m'appartient, ses serments sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise : comme tous tes guerriers, ils me seraient inutiles ; Kaled restera seul avec moi ; je connais son dévouement et son courage : c'est tout ce qu'il me faut. — Intrepide guerrier, la confiance m'en inspire, lui dit le sultan ; qui n'a peur de rien, doit triompher de tout : va donc faire ta destinée ; hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem : heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède ! — Et voila l'homme qu'on me proposait d'abandonner ! — s'écria Malek Adhel en se jetant dans les bras de son frère. Le sultan l'y tint longtemps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son nombreux cortège, la route de Césarée ; et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avance avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'énormes rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes qui, avant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes et accouraient à sa voix ; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency, et là, sa grande âme, abattue par le poids des douleurs et les tourments

de la passion, ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur : en face du héros mort pour Mathilde, il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vint elle-même l'en arracher.

## CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner, qu'elle quitta aussitôt l'alcôve de l'oratoire pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir ; mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi, se répandaient sur toutes ses pensées ; des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver ; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un Musulman que toute l'Eglise vient de lui défendre d'aimer ; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert, que le prince vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perdition ; de l'autre, la religion menaçante qui réclame de plus saints serments, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation ? consultera-t-elle l'archevêque ? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas ; et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter ? Oh ! que cet avenir qui se présente devant elle lui paraît rauque d'abîmes ! partout des fautes ou des douleurs ; nulle part le bonheur ni la paix : enfin il est tel, ce redoutable avenir, que, devant lui, le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ou qu'elle éprouve n'est plus rien ; et les événements qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son âme, que celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle



une seule pensée. Etrange preuve de l'étroite limite de nos facultés ! une violente peine entre dans notre âme, elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort : mais voici qu'une peine plus violente encore s'enfonce à son tour ; aussitôt l'autre est oubliée, elle demeure et n'est plus sentie ; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait ; alors c'était tout, n'était la mort, c'était plus encore. Eh bien ! il la frappe, et elle ne le sent plus ! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute ; elle répondait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit fremir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle ; il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole, car il souffrait beaucoup, et, en ce jour, son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit : Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre ? — Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile. — Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie, il faut l'accepter avec résignation et même avec reconnaissance, car de si grandes épreuves ne sont le partage que de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices. — Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point ; mais, si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie. — Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouveliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais ; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Écoutez-moi, chère fille, je vous dois compte de tout ce que j'ai fait pour vous, et de tout ce que j'ai fait pour

gagner Malek Adhel à la foi du Christ, et de tout ce que j'ai fait pour vous. — Et ce malheur, ce terrible malheur, cet écueil, ce danger de reproche, faut-il aussi que je le signale ? Dans le cours de ma vie, reprit Guillaume avec une douce patience et de douceur, j'ai vu bien des événements, bien des désastres, bien des larmes sans nombre, et d'effroyables infortunes ; mais je n'ai pas connu la seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu. — Mais, mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout ce que de savoir se résigner ? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus ? n'est-il pas des moments où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière, qui nous donna pour le conduire, semble nous défendre de lui obéir ? — Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse ; mais comment pourriez-vous le savoir ? un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mon Dieu, je suis donc bien coupable ? s'écria la vierge en se frappant la poitrine. — Hélas ! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend plus la voix de sa justice ? — Il allait s'expliquer davantage, et lorsque couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se presenta. Aussitôt ils eurent rentrent en entier dans son sein, ils étaient au-dessus de la portée des regards de l'autre, car le ciel, en nous dormant, cette année, le plus pur, se jouait de ses biens, ne voulait pas que l'on se fit à tout sur la terre, et il se réservait le remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, perdant en lui quelque chose de plus précieux que l'âme, il pouvait encore nous donner quand il le ne le pouvait plus.

Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous



allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. » Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment; car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événements un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fut interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la faire. Berengère se plia auprès de la princesse, et, après un moment de silence, l'archevêque prit la parole, et leur dit :

« En partant de Ptolemais, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pèlerin qui profitant de la trêve alla de parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Metchoun, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort, ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie : déjà Damas, en Egypte, comme à Jaffa, sans lui j'aurais péri dans les fers ou expiré dans les tourments. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par là, sans doute, que mon premier devoir est de consacrer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore : peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain, et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cette âme, que quand il en sera l'auteur

motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je tenais de contracter, pour soutenir dignement les intérêts de la foi; mais, je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais si, tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lorsque je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébroulé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute-puissante, qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu résister, sans adorer, cette loi qui nous dit : *timez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent*. De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti; il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes, que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *Si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi, disant je me repens, pardonne-lui*. Enfin, il a senti, ce grand principe, qui est au cœur de la religion, qui développe en nous le plus de vertus, que devant se trouver la vérité. — O mon cœur, veerra Mathilde, si l'a senti, j'oublie mes larmes et

## MATHILDE.

mes douleurs; et si Malek Adhel est Chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres? plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable; et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu! peut-être, dans l'ardeur qui m'entraînait, si-je outrepassé les bornes de mon ministère, et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais, enfin, je consentais à ce qu'il ne combattit point contre son pays, ma fille; je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Éternel: il ne l'a point voulu: il lui semblait que prendre le nom de Chrétien, étoit prendre le nom d'ennemi de Saladin; cependant il promettoit de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous, Mathilde, s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple crainte d'offenser son frère? et puisqu'il ne l'adorait point, devais-je, sur la foi d'une vaine promesse, consentir à ce qu'un infidèle regardât paisiblement à Jérusalem! devais-je engager les Chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolemais conquise au prix de tant de sang, et, en vous liant à lui, vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers? car, une fois unie à ce Sarrazin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort? Avez-vous la présomption de croire que, lorsqu'au milieu des plus saints exemples, il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberoit la vertu des saints, et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue, si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il desiro avec

tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les Chrétiens et à verser le sang de vos frères...., quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu? — Mon père, répondit Mathilde, d'une voix faible et gemissante, s'en est assez, j'étais sûre que vous ne me permettiez pas de donner mes vœux à un Musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que, si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si telle est votre vertu, répliqua l'archevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment pourrions-nous si abattus? — En effet, la prière venait de se renverser sur le dos de son siège: épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir, avaient rempli son cœur, elle sentait la vie prête à lui échapper, et cherchait comme une sorte de joie confuse de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaiblissement, où sa seule souffrance étoit de sentir que tout n'étoit pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent assise à toute la vivacité de ses angoisses, et en retrouvant la vie, il fallut bien se trouver avec elle le souvenir de ses serments, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencèrent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement, sa volonté est libre, et ses dessein, enfin elle est résolue à aller le lendemain se coucher avec Malek Adhel l'attend, mais elle l'est aussi à rompre cette promesse à l'archevêque; elle n'a point voulu se plaindre devant la reine, mais le lendemain elle veut revoir Guillaume et lui confier tout son cur; elle le fait avertir, il ne vient point, et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui; elle attend

encore, elle ne veut point qu'on ferme son appartement; à la fin elle entend quelqu'un, elle ouvre sa porte : ce n'est point l'archevêque, mais Richard qui se présente. — Ma sœur, lui dit-il, je suis content de vous, cette journée a été orageuse, mais grâce à la force que vous tenez du ciel, vous avez fait un grand sacrifice; grâce à elle, vous ferez plus encore; et c'est pour vous montrer ce qu'il vous reste à faire que je suis venu vous entretenir. Ma sœur, il ne s'agit plus maintenant de vous soumettre à Dieu, mais de le servir. La guerre va recommencer; Saladin, furieux de notre refus, va tomber sur nous de toute la force de ses armes; Malek Adhel, plus furieux encore, lui prêter son bras invincible. L'espérance d'arriver jusqu'à vous accroîtra sa valeur; il ne faut donc pas lui laisser d'espérance; mais ce qu'il faut surtout, c'est donner un nouveau zèle à nos troupes; et vous seule le pouvez faire. Tous nos soldats d'Europe soupirent après leur patrie, et ils commencent à murmurer de tous les dangers qu'ils courent, de toutes les fatigues qu'ils éprouvent pour remettre un Chrétien d'Asie sur le trône de Jérusalem : mais qu'ils aient la certitude d'y placer avec lui une princesse de mon sang, et vous les verrez, remplis d'une ardeur intrépide, courir en héros au-devant des Sarrasins, les repousser, les vaincre, et vous anéantir triomphante dans ce royaume où naquit l'arbre de la foi, et où, par vos soins, il relèvera sa tête abattue, et étendra ses innombrables rameaux jusques aux dernières limites de l'univers. Ma sœur, vous voyez que pour vous déterminer à l'hymen de Lusignan, le seul intérêt de la religion doit suffire, et je ne fais parler que lui; vous voyez aussi qu'il n'y a pas un moment à perdre, que dans peu de jours, il faut que nous marchions à Césarée, à Jaffa, et à Ascalon, afin de nous ouvrir la route de Jérusalem, et que je ne puis pas vous donner plus de trois jours pour vous préparer aux augustes nœuds que la chrétienté entière vous demande.

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi; une pâleur mortelle couvrit son visage; elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait, puis elle baissa les yeux vers la terre, et ne répondit point. Richard lui dit alors : — En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exigent la sagesse de mes vœux et la loi de votre devoir : peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer ce consentement, mais, pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincu de la nécessité de votre soumission, pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu; vous connaîtrez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que, quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrètes inclinations; enfin, malheur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous; si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être. — A ces mots, la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et après un assez long silence, elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : — C'est donc dans trois jours que mon sort doit être fixé; je remercie votre majesté de m'en avoir prévenue, et lui promets que je vais m'y préparer. — Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main, et je reconnais mon sang à votre courage. — Sire, interrompit-elle, dans de pareils instants je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pax à me remettre, pour un jour seulement, la clef du manoir de Montmorency? c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des fai-

blesse, et qu'on se resout aux grands sacrifices. — La voici, ma sœur, repliqua Richard; mais que ce soit la dernière fois que vous ayez besoin d'y aller chercher des secours; l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'épouse de Lusignan n'avait fait évanouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre pitié, et votre sagesse; si vous voulez m'écouter qu'elle, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monuments de mort qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. » Mathilde s'inclina, et se tut; il ajouta : « et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain ! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds, mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préférerait ne pas les entendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : « Voyez demain l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. — Pensez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose ? — En pouvez-vous douter ? repliqua Richard; n'avez-vous pas vu sa conduite aujourd'hui ? est-ce lui qui balance quand il

s'agit des intérêts de la foi ? prêtre comme il était en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce projet, et prêtre comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme insaisissable et sacrée, puisqu'elle est unie par des chrétiens. » Il dit, et s'éloigna. Mathilde resta seule; les dernières paroles de Richard l'ont consternée; elle s'écria : « Non, l'archevêque n'entrera point chez moi, je n'enteendrai aucune parole en faveur de Lusignan... Affreux homme, jamais je n'ai luerai tes horribles flambes... Ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut en livrer à son plus mortel ennemi, et Guillaume approuverait cette tyrannie ! Non, je ne verrai point Guilaume — je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel... En voulant trop serrer les liens de mon esavage, on les brise, et demain... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. — Alors elle appelle Hermine, et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain, au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Elle-même obéit, et se retire. La princesse jette sur son lit, à moitié habillée. Elle tombe dans cet état d'affaiblissement qu'elle n'est ni la veille, ni le lendemain, ou elle ne pense plus qu'on l'on souffre encore, et qu'on semble n'avoir garde de la vie que le sentiment de ses douleurs.

## CHAPITRE XLIV

ALX premiers rayons du jour, Hermine entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rappelle ses idées : la première est pour son



, et elle s'arrête; la seconde est tymeu de Lusignan, et elle part. Il roule avec rapidité, il arrive; il descend tout éperdue; plus elle est à l'intérieur de son âme qu'elle s'adresse à ses principes, plus elle se hâte, crainte qu'ils ne l'arrêtent : elle a porté, elle entre sans adresser la prière à Dieu, comme la déesse qu'elle y vint; ses pas sont prêts, tremblants, et ses esprits sont si troublés qu'elle néglige toutes lois, et oublie en entrant de relever la porte. Malek Adhel ne pense à le faire; peut-il penser à autre chose? Mathilde? Il court à elle, il se jette à ses genoux. — Laisse-moi, dit-il, n'as-tu pas peur? — Laisse-moi, dit-elle, n'as-tu pas peur? — Mais tout se soutient, elle chancelle, et s'assoit sur le cercueil. — Mon fils-elle, ici tout devrait être si simple; la paix habite avec les tombes; qu'as-tu habiteras-tu dans mon cercueil? Malek Adhel, pourquoi m'as-tu ici? que me veux-tu? quelle nouvelle ai-je encore à connaître? Le combat me faut-il essayer? Écoute-moi tes projets, il est temps qu'en instruis, et que tout ceci — Mathilde, répondit la princesse, je suis surprise même de crainte, je ne suis jamais dans un pareil état; jamais j'ai vu de crainte dans vos yeux; et donc qui vous agite? ne pouvez-vous trouver un peu de calme pour dire? — Ne me demande ce qui m'agite la princesse, et je suis ici! Mais malgré mon frère, mon devoir, Dieu! et hier toute la chrétienté mon cœur du cœur de l'homme ne s'est, tout sanglant, tout de honte, m'ordonna, quelques heures de le donner à l'homme qui je Dans trois jours épouser Lusignan, ce que Richard commande, et l'ordre commande peut-être aussi...! Oh horrible, contre laquelle toute se souleva...! Mais pour m'en empêcher, que puis-je faire, que venir moi-même secours? moyen honteux qui sera sur mon nom une tache inf-

facable...! Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort t'environne; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre, et te perdra peut-être... Je suis auprès de toi, l'ennemi des miens; toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu; j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse; ma conscience me reproche, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit... Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre! — Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution; ma bien-aimée, ne délibérons plus : le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir, il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Teméraire, que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Écoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas, pour te décider, ni de l'hymen ou tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux desespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes serments : hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun; tel est turent tes paroles au désert. — Oh bien! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis-moi auprès de mon frère; que sa cour soit ton asile : tu y vivras dans un paisible réserve pour toi seule; tu n'y déroberas à tous les regards; moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettra; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté; j'imposerai silence à mes desirs, à mes prières; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit assis, et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de Chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté; et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je t'offrirai de prier mon cœur à ta foi. —

adhel

comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre; et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher des'écrier: « Non, je ne vis jamais un pareil amour! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. — Ah! mon frère, repartit Richard en lui serrant la main, je l'ai vu, j'aurais été touché sans vous. — Éternel, s'écria doucement Mathilde derrière le rideau, et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et si vous le voulez, Richard prendra pour Malek Adhel les sentiments qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes serments surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien! » Lusignan, satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement: « Eh que m'importe que les serments de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient. — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous: jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérangère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. — Hélas! repiqua-t-il, hier encore, j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection, mais aujourd'hui, je n'ai de place dans mon âme que pour un seul desir: voir Mathilde un moment, lui dire un mot... — Dites-le-moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non, Madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. » Bérangère avant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de



et à leur tête le légat et l'archevêque de Tyr, qui s'avancent de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leur conférence. — Voilà donc mon sort décidé ! s'écria Lusignan. — Et le men aussi, interrompit Malek Adhel. — Les mêmes mots, repètes par Mathilde, furent mourir dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. — Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre, hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forces de la suspendre : aujourd'hui l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que, sous trois jours, Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. — Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince; croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie ! — En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous ? s'écria l'archevêque de Tyr ; les Chrétiens ne vous demandent que cela. — Aussi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes ? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, repiqua le prince, et cette beauté illustre qui réunit toutes les perfections, ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi, j'accepterais de si honteuses propositions ! non, jamais ; et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du desert avant que je leve une main sacrilège contre mon pays et mon frere. — Il se rassit, hors d'état de continuer, et dans une inexprimable agitation. — Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur ! C'est donc à vous que je dois la vie, vous dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil. — Sire, reprit Guillaume

avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune creature ; je n'ai écouté aucun intérêt ; le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche ; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat ; et, en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique, car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le saint siége favorable. — Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus pressant, reprit son attitude méditative ; et profitant du bruit qui se faisoit autour de lui pour exprimer, sans être entendu, les vœux auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : — Mathilde, te souviens-tu du serment que tu fis au désert ? hors le sacrifice de ton innocence et de la foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun ; le moment est arrivé d'acquiescer à ta promesse ; demain, il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency ; en ce moment je cours m'y ensevelir, j'y reste jusqu'à ce que tu y viennes ; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore ; et un jour, auprès des cendres d'un héros, on trouvera celles de Malek Adhel. — La tremblante Mathilde se traîna sur ses genoux contre le rideau, elle y appuya son visage, le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : — Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment ? — Non, répondit-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé. Il alla la tenir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avancait vers lui ; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine, et lui dit : — Où est la princesse, Madame ? on assure qu'elle est chez vous ; ne puis-je pas y entrer ? j'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angelique piete à m'entendre. — Mon pere, reprit Berengere, attendez quelques instants ; pourquoi vous hâter ainsi ? pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore ? il

doit, hélas ! si peu durer. — Quand j'expliquerais mes motifs à la princesse, répliqua Guillaume, je prierais votre majesté de vouloir bien les entendre, elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettaient d'accepter l'alliance qui nous était proposée; elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille, que de lui donner un époux musulman; si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel. — Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, répartit Malek Adhel; vous saviez quelles avaient été mes promesses : mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier. — Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque; et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte, il faut savoir vaincre. Mon fils, on n'est point Chrétien quand on craint de se montrer tel; on n'est point Chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains, et les amities de la terre, peuvent être préférés au ciel. — Malek Adhel reprit très-bas, et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre : « Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être reconciliés. — Alors il s'avança vers Richard, et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on veut de rendre, et par la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que, si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances... Je vous quitte, sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques, je prévois qu'à cette nouvelle il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais, et moins que quelque événe-

ment aussi heureux qu'imprévu ne vienne détourner cette calamité. »

Tous les témoins furent étonnés de la modération de Malek Adhel, et du calme de sa douleur. Lusignan crut deviner un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles; il soupçonna qu'avant de s'éloigner, peut-être traverserait-il quelques nuages d'or, Mathilde, et de la mettre de son parti. Pour renverser ce projet, il résolut de ne pas perdre le prince de vue; et, sous prétexte de lui faire honneur, il priant aux plus illustres chefs des croisés de l'accompagner jusques aux dernières tentes du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait, et, en le conduisant, il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le peu qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers serments, ne lui avaient pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très-sensible de la bienveillance du roi, et lui se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part, et lui dit : « Sais-tu à quelles conditions les Chrétiens consentent à me donner le sceur de Richard ? — A celles que je propose, sans doute, répartit le sultan. — Non, ils les ont refusées, et moins que je n'embrasse leur cause, que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que je demande. Eh bien ! tu as renoncé à elle, n'est-ce pas ? s'écria Saladin. — Non, je n'ai pas renoncé, répondit son frère. — So dis-tu, Malek Adhel ? reprit le sultan étonné, un lâche amour ferait de moi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux. — Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince, elles sont indignes de moi, et tu sais bien que ton ennemi dément. Je suis ton frère, Saladin, et tu me dis que je puisse être perfide.

ton ennemi? Ecoute, il n'y a plus à délibérer; le refus des Chrétiens est irrévocable : tu vas partir, sans doute; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici : ne crains point que les Chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trêve, me traitent en ennemi; j'ai dans ces lieux un asile sacré, dont je ne puis te dire le secret, mais où les Chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant, je ne tarderai pas à te rejoindre; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse. — Ton épouse! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre? — Elle-même; son cœur m'appartient, ses serments sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise : emmène tous tes guerriers, ils me seraient inutiles; Kated restera seul avec moi; je connais son dévouement et son courage : c'est tout ce qu'il me faut. — Interpède guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan, qui n'a peur de rien, doit triompher de tout : va donc faire ta destinée; hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem : heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède! — Et voilà l'homme qu'on me proposait d'abandonner! — s'écria Malek Adhel en se jetant dans les bras de son frère. Le sultan, l'y tint longtemps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son nombreux cortège, la route de Césarée, et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kated, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'énormes rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il l'assit palir sur la montagne voisine deux chevaux arabes qui, avant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes et accouraient à sa voix; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency, et là, sa grande âme, abattue par le poids de ses douleurs et les tourments

de la passion, ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur : en face du héros mort pour Mathilde, il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vint elle-même l'en arracher.

## CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner, qu'elle quitta aussitôt l'alcôve de l'oratoire pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir : mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi, se répandaient sur toutes ses pensées; des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un Musulman que toute l'Eglise vient de lui défendre d'aimer; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert, que le prisonnier vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perfidie; de l'autre, la religion menaçante qui réclame de plus saints serments, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation? consultera-t-elle l'archevêque? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas; et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter? Oh! que cet avenir qui se présente devant elle lui paraît rompu d'abîmes! partout des fautes ou des douleurs; nulle part le bonheur ni la paix : enfin il est tel, ce redoutable avenir, que, devant lui, le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien; et les événements qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son âme, que celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle

une seule pensée. Étrange preuve de l'étroite limite de nos facultés ! une violente peine entre dans notre âme, elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort : mais voici qu'une peine plus violente encore, pénètre à son tour ; aussitôt l'autre est oubliée, elle demeure et n'est plus sentie ; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait, alors c'était tout, c'était la mort, c'était plus encore. Eh bien ! il la frappe, et elle ne le sent plus ! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute ; elle repandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit fremir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle ; il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole, car il souffrait beaucoup, et, en ce jour, son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit : « Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre ? — Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile. — Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie ; il faut l'accepter avec résignation et même avec reconnaissance, car de si grandes épreuves ne sont le partage que de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices. — Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point ; mais, si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie. — Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouveliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais ; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Écoutez-moi, ma chère fille, je vous dois compte des motifs qui m'ont déterminé, je vous dois compte des efforts que j'ai faits pour

gagner Malck Adhel à la foi de Christ et de leur inutilité.... — Et ce malheur, ce terrible malheur, m'a troublé vainement Mathilde, en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi se résigner ? — Dans le cours de ma vie, reprit Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des événements, bien des désastres, bien des larmes sans nombre, et il y a bien des infortunes ; mais je n'ai pas connu de seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu. — Mais, mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout ou de savoir se résigner ? n'est-il pas en situations où il faut savoir faire ? n'est-il pas des moments où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière, qu'il nous donna pour le connaître, semble nous défendre de lui obéir ? — Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse ; mais comment pouvez-vous le savoir ? un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mais bien, je suis donc bien coupable ? s'écria-t-elle en se frappant la poitrine. — Hélas ! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon cœur ne entend plus la voix de sa justice ? — Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt les deux sœurs rentrèrent en elles-mêmes, car ils étaient au-dessus de la portée de son cours de l'amitié, car le ciel, en leur donnant, cette année, le plus pur et le plus doux de ses biens, ne voulait pas qu'on au fit le tout sur la terre, et il se donnait le remède de ses plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, pour tout en lui quelque chose de plus parfait, l'homme, il pouvait encore nous consacrer quand elle ne le pouvait plus.

Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous



allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. — Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment; car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événements un ordre de la Providence, il se soumit à ce lui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fut interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Berengere se plaça auprès de la princesse, et, après un moment de silence, l'archevêque prit la parole, et leur dit :

« En partant de Ptolemais, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me cachaient. Ils me prirent pour un pèlerin qui profitait de la trêve afin de parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Melchior, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort, ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'étais perir; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie : déjà Damas, en Egypte, comme à Jaffa, sans lui j'aurais zemi dans les fers ou expiré dans les tourments. Ce prince généreux semble avoir été jete au milieu de ma destinée pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par là, sans doute, que mon premier devoir est de devouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore : peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain, et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cette âme, que quand il en sera l'unique

motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter, pour soutenir dignement les intérêts de la foi, mais, je l'avoue, la féveonna s'enchauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne saisis tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lorsque je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute-puissante, qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité, de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ennu; il n'a pu résister, sans adorer, cette loi qui nous dit : *tuez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent*. De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti, il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes, que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *Si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi, disant je me repens, pardonne-lui*. Enfin, il a senti, ce grand et ce, qu'il avait dans la religion, qui développe en nous le plus de vertus, que devant se trouver la vérité. — O mon père, s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et

mes douleurs; et si Malek Adhel est Chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres? plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable; et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu! peut-être, dans l'ardeur qui m'entraînait, ai-je outrepassé les bornes de mon ministère, et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais, enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille; je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Éternel: il ne l'a point voulu; il lui semblait que prendre le nom de Chrétien, était prendre le nom d'ennemi de Saladin; cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous. Mais, s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère? et puisqu'il ne l'adorait point, devais-je, sur la foi d'une vaine promesse, consentir à ce qu'un infidèle regardât paisiblement à Jérusalem! devais-je engager les Chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolemais conquise au prix de tant de sang, et, en vous liant à lui, vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers? car, une fois unie à ce Sarrasin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort? Avez-vous la présomption de croire que, lorsqu'au milieu des plus saints exemples, il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints, et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue, si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il desiro avec

tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les Chrétiens et à verser le sang de vos frères... , quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu? — Mon père, répondit Mathilde, d'une voix faible et geignante, d'en est assez; je tais sûre que vous ne me permettiez pas de donner mes vœux à un Musulman, et j'ose vous répondre, ajoute-t-elle en mettant la main sur son cœur, qu'à j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si tel est votre vœu, répliqua l'archevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment pourriez-vous si abattue? — En effet, la persécution venait de se renverser sur le dos de son siège; épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir, avaient rempli son cœur, elle sentait la vie prête à lui échapper, et éprouvait comme une sorte de joie confuse de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où en vérité souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des vœux aussi cruels que tendres la rendirent résignée à toute la vivacité de ses angoisses, et en retrouvant la vie, il fallut bien se trouver avec elle le souvenir de ses serments, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencèrent à tomber sur la terre, Mathilde retourna dans son appartement; sa volonté est fixée, et ses desseins, arrêtés; elle est résolue à aller, le lendemain à son tombeau ou Malek Adhel l'attend, car elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque; elle n'a point voulu expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui confier tout son cœur; elle le fait avertir à son tour, et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui; elle attend



le ne veut point qu'on ferme  
tument; à la fin elle entend  
elle ouvre sa porte : ce n'est  
levé que, mais Richard qui se

Ma sœur, lui dit-il, je suis  
vous, cette journée à elle ora-  
la grâce à la force que vous  
tel, vous avez fait un grand  
grâce à elle, vous serez plus

c'est pour vous montrer ce  
reule à faire que je suis venu  
teur. Ma sœur, il ne s'agit  
tenant de vous soumettre à  
à de le servir. La guerre va  
cer; Saladin, furieux de notre  
tomber sur nous de toute la  
s armes; Malek Adhel, plus  
ore, lui prêtera son bras in-  
l'espérance d'arriver jusqu'à  
lira sa valeur; il ne faut donc  
ter d'espérance; mais ce qu'il  
il, c'est donner un nouveau  
roupes; et vous seule le pou-  
vous nos soldats d'Europe sou-  
à leur patrie, et ils commen-  
rminer de tous les dangers  
rent, de toutes les fatigues  
avent pour remettre un chré-  
sur le trône de Jérusalem :

auront la certitude d'y placer  
le princesse de mon sang, et  
riez, remplis d'une ardeur in-  
uirir en héros au-devant des  
les repousser, les vaincre,  
mener triomphante dans ce  
à naquit l'arbre de la foi, et  
sous, il relèvera sa tête abat-  
d'êtres innombrables ramenant  
à dernières luites de l'uni-  
teur, vous voyez que pour  
miner à l'hymen de Lascaris,  
et de la religion doit suffire,  
à parler que lui; vous voyez  
n'y a pas un moment à per-  
ons peu de jours, il faut que  
dons à Césarée, à Saffa, et à  
fin de nous ouvrir la route de

et que je ne puis pas vous  
de trois jours pour vous pré-  
parez nuds que la chré-  
re vous demande.

À ces mots, la princesse fit un geste  
d'effroi, une pâleur mortelle couvrit son  
visage; elle regarda un moment son frère  
comme ne pouvant croire ce qu'elle en-  
tendait, puis elle baissa les yeux vers la  
terre, et ne répondit point. Richard lui  
dit alors : « En gardant un pareil silence,  
vous m'autorisez sans doute à l'interpré-  
ter comme l'exigent la sagesse de mes  
vues et la loi de votre devoir : peut-être  
la pudeur de votre sexe ne vous permet-  
elle pas de prononcer ce consentement,  
mais, pourvu que vous obéissiez, je serai  
satisfait. En me montrant comme ami,  
comme chrétien, je crois vous avoir as-  
sez convaincu de la nécessité de votre  
soumission, pour n'être jamais obligé  
de me montrer en frère irrité et en roi  
absolu; vous connaissez cependant quelle  
puissance je tiens de ces titres, et quels  
droits ils me donnent sur vous; vous sa-  
vez aussi que les faiblesses du cœur ne  
sont pas permises à une fille de votre rang,  
et que, quand on est assis auprès du trône,  
les raisons d'état doivent étouffer toutes  
les secrètes inclinations; enfin, ma sœur,  
vous n'avez pas oublié sans doute quelles  
étroites obligations vous ont été imposées  
par l'extrême condescendance dont  
j'ai usé envers vous; si vous pouviez ne  
pas les reconnaître, et différer un jour  
à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes  
yeux, à ceux du monde, et aux vôtres  
peut-être. » À ces mots, la princesse  
rougit, elle regarda son frère avec sur-  
prise, et après un assez long silence, elle  
lui dit d'une voix plus calme et plus ferme  
qu'il ne s'y attendait : « C'est donc dans  
trois jours que mon sort doit être fixé;  
je remercie votre majesté de m'en avoir  
prévenue, et lui promets que je vais m'y  
préparer. — Vous êtes vraiment ma sœur,  
reprit Richard en lui serrant la main, et  
je reconnais mon sang à votre courage.

— Sire, interrompit-elle, dans de pareils  
instants je dois avoir besoin de recueille-  
ment et de solitude : votre majesté ne  
consentira-t-elle pas à me remettre, pour  
un jour seulement, la clef du mausolée  
de Montmorency? c'est près des tom-  
beaux qu'on s'élève au-dessus des fai-

blessees, et qu'on se resout aux grands sacrifices. — La voici, ma sœur, repliqua Richard; mais que ce soit la dernière fois que vous ayez besoin d'y aller chercher des secours; l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'épouse de Lusignan n'avait fait évanouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété, et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elle, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monuments de mort qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. » Mathilde s'inclina, et se tut; il ajouta : « et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds, mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préferait ne pas les entendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : « Voyez demain l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. — Prenez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose? — En pouvez-vous douter? repliqua Richard; n'avez-vous pas vu sa conduite aujourd'hui? est-ce lui qui balance quand il

s'agit des intérêts de la foi? prévient comme il était en faveur de Malek Adhel, et prévient comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme insaisissable et sacrée, puisqu'elle est unie en Chrétiens. » Il dit, et s'éloigna. Mathilde resta seule; les dernières paroles de Richard l'ont consternée; elle vit. « Non, l'archevêque n'entrera point; non, je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan... Affreux homme! jamais je n'a lumerai tes horribles fautes beaux.... Ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi, et Guillaume approuverait cette tyrannie! Non, je ne verrai point Guillaume... je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel.... En voulant trop servir les biens de mon esclavage, on les trahit, et demain... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. Alors elle appelle Hermine, et lui dit de fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain, au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Hermine obéit, et se retire. La princesse jette sur son lit, à moitié habillée, et tombe dans cet état d'affaissement qu'on ne pense plus, quoique l'on souffre encore, et qu'on semble n'avoir pas de la vie que le sentiment de ses douleurs.

## CHAPITRE XLIV

À la premiers rayons du jour, Hermine entre chez sa maîtresse, l'avert tout est prêt, et que ses gens l'attendent. Mathilde se dresse, pénible assoupissement, peile ses idées : la pr

r, et elle s'arrête; la seconde est l'hymen de Lusignan, et elle part, char roule avec rapidité, il arrive; elle descend tout éperdue, plus elle est dans l'intérieur de son âme qu'elle entre ses principes, plus elle schâte, et crainte qu'ils ne l'arrêtent : elle se la porte, elle entre sans adresser une prière à Dieu, comme la dernière fois qu'elle y vint; ses pas sont pressés et tremblants, et ses esprits sont en tel trouble qu'elle néglige toutes notions, et oublie en entrant de fermer la porte. Malek Adhel ne pense qu'à le faire; peut-il penser à autre qu'à Mathilde? Il court à elle, il se sent genoux. — Laisse-moi, dit-il, un air égaré, laisse-moi; — mais il peut se soutenir, elle chancelle, et s'assoit sur le cerueil. — Mon dit-elle, un tout devrait être si utile; la paix habite avec les tombes; ah! quand habitera-t-elle dans mon ... Malek Adhel, pourquoi m'as-tu en ici? que me veux-tu? quelle nouvelle ai-je encore à connaître? ou nouveau combat me faut-il essayer? de suite-moi tes projets, il est temps m'en instruire, et que tout ceci — Mathilde, répondit le prince ne surprise mêlée de crainte, je ne la jamais dans un pareil état; jamais l'anxiété ne se peignait dans vos yeux; ce donc qui vous agite? ne pouvez-vous trouver un peu de calme pour m'indire? — Il me demande ce qui m'indire, la princesse, et je suis ici! — Mais malgré mon frère, mon devoir, Dieu! et hier toute la chrétienté mon cœur du cœur de l'homme aime! et, tout sanglant, tout de honte, m'ordonna, quelques heures de le donner à l'homme que je ... Dans trois jours épouser Lusignan, et tel commandement aussi! — Mais pour m'en dire, que puis-je faire, que veut mon secours? moyen honteux qui sera sur mon nom une tache inef-

facable....! Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort l'environne; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre, et te perdra peut-être.... Je suis auprès de toi, l'ennemi des miens; toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu; j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchiré sans fruit.... Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour l'entendre! — Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution; ma bien-aimée, ne délibérons plus; le moment est arrivé, tout est prêt, il faut agir, il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Téméraire, que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Écoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas, pour te décider, ni de l'hymen ou tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux desespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes serments : hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun; tel es furent tes paroles au desert. — eh bien! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis-moi auprès de mon frère; que sa cour soit ton asile; tu y vivras dans un paisible respect pour toi seule; tu n'y déroberas à tous les regards, moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté; j'imposerai silence à mes desirs, à mes prières; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit assis, et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu seras, tu ne seras entourée que de Chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté; et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tâcherai de plier mon cœur à ta loi. —

Ah ! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde tout en pleurs, nous serions l'un à l'autre à présent ; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais, et près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des Chrétiens, et de Dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur. — Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin deteste ton culte, il a juré de l'anéantir ; tout ce qui porte le nom Chrétien est son ennemi : devais-je prendre le nom de son ennemi ? devais-je l'être ? Carenth, en prenant le nom de Chrétien, je l'aurais voulu soutenir ; en reconnaissant ton Dieu, je l'aurais voulu défendre. Le défendre ! et contre qui ? Quoi ! dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie, je n'aurais pas combattu ! je serais demeuré tranquille, oisif entre ces deux armées ou j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon Dieu, dans l'autre ma patrie et mon frère ! De quel côté du moins aurais-je porté mes vœux ? nomme-moi des serments, si tu peux, qui ne soient point sacrilèges, horribles, et je les prononce à l'instant. Mais je te vois frémir ; j'en ai dit assez ; écoute-moi donc à présent : si tu me suis, si, par cette démarche céleste, tu te prononces contre le conseil des évêques, ce conseil, qui n'a été et ne sera que par Guillaume, rendra à son premier avis : il te permettra de prendre l'époux musulman que tu auras choisi ; les Chrétiens, fatigués de la guerre, saisiront avec joie cette occasion d'accepter la paix, elle s'étendra sur les deux empires, le sang humain prêt à couler de nouveau s'arrêtera, tu monteras sur le trône de Jérusalem, tu seras maîtresse et plus maîtresse que moi de ce vaste empire, les Chrétiens règneront véritablement dans la cité sainte, je remettrai mon cœur entre les mains, tu en disposeras en souveraine, j'adorerai tout ce que tu adoreras ; et un jour peut-être, tous ces peuples et mon frère lui-même, gagnés par tes vertus, me permettront de croire au Dieu de qui tu les tiens..... Mathilde, ajouta-t-il, en tirant de sa poitrine la reliquaire qu'elle lui avait

donnée au desert, si tu ne me jures pas sur cet objet de la vénération, d'être fidèle à tes serments, et de me suivre, Saladin, c'est moi qui vais jurer d'être de ne pas survivre à ton refus. — Eperdu, hors d'elle-même, frappée par les raisons du prince, et surtout par cette dernière menace, la vierge s'écria, en pressant le crucifix entre ses mains tremblantes : — Mon Dieu ! c'est vous-même qui parlez ; c'est vous qui m'ordonnez de le suivre. — Et lui, interrompant à son tour, comme si l'eût eu la crainte qu'il ne se retractât, voici ce qu'il faut lui retourner à Ptolemais, garde un profond secret avec tout le monde, n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque demain, au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusqu'à ces premiers rochers du Carmel, et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont ces mystères, ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre un temps précieux, cloigne-toi maintenant ; au moment du succès ne manquons pas d'être découverts. — Adieu, Adieu, un mot encore, lui dit le prince. — Non, pas un seul mot, repiquant à tout est dit, tout est fait ; pars. Mathilde et son vœu-tu bien que si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu ne verrais arriver seul à Ptolemais pour chercher la vie de l'indigne Languis et ton frère peut-être, et mourir près de corps au milieu de tes Chrétiens. — Et parlant ainsi il la soutenait dans ses bras et l'entraînant vers la porte, afin d'être qu'aucune réflexion vint encore opposer à ses espérances ; ils touchaient presque au seuil, et la princesse allait sortir, quand la porte s'ouvrit tout-à-coup, et le cherévêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et fut un cri terrible ; Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume, — Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, comment vous, un moi peut le perdre, venez sortez d'ici ; mes gardes, écoutez le bruit qu'ils ont entendu, pourrions-venir le surprendre. — Elle dit, entraînée



forme soigneusement la même inovent, ainsi qu'elle elle aperçut ses gardes, qui, pées par le cri de Guillaume, à son secours : « C'en est rien, d'un ton qu'elle s'efforçait inquitte, l'archevêque de l'yr, sans le tombeau de Montmo- qu'il m'était arrivé quel juo ais il s'est trompé, ajouta- regardant fixement, il ne m'en eut. » Guillaume la comprit, seut au ciel avec reconnaissance- odant, si elle l'avait exasuré ent présent, ce rendez-vous- cette se rete intelligente », lui causant de vives in- sur l'avenir; il la voyait sur o perdre, et sentit qu'il était errier; mais, pour que ses nt plus efficaces, il voulut, neacer de la colère divine, rer les terribles efforts. « Il heure encore, lui dit-il, je d'avant de rentrer à Ptolé- itesse voulut des eudre avec e de ces cabanes placées au plaine. — J'y consens, mon lit-elle; mais par quel motif us? — Je veux, répondit-il, yez une fois ce que je vois re; je veux que vous mesu- line la profondeur de l'âme ne peuvent entraîner, et quel heu réserve aux coupables nt. » La princesse comprit se soumit à cet ordre, et se silence au mal qu'elle allait trait la route il lui fut in- dire un mot à l'archevêque; lui confier les pensées qui, elle pouvait moins encore ntres pensées, et Guillaume a garde d'interrompre un si- royant cause par le repentir et qu'il regardait comme la vération au spectacle qu'il riv.

distance de la cabane, il mit avec la princesse, et il la cou- m enclos entoure d'une haie

de citronniers sauvages; au milieu était une chetive demeure, où tout respirait la tristesse et la misère; assise sur un banc, devant la porte, une vieille femme filait au rouet, et, près d'elle, deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des pauciers de jonc. À la vue de l'archevêque, elles le saluèrent avec respect : il leur dit quelques mots de surveillance, et passa outre : Mathilde, le cœur palpitant et les yeux baissés, le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un soubos enfoncement que quelques roches formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'embrageaient quelques sapins épars, tout-à-cou : Mathilde crut entendre des cris, sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue; bientôt elle aperçut une femme pâle, rebelle, couchée sur la pousière, et qui se meurtrissait le sein en poussant de lugubres mugissements. « O mon père! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais; c'est elle, c'est Agnès. — Aux jours de sa sagesse, reprit Guillaume en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi; elle était fière, elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille, mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs; et des traits défigurés, une beauté flétrie, un morpris général, une profonde misère, une raison aliénée, et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle, voilà le fruit d'une faiblesse, et tout ce qui reste d'Agnes. » Il fut interrompu en ce moment par cette infortunée, qui, d'une voix aigre et déchirante, faisait retentir les aires du nom de Malek Adhel. « O mon père! dit Mathilde avec effroi, fuyons ce lieu terrible; j'en as assez vu. — Non, pas assez encore, répartit Guillaume en l'entraînant vers l'insensee, qui, étendue sur le sable, ne cessait de répéter : Malek Adhel! Malek Adhel! Vous connaissez tout le crime, il faut que vous connaissiez toute la punition, et de quelle terrible manière l'Eternel sait venger ses lois outragées. » La faible et troublante Mathilde se traîna





rompu, et lui fit apporter un eau fraîche par la vieille femme; la considérant d'un œil curieux, ada l'archevêque si cette jeune t malade aussi, et si elle restait l'autre. Guillaume répondit : - Ma foi, tant mieux, repliqua jour, elle est assez tranquille; and la nuit vient, c'est un train, me.... on dirait que tous les de- ent après elle; ah! c'est une véri- prouvée. Le médecin que votre a envoyé ici n'en espère presque pendant il vient tous les jours. - mme, lui dit l'archevêque, quelle la peine qu'elle vous donne, et qu'exige son état, n'en négligez veillez sur elle, la recompense manquera pas. - Ah! s'écria la vous m'avez déjà payée assez sement..... - Et surtout, inter- vement Guillaume, n'oubliez l'expresse recommandation : si tre la moindre lueur de raison, le heure du jour ou de la nuit que , envoyez-moi avertir sur-le- La vieille lui promit de n'y igner, et l'archevêque, reprenant bras de la princesse, la soutint, t avec elle de cette maison d'a- e et de douleur. Ils monterent e dans le char qui les attendait, rent la route de Ptolemaïs. Ma- es yeux baissés, et toujours pro- vant rêveuse, n'ayant pas prononcée le pas qu'ils avaient quitté Agnes; èque, inquiet d'un si long et si silence, essaya de l'en arracher, sant d'un ton plus doux : - N'é- pas curieuse de savoir depuis mps Agnes a été réduite à ce degre d'infortune et d'oppro- Mathilde leva les yeux, et, d'un igne de tête, elle fit entendre recouterait ce récit avec intérêt. ors : - En s'échappant de Da- Agnes vint se réfugier auprès ille, elle continua beaucoup à ter sa colère contre Malek Adhel : lo qui, vous poursuivant sans

cesse, attaquait les chevaliers qui vous ramenaient au camp; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de barrozius; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros, c'est elle qui, fouler aux pieds par les Chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de bataille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek Adhel à Césarée, mais Malek Adhel refusa de la voir, et comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des Chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de chagrins, et d'affronts; sa tête s'aliéna; je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai à mon dernier voyage à Césarée; je rougirais, je l'avoue, de montrer à quel degre d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois.... Je demandai qu'on le me fût confier; je la fis conduire dans cette chaumière, afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je puis disposer, mais, jusqu'à ce jour, tous ont été infructueux, elle n'entend rien, elle ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé, Malek Adhel occupe seul sa pensée. Malek Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille, pensez bien à cela. - Mathilde, qui, durant ce récit, avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevêque eut fini; il attendit un moment sa réponse, voyant qu'elle n'en faisait aucune, il ajouta : - Ma fille, vous n'avez donc rien à me dire? - Mon père, repliqua-t-elle, je ne le puis encore; il y a une grande confusion dans mon esprit; et mon âme est cruellement oppressée, mais dans deux jours, à cette même heure, je connais un lieu où je vous verrai : là, je dévoilerai tout mon cœur; je pleurerai sur mes toiles amours, et peut-être daignerez-vous épancher sur moi la rosée de la grâce céleste. - Elle se tait; l'archevêque n'insiste pas davantage; cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir dans deux jours, a-t-elle dit; et c'est précisément dans deux jours

que Richard a ordonné qu'elle s'unirait à Lusignan; elle ne l'ignore pas, il en est sûr: il sait que Richard lui a parlé: serait-il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds? « Ma fille, lui dit-il, vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan, êtes-vous prête à obéir? — Et vous, mon père, interrompit-elle vivement, êtes-vous prêt à m'ordonner d'obéir? » Mais, sans attendre sa réponse, elle ajouta, en élevant vers lui ses mains supplantes: « Mon père, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ma destinée est fixée; elle l'est, mon père, j'ose en être sûre, car il est des âmes si magnanimes, qu'on peut tout en attendre: cependant, ô mon père! que ces mots, *ma destinée est fixée*, ne vous effraient pas; elle l'est, il est vrai; mais Dieu n'en sera pas offensé, et mon devoir n'en murmure pas. »

Comme elle achevait ces mots, le char entra dans Ptolémaïs; Guillaume la quitta, en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu, et de ne pas oublier que, si Dieu avait placé toutes les épreuves et les sacrifices dans ce monde, c'était hors du monde qu'il en avait placé la récompense. La princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque, et courut au fond de son appartement, cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

#### CHAPITRE XLV.

MATHILDE avait à peine goûté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. « Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la porter une fois avant de la quitter? demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à entendre. O mon Dieu! fortifiez mon âme, soutenez mon courage, je ne me méfie que de moi, je suis sûre de Malch Adiel,

car je n'ai besoin, pour être sûre de sa générosité, et sa générosité est ô mon Dieu! que, j'ose le dire, vous dire de vous déplaire, toute votre bonté ne pourrait pas y ajouter. »

En parlant ainsi, Mathilde se levait une table et se mit à ses prières; elle était abattue, aux larmes qui coulaient dans ses yeux, à sa profonde tristesse; surtout, on eût dit qu'elle traversait toutes dernières et sacrées, qu'elle vivait qu'à l'ombre de la mort. Elle était occupée encore, lorsque Richard entra avec Lusignan; aussitôt elle dans son sein le papier qu'elle tenait sous les deux rois avec une courbe grave et sévère. Richard avant vu le venant de sa sœur, et son premier fut de demander que ce papier lui fût remis. « Je conjure votre majesté de ne pas exiger d'aujourd'hui, répondit-elle, avec beaucoup de dignité, je lui jure qu'il ne sortira de mes mains que pour passer dans les siennes. » L'air de Mathilde en imposa à Richard; il ne lui demanda pas une seconde fois qu'elle refusait de lui accorder, et se contenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle ferait toute démarche impie pour la gloire, et toute pensée contraire à celle du grand qu'elle allait courir. « Ah! Madame, interrompit Lusignan en se jetant à ses pieds, tant de bien serait-il mon partage? ne peut-il m'avez consenti à m'appartenir? ne présomption ne s'élève pas une pareille espérance, à moins que moi-même ne me permettiez d'oser. » — Il faut bien que vous l'avez vue, puis-je vous êtes ici, répondit-il, Mathilde; si vous étiez mariée, vous ne seriez pas venue ici. Mon frère, continua-t-elle, vous donne deux jours pour me présenter; sort, je n'en demande pas plus, pendant ce court intervalle, puis-je pas être seule? » Lusignan donna la réponse du roi. « Venez libre, Madame, vous serez seule, il, je ne veux point gêner vos prières pendant ces deux mortels jours que

réparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne réparerais point ici; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule obissance. » Il se retire; alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu: « Ma sœur, lui dit-il, je commence à être las de vos vagues réponses et de vos éternels mystères; depuis votre retour dans le camp, les Chrétiens ont été plus occupés de vos amours, que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leurs familles; la moitié de l'Europe ne serait-elle donc venue porter la guerre en Asie, que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur? non, il est temps que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers: des qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes entreprises, après-demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous, le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée, nous en ferons le siège, nous emporterons la ville, Laignan triomphera de Malek Adhel, et par cette victoire, il vous prouvera qu'il était plus digne que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant, vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'a changé, rien absolument; si vous demandez une heure de délai, vous la demanderez en vain: votre bonheur m'est cher, sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets; l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats: préparez-vous, soumettez-vous; mais je vous préviens que, soumise ou non, vous n'en serez pas moins, dans deux jours, l'épouse de Laignan. » Il dit, et la quitta sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace, avant de l'entendre, ses desseins étaient arrêtés, ils sont demeurés les mêmes, et la colère du roi n'a rien changé, tout le jour une sombre et profonde tristesse respire

dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur; mais on n'y remarque plus d'agitation, car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain, et quand ses ordres sont donnés et qu'elle se retrouve seule, elle dit: « Mon Dieu! je n'ai pu consulter personne; j'avais promis de me taire, mais pour tenir tous mes serments et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui. »

L'aurore a paru, Mathilde sort de Ptolemaïs par la porte de Nazareth, elle se fait conduire sur le bord de la mer: un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'impression de ses pleurs, mais son maintien est tranquille, et ses yeux, fixés vers le ciel, ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son âme à Dieu, elle l'a rempli de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aperçoit les premiers rochers du Carmel, un léger nuage vient se mêler sur son visage à la blancheur des nu; elle met une main sur son cœur, comme pour y retener toute sa force et sa volonté, le char avance encore; à l'instant, du fond des rochers, deux guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse; ses gardes veulent la défendre, Malek Adhel se nomme, tous les bras demeurent enchaînés, Mathilde leur dit alors: « Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que, si Malek Adhel se trouve ici, c'est que je n'ai voulu vous dire qu'un seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Princes, ajoutant-elle en se tournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voir, j'avais juré de tout avec vous, je suis prête à vous suivre; mais souvenez-vous aussi de votre promesse: dans

cet asile où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et y exercer mon culte dans une entière liberté? — Oui, Madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos Chrétiens, vous serez obéie, respectée à la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère; hâtons-nous seulement de nous y rendre. — Un mot eue re, reprit Mathilde : me sera-t-il permis de choisir moi-même le lieu de ma retraite? — Il sera assez temps d'y penser, Madame, répondit-il un peu ému, quand nous serons arrivés à Césarée. — Non, Malek Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix. — Vous l'êtes, Madame; où voulez-vous être conduite? — La-haut, repiqua-t-elle, en montrant de la main la montagne du Carmel; dans ce saint monastère, car c'est là seulement que je pourrai vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté. — Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé? — Non, je ne l'ai pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre, et s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre, mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek Adhel, est plus forte que celle des hommes et des rois... Ecoute-moi un seul moment, ajouta-t-elle, en tombant à genoux dans le char où elle était encore; écoute-moi, ô toi seul mortel que j'aie aimé : en te suivant au milieu des infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet de mépris et d'horreur pour tous les miens : souflier ainsi sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence et, tu le sais, Malek Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner, afin de te tout devoir; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que-



pérances et ses desirs; tous  
 ces cependant, ils s'adonnent ;  
 à vivre toujours ensemble,  
 à se séparer, se séparer peut-  
 être ! Cette pensée, ils l'ont ;  
 à le vouloir, et pourtant, qui  
 que, même en cet instant,  
 as-tu heur ? Pour trouver  
 la force de renoncer à la  
 passion, il faut bien y trou-  
 ver de plus puissant qu'elle  
 sur ses voluptés : la pas-  
 sion, coupablement, et ses vo-  
 luptés, mais ce sont les  
 terre, et quiconque les sa-  
 voit donc de plus ravissants  
 ment, pourquoi les sacrifi-

lève sur le Carmel ; les fem-  
 mes, étonnées, éperdues,  
 leur maîtresse, toutes  
 eides à s'ensevelir dans sa  
 gardes suivent, et l'un de  
 ferme le corège. Bientôt,  
 rochers et l'épais feuillage  
 on aperçoit l'antique édifice  
 nte Helene : Malek Adhel  
 nible ; Mathilde étouffe ses  
 l dit alors : Je t'ai obéi,  
 pens point, car je n'ai pas  
 nre les moyens de te re-  
 comment calmeras-tu n es  
 doitre est sur les terres des  
 est sous leur dépendance ;  
 eront. Non, répond-elle,  
 past en prenant le parti le  
 x, tu as pris aussi le plus  
 iligion me défendra mieux  
 reitens, que ne l'auraient  
 toutes murailles, et la va-  
 t : dans ce lieu sacré, une  
 e de bois arrêterait l'armée  
 t la colère de mon frère ;  
 naison est celle de Dieu  
 oler l'entrer serait un sa-  
 as-tu-moi encore, ajouta-

*Carmel, on voit les murailles de  
 l'édifice, et l'on voit sur les colonnes  
 du Phœnix de la ville, les colonnes  
 de l'édifice, et l'on voit sur les colonnes  
 de l'édifice, et l'on voit sur les colonnes*

l-il ; peut-être, dans l'extaltation de ta  
 pitié, croirais-tu nécessaire de te dévouer  
 toi-même ; peut-être penseras-tu que ma  
 conversion ne pourra être achetée que  
 par un grand sacrifice.... — Sans doute,  
 je le pense, interrompit-elle ; mais ne  
 venons-nous pas de le faire aujourd'hui ?  
 — Promets-moi donc, repiqua-t-il, de  
 n'en pas faire d'autre, et de ne l'égarer  
 par ces nœuds terribles et insolubles  
 que quand je t'en aurai donné l'aveu....  
 Peut-être te le donnerai-je un jour, ma  
 bien-aimée, ajouta-t-il en la regardant  
 fixement ; la guerre est allumée, Salah-  
 din m'appelle ; mais, je le sens, maintenant  
 mon bras sera faible contre ses frères ;  
 je menagerai moins mon sang que le leur,  
 et il est un événement qui pourrait me  
 faire désirer de te voir recourir au  
 monde. — La vierge le comprit, et fondit  
 en larmes. Toutes les mélancholies que le  
 cœur peut connaître oppressèrent le  
 sien ; à côté de la pensée de la mort de  
 Malek Adhel, venait bien se placer celle  
 de la miséricorde de Dieu ; mais cette  
 miséricorde divine qui se perd dans les  
 mystères de l'infini, et qui est la plus  
 douce joie d'une âme pieuse, la console  
 et ne l'égare pas, car dans la religion  
 tout est grave, jusqu'au bonheur. Bas-  
 songe de larmes, Mathilde se pencha vers  
 celui qu'elle avait nommé son époux au  
 désert, et ne put lui faire entendre que  
 ces mots : — Crois-moi, quiconque a mis  
 un grand devoir au-dessus des vains  
 plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas  
 périr tout entier avec elle. — Cependant  
 la route se retrouvait de plus en plus ;  
 l'escarpement des rochers et l'épaisseur  
 des buissons et des ronces ne permet-  
 taient pas au char d'aller plus avant : la  
 princesse mit pied à terre ; elle dit à ses  
 gardes : — Je vous demande de m'accom-  
 pagner jusque dans l'enceinte du monas-  
 tère, je veux que vous m'y voyiez entrer ;  
 je veux que vous voyiez les grilles se  
 fermer sur moi, afin qu'à votre retour  
 au camp, vous puissiez dire à mon frère  
 quelle autrerie j'ai préférée à la sténie,  
 et pour quel maître je l'ai quittée ; et vous,  
 ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes,





degrés de la croix pour la regarder plus longtemps. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek Adhel, elle le voit embrassant des ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que Dieu l'a entendue : « O Christ, s'écrie-t-elle, console-moi ton ouvrage. » Alors elle étend une main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la regardant venir, Malek Adhel roit que tout l'univers vient de s'écrouler; il tombe à terre devant la croix; il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde; mais Kaled ne le permet pas; il s'approche, il lui dit : « Oublies-tu que sur la terre on nous somme, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre? Puis, Kaled, s'écrie le prince, suis dans ce monde désert où je ne veux plus ren'rer, ma vie est ici, elle finira-t-elle en montrant le monastère, je ne veux pas qu'elle finisse. Si tu den entres, reprend froidement Kaled, je demeure avec toi; si tu peris, je jure de te suivre; maintenant dispose de mes jours, tu en es le maître; » et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek Adhel le regarde, il sait que Kaled n'a jamais juré en vain; il voit que son parti est pris, et à l'instant le sien l'est aussi. Il se lève, lui serre la main, et s'écrie : « Partons; maintenant qu'elle est en sûreté, sauveons à jamais mon amour. » Il dit, et s'éloigne. Kaled le devance, il appelle les chevaux errants sur la mont. que les chevaux accablent; les deux guerriers s'élançant dessus et fuient. Dejà le Carmel n'est plus qu'une masse confuse, et le cloître, perdu dans l'horizon, n'est présent qu'à la pensée du héros. Encore quelques heures, et le voilà à Césarée. Saladin l'y attendait impatiemment, les sons de la guerre l'appelaient ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère.

« Malek Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul, des soins plus importants que ceux de l'amour dol-

vent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siège; précaution inutile sans doute, car les Chrétiens ne l'entreprendront qu'après avoir alattu Césarée, et je le laisse à Césarée. Césarée est donc invincible, et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi. »

## CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presque à sa fin, lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Hiclanum, ils trouveront tout le camp en rumeur. L'annonce au despoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'ingratitude avait succédé. Vers le milieu du jour, Béranger était entré dans l'appartement de sa sœur, et avait trouvé sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement; mais n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle, et lui montra ce billet, pour qu'il le donnât au roi. A cette vue, Guillaume soupira, il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût en proie de la dissimulation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite, quand sa conduite était pure; que pouvait-il penser d'une reine et impénitente vierge qui lui dérobaient sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières, et s'entourait d'artificiers. ? Ah! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant, avant de la condamner, il veut connaître ce qu'elle écrit au roi, et s'il doit la condamner alors, du moins veut-il savoir si dans la pièce où elle est tombée, elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et, croisant les mains sur sa poitrine, baissant les yeux, dans un profond silence, il lui avait remis la lettre de Mathilde :

à l'instant Richard s'était écrié aussi :  
 « Elle est donc partie volontairement !  
 O Mathilde ! Mathilde ! vous nous avez  
 donc trompés ! » Ce billet ne contenait  
 que ce peu de mots :

« Je quitte Ptolemais afin de me sous-  
 traire à une autorité tyrannique et à  
 un hymen horrible à mes yeux : je  
 connais trop mon frère pour oser déjà  
 lui demander mon pardon ; je n'espère  
 point qu'il suive de si près une démar-  
 che qui paraîtra sans doute téméraire ;  
 mais le pardon du ciel, j'en suis assu-  
 rée, car mes intentions sont pures,  
 et le ciel connaît tout mon cœur. »

« Elle a raison ! s'était écrié Richard  
 en lisant, je ne lui pardonnerai ja-  
 mais ; » et voyant que l'archevêque ou-  
 vrait la bouche pour lui répondre, il  
 avait ajouté, qu'une telle conduite étant  
 sans excuse, quiconque tenterait de la  
 justifier serait aussi coupable qu'elle à  
 ses yeux. Alors il était sorti enflammé  
 de colère, pour envoyer de tous côtés  
 des troupes à la poursuite de sa sœur.  
 Guillaume, resté seul, avait repris le  
 billet, et en le lisant avec sa charité or-  
 dinaire, la phrase qui le terminait avait  
 un peu calmé ses craintes ; il se disait :  
 « Puisque ses intentions sont pures, et  
 qu'elle est assurée des miséricordes du  
 ciel, je puis donc la pardonner aussi, et  
 m'efforcer de croire que ce n'est peut-  
 être pas pour cacher une faute qu'elle a  
 entouré son départ de tant de mystère. »

Cependant le jour s'était écoulé sans  
 que les troupes de Richard eussent ap-  
 porté aucune lumière sur le sort de la  
 princesse, lorsque la vue de ses gardes  
 et de son char, qui revenaient sans elle,  
 causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son en-  
 trevue avec Malek Adhel, et de sa re-  
 traite dans le cloître du Carmel, fut re-  
 pandu dans tout le camp et le divisa en  
 plusieurs partis. Le plus nombreux ad-  
 mirait la vertu et la fermeté d'une jeune  
 vierge qui, libre de régner sur un vaste  
 royaume avec le prince qu'elle aimait,  
 avait préféré les ombres de la retraite et  
 de la pénitence, à une puissance et à une

félicité que la religion réprouvait : mais  
 les amis de Richard et de Lusignan la  
 blâmaient de n'avoir su que vaincre son  
 penchant pour un infidèle, et non se re-  
 soudre à un hymen que toute la ché-  
 tiente lui demandait. Enfin le roi d'An-  
 gleterre, indigné du désordre que cette  
 nouvelle jetait dans tout le camp, et de  
 l'influence qu'une femme exerçait sur  
 l'âme de tant de guerriers, donna sa  
 résolution sévère allait mettre la fin à  
 ce trouble, et que des le lendemain,  
 usant des droits que sa naissance lui  
 donnait sur sa sœur, il irait dans un mo-  
 ment même où elle s'était retirée, lui or-  
 donner à donner sa main à Lusignan. Mais  
 avant interrompu Guillaume, ce serait  
 mettre les droits du sang avant ceux de  
 Dieu ; ce serait, envers la Majesté im-  
 pératrice, une insulte, une profanation  
 que je ne permettrai jamais, cependant,  
 ce que je demande, ce que je veux aussi,  
 c'est que le sort de la princesse Mathilde  
 cesse enfin d'être le premier intérêt qui  
 nous occupe : guerriers, nobles et val-  
 lants guerriers, il est temps d'oublier et  
 la beauté et l'existence de cette vierge.  
 Est-ce donc pour elle que vous avez  
 tenu l'épée ? est-ce pour l'obtenir que  
 vous avez traversé les mers ? ne craignez-  
 vous pas que le Fils de Marie, indigné de  
 votre abandon, ne vous livre à votre  
 faiblesse, et ne vous refuse ses secours ?  
 Laissez, laissez la sœur de Richard se  
 sevelir loin du monde ; priez au ciel qu'il  
 n'y eût jamais paru ! O vous ! magnans  
 mes héros, accourus de toutes les par-  
 ties du monde chrétien pour la conquête  
 de la cite sainte, elevez votre ame à la  
 hauteur de votre entreprise ; ne vous  
 que ce but, ne soyez émus que de cette  
 espérance ; courez devant César, qu'il  
 tombe sous vos coups. Malek Adhel a  
 défend ! Que vous importe ? si vous  
 contre plus d'obstacles, ne remettez-  
 rez-vous pas aussi pais de gloire ? Mettez  
 donc ou bien vous appelez, en les servant,  
 songez à ne servir que lui, et n'oubliez  
 pas que c'est être coupable que de ven-  
 dir pour les intérêts de la terre aux in-  
 térêts du ciel. »

Il dit, et les ressentiments s'apaisent, et les esprits sont persuadés, et la pitié renaît dans tous les cœurs. Le courroux de Richard et l'amour de Lusignan résistent seuls encore; il leur semble à tous deux qu'aussi longtemps que Mathilde sera libre, les espérances de Malek Adhel subsisteront et enflammeront son courage; Lusignan surtout insiste sur ce point : Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que, sans forcer la princesse à s'unir à lui, il existait un moyen sûr d'aneantir les espérances de Malek Adhel. « Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard; et sans tarder davantage, qu'elle prononce ses vœux, qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde... Oublie-la, Lusignan, puisqu'elle rejette ta main; elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césaire, allez vers cette fille rebelle, portez-lui les derniers ordres d'un frère offensé; qu'elle sache que, si dans huit jours elle n'est pas à Dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami. »

En prononçant ces mots, l'importance de Richard eût porté à un tel excès, qu'il eût été imprudent d'essayer de le calmer, et impossible d'y réussir; Guillaume s'inclina en silence, et l'assemblée se retira.

La guerre alloit devenir sanglante; le camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolemais pouvait être attaquée. Le couvent du Carmel avait toujours été respecté par les Infidèles; Richard, inquiet pour Berengère, crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que dans aucun autre; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque, et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde, en se présentant devant les saintes filles du Carmel, et en leur demandant une retraite parmi elles, avait cru devoir ne leur cacher ni son nom, ni son rang; mais cet aveu, loin de donner

de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité. « Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et deplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands sans doute; mon repentir l'est davantage, et c'est à ce titre seul que j'aspire à être admise parmi vous. »

Sa douceur, sa modestie, et surtout la contrition de ses regards, touchèrent en sa faveur d'humbles recluses que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraite on ne connaissait d'autre roi que Dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre temps que l'éternité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre, le mouvement des passions n'y renouait aucun cœur; tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettoient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre qui retentissait au pied du Carmel serait-elle restée inconnue à cette maison de paix, si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du Très-Haut en faveur des Chrétiens. Si le pur esprit de l'Evangile, qui régnoit parmi elles, avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être auraient-elles pu en éprouver en voyant que ce monde, à qui elles ne demandoient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités; et que, toutes pauvres et obscures qu'elles s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires, puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner, et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arriver l'archevêque; elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur, mais la vue de la reine la surprit et la troubla :

si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévint bien que le nom de Malek Adhel serait prononcé par Bérangère; le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes, affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en entrant dans l'auguste cloître, Guillaume, avant de lui parler, s'adresse en ces termes aux recluses : « Mes sœurs, les grands de la terre se réfugiaient auprès de vous; rustiques de vante et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leurs succès a cessé, et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. I ne grande reine vous demande des prières pour son époux; une jeune princesse veut que vous lui appreniez à aimer Dieu avant toute chose; et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres, pour que la défaite des infidèles rende à l'antique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfants, et sa gloire. »

A la voix de l'archevêque, le cloître troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques; Mathilde les entend; Mathilde, prosternée auprès d'elles, frémit de voir toutes ces âmes angéliques s'élever vers Dieu pour lui demander la destruction des Musulmans, car c'est lui demander celle de Malek Adhel; plus il lui parait impossible que l'Éternel refuse quelque chose à de si pieuses âmes, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentiments religieux auxquels elle attribue tant de puissance, et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de Dieu que dans ces moments où, entourée de torrents d'encens, de chants divins, et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix, et ces anges, lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi : « Ma fille, en venant vous enfermer ici, sans doute

vous avez formé la résolution de ne jamais sortir ? » A cette question la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit : « Si nous avions couru vos projets, votre sort eût été plus décevant, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le ciel aurait su que je connaissais vos vœux et que j'approuvais vos refus. Ma fille, je les approuve; après l'assurance que vous avez avouée pour Malek Adhel, recevoir les vœux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur sainte qui est le premier devoir de votre âge. Mais ce serait y manquer bien plus de conserver une liberté qui ferait croire que vous teniez encore au monde par vos espérances et vos desirs. Vous avez aimé ma fille, beaucoup trop aimé, une jeune passionnée est toujours une folle, elle auriez dû savoir que Dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain. Vous étiez coupable, vous deviez être punie, heureuse, et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre ! Pour expier les faiblesses de votre cœur, Dieu vous a réservée pour toujours de l'objet de ses faiblesses; il a même placé entre vous et si inexpugnable barrière, que l'usage de la franchise ne pourrait être autre que de la plus folle passion. Mais si vous, voudriez-vous permettre au monde de penser que l'âme ne d'un homme plus de puissance sur vous que les sens de l'égare; et que les malheurs, les esclaves, les ruisseaux de sang chaud dont cet aveugle Musulman va couvrir, ne peuvent vous faire réfléchir ? rejeter par cet infidèle, ne pouvez-vous le regretter aussi ? ne sentez-vous rien sur lui, vous tenez encore à lui, car, si vous n'y tenez plus, pourquoi tiendrez-vous encore au monde ? » Il la regarde, et s'arrête. Durant ces discours, le visage de la princesse était pâle et abattu, tantôt animé et tantôt avili, exprimant les diverses émotions de son âme; la honte et la fierté, le regret



Il s'y étaient peints égale-  
l'archevêque eut cesse de  
gcha sa tête dans ses deux  
quelques minutes de res-  
e dit : « Mon père, vous  
elle puis profonde j'ai  
mées de ma vie; la dix-  
pour écouter que toutes  
à les anxiétés que le mar-  
t ont déchiré le mien;  
de ce trouble que vous  
e revenit à mes premiers  
père ! ma bouche peut  
mer, mais lisez au fond  
et voyez s'il dépend de  
tr les mêmes dispositions.  
fille, elles doivent avoir  
et plus une paix de dou-  
'ance que vous êtes appe-  
mis une paix de peu tence

— Hélas ! interrompat-  
souffrit dans le monde,  
es yeux qu'un objet d'es-  
est pas du jour où mes  
arriveront sans retour, que  
ier à mourir, mais, mon  
mie tendre, vous verrez  
se me retient encore, si  
n affranchit, tout est fini  
e et moi : il m'échappe,  
mes regards, il me laisse  
aux le cercueil, traçant  
mes souvenirs, et ma vie  
re des tombeaux; il me  
liée de toutes les créatu-  
qu'on a disparu à leurs  
bientôt efface de leur es-

Mathilde commença son récit  
illustre était parti pour  
qu'il t par quelle suite de  
difficiles, d'événements  
ir quel enchaînement de  
n elle était arrivée à la si-  
t se trouvait maintenant.  
Eni, l'archevêque, qui l'a-  
se une profonde attention,  
s'attendrissant, lui ré-  
sille, si ce livre sacré, qui  
t sur la terre par Dieu  
jours été votre guide et

voire lumière, bien des fautes vous en-  
sent été éparpillées, car quel est le pé-  
ché contre lequel l'Evangile s'élève le  
plus ? l'orgueil : c'est l'orgueil qui vous  
permit de vous exposer aux fréquentes  
visites du prince après mon départ de  
Damiette; c'est l'orgueil qui, dans la  
vue d'opérer la conversion de l'infidèle,  
vous fit prononcer le serment tenace  
de n'appartenir qu'à lui; c'est l'orgueil  
qui, vous persuadant de faire plus que  
votre devoir, vous entraîna à donner  
ce premier rendez-vous dans le tombeau  
de Montmorency. Ma fille, la vani-  
telle est le véritable caractère de la loi  
chrétienne; contente d'exécuter ce que  
Dieu lui ordonne, elle ne cherche point  
à aller au-delà, et résiste au désir de  
faire le bien plutôt que de l'obtenir par  
des voies reprouvables. Il était géné-  
reux de vouloir me sauver la vie; mais  
ne pouvant y parvenir que par le moyen  
d'un rendez-vous condamnable, il fallut  
vous reposer sur Dieu du soin de ma dé-  
livrance; et, ferme dans la route qu'il  
vous a tracée, laisser agir sa providence  
sans vous croire appelée à m'en tenir  
lieu. Ma fille, j'ai besoin de courage  
pour vous adresser un pareil reproche,  
car je suis plus touché que je ne puis le  
dire, en voyant que vous avez fait pour  
moi ce que le seul amour pouvait vous  
obtenir de vous; mais plus je vous dis  
de reconnaissance, plus je dois m'obli-  
ger à quitter en me montrant ferme et rigou-  
reux envers vos erreurs. Je ne puis  
éviter de la mort, vous avez risqué de tom-  
ber dans le péché; c'était la punition des  
fautes que l'orgueil engendrait en vertu, et  
que repousse le véritable esprit de Dieu;  
car il nous apprend que la mort n'est  
pas un mal, puisqu'elle n'est que le som-  
meillement de la vie, mais que le péché  
est un mal terrible, car il est le commen-  
cement de la mort.

— Maintenant Maïek Adhel vous a fait  
promettre de ne pas prendre conseil de  
son aïeul; durait un instant, Maïek Adhel  
a pu disposer de votre sort, il a pu vous  
entraîner avec lui, devenir le maître de  
votre éternité, et cependant il a renoncé

à toutes ces terrestres voluptés, les seuls biens qu'il connaisse, pour vous remettre au Dieu qu'il méconnaît.... Quelles étranges choses se passent-il donc dans le cœur de cet infidèle? Vous avez contracté avec lui des obligations immenses que Dieu seul peut acquitter.... Il les acquittera.... Si mes yeux ont bien lu dans l'avenir, le moment n'est pas loin; encore quelques jours, et les nations seront étonnées, et un grand exemple s'élèvera au milieu du monde, et le Nil s'enrichira des funérailles de la terre, et ces lieux sauvages se réjouiront, et le cœur aveuglé sera rempli de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent!.... Ma fille, c'est assez; jetons un voile sur ce qu'il ne nous est pas permis de voir encore, et préparez-vous, en attendant, au jour de cette union; car, ou je me trompe fort, ou ce sera la votre dernière demeure. »

Mathilde obéit; elle se dépouille de ses somptueux vêtements pour revêtir l'humble habit des filles du Carmel. Soumise à toutes leurs règles, elle suit tous leurs exercices, subit les mêmes austérités, s'unit aux mêmes prières, et ne sépare son cœur de leurs vœux, que quand elle les entend demander au Seigneur l'entière destruction des Infidèles: dans ce lieu de pénitence, où il semble que l'on apprend à se détacher des tendres pensées, elle sent que tout l'y ramène, si elle mortifie son corps, elle compare à ses souffrances celles du désert, et les regrette, quoique plus douloureuses: si du sein de la paix, de l'union, de l'amour qui régnent dans le monastère, s'élève un mouvement de haine, c'est contre Malek Adhel qu'il est dirigé, et cette haine qu'on lui porte ne fait qu'accroître sa tendresse; enfin, quand elle se promène dans ce cimetière où vont s'étendre toutes les espérances, c'est là que toutes les âmes se réunissent, et ce n'est qu'au fond des tombeaux, que son œil ose chercher encore l'union que son cœur n'a point cessé de désirer. Mais si tous les objets lui par-

lent ainsi de Malek Adhel, la reine ne lui en parle plus: soit que Hermès ait reconnu la force des obstacles qui se parent Mathilde du prince, soit que la destination de celui-ci l'ait irritée, ou, plus docile aux volontés de son père, elle veuille enfin s'y conformer, elle ne prononce plus le nom que la princesse attend toujours; et lorsqu'elle ne comprend ni sa tristesse ni sa silence, elle détourne les yeux, et ne regarde que ceux de Mathilde tentent de pénétrer. Bientôt de nouveaux maux viennent appuyer la fermeté de son cœur, et donner des couleurs plus coupables à la faiblesse de sa sœur: on apprend que les Chrétiens ont mis le siège devant la ville, qu'ils se préparent à l'envahir; mais que la ville, défendue par Malek Adhel, résistera sans doute, ou se rendra qu'après un carnage terrible. Cette nouvelle, la reine, tout en se réjouissant de sa reconquête, oublie sa reconnaissance, et ne voit plus dans Malek Adhel qu'un ennemi terrible qui menace les jours de son époux. L'archevêque ne cesse de répéter que si les Croisés sont repoussés des murs de Césarée, cette défaite leur rend pour toujours l'espoir de rentrer dans Jérusalem. Les religieuses s'affraient, les cloches du couvent s'ébranlent, et les prières recommencent avec une double ferveur; et Mathilde, l'enfant de Mathilde, toujours baignée de larmes, ne sait pour qu'elle pleure, toujours se tenir au pied des autels sans savoir ce qu'elle prie, incertaine de ce qu'elle demande, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte leur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce Dieu qu'elle implore sans cesse.

## CHAPITRE XLVII.

L'ORTIE de ses larges et profonds haies,  
de ses hautes  
de sa vaste étendue,  
de sa haute  
tout du haut  
voyait sans  
Groses se  
des

\* Zacharie, ch. xii, v. 12



sur la bèche, les rappelle par son exemple; la vue de Malek Adbel armé de son gluyve, et se préparant à les attaquer, les a trappes d'une insurmontable terreur: ils se précipitent dans leur camp pour y chercher un refuge, et le roi de Jérusalem, abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre, et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant, loin de perdre courage, il ranime celui de ses troupes; il les fait rougir de leur frayeur; il en reçoit la promesse de ne plus reculer: alors, avec un zèle infatigable, il passe les nuits à faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer; il envoie sur les montagnes voisines chercher des pierres que ne fourait point le terrain de Césaree, et en fait remplir les fosses; enfin, il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute; il trouve dans Richard un zèle compagnon d'armes; et, unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix qu'après avoir préparé tous les instrumens meurtriers qui doivent renverser Césaree, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain, au bruit des timbales, des trompettes, des cris des soldats, et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard, et le duc de Bourgogne, réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours; ils en font saper les supports, et, du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs, et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre le mur et l'ébranlent avec de longs béliers: enfin, cedant à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ces succès, et sûrs de la victoire, les Chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville; mais une seconde fois la flamme les arrête: une immense quantité de paille et de foin embrasés sert de rempart aux lubbeles, et aveugle les Chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups, et ne reculent point, ils se flattent que, quand ces matières combustibles se-

sont épuisées, ils pourront passer librement; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils decouvrent, de l'autre côté, qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées, non moins menaçant que le feu, et bien plus impénétrable. Vainement ils s'efforcent d'attaquer, les Musulmans, immobiles, les repoussent sans les attaquer; Richard lui-même, à la vue de ce nouveau rempart, si habilement construit qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment, et non les hommes qui le soutiennent, l'impétueux Richard se sent ému, et s'arrête étourdi. « Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire, nous courons à une mort certaine; mais crois-tu que nous puissions le renverser, et ouvrir ainsi un passage aux Chrétiens qui nous suivent? — Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle; mais le moment est venu où je méprise les conseils de la prudence, et où je ne veux plus que la victoire ou la mort; recule-toi, mon frère, car, si je succombe, tu pourras reculer du moins, sur mon corps expirant, mettre le feu à Césarée, et arracher la vie à mon odieux rival. — Qu'un autre que toi m'ait dit de reculer, s'écrie Richard avec des regards enflammés, c'est être sa dernière injure; viens, mon frère, périssons ensemble. — Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point, derrière sont les palmiers du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse. » Il dit, s'élance, les Chrétiens le suivent; mais tous, coupés net, d'un coup de quinquet, et sans changer d'aspect, s'avance avec une vitesse prodigieuse; les Chrétiens, à la vue de cette multitude de fers aigus qui les menaçaient et se mouvaient comme par enchantement, se renversent l'un sur les autres, et tombent pêle-mêle dans les fossés. La déroute est générale: en dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les fuyards; le duc de Bourgogne, aide de ses Français, résiste encore, et ne se retire que

quand tout espoir est perdu. Richard, de la breche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé, et, la lance immobile, il ne peut se résoudre à donner sa proie; il la laisse du regard, il sent qu'il est seul, que déjà tous siens sont rentrés dans le camp, et il porte par ce courage qui lui a coûté cette guerre le surnom de *lion de sainte croix*. Arrivé de son épée, il va reconnaître le combat. Les Musulmans le voient, mais ils ne craignent pas de le combattre, même à ses armes qu'ils craignent; ils quittent alors leur attitude menaçante, et courent vers lui pour le charger à chaînes, en s'écriant: *C'est le roi! c'est le roi!* C'est le roi! interrompant sa voix bien connue de Richard: le roi seul et à pied qu'on lui amène un cheval. — A cet ordre, les Sarrazins s'arrêtent; ils présentent à Richard un cavalier superbe, et se retirent dans la ville où déjà Malik Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées, et Richard, lieutenant de sa déroute, et chargé d'un nouveau butin, s'achemine tranquillement vers le camp, sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse, les troupes sont découragées, un morne gémissement dévore l'air de Lusignan. Déjà au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa coupe d'armes devant sa porte ouverte de sang, il médite en silence ses projets; et, ne pouvant deviner victoire à son courage, il cherche quel autre moyen il pourra trouver pour confirmer au fond de sa pensée les nobles desseins qui l'agitent, et se console bien de les dire à Richard. Richard teste la ruse; même pour entrer à Jérusalem il ne l'emploierait pas, et dans son âme, comme dans celles des Chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permet pas de vouloir d'un triomphe qui dégraderait à une perturbation.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main et lui dit: « Mon frère, il serait inutile

tenter un nouvel assaut; si une victoire ne vient ranimer nos troupes, nous pourrions mourir sans combat devant les murs de l'escurée : crois-moi, Richard, portons nos forces ailleurs; voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek Adhel; tandis que celui-ci nous croira occupés à reparer nos désastres, cette nuit même, à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Acre; si tu as besoin de mon bras, j'irai te joindre; sinon, je resterai ici, dans l'espérance que Malek Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre, fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre, et le vaincre peut-être. — En achevant ces mots, dans les yeux de l'usignan roulaient un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les âmes haïssantes. Richard approuve son projet; il le communique aux principaux chefs; tous y applaudissent. Alors le roi d'Angleterre partage l'armée : une moitié le suit; il laisse l'autre sous le commandement de l'usignan, et veut que, pendant son absence, tous les princes soient à ses ordres; les soient à ceux de son vicaire, personne ne conteste à l'usignan la glorieuse marque d'honneur qu'il reçoit, et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assauts, le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les protestations de Richard, rien n'empêche à l'œil perçant de Malek Adhel; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend : divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Plorennes; ce mystère l'étonne, peut-être il pourrait l'éclaircir en faisant une sortie, et, par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire; mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le convoite. Le sang des Chrétiens lui fait horreur, ce sont les frères de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les Croisés, renfermés dans leur camp, ont cessé leurs attaques, et Malek Adhel poursuit en paix ses travaux. Il recueille la tour écroulée, il repare les brèches, et redonne une solide ceinture aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'occupe du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il y repare, les Musulmans, descendus dans les fossés de la ville pour sonder les fondements des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention, ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek Adhel; à la vue de ce prince, il se trouble, il pâlit, et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain de retenir. Malek Adhel dit alors lui dit : — Si c'est le feu qui t'agit ainsi, et que tu redoutes le châtiment qui t'est dû pour t'être approché de nos murailles afin d'espionner nos travaux, ce n'est-tu si peu ton vœu que tu ne puisses exprimer en sa clémence? — Ah! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix entrecoupée et en serrant sa poitrine que je ne puis me pardonner ma perfidie! — Tu perfides! quelle est-elle? explique-toi; un assassinat n'est point tout réparer. — Hélas! reparti le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne repare, et peut-être à l'instant où je t'explique tout est-il perdu pour vous. — Que venez-vous dire? s'écria vivement le prince, car il s'était perdu et qu'est-ce que la perfidie m'a fait? — Je ne puis le dire qu'à vous, — répondit le soldat tremblant et confus. Malek Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent; les voiles seuls; l'étranger tomba aux genoux du prince. — Ah! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde; à cette heure-ci elle vous accuse sans doute de n'avoir pas prevenu son malheur. — Chrétiens, interrompit ce prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur? partie, précipite tes paroles, ton silence me fait mourir. — Seigneur, détournez de moi votre colère, ne sachez que mon repentir.... — Ne me parlez ni de ton repen-

tir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince, ne me parle que de Mathilde; que la frayeur ne l'arrête plus; quoi que tu aies fait, ta grâce t'est assurée. — Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc l'oreille au récit que j'ai à vous faire, et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard. J'ignore si votre pénétration, à qui rien n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard et des intentions de Lusignan. »

Malek Adhel, dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria : « J'ai aperçu une partie de l'armée se détacher du camp, mais je n'en sais pas le motif; hâte-toi de me l'expliquer. » L'étranger reprit : « La nuit même qui suivit le jour où vous recousâtes les Chrétiens avec tant d'habileté, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon, dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains; mais à peine ce dernier se vit-il libre de disposer de l'autorité que l'absence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil réuni, qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au Carmel. » C'est là qu'il m'attend, ajouta-t-il, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer, par cette auguste union, le courage de nos troupes désolées, et nous venger de Malek Adhel. » Il dit, chacun le croit; suivi de peu de soldats, il quitte le camp, prend la route du Carmel; nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis longtemps au service du roi d'Angleterre, je veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur, et je suis Lusignan.... Seigneur, que vous dirai-je? tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles faussetés, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard; et, en s'appuyant de son autorité auprès des Chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu, seigneur, j'ai vu ce roi sacrilège violer la sainte retraite.

abattre les grilles sacrées. J'ai vu la princesse d'Angleterre, pâle et tremblante, amenée en esclave devant lui, mais sans pitié pour elle, sans remords sur sa trahison, il a fait décorer l'église, les fiançailles d'hymen se sont allumées, et au qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui. Cependant, au milieu des guerriers qui accompagnaient Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Hermine, se reconnaît, elle accourt vers moi, me tend un papier, et me dit : « Si demain l'état est entre les mains du prince Adhel, n'y a point de place si brillante où se t'élever. » Elle achevait à peine qu'elle aperçut Lusignan qui entrait à l'autre bout du grand corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit, et elle vint me précipitamment; mais Lusignan l'avait vu; il s'approche, et me dit : « Donne-moi le papier que tu caches dans ta ceinture, et cette bourse est à toi. » Seigneur, vous l'avouerez-je, continua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vaine tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'air de Lusignan était devant mes yeux, il me blâmait; je cédai, je donnai le papier mais depuis ce moment, déchiré de remords, il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consumer; je partis la nuit même en secret; le repentir m'entraîna vers vous; j'espérais être pris, être traité avec pitié; mais vous ne pouvant vous remettre de la perte de la princesse, vous dire du mal de son malheur.... — Et dis-moi, dit le prince, d'une voix tremblante de la plus violente émotion, est-ce le jour designé par Lusignan pour consommer son horrible forfait? — Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'étant le jour designé par Lusignan, mais il se pourrait que l'état et les promesses de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain.... — Je vous le main assure d'elle, s'écria impétueusement le prince; je serais aujourd'hui s'il n'était pas indispensable au vœu de mes desseins de ne sortir de Carmel

qu'il la suit, afin de n'être pas aperçu des Chrétiens. — A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek Adhel fait appeler Mohamed et Kaled, ses deux plus fidèles serviteurs; il dit au premier : — Ecoute, Mohamed, des intérêts pressants m'appellent hors de Césarée; pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place; sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain; Richard et Lusignan ont quitté le camp des Chrétiens, et, sans eux, les Chrétiens n'osent pas combattre : toi, Kaled, assemble trente de mes plus braves soldats, et suis-moi dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager; Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous ne reculerons pas; hâtons-nous, ami, un moment peut tout perdre. »

Mohamed et Kaled, persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrète des Chrétiens, se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre : tous deux, jusqu'ici, savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros; ils se flattent qu'il a enfin vaincu l'amour; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi, ils sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux; et, remplis de cette espérance, tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

#### CHAPITRE XLVIII.

En sortant de Césarée, Malek Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui dominaient le camp des Croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel, et le désir de n'être point retardé dans sa route, lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie. Au point du jour il arriva au faite de la colline, d'où on aperçoit le sommet sourcilieux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect, il n'est plus maître de lui-même : mille craintes, mille douleurs saisissent son âme. Il prend les flancs de son coursier,

dont la vitresse déferait les vents; ses soldats ont peine à le suivre. Kaled, l'inquiet Kaled, en lui voyant prendre, d'un tel mouvement, le chemin du Carmel, commence à concevoir les plus sinistres alarmes; il continue à suivre son maître, mais il ne doute presque plus que la raison ne l'ait abandonné, et que l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek Adhel retient tout-à-coup son cheval, et dit à Kaled : — Sais-tu que Lusignan est ici? — Est-ce lui seul que tu viens y chercher? lui répond son ami d'un ton sévère. — Je viens le chercher, le punir, s'écria le prince; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour; viens, suis-moi, que rien ne nous arrête. — Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les représentations seraient inutiles; mais, si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah! malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie. — Malek Adhel ne l'écoute pas, il s'élançait avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître; tout y est en silence; la grande porte est fermée, le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats; le cimetière nu à la main, il entre dans la sainte maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond, les longs corridors sont déserts; il prête l'oreille, il écoute; des chants se font entendre, il croit que ce sont ceux de l'hyménée, et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent; il traverse une cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtiments gothiques, l'église avec son haut clocher et ses vitraux colorés, frappe ses regards; il monte les degrés du temple; à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrents d'encens obscurcissent la lumière; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits, et près de lui la vierge



qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Stranger au culte des Chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan, il ne doute pas qu'il ne soit là, et, se montrant tout à coup avec ses armes et ses soldats, il s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église: « A moi, Lusignan, viens me la disputer, si tu l'oses » et renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour l'majesté du Dieu suprême, dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect, les sacres concerts sont interrompus, des cris de terreur leur succèdent; comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges foient en désordre, elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière l'autel. Cependant avant d'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix: « O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu? toi qui as osé m'offenser, n'oses-tu me combattre? » Mais Mathilde est entre ses bras, sans connaissance: il ne songe plus qu'à la sauver; il fuit à grands pas avec elle, ses guerriers ont peine à le suivre: au bas du mont Carmel il s'arrête au pied d'une fontaine, il baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, en s'écriant hors de lui: « Dieu des Chrétiens, rends-lui la vie, et la mienne est à toi! » Il achève à peine ces mots, que Mathilde ouvre les yeux, et se réveille. « Qu'ai-je dit-elle, pourquoi toutes les pressions de mon âme tressaillent-elles ainsi d'allégresse...? les sœurs parvis sont-ils ouverts? » « Malek Adhel est-tu ici pour y entrer avec moi? » En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek Adhel, enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent; à genoux devant Mathilde, il la contemple et l'adore, il ne voit qu'elle, il a oublié toute autre pensée: c'est un de ces moments d'enlèvement où on

devine le ciel.... Ah! si un pareil bonheur pouvait être durable, s'il était si ne voudrait plus quitter la terre, quand on est appelé à le goûter, on ne s'en va sans doute au tombeau de la vie, et il serait également au-dessus des forces humaines d'en soutenir la prolongation, et de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, veut interrompre les ravissements d'un héros si tôt plongé. « O perfide traître! lui dit-il, comment oses-tu te lever sur cette terre fatale, où les ennemis, les pièges, et la mort, l'ont reconquis. Ces mots rappellent Malek Adhel à tous les dangers de sa situation; il pense que Mathilde les partage, et il se sent à peine lever; son bonheur a disparu, une sombre terreur le remplace, car il se sent d'un coup surpris par l'armée entière des chrétiens, et il sent trop qu'après tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur, et non sauver celle qu'il aime. A l'insu de la nuit un moment entre les bras de Lusignan, son âme trisonne, et, pour la première fois, il se livre à la frayeur de la mort, maintenant, atteint par toutes les faiblesses, s'entend le bruit des feuilles que ses chevaliers froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le brouillard l'approche de l'ennemi; quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la couvrent d'images fantastiques, partant croit voir un Chretien, surprendre un espion, reconnaître une fratrie dans un bataillon; enfin, poussé dans les tourbillons des vents qui couraient la nuit, vient pîns et des antiques aversions son oreille est frappée du son des instruments de guerre et des cris pressurés des combats. En proie à cette épouvante il marche en silence sans autre idée parler à Mathilde; mais elle, se sentant un peu de son effroi l'interroge, et demande pourquoi il a vu son père et la promesse qu'il lui avait faite de la laisser vivre en paix. — Fils moi, lui répond il d'une voix sombre et farouche, pour quoi m'as-tu trompé, en me assurant que les Chrétiens le respecteraient? pourquoi



Lesignan y a-t-il osé entrer? pourquoi l'a-t-il forcé à paraître devant lui? un jour plus tard n'étais-tu pas son épouse?

Mahek Adhel, que dis-tu? reprit la princesse avec un profond étonnement; depuis mon départ de Ptolemais, je n'ai pas revu Lesignan; est-ce, si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que j'abhorre, et me laisse libre de me donner à Dieu. — Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince; il vit qu'il avait été trompé, et, quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perdition, son premier mouvement fut un mouvement de joie. — Oh! moi-même, s'écria-t-il, elle n'est qu'a moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour : ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lesignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Hermie un billet où tu me demandais du secours, cet étranger n'était qu'un imposteur? —

Assurément, répondit Mahek. — Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure empiète ainsi les sentiers de la vérité! Mais que dis-je! ce n'est pas la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même du piège le plus grossier; du moment qu'on m'a parlé de toi, je n'ai plus vu que toi; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglement et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour.... O ma bien-aimée! ajouta-t-il avec un effroi qui le glaça jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité : les Chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit; ils nous attendent dans ces bois, et je ne puis te ramener à Césarée avec sûreté; mais comment aller ailleurs? comment risquer le honteux affront d'avoir abandonné la ville que j'ai juré de défendre? elle tombera, et seul j'en serai cause! O Saladin! que diras-tu de ton frère? ô Mathilde! retire-moi ton amour; j'en suis indigne, puis-que j'ai trahi pour lui mon devoir et... a

patrice! — Il s'arrêta alors; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop aisé d'être surpris par les Chrétiens. Il appelle Karel; il en fait part de l'horreur de sa situation. Karel baisse la tête, il est consterné, il sent, comme le prince, toute l'impossibilité de retourner à Césarée : il est certain, comme lui, que l'armée des Croisés les attend à quelque distance, et s'avancer de ce côté c'est voir tomber dans leurs serres ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui reste, mais comment se résoudre à donner un tel essai à son maître, qui pensera tout l'Orient d'une semblable défection? cependant il se fit moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes des Chrétiens. Au milieu de ces perplexités, tout à coup un sonneur lui arriva et une lettre d'expulser le ramène. — Mon maître, lui dit-il, si ton nom ne me m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des Chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omair, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jafia; depuis que les Chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été abandonnée; mais je me souviens de l'avoir parcourue en entier, tandis qu'elle occupait dans ton gouvernement d'Alep, Saladin, à la prière, m'avait confié le soin de Césarée. — Faut-il faire un long détour pour l'attendre? s'écria le prince. — Karel répondit que tout le jour suivant suffirait à peine. — Eh bien, serrez-vous de guide et hâtons-nous, reprit Mahek Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste. —

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient, et se détournent vers le sud; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers l'intérieur du pays; se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues, et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes, et Mahek

Adhel, en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques aliments dans des cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que Mathilde se repose; il la fait asseoir sur des rameaux de fougère coupés à la hâte; il se place auprès d'elle, et lui dit : « Ma bien-aimée, les maux que les Chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes, et quand ils te sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis. » La princesse soupire et se tait. « Eh quoi, Mathilde, reprend impatiemment le prince, soupire-tu après ta retraite, regrettes-tu d'être avec moi? Quand lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur? » Mathilde se retourne vers lui, le regarde avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : « Ah ! répond-elle, ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les joies de mon lâche crime, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas : toute la nuit, tandis que nous traversons en silence cette auguste et sombre forêt, je songeais à retourner dans mon cloître, mais je ne le pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir; et rencontrant partout un obstacle, partout je trouvais un plaisir.... O Chrétiennne sans force et sans foi, ton cœur, gonflé d'amour, n'a de goût que pour les biens périssables, et verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu. » Elle dit, et cache dans ses mains sa honte, son amour, et ses larmes. Malek Adhel s'écrie avec transport : O délices de ma vie, je ne redoute plus rien; me voilà heureux, nous sommes ensemble, et une existence toute de bonheur nous est assurée à jamais. — Ne parle point de bonheur, reprit la vierge éperdue, n'en parle jamais; le bonheur

n'est pas fait pour nous : tremblant, nous violons le temple du Seigneur, et nous nous enorgueillons du bonheur!... Non, l'âme égarée de pareilles fautes ne peut jamais être heureuse; car, plus elle s'attache à fausses félicités qu'elle cherchait, plus elle s'enfonce dans sa misère.... Mais je crois voir votre foudre sur nos têtes; elle va éclater : ah ! ne perdez qu'une victime; que tout mon sang rachète celui de Malek Adhel, épargnez-le. » En parlant, son remords se dessinait dans l'âme de la jeune beauté, et elle tendait ses bras vers le prince comme pour le servir de la colère divine. Mais Kaled, revenu, il les interrompit, prit quelques aliments, et leur dit : « Attendez-nous, car il faut attendre l'ouverture du souterrain avant la nuit, afin que je puisse la distinguer et la reconnaître. » Adhel sent toute la prudence du conseil de son ami; et, résolu de ne plus se livrer au plaisir d'entendre Mathilde parler, il se retire. Au moment où il la verra en sûreté dans le palais de Césaire, il la rejoint avec Kaled, et la suivant de loin, il ne perd de toute sa puissance la rapidité de sa marche. Durant le jour, les travaux sur les vastes plaines qui séparent Issou de Césaire, et arrivent jusqu'à ces rochers que Kaled désigne comme l'entrée de la caverne. Là, Malek Adhel s'arrête un moment incertain de ce qu'il aperçoit au couchant d'Iffa, ou d'Iffa, Metchoob, et un peu plus près, au nord, sa chère Césaire. Il est décidé à rendre; mais il se demande si Césaire ne serait pas plus en sûreté à Iffa; la ville assiégée, en proie à toutes les rigueurs de la guerre, est-elle ne s'agit pas, assez tranquille pour y aller, celle qu'il aime. Mais n'est-il pas en de la défendre; en combattant pour Mathilde, ne devient-il pas invincible en la sachant derrière lui, pour être vaincu? D'ailleurs Metchoob est un monde. Iffa, et Metchoob est l'un de Mathilde. Cette pensée le décide. « Non, non, s'écrie-t-il, je ne la quitte

nt; de si assez de maux nous accablent, joignons pas celui d'une separation. • Il dit, et prend la main de son amante, ils s'avancent ensemble une ouverture spacieuse, mais basse, profonde, et dont la route se précipite vers les entrailles de la terre, tenant entre leurs mains des torches de paille allumées, le prince marche sur les pas tremblants de Mathilde; plongent dans toutes les horreurs éternelles tenebres : quelquefois de la grotte se rabaisse à un tel point qu'il faut, pour ainsi dire, ramper sur une terre humide, et se glisser entre des rochers, plus loin on rencontre des précipices, on gravit avec effort ces escarpements glacés, et de l'autre côté, près de soi de noirs précipices, des pierres détachées tombent, sans fin dans des profondeurs inconnues; par moments, quand la lumière de la paille jette un reflet plus vif, on peut distinguer l'intérieur de ces vastes cavernes, on les aperçoit tapissées de cristaux transparents, et on est d'une prodigieuse quantité d'oiseaux, dont les innombrables espèces n'ont peut-être jamais vu le jour dans la naissance du monde. Cette multitude, effrayante, se prolonge à l'infini; malgré tous ses efforts, Mahomet n'en peut sauver la fatigue; à la fin, il ne la quitte point, souvent il se la porter, mais la difficulté de ne le lui permet pas toujours; il est de barre la descente mal contre les rochers; ils treuvent sa peau glacée, obligés de les enlever pour passer; ses pas, leurs aspérités rudes et déchirent ses mains. En voyant l'effort, le prince est prêt à perdre patience; il le perd un moment, par conséquent Kaled croit s'être égaré sur la route, et revenant sans cesse sur ses pas, un delfe qui tourne sans cesse, à la queue duquel, au-dessous d'un arc commode, s'est chargé d'un abîme sans fin et sans bout, il meurt. Mathilde, repoussée de l'as-

sistance, demeure sans force sur le roc où elle se trouve, et le prince, sans d'un moment d'espérance, l'entoure de ses bras, et est forcé un moment de s'englober avec elle dans les profondeurs abîmes dont ils sont entourés; mais bientôt la fermeté de son âme lui suggère une autre pensée; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques soldats, tandis que les autres tournent la côte opposée, et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue; alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée; et au bout de peu d'heures, un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers; Kaled étend ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune, qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne. Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ces flexibles branchages; il fait un pas de plus, l'espace est devant ses yeux, il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle qui y veille, il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs, et distingue au nord, dans la plaine, le camp des Chrétiens et les bandières de la croix; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville, le fidèle cœur de Kaled tressaille de joie; son maître est sauvé, l'honneur musulman l'est aussi. • Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince; en faveur de tes services passés il a fait grâce à ton imprudence. • Malek Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le Dieu qui a sauvé Mathilde; il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar; au nom de Malek Adhel elle s'ouvre à l'instant; des soldats, vêtus de l'habit sarrazin, entourent le prince; il croit

\* Le dessein nous fait voir celui des colles étendues, et les soldats s'en servent pour empêcher l'entrée de l'ennemi. Les soldats s'en servent pour empêcher l'entrée de l'ennemi. Les soldats s'en servent pour empêcher l'entrée de l'ennemi.

être au milieu des siens. — Enfin, s'arrê-  
tant en serrant la princesse contre son  
cœur, les Chrétiens seront dupes de leur  
perfidie, Mathilde est hors de leurs at-  
teintes, et Lusignan ne me l'enlèvera  
plus. — Il dit, et tout-à-coup les troupes  
qui l'entourent se jettent sur lui, lui ar-  
rachent et son épée et Mathilde : en un  
instant Kaïed et tous les soldats de sa  
suite sont chargés de chaînes. La sur-  
prise ne leur permet pas de tenter même  
une vaine défense; Malick Adhel ne sait  
s'il veille ou s'il est sous la puissance  
d'un songe affreux. — Prodige inégal  
où suis-je ? s'écrie-t-il. — Sous la puis-  
sance des Chrétiens, sous celle de Lu-  
signan, répond celui-ci en se faisant  
jour à travers ses troupes, César et  
Mathilde sont à moi, et tu es dans mes  
fers. — Malick Adhel, frappé d'une ef-  
froyable surprise, demeure immobile et  
éperdu; une sueur froide coule sur tous  
ses membres; il promène autour de lui des  
regards menaçants, terribles, et déses-  
pérés : perdre tout à la fois la fille et  
Mathilde, et l'honneur, voilà son sort. Il  
avertit lui-même celle qu'il adore dans  
les bras de son rival, et il a laissé périr  
César et Césarée, que Salsim avait con-  
fié à ses soins, et qu'il avait juré de dé-  
fendre jusqu'au dernier soupir. Après de  
fardeux maux on ne peut plus vivre. Les  
remords qui brisent son cœur font tort  
jusqu'aux genousses de l'air et de  
soleil, et la honte de sa faiblesse, obli-  
vion la fierté de son cœur, le laisse sans in-  
stincts; et n'a plus ni force, ni courage,  
il ne secoue point ses chaînes, et il ar-  
rête dans un morne silence vers la tour  
où Lusignan a ordonné à ses soldats de  
le conduire.

## CHAPITRE LXX.

A l'instant où la princesse se voit en Ma-  
lick Adhel chargé de chaînes, elle était  
tombee dans l'oubli : on la trans-  
porta en cet état dans le palais qu'habi-  
tait Lusignan; et, malgré les nombreux  
docteurs qui furent appelés autour d'elle,

une partie de la nuit se passa  
revint à la vie : mais quel est  
elle que celui où elle eut  
où elle apprit que Malick Ad-  
ferme dans une étroite prison;  
sultan était maître de son  
de Cécile, maître d'elle-même  
des affreuses nouvelles, elle  
sa tête dans sa robe pour se  
lumière; elle a bécoté du  
Née sur de telles afflictions,  
brise sans qu'elle puisse ver-  
laine; elle demeure sans  
perdue dans sa douleur, n'ap-  
perçoit que celle-ci, qu'elle adre-  
« O mon Dieu ! retire donc  
de mes fers que vous meure  
mon châiment. — Vainement  
cœurs sont autour d'elle;  
les regarde point, et se tour-  
tout-à-coup la porte s'ouvre,  
parait; il commande qu'on le  
Mathilde; il est dit; la prin-  
mit et elle se leva de son lit.  
avec une fièvre et une sainte  
hausse les yeux : entre deux  
qui, dans l'absence du tronc  
et un d'insulter un rival rival  
le marquant devant le cour-  
le ne fille, et ne sort un  
de force pour supporter  
et résister sans merci. Mais  
point encore; tout humble  
elle ne peut se résoudre à s'en-  
que-à; sans changer d'attitude  
garder l'ennemi, sans faire  
fin, d'être voir se lever elle dit  
donc vous, Lusignan, qui êtes  
Cécile; en effet, en vous  
d'un bras chargé de chaînes,  
être à lui que ce n'était pas moi  
commence à dire. — Madame, et  
les Chrétiens me donnent une  
toise et la pense Mathilde  
pas se repaître de la victoire  
d'eux. — Je m'en réjouis en-  
plus et elle, à leur honneur  
pas plus cher que leur trion-  
vous ne leur vie; pas tant achè-  
trahon. — Nos ennemis, mal-  
thétraient pas un autre langa-



rompit Lusignan d'un air offensé. — C'est celui que vous tiennent Richard, s'il était ici, reprit-elle fièrement; car sa grande âme dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa seule honneur de penser comme lui: est-il souffert, ce grand monarque, que votre main ose donner des fers à celui de son libérateur, du plus grand héros du monde...? — Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de parler ainsi, en ma présence, d'un rival dont je tiens la vie entre mes mains. — Sure, repliqua-t-elle d'un air grave et un peu solennel, en rendant à Malek Adhel la justice qui lui est due, que puis-je craindre de vous? Ne vous laissez-vous pas trop en prétendant que c'est moi qui vous empêche de commettre une horrible féauté? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être Chrétien et chevalier? — Ah! madame, s'écria Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomptable amour qui me devore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si longtemps contenue. —

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelants de tant d'ardeur, qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, au milieu d'un palais, qui commandait dans le palais et dans la ville entière; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les eut. Alors rassurée, elle dit: — Vous parlez toujours comme si vous commandiez seul ici; mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pouvoir? S'ils vous ont assés dans vos triomphes, ne doivent-ils pas disposer comme vous des prisonniers? — Non, repartit impétueusement le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée, car seul j'ai conduit le siège, seul j'en ai assuré la succès; et sur moi laisser l'entière disposition d'un conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'a-

vaient pas besoin, sans doute, que Richard en parlant m'eût revêtu de sa première puissance. — Ainsi, repartit la princesse en le regardant fixement, puisque c'est vous seul qui avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'acte mérité de je m'étais retenu a été violé par les Baronniers, c'est donc vous seul qui en êtes cause? — Me rendez-vous donc responsable de leur crime, Madame? lui demanda vivement Lusignan. — Et qui l'a plus commis que vous, ce crime affreux, repartit la princesse plus vivement encore; n'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu? et, je le demande, quel est le plus coupable, du Musulman qui a porté le coup, ou du Chrétien qui l'a défruct? — A ces mots Lusignan demeura interdit; et les reproches de Mathilde s'entendirent, ils ne sont pas injustes, et il s'en vint d'autant plus qu'il est embarrassé d'y répondre — sans doute il y avait des remords au fond de son âme; mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts que la violence d'y penser. L'idée que Mathilde se gardait moins d'estimer aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince, cette idée, disant, ulcérant son âme au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées, l'amour, l'indignation de la prisonnière étaient le portage de Malek Adhel, tandis que lui n'obtenant rien son espoir et sa haine. Dans cette situation qu'avait-il à faire, qu'à tirer parti des circonstances ou il se trouvait pour forcer la princesse à se donner à lui? Il ne veut pas même attendre la retour de Richard; il pressent trop que Richard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être, en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié; il faut donc que ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré la suc-

de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main; s'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée; son œil est enflammé et sombre; sa voix, enrouée et tremblante. « Mathilde, lui dit-il, je vous aime avec une violence qu'il m'est impossible d'exprimer; je vous jure, par le Dieu vivant, qu'il faut que vous m'appartenez; il le faut à tout prix; et, avant de renoncer à ce bien, je renoncerais à la vie. » Ce serment épouvante la princesse; elle fait un mouvement pour fuir, il la retient.

« Non, Mathilde, vous ne me quitterez point; assez longtemps j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect inviolable; quand votre frère vous donnait à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre; puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître; et je vous déclare que, pour vous obliger d'être à moi, j'emploierai toute ma puissance. » À ce mot, la princesse indignée, lui dit : « Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas, sans doute, que vous en useriez pour opprimer la faiblesse : ô Lusignan ! j'ai vécu longtemps parmi des infidèles; mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont, en ma présence, le roi de Jérusalem vient de flétrir son caractère. — Mathilde, je ne vous tromperai pas, interrompit très-impétueusement Lusignan, plus vous me montrerez de dédain, plus vous m'affermirez dans mes projets : puisque je n'ai jamais pénétré votre cœur, et que vous m'enlèverez votre estime, que me reste-t-il à perdre ? votre personne : hé bien ! je jure

que je ne la perdrai pas, Mathilde le jure par le Dieu que nous craignons; si dans ce jour vous n'êtes pas avec moi, ce soir mon rival sera sans vie. Ce terrible blasphème s'écria la jeune esclave; mais hélas ! préférez-vous à de pareils serments ? »

Mathilde, continua Lusignan en prenant la main avec une grande ardeur, veux-tu être mon épouse ? Elle interrompit-elle, la main même d'Adel n'effraye jamais que d'un moment, et je suis sûr qu'il finira par n'avoir pas hésité dans le cas, si bien ! repiqua-t-il avec une froide colère, je vais commencer avec d'autant plus de force qu'il me dans son aveuglement, et je serai séparé pour l'éternité. À cette terrible pensée, la jeune esclave sang se glorie, un moment ses yeux, pâles et tremblants, se levèrent sans voix, et l'ose faire un pas, et si elle eût été écoutée d'un moment, son ne lui permettant pas de quitter Malek Adel, en mourant dans ses bras, se fut contentée d'une religion certaine, peut-être le fit pas d'ros qu'elle aimait lui est paraître freux que l'hymen de Lusignan; qu'il avait il de plus affreux que quel malheur ! Jamais si cruelle an ne déchira son cœur, elle ne se voulait, elle ne sait que ressembler pendant, à la fin, elle s'écrit, les prières et les ne permettent mais qu'un crime si noir son cœur se souleveront contre cette an il se souleveront contre toi, l'air j'en appellerai à mes Anglais, j'en lèrai au grand Albert d'Autriche, à de Bourgogne, dont la loyauté m me a mérité la confiance du que des Français. — Et si vos An ni Albert d'Autriche, ni le duc de logne, ni Philippe-Auguste lui ne sauveront Malek Adel, nul donne des ordres que moi. — Qui commandera un crime, les Châ ne l'obéiront pas; et les nobles de l'armée sauront bien enlever



raison par un for-  
le seraient-ils. Ma-  
rer une violence con-  
trairement à leur hon-  
nête les jours de leur  
; mais je puis le faire  
t me mettre même à  
pçon. » A ton dont  
pls, la princesse crut

Malek Adhel, alors,  
posante, une conte-  
et un regard celeste.  
a : « Et quand la jus-  
absoudrait, sire, la  
quis effraie-t-elle par?  
se, si vous ne rendez  
e crime aux hommes.  
mpte à Dieu? » Ma-  
repliqua Laisignan en  
joux devant elle; je  
il la punirai qui m'at-  
pords et la crainte  
le desir de vous voir  
tr de vous voir à un  
e ce moment, exare  
passion qui me con-  
besser entre vous et  
paroles aussi impies  
les espérances de la  
restait une pourtant,  
mise, c'était celle de  
et de déterminer sa  
crainte qu'elle ne se  
lit. Alors, avec une

elle dit à ce roi :  
demander m'inspire  
e plus de pitié que de  
e vœux redoublés à ce  
d'avoir à choisir en-  
eux et votre main....  
bâire une dernière re-  
te je vole Malek Adhel.  
rez point, Madame,  
un ton impérieux, je  
la puissance des pas-  
sions rivales pour permet-  
dant j'ai de vous voir  
trait réparer, et con-  
à recevoir le baptême  
rais de le laisser mon-  
ne risquera point que

l'éloquence de votre cœur ouvre le sien  
à la vérité.... Non, non, ajouta-t-il en  
faisant un mouvement pour sortir, ré-  
fusez-moi, afin qu'il meure dans son en-  
durcissement, et que ma jalousie soit  
même dérivée de toute crainte jusque  
dans l'immense avenir. »

A ces mots, Mathilde, n'écoutant plus  
que son désespoir, court au-devant de  
Laisignan, se jette à ses pieds, et s'écrie :  
« O prince cruel ! si tu n'as aucun respec-  
pour un héros, aucune pitié de mal-  
heureux, prends pitié de toi-même : où couras-  
tu, malheureux ? à ta perte éternelle ; tu  
vas te baigner dans le sang innocent, tu  
vas poignarder un homme sans défense.  
Cher enfant, souviens-toi de ton maître ;  
ce ne sont pas là ses leçons. » Dans ce  
mouvement impétueux, son voile s'était  
détaché, et ses cheveux épars, son atti-  
tude suppliante, et l'expression d'une  
de ses regards, ajoutaient une puissance  
supraturelle à ses paroles. Laisignan,  
épouvé, s'arrêta, et lui dit : « Ah ! beauté  
céleste, demande-moi mon sang, ma vie,  
demande-moi plus encore, je puis tout  
pour toi, hors de renoncer à toi. » La  
princesse baissa les yeux en pleurant, et  
toujours prosternée, en dépit des efforts  
qu'il faisait pour la relever, elle ajouta :  
« Non, je ne quitte point vos genoux  
que vous ne m'avez entendue, j'y veux  
mourir si vous persistez dans vos refus.  
Relevez, Laisignan : j'en conviens, mon  
estime vous a été ravie, mais vous pou-  
vez la reconquérir, vous pouvez la por-  
ter à un degré qui touchera à l'admirable ;  
vous êtes maître de devenir pour  
moi un objet de vénération, de mer-  
veille, de profond respect, mon momentelle  
reconnaissance, si la passion vous a dé-  
gradé un moment, en triomphant d'elle,  
vous vous elevez au-dessus de ce que vous  
avez jamais fait, et un si grand effort  
peut tout réparer. O Laisignan ! que ces  
maux que je presse brisent elles-mêmes  
les fers d'un héros, qu'il entende de vo-  
tre bouche l'ordre de sa liberté ; en vous  
voyant si grand, si généreux, il vous  
craindra davantage, sans doute, mais il  
sera forcé de vous admirer. Laisignan,

Je la sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande; mais vous n'ignorez pas combien l'âme de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre, qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous. » Cette beauté geignante s'arrêta alors, mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému; son visage hautain s'attendrit; cette voix l'étonne, le pénètre, il regarde Mathilde..... Ah! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la prison de Malek Adhel: mais la vierge ne sait point feindre; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance, elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet; il demande pardon à Mathilde, il rejette sur sa passion la témérité des menuees où il s'est laissé emporter; il promet tout ce qu'elle désire; il promet tout, et elle n'est point rassurée: il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète, et la grâce qu'il accorde, l'alarine davantage que les emportements de sa colère. Glorée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. « Sire, lui dit-il, la nouvelle de l'emprisonnement de Malek Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes; ils sont accourus dans ce palais; ils demandent à vous voir; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif: que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux. »

A ces mots, Lusignan tressaillit; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. « Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses. » Avec un sourire amer, il lui répondit: « Soyez tranquille, Madame; » et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire? tout son

recours était là: les hommes l'avaient enlevée, la trompaient sans doute; lui qui n'abandonne point, qui ne se rend point, dont la puissance passe par-dessus les hommes, l'écoutait encore: errant dans son sein, l'infortunée mourait pas, car, en conservant sa noblesse, elle avait conservé sa dignité: qui en sont inséparables: la cause de sa résignation.

## CHAPITRE I.

Lorsque Malek Adhel avait été enlevé, Lusignan en avait été aussitôt; une flèche lui avait porté le coup par l'imposteur dont les artificeurs d'éloigner le premier, avait au roi de Jérusalem que, le succès couronné son espoir, il pouvait de nouvelles entreprises. Alors il ble l'armée; il lui dit que Malek n'est plus dans la ville, et qu'il donner l'assaut. A cette nouvelle les troupes s'ébranlèrent, on vint de l'absence d'un héros, on tra autour des murailles des usages l'invention aussi nouvelle qu'elle la et le n'a jamais été menacé de forces, et Malek Adhel ne plus. Cependant, avant de commencer le combat, Lusignan envoya un sous les murs, demander une à Mohamed: Mohamed l'accepta lui dit: « Mohamed, je suis prêt à charier moi-même qu'il ne te rende parti à; rendez que de remettre le champ la ville entre mes mains; refus, je ferai trancher la tête du maître; apprends que Malek est dans mes fers; je l'ai saisi par le cou comme il sortait de ces murs. » Mohamed se leva pour sa réponse, et donna quinze heures pour le faire. Il dit, et se retira. Mohamed, fait paraître devant le conseil d'imposteur qui a trompé le prince, il de sa bouche la confirmation ce que l'écrit un vint de lui dire que les Chrétiens, instruits de la mort du prince, l'auraient surpris.

toute plus de son malheur,  
 et la vie de son maître, il  
 les aux chaînes. Les chré-  
 tiens d'une si faible victoire,  
 et la coupe de Lusignan; d'  
 fer, ou bien il attribue à  
 musulmans. Cependant non  
 en entrant dans la ville,  
 les musulmans au fond d'un  
 horizonner crainte que tout  
 soit tranquille, que les hor-  
 rissants restent sur le haut  
 et que les musulmans des  
 montent l'hôtel musulman.  
 pas se diriger, un tronc  
 d'acier, et devant les chré-  
 tiens de Boulogne, se pos-  
 s'apparue à une trousse,  
 qu'on explique au soldat,  
 sans en hauture. « De quel  
 atrocité vous votre chef?  
 ne pure de l'obtenir? n'est-  
 vous commande? De quoi  
 vous, a-t-il trahi notre  
 commandant n'est-elle pas à nous?  
 le visage d'un chrétien?»  
 imposent silence au due; il  
 fu il a prouvé de regarder  
 dans le chef de l'ennemi; et,  
 ne est à lui, le sont soups  
 conquise à été obtenue  
 le, n'est pas un motif suf-  
 fisant de son serment;  
 ne qui d n'entrera dans la  
 ville Lusignan avec vous  
 sans des moyens qui l'en  
 lèver et, sans de son frus-  
 tre dans le camp, et rap-  
 porter ses tentes. Craignant il  
 l'idée que, de ce par de trom-  
 pances, Mulek Adhel, croyant  
 illés des siens, est rentre  
 et que Lusignan l'a fait  
 traire de honteuses chaînes.  
 Le guerrier voit au secours  
 entre dans l'armée, il parle  
 rière, à Albert d'Aulnoye,  
 inces croisés; il leur do-  
 ne forceront pas Lusignan  
 sur le sort qu'il destine à  
 ; tous le veulent comme

lais : ils marchent au palais du roi, et s'en devaient eut que Languiran paraît en sortant de chez Mathieu. Il vint au aide d'eux et s'approcha, et entre deux la noble qui ils sont assise : il leur demanda quelle cause les réunissait, et quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prit la parole : il lui reprocha d'oser tant se fier à un guerrier sans défense. « Il fallait, lui dit-il, le combattre, et non pas le surprendre. — Richard, de qui je tiens l'autorité dont je dispose, répondit Languiran avec tranquillité, Richard aura mes motifs à son retour ; je n'en rendrai compte qu'à lui. — Bien, repartit le vaillant le duc, mais nommez tous Chrétiens ; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre : répondez donc, que voulez-vous faire de Mahé Aïdjal ? — Et vous, répliqua Languiran plus vivement encore, qu'en ferez-vous si je vous laisse l'arbitre de son sort ? — A l'instant sa prison serait ouverte, et sa liberté lui serait rendue. — C'est peut-être le désir d'un chevalier, répliqua froidement Languiran : mais ce n'est pas le devoir d'un chef. — Alors, se tournant vers les premiers croisés, dans un discours étendu, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt était pour eux que Mahé Aïdjal ne combattît pas jusqu'à la fin de la guerre. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'aie le projet d'attenter à ses jours : si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre : mais quel que à l'heureux m'est trop cher pour vouloir la honte au vainqueur de leq uel il est. » Il s'approcha alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes ; il rappela avec des couleurs si vives tout le mal que Mahé Aïdjal a fait aux Chrétiens, et la terreur que son nom seul leur inspire ; il fit si bien sentir qu'en ce moment plus à la tête de ses armées, Saladin perdrait la moitié de ses forces : il prouva si invinciblement que, loin de ce si nos, les Croisés ont toujours remporté la victoire ; qu'ils n'ont jamais été vaincus.

que par lui, et qu'enfin, de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succès de leur grande entreprise, que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés, et que son opinion était approuvée, il ajouta d'une voix plus modeste : « Quelle que soit l'importance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable : quand Richard sera venu reprendre le commandement, quand je ne serai plus responsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demanderait-il aussi la grâce de Malek Adhel ; mais Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Césarée, et de la situation où nous nous trouvons ; sa réponse sera notre loi : en l'attendant, Malek Adhel sera conduit à Ptolémaïs ; Césarée est trop près du théâtre de la guerre ; Ptolémaïs, plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie, je n'en répondrais pas ici. »

L'avis de Lusignan prévalut, toutes les défiances s'évanouirent ; on trouva même que, disposant de l'autorité suprême, il avait mis de la déférence dans ses réponses au duc de Bourgogne, et on lui en sut gré ; et, comme chacun savait que Malek Adhel était son rival, on applaudit à la manière dont il venait de parler de lui, et cette modération dissipait les préventions défavorables que sa conduite équivoque avait excitées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même Malek Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolémaïs.

Le lendemain, Mathilde apprit ce départ ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan, d'horribles pressentiments la troublèrent, et dans sa douleur elle appela à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas ! où est-il ce cœur compatissant, dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes ? où est-il cet homme pieux

vers la prison : des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde ; mais à ces hommes de paix et d'amour , qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères , les portes de la douleur sont toujours ouvertes , et partant ou un infortuné gémit et se meurt , ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par le geôlier même , l'archevêque descend dans le fond d'un cachot ; il y regne une sombre obscurité ; il entend des soupirs étouffés.... Il reconnaît la voix.... Son cœur se serre. — Mon Dieu ! dit-il , est-ce vous qui l'avez conduit là ? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom ? — A ces accents le prince se relève brusquement ; ses chaînes se choquent avec un fracas horrible : l'archevêque en frémit. Malek Adhel s'écrie : « Guillaume ! est-ce Guillaume que j'entends ? — O mon fils , lui repoud-il , en se précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince , mon fils , Dieu vous délivrera. — Il ne me rendra pas l'honneur , interrompt Malek Adhel avec un cri déchirant ; j'ai perdu l'honneur , mon père , et j'ai avant donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde ! — Mon fils , Dieu peut vous rendre plus que vous n'avez perdu ; nos biens sont fort pauvres en comparaison de ses richesses.... — Non , non , interrompt encore le prince , il n'y a plus pour moi un moment de paix ni d'espoir ; j'ai trahi mon frère , j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée ; j'ai été surpris par un traître , chargé de chaînes comme un vil esclave ; j'ai été traîné dans ce cachot , sur cette paille où je vais mourir. — Vous n'y mourrez point , vous n'y mourrez point , s'écrie l'archevêque avec force ; le temps est venu d'acquiescer mes dettes , vous allez sortir d'ici. — Mon père , que prétendez-vous , et que dira l'usignen quand il ne trouvera plus sa proie , quand son esclave lui sera échappé ? — Que vous importe , vous allez sortir d'ici. — Mais savez-vous que si j'en sors , ce sera pour reprendre Saladin , le venger , lui rendre Césarès ! — Jeune homme , pourquoi me le dire , s'é-

cria vivement l'archevêque , je ne vous l'avais pas demandé. — Mon père , répliqua le prince en lui serrant les mains entre les siennes , j'aime mieux mourir ici que vous tromper ; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivrerez , voulez-vous que je sois libre encore ? — Mon Dieu ! a écrit l'archevêque , n'est-ce pas lui qui m'a sauté la vie à Damas , à Jaffa ? n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette ? n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les Chrétiens , où je parlais toujours contre lui et son peuple ? voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfants ? Non , je ne suis point à votre cause par cet acte de charité ; car votre loi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes , et vous avez touché et converti bien plus de cœurs par l'amour que par la colère : c'est lui , c'est ce maître , tout indulgent , tout tendre , qui m'ordonne de vous sauver ; ce n'est pas moi , Malek Adhel , c'est lui qui vous délivre ; ortez peindre , peut-être , arrêtera vos coups. — Alors il détache ses chaînes , lui prend la main , et lui dit : — Viens , mon fils , viens , je connais tous les détours de ces tristes demeures ; Dieu a permis que je les eusse déjà visitées , afin de connaître un moyen de te sauver. — Alors ils marchent ensemble par des routes étroites , ténébreuses , malgré l'obscurité qui y règne , ces lieux d'affliction sont trop bien connus de Guillaume pour qu'il puisse s'y égarer : le prince le suit , le cœur troublé par une puissance inconnue ; ce qu'il entend , ce qu'il éprouve l'agite de pensées nouvelles , et les paroles de l'archevêque lui semblent pleines de vérité ; mais avant de les croire , avant même de les écouter , il veut effacer l'affront qu'il a reçu , reprendre l'usignen , combattre l'usignen , et pour soumettre l'orgueil et har la vengeance , il n'est pas encore assez Chrétien.

— Mon fils , dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trappe hérissée de barres de fer , à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se passent avec peine , je serais venu à vous par



lei, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme; peut-être le vôtre le pourra-t-il. — Malek Adhel secoue la porte immense, et les verrous et les chaînes tombent en écarts. Mon Dieu! s'écrie l'archevêque, à force de ce branle-t-elle se tourner contre vous? — Mon père, répondit le prince en tombant à ses pieds, prenez pitié de moi, et laissez-moi partir: il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur... Ne me retenez plus... bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos souvenirs... La vie m'est odieuse: je suis à jamais séparé de Mathilde: ah! ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous. — L'archevêque sent couler ses larmes; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui: « Je te bénis, mon fils, lui dit-il, et puisse l'éternel te bénir comme moi; puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit; puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te servir ni crier; puisse-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux: car ton salut s'avance, et sa justice te sera révélée. »

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier, et dit au prince: « Cette porte doit sous les remparts de Molemais, tu vas te trouver hors de la ville; enfonce-toi dans le bois de symonores qui l'entoure, demeure-y jusqu'à la nuit; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine; échappe à tes ennemis: mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'achapperas pas à Dieu; son œil est sur toi, et sa providence ne t'oubliera pas. — Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous point aussi? restez-vous dans cette prison? est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes? est-ce que les chrétiens osaient vous punir de ma fuite? — Non, mon fils, non; ne le craignez pas, répondit Guillaume: un excès de prudence a pu les engager à vous tenir cap-

tif pour vous ôter les moyens de combattre; mais aux nobles enfants du sang la générosité plaît encore plus que la prudence; il n'y en a pas un qui ne se réjouisse de vous servir en liberté, ou qui ne me remercie d'avoir osé vous la rendre. — O mon père! quel plaisir que celui-là, s'il était tel que vous le dites; mais quel Dieu que celui qui a forgé une arme comme la vôtre et celle de Mothilde!... Mathilde, ajouta-t-il en fondant en larmes, mon père, je la reverrai plus! — L'archevêque répondit d'un ton sévère: « L'enferait, vous avez cru pouvoir l'arracher à Dieu, vous avez cru que la force de votre bras pouvait lutter contre l'éternel: vous comptez s'est joué de votre audace. — Mathilde va revenir à lui, mon fils; elle est en bien, il n'y faut plus penser. — Bientôt je n'y penserai plus, mon père, ajouta-t-il; bientôt elle pourra quitter le monde. Malek Adhel n'y aura plus pour la pleurer... Dites-lui que je lui rends ses promesses, que mon arme je la rends en donnant au cool; elle entendra cette parole, elle saura que c'est mon dernier vœu. — Alors surmontant toutes les remords que cette pensée lui causait, il se baissa vers la main de l'archevêque contre son cœur, et lui dit: « Adieu, mon père, et je mourrai sans vous revoir, prout des moi de venir pleurer sur vos cendres et de prier votre Dieu pour moi. — Il sans attendre sa réponse, il franchit le seuil de la porte et s'enfuit dans le bois. — Guillaume resta, pour quelques instants à sa place; il sent de l'œil celui que son espérance comptait déjà au nombre de ses enfants, et quand il a disparu, d'un œil triste au ciel, et lui adressa ces paroles d'Israël: « O l'éternel, sera-t-il bien au milieu du jour, cache tout qui tu ser pourrais, et ne dévoile point tout qui sont errants. — Avant d'aller, il se leva, poussa l'énorme porte, et restant tranquillement sur ses pas, lui restant dans le carbet il s'assit à la place de Malek Adhel, souleva avec effort les chaînes dont on l'avait chargé, demanda à Dieu de pardonner ceux qui seraient

pis, et attend en silence la  
rest réponse.

Sur des cris tumultueux frépi-  
rante, la porte s'ouvre avec  
 fracas, il voit une populace qu'il  
beux et d'opress, et le redou-  
burt en avant, et s'écrie :  
pupu nous verront, inopriat  
); Ils demandent le sang du  
La foule se précipite le som-  
est eclaire en cherche le hé-  
et plus, il a disparu ; l'homme  
l'œil à sa place, frappeville,  
me l'ange des infortunes  
et mise et de respect les fa-  
lent. « Qui voulez-vous ? que  
ous ? leur dit Guillaume.

« S'écrie-t-on de toutes parts,  
masse de nos sinistrés, nos  
enfants, qui nous a chassés  
p.

« Un bon, il n'est plus  
l'archevêque, j'ai pris son  
la tête, et je ne suis chargé  
ile Noy. « Mais s'il vous faut  
à cela, vous pouvez prendre  
en saisi, le notaire de ce  
les mains de ce peuple em-  
lent en la terre. Hier, les épées  
agrand de l'auguste Vellard ;  
peux s'élever encore, et s'é-  
« La delivre ? qui a rompu sa  
Qui ? repart Guillaume avec  
vo, celui qui m'a en ce ge  
la place de l'infamie, pour  
e capt la liberté et pour  
l'ouverture de la prison ». «  
l'ouïe etoit que Dieu soit do  
à bouche, nul ne connaît la  
e par où le prince est sorti.  
i-aurai l'honneur. « Il lui Jode  
fluit pite sa force à un bras  
que, dans tout ceci, l'arche-  
le conduit par lui. Pourquoi  
mises-ont-ils ? et quand je  
ant tous yeux, comment s'é-  
« du miracle ?

« Ces curieux furieux, Guillaume  
des curieux repentants. Après  
leur rage, il les en fait cou-

gir, et verser l'amour et la charité où ren-  
piraient le sang et la vengeance. On veut  
le porter en triomphé hors de la prison ;  
il ne le permet pas ; il ordonne le si-  
lence : il ne veut point qu'on sache à  
quels excès des Chrétiens ont pu se por-  
ter, ni qu'on remonte à la main qui les  
a fait agir ; et s'il se hâte de sortir de Pto-  
lémis et d'aller à Césarée, c'est pour pré-  
venir l'insensé de tout ce qu'il a fait ; c'est  
pour effacer ses crimes, les pardonnez,  
et après lui avoir épargné un crime, lui  
faire encore la honte de le voir commu-

### CHAPITRE II.

Dans ces jours de trouble et d'agita-  
tion, on eut dit que, pour effacer le  
crime d'un Chrétiens, tous les autres  
avaient oublié de qui étaient ; tandis  
que travaillant délivrer Malch Adiel, ef-  
fre son sang pour lui, et ne son qu'à  
sauver la gloire de l'empire, du camp  
d'Amalou le hardi écrit à celui-ci : « Des  
bruits injurieux se répandaient sur ton  
courage ; je n'en veux croire aucun ; mon  
frère peut être accusé, mais il ne peut  
être coupable ; cependant, comment a-  
t-il souffert qu'on dépouille des chrétiens au  
bords qu'on leur a saisi la vie ? La  
religion communique, et Malch Adiel n'est  
pas libre ! Mon frère, je veux le croire,  
pour servir ton devoir tu n'auras pas at-  
tendu ma réponse, et au moment où je  
parle, Malch Adiel marche vers son  
frère et la Varance pour me rejoindre  
et le combattre. »

Au sein des forêts qu'il traverse en  
silence, Malch Adiel rencontre des mé-  
rriers ; il tremble, car il est sans armes,  
et il a reconnu les Chrétiens ; oui, ce  
sont des Chrétiens ; mais ce sont des  
Français, ce sont des amis. Le chef court  
méditant de lui, la tête nue. Le prince  
voit le duc de Bourgogne, et ne craint  
plus aucune trahison. « Héros malheu-  
reux, je te cherche, s'écrie-t-il, des-  
pote qu'on t'a chassé de Césarée, mal-  
heures agitant mon cœur. Je voulais  
te suivre ; mais l'empire m'a fait des-  
cendre de sortir du camp, et malheureuse-

ment, jusqu'au retour de Richard, j'avais juré de lui obéir; mais hier, la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part, et m'a dit : « Gardons-nous de soupçonner Lusignan; mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi, et nul chevalier ne veille sur ses jours. » Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devant l'emporter sur ceux de Lusignan; car tout chevalier doit ses premiers serments à la beauté, et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé à Ptolemais, tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition; mais le nom de Guillaume, mêlé à toute cette histoire, m'a rassuré sur ta vie. Cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite : j'ai supposé que tu marchais vers ton frère; c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon. Je t'ai trouvé, je suis satisfait. Voici un cheval, voici des armes; va, noble guerrier, reprendre ta place dans l'armée de Saladin; je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon. — Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement; mais puisque, tout vaincu que je suis, je ne te parais pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque, et daigne recevoir le mien; en le voyant sur ta tête, je reconnaitrai celui qui le porte, et, au milieu des combats, de leur tumulte, et de leur carnage, je pourrai respecter mon bienfaiteur. » Il dit, les deux héros s'embrassent avec une tendre et mutuelle estime, soupirent d'être ennemis, et se séparent pour toujours.

Malek Adhel arrive sous les murs d'Ascalon; il entre dans la ville, la consécration y règne, la prise de Césarée y a jeté l'épouvante et le deuil; il traverse les rues silencieuses : ce peuple, si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet; il entre dans le palais de son frère : on l'apercevant, Saladin s'écrie : « O

Malek Adhel ! quand je te confiai Césarée, ce n'est pas ainsi que je croyais la revoir. » Le héros debout, les yeux baissés, et dans l'attitude la plus humble, lui répondit : « Saladin, je suis coupable; j'ai deshonoré le nom glorieux des Ayoulides, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère. J'ai tout trahi mon devoir, mes serments, Lusignan commande à Césarée; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi, Lusignan..... » Il s'arrêta, comme n'ayant point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. « Raconte-moi, lui dit-il, par quel étranger prodige tu as remis à Lusignan de s'asseoir à la place. » Malek Adhel prend la parole, il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes, loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, et tel qu'il se voit à ses propres yeux, tel il se montre à ceux du sultan. Saladin lui dit : « Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence, m'avaient déjà fait en récit; mais ils t'avaient; sent moins coupable. Mohamed et Kaled que voici en pleurant sur tes erreurs, en les croyant point sans excuse. — Mohamed et Kaled sont ici; s'écrie le prince; et les nuages de son front s'éclaircissent un moment : ils vivent ! ils sont libres ! ah que béni soit l'ange qui les a délivrés ! il vient de ouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. — Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux Musulmans; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hautement que, hors le seul Lusignan, tous les Chrétiens se sont montrés très-humains et généreux; même des princes croisés ont voulu délivrer son captif, et quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit retirée dans l'ombre, nous avons vu que nous devions notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre. » Malek Adhel baisse les yeux, pour cacher ses larmes; il voudrait délivrer à son cœur de remouvoir à ce nom-là. Saladin le regarde,

et lui dit : « Eh bien ! que résous-tu , et quelle réparation offres-tu à ta patrie ? » Malek Adhel répond : « Appelle auprès de toi les chefs de ton armée ; Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes ; tu entendras leur jugement , Saladin , et tu prononceras mon arrêt. »

Le sultan y consent. Il monte sur son trône ; les émirs et les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek Adhel refuse de s'asseoir ; il veut rester debout , et , sur son front humilié , il y a encore quelque chose de si fier , qu'on eût dit que le malheur ne l'avait atteint que pour montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit : il dit les deux assauts des Chrétiens , et les deux victoires du prince ; il raconte les artifices de l'imposteur envoyé par Lusignan , et le départ de Malek Adhel. « Oh ! quelle fut ma surprise et ma douleur , quand , le lendemain de ce départ fatal , je vis Césarée menacée de toutes parts ! Les habitants appelaient Malek Adhel , et , sous l'ombre de ce grand nom , se sentaient invincibles ; mais , en apprenant qu'il n'y était plus , leur courage s'abattit à l'instant ; le désespoir les sauta , et la desolation générale fut portée à un excès que mes expressions rendraient faiblement. Les guerriers jetaient leurs armes , et couraient dans les mosquées implorer Mahomet ; les femmes , les cheveux épars , et pressant leurs enfants contre leurs seins , faisaient échoir de violents sanglots ; partout on entendait retentir des cris , des gémissements ; partout les tristes Musulmans répétaient , en se frappant la poitrine : « Nous pouvons mourir à présent , car il nous a abandonnés , et nous sommes perdus , perdus à jamais. »

La fermeté de Malek Adhel ne resta point à la vue des maux qu'il a causés , des pleurs qu'il a fait regarder ; il cache sa tête entre ses deux mains , et du fond de sa poitrine s'échappent des cris étouffés qui disent les déchirements de son âme : Mohamed voit sa douleur , et veut s'arrêter ; il l'en empêche. « Con-

nue , lui dit-il , c'est à la vérité à moi pour : peins mes torts avec les larmes des malheureux que j'ai faits , afin qu'ils soient ineffaçables , et que le souvenir en reste toujours aussi présent , aussi viv dans mon cœur. » Mohamed obéit , il continue , il dit comment il fut trompé par Lusignan , et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée , plutôt que de se rendre. « Après avoir interrogé l'esculape imposteur , continuast-il , les émirs pensèrent comme moi , que , du moment que les Chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piège , ils avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère , et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver. Les émirs demeurèrent en silence ; ils étaient irrités contre le prince , et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à son amour. Eh quel mécompte , un moment de faiblesse doit-il vous faire oublier ses services passés et ses inoubtables exploits ? Ce mot , en leur rappelant votre gloire , prince , les décida en votre faveur ; ils consentirent à capituler ; et quand Lusignan revint chercher ma réponse , je lui remis les clefs de la ville , à condition que vous seriez libre , ainsi que tous les habitants de Césarée. Il le promut , le traître ! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas ! sous les chaînes où je gémis , j'appris encore de nouveaux malheurs ; je sus que Lusignan , certain que vous reviendriez à Césarée , n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats , en vous attaquant à force ouverte ; je sus que , pour vous tromper , il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait ; que , sur nos murs , il avait laissé flotter les drapeaux , et qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats.... Toutes ces ruses furent couronnées , vous vîtes vous livrer vous-même.... Je ne sais , cependant , s'il a rempli une partie de ses promesses , et



si c'est à lui que vous devez la liberté. » Saladin se leva; alors il se fit un grand silence. — A qui que tu donnes cette liberté, s'écria le sultan, si n'importe; les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées; parle maintenant, Malek Adhel, et dis-moi quel est ton dessein? — Froute, répondit son frère; depuis cette fatale nuit, où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la prisonnière d'Angleterre au pouvoir de l'infidèle, Césarée abattue, ma gloire flétrie, et mon frère traîné, certainement je me méritais de donner la mort, et l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un grand devoir à remplir. — Ainsi, repartit le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à la place d'où il est tombé, et conduire encore ses armées à la victoire? — Saladin, répliqua le prince, ne m'incombe pas ainsi de la clémence; tes intérêts me sont si chers, que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même; et, dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés — laisse, laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats; heureux encore qu'ils voulaient l'impunité souffrir, eux dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée, et dont l'honneur est encore sans reproche. — Écoute, soldats, peuple, vous tous et présents, s'écria Saladin en s'adressant aux nombreux assistants qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek Adhel, et le juge indigne de reprendre le commandement de nos armées, je jure de faire tuer l'infâme, et de l'exécuter que la justice. — A ces mots, l'assemblée répondit au sultan par une exclamation unanime : sur ces mâles et fiers visages, des pleurs d'affaiblissement coulaient de tous côtés, et toutes les bouches répétaient ces mots : — Vive Malek Adhel, le glorieux frère de notre sultan ! nous l'attendons que la victoire marchera avec lui, que l'unité l'unira à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours ! »

Malek Adhel ne put résister à son émotion; il se précipita dans les bras de son frère. — Ah ! lui dit-il, je n'ai qu'un doux d'être avec aimé, et je le sens quand je te touche. — Les deux frères se séparèrent à jamais de ce quartier de paradis plus chères espérances. Ils se rélevèrent du fond de leur âme, il adressa Mathilde un éternel adieu; alors, regardant son front surmonté, et sur lequel le deuil se voyait de croquer, se briser, il s'écria : — Mon frère, et vous tous si généreux, c'est au moment où je vous de vous trahir que vous m'avez offert à moi-même. J'accepte votre sacrifice, car maintenant je suis sûr de le sacrifier que je viens de vous faire dans mon cœur m'en repaître. —

Les deux frères se séparèrent, de tout certain susceptible le plan d'une bataille ils sont sûrs que, dans l'issue de ce triomphe, les Chrétiens de la sainte croix; cela sera terrible, nous en sommes encore quelques jours et les derniers des combats auront acquis au monde le quel des deux empires à sacrifier, et d'où sous l'œil du temple de la croix les bannières de la croix que l'armée soumise doit fléchir.

## CHAPITRE LII.

AU-DEVANT de Guillaume court le renommé, elle arrive avant lui à Caen, elle y dit l'adieu au comte de Malek Adhel et avec la main à qui il lui doit la vie, se démontre encore au monde dans le sein de la charité. Au premier bruit de sa venue, Languish a pénétré tout le mystère; il desirait quel est son homme par bravo ses ombres, son langage qui, redit d'une puissance supérieure à celle des rois, a pu seul s'élever au-dessus de la terre; mais il sait bien que ce noble homme, ne faisant rien que pour le bien, dédaigne de recevoir sur la tête le titre de son œuvre, et le verra se venger un autre sans daigner reconnaître ses droits. L'audacieux Languish est allé briser les portes de Guillaume, a fait perdre dans l'azur que, comme tout



roin, sa prudence n'a pas dû lui permettre de rendre la liberté à Malek Adhel; mais que, comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris; plusieurs doutent de cette action; mais tous les Chrétiens capables de la faire s'efforcent d'y croire, et ils en ont beaucoup. Cependant l'archevêque arrive, et apprend ce qu'on publie; il garde le silence, et se rend chez Laisan, au lieu-ci, arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume, s'alarme et se trouble; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repentir, mais avec cet esprit d'orgueil qui, des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout-à-coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomptable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il le montre à Guillaume, et il est perdu sans ressource dans l'estime des Français, s'il n'avait eu, à cette occasion, de la reconnaissance. Il cherche à prouver que, pour les intérêts de la loi, il faut qu'il ait vu les torts du moindre Chrétien, et qu'il se soit son eux du chef de l'armée, il en parle avec toute son éloquence, à propos de Guillaume, que l'ennemi est intéressé à confirmer aux troupes que c'est en effet au commandant qu'il les commande que Malek Adhel doit se rendre. Sur ce mot, l'archevêque s'irrite; il n'en est assez, Laisan, dit-il, de ce que tu fais, comme mon digne maître, je ne puis être l'auteur des pechurs, je ne le suis pas, et du pechie. Mon pechie, s'écrit Laisan, ne puis-je pas effacer le tien? Et alors, avec une grande véhémence, il dit quels vastes projets il a eus, et s'il le sent, il n'est rien qu'il ne doive espérer de sa valeur; tous les Sarrasins ne tiendraient pas devant lui, il se feroit sa proie de tous leurs royaumes; déjà il montre, comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre;

à la fin, quand il se tait, d'une voix grave il lui répond: Ce n'est donc pas assez, Laisan, de l'idée d'avoir perdu un royaume pour rabattre les endures de votre cœur, en briser toutes les fougues, et vous contenter dans l'humilité et une sage modestie? un moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout: quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien! pour remonter sur votre trône? l'artifice et la trahison. Cependant je ne devolerai pas votre honte, mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches: tout en respectant le sang dont vous sortez, et la pourpre où vous êtes assis, je saurai rapiéger toutes vos grandeurs dans le néant, si vous vous en servez pour bâtir; et montrer l'homme tout autre, si l'homme était encore criminel.

Laisan devore le violent dépit qu'il éprouve. Tout en seignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin qui va le poursuivre, le justifier peut le confondre; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'archevêque entrer chez Mathilde, entraînant les premiers croisés; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue. Bientôt, quand le duc de Bourgogne rentre au camp, ses terreurs redoublent, de tous les princes qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gêne plus que celui-ci: en effet, en apprenant qu'on dit dans Caen que c'est par un ordre secret de Laisan que la liberté a été rendue à Malek Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit l'ajournement nouveau mesonge, est prêt à s'élever contre lui; cependant, quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi, car, si la chose est vraie, il doit respecter la conduite de Laisan, ou respecter le silence de Guillaume, s'il ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon, Richard ne tarde pas à savoir que Malek Adhel est revenu auprès de son frère, qu'il a repris le commandement des armées, et

que les Sarrazins se préparent à demander le combat. Aussitôt il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces; il exprime la satisfaction que lui a causée sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrazins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek Adhel a juré de reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la promesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie; Mathilde est résignée à tout : elle part; l'archevêque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'armes avec de vifs témoignages d'affection, il n'a pas doute un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek Adhel, et il s'enorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit, Mathilde se tait; elle s'est promise de ne point révéler les vérités qu'elle sait, et jamais sa bouche ne dira que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival d'armes. D'un visage froid et sérieux, elle écoute les discours de Richard; c'est en vain qu'il croit la toucher, c'est plus vainement encore qu'il espère l'éblouir; car celle qui a connu tous les malheurs, et renoncé à tous les biens, ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris par l'archevêque de Tyr que Malek Adhel est libre, que son âme est remplie de pensées de conversion, et qu'il lui promet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde, et elle n'aspire qu'à le quitter : elle le déclare à Richard. Il a nouvelle gloire de Lusignan lui avoir donné d'autres espérances, il s'irrite, elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Comme de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. « J'en crains les effets pour vous, sire, lui repot-elle, mais, pour moi, je ne crains plus rien : mon

sort est arrêté; la mort seule peut changer, et la mort ne me fait peur. » Richard est frappé d'une foudre qui cache sous tant de douceur, et sous tant de simplicité, un orgueil et un mépris, et en regardant la pauvre et gauchette empreinte d'un les traits de Mathilde, il est tenté de croire que si, quoiqu'on ne ce beau visage, à deux son essor vers un autre monde, et cette tendre vierge ne refuse d'être reine sur la terre que parce qu'elle veut appeler à être une sainte du ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les vœux qu'il éprouve, il connaît mal les vœux chrétiens qui distinguent et démentent la promesse, et il craint en la sollicitant avec trop de chaleur de lui faire dire ce qu'il a tant d'habileté à cacher. Mais, en se taisant, il touche tous ceux qui sont près de lui, secret de son âme, un plaisir d'amour, comme son respect, on voit que Mathilde demeure insensible à de nobles procédés. Elle entend les reproches; ils ne l'étonnent ni ne l'affligent; contente de l'approbation de son frère, qui a sondé toutes ses pensées, ne s'offense point du blâme qu'on lui sur elle, et s'en inquiète encore moins, car le monde n'est de plus à ses yeux, et toutes ses censures et ses éloges, rivaux comme lui, ne peuvent toucher celle qui, dégoutée de tout qui passe, a confié ses espérances à une sa destinée à venir éternelle qui passe point.

Depuis deux jours seulement, l'armée était en route, et Richard avait reçu commandement général, lorsqu'il part que les Sarrazins faisaient sur leurs bataillons des portes d'Ascalon, vit que c'était le signal de la bataille; chacun se préparait au combat. Les chevaliers revêtaient leurs plus belles armures, Mathilde, de ses mains tremblantes, attache la cuirasse de son frère; c'est peut-être le dernier service qu'il lui rendra, et elle trouve encore des larmes pour cette crainte, après en



pour des crânes peut-être  
en encore.

le Jerusalem, dans sa tente,  
ou enver, lui confie ses dou-  
dever, jadis Musulman, en-  
une basse cupidité plutôt que  
à véritable, s'est attaché des-  
urs années au service de Lu-  
est prêt à obéir à tout ce que  
commislera, fût-ce une crime,  
n en mérito un. — Écoute, lui  
cette grande journée, je n'ai  
tir, dans cette grande bataille,  
p'un objet, c'est de combattre  
el. Je veux bien qu'il me donne  
mais je ne veux pas qu'il me  
sis toujours près de moi : si je  
avec lui, tu nous suivras ; si  
victoire, tu resteras en paix ;  
e, si je meurs, je compte sur  
et, je le te repele, ne permets  
de survie. — L'écriver le pro-  
res Lusignan fut tranquille et  
il plus le hasard d'un combat  
il plus que la mort à craindre.  
mercredi, 4 octobre, que l'ar-  
re des Croises sortit du camp  
pour aller à la rencontre de Sa-  
le s'étendit dans la plaine, oc-  
ve de luis jusqu'à la mer. Le roi  
re, devant lequel on portait le  
vaagles, couvert d'une étoffe  
attend dans les angles par qua-  
s, occupait la gauche vers le  
les Anglais et les Hospitaliers ;  
de Montferrat commandant la  
ant sous lui les Vénitiens et  
rds ; Lusignan était au centre,  
degrave de Thunage, les Fran-  
Pisans ; Gérard de Windsor,  
tre des Templiers, le duc de  
les Catalans, formaient le corps  
, et on avait laissé pour la  
camp Geoffroi de Lusignan,  
si, et Jacques d'Avesnes. Les  
ra de Pise, de Canterbury, de  
de Besançon, de Nazareth ;  
de Beauvais, de Salisbury,

de Hildemar, et de Bethléem, armés  
d'un casque et d'une cuirasse, combat-  
taient aussi. Richard, admirant la force  
de cette grande armée, s'écria, dans son  
enthousiasme : « Quelle puissance hu-  
maine pourrait nous résister ? O Dieu !  
soyez neutre, et la victoire est à nous. »

Les deux armées s'avancent de part et  
d'autre avec une égale ardeur ; elles sont  
en présence, en peu d'instants on voit de-  
croître l'intervalle qui les sépare encore,  
bientôt il a disparu. Les visières s'abais-  
sent, les lances sont en arrêt, les cour-  
siers se précipitent, Chrétiens, Musul-  
mans, tout s'ébrante ; le bouchier heurte  
le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied  
presse le pied, le javelot touche le javelot,  
les deux armées sont tellement serrées  
l'une contre l'autre, que l'air ne distin-  
gue plus les Sarrasins des Croises, et que  
l'agresse des casques de ceux-ci paraît  
attachée à celui des Arabes. Du sein de  
ce choc tumultueux s'élève un épais tour-  
billon de poussière qui couvre les combat-  
tants, obscurcit les airs, et monte jus-  
qu'au ciel ; et les paisibles collines retrai-  
tissent du bruit des armes, des éclats de la  
victoire, et des gémissements de la mort.

L'épée de Lusignan devore les infidèles,  
il en fait un carnage affreux ; rien  
ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne  
rencontre point Malek Adhel. Tandis  
qu'il triomphe au centre, Richard triom-  
phe aussi à sa gauche ; mais à droite le  
marquis de Montferrat a été repoussé  
par Saladin : cependant, vainqueurs sur  
deux points, les Chrétiens ont l'avant-  
age, et poursuivent leur victoire avec  
une impétuosité sans pareille, lorsqu'un  
étrouvable en sort de l'arrière-garde de  
leur armée, les arrête tout à coup, les fait  
regarder derrière eux, et leur apprend  
que Malek Adhel a paru. À l'instant ils  
reviennent sur leurs pas, et reconnaissent  
partout les traces de ce guerrier  
terrible : les ennemis brisés, les cottes  
d'armes déchirées et sanglantes, les étan-  
dards roulant dans la poussière, les pro-  
fondes et larges blessures des mourants,  
tout leur dit que l'épée de Malek Adhel  
a passé par là ; ils l'aperçoivent bientôt

dition de cette bata il est tout à fait  
sûr que la victoire n'est pas restée  
à Richard dans cette circonstance.

parcourant le vaste champ de bataille, portant sa valeur partout où les Chrétiens sont vainqueurs; les combats renaissent de toutes parts, il triomphe de toutes parts; et par l'habileté de ses plans, de toutes parts les Chrétiens se trouvent enveloppés d'ennemis. Lusignan, furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour le salut des siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival; il espère, en l'éloignant du combat, donner aux Chrétiens le temps de reprendre l'avantage; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presque aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan; il frémit de rage, mais il n'y répond point : le roi de Jérusalem, étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek Adhel; celui-ci se détourne et s'éloigne du seul Chrétien dont il verserait le sang avec plaisir; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de bataille avant la victoire, et, quel qu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir. Mais trop peu soigneux de défendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les Chrétiens il ne se garantit pas de leurs coups, et espère bien en secret que sa mort empêchera le mal qu'il ne peut pas empêcher de le r faire. Cependant Lusignan s'acharne à le pourchasser; toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux; le fier guerrier devore le gémissement des outrages en silence, mais à la fin il ne peut plus résister au colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. « Viens, dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'étendre dans notre sang la haine mutuelle qui nous dévore. » Le roi de Jérusalem le suit, mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek Adhel s'arrête à quelque distance de l'armée, derrière une rochers qui les dérobera tous les deux; il jette loin de lui son bouclier et crie : « Crois-moi, Lusignan, point de ces vains moyens de retarder notre défaite, allons, au contraire, l'instant où nous aurons cessé de han l'autre, l'instant où j'aurai quitté son bouclier, et le combat commence. » Il entend les coups de ses guerriers; elle vole, armée, et il voit des grandes victimes qui tombent sous son empire. Jamais il n'a montré tant de valeur, point tant d'espérance, car Malek Adhel blesse; dans le champ de bataille, les Chrétiens doivent, à l'instinct, que ce héros mettait à défendre l'honneur d'avoir versé son sang; lui qu'il perd affaiblit la victoire. Mais son courage supplée à ce qui lui manquait, et, par un si furieux coup sur la tête de son val, que celui-ci en est ébranlé; que, fendu par la monture, tombe; et ses yeux se couvrent d'un sang; Malek Adhel, en voyant que, jette aussi son casque, et pour recommencer à frapper, adversaire soit en état de se défendre; mais à peine Lusignan a-t-il reculé sans qu'il s'élançe sur le prince, enfonce son épée au défaut de la croupe, d'un mouvement si rapide le héros, qui ne s'y attendait pas, en le temps de parer le coup. Au la large blessure son sang coule bouillonnant : « Hélas! Mathilde, toi, si je le reprends pour vous et ma mort ne vous affligeant, ne serait chère! — L'affliger Lusignan, sans voir qu'elle a eu avec nous. » Il dit, et redouble son le prince n'en est point effrayé, il même ses avantages et perle le son rival. Alors Lusignan cherche à attaquer qu'à se défendre; il prince, tourne autour de lui, le

l'épaulé, voyant bien que, blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat pour être sûr de la victoire; mais Malek Adhel, indigné que la lutte soit si égale, la défait encore incertaine, et que l'homme qu'il hait le plus soit celui qui lui résiste davantage; Malek Adhel, voulant enfin terminer le combat ou mourir, quitte son épée, s'arme de son poignard, et se précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur: ils se combattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent; à la fin le premier l'emporte; il saisit son adversaire entre ses deux bras avec tant de force, que Lusignan en perd la respiration et le mouvement; il étouffe et va mesurer la terre. Malek Adhel s'y jette avec lui; il leve le poignard, il va frapper... « O héros! recoute-moi, » lui dit Lusignan d'une voix expirante. Malek Adhel s'arrête pour l'écouter; mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince l'aile à frapper d'un coup mortel un ennemi presque mort; l'acha qu'il hésite, l'écuier de Lusignan, qui vient de voir tuer son maître, le croit sans vie; et, fidèle à sa promesse, il se précipite sur le héros, et lui enfoncé son épée dans la gorge; Malek Adhel surpris se retourne pour le voir et, tombant à la renverse par ses nombreuses blessures, il succombe enfin, ses yeux se levant à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent en oraison le nom de Mathilde; le mouvement et la couleur l'abandonnent, il demeure étendu sur la poussière, qu'il baigne de son sang.

L'écuier de Lusignan est effrayé lui-même de ce spectacle: il ne peut croire qu'un si fameux guerrier ait été sa victime; l'effroi s'empare de son âme, et si ce n'est plus le bras, c'est l'âme de Malek Adhel qui le fait frémir: il voudrait s'en éloigner de ce lieu effroyable, mais il voudrait emporter le corps de son maître; ses forces n'y suffiraient pas. Il perçoit dans l'écartement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres brouil-  
loient paisiblement l'herbe tendre et le

feuillage des arbrisseaux; il l'appelle, il l'engage à venir lui porter son appui pour transporter le corps de Lusignan au camp. Dans leur route, ils rencontrent des Chrétiens qui fuient: « La bataille est-elle donc perdue? s'écrie l'écuier. — Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek Adhel sont vainqueurs. — Malek Adhel reprend l'écuier, Malek Adhel est mort; il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître que voici couvert de blessures. » Les Chrétiens n'ont crainte ce qu'ils entendent, ils reprennent ces mots extraordinaires: « Malek Adhel vient ce succomber! — De bonhe! et l'onche ils volent jusqu'au sein des ornières, laissant Musulmans et Chrétiens arrêter interdits devant la terre le caillou; les premiers se traquent la poitrine, se roulaient à terre avec dessein: les Chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être émus, cependant ils reprennent courage et profitent de la retraite des fuyants pour les accabler: Saladin, victorieux jusqu'à cet instant; Saladin, toujours maître de l'ennemi dans les plus ennemis dangers, Saladin, qui est le plus cruel des plus cruels, les Chrétiens ne peuvent se résister à longer de l'ennemi, mais ils ont... les Chrétiens commandent à leur armée qu'ils ont la mort de son frère et sa mort avec l'effroyable violence, que pendant un moment il oublie sa son courage et sa gloire, pour ne songer qu'à ce qu'il perd l'ennemi repousse, vaincu; il se retire vers Acre, et va enfoncer dans les murs de cette ville son profond desespoir et les débris de sa puissante armée.

## CHAPITRE LIII

Tantôt que les Chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantent l'hymne de la victoire, le corps de Lusignan venant d'arriver au camp. On le transporte dans sa tente, et son écuier, impassible, plus d'égare que lui, car le crime comme aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant.



Géoffroi de Lassignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'église. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel, si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde, surmontant toutes ses répugnances, est entrée aussi sous sa tente : ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes, et de choisir les simples dont se compose l'appareil des blessures. Les chirurgiens d'Europe, appelés auprès de Lassignan, s'étonnent de la profondeur des sienes : « On reconnaît les coups de Malek Adhel, » s'écrie l'écuyer. A ces mots, la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer, et lui dit d'une voix tremblante : « Est-ce donc Malek Adhel qui a blessé votre maître ? — Oui, Madame, répond-il ; mais c'est mon maître qui a tué Malek Adhel. » Il a tué Malek Adhel ! reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle tenait. Elle n'en peut dire davantage : ses nerfs se raidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle est émue point et reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque, frappé de la nouvelle qu'il apprend, et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde. Il s'efforce de lui dire quelques mots, c'est en vain ; car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien ; ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres blêmes et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cependant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve des forces pour la consoler ; mais ses paroles, loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles ; elle demeure dans la même attitude ; Guillaume, plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince ; il dit à l'écuyer : « Vy a-t-il aucune ressource ? Malek Adhel est-il entièrement perdu ? Perdu pour toujours. — Toujours, toujours ! »

s'écrie la vierge d'une voix sans déchirante, et avec un regard qui plonge dans les profondeurs du de l'éternité. L'archevêque est d'a plus touché de ces paroles qu'il en prend le sens, et qu'il voit bien que n'est pas la mort de Malek Adhel fait le désespoir de sa douleur. Il reprend très-vivement l'archevêque pondez-moi avec vérité, l'avez-vous sans espoir ? L'écuyer, interdit de l'archevêque, frappé de l'état de la cesse, croit sentir dans son sein de peints qui le dévorent, et sa bout peut préférer un seul mot. Le trant Guillaume, accoutumé à les les conseillers, a reconnu sur ce l'empreinte des remords ; il per un mystère affreux, et voit l'écuyer l'instant. « Vient, suis-moi, lui Le coupable n'ose résister à cet e l'archevêque le conduit sous une voisine ; il fait transporter la reine a peine sont-ils seuls tous les deux, s'adresse ainsi au pêcheur, qu'il tend ses pieds : — Parle, dévoile ce que tu quel terrible secret caches. — Grèce, grâce, s'écrie l'écuyer, et s'il eût cru que Guillaume avait pu le crime dont le ciel était déjà

Tu nous as trompés, reprend l'archevêque, Malek Adhel vit encore. Voilà les premiers mots que la prin a introduit ; elle tressaille, jette d'elle des regards egares, et, se jetant aux genoux de l'écuyer, elle presse contre son sein, les embrasse ses mains tremblantes, en s'écriant des sanglots : — Ah ! dis donc, lui de dire que Malek Adhel vit encore. Misérable que je suis, répond l'écuyer, que ne puis-je au prix de mon sang, racheter mon crime et des larmes prince ? Mathilde fr ses terreurs l'éclaircit et lui ré quel sang couvrait les mains qu'elle te avec un cri lamentable elle repout maintenir, en disant : « C'est toi, toi qui lui as donné la mort. — La pable tombe la face contre terre avec son front ; Guillaume l'a

, il pleure sur un attendement, rappelle à d'aur l'état de la princesse, et de l'écuyer semblant blason, il s'approche d'elle, et ses bras, et lui dit : «*Ma fille, tout n'est pas encore le bras des jours tremblant, leurs lures : rarement ils trou-  
es héros. — Oh! qu'il y de vie, s'écrie Mathilde, m'y découvrir. — Et, à sang ranime porte une sur son front abattu. bel n'était plus, ajoute-  
de vertus devaient être tel' ou serait votre jus-  
sotte vérité? Ma fille, ment l'archevêque, m'u-  
leur, mais ne blasphé-  
rions, mon pere, lui dit  
partons sans différer :  
guidera sur les traces  
à marche. Partons, »  
vêque, aussi exultante  
que Mathilde elle-même  
l'amour.  
es arrête point; la lune  
des cieux et les relaire  
dant de haine et de san-  
ax blessures; malgré sa  
lt de pres la course ras-  
euse le remords semble  
ales au meurtrier, et,  
ars qu'ils sont obligés de  
r la rencontre des Chré-  
nent au camp, la charité,  
pente, les poussent d'une  
ils arrivent bientôt vers  
chers qui couvrent de son  
de Malek Adhel. En l'a-  
centreur frissonne, il ne  
loin, il détourne la tête  
l s'élève contre lui; ses  
chassent, et sa langue  
prononcer aucun mot,  
les yeux autour d'elle;  
de l'éclat que les rayons  
jahir des armes d'un  
précipite à genoux près*

de lui, écarte ses cheveux, le recon-  
nant, se penche sur ce front souillé de  
sang et de poussière, pose une main  
tremblante sur son cœur, et demeure  
quelques minutes dans cet état de terri-  
ble émotion ou on se sent comme sus-  
pendu entre l'immortelle félicité et  
l'éternel désespoir. En mouvement, un  
souffle, vont décider son sort : elle at-  
tend; ses yeux sont fixes, sa respiration  
même est suspendue : on dirait qu'elle  
ne veut reconnaître à vivre qu'avec  
son époux. Tout-à-coup un éclair de  
joie à parcourir, peindre tout son être,  
d'une voix relatante d'espérance, elle  
s'écrie, en voyant survivre l'archevêque :  
«*Mon pere, son cœur lui-même le  
ciel est justifié. — Aussitôt elle élève  
ses voiles pour étouffer toutes les larmes  
du prince; ses mains semblent se  
multiplier, jamais tant de secours ne  
furent apportés avec plus de vivacité;  
jamais tant de force n'appartint à un  
corps si délicat : elle soulève la tête d'un  
héros, la presse contre son sein, l'écou-  
vre de larmes, et se hâtant de sa main  
haleine les lèvres pâles et le sang qui la  
mort allant fermer pour toujours. En  
faible soupir s'échappe de la poitrine du  
héros : «*Mon Dieu, s'écrie Mathilde avec  
une ferveur exaltée, ce n'est pas pour  
l'amour que je vous supplie, je m vous  
demande rien pour moi, rappelez-vous  
sent de son cœur, qu'il ne revienne lu-  
mière que pour vous éclairer; avec  
soyez son unique pensée. — Tandis qu'en-  
pie, l'archevêque applique sur les pro-  
fondes blessures du prince un appareil  
dont il ne voit que trop l'utilité : ce  
soin rempli, il songe à en remplir un  
plus grand : au pied des rochers, il a  
entendu le murmure d'une fontaine, et  
va remplir le casque ensanglanté d'une  
onde salutaire. — O vénérable saint, lui  
dit la princesse, priez, priez. Dieu se  
vous redonnera pas esprit de cet homme.  
Guillaume arrose le front du héros d'un  
cette eau à laquelle la main sacrée du ciel  
lui a permis de communiquer une vertu  
divine; ce est instant, les rayons de la  
lune tombent à pleins sur le visage de**



entourait de ses deux bras. — Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre qui la réclame. — Non, s'écriait-elle, je ne la lui rendrai jamais; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux! je jure de ne point te quitter; ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie? Que craignent-ils maintenant? m'en vient-ils encore le plaisir que je eusse à voir tes yeux étendus, tes lèvres closes, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort? ce bien est le seul qui me reste, pourquoi leur cruauté veut-elle me le ravir? — Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures, qu'il soit sauvé, et je ne me plaindrai pas; il est sauvé, et vous murmurez encore. — Non, je ne murmure pas, dit-elle en se couvrant de larmes le corps inanimé qu'elle pressait contre sa poitrine, je me réjouis, au contraire; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis; mais jamais, non, jamais je ne m'écarterai de Malek Adhel; partout je le suivrai; c'est moi seule qui poserais le voile funèbre sur ce front décoloré. Malheureuse! ne l'as-tu pas déjà fait une fois... Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpite plus, et semble partager sa mort. Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle; la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc d'un vieux palmier, et, dans l'inertie de son âme, il répète ces paroles des prophètes: « Comment es-tu tombé, Soleil des cieux, fils du Jour? toi qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah! que mes yeux fussent une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort. »

Parvenue au plus haut des cieux, la lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle; elle se penche également sur le meurtrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendue sans vie; sur une beauté angélique, l'espérance et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle

va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances; et, à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieillissant dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a vu souffrir; et, par l'honnête habitude qu'il a de bien faire, fait le bien chaque jour, sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements du crime, les soupirs de la douleur et les exclamations de pitié, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre; bientôt des hommes paraissent; l'archevêque reconnaissant l'habit musulman, il front pour Mathilde, et se hâte d'aller à elle; les infidèles l'aperçoivent et les saisissent. — « Christian, lui demandent, que fais-tu là? est-ce toi qui as dit la vie à Malek Adhel? — Je crois, au contraire, que je la lui ai donnée, répond-il d'une voix tranquille. — La princesse a entendu du bruit, elle se lève, tressaille, et, se plaçant devant le corps de son époux: — Hommes, n'approchez point, s'écrie-t-elle, ne me l'enlèvez pas. — Un des Sarrasins se détache de la troupe, il court, il dit: — Je la reconnais, c'est la princesse d'Angleterre; mon maître doit être roi. — Je me le rendrai jadis, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de terreur et d'égarement, tu fus son ami, nous, n'importe, je ne te le rendrai point. — Kaled aperçoit le corps d'Adhel, il se jette la face contre terre. — O mon maître! s'écrie-t-il en se frappant la tête, ô mon maître! veilla-t-il donc comme je devais te recevoir? — Kaled, interrompant la princesse, ton maître est mort mon époux, je veux mourir auprès de lui. — Il répond: — Nous sommes venus, nous, que de nos vies, chercher en vain les restes pour les rendre à Saladin; de lui appartient. — Ils n'ont rien dit qu'à moi, s'écrie Mathilde, et tu m'emportes mon époux, je te suivrai, Kaled, jusqu'au bout du monde, je te suivrai à





qui as connu sa perte, et qui me le ravie encore après son trépas, garde donc ton époux, puisque son dernier vœu fut pour toi. — Maintenant, dit-elle, en rejetant son voile sur son visage, je n'ai plus rien à demander au monde, et je vais lui dire un éternel adieu. — Veuve de Malek Adhel, lui demande le sultan, quel lieu choisissez-vous pour déposer ces restes sacrés? — Ils me suivront, répond-elle, au monastère du Carmel, dans cette retraite éternelle où je vais m'envelir; plus heureuse que je n'espérais, j'y vivrai près de mon époux. — Noble sultan, lui dit Guillaume, accordez quelques jours de trêve aux Chrétiens, pour qu'ils puissent faire en paix cette pompe solennelle. »

Saladin l'accorda; l'archevêque partit pour aller annoncer aux Chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu, et ce qu'il leur restait à faire; il laissa Mathilde, jusqu'à son retour, dans le palais du frère de son époux : un vaste appartement tendu de noir est préparé pour elle; nuit et jour, auprès du cercueil de Malek Adhel, elle pleure et s'écrie : « Paix, paix à tes cendres, mon époux; et, s'il se peut, paix, paix aussi à mon âme! O mon âme! pourquoi te sens-tu pressée d'une si mortelle tristesse, et pourquoi demeures-tu plongée dans l'abattement? Celui que tu aimas a cessé de verser des larmes; et, tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine. »

#### CHAPITRE LIV.

La grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux Chrétiens; la joie ne l'avait pas accompagnée; et, en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver, au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem, et sur la manière dont Malek Adhel avait été

frappé. Richard seul refusait d'y croire; les autres chefs, que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui confirmaient cette accusation; et, humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient qu'en frémissant au bruit que leur victoire allait faire dans l'univers, parce qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs, parmi les Croisés, de trop grandes âmes et de trop nobles chevaliers pour que Malek Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort, ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur; mais, en la cachant, leurs visages ne pouvaient la faire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troubles de la chute de Malek Adhel. Il tombait, ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait se réjouir sans doute; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'homme; et, en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux Chrétiens, comme aux Musulmans, que maintenant l'univers, vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek Adhel est mort Chrézien, toutes les muettes tristesses osent relater; maintenant que c'est un Chrézien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissements qu'on fait retentir de toutes parts. Les Musulmans eux-mêmes montrent une peine moins vive; car, s'ils s'affligent de ce qu'ils ont perdu, les Chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner. Les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds, de celui qu'ils ont fait. « Ah! s'écrient les Croisés, en se disant l'un l'autre la douleur

qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poussait à détruire celui qui devait nous sauver? Hélas! quelques jours de patience encore, et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de ses ruines, et Malek Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple : soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé : maintenant quelles seront nos espérances? le sang innocent a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est coupable : oh! élevons nos voix : plurons sur le péché commis par un de nos frères; et toi, Éternel, châtie-nous; mais, jusque dans ta colère, souviens-toi que tu châties tes enfants; car, qui pourrait résister à ta colère? »

Telles sont les plaintes qui s'élevaient dans tout le camp; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point; Richard étonné le prend à part, et lui dit : « Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait, et vous gardez le silence! si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable? O mon père! se pourrait-il que Lusignan, que mon ami... » Ne le nomme plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être. — Que dites-vous? s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin! — Malek Adhel est mort assassin, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime. » A ces mots, le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans force sur son siège. « Forfait mortel s'écria-t-il; celui que j'appelle mon frère, celui que je pressais sur mon sein... il a trahi l'honneur, et il vit encore! — Oh, repartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice, car du moins il espérait ne pas survivre à son crime, et voulait précéder son rival dans la tombe. » Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable; mais l'insupportable honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'im-

dulgence de Guillaume. « Mon crime-t-il, point de pardon, point de pitié; le meurtrier n'en peut poursuivre en tous lieux par la divine, il doit l'être aussi par les hommes, et nous ne devons point de compte à des crimes pour lesquels que le ciel n'en a pas... Je refuse à jamais tous les sermons qu'on prêtera à Lusignan; je suis plus honte aussi hautement qu'on l'est jadis mon ami, car ne supporterai pas qu'on lui seulement un reste de pitié posthume. » Il dit, et va droit à l'ennemi pour reprendre l'avantage de son guerrier; tous les chrétiens la part de la victoire; mais pas un qui ne se souvienne, pas un qui ne se souvienne, pas un qui ne se souvienne, clameurs coururent, volèrent d'un camp à l'autre, et Lusignan ne les entendit pas. L'apôtre le laisse mourir sans soins, mais on a répondu de sa vie. Tandis que la terre a vu le sang de ce fils de Dieu, et Malek Adhel, mais celui-ci, mort en vain, a déjà reçu l'immortelle couronne. L'ange n'en revivra pas, mais que pour apprenir son crime, voir ce que du monde entier, sentir la honte et le remords, dire tout à la fois Mathilde, l'ami de Richard, le frère de Jean, et l'estime de l'univers. Il ne restait donc la vie que pour être puni, se repentir peut-être; car il n'y a pas à l'homme de mettre des bornes à sa douleur.

Cependant, du haut de Césarée, les évêques ont entendu. Ils ont aussi entendu les paroles de la Bible. Conrad lui-même a voulu que ce chrétien; tout est dit et tout long des évènements et des personnes tout aussi revues et traitées d'esprit évident. S'il n'est mort, et les deux mondes, réunis ou réunissent ensemble sous le même malheur.

loin d'Ascalon, à l'entrée d'un qui va droit au Carmel, les Chrétiens venus attendre les précieux que Saladin a promis de leur ren- s'y élèvent une croix; c'est sous bre sacrée qu'ils veulent recevoir d'un de Malek Adhel.

tôt, sorti des portes d'Ascalon, oi funéraire approche : deux chars , tendus de noir, roulent lente- ar le sable; le premier contient este des plus grands hommes sur e quand Dieu leur a retiré son ; dans le second une victime vo- e, morte au monde comme l'époux uit, va achever sa course en es t ces deux cercueils, marchant même tombeau, également muets, et recouverts aux yeux des hom- e leur permettent pas même de quel est celui où l'on pleure en-

lin à pied, le visage pâle, la con- ; austère, et les habits déchirés, e vers les Chrétiens, et leur dit : s donne celui qui s'est donné à ois il faut que son meurtrier me ré. » Richard, portant la parole us les Chrétiens, répond : « Nous ous comme toi l'assassin de ton le notre frère; mais il n'appartient ieu de mettre la main sur la tête s; ces grandes puissances ne rele- de ce grand tribunal : cepen- ois tranquille, le forfait sera puni, ag du juste ne restera point sans ues; car Languan, en horreur nmes, abandonné des siens, sera e privé de vie, il vivra sans hon- .— *Semblable à l'esprit immonde sorti de l'homme*, ajouta l'arche- e promenant par les lieux ar- ierchant du repos et n'en trou- stant ». » Après un court silence, n répondit : « S'il est ainsi, jo lisait. » Ensuite il ajouta, avec ; et sourd gémissement, montrant eux chars : « La voilà, prenez-la, c'est parmi vos morts qu'il a

choisi sa demeure. » Il dit, et sa grande âme, prête à être accablée par la dou- leur, se relève pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux Chrétiens le cercueil de Malek Adhel : les Sarrasins ne peuvent s'y résoudre; ils se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, em brassent les restes de leur héros en poussant des cris lamentables; mais Saladin fait un se- cond signe, et il est obéi. Les Musul- mans se reculent, le cercueil reste seul, les Chrétiens s'avancent et l'entourent; il est à eux, ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prê- tres célèbrent cette grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, gui- dés par les Chrétiens, vont recommen- cer à rouler vers leur dernière demeure : cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : « Ne viendras- tu pas voir quels honneurs tous ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère? — Non, répartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs : mais ceux de mes sujets qui voudront les voir peuvent vous suivre; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi. » Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques Musul- mans le suivent, un beaucoup plus grand nombre veulent être témoins de la sepul- ture de leur prince; ils se mêlent aux Chrétiens; ils entendent leurs chants funèbres; les airs en retentissent; de tou- tes parts les peuples accourent, élèvent la voix; les prières sacrées montent jus- qu'au ciel; et ces efforts, ces vœux de l'Eglise, répétés de colline en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font en- tendre les derniers cris par lesquels cette sainte mère achève le bonheur et la con- quête de ses enfants.

L'archevêque de Tyr lui seul ose sou- lever le voile funéraire qui couvre la vierge sans tache, l'agneau qui va s'immoler; nul autre que lui ne contemple cette dou- leur auguste et résignée, et n'entend les accents de ses lèvres pieuses qui, pour

toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles : *« Mon âme est triste jusqu'à la mort ; veillez et priez avec moi »*. — O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître : *Dans le monde vous aurez de l'affliction ; mais ayez bon courage ; j'ai vaincu le monde* ».

Quand le lugubre convoi eut atteint le sommet du Carmel, de ce lieu révéré ou le plus grand des prophètes, enlevé dans un char funébreux, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité sans avoir connu les ténèbres de la mort ; les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nus, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les Chrétiens les suivent ; on arrête les Musulmans, ils demeurent en arrière ; l'archevêque de Tyr les voit et pleure sur eux ; il se souvient que, jadis au désert, Jésus ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur<sup>1</sup>. « Qui s'écrite-il avec enthousiasme, toute chair verra aujourd'hui le salut de Dieu »<sup>2</sup>. Venez, venez aussi. — Mon père, que faites-vous ? lui dit-on ; des Infidèles marcheront ici ? — Guillaume répond, avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil du héros : *« Un grand miracle s'est fait, et Dieu a vaincu son peuple »* ; laissez-le donc s'achever, car celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham<sup>3</sup>, pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui. — Il dit : l'espérance, la charité, et la foi, parlent avec lui, et les Musulmans ont passé.

Les Filles du Carmel, provenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur église de toute la pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles

savent que le héros qui viola les vœux, touché par Dieu, va venir récompenser ses larmes, et demander après sa mort, résolu de celles qu'il a souffertes pendant sa vie. Ces âmes, nourries de l'esprit du maître céleste, d'amour et de respect, n'avaient déjà oublié leur mission ; et se la rappellent en ce moment, et en obtiennent le pardon ; et, comme à l'intercession, les cendres de Malak, entrant sous les voûtes de ce temple profane, y entrent en paix avec lui.

Cependant, hors l'arche-évoque, les évêques de Bethléem et de Jérusalem regardent mortel et pénitent, la terreur du cloître, et n'ont seulement l'ombre du chaste habit des religieux ; l'habitent. Retirées au fond du sanctuaire, dans le vaste choeur où seules elles ont droit d'entrer, deux épais rideaux, à quelque distance l'un de l'autre, separent des hommes et les dévotion, tous les yeux. Ainsi la pieuse, sur les droits de la mort, semble, de terre misérable où elles sont nées, avoir déjà transportées vers un monde invisible, momentanément humains, et où Dieu se manifeste.

La royale vierge, qu'elles ont dans l'intérieur d'une des courtes nâstères, n'a pas encore acquis le droit d'assisser à leurs prières ; mais, mais cachée qu'elles, elle marque sa place dans l'intervalle des rideaux, entre leur sanctuaire et le monde, et pour ainsi dire, sur la limite qui sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée par la lueur des cierges funéraires, de cires de pins et de cyprès ponceuses, sur chaque colonne, une inscription de mort ; des figures de marbre d'expressions mortelles de douleur, de cour de tous les avants, de ces les sarrasins et les douleurs l'ont. Au milieu de ces signes du deuil, l'autel seul conserve son sa magnificence, comme pour les hommes qui, seul il ne participe la mort : la majesté d'un Dieu y tout entière ; elle s'éclaire des rayons

<sup>1</sup> 6. Mathieu, ch. xxiii, v. 37.

<sup>2</sup> 5. Jean, ch. xvi, v. 33.

<sup>3</sup> 5. Marc, ch. vi, v. 34.

<sup>4</sup> 1. Luc, ch. xii, v. 32.

<sup>5</sup> 2. Luc, ch. xii, v. 32.

<sup>6</sup> 3. Luc, ch. iii, v. 8.

Il, et les anges, tenant l'encensoir, entendent le parfum des saints.

« Et entourant la chaire évangélique, Guillaume vient de monter; les laïques, les heretiques, veuve de ferme au pied d'un autel croulé, l'enfant entre ses bras, prie, le l'innocence, pour l'âme de l'auteur, et demande à la chaste vierge, du repos pour l'afflictive de consolations, pour la temple à surpris et brisé les Chrétiens, la face humilie, se, attendent, dans un saint, les paroles et la présence et plus loin, vers la porte de ex Musulmans, réunis et pressable, s'étonnent de ce qu'ils se demandent ou ils sont; s'étonnent bien plus quand l'arde Tyr, faisant lever le rideau, ait Mathilde de l'auguste asile apercevant cette teindre, veuve de Malek Adhel, la fille couchée sur la cendre auprès d'elle leur maître, et recouverte mortuaire: déjà l'or de sa cheville plus sa tête dépouiller, et ex l'écroule se parait autour d'elle que la cérémonie de sa mort a meure.

« Et vue, tous les cœurs se fendent; ruisseaux de larmes s'échappent les yeux.

« évêque de Tyr élève les mains, et voit majestueuse, répond à sa douleur par ces mots: *L'Esprit: terre, sois poeuse.* Il dit, divines esperances, descendues par ces paroles, s'emparent de ses âmes, et commencent à en s'humaines tristesses; l'archevêque alors avec le prophète, en le cercueil de Malek Adhel.

« J'ai pris par la main pour te des extrémités de la terre; je l'é des lieux les plus éloignés: mais, ne crains plus rien, parce que maintenant avec toi.

« Voilà, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissant, il y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez! voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous pleurez! Jamais, non, jamais rien de si grand ne s'est montré à Israël: un prince impie naît tout-à-coup en Orient, et déjà il menace notre culte; semblable à la foudre, il dévore les Fidéles et leurs armées: en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek Adhel s'élève et va tout détruire; encore quelques jours, et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront pénétré. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, Chrétiens, et vous pleurez! Et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gemit-elle? quels biens reproche-t-elle à Dieu de ne lui avoir pas accordés? aurait-elle voulu vivre sans épreuves, pour mourir sans mérites aux yeux de son Créateur? O vierge! bienheureuse vierge! quel sort fut jamais plus beau que le tien? En vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations, se sont ligués contre toi: la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour t'écarter: l'enfer même s'est joint à eux; versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu l'enterrer dans ses gémissements, en te livrant à un infidèle; mais, aide de Dieu, tu as vaincu l'enfer, et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de saint pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes? si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut à t'entretenir dans sa loi, afin de l'élever à sa gloire, pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, termine si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes, et qu'il est déjà passé





stinus l'archevêque; noble héros la poudre au tu dors; lève-toi, fier à ta plus belle victoire, du mort tu as parlé à leurs cœurs; & qui sortent du fond des tombeaux celles qui persuadent le mieux. Un peuple, tu leur ouvres le ciel, lui est le prix de ton sang. O conservez par votre nom ceux rendez de lui donner, afin qu'il ait qui un avec lui, et que, la ou y soient aussi pour contempler que vous lui avez réservé

l'évêque descend de la chaire bénit ses nouveaux enfants; et de leur conférer le baptême, imiter le sacrifice de la vierge: le beau se lève, revêt la bure des filles du Carmel, prononce, satisfait le vœu qui la sépare d'un monde; puis, tendant la main fophytes qui furent les sujets Adhel: « Adieu, mes frères, je, nous le retrouverons. » Elle se lève avec émotion à l'aspect d'un roi, de ce frère qu'elle ne voit plus, et essuie quelques larmes passant devant Berengere, ses regards sont attachés sur elle; admiration et d'attendrissement, que de pitié, ou elle tout est ivre, sublime, comme la reliquie elle s'apaise, et la folie: elle fait quelques pas en le approche du dernier rideau; et le soulève et s'écrie: « Voici Elle qui s'apprête aujourd'hui dans le chariot de son père. » Elle se courbe, elle a disparu; le auquel elle échappe sans repê de ses derniers regards, et accents qui s'élèvent derrière la cache, se demande si ce dans le ciel qu'elle vient d'enl'éternité qui lui fut promise ja commence pour elle.

## CONCLUSION.

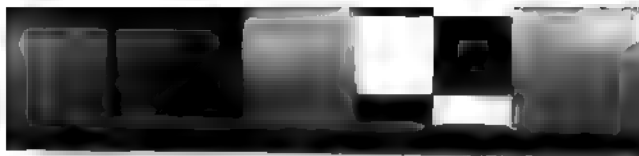
Une année s'écoula; et, durant ce temps, jamais un murmure ne sortit des lèvres de la vierge, ni ne commença seulement dans son cœur: prosterner devant les saints autels, elle bénissant Dieu de n'avoir pas fait sa destinée comme son imprudence l'avait si longtemps désiré. « Hélas! disait-elle, quel eût été mon sort, si, unie à Malek Adhel, je l'avais vu, entraîné par son frère, chanceler dans la foi? toujours combattu entre une nouvelle religion et une ancienne amitié, mauvais Chrétien ou mauvais frère, et ne pouvant exercer une vertu sans qu'une autre vertu en gémît, que d'attente nous eussions assés combien de fois aurions-nous succombé? à présent peut-être, victimes du péché, nous expierions, par d'éternelles larmes, nos plaisirs d'un jour, au lieu que c'est par des biens éternels que nos fugitives douleurs nous seront payées, en cet instant, sous les sacres parvis, mon époux joint ineffables délices, il me regarde, me sourit, m'attend, me désire... O mon Dieu! on a donc encore un désir auprès de vous! »

Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le temps; et la pensée de Malek Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté, qu'elle se confondait bientôt dans son âme avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux, qu'elle visitait chaque jour, ne lui offrait que des sujets de bénédictions: elle y priait, elle n'y pleurait plus; et elle reconnaissait enfin que nos peines sont, bien plus que nos joies, les enfants de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour cependant, du haut d'un des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe, et voguait vers l'Occident; elle reconnut le leopard d'Angleterre, les armes de sa patrie, et le pavillon royal, avec ses flammes et ses longues banderolles rouges. Richard, Berengere, tous ses

parents, ses amis, s'éloignaient pour toujours; ils voguaient vers un autre hémisphère; elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens... A cette pensée, elle regarde encore le vaisseau; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanc dans l'horizon : bientôt elle disparut tout-à-fait; alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de son époux, et ce regret fut le dernier.

FIN DE MATHILDE.



1

1

1

1

1

1

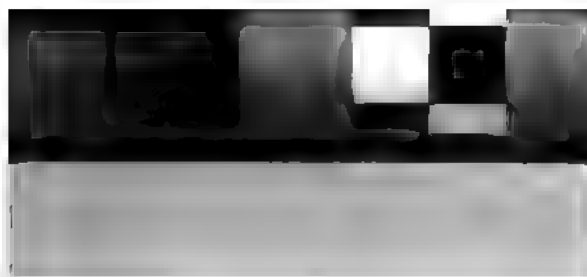
Imprimerie

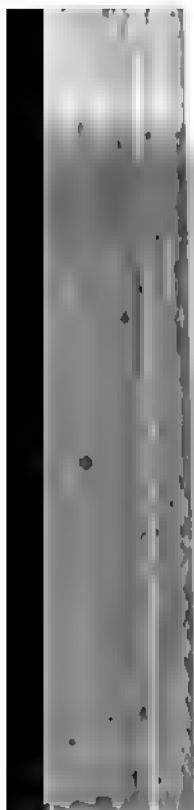
de

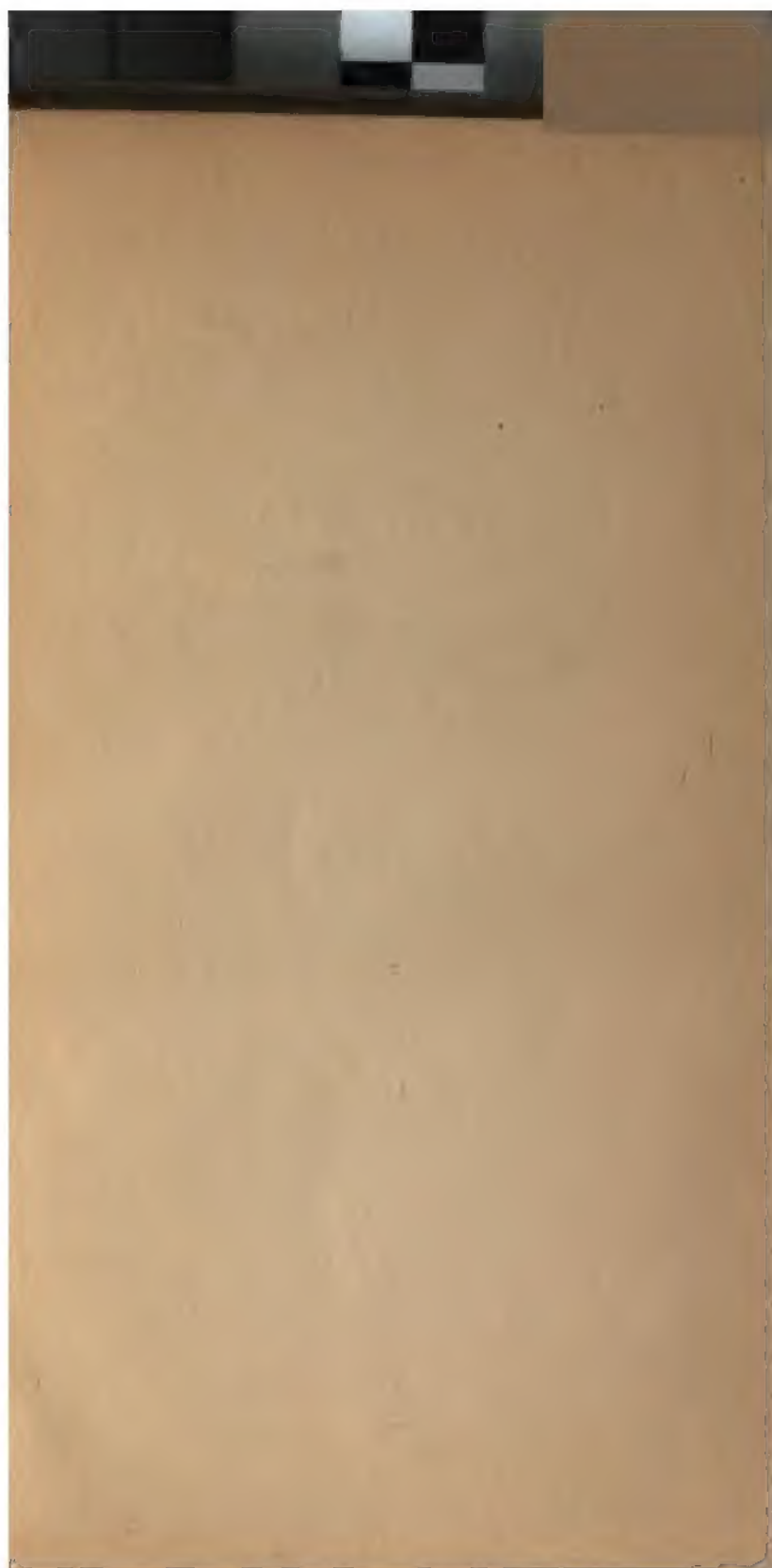
Sirmin Didot Frères,

RUE JACOB, N° 21













3 2044 011 787 751

THE BORROWER WILL BE CHARGED  
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS  
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON  
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED  
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE  
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE  
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER  
BOOK DUE

